UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
3 1761 01921478 2

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/compterendu03cong

LIBRARY

COMPTE RENDU

DU

CONGRÈS MARIAL INTERNATIONAL

D'EINSIEDELN

LYON — IMP. J PONCET, 18, RUE FRANÇOIS-DAUPHIN

COMPTE RENDU

DU

CONGRÈS MARIAL

INTERNATIONAL

TENU A EINSIEDELN EN SUISSE

DU 17 AU 21 AOUT 1906

SOUS LE PATRONAGE

DE S. G. MGR F. BATTAGLIA
ÉVÊQUE DE COIRE

DU RÉVme Dr T. BOSSART
PRINCE ABBÉ DE NOTRE-DAME DES ERMITES

PAX!

LYON
REVUE MARIALE
18, rue François-Dauphin

1907

IMPRIMATUR

Lugduni, 28 *januarii* 1907.

✝ PETRUS, CARD. COULLIE

Archiepiscopus Lugdunensis et Viennensis

DÉDICACE

A Notre Dame d'Einsiedeln !

A la veille d'un événement qui peut modifier la situation et l'existence de la famille, la mère intelligente et bonne réunit autour d'elle ses enfants pour les éclairer, les conseiller et leur promettre son appui.

Une effroyable tempête de persécution se déchaîne, en ce moment, contre l'Eglise et particulièrement en France.

La Vierge d'Einsiedeln, depuis plus de onze cents ans, veille sur les intérêts des chrétiens et les accueille de toutes les parties de l'Europe. Reine de l'univers, Elle a voulu rassembler ses fidèles serviteurs dans son sanctuaire de prédilection pour les fortifier et les bénir, avant la bataille.

A Elle revient tout l'honneur du Congrès. Ces pages, destinées à en perpétuer la mémoire, sont comme l'écho de son enseignement et de ses conseils.

Qu'Elle daigne les agréer en témoignage de reconnaissance et d'amour.

P. Bauron, *secrétaire général.*

CHAPITRE PREMIER

ANNONCE ET PROGRAMME DU CONGRÈS MARIAL

Son but. — Lettre des promoteurs. — Lettre de Mgr l'Evêque de Coire. — Programme d'études. — Lettre au Saint-Père. — Approbation de Mgr Déruaz, évêque de Genève et Lausanne. — Réponse du cardinal Merry-del-Val. — Bref autographe de Pie X. — Réflexions de Mgr Guyot. — Nomination du secrétaire général, Mgr P. Bauron, protonotaire apostolique. — Formation de la commission exécutive. — Avis importants. — Programme des fêtes. — Horaire des séances et cérémonies.

Le Congrès marial international d'Einsiedeln fait suite à ceux de Fourvière, de Fribourg et de Rome. Il a pour but de promouvoir la gloire de la Très Sainte Vierge, de favoriser par des moyens pratiques l'imitation de ses vertus et l'extension de son règne dans les cœurs, pour le bien de la société et le salut des âmes.

Dès le mois de février 1906, Mgr Kleiser, protonotaire apostolique, et Mgr Guyot, camérier d'honneur de Sa Sainteté, adressaient au Souverain Pontife la lettre suivante :

Très Saint-Père,

Lors du Congrès marial international de Fribourg, en 1902, la charge de promoteurs nous a été dévolue. Il y fut décidé que ces assises mariales internationales auraient lieu tous les deux ans.

Les délégués de l'Italie ont demandé, pour l'année 1904, année jubilaire de la définition du dogme de l'Immaculée Con-

ception, la tenue d'un Congrès marial mondial à Rome, qui a eu un succès tout providentiel.

S. Em. le cardinal Dr Fischer, archevêque de Cologne, avait d'abord accepté que le Congrès marial de 1906 fût tenu dans sa ville épiscopale ; mais, comme le grand Congrès catholique allemand a été fixé dans son diocèse à la même époque, Son Eminence a prié de renvoyer le Congrès marial à une autre année pour Cologne.

Alors des voix presque unanimes se sont fait entendre ; elles ont demandé de siéger en Suisse, au célèbre sanctuaire de Notre-Dame des Ermites, au mois d'août.

Nous nous sommes adressés aux autorités compétentes et d'abord au Révre Prince Abbé, Dr Thomas Bossard, de l'exempte Abbaye des Ermites, pour demander son autorisation. Mgr le Prince Abbé nous a témoigné sa grande joie de recevoir le Congrès international à Notre-Dame des Ermites et souhaite par avance la bienvenue à tous les participants.

S. G. Mgr Fidèle Battaglia, évêque de Coire, dans le diocèse duquel se trouve le lieu de réunion choisi pour le Congrès, a bien voulu donner sa bénédiction et son approbation à cette assemblée et en accepter le protectorat et la présidence par la lettre suivante :

« Monseigneur,

« Votre lettre du 12 février ne m'a pas peu surpris. Vous m'annoncez que, par suite de circonstances imprévues, le Congrès international marial de l'année 1906 n'aura pas lieu à *Cologne*, comme c'était décidé, mais à *Einsiedeln*.

« Cette ville se trouvant dans mon diocèse, vous sollicitez ma bénédiction et mon approbation en faveur de ce Congrès marial, ainsi que l'acceptation de son protectorat et de sa présidence.

« Votre demande me met dans un assez grand embarras. Je ne puis refuser l'honneur que la tenue de ce Congrès au sanctuaire des Ermites procurera à mon diocèse ; d'un autre côté, je lui aurais désiré de tout cœur un protecteur et président plus expérimenté.

« Cependant je me déclare prêt à accéder à votre désir dans toutes ses parties ; et, par la présente, j'approuve et bénis le

Congrès projeté, en même temps que j'accepte un protectorat et une présidence que je ne puis guère décliner.

« En vous envoyant mes salutations et l'expression de mon estime et de mon dévouement, veuillez me croire

« Votre serviteur,

« † J. FIDÈLE, *évêque*.

« Coire, le 18 février 1906. »

La lettre des promoteurs était accompagnée du programme d'études qu'ils soumettaient à l'examen du Souverain Pontife. Nous le reproduisons en entier.

PROGRAMME D'ÉTUDES

A. — Partie dogmatique.

a) Programme de Pie X : « Tout restaurer en Jésus-Christ et Marie, « voie la plus sûre et la plus facile » pour arriver à la restauration du règne de Jésus-Christ dans les âmes, les familles et la société.

b) « Marie, participante des divins mystères, leur gardienne et le plus noble fondement après Jésus-Christ de la foi de tous les siècles.

c) « Marie dans les prophéties, presque toujours en compagnie de Jésus, et après Jésus-Christ, la fin de la loi et la vérité des images et des oracles.

d) « Marie, meilleur maître et guide pour arriver à la connaissance de Jésus-Christ, notre voie, vérité et vie.

e) « Marie, mère du corps naturel de Jésus, en même temps mère de son corps mystique, répandant comme l'aqueduc « les dons et les grâces de la vie de Jésus-Christ, dans les membres de l'Eglise », ministre suprême de la dispensation de la grâce.

f) « Communauté de sentiments et de souffrances entre Jésus et Marie », surtout au Calvaire.

g) « Sort malheureux de ceux qui cherchent l'enfant Jésus autrement qu'avec Marie.

B. — Partie morale.

a) « Marie Immaculée, modèle de lutte contre les erreurs modernes de toute nuance et contre les péchés.

b) « Marie, modèle des vertus chrétiennes, surtout de la foi, de l'espérance et de la charité.

c) « Marie et le principe de l'autorité, modèle de l'obéissance.

d) « Marie, d'après la vision de saint Jean dans l'Apocalypse — *Signum magnum* — et avec application à notre temps.

e) « Marie Immaculée — dans la tempête actuelle — arc-en-ciel et arbitre de paix entre Dieu et les hommes.

C. — Partie historique.

« Insignes bienfaits accordés par Dieu à l'intercession de la Vierge Immaculée durant les cinquante années qui ont suivi la définition du dogme de l'Immaculée Conception. »

Autres sujets dogmatiques.

1. Marie et la Sainte Trinité ;
2. Marie et les anges ;
3. Marie et la création. *Dominus possedit me*, etc. ;
4. Marie et le paganisme. Les échos du proto-évangile ;
5. Marie et la dévotion du Sacré Cœur ;
6. Marie, reine du Ciel ;
7. Marie, reine du Purgatoire ;
8. Marie, reine de l'Univers ;
9. Marie, dans la théologie.

1. Saint Joseph ;
2. Sa place dant l'économie divine ;
3. Son rôle dans l'avenir ;
4. La dévotion à la Sainte Famille.

Partie pratique.

1. Congrès marials internationaux. — Leur utilité. — Organisation définitive. — Comité permanent international d'exécution avec président à vie. — Comités nationaux permanents

avec présidents élus tous les deux ans. — Délégués diocésains : choix à soumettre à l'approbation de NN. SS. les évêques. — Fixation des statuts.

2. Congrès marials nationaux et provinciaux. — Moyens pratiques de les faciliter. — Leur utilité.

3. Presse mariale. — Utilité d'une association de la presse mariale. — Moyens pratiques de propagande. — Etablissement d'un bureau central de renseignements. — Choix de correspondants. — Fixation des statuts.

4. Sanctuaires de la Sainte Vierge. — Avantages d'une fédération. — Développement des pèlerinages et moyens de les sanctifier. — Préparation d'un guide marial aux divers sanctuaires. — Création d'agences pour faciliter les pèlerinages. — Fixation des statuts.

5. Congrégations et Confréries de la Très Sainte Vierge. — Union fédérative. — Développement de ces associations. — Projets de directeurs diocésains à soumettre à NN. SS. les évêques. — Création de journées de congrégations.

6. Chevalerie mariale. — Histoire des chevaliers de Marie. — Statuts définitifs de l'Ordre. — Hiérarchie. — Nomination des présidents et des délégués. — Cérémonie de réception. — Victimes volontaires.

7. Dévotions populaires à Marie. — Moyens de les propager. — Association artistique contre les éditions grotesques des statues, médailles et images. — Fixation des statuts.

8. Le bienheureux Louis Grignion de Montfort. — Utilité présente de sa doctrine. — Moyens de diffusion.

9. Musées et bibliothèques marials.

10. Association de dames et de jeunes filles sous le titre de l'Immaculée Conception pour la protection de l'innocence des enfants. — Moyens de la répandre.

En mars, les deux promoteurs renouvelèrent leurs instances par l'envoi d'une nouvelle supplique :

Très Saint-Père,

Prosternés aux pieds de Votre Sainteté, les promoteurs soussignés du Congrès marial international qui aura lieu aux Ermites, en Suisse, au mois d'août, sous le patronage de

S. G. Mgr Battaglia, évêque de Coire, supplient humblement Votre Sainteté de leur donner, si possible, par un Bref, des conseils et des encouragements paternels ainsi qu'une bénédiction apostolique et une indulgence plénière pour tous les participants au Congrès. Ceux-ci prieront surtout pour le Saint-Siège, pour l'Eglise en général et spécialement pour les catholiques de France, si éprouvés à l'heure présente.

Daignez agréer, Très Saint-Père, les hommages de profonde vénération et de filial dévouement avec lesquels nous avons l'honneur d'être,

de Votre Sainteté,

Les fils très humbles et très obéissants.

Joannes KLEISER, protonotaire apostolique ;
Joseph GUYOT, camérier d'honneur de Sa Sainteté.

S. G. Mgr Déruaz, évêque de Lausanne et Genève, apostilla ainsi la supplique :

Nous unissons notre approbation et nos vœux à ceux de notre vénéré collègue, Mgr Battaglia, évêque de Coire, en faveur du prochain Congrès marial de Notre Dame d'Einsiedeln ; nous lui souhaitons de tout cœur le même consolant succès que celui des Congrès précédents, Lyon, Fribourg et Rome, et, prosterné aux pieds du Saint-Père, nous nous permettons de recommander respectueusement à sa particulière bienveillance la présente supplique et son contenu pour l'honneur de la Vierge Marie.

Fribourg, le 12 mars 1906.

Signé : † JOSEPH, évêque de Lausanne et Genève.

Le cardinal Merry-del-Val répondit au nom du Saint-Père :

ILLUSTRISSIME SEIGNEUR,

En réponse à votre lettre du 3 courant, je ne veux pas tarder de vous dire que votre lettre du 13 du mois écoulé m'est régulièrement parvenue et que je me suis empressé de remettre entre les mains du Saint-Père le programme qui y était joint. Sa Sainteté a reçu ce document avec beaucoup de bienveil-

lance et Elle a l'intention arrêtée de consentir à la requête contenue dans votre lettre d'une bénédiction apostolique par un Bref spécial pour le futur Congrès marial international d'Einsiedeln. Pourtant, comme ce Congrès ne se réunira qu'au mois d'août de l'année courante, Sa Sainteté a jugé qu'il n'était pas nécessaire que ce Bref fût envoyé avec la célérité qu'on mettrait pour des choses urgentes, mais que, au contraire, il était opportun que, considérant la possibilité d'événements qui pourraient avoir quelque rapport avec la Réunion mariale, ce Bref ne fût pas donné trop longtemps avant l'ouverture de ce Congrès.

Je profite de cette occasion pour vous renouveler l'assurance de l'estime avec laquelle je suis

Votre dévoué serviteur,

R. Cardinal MERRY-DEL-VAL.

Rome, le 5 avril 1906.

A N. J. KLEISER, protonotaire apostolique, Fribourg (Suisse).

Le Souverain Pontife, dans son extrême bienveillance, daigna *écrire de sa propre main*, et faire adresser par l'éminentissime Secrétaire d'Etat, le magnifique Bref que nous traduisons du latin.

BREF AUTOGRAPHE DU SOUVERAIN PONTIFE

PIE X, PAPE

A NOS CHERS FILS,

Jean Kleiser, protonotaire apostolique, et Joseph Guyot, promoteurs du futur Congrès marial d'Einsiedeln.

CHERS FILS, salut et bénédiction apostolique.

C'est avec un extrême plaisir que nous voyons se tenir tous les deux ans des Congrès internationaux en l'honneur de la

grande Mère de Dieu : cela plaît et répond parfaitement au zèle qui Nous anime envers la Très Sainte Vierge.

Comme le temps approche où se tiendra, cette année, au milieu des catholiques si fidèles de Suisse et dans le vénérable sanctuaire des Ermites, le Congrès d'Einsiedeln, Nous volons spontanément et de bon cœur vers les promoteurs du Congrès pour les féliciter et leur témoigner la joie que Nous avons éprouvée, en lisant le programme des travaux soumis à la discussion.

Ce que Nous trouvons de plus particulièrement propre à augmenter la piété envers la Mère de Dieu et à rendre plus parfaite la vie chrétienne, c'est votre décision de n'assigner au Congrès d'autre but que de pousser exclusivement à l'action et de répondre aux termes de la lettre que Nous avions adressée au Congrès de Rome. C'est là un projet parfait que Nous louons ; car il ne prouve pas seulement d'une façon lumineuse que la religion et le désir du bien sont vos guides, mais il manifeste comme une certitude acquise que vous verrez fructifier les travaux que, conformément à Nos enseignements, vous allez entreprendre.

Néanmoins, les avis que Nous avons donnés au Congrès de Rome, Nous jugeons à propos de les renouveler pour votre Congrès, et pour cela Nous engageons vivement les congressistes à éviter toute discussion vaine, oiseuse et déplacée, pour approfondir et pouvoir mettre en lumière la valeur des seuls moyens capables de faire comprendre aux hommes la sainteté de la Vierge. Si en effet, comme le résume très bien votre programme d'études, nous regardons Marie comme l'exemplaire de la vie chrétienne, il faut que tout l'effort de votre Congrès se porte à donner aux fidèles de toutes les parties de l'univers une impulsion nouvelle et à les animer d'un désir plus ardent que jamais d'imiter la Mère de Dieu.

Il y a bien d'autres points encore dans votre programme qui méritent Notre approbation et Nos félicitations. Nous ne voulons point pourtant oublier de dire la vive satisfaction que Nous avons éprouvée de votre intention, soit de graver plus profondément dans les âmes, avec la piété envers Marie, la fidélité au Saint-Siège et à Nous, soit d'organiser des Congrès nationaux ou provinciaux, soit de faire une plus grande diffusion de la presse et des publications mariales, soit d'aider les

pieux fidèles qui veulent visiter les sanctuaires de Marie à se rendre en pèlerinages aux lieux les plus célèbres, soit de grouper en des fédérations bien opportunes les catholiques résolus à se livrer à la dévotion envers Marie, soit de rendre populaire cette même dévotion, soit enfin de réunir en association, par amour et pour la gloire de l'Immaculée Conception, les dames et les jeunes filles, pour qu'elles s'efforcent de sauvegarder l'innocence des enfants.

Pour cette cause, considérant la source abondante des fruits qui peuvent résulter de votre Congrès, Nous engageons tous les fidèles serviteurs de Marie à accourir nombreux à cette assemblée et à s'y montrer sérieux dans les délibérations et prompts ensuite à se mettre à l'œuvre.

Et aussi, pour que le bienfait des célestes faveurs les attire, Nous accordons à chacun des membres du Congrès la pleine rémission de ses fautes, aux conditions ordinaires, et à vous comme à eux, en témoignage de Notre bienveillance, Nous donnons affectueusement en Notre-Seigneur la bénédiction apostolique.

Donné à Rome, près Saint-Pierre, le 23 avril de l'an 1906, de Notre Pontificat le troisième.

PIE X, *pape*.

Le journal *La Voix de Marie* fit suivre la publication du Bref de quelques réflexions qui méritent d'être relatées :

C'est avec une profonde émotion et une reconnaissance sans bornes que nous avons reçu la lettre *autographe* que Pie X, notre bien-aimé Pontife, a daigné adresser aux deux promoteurs du Congrès marial d'Einsiedeln. Nous n'aurions jamais osé ambitionner un tel honneur que nous étions loin de mériter, mais tant de bienveillance de la part de Sa Sainteté nous oblige à travailler avec plus d'ardeur que jamais à la gloire de la Très Sainte Vierge Marie : c'est pourquoi nous consacrerons désormais tous nos efforts à la réalisation du programme que nous nous sommes tracé.

Nos lecteurs remarqueront avec nous, dans le Bref du Pape, une approbation explicite des principales idées que nous avons mises en avant.

— Tout d'abord le Souverain Pontife voit avec un plaisir extrême la tenue, tous les deux ans, d'un Congrès marial international.

— Puis, Sa Sainteté affirme, en félicitant les promoteurs, sa joie du programme qui lui a été soumis.

— Nous avons demandé que le Congrès d'Einsiedeln soit, non pas un Congrès de vœux, mais un Congrès d'action pratique : le Pape loue cette entreprise.

— Mais ce qui rencontre surtout l'approbation de Pie X, c'est la fidélité à l'Eglise et au Pape ; l'organisation de Congrès nationaux ou provinciaux, la diffusion par la presse du culte de Marie et enfin l'association pour la protection de l'enfance.

Il est inutile d'insister; le Bref est assez précis pour que nous nous mettions à l'œuvre sans retard. Nos lecteurs voudront bien se rendre à l'appel de Sa Sainteté, venir nombreux à ce Congrès, y apporter leurs lumières et leur énergie, pour que tous nous puissions, suivant le désir de notre Auguste Chef, être sérieux dans nos délibérations et prompts à l'action. Et le Congrès d'Einsiedeln comptera parmi les plus belles pages de l'histoire de la glorieuse Reine de l'univers.

Joseph GUYOT.

Ainsi approuvés dans leurs desseins et leurs sujets d'étude, les promoteurs s'adjoignirent Mgr Bauron, protonotaire apostolique, curé de Saint-Eucher, à Lyon. Il avait déjà rempli les fonctions de secrétaire général aux Congrès de Fourvière et de Lyon. Avec l'autorisation de son archevêque, le cardinal Coullié, il accepta de collaborer dans des conditions analogues au succès du Congrès d'Einsiedeln.

Il se rendit à Fribourg, puis au couvent des Ermites. De concert avec Mgr l'évêque de Coire, Mgr l'évêque de Lausanne, le prince abbé du monastère, Mgr Kleiser, et Mgr Currat, chancelier de l'évêché à Fribourg, il arrêta le texte de la lettre d'invitation à adresser aux évêques de l'univers et fixa l'horaire des cérémonies et des

séances et la suite des fêtes qui se succéderaient du 17 au 21 août.

Il dut aussi s'entendre avec un représentant de la municipalité d'Einsiedeln pour établir un comité de logements et stipuler les principaux détails de la décoration de la ville. Il trouva un précieux auxiliaire dans la personne de M. Gyr-Jenner, qui, d'accord avec ses compatriotes, promit d'assurer l'exécution de cette partie du programme et tint parole.

Citons pour mémoire la lettre aux évêques, le règlement des séances et l'horaire des fêtes, publiés en français et en allemand.

MONSEIGNEUR,

Un Congrès marial international, faisant suite à ceux de Fribourg et de Rome, sera tenu à Einsiedeln du 17 au 21 août 1906. Le Souverain Pontife a daigné honorer les promoteurs d'un Bref autographe très élogieux. Le Prince Abbé de Notre-Dame des Ermites adhère de tout cœur, en ce qui le concerne, à la réalisation de cette Œuvre.

La commission exécutive du Congrès est ainsi composée :

Président	Mgr FIDÈLE BATTAGLIA, évêque de Coire (Suisse);
Vice-Président.....	Rév^me^ Dr THOMAS BOSSART, prince abbé de Notre-Dame des Ermites ;
Promoteurs.....	Mgr KLEISER, de Fribourg, protonotaire apostolique ; Mgr GUYOT, de Saintes, camérier honoraire de Sa Sainteté ;
Commissaire international	Mgr CURRAT, protonotaire apostolique, chancelier de l'évêché de Fribourg ;
Secrétaire général.....	Mgr P. BAURON, protonotaire apostolique curé de Saint-Eucher, à Lyon ;
Président de la section de langue allemande.....	S. A. R. MAXIMILIEN, prince de Saxe ;
Secrétaire.....	Mgr SEGESSER, supérieur du Grand Séminaire, prélat de la maison pontificale, à Lucerne ;
Président de la section de langue française.....	Mgr J. GUYOT, promoteur.

La commission s'assure en outre des membres correspondants dans les divers pays.

Nous avons l'honneur de vous adresser le programme des études et des fêtes que la commission exécutive a préparées.

Nous invitons Votre Grandeur à illustrer de sa présence ces assises solennelles établies pour la glorification de la Très Sainte Vierge, ou du moins à s'y faire représenter par un délégué.

Nous serons heureux de recevoir, avant le 30 juillet 1906, des rapports de quelques-uns de vos prêtres sur les questions à l'étude.

Dans l'espoir d'une réponse favorable, daignez agréer, Monseigneur, l'hommage de notre profond respect.

† FIDÈLE, *évêque de Coire.*
† THOMAS, *abbé de Notre-Dame des Ermites.*

Avis très importants.

I. — Les manuscrits doivent être inédits, très lisibles, sur papier grand format et n'occuper que le recto des pages.

II. — Les travaux rédigés en allemand doivent être envoyés, avant le 31 juillet, à Mgr Currat, protonotaire apostolique, chancelier de l'évêché, à Fribourg, Suisse.

Les travaux rédigés en français seront transmis, avant la même date, à Mgr Bauron, rue de Dijon, 30, à Lyon.

Aucune étude ne pourra être présentée en séance, si l'auteur n'en a communiqué le texte à M. le Secrétaire général, avant le 31 juillet.

III. — Les orateurs ne pourront occuper la tribune plus de vingt minutes. Si leurs rapports sont considérables, ils sont invités à en préparer d'avance un résumé oral ou écrit. Les manuscrits, après examen, pourront être insérés en entier ou en partie dans le compte rendu des séances. Ils ne sont pas rendus.

IV. — La commission pourra demander des réductions aux auteurs ; elle pourra effectuer elle-même ces réductions. Elle se réserve de fixer l'étendue des mémoires à livrer à l'impression.

V. — Un compte rendu contenant les mémoires admis sera publié dans les six mois qui suivront la clôture du Congrès.

VI. — La commission statue en dernier ressort sur tout incident non prévu au règlement.

VII. — Les personnes qui désirent prendre part au Congrès sont priées de se procurer une carte de congressiste.

Les cartes sont détachées d'un carnet à souche où sont inscrits le nom, le prénom et l'adresse du titulaire.

Les cartes sont de trois catégories. La carte de la 1re catégorie coûte 12 francs et donne droit d'assister à toutes les cérémonies et séances du Congrès et de recevoir le compte rendu des travaux qui sera publié.

La carte de la 2e catégorie coûte 5 francs et donne droit d'assister aux séances, mais non de recevoir le compte rendu.

La carte de la 3e catégorie coûte 1 franc et permet seulement d'assister aux exercices religieux.

Ces cartes nominatives seront mises à la disposition des titulaires qui en feront la demande, dès le 15 juin 1906, en échange d'un mandat de 12, de 5 ou de 1 franc, selon la catégorie.

On peut se les procurer, pour la Suisse et les pays allemands, chez Mgr Kleiser, à Fribourg, et chez M. Gyr-Janner, à Einsiedeln.

Pour la France et les autres nations, chez Mgr Guyot, président, au Carmel, à Saintes (Charente-Inférieure), et chez Mgr P. Bauron, secrétaire général, rue de Dijon, 30, à Lyon.

VII. — Les congressistes porteront comme insignes la médaille de la Vierge noire d'Einsiedeln avec le ruban bleu. On peut la demander au prix de 20 centimes avec la carte du Congrès.

IX. — Le jour de l'ouverture du Congrès, un bureau très visible sera installé sur la place, en face de la Basilique et près de la Fontaine, où les congressistes pourront se procurer les cartes et les insignes et obtenir les renseignements dont ils auront besoin. Le bénéfice produit par la vente des cartes et des insignes est destiné à couvrir les frais du Congrès. Comme il ne sera pas suffisant, la commission exécutive recevra avec reconnaissance les offrandes et fera célébrer dix messes pour les bienfaiteurs.

X. — Le jour de l'ouverture du Congrès, un bureau spécial sera ouvert dans l'intérieur de la Basilique, près de la porte. Les prêtres présenteront leur *celebret*, se feront inscrire et recevront une fiche indiquant l'heure et l'autel qui leur seront assignés pour la célébration du saint sacrifice de la messe,

durant les quatre jours du Congrès. S'ils quittent Einsiedeln avant la fin du Congrès, ils sont priés d'avertir, afin que leurs places puissent être cédées à leurs confrères et que les autels ne restent pas inoccupés au détriment de ceux qui attendent.

XI. — Pour les logements, les congressistes feront bien de se les assurer d'avance. Ils pourront à cette fin écrire à M. K. Gyr-Janner, *président de la Société de développement*, à Einsiedeln, Suisse, qui s'entendra avec les hôteliers du pays.

PROGRAMME DES FÊTES

HORAIRE DES CÉRÉMONIES ET SÉANCES

Vendredi 17 août.

PRÉLIMINAIRES. — 1° Pavoisement de la façade de la Basilique, du couvent de Notre-Dame des Ermites et de la ville d'Einsiedeln.

2° Dans l'intérieur de la Basilique, près de la porte d'entrée, installation d'un bureau, où les prêtres, dès leur arrivée, se font inscrire, exhibent leur *celebret* et reçoivent une fiche portant un numéro avec l'heure et l'indication de l'autel où ils pourront dire la messe le lendemain et les autres jours du Congrès, de 4 à 8 heures. S'ils partent ou s'absentent, ils sont invités à en prévenir le directeur du bureau, afin que l'heure et l'autel réservés pour eux soient concédés à d'autres.

3° Une boutique est ouverte, non loin de la Fontaine, au côté droit de l'hémicycle. Les congressistes et les pèlerins pourront s'y procurer le programme du Congrès, les cartes et les insignes exigés pour l'admission aux séances et aux cérémonies générales.

4° Les vêpres du couvent sont chantées chaque jour à 3 h. 1/2 et sont suivies du *Salve Regina* devant la statue historique de la Vierge noire. Cet office se termine à 4 h. 1/4.

Les complies sont à 7 h. 1/2.

OUVERTURE DU CONGRÈS

5 HEURES DU SOIR. — Sonnerie des cloches et salves d'artillerie.

Au deuxième coup, salut au drapeau marial, fanfare.

A 5 HEURES 1/2. — Les congressistes, munis de leurs insignes et de leur carte d'admission, se rendent dans la salle des Princes.

1° Lecture solennelle, *omnibus adstantibus*, du Bref pontifical, et bénédiction papale donnée par les évêques à l'assistance.

2° Allocution de bienvenue par Mgr l'évêque de Coire, président du Congrès.

3° Salut du Révérendissime Prince Abbé aux évêques, aux prélats, aux présidents des Bureaux et à tous les congressistes.

4° Allocution de Mgr Déruaz, évêque de Lausanne et Genève.

5° Discours de Mgr Guyot, promoteur du Congrès.

6° Pendant que la fanfare joue, les congressistes, marchant en procession, se rendent à la Basilique. Chant du *Veni Creator* par la maîtrise des Bénédictins alternant avec l'assistance. — *Sub tuum* — *Oremus pro Pontifice* — *Tantum*. — Bénédiction du Très Saint Sacrement donnée par Mgr l'évêque de Coire. *Salve Regina* par la maîtrise. — Bénédiction des couronnes données par la France.

8 HEURES 1/2.— Illumination de la façade de la Basilique, de la place et de la ville.

Samedi 18 août.

DANS LA BASILIQUE

6 HEURES 1/2. — Office conventuel.

8 HEURES. — Messe conventuelle.

DANS LA CHAPELLE DES ÉTUDIANTS

7 HEURES. — Messe basse épiscopale par un évêque français. Allocution française après l'Evangile par un évêque ou

un prélat. Chant du *Credo* par toute l'assistance. Communion. Chant du *Salve Regina.*

DANS LA SALLE DES PRINCES

De 9 heures à 11 heures 1/2. — Séance générale du Congrès sous la présidence des évêques, avec Bureau pour la Presse.

1° Rapport du secrétaire général sur l'ensemble des travaux présentés au Congrès, leur nombre, leur langue, leur objet, leur importance.

2° Lecture du rapport oral fait par chaque auteur des six mémoires que la commission aura jugés les plus utiles, les plus intéressants. *Nul orateur ne dépassera vingt minutes.*

DANS LES SALLES DES DIVERS BUREAUX

De 2 heures à 4 heures. — Séances d'études et lecture des travaux présentés, selon le tableau qui sera dressé après la réception des mémoires.

DANS LA BASILIQUE

4 heures 1/4. — Chant du *Salve Regina* par les Bénédictins devant la Sainte Chapelle.

5 heures 1/2. — Chant du *Magnificat.* Esprit Saint. Panégyrique de Notre Dame des Ermites par Mgr Saint-Clair, protonotaire apostolique. Salut et bénédiction du Très Saint Sacrement. La cérémonie sera terminée à 7 heures, à cause des complies des Bénédictins à 7 h. 1/2.

Il n'y aura ce soir ni procession, ni illumination. Le repos est recommandé aux congressistes.

Dimanche 19 août.

DANS LA BASILIQUE

6 heures 1/2. — Office conventuel.

8 heures. — Messe conventuelle.

8 heures 3/4. — Sermon en langue allemande par un Père Bénédictin.

DANS LA CHAPELLE DES ÉTUDIANTS

7 HEURES. — Messe de communion par un évêque ou un prélat. Allocution après l'Evangile. Chant : Jésus doux et humble de cœur.

9 HEURES 1/2.— Grand'messe pontificale à laquelle assistent en costume les évêques, les prélats, les religieux, les congressistes, les enfants de Marie parées de leurs insignes. La nef du milieu et les tribunes sont réservées aux congressistes munis de cartes. Les nefs latérales appartiennent aux fidèles sans carte.

DANS LES BUREAUX

DE 2 HEURES A 3 HEURES. — Séances d'études et continuation de la lecture des rapports.

DANS LA BASILIQUE

3 HEURES 1/2.— Chant des vêpres et du *Salve Regina*. procession du Rosaire faite dans l'ordre suivant en usage aux Ermites : les prêtres, le Prince Abbé, les évêques, les congressistes, hommes et femmes.

7 HEURES 1/2. — Complies.

8 HEURES. — *Ave, Maris Stella*. Sermon en français par M. l'abbé S. Coubé, de Paris, procession aux flambeaux et chant des Litanies avec refrain : *Laudate, Laudate Mariam*. Illumination de la façade du couvent et de la Ville, chorale, fanfare et feu d'artifices.

Lundi 20 août.

DANS LA BASILIQUE

6 HEURES 1/2. — Office conventuel. 8 heures, messe conventuelle chantée.

DANS LA CHAPELLE DES ÉTUDIANTS

7 HEURES. — Messe basse célébrée par un évêque allemand. Allocution en allemand. Cantique allemand. Communion.

DANS LES BUREAUX

De 9 heures a 11 heures 1/2. — Séances d'études et continuation de la lecture des rapports.

De 2 heures a 4 heures. — Séances d'études, comme le matin.

DANS LA BASILIQUE

4 heures 1/2. — *Salve Regina* devant la Sainte-Chapelle.

7 heures 1/2. — Complies.

8 heures. — Exposition. Sermon par un évêque ou un prédicateur allemand. Salut et bénédiction donnée par un évêque allemand.

Mardi 21 août.

DANS LA BASILIQUE

6 heures 1/2. — Office conventuel.

8 heures. — Messe conventuelle.

DANS LA CHAPELLE DES ÉTUDIANTS

7 heures. — Messe par un évêque italien. Allocution en italien. Cantique. Communion.

DANS LES BUREAUX

De 9 heures a 11 heures 1/2. — Séances d'études et fin de la lecture des rapports.

DANS LA SALLE DES PRINCES

2 heures. — Réunion des évêques, prélats et présidents des Bureaux pour l'examen des vœux à proclamer. Chaque président aura soin de remettre avant midi à Mgr Bauron, secrétaire général, la rédaction claire et très brève des vœux admis dans son Bureau et soumis à l'approbation de Nos Seigneurs les évêques.

3 HEURES. — 1° Réunion des congressistes et proclamation des vœux admis.

2° Discours de S. A. R. Maximilien, prince de Saxe.

3° Allocution de Mgr Guyot sur les résultats du Congrès.

DANS LA BASILIQUE

4 HEURES 1/4. — Chant du *Salve Regina.*

8 HEURES. — Clôture officielle du Congrès : *Magnificat. Te Deum.* Discours par M. le chanoine Delmont, professeur à l'Université catholique de Lyon. Bénédiction du Très Saint Sacrement. Procession aux flambeaux. Fanfare et illumination de la ville.

Laus Deo et Mariæ !

CHAPITRE II

Les adhésions épiscopales. — Les pèlerinages. — Vue d'Einsiedeln. — L'aspect de la ville. — La Basilique. — La Santa Casa. — Les orgues. — Le service des messes. — La pénitencerie. — La communauté.

Les réponses des princes de la hiérarchie ecclésiastique à l'invitation des promoteurs arrivèrent nombreuses. Plusieurs cardinaux envoyèrent leurs adhésions. Tous les évêques de l'Allemagne, de la Suisse, de la Pologne, la plupart de ceux de l'Autriche, de l'Italie, de l'Espagne et l'archevêque de Westminster écrivirent des lettres encourageantes ; quelques-uns députèrent des délégués officiels pour les représenter aux séances. Tel fut le cas de prélats du Portugal, de la Pologne, de la République Argentine, de l'Uruguay et du Mexique.

Les évêques de France, absorbés par les soucis de la persécution religieuse, se montrèrent plus réservés. Cependant, le cardinal Coullié et une vingtaine d'archevêques et d'évêques ne craignirent pas de manifester leurs sympathies à l'œuvre du Congrès, d'en louer les auteurs ou d'exprimer leurs regrets de ne pouvoir y assister.

Le cardinal Lecot écrivit au Prince Abbé d'Einsiedeln la lettre suivante :

ARCHEVÊCHÉ
DE BORDEAUX

—

Très vénéré Monseigneur,

Avec quel bonheur je me serais porté vers Einsiedeln pour le Congrès marial, si j'avais pu vaincre les impossibilités que m'occasionne ma jambe fatiguée !

Je ne pourrai que suivre de cœur les travaux, les prières, les

cérémonies splendides qui occuperont le temps de vos réunions.

Je serai avec vous, cher et vénéré Monseigneur. Avec vous j'étudierai, avec vous je chanterai les gloires de l'Immaculée, et sous les voûtes de cette magnifique église, et dans les cloîtres silencieux de ce monastère, qui m'a donné si souvent l'hospitalié la plus gracieuse, je redirai avec vous de tout mon cœur : Amour à la Reine du Ciel ! Gloire à son dévoué serviteur saint Meinrad !

Veuillez recevoir, très vénéré Monseigneur, avec l'expression de mes regrets, l'assurance de mon dévouement, joint à mes meilleures bénédictions pour le Congrès.

† V.-L. cardinal LECOT, *archevêque de Bordeaux.*

Des pèlerinages s'organisèrent à Lyon, à Paris, à Héricourt, en Alsace, à Thuon-les-Vosges, dans le duché de Bade et convergèrent ensemble à Einsiedeln.

Le secrétaire général, Mgr Bauron, fut chargé de l'achat de deux couronnes à offrir, l'une à Notre Dame des Ermites, et l'autre à son divin enfant. L'exécution artistique en fut confiée à l'éminent orfèvre de Lyon, M. Armand Caillat.

En Espagne, sous la féconde initiative de don Juan Postius, professeur à la Faculté de droit à Madrid, et rédacteur d'*El Iris de Paz*, une commission hispano-américaine fut instituée. L'archevêque de Tolède et l'évêque de Madrid et Alcala en furent les présidents d'honneur pour les hommes, et l'infante Marie-Isabelle de Bourbon accepta d'être à la tête du comité des dames.

Le prince Maximilien de Saxe daigna prendre la direction du comité allemand, avec Mgr Segesser pour la Suisse, Mgr Mœlher, de Ratisbonne, pour la Bavière, Mgr Sutter, curé de Bischofszelle, et M. le chanoine docteur Schœpfleutner pour l'Autriche.

Les congressistes belges et hollandais firent cause commune avec ceux de France. En Italie, le Cercle de l'Immacolata se chargea de recruter des adhérents. En Pologne, les principaux zélateurs furent le chevalier Marien de Bartynowski et Mlle Hélène Mycielska, de Pnnic.

Le 16 août, tous les trains qui sillonnent la Suisse étaient bondés de touristes d'un nouveau genre, qui arboraient crânement, en guise d'insignes, la médaille de la Vierge brune des Ermites. Le groupe lyonnais s'arrêta à Berne pour y passer la nuit, et le lendemain, 17 août, dix-huit prêtres français devançaient le lever du soleil pour se rendre à l'église catholique et célébrer la sainte messe. Ils furent heureux de saluer l'aimable et vaillant curé, nommé évêque de Bâle et Lugano. A 11 heures, ils rencontraient sur la ligne de Zurich le groupe de Paris et arrivaient ensemble, un peu avant 5 heures, par un ciel couvert, dans la jolie et gracieuse ville d'Einsiedeln.

EINSIEDELN

Le site est l'un des plus beaux que l'on puisse rêver au moment des grandes chaleurs. Un cirque de montagnes, couvertes de forêts, est coupé au sud par une brèche étroite ; il enserre un vaste plateau de prairies. Les ondulations du sol vont au nord et s'abaissent par degrés dans la direction du lac de Zurich.

La ligne des sommets forme une courbe gracieuse, et leurs points culminants dessinent les fleurons d'un diadème. La ville blanche et rose sommeille dans la verdure, d'où elle émerge avec ses maisons jetées à l'aventure, sans symétrie, au caprice des propriétaires.

Les sapins noirs garnissent l'alpe. Ils semblent encadrer la prairie dans un écrin. Ils la protègent contre les vents. Ils offrent mille retraites, mille abris mystérieux aux touristes et aux pèlerins.

Entrez dans la ville ; presque chaque maison présente la devanture d'un magasin, où s'étalent les objets de piété, les médailles, les images et les statuettes de la Madone.

La rue principale aboutit à une immense esplanade, toute pavée, très en pente. Elle n'est pas sans analogie avec la place de Saint-Pierre, à Rome.

L'abbé Ducrocq a bien rendu l'impression que produit l'aspect de la cité et du paysage. Mettons son croquis sous les yeux du lecteur :

VUE DU MONASTÈRE ET DE LA VILLE D'EINSIEDELN

Beaucoup de maisons tournent leur pignon vers la rue. La Suisse, grâce à Dieu, se laisse difficilement envahir par notre goût pour les façades plates.

Les toits font saillie hardiment sur la chaussée. Les uns dardent vers le ciel leur arête aiguë; les autres, comme pris d'une timidité soudaine, en adoucissent la pointe antérieure par une sorte de biseau.

Mais la gloire d'Einsiedeln, c'est son monastère.

O Moines, que notre pauvre France traque et chasse, vous avez été autrefois le salut, la prospérité, la gloire des peuples barbares et sauvages vers lesquels vous êtes venus, la croix à la main ! Vous êtes encore les bienfaiteurs des heureuses nations qui savent comprendre votre rôle.

Donc, Einsiedeln, c'est l'évocation d'un monastère.

Ce mot allemand ne veut-il pas dire *séjour d'ermites ?*

Le couvent n'a-t-il pas été construit dans cette *forêt sombre* qui, en 861, fut témoin de ce drame étrange : deux brigands assassinent *saint Meinrad*, dans la cabane duquel ils croyaient trouver des trésors, et deux corbeaux familiers, sauvés autrefois par le solitaire des serres d'un oiseau de proie, harcèlent les meurtriers et les forcent à se livrer eux-mêmes aux magistrats de Zurich ?

La Sainte Chapelle, cette partie si vénérée de l'immense basilique, ne se trouve-t-elle pas sur l'emplacement même de la cellule qu'occupait le serviteur de Dieu, premier fondateur du monastère ? La Vierge miraculeuse qu'elle renferme et devant laquelle, depuis onze cents ans, les pèlerins prient les bras en croix, n'est-elle pas l'image sainte devant laquelle Meinrad s'agenouillait lui-même ?

Et la dédicace de cette basilique n'est-elle pas un miracle ? N'est-ce pas Jésus-Christ lui-même, qui, dans un hommage d'amour filial, a voulu l'offrir à sa mère ?

Einsiedeln, pèlerinage fameux où l'on accourt de tous les coins du monde pour implorer Notre Dame des Ermites ! Einsiedeln, monastère illustre où les fils de Saint-Benoît continuent l'œuvre de leurs prédécesseurs et répandent largement, sur tout le pays, les trésors de leur foi, de leur science, de leur charité !

Ecussons, bouquets de fleurs, arcs de triomphe décorent les rues.

Les mâts enguirlandés se jettent de l'un à l'autre leurs fraîches banderoles, leurs festons verdoyants.

Toutes les maisons ont pavoisé, unissant les couleurs du Pape aux couleurs de Marie. C'est l'Eglise catholique qui rend hommage à sa Mère.

Çà et là, des inscriptions à la louange de la Vierge, des tableaux, des transparents célèbrent son triomphe.

Gracieusement, drapeaux et oriflammes flottent au souffle de la brise. Les plus petits s'unissent en trophées ; d'autres, d'une longueur énorme, laissent tomber du toit leurs lambrequins arrondis, leurs pointes acérées qui frissonnent au-dessus de nos têtes.

La Suisse moyenâgeuse a inventé une variété inouïe de gonfanons et d'étendards. Toutes ces formes si riches se retrouvent ici, voisinant avec les drapeaux de chacun des cantons helvétiques.

Montons vers le sanctuaire.

Une foule immense se presse dans les rues.

A chaque instant, nous croisons de nombreux pèlerinages qui s'en vont à la basilique.

Les types et les langages les plus divers se rencontrent.

L'homme blond du Nord coudoie l'Italien, l'Espagnol à la figure basanée. Des Polonais m'abordent aimablement pour me dire leur sympathie pour la France. La France est toujours pour eux l'amie fidèle des jours malheureux. Tout attendris, ils me rappellent que la France a envoyé des fils vaillants et généreux au secours de leur patrie opprimée.

Des catholiques allemands passent, graves et recueillis, à côté de montagnards suisses aux traits rudes, mais sur lesquels un large sourire s'épanouit volontiers.

Voici un groupe d'Alsaciennes ; elles sont reconnaissables au large nœud de ruban noir qui leur encadre si gracieusement le visage.

Au centre des vallées de l'alpe Schwyz, à plus de 900 mètres au-dessus du niveau de la mer, sur une colline qui lui sert de piédestal grandiose, s'élève Notre Dame des Ermites.

Le monastère se dresse au bout d'une belle et grande place au milieu de laquelle se dresse une élégante fontaine de marbre.

Dans sa partie supérieure, sept colonnes soutiennent un dais magnifique terminé, au sommet, par une couronne artistement travaillée que domine le monogramme de Marie.

Ce dais abrite une belle statue de bronze doré, représentant l'Immaculée Conception. Cette statue rayonne de toutes parts et attire à elle les regards.

Quatorze tuyaux sont disposés en cercle. De leurs tiges, bronzées par la patine des siècles, jaillit une eau limpide et murmurante.

Souvent un pèlerin s'approche, salue Marie et boit de cette eau avec vénération.

Derrière la fontaine, s'élargit un hémicycle de galeries en arcades, surmontées de balustrades, où s'alignent vingt-quatre statues.

HÉMICYCLE, MONASTÈRE ET BASILIQUE D'EINSIEDELN

Ces galeries abritent des marchands qui vendent des souvenirs d'Einsiedeln et de nombreux objets de piété.

Elles encadrent un escalier monumental large à la base, et qui va se rétrécissant. Gravissons les degrés de cette route royale, entre les statues colossales d'Othon le Grand et du saint roi Henri II, protecteurs dévoués de l'abbaye. Elle conduit à l'église du monastère.

Celui qui ne veut pas prendre l'escalier d'honneur peut suivre une rampe en pente douce qui contourne l'hémicycle.

Au sommet du parvis, c'est le portail de l'église. Marie domine l'immense façade. Elle est entourée de deux anges, qui entr'ouvrent leurs ailes, comme pour prendre leur essor.

De chaque côté du portail, deux tours s'élancent, ornées de pilastres et de colonnettes géminées.

Avec leurs lignes sobres, leur calotte courbe, leurs cadrans dorés, l'harmonie puissante de leurs treize cloches, dont les montagnes voisines se répercutent les sons, elles semblent

crier au loin : « Ici, c'est le royaume de Marie. Marie protège cette abbaye qui est sienne, cette ville, ces maisons, cette vallée dont elle est suzeraine, ces foules immenses qui se succèdent sans relâche au pied de ses autels. »

A Einsiedeln, on marche de surprise en surprise.

Certes, le coup d'œil que présente l'extérieur de Notre Dame des Ermites a quelque chose de saisissant et de grandiose.

De cette régularité sévère de lignes, de cette simplicité un peu uniforme, c'est l'idée de grandeur qui se dégage.

Entrons dans l'église. Quelle magnificence!

D'abord, cette église est une des plus vastes de l'univers ; elle a 113 mètres de longueur sur 42 de largeur.

A l'intérieur, un édifice de marbre frappe nos regards. C'est la *Santa Casa*, la Sainte Chapelle, qui se trouve à l'aise dans l'immense vaisseau.

A travers les grilles qui la ferment, étincellent des lumières.

Sur cet emplacement s'élevait, il y a plus de onze cents ans, la cellule de saint Meinrad, le premier ermite de cette solitude. Le chef vénéré du martyr repose sur un autel de marbre de Carrare, don de Charles-Albert, roi de Sardaigne.

A Einsiedeln comme ailleurs, les révolutions ont passé, dépouillant les églises et semant leurs ravages. A l'édicule sacré, elles ont volé des richesses immenses, legs de la piété des empereurs, des rois et des princes.

Elles n'ont pu renverser ce que précisément elles voulaient anéantir : la foi en Dieu, le culte de Marie.

La statue de la Vierge, devant laquelle s'agenouillait autrefois Meinrad, est toujours sur l'autel.

En face d'elle, sur les murailles de l'église, sont des milliers de plaques commémoratives, des tableaux innombrables, des trophées de béquilles et de tous ces tristes instruments que l'humaine misère appelle à son aide. Ces trophées sont glorieux. Ils témoignent des nombreuses victoires remportées sur la douleur par celle que la confiance populaire s'est plu à nommer le *Salut des Infirmes*.

Sur les dalles, devant la chapelle, les pèlerins se pressent. La foi illumine leurs visages, rayonne de leurs yeux. Beaucoup prient les bras en croix. Plusieurs prosternés, baisent avec amour le marbre de l'édifice, qu'ils arrosent de larmes attendries.

A la *Santa Casa*, le chrétien tressaille d'une intime allégresse. La basilique excite son enthousiasme.

Ce temple, de style Renaissance, est d'une richesse fantastique.

Quelle accumulation de bas-reliefs, de statues, de bronzes, de tableaux, de fresques, de marbres précieux !

La polychromie même en serait fatigante, si l'artiste qui a conçu cet ensemble n'avait eu le bon goût de travailler presque toujours sur un fond blanc.

Blanc et or, ce sont les couleurs préférées de l'édifice.

L'œuvre reste harmonieuse. Les décors sont en teintes adoucies, où dominent le vermillon et le vert. Des marbres de toutes couleurs, de toutes nuances, de tous dessins brillent çà et là, polis comme des miroirs. Les ors ajoutent à la symphonie générale leur note fulgurante.

Dans les voûtes, des anges d'albâtre voltigent de toutes parts, gracieux et légers.

La chaire est une merveille; elle est placée très haut. Sa cuve semble soutenue par de gracieux angelets de marbre blanc. L'abat-voix, immense, porte au-dessus du vaste lambrequin dentelé les attributs en marbre blanc des quatre évangélistes. Le tout est surmonté d'une couronne d'or étincelante.

Sous la grande coupole est suspendu un lustre colossal. Son cercle intérieur porte cette inscription : *Donné par Napoléon III, empereur des Français*, 1865.

Sur un autre cercle, on lit en lettres d'émail brillant, ces mots de la reine Hortense : *Je désire mettre moi et mes enfants sous la protection de la Sainte Vierge.*

Parlerai-je des orgues ?... Il y en a partout.

Les grandes orgues, au riche buffet blanc et or, comprennent trois parties reliées ensemble par un système électro-pneuma-

tique. Leur admirable puissance sonore est de cent cinquante jeux.

Les voûtes du chœur sont enrichies d'une ornementation fauve et or, simulant à merveille les cuirs repoussés, gaufrés et dorés. Ce front fait valoir le coloris des belles fresques qui les décorent.

Au-dessus du maître-autel est une assomption triomphale. Un baldaquin doré la surmonte. Il en tombe deux immenses draperies rouges qui forment un véritable *velum* royal.

Plus de quatre cents ecclésiastiques circulent de tous côtés. Tous ces excellents prêtres sont animés, naturellement, du plus vif désir de dire la Sainte Messe au sanctuaire de Notre Dame des Ermites. Comment allons-nous faire pour célébrer tous ?

Voici le bureau des messes.

Une petite porte est à gauche de la basilique. Un frère Bénédictin, fort aimable, me reçoit avec son plus gracieux sourire. Je fais passer sous ses yeux mon *celebret* bien en règle. Le sourire se fait plus accueillant.

« A quelle heure désirez-vous célébrer ? » me demande-t-il. — « Célébrer ? lui fais-je, mais... le plus tôt possible. Peut-être bien qu'en demandant à dire la messe à 5 heures, j'arriverai à la commencer vers 9 heures ! »

Du coup, le sourire du Bénédictin s'élargit, ironique. Son œil pétille d'une flamme malicieuse. Il me remet une carte indiquant 5 heures pour ma messe.

Le lendemain, pour être sûrement prêt, je me lève à 4 heures.

Je me rends à l'église. A la porte, un frère reçoit ma carte et m'introduit dans la sacristie.

C'est un vaste rectangle, dans le style du monastère. Plusieurs rangées de longues armoires le coupent à angles droits. Devant ces armoires, un grand nombre de prêtres revêtus attendent déjà leur tour.

On m'indique à l'entrée le *lavabo*, où je me purifie les doigts. Dans le fond, une large table est couverte d'aubes, d'amicts, de cordons.

Je m'approche. Un frère me présente l'amict, un autre me

passe l'aube, un troisième me ceint du cordon. Un prêtre qui rentre me cède le manipule, l'étole, la chasuble.

Me voici revêtu à mon tour. Je suis la file de mes confrères qui avancent au fur et à mesure qu'un autel devient libre.

Je suis émerveillé de tant d'ordre et de célérité inattendue.

Le saint sacrifice est offert en même temps sur cent autels, sans précipitation irrespectueuse, sans cohue ; avec le recueillement et la dignité qui conviennent.

Au pied de chaque autel, des fidèles debout, agenouillés, prosternés joignent les mains, étendent les bras, exhalent de leurs lèvres et de leurs cœurs leur foi, leur confiance, leur amour.

Le spectacle est émouvant, inoubliable !

LA PÉNITENCERIE

La Pénitencerie est une église à part, à droite de la basilique. Elle reste le seul vestige du monastère antérieur et date de 1680.

Sa nef, très basse, repose sur des colonnes de marbre du pays. Par contre, elle a un double chœur très élevé. La nef et les deux chœurs sont ornés de superbes fresques représentant des scènes bibliques. Toutes ont rapport au péché, au pardon, à l'expiation.

Le plafond du premier chœur nous montre, dans une série de médaillons, un certain nombre de pénitentes célèbres. Au-dessus de l'autel une belle toile, signée Sing, de Munich, 1681, représente Madeleine au désert.

Pourquoi cette chapelle s'appelle-t-elle la Pénitencerie ? — Vingt-neuf confessionnaux, disposés à la file le long des murs, en indiquent la destination. Ils sont en bois sculpté.

Ces confessionnaux sont assiégés, car les pieux pèlerins d'Einsiedeln tiennent tous à s'approcher du sacrement de Pénitence.

On parle là toutes les langues de l'Europe.

LA COMMUNAUTÉ

Derrière les grilles de la basilique et les murs du monastère vivent, prient, travaillent dans le silence une centaine de Bénédictins, dont la réputation, la science, la bienveillance et la générosité sont au-dessus de tout éloge.

Le Congrès apporte un trouble profond à leurs exercices religieux. Le couvent est presque envahi par les évêques, les prélats, les dignitaires et les députés des nations.

Cependant tout a été prévu, réglé avec tant de sagesse que personne ne souffre de la cohue générale.

La bonne grâce du Prince Abbé amène un sourire de joie sur le visage de tous les arrivants. Le Père économe se multiplie. Je crois que les bons anges l'aident et prennent sa figure, car il est partout : au réfectoire, à la porte des chambres, dans les vastes corridors, et. malgré ses quatre-vingts convives étrangers, il s'occupe de chacun d'eux, comme s'il était seul, et leur fournit tous les renseignements dont ils ont besoin.

Remercions aussi dom Sigismond de Courten, spécialement chargé de la sacristie et du service des messes. Tous ceux qui l'abordent gardent de son affabilité un souvenir ineffaçable.

Cette bonté des religieux est comme une émanation des vertus du Christ et de la suavité de sa Mère. C'est la bonne odeur dont parle l'apôtre. Les foules en subissent le charme et n'en comprennent pas toujours la cause surnaturelle.

HOMMAGE DE LA MAISON BENZIGER AU CONGRÈS

CHAPITRE III

LA TENUE DU CONGRÈS

L'ouverture du Congrès.—L'Assemblée. — La salle des Princes. — Allocution du Président. — Discours du Prince Abbé. — Exhortation de Mgr Deruaz. — Le Salut. — La Bénédiction des couronnes. — Illumination de la ville.

Le canon retentit ; les salves d'artillerie annoncent de leurs sons bruyants l'ouverture du Congrès. Les cloches sonnent à toute volée. La fanfare éclate en accords harmonieux. On hisse le drapeau marial. De tous les hôtels, de toutes les maisons sortent des flots de congressistes aux costumes les plus variés. Tous, la médaille sur la poitrine et le programme du Congrès à la main, se hâtent vers la grande porte du monas-

tère. Des commissaires, admirablement stylés, sous la direction du maître général des cérémonies, M. l'abbé Croisier, les accueillent et les conduisent vers la salle des Princes. Elle est bientôt remplie.

Cette salle est magnifique. La grande fresque de son plafond représente Notre Seigneur Jésus-Christ, Prêtre éternel. Peints par des maîtres, les portraits des plus illustres souverains d'Europe : Pie IX, Joseph II, François Ier d'Autriche, l'empereur et l'impératrice d'Autriche, Napoléon III, l'impératrice Eugénie, décorent les murailles.

D'immenses tableaux rappellent le millénaire. Ils furent donnés par le prince de Hohenzollern. Ils personnifient saint Meinrad prêchant sur l'Etzel et Meinrad recevant la statue de la Sainte Vierge.

Or, les figures de ces tableaux sont les portraits du prince, de sa femme et de ses enfants.

Le tapis qui couvre la table provient du pillage du camp des Turcs, après la délivrance de Vienne par Sobieski.

Français, Belges, Hollandais, Allemands, Autrichiens, Russes, Polonais, Espagnols, Portugais, Italiens, Mexicains, Américains du Nord et du Sud, sont là tous ensemble réunis dans une fraternité chrétienne. Au fond de la salle, une image de la Sainte Vierge se détache d'un cadre de verdure et de fleurs et domine souriante l'auguste assemblée.

Voici le Maître des cérémonies. Derrière lui s'avancent les évêques. Saluons-les au passage. C'est Mgr l'évêque de Coire, président du Congrès ; Mgr Deruaz, évêque de Lausanne et de Genève ; Mgr Jacquet, Mgr l'archevêque de Para du Brésil, Mgr l'archevêque de Bucharest, Mgr l'évêque de Puebla du Mexique. Inclinons-nous devant Mgr Thomas-Théophile Kulinski, évêque de Kielce. Malgré ses 84 ans, il a voulu venir à Einsiedeln, afin de prier avec les Français pour la Russie et la Pologne. Il a comme socius fidèle Mgr Franciscus Bronislaus Obuchowiez, chanoine de la cathédrale de Kielce.

Marchent à la suite S. A. R. le prince Maximilien de Saxe, Mgr Currat, commissaire international du Congrès, Mgr Kleiser et Mgr Guyot, promoteurs, Mgr Bauron, secrétaire général.

Viennent enfin Mgr Compans, de Bordeaux ; Mgr Segesser, Mgr Krüker, directeur à Fribourg ; Mgr Saint-Clair, d'Annecy ; Mgr le délégué de l'archevêque de Vienne ; M. Burri, délégué du Cercle l'Immacolata ; un Chanoine de Latran, M. Romain de Schaller, de Fribourg ; la comtesse Ledóchowska, nièce du cardinal Ledóchowski, le chevalier de Bartynowski, le chanoine Mauri, de Montpellier ; le R. P. Lewandowski, Lazariste de Cracovie ; dom Juan Postius, professeur à Madrid, etc., etc.

Omnibus adstantibus, lecture est donnée en français et en allemand du Bref pontifical, écrit *propria manu*, par le Pape Pie X, aux promoteurs du Congrès.

DISCOURS DE MGR FIDÈLE BATTAGLIA

ÉVÊQUE DE COIRE

Mgr de Coire se lève et prononce *en latin* le discours d'ouverture.

ILLUSTRISSIMI AC REVERENDISSIMI DOMINI EPISCOPI,
HONORATISSIMA AUDITORUM CORONA.

Inchoaturi sumus tertium internationalem Congressum marialem. Ejus præsidium Sua Sanctitas Pius PP. X exiguitati meæ commitere dignabatur, certe non alia ex causa, quam quod territorium Einsiedlense ad Diœcesim Curiensem pertinet.

Debebat hujus anni Congressus marialis, uti ante duos annos Comitatus Romanus statuerat, in archidiœcesi Coloniensi celebrari. Sed obvenientes isti archidiœcesi difficultates hunc honorem ad Helvetiam et in Helvetia ad celeberrimum hoc Sanctuarium B. V. M. devolverunt.

Id cum non ante mensem januarium proxime elapsum decideretur, merito zelum promotorum admiramur, qui spatio

septem mensium, non absque ingentibus curis, vigiliis, laboribus internationalem Congressum præpararunt.

Initio quidem sermo erat tantum de delegatis, qui, missi a singulis Comitatibus marialibus, huc venturi essent. Paulatim vero atque in dies magis magisque licebat exspectare, ut parvus ille delegatorum numerus excresceret in magnum hominum concursum.

Quænam, quæso, honoratissima auditorum corona, — quænam est causa tantæ frequentiæ ? Non alia, opinor, quam fama ubique nota Sanctuarii Einsiedlensis. Venient alii, ut arrepta hac occasione peregrinationem, quæ diu in votis erat, tandem exsequantur. Venient alii ad marialem Congressum, ut ibi laudes Beatissimæ Virginis vel ipsi expromant vel ab aliis expromi audiant. Plerique venient et adsunt, ut faciant utrumque coniungentes peregrinationem cum Congressu. Omnes denique, ut verbo dicam, devotione erga Beatissimam Virginem ducuntur.

Hæc cum ita sint, non possunt deesse duces populi christiani. Et vero adest inter nos corde, animo, spiritualibus Ecclesiæ gratiis summus Pontifex Pius X, quem nobis benedicentem suaque vota declarantem ipsi modo audistis. Adsunt inter nos plurimi variarum nationum Episcopi, præsentes partim ipsi, partim per suos delegatos, reliqui absentes quidem precibus tamen comitantur et adjuvant nostras deliberationes. Maximum vero illud est, quod Beatissima Virgo, in hac quondam erema terra, jam a mille annis et amplius perennem cœlestium gratiarum fontem scaturire voluit.

Optimis igitur auspiciis tertium internationalem Congressum marialem inchoamus et — quod mei muneris est — ejusdem initium modo incipere declaro.

DISCOURS DU PRINCE ABBÉ

Le Rme Dr Thomas Bossart, prince abbé de Notre-Dame des Ermites, se lève. Son regard perçant, sa prestance digne, sa figure aimable ont vite conquis l'auditoire.

Dans un latin très clair, avec un accent de profonde con-

viction, le distingué Prélat articule un discours fort éloquent, dont nous reproduisons le texte.

Excellentissimi et Reverendissimi Domini Præsules, Archiepiscopi et Episcopi,
Reverendissimi Domini Prælati et Sacerdotes,
Dilectissimi Christi fideles, servi Mariæ :

Gaudeamus omnes in Domino, diem festum celebrantes sub honore beatæ Mariæ Virginis, de cujus Assumptione gaudent angeli et collaudant Filium Dei ! sic cantavimus, sic oravimus duobus abhinc diebus, in festo Exaltationis Beatæ Virginis Mariæ, Matris Dei, Matris nostræ. Gaudeamus omnes in Domino ! Exclamare, jubilare hodie liceat mihi Abbati Sanctuarii Beatæ Virginis Mariæ Einsiedlensis ; gaudeamus omnes, dies festos celebrantes, ad quos concelebrandos nobiscum ex dissitis terræ partibus confluunt nobilissimi quique, præsules augustissimi, sacerdotes fervidi, Christi fideles. servi Mariæ devotissimi.

Gaudeatis omnes nobiscum, qui confluxistis ex longinqua sed cordibus nostrum proxima, Roma, qui venistis de latere Sanctæ Sedis, pro qua ignito corda nostra flagrant amore ; gaudeatis nobiscum qui adestis ex Italia, ex Hispania nova et veteri, ex Gallia nobili, ærumnis hodie sat afflicta, ex Germania et Austria, ex aliisque longinquis utriusque Americæ partibus, sicut ex vicinioribus Helvetiæ pagis.

Gaudeamus omnes, facto, ut ita dicam, illustratum et impletum iterum videntes illud humilis de Nazareth virginis verbum propheticum : « Ecce enim ex hoc beatam me dicent omnes generationes. »

Gaudeamus omnes, et hoc gaudio repletus, jubilans atque exultans, ego, hujus Sanctuarii Abbas, saluto vos ex diversis nationibus Episcopos, saluto te ante omnes Fratrem venerabilem senem, episcopum Fidelem, diœceseos nostræ Curiensis antistitem, fortem ac pium, amicum Sanctuarii nostri, in adversis sat probatum, qui, quamvis octogenarius fere, non recusasti præsidere cætui isti præclarissimo ; saluto Fratrem Raymundum archiepiscopum Angelorum ex longinquo Mexico ; saluto te

Francisce, archiepiscopum Nicopolitanum ex Republicæ Brasiliensis partibus advenientem ; saluto te Dominicum archipræsulem Salaminium ; saluto te filium Sanctuarii nostri, Raymunde, metropolitanum Bukarestiensem, qui ex Riense convolasti, ut venereris hisce diebus nobiscum Matrem nostram ; saluto te, Thoma, episcopum Kielcensem, in Polonia, regno Mariæ ; saluto qui advenient Episcopos Helvetiæ ; saluto vos, officiales hujus Congressus, vos, dominos Promotores reverendissimos prælatos, Kleiser et Guyot, et commissarium internationalem, Pronotarium apostolicum, Currat atque secretarium generalem, Dominum reverendissimum prælatum Bauron, qui laborastis, omnes per menses, jam in sudore vultus vestri, ad honorem Beatissimæ Virginis Mariæ ; saluto vos, sacerdotes, vos, deputatos variorum episcoporum, saluto vos, sacerdotes, vos pastores fideles; saluto vos, servitores omnes Mariæ, Dei Matris sanctissimæ.

Maria Sanctissima protegat vos, ducat vos, retribuat vobis, et meritis Jesu Christi Salvatoris coronet vos in cœlis ! Per Jesum ad Mariam nunc in tempore et per totam æternitatem ! Fiat ! Dixi.

Puis, le Prince Abbé demande la permission de parler dans sa langue maternelle, et, dans une superbe envolée oratoire, il salue les Allemands et leur dit sa joie de les voir si nombreux et si pleins d'entrain pour travailler à la gloire de la Sainte Vierge.

Il termine par cette phrase latine :

Ad Jesum per Mariam pro hac vita et æternitate.

DISCOURS DE Mgr DERUAZ

ÉVÊQUE DE LAUSANNE ET GENÈVE

L'origine des congrès marials est à *Livourne* et à *Lyon*. Fribourg vit le second; Rome sanctionna l'institution des congrès en 1901, et voici que, pour la deuxième fois, la Suisse a l'honneur de recevoir les congressistes.

Oh ! que cette réunion explique et expliquera bien le *Fecit*

magna qui potens est! Que fait-on en un congrès ? sinon de parler des *grandes* choses (*magna*) que le Seigneur a établies en Marie et par Marie, et cela dans *toutes les générations : Beatam me dicent omnes generationes.*

O Marie, priez pour nous, *maintenant* pendant ce congrès ; *maintenant*, car nos ennemis redoublent leurs erreurs et leurs attaques.

Priez pour le Pape, pour les évêques, pour les Français si persécutés.

Prions les uns pour les autres.

DISCOURS DE Mgr GUYOT

PROMOTEUR FRANÇAIS

L'enfant salue sa mère. Je salue Marie, ma Mère. Envoyons au Pape notre salut dans un télégramme, qui lui promette de notre part un dévouement absolu, total, jusqu'à la mort. (*Applaudissements.*)

Saluons l'évêque de Lausanne, qui a patronné le Congrès de Fribourg.

Saluons amicalement tous ceux qui, à la suite de ce Congrès de Fribourg, ont reçu du Pape des honneurs bien mérités.

Salut à Mgr Battaglia, évêque de Coire, président du Congrès d'Einsiedeln.

Salut au Prince Abbé, qui montre sur son visage la bonté de Marie.

Salut aux congressistes.

Le Souverain Pontife ne veut pas de discussions inutiles : il veut *l'action*. Nous chercherons des moyens pratiques, et nous partirons d'ici comme le soldat qu'on met à son poste et qui, fidèle à sa consigne, reste à ce poste, même si la mort le menace. (*Applaudissements.*)

Saluons ici, dans la Suisse, la liberté des enfants de Dieu. (*Applaudissements.*) Par notre pénitence, demandée à la Salette et à Lourdes, et par la prière, demandée à Pontmain et

à Pellevoisin, nous obtiendrons le secours de Marie, et nos ennemis reculeront devant nous.

La terre tremble; mais n'ayons pas peur. Nous avons là-bas, debout sur le roc inébranlable de l'Eglise, un Chef aussi inébranlable que le roc sur lequel il se tient. (*Applaudissements.*)

Donc, notre programme est approuvé par Pie X. Pas de discussion ; tout pour la gloire de Marie.

Unis dans la même pensée, aux pieds de Notre Dame des Ermites, nous demandons la foi, l'ardeur et l'amour. Marie est auprès de nous. Nous apprendrons ici à mieux aimer Marie et nous partirons avec ces deux mots pour devise :

« *Aimer Marie, et la faire aimer.* »

Avant de lever la séance, les évêques adressent au Souverain Pontife le télégramme suivant :

Président, évêques, promoteurs, comité exécutif, congressistes de vingt-deux nations envoient à leur Père bien-aimé, Pie X, affection filiale, obéissance dévouée, adhésion contre les erreurs et infiltrations des néo-critiques modernes pour la conservation intégrale de la foi. Tous les fidèles serviteurs de Marie sont les fidèles très soumis du Pontife romain. Nous prions la divine Mère pour le Souverain Pontife, et nous lui demandons d'accroître notre joie par la bénédiction apostolique.

Ils reçoivent cette réponse :

Le télégramme envoyé par vous au nom du Congrès, assurant l'affectueuse soumission pour la conservation de l'intégrité de la foi, a été reçu avec joie par le Saint-Père, qui forme les vœux les plus ardents pour le succès du Congrès et qui accorde à tous une bénédiction particulière.

Cardinal MERRY-DEL-VAL.

La première séance est finie. Les congressistes se rendent à a basilique pour le salut.

De nouveau les cloches sonnent et la fanfare éclate en accords vibrants. A l'intérieur de la basilique, déjà envahie par

la foule, les grandes orgues jouent une marche triomphale avec accompagnement de trompettes.

La Sainte Chapelle resplendit de lumières. Des ampoules électriques de diverses nuances forment autour de la statue une guirlande de roses. On se croirait au jour où Clovis, entrant à Reims, s'écria : « Est-ce là le Paradis ? »

La maîtrise des Bénédictins entonne le *Veni Sancte Spiritus*, ensuite une hymne à la Sainte Vierge et l'*Oremus pro Pontifice*. Le Saint Sacrement est exposé sur l'autel. Tous chantent le *Tantum ergo* et s'inclinent profondément pour recevoir la bénédiction.

LES COURONNES

DESCRIPTION ET BÉNÉDICTION

M. l'abbé Eugène Rotier, assisté de deux acolytes, apporte au nom de la France, sur un coussin de soie blanche, les deux couronnes offertes à la Vierge d'Einsiedeln et à l'enfant Jésus.

COURONNES OFFERTES PAR LES FRANÇAIS

L'une de ces couronnes, celle destinée à la statue de la Vierge, a 13 c. ½ de diamètre ; elle est de forme archaïque et fermée, inspirée de la couronne de saint Etienne de Hongrie.

D'un bandeau composé de fleurettes, serti de pierres et de perles blanches, s'élèvent, pour former les fleurons de la couronne, huit palmettes ciselées en relief alternant avec des motifs traités de même.

Correspondant à ces palmettes, huit branches, aussi ciselées et serties de pierres et de perles, se réunissent pour porter le monogramme cruciforme de la Vierge.

La couronne de l'enfant Jésus, qui a de diamètre 7 centimètres environ, s'harmonise avec celle de sa mère ; toutefois, les ornements ciselés diffèrent quant aux dessins, et des grenats et des pierres blanches en complètent la décoration symbolique.

Ces couronnes sont en bronze, avec dorure rehaussée de tons de couleurs. Elles sont l'œuvre de l'éminent orfèvre Armand Caillat, de Lyon.

Mgr l'évêque de Coire, qui officie, gravit les marches de l'autel, et, debout à l'angle de l'épître, bénit solennellement les deux couronnes que lui présente M. l'abbé Eugène Rotier, au nom de la France. Elles brilleront dès demain sur le front de la Vierge et la tête de son enfant et attireront des grâces de miséricorde à notre ingrate patrie.

Le grand orgue, magistralement tenu, inonde de ses flots d'harmonie la vaste enceinte et la foule s'écoule lentement et couvre bientôt l'immense place.

Le soir, à 8 heures ½, la façade de la Basilique s'illumine, et l'électricité, avec ses centaines d'ampoules, aux couleurs variées, dessine le monogramme de Marie. En face de l'église, sur les terrasses des établissements Benziger, tour à tour la Fanfare et la Chorale exécutent les plus beaux morceaux de leur répertoire.

Bientôt le décor change : le monogramme de Marie éteint ses feux, et soudain, au grand étonnement de tous, jaillissent du milieu de la place six fontaines lumineuses, dont les eaux

s'élèvent à plus de vingt mètres et inondent quelque peu, au début, les pèlerins et les congressistes trop rapprochés.

Rendons grâce à Marie de cette première soirée. L'ordre le plus complet a présidé à tous les détails de la fête. La joie éclaire tous les yeux, s'épanouit sur tous les visages.

CHAPITRE IV

JOURNÉE DU SAMEDI, 18 AOUT

Office du matin. — Séance plénière. — Personnages. — Discours du Secrétaire général. — Lecture des rapports. — Discours de Mgr Kulinski, évêque de Kielce. — Lettre du Cardinal Coullié. — Le Salve Regina. — Discours de Mgr Saint-Clair.

Pendant que tous les prêtres congressistes célèbrent avec ordre et piété, l'office conventuel est chanté et suivi de la messe.

Nous avons la consolation d'assister à une cérémonie spéciale dans la chapelle des Etudiants. C'est Mgr Deruaz, évêque de Lausanne, président du Congrès international de 1902, qui monte à l'autel. Les Français en savent un gré immense à ce saint prélat, sacré jadis à Annecy. Sa présence les dédommage de l'absence totale de leurs évêques.

Après la messe, Mgr André Saint-Clair, du diocèse d'Annecy, protonotaire apostolique, prononce une courte, mais suave et ardente allocution :

Adorons Jésus que Marie vient de nous donner par la Sainte Communion, à nous, Français, sur cette terre hospitalière.

Remercions Dieu qui a été meilleur pour nous, en nous permettant de venir à Einsiedeln.

Implorons le pardon pour nous personnellement, pour la France, si coupable.

Demandons des grâces pour nous, pour la France.

L'orateur termine par le trait miraculeux de la vie de saint Hyacinthe, et dans une péroraison vibrante nous engage

à faire comme ce saint, à porter Jésus et Marie partout où nous allons, où nous parlons, où nous agissons.

SÉANCE PLÉNIÈRE

A 9 heures, dans la salle des Princes, s'ouvre la séance plénière du Congrès, sous la présidence des évêques.

Sont présents :

Mgr Raymond Wetzhammer, O. S. B., archevêque de Buckarest ;

Mgr Ibarra, archevêque de Puebla de los Angelos, Mexico, Mexique ;

Mgr Rego Maja, archevêque titulaire de Nicopolis ;

Mgr Dominique Jacquet, O. F. M. cap., archevêque titulaire de Salamine ;

Mgr Henri Gabriel, évêque de Ogdensburg, Amérique du Nord ;

Mgr Fidèle Battaglia, évêque de Coire, Suisse, nommé par le Pape Pie X président du Congrès ;

Mgr Joseph Deruaz, évêque de Lausanne et Genève ;

Mgr Joseph Paccolat, évêque titulaire de Bethléem, abbé de Saint-Maurice-d'Agaune, en Valais, Suisse ;

Mgr Jules-Maurice Abbet, évêque de Sion, Suisse ;

Mgr Ferdinand Ruegg, évêque de Saint-Gall ;

Mgr Peri-Morosini, administrateur apostolique du Tessin ;

Mgr Thomas Kulinski, évêque de Kielce, dans la Pologne russe.

L'enceinte est insuffisante pour contenir tous les congressistes. Nous remarquons parmi eux les personnages suivants :

T. R. P. Furger, supérieur du couvent de Bozen ;

M. le chanoine Hergenrother, de Wurzbourg ;

Mgr Willi, doyen de la cathédrale de Coire ;

T. R. P. Jordan, supérieur général de la congrégation du Saint-Sauveur, Rome, Borgo Vecchio, 165;

Mgr Schopfleuthner, chanoine de Saint-Etienne, à Vienne I, Stephansplatz, 6 ;

Mgr François Bronislas Obuchowicz, chanoine de la cathédrale de Kielce;

Dom Branda, supérieur des Salésiens de dom Bosco, à Zurich.

Mgr Eggenswiler, prévôt de la cathédrale de Soleure et vicaire capitulaire du diocèse de Bâle ;

Mgr Krücker, directeur de l'*Albertinum*, à Fribourg, Suisse;

Le Provincial des Jésuites portugais ;

Les chanoines C. Abbet, Gaist et E. de Werra, de l'abbaye de Saint-Maurice-en-Valais;

Un chanoine de Soleure, chevalier de la Légion d'honneur;

Le T. R. P. Célestin, prieur de Maria-Stein-Durnberg ;

Le T. R. P. Cattin, S. J.., supérieur des Missions d'Orient, à Beyrouth;

M. le chanoine Meyenberg, professeur, à Lucerne ;

Le R. P. Japlethal, O. P., professeur à l'Université de Fribourg;

L'abbé Weibel, curé-doyen de Pocahontas aux Etats-Unis;

Mgr André Saint-Clair, protonotaire apostolique, d'Annecy;

L'abbé Waser, curé de Schwyz ;

L'abbé Zehnder, curé doyen de Lachen (canton de Schwyz);

Le chanoine Delmont, docteur ès lettres, de Lyon;

Mgr Suter, président central pour la Suisse des Patronages de jeunes gens;

Mgr Mœhler, président central pour l'Allemagne des Congrégations de jeunes gens;

Mgr Compans, protonotaire apostolique, de Paris; et beaucoup d'autres dont la liste serait trop longue ou dont les noms nous échappent.

Le secrétaire général, Mgr Bauron, protonotaire apostolique, parle le premier et donne une *vue d'ensemble sur les travaux présentés au Congrès.*

Mes Seigneurs,
Vénérés Confrères,
Mesdames,
Messieurs,

Mon intention n'est pas, au début de cette séance plénière, de vous donner un compte rendu complet des mémoires présentés, comme s'il s'agissait d'un concours littéraire et théologique entre les écrivains catholiques de plusieurs nations.

Je désire plutôt vous montrer l'immense effort d'intelligence, de piété, de bonne volonté que l'annonce de ce Congrès a provoqué en l'honneur de la Sainte Vierge, depuis les bords de la Vistule jusqu'au Tage, depuis les profondeurs neigeuses du Canada jusqu'aux solitudes brûlantes de l'Afrique. Véritablement la Vierge Marie est la Reine de l'univers. Dès qu'il s'agit de sa gloire, elle trouve sous tous les climats et chez tous les peuples des sujets dévoués, prêts à agir.

La date de ces assises solennelles a le tort de coïncider avec le Congrès eucharistique de Tournai, avec le pèlerinage national de la France à Lourdes, avec la réunion des catholiques allemands. Malgré tous ces obstacles, toutes ces causes d'insuccès, l'idée du Congrès marial international d'Einsiedeln, tardivement annoncé, a cheminé dans le monde, sous le regard protecteur de la douce Vierge.

La science, la reconnaissance, l'espérance, le désir du bien ont inspiré les plumes. Cent vingt-six rapports sont tombés entre les mains de votre secrétaire général. Le malheureux fléchissait sous le poids de tant de pensées.

Ce qui est intéressant à constater, c'est que ces rapports viennent de plusieurs nations et sont l'œuvre d'esprits très divers par le caractère, le tempérament, le milieu social. Tous cependant obéissent à la même idée, tendent au même but, sont inspirés par le même sentiment : la gloire et l'amour de Marie et de son fils Jésus.

Voici les contrées qui ont apporté leurs épis à cette gerbe mariale : la Pologne, l'Allemagne, la Belgique, la Hollande, l'Autriche, l'Italie, la Suisse, l'Espagne, le Portugal, la France, l'Angleterre, le Canada, les Etats-Unis, le Mexique, le Brésil la République Argentine, l'Uruguay et l'Afrique.

Les sujets sont très variés, comme il vous sera facile de le voir en parcourant le livret, mis à votre disposition.

Certaines idées générales ont guidé la plume des écrivains. Celle qui paraît avoir rallié le plus d'adeptes est la *Vraie dévotion* d'après l'esprit, la méthode et le système du B. Grignion de Montfort. Vingt mémoires envisagent son traité sous tous les aspects et dans ses applications aux besoins des temps modernes. Tant de travaux sur un même thème ne sont-ils pas la réalisation de la prophétie du Bienheureux et le présage de cet épanouissement de la piété qui amènera par le règne de Marie le règne de Jésus ? La France, le Canada, la Hollande, l'Italie sont la terre d'où jaillit cette sève nouvelle.

S. A. R. le prince Maximilien de Saxe, professeur à l'Université de Fribourg, a mis à contribution sa connaissance des langues modernes et orientales. Il nous a fourni six mémoires, où il montre successivement Marie esquissée dans l'Ancien Testament et son rôle en Russie, en Turquie, en Arménie, en Syrie. C'est tout l'Orient, Altesse, que votre zèle range sous le sceptre de Marie, pour le ramener dans le giron de l'Eglise. Qui sait si vous ne serez pas un jour l'apôtre prédestiné qui accomplira ce prodige, jadis inauguré vainement au Concile de Lyon !

Dans ce concert de louanges à Marie, je dois signaler la place relativement importante que les filles d'Eve se sont attribuée et qu'elles ont remplie. La marquise d'Auray, la comtesse Ledokowska, une dame anglaise qui se cache sous un nom de guerre, une modeste tertiaire et deux humbles institutrices ont fourni des rapports qui ne sont ni les moins bien écrits, ni les moins pratiques.

Les mémoires de langue française sont les plus nombreux et les plus variés. Il faut dire qu'ils ont reçu un fort appoint de la Hollande, du Canada, de la Belgique, de la Suisse et même de l'Espagne.

L'Allemagne s'est surpassée. Ce qu'elle donne n'est encore rien comparé à ce qu'elle promet.

Je vous invite, messieurs, à rendre justice aux heureux sujets de S. M. Alphonse XIII, que Dieu protège visiblement. Ils viennent de plus loin que nous et ils apportent des documents très étudiés, d'une langue magnifique, sonore et généreuse comme les exploits du *Cid compeador*. Quand vous les entendrez, vous leur décernerez le prix de la poésie et de l'éloquence.

Qui que vous soyez, restez convaincus que la lecture des rapports qui sera faite, ce soir et les jours suivants, dans les divers bureaux, sera pour vous pleine de profit.

Comme j'ai rempli les fonctions de secrétaire général au Congrès de Fourvière et à celui de Fribourg, je puis établir certaines comparaisons entre les résultats de ces assemblées. Il nous serait impossible d'égaler ici la majesté des cérémonies de Fourvière, où trois cardinaux, trente-deux évêques et cent mille pèlerins acclamaient la Reine du ciel et la protectrice de la cité. Les rapports dépassèrent trois cents. Presque tous avaient pris pour champ d'exploration le passé et s'appliquaient à montrer les bienfaits de Marie dans les sanctuaires, les familles, les communautés, les nations.

A Fribourg, les mémoires furent moins nombreux, mais d'une valeur plus égale et s'élevèrent jusqu'à chercher dans l'Ecriture, la théologie et la liturgie les raisons du rôle de Marie, corédemptrice et distributrice de la grâce. Remarquez les étapes des esprits. On constate d'abord les bienfaits de la Sainte Vierge dans le passé. On les explique ensuite par l'étude de ses prérogatives dans le présent. Aujourd'hui, comme d'eux-mêmes, spontanément, les travailleurs orientent leurs pensées vers l'avenir. Les études historiques ont presque disparu du Congrès d'Einsiedeln ; les thèses théologiques se font rares. Presque tous les auteurs se tournent vers les résolutions pratiques, les œuvres de zèle, d'apostolat, de préservation de la foi et des mœurs.

On dirait que les volontés se recueillent et que l'âme catholique cherche par quels moyens efficaces elle pourra mieux défendre et développer l'héritage du Christ et bouter dehors l'ennemi qui s'attaque à tout ce que nous aimons, vérités révélées, morale évangélique, société chrétienne.

Ce mouvement des esprits, c'est Marie qui le provoque et le dirige. Nous en sommes les ouvriers presque inconscients. C'est pour nous un gage d'espérance.

Pendant que nous prions ici, les cœurs des évêques et des catholiques français sont dans l'angoisse. Il me semble voir la Vierge d'Einsiedeln étendre ses mains pour nous protéger et nous bénir, et là-haut l'archange Michel tire l'épée, confond le blasphème de la moderne science par son cri : « Qui donc est Dieu ?» et trace dans les airs l'éclair fulgurant de la bataille, où

le vieux dragon sera terrassé. Haut les cœurs ! Haut les courages, et vive Marie, Reine de l'univers, mère de Dieu, mère et protectrice de l'Eglise ! » (*Applaudissements.*)

L'auditoire écoute avec un intérêt passionné les rapports, dont nous rappelons ici les titres et les auteurs. Ils sont à leur place, dans le corps du volume.

L'abbé Rotier donne lecture du mémoire de M. le chanoine Duroisel intitulé : *La Maison de Notre Dame de Lorette et les objections contemporaines.*

Le P. Lemkuhl, de Valkemburg, résume en allemand son rapport sur Marie Immaculée, protectrice de l'innocence de la jeunesse.

Dom Juan Postius, président de la commission hispano-américaine, salue en espagnol les dignitaires du Congrès et lit une partie de son beau travail sur l'*Académie de Miguel.*

Un Hollandais, l'abbé Thioly, professeur de rhétorique à Schimmert, présente Montfort comme le chantre populaire de la doctrine chrétienne. De fines remarques psychologiques font comprendre quel rôle le cantique peut jouer comme moyen d'instruction chrétienne et de conservation de la foi. Les yeux se mouillent de larmes quand la comtesse Ledokowska, directrice générale de la Société de Saint-Pierre Claver pour les missions d'Afrique, parle des pauvres noirs et de leur filiale vénération pour leur céleste Mère, dès qu'ils commencent à la connaître.

Le vénérable évêque de Kielce, Mgr Kulinsky, malgré ses 84 ans, prononce avec fermeté une remarquable allocution :

Mes Seigneurs,
Vénérable Clergé,
Honorable Public catholique,

Je suis heureux de respirer l'air de ce pays ravissant, aux hautes et splendides montagnes, aux sources d'eaux pures, aux vallées pleines d'une luxuriante végétation. Je suis plus heureux encore de me sentir au milieu d'un peuple doué de grandes et nobles idées sur la dignité et la liberté humaines, animé d'une

vertu mâle et chrétienne, œuvre de la foi et du bon sens. Vos vallons sont habités par une population brave et robuste, qui sait et veut travailler et qui se contente d'une modique somme de biens matériels.

Le Congrès international marial, qui tient ses assises à Einsiedeln, est l'heureux signe de la fraternité qui unit les nations et favorise les relations sociales.

Avant que le christianisme affirmât son triomphe sur le monde païen, les peuples et les nations ne s'aimaient point et n'observaient pas la grande loi sociale, c'est-à-dire la loi de la justice et de l'amour mutuel ; car ils ne possédaient pas la vraie connaissance d'un Etre infini, la foi en un Dieu qui est la sagesse, la bonté, la toute-puissance même. Voilà pourquoi ils ne pouvaient voir clairement, ni réaliser l'idée sublime de l'amour divin et de l'amour fraternel, l'idée qui impose un double devoir envers Dieu et envers l'humanité.

Les peuples étaient liés par les chaînes étouffantes d'un pouvoir absolu, effréné, mettant des entraves cruelles même aux consciences, obscurcies d'ailleurs par l'ignorance et la superstition.

C'étaient les ténèbres de l'esclavage.

La nouvelle loi de l'amour chrétien, inaugurée par le sacrifice suprême de l'Homme-Dieu, qui a donné sa vie pour le salut des âmes, s'affirma, grâce au sang des martyrs, grâce au génie chrétien, en faveur de la vérité et de la vertu. Cette loi a fondé et cimenté l'esprit de solidarité. Des communautés se sont formées et sont devenues les éléments des sociétés politiques, sous la direction de chefs nobles et vaillants ; d'une part ceux-ci défendirent leurs tribus contre les ennemis et les barbares; de l'autre ils se montrèrent de grand cœur les amis et les protecteurs de l'Eglise naissante, les apôtres de leurs sujets et les gardiens fidèles des principes de la foi et de la morale.

Voilà jetées au sein de la société les idées qui amenèrent la ruine de l'esclavage. Ces idées furent en même temps le principe de la fraternité chrétienne, qui ne tarda point à rapprocher les hommes.

De longs siècles s'écoulèrent durant lesquels les individus et les sociétés, à force de travaux intellectuels et de tentatives, réussirent à créer des confréries sociales des arts et métiers, où se déployait l'activité la plus grande et la plus variée.

Cette variété du mouvement social s'explique par la différence des peuples, de leurs mœurs, de leurs tendances et de leurs passions. Ainsi s'élabora le génie propre de chaque nation.

Cette diversité de tempéraments menaça parfois de rompre les liens de la fraternité chrétienne.

L'Eglise de Jésus, qui combat sans cesse les mauvaises tendances de l'humanité pour la ramener à Dieu, a toujours exercé son influence salutaire et réparatrice, pour fortifier et conserver cette fraternité entre les membres de la grande famille chrétienne ; aussi fut-elle réduite à la dure nécessité de combattre la renaissance du paganisme, les négations des hérétiques, et les erreurs des philosophes, enveloppées dans de nouvelles méthodes et pleines de promesses fascinatrices.

Pendant ces luttes de l'esprit chrétien contre le paganisme, les intelligences ne cessèrent pas de progresser dans les sciences, les arts et les métiers, et remportèrent les victoires les plus glorieuses.

Les recherches scientifiques à travers l'histoire, pour forcer le passé à livrer ses secrets, ont créé des méthodes, ou exclusivement subjectives, ou exclusivement objectives, qui tendent à exiler Dieu et la métaphysique de l'esprit humain et même de la vie pratique.

Malheureusement aussi, dans ces luttes sociales, l'homme oublie la fraternité chrétienne et ses relations nécessaires et intimes avec Dieu. De là des crises terribles et des bouleversements qui ébranlent les bases de la société. Nous sommes témoins de cette guerre entre le christianisme et le paganisme ; elle se traduit sous la forme du socialisme.

C'est pourquoi le but du Congrès international marial est d'élever nos esprits et nos cœurs vers la Très Sainte Vierge Marie, et de contempler en elle l'idéal divin, dont Elle était remplie et qu'elle réalisait durant sa vie. La Mère de Dieu n'est-elle pas la protectrice de la Sainte Eglise catholique, la Reine du ciel et de la terre ? Hâtons-nous de l'implorer, et elle intercédera pour nous auprès de son divin Fils ; elle nous obtiendra la grâce d'une activité ardente et dévouée, et nous fera réussir à résoudre le grand problème social de notre époque. Depuis longtemps la guerre est engagée entre les prolétaires et les capitalistes. On ne craint plus d'afficher les doc-

trines les plus monstrueuses, qui ne tendent à rien moins qu'à détruire l'ordre social, en abolissant tous les principes fondamentaux de la vie politique et religieuse, afin de créer, sur ces ruines et ces décombres, un monde plein de félicité tangible.

Nous, qui sommes réunis en Congrès, nous avons l'histoire de l'humanité entre nos mains, nous connaissons les expériences du passé ; nous savons que la divine Providence nous a non seulement donné dans l'Eglise des doctrines et des exemples, mais aussi le modèle de la vie réelle dans Jésus et sa sainte Mère ; et c'est pourquoi nous prenons comme point de départ de nos travaux de session : l'enfant, la famille, la femme et le pauvre ouvrier. Considérons leur pénible situation. On cherche à corrompre l'enfant, en le privant de l'éducation chrétienne ; la femme, en la privant des droits naturels et chrétiens, en lui enlevant la dignité conférée par Jésus-Christ, en lui refusant les droits que la mère de famille a sur ses enfants, et en la considérant comme inférieure à l'homme. C'est là l'origine du féminisme exalté. Les droits de la famille sont méconnus ou supprimés par l'Etat, dont les tendances envers l'Eglise amènent la décadence et le dépérissement de la société.

Enfin, il nous reste à considérer deux classes d'hommes : les uns sont fortunés. Ils jouissent des biens de la vie et éprouvent seulement un peu d'anxiété, en voyant la société de nos jours. Les autres, séduits et entraînés par des guides astucieux, déclinent toute responsabilité et sont prêts, pour achever leurs œuvres anarchiques, à combattre jusqu'à la mort.

C'est à eux que nous nous adressons, non seulement en parole, mais en acte, avec un cœur sincère et dévoué, afin de les gagner à Jésus. Nous sommes prêts à tout sacrifier pour leur bien-être matériel et spirituel, à l'exemple de Jésus-Christ et de sa Très Sainte Mère. Pour la réussite de cette œuvre, nous demandons humblement la bénédiction pastorale des évêques présents.

Il semblait que la Pologne angoissée et meurtrie parlait par la bouche de cet auguste vieillard et que, sans faire aucune allusion politique, il adressait à la France aveugle un suprême avertissement d'avoir à se garer de l'erreur.

Le délégué du Cercle de l'Immacolata se présente à la tribune.

M. Ant. Burri est éloquent.

Il nous salue au nom de Rome. « Rome, dit-il, c'est la patrie de tout chrétien. Votre Congrès d'Einsiedeln est la continuation du grand Congrès de 1904 dans la Ville éternelle. »

Il nous salue au nom de Pie X.

Il nous salue au nom des cardinaux Respighi, Rampolla, Vivès, Vanutelli et Ferrata, tout dévoués à la cause des Congrès marials.

Enfin, si le vaillant et illustre évêque de Bergame, Mgr Radini-Tedeschi, n'est pas ici, c'est que les visites pastorales l'ont empêché de venir à Einsiedeln.

Le secrétaire général donne lecture d'une lettre qui lui est apportée vers la fin de la séance :

Lyon, 16 août 1906.

CHER MONSIEUR LE CURÉ,

La Très Sainte Vierge récompense votre foi et votre amour du travail, en vous donnant une large part dans la réalisation du Congrès marial d'Einsiedeln. Je l'en remercie avec vous, et je demande à votre charité une part dans vos prières pour le cher diocèse de Lyon et pour son archevêque.

Vous savez à quel point nous désirons l'honneur de notre divine Mère et avec quelle piété nous nous associons aux triomphes qui lui sont réservés dans cet antique pèlerinage. Je réponds donc bien volontiers à votre désir, en bénissant les congressistes réunis dans le sanctuaire vénéré.

Croyez, cher Monsieur le Curé, à mon respectueux et profond dévouement.

† Pierre, cardinal COULLIÉ, *archevêque de Lyon.*

De chaleureux applaudissements accueillent cette communication.

Avant de se séparer, les congressistes adressent au Saint-Père la dépêche suivante :

Cinq cents prêtres et catholiques français, réunis au Congrès d'Einsiedeln, envoient au Souverain Pontife, filial attachement, obéissance absolue, remerciements enthousiastes pour l'Encyclique qui relève les courages, cause grande joie à tous, heureux de reconquérir la liberté des enfants de Dieu, et unit en un même amour Jésus, Marie et le Saint-Siège; demandent bénédiction spéciale.

Le Vatican répond :

L'hommage de fidélité, d'obéissance des congressistes français a été particulièrement agréable au Saint-Père, qui les bénit de tout cœur.

Cardinal MERRY-DEL-VAL.

Les Allemands par la main de Mgr Kleiser, les Espagnols par celle de dom Postius expédient à leur tour des télégrammes au Souverain Pontife.

***

De 2 heures à 4 heures, les congressistes se réunissent par sections dans les divers bureaux et procèdent, sous la direction des présidents et de plusieurs évêques, à l'examen des mémoires.

A 4 heures, a lieu la réunion préparatoire du Bureau des organisations pratiques, dans la chapelle des Etudiants.

A 4 heures ½, la foule se précipite vers l'entrée de la basilique et se range autour de la Sainte Chapelle, pour assister au chant du *Salve Regina*.

LE SALVE REGINA

La Klosterpforte ou porterie de l'église s'entr'ouvre.

Les vingt enfants, vêtus de la soutane noire sur laquelle flotte le surplis blanc, s'avancent lentement, les mains modestement cachées sous les manches débordantes. Derrière eux, viennent

les religieux du monastère. Ils portent la *coule*, long manteau plissé de couleur noire. Ils vont deux à deux, plongés dans la prière et recueillent, pour ainsi dire, au fond de leur cœur, toutes les misères du genre humain, afin de les présenter à Marie.

Ils passent entre les rangs pressés de la foule, qui s'anime à la confiance par le spectacle de leur foi et l'ardeur de leurs supplications.

Le Rme Prince Abbé ferme la marche.

La *Santa Casa* est illuminée.

Le réflecteur, habilement dissimulé, projette sur l'antique statue sa lumière étincelante.

Les enfants sont entrés ; ils se mettent sur deux lignes. le plus près de l'autel.

Les bons religieux, disposés sur trois rangs, se pressent dans le pieux sanctuaire.

Tous saluent l'auguste Vierge, et une voix chaude et puissante entonne : *Salve Regina.*

A genoux, les mains jointes, le regard fixé sur Marie, le chœur continue.

C'est la mélodie que nous connaissons. Mais comme elle est saintement rendue et suavement harmonisée! Chaque mot a son expression propre, sa sonorité spéciale, sa vitesse ou sa lenteur inspirée par l'idée qu'il évoque.

Quelle confiance dans ce cri : *Ad te clamamus*, qui retombe par les notes graves sur l'*Exules filii Evæ !*

La phrase parallèle : *Ad te suspiramus* s'élève aussi pour revenir à la réalité profonde de notre vie ici-bas, *gementes et flentes in hac lacrymarum valle.*

Et le mouvement s'accélère, car la confiance éclate : *Eia ergo, advocata nostra,* et la voix monte, pour appeler notre Mère : *Illos tuos misericordes oculos ad nos converte.*

Et tous s'inclinent pour nommer Celui qui est la gloire de Marie, et notre Sauveur.

Et Jesum benedictum fructum ventris tui ; on le prononce avec respect ce nom béni, ce nom puissant, ce nom adorable.

La voix est grave. Elle s'élève graduellement avec amour, et pousse mélancoliquement le *nobis post hoc exilium ostende.*

Puissance de la prière ! Cris de la confiance ! Angoisses humaines ! Tout se résume dans les trois invocations ajoutées par saint Bernard : *O Clemens ! O Pia ! O dulcis Virgo Maria !*

Cette antienne est harmonisée d'une façon merveilleuse, à quatre voix inégales. La basse roule profonde et riche et forme à elle seule un chant sonore. Le ténor évolue en notes légères ou vibrantes, et laisse place, de temps à autre, aux soprani qui soulignent les finales des neumes si fréquents par une contre-mélodie gracieuse et attendrissante.

La foule, à genoux, elle aussi, prie, mais en silence. Les larmes coulent des yeux et le courant de la ferveur monte dans le cœur des pèlerins.

Heure bénie ! vous êtes trop vite écoulée !

C'est comme la vision de toutes les misères humaines que chacun des suppliants expose à Marie dans ce lieu vénérable ! C'est un fleuve qui roule toutes les larmes du Pape, des évêques, des prêtres, des religieux, des mères et des pères, des enfants et des orphelins. Sur ces flots vogue l'arche de l'alliance, la Vierge miséricordieuse. Elle tend sa main maternelle à tous ceux qui pleurent. Le monde plongé dans les ténèbres s'éveille à l'aurore étincelante du Soleil de Justice. *Nobis post hoc exsilium ostende.*

Le chant est fini.

Novices et religieux se relèvent, l'espérance au cœur, avec une confiance filiale. Ils jettent un dernier regard sur la statue miraculeuse. Ils s'inclinent et repartent deux à deux, traversant, les yeux baissés, les vastes nefs de la basilique. La Klos-

terpforte se referme, *Vidi angelos ascendentes et descendentes.* La foule émue, silencieuse, s'écoule lentement.

Demain, après-demain, comme hier, comme aujourd'hui, et pendant toute l'année, le même chant retentira à la même place, avec les mêmes accents. Priez pour nous, religieux du monastère, et que Marie exauce vos ardentes supplications!

A cinq heures et demie, la Basilique est comble. On dirait que la foule, immense et recueillie, attend la réalisation d'un phénomène. Les évêques arrivent; le *Magnificat* retentit. Puis Mgr Saint-Clair apparaît en chaire.

DISCOURS DE MGR SAINT-CLAIR

PROTONOTAIRE APOSTOLIQUE

MESSEIGNEURS,

C'est un trait merveilleux de la bonté divine que la promesse de notre rédemption se trouve unie à la sentence de notre mort, et qu'un même jour ait été témoin de la chute de nos premiers parents et du rétablissement de leur espérance. Avant de les châtier, Dieu, dont la main ne frappe qu'à regret, voulut faire briller à leurs yeux un éclair de sa miséricorde.

Il se tourna donc vers le serpent, le premier auteur du désastre et il lui dit : « *Parce que tu as fait cette chose, tu seras maudit entre tous les animaux. J'établirai entre toi et la femme, entre ta race et la sienne, une inimitié éternelle...* et *c'est elle qui t'écrasera la tête.* »

Tout le mystère de nos destinées est renfermé dans ces courtes et prophétiques paroles. On y voit l'humanité partagée en deux camps ennemis : d'un côté la femme et la race bénie qui doit naître d'elle ; de l'autre le serpent et la troupe des factieux qu'il doit entraîner dans sa révolte, pour les envelopper ensuite dans sa ruine. Car l'oracle divin, en nous prédisant cette lutte fratricide, qui doit diviser jusqu'à la fin des temps le monde et l'humanité, ne nous en a pas laissé ignorer l'issue. C'est le parti de la femme qui l'emportera ; et, chose merveil-

leuse ! l'honneur de cette grande victoire lui est rapporté tout entier, comme si elle en était l'unique auteur. « *C'est elle*, dit le Seigneur au serpent, *c'est elle qui t'écrasera la tête : Ipsa conteret caput tuum.* »

Est-il besoin d'ajouter que cette femme admirable, qui est ici promise à nos premiers parents, est la Vierge Marie ? La tradition chrétienne est unanime à le proclamer par la bouche des Pères et des Docteurs. Je n'en citerai qu'un seul, saint Augustin, le docteur par excellence du mystère de la grâce. « *Par une femme*, dit-il, *nous est venue la mort, et par une femme nous est rendue la vie ; par Eve la ruine, par Marie le salut ; Per feminam mors, per feminam vita... per Evam interitus, per Mariam salus.* »

L'autorité de ce texte si clair et si formel ne peut laisser l'ombre d'un doute sur la vérité qu'il énonce ; mais quand cette vérité ne serait pas aussi hautement attestée par les Pères de l'Eglise, il suffirait, pour s'en convaincre, d'un coup d'œil jeté sur l'histoire.

L'histoire de l'Eglise est celle d'une lutte ardente et profonde, où sont sans cesse aux prises les deux esprits et les deux races qui partagent le genre humain. Et lorsqu'on suit avec un peu d'attention, sur la scène du monde, les alternatives de cette lutte gigantesque, à l'heure de tous les périls, à laquelle succède ordinairement celle des grands triomphes, on voit planer sur la mêlée la douce et radieuse figure de Marie, qui anime les siens au combat, et leur apporte du Ciel, avec la force qui fait les héros, l'éclair divin qui donne la victoire.

C'est, mes frères, ce beau et consolant spectacle que je voudrais retracer aujourd'hui sous vos yeux.

Voici, dans ce dessein, les deux pensées qui vont faire le sujet et le partage de mon discours :

J'essayerai d'abord de vous montrer, dans l'histoire de l'Eglise, l'accomplissement du divin oracle qui attribue à la nouvelle Eve tous les triomphes du nom chrétien. Puis, passant de l'histoire de l'Eglise à celle de ce sanctuaire, je rechercherai par quels liens mystérieux ses destinées s'entrelacent et se nouent dans les mains de Marie, c'est-à-dire comment Marie a continué de triompher ici et d'écraser la tête du serpent.

I

L'Epoux des Cantiques, en célébrant sa bien-aimée, nous a tracé le portrait de la Vierge Marie. Il nous la représente « belle comme la lune, brillante comme le soleil, terrible comme une armée rangée en bataille :

« Pulchra ut luna,
Electa ut sol,
Terribilis ut castrorum,
Acies ordinata. »

C'est un portrait guerrier. L'Esprit-Saint, qui conduisait la main de son auteur, nous y a décrit à grands traits l'armure de la Vierge : c'est un merveilleux composé de force, de lumière et de beauté. Voilà les armes avec lesquelles Marie a combattu et terrassé les ennemis de l'Eglise. L'Eglise a rencontré, dans sa course à travers les siècles, trois grands ennemis : *l'empire romain, l'hérésie et les barbares.* L'empire romain a voulu l'étouffer au berceau, en la noyant dans le sang de ses fils ; l'hérésie a tenté de la replonger dans la nuit du paganisme ; et les barbares ont failli la submerger sous le flot de leurs invasions. Marie les a vaincus tous trois : elle a vaincu l'empire par la force de son cœur ; elle a vaincu l'hérésie par l'éclat de sa divine maternité ; elle a vaincu les barbares par le charme de sa beauté.

Au moment de remonter au Ciel, Jésus-Christ avait dit aux apôtres : « *Ne sortez point de Jérusalem avant d'avoir été revêtus de la force d'En-Haut.* » Dociles à cet ordre, ils vinrent s'enfermer au Cénacle pour y attendre la venue de l'Esprit-Saint ; mais à peine le feu du ciel les eut-il touchés, qu'on les vit sortir de leur retraite, et descendre sur la place publique de Jérusalem et des cités les plus fameuses de l'univers, pour y prêcher à tous le Dieu mort et ressuscité qui les envoyait pour lui servir de témoins. Le monde s'étonna d'abord de cette prédication, puis il passa de l'étonnement à la peur, de la peur à la haine, et de la haine à la fureur et à la cruauté. C'est alors que s'engagea entre la vérité et l'erreur cette lutte sanglante, qui devait durer trois siècles, et qui aboutit enfin au triomphe de l'Evangile, grâce à cette nuée de témoins qu'il se suscita sous les cieux, et qui prouvèrent au monde la sincérité de leur foi en se faisant égorger.

Où ces vaillants athlètes puisèrent-ils la force indomptable,

contre laquelle vint se briser toute la puissance de l'empire ? Dans leur amour pour Jésus-Christ ? Oui, sans doute ; mais, je l'ose dire, si généreux et si ardent qu'il fût, cet amour ne leur eût peut-être point suffi pour braver les supplices et la mort, sans l'élan magnanime que leur communiqua le cœur de Marie. En voulez-vous la preuve ? Elle est dans l'Evangile.

Qui de vous, en lisant le récit de la Passion, ne s'est étonné de ne rencontrer qu'un homme, un seul, sur la voie douloureuse, à la suite du Sauveur ? Encore cet homme y a-t-il été conduit par une femme. Voyez-vous ce jeune homme et cette femme qui gravissent ensemble les pentes ensanglantées du Calvaire ? La foule qui s'arrête et s'écarte pour les laisser passer, la foule, en voyant la femme appuyée sur le bras du jeune homme, croit sans doute que c'est lui qui la soutient. Non, non, ce n'est pas saint Jean qui soutient Marie, c'est Marie qui soutient saint Jean. C'est elle qui le mène, ou plutôt qui le ramène au poste de l'honneur et du dévouement, sur les pas de son Maître, le divin Roi des martyrs. Le disciple lui prêta, il est vrai, pour monter au Calvaire, le secours de son bras ; mais en retour, Marie lui communiqua la sublime énergie de son cœur. Suivez-les jusqu'au sommet de la sainte montagne : les voici debout l'un et l'autre, en face de la croix. Regardez et dites-moi lequel des deux ici encore soutient l'autre ? N'est-ce pas dans le spectacle du tendre et héroïque amour de cette Mère incomparable que le disciple, qui avait fui au jardin des Oliviers, a trouvé le courage d'assister, durant trois heures, à l'agonie de son cher Maître, et de recevoir, sans expirer lui-même, son suprême adieu et son dernier soupir ?

Cette scène de la Passion est la vive et touchante image de l'influence qu'exerça Marie sur tous les saints martyrs. Elle fut pour eux, comme pour saint Jean, l'idéal vivant de la femme forte, un type accompli d'héroïsme, dont la sublime beauté ravit leur cœur d'enthousiasme, et les enflamme du désir de marcher à ses côtés, sur les traces sanglantes du Sauveur. Jésus le savait bien ; aussi eut-il soin, en quittant la terre, d'y laisser derrière lui sa Mère, pour aider l'Eglise naissante à soutenir le premier choc de la persécution. Et quand elle-même s'envola vers les cieux, elle suscita dans l'Eglise, pour y continuer son bienfaisant ministère d'innombrables légions de vierges, douces et frêles créatures qui, dans un corps

d'argile, semblaient porter comme leur Mère une âme de diamant.

Ce serait un spectacle curieux et touchant d'étudier, à la lumière de l'histoire, le rôle des vierges chrétiennes auprès des saints martyrs, durant l'ère des persécutions. On les verrait non seulement visiter dans les prisons ces généreux confesseurs, panser leurs blessures, recueillir et inhumer leurs restes sanglants, mais encore les précéder et les animer au martyre, en leur donnant l'exemple d'un courage, qui, plus d'une fois, lassa la rage impuissante des bourreaux. Qui ne connaît la merveilleuse histoire des Agnès, des Lucie, des Agathe, des Cécile et de tant d'autres vierges martyres, dont le sublime héroïsme dut arracher à plus d'un confesseur, ébranlé et chancelant peut-être au milieu des tortures, ce cri de noble émulation qu'inspirait à saint Augustin le récit de leur supplice : « Eh quoi ! ne pourrons-nous souffrir ce qu'ont souffert de faibles femmes et de jeunes enfants ? » Cette parole du grand docteur, en nous révélant l'influence qu'exercèrent, dans les premiers siècles, au sein de la société chrétienne, tant de vierges martyres, nous dit assez quelle belle part revient à leur Reine dans la victoire que remporta l'Eglise sur l'*empire romain*.

Mais Marie n'est pas seulement la Reine des martyrs ; elle est encore celle des docteurs, et après avoir vaincu l'empire, elle a *terrassé l'hérésie*.

Chose remarquable, mes Frères, et digne d'attention ! la première des grandes hérésies coïncide avec l'avènement au trône du premier empereur chrétien, comme si Dieu, en rendant la paix à l'Eglise, n'eût pas voulu la laisser sans ennemi, afin de nous apprendre que sa destinée en ce monde est encore plus de combattre que de triompher.

On vit donc, dans les premières années du IVe siècle, près de trois cents évêques, dont plusieurs portaient encore sur leurs membres mutilés les traces de la dernière persécution, s'assembler à Nicée pour la défense du dogme catholique. Ils venaient y rendre témoignage à la divinité du Verbe attaquée par Arius. Son hérésie reçut, dans ce Concile, le coup dont elle mourut, après bien des crises, un siècle plus tard. Mais l'esprit du mensonge est immortel. La cendre d'Arius était à peine refroidie, qu'on crut le voir ressuscité dans Nestorius. Ce novateur niait l'union hypostatique des deux natures en Jésus-Christ. Vingt

ans après, Eutychès, pour les mieux unir, les confondit, en les absorbant l'une dans l'autre. Ces trois grandes erreurs épuisèrent le génie des hérésiarques touchant le mystère de l'Incarnation. Désormais ils ne firent plus que se répéter, et l'Eglise, pour écraser l'hydre renaissante, n'eut qu'à renouveler les décrets de Nicée, d'Ephèse et de Chalcédoine.

Parmi ces décrets, il en est un que les Pères se plaisaient à opposer aux formes les plus diverses de l'erreur, comme un soleil dont l'éclat dissipait toutes les ombres qu'elle essayait en vain de répandre sur le dogme catholique, je veux parler du décret de la maternité divine de Marie : « *Electa ut sol.* » Levez-vous donc, divin soleil, et votre lumière va chasser devant elle la nuit de l'hérésie. En effet, si Marie est vraiment mère de Dieu, ne s'ensuit-il pas que le Verbe est consubstantiel à son Père, puisqu'il n'y a qu'un Dieu ? Voilà donc Arius condamné, Mais ne faut-il pas aussi que Jésus-Chirst soit homme, car évidemment Marie n'a pu donner naissance à l'Eternel, et voilà Eutychès confondu. Enfin ne faut-il pas que les deux natures, divine et humaine, ne forment en Jésus-Christ qu'une seule et même personne, sans quoi Marie n'aurait enfanté qu'un homme, et voilà Nestorius convaincu.

C'est ainsi que, par sa dignité de Mère de Dieu, Marie a brisé la tête du serpent de l'hérésie : *Ipsa conteret caput tuum.* On comprend donc que les Pères d'Ephèse, après lui avoir décerné ce merveilleux titre de « . . . . . , Mère de Dieu », se soient écriés dans un transport d'enthousiasme et de reconnaissance : « Réjouissez-vous, Vierge Marie, car la vertu seule de votre nom a détruit toutes les hérésies dans le monde entier ! *Gaude, Maria Virgo, quia cunctas hæreses sola interemisti in universo mundo.* » Réjouissons-nous, mes Frères, et répétons, en action de grâces d'un si beau triomphe, la grande parole du bien-aimé disciple : « *Et hæc est victoria quæ vincit mundum, fides nostra*» : « La véritable victoire, celle qui met sous nos pieds le monde entier, c'est notre foi » à la maternité divine de Marie.

Il nous reste à considérer son dernier triomphe, le plus éclatant et le plus admirable, celui qu'elle a remporté sur la rudesse et la fierté des peuples barbares. Depuis longtemps déjà ils veillaient aux frontières de l'empire, attendant, pour s'y précipiter, l'heure où le colosse, venant à s'affaisser, serait impuissant à protéger l'Eglise et à se défendre lui-même contre

leurs coups. Cette heure sonna vers la fin du IVe siècle. On les vit donc alors, comme un torrent qui a rompu ses digues, envahir par tous les points à la fois l'héritage des Césars, tombé aux mains de princes enfants, ou devenu la proie d'usurpateurs sans génie comme sans vertu. Grâce à cette faiblesse du pouvoir, ils parcoururent l'Europe le feu et le fer à la main, laissant partout derrière eux des ruines teintes de sang.

Mais voici la merveille qui justifia la Providence de tant de malheurs qu'on lui imputait. Quand la poussière de ces ruines fut tombée, on aperçut, debout, les dominant avec la majesté d'une reine et d'une mère, l'Eglise catholique. Les barbares étaient vaincus, comme l'avaient été l'empire et l'hérésie ; et l'auteur de cette nouvelle victoire, c'était encore la Vierge Marie.

Pour découvrir l'origine de son triomphe, il faudrait remonter au delà de l'ère chrétienne, et s'enfoncer bien avant dans les ténèbres de l'idolâtrie. On verrait la Vierge se lever dans ces ténèbres, « belle et gracieuse comme l'astre de la nuit, *Pulchra ut luna* », et répandre autour d'elle une douce et sereine clarté. Il est certain, en effet, que les barbares connaissaient Marie, avant d'avoir entendu parler de l'Evangile. L'oracle d'Isaïe touchant la merveille de son enfantement virginal avait pénétré, on ne sait comment, jusqu'au fond de leurs forêts. Et comme les Athéniens avaient élevé, en plein jour de la civilisation, un autel « au Dieu inconnu », les barbares, dans leur simplicité, honoraient, à l'ombre d'un chêne, l'image de « la Vierge qui devait enfanter : *Virgini parituræ* ».

Les barbares avaient donc entrevu, au fond de leurs forêts, un éclair de sa beauté, et cette lueur, si faible qu'elle fût, les avait adoucis et charmés. Que dût-ce être, quand, au lieu de l'Evangile, l'image de Marie se dessina tout entière à leurs yeux, et qu'ils en virent la grâce resplendir au front de la femme chrétienne ? Le charme, alors, fut complet, et l'on vit ces farouches guerriers brûler les idoles de leurs pères, pour adorer le Dieu qu'une épouse ou une mère leur avait appris à connaître et à aimer. Voilà le grand secret de la conversion des barbares, depuis Clovis amené par Clotilde, dans la force de l'âge et dans l'éclat de la victoire, aux pieds de saint Remy, jusqu'à Louis IX, élevé dès le berceau, par Blanche de Castille, dans les vertus qui font les héros et les saints. Cette œuvre de

régénération fut longue et pénible, sans doute : elle demanda huit siècles ; mais le triomphe fut aussi complet qu'éclatant, et quand, au siècle de saint Louis, il atteignit son apogée, que de merveilles surgirent à la fois pour l'attester !!!

L'empire, en s'inclinant devant l'Eglise, lui avait donné, pour honorer son courage, des titres et des couronnes. Les Pères et les Docteurs, pour consacrer sa victoire sur l'hérésie, avaient gravé, dans d'éloquents écrits, l'expression de leur foi. Les barbares, dans l'élan de leur reconnaissance, élevèrent les cathédrales.

Regardez : elles sont encore debout sous vos yeux. Qui de vous, un jour ou l'autre, ne s'est arrêté devant elles, et, ravi d'admiration à la vue de ces géants de pierre, dont la majesté n'a d'égales que la hardiesse et l'élégance, ne s'est demandé par quel instinct les hommes avaient fait ces merveilles, à la gloire de qui ils avaient si longtemps et si bien travaillé ? Si vous l'ignorez encore, prêtez l'oreille : elles-mêmes vont vous l'apprendre en se nommant, car elles s'appellent : Notre-Dame des Ermites, Notre-Dame de Fourvière, Notre-Dame de Paris, Notre-Dame de Chartres, Notre-Dame del Pilar, Notre-Dame du Puy, Notre-Dame du Pin, à Milan, Notre-Dame de Burgos, Notre-Dame de Cologne, Notre-Dame du Bon-Conseil, à Genazzano, Notre-Dame de la Salette, à Grenoble, Notre-Dame de Lourdes, Notre-Dame du Laus, de Pontmain.

Que sais-je ? Il y en a partout, non seulement en Suisse et en France, mais en Italie, en Espagne, en Allemagne et jusqu'en Angleterre. En face de ce spectacle, qui ne s'écrierait avec un illustre pèlerin qui vint prier souvent dans ce radieux sanctuaire :

« O Marie, Reine de toutes les grandes cités catholiques, oui, vraiment, vous êtes belle et gracieuse ! *pulchra et decora*, puisque votre seule pensée a fait descendre la grâce et la beauté dans ces œuvres des hommes. Des barbares étaient sortis de leurs forêts, et ces brûleurs de villes ne semblaient faits que pour détruire. Vous les avez rendus si doux, qu'ils ont courbé la tête sous les pierres pour vous bâtir des églises. Vous les avez rendus si patients, qu'ils n'ont pas compté les siècles pour vous ciseler des portails superbes, des flèches et des galeries. Vous les avez rendus si hardis, que la hauteur de leurs basiliques a laissé bien loin les plus ambitieux édifices des Romains, et en

même temps si chastes, que ces grandes créations architecturales, avec leur peuple de statues, ne respirent que la pureté et l'immatériel amour. Vous avez vaincu jusqu'à la fierté de ces Germains, qui abhorraient le travail comme une image de la servitude : vous avez désarmé leurs mains qui ne trouvaient de gloire que dans le sang répandu. Au lieu d'une épée, vous leur avez donné une truelle et un ciseau, et vous les avez retenus trois cents ans dans vos ateliers pacifiques. »

O Notre Dame des Ermites, ce triomphe est digne de vous, et du haut du ciel votre cœur le contemple avec une joie parfaite, car il n'a coûté ni une larme ni une goutte de sang. Que de pleurs, au contraire, n'a-t-il pas séchés ? Que d'âmes troublées et désolées ont retrouvé dans vos temples, en y venant prier, l'honneur de la conscience et la paix du cœur ! Ah ! vous avez largement payé aux fils l'hospitalité que vous ont donnée leurs pères. Ils vous ont ouvert des temples magnifiques, mais vous y avez fait descendre avec vous tous les trésors du ciel : témoin ces innombrables *ex-voto* qui partout tapissent les murs de vos sanctuaires.

Mais est-ce ici, en ce lieu béni, qu'il le faut dire ? Ne devrais-je pas plutôt me taire, et prêter l'oreille en silence ? Car n'entendez-vous pas le merveilleux concert qui, du pavé de l'autel jusqu'au sommet des voûtes, depuis plus de dix siècles, s'échappe de toutes les pierres de ce temple ? Douce et ravissante harmonie, où toutes les langues, toutes les conditions et tous les âges s'unissent et se confondent, pour faire monter vers Marie un chant d'amour et de reconnaissance !

Trois notes sublimes forment la mélodie de ce divin cantique. La première descend d'en haut ; c'est un écho de la gloire céleste : « *Tu gloria Jerusalem :* Vous êtes la gloire de Jérusalem. » La seconde s'élève de la terre ; c'est un cri de reconnaissance poussé par l'Eglise : *Tu lætitia Israël :* Vous êtes la joie d'Israël. » La troisième jaillit du cœur de la France ; c'est le vivat d'un chevalier qui, au sortir de la lice, fait hommage à sa Dame de la victoire qu'il vient de remporter : « *Tu honorifientia populi nostri :* Oui, vous êtes, ô Marie, l'honneur de notre peuple.» Ce peuple si hospitalier de Suisse vous doit, comme la France, ses meilleures gloires, et il est juste qu'en ce jour nous en déposions le faisceau à vos pieds.

II

Il y a dix-huit siècles que l'Eglise, voyant dans la mère de Salomon l'image anticipée et prophétique de Marie, Mère de Jésus, emprunte, pour l'intéresser à sa cause, ces paroles de l'Ancien Testament : *Je vous en prie, parlez au roi Salomon ; car votre fils ne saurait rien vous refuser.* Et Bethsabée répondit : *Oui, c'est bien ; je parlerai au Roi pour vous.*

Oui, Marie, depuis dix-huit siècles, ne cesse de répondre à ses enfants : *C'est bien ; je parlerai au Roi pour vous.*

Mais il y a des temps et des lieux où la justesse de cette application éclate d'une manière plus sensible.

En répétant aujourd'hui les paroles de l'Ecriture dans cette vieille basilique, je me sens plus particulièrement frappé de la vérité qu'elles contiennent. Vous le sentez vous-mêmes, mes Frères, avec cette foi vive qui vous distingue et qui vous honore, et je ne fais qu'interpréter faiblement vos plus intimes pensées. Ces évêques, ce clergé, ces religieux, ces fidèles, venus de toutes les nations, répètent à Marie, à la Vierge des Ermites, bien plus éloquemment que je ne pourrais le faire : *Parlez au roi; il ne saurait rien vous refuser.* Et Marie nous répond comme autrefois Bethsabée : *Oui, c'est bien; je parlerai au roi pour vous.*

Je veux vous expliquer très brièvement, puisque j'ai la mission de le faire, le choix et l'objet de ce pèlerinage si populaire :

Partout où règne Jésus, Marie gouverne. C'est pourquoi nous n'avons point de ville chrétienne où les fidèles ne viennent à l'audience de la Mère, avant de se présenter à son Fils, et où cette Mère n'écoute et n'apostille leurs humbles suppliques. C'est assez souvent dans quelque coin retiré et secret qu'on implore cette intercession toute-puissante, au détour d'un chemin, dans le creux d'une vallée, aux portes d'une cité qui se peuple et d'une paroisse qui commence ; mais, si Marie veut faire éclater la puissance de son sceptre, elle s'établit tantôt au sommet d'une montagne, ou sur une esplanade, d'où le regard embrasse un vaste horizon, et qui semble faite pour servir de marche-pied au trône d'une grande reine.

Voici le lieu choisi par Marie pour continuer à écraser la tête du serpent et attirer à elle l'univers entier. Elle y demeura

dès le jour où, après saint Meinrad, vos ancêtres vinrent y prier.

Hâtons-nous de dire, sans autre préambule, mes Frères, que le lieu où nous sommes est l'un des plus glorieux et des plus saints du monde.

Quand le pèlerin arrive devant Jérusalem, cette reine des cités, quand, des derniers sommets des montagnes de Juda, ses regards s'abaissent pour la première fois sur Sion, sur Gethsémani, sur le Calvaire, pénétré d'un sentiment jusque-là inconnu, il se prosterne et, la voix émue comme le cœur, chante parmi les larmes le psaume, que les anciens Hébreux répétaient aussi aux jours de leurs pèlerinages : *Lætatus sum in his quæ dicta sunt mihi : in domum Domini ibimus. Je me suis réjoui dans cette parole qui m'a été dite : nous irons à la maison du Seigneur; nous l'adorerons dans le lieu où ses pieds divins se sont arrêtés : adorabimus in loco ubi steterunt pedes ejus.*

Eh bien ! nous aussi, membres du Congrès marial international, venus des contrées les plus lointaines, nous avons chanté les mêmes cantiques : *lætatus sum in his quæ dicta sunt mihi;* nous nous sommes réjouis à la pensée de venir en cette maison du Seigneur. Oh ! bienheureuse basilique d'Einsiedeln, véritable terre sainte, toute marquée des traces bénies du Sauveur, nous aussi, nous vous avons saluée d'un cœur ému; nous nous sommes empressés vers vos sacrés portiques, heureux d'adorer le Seigneur dans ce lieu où se sont arrêtés ses pieds divins : *adorabimus in loco ubi steterunt pedes ejus.*

Toutefois, mes Frères, n'allez pas croire que cette basilique fut au point de départ ce qu'elle est aujourd'hui. Non, il y a mille ans, en effet, il ne s'agissait pas d'abbaye, de ville, de sanctuaire ; ce lieu était la forêt sombre ; car tout cet espace était hérissé de noirs sapins. C'est donc cette profonde solitude que Meinrad a choisie pour s'y enfermer, loin des bruits du monde.

Meinrad était l'une de ces âmes privilégiées sur lesquelles Dieu se plaît à répandre ses grâces les plus abondantes, une de ces âmes généreuses, qui s'en vont à la recherche de Dieu, afin de posséder dans l'humilité le bien uniquement aimé.

Né au milieu des richesses et des grandeurs, dans le château des hauts et puissants comtes de Hohenzollern, Meinrad peut par sa naissance aspirer à tous les honneurs de la terre. Mais

son âme, prévenue par les bénédictions du Seigneur, méprise les choses terrestres et s'élève à d'autres désirs. A 11 ans, il fait ses adieux à sa famille et va, joyeux, au monastère qui doit abriter et faire grandir sa précoce sainteté.

C'est l'illustre et noble abbaye de Reichenau, fondée par saint Firmin, dotée, enrichie par Charles Martel; et ainsi notre France, qui alors était hospitalière aux religieux, notre France n'est point étrangère à la jeunesse de Meinrad. C'est elle qui lui a préparé l'asile où il se formera pour ses grandes destinées. Cependant l'âge de choisir sa voie est arrivé ; le jeune saint n'hésitera pas. Humble enfant du grand saint Benoît, il cherchera sous cette illustre famille l'obscurité, l'oubli du monde et l'union plus intime avec Dieu.

Il est chargé d'enseigner à de nombreux élèves les lettres humaines en même temps que la science du salut ; voici que bientôt l'éclat de son talent comme de sa sainteté trompe ses plus chers désirs ; les regards et l'applaudissement des hommes viennent le chercher jusqu'au fond du cloître et troubler de leurs importunes clameurs les communications intimes qu'il veut avoir avec Dieu seul. — Sur les bords écartés du lac de Zurich, le petit monastère de Bollingen, dépendant du Reichenau, a comme lui une école; mais on y reçoit des enfants d'une condition moins élevée. Il y manque un maître. — Meinrad est désigné ; il s'y rend tout joyeux, car il croit y trouver Dieu et l'obscurité. Vain espoir ! à peine est-il arrivé dans cette nouvelle demeure, que l'estime et l'affection de tous, le succès et la gloire, ennemis acharnés, l'y poursuivent et l'y atteignent encore ; il ne se découragera pas et tente encore de les fuir et de leur échapper.

Sur la rive opposée du lac, au delà de son limpide azur, le mont *Etzel* dresse sa cime élevée, couverte de sombres forêts. Souvent, pendant les longues heures de l'étude et de la prière, les regards du fils de saint Benoît se sont arrêtés sur les noirs sommets ; il s'est senti attiré vers leurs solitudes inconnues ; car il espère y rencontrer enfin l'oubli des hommes et l'union avec Dieu seul.

Son supérieur entrevoit les desseins de Dieu ; il bénit le nouveau solitaire, et Meinrad, âgé de 31 ans, dit un dernier adieu à ses frères et s'enferme dans sa chère retraite, tout entier à la prière, à la contemplation : son cœur tressaille d'allégresse en

cette sainte compagnie de la pauvreté, de la pénitence et de l'humilité, ces trois sœurs qu'il aime et qu'il recherche depuis si longtemps.

Son bonheur, toutefois, n'est pas de longue durée ; sa sainteté le trahit encore et fait découvrir sa solitude ; les foules y accourent, avides de le voir et de l'entendre ; les hommes et la gloire l'ont encore trouvé.

Cependant il tente un dernier effort ; il quitte l'Etzel trop visité ; il descend la pente opposée au lac et s'engage dans la sombre forêt, dont l'horreur inspire à tous un effroi qui lui permet d'y rester longtemps ignoré ; enfin, il s'arrête au pied d'une colline qui s'arrondit jusqu'à l'Abbe, près d'un petit ruisseau glissant sur un lit de mousse et cachant sa source entre deux sapins : partout règne un silence solennel ; c'est bien la solitude qu'il cherche ; il tombe à genoux et remercie Dieu d'avoir si bien dirigé ses pas.

Une cabane de feuillage s'élève à cette place même où nous sommes. Meinrad y vit longtemps inconnu, n'ayant pour trésor que ce qui constitue le mobilier du vrai religieux : un crucifix, une statue de Marie et la règle de saint Benoît. C'est dans cette chère solitude que Meinrad passe de longues années. La pratique des saintes austérités de l'Evangile et la contemplation des mystères de Jésus-Christ et des grandeurs de Marie sont son occupation habituelle.

Ah ! cette vie contemplative dont est assoiffé notre saint Meinrad, qui reproduit et continue dans l'Eglise l'état de vie cachée et immaculée de Notre-Seigneur Jésus-Christ, comme elle est peu et mal comprise de nos jours ! On ne cesse de nous dire que les contemplatifs pouvaient être utiles aux siècles de foi, alors que la société, en majeure partie chrétienne, voyait éclore avec exubérance les vocations religieuses. Mais aujourd'hui la situation est tout autre, et *contemplation* semble synonyme d'égoïsme.

L'heure est à l'action !

L'ennemi a massé les bataillons de l'erreur et du mal pour tenter contre l'Eglise un assaut décisif : il est donc urgent de réunir aussi toutes les forces vives du catholicisme. *S'abstenir, c'est déserter !*

L'heure est à l'action, c'est vrai : dans le combat présent, il y a place pour toutes les bonnes volontés, et *s'abstenir*, c'est *déserter*.

Mais permettez-moi ici d'ouvrir une parenthèse. Que faut-il entendre par action ? Est-ce l'agitation ? le bruit? le mouvement fébrile pour créer et soutenir les œuvres de zèle ? Le monde le comprend ainsi; il ne voit que la superficie.

Saint Thomas établit ainsi, d'après les données mêmes d'Aristote, l'excellence de la vie contemplative, qui surpasse la vie active par son principe et son objet, comme par son mérite et sa fécondité.

Si nous interrogeons la foi, sa réponse est encore plus péremptoire. Dieu est, en effet, l'immuable et éternel contemplatif ; mais n'est-il pas en même temps l'acte pur par excellence, toujours agissant *ad intra*, même en dehors de l'hypothèse de la création ?

Et, sur notre terre, où trouvons-nous l'action la plus intense ? N'est-ce pas dans le tabernacle de nos églises ? Où trouvons-nous aussi moins de bruit ? C'est un sommeil qui ressemble à la mort. Et cependant il est certain que le monde vit de cette prière de l'adorable contemplatif de nos autels, le monde visible et le monde invisible, le monde des corps et le monde des âmes : et le jour où disparaîtra le dernier tabernacle, sera le jour marqué pour les suprêmes catastrophes, où s'abîmera notre univers.

L'heure est à l'action !

Oui, en tenant compte de ces principes essentiels. Mais plaçons maintenant la question sur le terrain pratique. En quoi consiste pour les hommes de foi et d'énergie cette action, qui est un devoir, et de laquelle dépend le salut de la société ?

Des comités nombreux de défense, de direction, de résistance, d'initiative, etc., des congrès de toutes sortes ont passé beaucoup de temps pour élaborer des programmes, oubliant que le vrai programme existe depuis près de deux mille ans ! Il est trop court et trop complet pour être d'invention humaine. Deux mots le composent : *Gloria in excelsis Deo et in terra pax hominibus bonæ voluntatis !*

La gloire de Dieu d'abord, c'est-à-dire le règne de Dieu et sa justice ; la paix et le bonheur, pour les individus et pour les sociétés, viendront tout naturellement et comme par surcroît.

Ah ! oui ! l'heure est à l'action ! «Il faut lutter, et celui qui déserte le drapeau de Dieu, pour se renfermer dans son égoïsme paresseux, est un indigne... Il faut lutter, mais à propos, mais

sur le bon terrain, mais avec de bonnes armes, mais avec la vraie tactique. » C'est ce que fait le contemplatif; et l'on doit comprendre maintenant de quelle utilité, de quelle nécessité est la prière d'un Bénédictin, d'un Chartreux ou d'une Carmélite, dans la grande bataille engagée contre le mal.

Une illusion dangereuse peut naître de la griserie de l'action à outrance : c'est de persuader plus ou moins aux âmes inexpérimentées que l'on sauvera la société par des moyens humains. On glisse vite sur cette pente, et l'on arrive à l'aveuglement fatal, qui prépare les irrémédiables défaites :

Quos vult perdere Jupiter dementat !

Il faut bien qu'on le sache: le démon ne craint que médiocrement l'action ! En tacticien habile, il y pousse même, comme un général qui laisse l'armée ennemie s'avancer et s'enferrer pour ensuite l'envelopper plus facilement. A un bon journal, à un excellent comité, il en peut opposer dix autres détestables, lui, qui est plus actif que tous les actifs de la terre ensemble. En outre, dans les œuvres, comme on les mène parfois aujourd'hui, que de principes sacrifiés ! que de jalousies et de rivalités! que d'amours-propres froissés et de ferments de discorde! que d'argent et de temps gaspillés ! Tristes revers des meilleures choses, dans lesquels l'enfer trouve toujours son compte !

Ce que le démon redoute, parce qu'il en connaît l'immense efficacité et qu'il ne peut rien lui opposer, c'est la prière appuyée par la pénitence et portée à ce degré d'intensité qui se nomme contemplation !

En prononçant ces paroles, nous sommes bien éloignés de jeter le moindre discrédit sur les œuvres de tout genre, que l'on multiplie aujourd'hui avec une sainte audace et un zèle infatigable. Manifestement ces œuvres sont nécessaires ; et, s'il faut des suppliants, il faut aussi des combattants. Que le religieux, comme le prêtre, donne loyalement la main au laïque ; qu'il se fasse apôtre, missionnaire, éducateur, hospitalier, journaliste même ! Qu'il entre dans les clubs, qu'il franchisse la porte des ateliers, qu'il descende au fond de la mine, qu'il s'efforce par tous les moyens d'atteindre et d'éclairer ces pauvres aveugles, trompés par les sectes et asservis par le respect humain ! Nous avons particulièrement connu plusieurs des hommes admirables qui ont pris l'initiative de ce mouvement de défense sociale ; nous avons même guerroyé auprès d'eux dans les con-

grès et dans les œuvres ; nous savons donc, et de bonne expérience, ce que de telles vies cachent d'abnégation et d'héroïsme, et nous applaudissons de grand cœur à tous les dévoûments encouragés par l'Eglise.

Un double fait pourtant s'impose, et il serait puéril de le nier : d'une part, l'énormité de l'effort tenté depuis vingt-cinq ans par l'action catholique : de l'autre, la médiocrité apparente du résultat obtenu. La Providence est sans doute seule maîtresse de ses voies ; mais, au regard humain, l'effet ici ne répond pas à la cause. Cette disproportion ne viendrait-elle pas de ce que la somme de prières voulues par Dieu n'est pas encore complétée ?

Hommes d'action, le combat dans la plaine est votre partage ; poursuivez la lutte sans défaillance ; mais, si vous tenez au succès final, multipliez les mains qui intercèdent pour vous sur la montagne.

Le lutteur, c'est O'Connell. On discutait un jour au Parlement un bill contre la liberté de l'Irlande. Les ministres de la Couronne triomphent déjà ; le vote va être enlevé. Il faut une réponse prompte et habile ; tous les regards se tournent vers O'Connell ; le puissant orateur n'est pas à son banc. On se met à sa recherche, et un de ses intimes, qui connaît ses habitudes, le découvre bientôt dans l'une des salles du palais, où il récite son rosaire. « Venez vite ! » s'écrie-t-il. Et, lui expliquant en quelques mots la situation, il veut l'entraîner à la tribune. Mais O'Connell de répondre avec simplicité : « Laissez-moi finir ce chapelet ; je fais plus en ce moment, pour la cause de l'Irlande, qu'avec les plus éloquents discours. » Il entendait bien l'action !

Le penseur, c'est Donoso Cortès. En 1849, étant alors ambassadeur d'Espagne à Berlin, il écrivait au marquis Albéric de Blanche une lettre admirable, dans laquelle il manifestait son intention de se démettre de ses dignités pour embrasser la vie religieuse. On y lit ces lignes, qui se recommandent à l'attention de tous les hommes capables de réfléchir : « Je crois que ceux qui prient font plus pour le monde que ceux qui combattent ; et que, si le monde va de mal en pis, c'est qu'il y a plus de batailles que de prières. Si nous pouvions pénétrer dans le secret de Dieu et de l'histoire, je tiens, pour moi, que nous serions saisis d'admiration devant les prodigieux effets de la

prière, même dans les choses humaines. Pour que la société soit en repos, il faut qu'il y ait un certain équilibre, que Dieu seul connaît, entre les prières et les actions, entre la vie contemplative et la vie active. Je crois, tant ma conviction sur ce point est forte, que, s'il y avait une seule heure d'un seul jour où la terre n'envoyât aucune prière au ciel, ce jour et cette heure seraient le dernier jour et la dernière heure de l'univers. »

Notre cher saint Meinrad a donc vécu de cette vie de prière et de pénitence, et c'est pour cela que ce grand contemplatif a exercé une si puissante action sur son siècle, et disons que ses fils et frères continuent, depuis plus de mille ans, cette supplication monacale que l'un des plus grands orateurs de ce siècle, l'illustre évêque de Nancy, Mgr Turinaz, a salué avec une émotion éloquente : « Vous demandez ce que font ces solitaires ?.. Ils sont, au-dessus de nos cités, où le vice étale ses audaces et ses triomphes, les paratonnerres qui écartent la foudre... ; ils expient pour vous ; ils rachètent vos âmes entraînées par les plaisirs, ensevelies dans la sensualité, dominées par l'égoïsme... Si demain leurs lèvres se fermaient, si leurs mains découragées s'abaissaient vers la terre, s'ils abandonnaient les douloureux sentiers de la pénitence, le monde serait emporté, comme un brin de paille, par les tempêtes de la vengeance divine. »

Toutefois, disons, en finissant, que cette grande âme de saint Meinrad ne semble pas satisfaite; aussi répète-t-il à Dieu ces belles paroles du Psalmiste, qui rendent bien les sentiments de tous ceux qui sont las des choses de la terre : « *satiabor cum apparuerit gloria tua* ».

Aussi le Seigneur va-t-il enfin condescendre à ses ardents désirs : Meinrad meurt comme il l'eût désiré, martyr, il est vrai, mais d'une mort après tout obscure et sans éclat. Deux assassins qu'il reçut dans sa pauvre cabane, et qui croyaient trouver chez lui de grands trésors, le saisirent et l'assommèrent à coups de triques (21 janvier 861). Au lieu de trésors, les meurtriers ne trouvèrent que le cilice du saint et ses livres.

Mais voici que cette mort, qui paraissait la victoire de son humilité, le livre sans défense à la gloire, qui s'asseoit désormais triomphante sur son tombeau : *et erit sepulchrum ejus gloriosum !* Disciple et copie vivante de ce Dieu qui mourut ignominieusement sur la croix, il aura comme lui son exaltation, et son nom, partout répété, attaché pour toujours à un temple

somptueux, ira une fois de plus justifier, au travers des âges, la parole inspirée du prophète : *qui s'humilie sera exalté.*

La date de la mort de notre saint martyr est le commencement du grand pèlerinage de Notre Dame des Ermites. En effet, dans ce lieu à jamais béni, au-dessus de Meinrad, nous trouvons les exemples et la protection de la Très Sainte Vierge. Meinrad avait pour elle, dès son enfance, la plus tendre et la plus confiante dévotion ; il l'invoquait souvent dans sa solitude, et chaque jour il se plaisait à lui rendre des devoirs particuliers.

En 853, Hildegarde, petite-fille de Charlemagne, voulut envoyer elle-même au saint ermite une précieuse image de Marie.

Meinrad la reçut avec la joie la plus vive et la plus empressée, comme s'il eût pressenti déjà les grâces qui, par son intercession, se répandraient, dans la suite des âges, sur tous ceux qui viendraient l'invoquer ; il la plaça sur l'autel de son humble chapelle. Ce fut là désormais qu'il priait, qu'il invoquait sans cesse Marie, pour tous ceux qui venaient lui confier leurs espérances et leurs douleurs ; sans doute aussi, plus d'une fois, la reconnaissance dut rappeler à son souvenir devant l'image bien-aimée le pays lointain de France, qui avait préparé l'asile de sa jeunesse et auquel il devait encore l'asile de sa solitude, sa chapelle et sa chère statue. Que de grâces il dût obtenir dans ses longues prières ! que de consolations ! que de lumières ! que de joies intimes et inconnues ! Et, depuis lors, combien d'autres sont venus après lui se prosterner devant la sainte image ! Les prières, les hymnes, les actions de grâces n'ont plus été interrompues ; et elle aussi ne s'est point lassée de protéger et de bénir : elle est encore là, à sa place antique et vénérée. Nous aussi, nous nous sommes agenouillés, suppliant devant elle, nous l'avons priée, comme Meinrad, pour nos familles, pour nos amis ; nous l'avons priée pour l'Eglise, pour notre bien-aimé Pape Pie X... et ici, pleins de confiance et d'espoir, nous aimons à redire plus peut-être encore qu'en aucun lieu du monde : *Souvenez-vous, ô très miséricordieuse Vierge Marie, qu'on n'a jamais entendu dire que vous ayez été invoquée en vain.*

Oui, ô Marie, ô Vierge des Ermites, souvenez-vous de notre douce France ! Il faudrait à ma place le cher Evêque de Lausanne et Genève, que nous entourons tous de notre filiale affec-

tion, pour plaider la cause de la France auprès de Marie ! La voix de l'Helvétie eût si bien interprété le sentiment de la France ! Le cœur d'un évêque qui nous aime eût si bien parlé d'une nation si souffrante et si terriblement persécutée. Hélas ! oui, mes Frères, vous savez bien ce que nous sommes à l'heure présente ? Nous sommes avant tout une nation malheureuse, au delà de toute expression. Le bras de Dieu s'est appesanti sur nous, et il n'a rien épargné. Nous sommes coupables, nous les chevaliers de Dieu et de son Christ, parce que nous avons entendu l'erreur afficher bruyamment ses doctrines de mort, et, nous, les apôtres, nous n'avons pas su étouffer l'erreur. Ce sont des Français qui ont nié Dieu avec le plus d'audace et qui l'ont rejeté le plus violemment hors des affaires humaines. Ce sont eux qui ont nié Jésus-Christ et qui ont décroché les images du mur de nos écoles, afin sans doute que les regards de l'enfant oublient le Dieu qui console leur mère...; nos religieux expulsés et nos églises enfoncées... Voilà nos crimes !...

. . . . . .

Mais, mes Frères, ne désespérons point. Nous sommes en ce jour auprès de la toute-puissance suppliante, de Celle qui a écrasé la tête du serpent.

Oui, êtres infortunés que nous sommes, il nous faut une consolation. Ni les individus, ni les peuples, a dit un grand orateur, ne se résignent aisément à subir le mal qui les dévore. Les uns et les autres appellent à grands cris le Sauveur qui console. Or il arrive parfois que la terre est muette, et que le ciel, plus muet encore, n'oppose à notre détresse que des regards irrités, le bras appesanti de la colère de Dieu, et l'exaspération d'un amour blessé qui se venge en nous délaissant.

Eh bien, soit ! que le monde se taise et nous refuse son appui, que Dieu même se voile à nos yeux derrière les foudres de sa colère; il y a du moins un être qui nous demeurera et auquel on n'a jamais recours en vain : c'est le cœur maternel de la Vierge Marie. Ce cœur, en effet, reste à la France pour la consoler ; je n'en veux d'autre preuve que les apparitions multiples dont Marie n'a cessé, pendant ces dernières années, d'honorer son peuple ; je n'en veux pas d'autre gage que la consolation ineffable qui descendait, le 15 août, dans nos âmes frémissantes, en lisant la belle encyclique de Pie X à l'Episcopat français. Nous, nous disions : le moment est proche, c'est la fin de nos maux ;

nous devancions les mois, les années de souffrances et de larmes ; nous voyions la France hors du tombeau qui l'emprisonne, faisant violence au ciel et criant pardon jusqu'au jour du grand miracle et du *Te Deum* de la délivrance.

Oui, mes Frères, je dis bien haut et sans hésitation, et à l'encontre des peureux et de tous les désespérés, oui, en dépit de la profondeur de nos égarements et malgré la rigueur de la justice divine, nous obtiendrons de Marie la miséricorde, la grâce et le pardon, et c'est à cette bonne et tendre Mère que la France devra de n'être plus la grande nation coupable, mais le grand peuple repenti; car nous savons que, si Dieu s'est réservé la justice, il lui a plu de confier à Marie les trésors d'une miséricorde sans mesure, et de faire de ce grand cœur maternel le réservoir sans fond de sa bonté.

Comment donc douter un instant du pardon de la France ? Est-ce qu'un cœur de mère est jamais sourd à la prière de ses fils ? Eh bien, quand nos crimes se seraient centuplés ; quand, plus écrasés que nous ne le sommes par les ennemis, nous ne verrions pas même poindre l'aurore de la délivrance, il ne faudrait pas désespérer d'un pays qui est encore capable de manifester sa foi catholique, d'invoquer Marie et de défendre ses temples.

Ne désespérons pas, car nous avons vu naguère notre peuple de France se dresser terrible devant les persécuteurs et les spoliateurs. Oui, notre peuple français vient d'ajouter un chapitre splendide et imprévu à la démonstration de la perpétuité de la foi en la sainte Eucharistie.

Ah ! ils s'étaient imaginés qu'il n'y avait, sous les voûtes de nos églises, que des tableaux et des lustres, dans nos sacristies que des broderies d'or et une bijouterie sacrée à cataloguer !

Ils n'avaient vu en nos tabernacles que des placards à ouvrir et des coffres-forts à crocheter.

Ils ne savaient donc pas que, dans nos églises à nous, il y a *quelqu'Un !*

Le peuple, lui, le sait.

Il le sait, parce que c'est dans le cœur de ce quelqu'Un qu'il apporte ses prières et ses larmes, ses luttes de conscience et ses repentirs; c'est aux pieds de ce quelqu'Un qu'il apporte ses morts.

Il le sait, parce qu'il n'a pas oublié sa première communion et qu'il communie encore.

Tant qu'il y aura en France des communiants, le jour où une main se lèvera contre les Saintes Espèces, il y aura du sang versé.

C'est dans nos veines, cela, voyez-vous! Et cela, c'est la foi, la vieille foi du peuple de France.

O Pie X, avec nos évêques, avec tous les catholiques de la vraie France, de cette France qui vous aime, à vous notre amour, notre reconnaissance; à vous nous serons unis; avec vous nous parlerons; avec vous nous irons au combat, et avec vous, s'il le faut, nous irons à la mort !

Dieu, lui aussi, nous offre le salut, mais à condition que nous y travaillerons. Du haut du ciel, Marie nous regarde et nous sourit. Entendez-la : comme autrefois son Fils, avant de rendre la santé aux malades, elle nous dit :

« Croyez-vous que je puisse vous guérir ? Voulez-vous être guéris, enfants de France ? »

Dites-le, mes Frères. Oui ! Oui ! Eh bien ! allez ! Délivrez vos âmes de la tyrannie du mal, et marchez ! Armons-nous tous pour la lutte : prions, unissons-nous, serrons nos rangs et préparons-nous à une victoire certaine.

Nous avons pour nous notre foi, qui est une victoire, notre espérance, qui est une force, notre prière, qui peut tout obtenir ; la protection de Marie, de *Notre Dame des Ermites, Vierge de la prière ;* l'intervention de Dieu, qui ne nous fera pas défaut. Ajoutons à cela le travail et les œuvres de la bonne volonté.

O Marie, ô Notre Dame des Ermites, je vous recommande tous ces grands intérêts !

Depuis mille ans, ô ma Mère, les pieux gardiens de ce béni et illustre sanctuaire viennent chaque soir vous saluer du beau titre de Reine, et déposer à vos pieds l'hommage d'un tendre et profond respect. *Salve Regina !* Salut, ô Reine glorieuse !

Mais non, si beau qu'il soit, ce n'est pas de ce nom que je veux l'appeler aujourd'hui. Les anges peut-être n'en connaissent point d'autre; mais les lèvres de l'homme ont reçu la grâce d'en prononcer un second, infiniment plus consolant et plus doux, celui de Mère de la miséricorde. « *Salve Mater misericordiæ !* » Quelle gloire pour Marie qu'un pareil nom ! C'est au Calvaire qu'elle l'a conquis, en livrant Jésus-Christ à la mort pour nous enfanter à la vie. Par ce généreux sacrifice, Marie a réellement coopéré à l'œuvre de la Rédemption ; et, pour l'en

récompenser, Dieu lui a donné, comme à son Fils, un nom qui est, après celui de Jésus, le plus grand, le plus beau, le plus glorieux qui soit au ciel et sur la terre, ce nom de *Mère de la miséricorde*, devant lequel le Très-Haut lui-même s'incline, dans un mouvement de pitié et d'amour, lorsque Marie l'invoque en faveur des pauvres pécheurs.

Ah ! sans doute, elle remplit aujourd'hui auprès de Dieu, pour nous tous et surtout pour la France, ce charitable ministère, car la France n'est-elle pas sa *fille bien-aimée, fille malheureuse et coupable, mais toujours fidèle*, malgré ses fautes et ses malheurs, au culte de sa Mère ? Cette fidélité, j'en ai la confiance, sera son salut. Il y a deux siècles, lorsque l'un de nos plus grands rois, celui que l'histoire a surnommé le Juste, lorsque Louis XIII consacra sa personne et son peuple à Marie, la France sortait d'une guerre formidable avec l'étranger et souffrait encore des dissensions intestines que le protestantisme naissant avait suscitées dans son sein. La situation présente a plus d'un trait d'analogie avec cette époque tourmentée. Mais, si notre XXe siècle se lève, comme parut se lever le siècle de Louis XIII, sous un ciel sombre et orageux, ce qui me rassure et me console, c'est qu'aujourd'hui comme alors, la France porte au front le même signe de salut, je veux dire un tendre et filial amour pour Marie.

Jamais, peut-être, le nom de cette divine Mère n'a retenti plus hautement parmi nous ; et jamais non plus Marie ne nous a prodigué, d'une main plus libérale, les marques de sa protection. Trois fois, en moins d'un demi-siècle, elle est apparue sur notre sol, et les lieux bénis qu'embaume encore le parfum de son passage sont devenus des rendez-vous de piété, des centres de dévotion, où ses enfants viennent lui offrir, des extrémités les plus éloignées de la terre, le tribut de leur reconnaissance et de leur amour. Je sais qu'en se montrant à nous, Marie a laissé voir des larmes dans ses yeux et que de ses lèvres, ordinairement si douces, sont tombées des paroles menaçantes. Mais le sentiment d'effroi que ces menaces sont de nature à faire naître dans les âmes est bien tempéré, ce me semble, par le caractère de Celle qui les a prononcées. Si Dieu avait dessein de nous exterminer, Il nous eût envoyé, pour nous dénoncer ses vengeances, non la Mère de la miséricorde, mais les anges exécuteurs de sa justice. Et Marie elle-même, je l'ose croire, eût dé-

cliné ce douloureux message, si derrière les menaces qu'Elle nous a fait entendre, son Cœur n'eût entrevu un retour de bonté capable de nous faire adorer et bénir la main qui nous aurait frappés.

C'est à nous, mes Frères, de hâter ce bienheureux retour. Marie nous en a indiqué le moyen dans cette grave et religieuse parole, tombée par trois fois de ses lèvres et que les échos de Lourdes ont redite à toute la terre : « *Pénitence ! Pénitence ! Pénitence !* » C'est de nos jours le grand devoir de toutes les âmes vraiment pieuses. Embrassons-le d'un cœur généreux et confiant. Oui, générosité et confiance, que ce soit là notre devoir et notre cri de ralliement, au milieu des épreuves et des périls de l'heure présente. Donnons-nous à Dieu sans réserve par les mains de Marie ; mêlons nos prières et nos larmes aux siennes, et croyons que le Cœur de Jésus finira par se laisser toucher. Oui, j'en ai l'invincible espoir, ce divin Cœur, qui s'est aussi révélé au monde par la France, aura pitié de nous : il s'ouvrira, par un suprême effort, sur le monde et sur notre chère patrie, et il en sortira, selon sa promesse, de tels rayons de miséricorde et d'amour que toute la terre s'inclinera pour acclamer et bénir le salut de Dieu !

O Marie ! ô Mère de la Miséricorde ! c'est de vous, c'est de votre charitable et toute-puissante entremise que nous attendons ce miracle de conversion. En retour de tant d'hommages qui, de tous les points du monde, et en particulier de notre cher pays, montent en ces jours vers vous, ne convient-il pas de vous montrer plus que jamais la Mère de l'Eglise et la Reine de la France ? Du sein de la gloire où vous régnez, abaissez sur l'une et sur l'autre, sur votre famille et sur votre royaume, un regard de pitié: « *Misericordes oculos ad nos converte* ». Voyez les maux qui nous travaillent et priez Dieu de les guérir. Daigne ce grand Dieu, touché de vos prières, ramener à son culte, tant d'âmes égarées, et nous donner la consolation de voir, pour le salut et pour l'honneur du monde, la résurrection glorieuse, le règne triomphant et pacifique des deux choses les plus chères à nos cœurs et les mieux faites aussi pour y vivre loyalement et tendrement unies, je veux dire l'Eglise et la France !

AINSI SOIT-IL.

CHAPITRE V

JOURNÉE DU DIMANCHE, 19 AOUT

Offices du matin. — La messe pontificale. — Les séances. — La procession.— Le discours de M. l'abbé Coubé. — Les illuminations. — Le feu d'artifice.

A 7 heures, à la chapelle des Etudiants, le prince Maximilien dit la sainte messe pour la France.

Dans une allocution toute remplie de l'amour de la Sainte Vierge, Son Altesse Royale met en relief *l'obéissance de Marie* à saint Joachim, dont on célèbre la fête, et la *pratique sainte de l'autorité* exercée par Joachim sur sa fille.

Ce grand exemple mérite nos réflexions et nous inspire la volonté d'imiter un tel modèle !

MESSE PONTIFICALE

A 9 heures ½ est célébrée la messe pontificale. Y assistent, en costume, les évêques, les prélats, les religieux, les congressistes et les Enfants de Marie, parées de leurs insignes.

Mgr Fidèle Battaglia, évêque de Coire, officie malgré ses 79 ans. Oh ! avec quelle dignité, avec quelle ampleur, avec quel recueillement se font les cérémonies multiples de cette messe solennelle !

Le grand orgue, à plein jeu, accompagne les trombones, qui, de leurs notes stridentes, mais non cuivrées, font entendre un chant triomphal. Le piston module avec une pureté de son extraordinaire.

Et le chœur entonne l'*Introït !* Ah ! vous qui ne comprenez pas le *Motu Proprio* de Pie X, venez à Einsiedeln, et vous saurez que c'est le Solesmes de la Suisse.

Vous saurez aussi qu'on peut ajouter au chant grégorien

la musique polyphone. Venez ici entendre les *Kyrie*, *Gloria*, *Credo*, *Sanctus* et *Agnus* de Georges Zeller, à quatre voix inégales. L'orchestre n'est pas un accompagnement, mais un vrai *concerto*, avec son caractère propre. Les voix et les instruments sont harmonieusement fondus sous le bâton du R. P. dom Basile Breitenbach.

La direction du plain-chant est confiée au R. P. dom Adelvic Brosy, *magister choralis*.

Après l'Offertoire, le chœur de la tribune entonne le *Salve Regina*, à quatre voix inégales, avec accompagnement d'orchestre, de Kempler.

Prêtres et fidèles sortent de la Basilique émus et charmés.

LA SÉANCE D'ÉTUDES

Une surprise est réservée aux Français ! Son Altesse Royale, qui, à la section allemande, a lu cinq rapports sur Marie et l'Eglise orientale, Marie et Constantinople, Marie et la Russie, Marie et l'Eglise arménienne, Marie et l'Eglise syriaque, nous donne un résumé très intéressant et très apostolique de ces différents travaux.

LA PROCESSION

La pluie qui dure depuis vendredi cesse tout à coup. Le ciel reste terne ; on décide de faire la procession. Un pan d'azur se découvre et quelques rayons éclairent les sapins de l'Etzel.

La foule envahit la basilique.

Les cloches s'ébranlent, le canon tonne, et le cortège s'organise.

Les jeunes gens des cantons catholiques de la Suisse marchent en tête.

Oh ! les beaux jeunes gens ! comme ils portent fièrement leurs couleurs régionales ! Comme celui qui tient la bannière du canton arbore gentiment son chapeau surmonté d'une plume chatoyante, jetée en coup de vent ! Jeunesse catholique de France, ah ! soyez fière de vos fanions et dressez-les souven

au-dessus des foules curieuses, hélas sans piété ! Ici, quand les évêques passent, tout le monde se signe.

Les jeunes filles, avec la couronne blanche sur la tête, tiennent à la main le cadre ovale qui supporte une petite statue de la Sainte Vierge ; les femmes égrènent leur chapelet ; les hommes ont aussi cette arme précieuse du Rosaire. Tous défilent deux à deux entre les rangs de la foule recueillie.

Ce pendant que les enfants de la maîtrise et le chœur musical chantent les litanies, et que le clergé et les religieux répondent l'*Ora Pro nobis :* le tout est à quatre parties avec accompagnement de la fanfare.

Peuple de France, tu pleures les libertés perdues ! Pourquoi n'as-tu plus la foi et l'enthousiasme de tes aïeux ?

Ici les évêques bénissent, et tous s'inclinent et se signent avec respect.

On passe devant le Rathaus ou mairie ; elle est superbement décorée aux couleurs différentes de la nation, du canton, de la ville et de l'abbaye.

Sur un arc de triomphe, les armes du Pape sont flanquées d'un côté de l'écusson aux armes de France, de l'autre de l'écusson aux armes suisses. C'est une touchante attention de l'organisateur. La France et la Suisse se réunissent sur le cœur de Pie X.

La statue de Marie, portée sur les épaules de quatre jeunes gens, vêtus de soutanes bleues, semble glisser sur cette foule pieuse.

Les prêtres, par centaines, les religieux du monastère, les pieux laïcs forment un cortège immense, dont les longues théories se terminent par le groupe des évêques, qui passent en bénissant.

On revient à la basilique.

La Santa Casa est éclairée de mille lampes électriques.

Les évêques entrent et s'agenouillent ; les religieux se massent derrière eux et entonnent le *Salve Regina.*

La procession reprend son cours et va se terminer au maître-autel.

Par une inspiration sublime, le célébrant, Mgr de Coire,

s'écrie : *Exaltata est hodie Sancta Dei Genitrix.*

Oh ! oui, elle a été exaltée, elle a été chantée, elle a été acclamée aujourd'hui par ces milliers de pèlerins, par tous ces prêtres, par tous ces religieux, ces congrégations, cette assemblée de vingt-deux nations.

Pendant que nous exaltons cette Reine de l'univers, dans les célestes royaumes les anges l'exaltent aussi, et, au-dessus d'eux, l'auguste Trinité révèle la gloire de Marie ; *Benedicta tu in mulieribus.*

Comme conclusion, le saint vieillard, Mgr Battaglia, supplie :

« O Dieu, pardonnez les fautes de vos serviteurs. Et, comme, par nous-mêmes, par nos actions, nous ne pouvons vous plaire, sauvez-nous, et exaucez-nous par égard aux intercessions de Marie ! »

(*Oraison de l'Assomption.*)

Le soir, à 8 heures, après l'invocation au Saint-Esprit, M. l'abbé Coubé paraît en chaire et prononce, en face d'un auditoire de sept mille personnes, sur Marie, Reine du Sacré Cœur, le magnifique discours que nous reproduisons.

DISCOURS DE L'ABBÉ S. COUBÉ

MESSEIGNEURS,
MES TRÈS CHERS FRÈRES,

Le titre de Notre Dame est un des plus doux que nous aimions à donner à la Très Sainte Vierge. Il nous arrive tout imprégné de l'arome du moyen âge, de l'encens des cathédrales qui l'ont pris pour vocable, de la foi des vieux chevaliers qui s'attendrissaient en le prononçant. Marie était vraiment pour nos pères la Dame par excellence, la Dame de leurs pensées, la Femme idéale, bénie entre toutes les femmes, Vierge Mère et Reine à la fois.

Notre Dame signifie Notre Reine. Marie est Reine, en effet. Elle a un trône dans le ciel, un peu au-dessous de la Sainte-Trinité ; elle a des autels ici-bas, tout près du Tabernacle. Elle a les diadèmes de l'Immaculée Conception, de la Maternité divine et de l'Assomption ; elle a les couronnes d'or que lui

décerne l'Eglise. Elle marche sur les roses et les lis de la terre ; elle foule aux pieds les étoiles, qui sont les fleurs du ciel. Elle a une cour ailée d'anges et d'âmes qui la suivent dans son vol. Elle a un royaume, ou plutôt un immense empire, composé de plusieurs royaumes, situés dans tout l'univers, partout où un genou fléchit au nom de Jésus.

Dans les précédents Congrès marials, à Lyon et à Fribourg, je vous ai énuméré ces royaumes, sur lesquels Marie étend son sceptre virginal. Je vous l'ai montrée Reine de la chevalerie chrétienne, Reine aimée du ciel et de la terre, et redoutée des enfers.

Mais tous ces titres, mes bien chers Frères, me semblent le céder à celui, que je veux vous expliquer aujourd'hui, de Notre Dame du Sacré Cœur. Il exprime les liens sacrés et très doux qui unissent le Cœur de Jésus et le Cœur de Marie, l'amour mutuel qui les embrase, l'influence qu'ils ont l'un sur l'autre, à des degrés et à des titres différents, la ressemblance enfin, qui fait du Cœur de la Mère l'image la plus splendide du Cœur du Fils.

Disparaissez donc, princes de la milice céleste, séraphins, chérubins, archanges ; pâlissez, étoiles de sainteté et d'amour qui brillez au firmament de l'Eglise ; rentrez dans vos abîmes, puissances infernales. Nous ne voulons voir aujourd'hui que le Cœur de la Reine des reines en face du Cœur du Roi des rois.

Ainsi, mes Frères, je voudrais vous dire d'abord par quel amour le Cœur de Marie a conquis l'amour et le Cœur de Jésus ; ensuite par quelles marques ce mutuel amour s'est manifesté durant leur vie ; enfin comment aujourd'hui Marie exerce son immense crédit sur son Fils en notre faveur, en se montrant pour nous la Mère de miséricorde.

I

Deux sortes de rapports unissent la Sainte Vierge à Notre-Seigneur. Elle est sa créature et elle est sa mère. Elle a donc pour lui deux amours distincts, un amour de sainte, amour filial, et un amour maternel.

Elle a pour lui un amour filial.

Elle reconnaît en lui son Dieu, son Créateur, à qui elle doit tout son être. Aussi elle le vénère comme son Père : elle l'adore

comme le Maître éternel devant lequel elle n'est qu'un atome. Ce Cœur d'enfant qu'elle voit se soulever paisiblement pendant son sommeil, elle sait que c'est le sanctuaire de la Divinité, que ses battements règlent la marche du monde et le rythme des siècles. Elle est la première contemplatrice de ses perfections, la première adoratrice du Sacré Cœur. Elle voudrait s'anéantir devant lui, passer sa vie à genoux à côté de lui, les mains jointes. Elle se prosterne et lui dit : Je vous adore ! Je vous adore, parce que vous êtes mon Dieu. Je vous adore, parce que je suis votre petite servante ; que votre volonté s'accomplisse en moi : *Ecce ancilla Domini ; fiat mihi secundum verbum tuum.*

Elle voit en lui son bienfaiteur. Initiée aux plus hauts mystères de la foi, elle sait qu'elle a été, grâce à lui, l'objet d'une rédemption exceptionnelle : tandis que les autres ont été lavés par le sang de Jésus du péché originel contracté dans le sang d'Adam, elle en a été, elle, miraculeusement préservée et n'en a jamais subi la souillure. Elle sait que, avec cette prérogative de l'Immaculée Conception, elle lui doit des biens et des honneurs sans nombre, à rendre jaloux les anges. Aussi elle lui a voué une reconnaissance sans bornes, dont nous avons un écho, rien qu'un écho, mais déjà si émouvant, dans le *Magnificat*, dans cette exultation de toute son âme pour le Dieu son Sauveur : *Magnificat anima mea Dominum et exultavit spiritus meus in Deo salutari meo.*

Elle voit en lui l'Etre infiniment beau et infiniment aimable, Dieu de Dieu, lumière de lumière, engendré avant l'aurore, miroir de la beauté de son Père, Roi immortel des siècles, Roi des rois, Seigneur des seigneurs. Chaque fois que son regard le rencontre, elle est envahie par l'extase, et elle doit se raidir et se défendre contre cette extase, pour pouvoir vaquer à ses humbles devoirs. Le Bréviaire nous dit que saint Louis de Gonzague était parfois obligé de chasser la pensée de Dieu, qui le poursuivait partout et qui l'aurait absorbé et empêché de se livrer à l'étude ; mais que le jeune saint n'y réussissait guère. Combien n'est-ce pas plus vrai de Marie ! Elle vit perpétuellement dans la présence béatifique de Jésus, et elle se félicite de son bonheur, dont toutes les générations la féliciteront un jour : *Beatam me dicent omnes generationes.*

Son amour pour le Verbe incarné dépasse celui qu'ont eu

tous les séraphins depuis l'origine du monde. Et pourtant les séraphins sont des flammes vivantes, des brasiers d'amour !

Cet amour l'emporte sur celui qu'auront tous les saints et toutes les saintes jusqu'à la fin des siècles. Et pourtant avec quelle force ces grands cœurs ont battu pour Jésus ! Rappelez-vous les accents enflammés d'un Bernard et d'un François d'Assise, d'une Gertrude et d'une Thérèse. Eh bien ! leur ferveur semble s'éteindre et leur éclat s'évanouir à l'approche de Marie, comme le feu des étoiles devant l'incendie triomphal du soleil levant.

Jamais sainte n'a aimé Jésus comme Sainte Marie.

Mais le Sauveur ne se laisse pas vaincre en générosité.

Jamais un cœur n'a conquis l'amour du Cœur de Jésus comme le Cœur de sainte Marie.

Ecoutez-les :

Elle. — Je suis à mon bien-aimé et mon bien-aimé est à moi. Entourez-moi de fleurs, car je languis d'amour.

Lui. — Votre voix est douce et votre face est belle. Oui, vous êtes toute belle, ô ma bien-aimée, et il n'y a pas de tache en vous.

Elle. — Vous êtes beau et tout aimable, ô mon bien-aimé, et l'amour qui nous lie est fort comme la mort.

Lui. — Vous avez blessé mon cœur, ô ma bien-aimée, vous avez blessé mon cœur !

Elle. — Mon cœur et ma chair ont tressailli de joie dans le Dieu vivant. Vous êtes le Dieu de mon cœur, le Roi de mon cœur, mon partage à tout jamais.

Lui. — Et vous, vous êtes ma préférée, ma bien-aimée pour le temps et pour l'éternité.

***

Nous venons d'étudier le cœur de la Sainte : ouvrons respectueusement le cœur de la Mère.

Quand Dieu se mêle d'adapter un moyen ou un instrument à une fin, il produit un chef-d'œuvre. Or, il a formé Marie tout exprès pour aimer Jésus. Il a pétri son cœur de générosité et de dévouement. Il y a mis une flamme d'une essence supérieure, prise dans la fournaise de la Sainte Trinité. Il en a fait un pur instrument de dilection, le plus parfait des cœurs maternels.

Cette dilection a des caractères à part. Comme Jésus n'a pas

de père ici-bas selon la nature, il s'ensuit que, en tant qu'homme, il est tout entier de Marie et à Marie, sa mère.

Tout ce qu'il y a en lui de sang et de sève humaine, de force et de vie, il l'a puisé dans le sol de notre nature par cette tige unique dont il est aussi l'unique fleur : *Jesu, flos Matris Virginis.* Il s'ensuit également que Marie a pour lui un amour équivalent à celui du père et de la mère réunis : toute la force calme de l'un, toute la douceur passionnée et la délicatesse attentive de l'autre.

L'amour maternel croît et s'exalte avec l'excellence de son objet. Or, Marie a dans Jésus le plus aimable des fils, le plus beau des enfants des hommes. Elle connaît mieux que personne cette vaste intelligence, dont un simple éclair éblouissait les docteurs du Temple. Elle connaît mieux que personne ce Cœur, dont la bonté était proverbiale et faisait dire aux affligés, d'après un saint Père : *Eamus ad suavitatem :* allons à la suavité. Eh bien ! cet être si parfait, si glorieux, si suave, c'est son fils, la chair de sa chair, l'âme de son âme. Oh ! comme elle a le droit de l'aimer et d'en être fière !

Mais ici encore le Cœur de Jésus ne peut être en reste de générosité avec Marie. Il voit en elle sa protectrice et sa protégée, sa maîtresse et sa mère. Il la vénère et la chérit. S'il a pour la sainte, sa chère sainte, un amour paternel, il a pour sa mère un amour filial, le plus tendre et le plus respectueux. Il concilie pour elle, dans un mélange exquis, ces deux sentiments qui, au premier abord, semblent se contrarier, mais qui se fondent et se résolvent, comme les dissonances voulues par un grand artiste, en une harmonie supérieure.

Il lui donne de ces deux sentiments les preuves les plus délicates. Mais ces preuves augmentent à leur tour l'affection que Marie lui porte. Et, ainsi, c'est un assaut d'amour, où la mère accomplit des prouesses, mais d'où le fils sort toujours vainqueur. Aussi chaque jour Marie devient plus magnifiquement la bien-aimée du Cœur de Jésus.

II

Après avoir considéré l'essence de l'amour qui unit les Cœurs de Jésus et de Marie, voulez-vous étudier quelques-unes de ces manifestations dans les principaux mystères de leur vie ?

Dès avant la naissance du Sauveur, tandis qu'elle le porte

dans son sein, la Vierge vit avec lui dans une intimité ineffable, dans un cœur à cœur dont rien ne peut exprimer la douceur. Elle lui parle et elle entend ses réponses. Elle le bénit, elle lui chante un Cantique des cantiques plus beau que celui de la Sulamite. Quelques strophes seulement, échappées à une heure d'extase, sont parvenues jusqu'à nous, portées par les souffles de l'Evangile. C'est le *Magnificat*. Mais quel dommage que le récit sacré ne nous ait pas appris la réponse de l'enfant ! Nous savons que Marie tressaillit en Dieu, son sauveur. Mais Jésus n'a-t-il pas tressailli en Marie, sa mère ? N'a-t-il pas fait sa partie dans ce duo de louange et d'action de grâces ? N'a-t-il pas chanté son *Magnificat* filial ? Ne devait-il pas dire : « Mon âme vous magnifie, ô ma mère ? » Merveilleux poème, perdu pour la terre, mais que nous retrouverons au ciel, quand nous verrons à quel point le Créateur sait se faire doux et familier avec sa créature !

Le petit enfant a besoin d'une mère, sur laquelle il appuie sa fragilité. Jésus a voulu être frêle comme l'un de nous. Il a voulu avoir une mère qui le nourrît de son lait et l'endormît sur son cœur. A Bethléem, je la vois penchée sur le berceau de l'Enfant-Dieu : médaillon exquis, profil gracieux et pur dans le rude cadre de l'étable. Elle lui dit de toute son âme : « Je vous adore, parce que vous êtes mon Créateur ; mais je vous aime, oh ! oui, je vous aime, parce que vous êtes mon fils, mon trésor. » Et elle le prend dans ses bras, le presse sur son cœur, le couvre de baisers, où elle met à la fois tout son respect et toute sa ferveur. A son tour, l'enfant entoure de ses bras mignons le cou virginal de sa jeune mère : il s'abandonne à elle avec confiance. Il lui dit, sinon des lèvres, du moins par son regard profond comme le ciel, par son sourire beau comme les étoiles : « C'est ici, sur votre cœur, que je veux dormir et me reposer : *dormiam et requiescam* ; car vous êtes vraiment la bien-aimée de mon Cœur. »

Bientôt après, hélas ! c'est la fuite en Egypte. C'est l'horreur de la nuit, l'épouvante du massacre, le reflet des torches dans les flaques de sang, l'écho lointain des clameurs de colère ou de douleur. Pauvre petit enfant, déjà poursuivi par la haine, condamné à la pauvreté, à la fatigue, à l'exil !

C'est vrai, nous avons raison de le plaindre. Et, cependant, est-on vraiment en exil sur le cœur d'une mère ? Est-on pau-

vre, quand on a l'inépuisable trésor de son dévouement ? Le plus doux des berceaux, n'est-ce pas celui de ses bras ? Or, le petit exilé a le cœur et les bras de Marie. C'en est assez pour lui adoucir toute épreuve. Et, réciproquement, sa présence est la joie et la force de la Vierge. Une légende raconte qu'il devenait parfois lumineux pendant la nuit, qu'il enveloppait sa mère de blanches clartés et qu'on eût dit une étoile descendue du ciel, qu'elle portait sur l'ostensoir de son cœur à travers la campagne et le désert : charmant symbole des clartés surnaturelles si consolantes dont il remplissait l'âme de sa mère.

Voici Nazareth. Jésus s'est fait le disciple de Joseph à l'atelier, le disciple de Marie dans les travaux du ménage ; mais, aux heures du repos, il devient tout à coup docteur. Après les journées pénibles, illuminées seulement par quelques-uns de ses sourires, ce sont des soirées du ciel, des causeries sans fin que les anges viennent écouter autour de la pauvre maisonnette, sans oser battre des ailes, de peur d'en perdre un mot. Le cher petit Docteur explique les mystères de l'Ecriture et les arcanes de l'Eternité ; il raconte ses souvenirs du ciel, la vie qu'on y mène, le bonheur des anges, la beauté de son Père, en partie seulement ; car il est des secrets que l'homme ne pourrait porter. Ses parents l'écoutent émus, ravis, des éclairs ou des larmes dans les yeux ; et, bercés par sa voix d'or, ils ne s'aperçoivent pas que le temps passe, que les étoiles pâlissent et que l'aube approche. Les étoiles, n'est-ce pas lui ? Il en a plein son âme. L'aube, n'est-ce pas lui ? Il n'est que l'aube, il est vrai, sur la terre ; il n'est pas encore le plein soleil de la vision béatifique ; mais comme il en fait soupçonner et désirer le midi splendide, éternel !

Le lendemain, Marie conservait et méditait ces mots dans son cœur : *conservabat omnia verba hæc, conferens in corde suo.* L'Evangile ajoute : « Il lui était soumis. » Ah ! je crois bien. Chaque jour, en effet, son âme devient de plus en plus dévouée à sa mère, et Marie de plus en plus la bien-aimée de son Cœur.

Pendant la vie apostolique de Notre-Seigneur, Marie le suit à travers la Palestine, mais cachée dans son ombre, mêlée au groupe des saintes femmes. C'est à peine si elle se distingue de ses compagnes ; un peu à Cana, où elle provoque dans sa bonté le premier miracle du Messie ; un peu moins à Capharnaüm,

où elle écoute, avec quelle émotion ! son premier sermon, perdue dans la foule. Puis c'est un long silence, jusqu'au Calvaire.

Oh ! elle n'est pas encombrante ! Elle se fait toute petite, toute menue ; elle se tait sur ce jeune Prophète, que tout le monde acclame, qu'elle connaît mieux que personne et sur lequel elle pourrait dire tant de choses ! Elle voit avec bonheur les marques d'affection que Jésus donne aux apôtres, à Lazare, à Marthe, à Marie-Madeleine, à la Samaritaine. Encore et toujours, elle ne veut être que la petite servante du Seigneur et ne se prévaut pas de son titre de mère et de son autorité maternelle. Mais, si elle s'oublie pour ne penser qu'aux autres, Jésus ne l'oublie pas : il la cherche à travers la multitude et, quand son regard la rencontre, il s'attendrit. Puis, quand il passe auprès d'elle, il lui jette quelques mots qu'elle saisit au vol et qui la font pleurer de joie : « Ma mère, vous êtes toujours la préférée, la bien-aimée de mon cœur ! »

Au Calvaire, ce n'est plus seulement l'amour, c'est la douleur qui unit les cœurs du Roi et de la Reine des martyrs. La mère douloureuse y apparaît grande d'une grandeur effrayante, grande comme la croix, triste d'une tristesse infinie, triste comme la croix. Jamais son cœur n'a été plus semblable à celui de son Fils ; la souffrance les a broyés tous deux, triturés et pétris dans le sang et dans les larmes. Le même fer de lance — c'est une pensée de saint Bernard — traversa le Cœur de Jésus et le Cœur de Marie, et les cloua tous deux sur la Croix.

Mais ce n'est pas assez. Le Rédempteur attend de sa Mère un sacrifice suprême, qui unira encore plus leurs âmes dans un héroïque amour, celui de ces hommes si peu aimables pour lesquels et par lesquels il meurt.

Sans doute, il est pénible à Marie de voir près d'elle les bourreaux ; il lui est difficile de pardonner à ces misérables, qui lui enlèvent son Fils, son Jésus si bon et si beau. Cependant elle a entendu, comme les autres spectateurs du Calvaire, la parole sublime : « Mon Père, pardonnez-leur ; ils ne savent ce qu'ils font ! » Elle a tressailli, mais elle a compris. Et qui sait si Jésus n'a pas accentué son désir pour elle et s'il n'a pas murmuré de façon à ce qu'elle seule l'entendît : « Ma mère, pardonnez-leur ; ils ne savent ce qu'ils font ! *Mater, dimitte illis ; nesciunt enim quid faciunt.* »

Mais ce n'est pas encore assez. Le pardon tout seul est sou-

vent hautain et glacial. C'est de l'amour que l'Homme-Dieu veut voir dans le Cœur de la Vierge à l'endroit des hommes. Alors qu'elle est le plus absorbée dans son agonie et celle de son Fils, elle entend tout à coup un autre mot, qui la fait frémir : « Femme, voilà votre fils. »

Ne pensez-vous pas, mes Frères, que le premier mouvement de Marie a dû être de s'écrier : « Mon fils ? Mais je n'en ai qu'un ! C'est vous, mon Jésus, et je n'en aurai jamais d'autre que vous ! » Mais elle a levé la tête ; elle a rencontré le regard du Crucifié, qui lui montre saint Jean.

Oui, Marie, votre fils unique va mourir ! Et désormais, c'est un autre qui tiendra sa place à votre foyer, un autre qui sera le compagnon de votre exil. C'est saint Jean que vous propose le Christ lui-même. L'adoptez-vous ?

Ah ! Jean ! Sans doute, il est bon, il est pur, il est doux. Il a toujours aimé mon Fils. Et je lui en suis reconnaissante. Mais Jean n'est pas Jésus ; Jean ne peut remplacer Jésus dans mon cœur.

O commutationem ! s'écrie saint Bernard. O quel échange ! ô quelle substitution ! Et cependant la Vierge magnanime accepte tout de son cœur : Jean sera son enfant.

Ce n'est pas encore assez, ô Marie ! Dans la personne de Jean ce sont tous les hommes que votre Fils vous demande d'adopter et d'aimer. C'est Pierre qui l'a renié et qu'il faudra accueillir avec amour. Ce sont les bourreaux, s'ils se repentent. Ce sont tous les pécheurs qui, jusqu'à la fin du monde, crucifieront de nouveau le Christ dans leurs cœurs. Les adoptez-vous ?

O commutationem ! O le cruel échange ! Marie l'accepte cependant. Elle dit son *fiat*. Par ce second *fiat*, elle devient mère des hommes, comme, par le premier, elle était devenue mère de Dieu. Jésus est notre rédempteur, Marie est notre corédemptrice.

Oh ! quand deux cœurs ont été ainsi unis dans la douleur, dans le sacrifice, dans la générosité, ils sont inséparables, ils n'en forment plus qu'un. Ils ne peuvent plus rien se refuser. Voyez-les, en effet, après les souffrances du Calvaire.

Jésus vient de ressusciter. Or, d'après une pieuse tradition, mentionnée entre autres par saint Bonaventure et par saint Ignace dans ses *Exercices*, il apparaît d'abord à sa Mère. C'est à elle qu'il jette le premier *alleluia*. « *Regina cœli, lætare !*

Reine du ciel, lui dit-il, réjouissez-vous, je suis toujours vivant, toujours soumis à ma mère, à la bien-aimée de mon cœur. »

Après les courtes joies de la Résurrection, le Christ remonte au ciel ; mais il reste sur l'autel, sous les voiles du Saint-Sacrement. C'est une des manières, assurément la plus douce pour nos cœurs, dont il réalise sa promesse d'être avec nous jusqu'à la fin des siècles. Le vœu du Cœur de Jésus, comme celui de l'Eglise, serait que tout fidèle s'approchât chaque jour de la Sainte Table. Beaucoup, hélas, ne le comprennent pas, et là est peut-être la plus grande cause de décadence de l'esprit chrétien parmi nous. Marie n'avait qu'à écouter son cœur pour répondre au vœu eucharistique de son Fils. C'eût été pour elle une terrible privation de s'en abstenir. C'était la consolation et la joie de son exil de communier chaque matin.

Oh ! la communion de la Sainte Vierge ! oh ! l'union intime de ces deux grands cœurs, qui se connaissent si bien et qui battent si tendrement l'un pour l'autre ! Quel spectacle émouvant pour la jeune Eglise du Christ ! Comme la main de saint Jean doit trembler, en approchant l'hostie des lèvres de la Mère de Dieu ! Quand il la donne aux autres, il leur dit, sans doute, comme le prêtre de nos jours : « *Ecce Agnus Dei !* Voici, ô pauvre chrétien, l'Agneau de Dieu, qui efface tes péchés. » Mais peut-il parler de péchés à Marie ? Il me semble que, quand il arrive à elle, quand il la voit à genoux, si humble, si suppliante, demandant son Fils, il doit se rappeler un mot de Jésus, un mot immortel, dont il fut lui-même l'occasion et l'objet : « *Ecce filius tuus !* Femme, voilà votre Fils. » Et Jean, sans doute, le répète en communiant la Vierge. Oui, ô Notre Dame du Cénacle, voilà votre Fils dans cette petite hostie ! Ce n'est plus aujourd'hui Jésus qui vous donne Jean ; c'est Jean qui a le bonheur et l'honneur de vous donner Jésus : *Ecce filius tuus !*

Et Marie entre en action de grâces, je devrais dire en extase, comme au jour, lointain déjà, où, jeune fille et jeune mère, elle portait dans son sein celui qui revient en elle et lui disait : *Magnificat anima mea Dominum.* Mais que doit-elle lui dire aujourd'hui que leurs relations sont devenues si nombreuses et si étroites, aujourd'hui que tant de joies et de douleurs communes ont soudé si intimement leurs cœurs jusqu'à les fondre

ensemble, aujourd'hui que son amour et sa sainteté n'ont fait que croître depuis l'Incarnation et sont arrivés à un degré qui dépasse toute pensée humaine ou angélique ? Le *Magnificat* était si beau dans la fraîche idylle de la Visitation ! que doit-il être après le drame du Calvaire, après l'épopée prodigieuse qui s'est achevée à l'Ascension ? Maintenant plus que jamais, Marie comprend les grandes choses dont son âme a été le théâtre et pourquoi toutes les générations l'appelleront bienheureuse. Oh ! oui, elle se trouve bienheureuse d'avoir aimé un tel Fils, d'avoir souffert pour lui et d'avoir gagné son Cœur.

Mais le jour est arrivé d'une communion plus sublime. Sur les ailes des anges, au-dessus des nues, à travers les étoiles, qui la saluent de leurs scintillements, Marie monte au ciel. Jésus vient au-devant d'elle. J'imagine — ai-je tort ? — que, ouvrant sa poitrine, il lui montre son Cœur, comme il le fera plus tard à Marguerite-Marie, et qu'il lui parle, sinon dans ces termes, du moins dans ce sens : « Voici ce Cœur qui a tant aimé les hommes, et vous surtout, ma mère. Voici ce Cœur à qui tant d'autres n'ont rendu qu'ingratitude et à qui vous avez, vous, rendu tant d'amour. Il vous fut soumis sur la terre. Il vous reste soumis au ciel. Commandez à mes anges, commandez aux forces de la nature, commandez à tous mes royaumes : vous serez obéie. Tout ce qui m'appartient, je vous le donne ; car vous êtes plus que jamais la bien-aimée de mon Sacré Cœur. »

III

Voici donc Marie devenue, par la grâce du Sacré Cœur, Reine du ciel et de la terre. Désormais, elle règne avec son Fils. Partout où Jésus est Roi, Marie est Reine.

Sans doute, elle reste toujours créature, et nous nous garderons bien de la mettre au-dessus du Créateur en lui attribuant sur lui un droit de nature, ou le pouvoir de lui commander au sens strict du mot. Nous dirons seulement que Marie a, par sa prière, un crédit immense et en quelque sorte souverain et irrésistible sur le Cœur de son Fils, qu'elle est, selon le mot de saint Bernard, la Toute-Puissance suppliante.

Nous ne supposerons pas, par suite, qu'il puisse jamais s'élever un conflit réel de volontés qui se terminerait par la victoire de la Mère sur le Fils. Mais nous dirons que la Reine du ciel, ne désirant et ne demandant que ce qui peut tourner

à la gloire de Dieu et lui être agréable, est par là même toujours exaucée. Jésus est heureux de céder à une si douce sollicitation qui va au-devant de ses intimes désirs.

Plusieurs Saints Pères sont allés plus loin dans leur langage, mais non dans leur pensée. Quand ils ont dit, par exemple, comme saint Pierre Damien, que Marie commande à Dieu, qu'elle est sa maîtresse et sa souveraine, ils ont exprimé, avec une grande magnificence oratoire, la prodigieuse efficacité de son intercession.

A l'abri de ces réserves doctrinales, nous pouvons citer ce que les Docteurs et écrivains religieux ont dit du pouvoir de Notre Dame sur le Sacré Cœur de Jésus.

Ecoutons d'abord saint Jean Damascène : « O Vierge Marie, votre intercession n'est jamais repoussée du Seigneur ; il ne refuse rien à vos demandes, tant vous approchez de près la très adorable Trinité. »

Ecoutons saint Germain de Constantinople : « Grâce à votre autorité maternelle sur Dieu lui-même (*materna in Deum auctoritate*), vous obtenez miséricorde pour les criminels les plus désespérés. Vous ne pouvez pas ne pas être exaucée : car Dieu condescend en toutes choses et pour toutes choses aux volontés de sa vénérable Mère. »

Ecoutons saint Ephrem : « Par vos prières maternelles, faites violence à la miséricorde de votre Fils, encore qu'il soit au-dessus de toute contrainte... Oui, Vierge qui surpassez toute louange, tout ce que vous voulez, vous le pouvez auprès de Dieu, que vous avez enfanté... En vertu de votre maternité, votre pouvoir est égal à votre vouloir. Vous avez ce qu'il faut pour fléchir et persuader infailliblement notre Dieu : les mains qui l'ont porté, le sein qui l'a nourri de son lait. Rappelez-lui ses langes et les soins dont vous l'avez entouré dès l'enfance... Ce Fils unique n'a pas de plus grand plaisir que d'écouter vos prières en notre faveur ; il estime que c'est sa gloire à lui, tout autant qu'une dette envers vous, de les exaucer (*tuas velut ex debito petitiones adimplet*). »

Ecoutons Georges de Nicomédie : « Votre qualité de Mère vous assure auprès de votre Fils une confiance qui ne peut éprouver de refus. Elle vous donne une puissance invincible, une force inexpugnable... Rien ne résiste à votre pouvoir ; tout cède à votre influence, à votre commandement... Votre Fils se

complaît dans vos prières ; il aime à vous entendre intercéder en notre faveur. Il ne sait rien vous refuser, parce qu'il estime que votre gloire est sa gloire. Toutes vos demandes, il les exauce avec joie comme votre Fils et votre débiteur. »

Après avoir entendu les Pères Grecs, interrogeons l'Eglise latine.

Voici d'abord saint PIERRE DAMIEN. C'est lui qui s'est montré le plus hardi dans ses expressions pour exalter le pouvoir de Marie : « Celui qui est tout-puissant, dit-il, a fait en vous de grandes choses et toute puissance vous a été donnée au ciel et sur la terre. Rien ne vous est impossible... Comment pourrait-elle résister à votre puissance, cette puissance qui s'est incarnée en votre chair ? Vous vous présentez devant cet autel d'or de l'humaine réconciliation, non avec des prières, mais avec des ordres, en maîtresse, non en servante : *accedis ante illud aureum humanæ reconciliationis altare, non rogans sed imperans, Domina, non ancilla.* »

Sans aucun doute, Pierre Damien veut dire que Marie ne prie pas comme nous, avec l'incertitude d'être exaucée, mais que sa voix, avec la nature et l'accent de la prière, a cependant l'efficacité qu'aurait un ordre véritable.

GEOFFROI DE VENDÔME reconnaît cette efficacité et il en explique la cause : « Quant à la glorieuse Vierge Marie, ce n'est pas assez de dire qu'elle est favorablement écoutée de Dieu, comme les autres saints ; car, parce qu'il est non seulement son Dieu, mais son Fils, elle a, nous le croyons pieusement, comme une autorité maternelle pour obtenir de lui tout ce qu'elle veut : *quasi quodam matris imperio...* C'est le privilège des mères dont les fils sont constitués en dignité, non seulement de les prier souvent, parce qu'ils sont maîtres, mais encore de leur faire parfois une sorte de commandement, parce qu'ils sont leurs fils. »

RICHARD DE SAINT-LAURENT : « La bienheureuse Vierge ne peut pas seulement prier son Fils, comme les autres saints, pour le salut de ses serviteurs ; elle peut commander en vertu de son autorité maternelle. C'est pourquoi nous lui disons : « Montrez que vous êtes mère, c'est-à-dire mêlez à vos supplications quelque chose qui sente le commandement d'une mère. »

Saint BERNARD nous enseigne que, si Jésus est notre média-

teur et notre avocat auprès du Père, Marie est notre médiatrice et notre avocate auprès de Jésus. Et de même que Jésus est tout-puissant sur le cœur de Dieu, de même Marie est toute-puissante sur le cœur de son Fils. Il poursuit le parallèle jusqu'au bout, en appliquant à Marie ce que saint Paul dit du crédit du Sauveur, basé sur son excellence infinie : « Oui, je ne crains pas de l'affirmer, Marie elle aussi sera exaucée pour le respect qu'elle mérite : *Exaudietur et ipsa pro reverentia sua.* Oui, le Fils exaucera sa mère, comme le Père exauce le Fils. Eh quoi ! le Fils pourrait-il repousser sa mère ou être repoussé lui-même ? Peut-il ne pas écouter ou n'être pas écouté ? Ni l'un ni l'autre, assurément. »

Saint Bernard est encore plus hardi, lorsqu'il s'écrie, dans un sermon sur la Nativité de Marie : « Une jeune fille, par je ne sais quelles caresses, a blessé et conquis le divin Cœur : à l'empire d'une Vierge tout obéit jusqu'à Dieu lui-même. *Una puella, nescio quibus blanditiis vulneravit et rapuit Cor divinum : imperio Virginis omnia famulantur et Deus.* »

La plupart des écrivains ascétiques ont développé ces pensées des Pères.

Le P. Bourgoing, de l'Oratoire, dans ses *Méditations sur les Litanies de la Sainte Vierge*, s'exprime ainsi : « Jésus, Homme-Dieu, ne commande qu'à des créatures ; mais la puissance de Marie s'étend sur le Créateur même, puisque Jésus, étant le Dieu et le Seigneur de Marie, a voulu lui être sujet et lui obéir. » Plus loin, il ajoute : « Le troisième royaume de Marie, figuré par le soleil, est celui qu'elle a eu sur Jésus son Fils, lorsqu'il lui a été soumis et lorsqu'elle l'a régi et gouverné. »

La B^se^ Marguerite-Marie est certes particulièrement qualifiée pour nous parler des rapports du Cœur de Marie avec le Cœur de Jésus. Or, elle nous affirme leur union intime, leur amour réciproque, et la puissance qu'ils exercent l'un sur l'autre.

Elle voit, ce sont ses expressions, « le divin Cœur de Jésus vivant dans le Cœur de Marie » et se sacrifiant « sur l'autel du Cœur de sa Mère ». Elle voit son propre cœur tout petit entre les Cœurs de Jésus et de Marie et « les trois n'en font qu'un ».

Elle nous apprend comment la Sainte Vierge s'intéresse à la révélation et à la gloire du Sacré Cœur. « Marie, écrit-elle à une de ses novices, vous rendra une parfaite disciple du Sacré Cœur ».

Elle entend la Reine du ciel intercéder auprès du divin Cœur pour le salut des pécheurs. Elle lui demande « d'employer son crédit sur le Sacré Cœur, pour qu'il fasse sentir les effets de son pouvoir à tous ceux qui s'y adresseront. » Marie, enfin, dispose du Cœur de Jésus comme de son bien : et c'est à ce titre qu'elle fait des Visitandines « les dépositaires de ce précieux trésor ».

De nos jours, mes Frères, nous avons assisté à une nouvelle manifestation de l'union des Cœurs de Jésus et de Marie. Il y a exactement trente ans, en 1876, Marie apparut à une jeune fille de Pellevoisin, nous pouvons du moins le croire pieusement, en attendant le jugement de l'Eglise, auquel nous nous soumettons d'avance. Elle lui recommanda l'amour du Sacré Cœur et prononça ces mots remarquables : « *Je suis maîtresse de mon Fils ;... son Cœur a tant d'amour pour le mien qu'il ne peut refuser mes demandes.* » Ce n'est pas tout : la maîtresse de Jésus porte un scapulaire du Sacré Cœur, et elle dit à Estelle: « *J'aime cette dévotion.* »

Je le crois bien, ô Marie : n'est-ce pas cette dévotion qui vous a faite ce que vous êtes, qui a été la cause de votre sainteté et de votre gloire ? J'aime cette dévotion ! N'avez-vous pas été la grande adoratrice, l'amante passionnée du Cœur de Jésus ? Oh ! s'il en est ainsi, donnez-nous, à nous aussi, d'aimer et de propager cette dévotion et montrez-vous ainsi en notre faveur Notre Dame du Sacré Cœur.

***

Grâce à Dieu, mes Frères, Marie est toute disposée à nous écouter. En effet, si elle est toute-puissante, elle est toute miséricordieuse. A quoi lui servirait son crédit, si elle ne l'employait en notre faveur ? Que demanderait-elle pour elle-même, elle qui n'a besoin de rien ? *Quid enim sibi poscat quæ nullius eget ?* C'est donc nous qui allons bénéficier de sa puissance et de sa miséricorde.

La miséricorde, mes Frères, est un sentiment tout divin. C'est plus que le pardon, c'est la clémence, mais trempée de bonté et d'amour.

Dieu est la miséricorde infinie. David chante ses miséricordes. *Misericordias Domini in æternum cantabo.* Il les proclame supérieures à toutes les œuvres divines : *super omnia opera ejus.* Jésus nous dit : Soyez miséricordieux comme mon Père.

Jésus, lui, est la miséricorde incarnée. Il a pitié de la foule : *misereor super turbam.* Il a compassion de ces malades, de ces affligés, de ces pauvres, de ces pécheurs surtout, dont il entend les plaintes à travers les siècles.

Mais Marie est la miséricorde aussi, et il semble que cette vertu devienne plus douce et plus délicate en tombant dans le cœur d'une mère.

Certes, nous en avions bien besoin : l'homme, né de la femme et vivant peu de temps, est un ramassis de misères, *repletur multis miseriis.*

La Mère que Jésus nous a donnée du haut de la croix voit ces misères ; elle entend nos plaintes, elle s'émeut, elle s'écrie, elle aussi : « *Misereor super turbam.* Ah ! la pauvre foule des tristes et des pécheurs ! Ira-t-elle jusqu'au bout dans la voie du mal, jusqu'à l'abîme éternel ? Oh ! non, ce n'est pas possible ! J'en serais trop malheureuse ! C'est assez d'avoir vu un de mes fils crucifié ; mais en voir des millions cloués sur des croix de feu et agonisant pendant l'éternité entière, non, non, mon Dieu, éloignez de moi ce calice ! » Marie, mes Frères, demande à son Fils le grand nombre des élus : c'est son plus ardent désir. Et voilà une des plus graves raisons qui me font croire à ce fruit splendide de la Rédemption et rejeter le grand nombre des damnés, cet échec formidable, atroce, de la mort du Christ et des douleurs de sa Mère.

Sans doute, c'est surtout la grâce du salut éternel que Marie demande pour nous ; mais elle nous obtient aussi d'innombrables faveurs temporelles, toutes celles qui peuvent nous aider à mieux aimer le Bon Dieu.

C'est ainsi qu'elle se montre toute miséricordieuse. Elle a reçu ce titre de la bouche des Saints Pères, de tous les écrivains religieux. Elle l'a pris elle-même à Pellevoisin. L'Eglise a inscrit ce mot : *Mater misericordiæ* sur le scapulaire de Pellevoisin. Ainsi nous pouvons tout espérer de son Cœur.

Toutefois, si nous voulons bénéficier de sa puissante intercession, il nous faut lui adresser des prières ardentes. Or, l'Eglise en a composé d'admirables :

C'est l'*Ave maris stella*, où nous lui jetons ce cri si touchant, si irrésistible pour son Cœur : *Monstra te esse matrem !* Montrez que vous êtes notre mère !

C'est le *Salve Regina*, l'hymne par excellence de la miséri-

corde. Que de fois vous avez dû être émus comme moi, en entendant des voix d'hommes psalmodier cette supplication intense ! Chaque soir, vous aimez à suivre les chers moines de cette illustre abbaye bénédictine, si dévouée à la Reine des Ermites, lorsqu'ils se dirigent lentement du chœur à la Chapelle des Grâces. A peine s'y sont-ils engouffrés que le cantique éclate, grave, harmonieux, et l'on croit voir, en l'entendant, toutes les douleurs de la terre passer aux pieds de Notre Dame et tous les sourires du ciel sur son visage maternel.

Salve Regina ! O Reine! Il est juste, en effet, de nous rappeler votre royauté, votre puissance sur le Cœur du Christ, puisque c'est votre premier titre à notre confiance. Et voici le second :

Mater misericordiæ ! Mère de miséricorde, notre vie, notre douceur, notre espérance, salut !

Et maintenant que nous avons rappelé vos titres, voici les nôtres : ce sont nos misères.

Nos titres, ce sont les cris que nous poussons vers vous, pauvres enfants d'Eve, du fond de notre exil. Nos titres, ce sont nos soupirs, nos gémissements, nos pleurs, du fond de cette vallée de larmes.

Enfin, voici la conclusion, notre demande unique : Tournez vers nous, ô notre avocate, vos yeux miséricordieux, et montrez-nous, après cet exil, Jésus, le fruit béni de vos entrailles, ô clémente, ô miséricordieuse, ô douce Vierge Marie !

La grande grâce dont nous avons besoin, c'est le salut. Mais n'admirez-vous pas de quel mot exquis, charmant, le *Salve Regina* l'exprime : Montrez-nous Jésus ! Jadis les gentils dirent à l'apôtre saint Philippe : « Nous voulons voir Jésus : *volumus videre Jesum.* » Ah ! nous aussi nous voulons voir Jésus ! Voir Jésus, c'est le grand besoin de l'humanité ! Voir Jésus, c'est la joie suprême ! Mais nous ne nous adresserons pas à saint Philippe, pour obtenir cette faveur. Nous la demanderons à Marie.

Allez donc à la Miséricorde, vous les pauvres pécheurs, qui ne verrez jamais Jésus, si vous ne faites pénitence. Allez à Marie, elle est le refuge des pécheurs : *Refugium peccatorum, ora pro nobis.*

Allez à la Miséricorde, vous les tristes qui pleurez ici-bas et qui ne serez bien consolés qu'en voyant Jésus au ciel ; allez à

Marie : elle est la consolatrice des affligés : *Consolatrix afflictorum, ora pro nobis.*

Allez à la Miséricorde, vous qui désirez avancer dans l'amour de l'Eucharistie et du Sacré Cœur. Notre Dame du Cénacle, Notre Dame du Sacré Cœur, vous apprendra le grand art de bien communier.

Allez à la Miséricorde, vous qui tremblez aujourd'hui pour l'Eglise notre mère et qui souffrez de la voir persécutée.

Marie a toujours exterminé les hérésies et changé les attaques des impies en victoires pour l'Epouse du Christ. La barque de Pierre est assaillie non seulement par les orages, mais encore par des forbans d'enfer, pires que les musulmans du XVIe siècle. Courage ! Pie X prie, comme jadis Pie V. Prions avec lui, invoquons l'Auxiliatrice des chrétiens, et nous verrons bientôt une nouvelle victoire de Lépante, un nouveau triomphe de Notre Dame du Sacré Cœur.

AINSI SOIT-IL.

Après ce beau discours, la foule se répand sur l'esplanade. Le spectacle devient féerique. La ville est illuminée. Sa ceinture de forêts et la couronne de montagnes qui lui forment un diadème tracent un cadre noir autour de ses maisons et rendent plus vifs les feux multicolores de l'embrasement général. Les détonations de la poudre, les harmonies de la fanfare se mêlent au son des cloches, au chant des cantiques, aux allegros de la chorale. Un admirable feu d'artifice achève de soulever l'enthousiasme.

CHAPITRE VI

JOURNÉES DES LUNDI 20 ET MARDI 21 AOUT

Les diverses sections. — Le Sodalentag. — La proclamation des vœux. — La musique au Congrès.

Il serait fastidieux de suivre d'heure en heure les travaux et les fêtes multiples et simultanées du Congrès. Nous préférons grouper sous des chefs communs les faits de deux dernières journées.

Les rapports de la Section française, qui fut d'emblée la plus importante, se trouvent dans ce livre. Il n'en est pas ainsi des documents de langue étrangère. Il convient pourtant de ne pas les passer complètement sous silence.

SECTION ITALIENNE

Dès le premier jour du Congrès, l'Italie, par la bouche éloquente du professeur Ant. Burri, nous apportait le salut du Vatican et proclamait chaleureusement que le Congrès d'Einsiedeln était la continuation des fêtes de Rome de 1904. Elle entendait prendre une part active à notre Assemblée internationale.

Improvisée à la hâte, la section d'Italie a obtenu de bons résultats. La lecture et la discussion des rapports furent pleins d'entrain et d'animation.

Présidées par Mgr Giannuzzi, les séances auxquelles prirent part, comme assesseur, le professeur Ant. Burri, et, comme secrétaire, le chanoine Clino Crosta, de Côme, furent très intéressantes.

Citons, parmi les travaux présentés, celui de Mgr Caputo, nonce apostolique en Bavière, celui de M. Barlassena, de Tu-

rin. La comtesse Ledóchowska, qui déjà avait lu en séance plénière, le samedi 18, un rapport sur Marie et l'évangélisation des Noirs, présenta, en italien, un mémoire sur Marie et l'Afrique ; M. Philippe Tolli lut quelques pages sur le Jubilé sacerdotal de Pie X.

Comme toutes les autres sections, les Italiens voulurent aussi envoyer au Vatican un télégramme, en témoignage d'obéissance aux derniers actes du Souverain Pontife sur la discipline ecclésiastique.

En voici la traduction :

A SA SAINTETE PIE X

Section italienne, Congrès marial Einsiedeln, humbles sentiments, incomparable attachement, obéissance sans limites aux prescriptions pontificales sur action, doctrine, discipline catholiques, implore bénédiction apostolique.

GIANNUZZI, *président.*
CANONICO CROSTA, de Côme, *secrétaire.*
Professeur BURRI, *assistant.*

Sa Sainteté daigna répondre à ce télégramme. Elle disait, par l'intermédiaire du Secrétaire d'Etat : Sa joie de constater les nobles sentiments qui animaient la Section italienne du Congrès, et Elle accordait affectueusement la bénédiction apostolique.

Ce qui signalera ce Congrès marial, parmi tous les précédents, et ce qui en fait l'importance, c'est d'avoir pris la résolution d'organiser un *Comité permanent international* pour les futurs congrès.

A la Section italienne, la chose fut examinée dans la première et la dernière session avec beaucoup d'intérêt, et les conclusions furent conformes aux résolutions des autres sections.

Outre les membres déjà nommés, ont pris part à ces délibérations M. Rottigny, de Vicence, le Recteur du Séminaire du Borgo San Dominico et d'autres. Tous mirent une grande délicatesse et une attention très soutenue à discuter ce point si nécessaire et si vital. Cette section formula les quatre résolutions suivantes :

1° Sur le rapport de Mgr Caputo, nonce apostolique en Bavière, le Congrès émet le vœu que, pendant le mois de mai, on prépare les fidèles à solenniser *partout* le mois de juin en l'honneur du Sacré Cœur, afin de conduire les âmes *Ad Jesum per Mariam.*

2° Sur le rapport de la comtesse Ledóchowska, la Section italienne exprime le vœu que, dans les églises et les familles, on applique le troisième chapelet du Rosaire, une fois par semaine, à la conversion de tous les idolâtres.

3° Sur le rapport du professeur Clino Crosta, chanoine de la cathédrale de Côme, elle désire qu'on recommande aux fidèles la récitation quotidienne de l'*Angelus* ou du *Regina Cœli*, selon le temps.

4° Sur le rapport du commandeur Philippe Rolli, elle demande que le Congrès international donne son adhésion et s'associe solennellement à la joie et aux fêtes du prochain jubilé sacerdotal de S. S. Pie X.

SECTION POLONAISE

Elle est présidée par Mgr Kulinski, évêque de Kielce, assisté d'un chanoine de Varsovie, du chevalier de Bartynowski, de la comtesse Mycielska et de quelques autres personnages influents. Ils font connaître leur désir que le programme des futurs congrès soit toujours communiqué longtemps d'avance aux évêques de Pologne et que des réunions nationales ou régionales soient tenues pour préparer et étudier les questions qui seront soumises aux délibérations de l'assemblée internationale.

En leur nom, Mgr Kulinski adresse au Saint-Père ce télégramme :

Poloni, in cœnobio Eremitarum ad laudes Reginæ suæ decantandas in cœtu Mariano congregati, Sanctitati Vestræ hommagium amoris filialis devotionisque fidelissimæ offerunt, immunitatem sedis Petri a Deo deprecantes.

La réponse de Rome fut :

Saint Père a beaucoup agréé hommage des Polonais réunis

dans le sanctuaire de la Sainte Vierge, et, comptant sur leurs prières. Il les bénit de tout cœur.

Cardinal MERRY-DEL-VAL.

SECTION ESPAGNOLE

Parmi les plus ardents et les plus éloquents congressistes de la section espagnole, il convient de mentionner les RR. PP. Dueso et Postius, l'un directeur, l'autre rédacteur de l'*Iris de Paz*, revue hebdomadaire qui est, pour l'Espagne et les Amériques, l'organe officiel du Congrès. Avec eux, nous avons eu la satisfaction de voir le R. P. Eguia, S. J., de la résidence de Bilbao, et le R. P. Remigio Vilarino, S. J., directeur du *Messagero*. Nous saluons avec joie l'ancien président de la Jeunesse catholique de Madrid, D. Mariano Barsi, D. Pino Ramos, curé-archiprêtre de Puebla de Montalbau, et D. Luis Ortuzar, curé de Santiago de Bilbao, avec son compagnon D. Francisco Vidal, représentant de l'archiconfrérie.

Nous pouvons ajouter ici les noms de quelques délégués de l'Amérique : le P. Arèche et D. Albino Formaini, jeune prêtre de la République Argentine, et surtout l'éminentissime évêque de Puebla, et le R. P. Lacombe.

Voici les principales résolutions arrêtées dans les séances de cette section :

I. — On annoncera les congrès un an avant leur célébration, eu égard à l'Amérique.

II. — L'Espagne, le Portugal et l'Amérique désirent que le Congrès marial de 1910 soit célébré à l'immortelle Saragosse.

III. — Ils demandent avec instance la proclamation dogmatique de l'Assomption de Notre Dame en corps et en âme.

IV. — La section hispano-américaine désire que tous les congrès marials, tous les orateurs, tous les écrivains s'appliquent à inculquer la vérité consolante et très utile de la médiation universelle de Marie.

V. — Elle souhaite ardemment un Office particulier en l'honneur de la maternité humaine de la Sainte Vierge.

VI. — Pour entretenir la dévotion aux âmes du Purga-

toire, elle recommande aux fidèles les jubilés marials, accordés à l'instar du jubilé de la Portioncule, et sollicite du Saint-Siège une nouvelle indulgence générale, en forme de jubilé, *toties quoties*, pour la fête de l'Immaculée Conception, dans toutes les églises publiques où il existe de pieuses associations de la Sainte Vierge.

VII. — Elle voudrait que, dans les thèmes du prochain Congrès marial, on mît la rédaction par concours d'un petit catéchisme marial, comprenant la doctrine de l'Eglise sur la Sainte Vierge, savamment amplifiée.

VIII. — Elle souhaite qu'on n'autorise pas l'institution de nouvelles associations là où il en existe de similaires ; que l'on réduise les associations qui ont un but analogue, qu'on s'occupe moins de créer de nouvelles confréries que de conserver et ranimer les anciennes, qui sont enracinées le plus dans l'estime des peuples, et en général les plus favorisées par les Souverains Pontifes, par les évêques ou portent un caractère social.

Considérant l'importance universelle de l'Archiconfrérie du Cœur Immaculé de Marie pour la conversion des pécheurs, qui rassemble tant de millions d'associés dans l'univers, la Section espagnole désire vivement que l'on obtienne des statuts généraux à l'exemple de ceux qui furent accordés pour l'Apostolat de la Prière, afin que leur établissement et leur fonctionnement soit plus uniforme et plus stable.

Dans les congrégations mariales d'étudiants, on doit exciter les jeunes catholiques à étudier les principaux problèmes du jour, les encourager dans l'art d'écrire, afin qu'ils propagent les saines doctrines, avec la permission et l'approbation de leurs directeurs.

IX. — La Section espagnole soutient qu'on ne doit ni attaquer ni combattre les traditions mariales devant les simples fidèles, sans permission de l'autorité ecclésiastique. On doit respecter celles qui ont été démontrées solidement ou épurées par une critique raisonnable et chrétienne ; rendre publiques les traditions fondées sur des faits historiques nationaux, quelque surnaturel qu'en soit le caractère. Dans les prédications mariales, que l'on garde les prescriptions du cinquième Concile de Latran, celles du Concile de Trente et les commandements postérieurs des Souverains Pontifes relatifs aux apparitions, miracles et indulgences.

X. — Elle recommande à toutes les associations mariales et à tous les catéchistes de propager l'usage des scapulaires approuvés, la récitation du Saint Rosaire en toutes ses formes et en famille particulièrement ; les neuvaines des mystères et des invocations de la Sainte Vierge ; la pratique du mois de Mai, but principal des associations dédiées au Cœur de Marie, la prière de l'*Angelus* et les trois *Ave Maria* le matin et le soir, comme un moyen pour conserver la pureté de la jeunesse, et l'aggrégation aux confréries de la Sainte Vierge.

Elle conseille à cette fin la célébration de pieuxpèlerinages, et, pour les rendre plus faciles, la rédaction d'un guide aux divers sanctuaires. Les organisateurs doivent engager tous les pèlerins à la réception des Sacrements.

XI. — Elle conseille de favoriser la dévotion au glorieux patriarche saint Joseph, si étroitement unie à la dévotion de la Sainte Vierge, et si propre à porter remède aux maux de la famille et du prolétariat. Pour cette même raison, elle veut que les congrès catholiques ouvriers soient célébrés sous le patronage de saint Joseph.

XII. — Considérant qu'une association internationale de la Presse mariale facilitera les rapports des écrivains qui travaillent au rétablissement du royaume social de Jésus-Christ par Marie, rendra plus rapide la diffusion de leurs idées, projets et entreprises, plus large leur méthode d'information, plus attrayante la lecture de leurs revues, la Section espagnole propose de nommer un comité international chargé d'élaborer les statuts et règlements de l'association, qui seront soumis aux directeurs de toutes les revues, de fonder un organe international qui rendrait compte du mouvement intellectuel et bibliographique de l'univers, servirait de lien entre les comités nationaux et près duquel chaque pays aurait son représentant. Les membres de la Presse portugaise présents aux délibérations adhèrent unanimement à ces vœux.

SECTION ALLEMANDE

La Section allemande s'est distinguée par les travaux sur les congrégations mariales d'hommes qui jouent un rôle si prépondérant dans le mouvement religieux et social.

Le dimanche 19 août, à la messe de 8 heures 3/4, le profes-

seur dom Romuald Bauy, religieux de l'abbaye d'Einsiedeln, prononce dans la Basilique un splendide sermon sur Marie : 1° *copie* de son divin Fils, par sa puissance, sa beauté et sa bonté ; 2° notre *modèle* dans la vie intérieure et extérieure.

A 2 heures, s'ouvre le neuvième *Sodalentag*.

Le *Sodalentag*, ou journée des congrégations, est une institution déjà ancienne. Le premier eut lieu à Salzburg (1896) ; le deuxième, à Vienne (1897); le troisième à Altœtting (Bavière (1899), où quinze mille hommes furent réunis ; le quatrième à Mariazell (1900) ; le cinquième à Fribourg (1902) ; le sixième à Mannheim (1902); le septième à Cologne (1903) ; le huitième à Rome (1905). Depuis 1902, ces réunions furent exclusivement allemandes.

Le *Sodalentag* de cette année se distingue par des ordres du jour nouveaux et un caractère pratique. Chaque séance se commence et se termine par le chant d'un cantique à la Très Sainte Vierge. Chaque rapport entraîne une résolution, rédigée par le président, Mgr Mœhler, de Ratisbonne, remarquable par sa netteté, son expérience et sa connaissance des hommes et des choses.

Citons les noms : 1° des vice-présidents, M. le chanoine Dr Schœpfleutner, représentant des cardinaux de Vienne et de Salzburg, et Mgr Sutter, curé de Bischofszell ; 2° du secrétaire, M. Hoffmann, d'Augsbourg.

La réunion commence par l'*O Sanctissima*. Neuf évêques sont présents ; la presse a sa table garnie.

Mgr Mœhler prend la parole. Il salue Nos Seigneurs les Evêques et le Prince Abbé, exprime sa joie de voir en ces murs toutes les congrégations mariales allemandes, et applaudit à l'enthousiasme des habitants qui ont décoré jusqu'aux *plus petits coins des plus petites maisons*. Il remercie Mgr Sutter, curé de Bischofszell, en Thurgovie, qui a amené les congrégations suisses, et offre ses hommages aux prélats délégués de Vienne, Prague, Munich et des autres villes de l'Allemagne. Il termine par un acte de reconnaissance profonde envers le Pape Pie X, qui s'est vivement intéressé au Congrès d'Einsiedeln.

L'abbé Brucker fait connaître son projet de formation d'un Comité international des *Congrégations*, qui s'occupera spécialement des intérêts des adhérents de chaque langue et publiera un organe central. Il adresse un merci tout cordial aux jeunes étudiants de tous les Etats venus au Congrès et regrette de ne pas voir de congréganistes français.

Un congressiste, originaire du royaume de saint Wenceslas et Tchèque de nationalité, rappelle que Prague, la capitale du royaume, compte la plus ancienne congrégation mariale d'hommes. En effet, la congrégation de Prague a été fondée en 1574, par le B. Campian, de la Compagnie de Jésus, mort martyr en Angleterre, sous le règne de la cruelle Elisabeth.

M. le chanoine Dr Schœpfleutner, représentant du cardinal-archevêque de Vienne et des cinquante congrégations de la ville impériale, prononce une allocution remarquable et vigoureuse, et encourage les congressistes de tout l'univers à faire la guerre au Prince des ténèbres, dont nous pouvons, grâce à Marie, être toujours vainqueurs.

Le P. Léonard Hugener, O. S. B., président de la Congrégation d'Einsiedeln, expose le devoir qui incombe à ses congréganistes « d'être la garde d'honneur de Notre Dame de la Forêt Sombre », et montre Marie secours de ceux qui veulent réagir contre le faux esprit chrétien.

Le P. Casinius, de Munich, O. C., traite de l'*importance des congrégations* pour les individus et la société de notre temps.

Le R. P. Harasser, de la Compagnie de Jésus, résidant à Vienne, directeur du bureau central de renseignements, engage à développer les congrégations au dedans et au dehors ; le P. Roesler, Rédemptoriste, nous entretient de la lutte contre la corruption des mœurs de notre époque ; le président de la Congrégation mariale, professeur de l'Université de Fribourg en Brisgau, insiste sur la direction spéciale des congrégations d'étudiants, et sur leur vie dans les écoles secondaires et supérieures.

Parmi les quatre-vingts congréganistes de Bavière se trouvait le prince de Saxe.

A 5 heures, Son Altesse Royale fait un sermon sur le triomphe du Christ et de Marie dans l'Eglise catholique.

Le soir, cinquante confesseurs suffisent à peine, dans l'immense Pénitencerie, à l'audition des pénitents.

Le lendemain, à 6 heures, la communion générale est donnée par Mgr Mœhler. L'allocution est faite par le R. P. Gaudentius, O. C., sur l'*importance des congrégations dans les temps actuels;* elle est suivie de la rénovation de la consécration à Marie.

A 8 heures ½, à la basilique, le R. P. Furger, supérieur de Bosel dans le Tyrol, religieux de la Société du Très Saint Sacrement, fondée par le P. Eymard, parle de Marie et du Saint-Sacrement de l'autel.

A 9 heures ½, la deuxième réunion générale se tient dans la salle des Princes.

Prennent la parole : M. Delabar, de Saint-Gall ; le R. P. Harasser, S. J., de Vienne. Résolutions pratiques à prendre pour la conduite des congrégations, tel fut le sujet de leurs discours.

A 2 heures, à la basilique, a lieu le sermon de Mgr Sutter, sur : *Mater dolorosa.*

A 4 heures ½, à la salle des Princes, le R. P. Roesler, O. S. B., de Mautern en Autriche, traite de l'influence de Marie et des congrégations sur les bonnes mœurs. — Le P. Harasser conseille la création d'un bureau central de renseignements pour les diverses congrégations. Son avis est adopté. — Le P. Hugener d'Einsiedeln fait un rapport sur les congrégations d'académies et d'étudiants. — Le décès de Mgr Ignace de Senestrey, évêque de Ratisbonne, est annoncé à l'issue de la séance.

A 8 heures, M. le professeur Meyenberg, de Lucerne, chanoine de la collégiale Saint-Léger, un des orateurs sacrés les plus distingués de Suisse, montre en Marie le modèle du courage contre le péché et contre les difficultés extérieures et intérieures. Sa conclusion est que tout congréganiste doit déployer une pareille énergie.

1. Le Sodalentag allemand d'Einsiedeln fonde un *Office central* pour les congrégations mariales de langue allemande, et prie la rédaction de la *Correspondance des Congrégations*, rue

de Casinius, 12, à Vienne, d'accepter le travail et la peine qui en sont l'apanage. Il est fort recommandé aux congrégations et aux congréganistes de s'abonner à cet organe ou à toute autre revue mariale.

2. Le Sodalentag d'Einsiedeln exprime le vœu que, selon la proposition de M. Grœber à l'assemblée des catholiques de Mannheim, il y ait désormais, à l'occasion d'autres congrès, des assemblées indépendantes des congrégations, qui aient leurs réunions privées en même temps.

Pour 1907, Sinz-sur-le-Danube sera probablement choisi.

3. Chaque diocèse est prié d'envoyer, jusqu'à Pâques de 1907, une statistique complète de ses congrégations à l'Office central de Vienne.

4. Le Sodalentag appelle l'attention de tous les congréganistes sur la situation difficile de la jeunesse des classes moyennes et ouvrières, et recommande la fondation, dans les villes et les campagnes, de congrégations de jeunes gens et aussi de sociétés de jeunes gens, à diriger selon l'esprit des congrégations.

Il voit dans ces sociétés un moyen de préserver la jeunesse studieuse des dangers présents, et recommande par suite un soin particulier des congrégations d'étudiants fondées dans les écoles moyennes et supérieures. Il faut les diriger dans un esprit d'action sociale et charitable, et les former par une instruction religieuse apologétique, par des soirées académiques de discussion et la participation aux conférences de Saint-Vincent de Paul.

5. Il est désirable que les congrégations s'unissent en groupes diocésains, tout en conservant leur autonomie personnelle.

6. Le Sodalentag recommande aux congrégations de donner leur appui personnel et collectif aux unions catholiques de la Presse, et de la soutenir par des abonnements aux publications quotidiennes, par des insertions, et particulièrement par la collaboration et l'envoi de rapports intéressants.

7. Le Sodalentag recommande à tous les rangs de la société de combattre, en particulier et en public, par la parole et l'image, le progrès de la corruption des mœurs.

Le rapport remarquable du P. Rosier, O. S. B., sur « Marie

et le mouvement en faveur des bonnes mœurs » ne devrait pas simplement être publié par le compte rendu du Congrès, mais par les feuilles périodiques et quotidiennes de la Presse.

8. Les congréganistes doivent exercer une action charitable et compatissante ; l'entrée ou la fondation des Sociétés de Saint-Vincent de Paul leur est spécialement indiquée.

9. Ils doivent aussi avoir sérieusement à cœur d'être toujours plus actifs pour la collecte du denier de Saint-Pierre, et de témoigner leur amour et leur fidélité au Saint-Père par des offrandes généreuses.

10. Ces résolutions ne doivent pas être simplement promulguées par la presse des congrégations, mais par tous les journaux catholiques des cercles les plus éloignés.

***

M. le conseiller national Grœber, dont il est question à la résolution 2, a envoyé au nom du Congrès catholique d'*Essen* un télégramme ainsi conçu :

A Sa Grandeur Mgr le Prince Abbé Dr Thomas Bossart,
Einsiedeln.

Unis dans la piété et l'amour envers la Très Sainte Mère de Dieu avec le Congrès marial international d'Einsiedeln, la 53e assemblée générale de l'Allemagne catholique à Essen envoie au Congrès son salut le plus cordial avec le souhait sincère d'un succès brillant et riche en bénédictions.

Signé : Grœber.
Baron de Twickel.
Giesberts.

A la séance de 9 heures, le mardi, M. le doyen Stoïk, de Baden, expose l'état des congrégations sacerdotales; dans l'archidiocèse de Fribourg en Brisgau, mille prêtres en font partie. — Le P. Harasser donne un aperçu général sur la littérature des congrégations ; lui-même est rédacteur d'un journal des congrégations de Vienne, intitulé : *Sous la bannière de Marie.* — M. le président Riedmüller Augsburg lit un travail sur les congrégations d'hommes et de jeunes gens. — Puis, Mgr Mœhler fait un éloquent appel en faveur de l'œuvre si nécessaire du Denier de

Saint-Pierre. Il remercie les congréganistes de leur assiduité et de leur bon ordre. — Le premier vice-président exprime aussi sa gratitude à Mgr Mœhler pour sa direction prudente et forte, et Mgr Raymond Wetzhammer, archevêque de Bucharest, après une allocution pleine de cœur, donne à l'assemblée la bénédiction épiscopale. Le chant du *Te Deum* termine la séance à midi.

En réponse à un hommage au Souverain Pontife, Mgr Mœhler reçoit le télégramme suivant :

Le Saint-Père, en félicitant les congrégations mariales allemandes du zèle avec lequel elles ont suivi les discussions en l'honneur de la Très Sainte Vierge, leur envoie de tout cœur la bénédiction apostolique, afin qu'elles exécutent leurs résolutions d'autant plus fortement et courageusement.

Cardinal MERRY DEL VAL.

SÉANCE DES VŒUX

A 2 heures, c'est la grande séance. L'abbé Croisier, maître des cérémonies, qui a, ce matin, assumé la fatigue de lire un rapport très important du P. Delattre, sur les fouilles faites à Carthage en 1905 et sur les découvertes très curieuses au point de vue du culte marial en cette ville détruite, a tout préparé quand même pour le bon ordre.

On avait songé à tenir cette assemblée plénière dans la salle des Princes.

Elle ne suffit plus. Il est difficile d'évaluer les foules immenses réunies en ce moment à Einsiedeln. C'est par milliers que les auditeurs viennent à la cérémonie.

Aussi a-t-on choisi la basilique. Elle est comble. Il y a là huit mille personnes, appartenant à vingt-deux nationalités diverses. Leurs orateurs vont s'exprimer en huit langues différentes.

Loquebantur variis linguis magnalia Dei.

Les sièges des évêques et prélats sont au milieu de la nef. Une petite chaire placée au bas du chœur permet aux orateurs de lire sans fatigue.

La draperie rouge, qui sert de fond à la splendide chaire blanc et or, s'écarte pour livrer passage à Mgr Bauron.

A lui l'honneur de proclamer la longue liste des vœux adoptés par les différentes sections, encouragés par les évêques, et qui seront soumis à l'approbation du Souverain Pontife.

Le secrétaire général lit la déclaration suivante, signée de tous les évêques :

Episcopi Helvetiæ, ad Monasterium Einsieldense congregati, amplissimis laudibus zelum Congressus Marialis, a cunctis nationibus hic celebrati, prosecuti sunt : iidem Celsissimi ac Reverendissimi Præsules supremo Apostolicæ sedis judicio postulata a Congressu emissa remittentes, quoad eorum meritum et opportunitatem, hoc unum votum enixe exprimunt, ut cultus scilicet Deiparæ Virginis a præsenti Einsieldensi Cœtu, feliciter fausteque emenso, magis magisque in dies augeatur.

Die 21 augusti 1906.

Les Evêques de la Suisse, assemblés au monastère d'Einsiedeln, ont encouragé de leurs approbations et de leurs louanges le zèle des membres du Congrès marial international, célébré dans la même ville, et, en même temps qu'ils présentent au Siège Apostolique les vœux émis par le Congrès, afin qu'Il juge de leur valeur et de leur opportunité, ils formulent ardemment le souhait que le présent Congrès d'Einsiedeln, si heureusement terminé, serve à accroître de jour en jour le culte de la Bienheureuse Vierge Marie, Mère de Dieu.

Einsiedeln, le 21 août 1906.

Mgr Bauron proclame ensuite les vœux ainsi approuvés de la section française.

SECTION FRANÇAISE

PREMIER BUREAU

1° Entendu le rapport de la marquise d'Auray de Saint-Pois sur la *Royauté universelle de Marie*, le Bureau émet le vœu qu'il plaise à Sa Sainteté de consacrer solennellement l'univers à la Très Sainte Vierge, sous le vocable de *Reine de l'univers*, d'établir une fête de la Royauté universelle de Marie avec Office et Messe servant de clôture aux exercices du mois de Marie.

Ce vœu a déjà été acclamé à Fourvière, à Fribourg et à Rome.

2° Entendu le rapport de M. l'abbé Guillaumont, missionnaire apostolique, sur *Marie, gardienne de l'Eglise*, le Congrès émet le vœu :

Que le Souverain Pontife consacre le genre humain au Cœur Immaculé de Marie, comme Léon XIII l'a fait pour le Sacré Cœur en 1899 ;

Que, jusqu'à ce que le Souverain Pontife ait fait cette consécration, les congressistes s'emploient à faire signer autour d'eux la supplique qu'a rédigée M. le curé de Notre-Dame des Victoires et que Mgr Richard, archevêque de Pais, l'a autorisé à présenter à la signature des fidèles.

3° Entendu le rapport de Mme la comtesse Ledóchowska sur le *Culte de Marie en Afrique et les Œuvres de la Société de Saint-Pierre Claver*, le Congrès émet le vœu :

Que le clergé prenne connaissance de la Société auxiliaire des Missions d'Afrique, favorise les vocations de cet institut, surtout parmi les femmes, et les cotisations de 2 francs, ou les abonnements au Bulletin mensuel intitulé : *L'Echo d'Afrique.*

4° Entendu le rapport de M. H.-M. Gebhard sur *la Dévotion du Saint Esclavage* au point de vue dogmatique, le Bureau acclame le vœu : Qu'il plaise à Nos Seigneurs les Evêques et aux membres du Congrès de recommander et de répandre la dévotion mariale d'après le B. Grignion de Montfort, surtout par la diffusion et l'explication de son *Traité.*

5° Entendu le rapport du R. P. Larousse sur *l'Archicon: frérie du Cœur agonisant de Jésus*, le Bureau acclame le vœu - Plaise aux Evêques de louer cette archiconfrérie, en faveur des cent quarante mille mourants quotidiens, comme moyen d'honorer les douleurs de la Très Sainte Vierge et de son divin Fils et d'en appliquer les mérites aux agonisants, de la recommander au clergé et de la signaler à la bienveillance du Saint-Siège.

6° Entendu le rapport de l'abbé Clément sur *la Diffusion de la parfaite consécration à Jésus par Marie*, le Bureau acclame le vœu que les prêtres répandent parmi les fidèles la dévotion mariale du B. de Montfort.

7° Entendu le rapport du P. Jean-Baptiste sur *les trois Ave Maria et la vie chrétienne*, le Bureau émet le vœu : Que les fidèles adoptent cette dévotion et que les revues chrétiennes la recommandent à l'instar des grandes dévotions envers la Mère de Dieu.

8° Entendu le rapport de dom Augustin Blachut sur le *Recueil des Traditions mariales des chanoines réguliers de Latran, en Pologne*, le Bureau acclame le vœu : Qu'il plaise au Comité exécutif d'appuyer les chanoines réguliers auprès du Saint-Siège, s'ils demandent la béatification de Stanislas Casimirien.

9° Entendu le rapport du R. P. Joseph Masquilier, Rédemptoriste, directeur de la *Revue de l'Adoration réparatrice*, église Saint-Joachim, à Rome, rappelant le vœu du Congrès de Rome sur la dévotion à saint Joachim et à sainte Anne, acclame le vœu : Plaise aux Evêques de recommander aux fidèles et surtout aux enfants de Marie d'unir dans leur piété filiale les noms bénis de saint Joseph, de sainte Anne et de saint Joachim.

10° Entendu le rapport de Mgr Bauron, rappelant que le Congrès de Fourvière demanda, par la bouche de trente-cinq cardinaux, archevêques et évêques, que des hommages spéciaux fussent autorisés en l'honneur de Notre Dame de Cana, dont l'intervention en faveur des hommes est la seule mentionnée dans l'Evangile, le Bureau émet le vœu qu'une fête soit établie avec office et messe, sous le vocable de Notre Dame de Cana.

11° Entendu le rapport de M. J. Barjeaud, curé d'Auriac (Dordogne), et celui de M. Pitel, chapelain de Montligeon (Orne), sur *Marie, Reine et secours des âmes du Purgatoire*, le Bureau acclame le vœu déjà approuvé par plus de cent évêques :

Plaise à la Sacrée Congrégation des rites d'ajouter aux litanies lauretanes l'invocation : *Regina Purgatorii, ora pro nobis.*

12° Entendu le rapport de M. Faurax, protestant contre les attaques de M. Ulysse Chevalier, relatives à la maison de Lorette, les prêtres présents expriment à l'unanimité le vœu, acclamé par tous les auditeurs, qu'un blâme formel soit infligé pour sa thèse dissolvante à M. Ulysse Chevalier, et que les Facultés théologiques ne soient plus ouvertes pour l'enseignement aux professeurs de telles doctrines.

13° Entendu le rapport de M. le chanoine Mauri sur les *hymnes, séquences* et *antiennes mariales, traduites en vers français*, le Bureau émet le vœu que ces poésies soient répandues parmi les fidèles.

14° Entendu le rapport de M. Ignace-Martin Padovani sur *la Réparation des blasphèmes envers Marie*, le Bureau acclame le vœu que la Ligue réparatrice établie à l'Ile Rousse, en Corse, soit propagée parmi les fidèles.

***

Mgr Mœlher proclame les résolutions de la section allemande :

1° Considérant les paroles du Bref autographe de S. S. Pie X, adressé aux promoteurs : « *Votre intention est de graver plus profondément dans les âmes, avec la piété envers Marie, la fidélité au Saint-Siège et à Nous* », le Congrès marial international d'Einsiedeln recommande : *a*) à tous les directeurs des congrégations et confréries mariales, de mettre en évidence dans tous leurs travaux leur *dévouement* et leur *soumission au Vicaire de Jésus-Christ;—b*) à tous les vrais serviteurs de Marie, de combattre tous les écrits qui s'attaquent à l'Eglise et au Pape, et, au contraire, de soutenir fortement et de répandre les publications de la *presse* qui militent en leur faveur ; — *c*) en protestant contre les injustices commises envers la Papauté par la spoliation des Etats de l'Eglise et la rupture officielle de plusieurs nations, le Congrès recommande à tous les dévots de Marie du monde entier de contribuer annuellement, de tout leur pouvoir, au *Denier de Saint-Pierre*, par leurs aumônes et leurs travaux. Il prie les autorités des Congrégations mariales et la presse d'indiquer avec zèle des moyens pratiques d'arriver, dans ce sens, à une organisation générale sous la protection de Marie, reine de l'univers, du Père nourricier de Jésus et de saint Michel.

2° Considérant le zèle que le *B. Pierre Canisius* a toujours montré pour le développement de toutes les confréries mariales et la fréquentation des lieux de pèlerinage, le Congrès marial recommande à tous les pieux serviteurs de Marie : *a*) de prier ardemment la Reine de tous les saints d'obtenir sa prochaine *canonisation ; — b*) de travailler à le faire connaître en lisant et faisant lire nos « *Annales du B. P. Canisius et Voix de Marie Suisse* » ; — *c*) d'appuyer toutes les *œuvres* qui, *sous le patronage de l'Immaculée Conception*, travaillent à la conservation de l'innocence des enfants, à l'union des dissidents et à l'apostolat par la presse mariale surtout.

3° Considérant l'espoir formulé par l'immortel Pie IX : *Que la proclamation du dogme de l'Immaculée Conception amène le règne d'un seul troupeau sous un seul pasteur*, les décisions de LL. SS. Léon XIII et Pie X, proclamant *Marie : Reine du Très Saint-Rosaire, Mère de la foi et victorieuse des hérésies*, le Congrès marial recommande d'offrir avec ferveur, pour obtenir l'unité parmi les catholiques et le retour des égarés, les prières après la Sainte Messe, le Rosaire du dimanche et du mois d'octobre, la neuvaine de la Pentecôte.

4° Considérant que l'*art* vrai est un moyen d'élever les âmes à Dieu, le Congrès marial recommande : *a*) de prendre à cœur le *motu proprio* de S. S. Pie X, sur la *musique sacrée ;* — *b*) de ne conserver et répandre que des *images de piété* d'art, capables de porter à la piété ; — *c*) de combattre avec outrance toutes les productions qui, sous les apparences de l'art, cachent les tendances les plus pernicieuses pour la ruine de la pudeur.

De plus, le Congrès décide la création de *musées et de bibliothèques marials*, et recommande à l'appui et à l'avancement permanent le premier *Musée marial international* déjà fondé, qui a son siège au Marienheim de Fribourg, Suisse, et sera bientôt accessible au public.

5° Considérant que N. S. P. le Pape Pie X, dans son Bref, a ordonné, d'une manière pressante, « *une plus grande diffusion de la presse et des publications mariales* », le Congrès marial recommande : *a*) d'entrer dans l'*Association universelle de presse mariale*, de la soutenir et de l'étendre ; — *b*) de s'abonner à *la Revue mariale*, organe central qui va être fondé, et de la répandre ; — *c*) d'utiliser le *bureau international de renseignements* sur les questions mariales qui, comme la Revue, aura son siège central au Marienheim de Fribourg, Suisse, et de lui envoyer toutes les nouvelles relatives au mouvement marial.

6° Considérant que la donation parfaite à Marie, telle qu'elle a été recommandée par les Pères de l'Eglise et les théologiens, et si excellemment enseignée par le *B. Grignion de Montfort* dans son *Traité de la vraie Dévotion* et son *Secret de Marie*, est un *moyen* puissant de renouveler le véritable esprit chrétien dans les âmes, les familles et la société, le Congrès marial propose que les écrivains populaires *expliquent ledit traité et le répandent.*

7° Considérant que S. S. Pie X désire la fondation d'une

Ligue des plus zélés serviteurs de Marie de tous les pays, le Congrès marial recommande la fondation de l'*Ordre des Chevaliers de Marie*, qui engage ses membres : *a*) à *se consacrer* entièrement à Marie, selon la méthode du B. Grignion de Montfort, à étudier, pratiquer et *répandre*, par leur action apostolique, les enseignements du *Traité de la vraie Dévotion* : — *b*) à favoriser l'*érection de Congrégations mariales*, dans leur véritable esprit chrétien d'apostolat : — *c*) à être absolument *soumis et dévoués au Pape*, travaillant à la diffusion de ses enseignements, à l'exécution de ses ordonnances et de ses désirs.

8° Considérant que le Bref adressé au Congrès insiste sur l'utilité « *d'aider les pieux fidèles qui veulent visiter les sanctuaires de Marie à se rendre en pèlerinage aux lieux les plus célèbres* », le Congrès marial recommande les *pèlerinages* aux sanctuaires de Marie comme un des moyens actuels les plus utiles d'*expression publique de la foi*, de l'espérance, de la charité, de la piété et de la *pénitence*. Il désire que des pèlerinages spéciaux d'*hommes* soient organisés, et que tous soient faits sous une direction ecclésiastique, de telle manière qu'ils soient un vrai voyage de prières et qu'ils aient un vrai caractère de *mission*. Il recommande aussi une *fédération* de ces lieux de pèlerinage et la composition d'un *guide* approprié.

9° Considérant que le Bref de S. S. Pie X recommande « *de réunir en association, par amour et pour la gloire de l'Immaculée Conception, les dames et les jeunes filles, pour qu'elles s'efforcent de sauvegarder l'innocence des enfants* », le Congrès marial recommande à son tour la fondation de cette association, telle qu'elle a été proposée par la lettre pastorale de S. G. Mgr Deruaz, évêque de Lausanne et de Genève, et approuvée par lui dans ses statuts, le 14 février 1906.

10° Considérant que la dévotion au *Cœur Immaculé de Marie* est en rapport intime avec le culte de l'Immaculée Conception et la Vraie Dévotion du B. Grignion de Montfort, le Congrès marial exprime le vœu que la fête du *Cœur très pur de Marie*, placée au dimanche qui suit l'octave de l'Assomption, soit étendue à tout l'univers et célébrée solennellement ; il recommande aussi l'archiconfrérie érigée sous ce vocable pour la conversion des pécheurs.

11° Considérant que la grandeur de Marie est un des titres de gloire de son Epoux virginal, et que la *dévotion envers saint*

Joseph développe en même temps l'honneur de Marie, le Congrès de Notre Dame des Ermites recommande de promouvoir avec zèle *le culte et la dévotion envers saint Joseph.* (Approuvé par Mgr le Président, le 27 août.)

12° *a*) Le Congrès marial *s'unit*, en parfaite entente, aux *protestations* de la Société allemande de Lourdes, qui a condamné, dans les deux grandes assemblées d'Aix-la-Chapelle et d'Essen, les attaques publiques dirigées contre le pèlerinage de Lourdes par un certain nombre de journaux allemands, ennemis de l'Eglise. Il met en garde contre les diffamations et les faux soupçons dirigés contre Lourdes.

b) Le Congrès marial *rejette l'ouvrage : « Lourdes et les médecins*, par le Dr Félix de Backer, directeur d'un laboratoire de physiologie à Paris. Traduction allemande autorisée, Trêves 1906. » Le traducteur n'a pas indiqué son nom ; l'écrit est publié sans approbation de l'Ordinaire ; il contient des erreurs et des altérations grossières.

c) Le Congrès marial *recommande*, au contraire, avec énergie, la propagande *des vrais écrits et œuvres de Lourdes*, composés conformément à la vérité et approuvés par les évêques. Ils ont pour but de faire croître la vraie piété, de réfuter l'irréligion et l'hérésie, de développer et fortifier la confiance et l'amour envers la Très Sainte Vierge, l'immaculée Mère de Dieu, épouse du Saint-Esprit.

13° Le culte de Marie est un excellent moyen d'éducation. La dévotion envers la Très Sainte Vierge, selon l'esprit du B. Grignion de Montfort, doit donc être envisagée comme affaire capitale dans tout le domaine pédagogique, dans la famille, à l'école, dans les maisons d'enseignement et les réunions sociales.

***

Après la lecture de tous ces vœux, les délégués de chaque nation viennent tour à tour redire à l'immense auditoire leur adhésion aux vœux et résolutions exprimés. C'est ainsi qu'en huit langues différentes les représentants de la France, de l'Allemagne, de la Suisse, de l'Espagne, de l'Italie, du Portugal, de la Pologne, du Brésil et de la République Argentine chantent les gloires de Marie et publient leur dévouement à leur Mère et Maîtresse.

Un Portugais commence. Il s'exprime d'abord en français. C'est un merci chaleureux aux évêques, au Prince Abbé, aux promoteurs, aux bureaux, différents de langues et de physionomie, mais unis de cœur pour louer Marie pendant ces jours inoubliables qui laisseront à tous un grand désir de zèle, une suave impression de piété.

Il demande ensuite la permission de saluer Marie dans sa langue maternelle et termine son discours en portugais.

Suivent les représentants de l'Allemagne, de l'Espagne, de l'Italie, du Brésil, de la République Argentine et de la Suisse, chacun s'exprimant dans la langue de son pays.

Un nouvel orateur se présente. J'avoue ne pas comprendre un traître mot. Je ne peux m'empêcher de m'écrier : « Quelle est donc cette langue ? »

Une excellente dame polonaise me souffle en souriant : « Mais, Monseigneur, c'est notre langue ! c'est du polonais. »

Il est heureux que la Pologne fasse entendre ici sa voix. Elle s'élève, dans ce concert européen, mondial même, pour proclamer, à la face des autres peuples, que, bien qu'opprimée, cette nation reste fille de Marie en qui elle place, plus que jamais, l'espoir de son relèvement.

Deux évêques prennent la parole. C'est Mgr l'Archevêque de Para (Brésil) et Mgr Péri-Morosini, évêque de Lugano.

Le Révérendissime Prince Abbé félicite les congressistes. Il remercie la France des deux belles couronnes offertes à Notre Dame des Ermites et souhaite à tous la couronne de la victoire contre les ennemis du salut, la couronne précieuse de la persévérance.

Le dernier mot de cette séance mémorable doit rester à la France. Le P. Coubé en est l'interprète.

L'âme encore pleine des souvenirs du Congrès Eucharistique de Tournai où il a parlé le dimanche précédent, le cœur débordant des joies et des consolations qu'Einsiedeln lui a procurées, l'éminent orateur montre, dans un vivant tableau, l'immortelle jeunesse de l'Eglise, l'immortelle jeunesse de Marie.

L'Eglise est battue en brèche par une fausse philosophie, une fausse exégèse, une fausse spiritualité, une fausse doctrine

morale, une fausse sociologie. La franc-maçonnerie mène contre elle une guerre acharnée. Les journaux sectaires s'attaquent à l'âme des enfants et du peuple. La libre-pensée combat le dogme et le culte à coups de blasphèmes, de calomnies. Les gouvernements recourent à la force brutale pour violer ses libertés sacrées.

Ils disent l'Eglise vieille, malade, mourante et obligée bientôt de s'administrer à elle-même les derniers sacrements. Vieille ? Non, mais âgée ; elle compte vingt siècles de gloire, de sainteté ; victorieuse des persécutions, elle reste jeune d'une immortelle jeunesse. Malade ? non, car elle vit plus que jamais d'une vie intense, universelle. Ils se promettent de renverser le roc de Pierre. L'Eglise est immortelle comme les montagnes.

Un frisson d'enthousiasme parcourt les groupes lorsque sa voix sympathique et puissante ébranle les voûtes avec ces déclarations : « Les persécuteurs passeront, mais la Vierge, l'Eglise, les moines et les montagnes ne passeront pas.

« Actions de grâces à Pie X, dont l'Encyclique du 10 août, monument de sagesse clairvoyante, vient nous ranimer et nous conduire.

« La prière eucharistique et la prière mariale sauveront la France. »

La voix s'est éteinte qu'elle vibre encore au cœur des Français, qui en tressaillent de confiance et d'allégresse. On dirait qu'il vient de passer sur nos têtes un renouveau d'espoir. C'est la Pentecôte mariale. *Factus est repente de cœlo sonus, tanquam advenientis spiritus vehementis.*

L'orateur espagnol avait raison quand il faisait observer que Marie n'appartenait à aucune nation, qu'elle n'est ni Espagnole, ni Portugaise, ni Allemande, ni Italienne, qu'elle appartient à tous les enfants de l'Eglise catholique.

LA MUSIQUE AU CONGRÈS

Pour être complet, nous donnons la nomenclature des chants et morceaux de musique exécutés aux cérémonies et durant les fêtes du Congrès :

VENDREDI 17

Harmonie *La Concordia*. Directeur : Graetzer.

Durant le cortège :

Parade-Marsch, de Ch. Graetzer, et *Durch Nacht zum Licht* (*Per astra ad astra*), de Lacalle.

A la Basilique.

Veni Sancte Spiritus (harmonisé à quatre voix inégales).

Sub tuum presidium (quatre voix inégales), par le R. P. dom Basile Breitenbach.

Oremus pro Pontifice (quatre voix d'hommes), Cottberger.

Jesu, dulcis memoria (quatre voix d'hommes), R. P. dom Joseph Stamb.

Salve Regina (quatre voix inégales avec accompagnement d'orchestre), de Kempler.

Sur la place.

Le soir, à 8 heures.

Première Sérénade donnée par l'Harmonie *Concordia :*

A) *Ouverture de l'Ile enchantée*, par Zumsteg.

B) *En tandem*, duo de pistons, de Klung.

C) *Aurora-Marsch*, de Unrath.

A) *Cantique Suisse*, de Albéric Zwywig.

B) *L'Etudiant en ballade*, de Sturm.

C) *L'Etoile de la mer.*

SAMEDI 18

A la Basilique.

A la Messe conventuelle : Messe en *mi b* (*Missa in honorem B. V. M. de Loreto*), de Goller, quatre voix inégales.

Offertoire : *Assumpta est*, de D. Gruber.

Au Salut : *Sacris solemniis* (quatre voix d'hommes), de Dikner.

DIMANCHE 19

A la Basilique.

Messe pontificale : Prélude pour orgue, avec accompagnement de cuivres, par Volkmar, arrangé par le R. P. dom Joseph Stamb, premier piston.

Messe solennelle de Georges Zeller (chœur à quatre voix inégales, orgue et orchestre).

Aux Vêpres : Autre prélude (cuivres et orgue), de Volkmar : au *Gloria* des Psaumes (faux-bourdon), de Po.

Hymne : *Iste confessor*, du R. P. dom Basile Breitenbach.

Magnificat (faux-bourdon), du même auteur.

Directeur de la maîtrise : R. P. dom Basile Breitenbach.

Organiste : R. P. dom Joseph Stamb.

Magister choralis : R. P. dom Adelvic Brosy.

Soliste (ténor) : R. P. dom Cyrille Mutti.

Soliste (basse) : R. P. dom Robert Flucler.

SUR LA PLACE.

Deuxième sérénade donnée : 1° Par l'Harmonie *Concordia :*

A) *Salut à ma Patrie*, de Zollner.

B) *Marche triomphale*, de Bohm.

C) *Pendant le défilé* (pas redoublé), de Ringeisen.

D) *Airs de fête* (ouverture), Riesler.

E) *Harmonie-Embraeht* (*Concorde*), de Notz.

2° Par les *Chœurs mixtes*, dirigés par Charles Graetzer :

A) *Le Vaterland.*

B) *O Suisse bien-aimée*, de Dom Basile Breitenbach.

C) *Chant du Pays* (Heimathland), du même.

D) *Par delà la voûte étoilée*, Fr. Abt.

LUNDI 20

A LA BASILIQUE.

Messe en si b, de Rheimberger (quatre voix d'hommes).

MARDI 21

A LA BASILIQUE.

Messe en ré mineur, de Krestchner (quatre voix inégales).

SUR LA PLACE.

Troisième sérénade donnée : 1° Par l'Harmonie *Concordia :*

A) *New Englands finest*, de Clarke.

B) *Serment de fidélité*, de Cyrille Kistler.

C) *Sur le bord du Lac des Quatre-Cantons*, de Kingeisen.

D) *Marche Jubilaire*, de Eberle.

E) *Velksfert ouverture*, de M. Karl.

2° Avec le concours du *Chœur d'hommes*, sous la direction de Joseph Stoikler :

A) *Vineta.*

B) *Cantique à la Vierge.*

C) *Repos du Soir*, de Heim.

MM. les Directeurs des chants à la Basilique, de l'Harmonie *Concordia* et MM. Joseph Suter et Joseph Stoiker méritent les remerciements et les félicitations de tous les congressistes.

CHAPITRE VII

La cérémonie de cloture. — Le discours de M. le chanoine Delmont. — La procession. — La soirée. — Les résultats du Congrès.

Voici que les cloches de la basilique se mettent en branle. Leurs sons puissants, harmonieux, s'en vont au loin solliciter les échos de la vallée.

Sonnez, cloches, sonnez avec amour ! *Ave Maria !* C'est la Pentecôte mariale. Il nous faut une soirée digne de ce beau jour.

L'immense vaisseau de l'église est comble. Ce soir encore la France va dire le mot final.

Les évêques se sont agenouillés sur leurs prie-Dieu, disposés dans le chœur. Le maître-autel s'illumine. Une longue théorie d'enfants de chœur, au large surplis moyenâgeux, s'avance. Ils précèdent Mgr de Coire, crosse en main, mitre en tête, avec tout un cortège de ministres sacrés.

Le salut commence. Ah ! ces chants bénédictins, que puis-je en dire ?... C'est une musique religieuse qui ravit l'âme. L'effet produit dépasse tout ce qu'on peut imaginer.

Soudain, à un *forte*, où les orgues proches et la chorale qui s'y trouve ont donné la mesure de leur puissance, succède un *pianissimo* lointain, si lointain qu'on croirait que l'orgue et les voix tombent..., je ne sais d'où, des voûtes les plus distantes, du ciel peut-être où les chœurs angéliques répondent aux voix de la terre et acclament leur Souveraine.

M. le chanoine Delmont, professeur à l'Université catholique de Lyon, monte en chaire.

Pendant une heure, il tient en suspens l'auditoire le plus nombreux, le plus varié que jamais orateur ait eu devant lui.

Son discours est une page magistrale qu'il faut lire tout entière. En face de ce public d'élite, de ces congressistes de toutes les nations qui, depuis plusieurs jours, discutent savamment, à Einsiedeln, toutes les questions relatives à la gloire

de Marie, l'orateur se montre érudit en histoire, en théologie, et clôture dignement ces solennelles assises.

Il nous fait assister à un défilé grandiose. Dix-neuf siècles passent, glorifiant Marie par la voix des simples et des docteurs, par la théologie, la liturgie, la sculpture, la peinture, la musique et la poésie.

Puis, le tableau change. Marie, reconnaissante, magnifie l'Eglise, terrassant les hérésies, suscitant à travers tous les siècles, pour la défense de la foi, des fils pieux et éclairés qui, à l'exemple des membres de ce Congrès marial, s'appliquent à sauvegarder la doctrine à réfuter victorieusement les erreurs, à réprimer les tendances pernicieuses pour nos croyances.

Des milliers d'auditeurs écoutent avec ravissement ces maîtresses paroles. Mais, aujourd'hui, la colossale basilique aurait dû reculer ses murailles. Pourquoi faut-il que tant de pèlerins qui attendent, massés dans les rues, sur la place, n'aient pu les entendre ?

DISCOURS DE M. LE CHANOINE DELMONT

« *Tu lætitia Israël.*
« Vous êtes la joie d'Israël.»

MES SEIGNEURS (1),
RÉVÉRENDISSIME PÈRE ABBÉ (2),
MES BIEN CHERS FRÈRES,

Les paroles triomphantes que les heureux habitants de Béthulie chantaient en l'honneur de Judith, leur glorieuse libératrice, si digne de l'ovation enthousiaste qu'ils lui faisaient

(1) Mgr Raymond Wetzhammer, O. S. B., archevêque de Buckarest.
Mgr Ibarra, archevêque de Puebla de los Angelos, Mejico (Mexique).
Mgr Rego Maja, archevêque titulaire de Nicopolis.
Mgr Dominique Jacquet, O. F. M. cap., archevêque titulaire de Salamine.
Mgr H. Gabriel, évêque d'Ofgdensburg (Amérique du Nord).
Mgr Fidèle Battaglia, évêque de Coire (Suisse), nommé, par le Pape Pie X, président du Congrès.
Mgr Joseph Deruaz, évêque de Lausanne et Genève.
Mgr Joseph Paccolat, évêque titulaire de Bethléem, abbé de Saint-Maurice d'Agaune, en Valais (Suisse).
Mgr Jules-Maurice Abbet, évêque de Sion (Suisse).
Mgr Ferdinand Ruegg, évêque de Saint-Gall.
Mgr Peri-Morosini, administrateur apostolique du Tessin.
Mgr Thomas Kulinski, évêque de Kielce (Pologne Russe).

(2) Le Révérendissime Docteur Thomas Bossart, prince abbé de Notre-Dame des Ermites.

pour la mort d'Holopherne et la fuite des Assyriens, l'Eglise catholique les chante, depuis dix-neuf siècles, en l'honneur de Celle qui, mieux que Judith, a délivré son peuple d'un joug plus redoutable que celui de l'étranger, le joug de l'enfer et du démon : *Tu lætitia Israël.*

Oui, Marie est l'honneur et la joie du nouveau peuple d'Israël, l'Eglise de Dieu, comme elle le prédisait elle-même, avec une infaillible assurance, lorsque, dans son *Magnificat*, elle affirmait que « toutes les générations la proclameraient bienheureuse : *Ecce enim ex hoc beatam me dicent omnes generationes.* »

Voilà dix-neuf siècles que se réalise magnifiquement cette prophétie triomphale, et que les générations qui passent et se succèdent dans le sein de l'Eglise catholique font retentir tous les échos des louanges de Marie.

Est-ce que votre Congrès Marial d'Einsiedeln ne vient pas, après ceux de Livourne, de Turin, de Lyon, de Fribourg et de Rome, de donner au monde le spectacle édifiant, réconfortant, de ce que savent faire, pour les progrès de la théologie mariale, pour les progrès du culte marial, les catholiques de vingt et une nations, Argentins, Brésiliens, Mexicains, Canadiens, habitants des Etats-Unis, Africains, Polonais, Allemands, Autrichiens, Roumains, Suisses, Italiens, Espagnols, Portugais, Belges et Français ?

Marie est vraiment la joie rayonnante de tous les pèlerins d'Einsiedeln et de ses autres sanctuaires, de tous les enfants de son Cœur sacré : *Tu lætitia Israël.*

Aussi a-t-elle répondu, à travers les âges, aux chants d'amour et d'allégresse de son peuple de prédilection, de cette Eglise du Christ, qu'elle aime d'une tendresse presque infinie.

De sorte qu'il y a un mystérieux échange entre la Reine du ciel et ses enfants de la terre, entre l'Eglise et Marie. L'Eglise chante, célèbre, glorifie Marie; et Marie honore, sanctifie, glorifie l'Eglise.

Spectacle saisissant dans sa réalité vivante et sa splendeur historique, que je voudrais, ce soir, dérouler devant vos yeux.

Premièrement, *Glorification de Marie par l'Eglise ;*

Secondement, *Glorification de l'Eglise par Marie :*

Voilà les deux pensées que vous daignerez bénir, ô Notre Dame des Ermites, dans votre gloire et votre bonté onze fois séculaires, afin que mon humble parole ne soit pas trop indigne

de clôturer les magnifiques envolées oratoires, dogmatiques, morales et historiques de ce splendide Congrès marial.

I

La *glorification de Marie par l'Eglise*, mes Frères, a commencé avec les Apôtres.

Ils connaissaient l'auguste Mère du Sauveur, le charme rayonnant de ses vertus, l'incomparable grandeur de ses grâces et de ses privilèges, et l'acte suprême de tendresse accompli pour eux par le divin Maître, en ne prenant pas sa Mère avec lui, dans le ciel, au jour de l'Ascension, et en la leur laissant vingt-quatre années encore pour Reine bien-aimée : *Regina Apostolorum.* Aussi, lorsque, transportés miraculeusement des quatre coins de l'univers auprès de la Vierge mourante, ils eurent recueilli son dernier soupir, qu'accompagnèrent pendant trois jours les plus suaves mélodies célestes ; lorsqu'ils eurent contemplé dans le cercueil de la Vierge, au lieu de sa dépouille mortelle qu'ils voulaient montrer à saint Thomas, des lis et des roses odorantes, ils inaugurèrent en son honneur « ce culte suprême et charmant qui ne connaît au-dessus de lui que l'adoration ».

Dispersés à travers tous les peuples, ils portèrent partout le nom de Marie avec celui de Jésus, et apprirent à tous les fidèles à répéter ces paroles si simples et si expressives du Symbole des Apôtres : « Je crois en Dieu, le Père tout-puissant..., et en Jésus-Christ, son Fils unique, qui est né de la Vierge Marie : *natus ex Maria Virgine.* »

C'en sera assez, mes Frères, pour que cette profession de foi, passant des lèvres des premiers missionnaires de la vérité évangélique aux lèvres des missionnaires de tous les temps et de tous les lieux, fasse éclore et s'épanouir partout le culte sacré de la Vierge, Mère de Dieu.

***

Que les protestants et les modernes évolutionnistes ne viennent donc pas nous dire que ce culte est une innovation du IVe ou du Ve siècle de l'Eglise, où aurait commencé « l'idéalisation de la Vierge ». — Car nous les ferions descendre aux Catacombes, et là, le flambeau de l'histoire et de l'archéologie à la main, nous leur montrerions, dans la Catacombe de Sainte-Priscille, la *Crypte de Marie*, la peinture de l'Annonciation, de

la Vierge Mère d'Isaïe, peinture qui est bien antérieure à l'an 120 de Jésus-Christ et qui peut-être, d'après l'illustre M. de Rossi, a été faite « sous les yeux des Apôtres ». Il y a, d'ailleurs, d'autres Vierges Mères : celles du cimetière de Domitilla; celles du cimetière des Saints Pierre et Marcellin; celles du cimetière de Saint-Valentin, sur la voie Flaminienne; celles du cimetière de Sainte-Agnès et de bien d'autres. Pas une des merveilles de la vie de Marie, Virginité, Annonciation, Visitation, Maternité divine, Purification, Fuite en Egypte, Compassion au pied de la Croix, Puissance d'intercession auprès de Dieu, qui ne se lise sous mille formes sur les murs des Catacombes. Les deux grandes familles d'images qui remplissent nos églises, Marie dans son idéale virginité, Marie dans sa maternité glorieuse et divine, ornaient, il y a dix-huit siècles, les sanctuaires primitifs des Catacombes, et les mains des premiers martyrs de l'Eglise naissante, prenant exemple sur saint Luc, s'essayaient à peindre avec amour, sinon avec art, l'ineffable beauté de la Vierge Mère.

***

Mais voici venir les Pères et les Docteurs de l'Eglise, qui, par la grande voix des Conciles et de la *Théologie* catholique, glorifient à l'envi la Vierge immaculée.

Au IIe siècle, c'est saint Ignace d'Antioche, qui la proclame « la porte du ciel »; saint Justin, qui la défend contre les attaques des Gnostiques; le grand saint Irénée, — « la lumière de l'Eglise de Lyon et des Gaules, ou plutôt de l'Eglise d'Occident »,comme parle Bossuet, — qui appelle Marie « l'avocate du genre humain » et « la nouvelle Eve », réparant tous les maux causés par la première.

Au IIIe siècle, Clément d'Alexandrie, Origène et Tertullien célèbrent en termes magnifiques « la corédemptrice du genre humain ».

Au IVe siècle, le Concile de Nicée, qui proclame que le Verbe fait chair est consubstantiel au Père, venge Marie des attaques d'Arius contre la Vierge, Mère du Fils de Dieu.

Au Ve siècle, la victoire est plus éclatante encore, lorque le Concile d'Ephèse foudroie, en 431, l'orgueilleux Nestorius, qui avait osé dire : « Que personne n'appelle Marie Mère de Dieu. C'est une femme, et une femme ne saurait être Mère de Dieu. » Les fidèles attendaient avec anxiété la décision des Pères, et

ils l'accueillirent aux cris enthousiastes de : « Vive Marie, Mère de Dieu ! »

C'était l'écho superbe des merveilles qu'avaient écrites sur la Vierge les Pères de l'Eglise d'Orient, les Cyrille de Jérusalem et d'Alexandrie, les Athanase, les Basile, les Chrysostome, les Grégoire de Nysse et de Nazianze ; et les Pères de l'Eglise d'Occident, les Cyprien, les Hilaire de Poitiers, les Ambroise, les Jérôme, les Augustin.

Du Ve au VIIe siècle, à l'époque des invasions des Barbares, écoutez saint Léon le Grand, saint Epiphane et saint Ephrem, saint Isidore de Séville, saint Grégoire le Grand, Bède le Vénérable et saint Jean Damascène, qui rivalisent de zèle pour faire retentir les louanges de Marie depuis les sommets du Liban jusqu'au Capitole, et depuis le Capitole de Rome jusqu'aux rives du Tage et de la Tamise.

Au sortir du chaos des invasions, les grandes et les petites Ecoles créées par Charlemagne, les évêques et les moines défricheurs, ces « pères nourriciers de l'Europe chrétienne », comme les appelait Montalembert, vos illustres prédécesseurs, mes Révérends Pères d'Einsiedeln, propagent partout le culte de Notre Dame, sous les vocables les plus touchants.

Au XIe siècle, saint Pierre Damien célèbre son nom sacré, et saint Anselme écrit à Lyon le premier traité dogmatique sur l'Immaculée Conception.

Au XIIe siècle, saint Bernard, le plus grand peut-être de tous les serviteurs de Marie, consacre toute son éloquence à glorifier « l'Etoile de la mer, le canal de toutes grâces », et tout son génie, tout son cœur, à composer ces délicieuses prières, le *Souvenez-vous* et le *Salve Regina.*

Au XIIIe siècle, saint Dominique, saint François d'Assise et saint Antoine de Padoue, Albert le Grand, saint Thomas d'Aquin et saint Bonaventure prêchent, enseignent ou écrivent admirablement sur les gloires de Marie, tandis qu'Innocent III ou Fra Jacopone compose les strophes touchantes et sublimes du *Stabat Mater dolorosa.*

Au XIVe siècle, la Sorbonne fait s'engager par serment tous ses docteurs à soutenir le privilège de l'Immaculée Conception; sainte Brigitte reçoit les révélations authentiques de la Vierge, et les 40 *Miracles de Notre Dame,* seul reste du théâtre national de la France à cette époque douloureuse, popularisent la misé-

ricordieuse bonté de Marie, sauvant les pécheurs les plus misérables et leur ouvrant le ciel.

Au XVe siècle, c'est Gerson et saint Bernardin de Sienne qui glorifient la Vierge.

Aux XVIe et XVIIe siècles, alors que les Protestants s'insurgent contre son culte, proscrit comme une idolâtrie, le Concile de Trente la venge magnifiquement de ces attaques; et il se lève toute une nuée de théologiens et de docteurs catholiques pour la défendre : saint Pierre d'Alcantara, sainte Thérèse, saint François de Sales, Suarez et Bellarmin, les Carmes, les Jésuites, sainte Françoise de Chantal, saint Vincent de Paul, notre grand Bossuet, dont les magnifiques sermons sur la Vierge sont un incomparable traité de l'Incarnation.

Au XVIIIe siècle, le dernier des docteurs de l'Eglise, saint Alphonse de Liguori, se fait, en face de l'incrédulité triomphante, le champion de la Vierge immaculée.

Au XIXe siècle, les évêques et les fidèles du monde entier pressent instamment l'immortel Pie IX de définir le dogme de l'Immaculée Conception en un jour d'inoubliable allégresse. Le Concile du Vatican parle de faire un dogme de l'Assomption de Marie, et le génie de Léon XIII consacre dix-sept Encycliques à chanter les gloires du très saint Rosaire.

Pendant que la Théologie catholique exalte de plus en plus Marie, voyez-vous, mes Frères, la sainte *Liturgie* catholique tresser à Marie une couronne de fêtes splendides et édifiantes, si bien que chaque mois de l'année a les siennes ? Décembre, l'Immaculée Conception et Notre Dame de Lorette ; janvier, les célestes Fiançailles de la Vierge ; février, la Purification ; mars, l'Annonciation ; avril, la Compassion ; mai, tout un mois dédié à la Vierge, et Notre Dame Auxiliatrice ; juillet, la Visitation, les Prodiges de Marie et Notre Dame du Mont Carmel ; août, l'Assomption et le Sacré Cœur de Marie ; septembre, la Nativité et le saint Nom de Marie ; octobre, le saint Rosaire, la Pureté, la Maternité, le Patronage de Marie ; novembre, enfin, la Présentation : de sorte que toute l'année chrétienne est comme embaumée des parfums du culte marial.

D'ailleurs, mes Frères, admirez les merveilles enfantées, dans le cours des âges, en l'honneur de Marie, par le génie des *beaux-arts*, qu'elle a magnifiquement inspirés : — génie de l'architecture, consacrant à Marie tant de basiliques, de cathédrales,

de sanctuaires, romans, gothiques et de la Renaissance, où s'épanouissent, comme en de superbes poèmes de pierre, toutes les beautés du symbolisme marial ; — génie de la sculpture et de la peinture, déployant toutes leurs ressources pour incarner dans le marbre, l'or, l'argent et le bois, ou sur la toile, l'idéale beauté de Marie, que rendent si bien les ravissantes Madones de Giotto, de Fra Angelico, de Raphaël, du Titien, de Murillo, du Poussin, de Lesueur et de tant d'autres ; — génie de la musique, chantant, en mélodies suaves ou touchantes, les douleurs profondes du *Stabat*, les joies suppliantes de l'*Ave Maria*, de l'*Ave Maris Stella*, ou les triomphes éclatants du *Magnificat*; — génie de la poésie enfin, s'essayant à dire, en latin, en italien, en allemand, en français, avec le grand Corneille et le divin Racine, les charmes délicats de la Vierge Mère, ses inénarrables amertumes et sa triomphante assomption.

Tous ces arts réunissent leurs splendeurs dans nos églises, où tout chante en l'honneur de Marie un hymne incessant : leurs tours majestueuses symbolisent la puissante protection de la Vierge, forte comme « une armée rangée enbataille »; leurs flèches élancées portent vers le ciel les vœux et les prières des mortels ; leurs vastes portiques s'ouvrent comme le sein miséricordieux de la Mère de toutes les grâces. Ici, dans les vitraux, des démons se tordent sous le pied victorieux de la femme qui leur écrase la tête; là, des anges et des saints chantent à leur Reine les cantiques de l'amour infini. Partout, des symboles et des légendes dont Marie est la glorieuse héroïne... « Monuments sacrés de la vénération de nos aïeux pour Marie, s'écriait un grand orateur, quand je vous visite, je m'approche de chacune de vos pierres, pour y surprendre le battement du cœur de la Vierge et de la Mère que je vénère et que j'aime ! »

« Vive Marie! » Voilà le cri d'amour et de vénération que se jettent l'un à l'autre les siècles chrétiens qui passent sous le soleil, et saint Bernard avait mille fois raison de dire que Marie est « l'affaire des siècles, *negotium sæculorum* », puisque, depuis dix-neuf siècles, apôtres, martyrs, docteurs, confesseurs, vierges, évêques, papes, conciles, théologiens, orateurs, artistes, peintres, sculpteurs, musiciens, poètes, se donnent la main pour travailler, dans un concert unanime et merveilleux, à la glorification de Marie, l'honneur et la joie d'Israël : *Tu lætitia Israël.*

II

Que si l'Eglise, depuis dix-neuf siècles, a magnifiquement glorifié Marie, Marie, à son tour, a su divinement *glorifier l'Eglise.*

Et d'abord, quelle gloire pour cette Eglise du Christ que de pouvoir mettre sur ses autels, au lieu des Vénus, des Junon, des Vesta, de toutes les déesses de sang et de boue du paganisme antique, cette délicieuse et céleste figure de Marie, qui apparaît au monde émerveillé pour régénérer et transformer la femme! N'est-elle pas l'idéal de l'enfant, aussi radieuse que l'aurore naissante, *quasi aurora consurgens;* l'idéal de l'adolescente, grandissant à l'ombre des autels, ainsi que la violette embaumée, que trahit son parfum; l'idéal de la jeune fille, aussi pure que le lis de la vallée, *quasi lilium convallium*, aussi fraîche et aussi belle que la rose de Jéricho, *quasi plantatio rosæ in Jericho;* l'idéal de l'épouse, aussi délicate que tendrement dévouée; l'idéal de la mère, tenant entre ses bras le fruit divin de son intégrité virginale; l'idéal de la veuve, pleurant son époux, pleurant son Fils adoré, mais patiente et résignée comme l'invincible espérance; l'idéal enfin de la charité, de la douceur, de la bonté, de l'obéissance, de l'amour du travail, de toutes ces vertus que l'Américanisme appelait « passives », mais que l'histoire de l'Eglise nous montre si « actives » ? Elles rayonnent, à travers les siècles, de l'incomparable éclat que leur ont donné nos mères et nos épouses chrétiennes, passant de l'esclavage du gynécée antique à la royauté de la famille régénérée par la religion; nos vierges martyres, les Philomène, les Agnès, les Agathe, les Foy; nos vierges du désert et de la Thébaïde; nos vierges de saint Benoît et des cloîtres du Moyen âge; nos vierges du Carmel et de sainte Claire, de l'Annonciation et de la Visitation, de Notre Dame et de saint Vincent de Paul; nos Petites Sœurs des Pauvres et de l'Assomption, toutes ces Religieuses contemplatives, enseignantes, hospitalières, que la haine proscrit dans son impuissance à rivaliser avec elles: car Lacordaire avait raison, lorsque, dans un superbe mouvement d'éloquence, il défiait la Libre Pensée, le Protestantisme, toutes les sectes dissidentes, de jamais produire cette merveille, une sœur de charité, comme il en éclôt par milliers sous le souffle puissant de la Vierge Marie! Ainsi que le dit

admirablement Pie X, dans le Bref inaugural de ce Congrès, « Marie est l'exemplaire de la vie chrétienne », et l'imiter parfaitement, ce serait « tout restaurer dans le Christ » : oui, tout, l'individu, la famille et la société; ce serait la réforme sociale la plus haute, la plus profonde et la plus parfaite.

***

La glorification de l'Eglise par Marie, mes Frères, ne s'est pas bornée à offrir au monde ravi un idéal de vertu, aussi fécond qu'il est incomparable : Marie est intervenue pour *secourir l'Eglise dans toutes les crises* que lui ont fait subir ses ennemis du dehors; et c'est pour cela que l'Eglise l'honore sous le titre de secours des chrétiens : *Auxilium christianorum.*

Qui donc mettait fin à l'ère des persécutions sanglantes qui, pendant trois siècles, avaient fait, par milliers et par millions, de ces martyrs dont Pascal disait : « J'en crois des témoins qui se font égorger »? — Dieu, sans doute, mais aussi la Vierge, modèle et inspiratrice de sainte Hélène, qui, en apprenant à son fils Constantin à vénérer et à aimer les vertus chrétiennes, valait au monde l'édit de Milan en 313, et à l'Eglise, la paix, la liberté.

Qui donc, après l'affreux chaos de l'invasion des Ba bares du Nord, Alains, Vandales, Huns, Visigoths, Ostrogoths, Lombards, permettait au monde bouleversé de se reconstituer chrétiennement dans la première des monarchies sortie de tant de décombres fumants? — Dieu, sans doute, mais aussi la Vierge, qui formait à son image et inspirait sainte Geneviève, sainte Clotilde, grâce à laquelle Clovis et trois mille de ses fiers Sicambres « brûlaient ce qu'ils avaient adoré, adoraient ce qu'ils avaient brûlé ». Clovis devenait le premier roi chrétien, le fils aîné de l'Eglise, comme l'appelait le pape Anastase, et, pour remercier Marie de l'avoir rendu chrétien, il faisait bâtir cette antique Notre-Dame de Strasbourg, sur laquelle la piété des siècles a jeté une merveilleuse dentelle de pierre.

Qui donc, en 732, sauvait l'Eglise et la chrétienté du cimeterre d'Abdérame, du joug odieux des Sarrasins et du Croissant ? — Dieu, sans doute, mais aussi la Vierge, inspiratrice du courage chrétien de Charles Martel et de ses Francs, vainqueurs à Poitiers.

Qui donc, plus tard, arrêtait les hordes dévastatrices des

Normands ? — La Vierge Marie, dont la tunique, portée au bout d'une lance par l'évêque de Chartres, mettait si bien en fuite les Barbares qu'une cantilène populaire lui attribuait tout le mérite de la victoire : « *Nec te Francus fugat, nec Burgundus, sed Regina Virgo Maria.* Ce n'est ni le Franc, ni le Burgonde qui t'a mis en fuite, ô Normand, mais notre Reine, la Vierge Marie. »

Qui donc, du XIe au XIIIe siècle, inspirait les Croisés contre les Musulmans, contre les Albigeois ? — La Vierge Marie, au nom de laquelle se battaient les héros qui écrivaient « les gestes de Dieu par les Francs » ; la Vierge Marie, qui inspirait à saint Dominique le Rosaire, le Chapelet, plus puissant contre les Albigeois que l'épée de Simon de Montfort.

Qui donc, au XVIe siècle, arrêtait les Mahométans, lorsque, en 1571, avec une flotte de trois cents voiles, ils menaçaient de détruire la chrétienté et se vantaient de faire manger de l'avoine à leurs chevaux sur l'autel de Saint-Pierre, à Rome, comme sur celui de Sainte-Sophie à Constantinople ? — La Vierge du Rosaire, invoquée par tout l'univers catholique, au moment de la bataille de Lépante, et révélant à saint Pie V, à cent lieues du champ de bataille, la victoire de la Croix sur le Croissant, de l'Eglise du Christ sur les sectaires de Mahomet.

C'est Marie enfin qui sauvait, en 1683, l'Eglise et Vienne, menacées par 300.000 Turcs, que mettaient en fuite les 20.000 Polonais de Sobieski : victoire que célèbre, chaque année, la fête du saint Nom de Marie.

C'est Marie encore qui, en 1799, alors que Pie VI mourait à Valence, victime de la Révolution, permettait l'élection providentielle à Venise de Pie VII, et qui, quinze ans plus tard, ramenait triomphalement à Rome le pieux pontife, prisonnier à Savone et à Fontainebleau de celui qu'il avait sacré à Notre-Dame, après la signature glorieuse du Concordat pacificateur.

Ah ! oui, vraiment, Marie a été, durant le cours des siècles, la divine auxiliatrice de l'Eglise, *Auxilium Christianorum* comme elle le sera jusqu'à la fin des temps.

Mais ce qu'elle a fait de plus beau pour la glorification de cette Eglise immortelle, c'est ce que nous chantons avec une reconnaissante allégresse : « *Cunctas hæreses sola interemisti in universo mundo.* Vous seule, ô Marie, vous avez écrasé toutes les hérésies dans le monde entier. »

Les hérésies, mes Frères, c'est-à-dire les erreurs doctrinales qui déchirent la robe sans couture de l'Eglise et corrompent cette vérité lumineuse dont le Christ Jésus disait : « Le ciel et la terre passeront, mais mes paroles ne passeront jamais », les hérésies sont un plus grand mal pour l'Eglise que toutes les persécutions sanglantes : c'est la fumée qui sort du puits de l'abîme ; c'est le souffle empoisonné du Dragon infernal, que saint Jean voyait, dans l'*Apocalypse*, s'attaquer à la femme merveilleuse, « enveloppée du soleil comme d'un vêtement, la lune sous les pieds et, sur la tête, une couronne de douze étoiles ».

Cette femme, d'un geste magnifique et souverain, écrase la tête du Dragon infernal et se montre au monde dans l'attitude triomphante qu'elle a immortalisée elle-même, lors de l'apparition de 1830, par la Médaille miraculeuse.

Voyez-vous d'abord s'élever contre la doctrine de l'Eglise, et du côté de la Synagogue et du côté de la philosophie païenne, les Ebionites, les Nicolaïtes, les Cérinthiens, les Valentiniens, Basilide, Carpocrate, les Manichéens, Marcion et les Marcionites, les Gnostiques, en un mot, qui, sous le fallacieux prétexte de Gnose ou de science, renouvelé de nos jours avec tant de fracas, rejetaient tous les dogmes, tous les mystères surnaturels de la foi catholique ? — Eh bien, Marie suscite aussitôt le grand saint Irénée, son dévot serviteur, celui qui l'appelle « la nouvelle Eve, l'avocate du genre humain », pour écraser toutes ces erreurs, aussi perfides que savamment ourdies, par les cinq livres de son admirable traité *Contre les hérésies*, après lequel il ne reste plus rien de toute la Gnose philosophique et orientale.

Voyez-vous ensuite Arius et les Ariens, qui nient audacieusement la divinité de Jésus-Christ et qui conquièrent une partie de l'Orient, les évêques par centaines, les impératrices et les empereurs Constance et Constant ? — C'est la Vierge Marie qui inspire à saint Hilaire de Poitiers, en Occident, et, en Orient, à saint Athanase leur énergie indomptable : ce dernier fait condamner Arius au Concile de Nicée, en 325, et, cinq fois banni de sa ville épiscopale, il y rentre cinq fois, triomphant des formules ariennes et semi-ariennes, grâce auxquelles « le monde s'était étonné d'être arien », en attendant que la foi de Nicée fût définitivement victorieuse au Concile de Constantinople, en 371.

Mais voici Nestorius et les Nestoriens, qui prétendent qu'il

y a deux personnes en Jésus-Christ, et que la Vierge Marie n'est que la mère d'un pur homme. — Elle arme aussitôt saint Cyrille d'Alexandrie, qui en appelle au pape Célestin, et le Concile d'Ephèse, en 431, se termine aux cris enthousiastes de : « Vive Marie, mère de Dieu ! »

Viennent plus tard Eutychès et les Monophysites, qui soutiennent l'unité de nature en Notre-Seigneur, où la divinité absorberait l'humanité. — La Sainte Vierge, attaquée comme son divin Fils, se défend par la voix énergique de son serviteur, le grand Pape saint Léon, et du Concile de Chalcédoine, en 451.

A la même époque, le Pélagianisme et le Semi-Pélagianisme s'attaquent au péché originel, qui serait contraire à la justice divine, et à la grâce, dont l'homme n'aurait aucun besoin. — Aussitôt, la Vierge, préservée du péché originel par le privilège unique de son Immaculée Conception, la Vierge, canal de toutes les grâces, suscite toute une nuée de docteurs, saint Jérôme, saint Augustin, saint Hilaire d'Arles, saint Innocent Ier, contre les Pélagiens et les Semi-Pélagiens, condamnés d'abord au Concile d'Ephèse et recevant le coup de grâce aux Conciles d'Orange et de Valence, en 529 et 530.

Plus tard, aux VIIe et VIIIe siècles, ce sont les Iconoclastes, qui proscrivent comme idolâtrique le culte des images et des reliques des saints. — Marie, atteinte avec eux par cette hérésie, la fait réfuter admirablement par son pieux docteur, saint Jean Damascène, et condamner enfin au second Concile de Nicée, en 787.

Voyez maintenant les Vaudois, les Albigeois et les Catharres ravager le midi de la France, le nord de l'Italie, et s'étendre jusqu'à Rome, pour ruiner de fond en comble le dogme, la morale et l'Eglise du Christ — C'est Marie encore qui arrête ces anarchistes du XIIIe siècle par le Rosaire de saint Dominique et le IVe Concile de Latran, présidé par Innocent III, en 1215.

Lorsque, au XVe siècle, Wiclef, Jérôme de Prague et Jean Huss s'attaquent à l'Eglise catholique, à la société civile et à Dieu lui-même, la Sainte Vierge intervient par son dévot serviteur, l'illustre chancelier Gerson, pour les faire condamner à Prague et à Rome, à Constance et à Bâle.

Arrive le Protestantisme, avec Luther et Mélanchton, Zwingle et Calvin, Henri VIII et l'Anglicanisme, que suit, hélas ! la moitié de l'Europe chrétienne, rebelle à l'autorité du Pape et niant la liberté morale, avec presque tous les sacrements. —

C'est toujours Marie qui permet la réunion du Concile de Trente, si difficile et si tourmenté, de 1545 à 1564, et qui préserve de l'hérésie l'Espagne, l'Italie et la France, son royaume : *Regnum Galliæ, regnum Mariæ*, et où les prédicateurs catholiques s'entendent, durant près de deux siècles, pour terminer l'exorde de tous leurs sermons par l'invocation *Ave Maria*, que repoussaient énergiquement tous les Protestants.

Le Jansénisme ourdit dans l'ombre les trames les plus subtiles qu'ait jamais imaginées l'enfer contre la liberté morale, la grâce, la communion fréquente, attaquées par l'abbé de Saint-Cyran, Arnauld, Quesnel et tant d'autres. — La Sainte Vierge leur oppose aussitôt saint Vincent de Paul, qui faisait tout à coups d'*Ave Maria*, les Jésuites, notre grand Bossuet, l'adversaire de « la secte », pendant quarante ans, et saint Alphonse de Liguori, aussi intrépide que les Jésuites contre les doctrines austères et désespérantes du Jansénisme.

Avec le XVIIIe siècle, Voltaire et l'Encyclopédie, c'est la grande hérésie moderne, ou l'hérésie totale, le Rationalisme, le Naturalisme, qui s'en prend à tout l'ordre surnaturel et divin : grâce et péché originel, dogmes et mystères, miracles et prophéties. — Eh bien, voici la Vierge, qui ne se contente plus d'envoyer ses serviteurs pour confondre l'hérésie, mais qui paraît elle-même, pour en donner une réfutation vivante et parlante : en 1830, où, par la Médaille miraculeuse, elle affirme le péché originel ; en 1846, à la Salette, où elle réclame la pénitence et prédit les malheurs causés par les péchés nationaux de la France, malheurs dont nous sommes les témoins navrés ; en 1858, à Lourdes, où elle se proclame l'Immaculée Conception ; en 1871, à Pontmain ; en 1876, à Pellevoisin, où elle se révèle comme la Mère miséricordieuse. Et partout, à Lourdes surtout, elle multiplie les prodiges, comme pour jeter ce défi aux libres-penseurs : « Vous avez dit au « miracle : Halte-là ! tu ne passeras pas ! » Eh bien, le miracle a passé, il passe et il passera malgré vous, éclatant, rayonnant, pour quiconque n'est pas aveugle ou pervers. »

Voilà, mes Frères, comment l'histoire des siècles nous montre la Vierge Immaculée écrasant toutes les hérésies. Un passé si glorieux nous est un gage assuré de l'avenir.

A l'heure actuelle, en effet, « les plus terribles ennemis de

l'Eglise ne sont pas hors de l'Eglise, mais dans l'Eglise », comme le disait S. Em. le cardinal Perraud.

Sa Sainteté Léon XIII a dû condamner l'Américanisme, le Loisysme et nos modernes arianisants. Et que voyons-nous, hélas! autour de nous?

La *philosophie* contemporaine, sapant par la base la certitude rationnelle, en vient à dire, avec le néo-kantisme, que tout est subjectif et que le relativisme est le premier article du *Credo* de tout penseur digne de ce nom.

Cet individualisme passe de la philosophie à l'*exégèse*, qui se pique de s'affranchir du dogme théologique, pour ne relever que de la critique et de l'histoire et traiter les Livres Saints comme les poèmes homériques, œuvres de rapsodes inconnus, et tissus de mythes, de légendes et d'erreurs.

De l'exégèse allant à la *théologie*, nos modernes hypercritiques prétendent que, pour le dogme, « vivre, c'est changer », et que, d'ailleurs, ni miracles, ni prophéties, ni révélation n'ont plus aucune force probante.

Dans la *morale*, c'est la théorie « du moins possible » et des « vertus actives, substituées aux vieilles vertus passives », humilité, charité, piété.

L'*ascétisme* rejette la direction spirituelle, fort inutile, puisque l'Esprit Saint répand dans les âmes des lumières plus éclatantes qu'autrefois.

L'ancienne *apologétique*, basée sur les faits et l'histoire, risque d'être détrônée par l'apologétique « de l'immanence », toute subjective, qui prétend que « rien ne doit entrer dans l'homme que ce qui en sort » et que la grâce est « postulée » par la nature : ce qui est le pélagianisme ou le semi-pélagianisme renouvelé.

La *sociologie* déclare que la charité « humilie le pauvre », et qu'il ne faut plus faire régner que la justice, qui supprimera l'esclavage moderne, le salariat.

Enfin, l'*histoire* ou plutôt l'hypercriticisme rejette toutes les traditions, même les plus vénérables, si elles n'ont pas pour elles un document écrit.

Aussi Sa Sainteté Pie X vient-il, dans son Encyclique aux évêques italiens, de s'insurger contre cet « esprit d'insubordination et d'indépendance » dans la discipline et la doctrine; con-

tre cet « esprit de nouveauté malsaine, qui tournerait en dérision la piété des fidèles et inciterait *à une nouvelle orientation de la vie chrétienne, à de nouvelles directions de l'Eglise, à de nouvelles aspirations de l'âme moderne, à une nouvelle vocation sociale du clergé, à une nouvelle civilisation chrétienne* et autres choses semblables ».

Eh bien, c'est à vous, ô Marie, qu'a recours notre piété filiale, pour vous conjurer de confondre et d'écraser, avec la grande hérésie moderne qu'est la Franc-Maçonnerie, cette « secte de malfaiteurs », comme disait Léon XIII, les hérésies et les erreurs de nos orgueilleux novateurs, comme vous avez écrasé les erreurs et les hérésies des siècles qui ont précédé le nôtre.

Pour cela, ô Vierge Immaculée, faites-nous garder immuables les vieilles traditions : *Tenete traditiones*, qu'a si bien défendues le Congrès marial d'Einsiedeln (1). Ne nous laissez pas séduire par toutes sortes de doctrines étangères : *Doctrinis variis et peregrinis nolite abduci.*

Bénissez les travaux excellents de ce Congrès marial, qui, selon le programme de Pie X, ne s'est proposé que de « restaurer tout dans Jésus-Christ par Marie », et réalisez pour tous les Congressistes, — si zélés, si savants, si bien dirigés par Mgr Currat, Mgr Kleiser, Mgr Bauron, Mgr Guyot, et si bien accueillis par l'incomparable hospitalité de vos chers Pères Bénédictins — la parole de la Sagesse éternelle : « *Qui elucidant me vitam æternam habebunt.* Ceux qui m'éclaircissent et me font connaître auront la vie éternelle. »

Ainsi soit-il.

Après le discours, des milliers de flambeaux s'allument. La procession ne peut s'organiser dans l'église, tant la foule est compacte. Il y a sur la place vingt-cinq mille personnes. Seul un prélat, suivi de quelques prêtres, parvient à se frayer un passage jusqu'à la porte. Aussitôt les fidèles se rangent derrière lui. Un incident inattendu nous touche jusqu'aux larmes, nous Français, nous va droit au cœur et nous fait tressaillir jusqu'aux moelles.

---

(1) On sait que, dès le premier jour, il avait envoyé au Pape une dépêche de « filiale soumission et d'adhésion, contre les erreurs et infiltrations des néocritiques modernes, pour la conservation intégrale de la foi ».

Entre chaque verset du *Magnificat* retentit un refrain que nous connaissons bien :

Vierge, notre espérance,
Etends sur nous ton bras ;
Sauve, sauve la France !
Ne l'abandonne pas !

Et toute cette assistance, composée de vingt-deux nations différentes, de s'unir à nous, suppliant la Vierge bénie de sauver la France, la France aimée de Marie, la France persécutée.

Allemands, Suisses, Espagnols, Portugais, Italiens, Polonais, Américains, redisent cette supplication en notre langue avec toute la charité de leurs cœurs chrétiens.

« C'est pour la France ! s'écrie un groupe d'Alsaciens. Nous voulons chanter aussi ! »

Les voilà, tout émotionnés, ces Français de cœur, ces Français de souvenir, criant à la Vierge Sainte, de toute leur âme, de tout leur souffle :

Sauve, sauve la France !

La procession se déroule au fond de la place, à travers l'immense multitude, que des gardes écartent avec peine.

Le coup d'œil est prodigieux, féerique.

Des lignes, scintillant de mille feux, correspondent aux lignes architecturales de toutes les maisons ; car pas une seule ne fait exception.

Plusieurs habitants ont même édifié de légères charpentes supplémentaires, qu'ils ont garnies de verres de couleurs. L'hôtel du Paon, où logent de nombreux congressistes, apparaît à travers une série d'arcades lumineuses surmontées d'une croix.

A gauche, sur les hauteurs, la montagne s'illumine aussi. La statue de saint Meinrad veut sa part de la fête.

En arrière, l'énorme façade du monastère étincelle à tous les étages. Au-dessus du grand portail, l'étoile et le monogramme de Marie unissent, en s'enflammant, les couleurs du Pape : jaune et blanc, aux couleurs de l'abbaye : jaune et rouge.

Magnificat ! C'est la grande soirée mariale. *Magnificat !* redisent des milliers de voix enthousiasmées. Et l'invocation pour

notre patrie de retentir plus forte, plus vibrante, comme si elle jaillissait du sol lui-même :

Vierge, notre espérance,
Sauve, sauve la France !...

Dans quel charme de foi et d'amour Marie unit tous nos cœurs ! Que doit être le ciel, s'il nous est permis de vivre de pareils moments sur la terre !

Une fanfare triomphale éclate maintenant, là-bas, en face du monastère, sur la terrasse de Benziger, l'éditeur pontifical.

La tête du cortège revient à la basilique. Tout à coup, la sainte Chapelle s'éclaire de feux multicolores. La Vierge d'Einsiedeln, tenant le sceptre de la main droite et son fils sur le bras gauche, la couronne royale sur le front, apparaît souriante, dans une auréole dorée, cerclée d'une guirlande de roses étincelantes.

Mgr Bauron adresse un adieu ému aux congressistes, un éloquent merci à la Vierge bien-aimée, et, sur le signal de l'abbé Rotier, la foule chante avec enthousiasme le *Credo*. Le Congrès se termine ainsi dans un cri de foi et un élan d'amour.

Bien avant dans la nuit, l'harmonie et l'orphéon d'Einsiedeln nous fêtent de leurs plus délicieux morceaux.

Pendant ce temps, des feux de Bengale embrasent l'abbaye. Des fontaines lumineuses lancent, de chaque côté, leurs jets à des hauteurs prodigieuses.

Prêtres, religieux, laïques, gens de toutes nations et de toutes professions fraternisent, se communiquent leurs impressions, se font part de leurs joies, aiguillonnent leurs enthousiasmes.

Les moines bénédictins de Notre Dame des Ermites circulent, allègres, distribuant çà et là force sourires et poignées de main. Des gens du peuple les interpellent familièrement, comme les bienfaiteurs aimés du pays.

La foule se presse surtout aux abords des terrasses, où se continue un concert des plus intéressants.

Dans une série d'admirables *lieds* en langue allemande, l'orphéon unit, dans un même culte, Marie, reine d'Einsiedeln, et le *Vaterland*, la terre sacrée de la patrie.

Elle est forte la nation qui s'appuie sur Dieu et la religion.

La nuit est superbe, la température délicieuse. Un éclair de la gloire de la Mère de Dieu traverse l'atmosphère; un rayon de son bonheur illumine nos âmes!

***

Mgr Guyot a écrit sur les résultats du Congrès les observations suivantes :

Par une secrète disposition de la Providence et une marque inestimable de bienveillance du Souverain Pontife, l'œuvre des Congrès marials a reçu, dans un Bref *manuscrit* de Pie X, une consécration publique et officielle. On avait pu, dans certains milieux, considérer cette institution comme inopportune ou inutile ; Pie X l'envisage avec un *extrême plaisir*, et y voit une *source abondante de fruits.*

Jusqu'ici, les Congrès marials s'étaient tenus, sans doute, avec la louable intention de publier la gloire de Marie, mais sans avoir un programme définitivement arrêté, et, comme l'a fait observer avec beaucoup de distinction le secrétaire général, Mgr Bauron, le Congrès de Fourvière fut surtout *historique.* Avec un progrès marqué dans la valeur des travaux, celui de Fribourg fut plutôt *dogmatique.* A Einsiedeln, on insiste surtout sur les moyens *pratiques* et efficaces de maintenir et de développer la vie chrétienne par l'amour et l'imitation de Marie. La parole autorisée du Chef de l'Eglise a été entendue des rapporteurs ; elle a définitivement fixé le but et le programme des Congrès de l'avenir.

Dans leur lettre au Souverain Pontife, les promoteurs avaient, en effet, divisé le programme en quatre parties : dogmatique, morale, historique et pratique. Sans exclure les trois premières, puisqu'Elle a témoigné sa joie du programme des travaux, Sa Sainteté revient avec une insistance marquée sur la partie pratique.

Pie X rappelle qu'il avait donné un semblable conseil au Congrès de Rome et loue les promoteurs du but qu'ils ont de pousser *exclusivement* à l'action : *c'est là*, dit-il, *un projet parfait*, qui donne la certitude acquise que les travaux seront fructueux...

Il recommande avant tout d'approfondir et de mettre en

lumière la valeur des moyens, seuls capables de faire comprendre aux hommes la sainteté de Marie.

Il faut, ajoute-t-il, que tout l'effort de votre Congrès se porte à donner à tous les fidèles de l'univers une impulsion nouvelle et à les animer d'un désir plus ardent que jamais d'imiter la Mère de Dieu.

Et, plus loin, Sa Sainteté recommandera aux congressistes d'être prompts ensuite à se mettre à l'action.

Entrant enfin dans les détails du programme, le Saint Père daigne souligner les principaux points pratiques qui méritent son approbation et ses félicitations.

De cette direction donnée par l'autorité suprême et de l'ensemble des travaux soumis au Congrès d'Einsiedeln, il résulte clairement que les grandes assises mariales ne sauraient désormais s'écarter de cette orientation.

Une autre remarque s'impose. Le Congrès d'Einsiedeln a réalisé, plus que ses aînés, le *Beatam me dicent omnes generationes*. A Lyon, on n'avait parlé que deux langues, le français et le latin. L'allemand et l'italien entrèrent dans les rangs à Fribourg. A Notre-Dame des Ermites, à ces quatre idiomes vinrent se joindre l'espagnol, le polonais, le portugais et le hollandais.

A Fribourg, deux grandes nations faisaient les frais du Congrès et travaillaient chacune de son côté sur un programme différent; ici, Français, Allemands, Espagnols, Italiens ont suivi la même route, étudié le même programme, adopté les mêmes résolutions. Et ce qui prouvera, mieux que tout ce que nous pourrions dire, l'union des peuples, même rivaux, sous la bannière de Marie, c'est que, le soir de la clôture, des milliers de pèlerins de toutes nations chantèrent de tout leur cœur, avec les Français, le refrain bien connu :

Vierge, notre espérance,
Etends sur nous ton bras;
Sauve, sauve la France !
Ne l'abandonne pas !

Dans ce frémissement d'une foule enthousiaste, on pressentait comme une aurore de la paix universelle dans l'amour de Marie.

Un détail piquant confirme notre assertion : le promoteur français vint à l'assemblée générale des catholiques allemands. Il fut accueilli par des hourras sans fin. Il affirma que, tout

en restant ce qu'ils sont, les enfants de leur pays et les amis de leur patrie, les catholiques de l'univers n'ont d'autres frontières que celles du Cœur de Marie.

Il nous appartient de signaler avec une réelle satisfaction ce que nous oserons appeler l'intime union des congressistes d'Einsiedeln au Saint-Siège et leur ferme adhésion aux vérités de l'Eglise. De faux savants, pareils à des lépreux, répandent leurs doctrines contaminées, cherchent à tout mettre en doute, à tout nier, à tout détruire. Il importait de montrer ce qui se peut faire sous l'égide de Celle qui détruit toutes les hérésies. Les promoteurs avaient inséré dans leur programme la fidélité au Siège de Pierre et au Pape ; ils n'avaient fait que prévenir la pensée intime du Congrès, car on le vit bien par les multiples télégrammes envoyés au Vatican, par les vivats qui accueillirent chaque fois le nom auguste de Pie X, par les applaudissements que souleva la réponse aux modernes rationalistes : la pensée première de tous fut d'affirmer leur dévouement et leur foi à l'Eglise, notre mère, et au Représentant de Jésus-Christ sur la terre.

L'encyclique *Gravissimo* venait juste à propos donner le mot d'ordre du ralliement, non seulement à la France, mais à toutes les nations, réunies aux pieds de Notre Dame des Ermites. C'est un de ces événements préparés par le ciel qui s'inscrivent en tête d'une page. Il ne fallait pas être grand clerc pour deviner l'esprit de cette illustre assemblée mariale. Sous les yeux de chaque congressiste semblait passer la vision du grand combat de l'Apocalypse, et la parole du Pape dans son encyclique était comme le *Quis ut Deus* jeté en réponse au *Quo non ascendam* de la maçonnerie universelle et de l'universelle corruption. Dans tous les cœurs paraissait frémir cette sainte ardeur, cette *furie* chrétienne, ce patriotisme catholique, pareil à ce qui enflamme de valeureux soldats au matin d'une bataille. On se pressait là autour de la Femme vêtue du soleil, autour du Chef énergique et aimé, pour entendre le mot d'ordre, pour prendre sa place dans le corps d'armée marial, pour se préparer à la lutte. On attendait anxieux la formation des régiments, la désignation des camps retranchés, le choix des positions à défendre. L'accord en cela fut parfait.

Notre amour-propre national reçut aussi à Einsiedeln une légitime satisfaction. Nous avions craint que la France ne fût

reléguée au second plan. Le silence d'un certain nombre d'évêques français, préoccupés de la situation présente, et de beaucoup de *Semaines religieuses*, justifiait nos appréhensions. Mais l'Esprit souffle où il veut, et notre surprise égala notre joie de voir que la France n'aurait pas à déchoir de son privilège de *royaume de Marie*. Les sympathies qu'elle s'était acquises dans le passé se manifestèrent aussi vivaces à Einsiedeln. Si toutes les nations tinrent à honneur de briller au Congrès, toutes également, avec une admirable délicatesse, laissèrent la grande persécutée du moment, non pas dominer — cela n'eût point convenu — mais marcher *prima inter pares*.

Le Congrès marial d'Einsiedeln prend une réelle importance pour le culte de la Très Sainte Mère de Dieu dans les organisations pratiques qui y ont été discutées et décidées. Il manquait, en effet, un organisme, un lien étroit entre les diverses nations, comme entre les serviteurs de Marie. Forts de l'appui du Souverain Pontife, les promoteurs avaient mis en avant l'idée d'une *Ligue mariale internationale*. Le projet fut accueilli avec enthousiasme.

Le premier point à établir était la création d'un *Comité marial international permanent*, qui devait être agréé par les évêques présents.

Le rôle de ce comité international est assez chargé ; il comprend la préparation des congrès internationaux et l'exécution des décisions qui y sont prises ; il dirige l'Ordre des Chevaliers de Marie, approuvé par Léon XIII et par Pie X ; il sert de trait d'union entre les divers comités nationaux, entre les revues mariales, entre les associations nationales, entre les commissions mariales artistiques, entre les différents sanctuaires ; il a à s'occuper de préparer un *Guide marial international* et d'établir des agences de pèlerinages. Tous ces points sont conformes aux désirs exprimés par le Pape, dans sa lettre du 23 avril, aux promoteurs.

Quels moyens emploiera ce comité pour exécuter un aussi vaste programme ? Evidemment, il ne pourrait y arriver en quelques semaines. Le zèle des élus nous est un gage qu'ils ne reculeront ni devant la besogne, ni devant les premiers échecs d'une œuvre aussi colossale.

Ils seront aidés, dans cette pieuse entreprise, par les vaillant *Chevaliers de Marie*. L'Ordre des *Chevaliers de Marie* a faits

dans la section allemande surtout, l'objet d'une étude approfondie, parce qu'il convenait d'adapter aux mœurs allemandes certains points des statuts qui ne rencontraient pas l'approbation générale. Sauf quelques légères modifications, la section allemande s'est rangée à ce qui existait déjà. L'organisation est donc définitive, et nous avons lieu d'espérer qu'après une nouvelle marque de bienveillance, sollicitée du Souverain Pontife, l'Ordre entrera en pleine activité et recueillera, comme l'écrivait Pie X à Mgr Kleiser, *des fruits abondants dans le grand champ de la moisson catholique.*

Les Allemands demandent qu'il y ait, dans l'Ordre, les *Chevaliers de Marie* proprement dits, hommes d'action, avec la croix d'or, et les *Chevaliers d'honneur de Marie*, avec la croix d'argent, c'est-à-dire ceux qui, pour une cause ou pour une autre, méritent d'être distingués.

Nous avons parlé des comités marials nationaux, dont la mission est d'organiser dans chaque pays ce que le comité international est chargé d'établir d'une façon générale dans les diverses parties du monde. Chaque section a voté ou promis la fondation d'un comité national. Les différentes sections allemande, autrichienne, polonaise, espagnole, italienne, suisse et française ont procédé aux élections de leurs bureaux successifs. Mgr l'Archevêque de Mexico a bienveillamment désigné le chanoine Gonzalès comme président du comité que Sa Grandeur s'empressera de constituer, dès sa rentrée au Mexique.

***

Dans la séance du mardi 21 août, le comité français élut comme président, à l'unanimité des suffrages, Mgr Pierre Bauron, déjà secrétaire général. Il désigna comme vice-présidents M. l'abbé Stanislas Coubé et M. Ferdinand Croisier, officier de l'Instruction publique. Les assesseurs choisis furent Mgr Joseph Guyot, M. l'abbé Joseph Clément et M. l'abbé Eugène Rotier.

***

Parmi les personnages qui, par leur science, leur activité, leur dévouement, ont contribué au succès du Congrès, plusieurs méritent une mention spéciale :

Tout le monde a vu à l'œuvre les deux promoteurs, Mgr Klei-

ser et Mgr Guyot. Le premier s'est acquis, en Suisse, en Allemagne et en Italie, un renom légitime d'apostolat chrétien. Ses entreprises de presse et de piété lui ont valu l'estime générale.

Mgr Currat, chancelier de l'évêché de Genève et Lausanne, protonotaire apostolique et commissaire international, a été notre principal auxiliaire dans tout ce qui touche à l'organisation du programme des cérémonies et des fêtes. Son affabilité, son tact, sa connaissance du milieu allemand, près duquel il vit, le désignaient comme l'intermédiaire gracieux des relations entre les représentants des diversees nations.

Nous avons déjà parlé de M. l'abbé Croisier. Son ami, M. Rotier, a favorisé les chants, et fait, dans la *Voix de Marie*, le récit exact de toutes les phases du Congrès. Nous lui avons emprunté une partie notable de nos renseignements.

Nous serions ingrats de ne pas mettre à l'honneur la comtesse Mycielska, de Punic, dans la province de Posen, en Prusse. C'est une Polonaise, Française par le cœur, la langue et un zèle aimable qui ne se ralentit jamais.

Beaucoup d'autres noms sont dignes d'être inscrits. Mais nous ne pouvons les citer tous. Que ceux qui les portent acceptent d'être passés sous silence. Nous ne les oublions pas auprès de Dieu, et la Vierge Marie, mieux que nous, les récompensera dignement de leurs actes pour sa gloire.

P. Bauron,
protonotaire apostolique, secrétaire général.

RAPPORTS PRÉSENTÉS
AU
CONGRÈS MARIAL INTERNATIONAL D'EINSIEDELN

PREMIERE PARTIE

SUJETS DOGMATIQUES

I

NOTRE DAME DE L'ASSOMPTION
ET L'EPREUVE DE LA FRANCE

Anéantir les œuvres de Satan, faire triompher la justice, sauver les âmes et glorifier Dieu, tel est le but de la Rédemption. Le Christ, en associant Marie à l'œuvre rédemptrice, l'a établie Médiatrice de la grâce. En sa qualité de Mère de Dieu, la Très Sainte Vierge nous apparaît comme la Femme mystérieuse qui doit broyer toutes les hérésies et ramener à l'unité les membres épars du corps de l'Eglise, dont elle est la Mère et la Reine.

Satan a beau siffler : l'Immaculée a subjugué et subjuguera tous les peuples assis à l'ombre de la mort pour les amener à son Fils.

La justice élève les nations ; l'iniquité les rend malheureuses. Cette parole du Sage est toute vérifiée à l'heure présente. Comme au temps d'Esther, la fille aînée de l'Eglise est dans le trouble à l'aspect des maux qui l'étreignent et du sort qu'on lui prépare. Nous vivons, en ce moment, des jours de ténèbres et d'angoisses.

Ce peuple, glorieux soldat du Christ, à l'épée invincible, était devenu un peuple apôtre, le spécial exécuteur des volontés divines, le carquois du Rédempteur d'où sortaient les flèches

d'élite (1), et maintenant il est devenu le jouet et la victime d'hommes pervers qui l'oppriment en le déshonorant. Mais vive Dieu ! du fond de l'abîme, où prêtres et fidèles nous crions vers Lui dans l'affliction de notre cœur, nos yeux, baignés de larmes, aperçoivent déjà Celle qui écrasera la tête du maudit : c'est la Vierge très sage qui s'avance comme l'aurore resplendissante, belle comme la lune, éclatante comme le soleil, terrible comme une armée rangée en bataille.

Souffrez, ô Reine trois fois bénie, que je redise avec le poète (2) que vous avez sauvé une première fois et que vous sauverez, je l'espère, à l'heure suprême, les vers qu'il déposait au pied de vos autels, il y a cinquante ans :

Toi que n'osa frapper le premier anathème,
Toi qui naquis dans l'ombre et nous fis voir le jour,
Plus Reine par ton cœur que par ton diadème,
Mère avec l'innocence et Vierge avec l'amour.

. . . . . .

Je t'implore là-haut, comme ici-bas je t'aime,
Car tu conquis ta place au céleste séjour;
Car le sang de ton Fils fut ton divin baptême;
Et tu pleuras assez pour régner à ton tour.

Oui, ô Marie, que de larmes ont coulé de vos yeux depuis le jour où votre Fils, trahi par les siens, fut cloué sur l'infâme gibet ! Mère de l'Eglise naissante, vous avez pleuré tous les jours de votre existence jusqu'à l'heure de votre trépas, et ces larmes bénies vous ont consacrée Reine des martyrs.

Pleine de grâce dès votre Immaculée Conception, vous fûtes proclamée bienheureuse par toutes les générations; mais c'est surtout en France que vous avez été aimée et choisie comme la Reine auguste de ce peuple élu par l'Eternel pour être le porte-drapeau de l'Evangile et le sergent du Christ.

Pendant plus de deux mille ans, vous avez été la tutelle du plus beau royaume de la terre. En effet, déjà avant votre naissance, vous étiez vénérée dans la grotte sacrée de Chartres. Si le prophète Isaïe, huit siècles avant votre Nativité, vous a contemplée comme la Vierge Mère, les Druides, les premiers dans tout l'univers, vous avaient érigé une statue devant laquelle ils courbaient leurs fronts couronnés du gui qu'ils avaient dé-

(1) Grégoire IX.
(2) Henri Rochefort.

taché du chêne sacré, avec une serpe d'or, au premier jour de l'année. Aussi, vous avez fait de la France votre palais privilégié.

Paris, La Salette, Lyon, Lourdes sont, avec Chartres, vos lieux de prédilection. C'est pourquoi nous sommes profondément convaincus qu'après la tourmente qui menace de tout briser, une brise rafraîchissante se lèvera de vos sanctuaires bénis, et une paix durable régnera dans les cœurs. *Regnum Mariæ nunquam peribit.*

Nous n'avons pas oublié qu'en Dieu la miséricorde surpasse la justice, et que la Vierge est le canal des miséricordes divines. Si nous savons l'implorer, nos larmes, nos prières et, s'il le faut, notre sang arrêteront les foudres du ciel. Dans les luttes pour la justice, ce n'est pas le nombre qui décide : quelquefois la quantité, loin d'être un gage de victoire, n'est qu'une cause de défaite. L'histoire est une éternelle recommenceuse ; sur les dix mille hommes réunis par Gédéon, trois cents furent seuls choisis pour combattre et vaincre. Dix justes auraient pu suffire pour sauver de l'extermination un peuple infâme : à la rigueur même, un seul pourrait fléchir la colère de Dieu : « Une once de bien, écrit un saint, pèse plus dans la balance divine que cent kilos de mal. »

Haut les cœurs ! En ces jours d'angoisses religieuses et patriotiques, pour Dieu, pour la France, faisons monter vers le ciel, que de sombres nuages nous cachent, l'encens de nos prières ardentes, le parfum de notre charité inépuisable, la myrrhe de notre abnégation sans bornes, l'arôme de nos dévouements inaltérables, et Marie, invoquée sous le titre de Notre Dame de l'Assomption, fera enfin luire sur nous des jours sereins.

En effet, s'il est une solennité mariale que nous devons célébrer avec éclat, c'est bien pour nous, Français, la fête de la glorieuse Assomption de la Très Sainte Vierge. C'est sous ce vocable qu'elle est honorée en France, d'une manière toute spéciale, depuis plus de trois siècles.

Et d'ailleurs, après son Immaculée Conception, c'est son Assomption triomphale au ciel, qui constitue le fleuron le plus resplendissant de son diadème. Ah ! si nous pouvions soulever un coin du voile qui nous cache les mystères de la vie de Marie, nous oserions affirmer que, de tous les privilèges de notre di-

vine Mère, l'Assomption est le plus précieux, le complément, l'aboutissement, la splendeur de toutes les prérogatives qui font de la Vierge une créature unique.

Si, par son Immaculée Conception, Marie est l'*éclat de la lumière éternelle et le miroir sans tache*, par sa glorieuse Assomption, elle est vraiment la Reine auguste de l'Eglise souffrante, de l'Eglise triomphante et surtout de l'Eglise militante. Cette merveilleuse prérogative représente le triomphe final, complet de Celle qui écrasera la tête de l'ennemi du genre humain.

Enfin, si Dieu, au témoignage de saint Thomas, n'a pu créer une femme ni plus pure ni plus belle que Marie, serions-nous téméraires d'affirmer qu'Il n'a pu en créer ni de plus glorieuse, ni de plus puissante ?

C'est contre ce mystère ineffable que la fureur des impies viendra toujours se briser. Malgré les torrents de haine et de blasphème dont la France est submergée, Notre Dame de l'Assomption continuera à étendre ses mains bénissantes sur notre malheureux pays. Les sifflements du reptile serviront à attester la toute-puissance miséricordieuse de Marie.

L'issue de la lutte ne peut être douteuse. L'infernal dragon tente en vain de nous étouffer dans ses replis immondes, inondant la pauvre France de feuilles impies et pornographiques. Que de bêtes fauves acharnées à notre perte ! Hélas ! nous l'avons quelquefois constaté à notre honte, même quelques cèdres du Liban n'exhalaient plus leur suave odeur : des baptisés, qui acclamèrent autrefois la Très Sainte Vierge, se sont changés en ignobles mercenaires de plume; pétris avec le venin de la vipère et la fange du ruisseau, ils s'efforcent maintenant d'enlizer l'humanité, rachetée par le sang du Christ, dans un cloaque d'ignominies.

Ardet pugna ferox, Lucifer ipse videns,
Horrida monstra furens ex Acheronte vomit.
Ocius, alma Parens, ocius offer opem ;
Tu mihi virtutem, robur et adde novum :
Contere virgineo monstra inimica pede.
Te Duce, Virgo libens aspera bella geram :
Diffugient hostes ; te Duce, victor ero (1).

Mais, ô Dieu grand et terrible ! si vos lévites ont osé souiller les encensoirs par un feu profane, si quelques-uns parmi vos

(1) *Léon XIII.*

prêtres se sont endormis près de l'Arche chancelante, si votre peuple a péché, Marie, comme le palmier de Cadès, s'est levée au milieu de cette terre bénie que vous lui avez donnée en héritage, et la France pénitente crie vers vous, Seigneur, et invoque Celle que vous avez placée sur tous les points du territoire comme une gardienne vigilante.

Ses rois et ses empereurs, ses villes et ses bourgades, son clergé et son peuple ont depuis plus de trois cents ans acclamé Notre Dame de l'Assomption comme leur Patronne et leur Souveraine ; des milliers et des milliers de voix, voix des pasteurs, voix des saints, voix des docteurs et des savants, des grands et des faibles, depuis le roi et l'empereur jusqu'au dernier manant attaché à la glèbe, ont toujours invoqué Marie dans le mystère de son Assomption triomphale.

Louis XIII a consacré son royaume, sa famille et sa personne à Notre Dame de l'Assomption. Napoléon Ier a voué son empire à la Vierge glorieuse montant au ciel. La solennité du 15 août a été, de tout temps et sous tous les régimes, la véritable grande fête nationale de la France chrétienne ; et dans ces jours de persécution et de haine satanique, Notre Dame de l'Assomption est encore pour nous, Français, la consolatrice des pasteurs, le secours des fidèles, le refuge des faibles, l'espérance de tous. Déjà, malgré les nuées qui enveloppent notre malheureuse patrie, brille dans le ciel l'arc mystérieux, comme un signe de l'alliance conclue entre la France et Marie. A la voix du Chef suprême de l'Eglise et sous l'égide de Notre Dame de l'Assomption, pontifes, prêtres et fidèles, étroitement unis, grandissent dans un amour et dans une abnégation que les fastes du clergé ont rarement enregistrés. Plutôt que de quitter leurs paroisses désolées et d'abandonner leur troupeau aux loups ravisseurs, les humbles pasteurs des plus obscures bourgades souffrent la faim et toutes sortes de persécutions au fond de gorges affreuses ou sur la crête de montagnes inhospitalières.

Ut sint unum ! Cette suprême recommandation du Christ expirant est vérifiée à l'heure actuelle. Marie nous ramène tous à l'union, premier et unique moyen de remporter la victoire ; et, comme la désunion a été un principe de ruine et de mort, l'union des esprits et des cœurs sera une cause de résurrection et de vie.

Nous prêtres, nous hâterons cette résurrection en recourant

avec confiance et persévérance à Celle qu'on n'invoque jamais en vain.

L'Assomption triomphale de notre céleste Patronne n'est-elle pas le terme de sa résurrection et le commencement de sa vie, là-haut dans la patrie de gloire ? Si la Maternité divine a été la source de tous les privilèges de Marie, son Assomption a été la splendeur et la cause de toutes les grâces, de toutes les bénédictions qui se répandent sur cette terre d'épreuves.

Océan de complaisances du Tout-Puissant, Marie est devenue, par son Assomption, le canal des bontés et des miséricordes divines, et nous n'exagérons pas en citant ici ce tercet de Dante :

Donna sei tanto grande e tanto voli,
Che qual vuol grazia e a te non ricorre
Sua disïanza vuol vola sengali.

Oui, la France catholique semble morte; donc le triomphe est certain : elle va ressusciter glorieuse.

Quelle analogie entre l'heure sombre que nous traversons et la situation que présentait l'Eglise à la mort de la Très Sainte Vierge ! Les Apôtres étaient disséminés dans tout l'univers, célébrant les divins mystères dans des cabanes d'argile et de roseaux ; la plupart des disciples se cachaient, en butte aux persécutions. La cause de l'Eglise naissante semblait désespérée. Marie est scellée dans le tombeau, et, après trois jours, elle ressuscite, elle monte glorieuse au ciel, et une vie nouvelle commence pour l'Eglise.

O Marie, Mère et Reine de l'Eglise de France, daignez vous souvenir, à cette heure décisive, de votre office de corédemptrice ! Sauvez votre peuple, sauvez la France ! Nous vous prions à genoux, par votre mort très sainte, par votre Assomption glorieuse.

Nous voguons en ce moment sur une mer orageuse ; notre frêle barque menace de sombrer, nous tendons vers vous nos mains suppliantes. Brillante étoile du matin, illuminez-nous de vos rayons ! Astre des mers, éclairez notre nuit !

O Mère propice, prêtez l'oreille à nos gémissements et hâtez-vous de nous secourir !

In mare furioso,
In fervente procella,
Invoco Te, benigna stella !

Plaise au Congrès d'adopter la proposition suivante :

Considérant que la consécration officielle de la France à Notre Dame de l'Assomption date du règne de Louis XIII, et que tous les ans dans toutes les églises paroissiales de la nation, elle est renouvelée par les pasteurs au pied des autels ;

Considérant que la protection de la Très Sainte Vierge n'a jamais manqué aux heures sombres de l'histoire du peuple français, et que la consécration à cette Vierge toute-puissante est un des moyens les plus salutaires et les plus efficaces de restaurer le règne de Dieu dans notre malheureux pays.

Le Congrès international d'Einsiedeln émet le vœu, que toutes les familles catholiques, pour hâter la résurrection de la France, renouvellent l'acte de consécration à Notre Dame de l'Assomption, le jour de sa fête ou pendant l'octave.

PIERACCINI,
chanoine, docteur en théologie,
curé de Nissa, par Muro, Corse.

II

LA ROYAUTÉ UNIVERSELLE DE MARIE

« L'enchaînement des événements de ce monde dépend, dit « Bossuet, des dispositions secrètes de la divine Providence. Ce « qui paraît un hasard à l'égard de nos conseils incertains, est « un dessein concerté dans ce conseil éternel, qui renferme « toutes les causes et tous les effets dans un même ordre. »

Cette grande et profonde parole ne peut-elle pas être appliquée à ce fait que, depuis l'aurore du XXe siècle, siècle consacré au Christ Roi, nous voyons, pour la quatrième fois déjà, les serviteurs de Marie se réunir en congrès pour donner au culte marial de nouveaux développements ? Aussi ne saurions-nous douter que ce grand dessein d'attirer de plus en plus les hommes vers la Mère de Dieu et de mettre entre les mains de l'Immaculée Vierge les destinées du monde n'ait été résolu dans le conseil d'en-haut, afin que se réalise une fois encore, à

la fin des temps, la parole que nous trouvons écrite en tête du Livre : « Et la Vierge écrasera la tête du serpent de son pied virginal. »

Constater cette vérité, c'est en même temps concevoir les plus grandes espérances pour le triomphe final de la cause de Dieu sur la terre; car, si le Seigneur a voulu mettre nos intérêts entre les mains de sa Mère, notre salut est certain, cette Mère bénie étant, par mission autant que par inclination, la dispensatrice de tout don, de toute grâce, de toute miséricorde.

Chose digne de remarque : aux deux premiers congrès qui, à l'aube du XXe siècle, ont illuminé le ciel de la sainte Eglise des clartés de l'espérance, les cœurs ont été unanimes pour louer en Marie celui de ses attributs qui lui donne la suprématie sur toute chose et l'investit d'un pouvoir, pour ainsi dire, égal à celui de son divin Fils. De tous les travaux, présentés à Lyon et à Fribourg, s'est dégagée, dans une lumière très vive, cette vérité qu'étendre le règne de la Vierge sur les cœurs, les intelligences et les volontés, sur la famille, la société et toutes les nations, ce serait le moyen le plus sûr de ramener les hommes à Jésus-Christ, le Roi des nations, et *de restaurer toute chose en Lui.*

La royauté bénie de notre Mère nous apparaît dans une splendeur incomparable, ici, dans ce lieu privilégié, sanctifié par des miracles sans nombre, vivifié par une prière incessante. La divine Providence a voulu que, cette fois, les assises solennelles, provoquées par la piété des fidèles pour constater les progrès du culte marial et travailler à son extension, fussent tenues à l'ombre de l'antique sanctuaire de Notre Dame des Ermites, où, depuis de longs siècles, peuples et rois viennent se prosterner aux pieds de Notre Dame, où mille témoignages de reconnaissance proclament qu'elle tient entre ses mains le sceptre de la puissance et de la bonté.

Nous sommes encore à une de ces heures propices où c'est faire œuvre excellente que d'essayer de creuser, à nouveau, cette grande question de la royauté universelle de Marie ; deux fois déjà, elle a fait l'objet d'un vœu émis et accepté avec enthousiasme aux Congrès de Lyon et de Fribourg.

Ce vœu n'a pas encore reçu la sanction si ardemment désirée ; mais, si l'heure est à Dieu, il nous appartient de la hâter par nos prières et de préparer, par tous les moyens en notre

pouvoir, l'avènement du *règne social* de la Vierge. Car il n'est plus question ici d'actes de piété individuelle ; il s'agit de ramener l'humanité tout entière à Dieu par Marie et, selon l'expression du cardinal Pie, « de rendre à la société, depuis long-« temps mutilée et décapitée, sa véritable tête, qui est le Christ « Jésus, cela par la très douce et très puissante influence de sa « Mère ».

***

Qu'il nous soit permis de redire, en peu de mots, les raisons qui militent en faveur de la proclamation solennelle de Marie comme *Reine de l'univers*, et pour cela de substituer, durant un instant, le calme langage de la doctrine aux accents enthousiastes de l'amour.

Sur le terrain théologique, cette cause n'est plus à plaider. Les Pères, les Docteurs, les Saints ont épuisé les termes et les figures pour proclamer la bénie royauté de Marie sur toutes les choses créées, pour affirmer que l'étendue de son domaine n'est autre que l'étendue de l'empire du Sauveur Jésus. Leur doctrine nous semble résumée dans cette parole de saint Bernardin de Sienne : « Toutes les créatures qui servent la Sainte Trinité « servent la glorieuse Vierge; car, quelque degré qu'elles occu-« pent dans la création, soit les spirituelles comme les anges, « soit les raisonnables comme les hommes, soit les matérielles « comme les corps célestes ou les éléments, tout ce qu'il y a au « ciel ou sur la terre, soit les élus ou les damnés, enfin toute « les créatures soumises à Dieu le sont aussi à la glorieuse « Vierge, cela en raison de sa divine maternité. Ayant enfanté « le Créateur, elle est devenue la Souveraine de toute créature. »

Les Docteurs nous disent encore qu'ayant été choisie par le Père éternel pour être sa Fille unique, Marie participe nécessairement à sa souveraineté sur toute chose ; qu'étant la Mère du Fils de Dieu, *à qui toutes les nations ont été données en héritage*, elle est Reine et Maîtresse de toutes les créatures, et que, comme Epouse du Saint-Esprit, elle partage les droits et les privilèges de son divin Epoux, qui, comme l'Eglise le chante au *Credo*, est le Seigneur de l'univers : *Dominum et vivificantem.*

Des relations ineffables de Marie avec la très sainte Trinité l'établissent donc Reine par participation au souverain pouvoir de Dieu ; mais elle l'est aussi par droit de conquête, puisque

c'est en elle et par elle que Dieu a refait et réparé toute chose (1), puisqu'elle est la nouvelle Eve, la restauratrice des siècles, la cause de notre salut. « *Toute créature*, dit saint Paul, *gémis-* « *sait dans l'attente du Rédempteur.* » Or, par la venue en ce monde de ce Sauveur béni, toute créature a retrouvé sa voie, et c'est la Mère de Dieu qui a été l'agent de cette grande œuvre. Au moment de l'Incarnation, elle a pris, au nom de son Fils, possession de ce monde visible, souillé et dégradé par le péché ; puis, au nom de toute la création, elle a rendu à Dieu, par Celui qui vivait en elle, la satisfaction suprême qui lui était due. Salut donc, *ô Reine de l'univers*, de cet univers sauvé, relevé, purifié par votre consentement !

Mais écoutons encore saint Anselme, et mesurons, si nous le pouvons, l'abîme de gloire que nous ouvre sa parole : « *Omnis natura a Deo orta est, et omnis natura Dei ex virgine :* Tout ce qui existe dans la nature vient de Dieu, et toute la nature de Dieu nous a été donnée par Marie. » Qu'est-ce à dire ? — Dieu se trouve en toute chose par son *essence*, par sa *présence*, par sa *puissance*. Or, par Marie, Dieu a pris possession de la création par un mode nouveau : *la présence de son Verbe dans cette création. — O altitudo divitiarum sapientiæ et scientiæ Dei !* (2). — C'est là encore une des conséquences de la maternité divine et une des raisons qui établissent Marie *Reine de l'univers.*

Est-il étonnant dès lors que les Pères aient multiplié les termes pour chanter sa royauté, qu'ils l'aient appelée *Domina mundi, Domina magna, Imperatrix cœlorum, Magnificentia Dei ?* Est-il étonnant que saint Jean l'ait vue, cette Femme admirable, ayant la lune sous ses pieds ? « C'était là, dit saint « Antonin, le symbole du pouvoir de Marie sur tout l'univers. »

Heureux, mille fois heureux, ceux qui comprennent ces choses et qui ont l'honneur d'être les sujets volontaires de cette grande Reine (3) *!*

***

Mais il est en Marie une autre prérogative, dépendant de la première, et qui lui confère le sceptre de la souveraineté universelle. Elle est l'*Immaculée*, et ce privilège unique la rend

(1) Saint Jean Damasc.
(2) Rom., XI, 33.
(3) Saint Antonin.

maîtresse de toutes les créatures. Ainsi que le dit *Le Véga*, dans sa *Theologia Mariana*, la Vierge, exempte de la tache originelle, a conservé la domination conférée à Adam sur les choses créées, et que notre premier père avait perdue par son péché. De ce fait encore, elle est *Souveraine de l'univers*.

Du reste, à quelque point de vue que l'on se place, le privilège de l'Immaculée Conception établit Marie dans une sphère à part et la pose sur une cime où nulle autre créature ne peut atteindre. Que nous considérions les choses visibles ou les choses invisibles, que nous explorions le domaine de la nature ou celui de la grâce, partout notre Mère a la première place, partout elle domine.

C'est donc dès l'origine, alors que le Seigneur conçut ce chef-d'œuvre, qui devait être la Femme bénie entre toutes les femmes, que, du même coup, Marie fut sacrée Reine, Reine des anges, Reine des hommes, Reine des cieux, Reine de la terre, Reine des abîmes, *Impératrice, après son divin Fils, de tout ce qui a été, de tout ce qui est, de tout ce qui sera* (1). « Oui, il a plu « à Dieu qu'une reine siégeât à la droite du Roi, et, parce « qu'elle siège à sa droite, elle partage sa royauté et son uni- « versalité. Elle n'a rien qu'à cause du Christ et par le Christ ; « mais, cela posé et réservé, elle possède tout ce qui peut se « posséder du Christ. » Quel domaine ! Quel héritage ! Quel sceptre et, partant, quelle puissance !

Chanter l'Immaculée Conception de Marie, c'est donc nécessairement chanter sa royauté. Lui dire : « Vous êtes toute belle ! Vous êtes l'unique, la seule élue ! » c'est lui dire aussi : « Vous êtes Reine ! Vous portez une couronne devant laquelle pâlissent tous les autres diadèmes ! »

La bienheureuse Vierge a daigné définir elle-même la relation intime qui existe entre son privilège d'Immaculée et ses prérogatives de Reine dans la révélation de la *Médaille miraculeuse*. Devançant de plus de vingt ans le jugement de la sainte Eglise, elle se montrait à la sœur Catherine Labouré (2) sous les traits de l'Immaculée Conception, et, en même temps, elle tenait dans ses mains et réchauffait sur son cœur le globe

(1) Saint Anselme.

(2) La cause de béatification de cette digne Fille de la Charité est introduite en Cour de Rome.

terrestre, sur lequel son intense mais muette prière appelait les grâces d'En-Haut. Pouvait-elle nous révéler d'une façon plus éloquente la puissance que son privilège d'Immaculée donne à sa médiation et dans quelle mesure il l'établit Reine du monde et arbitre de ses destinées ?

A ce moment, du reste, la jeune religieuse eut l'intuition qu'un jour la royauté terrestre de Marie serait glorifiée par un hommage nouveau et universel, et souvent, depuis, elle se plaisait à dire : « *Il arrivera un temps où même les enfants acclameront Marie comme Reine de l'univers.* »

Déjà plusieurs actes pontificaux, répondant à cette espérance, ont été accomplis à la grande joie des fidèles. En 1875, Pie IX, de sainte mémoire, approuvait que l'on décernât le titre de *Vierge Immaculée, Reine de l'univers* à *Notre-Dame du Mont Pie IX*, statue placée sur un sommet des Alpes.

Depuis, nous avons vu Léon XIII, le Pontife du Saint Rosaire, autoriser le couronnement de la Vierge, sous le vocable de *Reine de l'univers*, dans l'église Notre-Dame de Fribourg, consacrée depuis sept cents ans à la Vierge Immaculée.

Comme on le voit, c'est toujours le privilège de l'Immaculée Conception qui a été glorifié en Marie dans son titre de *Reine de l'univers.*

***

Est-il nécessaire de montrer combien il est opportun de glorifier aujourd'hui en Marie l'étendard de sa royauté ? Cela ressort clairement des besoins de notre temps. Le matelot, que les flots menacent d'engloutir, s'adresse à la Vierge comme à l'*Etoile de la mer ;* le voyageur égaré, que les ténèbres environnent, crie vers Elle comme vers l'*Etoile du matin ;* le malade, sur son lit de douleur, l'invoque comme le *Salut des infirmes.* Mais, si nous clamons vers Marie, en faisant appel à sa puissante royauté, en la saluant du titre de *Reine de l'univers*, ce ne sera point lui exposer des besoins individuels, lui demander de réparer des ruines partielles, mais bien la conjurer de sauver la société en péril, de délivrer son royaume terrestre des ennemis qui l'oppressent.

Et quand donc l'édifice social fut-il jamais, plus que de nos jours, menacé de crouler ? — Le péril social, c'est le mépris de toute autorité ; c'est l'amour effréné de la liberté ; c'est l'éga-

rement des insensés, que le mirage trompeur d'une fausse indépendance conduit aux abîmes. Or, le titre de *Reine de l'univers* serait l'affirmation de la divine origine de l'autorité que le Tout-Puissant a, dans une certaine mesure, dévolue aux gouvernements de la terre. Sous la domination de l'aimable et très douce Souveraine, les hommes reprendraient le joug du devoir et des lois divines ; par son influence, mystérieuse et ineffablement bonne, elle anéantirait les desseins ténébreux de la franc-maçonnerie, secte maudite qui, au nom de la libre-pensée, s'est emparée sourdement du gouvernement moral des peuples ; elle inspirerait la concorde, la charité là où les sectaires soufflent la haine ; elle unirait ce qu'ils rêvent de désagréger, relèverait tout ce qu'ils prétendent anéantir.

Ainsi considéré, le rôle de la bienheureuse Vierge comme Reine s'agrandit singulièrement, et *la souveraineté qu'elle exerce sur les choses visibles et encore soumises au changement nous apparaît sous un jour tout différent de l'empire qu'elle exerce au Ciel, où tout est complet et définitif.* Jusqu'ici, on a surtout chanté la royauté céleste de Marie ; il convient maintenant de mettre dans une lumière plus vive son règne sur ce monde, où circulent encore les mauvais anges, et qui est livré, de par la permission de Dieu, aux influences les plus diverses et souvent les plus néfastes.

L'Immaculée Vierge béatifie le ciel, mais elle sauve la terre ; et c'est là sa prérogative la plus chère. Ne dit-elle pas elle-même dans l'Ecclésiaste, pour décrire l'immensité du domaine que foule son pied virginal : « *J'ai parcouru toute la terre ; sur tous les peuples et sur toutes les nations, j'ai exercé l'empire.* »

Ainsi notre Reine se complaît dans son héritage — dont aucune partie ne lui demeure étrangère — et sa joie est d'y exercer royalement son ministère de bonté et de miséricorde, d'y déverser les plus magnifiques effusions de son amour. Aussi affirmer son règne terrestre, l'appeler, le désirer, le promouvoir, c'est hâter pour Marie le jour de *la joie de son cœur.*

***

Un autre motif, encore, milite en faveur de la proclamation de la *Royauté universelle de Marie.* Plus que jamais, de nos jours, on s'attache aux choses extérieures ; on attend de la science ce que nos pères attendaient de Dieu, et ces magnifiques

découvertes, faites par le génie humain, ne vont qu'à donner à l'homme plus de bien-être et à le tourner de plus en plus vers la matière. Or, mettre entre les mains de Marie le sceptre des choses visibles, ce serait combattre ces funestes tendances ; notre glorieuse Souveraine userait de son pouvoir pour tout rétablir dans l'ordre et amènerait les hommes à mettre au service de Dieu les progrès de la science moderne.

L'Immaculée Vierge ne s'est-elle pas manifestée à Lourdes comme la Maîtresse et la Reine de l'univers ? Où, plus qu'aux Roches Massabielle, a-t-elle fait éclater son empire sur la matière ? A sa voix, une source a jailli ; par son ordre, cette source est devenue torrent... Et depuis, que de fois, à son geste de Reine, la mort a reculé, les paralytiques ont marché, les aveugles ont vu, les malades se sont levés guéris de leur lit de douleur, et mille fois les prévisions de la science ont été déjouées ! Quelle affirmation éloquente de la royauté de Marie que la vue de ces foules *de toute langue et de toute nation*, qui s'écrient, dans l'ardeur d'une foi inébranlable : « O Mère, *si vous le voulez, vous pouvez nous guérir !* »

Dans une autre de ces manifestations merveilleuses, par lesquelles la Très Sainte Vierge a réjoui les âmes en France au XIXe siècle, nous retrouvons encore une nouvelle affirmation de sa royauté.

Oui, quand Marie, en 1876, est descendue dans une humble bourgade du Berry pour rendre la vie et la santé à une poitrinaire agonisante et en faire l'instrument de ses volontés, l'apôtre du Sacré Cœur, elle s'est montrée Reine autant que Mère. N'est-ce pas à Estelle Faguette, la pauvre mourante, qu'elle a fait entendre cette inoubliable parole : « *Je suis toute miséricordieuse et Maîtresse de mon Fils ; il ne peut me refuser ?* »

Quelle affirmation ! Et quels horizons elle découvre à nos yeux ! L'auguste Vierge nous dit ici elle-même ce que les Saints avaient compris et proclamé : c'est-à-dire qu'elle dispose des trésors de vie et de lumière, de salut et d'amour, contenus dans le Cœur de Jésus, qu'elle dirige à son gré les effusions bienfaisantes de ce cœur béni, qu'elle y puise, comme elle veut, quand elle veut et pour qui elle veut, les biens de la nature, de la grâce et de la gloire.

Jamais peut-être Marie n'avait dévoilé avec une plus magni-

fique simplicité, que dans cette humble chambre de mourante, les prérogatives de la royauté qu'elle exerce de concert avec son divin Fils. Non seulement la mort s'est arrêtée à son geste de Reine, mais Satan a fui, épouvanté, devant la Femme bénie entre toutes les femmes.

***

Que de choses il y aurait encore à dire sur cet inépuisable sujet! Obligé de nous borner, nous nous contenterons de répéter, après le bienheureux Grignion de Montfort, qui fut un des chantres les plus éloquents de la royauté universelle de Marie: « *Quand donc viendra cet heureux temps où la Reine des cieux sera Maîtresse et Souveraine de tous les cœurs pour les soumettre pleinement à l'empire de son grand et unique Jésus? Pour lors, des choses merveilleuses arriveront dans ces bas lieux.* »

Oui, *quand donc?* c'est le cri de beaucoup d'âmes qui, estimant que le salut final du monde nous viendra par la Mère de Dieu, attendent avec une sainte impatience que l'univers lui soit solennellement consacré.

L'heure est à Dieu, nous le répétons, et, quand elle aura sonné, tous les obstacles s'évanouiront. Mais il ne suffit pas d'émettre des vœux, il faut leur préparer une réalisation pratique, en entrant pleinement dans l'esprit des désirs exprimés.

***

Or donc, que tous les fidèles s'appliquent à donner à Marie, dans leur vie propre, dans la vie de la famille, dans la sphère de leur influence, la place qui lui revient, que cette auguste Vierge devienne de plus en plus la Reine des cœurs et la Reine des foyers, que tous ses enfants s'efforcent de rendre leur piété aussi solide et profonde qu'elle est ardente, alors le jour viendra où le Souverain Pontife, sous l'impulsion puissante de l'Esprit-Saint, daignera consacrer solennellement l'univers à la Très Sainte Vierge, sous le vocable de *Reine de l'univers.*

Marquise D'AURAY DE SAINT-POIS,
Auteur de : *Allons au Ciel.*

III

MARIE GARDIENNE DE L'ÉGLISE

Parmi les titres si nombreux et si glorieux donnés à la Très Sainte Vierge, il en est un dont je me propose de dire la *légitimité* et l'*opportunité* ; c'est celui qui fait l'objet de cette modeste étude : Marie, Gardienne de l'Eglise.

« *Ego vos semper custodiam* », avait dit Jésus-Hostie aux filles de sainte Claire, dont le monastère était menacé. C'est ce que la Très Sainte Vierge ne cesse, à travers tous les siècles, de répeter à l'Eglise entière : « Toujours je serai votre Gardienne. »

Pour prouver que Marie a été fidèle à sa paorle, il suffit d'établir cette double proposition :

a) C'est lorsque l'Eglise est le plus violemment persécutée, qu'elle triomphe plus glorieusement.

b) C'est toujours à la Très Sainte Vierge que l'Eglise a dû ses triomphes.

a) N'est-ce pas lorsque la *Synagogue* s'est ruée sur l'Eglise naissante, usant contre les Apôtres de violence et d'hypocrisie, que les douze bateliers ont pris possession de l'univers : *in omnen orbem terrarum exivit sonus eorum ?*

N'est-ce pas lorsque l'*Empire* a plongé sa main sacrilège dans le sang de onze millions de martyrs, que l'Eglise pénètre dans le palais des Césars et monte dans la chaire des philosophes ?

N'est-ce pas lorsque les *barbares* s'agitaient dans les solitudes du Nord et s'avançaient en grondant, décidés à ne laisser derrière eux que des ruines ensanglantées, que l'Eglise voit ses enfants se multiplier à l'égal des étoiles du firmament ?

Mais, ô Sainte Eglise, cette fois tu peux trembler : le tombeau va s'ouvrir devant toi. Voici le puissant *Islamisme* qui tente un suprême effort. Ah ! c'en est fait de toi !

Les ennemis de l'Eglise s'agitent. Tant mieux ! car il faut conclure : le triomphe est proche.

Julien l'apostat rencontrait, un jour, un solitaire qui bêchait son jardin ; il l'interpelle, l'injure aux lèvres : « Eh bien !

que fait maintenant le Galiléen ? » Et le solitaire de répondre : « Il creuse une tombe ! » C'était la tombe de Julien.

« Eh bien, messieurs, je vous le demande, la victoire de Lépante ne fut-elle pas comme le tombeau des Turcs, creusé par le Christ Jésus ? »

La violence est impuissante. Les ennemis reviendront à la haine hypocrite. Elle est personnifiée en *Luther*.

Mais n'est-ce pas lorsque ce moine apostat eut trompé l'Europe, séduit les peuples, que l'Eglise enfanta Ignace de Loyola, Philippe de Néri, Sixte-Quint ? Quel triomphe !

Luther a échoué ? Du moins, ce n'était qu'un homme... Voici Satan lui-même qui va reprendre son œuvre. Quel sera son nom ? Je ne crains pas de le dire : la *Révolution*. Car on l'a affirmé, il y a longtemps, la Révolution est satanique.

Voulez-vous savoir quels coups terribles la Révolution a portés à l'œuvre de Jésus-Christ et comprendre combien nos frères du XVIIIe siècle devaient craindre pour l'Eglise ? Il suffirait de vous montrer Pie VI à Sienne, à Florence, à Turin, à Briançon, à Valence, où il expire.

Vous croiriez voir réalisée l'inscription que Dioclétien avait fait graver sur une colonne : « *Deleto Christiano nomine*, le nom du Christ est anéanti. » Mais plutôt entendez le grand orateur du XIXe siècle s'écriant : « Jamais Dieu, jusque-là, n'avait laissé à l'erreur son développement total ; il lui avait rompu la gorge un moment ou l'autre, avant qu'elle fût reine. Cette fois, il laissait faire jusqu'au bout ! » (Lacordaire.)

Il laissait faire jusqu'au bout. Mais les Juifs n'étaient-ils pas allés jusqu'au bout, en apposant les scellés sur le tombeau de Jésus-Christ, en appostant des gardes, en corrompant les soldats ? Et cependant Jésus-Christ a triomphé.

De même, la Révolution était allée jusqu'au bout. Mais vous savez quel coup de tonnerre retentit d'un pôle à l'autre, au commencement du XIXe siècle : et les églises sont rouvertes, les autels se relèvent, le successeur de Pie VI est appelé pour oindre le front des rois.

Oui, toujours la persécution fut l'avant-coureur du triomphe de l'Eglise.

Et j'ajoute : c'est toujours à la Très Sainte Vierge que l'Eglise a dû ce triomphe.

b) Si les Apôtres renversent la *Synagogue*, c'est que Marie

est avec eux. Sans doute, c'est à l'Esprit-Saint qu'ils doivent cette force qui leur fait prononcer leur courageux *non possumus* ; mais au jour de la Pentecôte, avant de descendre sur la tête des Apôtres, les globes de feu s'étaient arrêtés sur le front de Marie.

Son image sainte est peinte sur les murailles des *Catacombes*, et les martyrs s'agenouillaient devant elle, lorsqu'ils allaient donner ce sang si fécond qui fut la ruine de l'*Empire*.

Si Léon le Grand fait reculer *le fléau* de Dieu ; si saint Grégoire défend Rome contre d'autres barbares, c'est que ces Pontifes s'adressaient, eux aussi, à la Vierge, vigilante gardienne de l'Eglise. Voyez ce dernier, parcourant les rues de Rome, en portant l'image de Marie, due au pinceau de saint Luc, pour faire violence au ciel. Vous verrez en même temps un ange apparaître sur le môle d'Adrien et remettre au fourreau son glaive exterminateur ; vous entendrez les cieux apprendre à la terre le cantique que chante l'Eglise : *Regina cœli, lætare...*

Ignorez-vous que c'est par le Rosaire, c'est-à-dire par Marie, que l'Eglise a triomphé de l'*Islamisme* à Lépante ; que le concile de Trente n'a foudroyé l'orgueilleux *Luther* qu'après avoir imploré le secours de Celle qui a terrassé toutes les hérésies ?

Et qui donc a écrasé la hideuse *Révolution* du grand siècle ? Toujours la vigilante gardienne. Du fond de sa prison de Savone, Pie VII pousse un cri perçant vers la Reine du ciel; le voilà aussitôt rétabli sur son trône, dirigeant l'Eglise de Dieu.

D'ailleurs, la Très Sainte Vierge Elle-même n'a-t-Elle pas affirmé que ce titre de souveraine Gardienne de l'Eglise est particulièrement cher à son Cœur aimant et immaculé ?

C'était quelques années avant cette terrible catastrophe qui menaça d'engloutir la France; un prêtre du diocèse de Carpentras, qui aujourd'hui fait partie du diocèse d'Avignon, voulant sanctifier par la dévotion à la Très Sainte Vierge les fidèles confiés à ses soins, érigeait sur le périmètre de sa paroisse un oratoire en l'honneur de chacun des quinze mystères du Rosaire.

Or, l'oratoire destiné à honorer le mystère de l'Ascension de Notre-Seigneur devait s'élever sur un monticule, non loin de l'église paroissiale. Mais voilà que des miracles qu'il serait trop long de raconter ici et la voix de ses Supérieurs persuadèrent M. Martin — c'était le nom de ce saint prêtre — que

ce n'était pas un simple oratoire mais bien une chapelle qu'il devait construire sur ce monticule, parce que bientôt des prêtres devaient se réunir en ce lieu béni pour se vouer au service de la Très Sainte Vierge, en travaillant au salut des âmes par le ministère des missions.

Le saint curé se mit à l'œuvre ; de ses propres mains, il construisit une chapelle qu'il dédia à Jésus montant au ciel et à *Marie vigilante Gardienne de l'Eglise* et où s'opérèrent de nombreux prodiges.

C'est alors que se présenta à lui, conduit par la main de la Très Sainte Vierge, un prêtre qui plus tard mourut en odeur de sainteté, au cours d'une mission qu'il prêchait à Puget-Théniers, et qui établit, à l'ombre de la chapelle, miraculeuse, une congrégation de missionnaires, qui prit le nom de *Notre Dame de Sainte-Garde*, parce qu'elle honorait Marie comme Gardienne de l'Eglise et qu'elle cherchait à placer sous la sainte Garde de Marie les âmes au salut desquelles travaillait chacun de ses membres (1).

Et n'est-ce pas pour répondre au désir de la Très Sainte Vierge que toujours et partout l'Eglise a honoré cette divine Mère sous le vocable de bonne et sainte Gardienne ?

Pour ne pas abuser de votre bienveillance, qu'il me suffise de vous indiquer quelques-uns des diocèses de France qui donnent ce titre béni à la Très Sainte Vierge.

Quiconque va visiter la glorieuse métropole de Notre-Dame de Paris doit, à l'entrée de ce temple, s'agenouiller devant la statue vénérée de *Notre Dame de Bonne Garde.*

C'est encore sous le vocable de Notre-Dame de Bonne Garde que l'on prie la Très Sainte Vierge à *Longpont* (du diocèse de Versailles) ; *à Nantes*, à *Rieux* (du diocèse de Toulouse) ; à *Toulon* (du diocèse de Fréjus).

Tous les *Marseillais* invoquent Notre Dame de La Garde, et c'est sous ce titre que la Très Sainte Vierge est honorée à *Albaret-Sainte-Marie ;* à *Antibes* (du diocèse de Nice) ; à *Apt* (du diocèse d'Avignon) ; à *Cheraine* (du diocèse de Rennes) ; à la *Ciotat* (du diocèse de Marseille) ; à la *Guiche* (du diocèse de

(1) Emportée par la grande Révolution, cette Congrégation de prêtres-missionnaires, approuvée par les Bulles les plus élogieuses de Benoît XIV et de Clément XI, a été reconstituée et encouragée par l'immortel Pie IX.

Blois) ; à *Lacaune* (du diocèse d'Albi) ; à *Périgueux*, à *Séez*, à *Volvic* (du diocèse de Clermont).

A la suite et à l'exemple de l'Eglise, les œuvres catholiques se sont placées sous la bonne et sainte Garde de Marie, et c'est à la protection toute-puissante de la Mère de Jésus qu'elles attribuent leurs succès.

Qu'il me suffise de vous rappeler ce que nous disait, avec tant de conviction, la digne fondatrice de la Société de Saint-Pierre Claver.

C'est parce qu'elle invoque Marie, salut de l'Afrique, que cette œuvre, fondée depuis douze ans seulement, a fait tant de bien.

Mais qu'il me soit permis de nommer et de saluer une œuvre toute française qui, elle aussi, se voue à la conversion des femmes païennes, et cela, en procurant à nos missionnaires non seulement des secours matériels, chapelets, images ou ornements, mais les auxiliaires les plus précieux : je parle des missionnaires, catéchistes de Marie Immaculée, fondées par le vénéré chanoine M. Chaumont, qui ont leur siège principal à la rue Oudinot de Paris, et une importante succursale à Lyon, à l'avenue de l'Archevêché.

Or, ces vaillantes missionnaires le proclament bien haut, si elles ont pu ouvrir le ciel à tant d'âmes, en facilitant l'action du prêtre, c'est que, elles aussi — leur nom l'indique — se sont placées sous la bonne et sainte Garde de Marie Immaculée.

Oui, Marie est bonne et sainte Gardienne. *Bonne :* alors qu'Elle apparaissait à Pellevoisin, ne disait-Elle pas Elle-même : « Je suis toute miséricordieuse ? » *Sainte :* le culte de Marie n'est-il pas essentiellement sanctifiant, puisque non seulement il nous rappelle l'amour de Dieu pour les hommes, mais il excite l'amour des hommes envers Dieu. Et l'amour de Dieu n'est-il pas l'essence de toute sainteté ?

Dès lors, ne voyez-vous pas la conclusion nécessaire et pratique de cette étude ?

Vous me dites que les ennemis de l'Eglise s'agitent ; vous me montrez l'impiété lui tressant une nouvelle couronne d'épines ; la corruption lui jetant à peine quelques lambeaux de pourpre sur les épaules ; la haine la flagellant avec violence ; la politique s'écriant : « qu'elle soit crucifiée, qu'elle disparaisse » ; la franc-maçonnerie creusant son tombeau...

Au lieu de gémir, de craindre et de désespérer, disons bien fort : la violence des ennemis de l'Eglise redouble ; donc l'Eglise va triompher.

Oui, l'Eglise triomphera. Mais à la condition que, à l'exemple de nos pères dans la foi, nous recourrons à la Très Sainte Vierge et nous la proclamerons notre Souveraine Gardienne, *posuerunt me custodem.*

O Marie, Vierge toute-puissante et toute bonne, le présent de l'Eglise est tourmenté, son avenir n'est rien moins que rassurant; mais vous êtes notre espérance, parce que nous vous établissons notre Gardienne.

Nous vous établissons notre Gardienne, parce que vous êtes l'espérance des coupables, *spes delinquentium* (saint Laurent Martinien), l'espérance des désespérés, *spes desperatorum* (saint Jean Damascène).

Oh ! gardez-nous — *Custodi nos* — sous votre sainte Garde, nous ne mourrons pas ; mais nous vivrons, nous triompherons.

C'est pourquoi je me permets de proposer au Congrès marial d'émettre ce double vœu : Prier le Souverain Pontife d'attacher des indulgences à cette invocation :

« O Marie, bonne et sainte Gardienne de l'Eglise, veillez sur nous ! »

Voici le second vœu que je propose et par lequel le Congrès acclamera Marie Gardienne de l'Eglise.

Le vénéré Cardinal Archevêque de Paris, dans une lettre pastorale toute récente, exprime le désir qu'une supplique soit adressée par tous les serviteurs de Marie au Souverain Pontife, pour lui demander de consacrer le genre humain au Cœur immaculé de Marie.

C'est pourquoi je formule ainsi le second vœu que je soumets à la piété des congressistes :

« Le Congrès international d'Einsiedeln, à la suite des vénérés prélats... réunis à Notre-Dame des Ermites, souscrit avec bonheur à la supplique de S. Em. le Cardinal Archevêque de Paris et demande à S. S. Pie X de proclamer Marie Souveraine Gardienne de l'Eglise et de l'univers, en consacrant le genre humain au Cœur immaculé de cette Mère toute aimante. »

E. Guillaumont,
miss. ap. du clergé d'Avignon.

IV

MARIE REINE DU PURGATOIRE

Beata Virgo in regno Purgatorii dominium tenet.
(BERNARDIN DE SIENNE, Serm. 3,
De gloria Nominis Mariæ, art. 2, C. 3.)

Les vocables sous lesquels on glorifie Marie ici-bas sont nombreux. De quels titres, en effet, les peuples ne l'ont-ils pas décorée ! Des voix s'élèvent de toutes parts, pour bénir Celle que l'Eglise catholique regarde comme sa Souveraine.

Elle sont toutes pleines d'allusions gracieuses et touchantes les appellations de la Vierge Marie. Leur ensemble forme une hymne magnifique en l'honneur de la Mère de toute miséricorde, de toute grâce, de toute compassion, de tout amour. Les échos en retentissent dans les cités, dans les campagnes, dans les bois solitaires et les paisibles vallées, sur les sentiers difficiles, les rocs escarpés, et jusqu'au sein des écueils de l'Océan; c'est un concert de louanges, de reconnaissance et d'amour.

Gracieux vocables, vous témoignez d'une manière attachante et des bontés de Marie et de la confiance qu'inspira, dans tous les siècles, sa puissante intercession.

Et moi, humble prêtre, je désire vous faire honorer sous la douce appellation de *Notre Dame du Souvenir*, *Reine du Purgatoire*.

L'église paroissiale d'Auriac, diocèse de Périgueux, ne jouit pas seulement du grand avantage d'avoir pour titulaire liturgique la Nativité immaculée de Marie; elle a encore l'honneur d'être, sous ses auspices, le siège de la Croisade du Souvenir des Morts. C'est d'ici qu'est partie la supplique : *Regina Purgatorii*, riche de plusieurs centaines d'adhésions épiscopales, de celles d'un grand nombre d'abbés mitrés, de chefs d'Ordres religieux, de prélats, de membres du clergé, d'une légion, enfin, de pieux fidèles.

Chateaubriand, dans ses *Martyrs*, nous montre la Sainte Vierge descendant au Purgatoire pour en délivrer *Séphora*, la mère du futur martyr Eudore. Bien que l'imagination se donne libre carrière dans cette description, on ne saurait ce-

pendant la rappeler sans intérêt. Le poète y a peint au vif le rôle de la Sainte Vierge dans la délivrance des âmes du Purgatoire.

Depuis que Dieu a résolu de racheter l'humanité par l'Incarnation, de se donner à nous par Marie, il a résolu de même, dit saint Bernard, de faire passer toutes les grâces et tous les bienfaits par ses mains et par son Cœur.

Ce qui est vrai des grâces accordées aux hommes sur la terre doit l'être aussi des grâces, des bienfaits, des indulgences, accordées aux âmes du Purgatoire : *Spes nostra, salve !*

Parmi les titres liturgiques donnés à l'auguste Mère de Dieu, deux : *Auxilium christianorum*, *Consolatrix afflictorum*, témoignent clairement des relations mariales avec les âmes des défunts. Ces fidèles, morts dans la grâce de Dieu, ne sont-ils pas des chrétiens et peut-être à plus juste titre que nous ? Souffrants et délaissés, n'ont-ils pas besoin d'un souvenir secourable ? Et d'où leur viendra-t-il, si ce n'est de la Mère de Dieu, vers laquelle tout malheureux lève des yeux suppliants ? Peut-on supposer qu'ayant besoin de secours, ils doivent se résigner à n'en point recevoir, ou encore que, plus abandonnés et plus indigents, ils n'ont pas la consolation d'avoir Marie pour avocate ?

Ce sont des affligés ; ils sont sous le poids des souffrances les plus terribles. La peine du feu s'attache à ces âmes comme à une proie ; les peines morales surpassent la violence des plus cruels tourments. Leur affliction est immense comme l'Océan : les âmes sont broyées par la douleur. Dieu, dont la bonté égale la justice, les aurait-il laissées sans consolation ? Son cœur de Père aurait-il consenti à ce qu'elles fussent privées de tout soulagement ? Et, si la justice inexorable ne lui permet pas à lui-même d'adoucir les peines de ces âmes, pouvons-nous croire que son immense amour n'a pas trouvé le moyen ingénieux de consoler de si grandes infortunes ? Marie, la Vierge du Souvenir, s'offre donc à nous comme l'instrument des miséricordes divines : Consolatrice des affligés qui sont sur la terre, Elle l'est aussi des affligés qui souffrent dans le Purgatoire.

Marie est la Reine et la Mère de l'Eglise universelle, par conséquent de l'Eglise souffrante tout aussi bien et au même titre que de l'Eglise militante ou de l'Eglise triomphante.

Tous les fidèles sont les enfants de Marie, parce qu'ils lui ont

été donnés par son divin Fils au pied de la Croix. Mais les fidèles qui ont quitté ce monde n'ont pas cessé pour cela de lui appartenir : la donation divine n'a été en rien modifiée par la mort.

Marie aime tous ses enfants ; elle se réjouit de la joie des saints dans le ciel, qui s'intéressent à nos luttes et à nos combats de la terre : comment ne s'intéresserait-elle pas aux âmes souffrantes du Purgatoire ? Dans cet immense « *empire des douleurs* », elles sont si nombreuses, selon une parole dite par Notre-Seigneur à sainte Marguerite de Cortone, que l'esprit peut à peine le concevoir. Elles sont chères à son Cœur compatissant, parce que ce sont des âmes saintes, des âmes élues, des âmes sauvées, qui aiment son divin Fils et qui sont aimées de Lui.

Portion de l'Eglise de Jésus-Christ, le Purgatoire n'est pas soustrait au pouvoir de Marie ; il fait partie intégrante de son royaume. C'est le champ où s'exerce l'empire de ses miséricordes. Dès lors, comment croire qu'à certaines époques mémorables, en certaines occasions solennelles, il n'y ait pas quelque visite, quelque apparition de la Reine du Purgatoire, de même qu'elle a daigné apparaître bien des fois à ses enfants sur la terre ? Au jour de la Commémoration des Morts, aux fêtes de Marie, beaucoup d'âmes ont le bonheur d'entendre la parole de Jésus en croix au bon larron : « *Hodie mecum eris in paradiso.* Aujourd'hui même, vous serez avec moi dans le paradis. »

Les chaînes tombent ; l'exil finit ; les derniers voiles se déchirent : c'est le face à face, le cœur à cœur de l'âme avec Dieu, de la créature avec le Créateur qui commence. C'est l'entrée triomphante dans la maison paternelle, dans la maison du Père qui est aux cieux.

En sa qualité de dispensatrice des grâces divines, Marie a la joie de les répandre sur les âmes souffrantes du Purgatoire, pour les soulager, les rafraîchir et éteindre les flammes qui les dévorent.

Je l'imagine, comme d'autres l'ont vue, précédée et environnée d'une multitude d'anges, majestueusement portée sur une nuée éclatante de lumière ; je crois voir son bras chargé de couronnes. A son approche, il me semble entendre un long cri d'espérance jaillir de toutes les régions du Purgatoire : c'est

comme le chant du *Salve Regina* que répètent ensemble toutes ces âmes souffrantes. « Nous vous saluons, disent-elles, ô puissante Reine du ciel, Mère de miséricorde, notre joie et notre espérance ; nous élevons nos voix vers vous, malheureux enfants d'Eve, encore exilés loin du ciel. Ayez pitié de nous, ô clémente, ô bonne, ô douce Vierge Marie ! » Si nous entendions ces supplications, nous serions émus jusque dans les profondeurs de l'âme, et nous mettrions entre les mains de la Très Sainte Vierge des prières, des indulgences, des pénitences, des suffrages, des messes..., afin que ces trésors fussent distribués par elle à ces captifs dénués de tout. (C. S.)

Oui, « la *souveraineté* bienfaisante de Marie franchit les limites du temps. Or cette miséricorde ineffable, s'il y a une région où Marie l'exerce avec plus de plénitude, c'est, dit l'éloquent évêque d'Angers, Mgr Rumeau, dans ce lieu d'expiation, qui retentit des gémissements, des soupirs des âmes prédestinées. Là, dans les cachots du Purgatoire, où s'appesantit rigoureuse la justice de Dieu ; là où sont accumulées des souffrances auxquelles ne peut être comparé aucun des tourments de la terre, si bien que, au dire des saints docteurs, ce sont les supplices de l'enfer, sauf la malédiction, le désespoir et la durée ; là, dis-je, Marie multiplie son droit de grâce. Sa maternelle tendresse y accompagne les pécheurs qu'elle a convertis et sauvés, les justes qui lui ont voué sur la terre un plus filial amour, et sa *royauté* y déploie son pouvoir par des soulagements, par des délivrances qui font tressaillir d'une joie toujours nouvelle les échos du Paradis. Elle parcourt en conquérante ces océans de flammes, *in fluctibus maris ambulavi ;* elle y brise, çà et là, sur l'ordre du Souverain juge, les chaînes des captifs, et elle remonte aux cieux, entourée d'un cortège dont les jubilations célébreront éternellement sa gloire, en même temps que celle du Très-Haut. »

Au sortir du Purgatoire, ces captives, rendues à la liberté, rencontrent sur le seuil du Paradis leur Libératrice, prête à leur servir encore d'introductrice auprès de son divin Fils ; avec quel élan de joie, de reconnaissance et d'amour elles s'écrient toutes d'une voix : « Salut, ô Vierge, ô Mère, ô Reine, notre Libératrice ! »

Puisqu'il nous est si salutaire de savoir que le doux Empire et le Souvenir protecteur de cette Reine auxiliatrice d'outre-

tombe planent sur le Purgatoire, il n'y a rien d'étonnant à demander humblement à Pie X de se montrer favorable à l'insertion d'une des invocations suivantes, ou de telle autre équivalente que Sa Sainteté daignera choisir Elle-même : *Regina Purgatorii*, ou *Solatium defunctorum*, ou *Virgo Memor defunctorum*. Cette nouvelle invocation, qu'il nous soit permis de le dire, nous semble donner un complément aux Litanies laurétanes. Car, si elles célèbrent successivement Marie et ses privilèges, Marie et ses rapports avec l'Eglise de la terre et avec l'Eglise du ciel, elles se taisent complètement sur Marie et ses relations avec l'Eglise souffrante du Purgatoire.

De plus, en affirmant nettement le rôle de Marie dans le dogme de la Communion des Saints, cette nouvelle invocation ravivera chez un grand nombre le *Souvenir des morts*, qui tend à s'effacer ; elle l'élèvera chez plusieurs au-dessus d'un sentiment purement naturel, auquel ils semblent l'arrêter ; elle nourrira chez tous l'espérance de la vie future ; elle compensera dans une certaine mesure la diminution des messes, qui rencontrent tant d'obstacles de nos jours, inspirera aux fidèles une plus grande consolation et, au très grand avantage des défunts, d'innombrables invocations.

Notre temps se fait d'étranges et préjudiciables illusions sur la piété envers les morts. On croit satisfaire aux obligations du cœur et de la foi par la pompe des funérailles, les amas de fleurs ornant le char funèbre, la richesse du mausolée abritant le cercueil, et l'on oublie le nécessaire, c'est-à-dire les secours pressants que réclame l'âme de celui que nous pleurons. Revenons aux traditions chrétiennes.

Quelle consolation pour nous, les survivants attristés de ceux que nous pleurons, de pouvoir donner à leur mémoire autre chose que des larmes ! Elles n'ont pas, hélas ! si abondantes qu'elles puissent être, la puissance de soulager ceux qu'on aime. Quel adoucissement à nos tristesses, quel baume sur nos blessures, de penser que ces larmes de la tendresse, mêlées aux prières de l'Eglise, mêlées surtout à celles de la grande suppliante, la Vierge du Souvenir, peuvent achever de purifier ces âmes et leur ouvrir, ne fût-ce que quelques jours ou même quelques heures plus tôt, les portes du Paradis ?

Aussi la Vierge du *Memento* réclame-t-elle le secours de nos prières pour ceux de ses enfants qui souffrent dans le Purga-

toire. Elle donne à nos suffrages l'appui de son crédit, et la rosée du soulagement se répand sur l'Eglise souffrante. Ainsi le secours des chrétiens protège tous ses enfants, et Notre Dame du Souvenir est l'apôtre de la délivrance du Purgatoire, dont elle est la Reine auxiliatrice. Telle est la doctrine ressortant de cette docte parole : « *Beata Virgo in regno Purgatorii dominium tenet.* »

« C'était aux jours des malheurs de la France. Edouard, roi d'Angleterre, après avoir réduit Calais, consentit à lui faire grâce, à condition que les six principaux habitants viendraient dans son camp, la corde au cou, s'offrir en holocauste à sa colère. Mais, quand les généreuses victimes se virent sur le point d'être immolées à ce courroux inexorable, Philippine de Hanaut, épouse d'Edouard, lui tint ce langage : « Si vous me croyez digne de vaincre avec vous ; si vous jugez que j'ai servi la cause commune avec quelque bonheur ; si enfin j'ai des droits, je les réclame tous, moins pour sauver ces hommes vertueux que pour sauver votre honneur. *Si mes prières n'ont plus de force, je ne supplie pas, j'exige, je demande leur grâce pour prix de mes services, et je dois l'obtenir.* — Madame, lui répondit Edouard, avec une colère mal étouffée, je n'ai rien à vous refuser ; mais vous me gênez fort en ce moment, et je voudrais vous savoir loin d'ici. »

Cette reine qui supplie, qui exige et qui obtient grâce pour les victimes de la justice, en rappelant ses services, est l'image de la Vierge du Souvenir, auxiliatrice du Purgatoire, qui mêle ses douleurs à celles de son divin Fils, pour les présenter, comme une supplication toute-puissante, au trône de l'Eternel. Dieu ne s'indigne pas comme le monarque anglais. Il se réjouit de pardonner, car il aime ces âmes qu'il ne punit qu'à regret, et il ne peut que chérir celles qui affranchissent son amour, en apaisant sa justice. *O Maria, Regina Purgatorii, defunctorum memor, ora pro eis !* Or, si noblesse oblige, royauté le fait bien davantage.

A la suite des Congrès de Lyon, de Fribourg et de Léopol en Pologne, le Congrès exprime le vœu que les Litanies laurétanes s'enrichissent d'une invocation en faveur des âmes des fidèles défunts, telle que : *Regina Purgatorii* ou *Solatium defunctorum*, ou *Virgo Memor defunctorum.*

P.-J. Barjeaud,
curé d'Auriac (Dordogne), par Salles-Lavalette (Charente)

V

L'ESPRIT D'ADORATION ET DE RÉPARATION EN UNION AVEC MARIE

I

RENDEZ-MOI DIGNE DE VOUS LOUER, Ô VIERGE SACRÉE, ET DONNEZ-MOI VOTRE FORCE CONTRE VOS ENNEMIS.

Une des notes caractéristiques du XXe siècle sera, sans conteste, le progrès du féminisme. A quelle cause attribuer cette tendance, qui, sans doute, dévie souvent dans ses applications, sinon, en premier lieu, à l'influence du catholicisme ? L'histoire est là pour nous apprendre ce qu'était, en général, la femme avant l'ère chrétienne ; c'est l'Eglise qui l'a réhabilitée et l'a entourée de respect. Si, par la volonté de son divin Fondateur, elle lui a refusé les honneurs de sa hiérarchie, elle lui a toujours reconnu et arribué toutes les autres grandeurs et prérogatives de la vie chrétienne, et a eu ainsi, dès l'origine, le dessein d'honorer, dans le sexe faible, la Vierge très sainte dont le Verbe incarné a voulu tirer toute sa substance humaine. C'est cette pensée, toute à la gloire de notre Mère et Reine immaculée, qui me porte aujourd'hui, dans un sentiment d'amour, de reconnaissance et de soumission, à essayer de balbutier quelques mots à sa louange, à émettre quelques réflexions de piété d'un ordre purement pratique, heureuse de me conformer, dans ce domaine, aux intentions des Promoteurs vénérés de ce Congrès marial, échos et porte-voix des désirs de Notre Saint-Père le Pape. Mes faibles paroles, si incohérentes et si incomplètes, donneront, par leur petitesse même, plus de relief aux études profondes et savantes de tant d'hommes de Dieu, en ces jours bénis. Et de même que le Créateur se plait à voir, dans chacune de ses créatures, un vestige ou une image de ses perfections adorables, puisse Marie voir dans mon cœur le bonheur que j'ai de lui appartenir, et sourire à mes petits efforts !

Dieu est notre principe : notre être est l'œuvre de ses mains. Il est aussi notre fin : c'est pour Lui seul que nous avons

été créés ; c'est dans son Eternité que tôt ou tard notre vie temporelle ira se consommer. Pour arriver à ce terme, Jésus-Christ est notre voie. Sa vie voyageuse, selon l'expression si familière à l'illustre Mgr Gay, est non seulement le type, le modèle, la forme, elle est surtout la médiation et la réparation de la nôtre.

Mais le Créateur entré dans sa création, le Verbe descendu dans notre chair, l'Amour éternel humanisé, a voulu, dans l'œuvre de l'Incarnation et de la Rédemption, comme jadis il l'avait fait pour le premier homme, se choisir une compagne en tout semblable à lui, autant que cela pouvait être dans une nature inférieure. Cette aide, élue entre toutes, notre cœur l'a nommée : c'est Marie. Paradis terrestre du nouvel Adam, tous les trésors de la nature et de la grâce, toutes les prérogatives, toutes les perfections, couronnement ineffable de la grâce primordiale de son Immaculée Conception, ont été réunis dans cette créature sublime à un tel degré, que saint Denis l'Aréopagite était tenté de l'adorer comme une divinité.

Ignorante du péché et de ses suites misérables, Marie aurait pu rêver pour elle-même une vie terrestre toute de joie et de paix. Mais jamais ce désir n'effleura son intérieur. De même que ses vœux et ses prières avaient, pour ainsi dire, hâté l'heure de l'Incarnation, son amour pour Dieu, son désir d'union plus étroite avec son Fils, Hostie et serviteur, saluaient avec ferveur et promptitude toute occasion de plier son âme, ses sens, sa vie à la loi crucifiante et sanglante qui devait faire de notre Sauveur, depuis Bethléem jusqu'au Calvaire, depuis les anéantissements de la Crèche jusqu'aux approches de la Passion, l'Homme de douleurs, la Victime sans cesse immolée.

Marie a vraiment réalisé ce dessein de Dieu ; dans toute la valeur de l'expression, elle a été l'*esclave* de la volonté divine, la servant comme Jésus, avec Jésus, *dans l'adoration et la réparation.*

Je vais essayer d'émettre quelques réflexions sur ce double côté de l'union à Marie, désirant qu'elles servent d'encouragement à l'une ou l'autre de ces âmes ignorées qui souvent, comme la petite lampe placée devant nos saints Tabernacles, se consument sans bruit et presque sans éclat, dans le sanctuaire de la famille ou de la vie religieuse, ou même, à l'heure actuelle de tant de déchirements et de ruines, au milieu d'un monde

insensé et ingrat qui ne leur envoie que la poussière et l'ordure, leur laissant à peine le peu d'huile nécessaire pour l'entretien de leur existence pauvre et sacrifiée.

II

Marie a vécu de la volonté de Dieu dans une vie d'adoration

Sous l'ancienne loi déjà, l'adoration formait l'objet du premier précepte. Cette sujétion pratique de notre être créé, reconnaissant le pouvoir de son principe, devrait être le premier acte de notre raison. Il nous mettrait aussitôt en communication directe avec la Divinité, comme le cours d'eau avec sa source, et ferait abonder en nous ces effluves de l'amour, de la lumière et du bonheur qui sont la vie même de Dieu.

Marie, possédant, dès le premier instant de sa Conception immaculée, toute la perfection des qualités de son âme, entre dès ce moment aussi dans ces sentiments, et sa vie devient dès lors une suite ininterrompue d'actes si parfaits de soumission et d'union, qu'ils attirent l'admiration de toute la cour céleste. Notre esprit reste suspendu devant de telles pensées, et nous nous prenons à regretter, une fois de plus, l'état d'innocence dont nous sommes déchus par le péché originel. Mais est-il perdu sans ressource ? L'amour de Jésus, son Sang rédempteur sont la réponse. Il nous appelle : « Si tu veux être mon disciple, renonce à toi-même ; prends ta croix et suis-moi. » Deviens créature nouvelle, née non de la chair, ni du sang, ni de la volonté de l'homme, mais de Dieu même. Je me suis fait chair pour toi ; fais-toi Dieu dans la mesure du possible. Ces paroles, si ravissantes dans leur sublimité, sont faites pour épouvanter lorsqu'on se met à les étudier à fond. Nous fixons les yeux sur cet idéal, nous en reconnaissons la nécessité ; nous comprenons qu'il faut détruire en nous le corps du péché qui, par notre conception et notre naissance coupables, nos mauvaises habitudes prises souvent sans nous en apercevoir, s'était identifié avec nous. Nous regardons ce Dieu fait homme qui, devant nous, marche à pas de géant, et nous réfléchissons. La grâce est puissante, sans doute, nous disons-nous, et Jésus nous l'a méritée en mesure infinie ; mais Jésus est aussi mon Dieu, mon Juge ; il sait qu'en moi il y a un fond immense de malice,

d'inconstance, d'ingratitude. Je ferai quelques pas, puis je m'arrêterai ; et Jésus, qui marche toujours, aura disparu à mes regards, selon la comparaison du R. P. Faber dans son *Pied de la Croix*. Il faudra faire effort pour le retrouver, pour le rejoindre. Et puis, plus Dieu nous aime, plus il devient exigeant. Les enfants de Zébédée n'hésitaient pas à accepter le calice dont leur parlait le Maître. Thomas et Pierre, en face de la beauté du Sauveur, juraient de mourir avec lui, et l'Evangile nous dit leur conduite à Gethsémani déjà. Voilà notre propre histoire de tous les jours. Quand Jésus défiguré se présente à nous, non seulement nous oublions nos promesses les plus sincères, nous ne le reconnaissons pas, mais nous prenons honteusement la fuite. Faut-il nous décourager ? Saint François de Sales, le docteur si populaire, a écrit de charmantes pages sur l'art d'utiliser ses fautes, nous invitant à nous relever toujours et à recommencer sans cesse. Souvent c'est difficile ; la chute nous a blessés, affaiblis ; notre cœur demande une Mère. Oui, là est le secret, le seul vrai, le secret délicieux que nous enseigne le bienheureux Grignion de Montfort dans son livre d'Or. Jésus est venu à nous par Marie. Il a vécu sous sa dépendance ; elle l'a suivi toute sa vie, et lorsque, son œuvre achevée, Il est retourné à son Père, laissant un autre lui-même, son Corps mystique, la sainte Eglise, Il lui a donné la même Mère qu'à son corps naturel. A nous de profiter de ce don, de ce bienfait, de cette merveille d'un Dieu. A nous de chercher la vie de Jésus, ses exemples, ses grâces, où il veut avant tout que nous les trouvions : dans sa Mère, qui est aussi la nôtre. A nous d'expérimenter à notre tour ce que les Saints ont chanté à l'envi, se reprochant de ne savoir le faire assez : Oh ! qu'elle est bonne, Marie, qu'elle est puissante, qu'elle est clémente ! Si je marche, elle m'aide ; si je tombe, elle me relève ; si je pleure, elle me console ; si j'hésite, elle m'affermit. Son regard me rassure, sa main me montre le chemin de la vérité, et rien ne me châtie autant que sa froideur et sa sévérité. La vision si touchante de l'échelle rouge et de l'échelle blanche, aperçue un jour par le Fr. Léon, l'un des premiers disciples du séraphique Père saint François d'Assise, et la suave explication que celui-ci en donnait à ses chers enfants, n'exposent-elles pas les mêmes principes en d'autres termes ?

Marie est-elle la même pour tous ? Son influence a-t-elle

une égale efficacité dans toutes les âmes ? Il est certain que toutes, elle les a adoptées au milieu des angoisses de la mort de notre Sauveur ; mais il en est pour lesquelles elle a des prédilections, qui lui appartiennent plus que d'autres, parce qu'elles lui ont donné plus de droit sur elles, dont elle est vraiment la propriétaire, et sur lesquelles par conséquent son amour veille de plus près. La donation de soi-même, par le saint Esclavage, est bien un des actes les plus parfaits et les plus complets qui puissent être réalisés ; et il a des degrés, des ascensions. A part de rares exceptions, ce n'est pas d'un seul coup, mais lentement et par des efforts répétés, multipliés, qu'on fait un peu de progrès dans la victoire sur soi-même ou, en d'autres termes, dans le don de sa volonté à Dieu. Celle que l'Eglise nous fait invoquer sous le titre de « Tour de David » nous fournira, si nous recourons à Elle, toutes les armes pour combattre les ennemis extérieurs et intérieurs qui voudraient disputer à Dieu au moins une partie de cette donation. Plus au courant que n'importe qui des procédés qui assurent le triomphe, elle nous facilitera la lutte, vie de l'homme sur la terre, selon l'expression des Livres Saints. Comme autrefois à Cana, elle nous dira, en nous montrant Jésus, son Eglise, ses ministres : « Faites ce qu'Il vous dira. » Sa vérité sera votre bouclier, sa parole votre glaive, sa grâce votre équipement, ses sacrements votre viatique, ses mérites votre récompense, sa Croix le trophée de votre victoire ; mon Cœur, mes bras, votre refuge et votre secours. C'est ainsi que notre volonté, donnée à Marie, est peu à peu par elle illuminée des reflets de la justice, forte comme l'amour qui la meut, dans une profonde sujétion au Dieu dont les serviteurs sont rois, puisque, libres de la terre et des créatures, ils les dominent.

III

Marie a vécu de la volonté de Dieu dans une vie de réparation

Se donner à Dieu, s'unir à Lui, non seulement par les sentiments affectueux, mais surtout par la pratique sérieuse du renoncement à soi-même, c'est la vraie *piété*, la seule qui mérite ce nom. Elle est un des dons que le Saint-Esprit répand dans notre âme, pour y former Jésus, nous dit le B. Grignion

de Montfort, en union avec Marie, sa divine Epouse. L'âme qui s'est abandonnée à cette Vierge puissante devient peu à peu, par sa fidélité, plus apte à l'œuvre de Dieu et à ses desseins ; elle s'assouplit, élargit ses horizons, désire le bien, le mieux, et l'occasion de prouver à Dieu son amour. Ici le choix est immense ; mais la volonté que l'Esprit de Conseil conduit par Marie arrive à la lumière. A cette âme qui veut vraiment servir Dieu, la Mère du bel amour montre toujours d'abord Jésus à suivre, puis Jésus à faire connaître et aimer. A quelques-uns, elle désigne l'adolescent divin de Nazareth, et leur apprend à édifier dans la famille et la société, y conservant ou ramenant la foi par l'exemple, aidant et consolant les pauvres et les affligés, travaillant aux bonnes œuvres, sous la direction de leurs pasteurs. A d'autres, elle rappelle la parole du Maître : « Quittez tout ; venez, je vous ferai pêcheurs d'hommes. » Et aussitôt le Sanctuaire nous donne la magnifique phalange de ses évêques, de ses prêtres, de ses religieux, qui reproduisent à nos yeux la vie publique du Sauveur, et vont, sous tous les cieux, annoncer et donner Dieu au monde. O sainte Eglise catholique, qu'ils sont grands, vos travaux ! Apôtres de l'Evangile, combien votre ministère est sacré ; prêtres de Jésus-Christ, que votre puissance est sublime ! Ouvriers célestes, préposés à la vigne choisie que le Rédempteur a achetée au prix de son Sang, vous la cultivez, vous l'arrosez de vos sueurs, vous êtes sans cesse vigilants pour en éloigner tout ce qui pourrait lui nuire. Etes-vous satisfaits ? Etes-vous assurés d'une moisson abondante ? Non. Vous nous dites : Il est vrai, nous sommes la tête, les bras de l'Eglise ; tous les jours, à tous les instants, nous offrons au Père éternel le Corps et le Sang de son divin Fils par l'oblation de la Sainte Messe ; mais il faut davantage. « L'Eglise vit de deux principes, écrit Mgr Gay dans son *Traité de la Douleur chrétienne :* le sacrifice mystique de Jésus-Christ et son sacrifice historique continué dans ses membres. Ni la Messe ni le martyre ne peuvent cesser chez nous. Si l'action est nécessaire, la souffrance l'est bien davantage. Les agissants sont des bras dans l'Eglise, les patients y sont des artères. La prière peut beaucoup ; elle est loin de parvenir où la douleur arrive. » Donc, il faut des âmes qui souffrent et le veuillent ainsi ; il faut des *victimes volontaires ;* ce sont les propres termes du paragraphe 6 du programme pratique de ce Congrès.

Au Très-Haut de choisir ses victimes, puisque dans tout état, même naturel, l'aptitude est nécessaire ; à elles, sous le contrôle et le conseil du ministre de Dieu qui les dirige, puisque l'obéissance vaut plus encore que le sacrifice, de se livrer à cette belle vocation. Ici surtout, la vraie dévotion à la Très Sainte Vierge est indispensable. Reine admirable des martyrs, non seulement parce qu'elle a plus souffert que tous ensemble, mais parce qu'ils ont tous reçu cette grâce de son amour maternel, elle seule peut les soutenir dans un état aussi pénible à la nature. S'offrir en victime, vivre en victime, c'est non seulement suivre Jésus sur le chemin du Calvaire, mais c'est s'unir à Lui sur la Croix pour sauver le monde, s'y laisser clouer, être abandonné par tous, renoncer aux consolations de la piété pour souffrir le délaissement de l'agonie. C'est plus encore ; car, dans cette voie, la résignation est le premier pas ; l'âme généreuse a peur de l'inaction jusque dans le sacrifice. C'est se placer entre Dieu et les pécheurs, se substituer à eux pour recevoir les coups de la justice, crier miséricorde en leur faveur par chacune des plaies béantes de sa douleur, embrasser volontairement les humiliations, les douleurs physiques et morales de la Passion. Et il faut vivre ainsi non une heure, un jour, mais des années, toujours content, fidèle à l'holocauste dont le coup de grâce ne sera donné qu'à la mort.

Quand Marie a fait comprendre à une âme la nécessité de la *réparation* à la gloire de Dieu par la souffrance ; lorsque, à la lumière du Crucifix, elle lui a dévoilé le sens de ce mot de saint Paul : « J'achève en moi ce qui manque à la Passion de Jésus-Christ, et que, docile, l'âme s'est livrée pour le salut de ses frères, pour l'expiation des crimes et des sacrilèges, pour l'appui du sacerdoce et la persévérance des fidèles, Dieu répond toujours à cette offrande. Il frappe alors aux endroits qu'il connaît les plus sensibles. Tout devient souffrance pour l'âme, ou plutôt elle porte sa souffrance partout. Il n'y a qu'à ouvrir la vie des Saints pour s'en convaincre. A partir du moment où ils ont consenti à devenir des paratonnerres pour leurs semblables, leur être a été enserré dans un vrai réseau de peines extérieures et intérieures.

L'âme victime, unie à Jésus dans son délaissement, n'attend pas alors de Marie la consolation et la joie sensibles ; elle sait que la Mère des douleurs, qui l'a conduite jusqu'à l'intime de

son Cœur immaculé, c'est-à-dire dans ce sanctuaire où, par amour pour nous, elle a eu le courage d'immoler son propre Fils et de nous substituer à Lui dans son dévouement maternel, ne veut pas étancher le sang de ses blessures ni enlever les clous auxquels elle s'est rivée et les épines dont elle s'est couronnée. L'œuvre de Marie est de la purifier de plus en plus, et de la rendre forte de cette *Force* divine qui la tenait elle, Vierge Mère, debout au pied de la Croix.

La vraie dévotion à la Très Sainte Vierge est aussi un gage de constance ; elle tient de l'immutabilité même de Dieu, auquel elle conduit.

Avec Marie, sous son influence, à la lumière de son amour, l'âme se sanctifie, se transforme, se divinise chaque jour davantage, et le Cœur de la Reine de tous les Saints devient ainsi le Thabor de la Transfiguration, en même temps que le Calvaire du sacrifice.

Puisse la vraie vie intérieure, cette vie qui, à des degrés divers, s'alimente toujours aux deux sources : prière, renoncement, oraison, sacrifice, être de plus en plus enseignée aux âmes pieuses et pratiquée par elles ! Puissent surtout celles qui veulent s'unir de plus près à Jésus crucifié comprendre qu'en avançant avec Marie, par Marie, en Marie, elles arriveront plus sûrement, plus promptement, plus facilement.

Hedwige COMTE,
tertiaire de saint François, institutrice à Fribourg (Suisse)

VI

NOTRE DAME DE CANA

Dans plusieurs villes de France, des âmes pieuses aiment à invoquer la Sainte Vierge sous le titre de Notre Dame de Cana. Elles affirment que ce vocable plaît à Marie, qu'il rappelle sa miséricordieuse intervention auprès de son Fils en faveur de jeunes époux, que ce fait dont parle l'Evangéliste, est le seul où elle apparaisse comme médiatrice et donne à ses serviteurs un conseil, qui résume toute la perfection de la vie chrétienne.

En 1900, au Congrès marial de Fourvière, à la suite de plusieurs instances, deux sections émirent le vœu que Notre Dame de Cana eût désormais une place dans la liturgie sacrée. Trois cardinaux, trente-trois archevêques et évêques approuvèrent cette motion. Le vœu fut ainsi formulé, proclamé et ratifié dans l'assemblée plénière, aux applaudissements de toute l'assistance :

« Considérant que Notre-Seigneur a daigné faire son premier miracle à la prière de sa Mère ;

« Que ce miracle, par son objet même, nous montre que la sollicitude de Marie s'étend à tous nos besoins, y compris ceux de l'ordre temporel ;

« Et qu'enfin, par cette première manifestation de sa divine vertu, Notre-Seigneur a voulu tout de suite révéler au monde la puissance de Marie sur son Cœur sacré ;

« Le Congrès, en deux de ses sections, exprime le vœu que l'Eglise autorise des hommages spéciaux à Notre Dame de Cana. »

Il paraît, en effet, étrange que la Corédemptrice de l'univers ne soit pas encore honorée sous le seul titre où elle apparaît dans l'Evangile, intercédant auprès de son Fils en faveur des hommes.

En dehors du fait qui s'est accompli aux Noces de Cana, les quatre historiens sacrés ne signalent aucune intervention directe de Marie dans la série des événements qui composent la mission publique du Sauveur.

Le centurion fait appel à sa puissance ; la Chananéenne, à sa miséricorde ; l'hémorroïsse croit à la vertu de son contact. Les apôtres l'interrogent et osent même lui donner des conseils ; les scribes et les pharisiens discutent ses enseignements et ses miracles et cherchent à le surprendre en défaut. Magdeleine le supplie de ses larmes et de ses regards ; Marthe regrette son absence au moment de la mort de Lazare. Seule sa Mère passe inaperçue dans les pages inspirées, ou, si elle apparaît çà et là, c'est au second plan, toujours humble, toujours silencieuse et comme passive, ainsi qu'il convient à la *servante* du Seigneur.

En revanche, quelle lumière se dégage du crédit qu'elle manifeste aux Noces de Cana ! Quelle supplication et quel exposé du besoin des époux dans ces mots : « *Vinum non habent.* Ils

n'ont plus de vin ! » Quelle puissance de conception et quel conseil de vie pratique dans cet ordre aux serviteurs : « Faites tout ce qu'il vous dira ! » Faire tout ce que Jésus dit, n'est-ce pas la perfection de l'obéissance, de la sainteté, du mérite surnaturel ? Marie n'a jamais donné qu'un seul conseil, celui-là, et il renferme la mise en action de toute la doctrine révélée.

Décrire les détails de la fête de Cana, d'après les coutumes et les traditions juives, n'est pas indifférent à notre sujet.

L'étude des contextes permet d'établir que la scène se passe à la fin du mois de février, exactement trois jours après le baptême de Jésus dans les eaux du Jourdain. Selon Nicéphore, il s'agit du mariage d'un neveu de saint Joseph, de Simon, fils de son frère Cléophas.

A deux heures environ au-dessous de Nazareth, le vallon s'incline à l'est. Cana s'étale sur une petite éminence ; elle est entourée de collines plus hautes. Toute la région se couvre de verdure naissante et de fleurs embaumées. A raison de la température chaude du pays, les blés ondulent déjà sous le souffle des vents.

Les époux ont prêté serment dans la synagogue et reçu la bénédiction qui le consacre. Il est déjà tard. Car les préliminaires de la fête ont occupé une partie du jour. Le cortège nuptial se déploie et accomplit, avant la tombée de la nuit, qui est proche, la procession traditionnelle. Elle met en joie le village et les alentours. Des chanteurs et des paranymphes mêlent leurs voix au son des flûtes, des tambourins, des cithares, des cornemuses et des trompettes.

Le fiancé est richement vêtu. Le front ceint d'un turban doré, qu'entoure une guirlande de myrtes et de roses, il conduit l'épouse par la main et marche au milieu de ses amis, portant des palmes. Les membres des deux familles lui font escorte avec des torches allumées, pendant que les filles du pays et des environs se rangent sur leur passage et saluent le couple de leur pas de danse, agitent des cimbales et des grelots et poussent des acclamations perçantes et prolongées, comme faisaient leurs aïeules en faveur de Saül et de David, au retour du combat.

Un repas, entrecoupé d'énigmes et de jeux d'esprit, dans le goût des Proverbes, remplira les longues heures de la soirée.

La Mère de Jésus, dans sa 45e année, rehausse la fête du doux éclat de sa modestie et de l'aménité de sa personne. Son Fils

est aussi invité. Mais il est absent depuis quarante-six jours, qu'il a passés dans le jeûne sur la montagne, et ensuite près de Jean, dont il a reçu le baptême. On ignore ces faits en Galilée et on compte peu sur sa présence.

Or, sur les indications du Précurseur, André a découvert le Sauveur et l'a signalé à Simon. Le même jour, sur les 4 heures du soir, Jean a fait sa rencontre et en a parlé à son frère Jacques. Les quatre pêcheurs de Galilée ont demandé à Jésus où il demeurait. Il a répondu : « Venez et suivez-moi. » Il les a conduits dans sa grotte de la quarantaine, située à deux lieues de Jéricho, et c'est là, dans ce site abrupte, qu'ils ont terminé leur première étape et passé une partie de la nuit dans la prière et de merveilleux entretiens.

Le lendemain, Jésus leur propose d'aller à Nazareth et de parcourir la distance en deux jours, soit de faire environ douze lieues par journée. Ils sont tous jeunes, vigoureux, pleins d'entrain. Près de Nazareth, Jésus aperçoit Philippe, étendu sous le figuier. Vous savez qu'il l'appelle, et, à la nouvelle que sa Mère est à la Noce de Cana, il oblique vers ce village et s'adjoint encore Nathanaël, qui sera plus tard Barthélemy, et qui se présente sur son chemin. Car il est du pays. Voilà six jeunes hommes, las d'une longue route, qui, aux premières heures du crépuscule, entrent dans la salle du festin. Tous les invités s'empressent de leur faire place ; on les sert ; on les restaure ; et comme la journée a été longue, chaude, ils ont besoin d'étancher leur soif. Leur présence inespérée n'est donc pas étrangère à la disette du vin.

Marie, qui a veillé peut-être aux apprêts du festin, qui connaît la quantité des provisions et la situation de la famille, s'en aperçoit la première. Elle songe aussitôt à épargner une grande confusion aux jeunes époux et même à tous les convives. La bonté de son âme se révèle dans cette sollicitude. N'a-t-elle pas appris de l'expérience à compatir aux imprévus de la vie domestique ? Serait-il convenable que la visite de son Fils et de ses amis fût pour ses hôtes une cause d'humiliation et de gêne ? Rien n'est impossible à la puissance de Jésus. Il ne s'agit pas de guérir un malade, de ressusciter un mort, mais d'une chose commune, presque vulgaire, d'un manque de vin dans un repas de noces. Pour tirer d'embarras une famille amie et hospitalière, Marie n'hésite pas à demander à Jésus son premier mira-

cle. Quel tact, quelle délicatesse dans son entremise! Elle se tourne vers son Fils, et, sans empressement, sans agitation, elle lui dit à l'oreille : « Ils n'ont plus de vin ! » Elle n'insiste pas. Jésus a compris et lui répond suivant la forme de la phrase araméenne : « Femme, qu'y a-t-il en moi qui ne soit à vous ! Mon heure n'est pas venue. » Et son regard achève de fixer le sens de sa parole.

Les prières de la Vierge de Nazareth ont abrégé les soixante-dix semaines de Daniel et avancé l'heure de l'Incarnation. Sa demande à Cana décide le Fils de Dieu fait homme à hâter l'ouverture de son ministère public et la manifestation de sa puissance aux yeux de ses premiers disciples.

Marie commande discrètement aux serviteurs de se tenir prêts : « Tout ce qu'il vous dira, faites-le ! » ajoute-t-elle. Jésus ordonne de remplir d'abord d'eau les six grandes urnes du vestibule. Cela fait, il dit : « Puisez maintenant. »

L'eau est changée en un vin délicieux, meilleur que tous ceux qui ont été servis et où se reconnaît la munificence royale du thaumaturge.

Ainsi s'annonce et s'affirme le rôle d'introductrice et de postulatrice que la Vierge Marie remplira, dans la suite des siècles, auprès de son Fils tout-puissant, en faveur des générations humaines.

Par elle arriveront aux âmes toutes les grâces que leur destine Jésus. A Nazareth, elle abrège le temps qui retarde le ministère public de son Fils ; à Jérusalem, elle abrège le temps qui retarde la résurrection. Elle l'abrégera encore dans les angoisses de l'épreuve finale, quand les justes eux-mêmes en auront besoin pour ne point faillir.

Remarquons aussi que le Cœur de Marie s'émeut de nos besoins temporels et journaliers, surtout lorsqu'ils sont le résultat, comme *à Cana, de notre dévouement* ou de notre générosité à la cause de son Fils, de ses apôtres et de ses ministres.

Elle est mère dans toute la force du terme. Elle veille, avec une sollicitude qui n'est jamais en défaut, sur nos intérêts de l'âme et du corps. Quelle confiance doit nous inspirer le souvenir de sa démarche aux Noces de Cana !

Aussi est-elle louable, la pensée des fidèles qui invoquent et honorent Notre Dame de Cana. Sous ce vocable, un autel lui est dédié dans la basilique de Fourvière, et le sculpteur Guil-

laume l'a enrichi d'un relief représentant la scène évangélique où Marie exerce son rôle de médiatrice.

On pourrait encore l'appeler Notre Dame du Bon Conseil. Car c'est à Cana que la Mère de Dieu articula l'unique conseil qu'elle ait jamais donné, et ce conseil résume à lui seul tout le plan de la perfection chrétienne. Faire tout ce que Jésus commande, n'est-ce pas atteindre d'un seul coup le sommet de la sainteté ? Mais ce vocable rappelle plutôt la Vierge miraculeuse de Genazzano, si glorieusement honorée par Léon XIII.

Ne serait-il pas désirable qu'une fête spéciale, avec messe et office propre, fût introduite dans la liturgie catholique en l'honneur de Notre Dame de Cana, et célébrée au premier dimanche libre après l'Epiphanie ?

Que Nos Seigneurs les Evêques daignent se faire les champions de cette idée et reprennent, en le modifiant, le vœu émis au Congrès de Fourvière en 1900 :

« Considérant que Notre-Seigneur a daigné faire son premier miracle à la prière de sa mère ; que cette intervention en faveur des hommes est la seule dont parle l'Evangile ; qu'elle montre que sa sollicitude s'étend à tous nos besoins, y compris ceux de l'ordre temporel ; que trois cardinaux et trente-deux évêques présents au Congrès de Fourvière ont déjà approuvé le vœu formulé par deux sections, que l'Eglise autorise des hommages spéciaux à Notre Dame de Cana, le Congrès exprime le vœu qu'une fête spéciale soit établie sous le vocable de Notre Dame de Cana. »

P. Bauron, *protonotaire apostolique.*

VII

MARIE IMMACULÉE DANS LA TEMPÊTE ACTUELLE

ARC-EN-CIEL ET ARBITRE ENTRE DIEU ET LES HOMMES

Un rapide coup d'œil jeté sur l'époque actuelle suffira pour prouver que l'Eglise de France peut faire sienne la parole que le Sauveur, prisonnier des Juifs, jetait à la face de ses ennemis : « *Hæc est hora vestra et potestas tenebrarum.* » (Luc, XXII, 53.)

Que se passe-t-il, en effet, dans ce pays ? Les sectaires qui détiennent le pouvoir, ces « rois de la terre qui se sont levés et ligués contre le Seigneur et son Christ », rêvent de détruire cette Eglise de Jésus-Christ qui a des promesses d'immortalité, cette Eglise que, suivant l'adage du poète latin, « ni le fer, ni le temps impitoyable ne pourront entamer. *Nec poterit ferrum, nec edax abolere vetustas.* »

Ne semble-t-il pas qu'un prêtre français, victime de la persécution, a qualité pour retracer le tableau véridique mais attristant des attentats sacrilèges d'une horde de forcenés et pour dire ce que sera l'avenir de la Fille aînée de l'Eglise, si les plans et les projets se réalisent ? Les septembriseurs modernes ont échafaudé et poursuivi leur œuvre avec une intelligence satanique. Ils ont discuté et déchiré un contrat bilatéral sans la moindre ouverture à l'autre partie intéressée, sans son assentiment, ce que n'osa jamais peuple civilisé. Comme les débiteurs de mauvaise foi, ils ont renié une dette sacrée, certes bien modeste comparativement aux avantages qui en étaient le motif. Les revenus annuels des biens enlevés au clergé s'élevaient, pour l'Etat, à la somme de 200 millions, et le budget du culte catholique arrivait à peine à 35 millions. Imitateurs de Bismarck, ils ont ainsi réduit le clergé français à la « cure de faim ». La famine ne leur a pas paru un moyen assez efficace pour avoir raison des ministres du culte ; ils ont appelé à la rescousse la misère et l'expropriation. Comme Jésus-Christ, les évêques après deux ans, les prêtres des paroisses dans cinq, pourront répéter en toute vérité la parole de saint Matthieu (VIII, 20) : « Les renards ont des tanières et les oiseaux du ciel leur nid ; mais le Fils de l'homme n'a pas où reposer sa tête. » Telle sera effectivement la situation de tous, le soir du jour où les portes des évêchés et des presbytères seront fermées et les légitimes usufruitiers jetés à la rue au nom de la loi.

Les leçons de l'histoire ont appris à ces hommes méchants et ennemis de Dieu que la faim, la prison, l'exil et même la mort étaient des expédients inefficaces pour dompter ou paralyser seulement le courage, l'action et l'endurance du clergé catholique, contre lequel, Dieu merci, la persécution a toujours été et sera encore impuissante.

Cette conviction leur a fait envisager le schisme comme la machine de guerre la plus redoutable et le poison le plus subtil

et le plus actif. De là le projet de ces associations cultuelles qui devaient livrer l'Eglise au pouvoir laïque, son administration à ses ennemis et l'exercice même du culte dans chaque paroisse au caprice d'une poignée de malandrins. Pie X, flairant le piège, a condamné ces associations. Les églises seront fermées et les prêtres expulsés de leurs presbytères. La grange deviendra alors le lieu du culte et le prêtre occupera, au fond de l'étable, le lit de camp réservé aux garçons de ferme.

Les sectaires ont su créer le mal et répandre la contagion qui travaille la France : ils redoutent le remède. Depuis plusieurs mois, les évêques invitent leurs fidèles, dans des lettres pressantes, à recourir à la prière et à faire une sainte violence au Ciel. Comme le prophète, ils les engagent à « lever les yeux vers les saintes montagnes d'où leur viendra seulement le secours ». Ils leur rappellent que Marie est leur Reine (*Regnum Galliæ, regnum Mariæ*), en particulier, suivant la parole d'un Père de l'Eglise, que cette bonne Mère veille d'une manière spéciale sur ses enfants, qu'Elle ne laissera pas périr : « *Servus Mariæ non peribit.* »

Cet appel et cette invitation troublent les pygmées que le pouvoir enivre et dont il égare la raison comme un vin trop généreux. Dans leur folie, ils blasphèment comme les Pharisiens du Calvaire : « Si tu es le Christ, Fils du Dieu vivant, descends donc de la croix, et nous croirons. » Ces Barrabas modernes acclamés et choisis par la stupidité des foules insultent Dieu et le bravent ; ils enlèvent son image des écoles et des prétoires; ils le bannissent de la rue, en interdisant les processions. Les enivrements de l'orgueil n'empêchent pas, cependant, ces Balthazar de craindre à toute minute de voir briller sur les murs de la salle des jouissances leur « Mane, Thecel, Pharès ». Le Cyrus vengeur qu'ils redoutent, c'est Dieu, et la Judith qui hante les nuits de ces Holophernes méchants, c'est Marie, l'auguste Reine de France, Celle qui est le « secours des chrétiens », Celle qui aime notre pays et se plaît à le visiter pour lui apporter la paix, la joie, les bénédictions et les encouragements célestes : « *Visitasti terram et inebriasti eam, multiplicasti locupletare eam.* »

I

Après l'Eucharistie, le don le plus inestimable que Jésus-Christ ait fait au monde a été de lui donner Marie pour Mère.

En la personne de saint Jean, le divin Crucifié léguait aux chrétiens Celle qui fut à si juste titre : la Mère de Dieu, l'Epouse du Saint-Esprit, la gloire de Jérusalem, la joie d'Israël, l'honneur du peuple Juif. Les deux grandes missions de Marie sur la terre ont été de donner au monde le Sauveur et d'écraser sous son pied virginal la tête de Satan.

L'histoire des siècles passés se plaît à redire comment Marie a vaincu toutes les hérésies et rempli, par conséquent, sa mission ici-bas. Le XIXe siècle, appelé à si juste titre le siècle de Marie, peut tout aussi bien être nommé le siècle des bienveillances et des miséricordes de cette divine Mère. Ses apparitions dans la chapelle de la rue du Bac, à La Salette, à Lourdes, à Pontmain, à Pellevoisin confirment surabondamment notre thèse.

En relisant les messages que Marie a apportés à la France de 1830 à 1871, on retrouve dans son langage des avertissements qui trahissent les trois qualités qui caractérisent la vraie Mère : la sollicitude, le dévouement et l'amour. La Médaille miraculeuse, c'est la sollicitude ; La Salette, le dévouement ; à Lourdes et Pontmain, la conséquence naturelle, c'est-à-dire l'expiation ; Pellevoisin, l'amour. Cinq noms que la France a auréolés de gloire dans son livre d'or.

1° Dans la chapelle de la rue du Bac, la Sainte Vierge prophétise, en 1830 : « Des temps très mauvais, le renversement du trône, des victimes dans les communautés, la mort de l'Archevêque, les rues pleines de sang. » Elle ajoute qu'elle ne peut plus soutenir le bras de son divin Fils et que de grands fléaux vont s'abattre sur la France. Comme le monde n'écoute pas le message céleste de sa sollicitude, seize ans plus tard Marie revient, et, comme le prophète Jonas aux habitants de Ninive, Elle annonce à la France, si elle ne fait pas pénitence, les malheurs prêts à la frapper.

2° Dans les paroles de la Sainte Vierge à Mélanie et à Maximin, on ne peut ne pas retrouver à la fois et sa sollicitude et son dévouement maternel. « Si mon peuple ne veut pas se soumettre, je suis forcée de laisser aller le bras de mon Fils. Il est si lourd et si pesant que je ne peux plus le retenir. Si je veux que mon Fils ne vous abandonne pas, je suis chargée de le prier sans cesse. » Et, après avoir décrit les châtiments inévitables si la France ne se convertit point, la Sainte Vierge dit

aux petits bergers : « Maintenant, mes enfants, vous le ferez passer à tout mon peuple. »

3° Lourdes, c'est l'expiation. Une des premières paroles de l'apparition à Bernadette fut : « Je désire voir beaucoup de monde ici. » La Sainte Vierge daigne préciser elle-même le but de ses manifestations : « Priez pour les pécheurs, dit-elle. Il faut baiser la terre pour les pécheurs. » Pour obtenir leur conversion, elle indique le sacrifice et la pénitence : « Mange de l'herbe », dit-elle. A la neuvième apparition, avait jailli la source miraculeuse sous les doigts de Bernadette, source bénie, dans les eaux de laquelle toutes les infirmités de l'âme et du corps ressentiront une vertu vivifiante et surnaturelle. Enfin, le message de la Sainte Vierge à l'abbé Peyramale est encore une idée d'expiation : « Allez dire aux prêtres qu'il faut bâtir une chapelle ici... je veux qu'on vienne ici en procession. » Désireuse de convaincre de l'efficacité du remède, la Sainte Vierge clôturait ses manifestations par la déclaration de sa qualité : « Je suis l'Immaculée Conception. »

Douze ans plus tard, la France, incrédule et rebelle aux messages du ciel, subissait les châtiments annoncés en 1830 à Catherine Labouré et, en 1846, aux bergers de La Salette. La Sainte Vierge, émue des malheurs de son peuple, voulut mettre un terme aux maux qui l'affligeaient. Le 17 janvier 1871, entre 5 et 6 heures du soir, elle apparaissait à Pontmain, à quatre enfants. Le salut de son royaume aimé était dans l'expiation; aussi se montrait-elle la tête couverte d'un voile noir, tenant entre ses mains une croix rouge sombre, laquelle portait un Christ d'un rouge vif. Le Christ attaché à la croix avait la tête un peu inclinée à gauche. Au-dessus de la tête du divin Crucifié, à l'extrémité du bâton de la croix, était un second croisillon blanc, sur lequel on lisait, en lettres d'un rouge vif, l'inscription en majuscules : « Jésus-Christ. » Pendant le chant du cantique du pardon « Mon doux Jésus », la Sainte Vierge, les yeux constamment baissés, regardait le Christ. L'expression de tristesse répandue sur son visage ne saurait être rendue ; cette tristesse dépassait tout ce qu'on peut imaginer.

Pas une parole ne sortit des lèvres de l'apparition, mais sur une bande blanche figurèrent successivement des lettres d'or qui, par leur réunion, constituèrent ces deux phrases : « Mais priez, mes enfants; Dieu vous exaucera en peu de temps. Mon

Fils se laisse toucher. » Merveilleuse coïncidence ! à l'heure même de l'événement de Pontmain, à 5 h. ½, à Saint-Brieuc, à l'Archiconfrérie de Notre Dame d'Espérance, on faisait un vœu pour le salut de la France, et un prêtre annonçait à Notre-Dame des Victoires qu'au moment où il parlait la Sainte Vierge sauvait la France : prédiction que confirmait cette parole d'un officier allemand : « Une madone garde ce pays et nous défend d'avancer. » Notre-Seigneur, énumérant les béatitudes sur la montagne, disait : « *Beati mites quoniam ipsi possidebunt terram.* » Lorsqu'il chargeait ses apôtres de la conquête du monde, le Maître leur donnait pour modèle sa propre douceur : « *Discite a me quia mitis sum* », et, enfin, pour les convaincre qu'ils ne devaient jamais se départir de cette ligne de conduite, il les prévenait qu'il « les envoyait comme des agneaux au milieu des loups et qu'ils seraient heureux, lorsque les hommes les maudiraient et les persécuteraient ».

La douceur du Fils, qui, par sa mansuétude, a gagné les cœurs et lui a permis de régner sur eux, semble être la caractéristique de Pellevoisin. Marie veut aussi gagner des âmes et les attirer à elle par la douceur.

Dans l'économie divine, Pellevoisin paraît être la dernière grâce du ciel, le dernier avertissement de Marie à la France. Ainsi, afin que sa voix soit écoutée, la céleste messagère prend soin d'entourer ses manifestations de notes qui en révèlent le caractère surnaturel. A La Salette, Lourdes et Pontmain, la Sainte Vierge avait apparu à des enfants, et, s'il est possible de s'expliquer ainsi, *à posteriori* seulement : les faits ont été démontrés et reconnus surnaturels. Tout autre est la genèse des événements de Pellevoisin.

Les Scribes, raconte saint Matthieu, ne voulaient pas admettre la divinité de Jésus-Christ... Un jour ils se scandalisaient parce que le Sauveur avait dit à un paralytique : « Mon fils, ayez confiance ; vos péchés vous sont remis » ; et ils affirmaient que Dieu seul peut remettre les péchés. Le Maître releva le défi, et, pour leur prouver que, d'après leur propre principe, il était le Fils de Dieu, il se tourna vers le paralytique et lui adressa ces mots : « Levez-vous, prenez votre lit et rentrez dans votre maison. » Or, un fait analogue ne s'est-il pas produit à Pellevoisin ?

Le rationalisme et le scepticisme modernes, sous le falla-

cieux prétexte de tout soumettre à la critique et à la science, ne croient plus au surnaturel. Marie, à Pellevoisin, veut s'imposer dès les premières minutes à l'incrédulité. Elle choisit pour se révéler à elle une pauvre malade, Estelle Faguette. Cette fille était âgée de 32 ans et se trouvait depuis douze années au service du comte de La Rochefoucauld. Comme Estelle s'était montrée une domestique modèle et attachée à ses maîtres, son dévouement lui valut, en janvier 1870, lorsqu'elle fut terrassée par une maladie implacable, d'être installée dans une maison que possédait cette noble famille à Pellevoisin. Ils l'envoyèrent là, ils en étaient persuadés, pour mourir. Leur opinion était basée sur le sentiment d'un médecin de Paris, le docteur Bucquoy, qui avait déclaré que cette servante se mourait de la poitrine avec complication de péritonite aiguë. Elle souffrait, de plus, d'une tumeur abominable qui datait de douze ans, et le bras droit était paralysé, enflé et portait une plaie béante. Le docteur Benard, de Buzançais, refusa, le 10 février, de se rendre auprès de la malade, alléguant qu'il ne pouvait plus lui être utile. Le docteur Hubert, de la même ville, qui se rendit à Pellevoisin ce même jour et voyait Estelle pour la première fois, diagnostiqua ainsi la situation : « Inutile de la torturer avec des remèdes, puisqu'elle n'a plus que quelques heures à vivre. » Il rédigea néanmoins une ordonnance qu'il remit à la garde-malade en disant : « La dose pourra vous servir pour cinq heures, mais, à la deuxième ou troisième heure, vous n'en aurez plus besoin. » Enfin, le comte de La Rochefoucauld, convaincu d'une fin prochaine, avait chargé M. le curé de Pellevoisin d'acheter le terrain pour sa sépulture.

Pour la science médicale, Estelle était une agonisante qu'une mort inévitable et prochaine guettait déjà. Marie se plut à déjouer le diagnostic des prévisions humaines. Dans la nuit du 13 au 14 février, «la Sainte Vierge, dit l'auteur de l'opuscule *Notre Dame de Pellevoisin et le Sacré-Cœur*, voulait guérir cette mourante dans des circonstances si visiblement miraculeuses, que tout esprit de bonne foi fût obligé d'y reconnaître une intervention surnaturelle, comme aussi la preuve irrécusable de l'authenticité de la mission que la Mère de Dieu se proposait de confier à l'heureuse miraculée ». Cette ligne de conduite était conforme à celle qu'adopte Dieu, selon la remarque de Bossuet (panégyrique de saint Pierre et de saint

Paul), lorsqu'il veut prouver aux hommes qu'une œuvre est véritablement sienne. Il réduit tout à l'impuissance, bouleverse les conceptions humaines, brise tous les moyens humainement propres au succès, et alors il agit. Ce n'est qu'au lendemain du jour où les apôtres désespérés ont traduit leur déception dans leur « *Sperabamus* », et repris leurs filets, que le Maître leur apparaît et en fait des pêcheurs d'hommes.

Le dimanche 13 février 1876, Estelle prie M. le curé d'écrire à Mme de La Rochefoucauld de faire brûler deux cierges, l'un à Notre Dame des Victoires, l'autre à l'autel de Notre Dame de Lourdes, dans la chapelle des Jésuites, rue de Sèvres. Le désir de la mourante fut réalisé le lendemain, lundi 14 février. Le mardi matin, 15, elle annonce à son curé que, pendant la nuit, elle a eu une apparition de la Sainte Vierge, qui lui a dit : « Tu souffriras encore cinq jours, en l'honneur des cinq plaies de mon divin Fils. Samedi tu seras morte ou guérie. Si mon Fils te rend la vie, je veux que tu publies ma gloire. » M. le curé n'accorda aucune créance au récit de sa paroissienne; il l'attribua à la fatigue d'un cerveau malade.

Le mercredi matin, Estelle apprend à M. Salmon qu'elle a eu une nouvelle vision et que la Sainte Vierge lui a promis la guérison pour le samedi. La réponse du prêtre permit à la malade de comprendre que son curé doutait de l'exactitude de ses confidences.

Le jeudi matin, l'accent de conviction avec lequel Estelle parla des apparitions, de la certitude de sa guérison pour le samedi, des caractères et du mode des manifestations ébranla le jugement de M. le curé.

Il engagea, en conséquence, la mourante à faire part de ses visions à six ou sept personnes discrètes du bourg, afin que, si la prédiction s'accomplissait, elles fussent des témoins autorisés. Il fut ainsi fait.

Malgré les promesses de l'apparition, le vendredi soir, à 10 heures, rien n'annonçait la réalisation de la prophétie; tout au contraire, Estelle semblait à son dernier souffle; elle étouffait, elle ne pouvait expectorer ses crachats. Les douleurs et la faiblesse étaient extrêmes. Le bras droit était démesurément enflé, inerte et paralysé ; la plaie s'était élargie. L'entourage s'attendait à recevoir son dernier soupir. M. le curé, alarmé par cet état, engagea Estelle à se confesser. Estelle, qui avait

reçu l'absolution peu de jours auparavant, demande un sursis jusqu'au lendemain, affirmant encore sa guérison. M. le curé, inquiet, se résigne à l'attente.

Le samedi matin, à 6 h. ½, M. le curé revient près d'Estelle, pour la confesser. Estelle accepte et déclare qu'elle se sent mieux, mais qu'elle ne peut encore remuer le bras droit. Bientôt M. le curé la quitte pour aller célébrer la sainte Messe et lui apporter le saint Viatique. Vers 7 h. ½, M. Salmon pénètre dans la chambre de la malade, suivi par les personnes qui ont fait cortège au Saint-Sacrement et entendu les déclarations d'Estelle. Le moment est solennel, car M. le curé, voulant avoir un signe manifeste de la réalité des apparitions, avait dit à la malade : « Pour nous prouver que tout ce que vous nous avez dit n'est pas une illusion, aussitôt que vous aurez reçu le bon Dieu, vous essayerez de faire le signe de la croix, avec la main droite. Si vous le faites bien, ce sera l'indice que la Sainte Vierge veut bien vous guérir. »

Lorsque M. Salmon eut déposé le saint Viatique sur les lèvres d'Estelle, il se mit à genoux, pour prier quelques instants ; il se relève bientôt, et, s'approchant du lit de la malade, il lui répète d'une voix que l'émotion rend tremblante : « Ma pauvre Estelle, vous avez eu beaucoup de courage et de résignation ; ayez aussi beaucoup de confiance en la Sainte Vierge. Pour prouver que tout ce que vous avez raconté n'est pas une illusion, faites votre signe de croix de la main droite. »

Tous les regards sont attachés sur Estelle, les poitrines sont haletantes, les cœurs battent violemment, une vive anxiété étreint les assistants. Le prodige attendu va-t-il se produire ? Comme le tombeau de Lazare, cette couche presque funèbre va-t-elle lâcher sa victime ? La Sainte Vierge va-t-elle donner la preuve authentique et réclamée de ses apparitions ?

A la stupéfaction de l'assistance, devant une dizaine de personnes, Estelle soulève, sans le moindre effort, son bras droit, ce bras inerte, paralysé, et fait le signe de la croix demandé. Jaloux de rendre l'épreuve plus concluante encore, M. Salmon, vivement émotionné, lui dit : « Recommencez. » Estelle, obéissant, fait un second signe de croix, plus développé que le premier, et s'écrie : « Je suis guérie, je suis guérie ! » L'examen d'Estelle révéla que l'enflure du bras avait disparu ; que la plaie était cicatrisée. La poitrine paraissait neuve. La tumeur du

côté gauche, dont elle souffrait depuis onze ans, et que toutes les femmes qui l'avaient soignée avaient vue, palpée, frictionnée, ne laissait plus de trace.

La guérison prédite pour le samedi était complète, radicale, instantanée, merveilleuse.

Le docteur Hubert, qui avait soigné Estelle, consentit à examiner la miraculée, déclara que le mal ne laissait plus de trace, et écrivit à M. de La Rochefoucauld que « cette guérison était en dehors des lois de la nature ». Le docteur Bucquoy, membre de l'Académie de médecine, écrivit à M. l'abbé Sotereau, vicaire général de Bourges, président de la commission d'enquête : « On ne peut douter de la guérison complète d'Estelle Faguette; c'est la conclusion qui découle de l'examen auquel je l'ai soumise aujourd'hui. »

A ces déclarations on peut ajouter le témoignage des sœurs Anne, Marie, Théodosie, supérieure, Saint-Chrysostome et Marie de Jésus, qui ont vu et soigné Estelle. Depuis cette époque, il y a déjà trente ans, Estelle jouit d'une santé parfaite et n'a jamais souffert de la poitrine.

Le fait de cette guérison instantanée, complète, persistante, au jour indiqué par la malade, constitue-t-il un vrai miracle ? Seuls les principes de la théologie peuvent donner à cette grave question une solution adéquate.

Le miracle, « *quoad nomen* », désigne un fait extraordinaire qui excite l'admiration de ceux qui en sont témoins. « *Quoad rem* », le miracle, d'après saint Thomas et les définitions de l'Ecole, est un fait sensible et divin qui déroge aux lois connues de la nature dans un cas particulier.

Pour distinguer et reconnaître un miracle, trois conditions doivent être remplies ; il faut : 1° la connaissance et la certitude du fait ; 2° la connaissance et la certitude de sa nature ; 3° la connaissance de sa cause.

1° Les témoignages invoqués au cours de cette étude sont plus que suffisants pour établir la réalité de la maladie d'Estelle, son état désespéré, sa mort scientifiquement prochaine. Ces mêmes témoignages prouvent la véracité et l'instantanéité de la guérison de la malade. Ce premier point est acquis à la thèse.

2° On arrive à la certitude de la nature du miracle, si on peut le discerner des phénomènes de la nature et de l'art et

des opérations du démon, c'est-à-dire si on peut reconnaître que tel fait est naturel ou surnaturel. Or, si Dieu opère un miracle, il n'est douteux pour personne qu'il a à sa disposition les moyens voulus pour faire éclater à tous les yeux la véracité du miracle. Et, s'il est vrai que personne ne connaît parfaitement toutes les forces de la nature, il est vrai aussi de dire que nous pouvons connaître quelques lois, et ceci suffit pour qu'il soit possible de constater ce qui est contraire à telle ou telle loi et de reconnaître ainsi l'œuvre et l'intervention de Dieu.

Le même argument sert à démontrer qu'on peut distinguer le miracle des phénomènes de l'art. Ainsi personne n'ignore qu'il n'est pas en la puissance de l'homme de faire pleuvoir, d'empêcher les roulements du tonnerre. Des phénomènes de ce genre défient son art et sa volonté. Donc, bien que nous ne puissions préciser les limites certaines des forces de la nature ou de l'art, néanmoins, par les effets que nous savons n'être pas en son pouvoir, il est facile et possible de distinguer le miracle.

Enfin, il est facile de distinguer le miracle proprement dit des faits diaboliques. Ainsi le démon ne peut réaliser ce qui exige une certaine création, par exemple rendre à quelqu'un un organe non seulement vicié, mais entièrement perdu. Il n'est pas en sa puissance de guérir subitement les maladies, car les forces dont il dispose ne sont que naturelles; il ne peut, par conséquent, guérir que par les moyens naturels, qui exigent du temps. En appliquant ce second principe au cas d'Estelle, il est permis d'affirmer : 1° que les tubercules pulmonaires, une tumeur vieille de douze ans et de la grosseur d'une orange, un bras inerte et paralysé, défient les ressources de la science humaine ; 2° que la guérison instantanée et subite accuse à la fois un pouvoir surnaturel et supérieur à une action diabolique ; 3° que cette guérison, quoique subite, survenant à l'heure et à la date indiquées cinq jours à l'avance, constitue une preuve décisive de l'intervention divine ; 4° que l'homme, enfin, peut arriver à la certitude de la cause du miracle par la nature et les circonstances du fait merveilleux. En effet, la nature, les circonstances du miracle peuvent facilement faire comprendre quel est l'auteur du miracle et si l'opération surnaturelle provient de Dieu, de la nature, de l'art ou du démon.

Disons d'abord que le miracle a toujours pour objet la confirmation de la vérité. Or, la bonté de Dieu ne saurait autoriser

les esprits mauvais, qui ne peuvent exercer leur puissance sans sa permission, à produire des prodiges tels qu'ils puissent induire les hommes invinciblement dans l'erreur, et, s'il laisse le démon opérer certains faits merveilleux, il les entache toujours de marques qui nous laissent voir clairement quel en est l'auteur.

Or, pourquoi la Sainte Vierge a-t-elle guéri Estelle ? Elle l'indique dans la neuvième apparition : Marie daigne retourner la petite pièce de laine blanche qu'elle porte sur la poitrine, et alors Estelle aperçoit un cœur rouge d'où s'échappent des flammes, surmonté d'une croix, entouré d'une couronne d'épines et entr'ouvert par une blessure. Estelle a l'intuition que c'est un scapulaire du Sacré Cœur, et que Marie veut faire de la voyante la propagatrice de ce culte. « J'aime cette dévotion, dit la Sainte Vierge ; les trésors de mon Fils sont ouverts ; qu'ils prient. Son cœur a tant d'amour pour le mien, qu'il ne peut refuser mes demandes. Je suis toute miséricordieuse et maîtresse de mon fils. Vois les grâces que je répands sur ceux qui porteront sa livrée. Ces grâces sont de mon Fils ; je les prends dans son Cœur ; il ne peut me refuser. Je t'ai choisie pour publier ma gloire et propager cette dévotion. »

Si la dévotion au Sacré Cœur par le scapulaire est le premier but des visites de la Sainte Vierge, le second n'est autre que le retour des âmes à Dieu. La Sainte Vierge caractérise ce dernier dans ces paroles : « Je suis venue particulièrement pour la conversion des pécheurs. »

Enfin, dans les vues de Marie, la guérison d'Estelle est la preuve authentique et palpable des manifestations surnaturelles. « Est-ce que ta guérison n'est pas une des plus grandes preuves de ma puissance ?... J'ai payé d'avance ; tant pis pour ceux qui ne voudront pas te croire ; ils reconnaîtront plus tard la vérité de mes paroles. »

L'enseignement de l'Ecole établit que les circonstances d'un miracle renferment toujours des signes d'après lesquels il est facile de distinguer le véritable auteur du fait prodigieux. Un prodige n'a pas Dieu pour auteur : 1° s'il renferme quelque chose d'indécent ou d'obscène ; 2° si l'opérateur est privé depuis longtemps de ses facultés intellectuelles ; 3° si la doctrine répugne à Dieu et si elle est manifestement impie ; 4° si la doctrine en faveur de laquelle le fait est produit est en contra-

diction avec la vérité révélée ; 5° si nous sommes prévenus par Dieu de nous défier de ces faits extraordinaires.

Or : 1° les révélations d'Estelle ont un objet pieux, la dévotion au Sacré Cœur, la conversion des pécheurs ; 2° Estelle jouit de la plénitude de ses facultés intellectuelles ; 3° et 4° la doctrine révélée concorde avec l'enseignement de l'Eglise et est manifestement pieuse ; 5° la Sainte Vierge elle-même donne comme signe authentique des manifestations surnaturelles la guérison de la voyante.

Par conséquent, d'après les principes théologiques, la guérison d'Estelle est un vrai miracle.

L'auteur de la brochure *Notre Dame de Pellevoisin et le Sacré Cœur* apporte un argument qu'on ne saurait négliger dans un tel sujet. Il dit : « La Sainte Vierge veut que la preuve de la guérison d'Estelle suffise à tout. Aussi se dispose-t-elle à donner à ce fait miraculeux le plus grand de tous les degrés de certitude, en ajoutant au miracle si éclatant de la guérison le miracle non moins éclatant de la prophétie. »

La Reine du Ciel annonce d'avance à la malade qu'elle sera arrachée à la mort et rendue à la santé tel jour et, pour ainsi dire, à telle heure. Or, la prédiction d'un tel événement, dans de semblables circonstances, réunit bien tous les caractères de la prophétie ; il faut et il suffit, dit la théologie : 1° que la prédiction précède l'événement ; 2° que, dans la prédiction, il s'agisse de choses qui ne peuvent être prévues naturellement, ni accomplies par hasard ; 3° que l'événement ait véritablement répondu à la prédiction. Or, la Sainte Vierge remplit parfaitement ces trois conditions. Il y a donc eu dans cet événement un vrai miracle.

II

Pendant les trois premières apparitions, le démon s'était montré au pied du lit de la voyante : son but était de la terroriser. La Sainte Vierge rassure Estelle et l'encourage en lui disant : « N'aie donc pas peur ; je suis là. » Déchirant pour Estelle les voiles de l'avenir, Marie ajoute : « Il y aura bien des contradictions. Tu auras des embûches ; on te traitera de visionnaire, d'exaltée, de folle. Ne fais pas attention à tout cela. Sois-moi fidèle, et je t'aiderai. »

La prophétie de l'apparition s'est réalisée de point en point.

Satan se montre encore et tente les assauts les plus violents et les plus audacieux contre Pellevoisin. Ses menées hardies constituent un des arguments les plus péremptoires en faveur de sa thèse. Satan s'agite, donc il est atteint ; il grince des dents, donc il souffre ; il se fâche, donc il est frappé ; il se débat, donc il est captif. « *Descendit habens iram magnam, sciens quod modicum tempus habet.* »

La faute irrémissible de Satan fut le péché d'orgueil : il voulut être semblable à Dieu. L'orgueil reste son supplice pendant le temps, il le subira pendant l'éternité. Or, sur la terre, s'il s'acharne si obstinément à la dépravation des hommes, c'est, tout d'abord, pour les rendre, par la chute, semblables à lui : « *Ecce Adam factus est quasi unus ex nobis.* » Tel est son premier objectif. Le second est la conséquence du mal qui le dévore : il veut dominer et régner. Tout obstacle à son ambition et à son orgueil soulève chez lui les haines et les rages les plus implacables.

Satan subit dans son orgueil la plus honteuse des humiliations. Celui qui tenta d'être l'égal de Dieu est condamné à sentir perpétuellement peser sur sa tête le pied de cette Femme qui a pour mission de la lui écraser : « *Ipsa conteret caput tuum et tu insidiaberis calcaneo ejus.* » Il y a vingt siècles, Satan, jaloux de sa royauté et tremblant pour sa puissance, soulevait les princes des Prêtres et les Pharisiens contre Jésus, parce qu'il se disait Roi. Pilate, inconscient instrument des volontés divines, inscrivait sur la Croix : « *Jesus Nazarenus rex Judæorum.* » Ainsi le drame de Golgotha était le drame de la défaite de Satan : « *Ubi est, mors, victoria tua ? ubi est stimulus tuus ?* »

Il s'acharne aussi contre Marie, dont il fait, par le supplice du Fils, la Mère de douleurs. Or, ce supplice la consacre. « Reine des martyrs », et la première victoire de cette Reine sera l'humiliation de l'orgueil de Satan, la destruction de son règne, l'aurore de cet âge d'or entrevu par le poète latin et résumé ainsi par le Sauveur dans son message à saint Jean-Baptiste : « Les aveugles reçoivent la vue ; les boiteux marchent ; les sourds entendent ; les morts ressuscitent ; l'Evangile est annoncé aux pauvres. » (Matth., XI, 5.)

Il y a un demi-siècle, lorsque Pie IX proclama à la face du monde catholique que Marie avait échappé aux atteintes du démon, qu'elle avait été immaculée dans sa conception, alors

le pied vainqueur parut appuyer plus fort sur la tête maudite ; l'antique serpent s'exaspéra ; il voulut infliger à ce pied virginal de nouvelles blessures, et, ne pouvant rien contre la Mère, il essaya contre les enfants. Le pied pose donc bien sur la tête, car le talon mordu montre la tête broyée.

La preuve commença bientôt. Les grandes douleurs de l'Eglise coïncidèrent avec la proclamation du dogme. Au lendemain de Lourdes, le 18 septembre 1860, Lamoricière et les troupes du Souverain Pontife étaient défaites à Castelfidardo, et, de l'Eglise entière, montait cette prière pour Pie IX : « *Et non tradat eum in animam inimicorum ejus.* » Au-surlendemain de la grande fête, les machinations contre le trône du Pape recommencent. En septembre 1870, les Italiens, vainqueurs des zouaves pontificaux, franchissent la porte Pia, s'emparent de Rome, et Pie IX devient prisonnier dans son Vatican. Il fallait bien lui faire expier l'honneur décerné à Marie. Le serpent avait eu raison du pouvoir temporel. Les coups de queue du monstre broyé porteront partout et prouveront une fois de plus combien lui est dure son humiliation d'être l'esclave perpétuel et le vaincu de la Femme. Il le sait, ce n'est pas Marie qui aura le dessous.

III

Au moment où les foules se pressent plus nombreuses à Pellevoisin et réalisent par leur nombre la parole de Marie : « *Quia respexit humilitatem ancillæ suæ, ecce enim ex hoc beatam me dicent omnes generationes* », au moment où les catholiques de France obéissaient au désir formel de l'Apparition : « C'est ici que je serai honorée », Satan a tenté de refroidir, d'éteindre les enthousiasmes en vomissant l'insulte et l'outrage. La tentative trahit sa rage. Un écrivain, Jean de Bonnefon, que sa qualité de renégat désigne pour être le suppôt du démon, a entrepris contre Pellevoisin une misérable campagne ; son sectarisme en poursuit une analogue contre Lourdes. Il justifie la prophétie de la Sainte Vierge : « Il y aura bien des contradictions. »

La plume vendue de ce journaliste ne recule devant aucune impiété. Les apparitions et les événements qui se sont déroulés, en 1876, dans ce coin du Berry, sont « les scandales de Pellevoisin ». Les guérisons opérées par Notre Dame de Pelle-

voisin deviennent pour lui « les scènes historiques d'un autre siècle, le retour des scènes du diacre Paris » au cimetière de Saint-Médard. Pour cet apostat, les amis et les convaincus de Pellevoisin ne sont que des « prédicateurs malencontreux ».

Le but avoué de cet écrivain, qui, après avoir été le champion ardent de la cause catholique, a vendu sa plume aux journaux les plus hostiles, est d'« entraver les progrès de la superstition et de tuer la croyance au miracle ». On ne pouvait attendre moins d'un renégat.

1° La réponse aux attaques de l'écrivain de la *Petite République* va permettre d'établir ce que sont les prétendus « scandales de Pellevoisin ».

Dans la quinzième apparition, la Sainte Vierge avait dit à Estelle : « Tu iras toi-même trouver le prélat et lui présenteras le modèle que tu as fait. Dis-lui qu'il t'aide de tout son pouvoir, et que rien ne me sera plus agréable que de voir cette livrée sur chacun de mes enfants. » Or, tout est providentiel dans la suite des événements.

A l'époque des apparitions, Mgr de La Tour d'Auvergne était archevêque de Bourges. Il avait appris les faits extraordinaires qui s'accomplissaient à Pellevoisin, mais il n'avait attaché aucune importance au récit qui lui était parvenu. Il se réservait d'intervenir en temps opportun, lorsque les obligations de sa charge pastorale lui en imposeraient le devoir. Toutefois, comme les apparitions se multipliaient — il s'en était déjà produit quatorze — il crut le moment venu d'écrire lui-même, de sa propre main, à M. le curé de Pellevoisin, pour lui recommander la réserve la plus absolue et la prudence la plus sage, relativement à ces événements extraordinaires.

La lettre épiscopale avait été remise à M. le curé le 7 décembre. Le lendemain même, fête de l'Immaculée Conception, la Sainte Vierge apporta la réponse dans la quinzième et dernière manifestation. Elle demandait que ses révélations et ses dernières volontés au sujet de la dévotion au Sacré Cœur fussent communiquées à l'Archevêque. Sans retard, M. Salmon écrit au prélat et lui demande s'il consentirait à recevoir la voyante, pour entendre de sa bouche le récit de la dernière apparition et les ordres qu'elle prétendait avoir reçus.

Sa Grandeur répond, par le premier courrier, qu'Elle désire voir Estelle immédiatement. Le 10, la voyante fut à Bourges.

Pendant deux jours, Monseigneur la garda dans son palais, questionnant et examinant avec le soin le plus minutieux l'humble privilégiée. Le résultat de cet examen fut pour l'Archevêque la conviction de la réalité des apparitions, conviction qui fut affirmée encore par les communications qui lui furent faites personnellement de la part de la Sainte Vierge. Pour lui, l'évidence de ces faits merveilleux fut telle qu'il écrivit au curé de Pellevoisin de faire confectionner immédiatement un nombre considérable de scapulaires du Sacré Cœur.

Un mois après, il nommait une commission d'enquête, composée d'un de ses vicaires généraux et des membres les plus éminents de son clergé, laquelle se transportait bientôt à Pellevoisin et procédait aux formalités canoniques, c'est-à-dire à la constatation des faits et à l'audition des témoins. Sur cinquante-six témoins, cinquante-cinq furent catégoriques et unanimes : un seul crut devoir réserver son sentiment, sans rien contredire cependant à la déposition des autres.

L'année suivante, 1877, Mgr de Bourges se rendit à Rome, à l'occasion du jubilé épiscopal de Pie IX. Il soumit l'enquête canonique, relative aux événements de Pellevoisin, aux congrégations qui ont qualité pour se prononcer sur les faits de ce genre.

L'avis des congrégations fut favorable, et la bénédiction de Pie IX était pour Mgr de Bourges l'appui le plus formel et un encouragement.

A son retour de Rome, Mgr de La Tour-d'Auvergne, sur la demande de M. Salmon, érigeait canoniquement, dans la paroisse de Pellevoisin, une confrérie en l'honneur de la Sainte Vierge, sous le vocable de « Mère toute miséricordieuse », et permettait aux associés de porter, en signe de dévotion, un scapulaire représentant d'une part l'image du Sacré Cœur et, de l'autre, celle de Notre Dame de Pellevoisin.

Dans une ordonnance épiscopale du 28 juillet 1877, Mgr de Bourges attachait quarante jours d'indulgences à la récitation des deux invocations : « Mère toute miséricordieuse, Notre Dame de Pellevoisin, priez pous l'Eglise et pour la France », à chaque présence aux réunions de la confrérie et à la visite du sanctuaire de Pellevoisin. Enfin, Monseigneur envoie, le 9 septembre, son vicaire général pour bénir la chambre des apparitions, convertie en chapelle. Sa Grandeur, un mois plus tard, le 2 octobre.

se trouvant en tournée de confirmation à Pellevoisin, daignait se rendre processionnellement à l'humble oratoire, s'agenouiller à la place sanctifiée par les quinze apparitions de Marie, recommander à tous de mettre en pratique les prescriptions apportées du Ciel « en cet endroit même », et remercier la Sainte Vierge d'avoir choisi son diocèse pour visiter de nouveau la France. Mgr de La Tour d'Auvergne voulait achever son œuvre et la couronner par la promulgation solennelle du jugement canonique. Il jugea plus conforme à la prudence de l'Eglise de ne point donner précipitamment une décision doctrinale favorable aux événements de Pellevoisin. Il suivit, dans cette réserve, l'exemple de Mgr Brouillard, évêque de Grenoble, qui attendit cinq ans avant de prononcer une décision doctrinale sur la Salette, et de Mgr Laurence, évêque de Tarbes, qui resta quatre ans à approuver Lourdes. Sa mort, survenue deux ans plus tard, priva le prélat de cette consolation ; toutefois, selon la parole de nos saints livres : « *Defunctus adhuc loquitur* », son sentiment lui survivait, et Mgr de La Tour d'Auvergne, défunt, indiquait sa conviction. Lorsqu'on le dépouilla, pour la toilette funèbre, on ne trouva sur le prélat qu'un seul scapulaire, celui de Pellevoisin.

Trois archevêques de Bourges : Mgr de La Tour d'Auvergne (27 septembre 1877), le cardinal Boyer (30 août 1895), Mgr Servonnet (14 octobre 1897), ont approuvé le récit de ces apparitions et donné l'imprimatur aux notices écrites sur ce sujet.

Pie IX avait béni l'œuvre à son début. Léon XIII, comme son prédécesseur, donna toujours les preuves les plus manifestes de son approbation pour la dévotion inaugurée à Pellevoisin. Pendant son jubilé épiscopal, il bénit solennellement le scapulaire devant de nombreux pèlerins de la France catholique. Chaque année, il envoyait, le 9 septembre, la bénédiction apostolique aux pèlerins de Pellevoisin.

M. l'abbé Salmon, curé de Pellevoisin, avait offert, en 1888, à Léon XIII, la Vierge de Pellevoisin, entourée d'une guirlande de roses, et peinte en miniature sous un presse-papier en cristal. Cette œuvre d'art resta toujours sur la table du Pape. Quatre ans plus tard, spontanément, sans qu'aucune supplique lui eût été adressée, Léon XIII accordait par Bref une indulgence plénière au pèlerinage annuel du 9 septembre, anniversaire du jour où fut révélé le scapulaire du Sacré Cœur.

Le Souverain Pontife voulut encore témoigner sa bienveillance à Pellevoisin au mois d'avril de la même année, en envoyant à ce sanctuaire le cierge monumental, orné de ses armes, qui lui avait été offert par les Pères Blancs de Rome, le jour de la Purification.

L'année suivante, juillet 1893, M. Salmon conçut l'idée d'offrir à Léon XIII, à l'occasion de son jubilé épiscopal, une statue de Notre Dame de Pellevoisin. Il soumit son projet au cardinal Boyer, qui l'approuva. La statue donnée à Léon XIII avait sur la poitrine le scapulaire; la pluie des grâces tombait de ses mains et la couronne de roses l'entourait. Le Souverain Pontife fut si heureux de cette attention, qu'il envoya la statue à Carpineto, sa ville natale, et la fit placer dans un couvent de religieuses du Précieux Sang, qu'il avait fondé.

Léon XIII était si favorable à Pellevoisin que, le 12 mars 1896, à la demande du cardinal Boyer, il n'hésita pas à élever la confrérie érigée par Mgr de La Tour d'Auvergne dans cette paroisse au rang d'archiconfrérie. Une seconde faveur accompagnait la première: trois jours plus tard, le Pape accordait aux associés dix indulgences plénières, laissant au cardinal Boyer le soin de désigner les dix anniversaires où elles pourraient être gagnées. Dans son opuscule *Notice sur Notre Dame de Pellevoisin*, Mgr Bauron fait une remarque très judicieuse et d'une grande autorité dans la thèse que nous établissons. « Le Pape Léon XIII, qui a écrit quinze encycliques sur le Rosaire, semble s'être inspiré en plusieurs passages des paroles de la Sainte Vierge. Elles ont servi de thème à son enseignement doctrinal. A l'appui, citons un exemple. L'encyclique du 20 septembre 1896 paraît être le commentaire de ces paroles de Marie : « Tu publieras ma gloire, je suis toute miséricordieuse. Qu'ils prient. » Elle contient même une allusion à la guirlande de roses.

« Nous ne pouvons nous lasser, dit Léon XIII, de célébrer la divine Mère, qui est vraiment très digne de toutes louanges, de recommander aux fidèles le zèle et l'amour envers cette Mère des hommes, qui est pleine de miséricorde, pleine de grâces... La prière dont nous parlons a reçu spécialement le nom de Rosaire, comme si elle imitait le suave parfum des roses et la grâce des guirlandes fleuries. De même qu'elle est très propre à honorer la Vierge, qui, à juste titre, est saluée comme la rose

mystique du Paradis et qui est couronnée d'un étincelant diadème, comme étant la Reine de l'univers, ainsi, grâce à son nom, elle semble présager la couronne de joies célestes que Marie offrira à ses serviteurs. »

Le Souverain Pontife daigna mettre le comble à ses bienveillances, en recevant la voyante en audience privée de vingt minutes, le 30 janvier 1900. Estelle Faguette communiqua à Léon XIII un message particulier de la Sainte Vierge, répondit aux nombreuses interrogations que le Pape lui adressa.

Elle lui présenta ensuite le scapulaire confectionné d'après les indications de la Sainte Vierge. Léon XIII l'accepta et lui promit qu'il serait approuvé comme l'unique scapulaire du Sacré Cœur pour le monde entier.

Le 18 février, Léon XIII ordonnait au préfet de la Sainte Congrégation des Rites de faire préparer le décret d'approbation, lequel fut publié le 4 avril suivant. Ce scapulaire porte d'un côté l'image du Sacré Cœur, sur l'autre la Vierge toute miséricordieuse, entourée de la guirlande de roses.

Un décret du 18 juillet 1900 accorde quinze indulgences plénières et plusieurs partielles aux fidèles qui porteront le scapulaire du Sacré Cœur et l'auront reçu d'un prêtre autorisé pour la réception.

Enfin, en 1904, le suprême tribunal du Saint-Office reconnut ce même scapulaire, l'archiconfrérie et les statuts de Notre Dame de Pellevoisin.

Les apparitions de la Sainte Vierge ont été racontées par M. Salmon, dans une brochure publiée en 1877, avec l'imprimatur de Mgr de La Tour d'Auvergne, approuvée par le cardinal Boyer et recommandée par Mgr Servonnet. Une notice écrite par Mgr Bauron, éditée en français et en italien, a mérité l'imprimatur du cardinal Coullié et a été honorée d'une lettre très bienveillante du cardinal Merry-del-Val.

Ces récits, revêtus de l'approbation et des suffrages d'autorités si compétentes, constituent, pour le sectaire Bonnefon, les « scandales de Pellevoisin ».

2° Le journal si catholique *la Vérité française*, dans son numéro du 20 septembre 1905, va nous dire ce que sont les « scènes renouvelées du diacre Paris ».

« Les pèlerins s'agenouillent dans la rue, sur le bord du trottoir, devant la grille close de la chapelle des apparitions et ne

cessent d'affirmer ainsi, du matin au soir, leur foi ardente et infatigable. *Les gendarmes qui circulent sur la chaussée en paraissent touchés* et se gardent de troubler leur recueillement. Entre temps, la prière ne tarit pas devant les grilles ; elle a lieu en silence. Les larmes coulent sur plusieurs visages. »

On ne saurait passer sous silence ces paroles attribuées à une personnalité politique de l'Indre et reproduites par un journal du Berry : « Nous n'avons pas besoin d'un autre Lourdes en France. » Ce sentiment provoqua le zèle du préfet du département, qui, jaloux de son avancement, crut devoir interdire la procession au moment du pèlerinage annuel.

Si nous n'étions pas retenus par le désir de ne pas dépasser les limites d'un mémoire, nous nous ferions un devoir de reproduire ici les innombrables guérisons et conversions opérées à Notre Dame de Pellevoisin. Qu'il soit permis d'en citer deux seulement.

Le P. Duponx, supérieur des Pères Jésuites à Homs, avait proposé à Mgr Boutros, archevêque jacobite, le scapulaire du Sacré Cœur comme préservatif contre les périls de la persécution. Mgr Boutros accepta de porter cette livrée. Peu de temps après, touché par la grâce, il abjurait ses erreurs et demandait à rentrer, lui et son troupeau, dans le giron de l'Eglise catholique.

Le second fait est la délivrance d'une possédée du démon, constatée et certifiée par la haute autorité du cardinal Perraud. L'évêque d'Autun, dans une lettre écrite le 25 novembre 1901, déclare qu'il est disposé à sanctionner les conclusions contenues dans le rapport du docteur, et à considérer avec lui que ces phénomènes offrent le caractère d'obsession de laquelle Mlle X... fut délivrée, à la fin du pèlerinage fait par elle au sanctuaire de Notre Dame de Pellevoisin.

Quoi que puisse écrire le sectaire Bonnefon, ces guérisons ont autant d'analogie avec les saturnales du cimetière de Saint-Médard que la contagion de la France avec le transit, à travers les départements, des trains de malades. L'unique souci de grosses mensualités, car le journal paye grassement les violences contre la religion, a pu inspirer de telles insanités à ce renégat.

3° Les amis de Pellevoisin ne sont, pour Jean de Bonnefon, que des « prédicateurs malencontreux ».

En consultant les annales de Pellevoisin, on trouve, parmi les pèlerins le Cardinal de Lyon, le miraculé de Pellevoisin. A diverses reprises, les pèlerinages ont été présidés par Mgr Servonnet ; Mgr Bardel, évêque de Séez ; Mgr de Bonfils, évêque du Mans ; Mgr Dubourg, évêque de Moulins, nommé archevêque de Rennes, et Mgr Guillemin, évêque de Canton (Chine).

La plupart des grands orateurs de notre époque se sont fait entendre à Pellevoisin : le P. Tesnière, supérieur des PP. du Saint-Sacrement ; le P. Terrade ; le chanoine Brettes ; l'abbé Lemire ; Mgr Bauron ; le P. Marie-Antoine ; l'abbé Chevalier, vicaire général de Blois ; le P. Gilbert, Mariste ; le P. Schauffler, Oblat ; le P. Maumus, Dominicain ; M. l'abbé Bréant, second vicaire de Notre-Dame de Paris.

L'Evangile raconte que Satan, chassé des corps des possédés, fuyait en rendant témoignage à Jésus-Christ et proclamait sa divinité. Tel paraît être le cas de Jean de Bonnefon. Il reconnaît « l'importance de ce pèlerinage et l'avenir qui sera le sien. Le scapulaire de Pellevoisin est porté par quatre cent mille associés dans le monde entier. Deux cents chapelles sont vouées à Notre Dame de Pellevoisin ». L'écrivain sectaire est au-dessous de la vérité. A l'heure actuelle, près de deux millions d'associés sont revêtus du scapulaire du Sacré Cœur. A Rome, au Vatican même, plus de quatre-vingts prélats : cardinaux, archevêques, évêques ou chefs d'Ordres, portent ce scapulaire. Un des premiers associés fut le cardinal Chigi, ancien nonce à Paris.

En France, plus de cinquante archevêques ou évêques portent ou ont porté le scapulaire du Sacré Cœur. A leur tête se trouvent LL. EE. le cardinal Richard, archevêque de Paris, et le cardinal Coullié, archevêque de Lyon.

La statue de la Mère toute miséricordieuse est vénérée à Rome, à Jérusalem et en Syrie. Elle est honorée dans une foule d'églises des Etats-Unis et du Canada. Elle a son autel dans près de quatre cents églises en France, en Belgique et en Hollande. On peut presque dire de Notre Dame de Pellevoisin : « *Ab ortu solis usque ad occasum laudabile nomen Mariæ.* »

Dans la septième apparition, la Sainte Vierge dit à Estelle : « Je suis venue particulièrement pour la conversion des pécheurs » ; or, elle ne prononce cette parole qu'après avoir annoncé les épreuves : « Il y aura bien des contradictions. » Si Pellevoisin doit être, d'après le langage de Marie : « *Signum cui*

contradicetur », nous en trouvons la cause dans le rapprochement de ces deux phrases.

L'œuvre de Satan ici-bas est de consolider son règne. Dans son rôle d'ennemi de Dieu, il aspire à opposer trône à trône, puissance à puissance, et à assurer la perpétuité de sa domination. Si Dieu est un Maître et un « bon Maître », Satan est un tyran et un despote, qui ne sait qu'asservir les âmes pour en faire des esclaves. Satan règne par le mal, et les liens qui retiennent les sujets sous son joug ne sont autres que les chaînes des passions et des vices. L'unique sollicitude de cet ennemi de Dieu et des hommes est de garder sous son sceptre ses victimes, trop nombreuses, qu'il recrute sur la terre par l'appât des jouissances et du péché.

Toute tentative d'émancipation constitue pour Satan un crime de lèse-majesté. A Pellevoisin, la Sainte Vierge annonce qu'elle vient pour la conversion des pécheurs ; que par Elle son Fils touchera les cœurs les plus endurcis. C'était la guerre déclarée à Satan. Celui-ci, menacé par Celle qui doit perpétuellement retenir sous son pied sa tête maudite, défendra son sceptre par tous les moyens que lui inspirera son génie infernal. Cette lutte sans merci, l'apparition l'avait prédite à la voyante. Les événements apprennent ce qu'elle a été et ce qu'elle est.

La persécution s'est attachée à Estelle ; elle s'est acharnée aussi sur la chapelle des apparitions, qui a été fermée, et une grille en fer en interdit l'entrée. Comme le Vicaire de Jésus-Christ au Vatican, Marie est prisonnière dans son sanctuaire de Pellevoisin ; toutefois, de même que le Souverain Pontife, du fond de son cachot, fait entendre sa parole à l'Eglise et la gouverne avec une sagesse, une prudence, une clairvoyance qui provoquent l'admiration des ennemis eux-mêmes, « l'Auguste Prisonnière de Pellevoisin, dit M. Motte, fera passer ses plus maternelles bénédictions à travers les barreaux de sa prison ».

Dans cette campagne haineuse contre Pellevoisin, la mauvaise presse a jeté sa note blasphématoire ; en particulier, Jean de Bonnefon s'est chargé de vomir l'outrage et la calomnie. Pour ces sectaires, les apparitions si bien prouvées et démontrées constituent « les scandales de Pellevoisin », les guérisons des malades et les délivrances des possédés rappellent les « scènes du diacre Paris » ; les prodiges les plus certains sont « l'arbre au miracle qu'il faut couper dans sa racine », le scapu-

laire du Sacré Cœur et l'Archiconfrérie deviennent des « querelles de lutrin » et un misérable calcul « de profits et de cupidité ». N'est-ce pas là la bave immonde d'un possédé ? La punition de cet homme sera l'inutilité de ses tentatives contre Pellevoisin et Lourdes. Comme le pécheur du Psalmiste, il constatera la puissance de Marie, et il écumera de rage ; il grincera des dents et sera dans la stupéfaction, car son désir sera impuissant.

Le cardinal Pie disait : « Il est dans la destinée de Marie d'être une aurore divine. Dans l'ordre terrestre et historique, Elle a été l'aurore ici-bas du soleil de vérité, de justice et de paix, qui est Jésus. » Or, si nous regardons aux surfaces, il semble que voilà tout autant d'espérances déçues. Les congrégations ont été chassées. les monastères violés et vendus, les croix enlevées ou renversées ; les écoles libres fermées, la loi Falloux va être abrogée ; les églises ont été inventoriées et des fonctionnaires. nouveaux Judas, ont d'une main sacrilège ouvert les tabernacles, pour savoir s'ils retireraient au moins les trente deniers de la vente du ciboire ; enfin, la fermeture des églises est peut-être une question de jours.

Tel est bien l'orage qui s'est amoncelé au-dessus de la France. Mais la tempête, qui parfois balaye et renverse tout sur son passage, ne porte-t-elle pas dans ses flancs le vent qui chasse les nuages et découvre bientôt un ciel serein ? Marie n'est-elle pas cet arc-en-ciel de paix qui brille au firmament et présage la sérénité et le triomphe ? A Pontmain, Marie ouvre les cœurs à l'espérance : « Mais priez, mes enfants, Dieu vous exaucera en peu de temps. Mon Fils se laisse toucher. » A Pellevoisin, c'est aussi la confiance que Marie veut ramener dans les âmes : « Et la France, que n'ai-je pas fait pour elle ! que d'avertissements ! Et pourtant encore elle refuse d'entendre. Je ne peux plus retenir mon Fils, la France souffrira. Qu'ils prient et qu'ils aient confiance en moi. »

Donc, comme le dit Marie : « Courage et confiance, le salut est assuré » : il viendra de Pellevoisin. Or, Pellevoisin, c'est l'amour, et, comme rien ne peut vaincre l'amour : « *Dura ut mors dilectio* », Marie ne se lassera pas dans sa prière pour la France. Si « le Cœur de son Fils a tant d'amour pour le sien qu'il ne peut refuser ses demandes », Marie retiendra encore ce bras qui ne s'appesantit que trop sur nous, et, si, pour n'avoir

pas écouté ses avertissements, nous subissons la persécution déjà déchaînée, sa sollicitude, son dévouement et son amour en abrégeront certainement les étapes douloureuses.

O Pellevoisin, ô moderne Bethléem, « *Nequaquam minima es* », plus grande que toutes les villes qui n'ont qu'une importance profane, c'est de toi que sortira le salut et la victoire! Tu resteras pour l'Eglise et notre pays le « Labarum » sacré de nos meilleures espérances! Fais que bientôt la France, convertie et triomphante, entonne, à Pellevoisin et à Montmartre, ce chant de victoire : « *Christus vincit, Christus regnat, Christus imperat. Amen ! Amen !* »

Dr Huguet,
curé à Espiens, diocèse d'Agen.

VIII

LA DÉVOTION DU SAINT ESCLAVAGE
AU POINT DE VUE DOGMATIQUE

Quand on aborde un traité dans la *Somme théologique* de saint Thomas, on se trouve devant une longue série de questions et d'articles, dont le lien logique et la fécondité n'apparaissent pas toujours au premier coup d'œil. Mais, pour peu qu'on étudie sérieusement, on voit soudain de vastes horizons s'ouvrir; on demeure ravi de la profondeur doctrinale; on admire surtout l'unité qui règne partout. Ainsi en est-il de la spiritualité de Montfort. A ne la considérer que superficiellement, on l'éparpille et on ne sait comment caractériser le Bienheureux; car tantôt on le voit épris de la divine Sagesse, tantôt c'est la Croix qui l'attire, c'est la Providence qu'il chante, ce sont les saints Anges qu'il honore... Un trait cependant se dégage tout de suite entre tous : Montfort est l'esclave de Marie!... De fait, c'est la clef de voûte de tout son système; c'est le lien logique, auquel se rattache tout le reste. Car Montfort aussi est admirablement un, admirablement logique dans toutes ses œuvres, et il y aurait un travail fort intéressant à faire à ce sujet. Notre intention n'est pas de l'entreprendre

pour l'ensemble; nous voulons examiner seulement son petit *Traité de la Vraie Dévotion*, où se trouve développée *ex professo* la dévotion, devenue si célèbre à cause de Montfort, la dévotion du saint esclavage de Jésus en Marie.

Ce petit Traité fut composé sans aucune prétention savante; il fut écrit « pour les pauvres et pour les simples », non point pour les « esprits forts » (1); mais le Bienheureux avait tant de fois médité ces vérités saintes, il en avait si profondément imprégné son âme et celle des autres dans ses prédications et sa direction, qu'il ne faut point s'étonner de retrouver sous sa plume une spiritualité reposant sur les bases même du christianisme et s'harmonisant, dans son ensemble et ses détails, avec une merveilleuse unité. Voilà ce que nous voudrions brièvement mettre en lumière.

Rappelons tout d'abord en quoi consiste la dévotion du saint esclavage. Cette dévotion consiste « à se donner tout entier à la très sainte Vierge, pour être tout entier à Jésus-Christ par elle...(2). Il s'ensuit qu'on se consacre tout ensemble à la très sainte Vierge et à Jésus-Christ : à la très sainte Vierge comme à un moyen parfait..., et à Notre-Seigneur comme à notre dernière fin... » (3).

Voilà toute la doctrine mariale de Montfort en substance, dans sa fin et dans son moyen. Il suffit de scruter ce peu de mots pour respirer à l'aise en plein christianisme et pour se sentir en possession d'une doctrine, aussi solide que merveilleusement une.

I

La *fin* du saint esclavage, c'est Jésus-Christ. « Si... nous établissons la solide dévotion de la très sainte Vierge, dit Montfort, ce n'est que pour établir plus parfaitement celle de Jésus-Christ; ce n'est que pour donner un moyen aisé et assuré pour trouver Jésus-Christ. Si la dévotion à la sainte Vierge éloignait de Jésus-Christ, il faudrait la rejeter comme une illusion du diable ; mais tant s'en faut qu'au contraire..., cette dévotion ne nous est nécessaire que pour trouver Jésus-Christ parfaitement, l'aimer tendrement et le servir fidèlement (4). »

(1) *Traité de la Vraie Dévotion*, p. 15. Nous citons d'après la 49e édition, seule en tout conforme au manuscrit du Bienheureux. (Imprimerie Oberthur, Rennes-Paris, 1906.) — (2) *Tr. de la Vr. Dév.*, p. 98. — (3) *Ib.*, p.101.— (4) *Ib.*, p. 45.

Nous voici du premier coup dans la vraie économie surnaturelle. Les écoles théologiques ont discuté et discuteront longtemps encore, pour savoir si, même dans l'hypothèse d'une justice originelle conservée, le Fils de Dieu eût pris un corps humain... Aucun théologien ne nie que, *de fait*, Jésus-Christ, c'est-à-dire le Verbe fait homme, se trouve être le commencement et la fin de toutes choses, le chef des enfants de Dieu, le premier-né d'entre beaucoup de frères, Celui auquel tout doit se rapporter au ciel et sur la terre. Au reste, trop nombreux et trop évidents sont les textes de l'Ecriture (1) établissant cette vérité, pour que personne ose la mettre en doute. Montfort appuie toute sa doctrine sur ce fondement, et il suffit de lire les magnifiques pages de sa « première vérité fondamentale » (2), pour entendre un écho des nombreuses paroles de l'Ecriture, notamment de l'Apôtre. Impossible d'affirmer plus clairement la doctrine catholique ; le Janséniste le plus timide, le Protestant le plus méticuleux, ne sauraient trouver le rôle du Christ affaibli.

Si maintenant nous faisons un pas de plus dans l'enseignement de l'Eglise, nous verrons que Jésus est non seulement notre terme, notre fin dernière, il est aussi notre *voie*, notre moyen divin : *Ego sum via*...(3). Pas une façon d'être dans le monde surnaturel, pas une circonstance dans la vie de la grâce, qui ne trouve en Jésus, outre sa fin et sa cause, son premier exemplaire. Qu'on veuille bien approfondir la doctrine de saint Thomas sur la grâce capitale du Christ(4), et l'on comprendra sans peine que tout est plein du Christ, qu'il est la vie de nos corps comme de nos âmes, qu'il nous dirige intérieurement et extérieurement, en un mot, qu'il est tout en toutes choses... *Omnia* et *in omnibus Christus*...(5). De là cette sublime parole de l'Apôtre : *Mihi vivere Christus est*...(6), qu'il détaille en tant d'endroits de ses épîtres ! De là ce positif si consolant dans la vie chrétienne, qui met à chaque instant devant nous une Personne infiniment aimante et infiniment aimable, à laquelle nous cherchons à ressembler. Etre chrétiens, comme le mot le

---

(1) Cf. Eph. I, 22; IV, 15-16; Coloss. I, 15-19; 1re Cor. III, 11; Rom. VIII, 29; Joann. XIV, 6, etc. — (2) *Tr. de la Vr. Dév.*, p. 43, seqq. — (3) Joann. XIV, 6. — (4) IIIe P. Quest. VIII, *passim*. — (5) Coloss., III, 11. — (6) Philipp. I, 21.

dit, d'ailleurs, se réduit pour nous à *être* le *Christ*, chacun à notre manière.

Ce point de vue ne fait pas défaut dans la spiritualité de Montfort. Le Bienheureux nous parle sans doute de sacrifices, de mortifications, d'humiliations, etc., mais partout et toujours c'est en union avec Jésus qu'il nous dit d'agir. Avancer en vertu, par exemple, c'est grandir dans le Christ ; arriver à la perfection de notre dévotion, c'est atteindre à la plénitude de l'âge du Christ en nous, etc.

Nous n'insistons pas sur ces vérités, qui se trouvent un peu partout. Nous avons hâte d'arriver au point de vue spécial de la dévotion de Montfort. Aller à Jésus toujours, en Lui demeurant uni en toutes choses, voilà qui correspond parfaitement au plan divin... Mais comment envisagerons-nous Jésus ?... Sa vie est d'une fécondité inépuisable, et pas un détail de cette existence divine qui ne suffise, à lui seul, à sanctifier toutes les âmes. Tout est divin en Jésus, partant infini, et ses mystères offrent matière à méditation pour tout le monde. On peut donc affirmer qu'on est d'accord avec l'enseignement catholique, dès lors qu'on s'unit à Jésus, sous n'importe quel aspect. Mais, comme entre tous les attributs divins, qui sont pourtant égaux en Dieu, puisqu'ils sont une seule et même chose, la théologie en distingue un cependant, qui sert de base à tous les autres, de même, dans la vie de Jésus, il y a un caractère que nous pouvons considérer comme plus important, comme fondamental, et ce caractère, c'est que Jésus fut le serviteur, disons le mot, l'*esclave* de Dieu, selon son Humanité Sainte. Quand on parle d'*esclavage*, on choque assez facilement certaines susceptibilités ; de nos jours encore, beaucoup se refusent à admettre ce mot, et, sous prétexte que nous vivons sous la loi d'amour, ils aiment mieux se dire uniquement les *enfants* de Dieu. Montfort n'a pas de ces scrupules ; très hardiment, il envisage notre union avec Jésus à ce point de vue bien déterminé : Jésus, considéré comme esclave de Dieu ; nous, reproduisant cette vie, en étant d'autres Jésus, donc d'autres esclaves de Dieu comme Lui. Nous ne voulons point nous attarder ici à justifier le mot d'esclavage. Qu'on relise à ce sujet, si l'on veut, quelques pages lumineuses d'A. Lhoumeau (1). Nous nous contenterons de dire

(1) *La Vie spirituelle à l'école du B. L.-M. Grignion de Montfort*, p. 107, seqq. (Ed. H. Oudin, Paris-Poitiers.)

que l'esclavage n'est pas autre chose, en soi, que l'*appartenance absolue* d'un être à un autre, ce qui n'implique aucune répugnance. Donc, affirmer que Jésus était l'esclave de Dieu, c'est dire qu'il appartenait complètement à Dieu son Père et agissait comme tel.

Que ce point de vue soit fondamental dans la vie du Sauveur, il est facile de le démontrer. Considérons-le d'abord en Lui-même. Nous parlons de Jésus selon son Humanité Sainte... Cette Humanité, toute parfaite qu'elle est, demeure cependant une créature, et, comme telle, c'est un néant, ne subsistant pas par lui-même, recevant tout de Dieu et le recevant à chaque instant, ne s'appartenant pas par conséquent, étant possédé entièrement, ce qui revient à dire étant *esclave*... C'est ce qu'exprime l'Apôtre, quand il dit du Sauveur : « Il s'est anéanti en prenant la forme de l'esclave » (1), par le seul fait qu'il a daigné prendre notre nature. Et voyez jusqu'où va cette dépendance à l'égard de Dieu : toute sa nature humaine est à tel point possédée par Dieu, qu'elle n'a point d'existence propre, point de personnalité à elle, point de *moi* humain, puisqu'elle ne subsiste que dans la Personnalité divine. Faut-il s'étonner alors d'entendre l'Ecriture parler plus de vingt fois du Messie comme du *serviteur* de Dieu?... Et remarquez que le mot *servus*, *serviteur*, ne peut signifier autre chose qu'*esclave ;* car notre signification de *serviteur* est relativement récente. Faut-il expliquer encore pourquoi ce caractère domine dans la vie de Jésus?... Dès son entrée dans le monde, il dit à Dieu : « *Ecce venio. In capite libri scriptum est de me ut facerem voluntatem tuam*... (2). Voici que je viens, et comme il est écrit de moi en tête du livre, c'est-à-dire comme toutes les Ecritures l'attestent, c'est pour faire en tout ta volonté. » De fait, le premier exemple qu'il nous donne, c'est celui d'une soumission entière, soumission candide, soumission d'enfant... Trente ans sur trente-trois se résument dans cette parole de l'Esprit-Saint : « *Et erat subditus illis*... (3).» Combien de fois l'Ecriture parle de son obéissance! « *Factus obediens usque ad mortem, mortem autem crucis*... (4). » Obéissance plus parfaite que celle de n'importe quelle créature, obéissance qui valut à Jésus d'avoir, malgré les splendeurs de sa vision béatifique, le

(1) Philipp. II, 7. — (2) Ps. XXXIX, v. 8, 9; cf. Bellarminum in h. l. — (3) Luc II, 51. — (4) Philipp. II, 8.

mérite de la foi excellemment comme tous les autres mérites (1). Et comment l'Ecriture pourrait-elle nous dire que la *crainte* du Seigneur remplit l'âme du Sauveur (2), au point de mériter de Dieu d'être toujours exaucé de Lui, à cause de cette suprême révérence (3) ? Certes, Jésus ne craignait aucun mal, ni faute, ni punition... Mais, mieux que toute autre créature, il voyait la souveraine excellence du Seigneur et se tenait abîmé de respect devant elle. On oublie trop que la soumission, la crainte, n'ont pas pour premier mobile un *mal*, qu'on cherche à éviter, mais un *bien*, qui nous dépasse tellement que nous sentons le besoin de nous faire petits pour nous trouver à notre place (4).

Personne ne contestera que l'attitude de la dépendance domine dans l'Ancien Testament. Il y est toujours question du Très-Haut; on tremble à l'approche de son sanctuaire : c'est la Majesté qui apparaît partout; en un mot, c'est la loi de crainte... Qu'on n'oublie pas la parole de l'auteur de la nouvelle Loi : « *Non veni solvere, sed adimplere...* (5). » Ce respect de Dieu, cette humble soumission, il ne les a pas abolis, il les a perfectionnés. Quand on perfectionne, on ne *détruit* pas... En Jésus, la soumission reste, seulement elle devient plus entière et — hâtons-nous de l'ajouter — elle cesse d'être servile, elle devient filiale; c'est l'esclavage toujours : *non veni solvere*, — mais *l'esclavage d'amour*. L'amour, voilà le grand perfectionnement apporté par Jésus. Voilà qui nous met tout de suite loin de l'esclavage de *contrainte*, bien au-dessus de l'esclavage de nature, qui reste, il est vrai, mais devient *volontaire*, parce qu'il est librement accepté.

On nous permettra de ne pas insister pour prouver que la dépendance de Jésus à l'égard de Dieu était une dépendance pleine d'amour. L'Ecriture qui lui fait dire : « Voici que je viens et comme il est écrit de moi en tête du livre, c'est pour faire ta volonté (6) », lui fait ajouter aussitôt : « *Deus meus, volui, et legem tuam in medio cordis mei...* Mon Dieu, c'est avec amour que je l'accomplirai, car j'ai gravé ta loi au milieu de mon cœur! » Qui ne se rappelle ces exclamations de Jésus : « Faire la volonté de Celui qui m'a envoyé, c'est ma nourriture... (7).»

---

(1) III P. Q. VII, a. 3, ad. 2m. — (2) Is. XI, 3. — (3) Hebr. V, 7. — (4) Cf. III P. Q. VII, a. 6, ad 1m. — (5) Matth. V, 17. — (6) Ps. XXXIX, 9. — (7) Joann. IV, 34.

« Je fais toujours, non seulement ce qu'il m'a strictement ordonné, mais tout ce qui peut lui être agréable... (1) » Qui ne se contenterait de cette magnifique preuve d'amour de Dieu qu'il nous a donnée par son incommensurable amour à notre égard, amour qui l'a poussé à ressentir par expérience, en souffrant pour nous, ce que c'est que d'obéir : *Didicit ex iis quæ passus est obedientiam...* (2); amour qui l'a immolé tout entier comme un prêtre immole sa victime (3); amour qui le fait demeurer encore tous les jours avec nous au sacrement de l'autel!...

Si, après avoir considéré ainsi Jésus en Lui-même, nous le considérons dans ce prolongement de sa Personne, qui s'appelle son corps mystique ou l'Eglise, nous y remarquons également, comme caractère fondamental, la soumission entière à l'égard de Dieu. Voyez l'Eglise dans sa vie extérieure. Au sommet de la hiérarchie se trouve, comme un autre Christ visible, son Vicaire sur la terre... Après lui, viennent les princes de l'Eglise, les cardinaux; puis les archevêques, les évêques, les prélats, les prêtres, le peuple... Mais tous dépendent absolument d'un seul, et rien n'est légitime, rien n'est chrétien, qu'en émanant du Souverain Pontife, qui, à son tour, s'incline humblement devant Dieu, en se disant le « serviteur des serviteurs de Dieu ». Qu'est-ce qui a fait appeler le christianisme la « grande école du respect », sinon précisément cette soumission universelle, qui regarde avant tout l'excellence divine et honore tout pouvoir établi d'en-haut ?

Si nous regardons le gouvernement intime de nos âmes, il est aisé de voir que rien n'est moins chrétien que l'indépendance. Les âmes ne se conduisent pas seules : elles sont guidées, elles obéissent. C'est à tel point que Dieu lui-même respecte les pouvoirs par Lui constitués. Pour ses révélations, il permettra que les âmes trouvent parfois des obstacles dans leurs directeurs, mais jamais il ne dispensera ses privilégiées du joug de l'obéissance. Il pardonnera souvent les fautes au repentir véritable, mais à la condition expresse qu'elles relèvent néanmoins d'un tribunal de la terre. Paul, instruit directement par le ciel, est envoyé cependant à Ananie, le centurion Corneille à Pierre, etc. (1).

---

(1) Joann. VIII, 29. — (2) Hebr. V, 8. — (3) *Divina cujus charitas. — Sacrum propinat sanguinem. — Almique membra corporis. — Amor Sacerdo- immolat.* (Hymn. Ad regias Agni dapes.) — (4) Cf. S. Aug. Prol. ad lib. de Doctr. christ.

Nous ne donnons que des indications, comme on le voit. Un dernier trait encore. *Contrariorum eadem est ratio*, dit l'Ecole : l'ombre fait ressortir la lumière! Si nous jetons un coup d'œil sur l'armée du mal, où il y a un chef aussi, le démon, qui essaye de singer Jésus en s'unissant une multitude de pécheurs à son image, nous remarquons que ce qu'il y a de fondamental, c'est la désobéissance. Tous ceux que le démon attire à lui, il les séduit par l'attrait de la liberté (1) — l'histoire contemporaine ne le confirme que trop! — de sorte que le camp de Satan commence où cesse la soumission, et l'empire de Dieu s'étend aussi loin que règne l'obéissance. C'est à cause de cela que la philosophie chrétienne, pour désigner d'un mot l'aptitude de toute créature à être maniée par Dieu en tous sens, parle de puissance *obédientielle : potentia obedientiæ* (2), comme dit saint Thomas.

Quand donc Montfort envisage Jésus comme esclave d'amour de son Père et nous prêche la vie d'union à ce point de vue spécial, il est loin de choisir quelque chose d'accessoire : il choisit ce qui est la base de toute vie chrétienne. Pour nous, comme pour Jésus, être esclaves, c'est la première attitude vis-à-vis de Dieu, et, comme Dieu nous a donné Jésus pour Médiateur, afin de mieux appartenir à Dieu nous sommes les esclaves du Christ. Voilà pourquoi les premiers chrétiens se faisaient gloire de ce titre. Sainte Agathe s'écriait : « La souveraine noblesse est d'être l'esclave du Christ!... » Et, au proconsul d'Ephèse, qui lui demandait : « De quelle condition es-tu? » saint Maxime répondait : « Né libre, mais esclave du Christ. » Voilà pourquoi l'Eglise elle-même, pour traduire notre premier rapport envers Dieu, spécifie le mot *adoratio*, trop large, par celui de *latria*, du genre grec λατρεύειν, qui veut dire « servir comme esclave », et pourquoi, dans toutes ses oraisons, elle appelle Jésus notre *Seigneur*. Voilà pourquoi enfin le Catéchisme du Concile de Trente, pour couper court à toute équivoque, nous appelle non plus *servi*, mais *mancipia Christi* (3).

Sans doute, il s'agit ici d'un esclavage librement accepté. Nous sommes vraiment les *enfants* de Dieu, qui nous a envoyé l'Esprit de son Fils criant au fond de nos cœurs : Abba, *Pater* (4)...

---

(1) Hierem. II, 20 ; 2 Petr. II, 19... Cf. III P. Q. VIII, a. 7. — (2) III P. Q. XI, a. 1. — (3) I Pars, cap. 3, XIX. — (4) Gal. IV, 6.

Jésus Lui-même nous a exercés à dire sans cesse : « Notre Père... » Et quoique nous soyons devenus sa propriété à un titre spécial par la Rédemption, il aime mieux nous appeler ses amis, ses frères que ses esclaves (1)... Mais n'oublions pas que la seule conséquence légitime, c'est que notre esclavage est un esclavage *filial*. « *Non veni solvere, sed adimplere* » : malgré ces merveilleuses relations d'amour, nous demeurons, au fond, des esclaves et, pour me servir des propres paroles du Catéchisme du Concile de Trente, « cet amour lui-même est une raison très juste — je me demande même si ce n'est pas la plus forte — de nous faire reconnaître, vénérer et servir à jamais Jésus-Christ comme *notre Seigneur* » (2).

Voilà donc la *fin* de la dévotion du saint esclavage : en union avec la dépendance absolue de Jésus à l'égard de son Père, vivre incorporés au Christ comme ses esclaves d'amour. Nos lecteurs savent maintenant si ce point de vue est secondaire dans la doctrine catholique !...

II

Arrivons au *moyen*, choisi par Montfort. Notre Bienheureux n'ignorait pas que Jésus a voulu être non seulement notre terme, mais aussi notre voie ; mais il savait également que, dans cette voie, Jésus n'est pas seul... *Et erat mater Jesu ibi* (3)... Marie est là qui chemine à côté de Lui. Pour trouver Jésus enfant, Jésus serviteur de Dieu, il s'est rappelé qu'il fallait aller à la Mère : *Et... invenerunt puerum* (4) *cum Maria matre ejus...* (5).

C'est déjà un grand mérite de n'avoir pas séparé ce que Dieu a uni. Comme dit excellemment Mgr Gay (6) : « Jésus et Marie sont indissolublement liés par leur prédestination et dès lors par leur histoire... Dieu ne les a jamais voulus ni pensés l'un sans l'autre ; tous deux sont le fruit d'un même dessein et constituent une œuvre unique ». Aussi un illustre théologien (7) ne craint pas d'appeler le culte de Marie une *note négative* de l'Eglise du Christ. A en juger par cette note, la spiritualité de Montfort est bien chrétienne, car elle professe hautement que

(1) Joann. XV, 14-15. — (2) I Pars, cap. 3, XX. — (3) Joann. II, 1. — (4) *Puer* a le double sens d'*enfant* et de *serviteur*, et Jésus se trouvait réellement dans ce double état dès la crèche. — (5) Matth. II, 11. — (6) *Entretiens sur les mystères du saint Rosaire*, Préliminaires. — (7) Billot, *De Verbo Incarnato*.

Marie est si intimement unie à Jésus « qu'on séparerait plutôt la lumière du soleil, la chaleur du feu, je dis plus : on séparerait plutôt tous les Anges et les Saints de Jésus que la divine Marie... » (1). A qui en douterait encore, nous conseillerions de lire les pages où le Bienheureux réfute, d'une façon aussi indignée que finement spirituelle, les Jansénistes et tous ceux qui séparent tant soit peu la Mère du Fils (2).

Ce n'est pas à dire que Montfort croie la Sainte Vierge nécessaire à Jésus, d'une façon *absolue*. Dès les premiers mots de son Traité se trouve une profession de foi très explicite et très claire : « J'avoue, avec toute l'Eglise, que Marie, n'étant qu'une pure créature sortie des mains du Très Haut, comparée à sa Majesté infinie, est moindre qu'un atome ou plutôt n'est rien du tout, puisqu'il est seul Celui qui est, et que, par conséquent, ce grand Seigneur, toujours indépendant et suffisant à lui-même, n'a pas eu ni n'a pas encore absolument besoin de la sainte Vierge pour l'accomplissement de ses volontés et pour la manifestation de sa gloire. Il n'a qu'à vouloir pour tout faire (3). » Montfort parle uniquement de l'ordre établi librement par Dieu, des choses « supposées comme elles sont (4) », d'une nécessité, non pas absolue, mais hypothétique (5)... En langage scolastique, il eût parlé de puissance *absolue* et de puissance *ordinaire* (6), et expliqué que Dieu ne peut pas se passer de Marie, non point en ce sens que, absolument parlant, il ait besoin d'elle, mais parce qu'il a *voulu* avoir besoin d'elle et se servir de son ministère. Rien ne sert donc de dire que Marie est une pure créature : il faut examiner ce que Dieu a résolu de faire d'elle librement, et c'est ce que nous allons élucider en examinant le plan de sa Providence. Qu'on veuille bien se rappeler cette remarque ; elle est fondamentale, et Montfort le sait si bien qu'il y insiste à plusieurs reprises.

Etant donné l'ordre établi par Dieu, la doctrine du saint esclavage se trouve pleinement justifiée. Pour aller à Jésus, Montfort nous fait passer par Marie ; pour mieux devenir les esclaves d'amour de Jésus, il nous enseigne le « secret de Marie », et nous donne ce moyen admirable : se faire les esclaves d'amour de la très sainte Vierge Marie. Ici, nous nous poserons une double question : 1° Ce moyen est-il bon en soi, c'est-à-dire

(1) *Tr. de la Vr. Dév.*, p. 46. — (2) *Ib.*, p. 46. — (3) *Ib.*, p. 8. — (4) *Ib.*, p. 8. (5) *Ib.*, p. 25. — (6) I P. Q. XXV, a. 5, ad. 1

avons-nous le droit de nous faire les esclaves de Marie ? — 2° Ce moyen est-il bien choisi, c'est-à-dire, vu la fin à obtenir, le moyen est-il proportionné ?...

Tout d'abord, nous répondrons sans hésiter que nous avons le droit de nous dire les esclaves de Marie. La doctrine de Montfort est plus explicite même, elle va jusqu'à soutenir que nous appartenons à Marie, indépendamment de notre choix (1). Redisons-le une fois encore, quand nous parlons de Marie, nous la considérons comme elle doit être considérée, c'est-à-dire dans le plan divin *actuel*, « les choses supposées comme elles sont », non point par conséquent *isolée*, mais *avec Jésus*, ayant des droits *avec Lui* et *à cause de Lui*.

Un principe que tout le monde admettra, c'est que, le bon Dieu ayant tout disposé avec ordre (2), ayant élevé la créature raisonnable dès le principe à l'ordre *surnaturel*, tout ce qu'il y a de naturel se rapporte au surnaturel et est *pour* le surnaturel. Voilà pourquoi saint Paul affirme, avec insistance même, que nous sommes les maîtres de toutes choses (3), dépendamment de Dieu sans doute, mais enfin vraiment les maîtres. Aussi, quand il est question de *chef*, de *maître* par rapport à nous, il faut aller tout droit au surnaturel. On connaît les trois raisons par lesquelles saint Thomas montre que Jésus est notre Chef à tous (4). Rien de plus facile que d'appliquer ces arguments à la sainte Vierge, proportion gardée, pour voir, jusqu'à l'évidence, qu'elle est vraiment notre Maîtresse.

Si, dans l'économie surnaturelle, nous examinons d'abord l'*ordre*, nous voyons que Marie a été voulue et prédestinée avec Jésus avant toute autre créature. Non pas qu'elle ait, de fait, reçula grâce avant les autres — les Anges et beaucoup d'hommes avaient déjà été sanctifiés avant que la Vierge naquît, — mais en ce sens que, dans l'intention de Dieu, Jésus et Marie dominent tout l'ordre surnaturel, qui se ramène à eux comme à sa cause efficiente, sa cause exemplaire et sa cause finale. Nous n'éprouvons aucune difficulté à poser ce principe, même en admettant avec saint Thomas que, sans le péché originel, il n'y aurait pas eu d'Incarnation. Jésus et Marie n'en demeurent pas moins à la tête de l'économie surnaturelle, comme il serait facile de le prouver en distinguant, dans le plan divin, l'ordre intentionnel d'avec l'exécution.

(1) *Tr. de la Vr. Dév.*, p. 58, p. 60. — (2) Sap. XI, 21. — (3) 1 Cor. III, 22. — (4) Cf. III P. Q. VIII, a. 1.

Mais passons à une autre considération, qui fera davantage poindre la lumière, à celle de la *perfection* de la grâce en Marie. Nous savons qu'en Jésus elle fut dans sa plénitude, elle fut infinie, non pas comme *être*, mais comme *grâce* (1). Sans être infinie en Marie, elle fut tout ce qu'elle peut être en une pure créature. La Vierge eut, comme dit saint Thomas (2), la plénitude de grâce nécessaire à cet état sublime auquel Dieu l'avait élevée, en voulant qu'elle soit la Mère de son Fils unique. De même que pour juger de la grâce habituelle de Jésus, il faut la mettre en regard de la grâce d'union, qui est la fin, à laquelle elle doit être proportionnée (3), de même, par rapport à Marie, il faut tout juger d'après sa Maternité divine. Cette prérogative, infinie en un sens, élève la personnalité de Marie à un degré tellement éminent que Dieu lui-même ne saurait exalter davantage une personne humaine. Dès lors elle se trouve avec Dieu, avec le principe de toute grâce, en des rapports d'union tels, qu'il est impossible que ce voisinage ne la remplisse pas de grâces. En effet, quand Dieu s'unit à une créature, il harmonise tout de façon à ce que cette créature puisse, à son tour, s'unir à Lui par une opération propre (4). Là donc où Dieu a voulu une union extraordinaire, doit se trouver aussi une disposition surnaturelle plus excellente, qui donne à l'union de Dieu et de sa créature une réciprocité aussi grande que possible. Voilà pourquoi en Jésus, dont la nature humaine subsiste en l'être divin lui-même, la grâce est vraiment infinie (5); voilà pourquoi en Marie, dont la personnalité atteint Dieu jusqu'à devenir sa Mère, la grâce est d'une perfection absolument à part et aussi parfaite qu'elle peut l'être dans une pure créature.

Mais jusqu'ici nous ne voyons encore que la dignité, l'excellence de Marie : nous concevons qu'elle est *avant* nous, *première* avec Jésus dans l'ordre de la grâce; nous n'avons rien dit encore pourtant qui prouve directement notre dépendance à son égard. Cette dépendance se trouve prouvée par une troisième raison, qui corrobore les deux autres, c'est-à-dire par l'*influence* que Marie a exercée sur nous dans l'ordre de la grâce. La vie surnaturelle nous vient d'Elle, non pas en premier lieu, mais par Elle du Christ; elle répand la vie et le mouvement dans les membres du Sauveur, non pas comme la tête, mais

(1) III P. Q. VII, a. 11. — (2) *Ib.*, a. 10, ad 1um. — (3) *Ib.*, a. 12. — (4) *Ib.*, Q. IV, a. 1, ad 2um. — (5) *Ib.*, Q. VII, a. 12.

comme le cou qui les reçoit pour les transmettre : « *Plenitudo gratiæ fuit in Christo sicut in capite influente, in Maria vero, sicut in collo transfundente* », dit saint Bernardin (1).

Quand on réfléchit sérieusement à cette vérité, on n'a plus de peine à comprendre que Marie soit vraiment notre Maîtresse, puisque nous lui devons la vie à son origine et dans ses applications incessantes. Qu'on nous permette de signaler seulement quelques chefs de preuve. Marie est la nouvelle Eve, la Mère du nouvel Adam, son aide semblable à Lui... Le démon avait essayé de conclure un pacte avec la première Eve et de se servir d'elle comme médiatrice pour perdre l'homme. Dieu renverse tout ce plan ; il pose, il est vrai, une relation entre la nouvelle Eve et Satan, mais ce sont des inimitiés sans trêve et Lui-même se sert d'elle comme Médiatrice pour sauver le genre humain. Si la vie nous est rendue, c'est grâce à Elle, grâce au *Fiat* de l'Incarnation, vraie cause morale de l'union hypostatique. En consentant à devenir la Mère du Rédempteur, Marie devint par là même la Mère de tous les rachetés. Et quand une fois le nouvel Adam eut pris notre nature, quand il eut commencé son œuvre admirable, œuvre de régénération universelle, là encore Dieu pensa : « Il n'est pas bon que l'homme soit seul » (2) et Lui donna, en Marie, une aide semblable à Lui. C'est ce que la doctrine catholique exprime,en honorant Marie comme notre Corédemptrice. Que si nous parlons maintenant de l'Incarnation appliquée ou de la distribution des grâces, nous savons que cette œuvre de sanctification est attribuée au Paraclet, envoyé par Jésus, à son Saint-Esprit. Nous savons également que la Tradition regarde Marie comme la trésorière et la distributrice de toutes les grâces, comme l'Epouse indissoluble et féconde du Saint-Esprit, qui, après avoir formé avec Elle et en elle le premier des prédestinés, Jésus, continue de former en Elle et par Elle ses frères innombrables, faits à son image (3). Voilà pourquoi saint Bernardin ne craint pas de dire que, « depuis l'Incarnation, Marie a acquis une sorte de juridiction sur toute mission temporelle du Saint-Esprit » (4), c'est-à-dire sur toutes les œuvres de grâce.

Ce sont là autant de jalons qui marquent le chemin à suivre si on voulait, comme Montfort, développer plus longuement

(1) Serm. p. 2, Concl. art. 2, cap. X. — (2) Gen.II, 18. — (3) Rom. VIII, 29. — (4) Serm. 6, *de Annunt.*

l'influence de Marie dans la vie surnaturelle. Après le court exposé que nous venons de faire, si nous rappelons maintenant que tout doit être rapporté à l'ordre surnaturel, que dans cet ordre Marie nous apparaît inséparablement unie à Jésus comme sa Mère et son Aide incomparable, dominant et vivifiant avec Lui tous ceux qui participent à la vie surnaturelle, n'avons-nous pas le droit de conclure que, même indépendamment de notre choix, elle est Reine avec Jésus et que nous lui appartenons tout entiers, puisque tout ce que nous avons, nous le tenons d'Elle?... Si saint Paul a dit : « *Omnia enim vestra sunt, vos autem Christi* (1) », puisque Marie n'est pas séparable de Jésus, puisque tous deux « ont les mêmes conditions d'existence, vivent de la même vie et sont vraiment... de moitié en toutes choses » (2), ne pouvons-nous pas traduire : « Tout est à nous, mais nous sommes au Christ *et à Marie?...* » Saint Bernard du moins n'a pas hésité à le faire, car il a écrit : « Pour Elle, après le Christ, tout a été fait, toute créature existe (3). »

Que si nous faisons appel maintenant à notre *libre choix*, il est évident qu'il nous est permis de ratifier l'ordre de choses établi par Dieu. Il est non moins évident que cette ratification amoureuse est de nature à être agréable à Jésus, comme Montfort nous l'explique (4). D'autant plus qu'ici l'amour trouve de quoi agir très réellement, en faisant même plus que simplement ratifier. Il est très vrai que tout ce que nous avons, tout ce que nous sommes, tout ce que nous faisons appartient de droit au Seigneur... *Sive enim vivimus, Domino vivimus; sive morimur, Domino morimur...* (5). Cependant, sa bonté daigne accepter de nous ses propres dons; elle daigne nous laisser libres même de disposer de certaines choses, de nos bonnes œuvres par exemple. Ce que nous disons absolument de Jésus, nous le disons relativement de Marie. Eh bien! l'amour nous force ici à céder tout « sans aucune réserve, pas même d'un denier, d'un cheveu et de la moindre bonne action... » (6). La propriété devient donc plus entière, et Jésus et Marie sont glorifiés davantage, parce qu'ils sont davantage aimés.

Nous savons désormais que le moyen choisi par Montfort est bon en lui-même... Est-il bon aussi *comme moyen*, c'est-à-dire est-il bien proportionné à la fin que nous nous proposons d'at-

(1) 1 Cor. III, 22-23. — (2) Mgr Gay, l. c. — (3) Serm. 3, *in Salve.* — (4) *Tr. de la Vr. Dév.*, p. 59. — (5) Rom. XIV, 8. — (6) *Tr. de la Vr. Dév.*, p. 98.

teindre ?... Ici la réponse affirmative s'impose avec plus d'évidence encore, si c'est possible.

Tout d'abord, nous nous trouvons admirablement d'accord avec Jésus Lui-même. Pour être les serviteurs de Dieu, nous voulons vivre unis à Jésus, serviteur de son Père... Pour mieux vivre unis à Jésus serviteur, nous allons à Marie; nous nous mettons sous sa dépendance. Mais c'est pratiquer l'union à Jésus dans toute sa perfection, car c'est s'unir à Lui jusque dans le moyen qu'il a choisi Lui-même pour mieux dépendre de Dieu. Il n'en a pas su trouver de meilleur que de s'enfermer dans le sein de Marie, d'être son enfant, vrai enfant livré à elle, de lui obéir pendant trente ans sur trente-trois... Montfort a raison de le dire (1), « l'esprit humain se perd lorsqu'il fait une sérieuse réflexion à cette conduite de la Sagesse incarnée...». C'est bien là la meilleure garantie de la dévotion du saint esclavage. Aussi Montfort insiste-t-il beaucoup sur cet adorable exemple de Jésus, pour en conclure :

Et, moi, puis-je mieux faire
Que de suivre ses pas ?...
N'est-il pas l'exemplaire
Qu'on doit suivre ici-bas ?... (2).

Et voilà pourquoi le mystère de l'Annonciation est « le propre mystère de notre dévotion (3) » et occupe dans la spiritualité de Montfort une place vraiment à part. L'Eglise n'y trouve rien à redire, puisqu'elle-même a élevé la fête de l'Annonciation au rang de fête de première classe.

Sûrs déjà d'avoir trouvé le *vrai* moyen, puisque c'est celui de Jésus, examinons-le cependant de plus près encore. Il consiste dans la vie d'union à Marie pour arriver à la vie d'union avec Jésus. Pour que le moyen corresponde parfaitement à la fin, il faut que, d'une part, nous puissions nous unir en tout et toujours à Marie, servante ou esclave de Dieu, et que, d'autre part, cette vie d'union à Marie nous aide réellement à mieux appartenir à Jésus en qualité d'esclaves d'amour. Ces deux conditions se trouvent magnifiquement remplies, comme on va le voir.

Nul doute qu'il nous soit possible de nous unir en tout et toujours à Marie. A la différence des autres saints, qui, tout admirables qu'ils soient, ne sont pas imitables toujours ni par

(1) L. c., p. 112. — (2) Cant. du Bienheureux. — (3) *Vr. Dév.*, pp. 211-113.

tous, Jésus et Marie sont des modèles parfaits et *universels* (1) pour tout et pour tous, si bien que nulle âme ne trouvera jamais une circonstance où elle ne puisse lever les yeux vers Marie, pour considérer en Elle un état analogue et s'unir à Elle.

Donc, *à priori*, je retrouverai en Elle ce point de vue spécial auquel je veux me placer : la vie d'union à Jésus par l'imitation de sa dépendance amoureuse. Que Marie ait vécu de la vie d'union à Jésus, qui pourrait en douter ?... Jésus n'était-il pas *tout* pour Elle, son Dieu et son Fils, le Bien-aimé de son âme, auquel l'unissaient les deux amours les plus grands qui se puissent concevoir : l'amour d'une mère pour son fils, l'amour d'une sainte pour son Dieu ?... Inutile d'insister sur une vérité si évidente, qui ouvre sans difficulté, à l'âme, des horizons aussi vastes que pleins de douceur.

Hâtons-nous d'ajouter que Marie pratiquait cette vie d'union avant tout par la dépendance entière à l'égard de son Dieu. Sans doute nous n'avons pas de données très explicites sur la vie intime de la Sainte Vierge. Mais la doctrine catholique est féconde en déductions lumineuses, puisqu'elle nous assure qu'en Marie il n'y avait rien qui gênât le service de Dieu, et que tout, au contraire, devait le promouvoir. Ce qui, en nous, détruit l'appartenance à Dieu, c'est le péché. En Marie Immaculée, nul péché, ni originel, ni actuel, nulle convoitise coupable, rien qui pût la soustraire à Dieu (2). Ce qui nous fait appartenir à Dieu, c'est l'observation pleine et amoureuse de la loi divine, dont le premier précepte est l'amour. Or, Marie possédait la charité, toutes les vertus, tous les dons du Saint-Esprit à un degré aussi parfait que possible pour une simple créature : elle était pleine de grâces ! Si l'on voit de saintes âmes, toutes livrées à Dieu, craindre toujours de ne pas obéir assez, de mettre du « leur » dans leurs actions, qu'en devait-il être de Marie, Epouse de l'Esprit divin, ornée de la plénitude de ses dons et ne Lui offrant pas la moindre résistance, puisqu'il n'y avait en Elle aucune ombre de faute, ni même d'imperfection ?...

D'ailleurs, si nous méditons attentivement certaines paroles de l'Ecriture, dans quel éclat nous apparaît la soumission de

---

(1) Cf. A. Lhoumeau : « La vie spirituelle... etc. », p. 100 seqq. — (2) Nous avons développé ce point de vue dans un autre rapport : « L'Immaculée Conception et le saint esclavage. » Cf. compte rendu du Congrès marial de Rome, 1904.

Marie !... Entendez la Vierge elle-même nous dire son état d'âme dans cette réponse admirable au message de l'Incarnation : *Ecce ancilla Domini, fiat mihi secundum verbum tuum* (1). Marie nous dit là ce qu'elle était alors, ce qu'elle est encore, ce qu'elle fut toujours : « Voici la servante, l'esclave du Seigneur !... » Elle regarde Dieu, sa divine excellence, puis sa propre bassesse, et elle se met humblement, amoureusement dans cette posture soumise d'esclave prête à obéir en tout et toujours : « Qu'il me soit fait selon votre parole... » Elle, la Mère du Verbe, Elle savait que toute créature doit accomplir le verbe de Dieu (2). Ce verbe divin, elle l'écoutait partout. La création en résonne harmonieusement, car toutes les créatures sont comme autant de paroles de Dieu (3) : par les fleurs, il nous dit sa beauté ; par les océans, son immensité ; par le cœur de nos mères, son amour... Marie écoutait tous ces verbes et y répondait en glorifiant Dieu : *Magnificat anima mea Dominum !* Elle écoutait aussi la voix de Dieu dans les événements, surtout dans les mystères de la vie du Sauveur et de la sienne. L'Evangile *insiste* (4) pour nous le dire : *Maria autem conservabat omnia verba hæc, conferens in corde suo...* Elle écoutait surtout au fond de son âme ces mille et mille verbes intimes, qui tendaient à la sanctifier davantage à chaque instant et à faire d'Elle cette merveille unique, le chef-d'œuvre du Verbe Incarné : sa Mère toute belle et toute pure ! Et, quand je dis : elle écoutait, entendez-le de cette acception véritable, où la volonté suit la lumière de l'intelligence, où il n'est plus question d'*auditeurs* seulement, mais où la pratique féconde la théorie : *Estote autem factores verbi, et non auditores tantum* (5). Nos déductions s'appuient sur un témoignage explicite de Jésus Lui-même. Une femme venait de louer Marie d'avoir porté et allaité le Messie ; mais le divin Maître, renchérissant sur l'éloge, nous donna la vraie cause de la grandeur et de la béatitude de Marie : *Quinimo beati qui audiunt verbum Dei, et custodiunt illud...* (6). Heureuse fut-elle, Marie, d'avoir porté et allaité Jésus, plus heureuse d'avoir vécu tellement unie à Lui qu'elle prêta toujours l'oreille au verbe divin et le mit en pratique sa vie entière !... Faut-il s'étonner après cela d'entendre

(1) Luc I, 38. — (2) Ps. CXLVIII, 8. — (3) III P. Q. XII, a. 3, ad 2m. — (4) Luc III, 19-51. — (5) Jacq. I, 22. — (6) Luc XI, 28.

Mgr Gay (1) s'écrier : « Tout va droit à la gloire de Dieu dans ces deux cœurs de Jésus et de Marie ; tout y prend donc avant tout la forme de l'hommage. Se prosterner, adorer, exalter, bénir, *obéir*, c'est ce qui, pour le Sauveur et la Sainte Vierge, *prime absolument tout* dans les mystères. Ils y font autre chose, *mais d'abord ils y font cela*. Ne produisît-il que ce fruit, le mystère aurait lieu ; pour sublimes et modestes qu'elles soient, *ses autres fins restent secondaires*. » Qu'on le remarque bien, le savant ascète parle ici des mystères du Rosaire ; il s'agit donc de toute la vie de Jésus et de Marie, et nous n'avions pas tort d'affirmer que vivre en esclave d'amour — les actes indiqués sont précisément ceux d'un esclavage d'amour – c'est vraiment *fondamental* dans la vie de Marie, comme dans celle de Jésus.

Il nous reste à montrer que la vie d'union à Marie, au sens où nous l'entendons, nous aide merveilleusement à vivre dans la dépendance amoureuse de Jésus. Ici force nous est d'effleurer seulement notre sujet et de renvoyer, pour les détails, au Bienheureux lui-même et à celui qui a si bien mis en lumière et commenté ses enseignements (2) ; car il nous faudrait développer maintenant tous les avantages de ce « secret de Marie », dévoilé par Montfort. Distinguons d'abord deux choses dans la vraie ou parfaite dévotion à Marie : il y a un *acte* de consécration, plus ou moins souvent renouvelé ; il y a un *état* de consécration.

Par l'*acte* de consécration, nous nous mettons tout de suite en pleine dépendance du Christ. C'est en premier lieu une rénovation de nos promesses du baptême, par lesquelles nous nous sommes librement donnés à Jésus comme esclaves. C'est quelque chose de plus encore en fait d'abandon (3) ; car nous livrons à Jésus tout ce que nous sommes et tout ce que nous avons, même ce dont nous pourrions disposer à notre gré. En faisant cette consécration *par Marie*, nous faisons un acte d'humilité, de soumission, très agréable au Seigneur, nous reconnaissant indignes d'approcher de Dieu par nous-mêmes. Nous prenons, de plus, le moyen de présenter à Dieu une offrande aussi parfaite que possible. Marie lui assure toute sa valeur in-

---

(1) *Entretiens sur le Rosaire*, l. c. — (2) A. Lhoumeau, *La Vie spirituelle à l'école du Bienheureux L.-M. Grignion de Montfort*. — (3) *Vr. Dév.*, p. 102.

trinsèque en la purifiant de ses nombreuses souillures ; elle lui *ajoute* du mérite en la présentant elle-même à Dieu, « le prenant ainsi par son faible... » (1), et en gérant habilement notre petit avoir pour le mieux faire servir à la plus grande gloire de Dieu, surtout en devenant notre cher « supplément » (2), en suppléant par ses richesses à notre extrême pauvreté. Ajoutez encore qu'elle veille sur nous pour nous empêcher de rétracter notre acte et nous faire persévérer dans le saint abandon voué, et vous aurez l'indication des motifs que Montfort développe longuement avec autant d'onction que de doctrine.

Mais un acte de consécration, si sincère qu'on le suppose, fût-il même fréquemment renouvelé, ne suffit pas pour avoir la dévotion de Montfort (3). L'essentiel de cette dévotion est de « rendre une âme intérieurement dépendante et esclave de la sainte Vierge et de Jésus par Elle ». Cet *état* de consécration consiste à faire toutes ses actions par Marie, avec Marie, en Marie et pour Marie. On devine sans peine comment cette pratique constante nous rend esclaves fidèles de Jésus.

Ces quatre formules se réduisent à vivre toujours en union avec Marie, pour reproduire de notre mieux, avec son secours, sa vie à Elle. En toutes choses, notre premier regard sera donc pour Celle qui, avec tant de vérité, a pu se dire l'esclave du Seigneur. C'est là l'exemplaire que nous avons choisi comme mieux adapté à notre faiblesse, exemplaire qui rapproche de nous, en le reproduisant fidèlement, le modèle divin de Jésus que toute âme doit copier pour être agréable à Dieu. Comme l'artiste, qui a un chef-d'œuvre sous les yeux, tâche de s'assimiler le talent du maître, de faire passer dans sa copie quelque chose de l'original, ainsi le fidèle esclave de Marie a sans cesse les yeux sur sa Maîtresse pour faire passer dans sa vie quelque chose de cette soumission entière, qu'il admire. Plus il vivra de la sorte *en Marie*, plus fidèlement il copiera son modèle ; de même que l'artiste, à force de regarder et d'imiter, finit par faire sienne l'œuvre du maître.

Agir *par Marie*, c'est « lui obéir en toutes choses et se conduire en toutes choses par son esprit... » (4). Dès lors, on comprend que c'est agir en esprit d'entière appartenance à Dieu ; car c'est suivre en tout le mouvement de l'Esprit Saint ou de

(1) *Ib.*, p. 121. — (2) *Tr. de la Vr. Dév.*, p. 117. — (3) Cf *Secret de Marie*, p. 27 et 28. — (4) *Vr. Dév.*, p. 222.

la grâce. Que de choses sous ce peu de mots, et combien ils supposent d'abnégation, de victoires sur l'esprit du monde, de la chair et de Satan ! Montfort a bien raison de le dire, il n'y a pas de dévotion « qui exige d'une âme plus de sacrifices pour Dieu, qui la vide plus d'elle-même et de son amour-propre » (1). Mais, aussi, qui n'agit que par Marie est sûr de servir Dieu aussi parfaitement que possible. Remarquons encore qu'agir par Marie, c'est se servir de son intercession et de sa médiation ; c'est par conséquent nous unir à Jésus par la voie la plus courte, nous assurer les grâces sans retard, puisque Marie en est la distributrice officielle, et par là même mettre dans notre vie spirituelle cette aisance et ce bon ordre qui résultent de l'accord entre le plan divin et notre conduite. Sans compter que c'est encore une façon pour nous d'obéir à Dieu !

Agir *avec* Marie nous aidera puissamment à servir Jésus, D'une part, en agissant *avec* Elle, nous continuons d'agir *en* Elle, examinant comment elle eût fait elle-même à notre place. De plus, nous marcherons toujours au *pas de Dieu*, ne devançant pas la grâce, ne lui opposant pas non plus de retards. Puis, nous aurons l'assistance de Marie pour suppléer à notre faiblesse, nous relever au besoin, nous défendre contre nos ennemis, nous assurer la persévérance... Tout autant de garanties pour le service fidèle de Dieu !

Enfin, en agissant *pour* Marie, nous donnons à toutes nos actions le grand ressort de l'amour : *Ubi amatur, non laboratur, aut si laboratur, labor amatur* (2). Ici, il faudrait décrire les amabilités de Marie en qui, comme dit saint Bernard (3), il n'y a rien que d'aimable. Elle est vraiment notre *Sœur*, car elle n'a qu'une nature, la même que la nôtre ; elle est notre Mère, notre Avocate, notre Secours en toutes choses. Elle nous aime si tendrement que, si l'on réunissait tout l'amour naturel de toutes les mères sur la tête d'un enfant unique, cet amour n'approcherait même pas de celui que Marie nous porte (4). En agissant amoureusement *pour* Marie, nous ne supprimons pas sans doute les difficultés du service de Dieu, mais, au lieu d'avoir tout d'abord en vue le côté pénible dans nos œuvres, c'est ce positif attrayant et aimable, qui s'appelle Marie, notre Maîtresse bien-aimée. Si la difficulté reste, du moins elle ne nous arrêtera

(1) *Vr. Dév.*, p. 96. — (2) S. Aug. — (3) *In Nativ. B. M. V. de Aquæd.* — (4) Cf. *Vr. Dév.*, p. 173.

pas ; elle aura même du charme, puisqu'elle nous donnera l'occasion de prouver notre amour : *Si laboratur, labor amatur !* Ces considérations sont trop connues pour exiger de plus amples développements.

***

Après tout ce que nous venons de dire, nous pensons avoir le droit de conclure que la dévotion mariale de Montfort, dans sa fin comme dans son moyen, repose sur les bases mêmes du christianisme, et qu'il s'agit ici, non pas d'une petite pratique de piété particulière, mais bien de toute la vie chrétienne, ramenée à ses vrais principes et rendue douce et facile par l'intermédiaire de Marie, qui est comme une huile délicieuse grâce à laquelle nous ne sentons plus le joug du Seigneur (1). A notre époque, où le « *Non serviam !* » retentit un peu partout, avec de multiples variantes, opposons à ce cri de rébellion la parole de Jésus : « *Ecce venio... ut faciam voluntatem tuam !* » Mais, pour la dire avec plus de vérité, écoutons amoureusement ce doux écho de la parole divine : « *Ecce ancilla Domini !* » Pour être, comme saint Paul, les esclaves du Christ, pour avoir le droit de dire comme lui (2) : *Mihi vivere Christus est ;* pour que, en nous aussi, le Christ soit magnifié (3) par notre vie et par notre mort, disons à Marie, avec saint Ambroise : « Que votre âme, à vous, esclave parfaite de Dieu, soit en moi pour glorifier, pour magnifier le Seigneur !... »

Et, afin que, de plus en plus, le vœu du Sacré-Cœur se réalise ; afin que son Règne arrive dans les âmes plus parfaitement et plus vite, nous émettons le vœu que le Congrès marial d'Einsiedeln, comme ceux de Fourvière, de Fribourg et de Rome, travaille activement à la diffusion de la dévotion mariale de Montfort, surtout par la propagande du *Traité de la Vraie Dévotion* parmi les prêtres et les âmes consacrées à Dieu.

H.-M. Gebhard,
Docteur en Théologie, Professeur de Dogme au Scolasticat d'Oirschott (Hollande).

---

(1) Is. X, 27. Cf *Vr. Dév.*, p. 180. — (2) Philipp. I, 21. — (3) *Ib.*, v. 20.

IX

LA VRAIE DÉVOTION ET LA MORALE

S. S. le Pape Pie X ayant recommandé au Congrès marial de s'attacher à la pratique autant qu'à la théorie, nous nous inspirons du conseil de l'Auguste Pontife, et nous plaçons à côté de « la vraie dévotion et du dogme » un rapport sur « la vraie dévotion et la morale ».

On conviendra, d'ailleurs, que ce point de vue ne pouvait être négligé, rien n'intéressant davantage la morale que la dévotion en général et plus spécialement encore une dévotion qui s'intitule la « Vraie ».

« La dévotion, dit saint Thomas, est une certaine volonté de s'adonner promptement au service de Dieu (1). » « Elle se rattache à la religion, elle en est l'acte premier, nécessaire pour tous les autres qui en découlent (2). » Son caractère propre est de s'étendre à tous les actes de la vie, et ce n'est que dans un sens diminué qu'on l'attribue à des actes particuliers. Il y a dévotion dans la mesure où l'on se voue à des œuvres de vertu et dans la proportion même où ces œuvres se multiplient et excellent.

Or, la « Dévotion à Marie » de notre bienheureux Père nous lie tout entiers au service de la Reine du ciel, dans ce que nous sommes et dans ce que nous faisons, et *ce* pour nous lier à Dieu plus efficacement ; en quoi elle est supérieure aux autres en général, qui ne nous obligent qu'à telles ou telles pratiques déterminées plus ou moins parfaites.

Certes, nous avouons et proclamons très haut que l'on ne fera rien en l'honneur de Marie, si peu que ce soit, qu'il ne nous soit utile pour le salut et qu'il ne nous porte à la vertu ; mais, la contrefaçon s'en prenant aux meilleures choses, comme le faux monnayage s'en prend aux métaux les plus précieux, il y a des dévotions à la Très Sainte Vierge qui sont fausses. Le B. de

(1) II, II, Q. LXXXII, a, i, c. — (2) Q. LXXXIII.

Montfort les énumère : ce sont, en général, celles qui mesurent parcimonieusement leurs hommages et celles qui ne vont pas à corriger la vie. Par opposition à celles-là, notre Bienheureux préconise la sienne comme « la Vraie ». Ce titre de vraie lui convient-il, même dans un sens plus rigoureux, absolu, à la condition de n'exclure pas l'excellence des autres dévotions particulières? Nous le croyons, et cela peut être établi; mais, quoi qu'il en soit, la pensée du grand serviteur de Marie n'est pas douteuse; elle est indiscutable. Il n'y a pour lui de dévotion véritable que celle qui est intérieure, tendre, sainte, désintéressée, que celle en un mot qui nous fait *serviteurs* de Marie dans toute l'acception du mot. On n'est pas son serviteur, dit-il, « en récitant et marmottant quelques oraisons en son honneur, « sans tendresse pour elle ni amendements pour soi-même ». « Ainsi qu'un bon serviteur est esclave, ajoute-t-il, il ne faut « pas demeurer oisif, mais il faut, appuyé de sa protection, « entreprendre et faire de grandes choses pour cette auguste « Souveraine. »

Ainsi le bienheureux de Montfort veut des dévots à Marie, qui servent leur Maîtresse « *in spiritu et veritate* ». Sa « Vraie Dévotion » est essentiellement pratique. Et voilà pourquoi il y a lieu de l'étudier au point de vue de la morale.

Or, la morale a pour objet d'ordonner les actes humains à la fin dernière, qui est Dieu. Issue du dogme, elle formule les conditions voulues pour que nos œuvres glorifient Dieu et qu'elles nous vaillent la vision béatifique. Elle traite, en conséquence, de liberté, de mérite, de conscience, de lois, de vertus, de tout ce qui est principe ou règle de l'acte humain.

En particulier, elle déclare qu'il n'y a pas d'acte humain sans la liberté, mais justement la « Vraie Dévotion » mise en pratique nous constitue esclaves en titre et en fait. N'est-ce pas déroger que d'abdiquer son privilège de fils adoptif et de renoncer à la propriété de ses œuvres ?

Il n'y a d'abord, ici, aucune abdication. Devenus enfants de Dieu par le baptême, et cohéritiers de Jésus-Christ, nous restons ce que nous sommes à ces titres, même s'il nous plaît d'aliéner le fruit de nos actions entre les mains de la Très Sainte Vierge, et, de ce fait, de nous constituer comme ses esclaves. Esclaves, nous le sommes de Dieu par nature toujours ; par contrainte, Dieu ne le veut pas, mais par amour il l'accepte. A

vrai dire, l'esclavage n'est pas en soi l'état qu'on s'imagine; il consiste simplement à déployer son activité au profit d'un maître, sans rétribution autre que le vivre et le vêtement. Mettez donc qu'une âme s'engage à travailler en tout par Jésus-Christ, en Jésus-Christ, avec Jésus-Christ et pour Jésus-Christ dans le sens de notre bienheureux Père, ne prétendant qu'à l'honneur de servir ce divin Maître, c'est l'esclavage d'amour ; en quoi cet esclavage est-il en opposition avec le sentiment de la piété filiale ? L'enfant ne peut-il pas aller, sans déchoir, jusqu'à servir ses parents par affection pure et abstraction faite de l'héritage qu'ils lui laisseront ? Assurément, et cela passe pour le signe d'un noble cœur. Soyons donc, par le baptême, les enfants de Dieu et les frères de Jésus-Christ; il n'empêche pas que nous ne puissions en même temps être ses serviteurs et ses esclaves, « *mancipia Christi* ».

Et ce que l'on dit pour Notre-Seigneur absolument, on peut le dire relativement pour la Très Sainte Vierge, la Très Sainte Vierge ayant par grâce vis-à-vis de nous les mêmes droits et privilèges que Jésus-Christ a par nature. On peut donc se vouer hardiment à son culte et lui livrer ce que l'on est, ce que l'on a, ce que l'on fait, en toute propriété, s'obligeant à son service à titre d'esclave. Sans parler des motifs et des avantages de cette pratique, nous devons à notre sujet de dire qu'elle est, non pas une diminution, mais un triomphe de notre liberté. Ce qui nous confirme dans le bien nous fait plus libres en nous rapprochant de l'état des bienheureux; or, rien ne nous assure autant la persévérance, la conservation de nos mérites, l'acquisition des vertus que la « consécration parfaite » à Marie. Si elle nous oblige en tout à son service, on peut bien lui appliquer la parole de saint Augustin : « *Felix necessitas est quæ in meliora compellit.* » Dans la condition où l'on s'établit vis-à-vis de la Reine du ciel, on ne peut que rechercher ses exemples, accéder à ses désirs et, sous le charme de ses sourires, ne perdre, en fait de liberté, que la liberté de mal faire. Heureuse perte, qui nous affranchit ! En nous faisant esclaves de Jésus-Christ en Marie, nous sommes finalement, plus que jamais, les enfants de Dieu, et nos œuvres, pour être aliénées, n'en deviennent que meilleures dans leurs fruits.

Au reste, il y a dans ces œuvres une part de mérites que nous pouvons bien confier à la garde de la Très Sainte Vierge, mais

dont il n'est pas possible que nous cédions le bénéfice. L'âme qui prie, qui fait la charité, par exemple, mérite une augmentation de grâces qui ne peut être que pour elle : l'œuvre lui est imputable et la récompense lui en revient ; mais, à côté de ce mérite incommunicable, nos bonnes actions comportent une valeur *satisfactoire* et une valeur *impétratoire*, l'une et l'autre transmissibles. Nous pouvons satisfaire et prier pour les autres, de sorte que nos satisfactions et nos prières leur soient imputées et qu'ils en reçoivent les effets. Et voilà ce que nous remettons à la Très Sainte Vierge, en toute propriété. Cela dépasse d'emblée les dépouillements pratiqués d'ordinaire ; « on ne s'y astreint même dans aucun Ordre religieux ». La communion des Saints nous assure de cet échange merveilleux de mérites. Notre-Seigneur le premier nous a donné part aux siens à un degré incomparable, unique ; la Très Sainte Vierge, après Lui, nous a communiqué et nous communique tous les jours des trésors qu'Elle en a; à notre tour, nous remettons entre ses mains le peu que nous en amassons, afin qu'elle en use à son gré au profit des pauvres âmes.

Nous ferons observer maintenant que nos œuvres gagnent singulièrement à passer par la Très Sainte Vierge pour être présentées à Dieu. Leur excellence surnaturelle dépend, comme on sait, de la grâce de Dieu, de leur nature et des circonstances qui les accompagnent. Nos mérites se mesurent au degré de notre charité, des vertus que nous pratiquons, des difficultés dont nous savons triompher à l'occasion. Le signe de notre amour divin est dans la pureté de nos intentions, dans les motifs qui nous animent à l'action. Mais, ces conditions exposées, admises, nous dirons avec le bienheureux de Montfort que, même si nous sommes en état de grâce et de bonne volonté au service de Dieu, nous n'avons pas grand'chose qui puisse nous recommander et faire agréer. Nous restons malgré tout si imparfaits ! si inconstants ! si remplis de nous-mêmes ! Un intermédiaire n'est-il pas utile entre Dieu et nous, et, si cet intermédiaire est la Très Sainte Vierge, qui ne conviendra que *nos œuvres*, passant par ses mains, prendront une valeur nouvelle, extrinsèque, si l'on veut, mais singulièrement précieuse ? « Marie, dit notre Père, les purifie, les embellit et les fait accepter par son Fils. » On comprend aisément ce que l'intervention de la Sainte Vierge apporte de surcroît au mérite de nos actions. Dès que nous lui

appartenons, elle fait siens les fruits de notre activité; elle les rehausse de l'éclat de sa grâce, du prix de ses vertus, et, toute proportion gardée, comme nos œuvres valent en vertu des mérites de Jésus-Christ, ainsi elles acquièrent une plus-value, par leur abandon même à la Reine du ciel. Il en est ainsi parmi les hommes ; chacun sait que, pour arriver auprès des grands et gagner leurs bonnes grâces, il n'est pas indifférent d'être présenté par ceux qui sont en faveur. Or, qui est en faveur, auprès de notre grand Dieu, à l'égal de la Très Sainte Vierge ?

Au surplus, ayant établi, plus haut, que nos œuvres de grâce peuvent être utiles au prochain, et contribuer par là même à la gloire de Dieu, nous devons ajouter que nous ne savons pas toujours à quoi est attachée la gloire, la plus grande gloire de Dieu pour y affecter de nous-mêmes le mérite disponible de nos actions. Mais la Très Sainte Vierge connaît parfaitement, en Dieu, où ils sont engagés, les intérêts de son cher Fils. Elle suit l'Eglise dans tous ses besoins, les peuples dans leurs évolutions, les âmes dans leurs progrès. Attentive à la propagation de l'Evangile, à l'établissement du règne de Jésus, elle « interpelle » aussi « sans cesse pour nous », rappelant sa vie, ses mérites, ses privilèges, son titre de Mère de Dieu et même nos humbles hommages, nos petits trésors d'œuvres saintes. Comme il y a dans la vie et la mort de Jésus-Christ la somme surabondante de ses mérites et le « supplément » des souffrances humaines, ainsi il y a en Marie et ce qui lui est propre, et ce que nous déposons à ses pieds. Elle en dispose comme il lui plaît, de par notre mandat et consécration. Et nous, qui savons que nos œuvres entretiennent la réserve sainte de notre souveraine Maîtresse, nous sommes excités par cette pensée à leur donner le plus de perfection possible. Partant, dit notre Bienheureux, « nous quittons nos propres intentions et opérations « pour nous perdre en quelque sorte dans les siennes, quoi- « qu'elles nous soient inconnues, et par là nous entrons en « participation de la sublimité de ses intentions qui ont été « si pures qu'elle a plus donné de gloire à Dieu, par la moindre « de ses actions, que tous les Saints par leurs actions les plus « héroïques ». Il nous faut là-dessus renvoyer au *Traité de la Vraie Dévotion*, ne pouvant, ici, que signaler les points de contact de notre dévotion avec les bases de la morale. « Si vous

« l'observez fidèlement, dit encore notre bienheureux Père, « vous donnerez à Jésus-Christ plus de gloire en un mois de « temps que par aucun autre moyen, quoique plus difficile, en « plusieurs années. » Ce point de vue mérite une grande considération ; c'est en général celui qui frappe les âmes et celui qui les gagne à la Consécration parfaite.

On dira peut-être que notre fusion dans l'esprit de Marie n'est pas si nécessaire, vu que nous avons par ailleurs d'autres moyens de diriger nos actes, nos intentions à la plus grande gloire de Dieu : il y a les préceptes, les conseils, et la conscience qui nous en dicte l'application. Il est vrai, et la morale nous éclaire sur ces règles de conduite et leur mise en pratique. Baptisés, nous sommes les sujets de Notre-Seigneur. Notre conscience nous avertit de ce qui est ou non en harmonie avec l'esprit du divin Maître. Mais qu'une loi est promptement violée, et même si nous jugeons assez bien de nos devoirs, que d'embarras de conscience souvent !... Par-dessus tout, la loi comme telle est d'une austérité peu engageante, c'est elle qui donnerait à l'Evangile cette « face hideuse » dont parle Bossuet. D'autre part, la conscience comporte le même caractère, puisqu'elle tient de la loi sa raison d'être et sa force. Combien la vertu nous sourit davantage dans les exemples de Notre-Seigneur et de sa Sainte Mère, et dès lors comme il est bien plus efficace, au point de vue de la fidélité à Dieu, de se régler sur ces modèles vivants ! En fait, l'expérience est là. Qu'obtient-on « au nom de la loi » ? Aux noms de Jésus et de Marie, on s'exécute en tout et de bon cœur : l'amour, à un certain degré, est la plus douce et la plus forte des lois.

Il est d'ailleurs remarquable que les âmes qui se consacrent totalement à Marie deviennent aussitôt très fidèles et très délicates au service de Dieu. C'est que, passant par la plus sainte des Mères pour arriver à Jésus-Christ, elles se sentent obligées à ce je ne sais quoi de plus qu'on ne néglige pas vis-à-vis de sa mère. Plus de laxisme possible dans une âme qui s'est vouée au saint Esclavage ! Puis, cette dévotion, dit notre Bienheureux, donne une grande liberté intérieure... « Notre-Seigneur « ôte de l'âme tout scrupule et toute crainte servile qui ne sont « capables que de l'étrécir, captiver et embrouiller ; il élargit « le cœur par une ferme confiance en Dieu, le lui faisant re- « garder comme son Père ; il lui inspire un amour tendre et

« filial ». — Quel avantage pour nombre d'âmes qui s'embarrassent de tout et qui, pour vouloir servir Dieu à leur façon, arrivent à ne plus savoir où elles en sont avec lui !...

Nous avons indiqué jusqu'ici comment la pratique de la Vraie Dévotion, dite du saint Esclavage, réconforte notre volonté et l'affermit dans le bien, en orientant vers la Très Sainte Vierge l'essor de son libre mouvement, comment elle ajoute à notre mérite, soit dans ce qui nous est essentiellement personnel, soit dans ce que nous pouvons céder pour d'autres, comment enfin elle nous aide à garder la sainte loi de Dieu, en nous mettant à l'école de Marie. Il reste maintenant que nous voyions si elle est favorable à l'exercice des vertus.

La théologie morale reconnaît, en premier lieu, la Foi, l'Espérance et la Charité, base de tout notre édifice spirituel. A côté d'elles la Prudence, la Force, la Justice et la Tempérance, dites vertus cardinales et sous lesquelles toutes les autres se rangent, à un titre ou à un autre.

La Vraie Dévotion nous fait exceller dans chacune de ces vertus.

Quant à la foi, par exemple, écoutons notre Père : « La Sainte « Vierge vous donnera part à sa foi, qui a été plus grande sur la « terre que la foi de tous les Patriarches, des Prophètes, des « Apôtres et de tous les saints... Plus vous gagnerez la bien- « veillance de cette auguste Princesse..., plus vous aurez de « véritable foi dans toute votre conduite : une foi pure..., une « foi vive..., une foi ferme..., une foi agissante..., une foi cou- « rageuse..., une foi à transporter des montagnes ! » Louis-Marie de Montfort n'est-il pas, le premier, une preuve vivante de l'esprit de foi que l'on gagne à se perdre en Marie ?

L'espérance est un exercice continuel. Passés au service de Marie, assujettis à ses saintes volontés, dépouillés de tous nos biens entre ses mains, comment, la sachant si bonne, si puissante, si généreuse, n'espérerions-nous pas de sa munificence des grâces de choix, des secours particuliers? Elle ne se laisse pas vaincre en générosité. « Pour un œuf, elle donne un bœuf. » Vous vous êtes donnés à Marie ? vous lui avez confié tous vos trésors ? Ne craignez rien : elle vous regarde comme sa possession, elle vous gardera ; vos mérites sont un dépôt sacré, elle aura soin de vous les conserver. Si la dévotion à cette Vierge puissante est en elle-même un gage de salut, comme il est cer-

tain, c'est une marque particulière de prédestination d'avoir contracté avec Elle les liens de la plus parfaite des dévotions. A chaque instant, il nous faut renouveler implicitement notre acte ; il est un acte d'espérance qui honore à la fois et la Très Sainte Vierge et Dieu lui-même.

Que dire de la charité ? Amour de Dieu et amour du prochain, l'un et l'autre gagnent en ardeur à la cour de la Très Sainte Vierge, si l'on y est devenu humble serviteur.

Notre grâce, notre amour, c'est notre union à Jésus-Christ; elle ne deviendra complète que lorsque nous vivrons tout à fait sous sa dépendance. « Une raison, dit Montfort, pour laquelle si peu d'âmes arrivent à la plénitude de l'âge de Jésus-Christ, c'est que Marie, qui est, autant que jamais, la Mère du Fils et l'Epouse féconde du Saint-Esprit, n'est pas assez formée dans les cœurs. » — « On peut, à la vérité, dit-il encore, arriver par d'autres chemins que celui de la parfaite dévotion à l'union avec Dieu, mais ce sera par beaucoup plus de difficultés, que nous ne vaincrons que très péniblement. » — « En vérité, ce chemin virginal, pour trouver Jésus-Christ, est un chemin de roses et de miel, comparé aux autres chemins. » Nous pourrions citer des passages d'un relief et d'une chaleur remarquables, tous revenant à dire que Marie est la Maîtresse unique en l'art de faire aimer Dieu, suivant la belle parole du vénérable Bède : « *Ejusdem* (*Verbi*) *semper amandi custos manebat æterna.* »

Le précepte de la charité nous oblige envers Dieu et envers le prochain, et la vraie dévotion nous met à même de l'observer sous ce double aspect. A l'égard de Dieu, nous venons de le dire ; à l'égard du prochain, cela découle de plusieurs points exposés plus haut. En effet, céder en sa faveur la satisfaction et la valeur impétratoire de ses œuvres, n'est-ce pas travailler efficacement au salut des pécheurs, à la sanctification des justes et à la délivrance des âmes du Purgatoire ? Avec cela confier ses œuvres à la Très Sainte Vierge, c'est leur donner une valeur nouvelle qui assure leur effet. Pas n'est à craindre, d'ailleurs, que Marie néglige de secourir d'abord les âmes à qui nous serions plus redevables de nos bons offices ; de ce côté encore, elle s'acquittera mieux que nous ne le saurions faire nous-mêmes. Rien ne s'oppose, après tout, à ce que nous lui marquions certains désirs, sous réserve de ses préférences, et, dès

lors, quelles difficultés peuvent être soulevées au nom de la charité due au prochain ? Aucune. Il faut dire, en conséquence, que Marie est la « Mère de la belle dilection ». Notre bienheureux Père, l'ayant comparée au Paradis terrestre, écrit : « Il y a, « en ce lieu, un air d'une pureté parfaite, un beau soleil sans « ombre de la Divinité, un beau jour sans nuit de l'humanité « sainte, *une fournaise ardente et continuelle de charité, où tout « le fer qui y est mis est embrasé et changé en or ;* il y a un fleuve « d'humilité qui sort de la terre et qui, se divisant en quatre « branches, arrose tout ce feu enchanté : *ce sont les quatre vertus « cardinales.* »

Au point de vue de ces dernières, la pratique de la Vraie Dévotion est encore avantageuse entre toutes. Par exemple, la prudence étant, par définition, une vertu qui perfectionne l'intelligence et l'aide à bien choisir les moyens appropriés en vue d'une fin, quoi de plus prudent que d'aller à Marie pour arriver à Dieu ? D'un côté, nous sommes grandement exposés à nous perdre; de l'autre, Marie peut et veut nous sauver, et, enfin, Notre-Seigneur nous a donné le premier, pendant trente ans, l'exemple de se donner à Elle en toute propriété. De plus, nous portons ici-bas nos grâces et nos mérites dans des vases fragiles, par des chemins infestés de larrons; c'est donc acte de haute prudence que de remettre ses trésors à la Très Sainte Vierge. Ainsi le conseille notre Bienheureux : « Ne con- « fiez pas l'or de votre charité, l'argent de votre pureté, les « eaux des grâces célestes, ni le soin de vos mérites et vertus, « à un sac percé, à un coffre vieux et brisé, à un vaisseau gâté « et corrompu comme vous êtes. Mettez, versez dans le sein « et le cœur de Marie tous vos trésors, toutes vos grâces et « vertus. »

La prudence est faite de trois actes : conseil, jugement et précepte; car il y a les moyens à trouver, les moyens à apprécier, les moyens à appliquer. C'est pourquoi nous nous faisons une loi de prendre conseil en tout de la Très Sainte Vierge, de nous inspirer de ses exemples et de nous aider de son assistance. Nous la prions, nous la regardons, nous nous demandons ce qu'elle eût fait à notre place dans les mêmes circonstances. Si nous pensons juste et haut de la Très Sainte Vierge, il n'y a pas à craindre l'illusion, le vide dans les réponses de notre esprit; car, pour tant que nous supposions de dispositions par-

faites en Marie, il est certain qu'elle en aurait eu de meilleures. Et, à nous guider sur le dictamen consciencieux que nous entendons au-dedans, nous irons toujours à bien. C'est pourquoi notre Père a écrit que Marie est un chemin aisé, court, parfait et *assuré* pour arriver à l'union divine qui est la perfection du chrétien. C'est prudence de n'en prendre pas d'autre et de marcher résolument dans celui-là.

Une autre vertu morale que nous pratiquons plus parfaitement dans la Vraie Dévotion, c'est la justice. Il est entendu que nous ne pouvons pas rendre à Dieu *ad æqualitatem*, mais ce que nous lui apportons d'hommages lui est bien dû; l'ensemble de ces devoirs s'appelle la religion, la piété. Notre-Seigneur en a accompli les premiers actes extérieurs et officiels par l'intermédiaire de Marie; nous marchons sur ses traces, convaincus que sa Mère est notre voie pour aller à Dieu, comme elle a été la voie de Dieu pour venir à nous. Ce que nous lui donnons, elle le rapporte tout à Dieu : louanges, mérites, quoi que ce soit, de sorte que l'on n'en saurait trop faire en son honneur, vu que définitivement c'est Dieu qui est glorifié en Marie, et bien plus en Elle que dans toute autre créature. Dieu lui-même ne saurait se tenir pour frustré, puisqu'il est la source reconnue des grandeurs de sa Mère, l'artiste suprême de ce chef-d'œuvre à nul autre pareil. Il l'a honorée le premier de son admiration, et, qui plus est, il a vécu trente années sous sa dépendance. « Or, dit notre Bienheureux, il a donné plus de gloire à Dieu son Père, « pendant tout ce temps de dépendance et de soumission à la « Très Sainte Vierge, qu'il ne lui en eût donné en employant « ces trente ans à faire des prodiges, à prêcher par toute la « terre, à convertir tous les hommes. Oh ! oh ! qu'on glorifie « hautement Dieu en se soumettant à Marie à l'exemple de « Jésus ! » La conclusion de ceci n'est-elle pas que nous nous rapprochions d'autant plus de la justice à l'égard de Dieu et que nous nous rapprochions davantage de la Très Sainte Vierge et que nous nous consacrions plus totalement à son service ?

En troisième lieu, c'est la vertu de force qui gagne dans la Vraie Dévotion. Cette vertu se manifeste, dit saint Thomas, dans le support et dans l'action : *sustinere*, *aggredi*. « Pauvres « enfants de Marie, s'écrie Montfort, à ce sujet, votre faiblesse « est extrême, votre inconstance est grande, votre fond est bien « gâté, je l'avoue; vous êtes tirés de la masse corrompue des

« enfants d'Eve ; ne vous découragez pas pour cela, mais con-
« solez-vous ; réjouissez-vous d'avoir le secret que je vous ap-
« prends, secret inconnu de presque tous les chrétiens, même
« les plus dévots. » Montfort enseigne que la Très Sainte Vierge ménage des croix à ses fidèles esclaves; mais, dit-il, « elle confit
« toutes ces croix qu'elle leur taille dans le sucre de sa douceur
« maternelle et dans l'onction du pur amour ». « Ce sont les
« serviteurs de Marie qui portent les croix avec plus de facilité,
« de mérite et de gloire. » Montfort parle d'expérience, on peut l'en croire ! Que n'a-t-il pas supporté vaillamment, lui, soutenu qu'il était par sa Souveraine et Maîtresse, et que n'a-t-il pas entrepris aussi bien ?

Qu'on se reporte aux pages prophétiques dans lesquelles il annonce les hommes de l'avenir, esclaves zélés de la Très Sainte Vierge, et qu'on y lise la pensée du grand missionnaire sur l'esprit d'entreprise que Marie infuse dans l'âme des siens. Quelle flamme de zèle ! Quelle sainte audace ! Quels prodigieux résultats ! Dès aujourd'hui, la Sainte Vierge anime les âmes au combat, sitôt qu'elles lui appartiennent. Elle leur donne l'esprit de conquête, l'ardeur de la propagande pour son règne, l'initiative dans les œuvres d'apostolat. Elle prépare peu à peu ces apôtres qui doivent, un jour, sous ses ordres et sa bannière, régénérer le monde. En attendant, elle établit son règne dans l'intime des cœurs, et elle anime chaque âme aux saints combats de la vertu.

La tempérance aide la force dans cette lutte contre soi-même, la tempérance à laquelle on se sent obligé et doucement attiré du jour où l'on s'est voué totalement corps et âme à la plus pure des Vierges. Je ne parle pas des vertus auxquelles nous incline toute dévotion à Marie, si elle est bonne : abstinence, sobriété, chasteté, modestie; je dis que la vraie dévotion, plus que toute autre, nous fait pratiquer la mortification, le renoncement, l'humilité. La mortification : « Ils lui apportent
« leur corps et leur âme, dit notre Père, afin qu'elle les tue et
« les fasse mourir au péché et à eux-mêmes, en les écorchant
« et les dépouillant de leur propre peau et de leur amour-
« propre. » La Sainte Vierge ménage les circonstances de manière que ses vrais serviteurs aient des croix, qu'ils les aiment, qu'ils s'en taillent à eux-mêmes dans la haine qu'ils ont conçue de leurs péchés, de leur faiblesse extrême, du mal qui les menace

de toutes parts. Elle les excite à persécuter en eux ce qui pourrait encore le révolter et éclater contre Dieu.

Quant au renoncement, il est de l'essence même de la vraie dévotion de le faire pratiquer constamment, puisque continuellement nous devons faire abnégation de notre esprit pour nous conduire suivant celui de notre Reine et Maîtresse. C'est le remède à l'inconstance, la mort de nos caprices, la ruine de l'amour-propre, le profit de l'humilité, la meilleure condition pour s'abandonner à la Providence ; en un mot, l'apaisement de nos passions les plus turbulentes.

Il nous resterait maintenant à exposer ce que peut le vrai devoir pour nous introduire dans les états divers de vie spirituelle où montent les âmes ; mais ce rapport a dépassé les bonnes limites déjà : nous ne citerons que ces paroles du bienheureux : « C'est à Marie seule que Dieu a donné les clefs des « celliers du divin amour et le pouvoir d'entrer dans les voies « les plus sublimes et les plus secrètes de la perfection et *d'y* « *faire entrer les autres.* »

Nous ajoutons que tous les directeurs d'âmes ont pu observer ce fait général, que les personnes de piété, une fois consacrées à Marie, suivant la manière de Montfort, se transformaient sensiblement dans leur esprit et faisaient de rapides progrès dans la vertu. C'est la constatation du bien fondé de ces paroles : « Si la dévotion à Marie est nécessaire à tous les hommes pour « faire simplement leur salut, elle l'est encore beaucoup plus « à ceux qui sont appelés à une perfection particulière ; et je ne « crois pas qu'une personne puisse acquérir une union intime « avec Notre-Seigneur et une parfaite fidélité au Saint-Esprit, « sans une très grande union avec la Très Sainte Vierge et une « grande dépendance de son secours. »

Notre tâche est finie. De même que la sainte Eglise, quand elle veut proposer les saints à la vénération des fidèles, commence par examiner s'ils ont pratiqué la foi, l'espérance et la charité, d'une part ; de l'autre, la prudence, la justice, la force et la tempérance, de même, voulant démontrer l'efficacité précieuse de la vraie dévotion, nous avons essayé de faire ressortir comment, et à quel point, elle met en exercice toutes les vertus qui font les saints.

Puissions-nous avoir réussi, dans la mesure de nos désirs, pour la gloire de Marie et de son grand serviteur Louis-Marie Grignion de Montfort.

Joseph PÉRÉ.
à Oirshott, Hollande.

X

LE SIMPLE FIDÈLE ET LA PARFAITE DÉVOTION A MARIE
RECOMMANDÉE
PAR LE BIENHEUREUX L.-M. GRIGNION DE MONTFORT

La commission chargée par les organisateurs du Congrès de promouvoir « la pratique de la Parfaite Dévotion à la Très Sainte Vierge » a, il me semble, — pour orienter son œuvre de propagande et en élargir ou restreindre le champ d'action, — une question préalable à résoudre.

La vie de totale dépendance à l'endroit de Marie que réclame le bienheureux de Montfort ne peut-elle être que l'apanage des âmes intérieures ? Beaucoup le croient; aussi, tout en couvrant d'éloges cette pratique de piété qui fut, pour les Réoulle, les Olier, les Montfort, les Marguerite-Marie, l'âme de leur piété, s'abstiennent-ils de la recommander aux simples fidèles; et l'on voit des directeurs de conscience « en goûter la théorie », disent-ils, sans oser en aborder la pratique pour eux-mêmes. « C'est trop élevé ! »

Ont-ils raison ou tort ? Si je ne me trompe, la solution d'un problème plus ardu mettra, à elle toute seule, la vérité dans tout son jour. Ce problème est le suivant. A l'heure de sa conversion, soit dans une mission, soit dans une retraite, le pécheur, exposé à toutes sortes de tentations dans un monde qu'il ne peut quitter, peut-il, pour s'affermir dans ses bonnes dispositions, se constituer le filial esclave de Jésus en Marie ? N'y a-t-il pas à craindre que, retombant en quelque faute grave, il ne viole sa parole donnée au Christ et à la Vierge ? — D'ailleurs est-il assez ancré dans la vie surnaturelle pour pratiquer, à quelque degré que ce soit, la vie d'union à la Très Sainte Vierge ? — Double objection, répondrai-je, plus spécieuse que fondée en raison. Qu'on en juge.

I

Sans doute, l'acte de consécration du bienheureux de Montfort oblige, sous certains rapports, à plus que les simples promesses du baptême. Cependant, comme lien, il n'est ni plus ni moins

strict en soi que ces promesses elles-mêmes. Comme ces promesses gardent toute leur efficacité tant que le chrétien n'a pas commis de faute grave, ainsi l'acte de consécration du filial servage de Jésus en Marie garde-t-il la sienne tant qu'un péché mortel n'a pas rompu ce contrat. De même, tant que le pécheur n'a pas renié *expressément, publiquement et pour jamais* les promesses de son baptême, il n'a pas besoin de les renouveler lorsqu'il recouvre la grâce sanctifiante après l'avoir perdue, esclave de Jésus-Christ par le contrat qu'ont énoncé les promesses du baptême ; il se *doit* au Christ à ce titre à l'heure même où il pèche ; et, s'il s'est soustrait *à son joug* pourtant si suave, il se l'est permis sans en avoir le droit. Il ne fait donc que rentrer dans le devoir, que revenir sous ce joug en recouvrant la grâce. Ainsi, le pécheur, après avoir accompli son acte d'amoureuse et totale dépendance vis-à-vis de Marie pour mieux appartenir au Christ, se doit-il à cette douce souveraine, à la façon *d'un esclave volontaire et perpétuel.* Il a donc, en formulant cet acte, pour jamais l'intention bien arrêtée : d'une part, de redevenir l'esclave dévoué de cette tendre Mère, sitôt qu'il se relèvera de son péché, s'il a le malheur d'être infidèle à ses obligations ; de l'autre, de lui être fidèle en toute œuvre qui ne sera point peccamineuse.

Le missionnaire catholique n'hésite pas à faire renouveler les promesses baptismales à tout le peuple auquel il vient de ménager les pieux exercices d'une retraite, d'une mission. Clément XI recommanda, en particulier, cette pratique au bienheureux de Montfort, pour donner un surcroît d'énergie aux résolutions des fidèles qu'il évangélisait. Cependant, tout missionnaire doit le prévoir : des nombreux convertis de l'heure présente un certain nombre retombera sous le joug du démon. Qu'importe ! nonobstant ces terribles prévisions, personne ne s'effraie des promesses du baptême : tous affirment, au contraire, que, si ce renouvellement des promesses baptismales n'avait pas lieu, il y aurait bien plus de défections. Ainsi, quand des milliers de catholiques se décident, en pleine connaissance de l'acte qu'ils vont accomplir, à prendre rang dans la milice dévouée des esclaves de Jésus en Marie, *n'y a-t-il pas plus à hésiter ni moins à gagner*, quoiqu'un bon nombre coure risque de tomber en quelque faute grave, dans un avenir qui n'est pas éloigné.

A certains égards même, il y a plus d'avantages, à la clôture d'une mission, à obtenir des pécheurs convertis l'acte de dépendance du saint esclavage, formulé par Montfort, que la simple rénovation des vœux du baptême. D'une part, Dieu garde sur l'homme, même après sa rechute dans le péché grave, tous les droits qu'il a, par nature, sur le corps, l'âme, les sens et les facultés de tout homme venant en ce monde. Mais *Dieu a rompu avec le pécheur!* Sans doute, les bonnes œuvres de ce dernier, accomplies sous l'influence de quelque grâce actuelle que lui vaudra la miséricorde de son Père céleste, auront encore *de congruo*, comme s'exprime la théologie, une certaine valeur pour son salut et la gloire du Christ. Néanmoins, toutes les œuvres, bonnes ou indifférentes en elles-mêmes, qu'il fera sans le concours d'aucune grâce, n'auront *de sa part* aucune valeur pour la gloire de Dieu, encore que Dieu lui-même tire sa gloire de toutes choses. Or, j'ose l'affirmer, meilleure sous ce rapport est la condition du pécheur qui s'est mis totalement sous la dépendance de Jésus en Marie. Lorsque celui-ci a eu, par le péché mortel, le malheur de se révolter contre Dieu et sa céleste Reine, celle-ci ne garde, pareillement, que sur les actions bonnes ou indifférentes de son fils prodigue l'usage des droits que ce dernier lui avait reconnus. Mais, tandis que ces mêmes actions, chez le chrétien pécheur qui n'a émis que les vœux du baptême, ont seulement la valeur définie plus haut, elles ont, chez l'esclave prévaricateur de Jésus en Marie, un élément salutaire de plus. La Très Sainte Vierge, en effet, garde chez lui un droit cher à cette bonne Mère : celui de disposer, à la gloire de son divin Fils, de toutes les actions de son esclave égaré qui ne sont pas peccamineuses. Et, puisqu'elle en a le droit et le pouvoir, elle a trop à cœur, même chez son enfant prodigue et esclave infidèle, les intérêts de son Jésus, pour n'en pas retirer au profit de leur salut tout ce qu'elle peut. Et ainsi, *à raison de l'emploi que Marie* fera de ses œuvres bonnes et indifférentes à la gloire de Jésus-Christ, dans la mesure où elles en sont susceptibles, le pauvre pécheur, malgré son indignité, aura la consolation d'attribuer même à ces œuvres mortes une valeur plus que naturelle.

Grande consolation, douce vérité que confirme l'expérience! Tous connaissent en effet cette célèbre prière du R. P. Zucchi, S. J. : « O ma Souveraine, ô ma Mère, je m'offre tout à vous, et,

pour vous prouver mon dévouement, je vous consacre aujourd'hui mes yeux, mes oreilles, ma bouche, mon cœur, tout moi-même. Puisque je vous appartiens, ô ma bonne Mère, gardez-moi, défendez-moi, comme *votre bien et votre propriété.* » Nul n'ignore non plus les merveilles de grâces opérées par cette prière dans maints esclaves du démon qui, malgré leur honteux asservissement, s'appelaient quand même la *propriété de Marie.* A plus forte raison, l'acte de consécration du B. de Montfort, plus étendu, plus catégorique encore, aura-t-il la même efficacité.

Et ainsi, la grâce justifiant mes humbles prémisses, je tire cette première conclusion : Si exposés que soient encore à l'avenir tant de pécheurs qui sortent de l'abîme du péché, ils peuvent sans crainte faire l'acte de dépendance totale vis-à-vis de Marie. Bien plus, c'est la plus sage des précautions qu'ils puissent joindre aux efforts de leur bonne volonté (1).

II

Peuvent-ils prétendre aussi, en dépit de leur faiblesse et des travaux absorbants auxquels ils se livrent dans le monde, à la vie d'union à la Très Sainte Vierge?

Oui, au moins à un certain degré. Car, tant qu'ils n'ont pas rétracté l'acte de consécration dont nous nous sommes occupés jusqu'ici, Marie est réellement maîtresse de toute bonne action, voire même de toute action indifférente qu'ils accomplissent. Il en résulte que toutes ces actions sont faites et appliquées à la gloire de Jésus-Christ, *par Marie et avec Marie, en Marie et pour Marie,* selon le mot du B. de Montfort. *Par Marie et avec Marie,* puisque, par son acte de consécration, le pécheur converti a pris Marie pour médiatrice auprès de Jésus et pour associée de toutes ses œuvres. Or, la Très Sainte Vierge, qui est le « refuge des pécheurs » comme Jésus est le Père du Prodigue, n'a pas pu ne point l'exaucer. Donc, dans les œuvres qui, en elles-mêmes, ne portent point l'empreinte du péché, le pécheur, si pécheur qu'il soit, reste uni à Marie tant que, par la foi et l'espérance au moins, il garde quelques bonnes dispositions. — *En Marie et pour Marie,* puisqu'il s'est engagé aussi à faire toutes

(1) Inutile de mentionner ici les avantages que retire le pécheur converti de la consécration au Saint Esclavage, tant qu'il reste en état de grâce. Le B. de Montfort les a admirablement exposés dans son *Traité de la Vraie Dévotion.*

ses œuvres bonnes et indifférentes aux intentions de la Très Sainte Vierge.

D'ailleurs, si, en retombant dans une faute grave, il croyait avoir révoqué totalement son contrat de dépendance vis-à-vis de sa Souveraine, il lui reste toujours la ressource de renouveler sa consécration d'esclave de Marie, par un mot, une pensée, un regard vers le ciel ou vers l'image de la Vierge, sitôt qu'il se rendra compte de sa chute. Et Marie, la Mère du Prodigue, acceptera encore cette offre, si vile qu'elle soit, en de telles conjonctures, de la part d'un fils qui veut, à tout prix, se réhabiliter. Lorsque l'enfant apprend à marcher, n'est-ce pas le propre de la mère de le relever de ses chutes ? — Dans cette dernière hypothèse, le pécheur vivra déjà, du moins à un certain degré, en union avec Marie. S'il n'a pas, une fois accompli son acte de consécration, le bonheur des âmes plus parfaites qui gardent la conscience quasi continuelle de leur union avec Marie, il lui sera néanmoins uni dans toutes ses œuvres bonnes et indifférentes. Car, au mieux des intérêts de son Jésus, Marie en fera bon emploi, et s'unira par conséquent elle-même au pauvre pécheur, sans que celui-ci s'en aperçoive. — Dans l'ordre naturel, la mère berce, allaite son petit enfant, l'enveloppe de telle ou telle manière pour l'abriter contre les intempéries des saisons, pour faciliter sa croissance, etc., etc. ; il y a là, certes, une union bien étroite entre la mère et l'enfant. De la part de la mère, elle est vivement sentie, et, pour l'enfant, bien fructueuse, bien efficace, encore qu'en certaines circonstances, par exemple lorsqu'il sommeille, quand on le berce, celui-ci n'en ait aucune conscience.

Telle est au moins l'union de Marie et de son pauvre esclave, même prévaricateur, dans les actes qui ne portent pas les stigmates de la rébellion. Il faut la dire même plus *accentuée*. En effet, l'union de l'enfant qui dort et de sa mère qui le berce ne suppose aucune coopération de la part de l'enfant. Mais celle qui persiste entre Marie et son esclave d'amour devenu prévaricateur n'en a pas moins comme raison d'être un concours positif de ce dernier, savoir le contrat de sa consécration.

Voilà pourquoi, en admettant divers degrés dans la pratique de l'union à Marie, qui d'ordinaire, en effet, n'a pas la même intensité dans le pécheur qui se retire de l'abîme du péché, dans l'homme du monde qui se contente de vivre en état de grâce,

et dans l'âme pieuse qui connaît à fond ce que Montfort nomme le *secret des élus*, le pécheur nouvellement converti et le chrétien ordinaire semblent pouvoir, sans aucune témérité, faire l'acte de consécration au Saint Esclavage, et s'engager à tendre *à la vie d'union avec Marie* selon les moyens dont ils disposent. C'en est assez pour que le directeur de la *Confrérie du Règne de Marie dans les cœurs* leur en ouvre les portes toutes grandes; c'en est assez pour que les membres de la Compagnie de Marie et tous les apôtres, disciples de Montfort, qui vivent dans le siècle, se fassent les pionniers de cet acte de consécration mariale, qui n'est autre d'ailleurs, dans l'esprit du serviteur de Dieu, que la parfaite rénovation des promesses du baptême. A nous donc, comme à eux, *cette glorieuse tâche de faire connaître, comprendre, aimer et pratiquer par le peuple* cette vie de parfaite dépendance de Jésus en Marie dont Montfort nous a confié le secret. A nous aussi de révéler ce dernier aux apôtres qui ne le connaissent pas encore. Puisse ce « Secret de Marie » ne pas rester entre nos mains un instrument que nous n'aurions pas fait valoir. Puisse-t-il, au contraire, nous mériter au dernier jour le témoignage rendu par le divin Maître au serviteur fidèle : « *Euge, serve bone et fidelis... intra in gaudium Domini tui* »

Henri RICHARD, *prêtre*,
Directeur du *Règne de Jésus par Marie*,
à Saint-Laurent-s.-Sèvre (Vendée).

XI

RAISONS DU TITRE
ESCLAVAGE DE LA SAINTE VIERGE

Tout le monde a reconnu dans ce titre le nom spécial attaché à la dévotion envers la Sainte Vierge, telle qu'elle nous est enseignée par le bienheureux de Montfort. Assurément ce serait bien se méprendre que de regarder ce nom comme une formule suspecte. Ce serait également se tromper, quoique d'une façon moins grossière, que de croire que l'on peut, sans altérer la véritable notion de la « vraie dévotion », changer ce terme d'esclavage et y substituer toute autre expression sup-

posée plus conforme au langage de l'Eglise et de la Tradition. C'est cette dernière assertion surtout que nous entreprenons de prouver. Pour y réussir, commençons par établir le sens précis du mot « esclavage ». Ce qui constitue l'esclavage, ce n'est ni la condition dégradée de l'esclave, ni la tyrannie du maître. Telles circonstances, il est vrai, se mêlent souvent à la servitude qui la rendent odieuse : toutefois, il faut dire qu'elles lui sont purement extrinsèques ou accidentelles. La vraie notion de l'état dont nous parlons, l'essence, en d'autres mots, de l'esclavage, nous la trouvons dans la dépendance absolue d'un être appartenant entièrement à un autre être. Nommer un esclave, c'est nommer quelqu'un qui ne s'appartient nullement lui-même, mais est complètement au pouvoir d'un maître qui en dispose à sa volonté et en use pour son profit. Entendons Montfort préciser lui-même cette définition, en comparant la condition de l'esclave avec celle du simple serviteur. « Il y a deux manières, dit-il, d'appartenir à un autre et de dépendre de son autorité, savoir : la simple servitude et l'esclavage. Par la servitude, un homme s'engage à en servir un autre pendant un certain temps, moyennant un tel gage ou une telle récompense. Par l'esclavage, un homme est entièrement dépendant d'un autre pour toute sa vie, et doit servir son maître sans en prétendre aucun gage ni récompense. » (*Vraie Dévotion.*)

Cette explication donnée, nier que le terme « esclavage » convienne à la vraie dévotion ou n'en soit pas le nom propre, ce serait assurément connaître bien mal cette dernière. L'idée fondamentale de cette dévotion, n'est-ce pas le service de Dieu et de Jésus-Christ par une appartenance totale à Marie et une dépendance complète de sa souveraine autorité ? En d'autres mots, et pour nous rapprocher davantage des expressions mêmes employées par Montfort, l'essence de cette dévotion ne consiste-t-elle pas dans la consécration absolue de tout ce que nous avons et de tout ce que nous sommes à la Sainte Vierge, choisie comme moyen sûr et facile d'aller au Christ, et d'avancer par Elle le règne de Jésus ? Si donc une âme fait sérieusement cette consécration, force nous est de dire que, par rapport à Marie, elle se trouve dans cet état de servitude spéciale que nous appelons esclavage.

Esclavage ! Combien de personnes que ce mot effraie et rebute ! Il n'en serait pas de même si, avec Montfort, elles dis-

tinguaient trois sortes d'esclavage, ou du moins trois titres, à raison desquels on peut être en servitude. Le premier, dit-il, est l'esclavage de nature : toutes les créatures sont esclaves de Dieu en cette manière. Le second est l'esclavage de contrainte causé par la force ou la violence, et cela soit justement, soit injustement. Tel est celui des démons et des damnés en enfer. Le troisième, enfin, est l'esclavage de volonté, par lequel on appartient à un maître que l'on a choisi librement et que l'on veut servir principalement par amour. Or, inutile de le dire, en désignant la vraie dévotion à Marie sous le nom d'esclavage, il ne peut être question de l'esclavage de contrainte. Ni Dieu ni les saints ne sauraient se tenir honorés par des hommages forcés : tous deux requièrent essentiellement la liberté dans leur service. Montfort n'a donc en vue que l'esclavage de nature et tout particulièrement celui de volonté, qui n'est autre chose que le premier librement consenti et amoureusement accepté et complété. Il n'entre pas dans notre dessein de montrer et d'exposer en quel sens l'esclavage de Marie peut et doit être considéré comme conforme à la loi naturelle, ni de préciser au juste ce que, par l'esclavage de volonté entendu dans le sens de Montfort, nous ajoutons au domaine que Marie possédait déjà sur nous en notre qualité de simples créatures. Nous ne voulons pas davantage nous arrêter à décrire les qualités de cet esclavage de volonté. Qu'il nous suffise de savoir que son principe est l'amour, sa condition d'être volontaire, et que ses fruits sont, avec la sainteté, l'honneur et la liberté des enfants de Dieu et de Marie. Oui, si l'on ne peut être esclave des hommes qu'au détriment de sa dignité, au contraire l'être de la Sainte Vierge est une source d'honneur et de gloire; et comme servir Dieu est régner, il faut dire, avec les saints, que servir la mère de Dieu, c'est également régner. Ainsi, quelque dur qu'il paraisse à plusieurs personnes, le terme esclavage ne signifie rien de dur, appliqué à la dévotion du bienheureux de Montfort. D'autre part, la langue française n'offrant point d'autre mot aussi apte à signifier la nature de la même dévotion, ce serait présomption ou plutôt témérité extrême que de vouloir y substituer toute autre expression en apparence plus avenante et ayant meilleure grâce.

Et qu'on n'objecte pas que ce mot d'esclavage convient peu au langage chrétien ou n'est point autorisé par la Tradition.

Nous perdrions notre temps à vouloir réfuter pareille erreur. Montfort lui-même s'en est chargé dans son *Traité de la Vraie Dévotion*. Nous renvoyons, de plus, à l'admirable commentaire qu'a fait de ce livre M. l'abbé Lhoumeau, *La Vie spirituelle à l'école du bienheureux L.-M. Grignion de Montfort*, Ire partie, Chap. IV, art. IV : Valeur du mot « esclavage ». Enfin, on pourra encore consulter à ce sujet l'excellent *Traité de Mariologie du Père Lépicier*, p. 425. Les témoignages apportés par ces auteurs prouvent de la façon la plus concluante que le terme « esclavage » est pleinement en harmonie avec le langage de l'Ecriture et des Pères. Si l'Eglise l'a condamné jadis, reconnaissons que le mot était pris dans un tout autre sens que celui qu'y attache Montfort, en le prenant comme désignation propre de sa vraie dévotion à Marie. Ne craignons donc pas de nous dire les esclaves de Jésus en Marie.

Jh KALEN, C. M.,
Directeur au Canada du *Règne de Marie dans les cœurs.*

XII

LA DÉVOTION MARIALE DU BIENHEUREUX MONTFORT
SECRET DE LA DEVOTION AU SACRE-CŒUR

La dévotion principale à notre époque, celle qui est le mieux en harmonie avec l'esprit de l'Eglise, c'est, sans contredit, la dévotion au Sacré Cœur de Jésus. A maintes reprises, dans ces derniers temps, le Chef suprême de la catholicité s'est prononcé en ce sens. Léon XIII, dans sa mémorable Encyclique qui ordonne la consécration du genre humain tout entier au divin Cœur, n'a-t-il pas dit en particulier : « Aujourd'hui, voici que nous est offert un autre signe tout divin, *gage de suprême espérance*, savoir : le Cœur très sacré de Jésus, surmonté de la croix, brillant d'un resplendissant éclat au milieu des flammes. *En lui il faut placer toutes nos espérances. De lui il faut solliciter et attendre le salut des hommes* (1). » Mais, pour solliciter, pour honorer le divin Cœur, *Souveraine Majesté*,

(1) Encyclique *Annum sacrum*, 25 mai 1899.

Source de vie et de sainteté, comme l'appelle l'Eglise (1), devons-nous nous présenter seuls à lui ? Assurément non. Il est beaucoup plus parfait, conformément à l'ordre providentiel, et beaucoup plus salutaire pour nos âmes de nous adresser à Jésus par Marie, selon l'adage communément reçu dans l'Eglise : *Ad Jesum per Mariam*. C'est dans l'union avec Marie, dans la dépendance de Marie, que nous pouvons honorer parfaitement le Sacré Cœur de Jésus. Nous nous proposons de le mettre brièvement en lumière.

L'intention du divin Cœur, en se révélant à son épouse privilégiée, la bienheureuse Marguerite-Marie, a été de soumettre tous les cœurs à son empire par l'amour réparateur et agissant, dans l'esprit de sacrifice.

Nous savions bien que le Nouveau Testament est la loi de grâce, la loi de la charité : *Deus caritas est* (2). « Si vous voulez entrer dans la vie, a dit Notre-Seigneur, observez les commandements (3). » Mais il a dit aussi : « Le premier et le plus grand des commandements est celui-ci : Tu aimeras le Seigneur ton Dieu... Le second lui est semblable : Tu aimeras ton prochain comme toi-même (4). »

D'autre part, Jésus-Christ se déclare expressément roi devant Pilate (5), mais roi, non à la façon des monarques de la terre qui dominent sur les corps : roi dans l'intérieur de l'homme, roi par la persuasion, roi par l'intermédiaire de la vérité, roi par l'amour. Aussi saint Jean a-t-il écrit : « Donc, pour nous, aimons Dieu, puisque lui-même nous a aimés le premier (6). »

Cependant, il fallut arriver jusqu'au XVIIe siècle pour que Notre-Seigneur mît en pleine évidence ce caractère distinctif de la loi nouvelle, en révélant les trésors d'amour de son Cœur à son humble servante de Paray-le-Monial, et en proposant cet amour même comme objet spécial de notre culte. Si, en effet, l'objet *matériel et sensible* de la dévotion au Sacré Cœur est le *Cœur* même de Jésus, son cœur de chair, vivant et vivifiant, uni à sa personne divine, et digne par là de tous nos hommages, son objet principal, l'objet *spirituel et invisible*, c'est son *amour* pour nous et pour son Père céleste, son amour créé, raison-

(1) Litanies n. 4, 21. — (2) I Joan. IV, 16. — (3) Matth. XIX, 17. — (4) Matth. XXII, 37... — (5) Joan. XVIII, 37 ; XIX, 14. — (6) I Joan. IV, 19.

nable, résidant dans sa volonté humaine, et même son amour sensible, mais aussi son amour incréé, absolu, divin; c'est l'amour qui l'a fait descendre des splendeurs des cieux, qui l'a immolé pour notre salut, et le retient et consume dans le Saint-Sacrement, mystère d'amour dans lequel il perpétue le plus grand miracle de sa charité.

Qu'il veuille dominer dans les âmes, malgré tous les obstacles que lui susciteront le monde et l'enfer, il l'a expressément affirmé plusieurs fois à la bienheureuse Marguerite-Marie. Elle nous dit que, dans ses difficultés, elle s'adressait à la bonté de cet aimable Sauveur, qui lui répétait sans cesse: « *Laisse-les faire, que crains-tu, puisque je suis pour toi? Ne crains rien: je régnerai malgré Satan et ses suppôts: j'attends au passage tous ceux qui voudront s'y opposer* (1). » Un jour que l'humble confidente du Sacré Cœur lui exprimait ses craintes et ses « requêtes » au sujet de l'établissement de cette dévotion, elle entendait ces paroles: « *Crois-tu que je puisse le faire? Si tu le crois, tu verras la puissance de mon Cœur dans la magnificence de mon amour.* » « Oui, ajoute la Bienheureuse, avec une triomphante assurance, il régnera ce divin Cœur! Ce mot me transporte de joie et fait toute ma consolation... Oui, je crois que le Sacré Cœur de Notre Seigneur Jésus vérifiera enfin cette parole qu'il fait continuellement entendre à l'oreille du cœur de son indigne esclave: «*Je régnerai malgré mes ennemis!* (2) » Mais ce règne plein de force dont il s'agit ici est un règne d'*amour*. L'amour n'est-il pas « fort comme la mort » (3)? « L'adorable Cœur de Jésus veut établir dans tous les cœurs le règne de son *pur amour*, en ruinant et en détruisant l'empire de Satan », dit la Bienheureuse. « Je suis convaincue, écrit-elle encore, que le Sacré Cœur ne veut établir son règne que par la douceur et la suavité de son *amour*, et non par les rigueurs de sa justice. La dévotion de ce Sacré Cœur ne veut pas être forcée. Ce divin Cœur n'est que douceur, humilité et patience; c'est pourquoi il veut s'insinuer dans les cœurs par l'onction de sa *charité*, à la façon d'une huile, ou plutôt d'un baume précieux, dont l'odeur et la liqueur se répandent doucement. » Dans une autre circonstance, l'humble confidente

(1) *Le Règne du Cœur de Jésus...*, par un Prêtre Oblat, 2e édition, tome 1, p. 155. — (2) *Ibidem*, pp. 156-157. — (3) Cantiq. VIII, 6.

de notre Sauveur écrit : « La *principale fin* de la dévotion au Sacré Cœur, c'est de convertir les âmes à l'*amour* de ce divin Cœur, et de le rendre *maître et possesseur de nos cœurs* en lui procurant *amour* pour amour. » « Un jour, raconte-t-elle encore, mon très aimable Souverain me fit voir... que cette dévotion (à son Cœur) est un dernier effort de l'amour divin... pour nous mettre sous la douce liberté de l'*empire de cet amour* qu'il veut rétablir dans les cœurs de ceux qui voudront l'embrasser (1). » Cette doctrine de la bienheureuse épouse de Notre Seigneur a été acceptée par la sainte Eglise, qui énonce clairement dans sa liturgie, ou dans d'autres documents, que la dévotion au Sacré Cœur est instituée pour « aider les fidèles à *aimer davantage* celui qui nous a tant aimés... ».

Mais, en honorant le divin Cœur, nous devons unir la *réparation* à l'amour : « Une des fins principales de la dévotion au Sacré Cœur, dit Léon XIII (2), c'est la *réparation*, qui consiste à expier, par nos hommages d'adoration, de piété et d'amour, le crime d'ingratitude si commun parmi les hommes, et à apaiser la colère de Dieu par le Sacré Cœur. » Si, en effet, comme l'explique la bienheureuse Marguerite-Marie, l'amour que nous rendons au Sacré Cœur est un amour d'*amitié*, il nous suffit de nous rappeler l'enseignement de saint Thomas (3), que, « dans l'amour d'amitié, chaque ami regarde comme siens les biens et les maux de celui qu'il aime, et partage ses joies et ses tristesses. » C'est pourquoi « ne pas réparer, c'est ne pas aimer (4) ». Aussi, le Sacré Cœur, d'après sa fidèle servante, « veut des âmes réparatrices, qui lui rendront amour pour amour, et qui demanderont très humblement pardon, à Dieu de toutes les injures qui lui sont faites... » (5). Et cet amour réparateur doit s'exercer surtout pour dédommager Notre-Seigneur des ingratitudes qu'on a à son égard dans la sainte Eucharistie. « Etant une fois devant le Saint Sacrement, raconte la Bienheureuse, dans sa *Vie* par elle-même (6), mon aimable Sauveur, me découvrant son divin Cœur, me dit : « Tu ne peux me rendre un plus grand retour d'amour qu'en faisant ce que je t'ai tant de

---

(1) *Le Règne du Cœur de Jésus*, tome I, pp. 157-159-171. — (2) Lettres Apostol., 28 juin 1889. — (3) I P. Q. XXVIII. — (4) *Dévotion au Sacré Cœur*, Terrien, livre III, ch. III. — (5) *Le Règne du Cœur de Jésus*, tome I, p. 311. — (6) *Ibidem*, p. 328.

fois demandé. Je ne reçois de la plupart des hommes que des ingratitudes par leurs irrévérences et leurs sacrilèges, par les froideurs et les mépris qu'ils ont pour moi dans ce sacrement d'amour. C'est pour cela que je te demande qu'on *répare* les indignités que mon Cœur reçoit sur les autels. »

Notre amour pour le divin Cœur doit être non seulement réparateur, mais *agissant*. « Ne nous contentons pas d'aimer de parole et de bouche, mais faisons-le en action et en vérité (1). » « Tout parle quand on aime, écrivait la Bienheureuse à l'une de ses sœurs (2); et même les plus grandes occupations sont des preuves de notre amour. Aimez donc, comme dit saint Augustin, et faites tout ce que vous voudrez. »

Surtout notre amour doit être imprégné de l'esprit de *sacrifice*. Notre-Seigneur choisit la Bienheureuse comme une victime pour son Cœur, laquelle veuille se sacrifier à l'accomplissement de ses desseins, comme une hostie d'immolation. Une fois, lorsqu'elle lui représentait son impuissance, il lui répondit: « Voilà de quoi suppléer à ce qui te manque. » « En même temps, le divin Cœur s'ouvrant, dit-elle, il en sortit une flamme si ardente, que je pensai en être consumée, et il me dit : « Je « serai ta force; ne crains rien, mais sois attentive à ma voix et « à ce que *je te demande pour accomplir mes desseins*. » M'étant donc *offerte à cela de tout mon cœur*, il me fit part de ses grâces avec tant de profusion que je ne me connaissais pas moi-même (3). » Notre amour pour Jésus, jaillissant de son Cœur, doit donc être généreux, ne pas se contenter de paroles ou sentiments affectueux, mais passer aux actes (fussent-ils très pénibles) des vertus chrétiennes. Car aimer c'est réparer, c'est agir, mais c'est avant tout souffrir, s'immoler, se sacrifier dans la pratique quotidienne des vertus chrétiennes.

Ainsi la *fin* de cette dévotion est la plus excellente que nous puissions nous proposer : rendre *amour* pour amour au Dieu fait homme dont nous sommes infiniment aimés. Sans doute, comme nous l'avons vu, notre amour doit être réparateur, généreux, imitateur ; mais c'est toujours l'amour qui se manifeste, la vertu de charité qui s'exerce sous ces différentes formes. De sorte que la dévotion au Sacré Cœur « renferme la

---

(1) I Joan, III, 18. — (2) *Ibidem*, p. 195 — (3) *Le Règne du Cœur de Jésus*, tome I, p. 314, 315.

quintessence de notre religion, comme l'a dit l'éminent cardinal Pie, puisqu'elle est essentiellement *Amour* ». Saint François de Sales a donc pu écrire avec la plus juste raison : « Dans l'Eglise de Jésus-Christ, tout appartient à l'amour, tout est fondé sur l'amour et tout est amour. Dieu, qui a créé l'homme à son image, veut qu'en l'homme, comme en Dieu, tout soit ordonné par l'amour et pour l'amour. »

Nous déduisons de ce qui précède que Notre-Seigneur demande, dans la dévotion à son Cœur, que nous honorions comme objet principal son amour ardent, divin, pour nos âmes, par un retour d'amour généreux, constant, allant jusqu'au sacrifice, pour réparer les ingratitudes des hommes et les nôtres propres. C'est ainsi que nous aurons envers lui la dépendance qu'il réclame, qu'il régnera en nous, et que nous serons, comme la bienheureuse Marguerite-Marie le proclame souvent, *ses humbles esclaves.* Ainsi nous trouvons, dans un recueil de prières qu'elle faisait réciter aux novices de Paray, un acte de consécration au Cœur de Jésus par Marie, de tout son être, de tous ses biens, de toutes ses actions et souffrances, sans aucune réserve, « ne voulant avoir d'autre liberté que celle de l'aimer, d'autre gloire que celle de lui appartenir en qualité *d'esclaves* et de victimes de son pur amour... ». Elle dit encore à la fin : « Nous voulons faire consister tout notre bonheur et notre félicité de vivre et de mourir en qualité *d'esclaves* de l'adorable Cœur de Jésus, filles et servantes de sa sainte Mère (1). »

Si, maintenant, nous considérons les enseignements du bienheureux Montfort, nous voyons qu'il veut, lui aussi, nous conduire à Jésus-Christ par amour et, pour cela, nous mettre sous son entière dépendance et nous inspirer un parfait renoncement à nous-mêmes, en nous faisant pratiquer la vertu dans l'esprit de sacrifice. « Jésus-Christ, dit-il, est l'alpha et l'oméga, le commencement et la fin de toutes choses. Nous ne travaillons, comme dit l'Apôtre, que pour rendre tout homme parfait en Jésus-Christ..., parce qu'il est notre unique Seigneur de qui nous devons dépendre, notre unique Chef auquel nous devons être unis, notre unique modèle auquel nous devons nous con-

(1) *Vie et œuvres de la Bienheureuse*, tome II, p. 478 ; *Le Règne du Cœur de Jésus*, tome IV, p. 385.

former..., notre unique vie qui doit nous vivifier, et notre unique tout en toutes choses qui doit nous suffire... Si nous sommes en Jésus-Christ, et Jésus-Christ en nous, nous n'aurons point de damnation à craindre ;... ni les hommes,... ni les démons,... ni aucune autre créature ne nous peut nuire, parce qu'elle ne nous peut séparer de la *charité* de Dieu qui est en Jésus-Christ (1). » Ces paroles du Bienheureux montrent déjà clairement que, dans sa pensée, notre grande préoccupation ici-bas doit être une *union* intime, indissoluble avec Jésus-Christ dans la charité, en esprit de dépendance amoureuse envers ce souverain Seigneur de nos âmes, et d'imitation de cet unique modèle en qui se trouve la plénitude de toutes les vertus.

Un peu plus loin (2), le bienheureux Montfort énonce cette vérité plus expressément encore : « Il faut conclure de ce que Jésus-Christ est à notre égard, dit-il, que nous ne sommes point à nous, comme dit l'Apôtre, mais tout entiers à lui, comme ses membres et ses *esclaves* qu'il a achetés infiniment cher, par le prix de tout son sang... Le baptême nous a rendus les véritables *esclaves* de Jésus-Christ, qui ne doivent vivre, travailler et mourir que pour fructifier pour ce Dieu-Homme, le glorifier en notre âme, parce que nous sommes sa conquête, son peuple acquis et son héritage... Nos bonnes œuvres appartiennent uniquement à Jésus-Christ : « créés dans les bonnes œuvres en Jésus-« Christ» (3) : — lesquelles paroles montrent et que Jésus-Christ est l'unique principe et doit être l'unique fin de toutes nos bonnes œuvres, et que nous le devons servir, non seulement comme des serviteurs à gages, mais comme des *esclaves d'amour.* » Puis, après avoir expliqué la différence entre la simple servitude et l'esclavage, après avoir montré qu'il n'y a rien parmi les chrétiens qui nous fasse plus absolument appartenir à Jésus-Christ et à sa sainte Mère que l'*esclavage de volonté*, selon l'exemple de Jésus-Christ même, qui « a pris la forme d'esclave pour notre amour » (4), le Bienheureux ajoute : « Cela posé, je dis que nous devons être à Jésus-Christ et le servir, non seulement comme des serviteurs mercenaires, mais comme des *esclaves amoureux* qui, par un effet d'un *grand amour*, se donnent et se

(1) *Traité de la Vraie Dévotion à la Sainte Vierge,* 19e édition, pp. 43-45. — (2) Page 51. — (3) Ephés. II, 10. — (4) Philipp. II, 7.

livrent à le servir en qualité d'esclaves, pour l'honneur seul de lui appartenir. Avant le baptême, nous étions esclaves du diable : le baptême nous a rendus esclaves de Jésus-Christ. » Le bienheureux Montfort s'appuie, plus loin (1), sur l'autorité de l'Eglise pour établir sa doctrine : « Le Catéchisme de Trente, dit-il, fidèle interprète de ce saint Concile, exhorte les curés à faire renouveler les vœux et promesses du saint baptême, et à porter leurs peuples à se ressouvenir et croire qu'ils sont liés et consacrés à Notre Seigneur Jésus-Christ, comme des esclaves à leur Rédempteur et Seigneur. »

Ensuite, il cite les paroles mêmes du Catéchisme du Concile de Trente (2). Ces passages du bienheureux Montfort prouvent assez clairement que, dans sa dévotion du saint Esclavage de Marie, son intention principale est de nous unir étroitement à Notre-Seigneur, en esprit de dépendance absolue, de faire de nous ses esclaves d'amour, comme la bienheureuse Marguerite-Marie désire par-dessus tout également que nous soyons les esclaves d'amour de Notre-Seigneur par la dévotion à son Cœur. A ce point de vue donc, les deux dévotions nous apparaissent avec évidence identiques dans leur fin.

Mais jusqu'où doit aller, d'après le bienheureux Montfort, cette dépendance amoureuse à l'égard de Jésus ? Jusqu'à l'immolation, jusqu'au sacrifice de soi-même, jusqu'au dépouillement complet du vieil homme avec ses actes (3), c'est-à-dire jusqu'au renoncement entier à toutes les inclinations vicieuses de la nature corrompue par le péché. Le Bienheureux expose cela d'une façon particulièrement saisissante dans son commentaire si profond de l'histoire de Jacob et d'Esaü, qui représentent les élus et les réprouvés. D'après lui, Rébecca est la figure de Marie et Jacob celle de l'âme prédestinée. Rébecca conseille à son fils Jacob de lui apporter deux chevreaux ; la sainte Vierge conseille à ses enfants privilégiés de lui apporter leur corps et leur âme par une parfaite consécration. Rébecca immole les chevreaux, les écorche et les prépare au goût d'Isaac ; Marie détruit doucement et fortement dans ses esclaves d'amour la vie du vieil homme, les dépouille de leurs penchants mauvais, et les prépare selon le goût de Dieu (4). Pour accomplir ce tra-

(1) Page 104. — (2) Part. I, artic. II, § 19 ; *Secret de Marie*, édition A. Lhoumeau, Oudin, p. 35. — (3) Coloss. III, 9. — (4) *Vraie Dév.*, pp. 155 et suiv.

vail de mort et de transformation spirituelle, elle ne leur ménage pas les croix, c'est-à-dire les épreuves, les humiliations, privations et souffrances. « Les plus fidèles serviteurs de la sainte Vierge, étant ses plus grands favoris, dit le Bienheureux, reçoivent d'elle les plus grandes grâces et faveurs du ciel, qui sont les croix ; mais je soutiens que ce sont aussi les serviteurs de Marie qui portent ces croix avec plus de facilité, de mérite et de gloire..., parce que cette bonne Mère, toute pleine de grâces et de l'onction du Saint-Esprit, confit toutes ces croix qu'elle leur taille, dans le sucre de sa douceur maternelle, et dans l'onction du pur amour... (1). »

Il ressort encore très clairement, de la Lettre brûlante du bienheureux Montfort « aux Amis de la Croix », que le caractère dominant, d'après lui, de ceux qui veulent être vis-à-vis de Jésus-Christ dans un état de complète appartenance et dépendance doit être l'esprit de sacrifice généreux et persévérant.

La conclusion qui se dégage légitimement de ce que nous venons d'exposer n'est-elle pas que la fin poursuivie par la sainte Eglise et les enseignements de la bienheureuse Marguerite-Marie sur la dévotion au Sacré Cœur, et la fin qu'a en vue le bienheureux Montfort dans son *Traité de la Vraie dévotion*, sont identiquement les mêmes, savoir : nous unir intimement à Notre Seigneur Jésus-Christ par amour, dans un esprit d'entière dépendance et de généreux et perpétuel sacrifice ?

S'il en est ainsi, puisque, comme le démontre admirablement le bienheureux Montfort dans son *Traité*, nous devons nous faire esclaves d'amour de Marie pour trouver Jésus-Christ, nous unir à Marie pour nous unir parfaitement à Notre-Seigneur, pourquoi n'irions-nous pas également par Marie au Sacré Cœur de Jésus ? Pourquoi n'honorerions-nous pas ce divin Cœur en nous servant toujours de Marie comme intermédiaire, en nous tenant sous l'entière dépendance de notre Mère pour être parfaitement consacrés au Cœur de notre Sauveur et Dieu ?

Si nous prenons cette voie, nous sommes d'accord avec l'Eglise, qui nous dit : *Ad Jesum per Mariam :* A Jésus par Marie. Nous sommes d'accord avec l'enseignement de Notre Saint Père Pie X, qui, voulant *tout restaurer en Jésus-Christ* (2), nous dit (3) : « Qui ne tient pour établi qu'il n'est route ni plus sûre

(1) *Vr. Dév.*, p. 126.— (2) Eph. I,10.— (3) Encycl. *Ad diem illum* (2 *feb.* 1904).

ni plus facile que Marie, par où les hommes puissent arriver jusqu'à Jésus-Christ, et obtenir, moyennant Jésus Christ, cette parfaite adoption des fils, qui fait saint et sans tache sous le regard de Dieu? » Et Notre Saint-Père prouve cette vérité fondamentale par les plus solides arguments. Il montre en particulier que, « seule au monde, Marie a eu avec Jésus, dans une communauté de toit et dans une familiarité intime de trente années, ces relations étroites qui sont de mise entre une mère et son fils..., qu'elle a vécu de la vie même de son Fils, que personne au monde comme elle n'a connu à fond Jésus; que personne n'est meilleur maître et meilleur guide pour faire connaître Jésus ». « Il suit de là, conclut le Souverain Pontife..., que personne ne la vaut non plus pour unir les hommes à Jésus. Si, en effet, selon la doctrine du divin Maître, « la vie éternelle « consiste à vous connaître, vous qui êtes le seul vrai Dieu, et « celui que vous avez envoyé, Jésus-Christ» (1), comme nous parvenons par Marie à la connaissance de Jésus-Christ, par elle aussi il nous est plus facile d'acquérir la vie dont il est le principe et la source. » Notre Très-Saint Père développe ensuite quelques-uns des motifs nombreux et pressants qui inclinent Marie à nous communiquer les trésors de Jésus. Le premier et principal consiste en ce qu'elle est, en même temps que Mère de Dieu, notre vraie Mère dans l'ordre surnaturel. Un autre est que, par sa large participation à la passion de son Fils, elle est devenue notre médiatrice près de lui, distributrice de ses grâces... Donc « qui ne reconnaîtra, conclut finalement le Souverain Pontife, que c'est à juste titre que nous avons affirmé de Marie que, compagne assidue de Jésus, de la maison de Nazareth au plateau du Calvaire, *initiée plus que tout autre aux secrets de son Cœur...*, elle est d'un secours très certain et très efficace pour arriver à *la connaissance et à l'amour de Jésus-Christ* »?

En allant au Sacré Cœur par Marie, nous sommes d'accord avec Notre-Seigneur lui-même. Comment prépara-t-il, en effet, à ses grandes révélations, dès l'enfance, la future « héritière des trésors de son Cœur et trésorière de ses richesses »? Par l'intermédiaire de Marie : « Je t'ai mise en dépôt, lui dit-il, aux soins de ma sainte Mère, afin qu'elle te façonne selon mes des-

(1) Joan. XVII, 3.

seins (1). » L'humble confidente du Cœur de Jésus raconte d'elle-même : « La Très Sainte Vierge a toujours pris un très grand soin de moi; j'avais en elle mon recours en tous mes besoins... » « Je me mis pour être toujours son *esclave*, lui demandant de ne pas me refuser cette qualité. Je lui parlais simplement, tout comme un enfant à ma bonne Mère, pour laquelle je me sentais dès lors un amour vraiment tendre (2). »

Instruite par Notre-Seigneur lui-même, qui lui découvrait son cœur comme « l'école du pur amour », ou comme « le livre de vie» dans lequel il lui faisait lire « la science d'amour» (3), la bienheureuse Marguerite-Marie, docile à ses divines directions, se disait souvent la « *chétive esclave de Jésus en Marie* ». La Très Sainte Vierge lui dit un jour, après lui avoir donné l'Enfant Jésus à caresser longuement : « Je veux que tu sois abandonnée à ma puissance...; soit que je te caresse ou que je te tourmente, tu ne dois avoir d'autres mouvements que ceux que je te donnerai (4). » L'humble épouse de Jésus-Christ fut, en effet, toute soumise à la puissance et à la sollicitude maternelle de Marie. Nous en avons la preuve dans l'acte de consécration au Cœur de Jésus par Marie cité plus haut (5) : il contient les mêmes idées et, en quelques passages, les mêmes termes que l'acte de consécration du bienheureux Montfort. Nous y lisons ces paroles : « O Très Sainte Vierge, Mère de Dieu, notre chère Mère, Maîtresse et Avocate, à laquelle nous sommes toutes dévouées et consacrées, faisant gloire de vous *appartenir* en qualité de filles, de servantes et d'*esclaves* pour le temps et pour l'éternité, voici que, d'un commun accord, nous nous jetons à vos pieds pour renouveler les vœux de notre fidélité et servitude envers vous, et pour vous prier que, *en qualité de choses vôtres*, vous nous offriez, dédiiez, consacriez et immoliez au Sacré Cœur de l'Adorable Jésus, nous et tout ce que nous sommes, tout ce que nous ferons et souffrirons sans nous rien réserver... »

N'est-ce pas là tout ce que le bienheureux Montfort demande? Aller à Jésus, dans une dépendance complète et amoureuse de Marie, notre Médiatrice dévouée? Dans la plus grande partie de son Traité, il développe les motifs et les avantages qu'il y a à cher-

---

(1) *Le Règne du Cœur de Jésus*, tome IV, p. 349. — (2) *Le Règne du Cœur de Jésus*, tome IV, pp. 347, 349. — (3) *Ibidem*, tome Ier, p. 104. — (4) *Ibid.*, p. 355. — (5) Page 6.

cher ainsi Jésus-Christ par une parfaite consécration à Marie et une entière dépendance de sa souveraineté. Il les résume en quelques mots dans le *Secret de Marie* (1) : « Cette dévotion, fidèlement pratiquée, dit-il, produit une infinité d'effets dans l'âme. Mais le principal, c'est d'établir ici-bas la vie de Marie dans une âme, en sorte que ce n'est plus l'âme qui vit, mais Marie en elle : car l'âme de Marie, pour ainsi dire, devient son âme. Or, quand, par une grâce ineffable mais véritable, la divine Marie est Reine dans une âme, quelles merveilles n'y fait-elle point?... Comme elle est partout la Vierge féconde, elle porte dans tout l'intérieur, où elle est la pureté du cœur et du corps, la pureté dans les intentions et les desseins, la fécondité en bonnes œuvres...; elle fera vivre sans cesse l'âme fidèle à Jésus-Christ, et Jésus-Christ en elle... Enfin, Marie devient toute chose à cette âme auprès de Jésus-Christ. Elle éclaire son esprit par sa pure foi; elle approfondit son cœur par son humilité ; elle l'élargit et l'embrase par sa charité, elle le purifie par sa pureté, elle l'ennoblit et l'agrandit par sa maternité... » Ainsi, Marie devient, selon le mot du bienheureux Montfort, « notre supplément universel dans notre très grande misère (2) : elle se donne tout entière et d'une manière ineffable à celui qui lui donne tout. Elle le fait s'engloutir dans l'abîme de ses grâces; elle l'orne de ses mérites; elle l'appuie de sa puissance; elle l'éclaire de sa lumière; elle l'embrase de son amour; elle lui communique ses vertus...; elle se rend sa caution, son supplément et son cher tout envers Jésus » (3).

Est-il étonnant, après cela, que Montfort affirme que, « par cette pratique bien fidèlement observée, on donne à Jésus-Christ plus de gloire en un mois de temps que par aucune autre, quoique plus difficile, en plusieurs années » (4) ? Et il en développe les raisons, qui sont convaincantes : 1° On entre en participation de la sublimité des intentions de Marie; 2° On pratique très parfaitement l'humilité; 3° On éprouve la grande charité de la Sainte Vierge, qui, « voulant bien recevoir en ses mains virginales le présent de nos actions, leur donne une beauté et un éclat admirables, les offre elle-même à Jésus-Christ... »; 4° Nous ne pensons jamais à Marie, l'écho de Dieu, sans que Marie, en notre place, ne pense à Dieu; nous ne louons ni n'honorons

(1) Page 52.—(2) *Secret*, p. 64.— (3) *Vraie Dévotion*, p. 117.— (4) *Ibid.*, p. 196.

jamais Marie, que Marie ne loue et n'honore Dieu... » L'âme, en effet, bien dépendante de Marie, et intimement unie à elle, « se perd et s'abandonne en elle comme une pierre qu'on jette dans la mer » (1). Marie est, pour cette âme, « une fournaise ardente et continuelle de charité, où tout le fer qui y est mis est embrasé et changé en or » (2). « Ah! s'écrie le bienheureux Montfort, comme absorbé dans une lumière prophétique, quand viendra cet heureux temps où la divine Marie sera établie maîtresse et souveraine dans les cœurs, pour les soumettre pleinement à l'empire de son grand et unique Jésus? Quand est-ce que les âmes respireront autant Marie que les corps respirent l'air? Pour lors, des choses merveilleuses arriveront dans ces bas lieux... Mon cher frère, quand viendra ce temps heureux et ce siècle de Marie, où plusieurs âmes choisies et obtenues du Très-Haut par Marie, se perdant elles-mêmes dans l'abîme de son intérieur, deviendront des copies vivantes de Marie pour aimer et glorifier Jésus-Christ? Ce temps ne viendra que quand on connaîtra et pratiquera la dévotion que j'enseigne : *ut adveniat regnum tuum, adveniat regnum Mariæ* (3)! »

« C'est vrai, dira quelqu'un, le bienheureux Montfort enseigne qu'il faut aller *par Marie* à Jésus-Christ. Mais il ne parle pas de la dévotion au Sacré Cœur. » Sans doute, répondons-nous, dans sa doctrine mariale, il ne mentionne pas expressément la dévotion au divin Cœur. Si la bienheureuse Marguerite-Marie et le bienheureux Montfort, dans leurs enseignements, tendent à un même but : nous unir étroitement à Notre-Seigneur par amour dans l'esprit de sacrifice, cependant nous avons dans la dévotion au Sacré Cœur quelque chose en plus, savoir : l'objet matériel et visible, le Cœur de chair de Jésus-Christ, symbole sensible, qui n'est du reste que secondaire, et que nous n'honorons qu'en vue de l'objet plus excellent, principal, qui est l'amour de ce divin Sauveur pour nos âmes et son Père céleste. Cet amour doit produire en nous, d'après la bienheureuse Marguerite-Marie et le bienheureux Montfort, un retour d'amour, un attachement invincible à ce bon Maître, à son adorable Personne dans le dévouement et le sacrifice.

Mais ce symbole, désigné par Notre-Seigneur lui-même, si utile pour nous faire mieux honorer son amour, n'est nullement

---

(1) *Vraie Dévotion*, p. 224. — (2) *Ibid.*, p. 227. — (3) *Ibid.*, p. 192.

incompatible avec la parfaite dévotion à Marie, enseignée par le bienheureux Montfort. Au contraire, ce que nous avons exposé montre suffisamment que ces deux dévotions (au Sacré Cœur et à la Sainte Vierge) s'harmonisent admirablement entre elles, se complètent l'une l'autre, sont exigées l'une par l'autre. L'une est en effet le culte de l'idéal de l'amour humain, de l'amour maternel le plus parfait réalisé en Marie, obtenant en retour la donation la plus complète dans le plus humble et le plus affectueux dévouement; l'autre est le culte de l'amour d'un Dieu-Homme, payé d'un retour d'amour allant jusqu'au sacrifice le plus généreux dans un inlassable renoncement.

Du reste, le règne de Jésus-Christ annoncé à différentes reprises par Montfort, « ce déluge de feu du pur amour » qui doit être allumé par l'Esprit Saint (l'Esprit de Jésus) et « que Jésus-Christ est venu apporter sur la terre (1) », n'est-ce pas d'abord le règne même du divin Cœur ? Le contexte, en plusieurs passages, semble bien l'indiquer.

Puis, dans ses cantiques si touchants sur le Sacré Cœur, le Bienheureux nous marque expressément la voie immaculée de Marie pour aller au Cœur de Jésus. Nous ne citerons que quelques strophes des plus saisissantes :

« Ah ! c'est par le Cœur de Marie
Qu'on aime le Cœur de Jésus,
Que l'on se conforme à sa vie,
Qu'on s'enrichit de ses vertus.
Du sang de son Cœur tout de flamme
Le Cœur de Jésus est formé ;
Ils n'ont qu'un cœur, ils n'ont qu'une âme :
L'un en l'autre doit être aimé.
Ame, perdez-vous, sans partage,
Dans ces deux Cœurs miraculeux ;
L'un, comme l'autre, vous engage
A n'en voir qu'un seul dans les deux.
Chère âme, montez en cachette,
Par ce Cœur tendre, au Cœur très haut ;
Vous deviendrez bientôt parfaite
En aimant ce Cœur comme il faut (2). »
« Par le Cœur sacré de Marie,
Honneur au vôtre, ô mon Jésus !
Ecoutez ce Cœur qui vous prie,
Et qui vous honore le plus (3) ! »

(1) Prière du Bienheureux (*Vraie Dévot.*, p. 257). — (2) *Poésies religieuses inédites*, pp. 218, 219. — (3) *Ibid.*, p. 240.

Enfin, la Très Sainte Vierge ne nous a-t-elle pas exprimé elle-même sa volonté de conduire les âmes au Cœur de son Fils, en particulier lorsque, se révélant, en 1876, à l'une de ses fidèles servantes, elle lui a montré le scapulaire du Sacré-Cœur qu'elle portait sur la poitrine et lui a dit, en le soulevant un peu : « *J'aime cette dévotion ?* » « Par là, comme le dit l'auteur docte et zélé de la *Notice sur Notre Dame de Pellevoisin* (1), Marie proclame son amour pour la dévotion au Sacré Cœur. Pour nous y encourager, elle s'en fait l'Apôtre et en révèle au monde le signe extérieur, le symbole visible. Et voilà qu'à sa voix des multitudes prennent cette sainte livrée, entrent dans une archiconfrérie que le Saint-Siège approuve grandement... et participent aux faveurs du ciel les plus signalées en *honorant et aimant le Cœur de Jésus par Marie* (2). »

Après cet exposé, nous sommes fondé, ce semble, à exprimer humblement ce désir : Plaise au Congrès émettre le vœu « *que les personnes de piété unissent, dans la pratique, la parfaite dévotion à Marie enseignée par le bienheureux Montfort avec la dévotion au Sacré Cœur de Jésus, et que les prêtres deviennent les fervents propagateurs de ce moyen si salutaire de sanctification* ».

Abbé Ferd. DAVID,
Aumônier à Sonnemyl, par Praraman, près Fribourg (Suisse).

XIII

DE LA DIFFUSION PARMI LES FIDÈLES
DE LA PARFAITE CONSECRATION A JESUS PAR MARIE

Il n'est pas rare, aujourd'hui même, de rencontrer des prêtres qui aiment et admirent la Vraie Dévotion à la Sainte Vierge, telle que l'a enseignée le bienheureux de Montfort, et qui, cependant, ne travaillent aucunement à sa diffusion parmi les simples fidèles. A les entendre, la pratique du saint Esclavage de Jésus en Marie exige des connaissances et des dispositions intérieures qui manquent généralement au commun des

(1) Mgr Bauron, p. 88. — (2) Le *Règne de Jésus par Marie* (janv. 1906, p. 205).

chrétiens. De là cette conclusion que la Vraie Dévotion restera toujours le partage exclusif de quelques âmes d'élite, choisies dans le sanctuaire et le cloître. D'ailleurs, le bienheureux de Montfort ne parle-t-il pas lui-même du *petit nombre* de ceux qui entreront dans l'intérieur de sa dévotion ? Encore — dit-il — n'y monteront-ils qu'un degré. Puis, il ajoute : « Qui est-ce qui montera au second ? Qui parviendra jusqu'au troisième ? Enfin, quel est celui qui y sera par état ? » (*Vraie Dév.*, nouv. éd., p. 96.) Dans le *Secret de Marie*, il exprime la même idée : « J'ai trouvé, dit-il, beaucoup de personnes, qui, avec une ardeur admirable, se sont mises sous leur saint Esclavage (de Jésus et de Marie), mais j'en ai *bien rarement* trouvé qui y aient persévéré. » (Page 28.)

Certes, nous nous en voudrions de contredire des affirmations si nettes ! Cependant, l'on peut trouver à ces paroles une interprétation moins stricte et surtout moins désespérante que celle qui conclut à l'impossibilité, pour les simples fidèles, de pratiquer la Vraie Dévotion. Nous essaierons, en terminant ce travail, de fournir l'explication rationnelle des textes qu'on nous objecte. Observons dès à présent que la conclusion étroite qu'on croit pouvoir en tirer n'entre nullement dans les idées du Bienheureux. Il constate comme vous le petit nombre des vrais dévots à la Sainte Vierge, mais cette constatation qui vous décourage et vous fait dire : « Il n'y a rien à faire, impossible d'obtenir de meilleurs résultats ! » cette constatation, dis-je, est pour Montfort un motif de plus de travailler avec ardeur à l'avènement dans les âmes du règne de Jésus par Marie. Parlant du véritable dévot à la Sainte Vierge, il s'écrie : « ...Qu'il est rare maintenant ! » Puis, immédiatement, il ajoute : « C'est afin qu'il ne soit plus si rare que j'ai mis la plume à la main pour écrire sur le papier *ce que j'ai enseigné avec fruit en public et, en particulier, dans mes missions* pendant bien des années. » (*Vraie Dév.*, nouv. éd., p. 87.)

Nous n'avons pu résister au plaisir de citer tout ce passage, où nous voyons que Montfort a enseigné *avec fruit* sa parfaite Dévotion, non pas seulement à quelques âmes choisies, mais à tout le peuple chrétien dans les missions. Il n'était donc pas d'avis que la pratique du saint Esclavage n'est accessible qu'aux savants et aux âmes déjà parfaites. Et nous avons la certitude d'être en communion d'idées avec lui, quand nous

affirmons qu'il est possible et même facile — jusqu'à un certain point — de faire comprendre et pratiquer aux simples fidèles la Vraie Dévotion à la Très Sainte Vierge Marie.

I

POSSIBILITÉ DE FAIRE COMPRENDRE AUX SIMPLES FIDÈLES LA VRAIE DÉVOTION A MARIE.

La première objection qu'on nous oppose, lorsqu'il s'agit de répandre parmi les fidèles la pratique du saint Esclavage, se formule à peu près en ces termes : « Les fidèles sont incapables d'y rien comprendre. » Cette objection est de celles qui ne prouvent rien parce qu'elles prouvent trop. Qu'est-ce que les fidèles ne comprennent pas dans la Vraie Dévotion ? Ce sont les hautes spéculations théologiques que les savants y découvrent, l'enchaînement des vérités révélées et des conclusions qui en découlent, etc., etc. Sans doute, une humble mère de famille qui sait à peine lire n'écrira jamais sur le saint Esclavage un livre comme celui de M. l'abbé Lhoumeau : *Vie spirituelle à l'école du bienheureux de Montfort.* Il faut évidemment de longues et sérieuses études pour se faire une idée nette et claire du rôle de Marie dans l'Incarnation du Verbe et la sanctification des âmes, de la nature de la Parfaite Dévotion à la Sainte Vierge, des motifs qui nous y engagent, des effets qu'elle produit, des pratiques qu'elle comporte. Du moment que notre dévotion plonge ses racines dans les profondeurs du dogme, toute la théologie du dogme intervient naturellement. Mais ce n'est pas là un caractère propre de la dévotion du saint Esclavage. Il faut en dire autant de toute dévotion sérieuse; car toute dévotion sérieuse s'appuie sur le dogme et tire de lui son inébranlable solidité.

Mais sortons des généralités et des abstractions pour examiner une dévotion déterminée, celle, par exemple, au Très Saint Sacrement de l'Autel. Et, pour davantage spécifier encore, prenons, dans cette dévotion, l'acte le plus élevé qu'y puisse exercer le simple fidèle, je veux parler de la sainte communion. Que vois-je ? Vous permettez à de tout jeunes enfants de dix à douze ans d'approcher de la Sainte Table pour s'y nourrir du corps et du sang de Notre-Seigneur Jésus-Christ ! Ces enfants savent donc ce que c'est que l'Eucharistie ? Oui, me répondez-

vous, et je veux vous croire : ces enfants ont sur l'Eucharistie une science que vous avez jugée suffisante pour les admettre à la première communion. Et cependant ils n'ont pas pâli sur la *Somme* et les opuscules de saint Thomas; ils n'ont pas feuilleté les commentaires de Cajetan; ils n'ont pas manié les épais volumes de Suarez; ils n'ont même pas parcouru le manuel le plus modeste de nos auteurs de Séminaires. Et vous, vous n'avez même pas soulevé la longue série d'objections que font contre la présence réelle les rationalistes et les protestants; vous n'avez pas rafraîchi vos souvenirs philosophiques pour exposer les rapports entre substance et accidents, les diverses manières d'être dans le lieu, et tant d'autres notions abstraites qu'il est indispensable de saisir pour rendre compte, en tant que faire se peut, du plus auguste des sacrements. Ces enfants ne savent donc pas la théologie de l'Eucharistie, mais ils savent leur catéchisme, et vous les jugez suffisamment instruits pour venir s'asseoir au festin de l'Agneau. Loin de vous en faire un crime, je vous approuve entièrement, car, comme vous le dites, ces enfants ont la science suffisante; ils savent ce qu'ils font, ils savent qu'ils vont recevoir, sous les espèces d'un pain qui n'existe plus, le corps, le sang, l'âme et la divinité de Jésus-Christ.

Mais où je ne vous approuve plus, c'est quand vous exigez, ou du moins semblez exiger, pour la dévotion envers la Sainte Vierge, une somme de science que, pour la dévotion au Très Saint Sacrement, vous jugez superflue. Car, enfin, votre objection ne vaut vraiment qu'en tant que vous réclamez en ceux qui veulent pratiquer le saint Esclavage la connaissance de la théologie mariale. Pourquoi, ici, ne vous laissez-vous pas inspirer par la sage discrétion qui a présidé à l'instruction de vos jeunes communiants ? Pour admettre un enfant à la première communion, il vous suffit, en somme, qu'il sache ce qu'il va faire. Soyez donc logique, et faites pratiquer la Vraie Dévotion par tous ceux qui, en se consacrant à Jésus par Marie, savent ce qu'ils font, car seule cette science-là est requise ; seule aussi elle suffit ; nous l'avons, croyons-nous, amplement démontré par les précédentes considérations.

Mais encore, direz-vous, qu'est-ce, au juste, ce que l'on doit connaître pour savoir ce que l'on fait, en embrassant la pratique de la Vraie Dévotion ? Ce n'est qu'ensuite que nous pourrons

juger si, vraiment, cette science est à la portée des simples fidèles.

L'observation est parfaitement juste, et nous allons tâcher de répondre à la question qu'elle propose.

Pour ne pas nous perdre en de hautes spéculations théologiques, prenons ces mêmes enfants que vous préparez à la première communion. Ils vont bientôt arriver pour la classe du catéchisme. Voyons, en attendant, ce que nous avons à leur apprendre au sujet de la Vraie Dévotion. Nous verrons ensuite s'il est possible de faire pénétrer cet enseignement dans leurs petites intelligences. Pour savoir ce que l'on fait en se consacrant comme esclave à Jésus par Marie, il faut tout d'abord savoir ce que c'est qu'un esclave, puis quels droits ont sur notre entière dépendance Notre-Seigneur et sa sainte Mère, enfin quelles sont les obligations d'un esclave envers ses maîtres. C'est tout le programme d'études de nos jeunes candidats. Rien n'y manque, car il comprend le sujet qui s'engage à l'état d'esclave, le maître envers qui il s'engage, enfin les devoirs auxquels il s'engage. Nous pourrions, à la rigueur, y ajouter les motifs qui nous portent à nous mettre ainsi sous la dépendance de Jésus et de Marie; mais, outre qu'il est facile de les saisir, ils sont tous virtuellement compris dans la connaissance de nous-même, d'une part, et dans celle de Jésus et de Marie, d'autre part.

Le programme ainsi arrêté, appliquons-le sans retard. Voici nos enfants : les aînés n'ont pas douze ans. Si, auprès d'eux, nos tentatives sont couronnées de succès, nul doute qu'elles le seront également auprès de personnes dont l'intelligence a déjà eu le temps de se développer davantage. Faisons donc l'essai.

« Savez-vous, mes enfants, ce que c'est qu'un esclave ? » La plupart répondront affirmativement, car qui n'a entendu parler, dès son jeune âge, de ces pauvres êtres vendus comme un vil bétail, soumis aux moindres caprices de leurs maîtres, leur appartenant corps et âme, travaillant pour eux sans pouvoir réclamer le moindre salaire, absolument comme une bête de somme ? D'ailleurs, y en eût-il à qui cette notion d'un homme esclave serait étrangère, qu'on pourrait avoir recours à la comparaison qu'établit le bienheureux de Montfort entre l'esclave et le simple serviteur. Les différences qu'il signale dans un lan-

gage très simple et très populaire seront immédiatement saisies, même par les enfants les moins intelligents. Quelques exemples tirés de l'histoire achèveront de fixer dans la mémoire le concept de l'esclavage.

Ce point acquis, je pose une autre question : « Mes enfants, consentiriez-vous à devenir esclaves ? » La réponse se devine : pas un ne voudrait se voir réduit à la triste condition que nous venons de leur dépeindre. Que faire alors ? Montrer qu'il existe un autre esclavage que l'esclavage de contrainte dont seul jusqu'ici il a été question. Nous abordons ici la seconde partie de notre programme : la connaissance des droits qu'ont sur nous Jésus et Marie. Jésus, c'est d'abord Dieu, de qui nous dépendons absolument, tant dans l'ordre de la nature que dans celui de la grâce. Les enfants chrétiens savent cette vérité ; ils savent que rien n'arrive dans le monde entier sans la volonté ou du moins la permission de Dieu. Sans doute, la raison dernière du domaine absolu de Dieu sur la création échappe à la faiblesse de leur entendement ; mais il suffit, encore une fois, que la chose en elle-même leur soit connue.

Or, j'interroge à tout hasard l'un de vos enfants : « Est-ce que Dieu peut faire ce qu'il veut ? — Oui, Monsieur. — Peut-il faire de vous en particulier ce qu'il veut et tout ce qu'il veut ? — Oui, Monsieur. — Et si vous ne voulez pas ce que Dieu veut ? — Alors, Monsieur, si Dieu le veut absolument, la chose se fera, que je veuille ou non ; s'il ne le veut pas absolument, je pourrai agir contrairement à sa volonté ; encore ne le pourrai-je qu'en tant que le Bon Dieu le permettra. — Donc, mon enfant, vous dépendez entièrement de Dieu : si Dieu l'avait voulu, vous ne seriez pas né ou vous seriez né en Chine ou en Afrique, vous seriez riche ou pauvre, malade ou bien portant ; s'il le voulait, vous mourriez à l'instant. Vous êtes donc absolument soumis à sa toute-puissante domination ? — Oui, Monsieur. — Eh bien, mon enfant, s'il en est ainsi, puisque vous appartenez tout entier à Dieu, dans votre être, dans votre âme et votre corps, dans vos biens intérieurs et extérieurs, vous êtes vraiment l'esclave de Dieu. Tout ce que je viens d'énumérer, vous ne l'auriez jamais eu, si Dieu ne vous l'avait donné ; vous cesseriez de l'avoir, si Dieu ne vous le conservait à chaque instant ; vous ne l'aurez plus, s'il lui plaît de vous l'enlever. Vous dépendez de Dieu bien plus que ne dépendaient de leurs maî-

tres, même les plus tyranniques, les malheureux esclaves du paganisme. Ceux-là dépendaient quant au corps seulement ; leur âme pouvait toujours échapper aux liens de l'esclavage. Nous, nous dépendons de Dieu dans notre âme comme dans notre corps. Et cet esclavage est inévitable ; il est une conséquence de notre être et s'appelle, pour cette raison, l'*esclavage de nature*. Nous aurons beau nous révolter et chercher à nous rendre indépendants : c'est pure folie. Dieu est plus fort que nous ; par le fait même que nous tenons de lui tout ce que nous sommes et tout ce que nous avons, nous cesserions d'être et nous cesserions de posséder quoi que ce soit, si, par impossible, nous parvenions à rompre le lien qui nous attache à lui. »

Donc, pour nous, exister et être l'esclave de Dieu, c'est tout un. Cependant, malgré cette dépendance aussi universelle que complète, nous demeurons libres. Ne nous arrêtons pas à scruter le mystère qui enveloppe la conciliation de ces deux vérités. Toutes deux, prises isolément, sont évidentes : c'est tout ce qu'il nous importe aujourd'hui de savoir. Vos enfants ont compris qu'ils sont par nature esclaves de Dieu. D'autre part, ils savent fort bien qu'ils sont libres : il n'est pas comme les enfants pour dire : « Je veux, ou je ne veux pas ! » Ici encore, il suffira de quelques exemples pour leur faire voir l'exercice même de leur libre arbitre ; au moins quelquefois ils font ce qu'ils veulent, usant ainsi et parfois abusant de cette faculté inhérente à la nature humaine.

Nous entrons maintenant en plein dans la pratique du saint Esclavage. Nous sommes nécessairement, par nature, les esclaves de Dieu : car il est notre Maître absolu. Cependant, il ne se contente pas de cette dépendance nécessaire et essentielle. Nous ayant créés libres, il réclame aussi que nous apportions à son service la libre adhésion de notre esprit, la libre préférence de notre cœur, la libre soumission de notre volonté. C'est là l'*esclavage d'amour*, dont parle Montfort, esclavage, dit-il, par lequel « on fait choix, par-dessus toutes choses, de Dieu et de son service, quand même la nature n'y obligerait pas ». (*Vraie Dév.*, p. 55.) Pour la pratique, il suffit de servir Dieu par amour. Montrez donc à vos enfants que Dieu mérite à tous égards cet esclavage amoureux. Sans doute, il est notre Maître, mais il est aussi notre Père. Il l'est dans l'ordre naturel, puisqu'il nous a donné l'existence et nous la conserve chaque

jour. Il l'est dans l'ordre surnaturel, car le Verbe, en s'incarnant, en vivant, souffrant et mourant pour nous, nous a donné le pouvoir de devenir enfants de Dieu. Cette vérité, vous l'expliquez aux enfants dans vos classes de catéchismes en parlant du baptême, de la grâce sanctifiante, etc... Ils savent donc que Dieu est, à la fois, leur Père et leur Maître.

En Marie, ces deux titres correspondent à ceux de Mère et Maîtresse qu'emploie couramment le bienheureux de Montfort, non pas au hasard, mais bien intentionnellement, dans le but de marquer qu'ils expriment l'objet même de sa dévotion.

En effet, tout chrétien qui vit en état de grâce pratique, à l'égard de Dieu, l'esclavage d'amour. Mais on peut le pratiquer de différentes façons, et, selon qu'on s'arrête à l'une ou l'autre, on spécifie cet élément général et lui donne une forme déterminée. Or, pour notre Bienheureux, la meilleure manière de dépendre de Dieu, c'est de dépendre de Marie :

> Je suis tout dans sa dépendance,
> Pour mieux dépendre du Sauveur.

Il importe donc de faire comprendre aux enfants que Marie est bien réellement notre « chère Mère et Maîtresse ».

Nous ne pouvons évidemment entrer ici dans tous les développements nécessaires : on les trouve amplement dans le *Traité de la Vraie Dévotion*, exprimés dans un langage populaire et facile à saisir. Supposons donc admise cette vérité que Marie est notre Mère et Maîtresse, notre Médiatrice et Reine. Ainsi l'esclavage de Jésus en et par Marie se trouve justifié. Ajoutez-y les avantages de cette forme spéciale de dévotion, et vous amènerez facilement vos jeunes auditeurs au désir d'en profiter.

Alors se posera la dernière question : « Que faut-il faire une fois qu'on s'est consacré en qualité d'esclave à Jésus par Marie ? » Eh bien ! il faut vivre en esclave, il faut se maintenir constamment sous la dépendance de Marie. C'est là, me direz-vous, que se présente la grosse difficulté : comment faire comprendre aux enfants, et en général aux simples fidèles, en quoi consiste cette vie de dépendance à l'égard de la Sainte Vierge ? Je réponds : en établissant, à l'aide d'exemples bien choisis, l'analogie qui existe entre l'ordre naturel et l'ordre surnaturel. Ces enfants pratiquent, tous les jours et à chaque instant du jour, l'esclavage d'amour, dans l'ordre naturel à l'égard de

leur mère. Un rapide coup d'œil sur les premières années de toute vie humaine suffira pour nous en convaincre. Quelle dépendance plus complète que celle de l'enfant encore renfermé dans le sein de sa mère ? C'est de sa mère qu'il reçoit l'être, par elle qu'il existe, avec elle qu'il demeure pendant neuf mois, se nourrissant de sa propre substance ; en elle qu'il vit et respire, pour elle et pour elle seule qu'il est ce qu'il est. Puis il naît, mais ce boni de vie qu'il acquiert en plus ne le soustrait pas à l'empire de sa mère. Incapable de se conduire lui-même, il dépend en tout de celle qui lui a donné le jour : elle le prend dans ses bras, le presse sur son sein, le couche dans son berceau, le porte d'un lieu dans un autre, le nourrit et l'entretient, l'enveloppe et le couvre. Et déjà, dans cet enfant qui s'abandonne et se livre sans réserve, il y a un commencement de donation, non certes volontaire et réfléchie, mais naturelle et instinctive. Pour sa mère, il a déjà un sourire de reconnaissance, quand la vue de toute autre personne, même de son père, lui fait encore jeter un cri d'effroi. La mère le dirige à son gré et fait de lui ce que bon lui semble : l'enfant se laisse faire et demeure en repos. Qu'un autre essaie de le maîtriser ainsi : le tranquille abandon de tout à l'heure fera place aux cris et aux pleurs. Et ces cris et ces pleurs rappelleront la mère au berceau du petit, pour qu'il retrouve, par sa seule présence, le calme et la sérénité. Sa première parole articulera le nom de sa mère, et celle-ci lui apprendra celui de son père ; elle le conduira à lui, le lui mettra dans les bras, le lui fera connaître et aimer. L'enfant avance en âge, sa raison se développe, mais c'est toujours sa mère qui l'élève et l'instruit. L'intérêt qui le portait vers elle se transforme en véritable amour, sans que sa dépendance diminue. Ou bien, si elle diminue, c'est uniquement par rapport aux divers besoins qui résultaient de son impuissance première. Sa mère continue à le surveiller, à contrôler ses actes, à diriger sa vie : elle est sa médiatrice naturelle auprès des personnes du dehors et de son père même. Au moindre danger, il l'appelle à son secours ; dans ses peines, il vient chercher en elle force et consolation ; dans ses joies, il n'est complètement satisfait que quand sa mère en partage les délices. Et quand, par hasard, l'enfant se soustrait à la domination maternelle, quand il se cache d'elle, quand il lui désobéit, le remords aussitôt lui reproche sa faute et le ramène à l'état de dépendance et de soumission.

Eh bien ! la conduite que tient naturellement à l'égard de sa mère tout enfant bien né est la parfaite image de celle que doivent tenir à l'égard de Marie, dans l'ordre surnaturel, les dévots esclaves d'amour. Sans doute, la pratique de cet esclavage demande des efforts, de la bonne volonté. Mais la question qui nous occupe ici est de savoir s'il est possible de faire comprendre aux enfants les devoirs et les obligations du saint Esclavage.

Nous concluons hardiment pour l'affirmative. Ils savent comment ils agissent envers leur mère d'ici-bas ; ils savent par conséquent comment ils doivent agir envers leur Mère du ciel : car, en dehors de la distinction qu'il faut établir entre la nature et la grâce, les rapports des deux côtés sont parfaitement semblables.

Ainsi, nous finissons cette première partie de notre travail par cette constatation, qu'il est réellement possible et même, jusqu'à un certain point, facile de faire comprendre aux enfants, à plus forte raison aux fidèles plus avancés en âge, ce que j'appellerai le côté théorique de la Vraie Dévotion.

II

POSSIBILITÉ DE FAIRE PRATIQUER LA VRAIE DÉVOTION AUX SIMPLES FIDÈLES

Nous passons maintenant à la pratique et nous aurons à répondre à cette question : Est-il possible de faire pratiquer la Vraie Dévotion aux simples fidèles, une fois qu'ils l'ont comprise ?

Ici, comme tout à l'heure, nous rencontrons de fâcheuses exagérations qui arrêtent, chez plusieurs, les élans du zèle. Tout à l'heure, il fallait être un savant pour comprendre la Vraie Dévotion; maintenant, il faut être un saint pour la pratiquer. Sans doute, de même que la science, la sainteté n'est pas un obstacle; mais, comme il y a un degré de science suffisante, il y a un degré analogue de sainteté. La Vraie Dévotion est un secret de perfection, non pas précisément et surtout exclusivement pour ceux qui sont déjà parfaits, mais bien pour ceux qui cherchent à le devenir.

Il est curieux de constater comme toutes les objections qu'on nous fait, quand nous voulons faire enseigner et pratiquer le

saint Esclavage aux fidèles, pourraient aisément se retourner contre n'importe quelle autre dévotion, avec au moins autant de justesse et d'à-propos. Nous avons fait cette constatation plus haut, en comparant la science dont on se contente pour admettre les enfants à la sainte communion, à celle qu'on s'imagine être nécessaire pour comprendre la dévotion du bienheureux de Montfort. Il ne sera pas inutile de constater la même anomalie par rapport aux dispositions intérieures qu'on requiert pour la sainte communion d'une part, et d'autre part pour la pratique du saint Esclavage. L'on sait ce qu'il faut penser de l'étrange thèse soutenue par les Jansénistes, au sujet des dispositions requises pour bien communier. Pour eux, en effet, la communion était une récompense qui ne s'accordait qu'aux âmes parfaites. Pour la théologie catholique, au contraire, elle est tout d'abord un moyen de perfection. Il faut en dire autant de la Vraie Dévotion à la Sainte Vierge. C'est, avant tout, un moyen mis à notre disposition pour nous sanctifier et nous sauver. Nous n'insisterons pas davantage ; d'autres ont démontré que les pécheurs eux-mêmes peuvent, dans une certaine mesure, pratiquer le saint Esclavage ; le bienheureux de Montfort, lui aussi, enseigne, en divers endroits de ses écrits, que sa dévotion est éminemment apte à nous retirer du péché. D'ailleurs il distingue plusieurs degrés dans la pratique de l'esclavage de Jésus en Marie, et ces degrés correspondent aux trois phases de la vie spirituelle. En réalité, comme l'a très justement remarqué M. l'abbé Lhoumeau, la Vraie Dévotion est « un système de spiritualité, une forme spéciale de vie intérieure, et non pas seulement un ensemble de pieuses pratiques ». Dès lors, elle doit prendre l'homme au début même du chemin de la perfection pour le conduire graduellement jusqu'au terme de la sainteté.

De là nous tirons cette première conclusion : « Tout chrétien, même imparfait, peut pratiquer la dévotion du saint Esclavage. » — C'est là, me direz-vous, une pure possibilité de principe, mais, en fait, l'on se heurte à des difficultés insurmontables. Essayez donc de faire agir toujours les fidèles par Marie, avec Marie, en Marie et pour Marie, puisque c'est là la pratique intérieure de la Vraie Dévotion.

Eh bien, j'accepte le défi : vous me cédez pendant quelque temps votre place, et je deviens curé de votre excellente pa-

roisse. Je me propose de former mes paroissiens à la pratique intérieure qui consiste à agir toujours et en tout par Marie, avec Marie, en Marie et pour Marie. Quel sera mon premier soin ? De vivre tout d'abord moi-même de cette vie d'union et de dépendance à l'égard de la Sainte Vierge. C'est l'exemple que nous a laissé Jésus-Christ. *Cœpit facere et docere.* La bouche parle de l'abondance du cœur, et, en fait d'apôtres, les saints sont toujours les meilleurs. Animé de cet esprit, je me livrerai à l'exercice des devoirs de mon état. Esclave de Marie, son chevalier aussi, je la laisserai régner en maîtresse souveraine sur mon cœur, et je chercherai à établir son règne sur les cœurs de mes paroissiens. Ma journée commence par le renouvellement de ma consécration ; je fais, en union avec Marie, ma prière du matin ; je dis la sainte messe et communie selon la méthode du bienheureux de Montfort. Dans tous ces exercices de piété, comme dans ceux que je ferai à d'autres heures du jour, j'aurai cette pensée de zèle au cœur, cette prière sur les lèvres : « O mon Dieu, que votre règne arrive : *Adveniat regnum tuum ;* mais, pour qu'il arrive plus sûrement, ah ! faites qu'arrive le règne de Marie: *Adveniat regnum Mariæ !* » Pénétré de ces sentiments, je me rends à mes occupations de la journée, je me mets en rapport plus direct avec les âmes qui me sont confiées. C'est un jour de catéchisme : j'ai expliqué aux enfants en quoi consiste le saint Esclavage. Avant d'aborder la leçon apprise, j'interroge quelques-uns de mes auditeurs : « Savez-vous ce que c'est qu'un esclave ? Etes-vous l'esclave de Dieu ?... etc., etc... »; et, toutes les fois, je prendrai ainsi cinq à six minutes sur l'heure du catéchisme pour rappeler la théorie de la Vraie Dévotion. Puis, à la théorie, je joindrai la pratique : par une courte formule que les enfants réciteront tout haut avec moi, nous nous unirons à la Sainte Vierge et lui ferons l'offrande de notre classe. En expliquant la leçon, je trouverai toujours l'occasion de parler de Marie et de son saint Esclavage. Il s'agit, par exemple, de Dieu et des trois Personnes divines : je rappellerai les enseignements que Montfort nous donne sur les rapports de Marie avec le Père, le Fils et le Saint-Esprit, et la conduite qu'a tenue et que tient encore tous les jours l'adorable Trinité dans la rédemption et la sanctification des âmes. Il est question des devoirs que les enfants ont à remplir à l'égard de leurs parents : je parlerai de Jésus enfant, humblement soumis à

sa divine Mère, et j'apprendrai à mes élèves à voir, dans leur propre mère, la Très Sainte Vierge Marie. « En voyant votre mère de la terre, leur dirai-je, pensez à votre Mère du ciel ; en lui obéissant, obéissez à la Reine de votre cœur. » Ainsi pourrai-je faire pour chaque leçon de catéchisme, et, de la sorte, j'habituerai mes enfants à vivre sans cesse en union avec Marie. Quand j'aurai à louer l'un d'eux, je lui montrerai combien la Sainte Vierge est contente de son petit esclave. Et, comme l'enfant à qui sa mère vient de donner une récompense la lui remet aussitôt pour ne pas s'exposer à la perdre, ainsi ferai-je faire à mon élève qui a mérité les éloges de Marie. D'autres fois il faudra punir et corriger : comme tout à l'heure, ce sera la Sainte Vierge qui interviendra ; elle apparaîtra au coupable comme une mère que son fils a contristée, comme une maîtresse à laquelle son esclave a manqué de soumission. C'est d'elle que cet enfant implorera son pardon, à elle qu'il renouvellera ses bonnes résolutions.

Cette méthode me paraît d'une extrême simplicité : elle maintient doucement et constamment les enfants dans la dépendance de la Sainte Vierge. Ma personne disparaît pour ainsi dire, et c'est Marie qui fait le catéchisme. En me voyant agir ainsi, ils s'accoutumeront à le faire aussi, car rien n'influe davantage sur la conduite que les exemples qu'ils ont sans cesse sous les yeux.

Au bout de quelque temps, ils seront familiarisés avec ces pratiques de l'union à Marie. Déjà, d'une façon encore incomplète, il est vrai, mais pourtant très réelle, ils vivront et agiront par Marie, avec Marie, en Marie et pour Marie. Il est temps maintenant de leur expliquer ce que signifie cette formule.

Nous avons dit plus haut que les enfants pratiquent parfaitement, dans l'ordre naturel, à l'égard de leur mère, un véritable esclavage d'amour. Revenons à cette comparaison pour faciliter l'intelligence et en même temps l'exercice de la pratique intérieure tant recommandée par notre Bienheureux.

1° Les enfants agissent *par* leur mère : c'est-à-dire qu'ils n'agissent pas par eux-mêmes, en se guidant d'après leurs propres connaissances et en se confiant en leurs forces personnelles, mais en se laissant conduire et diriger en toutes leurs actions par les conseils et le secours de leur mère. Ils ont faim ou soif. Que font-ils ? Vont-ils prendre ce dont ils ont besoin et

se satisfaire eux-mêmes ? Non, mais immédiatement ils recourent à leur mère et lui exposent l'objet de leur requête. S'il s'agit d'obtenir une faveur de leur père ou d'une autre personne, c'est par la mère qu'ils font passer leur demande. Ils prennent conseil de son expérience et s'abandonnent à sa puissance d'intercession, prêts à lui obéir en toutes choses et assurés de n'être point injustement rebutés.

C'est exactement ce qu'il faut faire dans l'ordre surnaturel, pour agir par Marie; il faut recourir à son intercession et se laisser conduire par son esprit, c'est-à-dire renoncer à ses propres lumières et volontés avant de faire quelque chose, comme l'enfant qui ne suit pas ses propres inspirations, quand il ressent la faim ou la soif ; puis s'abandonner à la Sainte Vierge et se livrer à elle pour en obtenir tous les secours nécessaires, toujours comme l'enfant qui attend en paix que sa mère lui donne sa nourriture et son breuvage. Et, comme enfin l'enfant ne se contente pas d'en agir ainsi à de rares intervalles, mais dans toutes ses actions de la journée, il faut fréquemment, sinon de bouche, du moins d'esprit et de cœur, renouveler et faire renouveler aux enfants leur acte de renoncement à eux-mêmes et de consécration à la Sainte Vierge, par ces simples paroles : « Je renonce à moi et me donne tout entier à vous, ma chère Mère et Maîtresse. »

2° Les enfants agissent *avec* leur mère : regardez les premiers pas d'un enfant qui s'essaie à marcher. Certes ! au moment de risquer cette difficile entreprise, il a renoncé à ses propres inspirations pour suivre les conseils et les encouragements de sa mère ; c'est bien *par* elle qu'il a instinctivement agi, en se décidant pour la première fois à se tenir debout. Il ne se fie pas à ses forces, mais s'abandonne pleinement à sa mère et obéit à son impulsion. Mais ce n'est pas assez ; ayant, au début de son action, agi *par* elle, au cours de cette même action il veut agir *avec* elle ; il la regarde tout d'abord et examine comment elle-même pose ses pieds et les avance à tour de rôle. Il essaie de l'imiter, mais la faiblesse et l'inexpérience, comme aussi la crainte inséparable de tout début, paralysent ses mouvements. Tant que sa mère ne sera avec lui que par son exemple, il n'osera tenter le moindre effort. La mère s'en aperçoit, elle se rapproche du pauvre petit, elle conduit ses pas chancelants, elle dirige toute sa marche, enfin elle agit avec lui et lui avec elle. C'est

l'association de la mère et de l'enfant, association où la mère soutient et relève, et où l'enfant se contente de suivre en fortifiant sa faiblesse par l'appui de la main maternelle. Transportons cette association dans l'ordre surnaturel, par rapport à la Sainte Vierge : c'est tout ce qu'il faut pour agir avec elle. *Par* Marie, c'est, avons-nous dit, le début de l'action. *Avec* Marie, c'en est la continuation faite en sa compagnie, sous ses yeux. Cette action commencée sous l'impulsion de la Sainte Vierge, il nous faut la poursuivre en restant soumis à sa direction. Il ne suffit donc pas d'offrir à Marie nos diverses actions de la journée. Pendant que nous y sommes occupés, il faut rester avec elle, la regardant intérieurement agir elle-même, afin de l'imiter, et nous appuyant sur son secours maternel pour suppléer à notre propre faiblesse. Il faut donc, dit Montfort, qu'en chaque action, nous regardions comme Marie l'a faite ou la ferait, si elle était en notre place.

3° Les enfants agissent *en* leur mère, et réciproquement la mère agit et vit en ses enfants. Sans même nous occuper de cette période initiale de l'existence humaine où l'enfant n'a de vie que dans le sein de sa mère, celle-ci continue à vivre dans le fruit de ses entrailles, après comme avant la naissance. Elle est en lui par son *influence :* l'enfant le sait bien. Supposez-le bien loin d'elle ; ses petits camarades veulent l'entraîner à une action que sa mère lui a défendue : aussitôt l'image de sa mère se dresse devant son esprit ; la voix de sa mère retentit intérieurement en lui; il la sent présente au-dedans de lui-même, et, en effet, par la pensée, la mère est dans le fils et le fils dans la mère. Ce n'est pas tout : l'amour suit la pensée, et l'enfant, pour ne pas contrister sa mère, que son esprit et son cœur lui rendent présente, subit, quoique à distance, l'heureuse influence de celle qui lui a donné le jour. Il s'établit alors un courant réciproque de pensées et d'affections entre la mère et le fils, et chacun d'eux vit et agit dans l'autre.

C'est une semblable union d'esprit et de cœur qui doit exister entre Marie et ses fidèles esclaves. Par la pensée et l'amour, nous devons demeurer en elle, comme de son côté elle demeure en nous. Alors, quand nous agissons, nous subissons naturellement son influence, nous entrons dans ses vues et ses volontés, nous agissons en elle et elle agit en nous.

La mère est encore en son enfant par la ressemblance, et, par

la même raison, l'enfant est en sa mère; ressemblance physique ou morale, elle existe toujours jusqu'à un certain point. Or cette ressemblance ne se borne pas à une similitude d'être; la façon d'agir s'en ressent également. L'enfant fait ce qu'il voit faire à sa mère; il s'approprie, en quelque sorte, les actions de sa mère et les fait entrer dans sa propre conduite. Ainsi, il est très juste de dire que c'est la mère qui agit en son enfant, et l'enfant qui agit en sa mère, car la ressemblance forme nécessairement une sorte d'unité.

Cette ressemblance établie entre l'âme et la Sainte Vierge nous fait donc aussi vivre et agir en elle. Mais de même que, dans l'ordre naturel, c'est la mère qui façonne l'enfant à son image et entre ainsi dans son être et son activité, de même c'est Marie qui doit nous former à sa ressemblance. Notre unique soin, à nous, est de nous laisser transformer en elle. Selon la comparaison du bienheureux de Montfort, elle est le moule dans lequel nous devons entrer et auquel nous devons nous adapter pour reproduire en nous sa propre forme. Faisons-le docilement et, comme la matière fondue et liquéfiée qui se conforme sans effort à la configuration du moule, produisons et augmentons en nos âmes cette divine ressemblance avec Marie. Sortons de nous-mêmes, c'est-à-dire de nos misères et de nos infirmirés morales; corrigeons-nous de nos défauts, et nous deviendrons des copies vivantes de la Sainte Vierge, nous établirons sa vie en nous et notre vie en elle.

4° Enfin l'enfant agit pour sa mère : sa plus grande récompense est de savoir qu'il lui a fait plaisir, comme sa plus grande peine est de l'avoir attristée. Quand il commence à grandir, il apporte fidèlement à sa mère les quelques pièces d'argent qu'il a pu gagner. Il ne s'en réserve rien, et s'en remet à la bonté de sa mère pour l'usage qu'elle voudra en faire. La dévotion du saint Esclavage nous fait ainsi agir envers la Très Sainte Vierge : nous la prenons pour fin de tous nos actes, non pas pour fin dernière, mais pour fin prochaine et immédiate, afin que, en agissant pour elle, nous agissions plus parfaitement pour Jésus-Christ.

Cette considération nous sera d'un grand secours pour vaincre les difficultés et surmonter les funestes effets de la paresse spirituelle. Car, comme l'enseigne précisément à ce propos le bienheureux de Montfort, « ainsi qu'un bon serviteur et esclave,

il ne faut pas demeurer oisif, mais il faut, appuyé de sa protection, entreprendre et faire de grandes choses pour cette auguste Souveraine. Il faut défendre ses privilèges quand on les lui dispute ; il faut soutenir sa gloire quand on l'attaque ; il faut attirer tout le monde, si on peut, à son service et à cette vraie et solide dévotion ; il faut parler et crier contre ceux qui abusent de sa dévotion pour outrager son Fils, et en même temps pour établir cette véritable dévotion ; il ne faut prétendre d'elle, pour récompense de ces petits services, que l'honneur d'appartenir à une si aimable Princesse, et le bonheur d'être, par elle uni, à Jésus, son Fils, d'un lien indissoluble dans le temps et l'éternité. » (*Vraie Dév.*, p. 230.)

Voilà donc l'explication de cette formule : Par Marie, avec Marie, en Marie, pour Marie. Il me semble qu'elle est à la portée de tout fidèle. Je la donnerai à nos enfants du catéchisme, doucement, lentement, graduellement. J'insisterai longuement sur l'analogie de la vie naturelle et de la vie surnaturelle; je la montrerai en détail, faisant réfléchir mes auditeurs à la conduite qu'ils tiennent tous les jours envers leur mère terrestre. Puis, je les exhorterai à tenir la même conduite à l'égard de la Sainte Vierge ; je leur enseignerai pratiquement à vivre en parfaits esclaves de Jésus et de Marie : je le ferai par mon propre exemple et les aiderai à m'imiter. Avant leur première communion, je leur consacrerai quelques instructions particulières, et je les préparerai, en suivant la méthode du bienheureux de Montfort, à se consacrer à Marie en qualité d'esclaves. La veille même de leur première communion, ils feront cette consécration, afin que le lendemain ils reçoivent Jésus par elle, avec elle, en elle et pour elle.

Je ne les perdrai pas de vue après cette date solennelle : je les reverrai au catéchisme de persévérance, aux congrégations de jeunes gens et de jeunes filles, au confessionnal. J'aurai dans ma paroisse la Confrérie de Marie, Reine des Cœurs, qui, sans supplanter les congrégations déjà établies, sans les dissoudre, les perfectionnera, au contraire, et leur vaudra un renouveau de vie. J'aurai aussi des groupes militants, Jeunesse catholique, ou autres, à qui je donnerai pour chef la Vierge, terrible comme une armée rangée en ordre de bataille. Ces hommes actifs, devenus les esclaves de Marie, « entreprendront et feront de grandes choses pour cette auguste Souveraine » et contri-

bueront puissamment à établir son empire sur les ruines de celui de Satan. A leurs réunions, je leur expliquerai la Vraie Dévotion, comme je l'ai fait aux enfants du catéchisme ; je répandrai parmi eux les ouvrages qui traitent du saint Esclavage, et, ainsi, j'élargirai l'horizon de leurs ambitions parfois trop bornées à de purs succès, honnêtes sans doute et dignes, mais simplement naturels. Des zélateurs et zélatrices, auxquels je m'intéresserai tout particulièrement, me seconderont de leurs efforts, dans une sainte entreprise. Les religieux et religieuses qui dirigent mes écoles libres agiront auprès des enfants en classe, comme j'agis moi-même auprès d'eux aux heures de catéchisme. Sous ma direction, ils se formeront à la vie spirituelle qu'enseigne le bienheureux de Montfort et y formeront à leur tour leurs petits élèves. J'irai plus loin encore : les parents, instruits tout d'abord eux-mêmes, feront pratiquer à leurs enfants, par rapport à la Sainte Vierge, cet esclavage d'amour qu'ils pratiquent si admirablement dans l'ordre naturel à l'égard de leur mère. Oh ! que de bien l'on pourrait faire de cette façon, et qu'il serait facile à un prêtre vraiment zélé et entièrement dévoué à la Reine des Cœurs d'établir son règne sur les âmes de ses paroissiens ! Sans doute cet enseignement ne sera pas reçu partout de la même manière : il aura sûrement le même sort que la semence dont parlait notre divin Maître. Une partie de la semence tomba le long du chemin et les oiseaux du ciel la mangèrent ; une autre tomba dans les endroits pierreux, où elle n'avait pas beaucoup de terre; elle leva aussitôt, mais aux premiers rayons du soleil elle sécha, parce qu'elle n'avait pas de racines : c'est l'image de ceux qui s'arrêteront à l'extérieur de la Vraie Dévotion, sans entrer dans sa pratique intérieure. Encore une autre partie de la semence tomba dans les épines, et les épines, venant à croître, l'étouffèrent : c'est ce qui arrivera aux âmes qui embrasseront la pratique du saint Esclavage, mais ne demeureront pas pleinement soumis à leur Reine et Maîtresse. Ailleurs enfin, la semence tomba dans la bonne terre et produisit cent, soixante ou trente pour un ; il en sera ainsi pour ceux qui s'élèveront au troisième, au second, ou seulement au premier degré de la Parfaite Dévotion. Pensons à cette moisson, et ne négligeons pas de semer, sous prétexte que plusieurs grains ne porteront point de fruit. D'ailleurs, rien que de semer nous vaudra la récompense que

la Sainte Vierge nous promet en ces termes : *Qui elucidant me, vitam æternam habebunt.*

CONCLUSION

Nous pensons avoir répondu suffisamment, autant du moins que le permettait le cadre nécessairement restreint de ce travail, à la double objection énoncée en tête de notre étude. Il nous reste, en forme de conclusion, à expliquer les quelques textes où le bienheureux de Montfort semble partager l'avis que nous venons de combattre, à savoir que la pratique de la Vraie Dévotion ne saurait convenir qu'à un petit nombre d'âmes choisies.

Observons d'abord qu'en admettant ces textes dans leur interprétation la plus stricte, il n'en résulterait nullement que ce petit nombre d'âmes choisies ne se composerait que de prêtres, de religieux et de religieuses, à l'exclusion des simples fidèles. Après toutes les considérations qui précèdent, nous pensons avoir le droit d'affirmer que même les simples fidèles peuvent comprendre d'une façon suffisante et pratiquer véritablement la dévotion du saint Esclavage. Dès lors, il ne vous est pas loisible de les exclure *a priori* du nombre des vrais dévots à la Sainte Vierge.

Remarquons, d'autre part, que, si Notre-Seigneur a pu parler du petit nombre des élus, sans que pour cela nous nous croyions autorisés à condamner à l'avance l'individu même le plus pervers, le bienheureux de Montfort lui aussi a pu tenir le même langage par rapport aux esclaves d'amour de Marie, sans que nous puissions refuser à une personne quelconque, vivant chrétiennement, la possibilité d'embrasser cet état de dépendance. D'ailleurs, n'y aurait-il pas un rapprochement à faire entre la parole de Notre-Seigneur et celle du Bienheureux, et ne pourrait-on pas donner à celle-ci comme à celle-là une interprétation plus large que celle qui s'attache à la signification stricte et rigoureuse des expressions employées ? De même que le nombre des élus sera petit en comparaison du nombre plus grand des réprouvés, de même le nombre des vrais esclaves de Jésus en Marie sera inférieur à celui des autres hommes. Ainsi il s'agit, de part et d'autre, d'un nombre qu'on dit petit, non parce qu'il l'est en lui-même, mais seulement par rapport à un nombre

plus considérable, c'est-à-dire dans un sens relatif et non dans un sens absolu.

De plus, il y a, nous l'avons vu, des degrés dans la pratique du saint Esclavage. Mais n'oublions pas que, même en ne montant qu'au premier degré, on est réellement du nombre des vrais dévots à la Sainte Vierge, selon la doctrine spirituelle du bienheureux de Montfort. Or, nous avons la conviction que les prêtres zélés peuvent assez facilement conduire à cet état une multitude d'âmes bien disposées et remplies de bonne volonté. Qu'ils en fassent l'essai, en suivant la méthode que nous avons indiquée ou toute autre que la Sainte Vierge leur inspirera, et nous ne doutons pas que leurs efforts ne soient couronnés par un plein succès. Il ne faut pas oublier, non plus, que, dans cette dévotion, c'est Marie surtout qui doit nous former : elle ne manquera pas à ce devoir, si nous lui amenons des cœurs encore bien imparfaits peut-être, mais animés d'un réel désir de se laisser diriger et gouverner par sa main maternelle. C'est trop souvent là ce qui nous trompe : nous voulons tout faire et négligeons de nous laisser faire. Nous nous imaginons que c'est nous qui transformons les âmes, alors que ce rôle revient principalement à Jésus et à sa divine Mère.

Enfin, une dernière considération : Montfort se plaint du petit nombre des vrais dévots à la Sainte Vierge, mais, en même temps, il écrit, il prêche, il travaille à augmenter ce nombre, et il espère, malgré les persécutions de Satan, ou plutôt en raison même de ces persécutions, un grand succès, « c'est-à-dire — explique-t-il — un grand escadron de braves et vaillants soldats de Jésus et de Marie, de l'un et l'autre sexe, pour combattre le monde, le diable et la nature corrompue, dans les temps périlleux qui vont arriver plus que jamais ». Ces temps périlleux ne sont-ils pas venus déjà ? N'y vivons-nous pas aujourd'hui même ? Qui en doute ? Cette lutte engagée entre le Christ et le démon, lutte à laquelle nous assistons et où il nous faut prendre part, c'est la réalisation de la prophétie du paradis terrestre : *Inimicitias ponam inter te et mulierem, inter semen tuum et semen illius.* L'enfer redouble de rage, mais la victoire est définitivement assurée à la Femme : elle écrasera la tête du serpent infernal. Aussi, quand d'une part l'impiété semble avoir atteint son plus haut degré, quand le camp du démon se remplit de farouches soldats, d'autre part la Femme voit se

ranger sous sa bannière des chevaliers plus nombreux, dévoués corps et âme à son service. Nous contemplons de nos yeux ce grand escadron de braves et vaillants soldats, qu'une lumière prophétique fit entrevoir à Montfort. Eh bien ! il faut qu'il augmente toujours, qu'il augmente partout.

Qu'il me soit donc permis, en terminant ce travail, d'exprimer ce vœu que, pour rétablir et consolider dans les âmes le règne de Notre-Seigneur Jésus-Christ, tous les prêtres s'appliquent avec zèle et générosité à propager parmi les fidèles, en commençant par les enfants, la pratique extérieure et intérieure de la Vraie Dévotion à Jésus par Marie !

Henri CLEMENS, prêtre,
A Saint-Laurent-sur-Sèvre (Vendée).

XIV

LA DÉVOTION DE L'ESCLAVAGE D'AMOUR
ET SON CARACTÈRE PROVIDENTIEL A NOTRE EPOQUE

La dévotion de l'esclavage d'amour envers la Sainte Vierge se répand de plus en plus dans l'Eglise : la plupart des âmes pieuses s'y sentent attirées, dès qu'on la leur fait connaître sous son véritable jour. Constater le caractère surnaturel et providentiel de cet attrait, puis, de cette constatation, déduire quelques conséquences pratiques pour la direction du zèle, voilà tout l'objet de ce rapport.

I

La nature n'est pour rien dans l'attrait qui porte les âmes pieuses vers cette forme excellente de dévotion à la Sainte Vierge. La doctrine mariale du Père de Montfort heurte de front les idées et les tendances que le naturalisme a développées dans la génération actuelle. Le seul terme d'esclavage choque nos oreilles, habitués que nous sommes à n'entendre d'autre cri de ralliement que : « Vive la liberté ! »

Elle se trouve, il est vrai, cette liberté, plus que partout ailleurs, dans l'amoureux esclavage de Jésus en Marie. Mais c'est la foi et non la nature, qui sait l'y découvrir : « La vérité vous

rendra libres », a dit le Sauveur : *Veritas liberabit vos* (Joan. VIII, 32); et Il a ajouté : « Cette vérité, c'est Moi. » *Ego sum... Veritas.* (Joan. XIV, 6.) Nous attacher à Lui par le lien qui l'a attiré jusqu'à nous, nous constituer en Marie ses esclaves d'amour, c'est nous unir étroitement à la Vérité, c'est trouver la liberté.

On ne saurait certes trop le répéter aux esprits encore prévenus contre cette dévotion : autant l'esclavage de contrainte est dégradant pour la dignité humaine et peu conforme à l'esprit de l'Evangile, autant l'esclavage d'amour à l'égard de Notre-Seigneur et de sa Très Sainte Mère est propre à dilater le cœur dans la sainte liberté des enfants de Dieu, à l'affranchir des liens terrestres, à élever l'âme, enfin, jusqu'à l'union divine. La nature ne saurait y porter, mais la raison ne saurait y contredire ; car cette voie de perfection est fondée sur une tendance innée du cœur humain : nous sommes faits pour aimer, l'amour est toujours pour nous une servitude; tout cœur est plus ou moins esclave par ce seul fait qu'il aime : il met son bonheur à se forger des chaînes. Dès lors, que peut-il y avoir de suspect dans l'acte d'une âme qui se rend captive du pur amour de Marie, afin de se libérer plus facilement de la tyrannie des affections déréglées, et de s'établir plus solidement dans l'amoureuse dépendance de Jésus-Christ ?

Mais non seulement cet acte est parfaitement conforme à la raison et à la foi, il a en outre son principe dans la divine charité : le pur amour de Marie, qui le détermine, n'est qu'une forme du pur amour de Dieu : aimer Marie pour les amabilités souveraines que Dieu a mises en Elle, c'est aimer, en cette Vierge bénie, Dieu souverainement aimable. Ainsi, Dieu lui-même nous attire à son pur amour par les perfections qu'Il a mises en Marie : c'est là un de ces charmes mystérieux dont Il parle dans le prophète Osée, et par lesquels Il sait gagner le cœur des enfants d'Adam et les rendre captifs de la charité : *In funiculis Adam traham eos, in vinculis charitatis.* (Os. IX, 4.) Se consacrer totalement à Marie par le motif du pur amour de cette divine Mère, c'est donc faire acte d'éminente charité. Or, la charité est la vertu surnaturelle par excellence : l'Esprit Saint en est l'auteur; d'où il faut conclure qu'on ne saurait attribuer qu'au souffle divin l'attrait qu'éprouvent tant d'âmes d'élite pour le filial servage de Marie. Le Saint-Père lui-

même a tenu à faire inscrire son nom sur les registres de l'Archiconfrérie de Marie, Reine des cœurs. Un exemple venu de si haut n'est-il pas plus que suffisant pour faire tomber toutes les préventions ?

Mais quelles peuvent bien être les vues de la Providence, dans la vulgarisation, à notre époque, d'une forme si parfaite, si intérieure, de la dévotion à la Sainte Vierge ?

Je crois trouver la réponse à cette question dans la nécessité de préparer et de hâter l'avènement du règne du Sacré Cœur.

C'est une espérance assez générale aujourd'hui dans l'Eglise, que bientôt arrivera un règne de Notre-Seigneur, plus étendu, plus complet, plus glorieux, et surtout plus intérieur dans l'ensemble des âmes chrétiennes, qu'il n'a jusqu'ici existé sur la terre. Les prophètes ont célébré en termes grandioses le règne du Messie : ils ont entendu son Père lui donner les nations en héritage ; ils l'ont vu étendant sa domination de l'Orient au couchant et jusqu'aux extrémités de la terre ; ils l'ont contemplé dans l'éclat de sa puissance, recevant les adorations de tous les rois et de tous les peuples. Lui-même a prédit qu'Il attirerait tout à Lui, que les brebis étrangères à son bercail entendraient sa voix, qu'elles se réuniraient à celles qui déjà le connaissent, que toutes ensemble, enfin, ne formeraient qu'un seul troupeau dont Il serait l'unique Pasteur.

La chrétienté du moyen âge a-t-elle pleinement réalisé ces magnifiques prophéties ? Je ne le crois pas ; et voilà pourquoi j'attends, pour l'Eglise, une époque plus glorieuse, plus prospère (d'une prospérité spirituelle avant tout) que toutes celles qu'elle a traversées jusqu'à ce jour. Notre-Seigneur sera alors plus connu, plus solidement aimé, plus parfaitement honoré, surtout en son sacrement d'amour, qu'Il ne l'a encore été ici-bas.

Je salue de loin cet âge de consolation, et je l'appelle le Règne du Sacré Cœur, parce qu'il m'apparaît comme le triomphe de l'amour du Rédempteur et la réalisation universelle des admirables promesses que Lui-même a faites à la bienheureuse Marguerite-Marie. La consécration du genre humain au Divin Cœur n'en est-elle pas le présage ? On sait maintenant que Notre-Seigneur lui-même, par l'intermédiaire d'une âme favorisée de communications surnaturelles, a demandé avec instance cette consécration. Comment ne pas voir, dans cette demande, la

manifestation d'un dessein tout miséricordieux ? Et quel peut être ce dessein, si ce n'est celui d'amener tous les peuples, par un suprême effort de tendresse, à sa connaissance et à son amour ?

Mais ici nous nous trouvons en présence de deux lois générales de la Providence, dans l'ordre surnaturel : la première, c'est que les grands effets de miséricorde à l'égard du genre humain doivent être désirés, demandés et, en quelque façon, mérités par les justes ; la seconde, c'est qu'aucune de ces faveurs ne nous est octroyée autrement que par Marie : on connaît le texte de saint Bernard : *Sic est voluntas ejus qui totum nos habere voluit per Mariam.*

Combinées ensemble et appliquées à la situation que nous envisageons, ces deux lois nous amènent à la conclusion suivante : il faut que les âmes justes fassent violence au ciel pour obtenir, par leurs supplications et leurs mérites, l'avènement du règne du Sacré Cœur, et leurs vœux seront d'autant plus promptement et pleinement exaucés qu'elles seront plus étroitement unies à Marie dans leurs prières, leurs expiations et toutes leurs œuvres méritoires.

Cette conclusion ne fait-elle pas toucher du doigt la nécessité actuelle de l'éclosion, au sein de l'Eglise, d'une vie toute d'union à Marie ? Or, on n'en saurait douter, la doctrine mariale du Père de Montfort est la semence d'où surgira cette éclosion. Elle a été mise en réserve pour notre époque dans les greniers de la Providence.

L'Eglise, en ce moment, souffre de beaucoup de manières. Les blessures profondes que lui infligent ses ennemis sont visibles pour tout le monde ; mais il est un mal qui n'attire l'attention de personne, et qui n'en est pas moins très douloureux pour l'Epouse de Jésus-Christ : c'est l'affaiblissement de la vie surnaturelle dans un grand nombre de ses membres : les âmes vraiment intérieures sont rares de nos jours. Or, l'Eglise, comme la Sainte Vierge, tire toute sa gloire de sa vie intérieure. *Omnis gloria ejus filiæ regis ab intus* (Ps. XLIV) : elle apparaît plus ou moins richement vêtue aux yeux de son Epoux; elle est plus ou moins féconde dans ses œuvres et plus ou moins forte contre ses ennemis, selon que, dans ses membres en état de grâce, la niveau de la vie intérieure s'élève ou descend. Dans son *Traité de l'Eucharistie*, le cardinal de Lugo, parlant de l'efficacité des

prières que le prêtre dit à l'autel au nom de l'Eglise, fait cette réflexion profonde : *Hæc autem vis et valor augetur pro numero et sanctitate eorum qui actu existunt in gremio Ecclesiæ, quorum omnium nomine loquitur sacerdos.* (Disp. XIX, sect. XII, n° 240.) Ainsi, plus il y a d'âmes intérieures dans l'Eglise, plus les prières que le prêtre récite à l'autel au nom de tous ont d'efficacité. Donc, actuellement, où nous avons tant à obtenir de la divine miséricorde, il faudrait que les âmes intérieures fussent plus nombreuses que jamais, et n'est-ce pas tout le contraire qui a lieu ? Même dans l'exercice du zèle, on se laisse emporter à une activité fébrile et tout extérieure, qui épuise la vie spirituelle. Ne serait-ce pas là une des causes du peu de fruit de notre apostolat ?... La puissance d'intercession d'une âme auprès de Dieu et sa puissance d'action sur les autres âmes sont en proportion du degré d'intensité de sa vie intérieure ; c'est là un axiome dont la *Vie des Saints* est l'éclatante démonstration ; il se vérifie à chaque page de l'histoire de l'Eglise. Du reste, Jésus l'a dit à ses apôtres : *Qui manet in me et ego in eo, hic fert fructum multum* (Joan. XV, 5) : « Celui-là porte beaucoup de fruit, qui demeure en moi et en qui je demeure. » La fécondité n'est donc promise au ministère apostolique qu'à deux conditions réunies : l'une est que Jésus demeure en ses apôtres, l'autre que ceux-ci demeurent en Lui. Or, Jésus demeure en nous par la grâce sanctifiante, et nous demeurons en Lui par la vie intérieure. Si nous ne réalisons qu'une de ces deux conditions, c'est-à-dire si nous nous contentons de l'état de grâce sans la vie intérieure, nous ne pouvons compter sur l'accomplissement de la promesse du Sauveur : notre apostolat sera peu fécond.

D'où il ressort qu'un des plus grands services que nous puissions rendre actuellement à l'Eglise, c'est de nous former nous-mêmes à la vie intérieure, et d'y former les âmes qui nous donnent leur confiance.

Mais la difficulté de cette formation est précisément ce qui en détourne. Les anciennes écoles de spiritualité sont trop fortes pour nos âmes, anémiées par l'atmosphère de naturalisme au milieu de laquelle nous vivons.

Eh bien, voyez combien est mis ici en pleine lumière le caractère providentiel de la dévotion de l'esclavage d'amour : c'est un secret de grâce, préparé pour notre temps, et qui per-

met d'obtenir, d'une façon relativement facile, un résultat qui, autrement, ne serait le fruit que de très longs et très laborieux efforts. Le *Traité de la Vraie Dévotion* ramène toute la vie spirituelle à un acte d'une simplicité enfantine : l'abandon total de soi-même à la Sainte Vierge ; en cela se résume toute la théorie et la pratique de l'ascétisme marial du Père de Montfort. Faire toutes ses actions par Marie, avec Marie, en Marie et pour Marie, c'est tout simplement reproduire, dans nos rapports surnaturels avec la Sainte Vierge, la manière de vivre du petit enfant, qui s'abandonne instinctivement à sa mère.

C'est là, soyez-en sûrs, la meilleure école de dévotion au Sacré Cœur : car la Mère du bel amour y est Maîtresse ; Elle-même apprend à lire à ses enfants dans le livre mystérieux du Cœur de son Fils. Nul n'est apte comme Elle à initier les âmes à la connaissance de l'amour et des douleurs du divin Cœur.

Dans son ouvrage intitulé *Bethléem*, le P. Faber analyse longuement le premier acte d'adoration offert par Marie à son Fils nouveau-né. Puis il fait cette belle et profonde réflexion: « Marie a commencé par cet acte, comme pour les inaugurer officiellement, les dévotions si variées de l'Eglise catholique envers la sainte humanité, telles que celles du Sacré Cœur, du précieux Sang... et les autres. Non seulement elle les a commencées en devançant les intentions amoureuses des saints, mais Elle a surpassé tout ce que les saints ont fait dans chacune en particulier. Cet acte d'adoration est encore vivant dans l'Eglise à l'heure qu'il est : il se répète journellement dans les âmes pieuses, qu'il inspire ; il guide le sentiment des fidèles. »

Ces paroles d'un si grand maître de la vie spirituelle ne nous laissent aucun doute sur l'efficacité de l'action intérieure de la Sainte Vierge, pour former les âmes à la dévotion au Sacré Cœur. De fait, celles qui se livrent sans résistance à son esprit se sentent de plus en plus attirées vers le Cœur de Jésus : elles comprennent mieux son amour et ses douleurs ; souvent, enfin, l'esprit de réparation et d'immolation se développe en elles au point de faire de leur vie un holocauste continuellement offert au Cœur de Jésus, sur l'autel du Cœur de Marie.

Aussi est-ce ma conviction, le bienheureux Grignion de Montfort a reçu au ciel, pour notre époque, une mission spéciale, corrélative à celle de la bienheureuse Marguerite-Marie : coïncidence frappante, il est venu au monde en 1673, l'année même

où Jésus manifesta pour la première fois à la Vierge de Paray les desseins amoureux de son Cœur à l'égard des hommes. En même temps qu'Il révélait à l'humble Fille de la Visitation son intention d'attirer à Lui tous les cœurs par un suprême effort d'amour, le Sauveur suscitait au sein de son Eglise un grand serviteur de sa Mère pour préparer, par un règne tout intérieur de cette douce Souveraine dans les âmes, l'avènement du règne de son Cœur sur le monde.

Deux siècles se sont écoulés depuis celui qui a vu naître Marguerite-Marie et Montfort. A distance, on est mieux pour embrasser du regard une vue d'ensemble. Après les développements qu'ont pris dans l'Eglise d'une part la dévotion au Sacré Cœur, de l'autre la dévotion de l'esclavage d'amour, il est facile de constater que la double mission de la Vierge de Paray et de l'auteur du *Traité de la Vraie Dévotion* converge vers un but unique : opérer dans les âmes un renouvellement de vie intérieure, dont le règne eucharistique et social du Sacré Cœur sera le splendide épanouissement.

II

De ces considérations découle pour nous un devoir : il nous faut correspondre aux vues de la Providence, en propageant parmi les fidèles la dévotion de l'esclavage d'amour.

L'important, avant tout, est de nous bien pénétrer nous-mêmes de la grande et belle doctrine qui en est le fondement, et de saisir sa liaison intime avec les principaux dogmes de notre foi. Lisons et relisons le *Traité de la Vraie Dévotion*, le *Secret de Marie* et l'ouvrage du P. Lhoumeau, *la Vie spirituelle à l'école du bienheureux Grignion de Montfort*. Approfondissons dans nos études la théologie mariale. La bouche parle de l'abondance du cœur. Si le nôtre est rempli de l'amour de Marie, nous ne laisserons passer aucune occasion de prêcher ses grandeurs et sa tendresse, et de presser les âmes de venir se placer sous le joug si suave de son filial servage. A chacune de ses fêtes nous rappellerons sa parfaite dévotion, en l'envisageant tantôt sous un aspect, tantôt sous un autre. Bien plus, soit que nous traitions du dogme, soit que nous prêchions la morale ou que nous commentions l'Evangile, nous aimerons à faire ressortir les rapports saisissants qui rattachent cette dévotion aux vérités fondamentales du christianisme, et l'influence salutaire qu'elle est

appelée à exercer dans la pratique de tous les devoirs de la vie chrétienne. Nous ne lasserons jamais les fidèles en leur parlant de leur Mère ; le cœur, du reste, sait redire toujours la même chose sans jamais se répéter : une parole vraiment apostolique est toujours ancienne et toujours nouvelle. D'ailleurs, pourquoi craindre de nous répéter ? Saint Jean a formé une génération de chrétiens en redisant chaque jour : « Mes petits enfants, aimez-vous les uns les autres. » Et nos adversaires, n'est-ce pas en répétant sur tous les tons : « Le cléricalisme, voilà l'ennemi ! » qu'ils ont fait de nous la bête noire du peuple ?

Ce que je dis de la prédication, je le dis aussi du catéchisme. Dans une série d'articles publiés par les *Etudes ecclésiastiques* (octobre 1902-janvier 1903), j'ai montré l'importance et la facilité de la formation de l'enfance à la dévotion de la Sainte Vierge, dans les catéchismes. J'en résume ici les grandes lignes : faire inscrire les enfants, avec leur consentement, d'ailleurs très facile à obtenir, dans quelqu'une des Archiconfréries de la Sainte Vierge qui reçoivent des associés de tout âge, telles l'Archiconfrérie de Notre Dame des Victoires et celle de Notre Dame du Perpétuel-Secours ; ne laisser passer aucun catéchisme sans raconter quelque trait saisissant de la protection de Marie ; marialiser l'enseignement du catéchisme : avec l'intelligence du cœur, nous saurons découvrir Marie partout, et ce sera une joie pour nous de rappeler sans cesse son souvenir aux enfants. Depuis la leçon préliminaire, dans laquelle nous pouvons montrer que, parmi les prérogatives du chrétien, une des plus précieuses est d'avoir la Sainte Vierge pour Mère, jusqu'au chapitre du mariage, où nous avons à la proposer comme modèle de l'épouse et de la mère chrétienne, est-il un seul point de doctrine qui ne puisse nous fournir l'occasion de parler de Marie ? Ainsi, tout imprégné du parfum de la Sainte Vierge, notre enseignement possédera une vertu secrète pour attirer au bien le cœur de nos jeunes auditeurs. L'amour de Marie les rendra pratiquement esclaves de cette douce Maîtresse, avant que nous leur ayons expliqué la théorie de sa parfaite dévotion.

Du catéchisme, je passe au confessionnal. Là, plus que partout ailleurs, notre apostolat marial sera facile et fructueux. Telle âme lutte contre des habitudes vicieuses dont elle n'a pu encore se défaire ; telle autre retombe sans cesse dans le découragement après ses fautes de fragilité ; celle-ci est tourmentée

par des scrupules toujours renaissants, et celle-là est sujette à des illusions dangereuses : aux unes et aux autres conseillons avec insistance, comme un remède ou un préservatif souverain, la donation pleine et entière d'elles-mêmes à Marie, et chaque fois qu'elles reviennent au confessionnal, inculquons-leur fortement la doctrine de saint Bernard, qui est aussi celle du bienheureux Grignion de Montfort : (*Mariam*) *ipsan sequens non devias ; ipsam rogans non desperas ; ipsam cogitans non erras ; ipsa tenente non corruis ; ipsa protegente non metuis ; ipsa duce non fatigaris ; ipsa propitia pervenis.*

A ces différentes formes d'apostolat inhérentes à notre ministère, il sera très utile d'ajouter la diffusion, parmi les fidèles, des écrits du Père de Montfort, surtout du *Secret de Marie*. De simples imprimés peuvent contribuer à faire connaître la dévotion de l'Esclavage d'amour. C'est ainsi que, moi-même, j'en ai reçu, il y a vingt ans, la première notion. Un feuillet de quatre pages a suffi pour conquérir mon âme au filial servage de Marie ; la doctrine condensée dans ces quelques lignes par la piété du saint prêtre qui les avait écrites, fut dès lors le fondement de ma vie spirituelle. Désirant faire part à d'autres du fruit que j'en ai retiré, j'ai publié tout dernièrement deux petites feuilles intitulées, l'une : *Ma méditation du Samedi ;* l'autre : *Ma préparation à la Sainte Messe* (1). Je les propose à mes confrères. Puissent-elles, ainsi que ce rapport, avoir pour résultat de donner à la Sainte Vierge quelques fidèles et fervents esclaves d'amour, qui la dédommagent, par leur constance et leur zèle, de toutes mes infidélités et lâchetés, et m'obtiennent, par leurs prières, la grâce de persévérer jusqu'à la mort dans l'amoureux esclavage de cette douce Maîtresse !

P. Blanc,
Chanoine de Versailles, aumônier des Dominicaines de Béthanie, à Viry-Châtillon (Seine-et-Oise).

---

(1) Ces feuilles se vendent à la librairie de la Sainte-Famille, rue Servandoni, 11, Paris. On peut aussi se les procurer au bureau des *Etudes ecclésiastiques*, rue Nicolo, 25, et au bureau du *Règne de Jésus par Marie*, à Saint-Laurent-sur-Sèvre (Vendée). — Prix : *Ma méditation du Samedi*, la douzaine, 0 fr. 50 ; le cent, 2 fr. 50. — *Ma préparation à la Sainte Messe*, la douzaine, 0 fr. 25 ; le cent, 1 fr. 25.

XV

LE SAINT ESCLAVAGE DE MARIE
ET LA DEVOTION AU SACRE CŒUR

Jésus-Christ a régné par sa croix sur les siècles passés ; il veut régner sur les siècles futurs par son cœur uni à la croix ; son cœur doit même servir comme de piédestal à la croix. La grande voix de Léon XIII l'a proclamé en ces termes : « Aujourd'hui, le Sauveur associe au gage antique de notre salut un autre emblème béni et divin, c'est son Cœur très sacré, sur lequel se dresse la croix et qui brille d'un magnifique éclat au milieu des flammes. »

C'est ce que l'on est convenu d'appeler le Nouveau Règne du Sauveur.

Ce règne nouveau du Rédempteur par son Sacré Cœur est annoncé en termes formels par la bienheureuse Marguerite-Marie. A la vérité, avant la Bienheureuse, la dévotion au Sacré Cœur n'avait pas été complètement ignorée ; dès l'origine de l'Eglise, le divin Cœur fut connu et honoré par des âmes privilégiées qui en avaient retiré un grand fruit ; peu de temps encore avant les révélations de Paray-le-Monial, le P. Jean Eudes (1601-1680) avait eu la gloire de prêcher la dévotion aux Sacrés Cœurs de Jésus et de Marie, mieux encore, de faire établir une fête en leur honneur. Mais à la vierge de Paray devait revenir la mission de rendre la dévotion au Sacré Cœur intelligible et accessible à tout le peuple chrétien, de la faire accepter officiellement par l'Eglise, d'en indiquer l'objet et la fin, en même temps que d'en faire connaître les pratiques et les fruits ; à elle encore la mission d'affirmer que Jésus par son divin Cœur devait établir son empire sur les cœurs des individus, au sein des familles, dans les palais des grands et sur les nations.

Cependant, prenons-y garde, ce n'est pas à l'improviste que Jésus révéla son Cœur à Marguerite-Marie ; bien au contraire, il voulut qu'elle fût préparée à recevoir ses confidences et le soin de cette préparation fut confié à la Très Sainte Vierge par Notre-Seigneur lui-même.

***

Née le 22 juillet 1647, à Lauthecour, hameau de Verosvres, dans la province du Charollais, Marguerite eut une tendre dévotion à la Mère de Dieu, à laquelle elle se consacra en qualité d'esclave dès que son intelligence s'ouvrit. Comme elle en avait reçu la mission de son divin Fils, Marie s'occupa directement de façonner l'âme de l'enfant, suivant les desseins du Sauveur ; c'est pourquoi Marguerite faisait alors plus particulièrement ses actions par Marie, avec Marie, en Marie, afin qu'elles fussent plus dignes de Jésus, qu'elle aimait déjà tant ! La Vierge se comporta si bien dans l'accomplissement de sa tâche d'éducatrice que Notre-Seigneur put de très bonne heure se faire à son tour le directeur de Marguerite, sans la soustraire toutefois à l'influence discrète de Marie.

Le 20 juin 1671, Marguerite, guidée par la main maternelle de la Reine du ciel, s'enferma au monastère de la Visitation Sainte-Marie, de Paray-le-Monial. C'est là que l'attendaient les plus précieuses faveurs. Vers la fin de 1673, le divin Cœur commença de se révéler à Marguerite-Marie, pour ne plus arrêter le cours de ses manifestations. Chose digne de remarque, en même temps qu'il lui révélait les secrets de son Cœur, le divin Maître prit soin de développer avec une intensité de plus en plus grande le culte de Marguerite-Marie envers la Vierge des vierges et de lui découvrir le rôle que Marie avait rempli déjà ou devait encore remplir dans la diffusion de la dévotion au Sacré Cœur ; il en fut ainsi jusqu'à la mort de la sainte religieuse, qui arriva le 17 octobre 1690.

Mais revenons à la vocation spéciale de Marguerite-Marie par rapport au Sacré Cœur et essayons de comprendre en quoi consiste cette dévotion.

Qu'est-ce que le Sauveur prétendait obtenir de sa confidente en se révélant à elle ? — Le Sauveur lui proposait d'honorer son cœur de chair, son cœur qui sur la terre battait dans sa poitrine comme le nôtre et qui vit encore dans le ciel et dans la sainte Eucharistie, par conséquent son cœur physique, réel, vivant, palpitant, animé, non séparé de l'Humanité sainte, mais, au contraire, inséparablement uni à elle et par là même à la personne du Verbe.

Pourquoi le divin Maître demandait-il à la Bienheureuse des hommages pour son cœur plutôt que pour une autre partie de

son corps ? Parce que ce mot : « cœur », évoque, exprime chez tout le monde une idée, l'idée de l'amour. Evocation très juste « à cause de la liaison sensible et sentie des mouvements de l'amour avec les mouvements du cœur : correspondance si étroite que, de ces deux choses, les hommes n'en ont fait pour ainsi dire qu'une dans le langage ordinaire (1) ». Aussi le cœur est-il unanimement regardé comme l'emblème de l'amour.

La vue du divin Cœur était donc bien faite pour éveiller en Marguerite-Marie le souvenir de tout l'amour contenu en Jésus, son amour divin et son amour humain ; car, il ne faut pas l'oublier, le Sacré Cœur de Jésus, en tout semblable au nôtre, palpitait sensiblement dans sa poitrine d'une façon ineffable sous les impressions que son double amour divin et humain lui procurait soit à l'égard de Dieu son Père, soit à l'égard des hommes. Par conséquent, c'était, en premier lieu, pour rappeler à Marguerite-Marie son amour total que Jésus voulait la voir regarder et honorer son Cœur en même temps que pour l'*exciter à lui rendre amour pour amour*.

Afin de donner un aliment certain aux méditations de sa confidente et aux souvenirs que la vue du divin Cœur devait réveiller en elle, le Sauveur lui marqua les témoignages d'amour qu'elle devait plus particulièrement considérer et que l'Eglise a résumés en ceux-ci : l'Incarnation, les souffrances de la douloureuse Passion, la mort sur la croix et l'*institution de l'Eucharistie*, qui perpétue au milieu des hommes la présence du Sauveur ; tous ces témoignages d'amour devaient provoquer dans l'âme de Marguerite-Marie un retour de *reconnaissante dilection*. — *La reconnaissance*, telle était donc le second sentiment que Jésus désirait voir dans l'âme de la sainte Visitandine.

Mais qui ne sait que les hommes accueillent trop souvent avec ingratitude l'amour que le Sauveur leur porte ! La contemplation du divin Cœur devait avoir pour résultat d'attirer l'attention de Marguerite-Marie sur les douleurs dont une semblable conduite l'accable; car personne n'ignore que les mouvements du cœur, que nous avons vus, tout à l'heure, naturellement soumis à l'empire de l'amour, sont bien différents, suivant que l'amour trouve dans la personne aimée de la correspondance, de l'indifférence ou du mépris. La considération de dou-

(1) *La Dévotion au Sacré Cœur*, Tesnière, p. 148.

leurs si profondes et si intimes appelait la *réparation*, troisième acte de la dévotion au Sacré Cœur. Là aussi, on trouve une pénible gradation. Le Sauveur insistait sur les douleurs que lui cause l'indigne conduite des hommes en général, particulièrement des chrétiens, plus spécialement encore des âmes qui lui sont consacrées, vis-à-vis du sacrement de l'Eucharistie, appelé par Lui ce qu'il est si bien, en réalité, le sacrement de l'amour ; aussi demandait-il à Marguerite-Marie des réparations propres à lui faire oublier et pardonner de tels outrages.

Afin de ne rien laisser à l'arbitraire, le Sauveur daigna révéler à sa servante les actes extérieurs du culte qu'elle devait rendre à son Cœur et l'ensemble des exercices de religion qu'elle devait adopter pour répondre au triple devoir de l'amour, de la reconnaissance et de la réparation ; enfin, le divin Maître lui enseigna les pratiques intérieures de ce culte et comment, sans quitter Marie et tout en faisant ses actions par elle, avec elle, en elle et pour elle, elle les devait faire également toutes par le Sacré Cœur, avec le Sacré Cœur, dans le Sacré Cœur et pour le Sacré Cœur.

Mais toutes ces lumières, ces révélations et ces grâces dont Marguerite-Marie fut favorisée, n'étaient pas destinées à être cachées dans le silence de son âme. Le Sauveur ne l'avait faite la confidente de son Sacré Cœur que pour l'instituer l'apôtre de ce même cœur; elle sut, à n'en pouvoir douter, « que toutes les grâces qu'elle recevait ne lui étaient données qu'en faveur d'autres personnes pour la gloire du Sacré Cœur ».

Aussi s'employa-t-elle avec humilité sans doute, mais avec force et persévérance, à correspondre à toutes les vues de son divin Epoux. Pressée par l'obéissance, c'est dans ce but qu'elle enseigna en termes précis ce que le Seigneur lui avait fait connaître par rapport à l'avènement de son nouveau Règne et sur l'objet, les motifs et les fruits de la dévotion au Sacré Cœur.

Quant à la dévotion à la Reine du ciel, Marguerite-Marie ne s'en fit pas positivement l'apôtre ; cette seconde mission eût nui à la première en lui enlevant de son relief ; néanmoins, la vie de Marguerite-Marie, ses visions, ses conseils nous font suffisamment comprendre l'importance qu'elle attachait et qu'on doit attacher à la dévotion, même à telle dévotion à la Mère de Dieu pour préparer l'avènement du règne du Sacré Cœur dans chacune des âmes et dans le monde. A un autre, qui a nom

Louis-Marie Grignion de Montfort, était réservé d'être, à ce sujet, le porte-parole de Dieu et le propagateur d'une forme de dévotion à Marie identique à celle que nous savons avoir été pratiquée par la Bienheureuse, sur l'ordre même du Sauveur, et admirablement apte à former les âmes encore plongées dans l'enfance spirituelle à la plus solide et à la plus vraie dévotion au divin Cœur, et, pourrait-on dire, pour servir de base à cette dévotion, qui doit nous ouvrir, suivant les affirmations de Marguerite-Marie, tous les trésors d'amour, de grâce, de miséricorde, de sanctification et de salut, renfermés jusque-là dans le Cœur sacré, et nous faire obtenir le *summum* de grâces que nous pouvons souhaiter.

Une chose frappe tous ceux qui réfléchissent à la conduite de Dieu, quand il a le dessein de découvrir au monde ou à une âme le Sauveur Jésus : c'est le rôle assigné à Marie par la Providence dans cette affaire.

Quand Jésus s'est manifesté pour la première fois aux hommes, en la personne de saint Jean-Baptiste, il fit cette merveille par l'entremise de Marie. Quand le Sauveur voulut, dès le berceau de l'Eglise, confier les secrets de son cœur à ses apôtres, il choisit pour dépositaire l'apôtre vierge saint Jean l'Evangéliste, si remarquable par son amour pour Marie qu'il mérita d'en avoir la garde. Dans la suite des siècles, tous les saints personnages qui ont eu des vues sur le divin Cœur et qui l'ont spécialement honoré ont été de grands serviteurs de Marie, spécialement voués à son culte.

Aux âmes qu'il favorisait de ses apparitions, le divin Cœur recommandait la dévotion à sa sainte Mère ; même il leur donnait l'exemple des hommages à lui rendre, comme il se peut lire dans la vie de sainte Gertrude. Nous savons à ce propos ce que fit le Sauveur à l'égard de Marguerite-Marie.

Tant que la dévotion au Sacré Cœur resta le lot des âmes d'élite, la dévotion spéciale à la Sainte Vierge, dite du saint Esclavage, pratiquée par les saints personnages dont nous venons de parler, est caractérisée par ce fait qu'elle consiste à engager les chrétiens « à se donner tout entiers en qualité d'esclaves à Marie et par elle à Jésus, ensuite à faire toute chose par Marie, avec Marie, en Marie et pour Marie. Le but est de rendre une âme intérieurement dépendante et esclave de la Très

Sainte Vierge et de Jésus par elle (1)». Cette dévotion, dis-je, fut également peu connue, peu pratiquée et resta l'apanage de quelques privilégiés ; mais, quand approcha le temps où le divin Cœur devait se manifester à tous les hommes, Dieu voulut que la dévotion au saint Esclavage se répandît non seulement dans les cloîtres, mais même parmi le peuple. Les provinces ou les nations qui adoptèrent cette forme de dévotion envers Marie se firent remarquer par leur empressement à honorer le Cœur de Jésus.

Cependant, malgré tout, la dévotion du « saint Esclavage », pas plus que la dévotion au Sacré Cœur, avant les révélations de Paray, n'avait une formule assez simple pour être comprise par la foule ; c'est alors que Dieu, pour combler cette lacune, envoya à la terre son serviteur Louis-Marie Grignion de Montfort, né à Montfort-sur-Meu, au diocèse de Rennes, le 31 janvier 1673, un an et demi environ après l'entrée de Marguerite-Marie au couvent et près d'un an avant les apparitions du divin Cœur.

L'enfance et la jeunesse de Montfort furent très édifiantes; déjà le jeune gentilhomme manifestait un amour immense envers Marie et son divin Fils. A l'âge de douze ans, il fut envoyé au collège des jésuites de Rennes. Le P. de la Colombière venait de mourir (1682); la lecture du livre de sa retraite avait soulevé le voile derrière lequel s'était abritée la modestie de Marguerite-Marie ; la dévotion au Sacré Cœur, mise à jour par ce livre, avait été acceptée avec empressement par les Pères de la Compagnie de Jésus qui mettaient un grand zèle à l'inculquer à leurs élèves; Montfort recueillit précieusement de tels enseignements. Il avait dix-sept ans quand Marguerite-Marie mourut.

Ordonné prêtre à Paris le 5 juin 1700, Louis-Marie alla à Rome en 1706 ; le 6 juin de cette même année, il vit le Pape Clément XI, qui lui ordonna de raviver partout, en France, l'esprit du christianisme, en faisant renouveler les promesses du baptême, à quoi le saint missionnaire s'employa, tout en promouvant autant qu'il put, avec la dévotion au Rosaire, celle du saint Esclavage, qu'il précisa, qu'il présenta comme une parfaite rénovation des promesses baptismales et qu'il considérait comme la pratique la plus capable d'honorer parfaitement Marie et, par Marie, Jésus.

---

(1) *Secret de Marie*, p. 54.

D'ailleurs, on ne peut assez admirer combien ce grand serviteur de Marie fut uni à Jésus et à son Sacré Cœur ; la lecture de ses poésies aide à comprendre jusqu'où il poussait cette dévotion, en même temps qu'elle nous montre combien il en avait saisi pleinement la pensée et la pratique. Attentif à s'unir par Marie au divin Cœur, il faisait également toute chose avec Marie et avec le Sacré Cœur, en Marie et dans le Sacré Cœur, pour Marie et pour le Sacré Cœur. Quoi d'étonnant ? — Peut-on séparer ces cœurs ? — Peut-on vraiment aimer l'un sans aimer l'autre ? Puisque, de Marie,

> Du sang de son cœur tout de flamme
> Le cœur de Jésus est formé,
> Ils n'ont qu'un cœur, ils n'ont qu'une âme :
> L'un en l'autre doit être aimé (1).

Les révélations de Paray étaient si connues au Bienheureux qu'il composa en l'honneur du Sacré Cœur des cantiques, où il reproduit très clairement les promesses particulières et nationales de la dévotion au Sacré Cœur; il félicita même dans une épître l'Institut de la Visitation du choix que Dieu en avait fait pour révéler son Cœur au monde. En un mot, l'apôtre du saint Esclavage de Marie fut aussi l'apôtre du Sacré Cœur; mais ce dernier apostolat n'est pas aussi caractérisé chez lui que le premier.

Néanmoins, nous ne devons pas nous en tenir là ; pour bien déterminer la mission de Montfort en face de celle de la bienheureuse Marguerite-Marie et pour saisir les liens qu'elles ont entre elles, trois points sont à établir :

1° Le bienheureux de Montfort est le précurseur de la dévotion au Sacré Cœur et, de ce chef, sa mission peut être comparée à celle de Jean-Baptiste par rapport au Sauveur ;

2° Le P. de Montfort annonce un second avènement du Sauveur ; or ce second avènement s'identifie avec le règne du Sacré Cœur prédit par la bienheureuse Marguerite-Marie :

3° La Très Sainte Vierge doit préparer ce second avènement du Sauveur.

Qu'il y ait des rapports entre la mission de Jean-Baptiste et celle de Montfort, cela se voit aisément.

On le sait, Dieu ne fait rien de grand sans préparation; c'est

---

(1) *Cantiques de Montfort*, p. 218.

modèle d'austérité, le précurseur par excellence, Jean-Batiste, pourquoi devant le Messie il envoya un ange de la terre, un qui vint dire aux hommes : « Le royaume de Dieu approche ; préparez les voies du Seigneur, rendez droits ses sentiers (1). »

En même temps, le héraut de Dieu eut mission d'apprendre à ses contemporains comment ils devaient répondre à l'invitation qui leur était faite ; c'est pourquoi Jean-Baptiste ne cessait de dire : « Faites pénitence (2). »

Pour amener ses auditeurs à cette dure pratique et pour les préparer à accepter l'idée d'un autre baptême plus parfait et aussi afin de les mettre en mesure de recevoir dignement plus tard le baptême du Christ, le précurseur conférait sur les bords du Jourdain ce qu'il appelait « le baptême de la pénitence (3) », rite symbolique de la purification opérée dans l'âme par la pratique de la vertu qu'il prêchait.

Or, ce baptême, tout imparfait qu'il était, devait recevoir une magnifique consécration par l'humilité avec laquelle Notre-Seigneur voulut s'y soumettre.

Enfin, le fils de Zacharie et d'Elisabeth, à l'occasion du baptême de la pénitence, avait la facilité bien consolante pour lui de manifester le Messie à ses auditeurs ; il disait de Jésus, en le montrant à ses disciples : « Celui-ci est le Fils de Dieu (4) », ou encore : « Voici l'Agneau de Dieu (5). »

Devant le Sauveur, qui devait manifester son cœur aux chrétiens refroidis pour les réchauffer, Dieu envoya comme un second précurseur en la personne de Montfort. Non pas un précurseur en ce sens qu'avant la bienheureuse Marguerite-Marie, Montfort connut et prêcha la dévotion au Sacré Cœur, puisque, par rapport à cette dévotion, le bienheureux de Montfort ne fut que le disciple de la bienheureuse Marguerite-Marie, mais précurseur en ce sens qu'il indiqua clairement comment doit être préparé le second avènement de Jésus, que nous identifions avec son avènement par son Cœur sacré.

Comme Jean-Baptiste, notre Bienheureux vint donc dire aux hommes : « Le nouveau royaume de Dieu approche ; pré-

(1) Matth. III, 2, 3.
(2) Matth. III, 2.
(3) Luc III, 3.
(4) Jean I, 34.
(5) Jean I, 29.

parez les voies du Seigneur; enlevez les obstacles qui empêcheraient sa venue. » Afin de faire réaliser ce programme, le second précurseur prêche à son tour la pénitence, mais en la revêtant d'un attrait nouveau, en lui donnant un charme inconnu et gros de conséquences.

Aussi, a-t-il une sorte de baptême qu'on pourrait appeler non pas seulement le « baptême de la pénitence », mais « le baptême de Marie ». Jusque-là, les chrétiens avaient bien usé déjà de l'intercession de la bienheureuse Vierge; le saint missionnaire le reconnaît et le proclame hautement; mais il prétend que les enfants de Dieu — à part quelques heureuses exceptions — n'avaient pas tiré de la Mère de Dieu et des hommes tous les fruits qu'une dévotion plus complète envers elle pouvait leur procurer, et il vient précisément proposer un moyen infaillible pour obtenir de la Vierge immaculée toutes les grâces et tous les secours que son cœur maternel désire ardemment nous obtenir et nous dispenser. Le Bienheureux affirme que les chrétiens qui accepteront « le baptême de Marie » arriveront plus rapidement et plus sûrement que par n'importe quel autre moyen, à implanter dans leur cœur le nouveau règne du Sauveur.

Il ne manque pas non plus de faire remarquer que le Fils de Dieu a reçu ce baptême, puisqu'il s'est fait chair pour notre salut, « en Marie et par Marie. A votre tour, dit-il, procurez votre salut en devenant des dieux en Marie et par Marie, c'est-à-dire en vous laissant par elle changer en Jésus-Christ (1). »

Enfin, c'est Notre-Seigneur que le bienheureux de Montfort désigne à ses disciples comme terme et but final de leurs recherches. Il le leur montre en se servant d'expressions qui énoncent d'une manière frappante ce qui compose l'objet spirituel de la dévotion au Sacré Cœur. « Celui-ci, dit-il, est la sagesse éternelle qui, pour témoigner plus sensiblement son amour aux hommes, est allée jusqu'à se faire homme, jusqu'à devenir enfant, jusqu'à mourir pour eux sur la croix... et, pour demeurer avec l'homme jusqu'à la fin des siècles, il a imaginé l'invention amoureuse de l'Eucharistie (2). »

---

(1) *Vraie Dévotion*, p. 198.

(2) *Amour de la divine Sagesse*, pp. 80, 81.

De plus, le bienheureux de Montfort ne montre pas seulement le Sauveur sur la croix, mais avec la croix « qu'il a mise au milieu de son cœur pour y dominer (1) ».

Cela dit, pouvons-nous légitimement avancer que le règne du Sacré Cœur, annoncé par la bienheureuse Marguerite-Marie, correspond au deuxième avènement du Sauveur prédit par le bienheureux de Montfort ? Lisons et comparons.

Chargée par Notre-Seigneur de découvrir aux hommes la dévotion au Sacré Cœur, Marguerite-Marie déclare d'abord que ce culte est une *nouvelle manifestation* de notre *Unique Médiateur :* « Il me semble, dit-elle, que le grand désir de Notre-Seigneur est que son Sacré Cœur soit honoré par quelque hommage particulier, afin de *renouveler* dans les âmes les effets de sa Rédemption, en faisant de ce cœur comme un *second Médiateur* entre Dieu et les hommes (2). »

Elle nous apprend ensuite très explicitement qu'en cette nouvelle manifestation du Sauveur doit consister le second règne de Jésus sur la terre : « Il ne veut établir son *nouveau règne* parmi nous que pour nous accorder plus abondamment ses grandes miséricordes et ses précieuses grâces de salut (3). »

Ce second règne du divin Maître arrivera certainement, et il sera glorieux; la Bienheureuse ne cesse de dire dans ses lettres : « *Le Sacré Cœur régnera.* » « *Il régnera*, assure-t-elle, *malgré tous ceux qui voudront s'y opposer, et Satan demeurera confus avec tous ses adhérents* (4). »

Le divin Cœur sera honoré par les puissants de ce monde : « Le Sacré Cœur veut établir son règne dans les cœurs des grands et des rois de la terre ; il veut que son image soit exposée dans leurs palais, gravée dans leurs armes et peinte dans leurs étendards (5). »

La caractéristique de ce règne sera d'être « *le règne du pur amour* ». L'adorable Cœur de Jésus, écrit l'humble Visitandine, veut établir dans tous les cœurs le *règne de son pur amour*, en ruinant et détruisant celui de Satan (6).

---

(1) *Amour de la divine Sagesse*, p. 164.
(2) *Vie de la bienheureuse Marguerite-Marie*, par les Contemporaines, II, p. 84.
(3) *Id.*, p. 222.
(4) *Id.*, p. 241.
(5) *Id.*, p. 200, citation faite quant au sens.
(6) *Id.*, p. 241.

Enfin, elle affirme que Jésus amènera son triomphe par *la douceur et la véhémence de son amour*. « Je suis convaincu que le Sacré Cœur ne veut établir son règne que par *la douceur et la suavité de son amour*, et non par les rigueurs de sa justice(1)...» Cette dévotion ne veut pas être forcée ; Jésus veut s'insinuer... dans les cœurs *par la suave onction de sa charité*, à la façon d'une huile ou plutôt d'un baume précieux dont l'odeur et la liqueur se répandent doucement (2).

« Il faut que tout se passe *doucement et suavement*, quoique *fortement et diligemment*, suivant les moyens qu'il nous en fournira (3). »

Passons maintenant aux intuitions et aux affirmations du bienheureux de Montfort; nous verrons qu'elles répondent mot pour mot aux vues de Marguerite-Marie.

En effet, le P. de Montfort parle dans ses ouvrages d'un « *second avènement* de Jésus-Christ (4) ». Il annonce que le Sauveur « viendra une seconde fois, mais non de la même manière que la première (5) ».

La différence qu'il y aura, affirme-t-il, « entre la première et la dernière venue, c'est que la première a été secrète et cachée, et que la *seconde sera glorieuse et éclatante* (6) ».

Puis il demande à Dieu : « Quand sera-ce que viendra ce déluge de feu *du pur amour*, que vous devez allumer sur toute la terre et *d'une manière si douce et si véhémente* que toutes les nations, les Turcs, les idolâtres, les Juifs même, en brûleront et se convertiront ? » Et il ajoute, sous forme de prière : « Que ce *feu divin* que Jésus-Christ est venu apporter sur la terre *soit allumé avant que vous allumiez celui de votre colère qui réduira tout en cendre* (7). »

« Savoir comment cela se fera, et quand cela se fera, qui le sait ? Mais je sais bien que Dieu, dont les pensées sont plus éloignées des nôtres que le ciel ne l'est de la terre, viendra dans un temps et de la manière la moins attendue des hommes.

---

(1) *Vie de la bienheureuse Marguerite-Marie*, par les Contemporaines, II, p. 222.
(2) *Id.*, p. 234.
(3) *Id.*, p. 208.
(4) *La Vraie Dévotion*, p. 31.
(5) *Id.*, p. 32, citation d'après le sens.
(6) *Id.*, p. 117.
(7) *Id.*, p. 227.

même les plus savants et les plus intelligents dans l'Ecriture Sainte, qui est fort obscure sur ce sujet (1). »

A l'encontre de ce que nous venons de dire, quelques-uns peuvent objecter que le bienheureux de Montfort ne parle dans ses écrits que du véritable second avènement de Notre-Seigneur, qui aura lieu à la fin du monde, et que ses vues n'ont aucun rapport avec le règne du Sacré Cœur.

Nous répondons d'abord que les paroles du Bienheureux ont cela de commun avec la plupart des prophéties, qu'elles sont obscures et qu'elles peuvent parfaitement, comme certaines prophéties, viser deux événements distincts, mais présentant une certaine analogie.

Le P. de Montfort nous dit donc que Dieu préparera par Marie le second avènement du Sauveur, mais il est certain que le vénérable serviteur de Dieu prévoyait et demandait, avant la destruction et la transformation du monde actuel, un avènement plus glorieux qu'il ne l'avait encore été du divin Maître sur la terre.

Quelques-unes des citations faites plus haut nous semblent corroborer cette assertion, et n'est-ce pas ce qui a engagé Montfort à interpeller ainsi le Sauveur : « N'avez-vous pas montré par avance à quelques-uns de vos amis *une future rénovation de votre Eglise ?* » Quant à la phrase : « Quand sera-ce que viendra *ce déluge de feu du pur amour ?...* » elle nous semble décisive et nous paraît jeter une vive lumière sur l'étendue que le Bienheureux donne à cette expression : « du second avènement de Notre-Seigneur ».

D'autres peuvent trouver étrange que le bienheureux de Montfort, ayant eu connaissance des révélations de Paray et étant donné l'amour qu'il avait pour le Sacré Cœur, n'identifie pas explicitement le règne de Jésus par son Sacré Cœur avec le second règne du Sauveur qu'il prédit si énergiquement, d'autant plus qu'il fait dire au Sacré Cœur dans un de ses cantiques :

J'ouvre ainsi sur la fin du monde
Mes trésors de grâce aux pécheurs.

C'est vrai; mais n'oublions pas que Dieu peut cacher certains de ses desseins à ses amis et leur en révéler d'autres ; ou même

(1) *Secret de Marie*, p. 54.

il peut leur donner certaines vues sur un objet et leur en dissimuler d'autres ; il a ses raisons pour en agir de la sorte ; ou encore il peut leur donner des vues personnelles très claires sans leur inspirer de les transmettre avec la même précision : c'est ce qui est arrivé à la bienheureuse Marguerite-Marie pour la Très Sainte Vierge; c'est ce qui a pu arriver au P. de Montfort à l'égard du Sacré Cœur.

Quoi qu'il en soit, « la conduite que les trois Personnes de la Très Sainte Trinité ont tenue dans l'Incarnation et le premier avènement de Jésus-Christ, elles la gardent tous les jours, d'une manière invisible, dans la sainte Eglise, et la garderont jusqu'à la consommation des siècles, même dans le (tout) dernier avènement de Jésus-Christ (1) »; elles la garderont donc dans l'avènement du règne de Jésus-Christ par son Sacré Cœur.

Ce qui nous le montre — redisons-le au besoin — c'est que la bienheureuse Marguerite-Marie a été préparée par la Vierge des vierges à sa double fonction de confidente et d'apôtre du Sacré Cœur ; c'est que l'humble voyante de Paray insiste sur la nécessité de la dévotion à Marie pour recevoir les grâces mises à notre disposition par la dévotion au Sacré Cœur ; c'est qu'elle a mis tous ses soins non seulement à maintenir, mais encore à développer la dévotion à Marie chez tous ceux qu'elle formait à la dévotion au Sacré Cœur, comme cela se voit, si l'on étudie ses relations avec son frère le Curé du Bois-Sainte-Marie et surtout avec les novices dont elle eut la charge.

On est frappé du soin avec lequel la sainte Maîtresse s'appliquait à faire considérer à ces dernières les dispositions du cœur de Jésus dans le sein de sa Mère et à les encourager à faire leurs actions par Marie, avec Marie, en Marie, pour Marie, afin qu'elles les fissent plus parfaitement par le Sacré Cœur, avec le Sacré Cœur, dans le Sacré Cœur, pour le Sacré Cœur.

Dès lors, il nous paraît important de fixer notre attention sur les paroles suivantes, dans lesquelles Montfort nous assure que le second avènement de Notre-Seigneur doit être préparé par Marie; car, sous quelque forme que le Sauveur se manifeste à nous, « Marie est toujours l'aurore qui précède et découvre le soleil de justice, qui est Jésus-Christ; elle doit être reconnue et aperçue, afin que Jésus-Christ le soit (2). »

---

(1) *La Vraie Dévotion*, p. 13.
(2) *Id.*, p. 31.

Voyons d'abord avec quelle modestie Montfort expose cette idée. « Comme c'est par Marie, écrit-il, que Dieu est venu au monde la première fois, dans l'humiliation et l'anéantissement, ne pourrait-on pas dire aussi que c'est par Marie que Dieu viendra une seconde fois, comme toute l'Eglise l'attend, pour régner partout et pour juger les vivants et les morts (1) ? »

Mais ensuite, plein de son sujet, il ne peut s'empêcher de parler quasi à la façon d'un prophète de ce qu'il comprenait et voyait si clairement. Ecoutons-le : « Le Saint-Esprit, par la bouche des saints Pères, appelle la Sainte Vierge la Porte orientale, par où le grand-prêtre Jésus-Christ entre et sort dans le monde ; il est entré la première fois par elle, et il y viendra la seconde (2) », car, « étant la voie par laquelle Jésus-Christ est venu à nous la première fois, elle le sera encore lorsqu'il viendra la seconde, quoique non pas de la même manière (3). »

Et ailleurs : « Si mon aimable Jésus dans sa gloire vient une seconde fois sur la terre (comme il est certain) pour y régner, il ne choisira point d'autre voie de son voyage que la divine Marie, par laquelle il est si sûrement et si parfaitement venu la première fois. La différence qu'il y aura entre la première et la dernière venue, c'est que la première a été secrète et cachée, et que la seconde sera glorieuse et éclatante, mais toutes deux parfaites, parce que toutes deux seront par Marie. *Hélas ! voici un mystère qu'on nec omprend pas. Hic taceat omnis lingua* (4). »

Quant à nous, cherchons à éclaircir ce mystère et à comprendre pourquoi Notre-Seigneur est inconnu, bien qu'il soit déjà venu par Marie.

Le P. de Montfort nous l'apprend en ces termes : « La divine Marie a été inconnue jusqu'ici, et c'est une des raisons pour lesquelles Jésus-Christ n'est point connu comme il doit l'être. *Si donc, comme il est certain, le règne de Jésus-Christ arrive dans le monde*, ce ne sera qu'une suite nécessaire de la connaissance

---

(1) *Secret*, p. 54. — Ces paroles semblent se rapporter plus à la fin du monde qu'au règne du Sacré Cœur. Mais que l'on prenne la peine de lire tout le contexte, et l'on verra qu'elles se rapportent aussi bien au véritable second avènement de Notre-Seigneur qu'au règne du Sacré Cœur.

(2) *Vraie Dévotion*, p. 200.

(3) *Id.*, p. 32.

(4) *Id.*, p. 116.

et du règne de la Très Sainte Vierge Marie, qui l'a mis au monde la première fois, et le fera éclater la seconde (1). »

Et qui donc révélera Marie ?

« Dans le second avènement de Jésus-Christ, répond le bienheureux de Montfort, Marie doit être connue et révélée par le Saint-Esprit, afin de faire par elle connaître, aimer et servir Jésus-Christ (2). »

Pour atteindre ce double résultat « on doit croire que, sur la fin des temps, et peut-être plus tôt qu'on ne pense, Dieu suscitera de grands hommes remplis du Saint-Esprit et de l'esprit de Marie, par lesquels cette divine Souveraine fera de grandes merveilles dans le monde, pour y détruire le péché et y établir le règne de Jésus-Christ, son Fils, sur celui du monde corrompu ; et c'est par le moyen de cette dévotion à la Sainte Vierge — dite du saint Esclavage — que je ne fais que tracer et amoindrir par ma faiblesse, que ces saints personnages viendront à bout de tout (3). »

***

Dans son extrême bonté, Dieu a donné la plus complète et la plus éclatante approbation aux paroles du bienheureux de Montfort ; en effet, personne n'ignore les multiples apparitions de la Très Sainte Vierge dans le siècle qui vient de finir.

Ce qu'on sait moins peut-être, c'est que le Saint-Esprit a inspiré une dévotion spéciale envers la Mère de Dieu aux grands hommes suscités à notre époque par la Providence, pour faire face aux tempêtes déchaînées contre l'Eglise et pour fonder les œuvres que les besoins présents rendaient nécessaires. De son côté, le Souverain Pontife Léon XIII, sous l'empire de la même motion divine, a publié nombre de lettres sur la Très Sainte Vierge et le Rosaire.

Néanmoins, peut-on dire qu'il est venu, « cet heureux temps où la divine Marie doit être maîtresse et souveraine dans les cœurs, pour les soumettre pleinement à l'empire de son grand et unique Jésus ? Les âmes de notre époque respirent-elles autant Marie que les corps respirent l'air ? Sont-elles assez perdues dans l'abîme de l'intérieur de la Vierge des vierges, afin

(1) *Vraie Dévotion*, p. 8.
(2) *Id.*, p. 31.
(3) *Secret de Marie*, p. 54.

de devenir des copies vivantes de Marie pour aimer et glorifier Jésus-Christ (1) » ? Les lettres du Souverain Pontife Léon XIII sur Marie ont-elles eu, parmi le peuple chrétien et le clergé, le même retentissement que, par exemple, les encycliques sur les questions sociales ? Le dernier et pressant appel de Pie X a-t-il été lui-même suffisamment entendu ?... Eh bien ! nous, entendons cet appel, allons, comme le Pape nous le demande, à Jésus par Marie !

Retenons fidèlement ces paroles et méditons-en le sens : « Marie étant le moyen sûr et la voie droite et immaculée pour aller à Jésus-Christ et le trouver parfaitement, c'est par elle que les âmes qui doivent éclater en sainteté doivent le trouver. Celui qui trouvera Marie trouvera la vie, c'est-à-dire Jésus-Christ, qui est la Voie, la Vérité et la Vie ; mais on ne peut trouver Marie sans la chercher ; on ne peut la chercher sans la connaître : car on ne cherche ni on ne désire un objet inconnu ; il faut donc que Marie soit plus connue que jamais, pour la plus grande connaissance et gloire de la Très Sainte Trinité (2). »

C'est pourquoi nous accueillerons avec joie le vœu que le Congrès émettra certainement sur l'étude que l'on doit faire de Marie, sur la dévotion au saint Esclavage et sur les moyens pratiques d'en faire connaître le fond, l'utilité surtout dans les milieux où se trouvent des sujets appelés à exercer de l'influence.

Enfin, comme conclusion de ce travail, nous soumettons en toute simplicité au Congrès l'approbation d'une pensée qui nous est venue et qui consisterait à publier, en même temps qu'une étude pratique sur le saint Esclavage de Marie, une autre étude, également pratique, sur la dévotion au Sacré Cœur, considérée comme fin logique, directe, expérimentée de notre dévotion au saint Esclavage. Ce serait comme une sorte de « Secret du Sacré Cœur », joint et mêlé au *Secret de Marie.*

Nous croyons que ce serait un moyen très simple :

1° De montrer les relations qui existent entre la dévotion à Marie et la dévotion au Sacré Cœur, comme les comprenaient le bienheureux de Montfort et la bienheureuse Marguerite-Marie ;

---

(1) *Vraie Dévotion*, p. 168.
(2) *Id.*, p. 32.

2° D'exciter les âmes à aller résolument au Sacré Cœur par Marie, suivant l'invitation pressante du chef de l'Eglise ;

3° D'amener ainsi sûrement et rapidement l'avènement du règne de Jésus par son Cœur sacré et la restauration de toutes choses en Jésus-Christ.

M.-L. MICHELIN,
Aumônier de la Visitation de Mâcon,
diocèse d'Autun (Saône-et-Loire).

XVI

LA PART DE MARIE
DANS LA RENOVATION DES PROMESSES DU BAPTÊME

A l'aurore d'un siècle pitoyable à trop de points de vue, le XVIIIe, un jeune missionnaire désireux de connaître les vues de Dieu sur lui arrive à Rome, se prosterne aux pieds de Clément XI et, dans son zèle d'apôtre, se met à la disposition de Sa Sainteté pour les missions les plus pénibles et les plus lointaines : « Vous avez, en France, répond le Souverain Pontife, un champ d'action digne de votre zèle; travaillez-y par l'œuvre des missions, sous la direction des évêques, et faites refleurir dans l'enfance et chez le peuple l'esprit du christianisme par l'enseignement du catéchisme et le renouvellement des promesses du Baptême. »

Toute la vie du bienheureux de Montfort fut l'exécution de cette consigne. Mais, dans le renouvellement des promesses du Baptême qu'il suscite partout, je remarque un trait dont l'empreinte ne me semble pas suffisamment marquer aujourd'hui le renouvellement des promesses du Baptême, ni suffisamment caractériser la démarche de ceux qui les émettent pour la première fois, au nom du nouveau baptisé. Ce trait, c'est la part réservée à la nouvelle Eve, Marie, aux côtés du nouvel Adam, Notre Seigneur Jésus-Christ.

L' *Ignis ardens* actuel du Vatican, après nous avoir tracé tout son programme dans sa première Encyclique, en ces trois mots : « Tout restaurer dans le Christ », nous indique, dans sa

seconde Encyclique, son grand moyen de restauration. C'est Marie : « Qui ne tient pour établi, dit-il, qu'il n'est route ni plus sûre ni plus facile que Marie par où les hommes puissent arriver jusqu'à Jésus-Christ et obtenir moyennant Jésus-Christ cette parfaite adoption des fils de Dieu qui nous rend saints et sans tache à son égard?... Personne ne vaut la Très Sainte Vierge pour unir les hommes à Jésus. »

Or le lien qui unit l'homme à Jésus-Christ, n'est-ce pas de la part du Christ *la grâce du Baptême*, et de la part du nouveau baptisé les vœux baptismaux ? Donc, selon Pie X, au Baptême, large place à Marie. Rien de plus naturel, d'ailleurs. Car c'est par Marie que le Christ nous accorde la grâce du Baptême, et ce n'est pas seulement enfants de Dieu, mais enfants de Dieu et de Marie, que le Baptême nous fait devenir.

Cependant, vous avez lu ou entendu, comme votre humble serviteur, nombre d'allocutions, maintes formules de renouvellement des promesses du Baptême et de consécration à Marie, usitées en pareilles circonstances. Sauf de rares exceptions, aucune mention n'y est faite de la médiation de la Très Sainte Vierge. Bien plus, la consécration à Marie qui a coutume de faire suite à la ratification des vœux du Baptême et l'allocution qui l'explique s'appuient beaucoup moins sur la maternité spirituelle de Marie, sur ses droits de corédemptrice, que sur le besoin où se trouve l'enfant, vu sa faiblesse et son dénûment, d'avoir la protection de la Reine du ciel au milieu des graves et multiples périls qu'il va courir. Est-ce assez ? Je crois, en réclamant une part plus la large pour la Très Sainte Vierge dans tous ces actes, entrer dans les vues de Pie X. Sans doute, le Rituel, s'en tenant à l'essentiel, ne mentionne la médiation de Marie ni dans la formule du Baptême, ni dans l'acte de renoncement qui la précède. Mais à tout adulte qui a conscience de ce qu'est Marie pour le Très-Haut, comme pour le nouveau baptisé dans la collation du Baptême, serait-il convenable d'endosser les responsabilités chrétiennes du parrain et de la marraine, sans recourir au préalable à la médiation de Marie ?

En tous cas, au renouvellement des promesses baptismales, ne serait-il pas préférable, à quiconque a l'usage de sa raison, d'affirmer, en sa consécration, les droits de la Mère et de la Corédemptrice, et de n'implorer qu'en conséquence l'accom-

plissement de ses fonctions maternelles, surtout celle de sa protection ? Et, si, au grand jour de la première communion, l'on tient à séparer la consécration à Marie du renouvellement des vœux du Baptême, ne serait-il pas plus conforme à la doctrine de la médiation mariale de faire précéder ceux-ci de celle-là ? Ce serait aller à Jésus, comme Jésus vient à nous, *par Marie.*

I

Problèmes trop intéressants pour n'en pas rechercher la solution. Je la crois toute trouvée, d'ailleurs, dans l'économie du saint Baptême. Selon saint Bernard, pour l'action de grâces envers Dieu, pas de meilleure voie que celle prise par Dieu même pour nous communiquer ses bienfaits. Par quelle voie donc s'opère le retour à Dieu d'une âme que la grâce du Baptême soustrait à l'esclavage du démon ?

J'interroge Dieu le Père, et, bien des siècles avant qu'ait lieu cette délivrance, il se montre à moi remportant une victoire sans égale sur Satan ; que dis-je ? remontant bien des siècles plus haut, je l'entends décrire à l'avance à Satan cette même victoire. L'infernal dragon vient d'arracher nos premiers parents au joug suave de Dieu. Il triomphe... ; mais Dieu prendra sa revanche. « C'est vrai, lui dit Dieu le Père, tu m'as ravi celui à qui j'avais fait gratuitement l'honneur d'être mon enfant ; du même coup, tu soustrais à mon sceptre paternel sa postérité... Mais vois par de là les siècles si tu le peux... J'établirai des inimitiés entre toi et la femme, entre sa race et la tienne. Tu essaieras de la mordre au talon, mais elle t'écrasera la tête. » Quelle est cette femme qui, dans les desseins de Dieu, doit être sur Satan l'instrument de sa vengeance, cette femme qui sera si connue que Dieu ne croit même pas nécessaire d'en donner le nom ? Pas plus que l'Eglise vous n'hésitez, et vous me dites : « C'est Marie. » Oui, c'est elle, et les inimitiés multiples qu'entretiendront entre le démon cette femme et sa race, pour ne nommer que les principales, c'est tout d'abord l'inimitié radicale de l'Immaculée Conception, qui ne permet pas à l'ombre même du péché de s'approcher de Marie ; c'est l'inimitié essentielle de l'économie rédemptrice, où Marie est l'associée du nouvel Adam ; c'est, enfin, l'inimitié mise en chaque chrétien par la grâce baptismale, à laquelle,

comme nous le verrons, Marie n'est point étrangère. — La postérité de cette femme, ennemie-née de Satan, c'est Jésus-Christ, son fils premier né; ce sont aussi les enfants de sa douleur, dont la régénération spirituelle, commencée, méritée au Calvaire, n'a son terme, son achèvement en chacun qu'au saint Baptême. Quand telle est la promesse et la réalisation des vues du Très-Haut, quand cette victoire dont Marie est l'instrument sur Satan n'a son fruit qu'au Baptême, ravissant au démon sa proie et la rendant à Dieu en la régénérant, n'est-il pas manifeste que Montfort est dans le vrai : « Dieu le Père, dit-il, a communiqué à Marie sa fécondité autant qu'une pure créature en était capable pour lui donner le pouvoir de produire son Fils et tous les membres du corps mystique. » (Edit. Oberthur, 1re part., ch. I, pp. 9-10.) « Dieu le Père se veut faire des enfants par Marie jusqu'à la consommation des siècles, et il lui dit ces paroles : « *In Jacob in habita.* » (Ecclés. XXIV, 13.) Demeurez en Jacob, c'est-à-dire faites votre demeure et résidence dans mes enfants prédestinés... Comme, dans la génération naturelle et corporelle, il y a un père et une mère, de même, dans la génération surnaturelle et spirituelle, il y a un Père qui est Dieu et une Mère qui est Marie. Tous les vrais enfants de Dieu et prédestinés ont Dieu pour Père et Marie pour Mère, et qui n'a pas Marie pour Mère n'a pas Dieu pour Père. » (Edition Oberthur, *ibid.*, p. 18.)

De fait, si le serpent infernal cause la mort surnaturelle du genre humain en le privant de son Dieu, Marie, rendant au genre humain ses premières relations avec Dieu, en devenant la Mère de l'Emmanuel « Dieu avec nous », ne lui *rend-elle pas la vie?* Ne la rend-elle pas à tout baptisé ? Bossuet répond : « Je ne vous tairai pas une conséquence de la maternité de Marie que vous n'avez peut-être pas assez méditée : c'est que Dieu, ayant une fois voulu nous donner Jésus-Christ par la Très Sainte Vierge, cet ordre ne change plus et les dons de Dieu sont sans repentance. Il est et sera toujours véritable qu'ayant reçu par elle, une fois, le principe universel de la grâce, nous en recevons encore par son entremise les diverses applications, dans tous les états différents qui composent la vie chrétienne. Sa charité maternelle, qui fait naître, dit saint Augustin, les enfants de l'Eglise, ayant tant contribué à notre salut dans le mystère de l'Incarnation qui est le principe uni-

versel de la grâce, elle y contribuera éternellement dans toutes les opérations qui n'en sont que des dépendances. (3e sermon pour la fête de l'Immaculée Conception.)

Au baptême, donc, large part à Marie, au nom de Dieu le Père.

*
* *

La vengeance dont Dieu le Père menace Satan au Paradis terrestre, l'exercice de ces inimitiés multiples qu'il lui a prophétisées auront Dieu le Fils pour principal auteur. C'est lui qui sera notre Rédempteur. Mais si, sans la Rédemption, pas de baptême, j'ose le dire : vu le vouloir divin, sans Marie, pas de rédemption. La rançon, c'est-à-dire le corps à livrer, le sang à répandre au sacrifice rédempteur, sans aucun doute, c'est la personne divine seule qui lui donne cette valeur infinie, seule capable d'expier des crimes d'une malice infinie. Cependant, l'élément matériel de ce sarifice, le Fils de Dieu s'est contraint à le mendier de Marie, et Marie eût absolument pu le lui refuser. Mais, grâces lui soient rendues, elle trouve en son *Fiat* trop de gloire à Dieu, trop de charité envers les hommes pour hésiter, et elle l'a prononcé. C'en est fait. Le Fils de Dieu se fait homme pour notre salut ; mais, dit le bienheureux de Montfort, « en Marie et par Marie... ». Il dépend « de cette aimable Vierge dans sa conception, en sa naissance, en sa présentation au temple, en sa vie cachée de trente ans, jusque dans sa mort, à laquelle elle doit assister pour ne faire avec lui qu'un même sacrifice et donner son consentement à cette immolation au Père éternel, comme autrefois Abraham au sacrifice d'Isaac. C'est elle qui l'a allaité, nourri, entretenu, élevé et sacrifié pour nous ». Il est donc vrai de le dire, l'Incarnation n'a lieu qu'en vertu du vouloir de Dieu, mais, supposé ce vouloir, qu'en vertu du « fait de Marie ». Si Jésus est nécessaire aux âmes, Marie est nécessaire à Jésus, dont elle est en quelque sorte le principe, selon le mot de Bossuet : « Marie est un Jésus commencé. » S'il est le Rédempteur, Marie sera la corédemptrice ; s'il est le nouvel Adam, Marie sera la nouvelle Eve. Tout d'abord, à l'encontre d'Eve, commençant par ses désirs désordonnés l'œuvre de mort qu'achèvera Adam, Marie, sanctifiée dès sa conception par une application anticipée de la Rédemption, inaugure l'œuvre de notre résurrection en obtenant au monde, par ses supplications et son mérite de

congruité, le grand bienfait de la Rédemption. (Richard de Saint-Victor.) Puis, quand vient « la plénitude des temps », Marie accentue son rôle d'avant-courrière de Jésus par son consentement à l'Incarnation du Verbe. Dans son sein virginal, le Christ est déjà victime par l'abaissement qu'implique en lui l'humanité, principe de toutes ses douleurs futures, victime aussi par une offrande volontaire et positive qui conclut à la mort.

Cependant, la part de Marie au sacrifice de son Jésus sera plus active encore, plus personnelle et surtout plus douloureuse. Avec lui, il faut qu'elle s'immole elle-même, et, pour affirmer cette immolation, l'Eglise, à la veille du Vendredi-Saint, célèbre la fête de Notre Dame des Sept Douleurs. Est-ce tout ? Non, le plus grand sacrifice pour une mère n'est pas de s'immoler avec son Fils, c'est d'immoler soi-même un tel objet d'amour. Marie en a la mission par le consentement qu'elle doit donner à l'immolation de son Fils bien-aimé. Elle doit entrer du même coup dans toutes les intentions de la Victime, et avec elle demeurer à la fois prêtre et sacrificateur. Voilà pourquoi, absente au Thabor, elle est au Calvaire et s'y montre debout. En Marie prosternée, on n'eût vu qu'une mère assistant au meurtre juridique de son fils. Mais l'attitude qui la montre debout proclame qu'elle est là s'unissant à Dieu le Père, « pour livrer leur commun Fils d'un commun accord à la mort ». (Bossuet, 1er serm. sur la *Compassion*, 3e partie.) Elle sait que, « si le grain de blé n'est enfoui dans le sol comme pour s'y corrompre, il ne germera pas de nouveau pour se reproduire au centuple », et, en conséquence de ce savoir, elle consent à ce que son Jésus expire sur la croix et soit mis au tombeau.

Bien plus, elle le livre à la mort, je le répète, pour la régénération de beaucoup. Ces derniers, sans doute, seront les enfants de sa douleur. Mais, « si une mère souffre à l'heure de l'enfantement, disait Jésus-Christ, elle sourit quand même dans sa douleur, à la pensée, à la vue qu'elle a donné la vie à un homme ». Pareillement, nonobstant les tortures d'un sacrifice où la passion du Fils et la compassion de la Mère s'accroissent l'une l'autre, la charité maternelle de Marie se réjouit à la pensée qu'elle fait naître les enfants de l'Eglise, en ratifiant la mort de son Fils bien-aimé. Certes, c'est bien au Calvaire que, près du nouvel Adam, Marie mérite son titre de nouvelle Eve.

Car n'est-ce pas là qu'elle lui est un auxiliaire semblable à lui ? *Faciamus ei adjutorium simile sibi.* N'est-ce pas là, au pied de la Croix, qu'elle mérite que nous lui appliquions cette parole de saint Jean, dite de Dieu le Père : « Voyez l'immense charité de cette Mère du Fils de Dieu : elle va si loin que nous devons nous appeler ses enfants et que nous le sommes. » C'est la vraie conclusion. La part prise par Marie au sacrifice rédempteur lui assure un droit exceptionnel sur les fruits de la Rédemption. Les rachetés, entre autres, sont le fruit de Jésus, parce que, les régénérant dans son sang, il est pour eux le nouvel Adam ; il devient leur Père; ils sont donc aussi le fruit de Marie, puisqu'au Calvaire elle est l'épouse du nouvel Adam, la nouvelle Eve, cette auxiliaire dont la part au même sacrifice lui donne tant de ressemblance avec son « époux de sang ». *Sponsus sanguinum tu mihi es.* Si donc, sous un autre rapport, les rachetés sont la conquête de Jésus-Christ, son peuple d'acquisition, ne faut-il pas qu'ils le soient *aussi de Marie* dans la mesure où elle a pris part à la conquête et à la livraison de la rançon ? Aussi, reprend Montfort, Dieu le Fils, dit-il à Marie : *In Israel hæreditare.* (Eccl. XXIV, 13.) Ayez Israël pour héritage. C'est comme s'il disait : « Dieu mon Père m'a donné pour héritage toutes les nations de la terre, tous les hommes bons et mauvais, prédestinés et réprouvés ; je conduirai les uns par la verge d'or et les autres par la verge de fer; je serai le père et l'avocat des uns, le juste vengeur des autres et le juge de tous ; mais, pour vous, ma chère mère, vous n'aurez pour votre héritage et possession que les prédestinés, figurés par Israël ; et, comme leur bonne mère, vous les enfanterez, les nourrirez, les élèverez, et, comme leur souveraine, vous les conduirez, gouvernerez et défendrez. »

« Un homme et un homme est né en elle », dit le Saint-Esprit. (Psalm. LXXXVI, 3.) Selon l'explication de quelques Pères, le premier homme... né en Marie est l'Homme-Dieu, Jésus Christ; le second est un homme pur enfant de Dieu et de Marie par adoption. Si Jésus-Christ, *le Chef* des hommes, est né en elle, les prédestinés, qui sont les membres de ce Chef, doivent aussi naître en elle par une suite nécessaire. Une même mère ne met pas au monde la tête ou le chef sans les membres, ni les membres sans la tête; autrement, ce serait un monstre de nature. De même, dans l'ordre de la grâce, le chef et les membres

naissent d'une même mère ; et, si un membre du corps mystique de Jésus-Christ, c'est-à-dire un prédestiné, naissait d'une autre mère que Marie, qui a produit le Chef, ce ne serait pas un prédestiné, ni un membre de Jésus-Christ, mais un monstre dans l'ordre de la grâce.

« De plus, continue Montfort, en tenant le même langage que l'Aigle de Meaux, Jésus étant à présent autant que jamais le fruit de Marie..., il est certain que Jésus-Christ est, pour chaque homme en particulier qui le possède, aussi véritablement le fruit de l'œuvre de Marie que pour tout le monde en général ; en sorte que, si quelque fidèle a Jésus-Christ formé dans son cœur, il peut dire hardiment : « Grand merci à Marie, « ce que je possède est son effet et son fruit ; sans elle je ne « l'aurais pas. » On peut lui appliquer plus véritablement que saint Paul ne se les est appliquées ces paroles : « J'enfante tous « les jours les enfants de Dieu, jusqu'à ce que Jésus-Christ, mon « Fils, soit formé en eux dans la plénitude de son âge : *Quos « iterum parturio donec formetur Christus in vobis* (Galat. IV, 19).» (Oberthur, édit., pp. 19-21.)

Qu'en conclure, sinon qu'avec le Rédempteur la Corédemptrice, avec le nouvel Adam la nouvelle Eve, ayant sa large part à l'œuvre de notre régénération, ne doit point être oubliée non plus aux promesses du Baptême ?

***

Et, maintenant, c'est l'œuvre de l'Esprit Saint. Quand Jésus-Christ, après avoir parfait la sienne, se dispose à son ascension glorieuse : « Il est expédient que je vous quitte, dit-il à ses disciples ; car, si je ne m'en vais pas, le Saint-Esprit ne viendra pas à vous. » Pareil langage nous révèle que le Fils de Dieu fait homme a laissé au Saint-Esprit le soin de couronner son œuvre. Et ainsi nous voyons la Trinité tout entière se consacrant à notre salut : le *Père*, car c'est lui qui envoie le Fils, et Il aime lui aussi les fidèles du Christ (Joan. XVI, 27) : le Fils, car c'est Lui qui donne sa vie ; le Saint Esprit enfin, car il est l'envoyé du Père et du Fils « pour donner son couronnement à l'œuvre de notre sanctification ». (Encyclique *Divinum illud*, au début.) Ainsi, les œuvres extérieures de Dieu concordent magnifiquement avec les opérations ineffables qui se passent au sein de la divinité. La même personne divine qui conclut

la Trinité, achève également, dans l'amour, l'œuvre d'une Toute-puissance assistée de la Sagesse incréée.

Mais comment l'Esprit Saint couronne-t-il l'œuvre de Notre-Seigneur? Le rôle assumé par Jésus-Christ est celui du Réparateur et du Médiateur de Justice. Or, au-dessus de l'Homme-Dieu, ne voyons-nous pas le Dieu avec lequel Il nous réconcilie? Et la réconciliation, selon le mot du Psalmiste, ne s'achève-t-elle pas dans un baiser de paix : « *Justitia et pax osculatæ sunt* » ? (Ps. LXXXIV, 11.) Ce baiser réconciliateur, nous le recevons tout d'abord au Baptême, et c'est la grâce du Saint-Esprit. Une grâce nous a donné le Médiateur; l'effusion effective des grâces, dit A. Vermeersch, couronne la médiation qui les a méritées. Et cette effusion (totale ou partielle, qu'importe!) appartient à la mission du Saint-Esprit. Ainsi... le Christ nous donne le pouvoir de devenir enfants de Dieu (Joan. I, 12) ; mais le Saint-Esprit vient en nous par la grâce d'adoption (Rom. VIII, 15)) ; le Christ fonde l'Eglise, s'en déclare le chef, mais le Saint-Esprit en est l'âme qui donne la sûreté et la fécondité à la parole des pasteurs, l'efficacité aux sacrements et la perpétuité au sacerdoce.

Ainsi, au Calvaire, la Rédemption du Sauveur acquiert, en faveur de la grande famille humaine, le droit de recouvrer dans ses membres l'esprit d'adoption des enfants de Dieu et d'entendre tomber à nouveau des lèvres du Père céleste sur chacun d'eux ces paroles : « Celui-ci est mon enfant bien-aimé en qui j'ai mis toutes mes complaisances. » Mais, pour chacun, quand a donc lieu l'exercice de ce droit? A l'heure du saint Baptême, à cette heure où l'Esprit Saint, nous pénétrant de l'adoption des enfants de Dieu, nous transmet le droit actuel et positif d'appeler Dieu notre Père : « *Accepistis Spiritum adoptionis filiorum in quo clamamus : Abba, Pater.* » (Rom. VIII, 15.)

Or, dans ses œuvres extérieures, l'Esprit Divin n'a-t-il pas, Lui aussi, Marie pour associée? Tout d'abord, l'amour divin, qui est le principe de l'Incarnation du Verbe, appartient, par appropriation, au Saint-Esprit. Aussi la vertu du Très-Haut couvrant Marie de son ombre (Luc, I, 35) n'est autre que l'Esprit de Dieu; c'est ce qui vaut à la Très Sainte Vierge le titre d'épouse de l'Esprit Saint. « Dieu le Saint-Esprit, dit encore le bienheureux de Montfort, étant stérile en Dieu, c'est-à-dire ne produisant point d'autre personne divine, est devenu fécond

par Marie, qu'il a épousée. C'est avec elle, en elle et d'elle qu'il a produit son chef-d'œuvre, qui est un Dieu fait homme, et qu'il produit tous les jours, jusqu'à *la fin du monde, les prédestinés membres* du corps de ce Chef adorable. » (Edit. Oberthur, p. 11.)

Cette dernière conclusion est de toute évidence. Elle est la résultante immédiate d'une vérité rappelée tout à l'heure par Bossuet : « Il est et il sera toujours véritable qu'ayant reçu « par elle (Marie) le principe universel de la grâce, nous en recevions encore, par son entremise, les diverses applications « dans tous les états différents qui composent la vie chrétienne. » Si donc la mission de l'Esprit Saint est la collation de la grâce dans les sacrements comme en dehors d'eux, ne convient-il pas que Marie, qui a, nous l'avons vu, conquis un droit exceptionnel aux grâces de la Rédemption, ait part aussi à leur distribution ? C'est, en effet, une doctrine reçue qu'aucune des grâces acquises au prix d'un sacrifice où la Vierge a eu tant de part ne parvienne jusqu'à nous sans passer par Marie, qui en est la trésorière unique et universelle. Nous ne recevons tous que de sa plénitude. Comme Dieu, par droit de nature, est la cause efficiente de la grâce, comme Jésus-Christ, par le droit de sa mort, en est la cause méritoire, ainsi Marie, par le droit de sa maternité et par privilège spécial, en est la cause dispensatrice. « Tous les biens de Dieu sont confiés à ses mains, Dieu lui-même s'y abandonne; elle est comme la Souveraine du Cœur Sacré, et rien ne nous arrive du ciel que par son intermédiaire : *Totum nos habere voluit per Mariam.* » (S. Bern., *In Nativ. B. V. M.*) Après les jours de notre exil, c'est elle encore qui nous ouvrira les portes de la patrie, et qui, à jamais, nous montrera le fruit béni de son sein. *Et Jesum benedictum nobis post hoc exilium ostende.* Car la gloire n'est que l'efflorescence de la grâce, et elle est soumise aux mêmes lois. (Buathier, *Le Sacrifice et la Sainte Vierge*, p. 213.)

Si donc la grâce du Baptême est conférée par l'Esprit Saint, Marie n'en est pas moins la dispensatrice de cette grâce; si la grâce du Baptême est conférée au nom et par les mérites de Jésus-Christ, Marie dans la production de ces mérites a été l'associée du Fils de Dieu; si enfin cette grâce réalise, dans le nouveau baptisé, le décret porté par Dieu le Père au commencement du monde contre le démon, c'est que nous trouvons

encore à l'œuvre, aux fonts baptismaux comme au Calvaire, les inimitiés de la femme et de sa postérité, de Marie et son divin Fils.

Aussi, quand le prêtre, dans la formule du Baptême, prononce ces paroles : « *In nomine Patris* », si je suis éclairé de ma religion, je vois entre les mains du parrain et de la marraine un enfant qui n'a pas seulement Dieu pour Père, mais encore pour Mère la Très Sainte Vierge Marie ; et je suis sûr qu'à l'unisson du Père céleste, Marie dit aussi du haut du ciel : « Cet enfant, c'est mon fils bien-aimé en qui j'ai mis toutes mes complaisances. » Quand le prêtre ajoute : « *Et Filii* », je considère cet enfant comme la conquête non seulement de Jésus-Christ, mais encore de Marie. Quand le prêtre nomme enfin la troisième Personne de la Trinité : « *Et Spiritus Sancti* », je ne m'en étonne pas, car, s'il lui a fallu, pour la génération de l'Homme-Dieu, le concours de Marie, à plus forte raison le réclamera-t-il pour procurer la grâce de la régénération à ceux qui seront les enfants de cette Vierge bénie !

Aussi, nul doute qu'au Baptême, Marie ne soit la voie par laquelle Dieu revient à l'homme et l'homme à son souverain Maître et Seigneur.

II

Mais à quelles conditions s'opère cette merveilleuse réconciliation pour laquelle, au Baptême comme au Paradis terrestre, c'est toujours Dieu qui fait les premières avances ?

Nul ne peut servir deux maîtres. La première condition, c'est donc que l'homme régénéré renonce totalement au parti auquel le liait le péché d'origine. Il était l'esclave du démon. Le drapeau sous lequel l'avait fait naître sa descendance d'Adam prévaricateur était tout ce qui séduit l'homme terrestre : les richesses, les plaisirs, les grandeurs que l'Eglise désigne d'un mot, les *vanités* du monde, les *pompes* du démon. La tâche que son tyrannique maître lui imposait, c'était l'œuvre même de Lucifer, le *péché*.

Or, si l'homme ne consulte que ses forces, que peut-il de lui-même contre le démon, contre les séductions du monde, contre le péché auquel l'entraînent ses passions révoltées ? Pourtant, ce n'est pas une lutte d'un moment qui lui est imposée, c'est une *rupture complète*, rupture dont la conséquence est une

guerre sans trève ni relâche jusqu'au dernier soupir : « *Militia est vita hominis.* » Il lui faut donc s'assurer la *grâce du combat* et le don de la victoire pour oser entreprendre et mener à bonne fin une telle rupture. Or, répétons-le, les voies de Dieu ne changent pas. Dès lors, s'il a vaincu le démon, par Marie, dans l'Incarnation de son Divin Fils et la Rédemption active opérée par ce dernier, c'est encore par Marie qu'il le vaincra dans la génération spirituelle de ses enfants d'adoption et la Rédemption passive qui leur est appliquée au saint Baptême. Montfort met trop en relief ce point de doctrine, pour ne le pas citer une fois de plus. « Jamais Dieu n'a fait et formé qu'une inimitié, mais irréconciliable, qui durera et augmentera même jusqu'à la fin : c'est entre Marie, sa digne Mère, et le démon ; entre les enfants et serviteurs de la Sainte Vierge et les enfants et suppôts de Lucifer ; en sorte que la plus terrible des ennemies créées par Dieu contre le diable est Marie, sa sainte Mère. Il lui a même donné, dès le paradis terrestre, quoiqu'elle ne fût encore qu'en son idée, *tant de haine* contre ce maudit ennemi de Dieu, *tant d'industrie* pour découvrir la malice de cet ancien serpent, tant de force pour vaincre, terrasser et écraser cet orgueilleux impie, qu'il l'appréhende plus, non seulement que tous les anges et les hommes, mais, en un sens, que Dieu même. Ce n'est pas que l'ire, la haine et la puissance de Dieu ne soient infiniment plus grandes que celles de la Sainte Vierge, puisque les perfections de Marie sont limitées ; mais c'est « parce que Satan, étant orgueilleux, souffre infiniment plus d'être vaincu et puni par une petite et humble servante de Dieu, et son humilité l'humilie plus que le pouvoir divin ; parce que Dieu a donné à Marie un si grand pouvoir contre les démons, qu'ils craignent plus, comme ils ont été souvent obligés de l'avouer, malgré eux, par la bouche des possédés, un seul de ses soupirs pour quelque âme, que les prières de tous les Saints, et une seule de ses menaces contre eux, que tous les autres tourments. »

Cette doctrine du Bienheureux n'est d'ailleurs que l'écho de la Sainte Eglise, appelant Marie « la meurtrière des démons et des hérésies », *hæresum et dæmonum interemptrix* », lui attribuant, avec l'Ecriture, toutes les forces terrifiantes d'une armée rangée en ordre de bataille, et lui demandant le courage dont elle a besoin contre ses ennemis : *Da mihi virtutem contra*

hostes tuos. Grâce à l'Immaculée Conception, en effet, pas l'ombre d'une accointance avec le démon, mais, au contraire, une haine radicale qui ira sans cesse se multipliant, s'accentuant dans les divers mystères du Fils de Dieu fait homme, comme dans toutes les grâces concédées aux fils de l'adoption.

Vous donc, adultes, qui, en face des luttes à soutenir contre le démon, ses pompes et ses œuvres, vous dites à vous-mêmes, à l'heure des apprêts du Baptême : « Je crains de ne point tenir parole », vous aussi, parrains et marraines, qui avez les mêmes inquiétudes au sujet de l'enfant dont vous êtes les substituts, ayez plus de foi, et jetez-vous, jetez l'enfant dont vous êtes chargés entre les mains de Marie. Adressez-lui cette prière de saint Ambroise : « Que votre âme soit en moi pour glorifier le Seigneur ». par cet abandon total du parti de Satan, « que votre esprit soit en moi pour bondir joyeux » à l'accomplissement de mon devoir. *Sit in singulis anima Mariæ ut magnificet Dominum : sit in singulis spiritus Mariæ ut exultet in Deo.* » Et, pour vous, comme pour votre protégé, se réalisera la promesse de saint Bernard : « Lorsqu'elle vous soutient, pas de chute à appréhender; lorsqu'elle vous protège, pas de crainte à avoir; lorsqu'elle vous conduit, point de fatigue; lorsqu'elle vous est favorable enfin, certitude d'arriver au port du salut. » (S. Bern. livre II, *Super Mius est.*)

L'avouerai-je ? Un motif tout d'actualité me pousse à désirer voir s'accomplir, par Marie, la déclaration de guerre des promesses du Baptême. Le bienheureux de Montfort, dont l'enseignement marial me semble répondre au besoin des temps présents, et dont, sans doute, pour ce motif, Pie X s'est inspiré dans sa seconde Encyclique, a enseigné cette remarque en son *Traité de la Vraie Dévotion* (édition Oberthur, p. 35) : « Marie doit être terrible au démon et à ses suppôts comme une armée rangée en bataille, principalement dans ces derniers temps, parce que le diable, sachant bien qu'il a peu de temps, et moins que jamais pour perdre les âmes, redouble tous les jours ses efforts et ses combats et suscitera bientôt de nouvelles persécutions... C'est principalement de ces dernières et cruelles persécutions du diable, qui augmenteront tous les jours jusqu'au règne de l'antechrist, qu'on doit entendre cette première et célèbre prédiction et malédiction de Dieu, portée dans le Paradis terrestre contre le serpent... » Il y a deux siècles qu'ont été

écrites ces lignes, mais, en notant les circonstances qu'elles mentionnent, ne dirait-on pas : « Nous y sommes » ? Tenons donc compte de l'antagonisme de la femme et du serpent. Cette lutte va croissant à mesure que s'approchent les temps derniers ; caractérisons d'autant plus la part de Marie dans notre vie et dans nos luttes personnelles. A cette fin, que Marie ait sa place toute marquée dans notre première déclaration de guerre.

***

Cette déclaration, c'est le renoncement aux jouissances déréglées du monde : richesses, plaisirs, honneurs. Eh bien, à l'avance, j'entends l'ennemie par excellence du démon chanter le triomphe d'un tel renoncement, non seulement chez elle mais chez tous les membres de sa postérité : « Que mon âme « glorifie le Seigneur, s'écrie-t-elle, car, s'il a comblé de faveurs « ceux qui étaient privés des biens les plus nécessaires : *Esu-* « *rientes implevit bonis*, il a renvoyé les riches les mains vides, « confondu les superbes et détrôné les autres. » Ce chant de victoire que la Reine des Prophètes entonne à l'avance pour tous les siens, n'est-ce pas assez pour nous ranger sous sa bannière, à l'heure du premier engagement ?

***

Enfin, s'agit-il de *renoncer aux œuvres* du démon, qu'un seul mot résume ainsi : *le péché*, l'homme qui veut s'engager pour jamais au service de Dieu a un sujet spécial de crainte et de frayeur. Après le Baptême, la concupiscence lui reste. Il lui faut donc, dès la première heure, une sauvegarde contre le péché, un soutien contre sa faiblesse. Mais où trouver encore cette sauvegarde et ce soutien, sinon en la seule créature humaine, conçue et restée pure de tout mal, libre de toute servitude, en état de dire comme Jésus, sans aucune présomption : « Le prince de ce monde n'a rien en moi qui lui appartienne. » (Jean XIV, 30.) Inutile de la nommer : c'est l'Immaculée Conception. Avant donc que d'entrer dans la lice, qu'il la prenne pour bouclier contre le démon, contre ses pompes, contre ses œuvres, le jeune athlète dont la devise est : « Plutôt la mort que la souillure. » Et, si, au Baptême, il n'a pas encore l'usage de ses facultés, ses substituts éclairés ont à accomplir à sa place ce chrétien devoir.

III

Dans les promesses du Baptême, à l'abandon du parti de Satan succède l'enrôlement du candidat dans le parti de Dieu. Il reconnaît pour unique Maître et Seigneur, Jésus-Christ, dont il arbore l'étendard : la croix, symbole de tous les renoncements, et dont les préceptes dans leur accomplissement seront sa vie.

Superbe démarche ; mais quel homme oserait la faire par lui-même ? Quel homme oserait, même pour recevoir l'onction sainte de l'adoption divine, se présenter seul, sans médiateur, à la Souveraine Majesté ? Aussi, répondra-t-on, ne se présente-t-il pas sans Médiateur ? C'est la foi en Jésus-Christ et la grâce de Jésus-Christ qui amènent le candidat adulte aux fonts baptismaux et qui, pour l'enfant nouveau-né, inspirent les démarches des parrain et marraine. Je l'admets ; j'admets même qu'il n'y a qu'un médiateur de justice entre Dieu et les hommes, le divin Rédempteur. Mais, reprend Léon XIII (Encycl. sur le Rosaire, 20 sept. 1896), Marie est une digne et très agréable médiatrice auprès du Médiateur. — Par rapport à Dieu, il est deux sortes de médiation. L'une traitant de notre salut par voie de justice, de mérite et de rédemption proprement dite, n'appartient qu'à Jésus-Christ ; l'autre, n'en traitant que par voie de suffrage, appartient à tous les saints, mais à Marie entre tous. C'est par Elle que Jésus est venu à nous, c'est par Elle qu'il nous faut aller à lui. Chaque fois que le Christ se donne à nous, dans l'Incarnation, dans l'Eucharistie, dans toutes et chacune de ses grâces, c'est par Marie qu'il se donne. Pour nous donner à Lui, prenons donc la même voie ; donnons-nous par l'entremise de Marie. Il nous fait l'honneur de nous appeler à sa suite par la grâce du Baptême ; rendons-lui-en grâces ; mais soyons pratiques dans notre gratitude ; que la réponse à son appel prenne la même voie pour aller à lui, que son invitation pour venir à nous : *Quiquid illud est quod offerre paras, Mariæ commendare memento, ut eodem alveo ad Largitorem gratiæ gratia redeat quo fluxit.* (S. Bern., Serm. sur Nativ. B. V. M.) Nous voulons, par le Baptême, faire de tout notre être un holocauste d'agréable odeur au divin Maître. Que notre autel soit le cœur de Marie, et que notre offrande passe par ses mains ! « *Ideoque* (modium) *istud quod offerre desideras gratissimis illis et omni acceptione dignissimis Mariæ manibus*

offerendum tradere cura, si non vis sustinere repulsam. » (*Ibid.*, suite.) Saint Bernard, il est vrai, s'adresse, en ce texte, à des chrétiens déjà enfants de Marie. Mais ceux qui ne le sont pas encore et que souille le péché n'ont-ils pas déjà un titre à lui donner auquel elle ne résistera pas, celui de « Refuge des pécheurs » et de Corédemptrice ? Qu'ils s'en servent donc...

***

D'ailleurs, les engagements du Baptême ne lient pas qu'à Jésus-Christ celui qui les prend : ils le lient du même coup à la Vierge trois fois sainte.

« La mère d'un roi est la reine-mère (abbé Lhoumeau) ; l'épouse du roi est aussi reine ; car la parenté fait entrer en participation des mêmes biens. » A ce titre, Marie a part dans les prérogatives du Christ. Elle est, par lui, la Mère de Dieu. Et, s'il est le nouvel Adam, elle est la nouvelle Eve. Or, il est roi; donc elle est reine; il est le Seigneur : *Dominus ;* donc elle est souveraine : *Domina.* « La Vierge, écrit saint Bonaventure, est véritablement la souveraine du ciel, de la terre et des enfers. » (*In spec.*, c. III.) — « Dans la souveraineté et la puissance, dit Arnaud de Chartres, vous ne séparerez pas la Mère du Fils; car ils n'ont qu'une chair, un esprit, un amour ; et, depuis qu'il fut dit à Marie : « Le Seigneur est avec vous », ils sont inséparables, désormais, en vertu de cette promesse et de cette grâce. » C'est aussi l'enseignement de saint Jean de Damas : Marie est devenue souveraine de toute la création par le fait qu'elle est devenue Mère du Créateur. » (*De Fide orthodoxa*, cap. XV.) Et le bienheureux de Montfort précise cette doctrine : « Ce que je dis absolument de Jésus-Christ, je le dis relativement de la Sainte Vierge. Jésus-Christ, l'ayant choisie pour la compagne indissoluble de sa vie, de sa mort, de sa gloire et de sa puissance au ciel et sur la terre, lui a donné par grâce, relativement à sa majesté, tous les mêmes droits et privilèges qu'il possède par nature : *Quidquid Deo convenit per naturam, Mariæ convenit per gratiam...* Tout ce qui convient à Dieu par nature convient à Marie par grâce, disent les Saints ; en sorte que, selon eux, n'ayant tous deux que la même volonté et la même puissance, ils ont tous deux les mêmes sujets, serviteurs et esclaves. (*Vraie Dévotion*, édit. Oberthur, p. 58.) — Conclusion : dans les promesses du Baptême, reconnaître Jésus Christ

pour notre Roi, c'est reconnaître Marie pour notre Reine et Souveraine. Rendons-nous-en compte et agissons en conséquence.

***

Il y a plus. Nous ne proclamons pas seulement Jésus-Christ Roi et Seigneur dans les promesses du Baptême; nous l'appelons Notre Seigneur, car il est nôtre à un titre tout particulier comme Rédempteur. Nous ne passons du joug du démon au sien que parce qu'il nous a réellement conquis au prix de son sang, acquis par son œuvre rédemptrice. C'est chose constatée. Or, fait pareillement constaté plus haut, Marie, dans cette conquête et cette rédemption, est l'associée du Christ. C'est Elle qui fournit la rançon et le Christ qui lui donne une valeur infinie. Par la régénération des rachetés dans son sang, le Christ en est le Père, Marie en est la Mère. — « Comme rien n'a été fait sans le Christ, rien n'a été refait sans la Vierge. « *Sicut, sine Christo, nihil factum est, ita sine Virgine nihil refectum est.* » (Saint Pierre Damien, Serm. d'Annonciat.) — De même que Dieu, qui a tout fait par sa puissance, est Père et Seigneur de toute créature, ainsi la Bienheureuse Vierge Marie, Mère de Dieu. qui a tout refait (ou réparé) par ses mérites, est Mère et Souveraine de toutes choses. (Saint Anselme *De Excell. Virg.* cop XI.) Ainsi, qu'il y songe ou n'y songe pas, le nouveau baptisé est le racheté de Marie, la propriété de Marie, non pas absolument, mais relativement, ce qui n'exclut pas une appartenance réelle.

***

Mais, dans les promesses du Baptême, à quoi nous engageons-nous vis-à-vis de Jésus-Christ? — « Il faut conclure de ce que Jésus Christ est à notre égard, répond le bienheureux de Montfort (*Ibid.*, p. 51.), que nous ne sommes point à nous, comme dit l'Apôtre, mais tout entiers à Lui, comme ses membres et ses esclaves. » De fait, j'ouvre le Rituel au Baptême des adultes. et j'y vois le prêtre tracer le signe de la croix sur les épaules en disant au nouvel élu : « J'appose sur tes épaules le sceau du Christ. afin que, désormais, tu portes dignement le joug de son esclavage : « *Signo tibi scapulas ut suscipias jugum servitutis ejus.* » Une telle expression, loin de nous étonner, nous procurera toute satisfaction si nous nous rendons compte de ce qu'est l'esclavage en soi et par rapport au Christ. Ni la condition

dégradée de l'esclavage, ni la tyrannie du maître n'entre dans son essence. Il est la dépendance totale et absolue vis-à-vis d'un maître. Le propre de l'esclave est de demeurer au pouvoir de son maître, qui en use à son gré et pour son profit. Ce dont nous avons non seulement l'usage, mais la propriété pleine et entière, serait notre esclave si, par impossible, il avait la liberté. Or, tout homme, malgré sa liberté, est la propriété, la chose de Dieu, personne n'en doute; donc il est son esclave. et, heureux de se reconnaître la propriété de Dieu, il doit mettre dans la même mesure son bonheur à être l'esclave d'un tel Maître. C'était celui de nos premiers parents au Paradis terrestre. Ils reconnaissaient leur condition d'esclaves de Dieu par nature, et ils prenaient plaisir à ratifier leur condition. Cet esclavage de nature était chez eux un esclavage accepté spontanément, subi et aimé librement, en d'autres termes, un esclavage volontaire que Montfort appelle un esclavage d'amour. La réponse d'Eve au tentateur nous en est le garant. A l'odieux : « Pourquoi » du serpent, elle répond, dans l'impulsion d'une nature pleinement soumise et entièrement satisfaite de son sort : « Nous avons la permission de manger de tous les fruits, si ce n'est ceux d'un arbre situé au milieu du jardin. » A la construction de cette phrase, ne dirait-on pas qu'heureuse de dépendre de Dieu, même dans la jouissance, Eve n'a pas l'idée qu'une restriction mise à son plaisir par Dieu lui soit une privation ? Heureuse sujétion ! Tant qu'en vivent nos premiers parents, ils sont vraiment rois : rois de leurs facultés, de leur corps, de la création entière : *Servire Deo regnare est.* — Mais après ? — Après, hélas! — Toute la postérité d'Adam naît esclave de Dieu par nature, et, par le péché d'origine, esclave de contrainte. Je me trompe, il y aura une exception : celle qui répondra à l'archange Gabriel : « Voici l'esclave du Seigneur, qu'il me soit fait selon votre parole : *Ecce ancilla Domini.* » Ces paroles, dès le premier instant de son Immaculée Conception, Marie les prononce. Que dis-je ? elle ne fait pas que les prononcer : elle les vit. C'est là son état foncier et habituel vis-à-vis de Dieu : elle vit soumise, donnée, livrée, abandonnée au bon plaisir divin, perdue, écoulée dans le vouloir de Dieu et ne faisant qu'un, en quelque sorte, avec le divin vouloir : *Consummata in unum.* — Le Fils de Dieu lui-même, en se faisant homme, se réserve la même joie : c'est pour cela qu'il prend la forme et la nature de l'esclave :

« *Formam servi accipiens.* » Qui donc croirait se déshonorer et s'abaisser en reconnaissant spontanément, amoureusement, pour rendre hommage à Dieu, sa nature d'esclave vis-à-vis d'un maître qui a tous les titres pour commander, tous les pouvoirs pour gouverner, toutes les forces pour assujettir, tous les charmes pour captiver;... d'un maître dont la souveraineté est absolue, qui, dominant tout par nature, entend réellement tout posséder : le dedans, le dehors, ce qui est libre, ce qui ne l'est point, enfin le tout de chaque être et de tous les êtres; l'âme jusqu'à un regard, le corps jusqu'à un atôme, la vie jusqu'à un instant. (Mgr Gay, Conférences aux Mères chrétiennes, 55e conf.) — Qui donc croirait se déshonorer en s'appelant l'eselave de Dieu? — Ce n'est pas saint Paul, qui, parlant précisément de la régénération surnaturelle, pousse ce soupir de soulagement « *Nunc vero liberati a peccato, servi autem facti Deo.* » (Rom. VI, 22.)

Mais le Christ, à qui se donne le nouveau baptisé, a-t-il sur la créature et sur l'homme en particulier le domaine souverain de Dieu? Il l'a, puisque, seconde personne de la Trinité en même temps qu'homme, il est Dieu, il est le Créateur, comme le Père et le Saint-Esprit.

Toutefois, c'est surtout au Christ en tant que Rédempteur que nous voue le saint Baptême, et pouvons-nous, devons-nous, sous ce rapport, nous appeler les esclaves du Christ? Le Catéchisme du Concile de Trente répond à cette question : Il est de toute justice qu'ils (les fidèles) se regardent perpétuellement attachés et consacrés en qualité d'esclaves à leur Rédempteur et Maître; et, comme, à l'époque du Concile de Trente, le mot « servus » désigne aussi bien le serviteur que l'esclave, il se sert d'un mot qui n'a que cette dernière signification : « mancipia ». Mais ce langage est-il fondé en raison? Il y a plus que lieu de le penser quand on le trouve dans un ouvrage, résumé doctrinal, résumé sur l'ordre et sous la direction d'un pontife romain et d'un concile tel que le Concile de Trente. La chose, d'ailleurs, est manifeste. « Qui fait le péché, dit Notre-Seigneur, en devient l'esclave. » (Jean VIII, 34.) Jésus-Christ nous rachète de cette servitude du péché. « Celui qui triomphe de vous, dit saint Pierre (II, 19), vous fait son esclave. » C'est ainsi que le démon, vainqueur de l'homme et de sa postérité par la ruse et le mensonge, les a en son pouvoir, exerce sur eux un odieux

esclavage. Le Christ, par le sacrifice rédempteur et la grâce du baptême, détrône le démon et prend sa place. N'est-il pas juste que la maîtrise exercée sur nous par le péché et le démon passe entre les mains du Sauveur ? Donc, par amour et reconnaissance, soyons ses esclaves. — Enfin, le Christ ne nous rachète pas seulement en tant qu'homme ; bien plus, s'il n'était pas Dieu, s'il n'était pas une personne divine, il ne pourrait fournir le prix de notre rançon, qui doit être d'une valeur infinie. Aussi, l'hommage que nous devons au Rédempteur doit être celui que nous devons à Dieu. Or, le culte rendu à Dieu est entièrement fondé sur la reconnaissance de son souverain domaine par les êtres intelligents, et sur la dépendance pratique qui en est la conséquence : l'esclavage de nature. Cette dépendance pratique, au lieu d'être contrainte, devait être chez l'homme — le mot le dit — naturelle, et souverainement aimée comme elle l'était dans l'Eden. Le péché, en nous décevant, nous la fait regarder comme contrainte, mais la restauration de l'homme par Jésus-Christ lui arracha ce cri de gratitude : *Ego servus tuus... dirupisti vincula mea... Tibi sacrificabo hostiam laudis...*, et cette hostie de louange, c'est, vis-à-vis de Jésus-Christ, comme vis-à-vis de son Père céleste, la reconnaissance aimée du souverain domaine de Dieu, et de cette dépendance pratique qui sera l'esclavage d'amour. Cette dépendance pratique, loin d'être une charge, devait être pour l'homme une royale liberté : « *Servire Deo regnare est... Tibi servire libertas est...* » Cette royale liberté, le Christ nous la reconquiert ; n'est-il pas juste que nous reconnaissions la lui devoir et que nous lui disions, lorsqu'il vient vivre en nous par la grâce sanctifiante : « Soyez mon Maître absolu. Dépendre de vous, être votre esclave, c'est la liberté des enfants de Dieu. »

Ce fait est si vrai, réplique-t-on, que saint Paul le constate en ces termes : « C'est pourquoi il (le fidèle) n'est plus esclave, mais fils ; s'il est fils, il est aussi héritier par Dieu. »

Je réponds : Le chrétien est tellement l'enfant de Dieu qu'il est « un autre Christ : *Christianus alter christus* » ; bien plus, c'est « Jésus-Christ qui vit en lui : *Vivo jam non ego vivit vero in me Christus.* » Le Christ et lui ne font qu'un : « *Sint unum* » ; qu'un, comme le cep de la vigne et les branches ; qu'un, comme le chef et les membres d'un même corps. Or, quelle n'est pas la dépendance des membres vis-à-vis du chef, vis-à-vis de l'âme ? —

« Jésus-Christ, dit l'abbé Lhoumeau, est notre Tête, et à ce titre il est notre Seigneur. Car qui dit « Tête » dit prééminence, direction au dehors, influence vitale au dedans, et conséquemment aussi, pour les membres, sujétion intime et parfaite. Que notre dépendance à l'égard du Christ, en qualité de membres de son corps mystique, soit volontaire et pleine d'amour ; mais il n'en est pas moins vrai que cette dépendance, pour être plus parfaite qu'une servitude de contrainte, est d'autant plus grande qu'elle est plus intime. Et quelle intimité que celle qui résulte de la communication de la vie et du fonctionnement de l'organisme ! » (*Vie spirituelle*, p. 118.) Ainsi notre filiation en Jésus-Christ, vis-à-vis de Dieu, ne fait qu'affirmer notre dépendance de Jésus-Christ. Et je comprends maintenant le mot de saint Paul : « *Omne quodcumque facitis in verbo aut in opere omnia in nomine Domini J.-C. gratias agentes Deo et Patri et per ipsum.* » (Coloss., III, 17.)

Toutefois, encore que Jésus-Christ n'accomplisse son œuvre rédemptrice que par Marie, n'y aurait-il pas une pieuse exagération à appeler le nouveau baptisé dans les promesses du Baptême, non pas le sujet de Marie, mais son esclave ?

Le bienheureux de Montfort n'y en voit aucune. « Ce que je dis *absolument* de Jésus-Christ, je le dis *relativement* de la Sainte Vierge, répète-t-il... Jésus-Christ lui a donné, par grâce, relativement à sa Majesté, tous les mêmes droits qu'Il possède par nature : « *Quidquid Deo convenit per naturam, Mariæ convenit per gratiam.* » A plus forte raison, l'empire qu'il possède en tant que Rédempteur, à l'acquisition duquel Marie a contribué dans la mesure que nous avons déterminée, est-il, à raison même du vouloir de Jésus-Christ, possédé et exercé par Marie. « On peut donc, continue Montfort, se faire l'esclave amoureux de la Très Sainte Vierge, afin d'être, par là, plus parfaitement esclave de Jésus-Christ. La Sainte Vierge... n'est pas comme les autres créatures auxquelles, si nous nous attachions, elles pourraient plutôt nous éloigner de Dieu que nous en approcher ; mais la plus forte inclination de Marie est de nous unir à Jésus-Christ, son Fils, et la plus forte inclination du Fils est qu'on vienne à Lui par sa sainte Mère ; et c'est lui faire honneur et plaisir, comme ce serait faire honneur et plaisir à un roi si, pour devenir plus parfaitement son sujet et son esclave, on se faisait esclave de la Reine... De plus, si, comme je

l'ai dit, la Sainte Vierge est la Reine et Souveraine du ciel et de la terre : « *Imperio Dei omnia subjiciuntur et Virgo ; ecce imperio Virginis omnia subjiciuntur et Deus* », disent saint Anselme, saint Bernard, saint Bernardin, saint Bonaventure, n'a-t-elle pas autant de sujets et d'esclaves qu'il y a de créatures ? N'est-il pas raisonnable que, parmi tant d'esclaves de contrainte, il y en ait d'amour, qui, par une bonne volonté, choisissent en qualité d'esclaves Marie pour leur souveraine ? Quoi ! les hommes et les démons auraient leurs esclaves volontaires, et Marie n'en aurait point ?... Quoi ! un roi (s'attribuant, il est vrai, un droit qu'il n'a pas) tiendra à honneur que la reine, sa compagne, ait des esclaves... parce que l'honneur et la puissance de l'un est l'honneur et la puissance de l'autre (principe admis par tous), et on croira que Notre-Seigneur, qui, comme le meilleur de tous les fils, a fait part de sa toute-puissance à sa sainte Mère, trouve mauvais qu'elle ait des esclaves ? A-t-il moins de respect et d'amour pour sa Mère qu'Assuérus pour Esther, et Salomon pour Bethsabée ? — Si on ne veut pas qu'on se dise esclave de la Sainte Vierge, finit-il par dire avec une conviction que Rome n'a point condamnée, tant s'en faut, qu'importe qu'on se fasse et qu'on se dise esclave de Jésus-Christ, c'est l'être de la Très Sainte Vierge. (Edit. Oberth., pp. 58-60.)

Aux promesses du Baptême, je veux bien, répond-on, m'appeler *l'enfant* de Marie, *je le dois même ;* mais son esclave, jamais.

Je me permets de répliquer : A qui un enfant, ici-bas, appartient-il plus qu'à sa mère ? Cependant, dans la vie surnaturelle dont le baptême est le principe, l'appartenance du chrétien à Marie et sa dépendance vis-à-vis de la Très Sainte Vierge est bien plus stricte et bien plus étroite. Et c'est précisément pour le faire remarquer et pour le proclamer que le bienheureux de Montfort veut que l'enfant de Marie s'affirme en même temps son esclave d'amour. Je demande encore de justifier ces deux assertions.

C'est à sa mère, après Dieu, qu'ici-bas l'enfant doit l'être, le mouvement et la vie. C'est à Marie, après Jésus-Christ, que pareillement le chrétien doit son élévation à l'ordre surnaturel. Sans doute la nouvelle Eve n'a point, aux droits du nouvel Adam sur ses enfants, cette égalité de part qui échoit au père et à la

mère ici-bas. Elle n'est, dans notre régénération spirituelle, qu'une cause contingente et secondaire. S'il en avait décidé autrement, Dieu aurait absolument pu nous régénérer sans elle; et même tout en ayant recours à son intervention, le Christ Rédempteur demeure à Lui seul la vraie, la totale cause efficiente et méritoire de notre salut. Cependant, dans notre régénération spirituelle, Marie y est aussi sa vraie coopératrice, sa *coadjutrice*, selon le mot d'Albert le Grand (*Quæst. Missus est*, IX, 29. § 3) ; « son assistante », selon l'expression de Léon XIII. Elle l'est, dit le T. R. P. Lépicier (P. III, cap. I, art. 3), en participant par un mérite de congruité à la satisfaction condigne de son divin Fils. Elle l'est, dit à son tour le R. P. Terrien (*Marie Mère de Dieu et Mère des hommes*, II P., liv. III, chap. IV), « par le consentement d'où procède la victime, par l'offrande qu'elle en fait en union avec le Père, par la participation qu'elle prend à ses ineffables douleurs, par la *Compassion* qui monte vers le ciel avec la *Passion* ».

De cette haute vérité, il en résulte cette autre : Nous n'avons rien dans l'ordre surnaturel qui ne soit, sans doute, d'une manière principale et absolue, la propriété du Christ, mais aussi, d'une façon secondaire, la *propriété de Marie*. « Ce n'est pas seulement la formation, mais *toute la formation ;* ce n'est pas seulement le développement, mais *tout le développement* de ses enfants qui tombe sous la sollicitude de la mère. Puis donc que ce développement et cette formation sont l'œuvre de la grâce, il faut bien que toute grâce vienne aux enfants de Dieu, *par leur Mère* » (Terrien, l.c., IIe P., liv. VII, chap. III), et à raison des fonctions maternelles de celle-ci. Cette conclusion, d'ailleurs, a été établie plus haut. Or, pourquoi nous devons-nous tout entiers au Christ Rédempteur dans l'ordre surnaturel ? Parce que c'est en Lui que nous avons et ne cessons d'avoir « l'être, le mouvement et la vie » de la grâce. Si donc, dans le même ordre surnaturel, il ne nous mérite et ne nous procure rien sans la médiation, le concours effectif de Marie, que conclure, sinon que nous avons la redevance de tout notre être surnaturel, de tout ce que nous avons et pouvons dans l'ordre de la grâce, à Jésus d'une manière absolue et principale, à Marie d'une façon secondaire mais non moins réelle ?

Mais, dans l'ordre surnaturel, l'enfant de Marie — corps et âme, car le baptême atteint l'un et l'autre — n'est-il, ne doit-

il rester la propriété de la Très Sainte Vierge qu'en la mesure où l'enfant de la terre l'est de sa mère ? — Ici-bas arrive une heure où l'enfant de la terre peut se suffire. Ses facultés, ses organes ont atteint leur plein développement, son travail personnel peut lui procurer sa subsistance et satisfaire ses autres besoins. A cette heure, qui est celle de l'âge mûr, sa mère a conscience que son enfant lui échappe. Elle a sur lui encore la magistrature du conseil et de la direction. Mais, s'il veut quitter le foyer paternel pour fonder lui-même une nouvelle famille, ou entrer dans une autre voie qui lui attribue l'indépendance vis-à-vis d'elle, la mère renonce à l'exercice de son autorité ; elle sent qu'elle n'y a plus droit. Il sera toujours son enfant, mais non plus un enfant sur lequel elle a tout pouvoir. Quand les bandes et bandelettes des premiers jours l'enveloppaient, elle le traitait comme sa propriété, sa chose, et cela pour le bien du petit. Lui-même semblait s'en rendre compte. En tous cas, son impuissance se laissait manipuler au gré de la mère. Celle-ci, docile aux instincts de la nature, n'en abusait pas ; mais l'eût-elle fait que le pauvre enfant serait resté quand même à sa merci. Le total abandon de ce petit être entre les mains de sa mère était moins pour l'enfant un esclavage de contrainte qu'une nécessité créée par son indigence. Aussi, au fur et à mesure que diminuait chez lui cette indigence, y naissait et s'accentuait, dans la même proportion, le désir de se soustraire au joug maternel.

Aussi, ici-bas, tant qu'il a besoin de sa mère, l'enfant reste à sa merci, en est pour ainsi dire *l'esclave par nature* au prorata de ses propres besoins. Mais sitôt qu'il croit se suffire par lui-même, généralement il songe à briser des chaînes que seule, pourtant, la nature avait forgées, que seul avait rivées l'amour, le dévouement des parents. Une fois cette rupture faite à l'amiable, l'enfant reste l'enfant, mais il a des intérêts personnels qui ne sont plus, directement du moins, ceux du père et de la mère.

Dans la vie surnaturelle, cette distinction d'intérêts peut-elle jamais avoir lieu entre l'enfant et sa mère ? Non. Dans l'ordre du salut, de même que nous ne pouvons rien sans le Christ, ainsi, sans Marie, quoique son secours ne soit que secondaire, nous sommes réduits à la même impuissance. Non point, encore une fois, que Dieu et le Christ ne puissent se passer d'une telle intervention, mais ils ne le veulent pas.

Si donc, à la période de croissance, il est tout naturel à l'enfant de dépendre de sa mère, d'être ainsi l'esclave de son amour et de son dévouement, une nouvelle question se pose. Dans l'ordre surnaturel, quand le chrétien passe-t-il de la période de croissance à celle de la maturité ? Quand arrive-t-il à « cette mesure comble de l'homme parfait », à cette « plénitude de l'âge du Christ » dont parle saint Paul ? Pas avant son entrée dans la gloire. C'est ce qu'énonce l'Apôtre en termes suffisamment précis. « Ici-bas la grâce et la foi ne nous donnent qu'une connaissance partielle ; mais lorsqu'arrivera la plénitude de la vie, dans la connaissance et la jouissance, plus rien à désirer. Enfant, j'avais le langage, les goûts, les pensées de l'enfant ; mais l'âge mûr m'en a délivré. Ainsi ne voyons-nous aujourd'hui les choses du ciel qu'à travers le prisme de l'énigme. Mais, une fois dans la plénitude de la vie surnaturelle, nous verrons toutes choses face à face. Aujourd'hui, je n'ai qu'un savoir partiel des choses d'en haut ; alors j'en aurai aussi parfaite connaissance que de moi-même. » (1 Cor. XIII, 11-12.) Ne soyons pas surpris dès lors d'entendre le même apôtre, tout en s'adressant à des chrétiens vivants déjà de la grâce au point de communier tous les jours, leur tenir cependant ce langage : « Mes petits enfants, que j'engendre à nouveau, jusqu'à ce que le Christ soit tout formé en vous. » (Galat. IV 19.) Ne soyons pas surpris qu'avec saint Pierre, l'Eglise dise à ses aînés comme à ses benjamins de se regarder comme des enfants nouveau nés : *Quasi modo geniti infantes.* Ne soyons pas surpris qu'à nos premiers parents, créés pourtant dans toute la perfection de leur nature, Dieu leur demande encore de grandir : *Crescite.* Comme nous tous, à quelque degré de grâce que nous soyons, ils en avaient la tâche, jusqu'à l'heure du triomphe.

Or, le propre de l'enfant nouveau-né dans ses relations avec sa mère, n'est-ce pas de dépendre en toutes choses de ces soins qu'un cœur de mère rend si délicats et si tendres ; et sa vie, n'est-ce pas la *dépendance totale*, le délicieux servage de l'amour maternel ? Ainsi en est-il dans la vie de la grâce. Si nous voulons que l'enfant y acquière pleine vigueur, il ne faut pas qu'il en vive éloigné ; il ne faut pas qu'il se souvienne de son titre d'enfant, mais, ce *titre*, il faut qu'*il le vive* vis-à-vis de sa mère, *selon toute l'étendue des besoins que suppose son état.* Tant

que l'enfant n'a pas atteint le plein développement que réclame sa nature, il sent lui-même que, recevant tout de ses parents, il ne s'appartient pas. Il a besoin d'être à eux, plus que ne le sont leurs meilleurs serviteurs. Ainsi, tandis que ces derniers, même dans leurs procédés les plus respectueux envers leurs maîtres, gardent et manifestent une véritable indépendance en tout ce à quoi ils ne se sont pas engagés, le petit enfant, au contraire, reconnaît vis-à-vis de ses parents une réelle appartenance, une totale dépendance, qui d'ailleurs lui semble moins une obligation qu'un besoin.

Cependant, parvenu à l'âge mûr, sans doute il ne nie pas l'appartenance dont il a vécu ; mais il n'en veut plus vivre. Il réalise à la perfection dans l'ordre temporel l'idéal de l'objet posé plus haut. *Il veut bien être l'enfant de ses parents*, les entourer de respect et d'égards ; mais un droit de propriété sur lui, il ne le leur reconnaît plus. Somme toute, il a raison : ses parents n'avaient été dépositaires d'un réel domaine sur lui, au nom de Dieu, que jusqu'à l'heure où sa vocation... etc. devait le soustraire à leur autorité. Mais, cette heure sonnée, quand, par exemple, il lui faut s'éloigner du foyer paternel, il s'appartient à lui-même et à Dieu.

Mais l'enfant de Dieu, lui, n'arrivant au terme de sa croissance surnaturelle qu'au delà de la tombe, a toujours besoin, comme l'enfant nouveau-né, de l'intervention maternelle. Sans elle, il ne peut faire un pas. Toute grâce qui le sustente, il la reçoit et du Christ et de Marie. C'est ainsi qu'il est, qu'il reste et devient de plus en plus la propriété de l'un et de l'autre. Chaque nouveau bienfait surnaturel est un sceau nouveau confirmant son appartenance à l'un et à l'autre. Rendra-t-il donc justice à la nouvelle Eve comme au nouvel Adam, se rendra-t-il justice à lui-même en se contentant de proclamer sa filiation vis-à-vis du Christ et de la Vierge, comme le fait ici-bas un fils de famille vis-à-vis de ses parents, lorsqu'il n'en dépend plus ? Ira-t-il dire dans le même sens que ce dernier, il n'y a qu'un instant : « Je veux bien être l'enfant du nouvel Adam et de la nouvelle Eve, mais leur propriété, jamais ! » — Si l'objection susdite a ce sens, elle tombe d'elle-même. Eh ! bien, ne nous payons pas de mots. Un être *libre qui est la propriété parfaite* d'un autre, comment l'appelle-t-on dans toutes les langues ? *Un esclave*, de nature ou de grâce, de contrainte

ou d'amour, selon le possesseur et le bien qui oblige. (Cf. B. de Montfort, *Traité de la Vraie Dévotion*, 1re P., chap. II, S. II., p. 54.)

Puis donc que le titre d'enfant n'implique pas nécessairement le *maintien de cette appartenance*, c'est sagesse à celui qui a besoin de la vivre toute sa vie dans l'ordre surnaturel, de l'énoncer aux promesses du Baptême par le mot propre à la désigner. Ce mot est l'un des trois titres suivants : chose, propriété ou esclave. Et, en effet, voici Marguerite-Marie Alacoque qui, pour se consacrer au Sacré Cœur de Jésus, s'adresse en ces termes à la Très Sainte Vierge Marie : « O très sainte et très glorieuse Vierge, Mère de Dieu, notre chère Mère, Maîtresse et Avocate !... Voici que, d'un commun accord, nous nous jetons à vos pieds pour renouveler les vœux de notre fidélité et servitude envers vous, et pour vous prier qu'en qualité de choses vôtres, vous nous offriez, dédiiez, consacriez et immoliez au Sacré Cœur de l'adorable Jésus. » — Voici le T. R. P. Zucchi, S. J., qui, dans une prière que tous nous nous sommes appropriée, s'écrie : « O ma Souveraine, ô ma Mère, souvenez-vous que je vous appartiens, gardez-moi, défendez-moi comme votre bien et *votre propriété !* » — Voici enfin Marguerite-Marie et ses novices, qui, dans la prière déjà citée, se font gloire « d'appartenir » à Marie, « en qualité de filles, de servantes et d'esclaves, pour le temps et l'éternité ». — Or, honni soit qui mal y pense, le plus noble des trois titres est celui d'esclave : il suppose la liberté. Ne le refusons donc pas au chrétien dans ses relations filiales avec le nouvel Adam et la nouvelle Eve, et appelons-le « *l'esclave de Jésus en Marie* » (Cf. *Traité de la Vraie Dévotion*, édit. Oberthur, pp. 211-212.)

Nous savons maintenant la part de Marie dans les engagements du Baptême. Cette part n'est qu'une conséquence d'un vouloir gratuit des trois Personnes divines qui daignent prendre la Vierge pour auxiliaire dans la rédemption et la régénération du chrétien. Marie est la voie par laquelle Dieu vient accorder à l'homme la grâce de sa réhabilitation surnaturelle et les autres grâces qui alimentent sa vie spirituelle. Il est naturel, dès lors, qu'au Baptême, Marie soit reconnue comme la voie pour aller à Jésus-Christ, et par Jésus-Christ à Dieu. Quel plus beau spectacle que de voir le Cœur de Jésus apportant la grâce du Baptême, et le cœur de l'homme y répondant, se choi-

sir le même rendez-vous, la Vierge, leur commune Mère ? Jésus-Christ s'unit à nous par Marie; comment s'unir à Lui ? Le divin Maître répond : « Ce que j'ai fait, faites-le vous-mêmes ! *Quemadmodum ego feci, ita et vos faciatis.* » — Donc, premier souhait : Puisse tout adulte qui reçoit le Baptême, ou en contracte les obligations au nom du nouveau-né, avoir été instruit de ce grand principe surnaturel que le bienheureux de Montfort nomme le « secret des élus ». Puisse-t-il, au saint Baptême, avoir actuellement conscience que Marie y est aussi régénératrice du nouveau baptisé, et qu'elle acquiert sur lui, dans l'ordre de la grâce, tous les droits qu'exerce une mère ici-bas sur l'enfant, tant que la vie de ce dernier dépend de ses soins maternels. A cette fin, veuille, le ministre du sacrement, rappeler au besoin cette haute vérité immédiatement avant la collation du Baptême, aux intéressés qui se livreront entièrement d'eux-mêmes ou par leurs substituts *à Jésus par Marie, ou à Marie pour Notre Seigneur Jésus-Christ.* C'est là mon second vœu ; car la maternité spirituelle de Marie a trop de part en ce premier sacrement pour y être, par la faute du prêtre, oubliée ou ignorée des fidèles, surtout des parrains et marraines.

Enfin, toutes les fois qu'un catholique renouvelle les vœux du Baptême, qu'il proclame publiquement, après les droits qu'a sur lui le nouvel Adam, son souverain Maître, ceux de la nouvelle Eve, Marie, Mère des chrétiens, ne serait-ce que par ces mots : « Je renonce à Satan, à ses pompes et à ses œuvres, et me donne tout entier à Jésus-Christ par les mains de Marie, ma Mère et ma Souveraine, afin de porter ma croix à la suite de son divin Fils, tous les jours de ma vie. » (Contrat d'alliance du bienheureux de Montfort.) Ainsi, que la consécration à Marie ne soit pas un simple recours à la protection de la Mère de Dieu, mais bien la reconnaissance de ses droits maternels, qui sont sur nous les droits d'une Souveraine ; et plutôt que de ne venir qu'après les promesses du Baptême, dans nos cérémonies de première communion, par exemple, puisse-t-elle, sinon faire partie de la même formule, du moins la devancer pour aller à Jésus par Marie. C'est là mon dernier souhait. Car, s'il s'agit « de tout restaurer en Jésus-Christ, nous dit le glorieux Pontife qui préside aux destinées de l'Eglise, qui ne tient pour établi qu'il n'est route ni plus sûre, ni plus facile, que Marie, par où les hommes puissent arriver jusqu'à Jésus Christ, et ob-

tenir, moyennant Jésus-Christ, cette parfaite adoption des fils qui rend saint et sans tache sous le regard de Dieu. » Cette parole de Pie X a été mon premier mot; elle sera mon dernier et le gain de ma cause.

Henri RICHARD, *prêtre*,
Directeur du *Règne de Jésus par Marie*,
à Saint-Laurent-s.-Sèvre (Vendée).

Le Congrès émet le VŒU que : dans l'explication du Baptême, les catéchistes insistent sur la part qui revient à Marie dans ce contrat d'alliance, au double titre de Corédemptrice et de Mère ; et que, au renouvellement des vœux baptismaux, la reconnaissance des droits de Marie y soit nettement énoncée, afin d'observer les deux grandes lois rappelées par Pie X : *Instaurare omnia in Christo : ad Jesum per Mariam.*

XVII

UNE ARME MERVEILLEUSE DE COMBAT

La vie de l'homme est un combat sur la terre. (Job VII, 1.) Cette affirmation de nos saints Livres est bien l'expression éminemment vraie d'une de ces vérités d'ordre moral qui ont, pour toute intelligence qui veut y réfléchir, l'évidence d'un axiome mathématique. C'est la grande leçon de l'expérience des siècles qui se résume en ces quelques mots, puisque la condition première de toute vie, de tout progrès, de toute victoire, demande un effort. C'est la loi générale de tout être raisonnable tendant à sa fin ; et, s'il fallait présentement caractériser par une formule l'activité humaine qui se dépense, ici-bas, dans l'épreuve et la souffrance, dans la peine et le travail, dans une crise quelconque, morale ou physique, je n'aurais qu'à prendre l'affirmation vécue du patriarche de l'Idumée : « La vie de l'homme est un combat sur la terre. »

Cette vérité qui se montre à découvert, à travers les vicissitudes et les variations dont est faite la vie de tout homme, essentiellement vraie pour les individus, ne l'est pas moins

pour les sociétés et les familles. C'est un fait clair comme le jour, qui apparaît à chaque page de l'histoire, dans cette évolution de traits multiples qui s'y développent ou s'y renouvellent. C'est une réalité qui marque de son empreinte tout âge comme toute vie, car elle est universelle. Mais il y a des époques où la lutte prend un caractère plus vif et plus aigu, où le combat devient plus terrible, l'ennemi plus acharné, le champ de bataille plus étendu. C'est l'heure où la persécution se déchaîne, où le schisme et l'hérésie troublent les intelligences, divisent les esprits et sèment l'erreur ; c'est l'heure où la révolution soulève les peuples et arme de haine l'ouvrier contre le patron ; c'est l'heure où des hommes et des partis, aveuglés par l'esprit d'orgueil et de vertige, montent à l'assaut des institutions les plus sacrées du droit et de la justice, de l'Eglise et de la patrie. Cette heure néfaste, qui sonne pour les sociétés comme pour les individus, n'a-t-elle pas sonné déjà, depuis plusieurs années, pour la France en révolte ? Par un acte solennel d'impiété, elle a rayé de ses chartes le nom de Dieu, le nom du Christ qui aime les Francs. C'est la négation officielle et toujours plus radicale, hélas ! du règne de Jésus-Christ, et ce Roi immortel des siècles, de par la loi, est chassé de nos parlements, de nos hôpitaux et de nos écoles. L'impiété sectaire et sacrilège lui prodigue, avec une hardiesse qui fait peur, l'insulte et le blasphème. Une propagande éhontée, une liberté sans frein de la presse et de la parole, comme un empoisonnement moral, universel, corrompt de plus en plus et l'esprit et le cœur. C'est tout un cortège de choses et de personnes défilant devant ce Christ Roi, en détournant la tête et lui jetant l'antique insulte : « Retire-toi de nous ; car nous ne voulons plus de la science de tes voies. » (Job XXI, 14.) A-t-on jamais vu un pareil soulèvement d'hostilité ? A-t-on jamais entendu crier avec autant de haine : « Nous ne voulons pas que le Christ règne sur nous ! » (Luc XIX, 14.)

Mais si, non contents d'apercevoir ce qui éclate dans les faits, nous allons plus avant ; si nous étudions le trouble intime et profond qui bouleverse la société, nous verrons que le mal se trouve, tout d'abord, dans les idées de haine, de révolte, d'impiété qu'on a semées dans l'âme du peuple, qui y fermentent et qui s'en échappent parfois avec la grève sauvage, avec l'émeute, avec le coup de feu, comme la lave amoncelée au fond du volcan s'échappe enfin du cratère embrasé.

Voilà le mal, vu d'un coup d'œil d'ensemble. Mais il ne suffit pas de le constater, il faut le combattre résolument, et pour cela quelle doit être notre arme de combat ? L'arme assurément doit être d'autant mieux trempée que la bataille est plus chaude, l'enjeu plus redoutable et la victoire plus décisive. En bonne logique, le moyen doit être proportionné à la fin. Or, il s'agit, en nous plaçant à un point de vue supérieur, de rendre aux âmes troublées cet esprit de paix et de soumission qui leur fera accepter le frein salutaire de toute autorité légitime, de toute loi juste, et qui leur fera supporter le poids des inégalités sociales. Il s'agit, en un mot, de travailler à faire régner Jésus-Christ dans l'individu, dans la famille et dans la société. C'est son droit, car la royauté est bien l'apanage de la divinité qui, seule, possède pleinement la souveraineté parfaite. Le Fils de Dieu en se faisant homme n'a nullement prétendu se dessaisir des droits inhérents à la nature divine. Roi de toute éternité en tant que Dieu, en tant qu'homme il est roi dans le temps sans diminution de puissance et de durée. Dès sa naissance, comme don de joyeux avènement, son Père lui a donné toutes les nations en héritage : « *Postula a me et dabo tibi gentes hæreditatem tuam.* » (Ps. II, 8.) Les frontières de cet empire souverain ne sont autres que celles du monde : « *et possessionem tuam terminos terræ* » (Ps. II, 8), et sa durée est égale à celle des siècles éternels : « *cujus regni non erit finis* ». Voilà certes de magnifiques promesses ; voilà l'annonce d'un droit qui, depuis dix-neuf siècles, se manifeste par les triomphes et les victoires de l'Eglise catholique. Il n'en est pas moins vrai que ce droit d'un ordre supérieur est subordonné, quant à son acceptation, au libre choix des peuples et des particuliers. Le Christ se présente à nous, comme un prétendant ; sa cause, si légitime qu'elle soit, est comme soumise à notre vote.

Or, aujourd'hui, la royauté du Christ est méconnue, battue en brèche par d'innombrables ennemis, et, chez un trop grand nombre, l'opposition à ce règne pacifique se change en fureur et en blasphème. Cependant, il faut que le Christ règne : « *Oportet illum regnare.* » Pour atteindre ce but, pour établir cette royauté, nous devons sans doute nous servir des moyens naturels qui sont en rapport avec la fin voulue, dès lors que toute transformation sociale se fait ordinairement avec l'aide de secours humains. Le naturel et le surnaturel sont des phéno-

mènes substantiellement identiques, à raison de leur origine, qui est la volonté de Dieu. Mais il ne faut pas oublier que, si l'homme peut s'agiter et délibérer, les événements, somme toute, n'obéissent qu'à Dieu. « Les nations, d'après J. de Maistre, sont comme les particuliers : elles peuvent s'agiter, mais non se constituer, quand aucun principe divin ne préside à leurs efforts ; si elles peuvent délibérer, elles ne peuvent s'organiser. » L'ordre nécessaire à toute organisation ne dérive que de la source de tout ordre, c'est-à-dire de Dieu même.

Combien nombreux, à l'heure actuelle, ceux qui poursuivent avec ardeur et bonne volonté des réformes appelées, d'après eux, à nous donner enfin une paix relative et une liberté nécessaire, mais qui semblent n'attendre le succès que de moyens humains ! Ils voient le corps, mais ne voient pas la vie ; ils ne voient pas la force surnaturelle dont il a besoin, et par manque de principes, par indifférence souvent, par crainte parfois, ils n'osent pas se dire franchement catholiques. La raison elle-même les désapprouve et les condamne ; en bonne logique, leur conduite n'est pas en rapport avec le but désiré ; il n'y a pas de proportion entre la cause et l'effet voulu : la restauration de la société dans le Christ. Je ne mets pas en doute la sincérité de leurs intentions, mais il faut forcément conclure que tous ces hommes, philosophes à courte vue, myopes de circonstance, sont vains, en qui la science de Dieu n'existe pas en théorie ou en pratique. Esclaves de préjugés, ou à cause de leur mauvaise foi, ou bien à cause d'une ignorance involontaire, ou d'une sorte d'atavisme d'éducation, ils sont incapables de fonder quelque chose de solide et de durable pour le bien général et particulier.

Pour nous, unis dans une même pensée de foi et d'amour dans ce Congrès marial, dont l'importance et les charmes sont exceptionnels, nous devons voir non seulement une œuvre à la gloire de Marie, à la proclamation de ses prérogatives et de ses grandeurs, à la mise en relief de son rôle, mais nous devons y voir aussi une œuvre sociale par excellence, un moyen sûr de faire régner Jésus-Christ dans la société et dans la famille. N'est-ce pas là le programme de Pie X : « Tout restaurer en Jésus-Christ par Marie », « voie la plus sûre et la plus facile », comme le dit excellemment le bienheureux P. de Montfort ? Et, si ce moyen, d'une efficacité certaine, demande l'encoura-

gement et la sympathie, il demande surtout la publicité au grand jour et la mise en pratique. Nous devons être non pas seulement les serviteurs d'une œuvre, mais aussi les apôtres d'une idée : faire régner le Fils par la Mère, Jésus par Marie. C'est cette idée, essentiellement théologique, qu'il s'agit de proclamer bien haut, de jeter à tous les échos de la France chrétienne et du monde catholique. Quand le mot d'ordre parti des loges maçonniques est répété, chaque matin, par une presse antireligieuse et sectaire, ne faut-il pas que notre mot d'ordre, lui aussi, soit répété, chaque jour, par la plume et la parole? ne faut-il pas qu'il anime nos prières et qu'il vive dans nos cœurs?

« Faire régner Jésus par Marie! » Voilà l'idée qui résume et spécifie le but de nos efforts; voilà l'idée qui, mise en pratique, doit être pour nous l'arme merveilleuse du combat engagé entre la religion et l'impiété, entre l'ordre et le désordre, entre Dieu et Satan. Avec une telle arme si divinement trempée, pour ainsi dire, nous sommes sûrs de la victoire. Cette affirmation de bon augure est la conséquence logique des prérogatives et du rôle providentiel de Marie dans le plan divin. N'est-elle pas, en effet, la Reine toute-puissante, terrible, à elle seule, comme une armée rangée en bataille? N'est-elle pas le pied virginal qui brise la tête de l'infernal serpent? N'est-elle pas, enfin, la Mère d'un Dieu, et peut-elle monter plus haut dans la hiérarchie des dignités? Qui pourrait mesurer la puissance de cette divine Mère, qui confine à la divinité, et dont le pouvoir s'étend presque sur Dieu lui-même?

Mais des motifs plus pressants, des raisons plus convaincantes, qui découlent plus directement du rôle de Marie dans l'économie divine, nous montrent clairement que c'est bien par Elle que doit régner Jésus. D'après les desseins de Dieu et l'enchaînement des faits divins, Marie, choisie, de toute éternité, pour nous donner Jésus, a pour mission spéciale de le faire régner, ici-bas, par la grâce. C'est sa fonction, c'est son rôle, conséquence directe de sa maternité. Cette vie divine, qu'elle nous a donnée, en plénitude, dans la personne du Verbe fait chair, elle continue à la donner encore, avec mesure, aux âmes rachetées. C'est cette vérité, qui repose sur un fondement inébranlable comme la maternité elle-même, que le bienheureux P. de Montfort développe dans son *Traité de la Vraie Dévo-*

tion. C'est cette vérité qui faisait dire au P. Faber, après la lecture de ces pages admirables : « Des milliers d'âmes périssent parce que Marie est éloignée d'elles. » « Je ne crois pas », ajoute quelques lignes plus loin le théologien, qui parle d'expérience, « qu'il y ait une œuvre plus excellente, plus puissante pour arriver à une dévotion plus grande, plus large, plus solide envers Marie que la simple propagation de la dévotion particulière du vénérable Grignion de Montfort. Que quelqu'un essaye seulement par lui-même cette dévotion, et la surprise que lui feront les grâces qu'elle porte avec elle, et les transformations qu'elle produira dans son âme le convaincront bientôt de son efficacité, d'ailleurs presque incroyable, pour obtenir le *salut des âmes et la venue du royaume de Jésus-Christ.* »

Mais quelle est donc cette dévotion, « dont l'*efficacité est presque incroyable* » ? quel est donc son fondement et en quoi consiste-t-elle en pratique ? Sans entrer ici dans les développements dogmatiques, qui de la question posée feraient tout une thèse, qu'il nous suffise de signaler ce qu'il y a de plus particulier dans cette dévotion, d'en indiquer rapidement son caractère propre. Cette dévotion, compatible avec tout état et toute obligation, est fondée sur le fait même de la maternité divine, d'où elle tire sa valeur intrinsèque et ses heureux effets. Marie, coopératrice de Dieu dans l'incarnation du Verbe et coopératrice de Jésus-Christ dans la rédemption et la sanctification des âmes, devient, d'après l'ordre voulu, nécessaire à Dieu lui-même, non pas évidemment d'une nécessité absolue, mais d'une nécessité relative. Celle qui a enfanté la tête, qui est le Christ, doit aussi enfanter les membres, qui sont les enfants d'adoption, les hommes régénérés, en leur donnant la vie de la grâce. C'est l'éternelle association du Dieu fait homme avec sa Mère, dans la prédestination divine, dans le plan d'infinie bonté qui les enferme l'un et l'autre dans une alliance indissoluble. Bossuet résume admirablement cette doctrine, quand il nous dit : « Dieu ayant une fois voulu nous donner Jésus-Christ par la Sainte Vierge, cet ordre ne change plus, et les dons de Dieu sont sans repentance. Il est et sera toujours véritable qu'ayant reçu, par elle, une fois, le principe universel de la grâce, nous en recevions encore par son entremise les diverses applications, dans tous les états afférents qui composent la vie chrétienne. Sa charité maternelle ayant tant contribué à notre salut dans le

mystère de l'Incarnation, elle y contribuera éternellement dans toutes les opérations qui n'en sont que des dépendances. »

Le bienheureux P. de Montfort exprime en quelques mots cette vérité fondamentale : « *Tout à Jésus par Marie.* » C'est ainsi qu'il caractérise la dévotion suréminente qu'il tâche de vulgariser sous cette forme, qui trouve dans la maternité divine et sa raison première et ses conséquences. « *Tout à Jésus par Marie.* » Voilà la méthode à suivre, le fondement et le couronnement, tout à la fois, de l'enseignement du bienheureux, qui, par la parfaite consécration de soi-même à Jésus par Marie, conduit à une plénitude de perfection relative admirablement conforme au souverain domaine de Dieu sur nous. Mais cette consécration ne sera parfaite que si je donne absolument tout, et comme c'est par Marie que doit se faire cette consécration, c'est donc à elle que je dois tout donner, mon corps et mon âme, mes biens intérieurs et extérieurs, et cela sans réserve aucune, pour qu'elle donne tout, elle-même, à son divin Fils. C'est donc à elle que je dois pratiquement m'abandonner tout entier, en me constituant, selon l'expression si juste de Montfort, « *son esclave d'amour* ». De là cette conséquence toute naturelle : dès lors que Marie ne doit et ne peut travailler que pour la plus grande gloire de Dieu et le règne de Jésus-Christ, il s'ensuit que tout ce qu'elle recevra de moi devra concourir au développement de cette gloire et de ce règne, et que le péché, par conséquent, ne devra pas entrer dans une vie dont il ne ferait qu'altérer la donation parfaite.

« La vie monte en perfection, d'après saint Thomas, à mesure que l'être se meut plus complètement lui-même. La vie surnaturelle monte elle aussi en perfection, à mesure qu'elle se meut plus complètement en Marie, par Marie et avec Marie, à mesure qu'elle devient plus conforme à ses pensées, à ses vouloirs et à ses sentiments. La plante reçoit de la nature et la fin à réaliser, et son énergie vitale, et la mise en branle de cette énergie. L'être raisonnable, qui a le pouvoir de se déterminer lui-même à une fin particulière, d'y tendre par des actes qui relèvent librement de la volonté, trouvera sa perfection dans une dépendance totale de Marie, comme moyen de mieux dépendre du Sauveur. La vie surnaturelle, recevant de la grâce sa force et son énergie et la mise en branle de cette énergie, fera alors des progrès plus rapides dans le chemin de la perfec-

tion, et le règne de Jésus-Christ, qui « consiste principalement dans le cœur et l'intérieur de l'homme », grandira plus sûrement et plus rapidement en nous; car Marie travaillera elle-même à notre sanctification et à l'extension pacifique du règne de son divin Fils, qui se développera parallèlement à celui de cette Mère immaculée, puisqu'une corrélation évidente et nécessaire existe entre les deux.

Mais ce règne de Jésus par Marie, qui assure une paix que le monde ne saurait donner, ne peut cependant s'établir et se développer sans lutte et sans combat. Aussi, quiconque travaille à l'établissement de ce règne en lui-même et autour de lui doit, comme le guerrier, avoir une arme pour combattre, s'il veut remporter la victoire; car là encore se réalise la parole du saint homme Job: « La vie de l'homme est un combat sur la terre. » Ce fait d'expérience n'avait point échappé à Montfort, qui, dans son *Traité de la Vraie Dévotion*, nous parle de persécutions et de luttes, de Satan et de ses suppôts. Mais, en stratégiste expérimenté, en chef habile, il nous indique le moyen à employer pour triompher dans la lutte, l'arme dont on doit se servir pour vaincre l'ennemi. Ce moyen, cette arme, c'est toujours la dévotion à Marie telle qu'il l'enseigne; celle qui a sa plénitude de perfection dans une entière dépendance de cette Reine et Maîtresse, dans une parfaite consécration de Jésus par Marie. Le saint esclavage est un gage assuré de succès, car « ce sont tous les esclaves de cette Vierge puissante qui lutteront avec avantage contre les esclaves de Satan; — que les fidèles serviteurs de la Sainte Vierge disent donc hardiment avec saint Jean Damascène : « Avec votre secours, ô Mère de Dieu, je combattrai et mettrai mes ennemis en fuite, car votre dévotion est une arme de salut que Dieu donne à ceux qu'il veut sauver. » (*Vraie Dév.*, p. 153.) Et la cause première d'une telle confiance est dans la puissance et la bonté de Marie envers ses fidèles serviteurs, qu'elle défend et qu'elle protège. Oui, s'écrie Montfort, avec une assurance forte et invincible comme la vérité, « cette bonne Mère et puissante Princesse dépêcherait plutôt des bataillons de millions d'anges pour secourir un de ses enfants, qu'il fût jamais dit qu'un fidèle serviteur de Marie, qui s'est confié en elle, succombât à la malice, au nombre et à la force de ses ennemis ». (*Vraie Dév.*, p. 182.)

Sans doute il y a d'autres forces et d'autres armes auxquelles

on peut avoir recours pour le combat et la victoire ; il y a d'autres moyens naturels ou surnaturels, qui peuvent être utilisés, et même devenir nécessaires, en certaines circonstances, mais ne craignons pas d'affirmer que tous, quelle que soit leur efficacité, doivent céder la première place à la dévotion à Marie, au *saint esclavage*, qui nous jette tout entiers dans les bras ou plutôt dans le cœur de cette bonne Mère, pour nous y rendre participants de sa puissance, de son amour, de la surabondance de vie divine qui le fait palpiter. C'est cette vérité si riche de conséquences qui donnait à Montfort ces convictions profondes, ces espérances inébranlables, quand il écrivait : « L'humble Marie aura toujours la victoire sur l'orgueilleux Satan, et si grande, qu'elle ira jusqu'à lui écraser la tête où réside son orgueil ; elle découvrira toujours sa malice de serpent ; elle éventrera ses mines infernales ; elle dissipera ses conseils diaboliques et garantira, jusqu'à la fin des temps, ses fidèles serviteurs de sa patte cruelle... Satan mettra des embûches à son talon, c'est-à-dire à ses *humbles esclaves*, qu'elle suscitera pour lui faire la guerre. Ils seront petits et pauvres selon le monde et abaissés devant tous comme le talon, foulés et pressés comme le talon l'est à l'égard des autres membres du corps; mais, en échange, ils seront riches en grâces de Dieu, que Marie leur distribuera abondamment; grands et relevés en sainteté devant Dieu, supérieurs à toute créature par leur zèle animé, et si fortement appuyés du secours divin, qu'avec l'humilité de leur talon, en union de Marie, ils écraseront la tête du diable et feront donc triompher Jésus-Christ. » Voilà donc ces *humbles esclaves* de Marie, qui se sont livrés à elle corps et âme, sans partage, et qui, riches en grâces, triompheront du démon et de ses suppôts, leur écraseront la tête et feront régner Jésus-Christ avec l'arme toute-puissante du saint esclavage. Ces victoires que l'apôtre de Marie entrevoit dans la lumière surabondante qui éclaire la théologie et le saint, et qu'il prédit avec une telle assurance et une telle confiance, seront la conséquence heureuse de notre entière donation à Celle qui est chargée d'office de nous aider, de nous secourir, de nous protéger et de nous défendre comme son bien et sa propriété. La prédication de Montfort, ses écrits, son ascétisme, tout est marqué au cachet de cette doctrine, qui le caractérise et lui donne une place de choix parmi les maîtres de la vie spirituelle.

Mais, comme toute armée bien organisée, cette armée de serviteurs, d'esclaves de Marie doit avoir ses chefs, son élite, son état-major pour ainsi dire. Montfort, en nous parlant de luttes et de combats, de victoires et de triomphes, en nous entraînant comme au pas de son généreux enthousiasme, n'oublie pas les règles élémentaires de la stratégie, qui demande avant tout des chefs. Là encore, avec une force d'expressions et une vivacité d'images remarquables, il nous fait le portrait de ces hommes de choix, qui, tout à Marie, prêcheront avec force, combattront avec constance, resteront, infatigables, sur la brèche et feront d'admirables conquêtes. « Ces esclaves de Marie », nous dit Montfort, en animant sa parole de figures bibliques, « seront un feu brûlant pour mettre le feu divin partout ; ce seront des flèches aiguës dans les mains de leur puissante Reine pour percer ses ennemis. Ce seront des nuées tonnantes et volantes par les airs, au moindre souffle du Saint-Esprit, qui, sans s'attacher à rien, ni s'étonner de rien, ni se mettre en peine de rien, répandront la pluie de la parole de Dieu et de la vie éternelle ; ils tonneront contre le péché, ils gronderont contre le monde, ils frapperont le diable et ses suppôts... Ce seront des apôtres véritables à qui le Seigneur des vertus donnera la parole et la force pour opérer des merveilles et remporter des dépouilles glorieuses sur ses ennemis... ; enfin ce seront de vrais disciples de Jésus-Christ, qui, marchant sur les traces de sa pauvreté, humilité, mépris du monde et charité, enseigneront la voie étroite de Dieu dans la pure vérité, selon le saint Evangile, et non selon les maximes du monde, sans se mettre en peine ni faire acception de personnes, sans épargner, écouter ni craindre aucun mortel, quelque puissant qu'il soit. »

« Ils auront dans leur bouche le glaive à deux tranchants de la parole de Dieu ; ils porteront sur leurs épaules l'étendard ensanglanté de la Croix, le crucifix dans la main droite, le chapelet dans la gauche, les noms sacrés de Jésus et de Marie sur leur cœur et la modestie et mortification de Jésus-Christ dans toute leur conduite. Voilà de grands hommes qui viendront, mais que Marie fera par ordre du Très-Haut, pour étendre son empire sur celui des impies. » (*Traité de la Vraie Dév.*, pp. 41-42.)

Ces grands hommes que Marie fera et qui viendront à l'heure voulue ne sont-ils pas des chefs marqués pour la victoire ? Et,

si le mot lui-même ne se trouve pas dans la page si frappante que nous venons de citer, les qualités s'y trouvent, et c'est bien une élite que nous dépeint le vivant tableau.

Quelles sont maintenant les conclusions pratiques qu'il faut tirer de ce que nous avons dit ? Les voici en quelques mots, comme résumé d'une étude, qui doit, avant tout, chercher le bien des âmes. La vie étant un combat, il faut une arme pour combattre, pour lutter contre nos ennemis quels qu'ils soient, pour établir et développer le règne de Jésus-Christ en nous, dans la famille et la société.

Or, cette arme nécessaire et bien trempée, nous la trouvons dans la parfaite dévotion à Marie, c'est-à-dire dans le saint esclavage, dans une dépendance complète et absolue de cette divine Mère. Le *saint esclavage* sera pour nous comme une arme merveilleuse de combat, avec laquelle nous sommes sûrs de la victoire. C'est cette pratique, si riche en elle-même, si encourageante dans ses promesses, si magnifique dans ses résultats que nous devons étudier à l'école de Montfort, et que nous devons enseigner, nous-mêmes, par la plume et la parole, avec une infatigable persévérance. C'est bien là une de ces bonnes résolutions qui s'imposent à nous comme couronnement de ce Congrès marial, et que nous devons emporter de cette assemblée si instructive pour nos cœurs. Oui, soyons de véritables apôtres de la Très Sainte Vierge, ses chevaliers tout dévoués, ses soldats d'avant-garde. Que chacun de nous, suivant son influence, dans la sphère d'action où il vit, travaille, à l'exemple de Montfort, à former de vrais serviteurs de Marie, à mieux faire connaître son rôle providentiel, à planter son amour au cœur même de la société, de la famille et de l'individu, et par elle à faire régner Jésus. Oui, en nous inspirant de la doctrine du bienheureux P. de Montfort, travaillons à donner aux âmes une dévotion plus large et plus solide envers Marie, et à développer de plus en plus son règne. Apportons à cette tâche glorieuse un zèle éclairé et une volonté ferme, mis au service d'un devoir évident, puisque c'est par Marie que doit régner Jésus : « *Ut adveniat regnum tuum, adveniat regnum Mariæ.* »

P. Guédon,
Supérieur de l'Institution Sainte-Marie à Schimmert, Limbourg Hollandais.

XVIII

REGINA CŒLI

L'antienne *Regina cœli lætare*, que plusieurs ont attribuée à saint Grégoire le Grand, est d'un auteur inconnu ; elle apparaît pour la première fois dans un antiphonaire du XIIe siècle. L'autre antienne *Ave Regina cœlorum*, dont on ignore également l'auteur, est du XIIIe ou XIVe siècle. Luther réprouvait hautement cette antienne, parce que, disait-il, proclamer Marie Reine du ciel, c'est porter atteinte à la gloire du Christ-Roi.

Aimons à croire qu'il nous sera donné d'unir un jour nos voix aux mélodies célestes des élus pour répéter les formules saintes par lesquelles l'Eglise infaillible proclame Marie son étoile, sa vie, sa douceur, son espérance, sa reine.

Là-haut, j'ose le dire, il nous sera donné de reconnaître, de louer, de saluer la Vierge par cette joyeuse exclamation : *Alleluia!* Louez Dieu (1), car Jésus lui-même l'honora de cette manière. Cette exclamation est toute d'allégresse ; il nous est plus facile de le concevoir que de le démontrer. Elle est arrachée pour ainsi dire aux élus par la claire vision de ce que nous croyons fermement ici-bas.

Oui, grâce à la foi dont saint Paul (2) nous manifeste la nature, ces vérités sont pour nous certaines, inébranlables. Par suite, on ne pouvait me confier un travail plus agréable et plus honorable que celui de louer la Vierge Marie et de vous exposer la nature, l'importance et les obligations qu'entraîne pour nous cette resplendissante vérité : la Vierge Mère de Dieu est Reine du ciel : *Regina cœli.* Pour un tel sujet, ma science est certes

---

(1) *Alleluia,* mot hébreu, signifie : louez Dieu. Il est composé du verbe *halal* qui est surtout employé dans l'Ecriture pour marquer les faveurs reçues de Dieu. C'est un cri de joie sainte qui a Dieu pour fin. Saint Jean, dans l'Apocalypse, nous fait entendre cette grande multitude qui chante au ciel : *Alleluia!* Alors les vingt-quatre vieillards et les quatre animaux mystérieux se prosternent et adorent Dieu assis sur son trône, en disant : *Amen, alleluia!* — Cf. *Dell' Aquita Dizionario della Biblia,* tome I, page 46. Bessano 1791.

(2) Saint Paul (Hébr. XI, 1) définit la foi : *Sperandarum substantia rerum, argumentum non apparentium.*

bien faible; je le traiterai du moins avec l'ardent et vif amour de mon cœur pour la Vierge : *Alleluia.* Louez Dieu.

***

Il faut commencer par expliquer ce nom de reine. *Prima quæstio fit de nomine.* Mon explication sera brève. Le nom de reine et de reine du ciel convient-il à la Vierge Marie dans son sens vrai et propre, ou n'est-il qu'une pieuse métaphore servant à exprimer nos salutations et nos louanges? Je réponds que la Vierge Marie est vraiment Reine du ciel, *Regina cœli*, et que cette appellation doit être prise dans son sens vrai.

Hier et aujourd'hui, j'ai écouté avec le plus grand respect d'excellents théologiens (1) qui ont déclaré « Marie Reine du ciel ». Comment faut-il l'entendre? Le titre de roi des orateurs est donné, par exemple, à qui n'a pas d'égal dans l'art de bien dire. Or la Mère de Dieu surpasse les élus de Dieu en mérite, en gloire, en tout ce qui peut les faire considérer comme autant de rois... Mais il me semble que cela est insuffisant pour que nous puissions déclarer la Mère de Dieu reine du ciel dans le sens propre du mot. Si elle était reine, comme Démosthène et Cicéron sont les rois des orateurs, ce nom de reine du ciel ne serait qu'un titre d'honneur, de louange. Ce titre n'est pas en Marie un nom sans réalité, *titulus sine re.* En toute rigueur théologique, Marie mérite l'appellation de reine, de souveraine auguste du ciel dans sa signification propre et réelle. De la sorte, j'en viens à vous adresser, sans toutefois avoir le mérite et le talent de notre grand poète, le conseil que saint Bernard, le docteur aux paroles de miel, donnait à Alighieri au 31e chant du *Paradis :*

> Ma guarda a cerchi sino al più remoto
> Tanto che veggi seder la Regina
> Cui questo regno e suddito e devoto.

Marie doit être reconnue Reine du ciel dans le vrai sens du mot. Il nous faut considérer comme chose réelle et non de pur honneur sa royale dignité et sa majesté souveraine. Au ciel, en effet, elle jouit sur les élus de tous les temps d'un pouvoir que j'appellerai volontiers pouvoir de juridiction, et cela en raison

---

(1) Cf. Terrien : *La Mère de Dieu*, tome II, livre 8, chap. v, et Bergamaschi : *Vita di Maria SS.* Médit. XVII, vol. 4, Lodi 1906.

de sa puissance, de son intelligence, de sa bonté supérieures à celles de toutes les autres créatures.

De fait, c'est un principe (1) admis comme loi générale et placé à la base de tout gouvernement par Platon, Aristote et autres sages de l'antiquité, que la dignité royale doit être attribuée au plus puissant, au plus intelligent, au meilleur de tous. Bien plus, un tel principe dérive de la considération de ce qu'est Dieu en sa nature et en ses personnes. De lui, en effet, provient tout pouvoir (2), et par suite la majesté divine est le prototype et le fondement de toute grandeur terrestre. Ainsi, en Dieu le Père nous trouvons la puissance divine, dans le Fils la sagesse, et dans l'Esprit Saint la bonté. Devant Dieu, Puissance souveraine, Sagesse souveraine et souveraine Bonté, tout genou doit donc se plier (3) au ciel, sur la terre, en tout lieu. Il est le Roi des rois, le Seigneur des seigneurs (4). Cette vérité nous oblige à reconnaître que la Vierge Marie, comme créature, n'est devant Dieu que son humble servante. C'est d'ailleurs le titre qu'elle se donna elle-même en présence de l'archange qui la saluait de la part de Dieu et lui annonçait le grand mystère de sa divine maternité. Et pourtant, la Vierge Marie Mère de Dieu est vraiment reine du ciel. La raison en est bien simple : dans le ciel comme sur la terre, elle est de toutes les créatures la plus élevée en puissance, en sagesse, en bonté; elle participe plus que toute autre aux attributs de la majesté divine; par suite elle a seule le droit de régner immédiatement après Dieu au ciel, sur la terre et en tout lieu.

Ces raisons montrent en quoi consiste ce qui établit Marie reine du ciel, *Regina cœli Maria.* Ceux qui règnent se distinguent d'abord par la puissance : Dieu lui-même dans les Saintes Ecritures est qualifié de Roi suprême et Seigneur; il en appelle à sa force, à sa puissance souveraine et se fait proclamer le Seigneur, Dieu des armées (5). Il ne s'agit pas là d'une force

(1) Père Hilaire de Paris : *Notre Dame de Lourdes et l'Immaculée Conception.*

(2) Rom. XIII, 1 : *Non est enim potestas nisi a Deo.*

(3) *Mihi curvabitur omne genu.* (Is. XXV, 24.) — *Vivo ego, dicit Dominus, quai mihi flectetur omne genu.* (Rom. XIV. 11.)

(4) 1 Tim. VI, 15 : *Rex regum et Dominus dominantium.*

(5) *Ego sum fortissimus Deus. — Quis similis tui in fortibus Domine. — Fortissimus Deus Dominus. — Deus fortis super omnes. — Dominus Deus exercituum Deus Israel.* (Gen. XLVI, 3. — Exode XV, 11. — Josué XXII, 22. — Esth. XIV, 19. — Is. I, 24, etc.)

brutale, car la force brutale est toujours une force inférieure; il s'agit d'une force spirituelle, supérieure, qui réside dans l'âme, et, de même que le corps reçoit de l'âme vie et mouvement, ainsi la force spirituelle de l'âme lui est aussi communiquée en quelque manière. Cette force supérieure n'est autre que cette vertu, cette énergie morale qui triomphe des plus grands obstacles et en particulier du mal et du péché.

En cela, la Vierge a vaincu, elle a triomphé de tous, Dieu excepté. Elle dépasse en puissance non seulement les hommes, qui tous ont été vaincus par le démon, mais le vainqueur lui-même de l'humanité, Satan, que Jésus-Christ appelle le fort (1), saint Pierre, un lion dévorant (2), et saint Jean, un dragon terrible (3). La Vierge a sur lui les droits souverains de la force; de son pied virginal elle a écrasé, *semel pro semper*, la tête du dragon infernal terrassé. C'est ce que proclame le prince des apôtres, quand il promulgue comme loi : *A quo quis superatus est, hujus et servus est.* « Le vaincu est esclave de son vainqueur (4) ».

Quand et comment la Sainte Vierge a-t-elle remporté sur Satan cette éclatante victoire, qui lui vaut d'être Reine au ciel et Reine des anges? Appuyé sur l'enseignement de presque tous les Pères, je lis cette page du proto-évangile où il est écrit : *Ipsa conteret caput tuum* (5). Au commencement même de son existence, au premier instant de sa conception, avant d'être pour ainsi dire, Marie, par un effet particulier de la grâce d'Immaculée que Dieu lui donna en privilège, nous apparaît et est en réalité victorieuse de Satan, forte et Reine des anges. La bienheureuse Vierge, dès ce premier instant de son existence, fut donc, et c'est l'enseignement de la théologie, élevée par Dieu au-dessus de toute créature en grâce, en vertu et en sainteté : de telle sorte que, si l'archange Gabriel lui avait été envoyé alors pour lui annoncer qu'elle était destinée à être Mère de Dieu, il aurait pu lui rendre hommage comme à sa souveraine et comme à la Reine des anges, et la saluer par ces paroles : *Ave, gratia plena.* Elle est bien la forte, la reine : *Regina cœli, Alleluia!*

---

(1) Matth. XII, 29. — Marc III, 27. — Luc XI, 21.
(2) 1 Petr. V, 8.
(3) Apoc. XII, 3, 4, 7., etc.
(4) 2 Pet. II, 19.
(5) Gen. III, 15.

Au ciel, royaume de l'éternelle béatitude, pour mériter de porter le sceptre de la royauté, il est nécessaire de dépasser, par la lumière de vision et la clarté de compréhension des choses célestes et divines, tous les élus ; car cette vision et cette compréhension constituent formellement l'essence de l'éternelle béatitude.

Par suite, si nous voulons reconnaître théologiquement la Vierge Marie pour reine du ciel, il nous faut avoir des raisons de croire que sa sagesse est supérieure à celle de tous les esprits bienheureux, et qu'elle n'est surpassée que par la sagesse infinie de Dieu. Le sage, lui aussi, s'écrie dans les Proverbes : « *intelligens gubernacula possidebit* » (1) ; et le prophète, annonçant le Messie, l'appelle roi et sage, comme pour nous laisser entendre que celui qui règne doit se distinguer par la sagesse : « *Suscitabo David germen justum, et regnabit rex et sapiens erit* (2). »

La théologie et plus spécialement la foi chrétienne sont là pour affirmer cette vérité : que la Vierge Marie, dans le ciel, quoique éloignée infiniment de Dieu, en raison de sa qualité de créature, en est la plus rapprochée par la compréhension bienheureuse et l'union béatifique, et que par suite elle participe plus parfaitement à la sagesse divine. Pour cela elle est en réalité et est nommée à juste titre :

La Vierge Reine du ciel.

La foi proclame cette vérité par les simples et divines paroles de l'Evangile : « *De qua natus est Jesus qui vocatur Christus* » (3) ; elle la proclame aussi par la tradition catholique et divine, tandis que les fidèles, contemplant le divin enfant Jésus sur le sein de sa mère, s'écrient d'une seule voix : « *In gremio matris sedet sapientia Patris.* »

Qu'est-ce à dire ? Si nous plaçons dans un vase de cristal très pur un rayon de soleil ou une flamme brillante, le vase lui aussi resplendira et jettera des rayons éclatants.

Jésus-Christ, sagesse incréée et vraie lumière, *lux mundi* (4), fut porté durant neuf mois dans le sein immaculé de sa Mère, la Vierge Marie. Comment celle-ci dans le ciel ne resplendirait-

---

(1) Prov. I, 5.
(2) Jerem. XXIII, 4.
(3) Matth. I, 16.
(4) Is. I, 9; III, 19; IX, 5, etc.

elle pas de la lumière divine? Comment ne serait-elle pas illuminée elle-même par l'éternelle sagesse? Comment sa lumière ne jetterait-elle pas ses rayons éclatants sur le ciel tout entier? Vive donc Marie, vraie Reine du ciel! *Regina cœli, Alleluia!* (1).

Après cela, il est inutile de nous attarder à prouver que la Vierge Très Sainte surpasse tous les habitants du ciel par sa suréminente bonté, par sa grâce et sa sainteté, qualités qui constituent la troisième caractéristique de sa royauté. Elles sont un reflet de l'infinie et royale majesté de Celui dont le nom est trois fois saint, de Celui dont la bonté et la puissance sont infinies. Celle qui a été conçue sans tache, la *toute belle* et *toute sainte;* celle qui est appelée par l'Esprit Saint « *perfecta mea, columba mea, dilecta* », celle qui a été divinement saluée par l'ange « *gratia plena* » (2), en un mot, la *Mère de Dieu*, ne peut être égalée au ciel en bonté et en sainteté. Elle est digne d'être vénérée, comme la saluent les anciens Pères, comme Fille, Epouse, Mère de Dieu, *Dei Filia, Sponsa, Parens.* Le ciel et la terre l'acclament par ces paroles : « *Salve, æterni Patris Filia, Salve, Mater Redemptoris; salve, sponsa spirationis, sine macula concepta, salve, Triadis electa* » (3).

Voilà donc la vraie Reine du ciel, *Regina cœli.*

Si cette vérité est, parmi celles qui se rapportent à Marie, la dernière par ordre et logiquement, elle en est aussi comme la couronne resplendissante.

Pour résumer ma démonstration, je rapporterai ici la seule preuve que je considère comme la principale; preuve qui nous est fournie par le docte Père Lépicier des Servites de Marie : « *Illud quod Christo jure hereditario, tanquam Filio Dei naturali convenit, hoc etiam Beatæ Virgini tanquam Christi Matri naturali, et primogenitæ Dei Patris per adoptionem Filiæ, quantum humana natura patitur, competit. Atqui Christus Dominus jure hereditario est supremus hominum rex et angelorum. Ergo Deipara Virgo merito appellatur hominum angelorumque Regina.*

« *Major hujus argumenti fundatur in hoc legum principio*

---

(1) Ce qui a été dit de la science et de la sagesse sublime de Marie doit aussi s'entendre de sa connaissance par rapport au monde que nous habitons et dont nous faisons partie. Voir le Père Hilaire de Paris (C. C.).

(2) Cf. Cant. Cant. I, 14; IV, 17; VI, 3, 8, 9; VIII, 4; Luc I, 28.

(3) Cf. *Ballerini monumenta ad myst. Conc. Imm. illustrandum*, tom. I, pag. 23. *Romæ*, 1854.

(*de Legibus, l. Princeps*) : *Princeps... eadem augustæ privilegia tribuit quæ ipse habet. Confirmatur autem hoc principium vulgo recepto apud jurisperitos axiomate, scilicet, quod quadam juris fusione, naturalis filius nondum emancipatus, non censetur quid distinctum a patre aut a matre. Atqui, juxta plures Patres* (*quos videris apud Salazar in cp. VIII Prov., vers.* 15, 16) *Christus emancipationis et a patria potestate exemptionis juri ultro cessit : qui enim nulli hominum obedire tenebatur, propterea quod Deus erat, remansit subditus suis parentibus* (*Luc. II*, 51). *Ergo ad Mariam quodammodo pertinent ea qua Christi sunt* » (1).

Rien ne s'oppose à ce que nous voyions une figure prophétique de cette même vérité dans ce que les saintes Ecritures nous rapportent de Bethsabée et de son fils, le roi Salomon; étant allée le trouver pour lui parler en faveur d'Adonias, « *surrexit rex in occursum ejus, adoravitque eam, et sedit super thronum suum, positusque est thronus matri regis, quæ sedit ad dexteram regis* ».

Il m'est permis d'entonner à la louange de la Vierge, Reine du ciel, le même chant qui sortit de la bouche d'un des hommes les plus éloquents qui furent jamais, le chant de l'aigle de Meaux : « Cieux, s'il est vrai que par vos immuables accords vous entreteniez l'harmonie de cet univers, entonnez sur un chant nouveau un cantique de louanges : ces vertus célestes qui règlent vos mouvements vous invitent à donner quelque marque de réjouissance. Pour moi, s'il est permis de mêler mes conceptions à des secrets si augustes, je m'imagine que Moïse ne put s'empêcher, voyant cette Reine, de répéter cette belle prophétie, qu'il nous a laissée dans ses livres : Il sortira une Etoile de Jacob, et une branche s'élèvera d'Israël. Isaïe, enivré de l'Esprit de Dieu, chanta, dans un ravissement incompréhensible : Voici cette Vierge qui devait concevoir et enfanter un Fils. Ezéchiel reconnut cette porte close, par laquelle personne n'est jamais entré ni sorti, parce que c'est par elle que le Seigneur des batailles a fait son entrée. Et, au milieu d'eux, le prophète royal David animait une lyre céleste par cet admirable cantique : Je vois à votre droite, ô mon Prince, une reine en habillement d'or, enrichi d'une merveilleuse variété. Toute la gloire de cette fille de roi est intérieure ; elle est néanmoins

(1) Tract. de B. V., p. 3, c. r. a. 1 n. 3.

parée d'une broderie toute divine. Les vierges, après elle, se présenteront à mon roi; on les lui amènera dans son temple avec une sainte allégresse. Cependant, la Vierge elle-même tenait les esprits bienheureux dans un respectueux silence, tirant encore une fois de son cœur ces excellentes paroles : Mon âme exalte le Seigneur de tout son pouvoir, et mon esprit est saisi d'une joie infinie en Dieu, mon Sauveur; parce qu'il a regardé le néant de sa servante, et voici que toutes les générations m'estimeront bienheureuse. » (1er serm. pour l'Assomption.)

Marie est donc Reine du ciel, c'est là le point capital, et nous l'avons prouvé. Mais, de plus, il n'a échappé à personne que la cause *déterminante*, sinon formelle, au moins *intégrale*, de cè fait glorieux, de cette vérité, est l'Assomption corporelle de la Vierge dans le ciel. De nos jours quelques voix inconsidérées ont osé jeter leurs notes discordantes dans l'admirable et providentiel concert d'acclamations à Celle que tous nous savons et nous croyons élevée à la gloire du ciel.

Peut-on se représenter la Vierge comme Reine triomphante du ciel, si son âme seule s'y trouve, tandis que son corps (je le dis avec horreur!) serait encore gisant sur cette terre? Peut-on reconnaître comme Reine des anges eux-mêmes, dans le ciel, Celle qui a reçu et qui possède, à cause et en considération de son corps, l'incomparable dignité de Mère de Dieu, si ce même corps ne brille pas dans le ciel, resplendissant des rayons d'une majesté, non divine, sans doute, mais céleste, mais royale?

Quelle gloire y aurait-il pour elle dans le ciel, si son corps était gisant sur cette terre, négligé, sans gloire, sans culte, puisque nous savons tous que l'Eglise n'expose dans ses reliquaires, à la vénération et au culte des fidèles, aucune parcelle non seulement insigne, mais si minime soit-elle, du corps virginal de Marie?

Je dirai plus : elle doit jouir de la félicité de la virginité et de la maternité, tout à la fois; mais ces deux qualités ne peuvent se concevoir sans le corps; quelle serait donc sa félicité dans le ciel, si elle n'y était pas tout entière, si elle n'y régnait et n'y triomphait avec son corps virginal, qui fut l'arche sainte du Dieu vivant et véritable?

Mais il y a autre chose encore. Si nous n'admettions pas l'Assomption corporelle de la Reine du ciel, nous ne compren-

drions pas aussi parfaitement le sublime ensemble que présente la vie de Marie sur la terre; je veux dire que nous en saisirions plus difficilement la justification et l'harmonie.

A ce sujet, Nicolas a résolu de s'écrier : « Si, après une vie telle que la sienne, sa mort avait été semblable à celle des autres hommes, ç'aurait été un miracle plus étonnant que celui d'une mort analogue à sa vie. Une fois entré dans le surnaturel de cette vie, on ne peut en sortir que par le surnaturel ; il y devient en quelque sorte naturel, et c'est le naturel même qui y serait un miracle ou plutôt une anomalie, puisque tout le repousserait sans que rien le justifiât. »

Pourquoi, en vérité, je vous le demande, pourquoi ce cachet tout céleste de la prédestination de Marie, si Marie ne devait pas ensuite monter au ciel avec son corps? Et comprendrez-vous, Messieurs, dans toute sa portée le mystère de son Immaculée Conception, sans son vrai corollaire, l'Assomption glorieuse?

Il y a plus encore. Sans ce complément de mystères, sans ce couronnement de vérités mariales, qui est l'Assomption corporelle de la Vierge au ciel, où Marie est Reine au vrai sens du mot, les mystères de l'Incarnation et de la Rédemption divine resteraient eux-mêmes incomplets : « Il y a un enchaînement admirable, observe l'éloquent Bossuet, entre les mystères du christianisme; et celui de l'Assomption de Marie a une liaison particulière avec l'incarnation du Verbe éternel. Car, si la divine Marie a reçu autrefois le Sauveur Jésus, il est juste que le Sauveur reçoive à son tour l'heureuse Marie; et, n'ayant pas dédaigné de descendre en elle, il devait ensuite l'élever à soi, pour la faire entrer dans sa gloire. Il ne faut donc pas s'étonner si la bienheureuse Marie ressuscite avec tant d'éclat, ni si elle triomphe avec tant de pompe. Jésus, à qui cette Vierge a donné la vie, la lui rend aujourd'hui par reconnaissance. Et comme il appartient à un Dieu de se montrer toujours le plus magnifique, quoiqu'il n'ait reçu qu'une vie mortelle, il est digne de sa grandeur de lui en donner en échange une glorieuse. »

Bossuet nous a dit, dans une phrase aussi vraie qu'éloquente, que, Marie ayant été faite par le Verbe lui-même pour recevoir d'elle son humanité, Marie est comme *un Jésus-Christ commencé;* et, si, pour être une mère digne de Jésus, elle a été comme *un Jésus-Christ commencé* avant la venue de Jésus-Christ lui-

même, après l'Ascension de Celui-ci au ciel elle est demeurée *un reste de Jésus-Christ*, comme un crépuscule de ce soleil de justice, formé des mêmes rayons. De là, continue le génial apologiste de la Vierge, Nicolas :

« La chair de Jésus ayant été tirée de la chair de Marie, la chair de Marie est la chair de Jésus, *caro Jesus, caro Mariæ* ; et d'autant plus la chair de Jésus, qu'elle la lui a transmise vierge, et qu'il l'a gardée incorruptible. D'où il faut conclure que Jésus-Christ devait à sa propre chair de la conserver incorruptible dans sa mère.

« Et, comme toute la confiance chrétienne repose sur la foi au Verbe incarné, le Fils de Dieu devait encore à cette confiance de témoigner que la chair qu'il avait emportée dans la gloire n'était pas une partie différente de son tout, tellement que, pendant qu'une partie de cette chair aurait été dans le ciel, l'autre partie aurait été la proie de la corruption sur la terre.»

Pourrait-on dire que Jésus-Christ, roi triomphant du ciel, couronné de tous les élus, est vraiment dans la plénitude *de sa gloire extérieure*, s'il n'avait *a dextris suis*, dans la splendeur et la majesté de reine des cieux, que l'âme de la Vierge sa Mère, sans son corps ?

Nous pouvons concevoir Jésus-Christ sans les élus, mais sans Marie et Marie tout entière, non, parce que Jésus est son Fils, et que sans elle il n'existerait pas. Dans tous les mystères de la Rédemption divine, la Vierge Marie toujours marche de pair avec Jésus, toujours unie à Lui, comme le parhélie au soleil. Voudriez-vous que le mystère de l'Ascension de Jésus-Christ au ciel fût le seul où l'on ne trouvât pas réunie, sinon immédiatement, au moins sans trop de *retard*, la Mère de Jésus à son Fils, la lumière qui est le parhélie du soleil ?

Concluons : la Sainte Vierge est proprement et vraiment Reine du ciel, la Sainte Vierge est vraiment et proprement : *Gloriosa Regina assumpta in cœlis, Regina cœli... Alleluia !*

C'est là notre croyance, la croyance de tous les fidèles touchant ce couronnement de tous les mystères de la vie de Marie : je dis tous les fidèles, parce qu'il n'y a pas de fidèle chrétien qui puisse se dire tel, s'il n'adhère pas à toutes les vérités mariales ; il n'y a pas d'ami fidèle de Jésus qui ne doive connaître et apprécier le Rosaire de la Vierge sa Mère, et le dernier

mystère glorieux contemple précisément le couronnement et l'exaltation de la Vierge Marie au-dessus de tous les chœurs des anges et au-dessus de tous les saints du paradis. Je formule, en finissant, un double vœu. Le premier tout pratique est celui-ci : Que tous les fidèles de l'Eglise militante saluent trois fois le jour leur Reine triomphante au ciel par la récitation de l'*Angelus Domini*, auquel est substitué, durant le temps pascal, le *Regina cœli, lætare, alleluia !* Invitons les âmes du purgatoire à saluer leur reine, en leur appliquant les saintes indulgences de l'*Angelus*.

Le second vœu serait plutôt théorique : il me semble le lire écrit sur vos fronts de fidèles et dévots fils de Marie. Le jour n'est pas trop éloigné où l'Eglise, maîtresse infaillible de la vérité, proclamera *solennellement* l'Assomption glorieuse de la *Reine du ciel*, qui « *in perpetuum coronata triumphat* » (Spa. IV-2). Que Pie X, glorieusement régnant, promulgue l'oracle au monde entier, qui applaudira comme nous Marie, Reine du ciel : *Regina cœli... Alleluia !..*

Docteur CLINO CROSTA,
Chanoine de la cathédrale de Côme.

DEUXIEME PARTIE

SUJETS HISTORIQUES

Les cinq mémoires suivants sont l'œuvre de Son Altesse Max, prince roya de Saxe, professeur à l'Université catholique de Fribourg.

Nous avons scrupuleusement respecté le texte qui nous a été confié, bien qu'il ne soit guère conforme à la tournure de l'esprit français et au génie de notre langue. Les lecteurs patients y trouveront des détails précieux sur le rite des Eglises orientales et des arguments en faveur de la glorieuse assomption corporelle de la Vierge Marie.

I

DIVERS OBJETS DE L'ANCIEN TESTAMENT

CONSIDÉRÉS

COMME TYPES DE MARIE DANS LES LITURGIES ORIENTALES

Il est d'usage, de nos jours, d'enlever complètement des Ecritures Saintes de l'Ancien Testament l'image du Christ, et de nier toute relation entre elles et le Rédempteur. Ce n'est pas seulement dans le camp des protestants que les théologiens ont adopté cet esprit. Bien des catholiques, et des catholiques croyants, suivent la même voie. Lors même qu'on prétend maintenir la vérité de la Révélation divine, on considère comme inférieur d'esprit l'homme qui admet une seule prédiction d'un prophète comme réellement messianique ou qui voit dans le culte de l'ancienne loi ou dans quelque objet de l'Ancien Testament un rapport avec le Christ. Cet esprit critique

est comme une scie qui déchire, décompose, met en pièces tout ce qui est beau et sublime. Vidé du Christ, l'Ancien Testament perd son onction, son sens profond et sa valeur. Au contraire, le sens chrétien, croyant et pieux, a rencontré le Christ partout et a vu sa figure dans l'Ancien Testament, couverte, pour ainsi dire, d'un voile. C'était la tendance unanime de tous les Pères de l'Eglise et de tous les grands théologiens des anciens temps. Si donc le Christ et son œuvre entière de salut se trouvent représentés et figurés dans l'ancienne loi, il s'ensuit nécessairement qu'aussi Marie, étant une partie de ce salut apporté par le Christ et même un des instruments principaux de sa Rédemption, s'y trouve représentée. Je ne veux pas traiter dans cette conférence des personnages de l'Ancien Testament qui peuvent être considérés comme types de Marie, mais des objets, des choses, figures de la Mère de Dieu. Comme preuve de la légitimité et de l'ancienneté de cette interprétation, je me sers des chants des anciennes liturgies orientales, composés en l'honneur de Marie. Car ce monde des figures et des images, tirées de l'Ancien Testament, est familier aux Orientaux dans leur glorification de Marie. Ce témoignage liturgique a donc cette valeur, que nous entendons là-dedans directement la voix de l'Eglise, la prière de l'Eglise, les idées et les actes de l'Eglise comme telle.

Les liturgies orientales sont d'origine catholique, comme le culte latin, approuvées par l'Eglise et louées par les Papes à cause de leur beauté. On s'est déjà plusieurs fois servi de ces prières de l'Eglise pour prouver des vérités de foi. On pourrait le faire dans une mesure encore beaucoup plus étendue ; car ces liturgies saintes sont un trésor inépuisable de piété, d'enseignements dogmatiques et de poésie. — Mais ce témoignage liturgique oriental ne nous représente pas seulement la voix de l'Eglise comme telle ; c'est en outre un témoignage des Saints Pères de l'Eglise ou de leurs doctrines. Une grande partie de ces chants et de ces poésies sont composés par les Pères de ces Eglises, Pères grecs, syriaques, arméniens. D'autres chants, qui ne datent pas directement d'un Père de l'Eglise, sont cependant le miroir le plus fidèle des pensées et de la doctrine des Pères de l'Eglise. C'est ainsi que nous possédons dans ces chants un véritable témoignage patriotique.

Peut-être quelqu'un pourrait-il objecter, contre la valeur et

l'importance de ces témoignages, que ces liturgies orientales et leurs chants démontrent souvent un caractère très subjectif et qu'elles apparaissent ainsi comme des poésies d'un homme privé, dont l'Eglise s'est servie plus tard. D'un autre côté, on pourrait se référer à la fantaisie si brillante et la surabondance de poésie dont ces œuvres sont remplies et dire que, à cause de ce caractère poétique et fleuri, les expressions ne sont pas aussi sérieuses et que les images employées n'ont pas une aussi grande valeur. Je reconnais bien que ces objections paraissent bien fondées. S'il ne s'agissait donc que de l'une ou de l'autre expression ou d'une image une fois employée dans un style très poétique, je dirais de même : il ne faut pas baser des arguments sérieux sur un fondement aussi faible. Mais il ne s'agit point ici de l'une ou de l'autre expression qui échappe à la surabondance d'un enthousiasme momentané, mais il s'agit de l'esprit entier qui domine le tout de l'œuvre. Ces pensées sont comme un fil qui traverse toutes ces liturgies, et c'est pour cela qu'elles ont leur valeur et peuvent servir de preuves.

Si nous traitons donc d'objets qui sont considérés comme types de Marie, il va de soi que nous ne voulons point dire que ces objets doivent être, dans leur première signification ou dans l'intention première de Dieu, des types de Marie. Au contraire, presque tous ces objets se présentent en première ligne comme figures de l'Eglise ou d'autres bienfaits de la Rédemption. Mais rien n'empêche qu'une et même chose reflète sous différents points de vue l'image de plusieurs objets; Marie et l'Eglise, par exemple, ressemblent beaucoup l'une à l'autre; toutes deux sont Vierges et Mères en même temps. Marie est Mère de la personne du Christ et l'Eglise, Mère de ses membres. Il apparaît donc comme tout à fait naturel que, si une chose est image de l'Eglise, elle soit en même temps image de Marie. Si même plusieurs de ces objets sont par éminence figures du Christ lui-même, de son Humanité, comme, par exemple, l'Arche du Testament, rien n'empêche aussi que ces objets soient, dans un moindre degré, l'image de Marie.

Pour accomplir cette tâche d'une manière suffisante, puisqu'il s'agit d'un très vaste sujet, une préparation très approfondie et une représentation très détaillée de la chose seraient nécessaires. Si quelqu'un veut approfondir ce sujet, et s'il connaît la langue allemande, il peut étudier mon

livre de Sermons : *Vorbilder Mariæ*, « Types de Marie », qui a paru ces jours à Fribourg, en Suisse, à l'imprimerie Canisius. Dans ces sermons, j'ai pris plusieurs fois occasion de m'en référer à ces liturgies orientales et à leurs beautés. Peut-être que cet opuscule paraîtra plus tard en traduction française.

Le *Paradis terrestre* est le premier objet que nous rencontrons dans l'histoire du Royaume de Dieu. Et il est bien l'image de Marie, comme aussi de l'Eglise, et comme de notre patrie céleste. Dans l'Ecriture même, l'Epouse du Cantique est comparée à un paradis ou à un jardin bien ordonné, dans lequel croissent toutes sortes de plantes et d'arbres. (Cantique des Cantiques, IV, 13.) Le Christ, l'arbre de la Vie, est né en Marie. Il est en même temps l'arbre de la connaissance de toutes choses. Comme les quatre fleuves sortaient du paradis, pour arroser le monde entier, ainsi les fleuves de la grâce divine sont sortis des entrailles de Marie, pour réjouir la face de la terre. Comme le premier homme, Adam, fut formé de la terre et eut son habitation dans le paradis, ainsi le Christ, appelé le second Adam, fut formé en Marie, le terrain de paradis, et habita en elle. Comme le paradis était le berceau du genre humain dans sa première création, ainsi Marie est son berceau et sa patrie dans la seconde création, dans la réparation de la nature déchue. L'Eglise grecque chante, dans la fête de l'Exaltation de la Sainte Croix, le 14 septembre, de Marie, en expliquant l'arbre de la vie, planté dans le paradis, comme image de la croix du Rédempteur, cette strophe sublime : « Vous êtes un paradis mystique, ô Mère de Dieu, qui a produit, comme un terrain non labouré (1), le Christ, par lequel a été planté l'arbre vivifiant de la Croix ! C'est à cause de cette Croix exaltée que nous l'adorons maintenant et que nous vous glorifions, ô Mère, en même temps ! »

Cette strophe se trouve dans l'office grec de la fête, qui a été composé par saint Cosmas, poète ecclésiastique fort célèbre. Elle se répète encore dans la messe du jour, lorsqu'on célèbre, après la consécration, la mémoire de la Vierge. L'Eglise arménienne rapporte même les fleuves du paradis à Marie en chantant : « La source de vie qui a jailli d'Eden (du paradis) était

(1) Expression poétique, qui signifie que le Christ est né de la Vierge, sans travail humain, c'est-à-dire d'une manière virginale.

la sainte Mère de Dieu, car c'est par elle que la terre, tourmentée par la soif, a été purifiée par l'Esprit de la Vérité. Donnez-nous donc, ô Mère, une source de larmes, pour nous purifier de notre faiblesse sénile ! » Cette strophe se trouve dans l'office des Morts.

C'est, après le paradis, l'*Arche de Noé*, qui se présente comme type de Marie, quand même elle est premièrement image de l'Eglise, dans sa qualité d'être la condition exclusive du salut. L'arche, conservée intacte au milieu du déluge universel et portée glorieusement dans les hauteurs par les eaux pernicieuses, est autant image de la Conception immaculée de Marie elle-même que de la naissance virginale qu'elle a donnée à l'Homme-Dieu. Comme l'Arche renfermait dans son intérieur tous les restes de vie qui se trouvaient encore sur la terre et les commencements d'une nouvelle génération, ainsi Marie, lorsqu'elle portait l'Homme-Dieu, renfermait en elle tous les germes de la vie surnaturelle et les commencements d'un nouveau monde. Noé sortit de son arche comme un nouvel et second aïeul du genre humain et comme lui, sorti de l'Arche, il a offert à Dieu un sacrifice d'actions de grâces qui a apaisé la colère divine et l'a enlevée de cette terre, et ensuite Dieu a formé en lui et par lui une alliance avec l'humanité qui doit durer éternellement et lui a donné des lois ; de même Jésus-Christ est sorti de Marie comme un second Noé et un Sauveur dans le déluge. Il a, sorti d'elle, offert à son Père le sacrifice réconciliant de la Croix et a enlevé la colère divine du monde. C'est pour cela que Dieu a établi en Lui et par Lui une alliance nouvelle et éternelle avec l'humanité et a donné une nouvelle loi à l'humanité renouvelée. Par cela même, Marie est devenue une arche de refuge pour l'humanité affligée. Je ne me souviens pas d'un passage spécial d'une liturgie orientale, qui compare Marie à l'arche de Noé, mais la pensée elle-même est familière aux Pères de l'Eglise orientale. « Vous êtes l'arche de Noé, et la Médiatrice de la seconde régénération auprès de Dieu ! » s'écrie saint Tarasios, patriarde Constantinople. (Homélie pour la fête de l'Introduction de la Mère de Dieu dans le Temple.) L'Eglise latine lit aujourd'hui ce texte dans l'octave de l'Immaculée Conception, le 12 décembre.

La *Colombe*, envoyée de l'arche et rentrant comme messa-

gère de paix et de salut portant une branche d'olivier, se trouve en rapport immédiat avec l'objet précédent et est de même un type bien beau de Marie. Marie est une colombe par la pureté, l'innocence et la douceur. L'Esprit Saint compare les yeux de l'Epouse aux yeux d'une colombe. (Cant. des Cant. I. 15.) Elle porte spirituellement la branche d'olivier ; car elle est, après le déluge de la corruption universelle, la première messagère d'un printemps nouveau et d'une nouvelle vie sur la terre couverte de péchés. Elle porte le gage de la réconciliation, de la victoire et de la paix. Les diverses liturgies célèbrent Marie continuellement comme la colombe innocente. On a inséré nouvellement dans le Bréviaire romain cette homélie d'un Père de l'Eglise orientale, de saint Germain, patriarche de Constantinople : « Soyez saluée, Colombe, qui nous apportez le fruit de l'arbre d'olivier et le Rédempteur au milieu du déluge spirituel et qui nous annoncez l'arrivée dans le port du salut. O Colombe, vos ailes sont argentées et votre dos brille dans le rayon doré de l'Esprit Très Saint et Illuminant. » (Homélie pour la fête de l'entrée de la Mère de Dieu dans le Temple.) Ces paroles sont récitées dans la fête même de l'Immaculée Conception.

L'*Arc-en-ciel*, qui parut comme signe et gage de l'alliance formée entre Dieu et l'humanité, après le déluge, se trouve encore en connexion avec l'arche. Il est aussi une image de Marie ; car, dans un sens, Elle est la liaison entre le ciel et la terre et le gage de notre réconciliation. Aussi souvent que Dieu regarde cet arc-en-ciel, Il est réconcilié et Il promet alors, comme après le déluge, de ne plus frapper toute la terre par les eaux du déluge. (1 Moïse IX, 15.) Cependant, je ne connais pas de chant de la liturgie orientale qui fasse un usage spécial de cet objet, en l'appliquant à Marie.

Après le déluge, l'image de Marie nous apparaît de nouveau dans la *Tente d'Abraham*, dans laquelle ce premier père du peuple élu et de tous les croyants accomplit une grande partie de son pèlerinage terrestre, où il reçut la visite des trois hôtes qui représentaient Dieu, où il apprit la bonne nouvelle de la naissance future de son fils, où il exerça l'hospitalité envers les anges, dans laquelle Isaac, « le fils de la promission » (Romains, IX, 8), naquit, dans laquelle encore les noces d'Isaac avec Rébecca, qui arrivait d'un pays lointain, furent célébrées. De

même, Marie est devenue la Tente ou le Tabernacle du Verbe Eternel. L'expression « le Verbe a habité au milieu de nous » (Jean I, 34) signifie, dans le texte grec original de l'Ecriture, la même chose que : « il a dressé sa tente au milieu de nous ». Cette tente du Très-Haut, la Sainte Vierge, fut visitée dans l'Incarnation par la très sainte Trinité, comme la tente d'Abraham anciennement. On y apporta la promesse par la bouche de l'Ange. Dans cette tente, le divin Sauveur, le plus grand de tous les enfants de la promission, le comble de toutes les prédictions, vint au monde. C'est là encore que le Christ célébra la fête de ses fiançailles avec la nature humaine ou avec l'Eglise. C'est l'Eglise grecque qui chante souvent dans ses offices de Marie : « Elle est la Chambre nuptiale dans laquelle le Verbe s'est fiancé à la chair. » Comme Rébecca, l'épouse d'Isaac entendit, comme félicitations pour ses fiançailles, ces paroles de sa parenté : « Que votre postérité possède les portes de ses ennemis » (1 Moïse, XXIV, 60), ainsi l'Eglise reçut, comme souhaits de bonheur dans ses fiançailles, cette parole : « Les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle. » (Matth. XVI, 18.)

C'est surtout saint Jean de Damas, le grand docteur grec, qui, dans ses sermons sur la Mère de Dieu, a employé cette figure de la Tente d'Abraham. Je ne sais exactement si cet argument de saint Jean a jamais trouvé d'écho dans la liturgie.

Un des types les plus importants dans toute l'histoire ancienne du royaume de Dieu est l'*Echelle de Jacob*. Le moment de l'apparition de cette vision céleste était assez important et décisif. Les paroles que Dieu prononça du haut de l'échelle indiquaient bien clairement l'avenir messianique, la future naissance du Sauveur de la tige de Jacob. Il n'y a donc aucun doute que l'échelle elle-même soit un symbole de ce salut messianique. Il est bien vrai que cette échelle désigne, en premier lieu, l'Homme-Dieu, qui a appliqué de la manière la plus authentique cet événement à sa Personne en disant : « Vous allez voir les anges du ciel, comme ils monteront et descendront au-dessus du Fils de l'homme. » (Jean II, 50.) Mais, en tant que Marie a porté le Rédempteur, beaucoup de choses, qui sont dites de lui, se réfèrent en même temps de quelque manière à elle. Comme cette échelle visionnaire joignait la terre au ciel, ainsi le mystère de l'Incarnation, qui a été opéré en Marie, a

uni l'homme à Dieu et la terre au ciel. Au-dessus de ce mystère, les anges de Dieu montaient et descendaient en L'adorant et en Le contemplant. Mais, en adorant le mystère, ils rendaient aussi hommage à la Mère qui le portait. Dans les chants de l'Eglise grecque, cette image est fréquemment employée et appliquée à Marie.

Parmi les nombreuses strophes de ce genre, j'en citerai une : « Jacob vous a reconnue dans l'esprit prophétique sous la figure de l'Echelle, ô Mère de Dieu ; car celui qui est sublime au-dessus de toutes choses est apparu aux hommes sur la terre par votre intermédiaire, et Il a vécu parmi les hommes comme Il lui plaisait, Celui qui est loué, qui est le Dieu de nos Pères et qui est plus que glorieux ! » Cette strophe se chante les dimanches dans lesquels on emploie le premier ton de la musique grecque dans les chants. Elle est probablement de saint Jean de Damas. Je voudrais faire observer, en même temps, que le Saint-Père actuel Pie X, dans son encyclique publiée pour le jubilé de l'Immaculée Conception, a spécialement fait ressortir cette échelle de Jacob comme type de la Mère de Dieu.

A la sortie des enfants d'Israël du pays d'Egypte, Marie nous apparaît sous l'image du *buisson ardent de Moïse*. Ce type est presque le plus populaire de tous dans toutes les liturgies. Il se trouve à peu près mentionné dans toutes et chanté fréquemment. L'apparition de Dieu descendu pour la Rédemption de son peuple est tout naturellement une image de la descente de Dieu pour la rédemption de l'humanité entière dans l'œuvre de l'Incarnation. Le buisson d'épines, qui contenait l'apparition divine, était couvert de flammes luisantes et ne fut cependant pas brûlé. C'est pour cela que Moïse désigna cette chose comme un grand miracle. (2 Moïse III, 8.) Dans ces circonstances, on a toujours vu l'image de la virginité de Marie, qui portait en soi le feu de la divinité sans en être brûlée ni corrompue. Je citerai de nouveau, parmi les nombreux chants ecclésiastiques qui chantent ce mystère par rapport à Marie, cette autre strophe grecque, qui se chante encore les dimanches dans lesquels règne le premier ton musical. « Le buisson ardent qui ne fut pas consumé nous a montré le type de votre sainte Maternité ! Et, maintenant, nous vous prions d'éteindre l'incendie véhément de nos passions, afin que nous puissions vous glorifier sans cesse, ô Mère de Dieu ! » Cette image a même passé de

la liturgie grecque dans la liturgie latine. Le jour de l'octave de Noël, le 1er janvier, où presque tout l'office latin est d'origine grecque, l'Eglise latine chante cette antienne : « *Rubum, quem viderat Moyses incombustum, conservatam agnovimus tuam laudabilem Virginitatem ! Dei Genitrix, intercede pro nobis !* » Le buisson d'épines que Moïse a vu non consumé par le feu, nous le reconnaissons comme l'image de votre virginité admirable, qui fut bien conservée ! Mère de Dieu, priez pour nous ! » Dans les chants des Eglises syriaque et arménienne, on trouve souvent la même image.

Pendant la marche des enfants d'Israël à travers le désert, avant l'arrivée au mont Sinaï, on peut reconnaître l'image de Marie dans l'*oasis Elim*, où ils se reposèrent et rencontrèrent 70 palmiers et 12 sources d'eau. (2 Moïse XV, 27.) Il est clair que cette oasis représente le salut du Rédempteur ; car les 70 palmiers sont l'image des 70 disciples du Seigneur ou du sacerdoce catholique avec ses bénédictions, et les 12 sources d'eau figurent les apôtres et l'office des évêques dans l'Eglise catholique, à qui incombe la tâche de répandre l'eau de la vérité divine sur le monde. La liturgie arménienne donne cette interprétation à l'événement. Il serait donc permis d'appliquer l'oasis elle-même à Marie, comme à l'Eglise catholique, car c'est Marie qui renferma en elle tout ce salut du Rédempteur. Elle est une oasis de confort et d'espérance, dans le voyage à travers le désert de ce monde.

La *montagne du Sinaï*, sur laquelle Dieu descendit et qu'Il remplit de sa gloire, où la loi de l'ancienne alliance fut donnée et où Dieu forma l'alliance avec son peuple, nous représente aussi Marie. C'est sur elle que Dieu s'est reposé dans le mystère de l'Incarnation. La force du Très-Haut l'a couverte de son ombre, comme le nuage, la montagne du Sinaï. Par cette descente sur la montagne sainte, Dieu a formé une alliance avec l'humanité rachetée et s'est fiancé à elle. La pensée, en général, que Marie soit une montagne sainte revient continuellement dans les liturgies orientales. J'ai trouvé une application spéciale de l'image du mont Sinaï dans l'office slave, pour la fête de la protection de la Sainte Vierge, le 1er octobre :

« Vous êtes une montagne plus grande et plus majestueuse que le mont Sinaï, ô Mère de Dieu ; car le Sinaï ne pouvait pas supporter la descente de la gloire de Dieu, lors même qu'elle

ne venait que sous des figures et selon la force, entourée de feu, parmi les éclairs et les tonnerres! Mais vous êtes remplie du feu divin dans sa plénitude, du Verbe divin Lui-même, que vous avez porté dans vos entrailles maternelles sans être consumée. »

Il faut avouer cependant que cet office ne date que du moyen âge.

Les *Tables de la loi divine*, que Dieu donna à Moïse, portant gravés les dix commandements de Dieu, nous rappellent encore la mémoire de Marie. Elle est une table sur laquelle l'Esprit Saint, le doigt de Dieu, a écrit ces mystères. En portant le Rédempteur. Elle porte en un sens toute sa révélation, comme les tables portaient celle de l'ancienne loi. L'application de cette figure à Marie se répète mille fois dans la liturgie grecque, dans beaucoup de chants.

Le *Livre de la Loi*, que Moïse écrivit à la fin de sa vie et qui contenait la même révélation divine expliquée d'une manière plus étendue, qui fut encore déposé dans l'arche du testament comme les tables, doit être interprété dans un sens tout à fait semblable. Il semble même que c'était une pensée très chère aux Pères de l'Eglise grecque de représenter Marie comme « le Livre qui a offert en lecture au monde la parole du Père ». Cette même pensée est donc entrée dans la liturgie. L'Eglise grecque chante par exemple, le 14 août, la veille de la Dormition de la Sainte Vierge : « O vous, qui êtes le Livre nouveau, dans lequel la Parole fut écrite par le commerce le plus étonnant (c'est-à-dire entre la divinité et l'humanité dans l'Incarnation), implorez-nous la grâce que nous soyons tous inscrits dans le Livre de la vie, nous qui chantons par nos hymnes votre Dormition vénérable et admirable! » Cette strophe a comme auteur saint Joseph, surnommé « l'Hymnographe », l'auteur des *Chants ecclésiastiques*, un des plus célèbres poètes grecs.

Les *objets du culte légal* que Dieu fit composer auprès du Sinaï sont tous des figures du salut messianique et sont employés en même temps comme types de Marie. Le *tabernacle mosaïque*, le temple flottant et mobile des anciens temps, est image de l'Eglise et de Marie en même temps. Marie était le tabernacle qui avait été préparé et orné par les grâces et les vertus surnaturelles et dans lequel la gloire de Dieu habita.

L'Eglise grecque emploie avec prédilection, dans les fêtes de la Sainte Vierge, comme épître de la messe, ce passage du neuvième chapitre de la lettre aux Hébreux, qui traite du tabernacle ancien, pour appliquer cette image à Marie. Nous pouvons voir, par ce passage de l'Ecriture, que de pareilles interprétations de l'ancienne loi et spécialement de son culte, dans le sens messianique, ont un très solide fondement biblique, puisque l'épître aux Hébreux représente tout l'ancien culte comme typique et figuratif.

Les différents objets qui se trouvaient à l'intérieur du tabernacle sont, de nouveau, chacun de sa manière, des types du même salut et nous représentent différents côtés de la même chose. *L'arche d'alliance*, sur laquelle le Seigneur des armées trônait entouré des chérubins (1 Rois ou 1 Samuel IV, 4) et qui était le lieu de la réconciliation pour le peuple, nous représente, en première ligne, le Christ, appelé, dans l'épître aux Hébreux (XIV, 16), le trône de la grâce ou le lieu de la réconciliation, en tant qu'il est homme. Mais Marie, portant le Sauveur, devient aussi une arche d'alliance. Elle est par lui un trône de grâce et un lieu de refuge pour l'humanité affligée. Comme les eaux du Jourdain se divisèrent devant l'arche du testament pour la laisser passer, ainsi le flot des péchés s'est divisé respectueusement, lorsque Marie entra dans la vie, et lui a laissé un passage. Comme les murs de Jéricho tombèrent, lorsque l'arche du testament fut portée en procession aux alentours, ainsi la puissance de l'ennemi du genre humain tombe dans la poussière devant le mystère de l'Incarnation, que Marie porte. Si on voulait maintenant faire des citations pour prouver l'emploi liturgique de cette image dans le culte, on ne saurait ni où commencer ni où finir. Dans la fête de l'Annonciation, l'Eglise grecque chante cette strophe de saint Jean de Damas : « Que la main de ceux qui ne sont pas initiés aux mystères n'ose toucher à la Mère de Dieu, parce qu'elle est l'arche mystique de l'alliance! Mais les lèvres des fidèles doivent lui chanter sans cesse la voix de l'Ange, en s'écriant avec joie : Réjouissez-vous, ô pleine de grâces! le Seigneur est avec vous! » Dans la fête de l'Assomption de Marie, l'Eglise latine lit un sermon du même Père de l'Eglise, qui applique l'image de la Transportation de l'arche du testament dans le Temple à l'Assomption de Marie dans le ciel : « C'est aujourd'hui que l'arche d'alliance

du Dieu vivant, qui a conçu dans ses entrailles maternelles son Créateur même, repose dans ce Temple du Seigneur, qui n'a point été bâti par des mains d'hommes, et c'est pour cela que David son père conduit les chœurs; avec lui dansent les anges, et les archanges célèbrent une fête, les Puissances la glorifient, et les Dominations se réjouissent, les Forces sont dans l'allégresse, les Principautés exultent, les Trônes célèbrent un jour solennel, les Chérubins la louent, les Séraphins chantent sa gloire! »

Les objets conservés dans cette arche d'alliance sont aussi tous des images de Marie. A côté des tables de la Loi déjà mentionnées, se trouvait le *vase d'or*, qui contenait la manne, la nourriture miraculeuse provenant du ciel. Marie est le vase d'or, qui renferme le Christ, le Pain vivant, qui donne la vie au monde. Même la sainte Eucharistie, qui est désignée tout spécialement par la manne, provient de Marie, le vase d'or. La liturgie grecque emploie sans cesse cette figure en l'honneur de Marie; de même la liturgie arménienne l'appelle en maints endroits « le vase d'or, qui contient la manne ».

La *verge d'Aaron*, qui avait produit des fleurs et des fruits et qui avait été déposée dans l'arche d'alliance, a toujours été employée avec prédilection comme figure de Marie. Le bâton sec, qui a été couvert de verdure, est l'image de Marie qui a reçu la fécondité de la bénédiction divine. Cette image est mentionnée dans beaucoup de chants de l'Eglise grecque en l'honneur de Marie.

Le *voile*, qui séparait du sanctuaire la partie du tabernacle appelée le saint des saints, est (Hébr. X, 20) image de la chair du Christ et peut donc être aussi considérée comme figure de Marie, dont est formée la chair du Christ. Elle est le voile par lequel on entre dans le sanctuaire de la Rédemption et qui nous permet encore l'entrée dans la gloire céleste. Au delà de ce voile habitent la majesté et la gloire divines. Je ne connais pas d'application liturgique de cette figure. Peut-être l'expression fréquemment employée dans les liturgies syriaque et maronite, que Marie est « le voile de Salomon », désigne-t-elle tout de même le voile précieux, dans le temple de Salomon, qui a succédé au tabernacle de Moïse.

Le *chandelier à sept branches*, qui était placé dans le sanctuaire et qui le remplissait de lumière, est image de Marie, qui

brille dans l'ornement des sept dons de l'Esprit Saint et qui a porté dans la personne de son Fils la lumière de la révélation divine. Par exemple, l'Eglise grecque chante, le 25 janvier, cette strophe de saint Cosmas :

« Le chandelier couvert d'or révèle symboliquement votre enfantement divin, ô Immaculée et Chaste ! car vous avez fait briller sur le monde la Lumière inabordable. C'est pour cela que nous crions : Toutes les œuvres du Seigneur, louez le Seigneur ! »

L'*autel de l'encens*, couvert d'or, qui était placé dans le voisinage du chandelier, n'est en plein sens qu'image du Christ, que l'Eglise appelle son autel. Dans un sens subordonné et secondaire, il est type de Marie et des autres Saints, qui ont transformé leur cœur en un autel de parfums pour Dieu et qui ont laissé monter continuellement vers le ciel l'encens de la prière et de la dévotion. Cet objet est encore mille fois mentionné dans les hymnes grecques qui chantent Marie.

L'*encensoir d'or* qui servait à cet autel est encore, d'une manière tout à fait spéciale, une image gracieuse de Marie. Le Christ est le parfum et l'encens qui a rempli et embaumé le monde entier surtout par sa doctrine salutaire. Marie est donc l'encensoir d'or, d'où ce parfum est sorti. C'était avec cet encensoir en main que, le grand jour de la réconciliation, le grand prêtre encensait le Saint des Saints. Aaron détourna la colère divine, du temps de la peste, en se plaçant debout avec l'encensoir dans la main parmi les vivants et les morts. Marie est devenue par le parfum d'encens, c'est-à-dire par le divin Rédempteur, un grand encensoir et instrument de réconciliation pour le monde, qui a déjà souvent empêché les jugements divins d'éclater. Dans le commencement de la messe copte, chez les chrétiens égyptiens, on chante toujours pendant l'encensement de l'Eglise : « Marie est l'encensoir d'or ! Son parfum est notre Rédempteur, qu'elle a enfanté et qui nous a délivrés de nos péchés ! Oui, elle est un encensoir d'or pur, qui porte le charbon enflammé et divin ! », c'est-à-dire le Christ.

La *table dorée* placée dans le sanctuaire, *qui portait les douze pains* exposés à la vue de Dieu, en mémoire des douze tribus des enfants d'Israël, est image de la Vierge sainte, de la même manière que le vase d'or qui contenait la manne. Elle est maintes fois employée en ce sens dans la liturgie grecque.

Presque tous les objets du tabernacle de l'ancienne Loi trouvent donc leur application symbolique dans Marie. Dans la fête de la Dormition de la Sainte Vierge, le 15 août, l'Eglise grecque réunit dans une seule strophe tous ces objets ensemble pour nous dire que, parce que Marie était tout cela, elle ne pouvait trouver place que dans le Temple céleste, et le Saint des Saints, la partie la plus sacrée de ce temple; elle chante : « En vérité, ô Vierge, votre Fils vous a fait habiter dans le Saint des Saints, parce que vous étiez le chandelier glorieux qui portait la Lumière immatérielle, parce que vous étiez encore l'encensoir d'or, qui contenait le charbon divin, et le vase de la manne, et la verge d'Aaron, et les tables, écrites par le doigt de Dieu, et la sainte arche d'alliance, et la table qui portait le pain de la vie ! » Ce chant est de saint Cosmas.

Même les *vêtements des prêtres* et leurs *ornements* peuvent être considérés, dans un certain sens, comme des figures de Marie et de ses vertus. Le diadème sur la tête du grand prêtre surtout est image de Marie, qui est un diadème de gloire sur la tête de l'Eglise. Le 2 juillet, fête de la mémoire du vêtement de Marie, l'Eglise grecque chante : « Soyez salué, ô Diadème honorable et couronne de la gloire divine! »

Pendant tout le temps de leur voyage, depuis la sortie d'Egypte jusqu'à l'arrivée dans le pays de la promesse divine, les Israélites furent accompagnés et protégés par la *Colonne*, qui symbolisait la présence divine, qui pendant la journée avait la forme d'un nuage et la nuit celle de feu, pour éclairer, illuminer et montrer le chemin. Cette colonne, qui protégea surtout les Israélites lors du passage de la mer Rouge, qui se mit entre eux et les Egyptiens, qui sauva les Israélites et plongea les ennemis dans la mer, est image de Marie, qui nous apporte toujours la présence divine. Elle est une colonne de nuée pour Israël, pour la Sainte Eglise, redoutable pour ses ennemis comme une armée rangée en bataille. (Cant. des Cant. VI, 4.) C'est elle qui, à Lépante, a noyé les vaisseaux des Turcs. Mais elle est encore colonne de lumière et de feu, car, dans la sainte nuit de Noël, elle a répandu sur le monde la Lumière éternelle, qui est Jésus-Christ, notre Seigneur. Elle est devenue un guide pour ceux qui errent dans la nuit de ce monde. L'application de cette figure à Marie se rencontre continuellement sur les lèvres de l'Eglise grecque.

C'est après l'entrée des enfants d'Israël dans la *Palestine* que la Terre Sainte devient le royaume de Dieu, dans un sens plus restreint, et le théâtre de la révélation divine. Les localités de ce pays, qui doit être cher à tous, nous représentent, de nouveau, continuellement l'image de Marie comme celle de l'Eglise.

Marie est d'abord un *Israël*, un pays mystique de la promesse divine. Tout le grand salut de Dieu que le pays d'Israël renfermait en lui et qui était préparé dans l'ancienne Loi a été accompli en elle.

La *montagne de Sion* à Jérusalem, montagne sainte par excellence, le lieu le plus vénérable de la Terre Sainte, siège de l'autorité royale de Dieu sur cette contrée, est, sous tous les rapports, figure de Marie, comme de l'Eglise. C'est pour cela que toutes les liturgies ont employé fréquemment des passages de l'Ecriture traitant du mont Sion pour glorifier Marie.

La *ville de Jérusalem*, qui renfermait cette montagne, sa beauté, son ordre, sont de même des figures de Marie. L'Esprit Saint, dans le Cantique des Cantiques, dit que son Epouse est belle comme Jérusalem. (Cant. VI, 4.) Dans le rite latin, on chante toujours, dans les fêtes de Marie, le Psaume sur Jérusalem : « Nos pieds étaient debout dans vos cours, ô Jérusalem ! » (Ps. CXXI, d'après le texte hébraïque, CXXII), et cet autre : « Louez, Jérusalem, le Seigneur ! » (Ps. CXLVII.) L'Eglise grecque nomme Marie « la métropole ou la capitale de Dieu ». Ce titre doit certainement faire allusion à Jérusalem. Dans le temps de la préparation à Noël, on chante : « Recevez, ô Béthléem, la métropole de Dieu ! »

La *fontaine de Siloé* est dans la montagne de Sion. C'est une source de guérison, qui se trouvait en communication avec la source supérieure, appelée Rogel, auprès de laquelle Isaïe prononça la célèbre prophétie de la vierge qui devait concevoir et enfanter ; cette fontaine, que l'Ecriture appelle « l'eau qui coule douce et paisible » (Isaïe VIII, 6), est une figure de Marie, dont la vie s'écoulait dans la douceur et la paix et qui a toujours apporté au monde de nombreuses bénédictions. Cependant, elle n'a pas trouvé, à ce que je sache, d'emploi en ce sens dans les anciennes liturgies. Dans l'office grec de la fête de la Sainte Vierge de la Fontaine, qui date du moyen âge, se trouve une comparaison entre Siloé et la source salutaire de

Marie, à Constantinople. (Voyez ma conférence sur *Marie et Constantinople*, dans les rapports du même Congrès, où j'ai donné une traduction de cet office.)

La *plaine fertile et bénie de Saron*, dans laquelle naissait la fleur miraculeuse appelée la fleur ou le lis de Saron (Cant. des Cant. II, 1), est image de la beauté et fertilité de Marie. C'est pour cela qu'Isaïe dit du désert : « La beauté de la plaine de Saron lui a été donnée. » (Isaïe XXXV, 2.)

Les *montagnes du Carmel*, au nord de la Terre Sainte avec le seul vrai port de mer de la Palestine à leurs pieds, les belles montagnes, théâtre de la vie contemplative des grands prophètes Elie et Elisée, sont encore figures de Marie; car le prophète dit du désert dans le même passage : « La beauté du Carmel lui a été donnée. » (Isaïe XXXV, 2.) Cependant, ces deux dernières images n'ont pas trouvé dans les liturgies orientales d'application à Marie, du moins à ma connaissance. La liturgie latine a appliqué, dans la fête du Mont-Carmel, le 16 juillet, à Marie, ce passage du Cantique des Cantiques : « Votre tête est belle comme le Carmel. » (Cantique VII, 6.)

Les puissantes *montagnes du Liban*, couronnées de neiges éternelles, qui sont en dehors de la Palestine, en Syrie, et qui ont joué cependant un grand rôle dans l'Histoire Sainte, les montagnes couvertes d'arbres, frais et ombreux, qui sont devenus un lieu de refuge et de sûreté pour beaucoup de persécutés jusque dans nos temps, sont, d'une manière spéciale, image de Marie, Epouse du Cantique ; elle est décrite comme séjournant sur le Liban (Cant. des Cant. IV, 8); elle est blanche comme la neige sur le Liban ; elle ressemble à ces sources délicieuses et impétueuses qui descendent joyeusement des pentes du Liban (Cant. IV, 15.) Dans le troisième chapitre du prophète Habacuc, dans le grand et majestueux cantique de louanges, Dieu part, selon le texte de la septante grecque, de la montagne couverte de feuilles et d'ombres pour le salut du monde. Cette montagne ombrée est sans doute le Liban (1). Elle est continuellement célébrée, dans la liturgie grecque, comme image de Marie dans l'endroit de l'office où l'on chantait

(1) Le texte hébreu représente tout une autre version de ces circonstances. L'Eglise latine chante le vendredi saint, en se servant du texte des Septante : « Dieu viendra du Liban. »

anciennement le cantique du prophète. Citons comme exemple la strophe suivante, probablement composée par saint Jean de Damas, qui se chante les dimanches où l'on emploie le premier ton de la musique grecque : « C'est vous, ô Mère de Dieu, qu'Habacuc a prévue avec ses yeux de prophète, comme la montagne qui reçoit son ombre par la grâce divine, et il a annoncé que le Saint d'Israël nous arriverait de vous pour notre Rédemption et seconde création! »

Les divers *arbres et plantes* qui croissaient dans la Terre Sainte et qui sont nommés dans les Ecritures sont des images des vertus et des parfums de Marie. Le Livre de Jésus, fils de Sirach, compare la sagesse divine et ses effets merveilleux à toutes sortes de différentes plantes. L'épître latine de la fête de l'Assomption emploie toutes ces comparaisons. (Sirach, XXIV, 13-15.)

Le *cèdre du Liban*, cité en premier lieu dans cette énumération, le bois sans corruption, l'arbre sublime qui tend vers le ciel, est image de l'âme de Marie, qui désire le ciel, et de sa pureté.

Le *cyprès sur la montagne de Sion*, l'arbre mélancolique, est figure de la Mère des Douleurs, comme de la Croix du Christ.

Le *palmier*, l'arbre le plus fécond en fruits parmi tous, qui croissait surtout à Cadès, signifie encore Marie et les fruits sublimes qu'elle a produits; car il est dit de l'Epouse du Cantique : « Votre taille est belle comme celle du palmier. » (Cantique VII, 8.)

Les *plantations de roses* à Jéricho figurent Marie, cette rose mystique d'un suave parfum, et son rosaire, qui est une plantation de roses. Les chants qui célèbrent Marie comme rose mystique appartiennent aux plus gracieuses compositions de l'Eglise grecque. Citons-en une seule : « Lorsque l'Epoux spirituel vous trouva comme la rose et le lis des champs, Il fut réjoui de votre parfum et Il dressa sa tente en vous! »

Le *lis des champs* n'est pas compris dans l'énumération de Jésus Sirach, mais le Sauveur en parle dans l'Evangile (Matth. VI, 28) : c'est une image de la pureté de Marie, comme l'indique le chant cité.

L'*olivier fertile*, qui pousse dans les champs, est encore mentionné par le Siracide (cet arbre joue un si grand rôle dans la vie de l'homme oriental!). Il est encore type de Marie, qui plus

que tous les autres saints peut dire avec le Psalmiste : « Je suis comme un olivier fertile planté dans la maison de Dieu. » (Ps. LI, d'après l'hébreu LII, 10.)

Les *divers aromates* qui proviennent de la Terre Sainte, la myrrhe et tant d'autres, sont déjà employés par l'Ecriture Sainte comme figures de l'Epouse (Cant. IV, 10, 14.) On s'est fréquemment servi des mêmes comparaisons dans la liturgie en l'honneur de Marie.

Dans l'histoire du peuple de Dieu, après l'entrée dans le pays saint, Marie nous apparaît surtout dans la période des juges, sous la figure de *la toison de Gédéon*. Cet objet fut pour ce héros le gage de la vérité de la promesse divine et de la victoire. Tantôt la toison était seule couverte de rosée, tandis que tout le terrain environnant restait sec, tantôt elle se trouvait seule sèche, tandis que le territoire des alentours était mouillé de rosée. (Juges VI, 36-40.) Cette rosée est une image du Messie, qui, selon le Psalmiste, « descendra comme la rosée sur la Toison ». (Ps. LXXI, d'après hébreu LXXII, 16.) La toison est donc Marie. La grande différence entre la toison et le terrain qui l'environnait signifie la plénitude extraordinaire des grâces qui distingue Marie du reste des hommes et surtout sa virginité, qui fut conservée dans l'enfantement de l'Homme-Dieu. C'est la liturgie arménienne qui emploie cette image avec le plus de prédilection.

La *citerne de Bethléem*, de laquelle David désira boire pendant le combat et dont plusieurs héros puisèrent l'eau pour le désaltérer au péril de leur propre vie, existe encore à Bethléem ; c'est la figure de Marie, fille de David. Elle est devenue la citerne de David dans la nuit sainte à Bethléem. Le magnifique cantique de Noël de l'Eglise grecque, composé par saint Roman, un des plus grands poètes peut-être de tous les temps et de tous les pays, dit : « Venons puiser les délices du Paradis dans la caverne où est né le Christ; car c'est là qu'a été révélé ce puits, qui n'a pas été creusé par des mains humaines, duquel David désirait anciennement boire ; ce puits qui est la Vierge qui a mis au monde l'Enfant et qui de cette manière a apaisé la soif non seulement de David, mais aussi de l'ancien Père Adam ! Venons et accourons auprès de cette caverne, où Celui qui était Dieu avant tous les siècles nous est né comme un nouvel enfant ! »

Au temps de Salomon, où le royaume d'Israël atteignait toute sa gloire et sa plus grande extension, l'image de Marie nous apparaît sous la figure de nombreux objets. Le *trône* de ce puissant roi, décrit par l'Ecriture en détail (3 Rois ou 1 Rois X, 18-20), est image de Marie, trône sur lequel la divinité s'est reposée. Dans les chants grecs, Marie est toujours chantée et glorifiée comme trône de Dieu.

Le *lit de repos* de Salomon, recouvert de pourpre et orné avec tant de luxe, entouré de 60 hérauts qui gardaient le roi, armés de leurs épées, comme le Cantique des Cantiques le décrit (Cant. III, 7-10), est d'un côté image de la Croix du Christ, de l'autre côté de Marie. Elle était un lit de repos pour le Roi des rois, qui est entouré des anges, des soldats célestes. L'application de cette image à Marie est encore bien connue de la liturgie grecque. Elle chante ainsi, le 2 juillet : « Nous vous honorons par des cantiques joyeux, vous, le lit de repos de Salomon! »

Les *jardins* que ce roi, amateur de richesses, avait fait planter et qui, selon la tradition, se trouvaient dans le voisinage immédiat de Bethléem et contenaient une fontaine scellée, sont employés par lui-même dans le Cantique des Cantiques, comme l'image de l'Epouse : « Vous êtes un jardin fermé, ma sœur, ma fiancée, une source scellée. » (Cant. IV, 12.) Ces deux choses, jointes l'une à l'autre, sont spécialement des images de la virginité de Marie. Elle est une fontaine ou une source scellée par le sceau de la Très Sainte Trinité. Personne ne peut ni enlever ni violer le sceau, que le Très Haut a imprimé. L'Eglise grecque chante là-dessus : « Le chœur des prophètes vous a appelée en toute vérité une fontaine scellée, comme aussi une porte fermée. Et dans ces paroles ils ont ouvertement décrit l'image de la virginité que vous avez gardée après l'enfantement, ô vous, chantée de tous! » Cette strophe est employée dans les dimanches qui suivent le premier ton de la musique grecque. Il se trouve aujourd'hui près de Bethléem, dans le lieu supposé des anciens jardins de Salomon, un couvent latin avec église habitée par des religieuses de l'Amérique du Sud. Chaque fois que des pèlerins arrivent, ces vierges chantent dans leur église un cantique qui dit que Marie est le jardin fermé et la fontaine scellée.

Le *palais de Salomon*, bâti avec tant de luxe et de splendeur

(3 Rois ou 1 Rois IX-10), représente Marie, qui est le palais spirituel du plus haut des Rois. Cette idée est très familière aux Pères de l'Eglise grecque et à la liturgie grecque. Dans la fête de la Conception de Marie par exemple, l'Eglise grecque chante cette strophe : « Aujourd'hui, le palais splendide et très spacieux du Christ, qui est plus sublime que les cieux, reçoit les premiers fondements de son existence par suite des prières des parents; car la promesse trouve son accomplissement infaillible ! » Cette strophe a été composée par un poète du nom de George.

Il va de soi que le *temple de Salomon* est une figure de Marie, comme le tabernacle flottant qui le précédait; car ces deux objets ne sont en somme qu'un seul objet.

Du temps des prophètes, Marie nous apparaît surtout dans le *nuage* qui fut montré au *prophète Elie* sur le mont Carmel, après une longue période de sécheresse et de soif, comme précurseur et commencement de la pluie salutaire. (3 Rois ou 1 Rois XVIII, 42-45.) Ce nuage avait la forme d'un homme et est considéré comme représentant les traits de la Vierge. Après la longue sécheresse et stérilité produite par le péché, ce nuage salutaire, qui est Marie, a répandu sur le monde la pluie de la grâce divine. Cette image est encore fréquemment appliquée à Marie dans la liturgie grecque, qui la chante comme « le nuage qui contenait la pluie céleste ».

Le *vase du prophète Elisée*, successeur d'Elie, est employé très souvent par la liturgie arménienne comme type de Marie. Il s'agit sans doute de la cruche nouvelle que le prophète fit remplir de sel, qu'il versa ensuite dans les eaux corrompues de Jéricho, appelées par l'Ecriture « des eaux stériles ». Par cette opération, le prophète guérit, pour se servir de l'expression scripturaire, la maladie ou la stérilité des eaux (4 Rois ou 2 Rois XIX, 22.) On montre encore aujourd'hui dans le voisinage de Jéricho un puits d'excellente eau appelé le puits du prophète Elisée. Marie a, de même, répandu sur le monde le Christ, qui est le sel de la terre et a même nommé les apôtres qui prêchaient sa doctrine le « sel de la terre » (Matth. V, 13). Il a ainsi guéri la corruption de la nature humaine, complètement pourrie par le péché.

Dans le livre d'Isaïe, nous rencontrons maintes fois dans des objets symboliques l'image de Marie. Un des types de Marie que la liturgie grecque aime le plus est tiré du chapitre VI de

ce prophète et de la grande apparition divine par laquelle Isaïe fut appelé à l'office de prophète. C'est là que la gloire de Dieu apparaît assise sur un trône, et les lèvres du prophète, qui se sent absolument indigne de s'en approcher, sont purifiées par un charbon enflammé, qu'un séraphin enlève de l'autel avec des *pinces*. Dans ce charbon brûlant, toutes les liturgies orientales reconnaissent l'image du divin Sauveur, qui est le charbon purifiant, brûlant d'amour. C'est surtout le Christ dans l'Eucharistie qui est le charbon purifiant, lorsqu'il touche les lèvres de l'homme dans la communion. En poursuivant cette image dans les détails, la liturgie grecque a découvert, dans les pinces qui tenaient le charbon, l'image de Marie. Le 2 février par exemple, à la fête de la Présentation du Sauveur au Temple, l'Eglise grecque chante ces paroles : « Les pinces mystiques qui ont conçu le charbon dans leurs entrailles, c'est vous, ô Marie ! » Je conçois que cette image a pour nous quelque chose d'étrange et d'extraordinaire et ne soit pas de notre goût. Elle ressort néanmoins d'une méditation très profonde et très détaillée de cet épisode prophétique.

Le *nuage léger* que le prophète annonce, sur lequel Dieu doit monter pour entrer dans le pays d'Egypte (Isaïe XIX, 1). est considéré, par la liturgie grecque, comme par tous les théologiens, comme type de Marie, qui a porté le divin Enfant sur ses bras dans sa fuite en Egypte. Comme, selon le livre du prophète, les idoles d'Egypte tombent de leur piédestal, terrifiées par cette arrivée divine, ainsi serait-il arrivé, selon la légende chrétienne, lorsque Marie entra portant le divin Enfant. Les chants liturgiques qui font allusion à cette image en louant Marie sont nombreux. Dans les dimanches qui suivent le premier ton de la musique grecque, on chante cette strophe : « Le prophète vous a nommée, ô Vierge, un nuage de lumière éternelle, car le Verbe du Père est descendu en vous comme la pluie sur la toison, et, sorti de vos entrailles, Il a illuminé le monde et détruit l'erreur, le Christ notre Dieu ! »

Le livre dans lequel Isaïe dut écrire les mystères de la Vierge qui devait concevoir et enfanter (Isaïe VII, 11 ; IV, 1) est de même et encore plus une image de Marie qu'anciennement le livre de la Loi de Moïse. Il est donc bien possible que beaucoup d'entre les chants liturgiques qui décrivent Marie comme un livre parlent de ce livre prophétique d'Isaïe.

Même dans l'exil de Babylone, le salut du Rédempteur se montre aux enfants d'Israel en images pour les consoler. Au grand prophète Ezéchiel, la gloire de Dieu a paru, portée sur le char des chérubins, en figure d'homme. (Ezéchiel, I.)

C'était un signe de l'Incarnation du Fils de Dieu qui devait apparaître comme Homme. *Le char des chérubins* ou le char qui porte la gloire de Dieu est donc Marie. Cette image encore est très familière aux liturgies orientales dans leurs chants marials. Lorsqu'elles appellent Marie le trône chérubique de Dieu, elles font certainement allusion à ce char.

Le royaume de Dieu ressuscité comme règne messianique fut montré au même prophète sous la figure d'un temple. La *porte orientale* de ce temple, qui était *fermée*, est d'une importance spéciale. Comme le prophète avait vu d'abord la gloire de Dieu portée, des chérubins sortir de l'ancien temple profané, par la porte orientale (Ezéchiel, chap X-XI incl.), ainsi la vit-il rentrer dans le nouveau temple par la porte orientale. La nouvelle maison fut alors remplie de gloire ineffable, et Dieu promit de faire d'elle une habitation éternelle, qu'il n'abandonnerait plus. Mais, parce que la majesté de Dieu y avait passé, la porte orientale devait à jamais rester fermée pour les hommes. (Ez. XLIII, 1-11, et XLIV, 1-3.) Les Pères de l'Eglise ont toujours vu dans cette porte l'image de Marie, qui a permis à Dieu seul le passage et à sa gloire, et qui est restée, avant et après ce passage, une porte fermée à cause de la Virginité. Toutes les liturgies se servent de même de cet épisode prophétique pour glorifier Marie. Il y a, dans la liturgie grecque, des chants innombrables, qui commentent ce passage des Ecritures. Dans les grandes fêtes de la Mère de Dieu, l'Eglise grecque lit presque toujours ce texte dans les Vêpres comme leçon scripturaire. Le rite latin le lit aujourd'hui à capitule, bref pendant l'octave de l'Immaculée Conception.

Le second des deux grands prophètes qui ornaient le temps de l'exil, Daniel, nous représente, comme Ezéchiel dans son livre, l'image de Marie en deux passages bien importants. La *fournaise ardente*, dans laquelle les trois jeunes gens craignant Dieu furent jetés, dans laquelle l'Ange du Seigneur descendit, les aspergea de rosée et les conserva intacts par la puissance divine (Daniel, chapitre III), a toujours été considéré, dans le même sens que le buisson ardent de Moïse, comme une image

de Marie. L'Ange qui descendit pour la délivrance représente le Fils de Dieu, qui s'est fait homme. L'application de cette image à Marie et à l'œuvre de l'Incarnation se trouve fréquemment dans la liturgie grecque, parce que les deux prières de ces jeunes gens étaient anciennement chantées tous les jours dans le service divin. Chaque office poétique contient donc deux strophes, qui amènent ces deux cantiques. Dans les dimanches, par exemple, qui suivent le premier ton de la musique grecque, on chante cette strophe : « Nous, les fidèles, nous vous reconnaissons comme la fournaise spirituelle ardente, ô Mère de Dieu ; car, comme anciennement, dans la fournaise de Babylone, Celui qui est sublime au-dessus de tout a sauvé les trois jeunes gens, ainsi a-t-il créé dans vos entrailles l'homme entier pour la seconde fois, Celui qui est loué, qui est le Dieu de nos pères et glorieux au-dessus de toutes choses ! » Dans le songe du roi Nabuchodonosor de Babylone apparaît une *montagne*, de laquelle une petite *pierre* se détache, sans avoir été remuée par aucune main humaine ; en descendant le long de la montagne, elle devient une grande pierre. Elle rencontre, arrivée dans la plaine, une statue colossale avec une tête d'or et des pieds d'argile. Elle la renverse et devient elle-même une montagne majestueuse, qui couvre la surface de la terre. Le prophète lui-même a donné au roi cette interprétation du songe, que les différents empires du monde y étaient désignés par la statue ; après tous ces empires, le Dieu du ciel, et non une puissance humaine, suscitait un nouvel empire, qui devait rester debout éternellement. (Daniel, chapitre II.) Cet empire est l'empire messianique, l'Eglise. Le Christ, la petite pierre, est devenu un grand empire, qui couvre le monde. Il suit donc de soi, et c'est l'interprétation commune de presque tous les chrétiens, que la montagne dont cette pierre tirait son origine est une image de Marie. La circonstance que la pierre fut détachée sans être remuée par des mains humaines, désigne la naissance virginale du Rédempteur. Cette image encore est fréquemment chantée et appliquée à Marie par les liturgies orientales. L'Eglise grecque chante, par exemple, les mardis qui suivent le deuxième ton de la musique grecque, cette strophe : « Daniel vous a prévue en esprit, ô Mère de Dieu, comme la grande montagne de laquelle la pierre s'est détachée et a brisé les images des démons. » L'Eglise arménienne appelle souvent Marie la « montagne ou le rocher qui engendre la pierre. »

Enfin les *visions des prophètes en général* et les objets qui leur ont été montrés dans ces visions sont regardés comme des figures de Marie qui enfante l'Homme-Dieu. C'est une pensée que la liturgie grecque exprime de différentes manières bien souvent. Elle chante, par exemple : « Les chœurs glorieux des prophètes, instruits par l'Esprit, ont prévu votre mystère sublime et au-dessus de toute intelligence, de toutes sortes de manières différentes en images saintes. Et nous voyons maintenant complètement l'accomplissement de ces figures. »

Cette considération démontre donc que l'image du Christ, et avec lui celle de sa Mère, passe comme un fil non interrompu par toute l'histoire du royaume de Dieu dans l'Ancien Testament, dès le Paradis terrestre jusqu'aux derniers temps, et qu'elle se rencontre de quelque manière dans chaque période de cette histoire. Et, cependant, les objets saints ne sont qu'une partie relativement petite et subordonnée des choses prophétiques que contient l'Ancien Testament. Si on ajoutait toutes les personnes qui sont des types et leur vie, si on y joignait, en outre, les prophéties orales des hommes saints, le tableau messianique des anciens temps deviendrait de plus en plus majestueux et important.

Ces types de Marie, surtout, sont une preuve efficace de la vérité de la *prédestination éternelle* de Dieu. Dieu a ordonné ce grand salut dans son conseil éternel, Il a aussi choisi cette Mère comme instrument dès l'éternité; elle existait donc spirituellement dans les pensées de Dieu longtemps avant qu'elle entrât dans l'existence humaine. C'est justement pour cela que sa dignité resplendit de plus en plus.

Nous trouvons, en outre, dans ces choses bibliques, *un argument de défense* du culte de Marie *contre le protestantisme*. L'objection protestante qui paraît être la mieux fondée en cette matière est celle qui dit que les Ecritures divines rapportent peu de choses sur Marie, que son culte si étendu ne correspond pas aux Ecritures, et se trouve en opposition directe avec elles. Mais, en dehors des Ecritures du Nouveau Testament, qui racontent les choses les plus sublimes de Marie, qu'Elle est devenue la Mère de Dieu, qu'Elle a été saluée par un Ange, les Ecritures de l'Ancien Testament contiennent beaucoup de choses sur elle et font de fréquentes allusions à sa personne. L'objection tombe d'elle-même.

En outre, l'étude de ces matières aura cet avantage, que, si on les médite profondément, on y trouvera beaucoup de *pensées nouvelles et surprenantes.* Au lieu de prêcher, dans des sermons sur la Mère de Dieu, de nombreuses anecdotes et légendes, on peut se servir de l'Ecriture Sainte et de la parole de Dieu, et celle-ci édifiera toujours et produira des fruits utiles. Si on entrait davantage dans de pareils sujets, la plainte de beaucoup de prédicateurs disparaîtrait, qui disent que dans les sermons sur Marie il n'y ait plus rien à dire, tellement on a déjà prêché sur cette matière.

Des figures et des symboles démontrent toujours *la grandeur et l'incompréhensibilité* du salut du genre humain, qu'ils veulent nous représenter. Ils sont un signe en même temps de la *grandeur divine,* qui est sublime au-dessus de toute chose, et de la *petitesse de l'intelligence humaine,* qui se trouve bien au-dessous de la compréhension des mystères divins, et qui a besoin de pareils moyens pour s'instruire. Si Dieu donc se sert du langage des images, Il le fait en même temps pour notre humiliation salutaire et pour notre éclaircissement et notre instruction. Dans le salut du Rédempteur que Marie a apporté, les images de l'Ancien Testament, dans leur grande partie, ont été accomplies. Une autre partie ne trouvera sa réalisation complète que dans l'avenir, car le Rédempteur est venu pour la première fois caché et dans l'humilité, et sa révélation glorieuse et complète doit être attendue pour la fin des temps. C'est alors que toutes les visions, figures, tout ce qui a été prédit sera complètement vérifié. Alors, nous verrons le salut que Marie a apporté en enfantant le Rédempteur, un salut si grand et si sublime, que nous ne l'aurions pas soupçonné de loin, derrière le voile des figures et des énigmes.

MAX, PRINCE DE SAXE,
Professeur à l'Université Catholique de Fribourg.

II

LA SAINTE VIERGE ET L'ÉGLISE SYRIAQUE

Le peuple et le pays de la Syrie ont beaucoup de ressemblance avec le peuple et le pays de l'Ecriture Sainte. Dans le Nouveau comme dans l'Ancien Testament, la Syrie joue un rôle dans les événements saints. Elle compte, dans la manière de parler de l'Ecriture, presque comme une partie de la Palestine elle-même. Dans l'Ancien Testament, Naaman le Syriaque, est purifié de la lèpre pour indiquer la bénédiction qui se répand de la Terre Sainte sur le pays voisin. Une jeune fille d'Israël a fait entendre à cet homme, puissant et riche, où se trouvait son salut, où habitait le grand prophète. Dans le Nouveau Testament, c'est dans ce pays que la première église, en dehors de la Palestine, fut fondée, et c'est là que les disciples du Seigneur reçurent, pour la première fois, le nom de chrétiens.

Le peuple de la Syrie est apparenté par le sang au peuple de Dieu. Il provient des parents les plus proches d'Abraham, comme raconte l'Ecriture. Il est donc, d'une certaine manière, apparenté au Christ et à sa sainte Mère. Ces saintes Personnes ont parlé sur la terre un dialecte qui était déjà presque identique à la langue syriaque postérieure à l'église d'Antioche. Cela se reconnaît facilement par le peu de mots que le Nouveau Testament a conservés en langue chaldaïque ou hébraïque. La parole sublime : « Qu'il me soit fait selon votre parole », le chant céleste du *Magnificat*, la parole remplie de tendresse : « Ils n'ont plus de vin », ont donc été prononcés dans cette langue. Même les paroles de l'amour filial : « Voici votre Fils, voici votre Mère », tombèrent de la croix dans cette langue.

Marie donc, la plus noble des filles d'Israël, la fille fidèle d'Abraham, ne pouvait rester étrangère à ce peuple apparenté et ami. Comme la fille d'Israël a montré anciennement à Naaman le salut et le grand prophète, ainsi la Vierge Marie devait-elle souvent conduire le pays voisin de la Syrie auprès de son Fils divin. C'était d'abord le devoir d'Israël de reconnaître sa fleur et l'ornement de son propre peuple et de la glorifier ; mais ce peuple rejeta le Fils et, avec Lui, la Mère, qui n'est,

pour ainsi dire, qu'une partie de Lui. C'est alors que la tâche de glorifier Marie passa au peuple voisin de la Syrie. Et, en vérité, ce peuple et ce pays se sont acquittés de cet office d'une manière admirable. Si la plus ancienne de toutes les Eglises chrétiennes, en dehors de la Terre Sainte, rend témoignage au culte de Marie, ce sera certainement un témoignage qui vaut plus que beaucoup d'autres.

L'Ecriture Sainte avait laissé deviner l'importance de la Syrie pour le culte de Marie, en fixant le siège de l'épouse du Cantique sur le Liban et non dans la Terre Sainte elle-même. « Venez du Liban, ma sœur, mon épouse, venez, on vous couronnera. » (Cant. IV, 8.) Mais le Liban est la principale chaîne de montagnes de la Syrie. Dans un temps presque encore apostolique, nous entendons saint Ignace d'Antioche, disciple de saint Jean, l'apôtre de prédilection du Sauveur, et un des martyrs les plus célèbres, rendre témoignage à la virginité de Marie dans ses lettres, qui, il est vrai, ne sont pas écrites en langue syriaque, mais grecque. Dans le IVe siècle, du temps des grands Pères de l'Eglise, ce fut encore l'Eglise syriaque qui produisit parmi eux le premier grand serviteur de Marie. Dans un temps où même les Pères de l'Eglise grecque étaient encore assez modestes et pour ainsi dire timides dans leurs louanges de Marie, où le grand Cyrille, le champion de la maternité divine, ne s'était pas encore levé, l'humble moine et diacre de la Syrie, saint Ephrem, prêcha et chanta, dans ses sermons et dans ses poésies, les louanges de Marie d'une manière qui n'a pas été surpassée dans les siècles suivants. Il a dit à peu près tout ce qui peut être dit en son honneur. On peut affirmer sans hésiter qu'Ephrem, avec Cyrille, qui vint un siècle plus tard, a été le personnage le plus important relativement au culte de Marie. La belle devise que saint Ephrem s'était choisie disait : « Lorsque je serai couché dans le tombeau, tous mes ossements s'écrieront encore : Marie a véritablement enfanté Dieu. » Il a donc reconnu justement, dans le combat qu'il menait contre la doctrine arienne, combien il était nécessaire de bien enseigner la maternité divine de Marie pour assurer victorieusement la vraie divinité du Christ. Saint Ephrem est en même temps un Syrien complet autant qu'on peut l'être. Il est le premier écrivain syriaque qui n'a pas employé la langue grecque, comme c'était la coutume jusqu'alors, mais qui s'est servi

de la langue maternelle syriaque. Il est, en cela, le premier et le plus grand Père syriaque. Il est vrai que, dans les temps postérieurs, les églises grecques ont beaucoup surpassé les églises syriaques dans le culte de Marie. Cependant, la tradition du grand Ephrem n'est jamais morte dans l'Eglise syriaque. Cette Eglise a gardé la langue d'Ephrem comme liturgique, et emploie fréquemment, dans les offices divins, les compositions poétiques de ce grand homme, du plus grand des anciens poètes chrétiens. Elle exalte de la manière la plus glorieuse et la plus riche la gloire de Marie. Je voudrais donc, comme je l'ai déjà fait pour le rite grec au Congrès marial de Fribourg, en Suisse, et comme je le fais encore actuellement, dans ce Congrès d'Ensiedeln, pour la liturgie arménienne, donner un bref aperçu des honneurs que Marie reçoit dans la liturgie syriaque. Je me permettrai même de traduire plusieurs parties des offices. L'ordre logique de la disposition des matières sera le même dans ces trois travaux; on pourra plus facilement les comparer.

L'année liturgique de l'Eglise syriaque a, dans le temps de la préparation à la fête de Noël, qui correspond à notre Avent, plusieurs dimanches qui célèbrent les événements évangéliques accomplis avant la naissance de Notre-Seigneur, par des offices poétiques et l'Evangile du jour. Plusieurs célèbrent des faits touchant Marie, et peuvent être considérés en même temps comme des fêtes de la Vierge. Le second dimanche de ce temps, appelé *Suboro*, c'est-à-dire l'Annonciation, est celui de l'Annonciation de Marie, dans lequel le salut de l'Archange est grandement et solennellement fêté. Cependant, il y a, en dehors de ce dimanche, comme dans toutes les églises, une fête spéciale de l'Annonciation. Le troisième dimanche est celui de la visite de Marie auprès d'Elisabeth, qui commente ce même événement par de longs chants très détaillés. Les autres dimanches n'ont pas de relation aussi directe avec Marie. Le jour après Noël, l'Eglise syriaque célèbre comme l'Eglise grecque, le 26 décembre, la grande commémoraison de la Mère de Dieu, appelée par les Syriens : « les Louanges de la Mère de Dieu », et qui compte parmi les fêtes de première classe, ce qui est le plus noble degré dans le rite syriaque. L'idée qui a donné naissance à cette fête est celle-ci : après la naissance du Sauveur, nous admirons Celle qui l'a enfanté. Car c'est l'habitude générale de

l'Eglise grecque, de fêter, le second jour d'une grande fête du Sauveur, la personne principale qui a joué un rôle dans ce mystère. La fête du 2 février ne compte pas comme une fête de Marie, comme dans tous les rites orientaux, mais porte le nom de l'Entrée du Seigneur dans le Temple.

Les autres fêtes de la Sainte Vierge, appartenant plutôt à cette partie de l'année qu'on appelle en latin le propre des Saints, sont les suivantes, en commençant par le mois d'octobre, qui est le commencement de l'année civile des Syriens :

Le 21 novembre, l'Entrée de la Mère de Dieu dans le Temple, est fête de première classe. Elle provient de l'Eglise grecque, qui l'a toujours célébrée avec la plus grande pompe et comme l'une des principales solennités. La fête de la Conception n'est pas une fête ancienne de l'Eglise syriaque, mais seulement des Eglises grecque et arménienne. La partie maronite de l'Eglise syriaque catholique la célèbre depuis plusieurs siècles. Les Syriens catholiques d'Antioche ont aussi accepté, dans les temps modernes, cette fête pour le 8 décembre. Ils ont aujourd'hui un office tout à fait moderne, composé après la proclamation du dogme. Les Maronites ont aussi composé un pareil office de l'Immaculée Conception. Les Syriens séparés ne fêtent pas encore ce jour. Le 25 janvier, l'Eglise syriaque célèbre une fête qui lui est tout à fait propre, appelée « la Mère de Dieu protégeant les semences »; elle est de 1re classe. Le 25 mars se célèbre, comme dans presque tout l'univers, l'Annonciation de la Mère de Dieu, de 1re classe. Le 25 mai, l'Eglise syriaque a une seconde fête particulière de la Mère de Dieu protégeant les moissons, aussi de 1re classe. Ces deux fêtes de janvier et de mai sont instituées pour attirer la bénédiction de Marie sur les fruits de la terre et sur le travail des champs. Le 15 juin est consacré à la mémoire de la première église érigée sous le titre de la Mère de Dieu, encore fête spéciale de l'Eglise syriaque. La fête du 15 août est dans l'Eglise syriaque, comme dans toutes les Eglises, la plus noble des fêtes de Marie pendant l'année et s'appelle la Fête du passage de Marie, la Mère de Dieu, c'est-à-dire le passage de la terre au ciel, tandis que l'Eglise grecque la nomme seulement la Dormition. Cependant, les deux Eglises célèbrent également, avec la mort, l'entrée de l'âme dans le ciel et l'Assomption corporelle. La différence n'est que dans les noms. Si certaines Eglises parlent surtout

de la mort de Marie, c'est parce qu'on suppose que le 15 août est la véritable date de sa mort. Comme dans l'Eglise grecque, de même dans l'Eglise syriaque, une période de jeûne prépare à cette fête. Tandis qu'elle commence dans l'Eglise grecque le 1er août, le rite syriaque ne note qu'une semaine de jeûne préparatoire. Ces jours de jeûne ont même des prières et des chants spéciaux. Dans la solennité elle-même, toute la beauté de la poésie et de l'enthousiasme oriental se répand sur le mystère célébré. On décrit sans cesse en des formes nouvelles comment les anges rendaient hommage à la Mère de Dieu, l'accompagnaient à son sépulcre, comment les apôtre touchaient avec respect son corps sacré, etc. La fête s'étend sur une semaine entière après le 15 août. Chaque jour a des chants et des psaumes spéciaux, et même le dimanche après la fête a des offices spécialement ordonnés à cause du mystère. Le 15 août apparaît donc absolument comme un des points culminants de l'année de l'Eglise. Le 8 septembre, l'Eglise syriaque célèbre, comme la plupart des Eglises, la Nativité de la Sainte Vierge. Ce jour compte comme fête de 1re classe. Le lendemain, 9 septembre, l'Eglise syriaque célèbre, avec l'Eglise grecque, la mémoire commune de saints Joachim et Anne comme fête de 1re classe. Pour la même raison pour laquelle Marie est fêtée elle-même le jour après Noël, ses parents sont fêtés le jour après sa Nativité. Sainte Anne (je dis cela parce que c'est, pour ainsi dire, un complément des honneurs de Marie) possède encore une fête à elle seule le 23 juillet. Saint Joseph, époux de la Sainte Vierge, est aujourd'hui fêté par les Syriens catholiques le 19 mars en 1re classe. Cette fête n'appartenait anciennement pas à l'Eglise syriaque. Dès les anciens temps, le troisième dimanche avant Noël célèbre l'apparition de l'ange à saint Joseph qui lui annonce la naissance future du Christ : « Joseph, ne craignez point de prendre Marie comme votre épouse. »

Dans la messe syriaque, Marie est nommée tous les jours en beaucoup d'endroits. Dans la partie préparatoire de la sainte Messe, le prêtre, après avoir exprimé son intention de célébrer la mémoire du Christ et de l'œuvre entière de sa vie, dit, pour commémorer les saints :

« Nous célébrons la mémoire de notre père Adam et de notre mère Eve, de la sainte Mère de Dieu, Marie, des prophètes, etc. »

Pendant le grand encensement, au commencement de la messe, le prêtre dit ces paroles sublimes sur l'humanité du Christ : « Nous vous adorons, ô Créateur du monde, racine bénie qui est née du terrain qui souffrait la soif, c'est-à-dire de Marie, et toute la création a été remplie du parfum magnifique qu'exhalait cette racine, qui a chassé la mauvaise odeur de l'idôlatrie par sa sublime doctrine. » C'est une application pour nous nouvelle et surprenante de ce passage du prophète Isaïe, selon lequel le Messie ressort comme une plante d'un terrain desséché et éprouvant la soif. (Isaïe LIII, 2.) Marie est le terrain sec et manquant d'eau par sa virginité, qui est en soi stérile. Le miracle divin consiste donc précisément dans cette circonstance, que le terrain stérile a produit une plante aussi magnifique. Pendant que nous offrons dans l'église l'encens et les aromes, nous nous souvenons donc de cette plante, qui remplit le monde de parfum. C'est vraiment une idée de haute valeur poétique et grandiose. Encore dans la même prière d'encensement, on se réfère à l'intercession de Marie et à celle des saints. Le prêtre offre ensuite de l'encens vers les quatre coins du monde, pour célébrer la mémoire des saints et des élus de Dieu qui sont rassemblés des quatre coins de la terre. (Matth. XXIV, 31.) Le premier encensement se rapporte à la mémoire de Marie, reine des saints. Le prêtre balance l'encensoir vers l'Orient au-dessus des dons qui doivent être consacrés, en disant : « Que la mémoire de la sainte Mère de Dieu soit douce plus que le parfum de tous les aromes ! ». Ensuite seulement, on offre de l'encens en mémoire des martyrs, des prophètes et de tous les enfants de l'Eglise. La pensée de cette cérémonie touchante et de ces paroles est que la mémoire des saints est un parfum agréable devant Dieu, selon cette parole de l'Ecriture : « Une bonne réputation est comme un parfum précieux. » (Eccl. VII, 1.) Cette mémoire des saints est placée, pendant la sainte messe, pour ainsi dire sur l'autel, car c'est là que dans l'Eglise terrestre survivent les saints. Le prêtre adresse, encore pendant l'encensement, cette prière à Dieu : « Agrandissez par cet encens la mémoire de votre Mère et de vos saints. » On répète très souvent dans le rite syriaque, à l'office divin : « Nous prions Dieu qu'il augmente la mémoire des saints, c'est-à-dire qu'Il les glorifie, qu'Il augmente leurs honneurs et leur culte sur la terre. » Le prêtre dit encore

pendant l'encensement : « Que Marie, qui vous a enfanté, et Jean, qui vous a baptisé, intercèdent ensemble tous les deux pour nous ! »

Lorsqu'il encense le peuple, il dit : « Par la prière de votre Mère qui vous a enfanté et de tous vos saints ! » Dans le rite maronite, forme un peu variée du rite syriaque, on a différentes prières d'encensement composées en l'honneur de Marie, dont on peut parfois se servir pendant la messe. Après l'Evangile, le diacre s'écrie : « Nous célébrons la mémoire de la Mère de Dieu. » Après la consécration, vient la solennelle commémoraison des saints, comme dans toutes les liturgies orientales. Le diacre s'écrie : « Encore et encore, nous nous souvenons de celle qui est véritablement bienheureuse, qui est louée de toutes les créatures, qui est sainte, bénie, la Vierge perpétuelle et la Mère de Dieu, Marie ! » Après la communion, le prêtre dit : « Dieu, qui a reçu les sacrifices des premiers justes, c'est Lui-même encore qui reçoit vos sacrifices, vos vœux et vos dîmes et qui donne une bonne mémoire à nos morts par l'intercession de Marie et des saints, etc. » Le diacre, au nom du peuple répond : « Par la prière de votre Mère et de tous vos saints, épargnez-nous, Seigneur, et accordez à nos morts une heureuse mémoire ! » Vers la fin de la messe, le prêtre dit : « Que Dieu soit réconcilié par le sacrifice que nous avons offert aujourd'hui et qu'il plaise à ses anges élus et à ses saints, et que par le même Dieu agrandisse la mémoire de sa Mère et de ses saints ! » Dans la messe maronite, il se trouve encore plus souvent des mentions de Marie que dans le rite syriaque pur. La liturgie syriaque prévoit aussi le cas où la messe, sur le désir des fidèles, est spécialement offerte en l'honneur de la Mère de Dieu. On a pour cela encore des prières spéciales pour exprimer cette intention dans la partie préparatoire de la messe.

Dans les louanges quotidiennes de Dieu ou dans la prière des heures canoniques, la glorification de Marie obtient encore une part bien plus large que dans la messe syriaque. Ce n'est pas seulement que les fêtes de la Sainte Vierge aient des offices spéciaux en son honneur, mais encore les offices de tous les jours la glorifient de la manière la plus abondante. Une partie considérable de l'office du jour est consacrée presque toujours à Marie. Les prières des vêpres et de l'heure appelée matines et tierce appartiennent chaque mercredi à la Mère de Dieu.

Par vêpres du mercredi, on entend celles qui se disent le mardi soir, car, dans le rite oriental, régulièrement les vêpres appartiennent au jour suivant. L'office de la nuit est divisé en plusieurs nocturnes, comme au rite romain. Le premier nocturne se rapporte chaque jour à la Mère de Dieu, de même que les autres à la glorification des saints et à la prière pour les morts. C'est, au contraire, entre Pâques et le dimanche appelé de la Sanctification de l'Eglise, qui précède l'Avent, que le premier nocturne est dédié à la sainte croix du Christ. Le rite syriaque n'a pas l'habitude, comme le rite latin, de consacrer tout l'office à un seul mystère. Il y a presque toujours plusieurs objets qui sont glorifiés dans les différentes parties des prières. C'est pour cela que le nombre des prières et des chants en l'honneur de Marie est si grand.

Je voudrais en citer quelques-unes. On nomme les longues prières « sédro » et la petite introduction, en forme de doxologie, qui les précède « phrumiun », c'est-à-dire préface.

Voici une introduction : « Rendez-nous dignes, Seigneur notre Dieu, de louer, avec des âmes pures et saintes et avec des corps qui ne soient pas souillés par le péché, ce jour glorieux de la mémoire de votre Mère bénie, la Vierge Marie, avec la multitude des Saints, dont nous célébrons devant vous spirituellement les fêtes, afin que nous soyons préservés par leurs prières et que nous trouvions miséricorde par leur intercession, et que nous puissions vous envoyer glorification dans leur mémoire, ô Seigneur notre Dieu, pour toujours! »

Phrumiun : « Donnez-nous, Seigneur, d'être dignes d'offrir glorifications et confessions, exaltations et honneurs et hommages sans interruption et toujours à Celui (1) qui est la Lumière éternelle, la splendeur de la Lumière divine, qui est sorti des entrailles virginales et du corps maternel comme fruit de la vie, qui est un enfant de prodige et qui a glorifié la mémoire de sa Mère dans le ciel et sur la terre (2), auquel sont dus glorification et honneur, dans ce temps et dans toutes les fêtes, et dans tous les temps, heures, moments, et les jours de

(1) Jusqu'ici le texte des phrumiuns est toujours le même.

(2) Ces dernières paroles du phrumiun sont toujours les mêmes. Il n'y a que le milieu de ces formules introductrices qui varie selon le mystère que l'on veut célébrer dans le sédro suivant.

notre vie, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il! »

Sédro : « Quelle langue peut suffire pour parler de vos louanges, Mère pure, remplie de toutes les beautés, Mère du Christ, notre Rédempteur, qui, par son apparition rédemptrice, a chassé de nous les ténèbres du péché et l'erreur de la corruption! Et maintenant nous vous reconnaissons, ô Source de la vie, comme une source de la Rédemption, comme un champ béni, comme une échelle qui touche le ciel, et c'est pour cela que nous nous écrions, remplis d'admiration : Vous êtes bienheureuse, ô véhicule charnel, car le Seigneur des anges a habité en vous! Vous êtes béni, ô buisson mystique de Moïse, car le Très-Haut a apparu par vous! Et à cause de cela, ô vous, pleine de grâce, priez pour nous votre Fils, qui a apparu par vous; qu'Il efface nos péchés par sa grâce et qu'Il enlève nos crimes par son amour, et qu'Il nous rende dignes, nous et nos morts de l'habitation de Jérusalem et du sein d'Abraham, afin que, par la bouche de nous tous, lui soient envoyés glorifications et hommages, et à son Père, et à son Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles! Ainsi soit-il! »

Un autre pareil exemple.

Phrumiun : « Rendez-nous dignes, Seigneur, etc., à Celui qui est glorieux et glorifié, qui a choisi pour sa gloire l'humble fille de David, qui est le Majestueux et le Héros, qui a regardé la bassesse de sa servante et a fait d'Elle une habitation de sa Majesté, auquel convient glorification, etc. »

Sédro : « O Christ, notre Dieu, qui êtes le rempart fort et le bras invincible, qui êtes encore le Roi des rois et le Maître des maîtres, qui avez aimé à cause de notre rédemption la bassesse humaine, vous avez habité dans les entrailles de la Vierge d'une manière sainte! Vous avez figuré cette Vierge avant le temps, selon son âme et son corps, par les prophètes. A l'un d'eux, vous avez révélé en parabole le mystère glorieux sous la figure du voile de Salomon (1). A un autre, vous avez montré l'image de sa virginité par le buisson d'épines qui était entouré de flammes et qui ne fut cependant pas consumé par le

(1) Le voile de Salomon est une figure de Marie fréquemment employée dans la liturgie syriaque, dont on ne trouve pas trace dans l'Ecriture. Il n'est jamais question d'un voile de Salomon, à moins qu'on ne veuille entendre par là le voile du temple bâti par Salomon.

feu! A un autre, vous l'avez signalée sous la forme de l'Arche d'alliance, faite d'or pur et de bois incorruptible. A un autre encore, par la porte qui n'était ouverte que pour le Seigneur tout seul. Et maintenant, ô sainte Mère, remplie de toute beauté, qui avez réjoui les créatures célestes et terrestres par le Fils né de vous, nous vous supplions, ô vénérable, digne de toutes louanges, de prier votre Fils, notre Dieu, qui a paru par vous, de nous donner en ce jour glorieux de votre mémoire la paix éternelle, et le salut abondant, et la santé parfaite à tous les malades et affligés, et une bonne mémoire à ceux qui se sont endormis dans son espérance, par ses grâces et miséricordes nombreuses, et celles de son Père et de son Saint-Esprit, maintenant et toujours et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il! »

Une prière d'encensement en l'honneur de Marie : « O épouse virginale et Mère sans mariage, qui avez été remplie de la sublimité de toutes les beautés, ô Mère de Dieu, par votre grâce, suppliez Celui qui est né de vous à la fin des temps, afin que notre prière entre devant sa face et soit reçue de Lui avec ce parfum d'encens, et afin qu'Il nous mette debout à son côté droit, le jour de son apparition glorieuse, et que nous Lui envoyions avec un visage rayonnant glorifications et hommages, et à son Père et à son Esprit Saint, dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il! »

Ce ne sont là que des exemples tirés des offices quotidiens et ordinaires.

Dans les offices solennels des dimanches, Marie est surtout glorifiée par la strophe du matin qui introduit le *Magnificat*, tandis que le reste de l'office est surtout consacré à la résurrection du Christ. On chante le *Magnificat* tous les jours, mais seulement dans les jours solennels, avec une glorification spéciale de Marie. La même chose se trouve pour le *Magnificat* dans les rites grec et arménien, où ce cantique est toujours joint à la glorification de celle qui l'a chanté. Le nombre de strophes pareilles introductrices du *Magnificat* est énormément riche dans le rite syriaque. Elles sont ordonnées selon les huit tons de la musique syriaque sacrée, et encore y a-t-il pour chaque ton plusieurs de ces strophes. Citons trois de ces strophes chantées sur le premier ton :

I. « Soyez saluée, ô Sainte Vierge, Mère de Dieu, Mère comblée de bénédictions! Le Verbe Immortel du Père vous a

choisie pour tirer la chair de tous, et nous vous glorifions, et nous vous magnifions avec les chants de l'Esprit! Car à Moïse vous avez été montrée, sous l'image du buisson d'épines entouré de flammes et non consumé, ô Vierge pure et sainte, à Jacob sous la forme de l'échelle, à Ezéchiel sous la figure de la porte fermée, par laquelle le Seigneur est entré pour sauver les peuples de l'erreur! » Le reste de la strophe se réfère aux autres saints et aux morts, et non à Marie; nous l'omettrons donc.

II. « Vous êtes la gloire de tout l'univers, ô Mère de Dieu ; car la Parole, qui est Dieu, a désiré de tirer et a réellement tiré la chair de vous. C'est vous, ô Vierge, sainte au-dessus de toutes choses, que nous magnifions par des louanges! Vous, la Porte fermée vue par le prophète Ezéchiel, par laquelle Dieu seul pouvait passer, vous, ô Vierge, sainte au dessus de toutes choses, nous vous magnifions par des louanges! »

III. « Vous êtes bienheureuse, ô Marie, fille de David, parce que vous avez été rendue digne de devenir la Mère de Dieu, et Il s'est incarné en vous pour racheter Adam et délivrer tous ses enfants! Vous êtes bienheureuse, ô Mère de Dieu, car dans vos fêtes l'Eglise se réjouit avec tous ses enfants et elle chante hommages au Seigneur qui vous a agrandie! »

Qu'il nous soit permis, à la fin, de présenter une traduction d'office de fête de la Sainte Vierge. Nous donnerons les chants des jours de jeûne qui précèdent l'Assomption et le grand office solennel de la fête elle-même, puisque c'est pendant son octave que nous sommes assemblés.

Donc, dans les jours du jeûne de la Mère de Dieu, la prière initiale des Vêpres est la suivante : « Donnez-nous, Seigneur notre Dieu, l'aide qui vient de vous, afin que nous nous préparions, par des jeûnes et des veilles, à la fête glorieuse du passage de la terre au ciel de votre Mère bénie, et afin que nous soyons dignes de vous envoyer avec elle, et avec tous les Saints, glorification et hommages, maintenant et toujours et dans les siècles des siècles! Ainsi soit-il ! » Puis vient un psaume qui varie selon les jours de la semaine, mais qui ne se rapporte pas spécialement à Marie. Ensuite on chante : « Pendant que nous honorons votre passage, ô Pure, et que nous cherchons notre refuge auprès de vous, ô Mère de Dieu, venez à notre aide et sauvez-nous des hérétiques qui se lèvent pour nous combattre

et qui nient votre Fils! sainte Mère de Dieu; soyez-moi un port de salut, ô Pure, afin que je sois purifié des tentations du malin! — C'est vous qui avez sauvé par votre Enfant ce vaisseau de salut, le monde entier! Sauvez-moi donc aussi, ô Mère de Dieu! Donnez-moi, Seigneur, votre aide, afin que, par le jeûne et la vertu, je délivre mon âme, et fortifiez-nous, afin que nous vous chantions des cantiques en mémoire de la fête de votre Mère, afin que nous élevions nos pensées à la hauteur, et afin que nous nous réjouissions avec vous! Pour l'amour de votre Mère glorieuse, qui a voyagé dans les hauteurs auprès de vous, ayez pitié de tous ceux qui l'honorent, maintenant et à l'heure de leur mort! — Beau et glorieux est le jour de votre mort, ô Mère, Vierge de Dieu! Le Fils qui est sorti de vos entrailles vous a élevée avec gloire auprès de Lui! Les foules, qui s'assemblent pour sa mémoire et qui l'ensevelissent avec des chants de l'Esprit Saint, reçoivent le pardon des péchés de ce Fort, qui a habité en Elle. » Après les psaumes ordinaires des Vêpres, on chante ces strophes poétiques : « Aujourd'hui les esprits veillants (1) volent et descendent en chœurs à Gethsemani (2), pour honorer le jour de l'ensevelissement de la Mère des grâces, et les anges se mêlent aux Vierges; ils élèvent son âme avec gloire dans l'habitation du royaume céleste, et c'est là qu'elle se réjouit et qu'elle est inondée d'allégresse. Notre-Seigneur appela Simon de Rome (Pierre), et Jean d'Ephèse, et l'apôtre Thomas des Indes, et par son ordre Il les transporta à Sion (3) pour honorer le jour du départ de la Vierge pure Marie, et les anges volèrent en bas des hauteurs et élevèrent son âme avec gloire dans l'habitation remplie de vie! Les esprits des justes et des saints et les saints Pères s'assemblèrent et allèrent avec joie à l'encontre de l'âme de la Pure, et se mêlèrent parmi les anges et formèrent des chœurs avec joie et ne se séparèrent point de son corps. C'est avec joie qu'ils l'ensevelirent et qu'ils chantèrent

---

(1) Expression du prophète Daniel pour désigner les anges (Daniel IV, 10 et 20) qui est continuellement employée dans la liturgie syriaque.

(2) C'est là que se trouve le sépulcre de la Sainte Vierge, à côté de la grotte de l'Agonie du Sauveur. Toutes les liturgies orientales sont d'accord de reconnaître Jérusalem comme le lieu de la mort et de l'ensevelissement de Marie, selon la tradition ancienne.

(3) Sion est regardé comme emplacement de la demeure et de la mort de Marie.

la gloire à son Fils unique! » On lit ensuite un sédro ordinaire de la Sainte Vierge. Puis, on chante pour l'encensement : « O cep de vigne béni avec les beaux rejetons, Mère de Dieu, Marie, des entrailles de laquelle a poussé la grappe de la vie, qui a enivré de son vin les âmes qui avaient soif, et qui a été pressée dans la vendange du Golgotha!... Vous êtes donc le cep de vigne véritable! Priez pour nous, qui honorons le jour de votre mort, dans lequel vous avez bu le même calice que votre mère Eve! Vous l'avez bu et vous avez été transportée dans le paradis des délices! Sauvez-nous donc du calice de la mort, afin que nous nous réjouissions avec vous dans toutes les bonnes choses par l'amour de votre Fils unique, qui est bon et adorable et auquel nous chantons glorification, maintenant et toujours et dans les siècles des siècles! Ainsi soit-il. » On chante ensuite ces strophes poétiques : « Lorsque Marie fut près de mourir, elle dit à son Fils unique : Je vous prie de faire que je sois bénie par tous les apôtres! Appelez-moi donc Simon de Rome, et citez-moi Thomas des Indes et Jean d'Ephèse et Thaddée d'Edesse. Le Fils répondit : Je les convoque tous ensemble, afin qu'ils honorent tous ensemble votre lit de mort, *Alleluia!* et qu'ils soient bénis de vous! — Lorsque la Bienheureuse quitta ce monde, la joie fut accomplie au ciel, et sur la terre et dans l'Eglise, à cause de Celle qui, étant vierge, a enfanté le Christ et est restée vierge après l'enfantement. *Alleluia!* — Après avoir enfanté le Fils de Dieu dans sa virginité, elle quitta ce monde et fut encore conservée vierge! Dans le jour de votre départ de ce monde, ô Mère, priez et implorez les miséricordes de votre Fils pour les enfants de l'Eglise, et, lorsque votre corps est élevé de cette terre, puissions-nous recevoir dans ce monde le pardon par vos bénédictions, et que vos prières soient comme un rempart de miséricordes pour la terre entière, qui célèbre avec joie votre fête, dans laquelle vous avez été élevée, *Alleluia!* et vous êtes bénie et louée! — Que celui qui célèbre la mémoire de la Bénie et qui convoque dans ce but les prêtres dans l'Eglise et place là-bas les ministres du Très-Haut, qu'Il soit accompagné du Christ Lui-même, lorsqu'Il entre dans sa maison! Que le Christ le bénisse et multiplie sa fortune, et qu'il donne le repos à ses morts et donne l'espérance à ses chers vivants, et les fasse hériter de son royaume avec les justes, ses amis, qui ont gardé ses commandements! »

La prière appelée Jacobitique, d'après saint Jacques, célèbre le Docteur de l'Eglise syriaque, à la fin des Vêpres : « Que vos prières soient avec nous, ô vous, qui êtes riche en miséricordes! Combien est beau et désirable le jour de la mémoire de celle qui est bénie et comblée de miracles! Le jour de sa mort, le Fils de Dieu voulait la transporter de la vie de ce temps dans l'autre monde, et dans son passage le monde reconnut combien elle était glorieuse! Dans le départ de celle qui est remplie de beautés, se réunirent ensemble les chœurs aimables de l'Apostolat, et l'ordre divin en un clin d'œil appela les disciples, et ils vinrent par un grand miracle! Les prophètes aussi se préparèrent, ainsi que les justes, en chœurs et chœurs, foules et foules, rangs et rangs! Le corps exhala alors un parfum vital, et leurs âmes furent spirituellement remplies de douceurs! Gloire soit au Père qui vous a envoyée de ce monde auprès de votre Fils, et adoration soit au Fils qui a honoré et agrandi le jour de votre mémoire! Remerciement au Saint-Esprit qui a habité dans votre âme, dans ce trésor de la vie! Et que sur nous viennent les miséricordes à cause de vos prières! Ainsi soit-il! Ainsi soit-il! Par les prières de celle qui vous a porté neuf mois, ô Fils de Dieu, enlevez de nous la verge de votre colère! »

Dans l'office de la nuit, on dit pendant ces jours, dans le premier nocturne, un psaume qui varie selon les jours de la semaine, ensuite ces chants poétiques : « J'ouvre ma bouche avec joie, et elle se remplit de la grâce de l'Esprit-Saint, et je veux répandre une parole pure et bonne en l'honneur de celle qui est Reine, et j'apparaîtrai dans le monde célébrant joyeusement cette fête, et je chanterai, en tressaillant, un cantique glorieux (1)! Filles pures et vierges, avec Marie la prophétesse, chantez, sur l'ordre d'Aaron, un cantique en l'honneur du passage, avec des tambours, car cette autre Vierge, qui seule est Mère de Dieu, passe par la mort dans cette habitation céleste (2)! » On lit ensuite un des sédros ordinaires de la Mère de Dieu, puis on chante ces strophes poétiques :

---

(1) Cette strophe est verbalement traduite du rite grec, qui inaugure souvent des offices des fêtes de la Mère de Dieu et ceux d'autres fêtes par ce chant célèbre.

(2) Après le passage de la mer Rouge, Marie, la sœur de Moïse, chanta le cantique de délivrance avec des instruments musicaux, conduisant en chœur

« Tous les esprits des saints, des prophètes et des apôtres arrivèrent et furent assemblés, pour honorer le corps de la Vierge, qui partit de cette vie temporelle vers le lieu de repos et vers la vie promise, qui ne passe point, pour honorer d'une manière glorieuse, par des cantiques de l'Esprit Saint, le jour de la mort de la Vierge, qui avait caché dans ses entrailles le Seigneur de toutes les créatures, et n'avait pas été consumée par son feu, *Alleluia!* ni avait été aveuglée par la splendeur et la force de sa lumière. Semblable à un arome, le parfum de Celle qui est bénie se répandit, lorsqu'elle fut élevée dans les hauteurs, et le ciel et la terre, et tout ce qui se trouve en eux, tressaillirent d'allégresse, rendant hommage à Celui qui l'a créée! Bénie soit votre élévation, ô Vierge Marie, par laquelle les créatures ont été bénies! »

« O Vierge Sainte, que la force du Très-Haut a couverte de son ombre, qui avez enfanté le Rédempteur du monde, suppliez et priez, au jour de votre mémoire, votre Fils unique, qu'Il ait pitié du monde! *Alleluia!* Gloire soit à Celui qui a agrandi le jour de votre mémoire, ô Vierge Marie remplie de beauté! Lorsque votre sortie de ce monde par la mort, par laquelle vous deviez passer au Paradis, fut proche, vous fûtes honorée par les anges, comme il convenait. *Alleluia!* Les portes du royaume céleste s'ouvrent devant votre belle âme, lorsque vous êtes élevée, et toutes les âmes saintes viennent à la rencontre de votre âme avec joie. Les apôtres désirèrent venir et vinrent, à la ressemblance des aigles, de tous les coins du monde, sur les ailes des nuages, et ils vous ensevelirent ensemble avec les esprits célestes, pendant que les mélodies de l'Esprit Saint, qui les avait rassemblés, retentirent. Des foules d'anges sont placées à côté de vous, ô bénie, comme des serviteurs, et ils vous accompagnent et ils glorifient Celui qui a fait de vous un second ciel. Remerciement soit au Fils, qui est apparu et qui a fait de vous sa Mère, en gardant votre virginité, et qui a convoqué, le jour de votre départ, des foules d'anges et d'enfants des

---

les vierges d'Israël. Les mêmes sont invitées à faire retentir de nouveau un cantique de triomphe, parce qu'il s'agit du passage de la terre au ciel, de l'autre Marie, la Mère de Dieu. Cette strophe est littéralement traduite de l'office grec de la même fête, d'une strophe composée par saint Jean de Damas. Elle est chantée dans l'office grec à l'endroit où on chantait anciennement le cantique de Moïse et de sa sœur Marie.

hommes! Vous donc, ô Vierge, placée maintenant auprès de votre Fils, suppliez-Le pour nous, afin qu'Il nous rende dignes de sa miséricorde, le jour de son apparition! Ne cessez point d'invoquer votre Fils unique, ô Bénie, afin qu'Il exauce par son amour les âmes qui sont dans le besoin et qui demandent miséricorde! Priez et suppliez maintenant, ô Bénie, pour les foules qui honorent et glorifient votre fête, afin que les verges de la colère soient éloignées d'eux et que les miséricordes de votre Fils unique soient répandues sur eux! Et moi, qui chante la glorification, au jour de la mémoire de la Vierge pure, remplie de beautés, pardonnez-moi, Seigneur, tous mes péchés, afin que je puisse vous louer et vous glorifier, parce que vous avez eu pitié de mon âme souillée de péchés! »

Dans le second nocture, on récite de nouveau un psaume qui varie selon les jours et ensuite les strophes poétiques: « Dans votre départ de ce monde, ô pure Mère de Dieu, le ministère des anges a enveloppé en même temps avec tremblement et avec joie votre corps saint qui était plus large que les cieux et qui avait abrité Dieu, pendant qu'ils remuaient leurs belles ailes! Vous avez été incarné de la Mère sans corruption et vous êtes apparu dans ce monde, ô Christ notre Dieu, et vous avez élevé le genre humain par votre Incarnation! Préparez-nous et sauvez encore nous tous de souffrances hostiles par la supplication de votre Mère, et fortifiez-nous, afin que nous puissions chanter des louanges à votre Majesté! — Des vents de vie soufflent du Paradis et les délices viennent avec eux; un doux parfum passe par les airs, parce que le corps de la Vierge, qui passe, est honoré et tous chantent : Béni soit Celui qui a agrandi la mémoire de sa Mère et a agrandi le jour de son départ! Marie était un second ciel, et c'est par elle que vous êtes apparu, ô Notre-Seigneur, et dans le jour de vos souffrances, vous lui avez concédé tout ce qu'elle désirait, plus qu'aux autres! Mais, dans le jour de sa Dormition, accordez le pardon des péchés aux enfants de l'Eglise fidèle. »

Plus tard on chante : « Béni soit le Christ, qui a agrandi le jour du départ de sa Mère! Aujourd'hui se réjouissent les vierges et tressaillent les mères! Eve est dans l'allégresse avec ses enfants à cause de sa fille virginale! Car c'était Eve qui avait mangé du fruit dans le Paradis et avait été enflammée par le péché, et par elle la mort s'était répandue dès le commencement

sur tout le genre humain! Mais c'est Marie qui a racheté Eve, car elle a chassé la mort par l'Enfant qui est passé de ses entrailles et qui a ensuite honoré le jour de sa mort comme celui de son assomption de ce monde. Saluées soient les entrailles qui sont devenues une habitation pour Dieu! Salué soit votre corps, dans lequel a habité Celui qui forme les enfants dans les corps de leurs mères! Salués soient vos bras, qui ont levé et porté le héros! Saluée soit votre âme, qui a été accompagnée d'anges, qui vous ont élevée et vous ont placée dans le Paradis des délices et du plaisir! Priez et demandez pour tous qu'ils soient préservés de dangers! Soyez saluée, ô sainte Vierge, Mère de Dieu! Saluée soit votre pureté, ô Epouse, qui n'a été connue de personne! Salué soit votre corps saint qui a été honoré par les anges! L'ordre de votre Fils unique a rassemblé les apôtres de loin, et ils vous ont honorée avec le chœur des anges et vous ont ensevelie et placée avec honneur avec les foules des esprits veillants de la hauteur! Les prophètes dans leurs mystères vous ont honorée, et les apôtres dans leur prédication vous ont honorée et glorifiée! Les Innocents dans le royaume céleste vous ont louée et les justes, parce que vous êtes devenue l'accomplissement de leurs prophéties, parce que de vous est apparu le Rédempteur des créatures, et Il vous a honorée dans le ciel et sur la terre et a agrandi le jour de votre départ, et Il vous a envoyé les esprits veillants de la hauteur, et ils vous ont enveloppée et portée dans le Paradis! Que par votre prière, ô Vénérable, le monde entier soit béni et que par vos supplications, ô bienheureuse, la paix soit multipliée dans la création, et que par vos intercessions, ô Sainte, elle soit protégée contre les dangers, et que tous ceux qui honorent spécialement votre mémoire et y prennent part et qui vous louent dans leurs cantiques, ô vous qui êtes bénie, soient rendus dignes des miséricordes et de l'amour de votre enfant, qui est apparu de vous. »

Le troisième nocturne s'accomplit dans ces jours de la manière ordinaire. A la prière de saint Ephrem, on dit : « Seigneur, ayez pitié de nous, par l'intercession de Marie, votre Mère! »

Ensuite vient encore la strophe poétique : « Un chœur de la maison de Gabriel (1) vint et descendit en s'écriant : Venez en

(1) L'archange Gabriel est considéré par les Orientaux, sinon comme le premier, du moins comme un des chefs des anges. C'est pour cela qu'on les appelle « maison de Gabriel ».

paix, ô vénérable Mère de Dieu le Très-Haut! Chantez glorification, esprits veillants de la Hauteur, légions et foules célestes, à Celle dont l'âme passe du corps au ciel là-haut! Chérubins, portez-la sur vos ailes et, Séraphins, chantez des cantiques saints! Cieux, recevez-la avec joie et laissez-la entrer dans l'habitation de la lumière! Béni soit Celui qui a honoré sa mort et qui a convoqué et placé les apôtres, afin qu'ils glorifient le jour du départ de la Mère remplie de bénédictions. »

Dans l'office du matin, on joint au psaume XVIII : « Le cieux racontent la gloire de Dieu », des strophes de la Mère de Dieu, qui varient avec les jours de la semaine. Le lundi : « Toutes les créatures s'étonnent et sont dans l'admiration au jour de votre mémoire divine, car vous êtes pure et vous n'avez pas fait l'expérience du mariage! Et vous êtes partie de la terre et vous êtes allée au ciel, comme l'arche vivante de l'alliance. Et maintenant, couronnez en paix nous tous qui vous louons! » Le mardi : « Aujourd'hui, les trompettes retentissent avec une joie divine et les langues des hommes parlant beaucoup sont trop petites pour les louanges! Et l'espace de l'air élève sa voix, lorsque la Vierge resplendit de la lumière immense! Et des anges avec étonnement louent la montée au ciel de Celle qui est remplie de béatitudes! »

Le mercredi : « Le Christ vous a révélée à nous comme le nuage spirituel, duquel jaillit la rosée de toutes les guérisons pour ceux qui sont malades, ô vous pleine de lumière! Et c'est pour cela que je vous supplie, moi, qui suis souillé par les taches des péchés : répandez par votre miséricorde la rosée de vos bontés et du pardon sur moi. »

Le jeudi : « Ne cessez point, ô Mère pure, d'implorer Celui qui est né de vous, le Rédempteur bon et miséricordieux, afin qu'Il chasse les perversités et les passions de nos âmes et qu'Il nous conduise à la joie de son salut et que nous puissions ensuite louer ses miséricordes, lorsqu'il nous aura pardonné nos fautes! »

Le vendredi et samedi : « Vous êtes mon Auxiliatrice forte, et la gloire de mon âme; sous les ailes de votre miséricorde, je me trouve abrité! Ne m'oubliez point, moi qui suis tombé dans la malice et dans la multitude des choses haïssables, mais hâtez-vous de venir à mon aide et je serai purifié de la multitude de mes fautes! »

Au cantique du prophète Isaïe : « Chantez au Seigneur un cantique nouveau », on ajoute de même pour les jours de la semaine une strophe spéciale en l'honneur de la Mère de Dieu. Le lundi : « Celui qui a habité glorieusement dans vos pures entrailles maternelles, ô Mère de Dieu, et s'est incarné volontairement à cause de nous a aussi reçu votre esprit sacerdotal, comme un parfum d'encens exquis ! Et Il vous a fait habiter en repos auprès de Lui, comme le fruit couronné de toutes les Mères ! C'est pour cela que nous vous louons, ô Pure, et que nous vous exaltons dans tous les temps et pour toujours ! »

Le mardi : « O le prodige et la chose élevée au-dessus de toute pensée, qu'est le passage de la Mère de Dieu du tombeau au paradis, où elle a été révélée à tous ceux qui s'y trouvent ! Aujourd'hui nous nous réjouissons et nous tressaillons et nous exaltons le Seigneur en disant : Louez toutes les œuvres du Seigneur, le Seigneur, louez-Le, confessez-Le, exaltez-Le et bénissez-Le dans les siècles des siècles ! »

Le mercredi : « Accourez, foules fidèles, et honorons la Mère de Dieu, Marie, car c'est d'Elle qu'est apparu et s'est montré incarné le Verbe du Père, sans qu'elle ait subi la moindre corruption de sa virginité ! Tressaillons devant Lui avec amour dans la connaissance théologique de Dieu et louons-Le et crions et chantons : « Louez toutes les œuvres du Seigneur, etc. »

Le jeudi : « Venez, fidèles, avec foi orthodoxe, honorer le jour de la mort de Celle qui est bénie, qui a sanctifié notre nature humaine par le fruit de ses entrailles et qui a élevé ainsi notre genre réprouvé, dans ce grand jour de son passage, et prions et chantons : « Louez toutes les œuvres du Seigneur, etc. »

Le vendredi et samedi : « Recevez, ô Christ notre Dieu, les supplications de toutes ces foules, dont vous avez compassion dans votre miséricorde. Elles vous offrent leurs prières aujourd'hui en mémoire de la Bénie, de qui vous êtes apparue par votre grâce divine, et c'est pour cela que nous chantons : « Louez toutes les œuvres du Seigneur le Seigneur, etc. »

Le sédro de cette heure est un des ordinaires de la Sainte Vierge ; puis viennent quelques strophes poétiques :

« L'espace de l'air fut béni par le parfum de Celle qui est bénie et toute la terre fut sanctifiée par la sépulture de son

Corps vénérable ! Les créatures célestes et terrestres, se mêlèrent ensemble et formèrent des chœurs avec joie et honorèrent d'une manière sainte le Corps qui était le temple de Dieu ! Grand et glorieux est le jour de votre sépulture, ô Mère remplie de beautés, et les pensées terrestres ne suffisent point pour chanter votre gloire, car vous avez conçu un Fils par un miracle, et votre virginité a été conservée ! Vous avez enfanté et et les sceaux de la virginité n'ont point été violés, et vous avez été délivrée de la vie de ce temps ! Béni est Celui qui est sorti de vos entrailles ! Gloire soit au Père, etc. - O Dame Marie, Mère bénie ! Béni est le fruit qui est issu de vous, et par son apparition a illuminé les créatures ! Et voici qu'elles Lui chantent glorification. Béni soit Celui qui vous a choisie, comme il lui a plu et qui est descendu habiter dans vos entrailles ! Et voici que le jour de votre mémoire est glorieux dans les quatre coins de la terre ! Que vos prières soient un rempart pour nous ! Lorsque la Vierge devait partir de ce monde, Elle supplia avec tendresse Jean, qui était surnommé son Fils, et soudainement souffla l'Esprit et rassemblales apôtres des coins de la terre, et ils arrivèrent pour sa sépulture ! Et si quelques-uns parmi eux étaient déjà endormis du sommeil de la mort, ils furent vivifiés et vinrent à Gethsemani ! Béni soit le Fort, qui les a assemblés ! Et ils ont honoré sa sépulture ! Selon la sentence du jugement prononcée sur la maison d'Adam, la Vierge goûta la mort, Elle qui avait enfanté le Repos lui-même et la Vie et la Résurrection elle-même, qui avait été comme un char de Dieu et avait porté le Roi des rois avec étonnement sur ses genoux ! Celui qui est né d'Elle est le Purificateur, et Il nous purifie de la poussière et du glaive de la terre et de la mort, et cependant Il l'a fait mourir et L'a transportée vers son habitation ! Venez, mes bien-aimés, entendez-moi, et je veux vous raconter un grand prodige et une chose bien étonnante qui s'est accomplie dans la création : la Vierge, la Sainte, qui a été le Mère de Dieu, qui vivifie les morts par sa mort, a été renvoyée d'ici-bas et les apôtres, rangés en chœurs, l'ont ensevelie ! Et les anges l'ont honorée avec chants de jubilation et le Christ L'a placée là-haut dans l'habitation de la lumière ! Gloire soit au Père, etc. — O vous, Juifs, qui niez la vérité et qui êtes ses ennemis, qui est donc Celle-ci, qui est honorée aujourd'hui par les esprits veillants ? C'est Marie, la Vierge, la

Mère de Jésus, qui a été élevée dans le ciel par le chœur des anges! Venez donc et voyez le prodige de Gethsemani : comme les foules des esprits de feu, s'écrient : Venez en paix, Sainte Mère du Très-Haut ! » A la fin de cette heure, à la prière dite de Saint-Jacques, on chante les mercredi, vendredi et samedi : « Que votre prière soit avec nous, ô Bénie, et que le Seigneur exauce notre prière et nous pardonne! O vous, remplie de miséricorde, implorez et suppliez Celui qui est plein de miséricorde, qu'Il répande ses bontés sur les âmes de ceux qui demandent miséricorde! La pensée s'étonne lorsqu'elle vous regarde, Vous, qui avez porté dans vos entrailles charnelles Celui devant qui tremblent les chérubins! Comment la mort a-t-elle pu s'approcher de vous et vous enlever de la maison des vivants ? La pensée des hommes est incapable de le dire! Celui qui est votre Enfant a envoyé vers vous, pour vous conduire de la maison de la vie de ce monde dans cette autre vie spirituelle! Vous avez accompli, sur cette terre, une vie pure et divine en pureté du cœur et sainteté ineffable! Toutes les générations de la terre, pour cette raison, vous proclament Bienheureuse, parce que vous êtes devenue l'habitation de la Divinité et que vous avez même pu La réjouir! Gloire soit au Père et adoration au Fils et remerciement à l'Esprit, au jour de la mémoire de Celle qui est bénie! Et ceux qui veillent au jour de la mémoire de Celle qui est bénie, rendez-les dignes, Seigneur, de l'habitation de la lumière avec vos saints! »

Mais, si déjà, aux jours de préparation à la fête, le mystère est glorifié par tant de chants poétiques, à plus forte raison la plénitude de la poésie se répand le jour de la solennité elle-même. Dans les grandes et solennelles vêpres, qui inaugurent la fête la veille (dans presque tous les rites orientaux, le jour lui-même ne possède point de vêpres), la prière initiale dit : « Rendez-nous dignes, ô Christ notre Dieu, Maître de toutes choses, afin qu'avec des âmes pures et saintes, et avec des corps qui ne soient point souillés par le péché, nous louions et exaltions ce jour glorieux de la mort de votre Mère bénie, avec les foules des forces célestes et avec les chœurs de vos saints apôtres, et préservez-nous par ses prières et sauvez-nous par ses supplications de tous les dangers de l'âme et du corps, ô Christ notre Seigneur et notre Dieu pour toujours! » On chante ensuite spécialement, à cause de la fête, le psaume

CXXXI (n° CXXXII dans le rite syriaque, parce que la bible syriaque emploie la manière hébraïque de compter les psaumes, qui est de même en usage chez les protestants de l'Occident) : « Souvenez-vous, Seigneur, etc. » Ce psaume est appliqué à Marie, parce qu'il parle de l'arche de l'alliance: « Levez-vous, Seigneur, entrez dans le lieu de votre repos, Vous et l'Arche de votre sanctuaire. » Ces paroles sont même directement attribuées à l'Assomption de Marie au ciel; car c'est alors que le Seigneur plaça l'arche de son alliance dans le lieu de son repos. Le psaume est en outre messianique et contient la promesse de la naissance du Sauveur. (Comparer mon travail sur la Sainte Vierge avec mon rapport sur l'Eglise arménienne.) Ensuite viennent quelques strophes poétiques: « Jeunes gens et vierges, lorsque vous honorez le jour de la mort de la Vierge, vieillards et princes, rois et juges de la terre, tressaillez d'allégresse et célébrez la fête en chantant ainsi: O Seigneur Dieu, Rédempteur de nos frères! le départ tout à fait pur et glorieux de la Mère pure et sainte de notre Rédempteur a rassemblé les rangs des anges, afin qu'ils honorent ensemble et glorifient avec les habitants de la terre et s'écrient : O Très-Haut et glorieux Seigneur Dieu, Rédempteur de nos pères! Vous êtes bienheureuse, ô Marie, Vierge sainte, parce que vous avez été digne de devenir la Mère de Dieu, et c'est aujourd'hui qu'Il vous a transportée de ce monde vers l'habitation de lumière pour toujours. La mort qui était entrée dans la nature humaine pour la fin de quiconque est revêtue de la chair. Vous l'avez reçue comme un chemin d'entrée, cette mort purifiante! Comme l'arche d'alliance que Moïse avait fabriquée, ainsi votre Fils unique, qui est né de vous, a placé votre corps! Que votre prière soit un rempart pour la foule, qui célèbre votre fête! Alleluia! Au jour où vous avez quitté ce monde, ô Vierge, Mère de Dieu! que vos prières nous soient un rempart! Gloire soit au premier-né, qui est sorti de vos entrailles et qui selon sa volonté vous a fait quitter ce monde, afin que vous vous réjouissiez avec Lui dans la gloire! Que vos prières nous soient un rempart! »

Viennent ensuite les psaumes ordinaires des vêpres, surtout le CXL (syriaque CXLI), avec ces paroles : « Que l'élévation de mes mains soit un sacrifice du soir, etc. » Suivent plusieurs strophes poétiques : « Tous les Apôtres ont chanté l'office sacer-

dotal le jour du passage de la Vierge et les foules des êtres de feu et d'esprit, de concert avec les âmes des justes, ont honoré sa sépulture! Aujourd'hui est descendue une légion d'esprits veillants de feu et d'esprit et une armée d'anges pour honorer le jour de la mort de Marie, la Vierge, la fille de David, la Mère qui a enfanté Dieu! Soyez saluée, ô fille de David, Vierge remplie de grâces, sainte et pleine de beautés! La terre a été bénie par votre mort et l'espace de l'air par votre élévation au ciel, ô Mère, qui avez enfanté le Dieu de l'univers! Qui donc, parmi ceux qui sont infectés de passions et dont les pensées sont attachées à la chair, suffit à chanter vos louanges, ô Vierge pure et sans tache, car les esprits veillants et les hommes se sont étonnés de votre passage de ce monde auprès de votre Fils! Soyez saluée, ô sainte Sion (1), car la terre a été bénie par votre mort et l'espace de l'air par votre élévation au ciel, et les cieux des cieux ont reçu votre esprit sacerdotal, afin que vous vous réjouissiez avec votre Fils et votre Dieu! »

Le Phrumiun ou l'introduction du sédro : « Rendez-nous dignes, Seigneur, d'élever glorification, etc., à Celui qui est le soleil de la Justice, qui a paru de l'Orient, qui est né de Marie, la Vierge pure, et a illuminé, de ses étincelles divines, toutes les créatures; c'est aussi le Fils caché, qui a glorifié le jour de l'ensevelissement de sa Mère et qui a honoré sa mort au ciel et sur la terre. A lui est due glorification, etc. »

Sédro : « Pendant que nous méditons dans nos âmes votre mort, ô vous, qui êtes glorieuse au-dessus de tous, et que nous examinons les mystères glorieux et les grandes richesses qui sont venues de vous, nous chantons une glorification abondante et nous faisons retentir des cantiques saints en disant : C'est vous qui, le jour de votre départ, avez causé l'étonnement des créatures; c'est vous qui, le jour de votre mort glorieuse, avez ébranlé le monde entier dans ses fondements! C'est vous vers qui, au jour où vous avez passé auprès de votre Fils bien-aimé, ont volé et sont descendues les puissances célestes, pour l'honneur de votre corps saint! C'est vous près de qui les saints apôtres se sont assemblés, venus de lieux éloignés, pour vous

(1) C'est la Sainte Vierge elle-même qui est désignée comme une Sion mystique.

ensevelir, selon votre désir ; ils se sont mêlés aux forces célestes, et, au-dessus de votre lit redoutable et glorieux, ils ont fait retentir des voix douces et des chants purs et beaux ! Oh ! le grand prodige ! A votre mort on a vu les cieux s'ouvrir et les puissances de feu et d'esprit craindre, les chérubins vous vénérer, les séraphins chanter, les foules se remuer, les chœurs tressaillir d'allégresse, les anges respirer la joie parfaite, descendre et courir pour honorer votre grandeur, la création se revêtir de deuil, l'atmosphère retentir des jubilations des enfants de la lumière, le firmament se mouvoir comme un arbre, les montagnes se remuer comme des tentes, les collines gémir et pleurer la Mère du Roi du ciel, les apôtres ensevelir dans la terre avec tristesse la Mère bénie, qui est remplie de béatitude, le ciel recevoir avec tressaillement la Mère glorieuse, les nuages lumineux venir à sa rencontre, les beaux lis entourer de tous côtés l'arche des mystères qui est placée sur son lit (1), la chambre nuptiale désirable recevoir l'Epouse qui n'a pas été mariée, le vêtement lumineux étendu pour envelopper la Mère du Fils du Roi, les beaux nuages répandre une rosée douce sur le nuage charnel (2), les beaux voiles envelopper Celle qui est digne de toute béatitude, la Mère passer auprès de son Fils, le lit de la Fille porté par les douze apôtres, le palais de Dieu placé dans l'abîme creusé de l'enfer, le char corporel mis devant la porte du tombeau ! O foules des êtres célestes, dites avec joie : Venez en paix, ô Colombe, qui avez porté l'Aigle, l'Ancien des jours ! (Daniel, VII, 9.) Venez en paix, Palais pur et saint, habitation du Roi céleste ! Venez en paix, vous qui avez reçu le salut de la maison de Gabriel et qui avez donné la vie à la maison d'Adam ! Et, maintenant, nous vous supplions et nous vous demandons, ô Vierge pure et sainte, ô Mère bénie, d'implorer pour nous le Fils unique de Dieu, qui est né de vous, afin qu'Il nous concède, au jour glorieux de votre mort, la vérité de la foi et la plénitude de l'amour et la joie spirituelle et céleste et divine, et une sortie bénie de ce monde, par la grâce de votre Fils adorable et de son Père glorieux et de son Esprit Saint, maintenant et dans les siècles ! Ainsi soit-il. » Ensuite,

(1) Cela désigne sans doute les fleurs qu'on a mises sur le corps de la Vierge, pour honorer sa sépulture.

(2) Le nuage charnel est Marie.

viennent de nouveau plusieurs strophes poétiques : « Aujourd'hui, des légions et des chœurs de feu et d'esprit sont descendus en hâte, et les anges et les esprits veillants de la hauteur sont venus auprès du sépulcre de Celle qui est remplie de grâces, pour honorer d'une manière sainte le jour de la mort de Marie la pure, la fille de David, qui a enfanté le Christ, le Verbe du Père céleste, qui est descendu et devenu homme volontairement ! C'est aujourd'hui que, par un prodige, la Vierge Marie, la fille de David passe à l'habitation céleste, qui est éloignée de tout mal, où les êtres spirituels chantent la gloire de leur Seigneur, qui est né d'Elle selon la chair, et honorent le jour du départ de Celle qui est devenue la Mère de leur Seigneur, qui avait été caché à toutes les créatures, mais qu'Elle a porté dans ses entrailles ! Et c'est pour cela qu'Il a honoré et agrandi le jour de son passage jusqu'aux extrémités de la terre ! Gloire soit au Père, etc. — Aujourd'hui sortirent toutes les âmes des anciens justes à la rencontre de l'âme de la Pure, de Marie, la Mère de Dieu, qui a réalisé leurs paroles et par laquelle le sceau a été imprimé sur tous leurs mystères, qui est en vérité la gloire de leurs prédications ; elles l'ont louée, en tressaillant, jusqu'à ce qu'Elle entrât dans l'habitation avec son premier-né, et son Fils et son Maître, et se réjouît dans la lumière du royaume céleste ! Maintenant et toujours, etc. — Aujourd'hui s'étonnent et sont dans l'admiration toutes les foules célestes, et les séraphins avec leurs ailes se tiennent debout dans la crainte et tremblement, parce qu'ils voient comment l'âme de la Mère pure qui a conçu Celui qui vole sur leurs ailes est séparée de son corps pur par la mort ! Gloire soit à Celui qui l'a choisie et a habité en elle, comme il Lui a plu, et Lui a assigné sa place entre les veillants esprits de feu et dans l'habitation de la lumière ! »

Prière d'encensement : « Seigneur notre Dieu, qui êtes loué et glorifié par les puissances célestes, nous élevons vers vous les yeux cachés de notre cœur, en implorant votre miséricorde, afin que vous receviez devant votre Majesté cet encens que nous présentons en la fête glorieuse du passage de votre Mère, la Vierge qui vous a enfanté, et exauciez nos prières et sanctifiiez nos âmes ; et nous et nos morts, rendez-nous dignes des miséricordes nombreuses qui viennent de vous ! Maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il. — Bénie

soit la splendeur du Père, qui s'est incarnée en la fille de David, à la fin et dans la plénitude des temps ! Et Elle est restée en même temps Vierge pure, et Elle l'a enfantée sans corruption ! Et le jour de son passage est honoré dans la création jusqu'aux extrémités de la terre ! Que ses prières nous soient un rempart ! Aimable est votre mort, ô Mère pure et sainte, Vierge Marie, fille de David, et voici que votre grande fête est honorée dans les églises et dans les monastères aux quatre coins de la création ! Supplicz et intercédez auprès de votre Fils unique, qui vous a honorée sur la terre et dans le ciel, afin qu'Il nous rende dignes du pardon de nos péchés et que nous nous réjouissions avec vous dans le Paradis ! Gloire soit au Père, etc. — La hauteur du ciel et les anges et les enfants des hommes s'étonnent et sont dans l'admiration à cause de votre mort, ô Mère du Verbe de Dieu ! Vous avez bu, comme tous les enfants des hommes, le calice qu'Adam avait mélangé ! Gloire soit à Celui qui est né de vous et qui vous a fait habiter dans la perdition de la mort et a placé votre âme là-haut dans le royaume céleste ! Maintenant et toujours, etc. — L'univers entier tressaille au jour où le corps pur de Marie, la Vierge pure, est parti ! Et voici que les esprits veillants et les enfants des hommes chantent gloire et hommages à Celui qui vous a transportée dans l'habitation de la lumière et a placé votre âme dans les demeures remplies de vie ! Que vos prières nous soient un rempart ! »

Ensuite, vient, à la fin de l'encensement, la prière pour les morts, sans mention de Marie. A la prière de saint Jacques, à la fin des vêpres, on chante : « Que vos prières soient avec nous, ô vous remplie de miséricorde ! Lorsque le jour s'approcha où la Bienheureuse devait passer de ce monde vers le monde nouveau et immortel, elle demanda et supplia Jésus, son Fils, de faire venir les apôtres, afin qu'elle pût les voir avant son départ ! C'était son grand désir d'être bénie par les prières de ceux qui étaient témoins de son Fils et qui connaissaient ses mystères. Elle demanda donc de voir Pierre, le chef du chœur, et André, et Philippe, et Jacques, et le grand Thomas, qui avait touché le côté de la vie (1), et

(1) On veut signifier que saint Thomas avait, après la résurrection, touché le côté blessé du Sauveur, quoique l'Evangile ne dise pas directement qu'il l'a fait, mais seulement que le Sauveur lui a permis de le faire. (Jean XXI, 27.)

Barthélemy, et Labbé, et Thaddée (1), et le Chananéen (l'apôtre Simon), et tout le chœur, et l'autre Jacques qui était surnommé le frère du Seigneur (2), et elle ne fut point privée de son espérance par son Fils unique ; car Celui qui avait conduit Abakuk à Babel auprès de Daniel, le même transporta les apôtres auprès de sa Mère (3). Alors Jean s'approcha comme le fidèle économe de la maison (4), et ensevelit le corps de la Bienheureuse ! Le corps du Fils avait été enseveli par le juste Nicodème et le corps de Celle-ci par le disciple virginal et pur, le Fils du Tonnerre (5). Les foules accompagnèrent avec leurs chants du *Sanctus* l'âme vénérable de Celle qui était devenue par un miracle la Mère du Fils de Dieu ! Gloire soit au Père, qui a choisi Marie parmi toutes les générations et qui a honoré et agrandi le jour de son départ dans les quatre coins du monde ! Et adoration au Fils, qui a rassemblé pour l'ensevelissement de sa Mère, selon son désir, les prophètes, les apôtres et les pères ! Et remerciement à l'Esprit, qui a reposé en elle selon sa volonté et qui lui permet de se réjouir avec son Fils unique ! »

A la fin des vêpres vient, comme dans les grandes solennités et les dimanches, un Evangile, qui est amené par un psaume avec « Alléluia ! » comme pendant la messe : « Alléluia ! alléluia ! la Fille du Roi est placée dans la gloire et la Reine se trouve à votre droite, avec un habit orné d'or d'Ophir ! » (Psaume XLIV, d'après l'hébreu ou le syriaque XLV, 14.) Ce Psaume est un chant nuptial tout à fait ressemblant au Cantique des

(1) Les noms de ces apôtres sont indiqués de différentes manières par les Orientaux. Labbé peut être celui des douze apôtres qui s'appelle Judas Thaddée, tandis que Addée ou Thaddée désigne un des soixante-dix disciples, qui est considéré comme apôtre de la Mésopotamie.

(2) Jacques, le frère du Seigneur, le premier évêque de Jérusalem, dont parle saint Paul aux Galates (II, 19), est considéré par les Orientaux comme un disciple du Seigneur, et non comme un des douze apôtres, tandis que l'Eglise latine l'identifie avec Jacques le Mineur.

(3) Il est raconté, dans le livre du prophète Daniel, que le prophète Habakuk, qui se trouvait dans la Judée, sur le champ, avec son repas, fut transporté en un clin d'œil, par un ange qui le tenait par ses cheveux, à Babel, dans la fosse aux lions, pour apporter de la nourriture à Daniel, qui s'y trouvait enfermé. C'est à cette épisode que le voyage miraculeux des apôtres est comparé.

(4) Saint Jean l'Evangéliste est nommé l'économe de la maison de la Sainte Vierge parce que le Sauveur lui avait confié sa Mère sur la Croix.

(5) Jésus-Christ donna, selon l'Evangile, aux deux frères Jean et Jacques Majeur, à cause de leur zèle, le surnom de Fils du Tonnerre.

Cantiques, et c'est pour cela que tous les rites l'emploient pour les fêtes de la Sainte Vierge. L'Evangile de Luc (II, 27-32) à cause des paroles qui s'y trouvent : « Bienheureuses les entrailles qui vous ont porté, etc. » Après l'Evangile, le diacre récite avec le peuple une litanie, comme dans les dimanches et les grandes fêtes. Elle contient ces invocations spéciales : « O Christ, notre Dieu, qui avez imprimé par Marie le sceau sur la loi et qui avez démontré par Elle l'accomplissement de toutes les prophéties, c'est-à-dire le tressaillement et la joie de l'Evangile, nous vous supplions !... Le peuple : « Seigneur ayez pitié de nous ! » — « O Christ notre Dieu, qui êtes né de Celle, qui est bénie entre toutes les femmes, de la Vierge Marie, que toutes les générations de la terre proclament bienheureuse, nous vous invoquons !...» Le peuple : «Seigneur, ayez pitié de nous !» Après la litanie, on dit à la fin une prière : « Déliez, Seigneur, par votre crainte, nos âmes stériles et sans fruit et fortifiez-les, afin qu'elles apportent des fruits de pénitence ! Par la supplication de Marie, la Mère du Christ, notre Dieu, nous vous implorons et nous crions trois fois...» Le peuple : « Seigneur, ayez pitié de nous! Seigneur, ayez pitié de nous ! Seigneur, ayez pitié de nous ! »

Dans l'office de la nuit, on chante, au commencement : « Avec les créatures qui sont là-haut, les grandes puissances des anges, nous vous confessons et nous vous glorifions en disant : Glorification soit à vous, ô Créateur de toutes les créatures ! Avec les chérubins nous vous bénissons, et avec les séraphins nous sanctifions votre nom, ô Amant des hommes, et avec les anges nous vous rendons hommage et nous vous adorons ! Et qu'à vous soit la glorification, ô Créateur de toutes les créatures! Les cieux supérieurs ont reçu le trône de votre corps, ô vous, qui avez enfanté la lumière, et c'est ainsi que vous êtes placée avec gloire auprès de votre Fils, parmi les êtres spirituels, et vous chantez avec eux des glorifications ! Des foules de jeunes gens purs et de filles chantent des glorifications au jour de votre passage, ô Vierge Sainte, de la vie de ce temps auprès de votre Fils unique ! L'étonnement et l'admiration s'emparèrent des esprits veillants de la hauteur, lorsque la Source de la vie fut placée au-dessous de la surface de la terre ! Glorification soit à Lui, qui l'a menée à l'habitation de la vie ! »

On chante ensuite le psaume XLIV (syriaque XLV), dont

un verset se trouvait déjà dans les vêpres. Après, les strophes sont tirées du commun des fêtes de la Sainte Vierge et ne sont pas spéciales à cette fête : « Toutes les générations de la terre vous proclament bienheureuse, ô Vierge, et glorifient Celui qui est né de vous ! Allons, bénissons-Le et adorons-Le ! Tous les peuples et toutes les nations proclament Marie bienheureuse, et glorifient Celui qui est né d'Elle ! Allons, bénissons-Le et adorons-Le ! » On chante maintenant le psaume XLV (syr. XLVI) : « O peuples, battez tous des mains... » L'application de ce psaume à Marie n'est pas aussi claire que celle du psaume précédent. Peut-être l'a-t-on pris à cause des paroles : « Que Dieu a choisi et aimé la beauté de Jacob ! » Marie est la beauté de la maison de Jacob ou de la sainte Eglise. On ajoute cette strophe du commun : « Marie était remplie de prodiges, et dans son âme elle était sainte, et pure dans ses pensées, car Elle portait le feu ! La mémoire de Celle qui est bénie est vivante, ici-bas sur la terre et là-haut dans le ciel ! Que ceux qui honorent sa mémoire trouvent l'aide par ses prières. »

Le sédro de ce nocturne est précédé du phrumiun : « Seigneur, rendez-nous dignes d'élever glorifications, etc..., à Celui qui est le Verbe immortel, qui est né du Père sans commencement, avant tous les temps, les espaces et les mesures, sans fin, et qui, à la fin des temps, est apparu de Marie, la fille de David, et qui a ordonné aujourd'hui aux puissances célestes d'honorer son âme vénérable avec respect, et qui a enseigné aux foules saintes de veiller auprès de son corps saint avec la glorification qui lui est due ! C'est lui que nous implorons et que nous supplions dans ce temps et dans tous les temps, et secondes et moments, et dans tous les jours de notre vie, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il. »

Sédro : « Quelle langue peut suffire à parler de Vous, ô habitation du Sanctuaire et Sainte Vierge Marie, remplie de béatitude, qui êtes devenue la Mère de Dieu, qui s'est incarné en Vous ! Les pensées s'étonnent et la raison désire parler sur la gloire de vos louanges, car vous êtes le second ciel et le char corporel du Seigneur, décrit par Ezéchiel. Celui qui ordonne les rangs des chérubins, vous l'avez porté et élevé corporellement sur vos genoux. Les anges et les archanges sont dans l'admiration, à cause de la plénitude de votre beauté : il a plu à Dieu d'être porté dans vos bras, comme sur un trône de cristal ! Et

ce jour, désigné, dans l'ordre de son salut, jour de sa grâce, vous avez passé auprès de Lui, afin que vous régniez avec Lui dans le royaume céleste ! C'est aujourd'hui que les anges et les rangs des archanges s'écrient avec joie et disent : Venez en paix, second ciel ! venez en paix, trône très haut et divin ! venez en paix, siège qui avez porté Dieu ! venez en paix, mystique buisson d'épines ! venez en paix, chandelier qui jetez une vive lumière ! Aujourd'hui, les foules des chérubins et des séraphins ont enseveli votre corps saint. C'est aujourd'hui, que David le prophète est dans l'allégresse, parce qu'il vous a contemplée comme le tabernacle du Dieu de Jacob, qui est aujourd'hui enseveli dans les entrailles de la terre comme tous les autres morts ! C'est aujourd'hui que l'ordre de votre Fils unique a, par un prodige, rassemblé tous les apôtres, autant ceux qui sont encore dans la vie que ceux qui se sont endormis auparavant, afin qu'ils honorent et qu'ils glorifient avec louange votre Corps, qui est devenu l'habitation spirituelle de la Divinité ! Avec eux, nous aussi, faibles et pécheurs, nous louons ce jour de votre passage vénérable et de votre mort divine, et nous vous demandons, par des supplications, ô Sainte Vierge, d'implorer pour nous le Seigneur Dieu, qui est né de vous selon la chair, afin qu'Il nous purifie par ses miséricordes et son indulgence et qu'Il bénisse notre ville de ses bénédictions nombreuses et qu'Il mêle nos chants à ceux de la foule des chérubins et des séraphins, et des apôtres et des évangélistes, qui ont enveloppé et enseveli votre Corps qui avait reçu Dieu, afin que nous ayons une part avec eux dans le royaume des cieux et afin qu'avec vous et eux nous envoyions là-haut glorifications et hommages au Père, au Fils et au Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles ! Ainsi soit-il. »

Puis viennent les strophes poétiques suivantes : « Les esprits veillants de la hauteur par chœurs et chœurs et les séraphins avec leurs six ailes volèrent et descendirent avec joie, pour honorer votre départ, ô Vierge pure et remplie de grâces ; et ils vous ont honorée par leurs chants de jubilation ; ils vous ont ensevelie avec gloire, et ils ont élevé votre âme et l'ont placée dans la Jérusalem céleste ! Alléluia ! avec les justes, les amis de Dieu ! Marie se trouva debout d'une manière prodigieuse à la première porte du ciel, et c'est là que le soleil et la

la lune, avec la multitude des étoiles, lui rendirent hommage ! A la seconde porte, les anges s'inclinèrent devant elle, et à la troisième les archanges, et ils lui dirent : Venez en paix, Mère de Notre-Seigneur, car la réconciliation du Père avec le monde se trouva placée dans vos mains ! Alléluia ! venez et régnez sur nous ! Gloire soit au Père, etc. — Là-haut, dans l'habitation remplie de vie, le Christ, le Roi, notre Rédempteur, a placé sa Mère qui l'a enfanté, auprès de cette table, qui est remplie de délices, à cet endroit d'où tous les maux sont éloignés et où ni la mort ni la tristesse ne règnent plus, et Elle supplie le Roi des rois de réconcilier le monde ! Alléluia ! et qu'Il donne la paix aux Eglises ! Maintenant et toujours, etc. — Vous êtes bienheureux, ô Jean, jeune homme vierge, apôtre, que le Verbe, qui est Dieu, a choisi parmi ses compagnons ! Et à vos mains Il a confié la Mère virginale en disant : Jeune homme, voici votre Mère, servez-La en pureté dans sa présence tous les jours de votre vie et héritez avec Elle le royaume et la vie qui ne passent point ! Alléluia ! et qu'Elle soit votre Mère ! Seigneur, Notre-Seigneur, par votre ordre furent rassemblés des coins de la terre tous les apôtres à Gethsémani et furent conduits là-bas tous ensemble pour honorer le départ glorieux de celle qui vous a enfanté en pureté et sainteté, et à laquelle vous avez conservé sa virginité toute sa vie ! Et aujourd'hui il vous a plu de la faire quitter ce monde et de la réjouir avec vous là-haut, dans le royaume de la hauteur ! Par ses prières, pardonnez nos fautes et effacez-les dans votre miséricorde et votre douceur ! Marie dit à son Fils, à son Seigneur, son Dieu : Je vous demande, ô mon Seigneur, que je puisse voir tous vos apôtres, et que ceux-là m'enveloppent et m'ensevelissent le jour où je quitterai ce monde ! Et voici qu'aujourd'hui le Fils a accompli son désir ! Et comme des aigles les apôtres volèrent de tout endroit et furent conduits à Gethsémani tous ensemble. L'Esprit Saint leur fit connaître la chose en disant : Voici que la Mère de votre Maître quitte ce monde : levez-vous, allez et ensevelissez le corps de la Pure ! Gloire soit au Père, etc. -- Quelle bouche et quelle langue des enfants de la terre suffirait à louer le jour du départ de Marie, la Vierge, car des anges et des esprits veillants de la hauteur ont été conduits là-bas, pour louer son passage ! Les chœurs des esprits veillants et des enfants des hommes se sont rencontrés à Gethsémani et ont

chanté la glorification du Fils de Dieu qui l'a fait partir de la vie de ce temps et l'a élevée et placée dans l'habitation des joies ! Et l'Eglise célèbre avec joie le jour de son ensevelissement et demande d'Elle, avec désir et larmes, qu'elle nous implore les miséricordes auprès du fruit qu'elle a enfanté. Par ses prières, Seigneur, ayez pitié de nous! Maintenant et toujours, etc.—Seigneur, Notre-Seigneur, au jour du départ de votre Mère, de la Vierge pure Marie, de la fille de David, créez une mémoire à nos morts, qui ont mangé votre chair et bu votre sang et se sont endormis en votre espérance ! Qu'aujourd'hui ils se remuent dans leur tombeau, en entendant les jubilations et les psaumes, qui retentissent aujourd'hui aux quatre coins du monde, et faites les se reposer dans l'habitation lumineuse par la prière de votre Mère et de tous vos saints ! Béni soit le Christ, qui a honoré la mort de sa Mère! La Vierge Marie a préparé au jour de sa mort une fête de noces et a convoqué et invité les peuples et les mondes pour louer sa gloire, pour l'embaumer avec de la myrrhe et accomplir sa plainte funèbre ! Le Christ sur la Croix l'a confiée et la donnée au disciple de la vérité : Jeune homme, voici votre Mère ! acceptez-la et recevez-la ! servez-la et honorez-la! Et ainsi elle fut honorée par son apostolat longtemps! Comment la domination de la mort peut-elle régner sur votre corps, qui est la source de la virginité et de la sainteté, ou sur vos membres, qui n'ont pas péché ? et comment la terre peut-elle vous couvrir, vous, la source de sainteté? Vous avez accompli en ce monde une vie pure et divine avec un cœur pur et une âme remplie de l'amour beau et divin, et par la mort vous avez passé de ce monde au bonheur ! Le jour de votre départ, ô Vous, qui êtes bénie et remplie de toutes beautés, suppliez et priez votre Fils unique de répandre ses miséricordes sur nos âmes ! Que ceux qui veillent le jour de votre mort se réjouissent en votre Fils ! Que la paix et la joie soient multipliées à ceux qui vous honorent et que les afflictions et tous les coups secrets et les verges de la colère soient chassés loin d'eux ! Préservez-nous aussi par vos prières des dangers! Béni soit Celui qui a agrandi la mémoire de sa Mère, au ciel et sur la terre et aux quatre coins du monde ! Les rangs des enfants de la lumière se mirent en mouvement le jour du départ de la Vierge, la fille de David, et les foules de la hauteur allèrent à sa rencontre et la portèrent là-haut dans le lieu de la lumière, et les séraphins la

reçurent sur leurs ailes, et ils parvinrent au lieu de la vie : et voici qu'elle habite dans les rangs des êtres spirituels, et même son corps saint est placé dans le paradis (1). Béni soit le fruit de la vie, qui a agrandi sa Mère dans les deux mondes ! *Alléluia!* Quelle est celle dont la mort fait tressaillir les veillants et réjouit les disciples? Les veillants s'écrient : « Venez en paix, « Mère de Dieu, de Celui qui donne la vie! » Voici que, pour votre ensevelissement et votre sépulture, par votre mort, les miséricordes ont été envoyées à ceux qui vous ensevelissaient, qui croyaient en votre Fils unique ! Gloire soit à Celui qui vous a choisie et est sorti de vos entrailles et vous a transportée auprès de Lui, afin que vous vous réjouissiez parmi la foule des esprits veillants ! *Alléluia !* Là-haut dans le ciel et ici-bas sur la terre, votre passage bienheureux est honoré! Les esprits veillants se réjouissent au jour de votre fête sur Celui qui a habité dans vos entrailles, qui a ordonné leurs rangs. Et les enfants des hommes qui ont été rachetés de la mort par votre Fils chantent glorifications. Car de vos entrailles leur a apparu un Rédempteur nouveau, et c'est ainsi qu'aux quatre coins de cette terre et sur les hauteurs du ciel est glorifiée votre mémoire ! Béni soit Celui qui est apparu de votre Pureté! *Alléluia !* Répandez vos bénédictions sacerdotales, ô Marie, sur la foule qui honore votre mort sainte ! Et si les anges se réjouissent de votre passage, parce que vous êtes arrivée au milieu de leurs rangs, que nous aussi soyons réjouis par votre bénédiction et que, par vos prières, les miséricordes se répandent sur nous ! Que les guerres soient éloignées de nous, que la paix, le salut, l'amour et la concorde règnent parmi nous, et que nous puissions élever glorification de tous les temps. *Alléluia !* Béni et glorifié soit le Christ qui a honoré et glorifié le jour du passage de sa Mère bénie ! Avec quelle voix ou quel chant la bouche des terrestres osera-t-elle louer cette fête, le jour de votre passage, ô Vierge pure, pour lequel tous les esprits des justes et des prêtres et des pères ont été assemblés et vous ont ensevelie et enterrée entre leurs chants de jubilation e ont placé votre âme dans le ciel ? Votre Fils unique, qui est apparu de vous, vous a préparé une grande joie, lorsqu'il a envoyé auprès de vous, remplie de sainteté, Gabriel, le chef des anges. Il s'inclina devant votre gloire et vous annonça une belle

(1) Voyez un second témoignage évident de l'assomption corporelle.

conception et un Enfant qui serait grand. Et c'est ainsi que ce Fils a glorifié dans votre départ votre mémoire avec l'honneur qui convenait à votre ensevelissement. Deux chœurs élus vous ont honorée, lorsque vous avez passé de ce monde dans l'autre monde : les foules de feu et d'esprit d'un côté et les cœurs des prêtres dans les églises d'un autre côté ! Tous les esprits de tous les saints ont été rassemblés et conduits à votre sépulture, et, entre leurs chœurs, ils vous ont enlevée de cette terre et vous ont placée dans l'Eglise d'en haut. Vous avez accompli une vie pure et élevée et divine dans ce monde avec pureté du cœur et une âme pleine d'amour pour la maison de Dieu ! et le Seigneur vous a choisie, afin que vous deveniez sa Mère ! Il a honoré et agrandi le jour de votre mémoire, et des portes de la mort il vous a conduite dans la maison de la vie, afin que vous vous réjouissiez dans le royaume élevé. Vous êtes bienheureuse, ô Marie, qui êtes devenue une source de vie pour le monde entier ! et voici que votre mémoire est glorifiée avec soin dans les églises ! Vous êtes bienheureuse, parce que vous avez donné le fruit de la vie au monde, qui en avait besoin, afin qu'il reçoive la vie par Lui ! Vous êtes bienheureuse, parce que votre âme a passé aux habitations célestes. Béni est Celui qui a paru et qui a agrandi votre mémoire ! Béni soit Celui qui a fait passer sa Mère à l'habitation remplie de lumière ! Nous vous invitons à la fête de Celle qui est bénie, mes amis ! Venons donc et accourons en hâte et recevons les aides ! Cette fête est appelée fête de la dormition, quoique elle est la source de toute vie ! Nous célébrons la fête de la mort lors même qu'elle est le commencement de la vie ! Cette fête est une fête divine et l'événement qui est célébré est au-dessus de nos paroles ! De quelles paroles, pour la louer, a besoin Celle de qui Dieu est apparu ? Et quelles louanges sont dues à Celle qui a enfanté dans sa virginité, qui a été louée de Dieu Lui-même et des patriarches et des prophètes qui ont prédit d'Elle et ont prophétisé sur Elle, que les apôtres ont louée dans leurs prédications et les martyrs par le sang qui jaillissait de leurs cous tranchés ! Aujourd'hui, toutes les portes du ciel sont ouvertes, dans ce temps où la Vierge est élevée pour monter dans le ciel ! Aujourd'hui, les anges ont vu le Christ recevoir sa Mère et ont élevé des voix de glorification et ont loué tous ensemble Dieu qui L'a placée là-haut dans la demeure de la lumière ! Toutes les

femmes, vierges et filles, sonnez aujourd'hui de la trompette et rassemblez-vous pour la sépulture de Celle qui est bénie! Elève aujourd'hui ta tête, genre humain tout entier, parce que tu as été élevé au ciel par Marie, la fille de David! Glorifions tous aujourd'hui Celui qui a visité la terre par ses miséricordes! C'est aujourd'hui que la Vierge éleva ses mains vers le ciel, en parlant ainsi au Christ, qui était né d'elle : « O Miséricordieux, qui êtes descendu et avez été porté sur mes bras, visitez la terre par votre grâce et signez ses enfants de votre croix! Ayez pitié de ceux pour lesquels vous vous êtes humilié et incarné! « O Mère miséricordieuse! n'abandonnez point les enfants de votre race, mais soyez une médiatrice perpétuelle, demandant pour nous les miséricordes! Le Dieu qui a fait de vous sa Mère ne vous refuse point de demande! Celui qui a sucé votre lait ne méprise point votre demande! Mais, à cause de vous, Il a pitié de nous et nous envoie ses secours. »

Au second nocturne, on chante le psaume XLVII (hébreu syr. XLVIII) : « Grand est le Seigneur et digne de louanges au-dessus de toute mesure! » Ce psaume traite de Sion, la ville de Dieu, et est appliqué à Marie, la ville spirituelle de Dieu, dans laquelle habite le Très-Haut. Le rite romain emploie le même psaume dans les fêtes des autres Vierges, mais non dans celles de la Mère de Dieu. Ensuite on chante cette strophe du commun des fêtes de la Sainte Vierge : « La Vierge a enfanté d'une manière très digne le Héros des mondes, et sa virginité n'a point souffert! Elle donna le lait à Celui qui nourrit l'univers, et elle ne trembla point à cause de cette société intime, mais elle le caressa en disant : « Louez-Le et exaltez-Le dans les siècles! » Que le ciel et la terre et tout ce qu'ils renferment frappent des mains à cause de la mémoire de la Mère bénie et élèvent des voix de glorification au Fils qui est apparu d'Elle. C'est Lui auquel nous crions tous : « Louez-Le et exaltez-Le dans tous les siècles! » Après cela, on chante le psaume XCII, syriaque XCIII : « Le Seigneur est roi! Il s'est revêtu de beauté! » Ce psaume est sans doute employé en l'honneur de Marie, à cause des dernières paroles: « La sainteté convient à votre main, Seigneur, pour la longueur des jours. » Ensuite vient la strophe poétique du commun des fêtes de la Sainte Vierge : « Le Verbe était au commencement, et ce même Verbe était auprès de

Dieu, et le même est entré par l'oreille de la Vierge (1) dans ses entrailles et s'est revêtu de la chair et a habité parmi nous comme il lui a plu, et il n'a point brisé les verrous de sa virginité ! Gloire soit à Celui qui est venu dans l'humiliation pour la rédemption d'Adam ! Je vous salue, Sainte Vierge, qui avez enfanté Dieu selon la chair, pour qui les cieux sont trop petits et qui remplit les cieux des cieux ! Je vous salue, Vous qui êtes élevée au-dessus des chérubins et des séraphins ! car Celui qui est né de vous est le Dieu qui n'a point de limites ! »

Le sédro de ce même nocturne, phrumiun : « Seigneur, rendez-nous dignes d'élever glorifications, etc., à Celui qui est le Fils immortel, qui a été vu Incarné et qui est né de la Sainte Vierge Marie, et qui est descendu et a élevé et exalté notre nature par sa condescendance en se revêtant, Lui, le Fils de la nature divine, de notre chair, pour nous racheter, et qui a élevé celle qui l'a enfanté, de ce monde au milieu des louanges et l'a ornée de la beauté splendide de la pureté, auquel sont dus glorifications et hommages, etc. »

Sédro : « O Christ, notre Dieu, qui êtes né à la fin des temps de la Vierge, remplie de sainteté, et qui êtes devenu notre égal en tout, excepté le péché, afin que par la grâce nous puissions aussi devenir ce que vous êtes et que vous nous rendiez ressemblants à vous, autant qu'il est possible que le fils de l'homme soit ressemblant à la divinité, et qui, par votre ordre de salut divin et rédempteur que vous avez fait et accompli pour nous, nous avez délivrés et rachetés de l'assujettissement et de l'esclavage de Satan, auquel nous étions soumis selon les désirs de sa volonté, vous avez agrandi la mémoire remplie de joie de votre Mère, la Vierge Marie, pleine de grâces, dans toutes les habitations ! Rendez-nous donc dignes de célébrer aujourd'hui, par la fête, Celle qui vous a conçu et enfanté d'une manière virginale, au-dessus de toute nature et parole. Et maintenant, nous aussi, avec les chœurs des prophètes, nous crions

(1) L'expression que le Verbe de Dieu a passé par l'oreille de la Vierge ou est devenu homme ainsi est particulière à la liturgie syriaque et aux Pères de cette Eglise. Elle doit signifier que l'Incarnation s'est accomplie moyennant l'Annonciation de l'Ange et la réception volontaire de ce message de la part de la Vierge, qui l'a entendu avec respect. C'est donc ainsi que, moyennant l'oreille de la Sainte Vierge et son obéissance, le Fils de Dieu est entré dans ses entrailles pour se faire homme.

et nous disons : « Vous êtes la ville bien fortifiée! vous êtes la montagne spirituelle du Sinaï! vous êtes la Mère bénie, qui avez passé aujourd'hui auprès de votre Fils bien-aimé, le Dieu élevé au-dessus de toutes choses! » Les forces célestes ont volé et sont descendues pour l'hommage de votre corps saint et ils ont honoré et glorifié votre sépulture avec étonnement, et même les saints apôtres ont été assemblés et sont venus de lieux lointains, pour vous ensevelir selon votre désir. Quelques-uns parmi eux ont été vivifiés dans leur sépulcre et se sont levés, et d'autres, vivants, sont venus des endroits où ils étaient et ont préparé votre sépulture remplie de gloire et ils se mêlent aux puissances descendues du ciel et ils célèbrent par une fête votre Assomption glorieuse et divine! et au-dessus de votre lit redoutable et saint ils font retentir leurs voix douces et leurs beaux cantiques et leurs glorifications spirituelles! et ils aperçoivent des prodiges grands et étonnants : les cieux ouverts, les puissances du feu et de l'esprit debout dans l'étonnement! Les ministres de la flamme de feu tressaillent devant elles et s'écrient en disant : Venez en paix, Mère du Créateur de toutes les créatures! venez en paix, buisson d'épines vivant, enflammé du feu! venez en paix, perle sans tache! venez en paix, vous, qui avez reçu le salut de la maison de Gabriel! venez en paix, vous, qui avez donné la vie à la maison d'Adam! Nous donc aussi, faibles et pauvres pécheurs, vous implorons, ô pleine de grâces, en ce grand jour de votre Assomption, d'intercéder auprès du Fils qui est sorti de vous, afin qu'Il nous concède un départ pacifique de ce monde! Donc, ô Mère de miséricorde, puissante, priez pour nous, maintenant et à l'heure de notre mort, afin que nous puissions glorifier votre Fils, et son Père, et son Esprit-Saint, maintenant et toujours dans les siècles des siècles! Ainsi soit-il. »

Puis viennent les strophes poétiques : « Les peuples s'assemblent de tous les coins de la terre et forment des chœurs avec allégresse et chantent glorification au jour où le Seigneur a donné son ordre et a conduit sa Mère de cette vie vers l'habitation de la paix, où les apôtres se sont assemblés de loin, des dernières limites de la création, et ont enveloppé son corps avec honneur! Que ces prières nous aident! Toutes les puissances cachées du ciel et les chœurs enflammés de feu et les foules des esprits l'ont honorée, lorsqu'elle passa par leurs rangs! et toutes les principautés du ciel allèrent à sa rencontre pour l'honorer! Les âmes

des innocents et des justes et les esprits de tous les saints saluèrent avec allégresse la Vierge et la reçurent avec joie ! Gloire soit au Père, etc. Selon la sentence du jugement, qui avait été prononcé contre la maison d'Adam, la Vierge a goûté la mort, elle qui avait enfanté le repos et la vie elle-même pour les créatures et qui était devenue comme un char pour Dieu et qui avait porté d'une manière étonnante sur ses genoux le Roi des rois, celui qui a pris d'Elle la nature (humaine), de notre poussière, de notre glèbe et de notre formation! Elle est morte de la mort de notre nature et a passé à l'habitation céleste! Maintenant et toujours, etc. Venez mes amis et entendez-moi et je veux vous raconter un grand prodige et une chose miraculeuse qui s'est accomplie dans la création : La Sainte Vierge, qui était devenue la Mère de ce Dieu qui vivifie les morts, a été consumée par la mort! et les apôtres l'ont ensevelie avec respect, et les anges l'ont honorée par leurs chants de jubilation! et le Christ l'a placée là-haut dans l'habitation de la lumière! Tressaille et réjouis-toi, sainte Eglise, dans la mort de celle qui est pleine de beauté et fais retentir tes voix de glorification au Fils unique qui a paru d'Elle et a agrandi et exalté sa mémoire, ici-bas sur la terre et là-haut dans le ciel! Et voici que dans tous les lieux en même temps le jour de sa sépulture est glorifié ; que ses prières nous soient un rempart! Les esprits veillants ont volé aujourd'hui et sont descendus en chœurs et chœurs à Getsémani pour honorer le jour de la sépulture de la Mère, pleine de grâces ; et les anges se sont mêlés aux disciples et ont élevé son âme avec gloire dans l'habitation du royaume céleste, afin qu'Elle se réjouisse et soit dans l'allégresse ! Gloire soit au Père, etc. Notre-Seigneur appela Simon de Rome, et Jean d'Ephèse, et l'apôtre Thomas des Indes, et par son ordre ils vinrent à Sion, pour honorer le jour de la mort de la Vierge pure Marie! et les anges volèrent de la hauteur et firent entrer son âme avec gloire dans l'habitation remplie de vie ! Maintenant et toujours, etc. Les esprits des innocents, des justes et des saints Pères furent assemblés et vinrent avec joie saluer l'âme de la Pure et se mêlèrent aux anges, formant des chœurs avec allégresse, et furent bénis avec joie du corps non corrompu et chantèrent la glorification de son Fils unique! Gloire soit à Celui qui a agrandi la mémoire de sa Mère! Vous êtes bienheureuse, ô belle et glorieuse, car à votre mort les créatures se

sont étonnées, les cieux se sont ouverts et les esprits veillants sont descendus, pour vous envelopper avec grande gloire! Les chérubins avec leurs ailes vous ont honorée, les anges vous ont louée et ont chanté : « Saint soit devant vous le jour de votre départ de ce monde! Ce jour, furent assemblés tous les apôtres des coins de la terre, pour honorer votre mort vénérable par des cantiques de l'Esprit Saint! D'un côté Gabriel porta votre bière funèbre et de l'autre côté Simon-Pierre et Jean, et les apôtres et les esprits veillants ensemble vous ont honorée dans votre départ de ce monde! Dans ce jour se mêlèrent les chœurs de la hauteur et des enfants des hommes. Ceux de la maison de Gabriel élevèrent d'un côté la voix, et ceux de l'autre maison Pierre les rassembla, et l'espace entier de l'air fut sanctifié par les chants de jubilation des enfants de la hauteur. Le ciel et la terre s'étonnèrent et furent bénis par votre saint départ! Vous êtes bienheureuse, ô Marie, parce que votre âme est partie de ce monde remplie d'afflictions, et voici que maintenant vous vous réjouissez dans le monde nouveau et dans les greniers de vie remplis de joie! Vous êtes bienheureuse parce que vous avez été rendue digne d'habiter ensemble avec les esprits veillants et de vous réjouir avec les anges du ciel! Vous êtes bienheureuse, parce que vous avez plu à Notre-Seigneur, qui a mis son bon plaisir en vous et vous a conduite à l'habitation céleste! O Eglise, chante glorification au Christ, qui a fait partir la Vierge! Venez, ô sages, et réjouissez-vous des louanges de la Vierge Marie et chantez glorifications le jour de sa mort au Fils qui a paru de ses entrailles et a illuminé le monde entier par son apparition! Si même le fruit de ses entrailles, par l'ordre duquel toutes les créatures existent, a voulu mourir et est réellement mort pour nous, comme nous, comment pouvez-vous alors nier la sépulture de celle qui est bénie, qui est donc une fille d'Adam (1)? Adam, le chef de notre race, s'inclina devant elle et la reçut avec tressaillement, car c'était par elle que sa tête avait été relevée qui avait été courbée en enfer et par laquelle, au lieu de la peine de la nudité, il avait été orné de vêtements de gloire! Eve, la première mère, tressaillit et s'inclina devant elle

(1) Il y avait dans les anciens temps des chrétiens qui doutaient du fait de la mort de Marie. C'est pourquoi la strophe dit : « Si le fils est mort, *a fortiori* la mère devait mourir. »

en disant : « Qui vous me donnera, ô la plus aimée de mes filles, qui enlevez la honte du sexe des femmes et qui faites tomber la malédiction de mes enfants ? » Par l'Esprit Saint vous avez été délivrée de la malédiction de la première Mère et la porte du péché n'a pas été du tout ouverte pour vous, et c'est pourquoi votre mort s'accomplit dans le monde avec prodige (1) ! Ce qu'un poisson est en comparaison du lac Kadsé, ce qu'est la foule qui se meut dans les mers, ce qu'est un mouton dans le sable sous les griffes d'un lion, ceci est une faible parole humaine en comparaison de la Mère glorieuse de vos louanges(2) ! Lorsque je veux vous louer et que je me donne la peine de vous glorifier, qui est capable de vous agrandir et de vous louer ou de vous proclamer bienheureuse, comme vous l'aviez annoncé vous-même que vous seriez proclamée bienheureuse dès maintenant et toujours ? Que par les prières pures de Marie, et des autres justes, qui se réjouissent de sa fête, l'Eglise soit protégée et que la terre trouve la paix ! et moi, pauvre pécheur, je demande, par sa prière, que je sois capable de la louer ! Béni soit Celui qui a agrandi le jour du départ de sa Mère, qui l'a enfanté, dans le ciel et sur la terre ! Les chérubins et les séraphins, les esprits veillants et les anges accomplirent le service devant son corps avec des chants de l'Esprit Saint ! Les apôtres saints avec les pères ont honoré la sépulture de Marie la Vierge, la Fille de David, la Mère de Dieu ! Bénisoit Celui qui a transporté sa Mère avec gloire ! C'est aujourd'hui que l'espace de l'air a été béni par votre passage et la terre a été bénie par la sépulture de votre corps ! C'est aujourd'hui que les morts se sont remués dans leurs tombeaux, et ils ont conçu l'espérance et la consolation par vous, car la mort qui vous est arrivée de la part de votre Fils a régné sur vos sens comme sur tout homme, mais

(1) Je suppose que cette strophe a été ajoutée par les syriaques catholiques dans les temps modernes, après la proclamation du dogme de l'Immaculée Conception.

(2) Le poète veut exprimer, selon le goût oriental, combien la Sainte Vierge est élevée au-dessus de toutes les louanges. Celui qui veut entreprendre de la célébrer dignement se trouve dans la situation du poisson vis-à-vis du lac Kadsé, qui en regorge, ou des bêtes qui se meuvent dans la mer à travers son immensité ou encore dans la situation d'un mouton qui se trouve dans les griffes d un lion, c'est-à-dire la chose reste tout à fait supérieure à lui, et il est pour ainsi dire perdu devant la grandeur et l'immensité des sujets à traiter.

la même vous a élevée au-dessus de toutes choses! Ils n'ont pas peur maintenant, ô Marie, Mère de Dieu, de vous ensevelir et enterrer dans les abîmes de la terre, car voici que même votre Fils unique a goûté volontairement la mort! et vous, vous êtes de la race des hommes! et donc votre corps, le temple de Dieu, a dû être détruit par la mort, comme celui de chaque autre, qui est né de la poussière et que la mort a enlevé! Priez auprès de votre Fils unique, ô Sainte Vierge, dans ce jour de votre départ de ce monde, pour les foules qui honorent votre fête et s'y réjouissent, afin qu'elles trouvent grâce et miséricorde et qu'au jour du jugement, lorsque votre Fils jugera, il réjouisse ses adorateurs à son côté droit! »

A la fin de l'office de la nuit, pour la prière de saint Ephrem, on chante : « Qu'aucun homme ne s'étonne de la mort de Celle qui est bénie et que personne n'en doute! Elle est partie de la vie de ce temps! Le Dieu qui a paru d'Elle a envoyé vers Elle et l'a conduite auprès de lui, et lui a préparé une grande joie et un honneur ineffable! Ce n'était pas la mort qui a appelé la mort pour tuer la Mère de Dieu, mais au contraire la joie et la vie, le plaisir et les délices! Elle a été appelée par Dieu et par les anges et par les âmes des Pères saints! Les rangs des terrestres se mêlèrent aux foules des célestes, et les voix de ceux d'en haut se mêlèrent aux voix de ceux d'en bas. Les anges formèrent des chœurs et les enfants de la poussière formèrent aussi des chœurs! Ils bénirent la terre par leurs voix et l'espace de l'air par leurs chants de jubilation! Béni soit Celui qui a glorifié sa Mère et a agrandi le jour de son départ! Béni soit Celui qui a élevé sa sépulture dans les hauteurs divines. A lui soit gloire, adorations et hommages, et à son Père, et à son Esprit Saint! et sur nous ses miséricordes et sa grâce dans tous les temps! Ainsi soit-il! Ainsi soit-il! »

Dans l'office du matin, appelé Saphro en syriaque, correspondant à Laudes et Primes du rite romain, on chante au psaume du matin : « Dieu, mon Dieu, je m'éveille dès la lueur du matin, pour vous servir, etc. », les strophes suivantes :

« Dans ce jour du départ de la Mère bénie, de la Sainte Vierge, les rangs se mirent en mouvement et descendirent, pour ensevelir son corps pur avec des cantiques de louanges et des chants de jubilation ; et ils louèrent et glorifièrent Dieu dans les siècles des siècles! Lorsque s'approcha le jour du départ de la Vierge

pure Marie, la fille de David, furent assemblés tous les apôtres, et les évangélistes et tous les prophètes: ils enveloppèrent son corps et l'ensevelirent avec hommage et glorifièrent le Christ, venu d'Elle! Les anges descendirent de la hauteur et les rangs de feu et les chœurs des esprits enflammés, et ils enveloppèrent et ensevelirent avec hommage la Mère du Verbe, qui est Dieu! et aujourd'hui tous les peuples louent et glorifient Dieu dans les siècles des siècles! Béni est le terrain qui a reçu le corps de la Vierge, de la Mère de Dieu, de laquelle a paru le Rédempteur, qui est Dieu sublime au-dessus de toutes choses, et qui a élevé le jour de sa fête sur la terre et là-haut dans le ciel! Lorsque les saints apôtres, les hôtes de la table du Très-Haut, ensevelirent la Vierge, alors les esprits veillants de la hauteur et les âmes des justes endormis se mirent en mouvement et descendirent de la hauteur, et avec des cantiques de l'Esprit Saint, ils louèrent et glorifièrent le Christ, qui l'a agrandie! »

Au psaume XVIII: «Les cieux racontent la gloire de Dieu», on ajoute les strophes suivantes:

« O Sainte Eglise fidèle, chante glorification dans ce jour et loue le Christ, le Fils, qui est né d'une manière sainte de la fille de David! Après avoir été reçu lui-même dans le ciel auprès de son Père, Il l'a fait venir auprès de Lui! Désirable est votre mort, ô Mère pure et sainte, Vierge Marie! et, dans tous les coins du monde, les peuples et les générations se réjouissent du jou de votre sépulture! Suppliez et priez pour nous votre Fils unique, d'accomplir en nous ses miséricordes! La Vierge Marie, remplie de beauté, l'ornement de la sainteté, de qui Dieu est né selon la chair, a passé, d'après la volonté de ce même Dieu, par la mort, de la vie de ce monde à la vie éternelle! Béni soit Celui qui est la splendeur, qui a resplendi du Père selon la nature et éternellement, qui s'est incarné dans la fille de David, à la fin des temps, en toute vérité, qui a honoré le jour de l'Assomption de sa Mère qui l'avait enfanté, dans le ciel et sur la terre! Gloire à Celui qui est bon, qui a couronné et agrandi la mémoire de Celle qui est bénie, de la Vierge Marie, de la Mère pure et sainte dans les quatre coins du monde! et voici que les créatures se réjouissent en ce jour de sa sépulture! Que ses prières nous aident! »

Au cantique d'Isaïe: «Chantez au Seigneur un cantique nouveau etc.», on chante les strophes suivantes:

« Venez, peuples fidèles ! honorez et glorifiez avec joie le jour de la sépulture de la Mère et Vierge Marie, de Celle que les prophètes ont figurée d'avance dans leurs mystères, leurs types et leurs figures, dans laquelle a habité Celui qui est la splendeur du Père, et est né d'Elle selon la nature humaine, sans détruire la Virginité de sa Mère ! Et Il habite dans les hauteurs du ciel pour les siècles des siècles ! Aujourd'hui, la Mère du Verbe, qui est Dieu, la Vierge pure Marie est partie de la vie de ce temps ! Les esprits veillants ont honoré son âme, en faisant retentir sur leurs cordes des mélodies de jubilations et le son de leurs trompettes, et ils l'ont conduite et élevée dans le ciel auprès de son Fils premier-né, son Seigneur et son Dieu, le Fils de la nature du Père caché, qui habite dans les hauteurs ! Les esprits de feu veillants et les anges et les séraphins et les dominations et les grandes puissances et les chérubins et les trônes avec eux, ensemble avec les principautés et les ordres sans nombre, et les rangs et les chœurs sans mesure se mirent en mouvement et descendirent pour honorer par leurs cantiques le jour du départ de la Mère de leur Seigneur, qui est dans les hauteurs ! C'est aujourd'hui que les âmes des pères et des justes, qui avaient vécu de générations en générations, sont sorties avec grande allégresse pour recevoir avec hommage l'âme vénérable de la Vierge Marie. Les esprits veillants donc honorèrent son âme par des chants de jubilation et des psaumes, et la portèrent en haut auprès du fruit né d'Elle, qui habite dans les hauteurs. Celui qui ordonne toute chose et qui est Dieu, sublime au-dessus de toutes choses et par les mains de qui le monde a été créé dès les siècles, d'accord avec son Père, le même s'est incarné par l'amour à la fin des temps, sans subir de changement, en la Vierge pure, Marie et maintenant Il a transporté Celle-ci dans l'habitation remplie de joie, qui est dans les hauteurs ! »

Au *Magnificat*, on chante ces strophes :

« Il est convenable de vous louer tous les jours, ô Mère de Dieu et Vierge, parce que c'est par vous que notre genre humain a été réconcilié avec Dieu le Père ! C'est aujourd'hui que des chœurs d'esprits de feu sont descendus à Gethsémani pour accompagner la Mère de Dieu par leurs chants de jubilation et leurs psaumes auprès du fruit qu'Elle a enfanté ! O Vierge pure, Marie qui avez quitté la vie de ce temps, suppliez votre

Fils unique de répandre sa miséricorde sur nous tous, le jour de votre Assomption! Les esprits veillants sont descendus aujourd'hui pour honorer le jour de votre sépulture, Marie, Mère de Dieu! Que vos prières nous aident! Votre temple saint et glorieux, qui est la Vierge, qui vous a enfanté, ô Christ notre Dieu, vivifie notre mortalité le jour de son départ de cette vie! »

Aux psaumes *laudate* : « Louez le Seigneur, créatures du ciel », on chante ces strophes : « Toutes les bouches des terrestres et des célestes envoient des glorifications au Fils unique, qui est né de Marie et qui l'a transportée aujourd'hui à la vie nouvelle! Peuples, louez-le et glorifiez-le pour les siècles des siècles! Tous les esprits des innocents et des justes, qui se trouvaient dans l'univers, ont chanté des cantiques de jubilation avec les esprits veillants, lors de l'Assomption de la Vierge auprès de son Fils. Peuples, louez-le et glorifiez-le, etc. », comme auparavant. « L'espace de l'air ordonna des cantiques et des psaumes et des voix de jubilation différentes dans l'Assomption de la Mère de Dieu de cette vie à la vie nouvelle! Peuples, louez le Christ et glorifiez-Le, etc. » « Le jour de la fête de votre départ, ô Vierge Marie, faites-nous partir du séjour des passions honteuses! et que la paix de votre Fils unique habite parmi nous! Peuples, louez-le, etc. » « Priez et suppliez votre Fils unique, ô Vierge Marie, le jour de votre Assomption, pour les foules qui honorent votre fête, afin que tous nos péchés nous soient pardonnés! Peuples, louez le Christ et glorifiez-Le, etc. »

Aux huit béatitudes que notre Seigneur a annoncées sur la montagne, et qui se chantent dans les fêtes : « Bienheureux les pauvres d'esprit, » on chante les strophes suivantes :

« Nous adorons le Christ qui a rassemblé les apôtres de tous les endroits pour ensevelir sa Mère! O Christ, souvenez-vous de nous, lorsque vous viendrez! Les foules célestes crient à haute voix, le jour de votre départ, ô Mère, et les enfants des hommes crient encore : O Christ, souvenez-vous, etc. » «C'est aujourd'hui que la terre fut sanctifiée, qui reçut votre corps pur et l'espace de l'air par votre élévation dans le ciel, ô Mère. O Christ, souvenez-vous, etc. » « Priez et suppliez, ô Vierge, pour les morts, qui ont confessé votre Fils, afin que leurs fautes soient pardonnées! O Christ, souvenez-vous, etc. » « Confessons tous le Père et adorons le Fils et le Saint-Esprit, un seul Dieu

véritable, qui a honoré le jour de l'Assomption de la Vierge! »

Vient ensuite le sédro de cette heure; le phrumiun :

« O Seigneur, rendez-nous dignes d'envoyer glorification, etc., à Celui qui est le fruit béni et glorifié, qui a poussé dans le terrain de la Vierge bénie, sans travail humain, et qui rassasie par ses bénédictions les âmes affamées! Il est encore la grappe de raisin douce et agréable de parfum, qui enivre les âmes, qui a été cueillie de la Vierge qui était le cep de vigne, sans force et qui a été pressée par la lance (sur la croix), afin de devenir une boisson pour les âmes tendres! Il est la glorieuse grappe de raisin qui croît sur le cep de vigne mystique et qui réjouit toutes les créatures par son goût suave! Il est encore la source de vie, qui a jailli de la croix et qui s'est répandue comme une boisson de salut sur tous les habitants de la terre. C'est à lui que convient glorification, etc. »

Sédro : « Qui, d'entre ceux qui sont infectés de passions qui naissent de la terre et qui sont eux-mêmes terrestres, est capable de tisser des vêtements de louanges qui conviendraient à votre pureté, ô Vierge perpétuelle et sainte au-dessus de tous, Mère de Dieu, Marie ? Les paroles deviennent boiteuses quand il s'agit de parler de vous, et les orateurs refusent le service, lorsqu'il s'agit de vos louanges, de vous, qui avez enfanté dans votre virginité Celui qui a fait naître Adam de la terre et formé Eve de son côté. C'est pourquoi nous agrandissons le jour de votre départ qui est en même temps celui de votre Assomption de ce monde, afin d'ordonner que les raisins soient bénis aujourd'hui pour votre mémoire (1) ; car ils figurent un mystère vivant : C'est Vous-même qui êtes le cep de vigne béni, qui donnez au monde la boisson de la vie et de la rédemption, qui avez été pressée aujourd'hui par la mort, selon la sentence du jugement reçu par Adam ! Et lorsque vous avez été pressée, ô Grappe, vous avez répandu le vin de la souffrance, et vous en avez fait une boisson de salut pour vos amis! Vous êtes l'arbre des bénédictions, ô Vierge, qui avez été enlevée aujourd'hui de cette terre d'épines et avez été transportée dans le jardin du Paradis, auprès de l'arbre de la vie (le Christ), qui avait crû en vous! et c'est pour cela que toutes les bénédictions et toutes

(1) Dans l'Eglise syriaque, on bénit les raisins ce jour-là. Comparez mon travail avec celui sur Marie et l'Eglise arménienne.

les bonnes choses et tous les secours sont donnés par vous aux fidèles! Et c'est pour cela que nous aussi, ô Cep de vigne sans tache, nous nous approchons avec une foi orthodoxe, à la hauteur de vos louanges, avec les foules élues des apôtres et des grands prêtres et les âmes vénérables et saintes et les chœurs des anges, et nous honorons spirituellement votre corps, qui est pur au-dessus de toutes choses et qui a hébergé Dieu, et nous l'enveloppons en paix et avec amour en disant : Soyez salué, ô Cep de vigne glorieux, Marie! car de vous a poussé le fruit des bénédictions, et de ses bénédictions tous les habitants de la terre ont été remplis! Venez en paix, Marie, cep de vigne glorieux, car en vous a poussé la grappe de raisin spirituelle, et les âmes tendres sont enivrées de son vin ! Soyez saluée, ô Marie, bien-aimé Cep de vigne ; car vous avez été enlevée avec la racine du terrain rempli d'épines et de ronces et vous avez été plantée aujourd'hui dans le paradis des délices ! Soyez saluée, ô Marie, sublime cep de vigne, qui avez été plantée aujourd'hui auprès de l'arbre de la vie, qui avait poussé en Vous, et qui reposez complètement en Lui ! Venez en paix, ô Marie, Cep de vigne spirituel, qui avez été élevée aujourd'hui de Gethsémani dans le paradis du bonheur ! et c'est pour cela que nous vous demandons et vous supplions, ô Mère de Dieu, Marie, d'implorer pour nous votre Fils immortel, auprès duquel maintenant vous êtes placée avec une confiance maternelle et qui offrez des intercessions pour le monde entier, d'être de même une Médiatrice aussi pour nous ! Implorez-Le pour nous, ô Mère de la vie! priez pour nous, ô Mère de la Lumière! intercédez pour nous, ô Mère de la Rédemption ! afin que, par votre protection, les miséricordes se répandent sur nous et afin que, par votre office d'avocate, les aides divins nous soient concédés, et afin que nous soyons rendus dignes d'élever avec vous et avec tous les Saints glorification à votre Fils, et à son Père et à son Saint-Esprit, maintenant et toujours et dans les siècles des siècles ! Ainsi soit-il ! »

On chante ensuite ces strophes poétiques :

«Au-dessus des roues de l'art de la rhétorique est honoré le corps de la Vierge, de laquelle le Seigneur du monde a voulu apparaître et est apparu, qui s'est fait homme à cause de notre rédemption, et ce corps est maintenant servi entre les foules des saints comme les prophètes avaient annoncé ! Isaïe s'écrie à cause de vous, en nous enseignant par ses chants et en disant :

Vous avez conçu d'une manière convenable, et dans votre assomption la vie est communiquée aux deux côtés (1) ! Béni soit Celui qui, par sa mort, a détruit l'aiguillon du péché et a fait régner la paix parmi les créatures ! Gloire soit au Père, etc.» « Le corps de Moïse fut placé comme une arche d'alliance sur la montagne admirable du Nébo (2) ! Mais votre esprit, ô Vierge, est placé au milieu des esprits veillants et des anges et des chœurs des Esprits ! Bienheureux est votre Corps qui, par votre Fils divin, a été transporté de la mort à la vie (3). Maintenant et toujours, etc. » « Des vents remplis de vie soufflèrent du Paradis et avec eux la joie ; un parfum doux se répand dans l'air. lorsque le corps de la Vierge est glorifié ! Chantons tous ensemble : Béni soit Celui qui a agrandi la mémoire de sa Mère et a honoré le jour de son Assomption. »

Pour l'encensement, on répète les prières des vêpres de la fête. Après quoi on chante ces strophes poétiques :

« Les esprits veillants volèrent en chœurs et chœurs, pour honorer le jour de la mort de la Vierge, la Mère du Très-Haut. Le premier chœur était déjà debout devant elle, et le second volait par l'espace de l'air, du ciel à la terre. Une voix tonnait, disant : Béni soit Celui qui a agrandi la mémoire de sa Mère et a honoré son Assomption ! *Alléluia !* dans la création entière ! Les esprits veillants de la hauteur et les foules des esprits se mirent en mouvement et descendirent sur la tête de la montagne auprès de Jean, pour ensevelir Marie (4). Un chœur d'êtres de feu et d'esprit était debout et la louange de leurs cantiques de jubilation retentissait, et ils ensevelirent et placèrent avec respect le corps pur ! Béni soit Celui qui a glorifié son sépulcre au-dessus de tous les peuples ! *Alléluia !* et a pris son corps chez lui ! Gloire soit au Père, etc.» « O Eglise, Epouse du Christ, rassemble tes enfants ! élargis tes rangs ! forme tes chœurs et chante glorification au Fils unique qui s'est fait homme et qui a habité

(1) Ce passage paraît se rapporter à la prophétie d'Isaïe sur la Vierge, qui devait concevoir et enfanter. La seconde partie de la phrase : « dans votre assomption, vous avez communiqué la vie aux deux côtés », paraît être obscure et on ne saurait dire à quelle parole d'Isaïe le poète veut faire allusion.

(2) Le corps de Moïse fut enseveli par Dieu lui-même sur la montagne de Nébo, en face de la Terre Sainte.

(3) Encore un témoignage clair de l'Assomption corporelle.

(4) Ces paroles désignent probablement la montagne de Sion, où se trouvait la maison de Jean l'Evangéliste, dans laquelle Marie habitait

dans les entrailles de Celle qui est remplie de grâces ! Il a placé avec honneur son corps pur là-haut dans l'habitation remplie de joie, dans le monde qui ne passe point ! *Alléluia !* et l'a couronnée de gloire ! Maintenant et toujours, etc. » « O Mère de Dieu, Vierge, votre mémoire est en bénédiction auprès de ceux qui sont loin et de ceux qui sont près ! Exaucez les prières de ceux qui sont dans la tristesse et donnez-leur la guérison ! Et à ceux qui sont affligés, donnez consolation, et de ceux que le malin (démon) tourmente, chassez-le (1). Que par vos prières et vos intercessions, les miséricordes se répandent sur nous ! *Alléluia !* Que vos prières nous aident ! »

Pour la prière de saint Jacques, à la fin de l'office du matin, on chante :

« Béni soit Celui qui a agrandi la mémoire de Celle qui est bénie dans les églises, les monastères et les quatre coins du monde ! Marie, le Cep de vigne, a produit la grappe de raisin, remplie de miracles ! et moi je m'en suis étonné et j'ai été rempli d'admiration et je m'écrie : « Marie est un Cep de la vigne de « David, qui a été planté dans le pays de la vie et a été béni ! « Marie est un Cep de vigne debout parmi les autres plantes de « la vigne et qui a porté une grappe remplie de prodiges ! Marie « est un Cep de vigne auquel toutes les plantes de la vigne ne « sont pas égales, parce qu'Elle a porté Celui qui est le Maître « de la vigne ! Marie est un Cep de vigne, car la grappe qui avait « poussé d'Elle, les scélérats l'ont pressée et un vin doux en a « jailli ! Marie est un Cep de vigne, car lorsque la grappe qui « avait poussé sur lui fut calomniée par les malfaiteurs, elle a « détruit et déraciné leurs habitations (2). Marie est un Cep de « vigne, mais pas de la vigne de la maison de Noé, par laquelle « l'enivrement s'empara du juste ! Marie est un cep de vigne qui « a répandu le vin sur ce monde, et tous ceux qui en boivent « sont réjouis et héritent la vie ! Marie est un Cep de vigne qui « a produit ce Vin qui est entré auprès des convives et, lorsque « le vin manqua, transforma l'eau et en fit du vin (3) !

Venez, ô Sages, et voyez comment la Mère de la Vie a goûté

---

(1) Il s'agit ici d'énergumènes possédés du démon.

(2) Cela signifie que Jésus-Christ a puni les Juifs et détruit leurs habitations.

(3) Il s'agit des Noces de Cana et du miracle du changement de l'eau en vin Le Christ, le vin véritable, est entré auprès des convives et a opéré le miracle.

la mort, qui était plus amère que l'enfantement (1) ! Venez, ô sages, et voyez le Christ et les légions qui l'accompagnent, comme ils descendent auprès de sa Mère dans l'heure de sa mort ! Venez, ô sages, et voyez les prophètes qui sont vivifiés dans leur tombeau et viennent à sa sépulture ! Venez, ô sages, et voyez les apôtres monter sur les nuages et accourir de tout endroit et accourir pour voir encore une fois sa face ! Venez, ô sages, et voyez Jean, le fils du Tonnerre, étendre ses mains sur ses yeux et les fermer ! Venez, ô sages, et voyez Abraham, Isaac et Jacob, comme ils se préparent au temps de sa mort, pour l'honorer ! Gloire soit au Père et adoration au Fils et remerciements à l'Esprit-Saint le jour de l'Assomption de Celle qui est bénie, de la Vierge Marie ! et ceux qui veillent le jour de la mémoire de Celle qui est bénie, rendez-les dignes de l'habitation de lumière avec les saints ! Que par vos prières, ô Mère, le Seigneur détourne les verges de sa colère de tous ceux qui cherchent avec foi leur refuge en Vous ! »

A la fin de cette heure, vient un Evangile solennel comme dans les Vêpres. Le chant de l'*Alléluia* qui le précède est celui des Vêpres un peu abrégé. « *Alléluia !* La fille du Roi a été élevée en gloire et la Reine à votre droite ! » L'Evangile est de Luc (X, 38-42). C'est le même évangile qui, selon le rite romain, est chanté pendant la messe du jour. L'application de l'épisode évangélique de Marthe et Marie à Marie la Mère de Dieu se trouve dans beaucoup de rites et se rencontre surtout fréquemment dans la liturgie grecque.

Dans l'heure de tierce, le sédro des Vêpres est répété. Puis on chante encore ces strophes poétiques :

« Les anges s'étonnèrent et la crainte s'empara des rangs des armées célestes, lorsqu'ils virent la Vierge, qui était devenue Mère du Seigneur des créatures, goûter la mort, selon la sentence qui avait frappé la maison d'Adam, et être séparée de la vie de ce temps ! et les créatures célestes avec celles de la terre honorèrent le jour de sa mort ! Que ses prières nous soient un rempart ! Quelle chose étonnante et quel miracle ineffable ! La Vierge, qui était devenue le char et qui avait porté le Roi des rois et l'avait élevé sur ses bras comme sur des ailes et avait

(1) La Sainte Vierge enfanta le Sauveur avec joie, non avec douleurs. Donc, la mort était plus amère pour elle que l'enfantement.

embrassé ce feu véhément et la flamme qui consume les mondes avec joie! Comment l'ange a-t-il osé enlever son âme, qui était le temple pur et l'habitation de la majesté? Gloire soit au Père, etc. » « Tressaille fortement et réjouis-toi, Eglise sainte, fidèle, dans la mémoire de Celle qui est bénie, car Celui qui est sorti de sa pureté t'a épousée, afin que tu sois l'épouse dans la maison de son Père! Convoque tes enfants tous ensemble pour honorer le jour de la mort de la Vierge et son trépas glorieux et pour s'écrier dans ton enceinte : Saint, Saint, Saint est dans le ciel et sur la terre le Christ, qui est né de Marie. Maintenant et toujours, etc. » « Marie, le Palais nouveau, dans lequel a habité le Seigneur des rois et a séjourné comme il Lui a plu et est né de sa pureté et n'a point violé les sceaux marqués de sa virginité, et elle est restée vierge après l'enfantement, elle est partie de ce monde vers le Paradis, comme vierge par un prodige, et sa virginité n'a pas été corrompue! Béni soit Celui qui a agrandi sa mémoire! Que ses prières nous soient un rempart! » Les autres chants de cette heure se rencontrent déja à d'autres endroits de l'office.

Au commencement de la messe du jour, on chante : « Béni soit Celui qui a honoré la mémoire de sa Mère dans les quatre coins de la terre, et a appelé et convoqué les apôtres, pour honorer le jour de son départ! Honorons tous avec soin le jour de sa mémoire et célébrons par des chants le jour de son Assomption ensemble avec les chœurs célestes! O Vierge, pure et sainte, qui avez quitté la vie de ce monde, suppliez pour nous votre Fils unique, afin qu'Il répande sa miséricorde sur nous tous! Quelle bouche suffit pour décrire votre pureté? Le Seigneur vous a conduite vers l'habitation céleste, afin que vous vous réjouissiez avec votre Fils unique! Les foules qui honorent votre sépulture et qui glorifient le jour de votre Assomption reçoivent le pardon des péchés de l'Enfant qui est né de Vous. »

On chante encore pendant la messe : « C'est aujourd'hui que l'Esprit Saint a convoqué Simon de Rome, et Jean d'Ephèse, et Thomas des Indes, et André des côtes de la mer, tous les disciples, et ils ont été assemblés et sont venus honorer le corps de la Vierge. Béni soit Celui qui a agrandi l'honneur de sa mère! »

Pour l'encensement, on chante un sédro de la Mère de Dieu. En ce qui touche les leçons scripturaires de la messe, on lit dans

le rite syriaque, selon l'ancien usage, d'abord plusieurs passages de l'Ancien Testament dont les indications pour ce jour me manquent, puis l'Epître, que je ne puis non plus trouver en ce moment. L'Evangile est de saint Matthieu (XII,43-50). Sa mère et ses frères cherchent à parler à Jésus, mais celui-là leur déclare que celui qui accomplit la volonté de son Père céleste est sa mère et son frère. Cette leçon est très bien choisie pour cette fête, car Marie a été couronnée non seulement comme Mère de Dieu, mais à cause de sa vertu et de ce qu'elle a accompli excellemment la volonté du Père céleste.

Ceci est donc l'office entier du jour même de l'Assomption.

Les offices qui se font durant l'octave lui ressemblent fort. Si nous ajoutions tous ces chants et encore tous les autres offices des fêtes de la Mère de Dieu que l'Eglise syriaque possède, nous en aurions un très grand nombre. Il faut encore observer cette circonstance, que le bréviaire imprimé de l'Eglise syriaque d'Antioche, dont je me suis servi pour cette traduction, est fortement abrégé. Les manuscrits contiennent encore beaucoup plus de chants des fêtes. Nous pourrions encore ajouter la richesse des chants spéciaux de l'Eglise maronite, partie de l'Eglise syriaque, dont les uns sont les mêmes que ceux de l'Eglise syriaque d'Antioche, et les autres sont différents, quoiqu'ils aient le même caractère de poésie et soient basés sur l s mêmes règles et suivent les mêmes ordres des offices. Il résulte en tout cas clairement de tout cela le haut degré de vénération et d'enthousiasme rempli de poésie que la vieille Eglise syriaque consacre à Marie. Les Jacobites de même, séparés depuis tant de siècles de l'Eglise, chantent encore ces mêmes cantiques comme auparavant, année par année.

L'Eglise syriaque était un jour une vigne magnifique et florissante dans les jardins de Dieu. Mais depuis trop longtemps le sanglier féroce y estentré et l'a dévastée d'une manière ignoble. (Ps. LXXIX, syr. LXXX, 14 et 9.) C'est l'hérésie monophysite surtout qui a infesté la plus grande partie de cette Eglise. Quelques branches cependant sont retournées à l'arbre de l'Eglise, surtout l'Eglise maronite, déjà dans le moyen âge, de sorte que le vieux Liban est entièrement catholique. Les Maronites du Liban sont les Syriaques des montagnes. Mais aussi, parmi les Jacobites, les Syriaques de la plaine, une partie s'est unie plus tard à l'Eglise catholique.

Dans la mémoire de saint Ephrem, le grand serviteur de Marie, qui est célébrée solennellement le premier samedi du Carême, l'Eglise syriaque d'Antioche demande l'unité des Eglises d'une manière touchante. C'est cette strophe : « O Ephrem, priez pour l'Eglise des Syriaques qui se glorifie en vous, afin que tous ses enfants soient rassemblés sous le signe d'une même vérité. »

Mais Marie, elle aussi, ne doit pas oublier que c'est là-bas qu'elle a eu son plus fidèle serviteur. On peut donc lui dire : « Laissez tomber votre regard du ciel et regardez votre vigne et visitez-la » (Ps. LXXIX, syr. LXXX, 15.) Si on pouvait rappeler à Dieu dans l'Ancien Testament la mémoire de David son serviteur, afin qu'Il exerce l'indulgence, et lui dire : « Souvenez-vous, Seigneur, de David et de tous les efforts pieux qu'il a entrepris pour vous », nous pouvons aussi dire à Marie de se souvenir d'Ephrem, son serviteur fidèle, et à cause de lui de ne pas détourner sa face (même psaume, v. 10) de l'Eglise des Syriaques. L'Epouse du Liban doit étendre pleinement sa domination sur le pays entier de la Syrie et reconduire cette vieille Eglise à une nouvelle gloire, afin que les cantiques d'Ephrem retentissent d'une manière d'autant plus glorieuse.

Mais ensemble, avec le peuple des Syriaques, Elle doit aussi reconduire le peuple, qui est son frère, le peuple d'Israël, le peuple qui a encore des titres bien plus sacrés pour demander sa protection maternelle, au salut et à la grâce ! Que Dieu, dans sa bonté, veuille exaucer ses soupirs et ses vœux !

MAX, PRINCE DE SAXE,
Professeur à l'Université Catholique de Fribourg.

III

LA SAINTE VIERGE ET L'ÉGLISE ARMÉNIENNE

Le pays d'Arménie est un des plus anciens parmi les territoires connus qui ont joué un rôle dans l'histoire de l'humanité. C'est là-bas que, d'après le récit des Ecritures, l'arche de Noé resta fixée sur les montagnes de l'Ararat. Cette même arche a été bien des fois considérée par les Pères de l'Eglise comme un type

de Marie. Cet ancien pays entra de même déjà d'assez bonne heure dans l'Arche du Salut, dans l'Eglise du Christ, et fut placé en même temps sous la protection de Marie, cette autre arche de Salut. Selon la légende, le Christ lui-même, notre Rédempteur, aurait envoyé son portrait au roi arménien Abgare, qui résidait en ce temps à Edesse en Syrie. Le saint apôtre Barthélemy, qui serait selon la légende le second apôtre de l'Arménie, apporta, d'après les mêmes récits, avec lui, une image de la Mère de Dieu, qui plus tard fut grandement honorée en Arménie. Tout de même, ces commencements apostoliques de l'Eglise arménienne sont fort problématiques et légendaires. Ce qui est sûr, c'est que saint Grégoire, surnommé l'Illuminateur, fut, au commencement du IVe siècle, l'apôtre des Arméniens et convertit la nation entière à la foi du Christ. C'est lui aussi qui érigea le premier temple en l'honneur de la Mère de Dieu dans le pays d'Arménie. Les vies des anciens Saints arméniens offrent presque toujours quelque relation spéciale avec Marie, et ces Saints aimaient beaucoup à se mettre sous la protection puissante de la Mère de Dieu. C'est ainsi que Marie se trouva, dans ce pays, comme dans les autres territoires orientaux, grandement honorée et fêtée.

Cette glorification et ce culte sont restés intacts jusqu'à présent, même chez ceux qui se sont séparés de l'Eglise. On la nomme toujours « *Asdwazazin* », c'est-à-dire : Mère de Dieu, ou celle qui a enfanté Dieu. En dehors de ce titre principal, on lui donne encore beaucoup d'autres titres très honorifiques, comme celui de « Vierge Immaculée », de « Sainte par excellence », de « Vierge Perpétuelle », etc. Je voudrais décrire, dans un court résumé, les honneurs que Marie reçoit dans la liturgie ou le culte officiel selon le rite arménien.

En ce qui concerne d'abord l'année de l'Eglise, il est vrai que celle des Arméniens diffère grandement de celle de tous les autres chrétiens. Les Arméniens ont abrogé à peu d'exceptions près toutes les fêtes fixes qui sont attachées à une certaine date du calendrier et en ont fait des fêtes mobiles. Les Arméniens séparés de l'Eglise, qu'on appelle aujourd'hui « Grégoriens », diffèrent même du reste de la Chrétienté quant à la célébration des mystères de l'Incarnation. Ils ont gardé la coutume qui régnait dans les plus anciens temps du christianisme, de célébrer le 6 janvier, en même temps, la naissance et

le baptême du Christ et n'ont pas accepté d'introduire une fête spéciale de Noël le 25 décembre. Puisqu'ils fêtent la naissance de Notre-Seigneur le 6 janvier, ils célèbrent par conséquent l'Annonciation de la Vierge neuf mois auparavant, c'est-à-dire le 6 avril, de même que la Présentation au Temple est fêtée chez eux le 15 février, c'est-à-dire quarante jours après le 6 janvier. Le jour de l'Annonciation est pour eux aussi une très grande fête. Les Arméniens catholiques ont admis pour ces trois fêtes, au contraire, les mêmes dates qui sont observées dans le reste de la Chrétienté. Comme fêtes à jours fixes sont encore restées autant chez les Arméniens séparés que chez les Arméniens catholiques : la Nativité de la Sainte Vierge, qui se célèbre le 8 septembre, son Entrée dans le Temple ou sa Présentation, dont la mémoire s'observe le 21 novembre, et sa Conception, qui est fêtée le 8 décembre, non le 9 comme dans l'Eglise grecque. L'Eglise arménienne est donc la seule Eglise orientale, hors de l'Eglise grecque, qui a célébré dès les anciens temps la Conception de la Sainte Vierge. Parmi donc le nombre tout à fait minime des fêtes inamovibles que l'Eglise arménienne a conservées, se trouvent plusieurs fêtes de la Mère de Dieu. Mais la fête principale et centrale de Marie, la fête de son Assomption, qui est appelée par les Arméniens « *Pochumn* », ce qui veut dire « Ascension », est devenue une fête mobile, comme toutes les autres fêtes. La célébration de ce mystère joue un rôle extrêmement important dans le rite arménien. La fête s'observe un dimanche du mois d'août, toujours dans le voisinage de l'ancienne date du 15 de ce mois. Cette année, par exemple, 1906, l'Assomption est tombée chez les Arméniens sur le 12 août. Cette fête est précédée, comme toutes les fêtes capitales dans le rite arménien, d'un jeûne préparatoire, qui dure une semaine. Le dernier dimanche avant celui dans lequel on célèbre l'Assomption est donc appelé dimanche de Carnaval, parce qu'il inaugure une période de jeûne. La période du jeûne s'étend, comme dans tous les rites orientaux, sur les jours de la semaine, du lundi jusqu'au vendredi. Dans ces jours de pénitence, on ne fait aucune commémoraison ni fête de saint, mais on chante des chants de pénitence. Les samedis et dimanches sont exempts de jeûne, parce qu'ils sont considérés comme jours de fête. Le samedi donc immédiatement avant l'Assomption, on fête l'Apparition lumineuse du Christ dans le lieu d'Edsch-

miazin, épisode qui eut lieu du temps de saint Grégoire l'Illuminateur, mais qui n'a pas de rapport direct avec Marie. Le jour même de l'Assomption est un des plus solennels de l'année. Un rite spécial de ce jour est la bénédiction solennelle des raisins. Il est défendu d'en goûter avant ce jour. J'ai peine à croire que cette coutume ait eu, dans sa première origine historique, une raison bien mystique ou un rapport direct avec la Mère de Dieu. Il est vrai que les liturgies orientales aiment beaucoup à célébrer Marie sous le titre de « Cep de vigne véritable ». Cependant, il paraît plus probable que cette bénédiction ait été introduite à cause du temps de l'année dans lequel la fête tombe. Le formulaire arménien de la bénédiction ne contient aussi aucune allusion à Marie, mais fait seulement mention de son intercession dans une prière. De même, on accomplit selon le rite latin en beaucoup d'endroits la bénédiction des plantes et des herbes le jour de l'Assomption, et c'est seulement à cause du temps de l'année, sans aucune allusion à Marie, que cette bénédiction se fait. Le rite arménien continue à fêter l'Assomption pendant les jours de la semaine suivante et même en dehors d'elle, quoique les autres fêtes de la Vierge n'y aient pas d'octave. Le lundi on fait la commémoraison des morts, car c'est l'habitude constante de l'Eglise arménienne de consacrer les premiers jours qui suivent les grandes fêtes aux trépassés, afin qu'eux aussi aient une part dans la joie de l'Eglise. Les dimanches qui suivent l'Assomption portent leur nom d'après cette fête. Dans le temps qui vient après la Pentecôte, l'Eglise arménienne nomme toujours les dimanches d'après la dernière grande fête qui les a précédés. C'est ainsi que les dimanches qui précèdent l'Assomption s'appellent dimanches après la fête de la Transfiguration de Notre-Seigneur. Les dimanches entre l'Assomption et la fête de la Sainte Croix, qui est de même célébrée comme une fête mobile un dimanche du mois de septembre, s'appellent dimanches après l'Assomption et se trouvent ordinairement au nombre de quatre. Ensuite viennent les dimanches après la Sainte Croix. Dans le voisinage de la fête de l'Assomption on célèbre ordinairement la mémoire des saints parents de Marie, Joachim et Anne, en son honneur. En dehors de ces fêtes principales, l'Eglise arménienne ne possède aucune fête locale ou particulière en l'honneur de Marie comme les autres Eglises.

Dans la sainte messe, selon le rite arménien, la Mère de Dieu est tous les jours magnifiquement glorifiée. Dans les prières initiales de la messe, qui correspondent à l'oraison latine au pied de l'autel, le prêtre, avant de faire la confession de ses péchés, se tenant, soit dans la messe basse devant l'autel, soit dans la messe solennelle au milieu de l'église, dit : « A cause de la Mère de Dieu, Seigneur, recevez notre supplication et sauvez-nous ! » Le diacre ou le servant de la messe répond : « Employons la Mère de Dieu et tous les Saints comme intercesseurs auprès du Père, qui est dans les cieux, afin qu'il daigne avoir pitié de nous et sauver dans sa miséricorde ses créatures ! Seigneur tout-puissant, vivifiez-nous et ayez pitié de nous ! » Le prêtre répond : « Recevez, Seigneur, notre supplication par l'intercession de la sainte Mère de Dieu, Celle qui a, sans être corrompue, enfanté votre Fils unique, et par la supplication de tous vos Saints, etc. » Dans la confession même des péchés, le prêtre mentionne la mère de Dieu seule spécialement parmi les Saints, en disant : « Je confesse devant Dieu et la Sainte Mère de Dieu et devant tous les Saints... »

Le chant initial de la messe, correspondant aux introïts du missel romain, qui est exécuté après que le prêtre est monté à l'autel, mentionne souvent Marie. Dans les jours de jeûne par exemple, on adresse cette prière au Sauveur : « Vous qui avez été envoyé du Père comme Rédempteur et qui avez pris la chair de la Sainte Vierge, qui êtes descendu du ciel à cause de nous et avez illuminé le monde, etc... » Les dimanches on chante avec prédilection le chant dogmatique de l'Eglise grecque, qui est dit avoir été composé par l'empereur Justinien, en traduction arménienne : « Le Fils unique et le Verbe qui est Dieu et l'Immortalité même n'a point hésité à prendre la chair de la Sainte Mère de Dieu, la Vierge perpétuelle, et est devenu homme sans subir de changement, etc... »

Ce sont là des chants qui glorifient le Christ et qui ne font allusion à la Mère de Dieu qu'à cause de Lui, mais il y a d'autres chants qui contiennent des glorifications directes de la Vierge. Voici le texte de trois chants initiaux, assez fréquemment employés :

1. « Mère de Dieu, vous qui êtes chantée de tous, vous avez porté le Verbe qui existe sans commencement et vous avez enfanté le Dieu ineffable ! Vous avez élevé sur vos bras Celui

qui ne peut pas être porté ! Intercédez auprès de Lui sans cesse pour nos âmes ! » — Ce chant est employé notamment dans la fête de Noël chez les Arméniens catholiques.

2. « O Mère de Dieu, l'Eglise des orthodoxes vous confesse et vous vénère, parce que vous avez porté dans vos entrailles sans être corrompue et restant Vierge comme la servante du Seigneur Celui que les chérubins couverts d'yeux (1) et les séraphins avec leurs six ailes (2) n'osent point regarder, et vous avez enfanté comme un homme le Dieu de l'Univers, le Verbe ineffable qui a pris sa chair de vous pour la rédemption du monde et la vie de nos âmes ! » — Ceci est chanté entre autres dans la fête de l'Epiphanie.

3. « Nous vous supplions, ô Sainte Vierge Marie, Mère de Dieu, que la force du Très-Haut a couverte de son ombre et que le Saint-Esprit a illuminée en survenant en vous! Vous qui avez conçu et enfanté d'une manière ineffable le Créateur de toutes les natures : Intercédez auprès de Celui qui a pris chair de vous, afin que nos âmes soient vivifiées! »

Dans la messe solennelle vient ensuite le grand encensement de toute l'église et du peuple, pendant lequel l'Eglise arménienne chante une magnifique hymne poétique qui contient aussi des glorifications de la Mère de Dieu. A la fin de la première partie de cette hymne, on chante ces paroles : « Par l'intercession de votre Mère virginale, recevez les supplications de vos serviteurs ! »

A la fin de l'hymne entière se trouve cette louange : « La Sainte Eglise confesse la Vierge Immaculée Marie comme Mère de Dieu, de laquelle ont été pris et nous ont été donnés ce pain de la vie éternelle et ce calice de toutes les joies ! »

L'Eglise arménienne exprime donc pendant la sainte messe cette sublime pensée, que le Saint Sacrement, le corps et le sang du Christ ont tiré leur origine des entrailles de la Vierge. La commémoraison des Saints qui se fait dans le rite arménien comme dans tous les rites orientaux après la Consécration

---

(1) D'après l'Apocalypse (IV, 8), les êtres vivants autour du trône de Dieu, qui sont des chérubins, sont couverts d'yeux de tous côtés, en avant et en arrière.

(2) D'après le prophète Isaïe (VI, 2), les deux séraphins qui entourent le trône de Dieu ont six ailes.

commence comme partout avec la personne de Marie. Elle a cette forme : « Nous vous prions, Seigneur, que dans ce saint sacrifice s'accomplisse la mémoire de la Mère de Dieu, la Vierge Marie, de Jean-Baptiste, d'Etienne le premier martyr et de tous les Saints ! » Le peuple répond : « Souvenez-vous, Seigneur, et ayez pitié de nous (1) ! » Dans la litanie que le diacre récite avec le peuple immédiatement avant le Notre-Père, on commémore aussi la Mère de Dieu et tous les saints, presque textuellement comme dans le rite grec. Le diacre fait cette invocation : « En nous souvenant de la Très Sainte Mère de Dieu et de tous les Saints, supplions le Seigneur ! » Le peuple répond : « Seigneur, ayez pitié de nous ! »

Dans la plupart des autres rites sacrés de l'Eglise arménienne, dans l'administration des sacrements et les bénédictions, se trouvent de nombreux chants, très beaux et très poétiques, en l'honneur de Marie. Presque dans chaque formulaire composé pour une cérémonie sacrée, on trouve au moins une strophe consacrée à la Vierge. L'Eglise arménienne a suivi en cela l'exemple de l'Eglise grecque, dont elle est la fille selon la liturgie ou le rite.

Dans le formulaire du baptême, par exemple, se trouve, après l'administration de la confirmation qui est toujours jointe au baptême dans le rite oriental, cette strophe : « Nous nous réfugions auprès de vous, qui êtes la Mère et la Servante du Christ ! Soyez notre Médiatrice, afin que nous puissions invoquer le nom du Seigneur et vous glorifier en même temps abondamment ! » Lorsque la jeune mère est introduite pour la première fois dans le temple, le quarantième jour après la naissance de l'enfant, à l'imitation de la Mère de Dieu elle-même, on chante : « Mère de Dieu, Porte du ciel, vous avez reçu l'annonciation de l'ange qui disait avec une voix divine : Réjouissez-vous, bénie, le Seigneur est avec vous ! Celui qui est assis avec le Père au-dessus des chérubins a daigné vous réjouir en habitant d'une manière tout à fait pure dans vos entrailles ! Réjouissez-vous donc, vous qui êtes bénie ! Celui autour duquel

(1) C'est une forme archaïque de prières, qui ne distingue pas très clairement entre la prière en l'honneur des saints et la prière pour les autres morts. La réponse : « Souvenez-vous et ayez pitié de nous » ne demande pas l'aide de Dieu pour les saints du ciel, mais que Dieu, se souvenant des saints, de leur vie et de leurs vertus, ait pitié de nous.

veillent dans l'enceinte les séraphins, les esprits de feu, a été révélé aujourd'hui au milieu des hommes, porté sur des bras formés de poussière! Réjouissez vous donc, vous qui êtes bénie, le Seigneur est avec vous! »

Dans la bénédiction du mariage se trouvent de semblables strophes qui saluent Marie, comme celle-ci par exemple : « O Mère de la Lumière, Marie, Vierge non mariée, vous êtes bénie entre les femmes ! Vous avez porté dans vos entrailles la lumière qui ne se couche pas ! Vous qui êtes bénie entre les femmes, ne cessez point de prier pour nous ! »

Lorsqu'on fait le couronnement des époux nouvellement mariés, rite qui se trouve chez tous les Orientaux, on chante : « Mère et Vierge, servante du Christ, qui intercédez perpétuellement pour le monde, toutes les générations vous proclament bienheureuse, vous la Colombe pure et l'Epouse céleste, Marie, le Temple et le Trône de la Parole, qui est Dieu! Toutes les générations, etc. » (comme auparavant). — « Les êtres spirituels et les enfants de la poussière trouvent en vous leurs délices, et c'est par vous qu'ils parviennent jusqu'à l'arbre de la vie! Toutes les générations, etc ».

Dans les prières qui se disent pour les malades, on se réfère à l'intercession de la Vierge, et l'on chante des strophes comme les suivantes :

« Vous que toutes les générations proclament bienheureuse, Vierge Marie, suppliez le Dieu qui a pris chair de vous qu'Il nous délivre de la menace de l'enfer! »

« Vous qui ne connaissez point de vengeance et qui êtes riche en miséricorde, Seigneur, exaucez nos prières, par l'intercession de la Sainte, de la Mère Immaculée et Vierge, et renouvelez-nous dans la connaissance de l'Esprit ! »

« Louons la Mère de Dieu Immaculée, qui est restée vierge après l'enfantement et qui a porté dans ses entrailles maternelles Celui que personne ne peut porter et qui est égal dans la nature au Père et au Saint-Esprit ! »

« Vous, qui êtes restée vierge et pure et sans tache après l'enfantement, qui avez enfanté selon la chair Celui qui nous délivre des liens de la mort, intercédez pour nous, afin que nous soyons sauvés de la menace de l'enfer. »

De même, lorsqu'on ensevelit les défunts, on glorifie en beaucoup de strophes poétiques la mère de la Vie. Comme on l'a

invoquée pendant la vie au milieu de milliers de tentations et de périls, on désire aussi qu'Elle fasse luire sa face sur les morts. Le rite d'enterrement contient, par exemple, les strophes suivantes :

« O Mère de Dieu, Marie, vous qui êtes chantée de tous, vous êtes devenue le trône des chérubins dans l'incarnation de notre Créateur, et toutes les générations sans cesse vous proclament bienheureuse ! »

« C'est auprès de vous que nous cherchons notre refuge, ô Mère du Christ notre Dieu, vous qui êtes sublime au-dessus des cieux ! Marie, l'ornement de l'Eglise, la Mère du Christ notre Dieu ! Vous qui êtes plus brillante que le soleil, Marie, ne cessez point d'intercéder pour nous, ô Mère du Christ, notre Dieu ! »

« Vous, la montagne, de laquelle s'est détachée la petite pierre (1), vous, la source abondante, vous, la branche florissante du cep de vigne, vous, la vigne gracieuse, vous, le Séraphin né de la poussière, vous, la Maison de l'Incarnation du Verbe majestueux, vous, le Tabernacle de l'Esprit, intercédez toujours avec des soupirs non interrompus auprès de Celui qui est né de vous, afin que le pardon soit donné à nos trépassés ! »

« Nous vous glorifions avec louange, vous qui avez porté dans vos entrailles le Verbe qui est Dieu et qui avez enfanté d'une manière ineffable le Créateur des cieux ! O vous, la sainte Immaculée qui avez été comptée digne de porter sur vos bras la Nature de la Lumière et qui êtes ainsi devenue le Lever du soleil de justice, nous vous glorifions avec louange ! »

De pareilles glorifications de Marie se trouvent non seulement dans le rite de la sépulture, mais aussi dans tous les autres offices et prières qui se disent pour les morts.

Je pourrais encore citer de nombreuses strophes chantant les gloires de Marie des différents formulaires des sacrements et des bénédictions, mais les exemples cités suffiront pour nous donner une idée de la chose. Passons donc à la dernière partie

---

(1) Dans le second chapitre du prophète Daniel, se trouve le songe du roi Nabuchodonosor, qui vit une montagne de laquelle une petite pierre se détacha qui, en voulant renverser une statue colossale, devint elle-même une grande montagne qui remplissait toute la terre. D'après l'interprétation universellement reçue, la petite pierre est le Christ et la montagne de laquelle la pierre se détacha la Vierge Marie, de qui il naquit par la puissance de Dieu d'une manière virginale.

de la liturgie, à l'office divin ou au bréviaire, aux heures canoniques de l'Eglise.

Dans les offices divins qui sont récités par les moines ou le clergé, la gloire de Marie se trouve décrite abondamment et tous les jours, quoique le bréviaire arménien ne contienne pas de loin la richesse et la variété de chants dont les Eglises grecque et syriaque abondent. Dans les prières qui se disent en forme de prose, on se réfère presque toujours à l'intercession de la Mère de Dieu. Les divers offices poétiques ont ordinairement consacré une strophe, vers la fin de l'hymne, à Marie. Les chants pour les morts, par exemple, qui se disent dans l'office de la nuit, surtout les dimanches, renferment toujours des strophes comme celle-ci :

« Vous qui avez reçu l'Annonciation de l'Esprit par la bouche de l'Ange, réjouissez-vous, bénie ! Le Seigneur est avec vous, ô Marie, qui êtes chantée de tous ! Le Verbe, qui existe sans commencement, a daigné prendre un commencement d'existence humaine dans le sein de la Vierge, le Christ notre Dieu, Roi de l'Eternité. Nous vous supplions, ô sainte Mère de Dieu, intercédez auprès du Christ, afin qu'Il délivre son peuple racheté par son propre sang ! »

Tous les offices des fêtes qui possèdent des chants à part dans l'office de la nuit contiennent, dans cette même heure, une strophe en l'honneur de Marie, qui leur est propre. Dans l'heure du matin, qui s'appelle « aravodu » et qui correspond à laudes et à prime du rite latin, il y a toujours une strophe spéciale consacrée à la Vierge. C'est celle par laquelle le *Magnificat*, le cantique de Marie, est introduit.

Je donnerai, à la fin, un office d'une fête de Marie en traduction et précisément celui du jour de l'Assomption, parce que nous célébrons l'octave de cette fête pendant les jours de ce Congrès. J'ai fait la même chose dans mon travail sur Marie et l'Eglise syriaque. On pourra donc comparer la manière dont ces deux Eglises célèbrent cette belle fête. Il ne faut point juger ces chants selon notre goût occidental. On y verra toute la fantaisie brillante des Orientaux et leur langage rempli de poésie et d'images. En outre, il y a une quantité d'expressions qui ne peuvent être rendues exactement dans une autre langue.

L'Eglise arménienne n'a, contre l'usage des autres rites orientaux, point de vêpres appartenant à la fête, la veille. L'office

du jour commence dans l'heure de la nuit. On y chante les strophes suivantes :

1. « Aujourd'hui, les saints se rassemblent unanimement ; les apôtres bienheureux et les vierges saintes, rayonnants et illuminés par les lampes ardentes qu'ils tiennent en main, et ils disent d'une seule voix : « Vous êtes bénie entre toutes les fem- « mes, vous qui êtes chantée de tous ! » C'est aujourd'hui qu'ils ont déposé le corps de la Vierge sainte à la porte du sépulcre, et c'est là qu'ils ont attendu le Seigneur qui devait arriver, et ils ont vu descendre leur Créateur, qui était sublime au-dessus de toutes choses, entouré d'une foule nombreuse d'anges, et ils s'écrièrent d'une seule voix : « Vous êtes bénie, etc... » C'est aujourd'hui qu'ils ont vu la Vierge sainte, qui vola par l'air, au-dessus des cieux et du char des nuages, comme elle entra dans le Tabernacle céleste avec les vierges prudentes, et ils s'écrièrent d'une seule voix : « Vous êtes bénie, etc... » Vous entrez aujourd'hui, avec les séraphins doués des six ailes et les chérubins couverts d'yeux, dans le Tabernacle céleste qui est illuminé des sept lampes (1), et vous voyez là-bas les trônes nombreux de diverses formes (2) qui sont préparés pour vous comme Reine ; mais nous aussi nous vous chantons en disant : « Vous êtes bénie, etc... »

2. « C'est aujourd'hui que Dieu a élevé la Mère de la virginité, celle qui a délivré la première mère de ses péchés, et qu'Il l'a placée dans les Tabernacles célestes et dans la vie sans corruption ! C'est pour cela que l'Eglise sainte vous chante, Seigneur, un cantique nouveau avec une voix d'allégresse ! C'est aujourd'hui que la Mère du Seigneur, la Vierge sainte, a confié son Esprit proclamé saint aux mains des foules des anges, et Il est monté brillant comme un nuage lumineux, semblable à ces foules redoutables des esprits de feu ! C'est pour cela que la sainte Eglise, etc... » — C'est aujourd'hui que le corps purifiant de

---

(1) Le ciel est représenté ici à la ressemblance du Tabernacle des Hébreux, qui était illuminé par le chandelier à sept lampes. Les sept lampes du ciel sont ou la Lumière de l'Esprit Saint, qui a sept rayons, ou les sept Esprits angéliques qui se trouvent devant Dieu, selon le livre de Tobie.

(2) La liturgie arménienne représente la Vierge comme occupant plusieurs trônes différents. Elle a eu le mérite des martyrs, des vierges ; elle doit avoir à sa disposition les différents trônes de tous ces saints.

la vierge Mère de Dieu a été porté par les soldats sans corps (1) (c'est-à-dire les anges, les êtres incorporels) là-haut, dans le lieu le plus élevé, recevant là-bas la connaissance spirituelle des mystères ineffables! C'est pour cela que la sainte Eglise, etc. »

3. « C'est aujourd'hui que les saints apôtres et les vierges prudentes et saintes qui brillaient de sagesse furent assemblées par l'appel glorieux de l'Esprit (2) Saint pour l'ascension céleste de la Mère de Dieu, et, d'une seule voix, ils s'écrièrent avec les esprits incorporels : « Nous vous bénissons, vous, la Sainte, vous « qui êtes chantée de tous. » — C'est aujourd'hui que les rangs de feu (les anges) voient descendre du ciel avec une gloire resplendissante et luisante le Fils unique qui avait sanctifié la mort de sa Mère très sainte par l'opération de l'Esprit Saint d'une manière glorieuse, et d'une voix unanime ils s'écrient : « Nous vous « bénissons, etc. » — C'est aujourd'hui que la demeure de l'Esprit Saint a été placée par les rangs de feu (les anges) dans le ciel, et elle est entrée dans la Jérusalem céleste et dans la chambre nuptiale immaculée, dans laquelle brille la Lumière inabordable de la Trinité, et s'écrient avec des voix unanimes : « Nous vous « bénissons, etc. »

4. « C'est aujourd'hui que le Fils unique est descendu avec gloire auprès de Celle qui avait enlevé par ses couches virginales les douleurs d'enfantement de la première mère, auprès de sa Mère qui est chantée de tous, et Il l'a portée là-haut dans la demeure spirituelle et éternelle! C'est pour cela qu'avec des voix de séraphins nous vous chantons, Seigneur, le Saint des saints, avec des louanges sans cesse! — C'est aujourd'hui que les rangs de feu ont eu peur de regarder la nature née de la poussière; la chair a été élevée par les êtres incorporels sur un char de feu dans le ciel (3), dans les tabernacles inabordables et lumineux. C'est pour cela que nous aussi, avec des voix de séraphins, etc... »

5. « Vous, qui avez été élevée dans les hauteurs du ciel entre

---

(1) Voyez ici un témoignage tout à fait clair et précis de l'assomption corporelle de la Vierge Marie.

(2) D'après l'ancienne tradition orientale, tous les apôtres furent convoqués de tous les coins de la terre à Jérusalem pour la mort et la sépulture de Marie.

(3) « Les anges ont eu respect devant le corps de Marie, et sa chair a été portée par eux dans le ciel », voilà le sens des paroles.

les voix des louanges angéliques, ô Sainte, vous l'Epouse qui vient du Liban (Cantique des Cantiques IV, 8), vous avez été revêtue aujourd'hui du soleil comme d'un vêtement, et la lune qui se lève le soir se trouve sous vos pieds (Apocalypse XII, 7). C'est avec des chants de louange que les églises de l'univers célèbrent aujourd'hui la mémoire de votre Mère, ô Seigneur! Vous, qui êtes plus noble que les séraphins et que les chérubins couverts d'yeux, vous êtes la Mère de Notre-Seigneur, la Mère de Dieu, le Tabernacle de l'Alliance, le Vase d'or, le Tabernacle mystique dans lequel habite le Verbe du Père Très-Haut! C'est avec des chants de louange, etc... — Vous êtes la prédiction des prophètes et le gage de la vie pour les hommes, Marie, la Mère de Dieu, celle qui a reçu les sept dons de l'Esprit Saint, l'Ancre et la Force de notre espérance dans ce monde mortel et ces jours passagers. C'est avec des chants de louange, etc... »

6. « Réjouissez-vous, Marie, Sainte Mère de Dieu, parce que le Seigneur est entré soudainement dans le temple purifié de votre corps! Nous vous glorifions avec des louanges! Réjouissez-vous, ô Porte fermée, par laquelle personne n'est entré, sinon le Seigneur, le Dieu d'Israël seul. (Ezéch. XLIV, 2.) Réjouissez-vous, Fontaine scellée (Cantique des Cantiques IV, 12) des eaux de salut qui avez désaltéré la nature des hommes tourmentée par la soif! »

7. « Mère de la Lumière, Marie, Sainte Vierge, qui avez enfanté selon la chair la Lumière qui est sortie du Père, et qui êtes ainsi devenue le Lever du Soleil de justice, nous vous glorifions avec des cantiques spirituels! Vous êtes devenue un trône de la nature divine qui est supérieur aux chérubins, et un Arbre de la vie qui porte les fruits de la vie éternelle, le Tabernacle d'alliance du Verbe et le Vase d'or qui contient la manne céleste! Nous vous glorifions, etc. — C'est par vous que la porte du Paradis, fermée un jour par les chérubins, nous a été rouverte, et c'est par vous que l'Arbre de la vie éternelle nous a été donné (c'est-à-dire la Croix du Seigneur), et Celui qui a été immolé sur cet arbre, l'Immortel, nous est apparu aujourd'hui descendant lumineusement du ciel! Nous vous glorifions, etc. »

8. « Vierge Immaculée, Mère de Dieu, Marie, Sainte et Mère du Christ, qui avez porté dans vos entrailles maternelles Celui que personne ne peut porter, c'est avec louange que nous vous glorifions! O Mère de Dieu, vous, la Porte céleste qu'Ezéchiel

a vue (1) et la Toison connue de Gédéon (2), le Séraphin né de la poussière, élevé au-dessus des chérubins, c'est avec louange que nous vous glorifions ! Trois mystères insondables ont été révélés en vous, Mère de Dieu : la conception d'un Fils sans perte de la virginité, l'enfantement sans corruption, et la virginité qui est restée intacte après l'enfantement (3). C'est avec louange, etc. »

Ensuite viennent deux strophes en l'honneur de l'Esprit Saint et pour les morts, qui ne font aucune allusion spéciale à Marie. Après le « Gloire soit au Père », on chante encore, pour les morts, cette prière : « Esprit de la Vérité, Compagnon du Père et du Fils, par les supplications de la Mère de Dieu, donnez le repos à ceux qui se sont endormis en votre saint Nom ! » Ensuite, on chante la seconde partie du « Gloire soit au Père : maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il ! » Et on ajoute encore cette strophe de la fête : « Nous, fils de la poussière, nous chantons aujourd'hui des cantiques entre les rangs de feu, avec des supplications pleines d'espérance et avec des cris non interrompus, parce que nous accomplissons la mémoire de Celle qui est en même temps votre Servante et votre Mère, ô Seigneur ! C'est pour cela que la Sainte Eglise vous chante un cantique nouveau avec une voix d'allégresse ! »

Dans l'heure du matin, les strophes poétiques sont toujours jointes aux psaumes et cantiques qu'on a l'habitude de chanter dans cette heure et qui leur servent d'introduction. Elles contiennent donc continuellement des allusions à ces hymnes scripturaires, tout en chantant, en même temps, le mystère de la fête. A la première prière des trois jeunes gens dans la fournaise de Babylone, qui chantaient : « Soyez loué, ô Dieu de nos pères ! » on ajoute cette strophe : « Celle qui a enlevé les douleurs provenant du péché de la première mère et qui a enfanté, selon

---

(1) Comparer là-dessus la 5e strophe et le texte cité du Prophète.

(2) Gédéon, juge d'Israël, appelé par Dieu à délivrer son peuple des Madianites ennemis, possédait une toison. Il demanda à Dieu, comme signe de victoire, un matin que cette toison fût seule mouillée par la rosée du ciel, tandis que la terre environnante devait rester sèche, et un autre matin, au contraire, que tout le terrain environnant fût mouillé de la rosée et que la toison restât seule sèche. Dieu accorda deux fois le signe demandé. On a toujours vu dans la rosée l'image du Christ, et dans la toison celle de la Vierge.

(3) Les trois miracles sont donc : la Virginité avant la naissance du Christ, dans la naissance et après la naissance.

la chair, votre Fils unique, Elle est montée aujourd'hui de notre terre là-haut, au milieu des Puissances célestes, auprès de son Fils unique, et c'est Elle que nous avons comme Médiatrice perpétuelle auprès de vous, Seigneur, ô Dieu de nos pères (1). Vous, qui êtes le Compagnon du Père et du Saint-Esprit, vous avez daigné prendre la chair de la Sainte Vierge, et c'est aujourd'hui que vous l'avez placée dans les tabernacles célestes, Elle, votre Mère, que nous avons maintenant comme Médiatrice perpétuelle, etc... — Vous, qui accomplissez toutes les choses, Esprit Bienfaisant et Saint, c'est aujourd'hui que vous avez, en la comblant de vos dons, conduit dans le repos et dans la vie sans corruption la Mère tout à fait virginale que nous avons comme Médiatrice, etc... » On ajoute encore un chant qui se réfère à la seconde prière, au cantique de délivrance des trois jeunes gens, où ceux-ci invitèrent toutes les créatures de Dieu à chanter avec eux les louanges du Créateur : « Louons le Seigneur et exaltons-Le, Lui qui est né, le Verbe ineffable, de la Vierge perpétuelle ! Gloire soit au Père et au Fils et au Saint-Esprit ! Vous êtes glorifiée des foules des vierges et des érémites saints, ô Sainte ! C'est pour cela que, nous fidèles, vénérons aussi votre Ascension ! Vous êtes glorifiée sans cesse des puissances célestes, et vous êtes élevée entre les rangs des apôtres et des prophètes ! Parmi eux, nous aussi, les fidèles, nous glorifions la fête de votre Dormition, ô Mère de Dieu, qui êtes exaltée au-dessus de toutes choses dans tous les siècles ! »

Au *Magnificat* de la Vierge, on ajoute cette strophe : « Vous avez été formée comme un Tabernacle ou comme une Voûte, ô Sainte Vierge, vous, la Mère de Dieu, qui avez porté dans vos entrailles maternelles le Verbe ineffable, qui est Dieu, d'une manière mystique et virginale ! Nous vous magnifions sans cesse avec des cantiques non interrompus ! Gloire soit au Père, etc. — Vous êtes la Porte du Ciel, vous avez élevé et porté sur vos bras la Splendeur ineffable et sans tache du Père, qui nous a été envoyée ! Il est devenu homme en vous, et Il a sucé votre lait virginal et saint ! Nous vous magnifions, etc... maintenant et toujours et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il ! — Vous qui

(1) Ce chant est divisé en trois parties, dont chacune s'adresse à l'une des trois Personnes divines, dont chacune est saluée à la fin comme « Dieu de nos pères ».

êtes montée au Ciel sur le char qui est porté par les chérubins, Mère de Dieu, qui êtes servie par les séraphins et vénérée par les puissances incorporelles, nous vous magnifions », etc...

Au psaume L, *Miserere*, psaume de la pénitence : « Ayez pitié de moi, ô Dieu, selon votre grande miséricorde », on ajoute cette strophe : « Vous qui avez la puissance de la vie et de la mort, ô Christ, Roi de la gloire, ayez pitié de nous, ô Dieu ! Gloire soit au Père, etc. — En célébrant par une fête la mémoire de la Vierge, les anges dans le Ciel tressaillent et les foules des apôtres et des prophètes sont dans la joie à cause de la fête virginale ! Ayez donc pitié de nous, ô Dieu ! Maintenant et toujours, etc. — Nous vous supplions, vous qui seule êtes Vierge et Mère en même temps, nous demandons de vous : Intercédez sans cesse auprès de votre Fils et de votre Dieu, afin qu'Il nous rachète de nos tentations et de nos misères ! »

Aux psaumes CXLVIII-CL, qui disent les grandes louanges de Dieu, et qui sont chantés dans tous les rites le matin : « Louez le Seigneur, créatures du ciel, etc. », on ajoute cette strophe : « Dieu, qui n'avez pas de commencement, Nature incompréhensible, vous reposez sur le char de feu, et c'est pour cela que nous disons en chantant vos louanges : Vous êtes béni, ô Père, qui êtes Dieu sans commencement (1) ! Gloire soit au Père, etc. — Le Fils a élevé la Vierge miraculeuse, qui est belle comme une perle et revêtue de pourpre, et l'a placée dans la vie qui est sans corruption ! C'est pour cela que nous disons en chantant vos louanges : Vous êtes béni, ô Fils unique, qui êtes Dieu ! Maintenant et toujours, etc. — Par la même force ineffable de l'Esprit Saint qui avait d'abord répandu des flots de lumière sur l'âme de la Vierge, Elle a été élevée aussi jusque dans cette lumière ineffable qui ne passe point ! C'est pourquoi nous disons, en chantant vos louanges : Vous êtes béni, Esprit de la Vérité, qui êtes Dieu ! » On chante ensuite : « Levez-vous, Seigneur et entrez dans le lieu de votre repos, vous et l'arche de votre sanctuaire ! Souvenez-vous, Seigneur, de David et de tous ses pieux efforts ! » Puis un long chant, en l'honneur de la sainte Vierge, commençant par ces paroles : « Mère sainte », qui n'appartient pas spécialement à la fête. Après quoi, tous se rendent

(1) Cette strophe est divisée de la même manière en trois parties, adressées chacune à l'une des trois Personnes divines.

solennellement, avec la croix, le livre des Evangiles, des cierges et de l'encens, en dehors de l'église, devant la porte, où l'on chante la première strophe de l'office de nuit (V. plus haut), puis le psaume en entier : « Souvenez-vous, Seigneur, de David » (CXXXI), en mettant en avant ce verset du même psaume : « Levez-vous, Seigneur, pour entrer dans le lieu de votre repos, Vous et l'Arche de votre sanctuaire ! » Ce psaume donc, qui traite de l'Arche du Testament, est choisi pour la fête de Marie, afin de la représenter comme l'Arche de la nouvelle alliance. Cette arche du Seigneur est entrée dans le lieu de son repos par le mystère de l'Assomption. On lit ensuite les leçons scriptuaires suivantes : le Cantique des Cantiques IV, 9-14, où l'épouse est comparée à toutes sortes de parfums et d'aromates ; Isaïe VII, 10-16 : « La Vierge concevra et enfantera un Fils ; ensuite l'épître aux Galates, V, 29-VI, 7 : « Dieu a envoyé son Fils, formé de la femme » ; le chant *Alléluia !* qui forme le passage de l'épître à l'évangile : *Alléluia !* (trois fois). « L'Esprit Saint surviendra sur vous et la Force du Très-Haut vous couvrira de son ombre ! » (Luc I, 35.) On annonce ensuite l'évangile de l'Annonciation de Marie par l'Ange (Luc I, 26-38) (1).

Après cela, viennent encore quelques strophes poétiques pour les morts. Nous omettons la première, qui ne fait aucune allusion à Marie. La seconde dit : « Vous êtes la Fleur qui ne se fane pas, qui est ressortie de la tige de notre genre humain, une Branche de bénédiction de la nature de notre première mère ! Intercédez auprès de votre Fils unique, ô Mère du Verbe, qui avez enfanté Dieu ! Vous êtes devenue le Temple du Roi céleste selon la parole du Cantique des Cantiques ; l'Epoux, qui est survenu soudainement, a reposé dans votre chambre nuptiale ! Intercédez auprès de votre Fils unique, etc... Les puissances célestes et incorporelles, les dignitaires mystiques de la hiérarchie céleste descendent aujourd'hui du ciel sur la terre, pour servir le grand Roi ! Intercédez donc auprès de votre Fils unique, etc. »

La strophe suivante traite de la sainte Croix et la dernière de la Résurrection à cause des morts, après laquelle on annonce l'évangile de la résurrection de Lazare, qui se réfère à la prière précédente pour les morts, non à Marie.

---

(1) Dans les rites orientaux, on chante souvent des Evangiles, non seulement pendant la messe, mais aussi dans les offices divins.

Dans la messe du jour, on chante comme chant initial : « Mère de Dieu, bénie de tous, vous avez élevé sur vos bras Celui que personne ne peut porter! Intercédez auprès de lui pour nos âmes! »

Le chant du psaume avant l'épître dit : « Levez-vous, Seigneur, pour entrer dans le lieu de votre repos, vous et l'Arche de votre sanctuaire! Souvenez-vous, Seigneur, de David et de tous ses efforts pour vous! (Ps. CXXXI, 8 et 3.) L'épître est la même, qui a déjà été annoncée dans l'office du matin, le chant d'*Alléluia* après l'épître : « *Alléluia!* Aujourd'hui est né Celui qui, de toute éternité, est né du Père, le Fils qui est le Seigneur, l'oint, dans la ville de David (Luc II, 11)! Dans la splendeur de vos saints, dans mes entrailles, avant l'étoile du matin, je vous ai engendré! (1) » (Ps. CIX, 3.) L'évangile traite de la naissance du Christ à Bethléem (Luc I, 2-7).

Dans les Vêpres du jour, on chante avant l'évangile le même chant d'*Alléluia* comme dans l'heure du matin, et on lit l'évangile de la Visitation de Marie auprès d'Elisabeth. (Luc 1, 39-56.) On chante ensuite le quatrième psaume en mettant en avant le verset : « Vous avez donné la joie dans mon cœur. » Ce psaume est choisi sans doute avec respect à la mort de Marie, à laquelle sont appliqués les versets : « Je veux m'endormir dans la paix, parce que vous m'avez confirmé, Seigneur, dans l'espérance. » Après le psaume on lit encore l'évangile traitant de Marie au pied de la Croix. (Jean XIX, 25-30.)

Les jours suivants contiennent encore des strophes poétiques à part, traitant du même mystère. Je les omettrai et me contenterai d'indiquer les leçons spirituelles.

Le second jour, le lundi, on chante dans l'office du matin le psaume LXXI : « O Dieu, donnez votre jugement au Roi et votre justice au Fils du Roi », en mettant en avant ce verset : « Il descendra comme les gouttes de pluie qui tombent sur la terre! » Le psaume est messianique et traite de l'Incarnation. Il s'applique donc facilement à Marie. L'évangile de cette heure est de nouveau celui de la Visitation. Pendant la messe, on chante, avant l'épître, des versets tirés du même psaume : « Dans

(1) Il arrive souvent, dans le rite arménien, que les chants qui appartiennent à une fête sont appliqués à une autre; celui-là appartient à Noël et a été appliqué à la Mère de Dieu, parce qu'Elle a enfanté le Christ.

ses jours fleuriront la justice et l'abondance de la paix, jusqu'à ce que la lune soit détruite! O Dieu, donnez votre jugement au Roi et votre justice au fils du Roi! » (Ps. LXXI, 7 et 1.) L'épître est 2 Corinth. VI, 16-VII. 1 : « Vous êtes les temples du Dieu vivant. » Il est sans doute dans l'intention de l'Eglise arménienne d'appliquer ce texte à Marie comme au temple vivant de la Divinité. Le chant d'*Alleluia* après l'épître : « *Alléluia!* Réjouissez vous, Bénie, le Seigneur est avec vous! Vous êtes bénie entre toutes les femmes, et béni est le fruit de vos entrailles! » (Luc I, 28.) L'évangile est celui de l'Annonciation.

Le mardi, on chante dans l'office du matin le psaume II, qui est messianique, et l'évangile de la Nativité du Christ. Pendant la messe, on chante avant l'épître les versets du même psaume : « Le Seigneur m'a dit : « Vous êtes mon Fils ; c'est aujourd'hui que « je vous ai engendré! Pourquoi les païens frémissent-ils ? Pour- « quoi les peuples méditent-ils des choses vaines ? » (Ps. II, 7 et 1.) L'épître est aux Galates III, 24-29. Une application bien spéciale de ce texte à la Mère de Dieu paraît un peu difficile. Le chant d'*Alléluia :* « Que les cieux se réjouissent et que la terre tressaille, que la mer se soulève et tout ce qu'elle contient, la terre et tout ce qui habite en elle! » (Ps. XCVII, 11 et 12.) L'évangile traite de la Visitation.

Ce que nous avons traité doit suffire pour nous donner une idée de la position que Marie occupe dans l'Eglise arménienne. En lui consacrant des chants tous les jours et dans toutes les saintes actions, on exprime cette vérité qu'Elle doit être vénérée plus que tous les autres saints. On ne peut pas dire que, parmi les Eglises orientales, qui sont tellement adonnées au culte de Marie, l'Eglise d'Arménie soit la première dans le rang, mais, tout de même, on voit clairement qu'elle aussi la vénère de la juste manière. Si on voulait maintenant considérer ces choses encore plus en détail, si on voulait poursuivre tous les chants concernant ce sujet, on pourrait recueillir beaucoup de belles pensées et d'arguments valables. Mais notre intention était seulement de donner un bref résumé.

L'Eglise d'Arménie n'est certainement, quant à l'ancienneté et la dignité, pas tout à fait égale aux autres Eglises orientales, qui sont entrées dans le christianisme dès les premiers commencements. Il est aussi bien vrai qu'elle a beaucoup péché, déjà dans les anciens temps, par l'hérésie du monophysi-

tisme et ensuite par les changements arbitraires qu'elle a introduits dans le culte. Cependant, elle est plus ancienne, et de beaucoup, dans le christianisme que nous, peuples actuels de l'Europe, et elle a bien des titres à réclamer notre sympathie et notre compassion, surtout en vue des victimes nombreuses qu'on a demandées d'elle de tous les temps et surtout dans les temps tout récents.

L'Arche, qui reposa un jour sur les montagnes de l'Arménie, était, comme nous l'avons dit, un type de Marie. Il aurait été légitime pour les peuples chrétiens, et de leur devoir, de devenir l'Arche de salut pour ce peuple massacré et menacé. Mais ils refusent et refuseront toujours de l'être. Prions donc, du moins, que Marie leur devienne une arche de salut, qu'Elle les conduise dans l'Arche de l'Eglise, qu'Elle fasse naître pour ce peuple un avenir meilleur et une vie nouvelle, afin qu'il sorte de cette arche comme une génération sauvée, comme anciennement Noé et sa famille.

MAX, PRINCE DE SAXE,
Professeur à l'Université Catholique de Fribourg.

IV

MARIE ET CONSTANTINOPLE

Le nom de Constantinople fait battre le cœur de celui qui connaît l'antiquité chrétienne et le grand rôle que cette ville a joué dans l'histoire du christianisme. Ce nom ravive dans notre mémoire le souvenir d'un grand passé, de beaucoup de saints, de Pères de l'Eglise, de moines et de martyrs. Le chrétien ami des arts se souvient de cette ville comme de la ville du monde la plus richement ornée de superbes églises et de richesses de tout genre, et qui, même au point de vue de l'art, méritait son nom de reine des villes. Aujourd'hui encore, le marin la salue de loin, sur la mer ; aujourd'hui encore, même dans son esclavage et son abaissement, elle reste superbe et imposante,

reine des terres et des mers. Pour ce qui est de la beauté du paysage et des charmes de la situation, on ne saurait lui refuser la palme entre toutes les villes de la terre. Cette ville a été, sans rivale, la ville de Marie, et a exercé la plus vaste influence sur son culte, même en Occident.

Constantin le Grand, le premier empereur chrétien qui déposa, comme l'Eglise grecque le chante, « la pourpre des rois aux pieds du crucifié », fonda cette ville, qu'il dédia solennellement, le jour même de sa fondation, à « Marie, bénie au-dessus de toute chose, Mère de Dieu, toujours Vierge ». En souvenir de la fondation de cette ville et de cette consécration à la Vierge, l'Eglise grecque célèbre encore, le 11 mai, l'anniversaire « de la naissance » de la ville de Constantinople. Elle commence cette fête par ces paroles : « En ce jour, nous célébrons la mémoire de la naissance ou de la restauration de cette ville protégée de Dieu et reine des cités, qui a été consacrée d'une façon toute particulière à notre Maîtresse, la Mère de Dieu, et qui a été protégée par elle dans tous les siècles. »

Les chants poétiques du jour commencent, à vêpres, par la strophe : « La reine des villes consacre aujourd'hui sa fondation à la Reine de la création; car c'est d'elle qu'Elle tire sa force, c'est par elle qu'elle jette les tribus ennemies et les têtes des adversaires sous les pieds de ses rois fidèles, en disant : « O Vierge, tu es l'appui de la couronne, du sceptre et de l'autorité ! » Cette courte strophe contient toute l'histoire de la ville de Constantinople et de l'empire byzantin. A la fin des vêpres, le *dimissorium* est le suivant : « La ville de la Mère de Dieu consacre à la Mère de Dieu, comme offrande, sa propre fondation, car c'est par elle que cette ville est rendue forte et subsiste, c'est par elle qu'elle est sauvée et fortifiée, et c'est à elle qu'elle dit : « Je te salue, toi, l'espérance de toutes les extrémités de la « terre ! » Dans l'office de nuit du même jour se trouve enfin cette strophe : « Veille sur ta ville, ô Sauveur, tire-la des divers dangers qui la menacent, accorde la victoire aux souverains, abats l'orgueil des ennemis par l'intercession de Celle qui t'a engendré d'une manière virginale, et de tes saints, ô Dieu, riche en compassion ! »

Cette ville fut donc ornée de beaucoup d'églises qui étaient dédiées à la Patronne de la ville. Dans toutes les églises qui lui étaient consacrées, on donnait à la Vierge les titres les plus

glorieux. Trois églises dédiées à la Mère de Dieu remonteraient déjà au temps de Constantin : l'une abritant « l'image qui, comme on le disait, n'avait pas été faite de main d'homme », la seconde qui contenait le bâton de Moïse que l'on croyait posséder, et une troisième à laquelle sainte Thécla donna plus tard son nom.

Sous l'empereur Léon le Grand et son épouse Vérina, le vêtement de la Mère de Dieu fut transporté à Constantinople. Deux patriciens de cette ville auraient découvert ces vêtements en Palestine et les auraient emportés avec eux. En souvenir de cet événement, tout le monde grec célèbre encore aujourd'hui, le 2 juillet, la fête de la Translation des vêtements de Marie. Le même jour, l'Eglise latine célèbre la Visitation de la Vierge. A l'époque du Concile de Bâle, au XVe siècle, on institua, dans l'Eglise d'Occident, cette fête de Marie pour le jour où l'Eglise grecque célébrait une fête de la Vierge, afin d'obtenir, par son intercession, l'heureuse réunion des deux Eglises.

Le vêtement de Marie fut d'abord déposé dans un petit sanctuaire. Mais on le plaça plus tard dans la grande église des Blachernes, la principale des églises de la Mère de Dieu dans cette ville. Ce sanctuaire, qui a joué dans l'histoire de Constantinople un rôle si important, fut construit avec beaucoup de magnificence par la sainte impératrice Pulchérie. La virginale protectrice de la vraie foi en Jésus-Christ construisit à la Vierge des vierges le plus beau monument. Comme Jésus-Christ, le Seigneur, avait à Sainte-Sophie, dans le temple de la Divine Sagesse, le plus grandiose monument de la ville, ainsi, Marie, sa sainte Mère, eut aussi un superbe édifice où elle fut honorée. Cette église était placée à l'extrémité occidentale de « la Corne d'Or », ainsi qu'on appelle, à Constantinople, cette langue de mer célèbre, qui est entourée des deux côtés par les bâtiments de la ville. La plage, tout autour, s'appelait la côte des Blachernes. Le 31 juillet, on célébrait la fête de la Consécration de cette église. Plus tard, le palais impérial fut élevé aussi tout près de cette église. C'est dans ce sanctuaire que, le 21 novembre, fête de la Présentation de la Vierge, on célébrait autrefois l'office solennel. Le patriarche, sortant de Sainte-Sophie, s'y rendait en procession. C'est là encore qu'on célébrait l'office principal le 2 février, fête de la Présentation de Jésus-Christ au Temple ; le 2 juillet, fête de la Translation des vêtements de

Marie ; le 15 août, fête de la Dormition de Marie; ainsi à plusieurs des principales fêtes de l'année ecclésiastique grecque. Plus tard aussi, pour rappeler le souvenir d'un tremblement de terre qui se produisit en 740, sous Léon l'Isaurien, on faisait une procession, le 26 octobre, vers cette église, et on y chantait une messe votive, pour être protégé contre ce fléau. Cette procession avait pour but, comme l'indiquent les livres liturgiques de l'Eglise grecque, « de nous délivrer, par l'intercession de la Mère de Dieu, de tout péril, et de nous rendre participants des biens éternels, par Jésus-Christ Notre Seigneur, auquel est dû tout honneur et puissance dans les siècles des siècles. *Amen.* » Je vais donner, en traduction française, l'office poétique de la Translation du vêtement de la Vierge, tel qu'il se chante encore à cette fête.

A vêpres, on chante, alternant avec les psaumes, les strophes suivantes :

1. « Tu as donné à tes serviteurs ta mère comme auxiliaire, ô Dieu aimant les hommes: par elle, plein de miséricorde, tu as établi cet ordre de salut indicible et redoutable! Tu nous as rendu la dignité divine perdue que nous avions reçue dans notre première création ! C'est pourquoi, en célébrant sa fête vénérable, nous chantons ta grandeur, ô Jésus tout-puissant! »

2. « Cette ville, qui te vénère et te célèbre comme il convient, tu l'entoures de ton saint vêtement, ô Vierge chantée par tous, et tu l'as délivrée en tout temps des barbares impies, ô Immaculée, de la faim, des tremblements de terre, de la guerre civile, ô Vierge, toi qui n'as jamais été mariée! Et c'est pour cela que cette ville te célèbre, ô très pure Fiancée de Dieu et secours des hommes! »

3. « Tu as donné à ta ville, ô Reine bénie de Dieu, ton vêtement vénérable, comme une richesse qu'on ne pourrait pas lui arracher, comme une protection, une gloire, un mur infrangible, un trésor de guérisons, une source intarissable de miracles, et un port toujours salutaire pour ceux qui sont battus par la tempête ; c'est pourquoi nous te chantons, ô Reine, qui es bénie au-dessus de toute chose ! »

Après le « Gloire soit au Père », à la fin des psaumes, on met la strophe « Après avoir purifié nos sens et notre cœur, célébrons glorieusement cette fête avec les anges, et commençons à chanter la mélodie de David à la jeune fiançée du Christ-

Roi notre Dieu, et disons : « Lève-toi, Seigneur, pour te rendre au lieu de ton repos, toi et l'arche de ta sanctification ! (1). » Car tu l'as ornée comme un magnifique palais et donnée en héritage à ta ville, ô Maître, afin que, par son intercession, ta force puissante délivre cette ville et la protège contre les ennemis barbares ! »

A la fin des vêpres, on chante quelques strophes de la fête, en les faisant suivre de quelques versets de psaumes qui se rapportent à Marie.

1. « Seule tu as été érigée comme un palais spirituel de Dieu ! Tu as accordé ton vêtement vénérable comme un trésor à ta sainte maison, tu l'as donné à tes fidèles pour leur sanctification, et comme un mur infranchissable. C'est par ce vêtement qu'elle est gardée, ô Mère de Dieu, ta ville qui chante ta force divine ! »

Verset du ps. CXXXI : « Lève-toi, Seigneur, pour aller à ton repos, toi et l'arche de ta sanctification ! »

2. « Tu nous a donné le vêtement vénérable qui entourait ton corps saint et honorable, ô chaste Marie, comme un trésor magnifique et comme une source d'où jaillissent des fleuves de grâce toujours vivants. C'est la déposition de ce vêtement que nous célébrons aujourd'hui en t'honorant, ô Mère de Dieu, qui nous as tous honorés ! »

Verset de psaume : « Tous les riches du peuple supplieront ta face ! » (Ps. XLIV, hébr. XLIV, 13.)

3. « Ta maison, ô Mère de Dieu, qui renferme ton saint habit comme un trésor de sanctification, nous sanctifie tous, nous qui accourons à toi et t'appelons, comme il convient, bienheureuse. Nous voyons là l'espérance de nos âmes, la ferme protection et la force ! »

Après le « Gloire au Père », on chante la strophe :

« Comme d'un éclatant diadème, ô Immaculée Mère de Dieu, l'Eglise de Dieu est entourée de ton saint vêtement ; elle resplendit, elle se réjouit aujourd'hui, elle exécute une danse mystérieuse, et te dit, ô Reine : « Salut, précieux diadème et couronne de sa magnificence divine, salut, unique splendeur

(1) Ce passage est tiré du ps. CXXXI, texte hébreu CXXXII, 8 ; c'est pour cela qu'il est appelé : « une mélodie de David ». Le psaume parle de l'arch d'alliance, mais le poète emploie l'arche d'alliance comme figure de Marie.

de son abondance, et joie éternelle! Salut, port de tous ceux qui vont à toi, notre protection et notre délivrance! »

Tout à fait à la fin des vêpres, on chante la strophe de démission : « Mère de Dieu, toujours Vierge, protection des hommes, tu as donné à ta ville, comme une défense puissante, le vêtement et la ceinture de ton corps immaculé qui ont été conservés intacts à cause de ton enfantement virginal! Car, en toi, la nature et le temps sont renouvelés! C'est pourquoi nous t'adressons nos prières, afin que la paix soit accordée à l'univers, et à nos âmes une miséricorde abondante! »

Cette dernière strophe est répétée aussi plusieurs fois dans les heures canoniales du jour.

Dans cette partie de l'office de nuit qu'on appelle aurore, lorsqu'on récite une partie du psautier, on chante, après la première moitié des psaumes, la strophe suivante :

« Ton peuple célèbre aujourd'hui la fête de la déposition de ton vêtement vénérable, ô toi, qui es chantée par tous, et il crie vers toi ardemment : « Salut, ô Vierge, gloire des chrétiens! »

On répète deux fois cette strophe.

Après la seconde moitié du psautier, on chante aussi deux fois la strophe suivante :

« Aujourd'hui, la terre célèbre la fête de la déposition vénérable de ton vêtement, ô chaste Marie, et, ardemment, elle crie vers toi : « Salut, ô Vierge, ô secours des fidèles! »

Ensuite on chante la partie principale de l'office du jour, le « Canon ». C'est ainsi qu'on appelle un ensemble de chants composé de neuf odes. Ces odes proviennent des neuf chants de la sainte Ecriture que l'on chantait anciennement à cette place. On omet cependant, toujours, la 2° ode les jours de fête. Le 2 juillet, il y a deux de ces canons en l'honneur de la Mère de Dieu qui ont été mêlés l'un avec l'autre. Avant chaque strophe, le chœur répète cette invocation à la Mère de Dieu : « Très sainte Mère de Dieu, viens à notre aide! »

Le premier canon est de saint Joseph l'Hymnographe, un célèbre poète grec de Sicile. Ces poèmes grecs sont travaillés avec beaucoup d'art et souvent disposés de telle façon que les lettres initiales des différentes strophes forment des mots déterminés dont l'ensemble produit un vers. On nomme ce vers l'acrostiche ou la ligne initiale. Le poète a souvent, aussi, mis son nom dans l'acrostiche. Voici l'acrostiche du canon

de saint Joseph : « Je vénère le vêtement de la chaste Vierge, moi Joseph ! » L'auteur du 2e canon de ce jour n'est pas nommé.

1. Canon. Ode I. — 1. « Toujours tu donnes, ô Mère de Dieu et Vierge, ton vêtement vénérable, comme protection sainte au peuple qui t'honore ! C'est pourquoi, en tout temps, nous repousserons victorieusement les attaques des ennemis par la force de l'Esprit ! »

2. « C'est pour avoir touché celui qui, pour se montrer au monde, est sorti de ton sang très chaste que tu as sanctifié ton saint vêtement !

« Et par ce vêtement, que tu as sanctifié encore toi-même par le contact de ton corps, tu sanctifies, ô Vierge, tous tes serviteurs qui te chantent ! »

3. « Comme un trésor vénérable, tu as donné à ceux qui t'honorent avec foi, ô bonne Vierge, ton vêtement précieux, qui enrichit tout le monde des dons de l'Esprit divin, est l'accomplissement de beaucoup de miracles ! »

4. « Agneau immaculée qui enfantas l'Agneau de Dieu d'une manière surnaturelle, tu nous donnes ton vêtement vénérable qui, continuellement, purifie en vérité les taches et les souillures de ceux qui le vénèrent, ô merveille d'innocence ! »

2. Canon. Ode I. — 1. « Dans le temple de celle qui est très pure, temple qui ressemble à un ciel brillant, se trouve son vêtement honorable comme un candélabre éclatant d'une lumière qui ne s'éteint point, et éclaire toute la terre aujourd'hui par des rayons de grâce ! »

2. « Ton divin vêtement, ô Vierge immaculée, comme une force puissante et un lien de sûreté, a entouré, en vérité, ta ville comme d'une puissance invincible ; c'est pourquoi elle se réjouit et se glorifie en toi ! »

3. « Ton arche (le reliquaire où fut déposé le vêtement de Marie) est apparue sur la terre, plus honorée vraiment que l'antique arche d'alliance, ô Mère de Dieu, parce qu'elle ne porte pas des figures et des symboles, mais qu'elle conserve les témoignages de la vérité ! »

Ode III. — 1. Canon. 1. « Chantons le sanctuaire plein de joie, la porte céleste, la Mère de Dieu, et baisons avec ardeur son vêtement d'où jaillit la grâce divine ! »

2. « Par ton pur enfantement, ô chaste Marie, tu as revêtu

du vêtement de l'immortalité ceux qui étaient nus après leur ruine, et tu leur as donné ton vêtement vénérable comme une richesse qu'on ne perd pas ! »

3. « Tu as entouré de ton vêtement vénérable, ô Vierge immaculée, celui qui revêt le ciel de nuages ; nous honorons ce vêtement et nous te glorifions avec foi, toi la protection de nos âmes ! »

4. « Cette maison divine, qui est la tienne, est pour les malades un remède gratuit, car elle possède en ton vêtement, ô chaste Marie, une source d'où, sans cesse, les guérisons jaillissent, ô très innocente Vierge ! »

2. Canon. — 1. « Honorons aujourd'hui, fidèles, comme un lien qui nous attache à Dieu, avec foi et piété, le vêtement de la Chaste ! »

2. « Par la grâce de la chaste Vierge si vénérée, le vêtement précieux fait jaillir aujourd'hui les guérisons sur ses fidèles ! »

3. « Ta grâce souriante coule comme la rosée du matin (allusion à Osée VI, 4) et tempère incessamment l'ardeur des passions de ceux qui te chantent ! »

Strophe intercalée que l'on appelle « Kathisma » ou Session parce qu'on la récite assis.

« Les fleuves de miracles qui sortent, ô Mère de Dieu, de ton arche vénérable, comme du paradis, arrosent la face de la terre en répandant la grâce sur ceux qui t'honorent avec foi ! C'est pourquoi nous chantons tes louanges, nous te glorifions comme il convient, et, pleins de reconnaissance, crions vers toi : « Salut, unique espérance de ceux qui te chantent ! » (On compare ici les grâces et les miracles qui découlent du coffret précieux renfermant les vêtements de la Mère de Dieu aux quatre fleuves du paradis qui arrosent la terre.)

Ode IV. — 1. Canon. 1. « Célébrons la seule bénie et embrassons avec foi son vêtement afin d'y trouver la grâce de l'Esprit. »

2. « La ville qui t'honore possède ton vêtement comme un précieux trésor, ô Vierge, et elle le baise et elle en retire des grâces ! »

3. « Nous honorons ton vêtement, parce que l'incorruptibilité en découle et qu'il a été donné comme un vêtement de gloire pour tous ceux qui te chantent, ô la plus pure de toutes les vierges ! »

4. « O très innocente Marie, qui as été trouvée seule plus

sainte que les chérubins, sauve nos âmes de toute tribulation, car nous te célébrons avec foi! »

2. Canon. — 1. « Le Créateur et Fondateur du monde t'a placée comme un très glorieux firmament, ô Mère de Dieu! Il t'a, par ses divines illuminations, comme parée d'étoiles, que tu fais resplendir jusqu'aux extrémités de la terre! »

2. « Ton vêtement divin nous élève de la terre vers le ciel, ô Mère de Dieu; aussi, le touchons-nous avec avidité et ardeur, ô Chaste, et nous te glorifions comme la cause de la plus grande gloire qui nous attend! »

3. « Voici une grâce inépuisable! Venez tous, amis, que cette fête rassemble et puisez, avec un cœur sincère, aux torrents divins qui coulent sans tarir de l'arche vénérable de la très pure Mère! »

Ode V. — 1. Canon. 1. « O Reine, tu donnes à tes serviteurs ton vêtement et ta ceinture vénérable comme un renfort et un rempart divin! »

2. « Le temple qui contient ton vêtement, ô Immaculée, a paru comme un joyeux paradis qui répand le parfum de l'Esprit Saint! »

3. « Sanctifie nos âmes et nos corps! car nous honorons avec foi, ô très Sainte, ton saint vêtement, plus que vénérable! »

4. « Fais que nous devenions le temple du Dieu qui habite en toi, ô Mère de Dieu, nous qui, réunis, pleins de foi, dans ton temple, t'appelons bienheureuse! »

2. Canon. — 1. « Seigneur, vous avez fait grande votre Mère, d'une manière incomparable vous avez élevé sa gloire au-dessus de toutes les puissances célestes! «

2. « La grâce de Dieu est maintenant répandue sans mesure, ô immaculée Mère de Dieu, sortant de ton arche vénérable pour ceux qui, avec ardeur, t'honorent! »

3. « Les rois fidèles se sont ceints de ton vêtement comme de leur force! Tu es comme un lien, ô Mère de Dieu, pour ta ville qui se pare de ton vêtement! »

Ode VI. — 1. Canon. 1. « O toi qui as enfanté le roi et le maître de toutes choses, tu as montré à la reine de toutes les villes ton vêtement vénérable et saint comme un mur qu'on ne peut renverser! »

2. « Célébrons joyeusement la grâce de la Vierge et honorons

son très saint vêtement, d'où jaillit sans cesse la guérison des malades ! »

3. « Nous te reconnaissons comme la source des fleuves de vie, ô Mère de Dieu, et nous honorons ton divin vêtement, duquel nous, fidèles, recevons chaque jour des guérisons ! »

4. « Le Seigneur est venu en toi, ô Mère de Dieu ; il s'est uni ainsi à la nature humaine, chassant d'elle ainsi tout le mal que lui avait fait l'ennemi ! »

2. Canon. — 1. « Le Seigneur t'a glorifiée grandement et d'une manière surnaturelle ; il t'a rendue toute resplendissante, ô Vierge ! il t'a honorée au-dessus de tout ce qu'on peut imaginer, ô Mère de Dieu, avec ta ceinture, ton vêtement et ton arche sainte ! »

2. « Te possédant comme leur force et leur gloire, les fidèles sont ceints de gloire, car ils possèdent ta ceinture vénérable, ô Mère de Dieu, comme un ornement éclatant et respectable !

3. « Tous les prophètes, plongés dans la douleur, comme une femme qui enfante, ont désiré autrefois pieusement de contempler ta gloire inexprimable, ô Mère de Dieu ! mais, dans ces derniers jours, il nous est apparu celui qui est au-dessus de tous les temps ! »

Ici on coupe la suite des odes par une strophe qu'on appelle « Kontakion » :

« Comme un vêtement d'incorruptibilité, tu as donné, ô Protectrice divine des hommes, à tous les fidèles, le sacré vêtement qui protégeait autrefois ton corps saint, dont nous célébrons aujourd'hui, pleins d'ardeur, la fête de la déposition, et nous nous écrions avec foi : Salut, ô Vierge, gloire des chrétiens ! »

Autre strophe, appelée « Ikos » :

« Célébrons tous aujourd'hui avec foi celle qui est vraiment le pur tabernacle du Verbe qui est Dieu, la nuée spirituelle et le récipient de la manne, Marie, Mère de Dieu, qui nous a sauvés par son enfantement, et embrassons le vêtement vénérable dans lequel elle a enveloppé le Maître du monde et l'a porté comme un enfant qui, lui-même, s'était revêtu de chair. C'est elle qui a élevé la nature des mortels à la vie et au royaume céleste ; c'est pourquoi je crie à haute voix : Salut, ô Vierge, gloire des chrétiens ! »

Arrivent maintenant les « Synaxaires », c'est-à-dire un court

résumé de la fête du jour : « Le 2 de ce mois, nous célébrons la mémoire de la déposition, à Blachernes, du vénérable vêtement de la Mère de Dieu très sainte, sous Léon le Grand et son épouse Vérina. »

Ensuite, en vers iambiques :

« Le vêtement du fils est échu en partage aux bourreaux qui gardaient le Christ ; mais le vêtement de la mère a été donné à la ville que le Christ protège ! Le 2 de ce mois, ils déposèrent dans le coffret précieux le vêtement de la Toute Pure ! »

On raconte ensuite, en quelques mots, ce qui a donné occasion à cette fête :

« Deux patriciens, Galbius et Candidus, deux frères, s'en vont à Jérusalem pour honorer les saints lieux et arrivent en Palestine. Lorsqu'ils furent près de la Galilée, ils découvrirent chez une femme hébreue, qui le vénérait pieusement, le vêtement très saint de la Mère de Dieu et ils n'eurent pas de cesse qu'ils ne l'emportassent avec eux. Lorsqu'ils eurent visité Jérusalem et salué tous les saints lieux, ils firent construire un coffret qui était tout à fait semblable à celui qui contenait le précieux vêtement. Ils retournèrent chez cette femme, échangèrent les coffrets, lui laissant celui qui était vide et emportant avec eux celui qui renfermait le vêtement saint et vénérable. De retour à Constantinople, ils le déposèrent dans le faubourg des Blachernes, où ils auraient voulu le cacher. N'y pouvant réussir, ils découvrirent tout à l'empereur. Celui-ci, à cette nouvelle, fut rempli d'une joie indescriptible ; il baisa la sainte relique ; il fit construire un temple dans ce faubourg, où lui-même déposa le précieux coffret. C'est là que ce même vénérable coffret est resté jusqu'à ce jour, la protection de la ville, la délivrance des maladies et des ennemis (1). »

On reprend ensuite l'ode VII des canons.

Ode VII. — 1. Canon. 1. « Avec un esprit sublime et un cœur très humble, glorifions le trône élevé du roi, la très sainte jeune fille et celle qui est pleine de grâce ! »

---

(1) La même histoire se retrouve, plus précise encore, dans les descriptions du moyen âge. On y raconte aussi, d'une façon très naïve, comment le vêtement de la Vierge fut, sans égard pour l'hospitalité accordée, dérobé à une pieuse vierge qui le vénérait de son mieux et le considérait comme son plus précieux trésor. Mais, ici, il faut tenir compte de la mentalité du moyen âge, qui ne voyait aucun mal à dérober les choses saintes et les reliques.

2. « O toi, palais élu de Dieu (c'est-à-dire Marie), nous honorons avec foi dans ton palais vénérable (c'est-à-dire l'église de Marie) ton vêtement comme une sainte arche d'alliance et la protection des âmes pieuses ! »

3. « Tout homme est renouvelé qui vient ici avec foi et embrasse le coffre saint qui contient ton vêtement pur et lumineux, ô chaste Vierge ! »

4. « Le coffret qui renferme le vêtement dont tu revêtais ton corps vénérable est un moyen de purification pour toute souillure du péché, ô Vierge immaculée ! »

5. « Mère de Dieu très chaste, sauve la ville qui t'honore de la faim, des tremblements de terre, de toute tribulation, de toute attaque des païens, de tout dommage des ennemis ! »

2. Canon. — 1. « O Dieu bon, soleil de justice, vous avez orné le temple de la Vierge pure, en y répandant toute espèce de grâces, par lesquelles fortifiée, elle nous envoie les rayons de son vêtement. »

2. « Les coupes divines de tes miracles, ô Très Pure, sont vraiment débordantes de grâces pour les fidèles, et de ton arche sainte jaillissent sans mesure sur ceux qui t'honorent des fleuves spirituels, comme d'un second paradis ! »

3. « Approchez avec joie, habitants de la terre ! Voilà que l'arche de la Reine vous parle d'une manière mystérieuse : Embrassez cette ceinture très glorieuse qui est gardée en moi comme un trésor ! »

Ode VIII. — 1. Canon. 1. « Nous te chantons avec reconnaissance, toi qui es pour nous le gage de toutes sortes de biens, et nous baisons ton vêtement vénérable, ô Vierge, en nous écriant : Chantez le Seigneur, toutes ses œuvres ! »

2. « Comme une lampe spirituelle placée sur le chandelier, à côté de la table, nous possédons le saint vêtement de la Vierge très pure, et les yeux de notre âme reçoivent la lumière (1) ! »

3. « Tu n'as pas laissé, ô Vierge, tes indignes serviteurs privés de ta présence ; car, à la place de ton corps qui porta la vie, tu as donné à tous ton vêtement ! »

4. « Avec des pieux chants de louange, célébrons la spa-

---

(1) Cette comparaison est tirée de l'Ancien Testament et rappelle la lumière placée dans le Temple sur le chandelier à sept branches, à côté des pains de proposition.

cieuse tente de Dieu, la plus chaste des mères, la porte du ciel par qui fut fermée la porte qui conduisait à la mort ! »

2. Canon. — 1. « Les anges, ô très pure et chaste Marie, exécutent maintenant la danse avec nous dans ton temps vénérable, et, pleins de désir, de joie et d'allégresse, ils entourent, ô Reine, ton saint et honorable vêtement en te louant et en chantant, toi, la gloire de notre race ! »

2. « Tu es la tige qui a fait germer la fleur de la vie (Isaïe XI, 1), la joie de tous, le trésor des onguents de l'Esprit Saint, ô Immaculée, le trésor des biens, la source des parfums, d'où l'arche divine fait jaillir les onguents qui guérissent ! »

3. « Elles chantent tes hauts faits, ô Vierge pure et immaculée, toutes les armées célestes ; ils les proclament, tous les patriarches et prophètes, et le chœur des apôtres, la foule des martyrs et la multitude des saints, auxquels nous nous joignons pour t'honorer aussi ! »

Ode IX. 1 Canon. — 1. « Nous te célébrons avec de joyeuses mélodies, ô lit de repos de Salomon (*application à la Mère de Dieu du verset* 9 *du chap. III du Cantique des Cantiques*), nous entourons ton vêtement honorable comme une deuxième arche d'alliance donnant la sanctification, et nous recevons les guérisons salutaires, ô toujours Vierge ! »

2. « L'arche divine, qui contient ton vêtement vénérable et que nous baisons avec empressement, nous est apparue comme une source de lumière qui répand, ô Vierge, des rayons de guérison et met en fuite l'ombre des maladies ! »

3. « Aujourd'hui se joignent à nous pour honorer ton vêtement, ô très innocente Vierge, toutes les puissances célestes, les apôtres, les prophètes, et les martyrs, tous les saints et les justes, ô Reine, ô toujours Vierge ! »

4. « La terre entière est sanctifiée, ô très sainte demeure du Maître de la terre, par la déposition de ton vêtement, et David se réjouit, parce que l'antique arche d'alliance te représentait, ô Vierge ! » (*Allusion au passage du psaume cité plus haut.*)

5. « Comme un vêtement brillant et un mur de défense, tu as octroyé ton habit à la reine des villes, qui t'honore parce que tu as été faite reine de toutes les créatures, ô Mère de Dieu, Mère et Vierge ! »

2. Canon. — 1. « Ton arche nous est apparue, ô Mère de Dieu, comme une vénérable chambre de fiancée, parcequ'elle contient

et garde, comme un trésor de vie, ta ceinture honorable et ta robe ainsi qu'un habit de fiancée virginale ! »

2. « En entrant aujourd'hui, nous les fidèles, dans le temple de la Vierge, qui imite la belle ordonnance du ciel, la grâce nous éclaire par les rayons des miracles comme par des étoiles éclatantes ! » (*Allusion à la magnificence et la renommée de l'église des Blachernes.*)

3. « Ta ville possède, ô Mère de Dieu, ta sainte ceinture et ton vêtement comme un mur, et encore elle se glorifie de l'unité divine des enseignements de la foi et de la gloire de l'orthodoxie et des trophées de victoire des rois ! »

4. « Nous chantons ta grandeur inexprimable et ta grâce sans mesure ; car tu es la source de la sagesse, d'où jaillit une parole, ô Immaculée, pour tous ceux qui t'honorent et glorifient ton rejeton ! »

Dimissorium après le canon : « Seule tu as renouvelé, ô Mère de Dieu, et la nature et le temps : ton enfantement est sans corruption ; ton vêtement est resté de même intact, avec lequel tu protèges ta ville et conduis le sceptre de la piété » (c'est-à-dire des souverains orthodoxes ; on répète deux fois cette strophe).

A la fin de l'office de l'aurore, se trouvent les strophes suivantes :

1. « Le coffret qui contient ton vêtement, ô Immaculée, a été montré tous les jours à tes serviteurs comme une arche de sanctification et un travail saint de fortification, et l'honneur et la gloire et la source des guérisons, et nous-mêmes, saintement réunis aujourd'hui, nous chantons tes hauts faits et la mer de tes miracles ! »

2. « O lieu célèbre ! ô maison toujours éclairée, dans laquelle on conserve comme un trésor précieux de grâce le vêtement de l'enfant de Dieu (titre officiel de Marie), qui a été rendu précieux par la grâce ! Approchez, ô hommes, pour y trouver illumination et réconciliation et criez avec un cœur reconnaissant : Nous te bénissons, ô Vierge très sainte, nous qui avons été sauvés par ton enfantement ! »

3. « La sainte déposition de ton vêtement, c'est une fête que nous célébrons avec joie, car tu as daigné l'octroyer aujourd'hui à ta ville comme un habit sacré, un asile protecteur, un cadeau précieux, une abondance de guérisons qui ne se perd pas, un fleuve rempli de grâce et de l'Esprit ! »

Après le « Gloire soit au Père... », on chante encore une fois cette strophe des vêpres : « Après avoir purifié nos sens et le cœur, etc. »

A la messe on reprend un passage de l'office de la Mère de Dieu donné plus haut, à savoir les odes III et VI. Comme psaume avant l'épître, on chante quelques versets du *Magnificat*. A l'épître, on lit un passage de l'épître aux Hébreux qui traite du tabernacle de l'ancienne loi et de sa disposition, ce qu'on a regardé comme une figure de Marie.

Comme chant d'alléluia après l'épître, on emploie encore le passage touchant l'arche d'alliance : « Lève-toi, ô Seigneur, pour gagner le lieu de ton repos, toi et l'arche de ta sanctification ! Le Seigneur l'a juré à David, et sa parole ne sera pas vaine, je placerai sur ton trône un de tes rejetons ! » L'évangile rappelle la visite de Marie à Elisabeth.

Le 26 décembre aussi, on célébrait la mémoire de la déposition du vêtement de Marie, jour qui, après la fête de Noël, est consacré, chez les Grecs, d'une façon toute particulière à la Mère de Dieu.

Quelque temps après l'arrivée du saint habit, la ville de Constantinople reçut un autre ornement de Marie, la ceinture à laquelle on fait déjà plusieurs fois allusion dans l'office de la robe de la Vierge.

Le transport de cette ceinture eut lieu sous l'empereur Justinien, du diocèse de Zéla à Constantinople, et l'église qui la reçut s'appelait Chalkopratiae, à cause des chaudronniers du quartier. C'était, après celle des Blachernes, la plus grande église consacrée à la Mère de Dieu à Constantinople. Dans cette église, on célébra aussi par une fête particulière, le 31 août, le souvenir de la déposition de la vénérée ceinture, fête qui est encore aujourd'hui célébrée par tous les Grecs. Anciennement un miracle se fit et une guérison par cette ceinture sur l'impératrice Zoé, épouse de Léon le Sage. Le même jour on célèbre aussi le renouvellement de l'église des Chalkopratiae. En cet endroit, des Juifs jadis exerçaient leur métier de chaudronniers. L'empereur Théodose les en délogea et construisit sur la place le temple de la Mère de Dieu si célèbre. Cette église ayant été détruite par un tremblement de terre, l'empereur Justinien, au VIe siècle, la rebâtit et l'enrichit de donations. Cette église joua dans l'histoire de Constantinople un grand rôle, parce que

c'était une des églises principales. On y célébrait le 1er septembre, au nouvel an, une petite fête locale en l'honneur de la Mère de Dieu pour honorer une image de la Vierge qui, à l'époque de la destruction des images, avait été jetée dans l'étang de Zaguru en Arménie, et qui ensuite, sous l'impératrice Théodora, la restauratrice du vrai culte, revint d'elle-même, sans être endommagée, à la surface. Voici les vers qui racontent cet événement : « D'elle-même surgit de la profondeur de l'étang une proie merveilleuse, l'image très vénérable de la Vierge ! »

Le 8 septembre, fête de la naissance de Marie, c'est dans cette église qu'avait lieu l'office solennel, ainsi que le 9 décembre, fête de la conception de la Vierge, et le 25 mars, fête de l'Annonciation. Le 18 décembre, on célébrait la première consécration de cette église.

La fête de la ceinture, le 31 août, a beaucoup de ressemblance avec celle de la robe. Pour être complet, je transcrirai aussi les parties de cette office qui lui sont propres.

A vêpres, on chante les trois strophes que l'on a déjà données à la fin de l'office du matin, pour la fête précédente, avec cette seule différence que l'on met toujours « ceinture » au lieu de « robe ». Après le *Gloria Patri*, on chante la strophe : « Comme une couronne éclatante, etc. », comme le 2 juillet dans les versets des psaumes. A la fin des vêpres on chante, avec les versets des psaumes, les strophes :

1. « Tu donnes ta ceinture à ta ville, ô très glorieuse, comme un lien très sûr qui l'entoure, écartant tout danger par ses effets divins, et qui la protège contre les attaques des ennemis, cette ville qui s'écrie : Ma force et ma vigueur et ma joie convenable, c'est ton Fils et Seigneur, le seul miséricordieux ! »

Verset de psaume : « Le Tout-Puissant a sanctifié son tabernacle ! »

2. « Les rois pieux resplendissent, entourés de ta ceinture comme d'un précieux diadème, et ils se glorifient de tes hauts faits divins, et ils apparaissent toujours très redoutables aux ennemis qu'ils combattent, et, en te chantant, ils implorent celui qui est né de toi d'une manière inconcevable : O Jésus, tout-puissant, sauve-nous tous, comme un Dieu de miséricorde ! »

Verset de psaume : « La force de la rivière réjouit la ville de Dieu ! »

3. « Ceins nous de force, ô Vierge, par ta ceinture; rends-nous forts contre les ennemis; place sous le joug les passions qui nous dominent avec tyrannie et veulent nous faire la guerre; accorde-nous toujours, en nous délivrant des passions, le prix de la victoire, afin que nous te célébrions avec un cœur pur et que nous disions, en suppliant, à ton Fils : O Jésus, tout-puissant, sauve-nous tous, selon ta miséricorde! »

Après le « Gloire soit au Père », la strophe : « Après avoir purifié nos sens et notre cœur, etc. », comme à la fête du 2 juillet.

La strophe de dimission des vêpres est comme au 2 juillet.

A l'office de l'aurore, on chante, après la première moitié du psautier, la strophe suivante : « Nous chantons, fidèles, la ceinture vénérable de ton tabernacle immaculé, ô Vierge très sainte, d'où nous puisons la guérison de nos maladies, et nous nous écrions : Mère du Dieu très haut, tu es le salut de ceux qui t'honorent, ô Marie, élue de Dieu ! »

Après la seconde moitié du psautier, on chante la même strophe que le 2 juillet après la première partie du psautier, avec cette seule différence que l'on remplace aussi « robe » par « ceinture ». Arrivent ensuite deux canons, dont le premier ne diffère que très peu du second du 2 juillet. L'autre a aussi été composé par saint Joseph l'Hymnographe; voici son acrostiche : « Ceins-moi de ta force, ô chaste Vierge, moi Joseph ! »

Ode I. 1. Canon. — Comme l'ode I du 2e canon, le 2 juillet, avec le changement indiqué plus haut.

La 4e strophe est différente. « Des parfums mystérieux jaillissent aujourd'hui, dans le temple de la Chaste, de l'arche vénérable, et ils remplissent de l'odeur de l'Esprit tous ceux qui s'approchent d'elle ! »

2. Canon. — 1. « Ceins-moi pieusement d'une force divine, moi qui célèbre avec mes chants ta ceinture sainte, qui a été donnée à ta ville comme une protection divine et une défense, ô Vierge, et un solide retranchement pour ton troupeau, ô Immaculée ! »

2. « Tu as enfanté le Dieu puissant qui ceint de force tous les pieux fidèles, ô très innocente Vierge! C'est pourquoi nous te célébrons; nous baisons très joyeusement ta divine ceinture, et nous trouvons grâce et miséricorde ! »

3. « Formons aujourd'hui des danses joyeuses pour célébrer la déposition de la sainte ceinture de la chaste enfant de Dieu

qui nous a procuré une ceinture d'incorruptibilité, un vêtement solide et un habit qu'on ne peut déchirer ! »

4. « Ton peuple accourt pour se placer sous ta puissance, ô très innocente ! c'est sous ta protection qu'en tout temps il cherche un refuge ! Sois pour tous un secours et exauce les prières qui sont pour leur salut, en sauvant nos âmes des périls qui les menacent ! »

Ode III. — 1. Canon. Comme ode III du 2e canon, le 2 juillet; seulement, on ajoute comme 2e strophe : « Des fleuves intarissables de grâce jaillissent de ton arche immaculée, ô Chaste, sur tous les fidèles ! »

2. Canon. — 1. « Le cœur est renouvelé lorsqu'avec une foi sincère il s'approche de la sacrée ceinture de la Vierge; il est ceint d'une force invincible contre les passions impures, et il ne peut pas être blessé par les ennemis cruels et sans chair ! » (c'est-à-dire les démons qui n'ont point de corps).

2. « Aujourd'hui encore, elle est intacte la ceinture qui entourait ton corps immaculé, ô jeune fille ! Elle sanctifie ceux qui s'en approchent pieusement ; elle les arrache à la ruine, à la maladie et aux afflictions ! »

3. « Tu es devenue, ô Immaculée, la magnifique demeure du Verbe qui s'est fait chair en toi, et tu as daigné permettre qu'on dépose dans ta sainte maison ta ceinture, dont le contact nous sanctifie ! »

4. « Nous embrassons tous avec respect, avec un cœur joyeux, ta ceinture précieuse, qui est la gloire de tous les fidèles parce qu'elle a touché ton corps vénérable ! »

On chante ensuite le Kathisma : « L'Eglise célèbre en une fête brillante la déposition de ta divine ceinture et, suppliante, elle s'adresse à toi, Vierge pure; sauve-nous tous de la puissance des ennemis ! Abaisse l'orgueil des barbares impies et dirige notre vie de façon à ce que nous exécutions la volonté divine du Seigneur ! »

« Gloire soit au Père, etc. »

« Les fleuves de miracles jaillissent, ô Mère de Dieu, de ton arche vénérable comme du paradis, etc. » (*Comme le Kathisma du 2 juillet, après l'ode III.*)

Ode IV. — 1. Canon. Comme l'ode IV du 2e canon, le 2 juillet, mais après la 1re strophe on insère celle-ci qui diffère : « Ta ville te possède comme une forteresse, ô Mère de Dieu, comme des

colonnes très fermes; ta ceinture l'entoure d'un lien qu'on ne peut briser, et à la guerre elle la brandit devant elle comme un étendard! »

2. Canon. — 1. « Tu es montée vers la lumière sans déclin; mais tu as laissé, ô chaste Vierge, à ceux qui te proclament bienheureuse, à la place de ton corps, ta ceinture, qui est une source de miracles et, pour cette ville qui t'honore, un lieu de salut et une défense, ô Immaculée! »

2. « Comme dans un nouveau ciel, nous entrons dans ta maison, où l'on garde comme un trésor et un soleil éclatant ta ceinture sacrée qui fait jaillir d'elle des rayons de miracles, illumine tous les cœurs et dissipe, ô Vierge, le brouillard des passions! »

3. « Tu es devenue l'arche d'alliance du sanctuaire spirituel, ô Immaculée, chantée par tous, et cette arche vénérable qui contient la ceinture qui entourait ton corps, tu l'as donnée à ton peuple comme un refuge pour tous et une source intarissable de guérisons! »

4. « Il est arrivé dans ta ville le cadeau très riche, ta ceinture vénérable, ô Vierge chantée par tous, et, en ce jour, il a été déposé, devant tous, dans ta maison divine, ce qui est l'occasion d'une grande fête pour ceux qui t'honorent avec ferveur, ô Mère de Dieu! »

5. « Les ombres de la loi et les énigmes des prophètes annonçaient déjà, ô Très Pure, que tu deviendrais en vérité la mère de Dieu! C'est par toi que la malédiction a été enlevée et qu'une bénédiction abondante s'est répandue et une grâce salutaire sur tous ceux qui te chantent avec foi et ardeur! »

Ode V. — 1. Canon. Comme ode V du 2e canon, au 2 juillet; on y ajoute cependant la 4e strophe qui diffère : « Ta grâce est devenue réellement visible, ô Immaculée, d'une manière extraordinaire, opérant forces et miracles par toute la terre! »

2. Canon. — 1. « Lorsque ta ceinture fut déposée dans cette maison, ô Mère grandement bénie de Dieu, toutes espèces de dons furent déposés dans le sein des indigents, et il est rempli de sanctification quiconque s'approche et présente avec foi sa prière! »

2. « Tu es devenue belle, ô Vierge, toi qui enfantas le Verbe magnifique, et tu as daigné faire déposer dans cette belle maison qui est la tienne la belle ceinture qui entourait ton beau corps avec grâce, ô Mère de Dieu! »

3. « Ta sainte maison apparaît à tous comme un second paradis, parce qu'elle possède dans son sein, comme une rose odorante, ta ceinture qui remplit d'un parfum divin les cœurs de ceux qui s'approchent avec foi, ô Très Immaculée! »

4. « Tu es devenue comme un nuage de pluie divine, ô Vierge innocente, qui laisse tomber goutte à goutte l'eau du salut, et féconde la terre qui était desséchée par la dette du péché! C'est pourquoi nous te célébrons avec foi! »

Ode VI. — 1. Canon. Comme l'ode VI du 2e canon, du 2 juillet. La 2e strophe seule est autre : « De la mer de ton arche immaculée s'écoulent les rivières de la grâce qui font le tour de toute la création, arrosant ceux qui adorent avec foi ton rejeton! »

La 3e strophe est semblable à la seconde, le 2 juillet : la 3e du 2 juillet manque.

2. Canon. — 1. « Comme un nouveau-né tu as enfanté celui qui était avant le temps, et tu renouvelles les cœurs dont le péché s'était depuis si longtemps emparé, par l'anniversaire de la déposition de ta ceinture vénérable, ô jeune fille, toujours vierge! »

2. « Ton temple est saint et admirable de justice (ps. LXIV, hébr. LXV, 5). lui qui possède ta merveilleuse ceinture, d'où jaillissent les miracles et qui, par cela, a paru aux fidèles comme une mer de guérisons, ô Mère de Dieu, mère et vierge! »

3. « Toute âme se réjouit qui se trouve maintenant dans ton saint temple où elle aperçoit, ô Mère de Dieu, ta ceinture comme un soleil éclatant qui fait de nouveau luire les dons de grâce de l'Esprit divin, qui produit tout! »

4. « Fortifie nos cœurs, ô Chaste, qui sont amoindris par les péchés de toute espèce, et ceins de force ceux qui conserve avec foi ta ceinture comme un trésor précieux qu'on ne peut leur arracher. »

Kontakion : « Cette ceinture vénérable, ô Mère de Dieu, qui entourait ton sein maternel dans lequel Dieu fut porté, est pour ta ville une force insurmontable et un trésor incomparable de biens, ô toi qui seule restas vierge perpétuelle après avoir enfanté! »

Ikos : « Quelle parole des enfants de la terre pourrait raconter tes hauts faits? Quelle langue mortelle? Non, pas même un esprit céleste en est capable! Mais toi qui enfantas la mer incommensurable de la miséricorde, accepte les chants de nos

lèvres stériles et donne-moi la grâce divine afin que je célèbre ta ceinture, ô Reine, qui fait tressaillir le monde entier pour qu'il chante tes miracles avec les anges, ô toi qui seule as enfanté en restant toujours vierge! »

Synaxaires : « Le 31 de ce mois, mémoire de la déposition de la vénérable ceinture de la très sainte Mère de Dieu dans le saint coffret, placé à l'intérieur de son honorable maison à Chalkopratiae, ceinture qui nous fut apportée du diocèse de Zéla, sous l'empereur Justinien. Le même jour, mémoire du miracle accompli par l'imposition de la vénérable ceinture sur l'impératrice Zoé, épouse de l'empereur Léon. »

Viennent ensuite ces vers iambiques qui précèdent le récit qu'on va faire sur la cause de cette fête : « Comme une couronne d'or, ô Vierge pure, je place ta ceinture à la fin du temps! On dépose la ceinture de la Vierge très pure dans le précieux coffret, le 31 de ce mois ! » (*Le* 31 *août est chez les Grecs le dernier jour de l'année civile, et le* 1er *septembre, le premier jour de l'année suivante. C'est pour cela que le poète dit qu'il place la fête de la ceinture de Marie comme une couronne d'or à la fin du temps.*)

Ensuite arrive ce court récit sur l'origine de la fête :

« Arcadius, fils du grand Théodose, a transporté la vénérable ceinture de la très sainte Mère de Dieu depuis Jérusalem, où jusqu'à ce temps elle avait été conservée avec la sainte robe par une vierge, à Constantinople, où il la plaça dans un coffret magnifique que l'on nomma « le saint coffret ». Trois cent dix ans s'étaient écoulés depuis, lorsque l'empereur Léon ouvrit le saint reliquaire. Son épouse Zoé était possédée d'un esprit impur et elle avait été favorisée d'une vision divine, où il lui fut dit qu'elle guérirait si on plaçait sur elle la vénérable ceinture. On trouva la vénérable ceinture aussi fraîche que si elle venait d'être tissée, brillante et scellée avec une bulle d'or (*c'était le sceau impérial sur les actes authentiques*), avec un codicille qui indiquait exactement l'année, l'indiction (*la période*) et le jour où la sainte ceinture avait été transportée à Constantinople. Il y était dit aussi comme elle avait été déposée dans le reliquaire par l'empereur lui-même et scellée. C'est alors que l'empereur baisa la ceinture et la fit imposer par les mains du patriarche alors régent sur l'impératrice, qui fut ainsi guérie de sa maladie. Tous ont alors glorifié le Christ, le Sauveur et sa Mère très chaste, par des cantiques d'actions de grâces.

puis ils replacèrent la sacrée ceinture dans le coffret précieux où elle se trouvait auparavant (1). »

Ode VII. — 1. Canon. Comme l'ode VII du 2e canon, le 2 juillet. Entre les strophes 1 et 2, on insère celle ci, particulière : « En entourant ton reliquaire comme un vase d'or qui contiendrait la manne, ô seule Pure, nous participons vraiment à la joie divine de la grâce, ô trois fois bénie, et nous vénérons cette arche (*le reliquaire*), parce que c'est plus qu'un type et une figure ! »

2. Canon. — 1. « La reine de toutes choses, en montant vers les tabernacles célestes, a laissé à la reine des villes comme une richesse sa ceinture qui la protège contre l'attaque des ennemis visibles et invisibles ! »

2. « Approchons de la source qui laisse distiller goutte à goutte la grâce et la compassion, de l'arche vénérable qui contient la ceinture très honorable de celle qui a purifié le levain des hommes (*expression pour désigner la corruption de la nature humaine*) par son saint enfantement, mère tout en restant vierge ! »

3. « Louez le Seigneur, toutes les puissances célestes, et glorifiez celle qui l'a enfanté, toutes les langues des hommes, parce qu'elle a donné sa ceinture aux fidèles comme le refuge véritable et le salut ! »

4. « Les nuages d'en haut doivent aujourd'hui distiller la justice à cause de la déposition de ta ceinture, ô nuage béni de Dieu, et toute âme doit chanter mélodieusement avec joie : Tu es béni, toi, le Dieu de nos pères ! »

Ode VIII. — 1. Canon. Comme ode VIII du 2e canon, le 2 juillet ; on a seulement d'abord comme 1re strophe : « Autrefois,

---

(1) On voit que ce récit provient de sources tout à fait différentes, qu'il ne s'accorde ni avec l'ancien office du jour ni avec la fête du 2 juillet. D'après l'ancien office, la ceinture est arrivée seule, sans la robe, sous l'empereur Léon le Grand, au Ve siècle, à Constantinople. On raconte ici que les deux objets, robe et ceinture, furent apportés par l'empereur Arcadius, donc, au IVe siècle. On prétend aussi que Léon le Sage, qui régna vers la fin du IXe siècle et le commencement du Xe, donc environ six cents ans après Arcadius, ouvrit le coffret trois cent dix ans après sa déposition par Arcadius. La fête du 2 juillet au contraire célèbre le transport sous Léon le Grand, au Ve siècle, et ne parle que de la robe, et le transport aurait été fait non pas par l'empereur, mais par deux patriciens. On peut donc conclure et qu'il existait différentes traditions de ces événements, et d'autre part que celui qui a composé ces synaxaires l'a fait bien à la légère.

l'arche d'alliance contenait les tables de la loi, écrites de la main de Dieu, ô Très Pure! Mais ton arche vénérable et précieuse, ô Reine immaculée, contient la ceinture qui vous entourait : toi avec le Législateur et le Sauveur! (*On veut dire que, avant sa naissance, l'enfant divin se trouvait caché sous la ceinture de Marie.*) Mystère redoutable! »

2. Canon. — 1. « Comme un trône saint, on a placé avec des fêtes brillantes l'arche du seul Enfant de Dieu et de la chaste Reine de toutes choses dans l'ombre du sanctuaire, cette arche où repose la ceinture d'où jaillit sans mesure un repos parfait sur ceux qui sont remplis de trouble dans leurs nombreux péchés! »

2. « Tu as, sur la terre, donné saintement un corps au Seigneur et de tes mains saintes tu as vraiment entouré de ses bandes Celui qui ceint de force les hommes pieux! Mais maintenant, montée au-dessus des cieux, tu as laissé aux hommes ta ceinture vénérable, comme une défense et une protection, ô Mère de Dieu et Vierge! »

3. « La grâce qui accompagne ta vénérable ceinture est vraiment la guérison pour les malades, un soutien pour les faibles, une divine excitation pour les lâches, un gouvernail pour les marins, le retour des égarés, ô chaste Vierge, qu'éternellement nous célébrons avec foi! »

4. « Célébrant aujourd'hui la mémoire de la sainte déposition de ta divine ceinture, nous organisons, nous tes serviteurs, une fête sainte, et, joyeux, nous nous écrions : Salut, Mère de Dieu, la joie des anges et de tous les hommes qui, pleins de foi, chantent ici mélodieusement : Peuples, élevez au-dessus de tout le Christ, dans les siècles des siècles! »

Ode IX. — 1. Canon. Comme ode IX du 2e canon, le 2 juillet; on insère seulement après la 1re strophe la suivante : « Comme si c'était un divin diadème de beauté, l'église revêtit son front, ô Mère de Dieu, de ta ceinture divine et, très sainte, elle se réjouit royalement aujourd'hui et elle s'embellit de ta splendeur!»

2. Canon. — 1. « Voici que le lit divin de repos de Salomon, que, d'après les paroles de l'Ecriture, soixante puissants dignitaires entouraient (*c'est-à-dire Marie, Cantique des Cantiques* III,7) dépose aujourd'hui, comme dans un camp royal, sa ceinture dans l'arche vénérable pour la consolation de tous, pour la protection des humbles et des âmes pieuses!»

2. « Comme la ville du roi des cieux, dont on a dit des choses admirables (tiré du ps. LXXXVI, texte hébreu LXXXVII, 3), tu as donné à ta ville, comme un ornement précieux et vénérable, ta ceinture très sainte pour fortifier les fidèles ! C'est par elle que ceux qui portent la couronne, tout embellis et éclatants par la vraie foi (*c'est-à-dire les empereurs*) abattent les ennemis ! »

3. « Montagnes, distillez des choses suaves, et vous, collines, la joie éternelle; vous, troupes des patriarches et tous les chœurs des martyrs, et vous, assemblée des prophètes, troupe vénérable des apôtres de Dieu, réjouissez-vous avec nous tous à cause de la déposition de la divine ceinture de l'enfant de Dieu ! »

4. « Tu as sanctifié toute chose par ton enfantement, ô Vierge Très Sainte ! Et maintenant tu nous a donné, pour continuer à nous éclairer, ta ceinture très sainte, dont toute la terre célèbre la déposition, en exécutant des danses et en te célébrant, toi, qui as rempli le genre humain d'une joie inexprimable ! »

5. « Délivre-moi bien vite de l'amitié trompeuse des passions, de l'ennemi qui chaque jour me tente par le fardeau des péchés, de la paresse misérable, de l'exil, de l'emprisonnement de guerre, et du pillage, ô Vierge Immaculée; car je me réfugie en ta compassion, ô Marie, pure et secourable ! »

Dimissorium : « Celui qui a ordonné tout ce qui te concerne d'une manière qu'on ne peut concevoir, ô Immaculée, a aussi gratifié d'incorruptibilité ton vêtement et ta ceinture ! Il a donné cette ceinture à ta ville comme une défense et un asile, et c'est le souvenir de cette déposition que nous fêtons maintenant avec joie et ardeur ! »

Autre *dimissorium :* « Puisque tu es la maîtresse de toutes les créatures, ô Reine, et remplie vraiment de l'éblouissante sagesse, parce que tu es la Mère de Dieu et du Maître de tout, remplis-moi de lumière et de la connaissance divine et de grâce, moi qui chante tes louanges, ô chaste Mère de Dieu ! »

A la fin de l'office de l'aurore, alternant avec les versets des psaumes, on chante les strophes suivantes :

1. « L'Eglise a placé sur sa tête ta ceinture sainte, ô Mère de Dieu immaculée, comme une éclatante couronne; elle s'en orne joyeusement aujourd'hui, et elle exécute une danse mystérieuse en te disant, ô Reine : Salut, ô couronne, ô divin diadème ! salut seule gloire de mon abondance et joie éternelle ! »

2. « O Reine immaculée, comme tu es le rempart puissant, le soutien inébranlable, le salut de ton peuple et de ta ville, tu as donné, comme un vêtement brillant, ta ceinture très vénérable qui sauve de toute espèce de dangers ceux qui l'honorent avec foi et ardeur, ô fiancée de Dieu ! »

3. « Ton temple, ô Immaculée, paraît aujourd'hui comme une source inépuisable de miracles, car les fleuves de grâce jaillissent à l'envi de ton arche sainte, et ils réjouissent le cœur des fidèles qui crient vers toi, pleins de foi et de désir : Tu es notre joie, notre allégresse et notre vie ! »

Après le « Gloire soit au Père...», on a cette strophe : « Comme une couronne très brillante... » (*Comme à la fin des vêpres, le 2 juillet.*)

La commémoration du transport de la même ceinture est indiquée aussi le 12 avril, dans les livres liturgiques.

Si l'on veut apprécier ces offices avec justice, il faut naturellement avoir égard au goût oriental, qui n'est pas du tout semblable à celui des Occidentaux. Il faut considérer aussi qu'il est impossible de rendre dans une traduction la plus grande partie des comparaisons ingénieuses, des oppositions de mots et des pensées, et des finesses de l'original grec. Un homme de l'Occident n'arriverait pas à faire un poème d'une pareille longueur sur une ceinture ou une robe. Quoi qu'il en soit, on voit bien là l'intensité de la dévotion à l'égard de Marie.

Une troisième église de la Mère de Dieu, qui joua un très grand rôle dans l'histoire de Constantinople, ce fut l'église de la Source. Il se trouvait en cet endroit, de temps immémorial, une source miraculeuse, où beaucoup de malades trouvaient la guérison. Le grand empereur Justinien, au VIe siècle, vint en ce lieu et vit une quantité d'hommes qui sortaient d'un sanctuaire. Il demanda ce que c'était et apprit l'existence de la source miraculeuse. Il fit construire sur l'emplacement de la petite chapelle une magnifique église, pour laquelle il utilisa les matériaux qui restaient de la construction de Sainte-Sophie. Cette église fut renversée aussi par un tremblement de terre ; l'impératrice Irène la reconstruisit au VIIIe siècle. On raconte beaucoup de merveilles de cette église. Il existe à Constantinople un livre composé tout exprès, pour raconter l'histoire de cette église. On composa aussi au moyen âge, à propos de cette source miraculeuse, un office qui célébrait la mère de Dieu comme

la source des guérisons et des miracles. Elle était toujours appelée ici *Zoodochos pigi*, c'est-à-dire : la source qui a reçu dans son sein la vie. On établit plus tard, le vendredi de la semaine de Pâques, une fête brillante en l'honneur de la Vierge à la Source. Ce ne fut d'abord qu'une fête locale, mais maintenant elle a été généralement acceptée par tous les Grecs séparés de l'Eglise, si bien qu'elle se trouve même dans les livres liturgiques. Les Grecs catholiques modernes n'ont pas cette fête. Pourquoi ? Il est difficile de le dire. L'office a été composé par Nicéphore Kalliste Xantopule, un poète grec du moyen âge très connu et extrêmement fertile. Il est lié aux chants de la fête de Pâques qui en sont la partie la plus importante.

On chante aux vêpres, dans le sixième ton du chant sacré grec, après les strophes de Pâques :

1. « Dès le commencement le Roi des cieux a accompli des choses merveilleuses et extraordinaires en toi, ô Vierge immaculée : car il est descendu, pour devenir visible, comme une pluie légère, dans ton sein maternel (*application du ps. LXXI, hébr. LXXII*, 6), ô fiancée de Dieu, et il t'a fait paraître comme une source d'où jaillit tout bien, comme un fleuve de guérisons qui, sans lésiner, répand ses bienfaits sur tous ceux qui en ont besoin, la vigueur de l'âme et la santé du corps, par les eaux de la grâce ! »

2. « Je pourrais t'appeler, ô Vierge, sans exagération, la manne céleste et la source divine qui sort du paradis, ô Reine, car le fleuve et la grâce de ta source se sont répandus sur les quatre parties de la terre, la couvrent en tout temps de miracles étonnants, et chacun reçoit ce qu'il demande s'il boit de cette eau ! C'est pourquoi, nous qui sommes appelés chrétiens, nous accourons avec foi pour puiser à cette source la sanctification qui en découle suavement toujours ! » (*La Mère de Dieu est comparée dans cette strophe au fleuve du paradis qui se divisait en quatre bras et arrosait toute la terre.*)

3. « En tout, tu fais jaillir des fleuves de guérisons sur ceux qui s'approchent avec foi de ta source, ô Vierge, élue de Dieu; car gratuitement tu répands à flots pressés les guérisons sur les malades ; tu rends la lumière aux aveugles qui s'approchent de toi ! Tu as remis sur leurs jambes beaucoup de boiteux ! tu as soutenu ceux qui étaient exténués, et tu as rendu la vie au

mort à la troisième aspersion (1), et tu fais cesser les souffrances des hydropiques et des asthmatiques! »

Ensuite on chante: « Gloire au Père », et, dans le 8e ton, la strophe suivante: « Qui comptera, ô Source, toutes les marques de ta puissance, toi qui débordes de miracles inépuisables, et dont les guérisons ont produit tant d'effets surnaturels! Oh! les bienfaits que tu répands sur tous! Non seulement tu chasses les maladies graves de ceux qui s'approchent de toi avec piété, mais tu laves encore les âmes de leurs passions, tu les purifies, ô Très Immaculée, et tu leur donnes enfin la grande miséricorde! »

On chante ensuite : «Maintenant et toujours dans les siècles des siècles. *Amen.* » (2e partie du « Gloire soit au Père! ») La strophe : « Mère de Dieu... » doit être chantée ce vendredi.

A la fin des vêpres, on chante encore quelques strophes à la Mère de Dieu de la Source, d'après le 5e ton, en y entremêlant des versets de psaumes, qui se rapportent à Marie.

1. « Salut, ô Source portant la vie, qui fais jaillir les miracles sur les mers et sur tout le globe! O Océan spirituel qui surpasse les flots du Nil dans l'effusion de sa grâce! O nouvelle source de Siloé qui fais jaillir d'un rocher ton eau miraculeuse (2), et qui as reçu l'efficacité du Jourdain! Manne bienfaisante qui as secouru abondamment et sans lésiner celui qui est dans l'indigence! Mère du Christ, jeune vierge qui verses sur le monde la miséricorde abondante! »

Verset de psaume : « Le Tout-Puissant a sanctifié son tabernacle. » (Ps. XLV, hébr. XLVI, 5.)

2. « Avec des chants purs, célébrons, fidèles, le nuage céleste qui a fait ruisseler sur la terre d'une manière indicible la pluie du ciel, le Christ, le dispensateur de la vie, l'eau divine qui vivifie, qui jaillit et coule éternellement, l'ambroisie de ce nectar qui n'est jamais épuisé (*l'ambroisie c'est Marie, le nectar, le Christ*), mais qui étanche la soif qui dévaste les âmes. Et si

(1) D'après l'histoire de la Vierge à la Source, un mort fut un jour ressuscité par l'aspersion de l'eau de la source ; c'est à cet évènement que notre texte fait allusion.

(2) La source de Siloé, à Jérusalem, a une origine mystérieuse dans la montagne de Sion et produisit des guérisons.

C'est dans ce sens qu'elle est prise comme une image de Marie et de sa source.

nous buvons pieusement de ce nectar, des fleuves divins jaillissent de notre esprit comme du sein d'une mère (*allusion à Jean VII*, 38), qui arrosent tous de grâce sans lésiner! »

Verset de psaume : « La force du fleuve réjouit la cité de Dieu. » (*Même ps., vers. 5, allusion à la source.*)

3. « Salut, Source qui reçois la vie, et qui sans cesse répands la grâce, fleuve des guérisons qui fais échec à la violence des maladies, la lumière des aveugles et la purification divine des lépreux, toi qui fais jaillir sur tous ceux qui viennent avec foi à ton temple un remède pour chacune de leurs maladies, remède universel qui est donné gratuitement et toujours est prêt, Mère du Christ, du Verbe, qui, comme une source, fais jaillir sur le monde la grande miséricorde ! »

On chante ensuite : « Gloire soit au Père », puis, dans le 5e ton la strophe : « Sonnons de la trompette (*allusion au ps. LXXX, hébr. LXXXI*, 4), entonnons des chants de louange, participant à cette fête, réjouissons-nous, exécutons des danses, et réjouissons-nous des eaux toujours jaillissantes de la source vivifiante! Rois et princes doivent accourir et faire jaillir à l'envi la grâce de la source, car elle a sauvé des rois. Ceux qui étaient couchés dans la bière, elle les a réveillés par son contact ! Pasteurs aussi et tous ensemble réunissons-nous pour puiser du nuage pluvieux l'eau salutaire! Malades, célébrons la libératrice : lorsque nous sommes en danger, celle qui fortifie ; lorsque nous avons soif, le rafraîchissement ; des aveugles, la lumière ; des sourds, l'ouïe ; des difformes, la guérison ; des morts, celle qui apporte la vie, et tous ensemble celle qui de tous côtés répand sur les fidèles les eaux du salut, et écrions-nous : O chaste, qui de ta source fais jaillir des flots toujours vivants, ne cesse pas d'intercéder pour tes serviteurs, ô Vierge ! » (*Cette strophe est une imitation exacte d'une strophe célèbre, louant la Mère de Dieu, de saint Germain.*)

A l'aurore, on chante le canon de la fête avec celui de Pâques.

Ode I. — 1. « Tu feras couler pour moi comme une source, en me donnant la grâce de la parole, ô Vierge, Mère de Dieu, pour que je puisse chanter la source qui fait jaillir la vie pour les fidèles et la grâce, car tu as fait se répandre comme une source le Verbe personnel de Dieu ! »

2. « Ton temple, ô chaste Vierge, est apparu à tous comme une pharmacie surnaturelle, car il rappelle de la mort à la

vie les fidèles qui y accourent et il répand, sans compter, à tous les bonnes choses! »

3. « Toi seule, tu répands, du ciel sur la terre, en vérité, bien des grâces, car à celui qui était devenu aveugle, tu lui rends la lumière avec le nouvel onguent, en appelant du ciel Léon d'une manière incompréhensible (1). »

4. « Salut, ô Marie, bienfaitrice commune à tout le genre humain! salut, car sur toi est descendu le Créateur de toutes choses, comme une pluie, publiquement, et t'a montrée comme la source immortelle, ô fiancée de Dieu! »

Ode III. — 1. « Je te reconnais, ô Vierge, comme le temple lumineux et saint du Dominateur de toutes choses, et comme la source de l'incorruptibilité qui fait jaillir le Christ pour l'eau où nous nous désaltérons! »

2. « Quelle grâce, ô reine et source, as-tu accordée au souverain en délivrant par l'eau l'intérieur de son corps de la présence cruelle d'une pierre! » (*Allusion à la guérison de l'empereur Léon le Sage, de la pierre, par l'eau de la source.*)

3. « La grâce abondamment jaillit de toi, ô Mère de Dieu, Vierge, sortant à flots! Les paralytiques marchent par toi, la foule des lépreux est purifiée et les démons sont étranglés. »

4. « Tu accordes à tous les fidèles la guérison : aux rois et aux hommes du peuple, aux indigents, aux princes, aux pauvres et aux riches pareillement, en faisant jaillir l'eau, ô source, comme un sûr moyen de guérison. »

Ensuite on chante le Kathisma, dans le 8e ton :

« Chantons ensemble, nous qui demandons la grâce, le petit ruisseau toujours jaillissant et vivant, la source divine qui fait jaillir des fleuves, car chaque jour elle répand tant de guérisons que la source des fleuves n'est rien en comparaison! Approchons-nous donc, comme il convient, avec foi et ardeur, puisons à la source une force inépuisable et vraiment immortelle qui répand la rosée dans le cœur des hommes pieux, et écrions-nous : Tu es la consolation des fidèles! »

---

(1) Cette strophe fait allusion à un récit qui aurait provoqué la construction de la première église, déjà avant Justinien. Un aveugle que l'empereur Léon amenait avec lui aurait recouvré la vue à la source au moyen d'une onction faite par l'empereur avec de la boue. Cet onguent est appelé nouveau, par opposition au miracle de l'évangile où Jésus-Christ oignit les yeux de l'aveugle d'un peu de boue. — On fait encore une fois allusion à cet événement dans le synaxarion.

Ode IV. — 1. « Plus nombreux que les grains de sable de la mer et que les gouttes de pluie sont les miracles de ta source, ô Vierge, qui jaillissent sans cesse avec abondance sur toute la terre et guérissent promptement tout homme gravement malade! »

2. « On a répandu l'eau de ta source, ô Vierge, sur la femme dont la poitrine était dévorée d'un cancer, et aussitôt, sous l'action de ces ondes, cessent les mortelles douleurs et le cancer s'en est allé par le plus court chemin! » (*Il s'agit ici de la guérison d'une femme, du cancer, comme on le verra plus bas, au synaxaire.*)

3. « Ce qui est apparu en toi visiblement est inconcevable et dépasse la nature, ô Mère de Dieu, car l'eau de ta source guérit même les maladies mortelles, et la nature n'en a jamais produit de semblable! »

4. « L'ennemi me tue sans trêve par les coups de la volupté, ô Reine, ô Source, ô Mère de Dieu! Ne m'abandonne pas! viens sans retard à mon aide! sauve-moi de ses pièges, et je te louerai, ô Vierge tant chantée! »

Ode V. — 1. « Les miracles de ta source, lorsqu'ils sont racontés avec vérité, plongent dans l'étonnement le cœur des mortels, ô Vierge, car ils dépassent la nature et sanctifient tous les fidèles! »

2. « La toison de Gédéon et la manne, et la fontaine de Siloé et le rocher, qui fait jaillir l'eau, et le portique de Salomon, et les affluents du Jourdain, et le puits de la Samaritaine figuraient autrefois ta grâce! » (*Le portique de Salomon est probablement mentionné ici parmi les figures de la source miraculeuse de la Mère de Dieu parce que c'est en cet endroit que, d'après les actes des apôtres* (V, 12-16), *les apôtres accomplissaient leurs miracles féconds.*)

3. « Les gouttes de ta source, ô Vierge, ont même rendu la vie à un mort! Ce qui s'est passé ici dépasse toute parole et toute compréhension, car toutes les choses qui te concernent, ô Très Chaste, dépassent toute parole humaine! »

4. « Tu chasses la douleur, ô Vierge, tu arrêtes l'hémorragie, par la fraîcheur de ta source, tu arrêtes l'ardeur du feu, guérissant ainsi la fièvre hectique, la gravelle et les douleurs intestinales! »

Ode VI. — 1. « Les paroles te chantent, en vérité, ô Chaste,

comme la source du Verbe, car tu as enfanté l'abîme de la sagesse, ce Verbe incomparable qui a suspendu les sources dans l'air et qui a solidifié la terre sur les eaux! » (Ps. CXXXV, hébr. CXXXVI, 6.)

2. « Tu t'es placée sous le poids des échelles qui menaçaient de s'écrouler en sauvant ainsi les peintres qui étaient dessus et le peuple du tremblement de la terre et de la chute de la maison, ô Source très sainte! » (*Voir sur cet événement le synaxaire plus bas.*)

3. « Tu délivres publiquement le sein des mères de leur infécondité par l'aspersion avec l'eau de ta source; car, comme tu as enfanté le Souverain du monde en restant vierge, tu accordes aussi à d'autres femmes d'enfanter! » (*Voir au synaxaire.*)

4. « Aucun mot, aucune pensée, aucune langue ne peuvent chanter, ô Chaste, ton enfantement! La gloire des philosophes et l'élégance des rhéteurs sont sans force et vaincues! »

Kontakion, 8e ton : « De ta source inépuisable, ô Bénie de Dieu, tu m'accordes les flots de la grâce sans cesse jaillissante qui dépasse toute parole! Car tu as enfanté le Verbe, d'une manière inconcevable; c'est pourquoi je te supplie de me favoriser de ta grâce pour que je m'écrie : Salut, eau du salut! » (*Cette strophe est étroitement imitée du Kontakion du célèbre Akatistos que nous traduisons aussi.*)

Ikos (*imité aussi de l'Akathistos*) : « Mère de Dieu immaculée, qui as enfanté d'une manière inexprimable le Verbe éternel du Père, dirige ma bouche, ô Chaste, pour en faire sortir tes louanges, pour te bénir et pour dire à ta source : Salut, source de joie qui ne finis pas! salut, fleuve de beauté inexprimable! salut, guérison des diverses maladies! salut, destructrice de toute espèce de souffrances! salut, ruisseau brillant qui guéris les fidèles ! salut, eau qui accorde différentes grâces aux malades ! salut flot de sagesse qui écarte l'ignorance ! salut, boisson du cœur distillant l'ambroisie! salut, coupe de manne d'où jaillit la vie! salut vase de guérisons et nectar divin! salut, toi qui nous montres le passage pour sortir de la maladie! salut, toi qui éteins le feu des blessures! Salut, eau de salut ! »

Synaxaire : « Le vendredi de la semaine de rénovation (*nom de la semaine de Pâques*), nous célébrons la fête de la reconstruction du temple de notre très sainte Reine et Mère de Dieu, de la source portant la vie, et, en même temps, nous célébrons

la mémoire des merveilles surnaturelles accomplies par la Mère de Dieu dans ce temple. »

Vers iambiques qui introduisent le synaxaire : « Chacun considère publiquement ta source, ô Vierge, comme la manne, comme la fontaine de Siloé et le portique de Salomon! »

Synaxaire en prose : « Ce temple fut d'abord fondé par l'empereur Léon le Grand, qui porte encore le surnom de Makellas. C'était un homme excellent et doux, d'humeur compatissante. Avant de monter sur le trône et lorsqu'il n'était encore qu'un simple particulier, lorsqu'il vint dans ces contrées, il conduisit par la main un aveugle qu'il avait trouvé errant à l'aventure. Lorsqu'ils furent arrivés près de la source, l'aveugle fut torturé d'une soif démesurée et supplia Léon de lui donner de l'eau. Celui-ci pénétra dans une forêt épaisse qui se trouvait en cet endroit et chercha, car autrefois cette place était ombragée par différents arbres et recouverte d'une luxuriante végétation. Ne trouvant pas d'eau, il retourna en arrière tristement, et comme il se détournait, il entendit une voix d'en haut lui dire : « Pas n'est besoin, ô Léon, de t'attrister, car l'eau est tout près. » Alors il se retourne vers l'endroit qu'il voulait quitter et chercha encore une fois. Après s'être beaucoup fatigué, il entendit la même voix lui dire : « Léon, empereur, pénètre dans l'épaisseur du fourré et puise avec la main l'eau qui jaillit, et apaise la soif de l'aveugle, et, lorsque tu auras oint ses yeux aveugles, tu reconnaîtras qui je suis, moi qui depuis longtemps déjà habite cette place. » Il fit comme la voix l'indiquait et aussitôt l'aveugle recouvra la vue. Selon que l'avait prédit la Mère de Dieu, Léon devint empereur et d'une main généreuse il bâtit le temple de la source comme on le voit aujourd'hui. Mais beaucoup de miracles se firent en cet endroit, et lorsque, un peu plus tard, Justinien lui-même, le grand empereur romain, fut guéri de la gravelle, il se montra toujours généreux à l'égard de la Mère du Verbe et construisit un très grand temple (1). Mais celui-ci fut aussi renversé par divers tremblements de terre, et, plus tard, Basile le Macédonien et son fils Léon le Sage le reconstruisirent. Sous leur règne la source accomplit le plus de miracles, car elle guérit des ulcères, des souffrances dans la vessie, les fièvres hectiques et bien des milliers d'autres maladies.

(1) Ici aussi les traditions sur l'origine de l'Eglise paraissent différentes.

cancers, hémorragies chez les impératrices et autres femmes et une quantité de différentes fièvres, fièvres de trois jours et fièvres purulentes. Elle délivra aussi les femmes de leur infécondité, car l'empereur Constantin fut un présent de cette source à l'impératrice Zoé (épouse de Léon le Sage). La source a aussi réveillé un mort. Celui-ci était de Thessalie, et, comme il voulait se rendre à la source, il mourut en chemin. Mais, en mourant et prêt à rendre l'âme, il ordonna aux matelots de le conduire au temple de la source, de verser trois fois sur lui de l'eau de la source, puis de l'enterrer. Ainsi fut fait, et le mort, lorsque l'eau fut versée sur lui, se releva vivant. Bien des années après, comme le grand temple menaçait de s'écrouler, la Mère de Dieu apparut et le contint jusqu'à ce que tout le monde fût sorti. L'eau a expulsé plusieurs démons lorsque les possédés en buvaient, et elle a tiré les prisonniers de leur prison. Elle a guéri l'empereur Léon le Sage des souffrances de la pierre et éteint chez son épouse Théophano (1) les ardeurs de la fièvre, et guéri le mal hectique chez son frère le patriarche Etienne de Constantinople. Le patriarche Jean de Jérusalem étant devenu sourd, cette eau lui a rendu l'ouïe. Elle a guéri encore l'ardente fièvre du patricien Jarasius et de sa mère Magistrissa. Elle a délivré des douleurs d'une inflammation vésicale le fils de Stylianus et une femme nommée Schizaena de maux du ventre, l'empereur Romanus Lacapène, ainsi que sa femme, de différentes souffrances de l'estomac.

« Dans le pays de Chaldée, la Mère de Dieu invoquée guérit le moine Peperis et son disciple. Elle a aidé aussi le moine Matthieu et Meletius, qui était calomnié auprès de l'empereur. Elle a encore guéri des patriciens, des protospathères et des milliers d'autres personnes de leurs souffrances.

« Qui peut les nommer tous ? La guérison d'une maladie des hanches fut aussi accordée à Etienne qui avait la garde de l'encens. Et quelle langue peut raconter du reste les merveilles qu'a opérées cette eau et qu'elle opère jusqu'à présent ?

« Plus nombreux que les gouttes de pluie et la multitude des

(1) Léon le Sage eut successivement quatre épouses. L'une de ses femmes fut l'impératrice Zoé, dont on a parlé ci-haut. L'impératrice Théophano, dont on parle ici, est honorée comme une sainte. Au sujet de la quatrième épouse, éclata dans l'Eglise grecque ce qu'on a appelé la Tétragamodispute pour savoir si un quatrième mariage était permis.

étoiles sont les miracles que nous voyons même de nos jours, car elle a guéri d'une manière surnaturelle la boulimie, la gangrène, des perforations et autres blessures mortelles, le charbon, la lèpre, et la mutilation et les tumeurs chez les femmes, et en outre des maladies de l'esprit, des tumeurs des yeux, des albinos, et des plaies occasionnées par des coupures de verre, elle a encore délivré un certain Jean Barangos de l'hydropisie et un autre Barangos de plaies très graves, et un certain Marc, prêtre et moine, d'une inflammation très forte à la surface de la peau, et le moine Macarius en même temps d'un asthme qui durait depuis quinze ans et de la pierre. Elle a aussi fait beaucoup d'autres choses qu'il est impossible d'énumérer en paroles; les miracles qu'elle a opérés, qu'elle opère encore aujourd'hui et qu'elle ne cessera pas d'opérer, sont innombrables. Par l'intercession de votre Mère, ô Christ notre Dieu, ayez pitié de nous! Ainsi soit-il. »

Ode VII. — 1. « Malades, puisez la guérison, car la toute chaste fait jaillir pour nous, de la source divine, des choses vraiment suaves! Elle fait couler en vérité un fleuve de délices! Allons donc tous puiser avec foi à ses eaux, qui coulent avec abondance! »

2. « Tes miracles surprenants, ô Reine, plongent dans l'étonnement tous les fidèles et tous ceux qui les apprennent! Ton eau nous montre parlant parfaitement les muets et ceux qui ne parlaient pas, et ceux qui souffrent cruellement, elle les guérit et leur accorde la santé! »

3. « Tu fais sortir de la fournaise des afflictions ceux qui viennent à toi, ô Chaste, en les arrosant des flots de ta source merveilleuse! Celui qui est tourmenté de la boulimie est délivré de cette maladie, ainsi que le blessé, car tu guéris les lépreux et tu éteins les ardeurs des charbons! »

4. « Vierges, jeunes filles et tous les hommes, louons avec foi la Reine, du fond du cœur et d'une manière éclatante, car elle a guéri les blessures produites par les clous et le verre, et d'autres graves blessures, et d'autres tumeurs, et les paralytiques! »

Ode VIII. — 1. « Ta source fait jaillir, ô Source, une eau divine et vénérable, car avec puissance, par l'invocation de la grâce divine, elle endigue le fleuve des hydropiques; c'est pourquoi nous t'honorons, ô Source, à jamais! »

[illegible] sont les miracles que nous voyons même de nos jours, car elle a guéri d'une manière surnaturelle la boulimie, la gangrène, des perforations et autres blessures mortelles, le charbon, la lèpre, et la mutilation et les tumeurs chez les femmes, et en outre des maladies de l'esprit, des tumeurs des yeux, des albinos et des plaies occasionnées par des coupures de verre. Elle a encore délivré un certain Jean Barangos de l'hydropisie et un autre Barangos de plaies très graves, et un certain Marc, prêtre et moine, d'une inflammation très forte à la surface de la peau, et le moine Macarius en même temps d'un asthme qui durait depuis quinze ans et de la pierre. Elle a aussi fait beaucoup d'autres choses qu'il est impossible d'énumérer en paroles; les miracles qu'elle a opérés, qu'elle opère encore aujourd'hui et qu'elle ne cessera pas d'opérer, sont innombrables. Par l'intercession de votre Mère, ô Christ notre Dieu, ayez pitié de nous! Ainsi soit-il. »

Ode VII. — 1. « Malades, puisez la guérison, car la toute chaste fait jaillir pour nous de la source divine, des choses vraiment sauves! Elle fait jaillir en vérité un fleuve de délices! Allons donc tous puiser avec foi à ses eaux, qui coulent avec abondance! »

2. « Tes miracles surprenants, ô Reine, plongent dans l'étonnement tous les fidèles et tous ceux qui les apprennent! Ton eau nous montre parlant parfaitement les muets et ceux qui ne parlaient pas, et ceux qui souffrent cruellement, elle les guérit et leur accorde la santé! »

3. « Tu fais sortir de la fournaise des afflictions ceux qui viennent à toi, ô Chaste, en les arrosant des flots de ta source merveilleuse! Celui qui est tourmenté de la boulimie est délivré de cette maladie, ainsi que le blessé, car tu guéris les lépreux et tu éteins les ardeurs des charbons! »

4. « Vierges, jeunes filles et tous les hommes, louons avec foi la Reine, du fond du cœur et d'une manière éclatante, car elle a guéri les blessures produites par les clous et le verre, et d'autres graves blessures, et d'autres tumeurs, et les paralytiques! »

Ode VIII. — 1. « Ta source fait jaillir, ô Source, une eau divine et vénérable, car avec puissance, par l'invocation de la grâce divine, elle endigue le fleuve des hydropiques; c'est pourquoi nous t'honorons, ô Source, à jamais! »

Ἐξ ἀμενώτου σου Πηγῆς Θεοχαρίτωτε, ἐσιβραβεύεις μοι σηγάζουσα τὰ νάματα, ἀεννάως τῆς σῆς χάριτος ὑσὲρ λόγον· τὸν γὰρ λόγον ὡς τεμοῦσαν ὑσὲρ ἔννοιαν, ἱκετεύω σε δροσίζειν με σῇ χάριτι· ἵνα κράζω σοι· Χαῖρε ὕδωρ σωτήριον.

ΙΕΡΑ ΝΟΣΟΚΟΜΕΙΑΚΗ ΜΟΝΗ ΤΗΣ ΖΩΟΔΟΧΟΥ ΠΗΓΗΣ

(ΒΑΛΟΥΚΛΗ)

LA VIERGE DE LA FONTAINE BALOUKLI, A CONSTANTINOPLE

2. « Chantons tous hardiment l'eau vénérable et qui répand la vie, car elle endigue sur-le-champ le mal des asthmatiques et lui procure une libre sortie ! Oh ! qu'ils sont grands tes miracles ! ô chaste Mère de Dieu ! »

3. « Quelle bouche pourra assez louer la merveille de ton enfantement, ô Toi que tout le monde chante ! Et quel esprit pourra voir jusqu'au fond de la source de tes miracles et les célébrer avec des paroles ! La nature est sans force pour assez admirer tes œuvres ! »

4. « Toute la force de la mort est détruite par toi, ô Reine et Maîtresse ! Tu as fait jaillir, comme une source, le roi et la vie impérissable, l'eau, la manne, le Christ, à jamais ! »

Ode IX. — 1. « Elle dépasse toutes les eaux, ô chaste Vierge, l'eau de ta source, qui accorde publiquement la délivrance des cruelles maladies et répand sur les âmes la santé surnaturelle !

2. « Comme libératrice des maladies, nous considérons tous la nouvelle Siloé de ta source, ô Vierge, car l'aveugle y reçoit des yeux qui voient, et nous tous, nous recevons toujours un accroissement de force pour vivre ! »

3. « Vous tous, qui cherchez un réconfortant, accourez à la source, car la jeune fille, la Vierge, habite dans l'eau ! Bondis et réjouis-toi, foule des fidèles ! Puis, tu obtiendras dans le temple, comme il convient, l'exaucement de tes prières ! »

4. « L'eau de ta source est élevée au-dessus des cieux, et elle a parcouru avec ses flots les abîmes de la terre ! C'est une ambroisie de l'âme, un nectar des fidèles, un miel du rocher, et une distribution de la manne ! »

5. « Tu réjouis le maître (*c'est-à-dire l'empereur byzantin d'autrefois*), ô Vierge, d'une manière surnaturelle, en faisant jaillir de ta source une grâce intarissable, et tu lui donnes la force contre ses ennemis et la victoire toujours, et la puissance et la paix, et l'accomplissement de ses demandes ! »

Dimissorium : « Tu es vraiment une source d'eau vive, ô Reine, toi qui purifies les âmes et les corps de maladies graves et qui as fait jaillir le Christ, l'eau du salut ! »

A la fin de l'heure canonique, dite l'aurore, on chante encore quelques strophes de la Mère de Dieu, avec les mêmes versets de psaumes qu'à la fin des vêpres.

1. « L'eau de la source est salutaire pour tous les malades ! Approchons avec foi, et puisons la grâce ! »

2. « La fontaine de vie de la source immortelle accorde à ceux qui s'en rapprochent avec ardeur un fleuve inépuisable de guérisons ! »

1. Verset de psaume comme plus haut.

3. « L'eau de la Vierge fortifie les âmes ! Nous qui sommes dans l'ardeur des passions, accourons à la Vierge, pour nous en laver ! »

2. Verset de psaume comme plus haut.

4. « Le saint vase fait maintenant jaillir sans lésiner la manne, pour ceux qui la demandent, de la source intarissable ! Puisons chacun selon notre besoin le miel du rocher ! »

Dans la messe du jour, on chante, d'après le Typikon ou Directorium de Constantinople, l'épître et l'évangile du vendredi de la semaine de Pâques. D'après le Pentekostarion de l'édition d'Athènes, outre l'épître et l'évangile du jour, on chante aussi l'épître et l'évangile de la Mère de Dieu ; les autres chants de la messe sont, au contraire, seulement de la fête de Pâques. Dans les « *dyptiques* », on chante, en l'honneur de la Mère de Dieu, la strophe suivante : « Honorons avec foi l'eau de la source d'où coule la vie, la manne qui verse la rosée immortelle, le nectar divin, la merveilleuse ambroisie ! »

Personne ne prétendra asssurément que cet office soit une des perles de la poésie grecque. Personne non plus ne niera qu'il y a là bien peu de profondeur et que l'on est souvent tout près de la trivialité. Ce poème a été composé à une époque où depuis longtemps la fleur de la poésie grecque était séchée sur sa tige ; il n'en reste pas moins comme un témoignage de la grande vénération que même les Grecs séparés ont conservée pour Marie, et comme un monument des anciens miracles de la Mère de Dieu.

Une église subsiste encore à Constantinople, sur ce même endroit de la source ; on l'appelle Baloukli et l'on y vend une image qui représente Marie comme source miraculeuse et la guérison des malades. Nous donnons ici une reproduction de cette image. D'après la légende on devrait trouver à cette source des poissons qui y auraient été conservés d'une manière miraculeuse. Lors de la prise de Constantinople, un moine était occupé en cet endroit à griller des poissons. On lui annonça que les Turcs s'étaient emparés de la ville. Le moine répondit qu'il ne croyait pas cela, que cela était impossible et qu'il ne

le tiendrait pour vrai que si les poissons s'échappaient vivants de la poêle à frire. Et les poissons sautèrent hors de la poêle, et depuis lors des poissons devraient toujours se tenir en ce lieu. C'est pourquoi à l'image de la Mère de Dieu on fixe un poisson. Les tombes les plus récentes des patriarches grecs de Constantinople se trouvent aussi auprès de cette église si vénérée.

La consécration de cette église se trouve inscrite dans les calendriers grecs, le 9 juillet. Le 8 janvier on célébrait anciennement, parce que c'est un jour de l'octave de l'Epiphanie, une synaxis ou une fête spéciale dans cette église pour commémorer les noces de Cana. On instituait de même une procession qui se dirigeait vers cette église, avec une solennité spéciale, le premier lundi du carême, en souvenir de ce qu'un incendie avait été éteint par l'eau de la source. Il y avait encore un jour dans l'année ecclesiastique où les fidèles puisaient de l'eau de la source. C'était le 16 août, le jour qui suivait la grande fête de la Dormition de la Sainte Vierge.

Les versets iambiques qui introduisaient cette fête disaient : « La fontaine des eaux miraculeuses est vidée aujourd'hui, mais vidée elle ne cesse cependant pas de faire de nouveaux miracles. » A la fête de l'Ascension du Christ, l'empereur assistait chaque année au culte dans cette église si célèbre.

Une autre relique de Marie à Constantinople, c'était la célèbre image de la « *Hodigitria* » ou de l'Indicatrice du chemin, qui joua aussi dans l'histoire de la ville un rôle considérable. Ce titre de Hodigitria indiquait que des aveugles avaient recouvré la vue par l'intercession de Marie. Cette célèbre image était comme le rempart de Constantinople. Une fois qu'un empereur revint victorieux et menait un triomphe, il donna sa place à cette image illustre sur le char triomphal. L'Hodigitria avait son propre char attelé de chevaux blancs, qui était réservé à son seul usage. L'église de la Hodigitria fut construite sous l'empereur Michel le Méthyste. Sa consécration fut célébrée le 18 octobre. Le culte de la Mère de Dieu sous le titre de cette célèbre image se répandit au loin. En Russie aussi, on vénère la Hodigitria.

Outre ces sanctuaires fameux, la ville en avait encore beaucoup de moindre importance, dédiés à la Mère de Dieu : l'église située à l'endroit appelé Eugène, fondée du temps de Théodose

le Grand; l'église de la Mère de Dieu appelée d'Ubicio; celle qui s'élevait au lieu de Protasios, dont la dédicace se fêtait le 9 novembre; celle qu'on appela Carabizin ou le bateau; la nouvelle église dans le palais impérial; l'église sur le forum; celle de Karpianos; celle de Bassos; celle qui s'élevait au lieu de Callistratos, dont la consécration s'observait le 18 juillet; l'église de la Mère de Dieu intitulée *Ponolytra* (celle qui délivre des douleurs, parce que, en ce lieu aussi, beaucoup de guérisons se firent); celle d'Ariobindos, qui avait une synaxe ou fête particulière le 10 février; l'église élevée à l'endroit appelé Kurator, dont la consécration se fêtait le 7 décembre; l'église appelée de la Diaconesse, dont la consécration était indiquée le 28 juillet et le 19 novembre, et où la Sainte Vierge avait encore une commémoraison le 13 mai; l'église située au lieu de Promontus, dont la dédicace se célébrait le 29 juillet; celle de Cyrus; l'église de Prisga, dédicace le 12 février; celle de la Glace, ainsi nommée parce que l'empereur Léon Makellas, passant en cet endroit à cheval, fut affligé par la chute de morceaux de glace; l'église de la Patricienne, où l'empereur et l'impératrice s'arrêtaient un moment lorsqu'ils se rendaient pour les processions à Hagia-Sophia et où les patriciens revêtaient l'empereur de sa ceinture, les patriciennes l'impératrice; l'église dans la maison d'Irène, dédicace le 6 septembre.

Plusieurs couvents de Constantinople portaient aussi le nom de la Mère de Dieu. On lui décernait les titres les plus glorieux. Un couvent de femmes célèbre, c'était celui de la Pammakaristos, ou de la Toute Bienheureuse fondé au XIIe siècle. Après la conquête des Turcs, il acquit une importance particulière parce que son église fut quelque temps l'église patriarcale, avant que le patriarche émigrât à l'église de Saint-Georges, qui est encore aujourd'hui son église. L'image en mosaïques de cette église et les reliques qui y étaient conservées furent, à la fin du XVIe siècle, transportées dans la nouvelle église patriarcale. Comme un souvenir de ces reliques, et probablement pour honorer l'image sauvée, les Grecs séparés célèbrent aujourd'hui, dans leur église patriarcale, une fête de la Mère de Dieu sous le titre de Pammakaristos, la Très Bienheureuse, le 1er septembre.

Ils ont aussi pour cette fête un office propre, que je n'ai pas pu me procurer; car il n'en existe que des exemplaires imprimés sur des feuilles détachées.

Un couvent d'hommes s'appelait Panachrantos, c'est-à-dire de la Tout Immaculée. Un couvent de femmes s'appelait la Panagia Muchliostissa. Il fut fondé par Marie la Paléologue, fille de l'empereur Michel le Paléologue, à la fin du XIIIe siècle. (*Ce nom lui fut donné de ce que la fille de l'empereur épousa le khan des Mongols et qu'on l'appela pour cela princesse des Mongols.*) Un célèbre couvent de la Mère de Dieu, c'était le couvent impérial nommé de la περιβλεπτος, de « celle qui regarde tout autour », peut-être ainsi nommé à cause de la vue superbe dont on y jouit. C'est là que l'empereur allait d'ordinaire le 21 novembre, fête de l'entrée de Marie dans le Temple.

Outre les églises, il y avait une quantité de fêtes locales de la Mère de Dieu qui coïncidaient avec les premières et sont inscrites encore aujourd'hui dans les synaxaires grecs. A Chrysopolis, le 22 septembre, à l'endroit appelé Deudoxie, synaxis le 16 juin; l'invention de l'image qui n'avait pas été peinte par des mains d'homme le 15 mai et le 9 août; la synaxis de la Mère de Dieu, dans l'endroit appelé Maranathios, le 15 juin; le 19 octobre et le 9 novembre, dans l'endroit appelé le Paradis; le 4 octobre, dans l'endroit appelé d'Onirate; le 25 juillet, à l'endroit appelé Pagidios; le 21 juillet et le 17 août, à l'endroit appelé d'Armatios; le 15 mai, dans le Péritichisma, c'est-à-dire le rempart qui entourait la ville; le 28 août dans l'endroit appelé Pinnulophos; le 22 mai dans les alentours de Sainte-Sophie le 8 juin, dans l'endroit appelé Sosthenios!

Mais le culte de la Vierge atteignit son point culminant à Constantinople pour la célèbre délivrance, trois fois répétée, de la ville des attaques de l'ennemi, délivrance rapportée par les historiens et depuis lors célébrée en tout temps par l'Eglise grecque. La première des trois délivrances eut lieu en 626, sous l'empereur Héraclius, lorsque celui-ci était parti en expédition contre les Perses. Deux armées, les Bulgares à l'ouest et les Perses à l'est, profitèrent de cette occasion et vinrent ensemble assiéger la ville, dont la perte semblait assurée. Alors le patriarche Serge fit porter sur les remparts la robe et les images de la Mère de Dieu. La ville fut sauvée d'une manière tout inespérée et les ennemis subirent une éclatante défaite près de la côte des Blachernes. La victoire fut attribuée à Marie, et le peuple debout chanta, la nuit même de la délivrance, un hymne de reconnaissance et d'actions de grâces en

l'honneur de la Vierge. La fête qui rappelle ce souvenir, comme l'hymne qui le célèbre, s'appellent pour cela « Akathistos », c'est-à-dire que *l'on doit chanter debout.* Selon l'hypothèse commune, le même patriarche Sergius serait l'auteur de ce chant célèbre. Mais l'opinion moderne est partagée à ce sujet, et une forte polémique a éclaté touchant l'auteur. On n'est pas arrivé à établir d'une façon rigoureuse qui a composé ce poème, mais, dans tous les cas, quel qu'en soit l'auteur, c'est un homme d'un très grand esprit.

La seconde délivrance de la ville eut lieu sous l'empereur Constantin Pogonatos, lorsque les Sarrasins parurent pour la première fois devant la ville impériale et l'assiégèrent pendant sept ans. La flotte sarrasine fut surtout détruite par le « feu grec », tout récemment inventé. Cette seconde délivrance fut également attribuée à la protection de la patronne de la ville.

La troisième délivrance eut lieu au VIII' siècle, sous l'empereur Léon l'Isaurien. Les Sarrasins, avec une flotte de 1.800 vaisseaux, vinrent une seconde fois assiéger la ville. Toute espérance de salut paraissait perdue. La célèbre image de la Hodigitria fut alors portée sur les murs de la ville, et Marie parut terrible comme une armée rangée en bataille. Il éclata une violente tempête qui détruisit la plus grande partie de la flotte. Les Sarrasins en fuite perdirent encore les navires qui leur restaient et subirent une terrible défaite. Cette délivrance providentielle eut une conséquence incalculable. La conquête de Constantinople par les Musulmans fut retardée de sept cents ans, et la chrétienté conserva encore longtemps son boulevard de défense.

La fête de l'Akathistos se célèbre tous les ans, le samedi de la cinquième semaine de carême, comme une des plus grandes fêtes de l'Eglise grecque. Déjà à vêpres, le jour précédent, on chante différentes strophes en l'honneur de la Mère de Dieu. L'hymne Akathistos commence aux complies du vendredi et continue dans l'office de nuit du samedi. (*On le chante toujours debout.*) Ce grand poème se compose du Kontakion, de la strophe d'introduction que l'on répète souvent et qui chante avec des accents de triomphe la consécration de la ville à sa protectrice et son champion ; puis, arrivent 24 grands Ikos, strophes disposées selon les lettres de l'alphabet, chaque nouvelle strophe commençant par une autre lettre de l'alphabet, la première

par A, la seconde par B, et ainsi de suite. Ces strophes dépeignent d'une manière fort ingénieuse la vie de Marie en la liant à la vie de l'Homme-Dieu. On procède toujours par deux strophes qui vont ensemble, l'une un peu plus longue, l'autre un peu plus courte. La plus longue finit chaque fois par la salutation angélique et différents titres d'honneur donnés à Marie. C'est là que, d'une façon très habile, on rappelle toutes ses gloires et tous ses privilèges. La conclusion de la plus courte est toujours l'exclamation « *Alléluia* ». Les 24 strophes sont chantées en 4 portions de chacune 6 strophes. A Constantinople, au moins anciennement, c'était le patriarche qui chantait la première partie, l'archevêque de Césarée en Thrace la seconde, l'archevêque d'Ephèse la troisième, l'archevêque d'Héraclée la quatrième. En outre, entre les strophes de l'Akathistos, il se trouve aussi un canon particulier composé par saint Joseph l'Hymnographe. Voici comment est disposé ce canon : Odes I et III, après la première partie de l'Akathistos. Après sa première partie, arrivent le Kontakion du jour avec la deuxième partie de l'Akathistos, ensuite les odes IV, V, VI du canon, puis la troisième partie de l'Akathistos, suivies des odes VII, VIII et IX du canon.

A la fin, avec les versets des psaumes, on chante encore des strophes à la Mère de Dieu.

Dans l'église patriarcale grecque à Constantinople, le jour de l'Akathistos appartient à ces jours de fêtes, rares pendant la semaine, où le patriarche monte sur le trône dit de saint Jean Chrysostome. Ce chant de l'Akathistos est cher plus que tout à chaque cœur grec ; c'est leur orgueil et leur gloire. C'est pourquoi, en dehors de la fête où on le chante, on le répète assez souvent comme office votif pour la consolation des fidèles. Le dernier synode des catholiques ruthènes d'Autriche, tenu à Lemberg, recommande particulièrement cet office, et c'est lui aussi que les fidèles demandent le plus souvent de célébrer. La coutume semble s'être de plus en plus répandue de se préparer pendant quelques jours, par des actes de dévotion, à la fête de l'Akathistos et de chanter chaque jour une partie de ce poème.

Voici les différentes strophes :

Kontakion : « Moi, ta ville, je chante à mon Champion et ma Maîtresse le chant de la victoire, parce que tu m'as délivrée des

dangers, et le chant d'action de grâces, ô Mère de Dieu ! Tu as la force invincible : délivre-moi donc des divers dangers qui me menacent, et je m'écrierai vers toi : Salut, fiancée, toi qui n'as pas été mariée ! »

Ikos : 1. « Un ange des premiers rangs célestes fut envoyé du ciel pour dire à la Mère de Dieu le « Je vous salue ». Et, voix sans corps, lorsqu'il te vit avec un corps, il eut peur, ô Seigneur, il resta immobile et lui adressa les paroles suivantes : Salut, toi par qui la joie reluit ! Salut, toi par qui la malédiction s'enfuit ! Salut, relèvement d'Adam qui était tombé ! Salut, toi qui sèches les larmes d'Eve ! Salut, hauteur difficilement accessible aux pensées des hommes ! Salut, profondeur que même les yeux des anges n'arrivent pas à sonder ! Salut, car tu es trône du roi ! Salut, car tu portes celui qui supporte tout ! Salut, étoile qui annonce le soleil ! Salut, sein maternel de l'Incarnation divine ! Salut, toi par qui la création est renouvelée ! Salut, toi par qui le Créateur devient enfant ! Salut, fiancée, toi qui ne fus pas mariée ! »

2. « Lorsque la sainte vit qu'elle était dans la chastete (*c'est-à-dire lorsqu'elle pensa à son vœu de virginité*), elle dit sans hésiter au ministre céleste : La merveille que tu m'annonces paraît impossible à mon âme ; car comment peux-tu parler d'une naissance avec une conception virginale, en chantant l'*alléluia ?* »

3. « Comme la Vierge cherchait à sonder l'insondable, elle dit au céleste serviteur : Comment est-il possible qu'un enfant naisse d'un sein de mère voué à la chasteté ? Explique-moi cela ! Celui-ci lui dit, en la prévenant ainsi : Salut, prêtresse du mystère ineffable ! Salut, exaucement de tout ce que l'on demandait en silence ! Salut, préparation aux miracles du Christ ! Salut, article principal de ses dogmes ! Salut, échelle céleste par où Dieu descend ! Salut, pont qui conduit au ciel les habitants de la terre ! Salut, merveille qui fait l'étonnement des anges ! Salut, blessure qui fait tant pleurer les démons ! Salut, toi qui enfantes la lumière d'une manière indicible ! Salut, toi qui n'enseignes à personne le « comment » ! Salut, toi qui surpasses la science des sages ! Salut, toi qui illumines le cœur des fidèles ! Salut, fiancée, qui ne fus pas réellement mariée. »

4. « La puissance du Très-Haut la couvrit alors de son ombre

pour la faire concevoir, elle qui ne connaissait pas d'homme, et fit paraître son sein maternel infécond comme un champ fertile pour tous ceux qui veulent y récolter le salut et qui chantent leurs psaumes : *Alléluia!* »

5. « Lorsque la Vierge sentit que Dieu se cachait dans son sein, elle courut chez Elisabeth. Le petit enfant de celle-ci, reconnaissant aussitôt sa salutation, se réjouit, et avec ses sauts pour chants, il dit à la Mère de Dieu : Salut, rameau du tronc qui ne sèche pas ! Salut, toi qui possèdes le fruit qui n'est pas corrompu ! Salut, champ qui produit le laboureur ami des hommes ! Salut, toi qui fais fleurir celui qui nous donne la vie ! Salut, champ qui fait germer le beau fruit de la miséricorde ! Salut, table qui porte l'abondance du pardon ! Salut, car tu nous apportes un paradis de délices ! Salut, car tu prépares le port pour les âmes ! Salut, agréable encens d'intercession ! Salut, réconciliation du monde entier ! Salut, toi qui fais que Dieu a plaisir à considérer les mortels ! Salut, protection des mortels devant Dieu ! Salut, fiancée, toi qui ne fus pas mariée ! »

6. « Le sage Joseph, portant dans son cœur tout un flot de doutes, était tout troublé de te soupçonner mariée, toi qu'il avait considérée comme n'ayant jamais connu d'homme, ô Vierge sans reproche ! Mais, lorsqu'il apprit ta conception par le Saint-Esprit, il s'écria : *Alléluia!* »

7. « Lorsque les bergers entendirent les anges chanter l'arrivée selon la chair du Christ, ils accoururent pour voir le Berger. Ils l'aperçurent comme un agneau immaculé, paissant sur le sein de Marie, et ils dirent en célébrant la Vierge : Salut, Mère de l'agneau et du berger ! Salut, étable des brebis spirituelles ! Salut, toi qui disperses les ennemis invisibles ! Salut, toi qui ouvres les portes du ciel ! Salut, car le ciel se réjouit avec la terre ! Salut, parce que la terre exécute des danses avec le ciel ! Salut, bouche des apôtres qui ne se tait jamais ! Salut, force invincible des martyrs qui combattent ! Salut, solide appui de la foi ! Salut, éclatante connaissance de la grâce ! Salut, toi qui as dépouillé l'enfer ! Salut, toi par qui nous sommes revêtus de gloire ! Salut, fiancée, toi qui ne fus pas mariée ! »

8. « Les mages aperçurent une étoile à la course divine. Ils suivirent son rayon, et, la suivant comme une lumière, ils découvrirent ainsi le puissant Dominateur, et, arrivant auprès de

celui que personne ne devance, ils se réjouirent et s'écrièrent : *Alléluia !*

9. « Les fils des Chaldéens, *c'est-à-dire les mages*, virent dans les mains de la Vierge Celui qui forme les hommes de sa main. Ils le reconnurent comme le maître quand bien même il avait pris la forme de l'esclave, et ils s'empressèrent de lui rendre hommage avec leurs dons et de dire à la Vierge bénie : Salut, mère de l'étoile qui ne se couche pas ! Salut, rayon du jour mystique ! Salut, toi qui éteins la fournaise de la tromperie ! Salut, toi qui illumines ceux qui enseignent la Trinité mystérieuse ! Salut, toi qui arraches sa puissance au tyran inhumain ! Salut, toi qui nous montres le maître aimant les hommes, le Christ ! Salut, toi qui délivres de l'adoration barbare des faux dieux ! Salut, toi qui délivres des œuvres de l'abîme ! Salut, toi qui fais cesser l'adoration du feu ! (*Les mages, comme Perses, sont considérés comme étant auparavant adorateurs du feu.*) Salut, toi qui tempères le feu des passions ! Salut, toi qui montres aux fidèles le chemin du renoncement ! Salut, joie de tous les peuples ! Salut, fiancée, toi qui ne fus jamais mariée ! »

10. « Les mages devinrent les hérauts de Dieu ; ils retournèrent à Babylone, exécutant tes ordres, Seigneur, et annonçant à tous le Christ ! Mais ils abandonnèrent Hérode à lui-même, comme un malfaiteur qui ne sait pas chanter des psaumes et dire : *Alléluia !* »

11. « Eclatant de lumière en Egypte, lumière de la vérité, tu as poursuivi les ténèbres du mensonge ! Car les statues des faux dieux, incapables de supporter ta puissance, ô Sauveur, s'écroulèrent. Ceux qui furent détournés de ces dieux crièrent vers toi, ô Mère de Dieu : Salut, relèvement des hommes ! Salut, écrasement des démons ! Salut, toi qui foules aux pieds la force de l'erreur ! Salut, toi qui mets à néant la tromperie des faux dieux ! Salut, mer qui engloutit le Pharaon spirituel ! Salut, rocher qui abreuve ceux qui ont soif de la vie ! Salut, colonne de feu, montrant le chemin à ceux qui sont dans les ténèbres ! Salut, protection du monde, plus large que les nuages ! Salut, nourriture qui succède à la manne ! Salut, servante de la sainte volupté ! Salut, pays de la promesse ! Salut, toi qui fais jaillir le lait et le miel ! Salut, fiancée, toi, qui ne fus pas mariée ! »

12. « Comme Siméon allait quitter ce monde trompeur d'ici-

bas, vous lui fûtes présenté, ô Dieu, comme un petit enfant, mais il reconnut bien un Dieu parfait en vous, et il s'effraya de votre sagesse inexprimable, en s'écriant : *Alléluia.* »

13. « Le Créateur nous a montré une nouvelle création, et à nous, qui sommes sous son autorité, il a révélé cette création lorsqu'il sortit du sein d'une vierge qu'il laissa immaculé comme il l'était auparavant, afin que nous nous écriions, nous qui considérons le miracle : Salut, fleur d'incorruptibilité ! Salut, couronne de la pureté ! Salut, toi qui fais briller l'image de la résurrection ! Salut, toi qui nous révèles la vie des anges ! Salut, arbre riche en fruits qui nourrit les fidèles ! Salut, feuillage et ombrage épais, où beaucoup trouvent une protection ! Salut, toi qui as enfanté le Sauveur pour ceux qui étaient prisonniers ! Salut, toi qui as enfanté Celui qui montre aux égarés leur chemin ! Salut, toi qui apaises le juste juge ! Salut, pardon de beaucoup de prévarications ! Salut, vêtement protecteur de ceux qui sont nus ! Salut, amour qui donne beaucoup plus que ce qui est demandé ! Salut, fiancée, toi qui ne fus pas vraiment mariée ! »

14. « En considérant l'étrange naissance, devenons étrangers au monde, et dirigeons notre esprit vers le ciel, car celui qui habite les hauteurs est apparu sur la terre comme le dernier des hommes pour attirer en haut ceux qui l'implorent et lui disent : *Alléluia !* »

15. « Le Verbe illimité était descendu aux choses de la terre, sans être pour cela étranger aux choses d'en haut, car c'est un abaissement divin qui se fit et non pas un changement local, ce fut la naissance donnée par une vierge, élue de Dieu, qui entendit ces paroles : Salut, tabernacle de Dieu, que rien ne peut contenir ! Salut, porte du mystère vénérable ! Salut, annonciation que les incrédules ne peuvent pas comprendre ! Salut, gloire assurée des fidèles ! Salut, char excellent de celui qui a son trône au-dessus des chérubins ! Salut, toi qui réunis les contraires ! Salut, toi qui lies la virginité et l'enfantement ! Salut, toi par qui la transgression fut pardonnée ! Salut, toi qui ouvres le paradis ! Salut, clef du royaume du Christ ! Salut, espérance des biens éternels ! Salut fiancée, qui ne fus pas mariée ! »

16. « Il n'y eut pas de nature angélique qui ne fût stupéfaite du grand ouvrage de votre incarnation ; car celui qui était si

distant d'eux comme Dieu, ils le virent comme homme voisin de tous, demeurant parmi nous et nous écoutant tous chanter : *Alléluia !* »

17. « Nous voyons les rhéteurs si abondants devenir muets comme les poissons à ton sujet, ô Mère de Dieu ! Car ils ne peuvent dire le « comment » : comment il est possible que tu restes vierge en enfantant. Mais nous, en considérant ce mystère, nous nous écrions avec foi : Salut, demeure de la sagesse de Dieu ! Salut, habitacle de sa providence ! Salut, toi qui as montré le peu de sagesse des philosophes ! Salut, toi qui as convaincu les rhéteurs de sottise ! Salut, car toutes les recherches ardentes n'ont abouti à rien ! Salut, car ils ont paru vains, les poètes avec leurs mythes ! Salut, toi qui as déchiré le tissu d'Athènes ! Salut toi qui as rempli les filets des pêcheurs ! Salut, toi qui nous tires de l'abîme de l'ignorance ! Salut, toi qui éclaires l'intelligence de plusieurs ! Salut, le vaisseau de ceux qui veulent être sauvés ! Salut, port des marins de ce monde ! Salut, fiancée, toi qui ne fus pas mariée ! »

18. « Comme celui qui orne toutes choses voulait sauver ce monde, il y vint après s'être annoncé lui-même, et quoique, comme Dieu, il fût un berger, il apparut cependant, pour nous sauver, semblable à nous, comme une brebis, car, appelant le même par le même, il entend, comme Dieu : *Alléluia !* »

19. « Tu es le rempart des vierges, ô Mère de Dieu, et Vierge, et de tous ceux qui fuient vers toi, car le Créateur du ciel et de la terre t'a préparée à ce rôle, ô Vierge immaculée, lorsqu'il habitait dans ton sein maternel, et il nous a appris à tous à te dire : Salut, colonne de la virginité ! Salut, porte du salut ! Salut, initiatrice de la nouvelle création spirituelle ! Salut, dispensatrice des biens de Dieu ! Salut, car tu as enfanté à une nouvelle vie ceux qui avaient été conçus dans la honte ! (c'est-à-dire dans le péché originel). Salut, car tu as relevé ceux dont l'esprit était courbé vers la terre ! Salut, toi qui as confondu le corrupteur des cœurs ! Salut, toi qui enfantas Celui qui sème la chasteté ! Salut, chambre nuptiale du mariage virginal ! Salut, toi qui lies les fidèles au Seigneur ! Salut, bienfaitrice pleine de sollicitude des vierges ! Salut, compagne de noces des âmes saintes ! Salut, fiancée, toi qui ne fus jamais mariée ! »

20. « Tout chant doit se déclarer vaincu qui s'efforce de redire

comme il faudrait la multitude de tes compassions ; car, quand bien même nous te consacrerions des chants aussi nombreux que le sable de la mer, ô Roi saint, ce n'est rien en comparaison de ce que tu as donné à ceux qui te disent : *Alléluia !* »

21. « Nous apercevons la Vierge sainte comme une lampe qui nous éclaire dans les ténèbres ; car, en concevant la lumière immatérielle, elle conduit tous les hommes à la connaissance divine en éclairant l'esprit de son rayon, et tous la chantent en ces termes : Salut, rayon du soleil spirituel ! Salut, effusion de la lumière sans déclin ! Salut, éclair qui illumine les âmes ! Salut, toi qui, comme un tonnerre, fais trembler les ennemis ! Salut, car tu fais se lever l'illumination éclatante ! Salut, car tu fais jaillir le fleuve abondant ! Salut, toi qui es figurée par la piscine ! Salut, toi qui enlèves la souillure du péché ! Salut, bassin qui lave la conscience ! Salut, coupe qui nous verse la joie ! Salut, odeur du parfum du Christ ! Salut, parfum mystique de la vie ! Salut, fiancée, toi qui ne fus jamais mariée ! »

22. « Comme il voulait accorder la grâce pour toutes les dettes, celui qui paye les dettes de tous les hommes, il vint de lui-même à ceux qui étaient séparés de sa grâce, et, après avoir déchiré la reconnaissance de notre dette, il entend que tous lui chantent : *Alléluia !* »

23. « En chantant des psaumes en l'honneur de ton rejeton, nous te célébrons tous comme un temple animé, ô Mère de Dieu, car il a habité dans ton sein maternel Celui qui tient tout dans sa main, le Seigneur ; il les a tous sanctifiés et glorifiés, et il leur a appris à te dire : Salut, tabernacle de Dieu et du Verbe ! Salut, sainte plus grande que les saints ! Salut, arche dorée par l'Esprit ! Salut, trésor assuré de la vie ! Salut, précieux diadème des rois pieux ! Salut, gloire vénérable des prêtres qui craignent Dieu ! Salut, tour inébranlable de l'Eglise ! Salut, mur imprenable du royaume ! Salut, toi qui nous donnes les trophées de la victoire ! Salut, toi qui fais tomber les ennemis à terre ! Salut, guérison de ma chair ! Salut, salut de mon âme ! Salut, Vierge, toi qui ne fus pas mariée ! »

24. « O Mère chantée par tous, toi qui as enfanté le Verbe plus saint que tous les saints, accepte ce sacrifice et sauve-nous tous de tout danger et protège-les contre la colère à venir eux qui s'écrient tous ensemble : *Alléluia !* »

Tel est ce célèbre poème. Nous laissons de côté le canon de Joseph et le synaxaire.

Marie avait sa grande part dans la vie de Constantinople. Elle était en toutes choses la protectrice de la ville. Lorsque l'armée partait en guerre, on chantait un office particulier de la Mère de Dieu pour demander la victoire contre les barbares. Cet office commençait : « Chaste Vierge, qui as enfanté Celui qui est puissant et fort dans les combats (ps. XXIII, hébr. XXIV, 8), combats de ta main forte et puissante les ennemis qui nous font la guerre ! » La ville fêtait-elle le souvenir du grand tremblement de terre qui l'avait dévastée ? Elle se tournait vers Marie, pour la prier d'écarter à l'avenir ce danger : « En suppliant, nous crions vers toi : Mère de Dieu, étends sur le peuple et la ville, avec compassion comme tu en as l'habitude, les entrailles de ta miséricorde et délivre-nous des tremblements de terre et de la ruine ! » Il en était de même lorsqu'un autre tremblement de terre menaçait ou dans d'autres besoins publics. Durant les longs combats avec les Arabes et les Mahométans, on implorait le secours de Marie par ces chants, qu'aujourd'hui encore on ne peut lire sans attendrissement : « Vite, viens à nous, avant que nous devenions les esclaves d'ennemis qui t'outragent et nous menacent, ô Christ, notre Dieu ! Fais disparaître par ta croix ceux qui nous font la guerre, et qu'ils reconnaissent ce que peut la foi des orthodoxes, par l'intercession de la Mère de Dieu, ô seul Aimant des hommes ! »

« O toi qui pour nous es né d'une vierge et as supporté, ô Dieu bon, les douleurs de la croix, toi qui par ta mort as enlevé à la mort sa proie, ne dédaigne pas ceux que tu as faits de tes mains ; montre ton amour pour les hommes, ô miséricordieux ; écoute la Mère de Dieu qui t'a enfanté, lorsqu'elle intercède pour nous, et délivre, ô notre Sauveur, le peuple rejeté ! »

Tous les grands hommes, dont cette ville était si riche, se faisaient une gloire du culte de Marie. Les empereurs, quelles que soient leurs fautes, étaient des fils fidèles de la patronne de la ville. Une des rares exceptions, ce fut Constantin Copronyme ; il se permit de faire sur Marie des remarques moqueuses ; mais il n'y a pas à s'en étonner ; car toujours il fut considéré comme un incrédule. Les patriarches, même s'il s'en trouvait parmi eux qui étaient hérétiques, se montraient les dévots de la Vierge et l'exaltaient. Les moines de la ville impériale chantaient aussi la gloire de la Mère de Dieu. C'est dans les couvents de Constantinople qu'ont pris naissance beaucoup de Théotokia

que l'Eglise grecque a chantés plus tard en l'honneur de la Vierge. Et si l'on voulait bien représenter l'importance de Constantinople pour le culte de Marie, on devrait parcourir toute la liturgie grecque qui célèbre si glorieusement la Mère de Dieu. Cette liturgie n'est pas autre en effet que celle de Constantinople. Si beaucoup de chants ont pris naissance hors de la ville impériale, une grande quantité cependant proviennent de cette ville.

Elle a légué et implanté le culte de la Mère de Dieu chez les peuples slaves, où elle avait des missions. Par les images de la Mère de Dieu, qu'elle répandait partout, elle a fait naître pour les chrétiens d'Orient et d'Occident des centaines, des milliers de lieux où l'on se rendait en pèlerinage. C'est donc avec raison qu'un ingénieux écrivain moderne, le distingué chanoine Joseph Lémann, de Lyon, dit que Constantinople était tout spécialement le trône et le siège de Marie. Il ajoute que trois villes ont joué dans la chrétienté un rôle très considérable : Jérusalem, Constantinople et Rome: Jérusalem, comme la ville de notre Seigneur et Rédempteur; Constantinople, comme la ville de sa sainte Mère, et Rome, comme la ville du prince des apôtres, Pierre.

Et maintenant, d'après le décret insondable de la Providence divine, c'est justement la ville de Marie qui devait devenir le siège et le trône du croissant. Le culte de Marie n'a pas cessé dans cette ville jusqu'au dernier jour de Constantinople chrétienne. Comme les Turcs, peu d'années avant la conquête, assiégeaient la ville, alors apparut, comme ils le racontent eux-mêmes, une fois encore, la forme d'une femme très belle, de grande stature, sur le mur et les remparts de la ville. Les Turcs effrayés et éblouis levèrent le siège. Encore une fois, la grande protectrice de la ville avait conservé à Constantinople son antique liberté. La dernière nuit, lorsque le dernier empereur cherchait à enflammer ses troupes d'un courage suprême, il leur dit : « Le jour de sa naissance, cette ville fut consacrée à la noble et très chaste Mère de Dieu. » Mais la ruine arriva. L'image de la Hodogitria fut mise en lambeaux par les sabres des Turcs, et il ne resta presque plus rien qui rappelât Marie. Sur la place des Blachernes, où l'église avait déjà été détruite auparavant, il n'y a plus aujourd'hui qu'une petite chapelle pour rappeler la grandeur disparue. Et sur cette chapelle la 1re strophe, le Kontakion de l'Akathistos, est écrite encore,

chant de triomphe qui produit maintenant une impression d'ironie douloureuse.

Où était donc, en ces jours, pourrait-on se dire, le champion de la ville, son mur indestructible, son rempart? La ville n'a-t-elle été plusieurs fois sauvée que pour être plus sûrement livrée plus tard aux ennemis? Nous répondrons par les mots du prophète : « Jérusalem a gravement péché, c'est pourquoi elle est devenue instable. » (Lamentations I, 8.) Le Seigneur notre Dieu n'a pas besoin des sanctuaires des hommes. Si les hommes l'outragent, il frappe aussi à cause d'eux leurs sanctuaires. « Le Seigneur a rejeté son autel ; il a maudit le lieu de sa sanctification », est-il dit dans les Lamentations du prophète (II, 7). Les péchés des chrétiens ne pouvaient pas être punis d'une façon plus sensible qu'en laissant devenir la ville de Marie, la pure vierge, la ville de la polygamie et des harems.

Indépendamment de la Providence divine qui l'a permise, les princes et les pays occidentaux, qui ne sont pas venus au secours de la ville, ont contribué pour une bonne part à sa chute. Ils ont expié pendant des siècles cette faute, les Turcs menaçant de Constantinople tout l'Occident. Mais il sembla que, depuis ce moment, Marie, pour se venger, poursuivit de sa colère les bannières et les armées des Turcs. Elle devint dès ce moment leur ennemie mortelle. Du reste, leur puissance est depuis longtemps brisée et tombée dans la poussière.

Mais Constantinople, la fidèle dévote de Marie, n'a pas existé en vain. L'antique Constantinople chrétienne n'est pas morte. Les trésors que la dévotion envers Marie y a amassés sont conservés au monde et peuvent être le bien commun de plusieurs générations.

Maintenant la ville n'est plus qu'une vaste tombe. Un peuple s'y agite, qui ne lui appartient pas. Elle est muette et solitaire dans sa douleur, et ses rues n'ont aucune animation. Elle s'est enfermée dans son sommeil qui dure des siècles. Quelqu'un réveillera-t-il la reine endormie? Même dans son sommeil de mort, elle a encore le diadème sur la tête; elle n'a pas encore perdu sa beauté et sa parure. Si elle doit se relever, c'est son ancien champion, sa protectrice, qui contribuera à la tirer de sa poussière. Elle a beaucoup péché, mais la pénitence a été grande. Les peuples chrétiens de l'Orient ont assez longtemps souffert de cette dénomination. L'Eglise grecque est assez profon-

dément courbée dans la poussière; une heure viendra où le ciel aura pitié d'elle.

On devrait répandre dans tous les peuples et les pays chrétiens la pensée qu'il faut délivrer Constantinople, et élever si haut la voix qu'il soit impossible de ne pas l'entendre, jusqu'à ce qu'enfin les puissances publiques et les hommes d'Etat soient forcés d'intervenir. Puis, dans cette intention, on devrait beaucoup et toujours prier, surtout par l'intercession de Marie. Merveilleux moment que celui où l'antique reine prisonnière se lèvera de son sommeil, lorsque ses liens tomberont, lorsque de nouveau, comme une reine victorieuse, elle dominera les terres et les mers, lorsqu'elle jettera le croissant dans la mer, lorsqu'elle étendra, comme autrefois, le royaume de Marie et le royaume de l'Homme-Dieu. « Tu te lèveras et tu auras pitié de Sion, car le temps est venu d'avoir pitié d'elle; le temps est là. Ses ruines plaisent à tes serviteurs, ils aiment toutes ses pierres. » (Ps. CI, hébr. CII, 14 et 15.) « Seigneur, favorise Sion, dans ta bienveillance, afin qu'on reconstruise les murs de Jérusalem! » (Ps. L, hébr. LI, 20.)

Au-dessus de l'ancien emplacement de l'autel de Sainte-Sophie, où du reste tous les ornements sont détruits, on voit encore le reste d'une fresque qui représente Marie, la Mère de la divine Sagesse. C'est comme un signe que, encore une fois, l'image de Marie doit briller sur les pinacles de la ville, sur les remparts, sur ses églises, ses couvents, ses palais. O Reine de toutes choses, mère du Maître et Roi de l'univers, aie pitié de la reine des villes, de ta ville, afin que le chant de victoire ne sonne plus comme une moquerie et qu'il ne soit plus une dérision de l'ennemi, mais pour que, encore une fois, elle puisse chanter de tout son cœur : « O mon champion qui as conduit nos troupes, je te consacre, moi ta ville, ce chant de victoire, parce que tu m'as délivrée du danger, ô Mère de Dieu! Tu possèdes la force invincible, sauve-moi donc des mille périls qui me menacent pour que je puisse crier vers toi : Salut! fiancée virginale! »

MAX, PRINCE DE SAXE,
Professeur à l'Université Catholique de Fribourg.

V

MARIE ET LA RUSSIE

Au Congrès marial de Fribourg, en Suisse, j'ai donné, il y a quelques années, un résumé sommaire des honneurs que la Sainte Vierge reçoit dans le culte de l'Eglise grecque. Je voudrais, aujourd'hui, donner comme une espèce d'appendice à ce sujet, en traitant des glorifications de Marie dans une partie spéciale de l'Eglise grecque, dans le pays de la Russie. Il va de soi, d'abord, que tout ce qui a été dit sur le culte de l'Eglise grecque en général est vrai aussi pour la Russie. Toutes ces mêmes fêtes de la Mère de Dieu que célèbrent les Grecs, les Russes les observent de la même manière. Tous les cantiques en l'honneur de Marie de l'Eglise grecque sont aussi chantés par les Russes, avec la seule différence qu'ils les emploient dans une traduction slave (1). La Russie se distingue des autres pays de rite grec par un amour spécial à l'égard de Marie.

La Russie reçut l'Evangile de Constantinople, à la fin du xe et au commencement du xie siècle. Avec la religion, elle reçut des Grecs, en tradition sacrée, leur vénération tout abondante et enthousiaste pour la Vierge. A Kiew, où le christianisme fut d'abord répandu, on bâtit une église cathédrale de Sainte-Sophie, c'est-à-dire de la Sagesse divine, pour imiter celle de Constantinople, du moins dans le nom. Cette église, monument remarquable d'architecture, est appelée la mère de toutes les églises de la Russie. Elle compte, en même temps, dans un certain sens, comme un sanctuaire de Marie. Une célèbre fresque, conservée encore aujourd'hui, au-dessus de l'autel, représente, toujours en imitation de Sainte-Sophie de Constantinople, la Sainte Vierge avec le divin Enfant et est grandement vénérée en Russie. C'est pour cette raison que, le 8 septembre, fête de la Nativité de la Sainte Vierge, on ajoute, là-bas, une commémoraison spéciale de cette image qui se trouve dans l'église de Sainte-Sophie. La plus ancienne église

(1) L'Eglise russe n'emploie point la langue russe, mais, comme les autres peuples slaves de rite grec, elle emploie l'antique langue slavonique, introduite par saints Cyrille et Méthode, les apôtres des Slaves.

de Kiew, après celle de Sainte-Sophie, est la première église de la Mère de Dieu, encore bâtie du temps du grand-duc saint Vladimir de Kiew, qui s'était fait baptiser avec son peuple. Cette église s'appelle l'église des Dîmes; car le grand-duc avait ordonné de lui donner les dîmes. Elle a aussi été bâtie par des architectes grecs. C'est pour cela que, sur la porte d'entrée, se trouve encore écrite en langue grecque la célèbre strophe mariale de la liturgie grecque : « Ouvrez-nous les portes de la miséricorde, ô Mère de Dieu, qui êtes bénie ! Que nous ne soyons point rejetés, parce que nous espérons en vous ! Que par vous nous soyons sauvés des dangers; car vous êtes le salut de la race des chrétiens ! » C'est ainsi que Marie se trouvait dès les premiers commencements auprès du berceau de l'Eglise russe. L'inscription placée sur la première église de Marie semblait, d'un côté, annoncer des promesses de bonheur pour l'avenir, mais, de l'autre côté, elle contenait des allusions à des combats et à des dangers futurs. C'est encore à Kiew que fut fondé le célèbre monastère des Grottes, qui fut longtemps comme un phare lumineux et un centre d'instruction et de civilisation en Russie. Saint Théodose, le second et principal fondateur de ce monastère, possédait une célèbre image de la Vierge, qui représentait sa dormition ou sa mort. Elle est encore aujourd'hui conservée dans l'église principale de cet immense monastère, laquelle est, de même, consacrée au mystère de la Dormition de Marie. Lorsqu'on fait descendre cette image si vénérée de la hauteur de l'Iconostase ou du Mur des images devant l'autel, tout le peuple éprouve une grande joie. Donc les commencements de la vie monastique, comme ceux de la vie séculière, en Russie, se trouvaient en relation avec Marie.

Le centre de gravité de la Russie fut transféré plus tard, dans le moyen âge, plutôt vers le nord du pays, dans le grand-duché de Moscou, qui avait la prépondérance politique. Mais l'histoire de cet autre grand-duché russe est encore très intimement liée à Marie. Dans le voisinage de Moscou fut fondé, au XIVe siècle, le célèbre monastère de la Très Sainte Trinité par un moine pieux nommé Serge de Radonitza, qui compte comme un des principaux saints de l'Eglise russe et un des plus grands patriotes de ce pays. Selon ce qui est raconté, il eut une apparition de la Reine des cieux. On montre encore aujourd'hui,

dans l'église principale de ce monastère, le lieu de l'apparition, et les moines célèbrent avec respect cet événement, et même, si je me souviens bien, avec une solennité spéciale. Même la vie politique de ce grand-duché de Moscou était inséparable des souvenirs de Marie, comme l'a été la vie des empereurs de Constantinople, qu'on imitait. C'est pour cela que la vieille cathédrale du Couronnement des Czars, dans le Kremlin de Moscou, est consacrée à la Dormition de Marie et contient dans son Iconostase une des plus célèbres images de la Vierge en Russie. Dans une des salles du palais du Kremlin — je crois que c'est celle où le banquet est célébré après le couronnement du Czar — se trouve, de même, des représentations typiques de Marie, par exemple l'image du buisson d'épines ardent. Plusieurs fois, dans l'histoire russe, des victoires furent conquises avec l'aide de célèbres images de la Mère de Dieu. Beaucoup de fêtes locales, qui sont célébrées en certains pays de la Russie, rappellent le souvenir de pareils événements. On avait même, au moyen âge, cet usage, qui peut nous paraître un peu étrange, de faire porter un toast dans les banquets solennels au salut de la Mère de Dieu. On se servait de calices spéciaux pour ce but, et l'on faisait un discours spécial en son honneur. On peut voir encore aujourd'hui, dans le trésor des Czars, à Moscou, de pareils calices. Cet usage n'avait aucune intention blasphématoire, mais venait d'une piété naïve.

Lorsque la dynastie actuelle des Romanoff monta, au commencement du XVIIe siècle, sur le trône de Moscou, le premier Czar dut quitter le monastère dans lequel il était entré. Sa mère, qui s'était faite religieuse elle aussi, lui donna sa dernière bénédiction devant une image de la Vierge, avant qu'il échangeât le couvent pour le palais. Cette image de la Mère de Dieu, si célèbre dans l'histoire de la Russie, devint depuis un objet de grande vénération, et encore aujourd'hui il y a une fête spéciale en son honneur. Ce que cette religieuse a fait dans ce moment n'est que l'usage universel des Russes ; ces faits se produisent, dans la vie privée comme dans la vie publique, en toutes les circonstances graves : on donne la bénédiction avec des images. Moscou, appelé par les Russes la Ville royale, comme anciennement Constantinople par les Grecs, surnommée encore par eux la troisième Rome — comparée à la première, l'antique Rome de l'Occident, et à la seconde, la

nouvelle Rome de l'Orient, — Moscou, dis-je, est couverte de sanctuaires de la Mère de Dieu et de ses images, tout à fait à la ressemblance de l'ancienne résidence impériale du Bosphore. Lorsque Pierre le Grand fonda, plus tard, la nouvelle résidence au bord de la Néva, il y fit transporter une des plus célèbres images de la Sainte Vierge, celle de Kasan, pour donner, aux yeux du peuple, au moins un petit relief à cette nouvelle ville. Il y fit encore transporter dans le même but les ossements d'Alexandre Newski, le célèbre héros et saint national russe, et bâtit un très célèbre monastère pour ses reliques. Pour la Vierge de Kasan, on bâtit une cathédrale spéciale, appelée la cathédrale de Kasan, dans un des lieux les plus élégants de Saint-Pétersbourg, au célèbre Prospect Alexandre-Newski Cette grande et magnifique cathédrale est l'une des principales églises de Saint-Pétersbourg. On y fait des offices dans les occasions tout à fait solennelles. L'image elle-même se trouve dans l'Iconostase et est grandement honorée par le peuple. Les hommes se prosternent la face contre terre devant cette image, comme les Russes font devant les plus célèbres des images de la Vierge. Il y a encore beaucoup de copies de cette Vierge de Kasan dans les différentes villes de la Russie, et ces copies même sont très honorées. On célèbre aussi, comme nous le verrons bientôt, plusieurs fêtes en l'honneur de cette Vierge de Kasan. L'histoire de la Russie est donc jointe à Marie par une chaîne suivie de tous les temps.

Cette grande vénération pour Marie se montre surtout dans les spécialités locales que l'Eglise russe possède parmi le culte grec. Il y a d'abord en Russie un très grand nombre d'églises et de couvents qui sont dédiés à la Mère de Dieu. Beaucoup d'églises sont nommées d'après les différentes fêtes de la Vierge. Presque chaque ville un peu grande de la Russie possède une église de l'Annonciation de Marie, une autre de sa Dormition, appelée Uspenski, souvent aussi une troisième de l'entrée de la Mère de Dieu au Temple ou de sa Présentation. On rencontre encore quelquefois le titre de la Conception de Marie. Un des personnages que l'Eglise russe vénère comme saints a fondé un couvent sous ce vocable.

L'Eglise russe possède un assez grand nombre de fêtes de la Mère de Dieu qui lui sont propres. Une fête commune à tous les Russes et très solennelle est celle de la Protection de la

Très Sainte Mère de Dieu, le 1er octobre, qui est complètement inconnue aux Grecs. Elle est même observée comme fête chômée dans toute l'étendue de cet immense empire, d'un bout à l'autre. La grande Eglise catholique ruthène, qui s'était formée en Pologne et qui était une moitié de l'Eglise russe, célébrait cette fête de la même manière. Les Ruthènes qui sont restés comme débris de cette ancienne Eglise glorieuse, en Autriche, en Galicie, au nombre de trois millions, et en Hongrie au nombre d'à peu près un demi-million, l'observent encore aujourd'hui le même jour. On la célèbre en Russie tout à fait avec le rite des grandes solennités. J'ai observé moi-même, dans la grande cathédrale du Rédempteur à Moscou, avec quelle pompe cette fête s'accomplit : comme c'est l'usage dans les grandes solennités, le grand chœur des chantres tout entier se présente dans des costumes spéciaux, avec des espèces de soutanes longues. Cette fête de l'Eglise russe date du XIIe siècle. L'origine a été celle-ci, à ce que l'on raconte : Un Slave du nom d'André entra, à Constantinople, dans la plus célèbre église de la Sainte Vierge, celle des Blachernes. Il vit apparaître Marie, accompagnée des deux Jean, l'Evangéliste et le Baptiste. Entre ses mains elle tenait un voile rayonnant et l'éleva sur le peuple qui priait dans son église, comme signe de protection. Il y a un office spécial slave que les Russes et les Ruthènes chantent en ce jour, qui commente continuellement cette apparition dans l'église. Il va de soi qu'il est composé d'après les règles grecques et n'est qu'une imitation des offices poétiques de l'Eglise grecque. J'en citerai l'une ou l'autre strophe. Dans les petites vêpres, le soir qui précède (1) la fête, on chante, vers la fin, mêlé à des versets de psaume :

1. « Gloire soit dans le ciel et tressaillement sur la terre, parce que la Reine, avec tous les saints, prie dans son église pour nous tous ! »

2. « Venez, fidèles, dans la sainte église, où la Reine protège le peuple contre les attaques des ennemis, en étendant le voile qui couvrait ses épaules ! »

3. « Mère de Dieu très sainte, n'oubliez point vos serviteurs, mais priez pour nous, qui vous chantons avec foi ! »

---

(1) Les dimanches et les grandes solennités, dans le rite grec, ont d'abord de petites vêpres très simples, et plus tard les grandes vêpres solennelles.

Après le « Gloire soit au Père », la strophe :

« Venez, tous les amis de la fête, bénissons la protection vénérable de la Mère de Dieu, car elle étend ses mains miséricordieuses vers son Fils et le monde est affermi par sa protection sainte, et nous la célébrons par une fête lumineuse, avec notre bouche et notre cœur, par des chants et des cantiques spirituels, en union avec tous ceux qui y cherchent le refuge ! »

Dans les grandes vêpres, on chante par exemple :

« Oui, vous êtes une grande protection pour ceux qui sont affligés, une auxiliatrice prompte, une délivrance et un appui du monde, un abîme de miséricorde, la source de la sagesse de Dieu, le rempart du monde ! Nous, les fidèles, nous criions, en chantant de toutes nos forces le voile lumineux qui couvrait vos épaules : Tressaillez et réjouissez-vous, car le Seigneur est avec vous, qui par vous a donné la grande miséricorde au monde ! »

Après le « Gloire soit au Père », on chante :

« Toutes les armées spirituelles des anges se réjouissent avec nous et s'unissent spirituellement avec la foule visible, en voyant la Reine et la Maîtresse de toutes choses qui est louée par les fidèles sous de nombreux titres ! Les esprits des justes se réjouissent de même, parce qu'ils sont témoins de cette apparition dans laquelle vous, la Reine, étendiez vos mains très saintes en l'air dans la prière, demandant la paix pour le monde, et la puissance et la force pour le Czar, et la rédemption pour nos âmes ! »

A la fin des vêpres, on chante :

« Le Christ vous a donnée au peuple chrétien comme Médiatrice et Protectrice puissante, vous, qui êtes élevée au-dessus de toutes les créatures, célestes et terrestres, et glorieuse au-dessus des chérubins, et vénérable plus que toute la création, afin que vous puissiez protéger et sauver le peuple qui pèche, lorsqu'il s'enfuit auprès de vous ! C'est pour cela que nous vous louons par des chants, ô Reine, qui êtes le refuge de tous ! Et nous célébrons glorieusement la fête vénérable de votre protection, en demandant au Christ de nous donner la grande miséricorde ! »

Cette fête jouit d'une telle autorité en Russie, qu'il y a des églises qui sont consacrées sous le vocable de la « Protection de la Mère de Dieu ». Elle a même passé de la Russie à d'autres

pays de rite grec ; la Bulgarie et la Serbie observent aussi cette fête et emploient l'office slave. Dans le royaume de la Roumanie, on chante, ce jour, l'office de la fête d'après une traduction roumaine, mais ce n'est point une fête obligatoire pour le peuple. Lorsque je me trouvais, l'année dernière, à Moscou, cette fête russe de la Protection tombait un samedi et, le jour suivant, il y avait, pour les Latins, la fête du Rosaire. Car, dans l'empire russe, les Latins doivent suivre le calendrier Julien. Ayant à prêcher cette fête dans l'église française de Moscou, j'ai pris occasion de dire comment la Russie se mettait sous la protection de la Sainte Vierge et comment l'Eglise latine faisait de même dans la fête du Rosaire, qui est instituée pour célébrer les victoires obtenues par l'intercession de Marie, combien donc l'union des deux Eglises était désirable.

Ce sont ensuite les images de la Sainte Vierge qui jouent dans le culte russe un rôle immense, on pourrait presque dire exagéré. Les images miraculeuses, ou dites miraculeuses, sont innombrables en Russie. Beaucoup de fêtes religieuses locales s'observent pour les honorer ; les plus célèbres de ces images sont encadrées précieusement et ornées de bijoux d'une valeur incroyable. Il y en a qui portent des fortunes de millions autour de leur cou, par exemple celles qui se trouvent dans la cathédrale du Couronnement, à Moscou. Je voudrais citer quelques-unes des plus remarquables fêtes, en grande partie locales; qui existent en l'honneur de pareilles images.

Nous commençons par le mois de septembre; car l'année civile grecque commence le 1er septembre. Le 2 septembre s'observe la fête de l'Icône de la Mère de Dieu de *Kalouga*, pour remercier la Sainte Vierge d'avoir sauvé cette ville de la peste. — Le 4 septembre, on célèbre l'image appelée le *Buisson d'épines non consumé par le feu*, qui se trouve à Moscou dans une église spécialement bâtie pour elle. Cette icône porte ce nom parce qu'elle représente le buisson de Moïse dans lequel Dieu apparut, qui est toujours considéré comme un type de Marie et de sa virginité. C'est parce que l'Eglise grecque célèbre, ce jour, par un office, la mémoire de Moïse, le grand Législateur d'Israël, qu'on a mis la mémoire du buisson ardent au même jour.

Le 9 octobre, nous rencontrons la mémoire de la célèbre icône de *Korsouna* ou d'Ephèse, qui est aujourd'hui conservée

à Moscou dans la cathédrale du Couronnement. — Le 12 octobre, se célèbre la fête de l'image de la *Sainte Vierge de Jérusalem*. C'est une des nombreuses madones que la Tradition représente comme peinte par saint Luc l'Evangéliste. On prétend qu'elle a déjà été donnée comme cadeau à saint Vladimir, le premier grand-duc chrétien de Kiew. Elle aussi est conservée aujourd'hui à Moscou, quoiqu'on dise que l'original ait disparu et que ce ne soit qu'une copie de l'ancienne. — Le 22 octobre, on célèbre, dans toute la Russie, la fête de l'*Image de Kasan*, dont il a été déjà question. Cette fête est instituée pour célébrer des actions de grâces pour la délivrance de Moscou du siège des Polonais en l'année 1612, qui a été, dit-on, effectuée grâce à cette image, qui, depuis, est devenue très célèbre. C'était d'abord une fête locale de l'église de Moscou, qui, en 1648 ou 1649, a été étendue à toute la Russie. Il y a un office poétique spécial pour ce jour dans les livres liturgiques de Moscou. Cette Vierge de Kasan a encore une seconde fête le 8 juillet, qui sert à commémorer la première apparition de cette icône, qui est rapportée avoir eu lieu en 1579. On dit que, lorsque, à Kasan, une maison était consumée par le feu, la Sainte Vierge apparut à une fille en songe et lui ordonna de retirer, parmi les décombres, son image, qui s'y trouvait cachée. On répète, dans cette seconde fête, l'office de la première. Pour ces deux jours de fête, on a fondé, sous le règne du czar Michel Féodorowitch, une procession qui devait se rendre, à Moscou, de la cathédrale du Couronnement à l'église consacrée à l'entrée de Marie au Temple ; car c'était dans cette église que l'image avait été déposée après la délivrance de Moscou.

Le 27 novembre, se trouve fêtée la mémoire de l'image de la *Sainte Vierge de Novgorod*. En l année 1170, Novgorod fut assiégé ; l'archevêque et les fidèles célébrèrent un *Triduum* en l'honneur du Christ et de sa Sainte Mère pour être délivrés. Une voix, raconte-t-on, retentit dans l'église cathédrale, qui ordonna de porter l'image de la Mère de Dieu sur les remparts de la ville. L'archevêque Jean accomplit cet ordre et porta avec grande pompe l'image sur les murs de Novgorod, lorsqu'une flèche vint et frappa l'icône. Elle tourna alors sa face vers la ville et ses habitants et le dos aux ennemis, qui furent vaincus. Les citoyens, reconnaissants, fondèrent une église sous le titre de la Vierge de Novgorod. Cette fête locale possède aussi un

office poétique spécial, célébrant la victoire de la Mère de Dieu.

Le 25 janvier, on célèbre à Moscou, dans une église, la fête de la Sainte Vierge sous le titre de : « *Celle qui enlève les douleurs* ».

Le 12 février, on fête, à Moscou, la célèbre icône de la *Sainte Vierge Ibérique*, qui a encore une commémoraison le 31 mars. Cette image apparut, dit-on, sur la mer, dans le voisinage du couvent Ibérique ou Géorgien, sur le mont Athos, en Macédoine, d'où elle a tiré son nom. Une copie de l'ancienne Vierge Ibérique a été transportée en Russie et placée à Moscou, dans une petite chapelle spéciale sur une grande place publique, où elle se trouve encore aujourd'hui. Cette icône joue, dans la vie de la ville de Moscou, le plus grand rôle et est populaire plus qu'on ne saurait le dire. Elle est pour cette ville à peu près la même chose que la célèbre image de l'Hodigitria à Constantinople. Le Czar doit toujours, avant son couronnement, lorsqu'il entre à Moscou, saluer tout d'abord ce sanctuaire. De même, dans la vie quotidienne, aucun citoyen de Moscou ne peut oser passer auprès de cette chapelle, sans y être entré et avoir baisé la Vierge. C'est ainsi que, toute la journée, les hommes entrent en foule dans cette chapelle par un côté et ressortent de l'autre, et le concours n'est jamais interrompu. Cette image possède encore, comme l'Hodigitria de Constantinople, un char qui lui appartient, avec des chevaux. Chaque après-midi, placée dans ce véhicule, elle est conduite en triomphe par la ville. On lui fait alors visiter les maisons des malades qui désirent sa venue pour être guéris. On affirme qu'il y a tous les jours des guérisons miraculeuses qui s'opèrent. Il n'est pas impossible que ce soit la vérité; car Dieu peut récompenser la foi et la confiance de ce peuple simple, lors même qu'extérieurement il est séparé de la vraie Eglise. Cette image même se trouve en deux exemplaires dans cette chapelle, de sorte que, si on promène l'une par la ville, l'autre reste dans la chapelle, pour recevoir les hommages des fidèles. Cette petite chapelle ressemble totalement à la petite chapelle d'Einsiedeln, près de laquelle nous sommes assemblés.

Le 12 mars est consacré à l'image de la *Sainte Vierge de Lyde*, dite aussi de Rome. C'est la copie d'une icône de la Mère de Dieu qui se trouvait à Lyde, en Palestine, et dont il est dit qu'elle n'a point été faite par des mains d'homme. Pendant

l'Iconoclasie, c'est-à-dire l'hérésie qui combattait les images, elle aurait été un temps à Rome, et c'est pour cette raison qu'elle est encore appelée la Vierge romaine. — Le 14 mars, on observe la fête de l'icône de la *Vierge de Kostroma*, parce que ce jour, comme nous l'avons dit ci-dessus, Michel Romanoff, fondateur de cette dynastie, reçut par cette image la dernière bénédiction de sa mère (1613). Cette image fut trouvée en 1239 par Basile, prince de Galicie, à Kostroma, pendant la chasse, suspendue à un arbre. On s'efforça de prendre l'image, mais plus on faisait d'efforts, plus elle s'élevait en l'air. A la fin, on appela un prêtre, et, à son approche, l'image glissa d'elle-même dans ses mains. Elle fut transportée dans l'église cathédrale de Kostroma, dédiée à saint Théodose.

Le 3 mai, on joint à la fête de *saint Théodosius* de Kiew la commémoraison de sa célèbre icône de la *Sainte Vierge* qui fut transportée, en 1095, de Constantinople en Russie. — Le 12 mai, on célèbre, à Kiew, la fête de la consécration de la vieille église de la *Sainte Vierge des Dîmes*. — Le 21 mai, on observe la fête de la *Sainte Vierge de Vladimir*, dont l'image se trouve encore à Moscou. C'est une des nombreuses icônes qui sont attribuées à saint Luc. Elle se trouve aujourd'hui dans la cathédrale du Couronnement à Moscou. Cette fête est instituée pour offrir des actions de grâces à Marie, en l'honneur de la délivrance de la ville de Moscou, pendant le XVIe siècle, envahie par le khan tartare de la Crimée. Elle a un office poétique spécial qui contient, entre autres, cette strophe : « Aujourd'hui, la glorieuse ville de Moscou est ornée splendidement, parce qu'elle a reçu votre icône miraculeuse, ô Reine, qui est comme un lever de soleil ! Nous cherchons notre refuge auprès de cette image, et nous vous supplions et nous nous écrions : O Reine miraculeuse, Mère de Dieu, priez le Christ notre Dieu, qui s'est incarné en vous, de sauver cette ville et toutes les villes chrétiennes et tous les pays chrétiens et de les garder sains et saufs, au milieu des attaques hostiles, et de racheter nos âmes, parce qu'Il est miséricordieux ! » La Vierge de Vladimir est si célèbre, qu'il y a des églises dans d'autres villes de Russie consacrées sous le vocable de « Vierge de Vladimir ». Elle a encore deux autres fêtes, le 23 juin et le 26 août. — Le 23 juin commémore une ancienne délivrance des Tartares, assiégeant Moscou en l'an 1480. Le 26 août commémore la délivrance de Moscou, assiégé par

le fameux Tamerlan, par la translation de cette image de Vladimir à Moscou. Tout le peuple était allé processionnellement à la rencontre de cette image ; au lieu de la rencontre, une église fut bâtie. C'est donc trois fois que Moscou fut délivré par cette image des barbares. Dans ces deux autres fêtes, on répète, avec quelques variantes, le même office que le 21 mai.

Le 18 juin, on commémore la *Vierge de Bogolouba*. Au XIIe siècle, le prince André Bogoloubski voulut transporter cette image à Rostok, mais, par une apparition de la Sainte Vierge, fut contraint de la conduire à Vladimir.

Le 8 juillet, on célèbre l'image de la *Vierge d'Ustug* à cause de Prokopius d'Ustug, un saint russe, dont la mémoire est célébrée ce jour-là. Il a délivré, à la fin du XIIIe siècle, la ville d'Ustug d'une pluie de pierres qui la menaçait, par une prière faite devant cette image. — Le 9 juillet, on commémore l'apparition de la *Mère de Dieu de Koloscha*, qui fut trouvée en 1413 par un paysan, nommé Luc. — Le 11 juillet, on commémore, à Moscou, la *Sainte Vierge de Récéva*. — Le 13 du même mois, on observe, dans l'église de l'Académie de Moscou, la fête de la *Sainte Vierge* qui s'appelle : *la Joie des Affligés*. — Le 16 juillet, on fête l'icône de la *Vierge de Shersk*, dont on dit qu'elle a apporté de l'aide contre la peste en 1420 et qu'elle a répandu des larmes à cette occasion. Il existe un office spécial pour cette fête. — Le 17 juillet, on observe la fête de la *Vierge de Swiatagora*, c'est-à-dire de la montagne sainte, où l'image de la Vierge apparut en 1563 et 1569. — Le 20 juillet, on commémore la Sainte Vierge de Galicie, qui apparut au XIVe siècle à un personnage nommé Abrahamius, qui est vénéré comme saint le même jour. — Le 28 juillet, on fête la *Vierge de Smolensk*, appelée Hodigitria, qui a un office spécial. Elle a été transportée, dans le XIIe siècle, dans la cathédrale de cette ville. C'est sans doute une copie de la célèbre Hodigitria de Constantinople. Le même jour, on commémore à Moscou l'image de la *Vierge de Grebni*.

Le 1er août, on célèbre à Moscou une fête spéciale en l'honneur de notre *Rédempteur très miséricordieux et de la Mère de Dieu Marie*. Elle a été instituée en 1164, pour offrir des actions de grâces pour une victoire que les Russes avaient remportée, de concert avec les Grecs, sur les Bulgares et les Musulmans. Cette fête a même un office spécial, qui cependant glorifie le

Rédempteur seul et non sa Mère. Mais, dans la procession qui a lieu ce jour, on promène en triomphe, avec la sainte Croix, la *Vierge de Vladimir*. — Le 8 août, on célèbre la *Vierge de Tolga*, dont l'image apparut l'an 1314. Elle a des chants spéciaux. — Le 9 août, on commémore à Moscou la *Vierge Souffrante;* le 13 du même mois, la *Vierge Douloureuse*, qui est encore célébrée le sixième jour après Pâques. — Le 19 août, on commémore la célèbre image de la *Vierge du Don*. Au XIVe siècle, les Cosaques du Don portèrent en triomphe cette image, au milieu de leurs bataillons, contre les Tartares, et remportèrent ainsi la victoire. Pendant le XVIe siècle, on fit, pendant la guerre, lorsque Nouradin, fils du Roi de Crimée, envahissait le pays, une procession avec cette image autour de Moscou, et la ville fut délivrée. Le monastère dit du Don fut fondé à Moscou, en souvenir de cet événement.

Tout ce que nous venons de citer n'est qu'une très faible partie des icônes de la Sainte Vierge et de leurs fêtes qui sont célébrées dans certaines parties de la Russie. L'auteur russe Maltzev énumère, dans son *Calendrier* ou *Ménologion*, à peu près deux cent trente-cinq images miraculeuses de la Sainte Vierge ayant des fêtes ou des commémoraisons en Russie. Surtout aux grandes fêtes de Marie, on joint souvent, localement, la commémoraison spéciale d'une pareille image. Les noms de ces différentes images indiquent souvent des titres intéressants et curieux de la Sainte Vierge, comme par exemple : Regardez l'Humilité ; Celle qui guérit ; Celle qui exauce ; le Tressaillement ; Celle qui exauce rapidement ; la Miséricordieuse ; la Fleur qui a un doux parfum ; les Trois Joies ; Celle qui retrouve ce qui est perdu ; Celle qui est entourée de flammes ; Celle qui est l'Avocate des pécheurs ; la Fleur qui ne se fane pas ; Celle qui donne l'eau ; la Joie de tous les affligés ; le Verbe s'est Incarné — et d'autres titres.

L'Eglise russe entra donc dans la vie caressée et soutenue par les bras maternels de Marie, et elle n'a jamais pleinement abandonné les bras de cette Mère. Mais, malheureusement, elle a quitté postérieurement la communion de cette autre Mère surnaturelle, l'Eglise catholique. Ce fut pourtant plus un malheur qu'un crime. Elle n'en était pas la cause ; elle ne faisait que suivre, dans la division, l'exemple de son Eglise mater-

nelle de Constantinople, sans trop savoir ce qu'elle faisait (1). Une grande partie de l'Eglise russe — l'Eglise ruthène — fut de nouveau catholique plus tard. Une partie est restée catholique jusqu'à nos jours. Ce qui arrivera dans l'avenir de l'Eglise russe, nous l'ignorons absolument. La situation où elle se trouve est compliquée et obscure. Plus que jamais, la Russie a droit à notre intérêt et à notre compassion. Dieu peut, selon la parole de Bossuet, remuer le monde entier pour se créer un seul élu. Peut-être veut-Il actuellement se servir des révolutions et des douleurs d'enfantement de ce pays, afin qu'il s'ouvre à de nouvelles pensées et à un salut plus parfait, afin qu'il revienne aux beaux jours de sa jeunesse, à l'état qu'il a eu pendant la courte floraison de son jeune printemps. Si ce pays s'ouvrait à l'Eglise, cet événement aurait une importance plus grande que dans tous les autres pays; car il entraînerait peut-être après lui beaucoup de pays avec facilité. C'est là-bas que se trouverait alors le centre des espérances de l'Eglise pour l'avenir. Ce peuple, profondément religieux, pourrait procurer à l'Eglise de beaux jours et la consoler de l'ingratitude des peuples de l'Occident. Apprenons donc à nous intéresser au salut de la Russie, à prier pour elle. Peut-être, la Mère de Dieu reconduira-t-elle cet héritage, qui est sien, à la société de la Mère spirituelle sur la terre, de la Sainte Eglise. Peut-être que cette inscription mystérieuse se vérifiera un jour complètement : « Ouvrez-nous les portes de la miséricorde, ô Mère de Dieu, qui êtes bénie ! Que nous ne soyons point rejetés, parce que nous espérons en vous ! Que nous soyons sauvés par vous des dangers et des périls ; car vous êtes le salut de la race des chrétiens ! »

MAX, PRINCE DE SAXE,
Professeur à l'Université Catholique de Fribourg.

---

(1) Même après le schisme de Constantinople, qui s'accomplit dans la seconde moitié du XIe siècle, on ne peut dire que la Russie fut de suite séparée de l'Eglise.

VI

LA SAINTE MAISON DE LORETTE
ET LES OBJECTIONS ACTUELLES

Les Congrès marials ont pour fin de promouvoir la gloire de Marie. Par ces temps de doute et de négation, ils ne sauraient atteindre ce but, s'ils omettaient de répondre aux objections qui tentent d'ébranler les traditions jusqu'ici consacrées avec respect dans l'Eglise et de déclarer légendaires des faits miraculeux, acceptés comme historiques par de nombreux siècles de foi.

C'est sur la translation miraculeuse de la sainte Maison de Lorette et les objections soulevées contre elle que nous voulons appeler aujourd'hui l'attention du Congrès.

L'objet de ce rapport sera donc d'examiner les objections anciennes et les quatre objections des nouveaux adversaires de Lorette.

Il semblait bien que tout eût été dit sur la sainte Maison de Lorette. Deux cents historiens ont raconté son histoire; plus de cinquante papes ont, de la façon la plus explicite, fait connaître la pensée de l'Eglise à son sujet; la foi des peuples, aussi bien que les réponses de la science, avaient fait justice des objections protestantes et jansénistes. Ceux-là mêmes qui ne croyaient pas gardaient leurs doutes pour eux et vénéraient quand même Lorette, comme un sanctuaire sanctifié par la longue piété des peuples et les bénédictions du ciel.

Il était permis à tout le monde d'approfondir la question, de recueillir les témoignages, de discuter les preuves admises jusqu'ici, d'aller aux sources; mais, jusqu'à ce qu'on eût trouvé quelque chose de sérieux et de décisif contre Lorette, tout commandait la réserve et le silence. Il ne pouvait pas être permis d'aller à l'assaut de traditions aussi vénérables avec des armes insuffisantes, et surtout de chanter victoire, sans avoir apporté d'irréfragables preuves.

La nouvelle école ne l'a pas compris ainsi : elle tentait naguère une exégèse qui a jeté le trouble dans les âmes; elle vient de provoquer les réclamations de membres éminents de l'épiscopat

par ses explications sur la question : « Qu'est-ce qu'un dogme ? » Voici maintenant qu'elle s'en prend à nos traditions et, en attendant autre chose, à la sainte Maison de Lorette. Mais ce sanctuaire, pour ne parler que de lui, a quelque solidité, bien qu'il soit sans fondement, protégé qu'il est plus encore par la foi des peuples que par la cuirasse de marbre que lui ont faite la piété et la générosité des Pontifes de l'Eglise. Les pierres de ses nouveaux adversaires iront rejoindre à la base des saintes murailles celles des adversaires d'autrefois. Puissent quelques-unes ne pas se retourner contre eux et leur faire regretter leur téméraire entreprise !

I

Un fait de l'importance et de la nature de la translation de la sainte Maison de Lorette devait donner lieu à de nombreuses objections. Les ennemis de l'Eglise ne s'y sont pas épargnés.

1° On a dit, par exemple : « C'est un bien étrange miracle que celui d'une maison transportée de l'Orient en Occident. On ne rencontre aucun fait semblable dans l'Ecriture ni dans l'Histoire. » — L'Ecriture répond que rien n'est impossible à Dieu, et qu'il n'y a eu, dans l'univers, qu'une seule maison sanctifiée par l'Incarnation du Verbe. Pourquoi Dieu n'aurait-Il pas fait en sa faveur le prodige accepté par la foi de six siècles ? On nous dit que Jésus a été élevé plutôt dans la maison de Joseph. D'abord, c'est dans la maison de Marie qu'a eu lieu l'Incarnation, et les auteurs ajoutent unanimement que, d'après les lois juives, la maison de Marie, apportée en dot par elle à saint Joseph, devenait de droit la propriété de celui-ci et n'était plus désignée que sous son nom. La demeure de Marie et celle de Joseph étaient donc une seule et même maison, attribuée à Marie parce qu'elle l'avait eue en héritage de ses parents, et à Joseph, parce qu'elle lui appartenait en vertu du droit juif. En réalité, les choses ne se passent pas autrement chez nous.

2° « S'il y avait eu un sanctuaire que Dieu eût dû, ce semble, soustraire à la domination des infidèles et placer au sein de son Eglise, c'était le tombeau du Christ, le Saint Sépulcre. » — Ici les faits se sont chargés de répondre à l'objection. Le Saint Sépulcre a été conservé en quelque sorte intact à la piété des fidèles, et Dieu, qui a pu prévoir cette consécration et l'assurer par sa toute-puissante Providence, a cru devoir laisser le tom-

beau du Christ en son lieu. Au contraire, tous les sanctuaires élevés à Nazareth ont disparu et ont été profondément ravagés. La maison seule de Marie, tabernacle de l'Incarnation du Verbe, demeure à Lorette, préservée qu'elle a été « par la miséricorde de Dieu qui a daigné la transporter au sein de son Eglise ». Les cryptes qui la complétaient et qui ne couraient pas les mêmes dangers restent le trésor de Nazareth et y rappellent encore le grand mystère.

C'est en vue de ces deux objections que notre adversaire écrit, comme si la chose était en question, qu' « il estime que les arguments de convenance, comme les appellent les théologiens, ne peuvent servir de preuve, ni pour ni contre, dans une discussion historique ». Et il ajoute encore : « Si les raisons de convenance peuvent nous aider à apprécier un fait, quand il existe, elles ne peuvent rien nous apprendre sur son existence. » Les historiens de Lorette n'ont pas fait autre chose. Ils ont apprécié les motifs qu'a pu avoir la puissance suprême, quand le miracle a été un fait accompli; mais ils n'ont pas dit : Dieu devait faire ce miracle ; donc Il l'a fait.

3° « Peut-on dire que le lieu de l'Incarnation ait été transporté avec les murs de la maison de Marie? Le lieu d'un événement, ce n'est pas seulement la maison où se trouvaient ceux qui en furent les auteurs, c'est encore le sol, c'est l'ensemble de la localité. Quand même on admettrait la réalité de la translation, ce n'en serait pas moins à Nazareth et non à Lorette que l'ange Gabriel fut envoyé et que s'est accomplie l'Incarnation du Verbe. »

Répondons simplement que « le lieu de l'Incarnation, c'est en même temps Nazareth, où est resté l'emplacement de la sainte Maison, et la chambre de Marie transportée à Lorette.

4° Je voudrais louer notre adversaire de n'avoir pas renouvelé « l'hypothèse qui suppose une troupe de croisés dont chaque individu emporte avec lui une pierre de Nazareth, pour élever, sur les bords de la mer Adriatique, un oratoire à Marie en reconnaissance de leur délivrance ». — C'est ce que le pasteur anglican que réfute Mgr Bartolini appelle « la pétrification des derniers soupirs de la croisade ». Que ceux qui l'admettent encore veuillent bien nous dire comment l'accord s'était fait entre ces croisés ou ces pèlerins, à quelle époque, par quel nombre d'individus, par quels moyens ils ont pu transporter les pierres, les

enduits, les bois de cèdre qui entrent dans la construction. On substitue simplement un miracle de l'ordre moral à un miracle de l'ordre physique. Cette objection, en réalité, est abandonnée.

5° Donnons encore deux objections, attribuées l'une et l'autre au docteur Laponi; car que ne lui a-t-on pas fait dire, depuis que le bruit a circulé de ses prétendues découvertes sur Lorette? Il aurait donc trouvé, dans les archives du Vatican, non pas les plans de la basilique laurétaine — ce qui n'aurait rien de surprenant — mais le plan de la Santa Casa elle-même. Comme si cet édicule qui, pour nous, remonte à six siècles, et pour les adversaires de la Translation à plus de sept siècles, laissait supposer la confection d'un plan et la survivance de ce plan! Il y a donc tout lieu de croire qu'il n'existe pas.

6° Notre critique dit, pour ne pas l'ignorer, qu' « il y a une autre explication dont on a beaucoup parlé dans ces derniers temps. La chapelle de Lorette aurait été construite par un architecte ou un donateur appelé De Angelis; ce nom aurait amené la confusion qui aurait fait croire au transport de la sainte Maison par les anges. Cette explication est bien invraisemblable, et je ne puis y attacher aucune valeur. D'abord, parce qu'elle ne repose, que je sache, sur aucun document récemment découvert; en second lieu, parce qu'elle n'explique pas pourquoi la chapelle transportée par les anges aurait été la maison de Marie à Nazareth; enfin, parce qu'elle s'écarte trop des procédés habituels des légendes. Est-ce que le peuple de Lorette se préoccupait, en 1500, de l'architecte de la chapelle construite dès avant 1193? » — N'oublions pas que cette date est celle du critique et non celles des traditions de Lorette.

Que n'a-t-on pas dit encore? Qu'à Nazareth il y a trois théories contradictoires, inconciliables entre elles, sur le lieu précis de l'apparition angélique et de l'Incarnation du Verbe.

Que cette translation de la sainte Maison, « attribuée, en un siècle de poésie et d'ignorance, aux mains des anges, a vraiment suggéré au pape Sixte V la pensée de transporter à Rome le Saint Sépulcre. Ce pape, ont dit les protestants, aurait fait un traité dans ce sens avec la Sublime Porte, et l'Italie aurait ainsi possédé les lieux sanctifiés par la Conception, la Nativité et la Sépulture du Sauveur ».

Ces étrangetés que rapporte Mgr Bartolini, et qui résument

tout l'effort protestant contre Lorette, se réfutent d'elles-mêmes. Elles ne sollicitent plus l'attention des critiques.

Ceci posé, passons aux arguments nouveaux.

II

« La chapelle de Lorette, dit-on, existait à Lorette bien avant la date traditionnelle de la Translation miraculeuse, 1294. — En 1841, ajoute-t-on, le comte Monaldi Leopardi publiait à Lugano une étude sur la Sainte Maison de Lorette. Il y rapporte une charte qui mentionne la donation faite aux moines d'Avellana, le 4 janvier 1194, de l'Eglise *quæ est in fundo Laureti.* »

Oui, elle existe, la charte qui contient la donation faite par l'évêque d'Humana aux moines de Fonte Avellana. Les historiens récents n'ont nullement cherché à en faire mystère. Cette pièce, dit le chanoine Milochau, avec le P. Caillau et M. Guillaume Gorratt, n'a rien de commun avec l'histoire de la Sainte Maison. Ce nom de Lorette, lieu planté de lauriers, n'était pas rare en Italie. Ce fonds, dont il est parlé dans l'acte, pouvait être contigu à la forêt ; il pouvait en être à quelque distance. L'église cédée par l'évêque d'Humana était bien située dans le champ de Lorette, mais ne portait pas le nom de Notre-Dame de Lorette. C'était une église paroissiale, pourvue d'ornements sacrés, ayant ses biens, ses terres et jusqu'à ses droits féodaux. L'humble chambre de Nazareth fait naître, au premier coup d'œil, d'autres pensées... Elle n'a jamais été paroisse ; elle ne pouvait même, tant elle était étroite, servir à cet usage... Et puis il resterait toujours à expliquer comment cette église, qu'on abandonne si aisément, a pu devenir ce sanctuaire si révéré du monde entier, et comment les religieux de Fonte Avellana s'en seraient dessaisis à leur tour, sans qu'il en restât la moindre trace dans leurs annales, renommées pour leur exactitude. « Les moines de Fonte Avellane, en effet, étaient des Camaldules. Or, ils ne disent nulle part, dans leurs annales, qu'ils aient eu autrefois la garde de la Sainte Maison. » On sait que les Carmes, les Jésuites et les Franciscains ont été successivement commis à la garde de la Santa Casa. On sait pendant combien de temps ils ont, les uns après les autres, rempli leur mission et pour quelles raisons ils l'ont cessée. Les Camaldules n'ont à ce sujet aucune tradition.

Donc, la conclusion qui résulte de ces premières pages est celle-ci : il y avait jadis « *in fundo Laureti* » une église ou chapelle dédiée à Marie. Cette église, qui n'était nullement « là où se trouve la Santa Casa », a très probablement disparu, éclipsée par la gloire de la Maison de Nazareth, dont la présence n'apparaît qu'en 1294, date indiquée par la tradition.

L'idée de la translation d'une maison, fût-ce la maison de Marie, est tellement extravagante en soi, que l'on peut se demander — si le miracle n'est pas réel — comment elle a pu germer dans un cerveau humain.

III

« La seconde preuve consiste, dit notre critique, à montrer, d'une part, qu'aucun auteur, aucun document ne fait la moindre allusion à la translation miraculeuse, ni à l'époque qu'on lui assigne, ni pendant les deux siècles suivants ; d'autre part, que la tradition supposée n'apparaît qu'aux dernières années du XVe siècle, sans aucun précédent de valeur quelconque, bien plus avec les caractères les plus suspects, tels qu'on les constate pour quantité d'autres légendes justement abandonnées. » Et il ajoute : « Le récit apparaît pour la première fois dans le livre : *Virginis Lauretanæ historiæ*, écrit en 1525, par Jérôme Angelita. »

Sans doute, la critique, en ces temps, n'était pas entendue comme elle l'est aujourd'hui. Les écrivains étaient plus rares, l'imprimerie était inconnue, et on ne revenait pas sans cesse sur un fait une fois accepté. La perte des Annales de Tersatz et de Fiume, l'incendie de Recanati, le chaos dans lequel était plongée l'Italie au XIVe siècle, etc., ont dû enlever aux rares écrivains de ce temps le moyen de s'assurer de la vérité et la pensée d'en parler.

Cependant, plusieurs historiens de Lorette ont précédé Angelita. Ce sont : Pierre Compagnani, évêque de Macerata et de Recanati, vers 1330 ; Georges Tolomei, dit le Térémon, vers 1430 ; Jérôme de Radiolo, vers 1473. — Baptisme de Mautour, dit le Mautonau ; le bienheureux Fra Angelico, qui peignit le miracle de la Translation entre les années 1420 et 1440 ; Barthélemy de Vallombreuse, dont nos critiques contestent, on ne sait pourquoi, l'identité, qui écrivit son poème en 1492. Riera,

Torsellini, Martorelli et cent autres historiens ne vinrent qu'après. Il faut nous arrêter à Angelita.

Il était « d'une famille noble de Recanati, avait succédé à son père dans la charge de secrétaire de la ville et de gardien des archives. Il ne rapporte rien qu'il n'ait trouvé dans les documents officiels de Recanati et de Tersatz : « *Priscis annalibus reipublicæ Recanatensis fida indagine creberrime evolutis.* » Son livre fut dédié à Clément VII, qui le fit déposer à la Bibliothèque vaticane, où il fut retrouvé en 1720 par Martorelli. Tout indique qu'Angelita a été sincère et véridique. Peut-on admettre que, si cette relation n'avait pas été un exposé exact des faits, tels qu'ils étaient alors universellement acceptés, le Pape eût tenu compte de cette dédicace et conservé la relation ? Peut-on soutenir qu'un fait aussi universellement accepté — Angelita et les Papes en sont témoins — ne soit qu'une « légende controuvée, formée sur place à la fin du XVe siècle » ? comme osent l'écrire nos critiques.

Ils reconnaissent que la « Maison de Lorette » est sans fondements, qu'elle existe ainsi depuis la fin du XIIe siècle, et que cependant la légende ne s'est formée que trois siècles plus tard. D'abord, cette maison, étant bâtie sans fondements, aurait nécessairement péri, si Dieu ne l'avait providentiellement préservée de la ruine. Si, d'autre part, elle avait été ainsi bâtie de la main des hommes, cela aurait-il pu être sans qu'eût présidé à son édification la pensée de lui attribuer une origine miraculeuse dès le principe ? S'en serait-on remis pour cela aux générations qui devaient paraître trois siècles plus tard ?

En réalité, Angelita et ses précurseurs ont donné l'histoire de la Sainte Maison telle que la tradition l'avait conservée. Si, comme le veulent nos critiques, « à cette époque on écrivait beaucoup, si dans les archives abondent les parchemins, les mémoires, les documents de toute sorte », qu'on nous dise donc ce qu'était cette chapelle, dont ils font remonter l'origine avant 1194, si cette origine n'est pas celle qu'indiquent tous les historiens de Lorette.

IV

Le troisième argument est ainsi formulé : « Les Papes plus anciens qui ont accordé des indulgences et privilèges à l'église de Lorette, ou ne parlent que des miracles et de l'af-

fluence des pèlerins, sans faire la moindre allusion à la translation supposée (Urbain VI, Boniface IX, Eugène IV, Paul II, Sixte IV), ou ne rappellent le prodige que comme *famam piamque opinionem* (Jules II, Paul III) ».

Oui, les papes voisins de l'époque de la Translation ont fait preuve de la prudence dont n'a jamais cessé de se départir la Cour de Rome, lorsqu'il s'est agi de se prononcer sur des événements surnaturels. Sa parole n'en a que plus d'autorité lorsqu'elle vient à se déclarer. Il faut pourtant remarquer qu'aucune concession spirituelle des Papes n'est signalée avant l'époque de la Translation. Au contraire, dès que les miracles et le concours des peuples eurent attesté la dignité de ce sanctuaire, les Papes n'hésitent pas à témoigner hautement de leur foi. Les historiens en comptent quarante-sept qui ont rendu hommage à la Sainte Maison ou par leurs visites, ou par leurs dons, ou par les faveurs spirituelles les plus précieuses.

Benoît XII (1341) et Urbain VI (1389) sont cités parmi les premiers. Le témoignage de Flavius Blondus, secrétaire d'Eugène IV, est connu de tous.

Paul II donne deux bulles, en 1464 et 1470, où il proclame que « la maison et l'image de la glorieuse Vierge ont été apportées, par un effet de la clémence divine, par la main des anges ».

Sixte IV donne à la Santa Casa le titre d' « *Alma Domus* », la maison digne de tout honneur.

Jules II et Léon X, presque dans les mêmes termes, sans définir le miracle, le racontent de la façon la plus expresse.

Paul III s'appuie sur les bulles de Sixte IV et de Jules II pour exalter la basilique de Lorette et l'enrichir de nouvelles faveurs.

Sixte V, outre une bulle où il professe la foi la plus entière dans l'authenticité de la Sainte Maison, fit graver sur la façade de la basilique de Lorette cette inscription : « *Deiparæ Domus ubi Verbum caro factum est.* »

Après Pie VII, Pie VIII, Grégoire XVI, Pie IX proclame la Santa Casa le premier sanctuaire de l'univers, où « l'on vénère cette maison de Nazareth, chère à Dieu, bâtie d'abord en Galilée, puis arrachée de ses fondements et transportée... en Italie ».

Quand sonna, en 1894, le sixième centenaire de la Transla-

tion, S. S. Léon XIII, sans égard pour les objections qui déjà se faisaient entendre, donna, en date du 23 janvier, des lettres apostoliques pour encourager la piété des fidèles à solenniser le centenaire.

En 1632, un décret de la Congrégation des Rites insère la mémoire de la Translation au Martyrologe romain.

En 1699, Innocent XII ajouta à l'office du bréviaire, pour la fête du 10 décembre, l'histoire de la Sainte Maison et de la Translation.

Benoît XIV défendit en croyant, en savant et en Pontife le fait miraculeux de la Translation de la sainte Maison de Lorette, et accorda un jubilé extraordinaire à cette occasion. La France fut conviée à prendre part à ces fêtes, et une lettre du cardinal Richard fut adressée à tous les évêques français.

Que n'ont pas fait les Papes en faveur de Lorette ? Par eux, la Santa Casa est devenue le sanctuaire le plus riche du monde en indulgences ; ils ont prodigué les trésors pour la renfermer dans une châsse de marbre qui est une merveille ; ils ont ajouté au Martyrologe la mention du miracle et approuvé un office concédé au plus grand nombre des diocèses ; ils ont placé le sanctuaire sous la protection immédiate du Saint-Siège et institué une Congrégation de cardinaux pour veiller à ses intérêts ; ils ont permis que soient élevés, sous le vocable de Notre-Dame de Lorette, des sanctuaires dans tout l'univers catholique ; Pie IX, enfin, par la bulle *Inter omnia*, a donné à la basilique le privilège de s'affilier des églises dans le monde entier.

A part l'impossible définition doctrinale — car des faits historiques ne peuvent être l'objet d'une définition — les Papes ont fait en faveur de Lorette tout ce qu'il leur était possible de faire.

Comment se fait-il que, à l'encontre des Papes parlant aussi clairement, il se soit trouvé des critiques catholiques pour oser définir que « la Maison de Lorette ne saurait être identifiée avec le sanctuaire de Nazareth » ? Les Papes ont dit que « c'était vrai » ; eux prétendent que « ce n'est pas vrai ». Voilà un bien singulier conflit. Comment n'ont-ils pas compris que, libres de ne pas croire, ils devaient reculer devant la responsabilité de s'ériger en juges de la parole des Papes et de la foi du peuple chrétien ?

V

Le quatrième argument a pour objet de démontrer que « la chapelle de Lorette n'est pas la maison de la Sainte Vierge transportée de Nazareth : 1° parce que les descriptions du sanctuaire de Nazareth faites par les pèlerins avant 1291 ne concordent pas avec la description bien connue de la maison de Lorette, et 2° parce que, après 1291, ni les habitants de Nazareth ne signalent la disparition d'une chapelle, ni les pèlerins des XIVe et XVe siècles n'y remarquent aucun changement, ni ne font allusion à Lorette ».

L'objection ainsi posée, nos adversaires commencent par faire l'aveu suivant : « Les anciens pèlerins étaient plus préoccupés de vénérer les Saints Lieux que de les décrire; aussi ne pourrons-nous reconstituer que bien imparfaitement, d'après leurs relations, les sanctuaires de Nazareth. »

Ces textes ont été connus des historiens de Lorette. Ils les ont étudiés et comparés. Ils ont pensé eux aussi qu'ils ne permettent qu'une reconstitution trop imparfaite des sanctuaires de Nazareth pour fournir un argument sérieux, et c'est sur des textes différents qu'ils ont formé leurs convictions.

Ils se trouvent dans tous les historiens de Lorette, et il serait fastidieux de les reproduire ici. Des récits de Phocas, Quaresmius, Anselme de Pologne, Jean Zuallard, Andricomius, Jean de Carthagène, tous pèlerins de Terre Sainte, il résulte clairement que la maison de Marie n'était plus à Nazareth après 1292.

En ce qui concerne les dimensions de la Santa Casa avec les fondements demeurés à Nazareth, la confrontation en a été faite d'une façon en quelque sorte officielle à plusieurs reprises : 1° A son arrivée à Tersatz, une députation de quatre membres fut envoyée à Nazareth. — 2° Après la translation à Lorette, le conseil de la ville de Recanati envoie de même une députation de seize membres dont la relation fut connue de tous. — 3° Après la publication du livre de Jérôme Angeliba, Clément VII envoya une mission composée de trois prélats de la cour pontificale. — 4° Un siècle plus tard, 1620, Jean de Novarre, gardien de Jérusalem et des Saints Lieux, renouvelle les précédentes expériences ; il trouve « véritablement que la place de la Sainte

Maison cadre entièrement et parfaitement avec la place qu'elle occupait à Nazareth ». — 5° De nos jours, le cardinal Bartolini arrive aux mêmes conclusions, et le R. P. Hutchison, de l'Oratoire de Londres, les confirme dans tous leurs détails.

En ce qui concerne les matériaux, il résulte des expériences de Jean de Novarre et des analyses chimiques faites par le docteur Ratti, professeur de chimie à la Sapience, que les murs de la Sainte Maison sont faits, non de briques comme le prétendent nos critiques, mais de pierres palestiniennes, la pierre de Jabès pour les murs principaux, la pierre de Nahori, plus tendre, en quelques autres endroits. Les pierres de Lorette ne ressemblent en rien à ces matériaux exotiques.

Le même professeur fit ensuite l'analyse des mortiers et enduits. Il fut reconnu qu'ils étaient composés de plâtre, de cendre et de charbon pilé, selon l'usage égyptien et palestinien, mélanges qui n'ont jamais été employés en Italie pour les mortiers de construction.

Si donc « les anciens pèlerins étaient plus préoccupés de vénérer les Saints Lieux que de les décrire », ils en ont assez dit pour qu'il soit permis d'affirmer : 1° que la chambre de Marie était bien à Nazareth avant 1292 ; 2° qu'elle n'y était plus après cette date. Il est prouvé : 3° que « les matériaux de la Sainte Maison de Lorette ne peuvent provenir de Lorette et sont d'origine nazaréenne ».

VI

De ces objections et de beaucoup d'autres, on a cherché à rendre responsable le docteur Laponi, médecin de Sa Sainteté. Or, si nous en croyons l'auteur de l'article paru dans la *Revue du Clergé* contre la Sainte Maison, le célèbre docteur serait innocent des tentatives qu'on lui prête, et rien n'est moins certain que ses découvertes sur Lorette. « Elles ont porté principalement, dit la *Revue du Clergé*, sur la tradition dalmate et ont prouvé qu'il n'y avait à Tersatz aucun document écrit ni traditionnel d'une valeur quelconque relativement à la première translation de la Santa Casa dans cette localité. » Ce n'est pas que M. Laponi ait rien écrit ; le correspondant de ladite *Revue* parle seulement « d'après les renseignements qui lui ont été communiqués ». Il convient donc d'innocenter le célè-

bre docteur des intentions qu'on lui prête et des étrangetés lancées sous son nom.

Il reste, après les tentatives des nouveaux adversaires de Lorette, moins heureux peut-être que leurs devanciers, que la question demeure ce qu'elle était, si tant est que l'inanité des critiques dirigées contre Lorette ne soit pas une confirmation nouvelle de l'authenticité de la Translation miraculeuse. Ses historiens et apologistes l'ont établie sur des preuves que n'ont encore ébranlées aucune des objections soulevées depuis le protestantisme. Tout semble indiquer que les archives ont livré tous leurs secrets, et que les critiques de l'avenir leur demanderont en vain de nouveaux arguments. L'Eglise a fait en connaissance de cause ce qu'elle a cru devoir faire en faveur de la Sainte Maison. Les Papes ont reconnu le fait miraculeux, enrichi la Basilique des plus précieuses indulgences et multiplié les témoignages de leur foi pour attirer à Lorette la vénération des peuples. Ils n'ont point fait un dogme de la Translation, et chacun demeure libre de l'accepter ou de n'y pas croire. Que veut-on de plus? Le mieux n'est-il pas que ceux qui n'acceptent pas le prodige aient la sagesse d'en prendre leur parti et apprennent de l'un de nos adversaires même qu' « une attaque imprudente pourrait blesser la délicatesse de l'esprit chrétien ».

Concluons : 1° que, dans l'état actuel de la science, ce n'est pas la fausseté de la Translation miraculeuse qui est démontrée, c'est sa vérité ; 2° qu'un fait de cette nature dont la fausseté, après six siècles de foi pour les uns, de recherches et de critiques pour les autres, n'est pas démontrée, est un fait vrai ; 3° que, si l'on peut revendiquer, comme le demande le P. Grisar, cité tout à l'heure, « pour les savants catholiques, le droit, disons plutôt le devoir, de passer au crible de la critique toutes ces « prétendues traditions », afin d'en dégager la vérité », lesdits savants devront, avant de mettre au jour leurs travaux, avoir vraiment dégagé la vérité. — Jusque-là, en ce qui concerne Lorette, qu'ils nous laissent croire en paix, avec Sixte V et tant de Papes, qu'on y vénère « la Maison de la Mère de Dieu dans laquelle le Verbe s'est fait chair. *Domus Deiparæ ubi Verbum caro factum est.* »

DUROISEL,
chanoine, curé doyen de Sancoins (Cher).

VII

UN TRIMESTRE DE DÉCOUVERTES MARIALES

Au mois de décembre 1904, j'avais l'honneur de présenter au Congrès marial de Rome un mémoire sur les nombreux monuments antiques de Carthage se rapportant au culte de la Très Sainte Vierge. J'y passais en revue un bas-relief de marbre, datant de la fin du IIIe siècle ou du commencement du IVe, toute une série de figurines d'argile du IVe siècle, des carreaux de terre cuite du Ve siècle, offrant les uns l'image de Marie et de l'Enfant Jésus, les autres la pieuse invocation : *Sancta Maria, adjuva nos ;* enfin, pour ne citer que les principales séries, toute

Brique du Ve siècle avec invocation a Marie.

une collection de sceaux grecs du VIe et du VIIe siècle, avec l'image de la *Mère de Dieu*, le titre de *Serviteur de la Mère de Dieu* et très fréquemment l'invocation : *Mère de Dieu, protège* un tel...

Dans mon mémoire communiqué au Congrès marial de Rome. je

disais que les sceaux grecs fourniraient dans l'avenir les plus nombreux témoignages du culte de l'Afrique envers la Très Sainte Vierge.

A mon retour à Carthage, mon attention se porta d'une façon particulière sur toutes les découvertes qui pouvaient se rattacher à mon étude et me permettre de la compléter. On va voir comment la Providence se chargea de me fournir de nouveaux documents.

Le 14 juin 1905, je me trouvais chez le curé d'Enfidaville, en compagnie de M. l'abbé Raoul, vicaire général, de M. l'abbé Pavard, aumônier du Lycée de Tunis, de l'abbé Leynaud, curé de Sousse, et de son vicaire, l'abbé Attard, enfin de l'abbé Tournier, curé de Sidi-Tabet. Je parlai des intéressants monuments que j'avais réunis sur le culte de la Sainte Vierge et j'appelai l'attention sur les plombs de bulle. Le curé d'Enfidaville en avait un provenant de Sousse, l'antique Hadrumète. Je l'examinai. D'un côté, il offrait en monogramme cruciforme l'invocation : ΘΕΟΤΟΚΕ ΒΟΗΘΕΙ, et, de l'autre, je lisais : ΚΥΠΡΙΑΝΟ, suivi du titre de général ou commandant d'armée. L'inscription était donc :

Mère de Dieu, protège Cyprien, etc...

Ce document, qui entrait si bien dans mon travail sur le culte de la Sainte Vierge, n'était que le prélude des découvertes qui allaient marquer le dernier trimestre de l'année.

L'automne est toujours, à Carthage, l'époque la plus favorable pour ces sortes de trouvailles. C'est l'époque des labours et aussi celle des pluies, qui, en lavant le sol, en font sortir quantité de menus débris et de monnaies.

Les Arabes chercheurs de pièces se mettent alors en campagne. Les yeux fixés au sol, ils parcourent en tous sens les terrains qu'ils savent abonder davantage en débris.

Ils ramassent quantité de fragments de belle poterie étrusque ou romaine, parfois gallo-romaine, des anses et des tessons estampillés de la marque du potier, des fonds de plats byzantins, ornés de croix, ou d'autres symboles religieux, des débris d'inscription, des échantillons de porphyre vert ou rouge, des marbres de toute couleur, des éclats de lampes et de statuettes, des cubes de mosaïques, d'étincelants morceaux de verre irisé, des pastilles de verre coloré, auxquelles on a donné le nom singulier de *larmes puniques*, enfin de menus objets de métal et surtout beaucoup de monnaies.

Ce que recueillent ainsi les Arabes n'a pas toujours le mérite de l'authenticité. Il serait amusant de noter ce qu'ils ramassent de moderne au milieu de cette variété de débris et aussi ce qu'ils y mêlent volontairement de faux, pour tromper les touristes peu connaisseurs et avides de faire l'acquisition d'une antiquité provenant du sol même de Carthage. Il leur arrive, cependant, assez fréquemment de trouver

de vrais camées et de jolies pierres gravées. C'est alors pour eux une bonne fortune qui les met dans la joie. Il est plus rare de les voir trouver une monnaie d'or. Quant aux monnaies de bronze, les Arabes en ramassent des milliers, monnaies puniques, monnaies grecques, monnaies romaines, monnaies vandales, monnaies byzantines, monnaies arabes, voire même des monnaies de la Croisade de saint Louis (1), de la période espagnole et autres.

Je me souviens d'avoir acheté à ces Arabes une monnaie de Louis XVI et une de Napoléon Ier. Tous les siècles, depuis la fondation de Carthage par Didon jusqu'à l'occupation française, ont laissé quelque vestige sur cette terre si célèbre.

Les Arabes qui font le métier de vendre des antiquités présentent dans le creux de leur main aux touristes de passage le produit de leurs recherches. D'ordinaire, ce ne sont que des monnaies très frustes, et le voyageur n'a cure de charger ses poches de ces menues pièces oxydées.

Mais l'œil exercé d'un archéologue peut parfois distinguer, dans ces poignées de débris minuscules et de monnaies, une pièce rare et intéressante. Il faut souvent en faire passer plus de mille entre ses doigts et sous ses yeux avant de trouver un objet de valeur historique. D'autres fois, l'Arabe lui-même, acquérant vite une certaine expérience, sait distinguer ce qui sort du commun et de la banalité. On en jugera par les trouvailles du dernier trimestre de 1905. Je me borne à signaler ici les pièces concernant le culte de la Sainte Vierge.

Voici d'abord pour le mois d'octobre. Parmi les plombs que j'ai recueillis ainsi, deux offraient sur leur face le buste de la Sainte Vierge, figurée en orante, la tête nimbée. Un troisième montre l'image de Marie, complète et debout, également avec le nimbe et les mains levées, dans l'attitude de la prière.

Ces trois plombs portent au revers un nom propre en monogramme cruciforme.

Sur un quatrième, il n'y a pas l'image de Marie, mais le possesseur du

(1) C'est ainsi que, le 1er août 1906, m'est venu en main un denier tournois de saint Louis.

sceau, qui s'appelait Maurice, s'y honore du titre pieux de serviteur de la Mère de Dieu.

C'est la seconde fois, dans une période de plus de trente ans de séjour à Carthage, que j'ai la bonne fortune de recueillir un plomb de bulle portant le titre de *Serviteur de la Mère de Dieu.*

✠ MAVR
IKIOY ΔOY
ΛOYTHCΘEO
TOKOY

Le personnage, du nom de Maurice, qui se glorifiait de ce titre, révélant sa confiance en Marie, n'était pas le premier venu. Le revers du sceau, lu et interprété par M. P. Monceaux, indique que Maurice était chambellan impérial, chartulaire et sacellaire, c'est-à-dire archiviste ou agent financier, chargé des fonctions de trésorier.

En même temps que le sceau de Maurice, j'en avais acquis un autre, tellement fruste, qu'il n'y avait guère d'espoir d'en tirer quelque chose. Cependant, à force de le brosser, je pus distinguer, d'une façon certaine, d'un côté les têtes de Constant II et de Constantin Pogonat, et de l'autre celles d'Héraclius et de Tibère, complétant le groupe impérial (659-668). Entre les têtes d'Héraclius et de Tibère, on aperçoit un petit monogramme cruciforme, qui pourrait bien être encore celui de l'invocation : ΘEOTOKE BOHΘEI, comme dans d'autres sceaux trouvés à Constantinople. Mais je ne puis que signaler ce plomb, sans le donner comme un document certain du culte de Marie. Il a au moins l'avantage d'être daté par les effigies qu'il porte (seconde moitié du VIIe siècle).

Durant le mois d'octobre 1905, j'avais encore recueilli de la main des Arabes deux fragments de ces statuettes d'argile, assez grossières, qui représentent aussi la Sainte Vierge, et que j'ai attribuées à la fin du IVe siècle ou au commencement du Ve.

Enfin, dans les derniers jours du même mois, un des chercheurs arabes, étant allé glaner des pierres et des débris d'inscriptions autour de la grande basilique de Damous-el-Karita, m'apportait un morceau de marbre blanc très fin. C'était un fragment appartenant à la bordure de notre magnifique bas-relief de la Sainte Vierge, que des artistes et connaisseurs font remonter à la fin du IIIe siècle ou au début du IVe.

Le mois d'octobre avait donc été un mois privilégié pour les décou-

vertes mariales. La Sainte Vierge avait béni ce mois consacré à l'honorer, et j'étais religieusement heureux de pouvoir ajouter de nouveaux documents à mon mémoire du Congrès marial de Rome. Dans un article intitulé *Trouvailles d'octobre*, j'en fis part à l'*Univers*, qui le donna dans son numéro du 25 novembre.

Ce mois de novembre devait s'écouler presque tout entier sans fournir d'autres souvenirs du culte de Marie. La Providence m'a cependant habitué à enregistrer durant ce mois d'intéressantes découvertes. Nos fouilles avaient été particulièrement heureuses le 4 et le 11, anniversaires d'autres découvertes importantes.

Le 26, jour anniversaire de la mort du cardinal Lavigerie, je désirais une découverte, et je ne pouvais espérer la faire dans notre chantier de fouilles ; car c'était un dimanche, et mon équipe d'ouvriers était au repos. « Peut-être, me disais-je, m'arrivera-t-il au moins une lettre m'annonçant quelque intéressante nouvelle archéologique », comme cela m'était déjà arrivé à pareil jour. Mais le courrier du matin ne m'apporta rien de ce genre. J'en étais presque déçu et j'éprouvais une sorte de tristesse involontaire, que je ne pouvais m'expliquer. Il fallait pourtant bien me résigner. Dans l'après-midi, au moment de la récréation, avant vêpres, un mendiant arabe vient solliciter l'aumône d'un burnous et d'une chéchia, et pour appuyer sa demande me présente quelques pièces qu'il a trouvées. Oh ! agréable et pieuse surprise ! parmi ces quelques monnaies, il y a deux plombs. L'un, complètement fruste, ne conservait aucune trace de figure ou d'inscription. Sur l'autre, je lus avec joie : ✠ ΘΕΟΤΟΚΕ ΒΟΗΘΕΙ. *Mère de Dieu, protège...* Le revers complète l'invocation : ΘΕΟΔΟΡΟ ΕΠΑΡ(χ). *Théodore*, l'éparque, c'est-à-dire le préfet (1).

L'inscription entière de ce sceau se lit : *Mère de Dieu, protège le préfet Théodore.*

Le 26 novembre avait donc été marqué par une trouvaille des plus intéressantes, que j'étais heureux d'enregistrer en remerciant la Très Sainte Vierge et le cardinal Lavigerie ; car, me semblait-il, l'âme du grand apôtre de l'Afrique n'était pas étrangère à cette remarquable coïncidence.

Le soir du même jour, parcourant des notes qui n'avaient aucun rapport avec mon étude mariale, j'avais encore l'agréable surprise de rencontrer un document qui trouvera sa place dans mon travail sur le culte de la Sainte Vierge en Afrique.

Le 26 novembre 1905 pouvait à bon droit être marqué d'une boule blanche.

---

(1) M. G. Schlumberger dans sa *Sigillographie byzantine*, p. 506, dit que les plombs de préfets appartiennent surtout aux premiers siècles de l'Empire byzantin. Aussi je crois le sceau de Théodore du VIe siècle.

La Providence me réservait encore des surprises pendant le mois de décembre.

Le 7, veille de la fête de l'Immaculée Conception, pendant que le carillon du monastère des Carmélites annonçait les premières vêpres de l'office, j'eus encore la joie de faire l'acquisition d'un plomb de bulle, apporté par les Arabes avec un groupe de vieilles monnaies. Le sceau byzantin porte sur sa face un monogramme cruciforme, que je crois pouvoir lire : ΘΕΟΤΟΚΕ ΒΟΗΘΕΙ.

Le revers offre également un monogramme qui complète l'invocation.

Huit jours plus tard, le 15 décembre, octave de l'Immaculée Conception, vers deux heures de l'après-midi, au moment où je récite les vêpres, notre concierge vient m'avertir qu'un Arabe me demande et qu'il a en main un plomb avec *numéro*.

Aussitôt mon bréviaire achevé, je me rends vers l'indigène. Il me présente un plomb de bulle. La face porte en monogramme la formule ΘΕΟΤΟΚΕ ΒΟΗΘΕΙ, et, au revers, je lis le nom de Paul, ex-préfet. L'inscription entière est donc : *Mère de Dieu, protège Paul, ex-préfet.*

Je n'ai pas besoin de dire que je remerciai de bon cœur Notre-Seigneur et sa divine Mère.

Le dimanche suivant, avec de nombreux menus débris, un Arabe m'apportait encore un fragment de statuette de la Sainte Vierge, assise avec l'Enfant Jésus sur les genoux.

Le mois de décembre avait donc été marqué, comme les mois d'octobre et de novembre, par d'intéressantes trouvailles concernant l'histoire du culte de Marie à Carthage. Je pouvais appeler avec raison ce trimestre privilégié le *trimestre marial* (1). Les nouveaux documents recueillis viennent compléter et confirmer mon mémoire communiqué au Congrès marial de Rome.

MEDAILLE AVEC L'IMAGE DE MARIE ET UNE INVOCATION EN ARABE

Voici la conclusion de mon travail :

La preuve du culte de Marie en Afrique se lit éloquemment dans la longue série de monuments que nous avons réussi à recueillir.

Les bas-reliefs de marbre, les statuettes et les carreaux de terre cuite, les disques de lampes, les sceaux ou plombs de bulle nous fournissent des témoignages palpables et authentiques du culte de Marie.

(1) L'année 1906 n'a été marquée, jusqu'à présent, par une découverte de plomb marial que le 23 janvier, jour de la fête des Epousailles de la Sainte Vierge. Le sceau est avarié. La face porte une formule, et ce qui en reste convient à l'invocation : ΘΕΟΤΟΚΕ ΒΟΗΘΕΙ.

La prière *Sancta Maria adjuva nos* du Ve siècle se lit sur de nombreuses briques, qui servaient à orner l'intérieur des basiliques ; la même invocation en grec à la puissante ΘΕΟΤΟΚΟϹ se multiplie au VIe et au VIIe siècle, comme vient le confirmer notre présent *trimestre marial ;* enfin, l'invocation à la Mère de Dieu se montre encore gravée en arabe au début du XIVe siècle, en Algérie et en Egypte, c'est-à-dire en plein pays musulman.

C'est ainsi que tous les temps, toutes les générations et toutes les langues louent et loueront à jamais la Très Sainte Vierge Marie, la toute-puissante Mère du Rédempteur.

Saint-Louis de Carthage, 10 août 1906.

A.-L. Delattre,
des Pères Blancs.

TROUVAILLES D'OCTOBRE 1906

Les découvertes de l'automne de l'an passé me remplissaient d'espoir pour cette année. J'ai dit combien la saison d'automne était favorable pour les trouvailles de monnaies antiques, à travers les ruines de Carthage. C'est le moment où les terrains, non encore labourés, ou venant de l'être, sont lavés par les pluies et offrent plus de chances aux chercheurs. Au fur et à mesure qu'ont lieu les travaux d'ensemencement, l'aire des recherches diminue et les découvertes du genre de celles qui nous occupent ici deviennent beaucoup plus rares.

Cette année, dès le 13 septembre, veille de l'anniversaire du martyre de saint Cyprien, nous venions d'entendre au réfectoire la lecture du martyrologe rappelant sa glorieuse confession et sa mort généreuse, lorsque nous entendîmes et bientôt nous sentîmes tomber les premières gouttes des pluies automnales. Le ciel s'était assombri. Mais l'orage cependant n'éclata pas sur Carthage. Des nuages épais, sillonnés d'éclairs, couvraient la presqu'île du Cap Bon, et l'orage alla s'abattre sur *Kourba*, l'antique *Curubis* où saint Cyprien, en 257, subit la peine de l'exil.

En somme, les tempêtes *cypriennes*, qui sont de tradition à Carthage, parce qu'elles arrivent à l'équinoxe d'automne, c'est-à-dire aux environs de la fête de saint Cyprien (1), ne se firent vraiment sentir que dans les derniers jours de septembre.

Le jeudi 27, et surtout les deux jours suivants, des pluies torrentielles ravagèrent plusieurs parties de la Tunisie et de l'Algérie. Des extrémités de la côte africaine, depuis Nemours et Oran, jusqu'à Sfax

(1) Procope, *Vandal*, I, 20-21. Cf. Paul Monceaux, *Hist. litt. de l'Afrique chrétienne*, II, p. 384.

et Gabès, arrivaient des bruits de sinistres. Les rivières, ordinairement à sec, avaient débordé ; des routes étaient sous l'eau, des troupeaux avaient été enlevés ; des voies ferrées étaient coupées, la circulation arrêtée, les services de la poste et du télégraphe interrompus. Malheureusement, outre ces désastres, comme il arrive d'ordinaire dans ces crues subites, les orages avaient causé la mort de plusieurs personnes.

Carthage n'eut pas à déplorer de ces catastrophes, mais les grandes pluies lavèrent profondément le sol, ravinant toutes les pentes.

Les chercheurs de monnaies peuvent maintenant se mettre en campagne. Le vendredi 27, profitant d'une éclaircie, je vais visiter une *area* chrétienne des premiers siècles, que j'ai découverte dernièrement et qui est en cours d'exploration (1). Sur mon chemin, je rencontre un Arabe qui me présente une tête ayant appartenu à une de ces statuettes d'argile dans lesquelles on a reconnu des images de la Sainte Vierge.

Le dimanche 30, nous étions à la veille du Mois du Rosaire, et ce jour-là nous célébrions à Carthage la fête de Notre Dame des Sept Douleurs.

Cette coïncidence et la pensée que les Arabes ont dû trouver beaucoup de monnaies entretiennent en moi la vision de plombs de bulle intéressant le culte de la Sainte Vierge. La divine et si bonne Providence n'allait-elle pas cette année encore favoriser le Mois du Rosaire de quelque découverte précieuse ? Mon esprit est paisiblement occupé de cette pensée, je pourrais dire de ce désir marial.

Le matin, au sortir de la grand'messe, j'apprends avec une vive satisfaction la prochaine apparition d'une *Revue Mariale*. La lettre qui m'apportait cette nouvelle me donnait en même temps, d'une façon inattendue, des renseignements pour lesquels j'avais résolu d'écrire ce jour-là même. La Providence me réservait cependant une bien plus agréable surprise.

Au moment où je venais de prendre connaissance de la lettre en question, on m'annonce que des Arabes porteurs de monnaies se tiennent à la porte de Saint-Louis et me demandent. En me dirigeant vers eux, je songe aux plombs de bulle. Ma joie fut grande, en voyant, au milieu des diverses pièces que les Arabes me présentaient, un sceau marial. L'achat fut vite conclu. La face offre en buste l'image de la Sainte Vierge avec l'Enfant Jésus. La Mère et son divin Fils sont nimbés. A droite et à gauche de Marie, ce plomb porte une petite croix.

(1) Nous y avons trouvé cette année plusieurs milliers de fragments d'épitaphes chrétiennes. Quelques inscriptions ont pu heureusement être retirées du sol entières. Ces jours derniers, nous découvrions dans ces fouilles l'épitaphe d'un *clericus*.

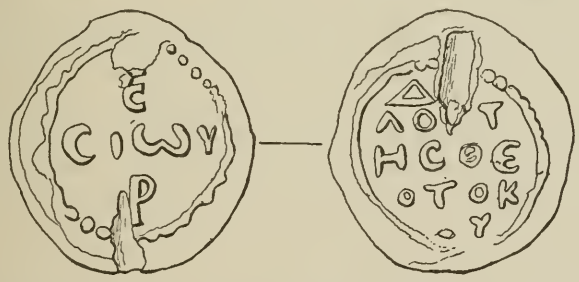
Au revers, un monogramme cruciforme renferme le nom du personnage dévot à Marie, qui avait ainsi scellé sa correspondance.

La fête de Notre Dame des Sept-Douleurs, en l'année 1906, avait donc été, à Carthage, un jour particulièrement privilégié pour l'archéologie mariale.

J'ai déjà dit dans mes *Trouvailles d'Octobre* (1) et dans un *Trimestre de Découvertes mariales* (2) quelle variété d'objets les Arabes ramassent sur le sol à travers les ruines de Carthage. Avec le plomb de bulle, qui avait pour moi une valeur sans égale, je fis aussi l'acquisition de plusieurs pièces chrétiennes très intéressantes. Je les énumérerai brièvement.

Une petite monnaie d'argent de l'époque byzantine offre un revers excessivement rare, consistant en une petite croix centrale entourée de l'inscription SALVS MVNDI.

Une autre pièce d'argent est tout simplement une grande et belle médaille moderne du Sacré Cœur. Quelque pieux touriste l'aura perdue, en visitant les ruines. Elle mesure près de quatre centimètres de diamètre. Sur la face, Notre Seigneur Jésus-Christ montrant son Cœur est figuré à mi-corps entre les lettres symboliques *alpha* et *oméga*, avec le mot : *Montmartre* et cette invocation : *Cor Jesu Sacratissimum, miserere nobis.* Le revers porte la dédicace : *Sacratissimo Cordi Jesu Gallia pœnitens et devota*, entourant trois lignes horizontales : *Vœu national. — Archiconfrérie — du Sacré Cœur.*



Le plomb de bulle à l'image de la Sainte Vierge, qui, avec ces pièces, m'était arrivé le 30 septembre, était encourageant pour les trouvailles d'octobre.

Le jour de la fête des Saints Anges, pendant qu'une caravane de pèlerins, conduite par l'abbé Potard, visite les sanctuaires de Carthage et le Musée Lavigerie, deux plombs de bulle trouvés par les Arabes m'arrivent entre les mains. Ils sont mal conservés, et j'ai le regret de constater qu'aucun des deux ne porte trace de la dévotion à Marie.

(1) *Univers*, numéro du 25 novembre 1906.
(2) *Revue Mariale*, 1re année, p. 9.

Le premier vendredi du mois amène encore deux plombs en fort mauvais état.

Cependant, plusieurs jours après, l'un d'eux, nettoyé avec soin par un de mes confrères, permet de reconnaître la formule : ΔΟΥΛΟΥ ΤΗϹ ΘΕΟΤΟΚΟΥ, du serviteur de *la Mère de Dieu*. C'est donc bien un plomb marial, et le mois du Rosaire ne se sera pas écoulé sans m'avoir procuré de nouveaux documents pour l'histoire du culte de Marie. Un autre jour, on m'apporte avec de menues monnaies un petit crucifix moderne de cuivre (1) et deux monnaies du moyen âge (2). Comme on le voit, ce ne sont pas toujours des monuments des premiers siècles qu'on trouve à Carthage (3).

Cependant, le 19, c'est bien un plomb du VIe ou du VIIe siècle qu'on m'apporte, mais je n'y vois rien de marial.

Le 25, c'est autre chose. L'Eglise d'Afrique célèbre la fête de saint Félix avec ses compagnons martyrs, et nous sommes à la veille de la fête de saint *Quodvultdeus*, évêque de Carthage. S'il plaît à Dieu, la journée sera heureuse.

Elle le fut en effet. Ce jour-là, j'étais allé à Tunis, et, quand je rentrai à Saint-Louis, un de mes confrères était tout joyeux de me montrer le plomb de bulle dont il avait fait l'acquisition en mon absence.

C'est un beau plomb marial. La face porte le monogramme de l'invocation à la Mère de Dieu, et au revers on lit le nom et le titre d'un personnage de la cour impériale : ΘΕΟΤΟΚΕ ΕΟΗΘΗ ΜΑΥΡΙΚΙΩΤΕϹ ΤΙΤΩΡΙ, *Mère de Dieu, protège Maurice le Vestitor.*

Il n'est pas facile de dire au juste à quel fonctionnaire appartenait le titre de *Vestitor*. Ce devait être un maître tailleur au service de l'Empereur.

A l'époque byzantine, il y avait dans le palais impérial, outre les *Vestitores*, des *Vestiarii*, des *Vestiarites*, des *Vestarques* et autres fonctionnaires attachés à la direction et à l'administration du *Vestiaire*

---

(1) Au revers, ce crucifix porte au centre de la croix le monogramme du Christ (X et P) entouré d'un cercle avec une inscription distribuée dans les bras de la croix : *Domine, salva nos, perimus.*

(2) L'une est un petit bronze, portant d'un côté un semis de croissants, avec une légende renfermant le nom *Emmanuel*, et sur l'autre une croix de Malte avec ses mots : IN HOC SIGNO MILITAMVS. La seconde est une pièce de Sicile, datant de l'an 1700. La face porte un aigle entre les lettres R et C avec l'inscription : CAROLUS II DEI GRATIA, continuée au revers par les mots REX TRINACRIÆ, entourant un écusson au chiffre 3.

(3) Le 5 novembre, un de mes confrères achetait aux Arabes une médaille de Notre Dame de Lourdes, portant d'un côté la *grotte miraculeuse* et de l'autre la *basilique de Notre-Dame de Lourdes*. Le 7, les Arabes m'apportent un plomb de bulle, offrant les têtes de profil de saint Pierre et de saint Paul ; le 10, un denier tournois de saint Louis (c'est le second de l'année) et, quelques jours après, une monnaie d'argent de la République de Gênes, portant sur une face l'image de Notre-Seigneur ressuscité ou de saint Jean-Baptiste, avec cette légende : *Non surrexit major.* Ces pièces peuvent donner une idée de la variété des souvenirs chrétiens que renferme le sol de Carthage.

de la cour. M. G. Schlumberger, dans son grand ouvrage sur la *Sigillographie de l'Empire byzantin* (1), avoue ne pouvoir préciser ce qui distinguait entre elles ces diverses charges.

D'ailleurs, ce qui nous intéresse le plus dans ce sceau, ce n'est pas tant la fonction du personnage, si honorifique qu'elle fût, mais bien l'invocation par laquelle ce chrétien tenait à se mettre sous la protection de Marie. Ce qui nous intéresse, c'est la nouvelle preuve qu'il nous fournit de la dévotion envers la Mère de Dieu aux premiers siècles.

Le Mois du Rosaire m'avait donc, comme l'an dernier, apporté de précieux témoignages du culte de la Sainte Vierge au VIe et au VIIe siècle. Ce sont des documents à ajouter à mon étude de l'histoire du culte de Marie à Carthage et en Afrique.

Si, aux temps des persécutions, le sang des martyrs, qui arrosa si souvent le sol de Carthage était, selon la belle expression de Tertullien, une semence de chrétiens — *sanguis martyrum, semen christianorum* — il me semble que les nombreux témoignages du culte de Marie aux premiers siècles, sortis de ce même sol de Carthage dans ces dernières années et dans ces derniers mois, doivent être autant de germes féconds qui contribueront à étendre et à faire fleurir toujours davantage dans les âmes le culte et l'amour de la Très Sainte Vierge.

Tel sera le vœu le plus ardent de tout cœur dévoué à Marie, de tout serviteur de la Mère de Dieu.

A.-L. Delattre,
des Pères Blancs.

P.-S. — A mesure que l'on sait ici l'intérêt que je porte à tout monument concernant le culte de la Sainte Vierge, on me consulte au sujet de toute pièce paraissant ancienne. C'est ainsi que, le 15 novembre dernier, un de mes amis m'apportait une grande médaille de cuivre jaune, qui avait été trouvée à Tunis. Elle ne mesure pas moins de 47 millimètres de diamètre.

La face, entourée d'un cercle de grènetis, porte l'image de la Sainte Vierge avec l'Enfant Jésus dans les bras. Elle est assise sur des nuées ou sur des nuages d'encens. L'Enfant et sa divine Mère sont nimbés. De chaque côté du groupe, se tient un ange à genoux et priant. La légende est ainsi conçue : S.M* BONÆ MORTIS. *Sainte Marie de la Bonne Mort.* Le revers offre les initiales de *Jesus hominum Salvator,* I H S. Sur la barre horizontale de la lettre du milieu se dresse, non pas une simple croix, mais un crucifix. Sous le chiffre bien connu de la Compagnie de Jésus, sont trois clous. La légende est inscrite entre deux cercles de grènetis formant registre : *CONGR* NOB*DOM*PROF*SOC*IESV*. A.-L. D.

(1) Page 602.

VIII

MARIE D'AGRÉDA ET LA CITÉ MYSTIQUE

Le grand mouvement de dévotion à la Sainte Vierge, provoqué par ses glorieuses manifestations au siècle dernier, et dont le Congrès actuel nous apporte de nombreux échos, ne se borne pas aux faits récents. Les fidèles de la Vierge Marie portent leurs recherches de tous côtés, et leurs regards embrassent le passé aussi bien que le présent et l'avenir.

Ce regard rétrospectif ne veut rien laisser échapper de ce que les siècles écoulés ont fait pour la gloire de Marie. L'art, la littérature, la science même sont appelés à parler. C'est par les soins de ce siècle dernier, dont l'activité a été sans bornes, quand il s'agit de la gloire de la Vierge mère, qu'on a vu s'ouvrir le procès de béatification d'un de ses plus grands serviteurs, le Vénérable Grignion de Montfort. Il est ressuscité, pour ainsi dire, afin d'aider au grand mouvement marial qui s'accomplit. Car on peut dire qu'aucun autre chantre des attributs de la Mère du Christ n'a produit une impression plus vivante et plus efficace sur la génération actuelle des dévots à Marie.

Et, s'il en est ainsi de l'art et de la littérature, il en est de même de la science mystique. La mystique! sujet vaste, mais d'une actualité indiscutable. Car, si, d'un côté, on dit qu'elle est morte, nous, catholiques, nous soutenons qu'elle est plus vivante que jamais.

Le XIXe siècle, qui s'est proclamé matérialiste, naturaliste, scientifique, dans tous les sens de ces mots, a, en même temps, par une singulière contradiction, arboré des tendances mystiques très prononcées. Il est vrai que ces tendances se sont plus ou moins dévoyées dans les sentiers de l'occultisme et d'une pseudo-science Et cela, tandis que, pour les catholiques, le trésor que les âges leur ont légué en fait de science mystique n'a fait que se renchérir et s'accroître. En effet, notre mystique, à nous, a vraiment gagné en prix en tant que témoignage humain, depuis que la science moderne l'a fixée de ses regards et a essayé de l'élucider.

Cette science mystique a déjà parlé de la Sainte Vierge. Quoi de plus suggestif que la vie de la Mère du Sauveur, telle qu'elle nous est dépeinte par la Vénérable Marie d'Agréda dans sa *Cité Mystique!*

Marie d'Agréda est une seconde sainte Thérèse, sous le voile d'une humble religieuse Clarisse du XVIIe siècle. Elle mérite, à plus d'un titre, de retenir notre attention. D'abord, ce Congrès marial actuel porte, sur son programme, des thèses qui sont magnifiquement développées dans la *Cité Mystique.* Ensuite, selon l'avis d'un ecclésiastique passé maître en tout ce qui touche à l'œuvre de Marie d'Agréda, il y a des rapports intimes entre ses révélations et les manifestations de la Sainte Vierge au siècle dernier. Ecrivant à l'auteur d'un livre récemment paru qui traite de ces manifestations de Marie en France, l'ecclésiastique dont nous parlons n'hésite pas à dire : « J'ai trouvé dans l'*Epopée mariale* une confirmation éclatante, par les faits, de la vérité de la doctrine exposée dans la *Cité Mystique* de Marie d'Agréda. »

En quoi consistent les titres d'authenticité de ce livre, sur lequel plus de deux siècles ont projeté leurs clartés ? Amis et ennemis ont aidé à faire son procès, qui n'est pas encore fini. Aucun ouvrage n'a été l'objet d'examens plus minutieux de la part de l'autorité ecclésiastique, sans jamais subir la moindre condamnation. L'auteur jouit du titre de Vénérable, et son livre a cours parmi les fidèles.

Que disent dans le passé les amis de ce livre ? Diégo de Silva, « général des Bénédictins, et plus tard évêque », dit : « Tout dans ce livre est divin... J'ai commencé à le lire par obéissance, en censeur, et j'ai fini par une admiration extatique. Il y a des rayons qui pénètrent les cœurs pour les embraser avec la flamme de l'amour divin. »

Un autre admirateur passionné de l'ouvrage est le cardinal d'Aguirre, surnommé « l'oracle des sciences ». Ecrivant à ce sujet au roi de France, il s'exprime ainsi : « Je suis forcé d'en faire l'aveu : tout ce que j'ai appris dans le cours de cinquante ans, consacrés à étudier sans relâche les sciences, est peu et même rien, comparé à la profonde doctrine que j'ai trouvée dans ce livre, doctrine parfaitement conforme à la Sainte Ecriture, aux Saints Pères et aux conciles. »

Ecoutons maintenant un Jésuite, le P. André Mendo, pro-

fesseur à l'Université de Salamanque et qualificateur du Saint-Office. Il apprécie de la façon suivante la *Cité Mystique* : « Chaque ligne de ce livre m'a rempli d'admiration. J'ai plus appris en le lisant que je n'avais appris par l'étude attentive d'un grand nombre de livres pendant bien des années. »

Nous pourrions poursuivre l'énumération de notables admirateurs de l'œuvre de Marie d'Agréda, où sont sept Papes, dont un fut Benoît XIII. Encore archevêque de Bénévent, il tirait souvent de la *Cité Mystique* le sujet de ses prédications. Plusieurs universités ont longuement examiné et hautement approuvé ce livre, ainsi que vingt collèges de théologiens appartenant à tous les ordres religieux. Nommons celles de Salamanque, de Saragosse, d'Alcala, de Grenade, de Louvain et de Toulouse.

Les ennemis de la *Cité Mystique* n'ont pas été muets. Un ouvrage basé sur des révélations privées et ne visant à rien moins que d'être une vie de la Sainte Vierge, comment pourrait-il ne pas susciter d'adversaires ?

En première ligne, dans le camp ennemi, paraissent les Jansénistes. Un de leurs livres, intitulé : *Dévotion à la Vierge*, du Dr Baillet, venait d'être mis à l'index, lorsque parut en France la traduction de la *Cité Mystique*, par le P. Croiset. C'était en 1695. Les partisans de l'école de Jansénius voulurent une revanche ; et, puisque la Faculté de Paris se trouvait, à cette époque, fortement entachée de leurs doctrines, ce fut sans trop de difficulté qu'ils obtinrent de la Sorbonne une condamnation de la *Cité Mystique*. Mais cette condamnation ne tarda pas à être déclarée nulle, comme nous l'apprend le décret de Benoît XIV en 1748, rendu dans la cause de béatification et de canonisation de Marie d'Agréda.

Il nous paraît inutile d'exposer avec plus de détails les controverses qui se firent à ce sujet. Toutes ces discussions oiseuses durent tomber devant le décret de la Congrégation des Rites du 14 mars 1729, sous le Pape Benoît XIII. Le document romain, qui est aujourd'hui en pleine vigueur, s'exprime ainsi : « Il est ordonné que la cause de la susdite servante de Dieu se poursuive devant la Sacrée Congrégation des Rites, sans nouvel examen de la *Cité Mystique*, et ses livres peuvent être retenus et lus. »

Considérons la *Cité Mystique* comme œuvre littéraire. D'abord,

les critiques sont unanimes à lui reconnaître une pureté et une distinction de style remarquables.

La simplicité et la précision s'affirment à chaque page; l'absence complète de science acquise met en relief la clarté et la netteté dans l'exposé des vérités théologiques les plus obscures. Un trait de cette lucidité, tombant sous les yeux d'un de ses apologistes modernes, Dom Cereseto, lui fit dire, avec admiration : « Voilà exposée clairement, en peu de mots, une question délicate qui a fait suer tant de théologiens ! »

En somme, la *Cité Mystique*, comme la plupart des œuvres d'un mérite exceptionnel, a eu le don de susciter de grands admirateurs et de grands détracteurs.

Au pays de sainte Thérèse, et presque de son temps, Marie d'Agréda lui ressemble sous plus d'un rapport. Comme sainte Thérèse, elle a dû faire acte d'obéissance héroïque, en jetant au feu, sur l'ordre d'un confesseur, un livre destiné à l'immortalité. C'était justement cette *Cité Mystique*, qu'elle venait d'écrire. Elle l'écrivit de nouveau, mais encore comme acte d'obéissance.

Marie d'Agréda — de son titre, en religion, Mère Marie de Jésus — mourut en 1665, en odeur de sainteté. En 1672, Clément X introduisit la cause de sa canonisation. Le procès fut ouvert ; la servante de Dieu fut déclarée vénérable, et, en 1689, des Consulteurs furent nommés par Innocent XI pour l'examen de ses livres. Le procès, comme nous l'avons dit, n'est pas encore terminé ; mais les amis de Marie d'Agréda espèrent que le moment est proche, où elle recevra la complète auréole de la canonisation.

Cet événement semble, en effet, d'autant plus rapproché que nous voyons se dessiner un mouvement très marqué en faveur de la philosophie de Duns Scott. Car, inconsciemment ou non, l'humble Clarisse a reproduit dans ses ouvrages les enseignements du « Docteur subtil » sur le premier motif de l'Incarnation et la place sublime de la Vierge Marie dans le plan primitif de la création.

Le mouvement dont nous parlons a reçu une impulsion de Léon XIII, lors de la réunion en une seule famille des trois branches des Frères Mineurs. Avant de mourir, ce grand Pape accepta et sanctionna leurs constitutions communes, qui ordonnent d'enseigner dans l'Ordre les doctrines de Duns Scott.

En outre, on vient de terminer de la façon la plus heureuse le procès « *de cultu immemorabili* » de Duns Scott, et l'on attend chaque jour un décret de Pie X qui rendra ce culte obligatoire dans tout l'ordre Franciscain. Il n'est pas douteux que ce triomphe ne prépare celui de Marie d'Agréda.

Deux traductions de la *Cité Mystique* sont récentes; l'une, parue en 1860, est du P. Séraphin du Sacré Cœur, Passioniste; elle est dédiée au cardinal Reisach. L'autre est de Dom Cereseto, Oratorien de Turin et érudit de premier ordre. Les deux sont volumineuses, complétées par des notes pleines de science, et présentent magistralement leur sujet.

Parmi les ouvrages s'inspirant de Marie d'Agréda et se rapportant aux temps actuels, citons un livre qui vient de paraître. C'est *Marie révélée à ses enfants*, par le P. Ludovic de Besse, Frère Mineur. Il n'est pas volumineux, celui-là. Basé sur les révélations de la *Cité Mystique*, dont il résume la quintessence, il est écrit dans un style simple, limpide et entraînant; c'est un précieux petit volume qui vient se jeter dans le courant de la littérature mariale.

Parmi les apologistes et défenseurs de Marie d'Agréda, dans le siècle passé, plane la grande figure de dom Guéranger, abbé de Solesmes. Restaurateur des Bénédictins en France, consulteur de la Congrégation de l'Index et d'autres Congrégations, théologien hors ligne, il fait autorité. Dans une série de vingt-sept articles parus dans l'*Univers*, pendant les années 1858 et 1859, il a réduit à rien toutes les objections soulevées contre la *Cité Mystique*. Dix ans plus tard, s'entretenant à Solesmes avec un ami, le P. Ludovic de Besse, et indiquant du doigt une vingtaine de livres dans un rayon de bibliothèque, il disait : « Tout ceci est Marie d'Agréda, avec ce qui a été écrit pour et contre. Or, sachez une chose : la définition de l'Immaculée Conception n'est qu'une pierre d'attente. C'est le fondement d'un édifice doctrinal, qui sera élevé un jour en l'honneur de Marie. Eh bien ! quand l'Eglise voudra bâtir cet édifice, elle en ira chercher les matériaux dans la *Cité Mystique !* »

BERNARD ST-JOHN,
27, *Avenue du Château, Bellevue* (*Seine-et-Oise*).

IX

LE PÈLERINAGE DE NOTRE DAME DU LAUS

Glorifier la Très Sainte Vierge, établir, théologiquement et par l'histoire, ses privilèges et la mission toute de miséricorde qu'elle a reçue de son divin Fils et qu'elle a remplie avec une charité inlassable ; en un mot, la présenter à la vénération du monde chrétien avec une auréole incomparable de perfections et de bonté maternelle qui encouragent notre piété et notre confiance, tels sont les motifs, tels seront les fruits de ce Congrès.

A l'heure actuelle, où l'Eglise, surtout en France, subit les plus terribles assauts des passions humaines au service de l'enfer, j'ai pensé, j'ai cru répondre au but que nous nous proposons, en vous parlant d'une dévotion où, merveille exceptionnelle, se rencontrent tout ce que la foi nous enseigne sur le culte de la Très Sainte Vierge, ce que nous avons à espérer de sa puissante intercession, ce que nous devons faire pour l'obtenir: dévotion qui date de 1664, très opportune à cette époque, mais qui a été fondée par la Mère de Dieu elle-même, pour répondre aux besoins de la société chrétienne, dans la suite des siècles, jusqu'à la fin du monde.

Je crois lire dans vos esprits la pensée que j'exagère, comme les prédicateurs qui prétendent que le Bienheureux dont ils font le panégyrique est le plus grand saint du paradis. Mais, si vous m'honorez d'une bienveillante attention, dont je n'abuserai pas, j'espère vous convaincre que le pèlerinage de Notre-Dame du Laus, non seulement a droit à une place spéciale entre les plus renommés du monde catholique, mais même qu'il ressemble à l'Eglise par son origine, le motif de sa fondation, les moyens employés, les obstacles surmontés et la promesse d'une durée indéfinie.

I

C'était donc en 1664 : le règne de Louis XIV brillait de tout son éclat; mais nous savons que cette gloire n'était pas sans tache. Le grand roi voulut soumettre à sa volonté impérieuse l'Eglise comme l'Etat. Il n'est aucune humiliation qu'il ait

épargnée au Souverain Pontife, au grand détriment de la discipline ecclésiastique et des mœurs. Sans entrer dans plus de détails, on peut dire que, si les victoires, les lettres, les arts, les hommes de génie ont illustré ce long règne, la foi, bien loin de suivre le progrès, s'était affaiblie dans toutes les provinces. Les classes inférieures, sous l'influence des mauvais exemples donnés par la cour elle-même, secouaient à l'envi le joug salutaire de l'Evangile, pour se livrer à toutes les licences et provoquer ce grand châtiment qu'on appelle la Révolution.

Mais la France est le royaume privilégié de Marie. Qu'elle soit châtiée pour ses ingratitudes et ses révoltes, rien de plus juste; qu'elle soit anéantie et cesse d'être la fille aînée de l'Eglise, c'est ce que la Sainte Vierge ne voudra jamais. Elle l'avait prouvé maintes fois pendant les siècles précédents : elle manifesta cette sollicitude maternelle d'une manière à nulle autre comparable, au XVIIe siècle, par la fondation du pèlerinage de Notre-Dame du Laus. Or, de même que son divin Fils voulut naître dans la plus petite des villes de Juda et qu'il choisit pour apôtres de simples bateliers, de même la Reine du ciel arrêta son regard bienveillant sur le plus pauvre des villages de France, Saint-Etienne-d'Avançon (Hautes-Alpes), et, dans ce village, sur une humble bergère de 17 ans, nommée Benoîte Rencurel, simple, pieuse, naïve comme une enfant qu'aucun souffle impur n'a déflorée.

Pendant quatre mois consécutifs, elle lui apparaît, tantôt seule, tantôt avec son divin Fils sur les bras. Pourquoi ces apparitions si fréquentes et si longues? Marie voulait préparer cette âme docile et capable de tous les dévouements à la grande mission qu'elle devait lui confier.

Elle-même, la Reine des anges, elle daigne s'occuper de l'éducation de cette pauvre fille des champs. Elle lui apprend quelques prières, et surtout la forme à la pratique des vertus qui constituent la sainteté. Aussi, la jeune élève les cultiva jusqu'à un degré héroïque, puisque, nous l'espérons, l'Eglise, de sa voix infaillible, la proclamera bientôt *bienheureuse*. Elle a déjà été déclarée *vénérable*.

Quatre mois d'apparitions quotidiennes, Messieurs! Déjà, nous soupçonnons l'importance de l'œuvre que Marie veut fonder.

Ce n'était qu'au commencement, et le village de Saint-

Etienne-d'Avançon n'en avait que les prémices. C'est, en effet, sur un autre théâtre plus simple encore, dans un hameau de la commune, que la Très Sainte Vierge devait planter sa tente pendant plus d'un demi-siècle.

Parce qu'il s'agissait du salut des âmes, qui ne s'obtient que par la mortification et le sacrifice, elle ordonne à la bergère, comme notre Sauveur l'exigea des Apôtres, de quitter sa famille et de la suivre ; mais, en même temps, elle lui révèle son éminente dignité : « Je suis la Mère de Jésus, lui dit-elle. Mon Fils veut que je sois honorée dans cette contrée, mais pas dans ce lieu. Allez au Laus ; vous y découvrirez une chapelle aux bonnes odeurs qui s'en exhaleront. C'est là que vous me verrez souvent. »

Benoîte se hâte de découvrir cette pauvre chapelle perdue au milieu des bois qui couvrent le vallon. En y entrant, elle est ravie de voir sur l'autel, quoique poudreux, celle que déjà elle appelle sa bonne Mère. Marie l'accueille avec un sourire si bienveillant qu'elle offre naïvement son tablier blanc pour le mettre sous les pieds de celle qui, dans le ciel, a le soleil pour vêtement et la lune pour escabeau.

II

La Sainte Vierge déclare alors toute sa pensée à la jeune confidente : « Je veux, dit-elle, qu'une grande église soit bâtie ici en l'honneur de mon cher Fils et au mien. Elle sera grande comme je le veux. Beaucoup de pécheurs y viendrout et se convertiront ; car — ainsi qu'elle le dit plus tard à Benoîte dans la cathédrale d'Embrun — j'ai demandé Le Laus à mon Fils pour la conversion des pécheurs, et il me l'a octroyé. »

Tel est donc le but de cette dévotion. La divine Mère, que le Sauveur mourant reconnaît comme une avocate toute-puissante et toujours exaucée, a fait choix de cette église du Laus pour y exercer plus spécialement ce ministère tout de miséricorde.

Si Lourdes est le pèlerinage de la foi qui obtient des miracles, si La Salette enseigne la pénitence, Le Laus est le pèlerinage qui obtient les conversions. Dès lors, le courant des pèlerins se détourna de Saint-Etienne-d'Avançon pour se porter vers Le Laus.

L'année suivante, les processions s'y succédaient presque sans interruption, et plus de 135.000 fidèles de toutes condi-

tions vinrent prier dans cette sainte chapelle et recevoir de la Mère de Jésus les grâces spirituelles et même temporelles qu'elle accordait sans mesure. De même, en effet, que le bon Sauveur multipliait les miracles, en même temps qu'il excitait les pécheurs à la pénitence, de même, au Laus, la Sainte Vierge s'intéressait et s'intéresse encore à toutes les misères physiques et morales qui affligent notre pauvre humanité. Là, des guérisons sans nombre ont été obtenues : des aveugles recouvrent la vue, des sourds l'ouïe, des paralytiques l'usage de leurs membres, proclamant à l'envi la puissance et la bonté de la Reine des Alpes. Mais, ce qui est plus merveilleux, ce sont les conversions innombrables opérées dans ce vénéré sanctuaire, depuis plus de deux siècles.

Combien d'âmes meurtries, blessées à mort, ont trouvé aux pieds de la Vierge du Laus le courage d'un repentir sincère et s'en sont retournées avec cette paix et cette joie de la conscience qui surpasse tout sentiment!

III

Sous l'impulsion active de la jeune bergère (elle n'avait que 19 ans), l'église, commencée en 1666, fut achevée en quatre années, ce qui fut considéré comme un prodige dans un pays sans ressources et sans routes tracées. D'une architecture très simple, elle ne peut être comparée aux vastes et splendides sanctuaires au milieu desquels celui de Notre Dame des Ermites tient le premier rang. Au Laus, c'est le luxe des grâces qui domine Mais une particularité bien rare, qui se rencontre ici comme à Lorette, c'est la présence d'un petit temple dans le grand. La chapelle primitive, berceau du pèlerinage où la Mère de Dieu apparut si souvent à sa fille chérie, a été conservée et constitue actuellement le sanctuaire. C'est une relique. On peut en dire autant de la basilique entière. Les manuscrits de l'époque relatent que souvent, surtout la veille des grandes fêtes, les esprits célestes s'y rassemblaient sous des formes sensibles pour y faire des processions, présidées par la Très Sainte Vierge et suivies par sainte Benoîte. Ils chantaient : « Béni soit le Père Eternel qui a choisi ce lieu pour la conversion des pécheurs ! » Du dehors, on apercevait une grande lumière, tandis que de suaves parfums s'échappaient de toutes parts.

C'est encore un trait de ressemblance avec l'incomparable

basilique d'Einsiedeln, qui a été consacrée par Notre Seigneur Jésus-Christ lui-même.

IV

Le pèlerinage du Laus était fondé. Benoîte, se dévouant à cette œuvre, vint se fixer auprès de la chère chapelle, dans une modeste chambre, où les pèlerins se rendaient pour la consulter sur l'état de leur conscience, réclamer ses prières, ou s'édifier au spectacle d'une piété aimable, d'une vertu portée jusqu'à l'héroïsme et d'un détachement qui ne reculait devant aucun sacrifice.

Il ne paraîtrait donc pas étrange si la Sainte Vierge, sans se désintéresser de cette dévotion, eût cessé d'intervenir directement et personnellement pour l'entretenir et la propager. Lorsqu'elle veut être honorée quelque part d'un culte spécial et y attirer les foules par les manifestations de sa bonté, il n'est pas indispensable qu'elle y apparaisse souvent elle-même. Une ou plusieurs fois, comme à La Salette et à Lourdes, son image sur le manteau d'un Indien, comme à la Guadeloupe, peuvent suffire. La piété ne demande qu'une chose, c'est que l'amour et la miséricorde de cette bonne Mère soient affirmés par un témoignage incontestable. L'homme a un si grand besoin de surnaturel et surtout de se sentir aimé et pardonné!

Mais il n'en fut pas ainsi pour le pèlerinage du Laus. La Sainte Vierge sembla avoir concentré toute sa sollicitude sur le nouveau sanctuaire et sur celle qu'elle avait choisie pour son intermédiaire auprès des fidèles, particulièrement des pécheurs.

Pendant cinquante-quatre ans consécutifs, elle fut la conseillère, la directrice de Benoîte, soit personnellement, soit par les esprits célestes. C'est une des caractéristiques du Laus. Le surnaturel y abonde; il y est prodigué. C'est en faveur des hommes une intervention incessante du ciel, telle que la terre n'en avait jamais vu de semblable depuis l'origine du christianisme. C'est par milliers que se comptent les apparitions de la Mère de Dieu, des anges, de plusieurs saints, des âmes du Purgatoire, même des démons.

Mais la faveur singulière accordée à Benoîte fut de voir souvent Notre-Seigneur, tantôt sous la forme d'un enfant gracieux sur les bras de sa divine Mère, ou dans l'Eucharistie, tantôt sur une croix. Benoîte avait une dévotion particulière à la

passion du divin Sauveur. La vue d'un crucifix excitait dans son cœur un amour compatissant qui ne pouvait être contenté que par le sacrifice. Elle cherchait tous les moyens pour témoigner à l'adorable Victime sa reconnaissance et son dévouement. Elle priait, elle jeûnait, elle se mortifiait de plus en plus. Elle en vint au point de ne se trouver heureuse que par le parfait anéantissement de tout son être, disant comme saint Paul : « Je suis crucifiée avec le Christ. »

Ce désir fut satisfait. Une croix s'élevait sur le bord d'un chemin à l'entrée du Laus. La pieuse bergère s'y rendait souvent, la nuit, nu-pieds, méditant sur la passion du divin Sauveur. Pour récompenser sa piété, le bon Maître lui apparut plusieurs fois sur cette croix, dans l'état même où il consomma son sacrifice sur le Calvaire. Un ange, au pied de l'arbre sacré, disait à Benoîte : « *Voilà ce que votre Père et le mien a souffert : ne voudriez-vous pas souffrir pour lui?* » Ce spectacle et ces paroles brisent l'âme sensible de Benoîte, qui demande de participer, elle aussi, aux souffrances du divin Crucifié. Elle fut exaucée par l'impression des stigmates et les douleurs du vendredi. En effet, depuis ce jour et pendant quinze ans, Benoîte fut comme crucifiée une fois par semaine, c'est-à-dire que, depuis le jeudi à 4 heures du soir jusqu'au samedi à 9 heures du matin, elle restait sur son lit, les bras en croix, les pieds l'un sur l'autre, raide et moins flexible qu'une barre de fer, disent nos manuscrits.

Mais, parce que ces souffrances trop apparentes lui attiraient la vénération publique, son humilité s'en alarma. Elle pria Dieu et obtint qu'elles fussent remplacées par d'autres, qu'elle put cacher aux regards des hommes.

Ce fut alors que Dieu sembla dire au démon, comme autrefois à l'égard de Job : « *Ecce in manu tua est, verumtamen animam ejus serva :* Torture-la à ton gré, mais sans lui ôter la vie. » Satan usa largement de la permission. Il l'effraie par des spectacles horribles ; il la torture par des blasphèmes et des discours obscènes. Puis il la frappe avec violence et la transporte toute meurtrie au milieu des neiges. En d'autres temps, il emploie les promesses les plus séduisantes, comme il l'avait fait jadis à l'égard de Notre-Seigneur, pour la détourner de sa mission et l'éloigner du Laus. Mais l'innocente victime, armée de la prière, est invincible. Aux injures comme aux promesses, elle

oppose cette réponse admirable : « Va-t'en : tu es un maudit ; tu n'as pas souffert mort et passion pour moi. Comment veux-tu que je me donne à toi ? » Mais, après ces tortures de l'âme et du corps, Benoîte était consolée et fortifiée par les anges, les saints et la Sainte Vierge elle-même.

V

Les anges! mais ils ont droit à une mention spéciale comme représentants et délégués de leur Reine céleste auprès de sœur Benoîte. Elle traite avec eux comme avec des frères. Elle les appelle de ce nom; ils lui disent « *ma sœur* ». Ils prient avec elle, ils l'avertissent des embûches qu'on lui dresse..., ils éclairent ses pas pendant la nuit; ils la retirent des précipices où le démon la jetait souvent et lui indiquent l'emploi de diverses plantes pour guérir ses blessures.

VI

Quelles vertus ne supposent pas ces relations avec le ciel entier! N'est-ce pas dans ces communications ineffables que cette humble fille des champs, sans culture intellectuelle, sans instruction, puisa cette sagesse parfaite, cette prudence supérieure qui étonna les plus habiles? Notre-Seigneur, envoyant ses apôtres prêcher son Evangile, leur dit qu'ils n'auront pas à s'inquiéter de ce qu'ils devront répondre devant les tribunaux, que son esprit parlerait par leur bouche; qu'ils n'aient aucun souci de leur nourriture ni de leurs vêtements.

Qu'il me soit encore permis, *parva componere magnis*, de poursuivre la comparaison entre le pèlerinage du Laus et de l'Eglise. Benoîte, comme les apôtres, n'a d'autre ressource que la Providence. Ce qu'elle recevait d'une main, elle le donnait de l'autre. Favorisée du don de prophétie, elle voit le présent, le passé et l'avenir comme dans une glace, disait-elle à son directeur. Elle avait également le don de lire dans le fond des cœurs. Elle distinguait à première vue si l'on était juste ou coupable. Que de fois elle a dévoilé aux pécheurs, étonnés, les hontes de leur vie et les encourageait à en faire un aveu sincère pour en obtenir le pardon! Souvent même, avec une douceur et une délicatesse admirables, elle éloignait de la Table sainte les âmes mal préparées.

Enfin, pour couronnement de ces privilèges, Benoîte avait

reçu le pouvoir de faire des miracles. Les historiens contemporains de cette sainte fille en mentionnent plusieurs obtenus par ses prières ou par le simple attouchement d'objets à son usage. « Priez pour cette pauvre épileptique, dont les crises vous épouvantent », lui dit un des gardiens du sanctuaire. Benoîte prie, et le mal disparaît pour ne plus revenir. Sa prière était continuelle, dans sa pauvre chambre, à l'église, au pied de la Croix, où Notre-Seigneur lui apparaissait souvent. Elle récitait chaque jour quinze rosaires, autant de chapelets et cent cinquante fois les litanies de la Très Sainte Vierge. Son sommeil était de trois heures pendant sa jeunesse. Elle le réduisit à une heure, et encore, la veille des fêtes, elle ne dormait pas du tout, priant sans cesse pour la conversion des pécheurs.

Son esprit de mortification rappelle celui des anachorètes de la Thébaïde. Cilices, haires, ceintures et bracelets de fer armés de pointes aiguës qui déchiraient cruellement son pauvre corps ne lui suffisaient pas. Elle y ajoutait la discipline jusqu'au sang et des jeûnes rigoureux pendant des mois entiers. Elle avait appris à l'école de la Reine des martyrs que ceux qui sont chargés à un titre quelconque du salut du prochain doivent, à l'exemple du divin Crucifié, s'offrir en sacrifice et obtenir miséricorde au prix de leur propre immolation.

Les vertus de notre aimable et sainte bergère exigeraient un plus long discours. Mais j'abuserais de votre attention. Qu'il suffise de savoir que le souvenir en est gardé religieusement dans nos Alpes, depuis plus de deux cents ans ; la Mère de Jésus et Benoîte sont tout un dans la pensée des 40 à 50.000 pèlerins qui annuellement accourent vers le saint vallon. S'ils invoquent la Très Sainte Vierge comme dispensatrice des grâces, avec quelle piété et quelle confiance ils s'agenouillent sur le tombeau de sa fille chérie, à quelques pas de l'autel où sa Bonne Mère lui apparut si souvent! Sur la pierre qui la recouvre on lit : « *Tombeau de sainte Benoîte, morte en odeur de sainteté.* »

VII

Voilà, Monseigneur, Messieurs, quelques-uns des faits surnaturels qui ont concouru à la fondation du pèlerinage de Notre-Dame du Laus. Mais, demandera une critique sévère, sur quelle base s'appuie la croyance à ces merveilles?

Il est vrai qu'elles ne paraissent reposer que sur un seul témoignage, celui de la bergère; mais il est entouré de circonstances si extraordinaires qu'il n'est pas permis d'en décliner la force invincible. Remarquons, d'abord, qu'il ne s'agit pas, ici, d'une ou de quelques apparitions isolées qui pourraient être attribuées à la fraude ou à l'illusion, mais d'une suite de manifestations qui se sont continuées presque sans interruption pendant une longue vie. Benoîte avait 17 ans, quand elles ont commencé. Elle est morte à l'âge de 71 ans, c'est-à-dire que ses communications avec le monde surnaturel ont duré cinquante-quatre ans. Or, jamais l'humble voyante n'a quitté le Laus. Des milliers de pèlerins l'ont vue toutes les années, l'ont interrogée et ont pu juger de son état intellectuel et mental. Elle raconte ingénuement ce qu'elle a vu, ce qui lui a été dit dans ses relatiens avec Notre-Seigneur, la Sainte Vierge, les anges et les saints. Ses récits sont souvent confirmés par des miracles opérés devant une foule de témoins; souvent aussi des senteurs extranaturelles, appelées les bonnes odeurs du Laus, témoignaient des apparitions dont elle était favorisée.

Pour le dire en passant, ces odeurs extraordinaires n'ont pas disparu du Laus avec sainte Benoîte : chaque année, plusieurs pèlerins en sont favorisés dans le saint vallon et surtout dans le sanctuaire.

Or, ces faits miraculeux sont absolument authentiques et véritables. De même que la doctrine et la vie de Notre-Seigneur nous sont racontées fidèlement par les quatre évangélistes, de même la vie admirable de Benoîte a été écrite par quatre historiens, qui tous étaient ses contemporains et qui se complètent les uns par les autres.

Le premier en date est un juge de paix nommé Grimaud. Chargé officiellement de faire une enquête, il vint à Saint-Etienne en 1664. En présence du fait dont il fut témoin, son enquête se changea en une relation charmante et pieuse. — Le deuxième historien, M. Gaillard, était docteur en théologie, conseiller et aumônier du roi et archidiacre de la cathédrale. Favorisé de trois grâces obtenues de la Très Sainte Vierge, il vint, en reconnaissance, se fixer au Laus, où, pendant quarante ans, il observa et nota tout ce qu'il entendait et voyait. — Une troisième relation est due à M. l'abbé Peylhieu, saint prêtre attaché au sanctuaire dès les premières années du pèlerinage,

où il exerça son ministère pendant vingt ans. — La quatrième relation est due au Frère Aubin, ermite de Notre-Dame de l'Erable, près du Laus.

Ces divers récits composent ce que nous appelons les mémoires ou manuscrits du sanctuaire. La Très Sainte Vierge a veillé à leur conservation jusqu'à nos jours.

Mais voici l'autorité ecclésiastique, qui ne pouvait demeurer indifférente en présence d'une dévotion nouvelle et des multitudes qui se succédaient dans la chapelle des apparitions. On pouvait penser que la jeune bergère était victime d'une illusion, ou que, sciemment, elle trompait le public. Peut-être aussi l'hostilité de quelques-uns avait sa source dans une sorte de jalousie. Le Laus dépendait du diocèse d'Embrun. Or, depuis des siècles Notre-Dame d'Embrun, ou du Réal, comme on l'appelait, était l'objet d'un culte universel. N'y avait-il pas lieu de craindre que ce pèlerinage royal ne fût éclipsé par l'humble et rustique pèlerinage du Laus? Quoi qu'il en soit, l'administration diocésaine manifesta, dès le premier jour, des sentiments défavorables et procéda, à intervalles inégaux, à trois enquêtes présidées les deux premières par des vicaires généraux, la troisième par Mgr de Gentis, archevêque d'Embrun, lui-même. Dans les interrogatoires qui durèrent plusieurs jours, rien ne fut épargné pour convaincre de supercherie la timide bergère, ou du moins pour la mettre, dans ses réponses, en contradiction avec elle-même. Mais Benoîte répond avec une simplicité qui déconcerte ses juges, avec une pénétration qui les étonne et une candeur qui les séduit. La Sainte Vierge intervient par plusieurs miracles et oblige la commission d'enquête à s'avouer vaincue. Le pèlerinage est officiellement autorisé.

Tels sont les titres historiques de cette dévotion. Ils suffisent pour déterminer notre créance.

VIII

Pour conclure : Après les avoir étudiés avec l'attention d'un érudit et les scrupules de la piété, un saint religieux me disait : « Une œuvre à la création de laquelle le ciel a coopéré si longtemps et avec tant d'amour ne doit pas profiter à la seule région théâtre de tant de ferveur. Elle doit exercer son influence salutaire au loin et pendant des siècles. » Notre-Seigneur a dit

de son Eglise que les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre elle. La Sainte Vierge a fait dire à Benoîte par son ange : « *Le Laus est l'œuvre de Dieu, que ni les hommes ni les démons, malgré leur malice, ne pourront détruire ; il durera jusqu'à la fin des temps, progressant de plus en plus et faisant un grand bien partout.* » Invoquons Marie dans tous les sanctuaires élevés en son honneur et sous tous les titres que lui reconnaît l'Eglise. Mais n'oublions pas qu'Elle a travaillé pendant plus d'un demi-siècle à nous faire entendre que celui de Refuge des pécheurs est celui qui émeut le plus profondément son cœur de Mère. *Refugium peccatorum, ora pro nobis.* — *Amen.*

R. P. ALBERT,
Chanoine honoraire, missionnaire apostolique,
Curé de Notre-Dame du Laus.

X

LA SALETTE

L'un des premiers historiens de la Salette fut le R. P. Laurent Hecht, religieux bénédictin de l'Abbaye d'Einsiedeln; et il écrivait lui-même, en juin 1866, vingt ans après l'Apparition mariale : « C'est de là que l'histoire de Notre Dame de la Salette a été répandue dans la Suisse allemande et dans le reste de l'Allemagne. »

Nous sommes heureux de renouer, entre les deux sanctuaires, les liens de fraternité qui unissaient, dès l'origine, la Salette et Einsiedeln; et il nous semble qu'en ce Congrès international, tenu sous les auspices de Notre Dame des Ermites, « *Marie de la Salette* » — ainsi que s'exprimait le P. Laurent, dès le titre même de son ouvrage — mérite une place d'honneur. La Salette a droit encore à une mention spéciale, pour d'autres motifs, d'ordre général ou d'à-propos actuel : importance capitale de cette Apparition surnaturelle dans « l'Epopée mariale » du XIXe siècle, — fêtes jubilaires qui coïncident avec cette année 1906 en commémorant, par des « Noces de Dia-

mant », le soixantenaire du Prodige, — réalisation, de plus en plus frappante, des prédictions et des menaces formulées par la Très Sainte Vierge, il y a tantôt soixante ans, — opportunité, plus tangible que jamais, de ce culte rendu à la Vierge en pleurs, à une époque préoccupée de jouir, de s'amuser et de s'enrichir, plutôt que de faire pénitence, de se convertir et de se sanctifier.

Ce caractère d'austérité, particulier à la dévotion envers Notre Dame de la Salette et singulièrement approprié aux besoins de notre temps, fut mis en relief par Mgr Guyot, promoteur du Congrès, dans la séance solennelle d'ouverture, où il préconisa, comme moyens de surnaturaliser nos assises mariales, « la prière de Pontmain et la *pénitence de la Salette* ». — La pénitence ! voilà, en effet, le trait dominant de cette manifestation céleste ; voilà ce qui fait de ce pèlerinage un acte essentiellement chrétien, bien conforme à l'esprit de sacrifice et d'immolation que nous enseigne l'Evangile ; voilà ce qu'il importe de rappeler à notre société contemporaine, amie du bien-être et du plaisir ; voilà le point de vue que je me propose d'envisager brièvement dans cette étude.

Ce fut le 19 septembre 1846 que la Très Sainte Vierge apparut à deux petits pâtres, Maximin Giraud et Mélanie Mathieu-Calvat, sur une montagne de la Salette, petite paroisse du canton de Corps et du diocèse de Grenoble, au département de l'Isère, en Dauphiné. Et il est facile de montrer que tout, ici, respire et prêche la « pénitence ».

1. *La date même de l'Apparition.* — C'était un samedi, dernier jour des Quatre-Temps, veille de la fête de Notre Dame des Sept-Douleurs, vers 3 heures du soir, au moment où l'Eglise chantait les premières vêpres de la Compassion et soupirait les versets du *Stabat.*

2. *Le site de l'Apparition.* — C'est un plateau nu, aride, rocheux ou maigrement gazonné, à 1.800 mètres d'altitude, entouré de pics ardus, qui donnent à ce coin des Alpes et à l'ensemble du panorama un aspect sévère, majestueux, imposant, où le ciel semble plus proche et le monde bien loin.

3. *La physionomie de l'Apparition.* — La « Belle Dame » qui surgit dans ce cadre alpestre est vêtue de lumière et parée de roses ; mais ce qui frappe au premier abord, c'est le Crucifix animé, vivant, sanglant, qu'elle porte sur sa poitrine, comme l'emblème expressif de la mortification et le signe efficace du

salut. Elle commence par apparaître, — sur ce nouveau Calvaire, — dans l'attitude de l'affliction la plus profonde : elle est assise, sur une pierre grise, la tête dans les mains et les coudes appuyés sur les genoux ; elle pleure ainsi, accablée sous le poids d'une douleur trop forte... Quand elle se lève et se met à parler aux enfants, les larmes continuent de couler, pour s'évanouir ensuite dans la clarté ambiante, et son langage est empreint d'une désolation poignante : « On eût dit, remarquait plus tard Maximin, une mère que ses enfants avaient battue et qui s'était « ensauvée » dans les montagnes ! »

4. *L'identité de l'Apparition.* — Celle qui vient ainsi du ciel sur la terre se présente comme une Reine, sans doute, puisqu'elle se plaint de « son peuple insoumis », puisqu'elle porte une couronne de roses autour du front et un diadème de rayons sur la tête ; mais c'est la Reine-Mère ! Oui, c'est une Mère qui s'interpose entre Dieu et les hommes, qui « retient le bras de son Fils » irrité par nos prévarications, et détourne, loin de ses enfants coupables, les coups de la vengeance divine ! C'est une Mère compatissante et miséricordieuse, qui pleure, souffre et prie en notre faveur, qui multiplie à notre adresse les avertissements et les reproches, les menaces et les promesses : elle est tout à tour médiatrice, avocate, messagère, ambassadrice du Très-Haut ici-bas, — et c'est par là qu'elle est Mère !...

Entendez-la nous dire, à propos de son Fils : « Je suis chargée de le prier sans cesse pour vous... son bras est si lourd et si pesant que je ne puis plus le retenir, et je suis forcée de le laisser aller... Ah ! depuis le temps que je souffre pour vous autres, et vous n'en faites pas cas !... Vous aurez beau prier, beau faire, jamais vous ne pourrez récompenser la peine que j'ai prise pour vous... » — Quels accents, et quelle éloquence pathétique ! C'est la mélancolie, la résignation douloureuse, la sollicitude navrée, la tendresse maternelle qui s'exhale en sanglots, et nous invite à la compatissance, à l'expiation, à la pénitence enfin !

5. *Le Message de l'Apparition.* — Le discours de la Vierge en pleurs est lui-même un appel à la pénitence ; et les promesses de prospérité, même temporelle, sont annoncées magnifiquement aux hommes, « s'ils *se convertissent !* » Quant aux plaintes de Marie à la Salette, elles se ramènent à cinq principales :

a) L'esprit d'insubordination : « ...Mon peuple ne veut pas se soumettre », dit la Reine du ciel et de la terre.

b) La profanation du dimanche, où l'on travaille, au lieu d'aller à la messe, où l'on se moque de la religion.

c) Le blasphème : Ils « ne savent pas jurer sans y mettre le nom de mon Fils » gémissait la divine Mère.

d) L'oubli de la prière : « Ah ! mes enfants, disait-elle, il faut la bien faire, soir et matin, en récitant au moins un *Pater* et un *Ave*. »

e) La violation de la loi de l'abstinence : « Le carême, ils vont à la boucherie comme des chiens ! »

On le voit, il s'agit d'une révolte contre Dieu lui-même, contre ses commandements et ceux de son Eglise, contre son nom, son culte et le jour qu'il « s'est réservé » !

Et Marie nous demande instamment de revenir, enfin, à Dieu, par une sincère conversion, par la pénitence !

6. *L'actualité de l'Apparition.* — Est-ce que l'indifférence religieuse et l'hostilité sectaire ne sont pas comme l'esprit dominant de notre époque ? Est-ce que la devise adoptée par nos modernes impies : « Ni Dieu ni Maître ! » ne semble pas, hélas ! se généraliser de plus en plus ? — Est-ce que, en particulier, les trois premiers commandements de Dieu et les deux derniers commandements de l'Eglise ne sont pas violés couramment ? Est-ce que le dimanche ne s'est pas, petit à petit, sécularisé, laïcisé, paganisé ? Le repos dominical, qu'on parle de rétablir, en France, ne commencerait qu'à midi et n'aurait ainsi pour but, comme pour résultat, que de favoriser les amusements et les promenades, bien loin de contribuer à la sanctification du dimanche, par l'assistance à la messe et aux autres offices de la paroisse. — Le blasphème n'est plus seulement sur les lèvres des charretiers : il s'étale partout, dans les livres, dans les journaux, dans la législation, dans les assemblées publiques, dans les actes officiels et privés. Et je songe à cette réflexion de saint Augustin, telle que nous la lisions naguère dans notre Bréviaire pour l'Octave de saint Laurent, telle que la réalité présente la vérifie journellement : « *Illos dico malos qui blasphemant Christum : raro enim jam inveniuntur qui lingua blasphemant, sed multi qui vita :* Oui, ce sont des méchants, ceux qui blasphèment le Christ ; mais, s'ils sont assez rares, ceux qui le blasphèment en paroles, ils sont nombreux ceux qui le blasphèment par leur conduite. » — Voyez maintenant ce qu'est devenu le culte divin : la prière, la fréquentation des sacre-

ments, les manifestations extérieures et processionnelles, la pénitence... subissent un déclin, et la religion n'est plus guère, pour la plupart, qu'une sorte de formalisme traditionnel.

Enfin, demandez-vous ce qu'on a fait de l'abstinence, du jeûne, de la mortification ; et dites-moi s'il n'est pas souverainement opportun de restaurer et de méditer les enseignements de la Salette !

7. *Le caractère propre de l'Apparition et du Pèlerinage.* — Il est donc bien vrai que le fait de la Salette est, par l'austérité même de la céleste vision et du divin message, révélateur et suggestif de pénitence : c'est là vraiment ce qu'on a pu appeler le Mystère de la Salette.

Mais il est encore une face de cette Apparition qu'il est bon d'envisager parallèlement et qui vient, de son reflet, éclairer le premier point de vue : c'est que Notre Dame de la Salette est, par sa démarche, son langage et son intercession, la « Réconciliatrice des pécheurs ». C'est le titre sous lequel on l'invoque sur la Sainte Montagne ; c'est la mission qu'elle y exerce plus efficacement, peut-être, que partout ailleurs ; et ce n'est pas seulement la vertu de pénitence qu'on apprend, là-haut, à mieux pratiquer, tout près de la Vierge en pleurs ; c'est le sacrement de pénitence qui triomphe par l'intermédiaire de la Mère des miséricordes, et rend aux pécheurs repentants la paix de la conscience, la joie du cœur, l'amitié de Dieu...

Voilà, ce me semble, ce qui légitime et spécifie la dévotion à Notre Dame de la Salette. Les deux petits bergers qui furent les heureux témoins du Prodige ont fidèlement transmis le Message que leur avait confié la « Belle Dame », avec mission de le propager partout : « Eh bien ! leur avait-elle dit par deux fois, eh bien ! mes enfants, vous le ferez passer à tout mon peuple ! » Après ces paroles, qui faisaient des voyants deux apôtres, la Très Sainte Vierge gravit un petit tertre, sans même effleurer de ses pieds les brins d'herbe du gazon, s'éleva un peu au-dessus de terre, regarda longuement du côté de Rome, porta ensuite ses regards vers le ciel, et à cet instant précis les larmes tarirent dans ses yeux ; elle prit enfin son essor vers l'azur du firmament, et laissa dans le ravissement les deux pâtres de la montagne. « Ce doit être une grande sainte, dit alors Mélanie. — Ah ! si je l'avais su, répondit Maximin, je lui aurais bien demandé de nous emmener avec elle en paradis ! »

Naïve et profonde réflexion ! Marie nous indique elle-même, à la Salette, le chemin qui mène au ciel : c'est la souffrance, la prière, le culte divin, la soumission à la volonté d'En-Haut, la conversion, la pénitence... C'est, sans doute, pour ce motif, qu'à la Salette, le parcours suivi par Marie est devenu un chemin de croix, pareil à la Voie douloureuse de Jérusalem ; et il y a là, indépendamment des quatorze croix qui jalonnent ce trajet et marquent les stations, trois groupes de bronze, qui rappellent et représentent les trois phases de l'Apparition : « La Vierge en pleurs, la Vierge de la conversation, la Vierge de l'assomption. »

Telle est la vie chrétienne : il faut commencer par pleurer, souffrir, prier ; il faut ensuite parler, agir et ne toucher à la terre que le moins possible ; il faut, enfin, monter, monter toujours, regarder vers Rome et vers le ciel, pour aller, un jour, rejoindre Marie en son Paradis.

Voilà, brièvement esquissée, toute la signification de la Salette. Faut-il ajouter que le fait est absolument hors de conteste ? Etudié pendant cinq ans, sanctionné par l'autorité ecclésiastique, par tous les évêques de Grenoble, comme par tous les Papes qui ont approuvé les décisions doctrinales émanées de l'Ordinaire, et qui ont prodigué au sanctuaire, à l'Archiconfrérie, au pèlerinage de la Salette les faveurs spirituelles, les indulgences et les privilèges, tels que le couronnement solennel de la Madone et le titre de basilique mineure, etc., ce fait est encore authentiqué et corroboré par d'innombrables miracles d'ordre physique et moral : guérisons et conversions...

Reste la question des *Secrets* confiés par Marie à chacun des deux enfants. Ils furent gardés d'une façon absolue et vraiment merveilleuse : pendant cinq ans, les petits confidents furent impénétrables et irréductibles sur ce point ; ils ne consentirent, en 1851, à les révéler qu'au Pape seul ; et Pie IX, après en avoir pris connaissance, les communiqua seulement au cardinal Lambruschini. Depuis lors, le texte en est resté dans les archives pontificales ; si bien que toute publication relative aux Secrets — comme teneur et commentaires — est suspecte *a priori*. On doit la regarder comme dépourvue de toute valeur officielle : ce n'est qu'une élucubration privée, prématurée, inopportune. *Seule*, la Congrégation du Saint-Office pourrait, au nom du Pape, se prononcer avec compétence ; et, *seul*,

l'Evêque de Grenoble a le droit de communiquer, en cette matière, une décision authentique. Jusque-là, rien de semblable n'est intervenu ; et la discrétion s'impose absolument.

Mais le fait reste entier : il est public, constaté, irréfutable, plus actuel que jamais : il suffit à nous instruire de nos devoirs, et il est à souhaiter que le peuple chrétien, soucieux de son salut personnel et du salut national, écoute enfin les gémissements de sa Reine, et console le Cœur de sa Mère en l'aidant à retenir le bras de son Fils, prêt à nous frapper et désireux de nous pardonner...

Comme résolution finale, nous exprimons le vœu qu'en conformité avec les avertissements de la Salette, tout pèlerinage soit, non pas simplement une excursion de touristes, un voyage d'agrément ou une partie de plaisir, mais un *acte chrétien*, caractérisé par la prière, l'expiation, la fréquentation des sacrements, les résolutions pratiques, la *pénitence*... Tel est le pèlerinage de la Salette ; tel doit être le pèlerinage de la vie !

L'abbé Joseph GIRAY.

XI

NOTRE-DAME DE LA SALETTE
AU CONGRÈS MARIAL D'EINSIEDELN

SANCTUAIRES DE MARIE. — AVANTAGES D'UNE FÉDÉRATION. — DÉVELOPPEMENT DES PÈLERINAGES ET MOYENS DE LES SANCTIFIER. — PRÉPARATION D'UN GUIDE MARIAL AUX DIFFÉRENTS SANCTUARES. — CRÉATION D'AGENCES POUR FACILITER CES PÈLERINAGES. — FIXATION DES STATUTS.

Le rapport que nous présentons, au nom de Notre Dame de la Salette, se réfère à la « partie pratique » du « programme d'études », élaboré par la Commission exécutive du Congrès, et répond ainsi, d'une façon frappante, au désir exprimé par Pie X, dans son Bref *autographe*. Il s'agit, en effet, d'après le Souverain Pontife lui-même, « soit d'aider les pieux fidèles qui

veulent visiter les *Sanctuaires de Marie*, à se rendre, en pèlerinages, aux lieux les plus célèbres, soit de *grouper* en des *fédérations* bien opportunes les *catholiques* résolus à se livrer à la *dévotion* envers Marie, soit de rendre *populaire* cette même dévotion... »

On le voit, cette citation concorde parfaitement avec les idées principales et même avec les termes essentiels du canevas que nous avons, ici, à développer : en réalité, le but poursuivi, c'est l'organisation du culte de Marie, et, par suite, l'examen sérieux des moyens à prendre — d'après les leçons de l'expérience, les ressources et les inventions modernes, les besoins et les goûts actuels — pour syndiquer les Sanctuaires, faciliter les pèlerinages et les sanctifier, au profit des « catholiques » eux-mêmes, de la « dévotion populaire envers Marie » et des « lieux les plus célèbres » par le culte marial.

Avant d'entrer dans le détail de ces considérations — d'ordre pratique et positif — qu'il nous soit permis de remercier Mgr Guyot de l'invitation qu'il nous a si bienveillamment adressée en vue d'une collaboration effective à ce Congrès : nous venons, avec l'approbation de Mgr Henry, évêque de Grenoble, qui, à la date du 19 mai, « envoyait déjà sa bénédiction à l'œuvre » projetée ; nous venons de la Salette à Einsiedeln, qu'unissaient depuis longtemps des liens de fraternité, puisque l'un des premiers historiens de la Salette fut le R. P. Hecht, religieux bénédictin de l'abbaye de Notre Dame des Ermites ; nous venons enfin, à la veille de célébrer les *Noces de Diamant* de la Salette, en commémorant le soixantième anniversaire de la céleste Apparition.

Abordons maintenant l'étude successive des différents points de notre programme, en disant ce qui a déjà été entrepris ou réalisé et ce qui reste à faire.

I. *Sanctuaires de Marie : avantages d'une fédération.* — Les sanctuaires de Marie sont innombrables et leur rayonnement, leur attirance, leur influence salutaire sont très variables ; mais ce qui les relie entre eux et, malgré les traits caractéristiques de leur physionomie respective, les rapproche jusqu'à l'identification, c'est que, partout, la piété filiale des catholiques y manifeste sa dévotion, sa confiance et sa reconnaissance envers la Très Sainte Vierge. N'est-il pas, dès lors, très naturel — et bien surnaturel — qu'entre ces différents sanctuaires de

Marie, s'établissent et se fortifient des rapports et des échanges ? C'est le résultat escompté par le Congrès, soucieux de promouvoir une telle *fédération*, dont il est facile d'apprécier les *avantages*, pour peu qu'on en comprenne la nature et la portée.

1. *La fédération* des sanctuaires de Marie, ce n'est pas autre chose, même d'après l'étymologie, qu'une *alliance* commune, à la fois défensive, militante et solidaire. « Il faut s'entr'aider, c'est la loi de nature » et... de grâce ! Ainsi, Lourdes est attaquée violemment par des publicistes ou des médecins sectaires (et une récente campagne de presse prouve, hélas ! que ce n'est pas là une hypothèse gratuite) : pourquoi, dès lors, tous les sanctuaires de Marie, en face de ces diatribes venimeuses, qui semblent ne viser qu'un centre de pèlerinage et qui, de fait, atteignent par contre-coup l'ensemble des pèlerinages, ne feraient-ils pas *alliance* pour protester unanimement, par l'organe de leurs *bulletins*, *revues*, *annales* et *journaux*, contre ces calomnies tendancieuses, en apparence localisées sur un point déterminé, et dirigées finalement contre le culte marial, la foi catholique et les traditions nationales ?

2. Nous parlons de *bulletins*, *revues*, *annales*, *journaux* : l'échange de ces publications est encore un moyen de *fédérer* les sanctuaires de Marie. On se renseigne mutuellement, on se documente, on se fait des emprunts d'articles, de nouvelles, de clichés, etc... Sous forme d'*échos* ou d'*impressions*, on relate les fêtes, les pèlerinages, les événements caractéristiques de tel ou tel sanctuaire, et c'est à charge de revanche... Signalons, dans ce sens, les *Ephémérides mariales*, qui figurent dans la *Voix de Marie*, en tête de chaque numéro, avec la nomenclature des sanctuaires les plus connus et les plus fréquentés.

3. La fédération peut aller plus loin : serait-il impossible d'adopter un régime, une règle similaire, en même temps que très large et susceptible d'applications multiples, appropriées à chaque sanctuaire en particulier ? Par exemple, on prendrait le même mot d'ordre, la même ligne de conduite, comme font les *syndicats régionaux ;* on organiserait un service régulier pour le transbordement des caravanes d'un sanctuaire à un autre, et ce service serait entrepris ou, du moins, secondé et encouragé par l'administration compétente des sanctuaires intéressés. On pourrait même, à l'instar des *syndicats d'initia-*

tive, avoir des billets circulaires, reliant les sanctuaires entre eux, avec des tickets de séjour et des carnets à souche, si bien que les pèlerins n'auraient rien à débattre en cours de route, et seraient assurés de l'itinéraire, de l'hospitalité, de l'horaire, etc.

On éviterait ainsi certains antagonismes de « petites chapelles » ; et, s'il surgissait quelque conflit, provoqué par une rivalité d'intérêts, un tribunal arbitral serait chargé de trancher le différend et d'amener une entente à l'amiable.

4. Cette fédération des sanctuaires de Marie — on en compte, pour ne parler que de la France, plus de six mille ! — suppose un comité central, avec des ramifications régionales et même internationales, avec des représentants officiels et permanents, nommés par les évêques, pour accréditer les différents sanctuaires et les personnifier. On aurait ainsi une hiérarchie normale et parfaitement graduée : imaginons, par exemple, un premier groupement des principaux sanctuaires, appartenant au Dauphiné, à la Savoie et au Lyonnais : *la Salette*, l'Osier, le Laus, Myans, Fourvière... ; il y aurait, naturellement, un comité spécial constitué pour cette région et fonctionnant avec une véritable autonomie, qui serait loin, cependant, d'exclure une cerraine subordination au comité central, siégeant à Paris ; appliquons ce mode d'organisation à la France entière, fractionnée en plusieurs zones, relativement indépendantes, quoique reliées entre elles et rattachées au même centre, où aboutiraient ainsi, comme autant de rayons convergents...

Quel organisme puissant, qu'une pareille cohésion fédérative ! et quelle action d'ensemble en résulterait ! Ce serait à la fois la multiplicité et l'unité des forces catholiques, non plus éparses ou même éparpillées, mais fusionnées, compactes et compréhensives de toute la vie chrétienne. Il y a déjà eu, sous ce rapport, quelques tentatives heureuses, dont le résultat est tangible : telle est, par exemple, « la Croisade du Chapelet pour la France ». — Inaugurée en 1899, sous l'inspiration du R. P. Bailly, par le « Général des Chapelets », favorisée et bénie par Pie X, le 15 janvier 1904, approuvée et encouragée par la plupart des évêques français, cette œuvre s'est établie dans presque tous les sanctuaires de Marie, et notamment à *la Salette :* voilà un exemple à méditer en vue d'autres initiatives analogues, que l'on pourrait utilement pro-

jeter et réaliser peu à peu ; quelques-unes ont même, en dépit de certains tâtonnements inévitables, reçu un commencement d'exécution, *v. g. :* mêmes intentions mensuelles de prières, mêmes sujets traités sous forme d'articles ou d'instructions, mêmes manifestations religieuses, mariales et réparatrices, même système de propagande, active et pieuse, pour *développer* les *pèlerinages* et les *sanctifier.*

II. *Développement des pèlerinages et moyens de les sanctifier.* — Cette seconde question, on le voit, découle logiquement de la première et présente un double aspect.

a) La fédération des sanctuaires de Marie aura pour conséquence immédiate l'extension des pèlerinages : du comité central émaneront les appels, tracts, affiches, renseignements de toute nature. Cette réclame aura pour intermédiaires et pour auxiliaires les comités régionaux ; pour organes de publicité les revues locales : journaux catholiques, semaines religieuses, croix quotidiennes et surtout hebdomadaires ; enfin, les curés interviendront très efficacement pour relancer les fidèles à domicile, pour les stimuler du haut de la chaire, pour commenter de vive voix les affiches placardées aux portes de l'église, pour signaler, au besoin, les combinaisons les plus avantageuses, avec indication précise du prix des billets, de l'itinéraire, des conditions du voyage, soit direct avec but unique, soit circulaire, avec arrêts échelonnés sur le parcours.

Cette dernière réflexion n'exprime pas un simple *desideratum*, elle répond à une réalité existante, et *la Salette* a le droit d'en revendiquer la paternité primordiale. Le premier « pèlerinage national » date de 1872 : l'idée en fut providentiellement suggérée, vers la fin de l'année précédente (octobre 1871), à l'abbé Thédenat, vicaire de Paris en la paroisse des Saints Gervais et Protais, au moment où il priait sur la tombe du curé d'Ars et devant l'image de sainte Philomène.

Or, ce pèlerinage, conduit par le R. P. Picard, — avec la conversion de la France pour but et l'*Hymne au Sacré Cœur* pour chant national, — avait pour objectif *la Salette.* « C'est là, dit en substance Charles Maignen (*Le Pèlerinage national*, pp. 26 et s.) que fut fondé le *Conseil des Pèlerinages ;* c'est là que les prêtres présents tinrent la première séance générale ; en attendant qu'à Paris, deux mois plus tard, se formât, avec des éléments laïques, le « *Comité du pèlerinage national* ».

Telle est la double impulsion que prolongea le mouvement commencé à la Salette, en l'étendant bientôt à Lourdes, Chartres, Pontmain, Notre-Dame des Victoires, Rome, Jérusalem, Paray-le-Monial, Issoudun, Montmartre, ailleurs encore.

Ce magnifique élan fut favorisé par des Revues, telles que l'*Echo de sainte Philomène* et le *Pèlerin* surtout, et par les Pères de l'Assomption.

Signalons, dans le même ordre d'idées, l'*Œuvre de Sainte-Philomène*, qui, sous la direction de l'abbé Petit, organise pour 1906, le « treizième Pèlerinage des Vacances », avec étapes successives à Paray-le-Monial, Notre-Dame de Fourvière, *la Salette*, Notre-Dame du Laus, Ars et Montmartre ; enfin, le *Comité national des pèlerinages*, fondé naguère, à Montmartre, avec l'approbation formelle du cardinal Richard, soit pour faciliter les pèlerinages, soit pour parer au *danger de la sécularisation*.

b) Ce danger n'est pas une chimère ; et, s'il est bon de promouvoir les pèlerinages et de favoriser leur développement en *généralisant* les initiatives antérieures, il importe surtout de songer aux « *moyens de les sanctifier* ». Le journal *la Vérité* publiait, à ce sujet, dans son numéro du 14 septembre 1905, un article suggestif, reproduit par plusieurs Revues, notamment par le *Bulletin de Notre-Dame de Salut* (novembre-décembre 1905, pp. 153-7) : le signataire en est un prêtre, qui parle en témoin, un peu sévère, mais très avisé. Il cite le mot de l'Imitation : « *Qui sæpe peregrinantur raro sanctificantur ; les pèlerinages se multiplient, et les saints se font rares !* »

D'où vient cette anomalie ? — C'est que, peut-être, « on ne comprend pas suffisamment les désirs exprimés par la voix de la Très Sainte Vierge dans ses manifestations ; et l'on n'entend pas bien distinctement le cri renouvelé et persistant qui s'échappe de la Salette, de Lourdes et de Pontmain : *Pénitence et prière !...* »

De là « ces recommandations pressantes et réitérées de plusieurs évêques aux prêtres et aux fidèles de leurs diocèses, de ne pas oublier, dans les pèlerinages, les règles les plus élémentaires d'une conduite chrétienne ; et ces révélations tristes et pénibles d'un prédicateur de retraites ecclésiastiques sur le laisser-aller de ces voyages pieux, où le diable retient toujours une place et quelquefois plusieurs compartiments ; et cette

réflexion d'un vénérable curé qui, à son retour de Lourdes, disait avec une finesse empreinte de mélancolie, en faisant allusion au refrain d'un cantique, insatiablement répété, qu'il faudrait bien des pèlerinages comme celui-là pour sauver Rome et la France ! »

Qu'est-ce à dire ? sinon que les pèlerinages, pour être dignes de ce nom, ne doivent pas être simplement des voyages d'agrément, mais encore des parties de plaisir : il faut en faire des actes de foi populaire, des manifestations surnaturelles, où la piété, la pénitence, la contrition, la fréquentation des sacrements aient encore plus de place que les grands sermons, les beaux cantiques, les cérémonies féeriques, les bannières, les insignes, les rubans et les processions. Certes, tout ce déploiement du culte extérieur a sa raison d'être ; mais ce n'est là qu'un aspect secondaire, et même ce pourrait être un trompe-l'œil.

L'essentiel, c'est la conversion des âmes, l'expiation publique, la régénération populaire, la liberté de l'Eglise et le salut de la France : voilà ce qu'il importe d'obtenir et de mériter, avant même les guérisons miraculeuses !

Dans ce but, il y a des mesures préventives et des industries pieuses qui s'imposent à la sollicitude des organisateurs et du directeur :

1. Il est bon, avant le départ, de réunir les pèlerins, — dans une église de préférence, — afin de leur rappeler qu'ils ne sont pas des touristes, préoccupés d'excursions et d'émotions profanes, mais des catholiques et des fidèles d'élite, qui doivent se proposer avant tout leur amélioration morale et leur perfection spirituelle : d'où la nécessité de sanctifier le voyage lui-même, sous peine de revenir eux-mêmes plus coupables.

2. Il est bon qu'il y ait, dans chaque vagon, — toujours éclairé, — un chef de groupe, qui soit le boute-entrain et le modérateur, qui sache exhorter, édifier et même réprimander au besoin, qui fasse prier et chanter. Il faut en dire autant pour les voitures. Il est encore à souhaiter qu'il y ait des compartiments « réservés » ; et il faut éviter toute compromission, toute allure ou relation suspecte.

3. Dès l'arrivée, il faut engager les pèlerins à s'approcher au plus tôt du tribunal de la Pénitence ; il serait même à désirer que la confession et la direction de conscience fussent réitérées

à chaque visite d'un nouveau sanctuaire, ne serait-ce que pour assurer une plus ample purification de l'âme, en raison de la communion plus fréquente et d'une persévérance plus parfaite.

4. On peut encore, en esprit de réparation et d'amende honorable, établir l'Heure sainte pendant la journée, avec prédications et protestations publiques, ou même l'Adoration nocturne pour les « hommes » qui se succèdent à tour de rôle et forment ainsi, d'une façon ininterrompue, une vraie et chrétienne garde d'honneur à Jésus-Hostie et à sa divine Mère...

III. *Préparation d'un Guide marial aux différents sanctuaires.* — A tous les moyens indiqués plus haut comme très efficaces pour la sanctification des pèlerinages et des pèlerins eux-mêmes, il faut joindre la lecture préalable et constante d'un bon *Guide marial*, rédigé d'une manière intéressante et surnaturelle. Ce petit *Manuel*, où l'on trouve les renseignements désirés, au point de vue historique et pratique, les prières, les cantiques, les chants liturgiques, etc., existe déjà isolément, en ce sens que chaque sanctuaire a son Livret-Guide spécial ; le Manuel est même quelquefois plus compréhensif et s'étend à plusieurs sanctuaires ; ainsi en est-il de celui que l'abbé Petit a fait éditer pour son « Pèlerinage des Vacances ».

On pourrait le compléter et le perfectionner encore, de manière à en faire un *Guide régional*, qui concorde avec la circulaire et l'itinéraire : sous ce rapport, le Livret-Guide du « Syndicat d'initiative » peut servir, sinon de modèle, au moins d'indication, mais à la condition de donner, cela va sans dire, au côté religieux et marial, un plus grand développement, par le récit historique et par les clichés photographiques, sans exclure les vues simplement pittoresques. Un « *Guide marial aux différents sanctuaires* » ne peut être, dès lors, qu'une résultante ; et sa « préparation » — à plus forte raison la réalisation de ce projet — suppose d'abord l'élaboration sérieuse, puis la fusion intelligente des Guides particuliers ou régionaux.

IV. *Création d'Agences pour faciliter ces pèlerinages.* — Ici encore, il n'y a pas à innover ; il n'y a guère qu'à transformer par « l'organisation » et la « généralisation ». Ainsi l'*Œuvre de Sainte-Philomène*, qui fonctionne depuis douze ans, sous la direction de l'abbé Petit, a fait ses preuves en ce qui concerne l'organisation des grands pèlerinages : elle ne constitue pas une *agence* proprement dite, mais une *Institution* ecclésiastique et

mariale, qui se réserve la direction effective de la caravane, au point de vue moral et religieux, mais se décharge sur une *Agence de voyage*, — v. g. l'agence Junot, — de toute la partie matérielle : Compagnies de chemins de fer, hôteliers, voituriers, muletiers, etc. Ce système paraît excellent pour « faciliter les pèlerinages », en épargnant aux organisateurs et aux pèlerins toute une série de préoccupations et de difficultés ennuyeuses.

Quant à créer, ici ou là, des *Agences* spécialement ou même uniquement affectées aux pèlerinages, il semble bien que ce soit une entreprise téméraire : outre que leur rôle aurait un champ d'action et un laps de temps fort réduits, la clientèle risquerait d'être insuffisante, et les entraves suscitées par les administrations civiles ou gouvernementales auraient vite fait de compromettre les organisations projetées. Mieux vaudrait peut-être avoir dans les principaux centres de pèlerinages ou d'excursions, v. g. Lyon, Grenoble, Avignon, Toulouse, etc., des *Agences de renseignements* avec des commissaires compétents, qui, tout en correspondant avec les Agences similaires et avec l'*Agence générale*, établie à Paris, s'occuperaient de préparer et même de diriger les pèlerinages et traiteraient eux-mêmes : avec les Compagnies de chemin de fer, des moyens de locomotion, — avec les hôteliers, des logements, — avec les sanctuaires, des cérémonies. Ces bureaux permanents et régionaux auraient surtout pour avantages de débarrasser les prêtres-organisateurs du côté matériel : démarches et lettres pour ce qui concerne les voitures, les repas, les montures, etc., et par là de les laisser eux-mêmes tout entiers à la direction spirituelle : ce qui contribuerait à *sanctifier* les pèlerinages, après les avoir *facilités*.

V. *Fixation des Statuts.* — Ce ne peut être que le résultat de l'expérience, et il serait prématuré d'en définir les grandes lignes : il faut commencer par la pratique, avant d'en arriver à une réglementation, forcément très large et sujette à bien des variations locales, éventuelles, appropriées aux circonstances de temps ou d'ambiance.

Lors du premier « pèlerinage national », en 1872, le *Conseil général des Pèlerinages* ne s'attarda guère à discuter la question des *Statuts*, qui furent « vite délibérés », disait plus tard M. Bournisien, dans un rapport prononcé au Congrès des Comités ca-

tholiques : « point de présentation de lois avec exposé de motifs ! Tout simplement, chacun inscrivit dans son cœur cet article unique : « Je m'engage à consacrer tous mes efforts à « propager dans la France le mouvement des pèlerinages. » La résolution était sage et suffisante : serait-il opportun, à l'heure actuelle, de proposer un essai de codification d'après des considérations plutôt idéales qu'empiriques ? — Il semble qu'il y ait lieu de surseoir, de se renseigner encore et d'éprouver longuement les données du passé ou les *desiderata* de l'avenir, avant de songer à une élaboration sérieuse et stable.

Les *Statuts*, dont la « fixation » et la rédaction sont encore subordonnées aux résultats des tentatives projetées et des moyens préconisés, devront porter sur une foule de points à élucider ou à préciser : prix des billets, durée du séjour, horaire des exercices, réunions annuelles des anciens pèlerins d'une même région en vue de la persévérance et de la progagande, etc...

Il est à propos, en effet, de réveiller les énergies, de susciter des bonnes volontés, de stimuler le zèle et de multiplier les apôtres, inspirateurs d'élans généreux et d'enthousiasme saintement contagieux. On cite partout le mot de Pie IX : « Ce sont les pèlerinages qui sauveront la France ! » On connaît moins le commentaire qu'il en donnait un jour, dans une audience privée, et que les *Annales de la Salette* ont consigné dans leur livraison de juillet 1873, à la page 32 : « En ce moment, disait le Pape aux abbés Lemann, de Lyon, — et cette parole pontificale n'est ni moins actuelle ni moins vraie expérimentalement en 1906 qu'en 1873, — en ce moment, il se fait, en France un grand *mouvement vers le bien*, ce qui prouve que la France reprend sa vie : mouvement à Notre Dame de Lourdes, mouvement à *Notre Dame de la Salette*, mouvement à Notre Dame de Chartres, mouvement à cause du Sacré Cœur... A Lyon, vous avez aussi Notre Dame de Fourvière. Il faut aimer beaucoup les pèlerinages, nous souvenant que nous sommes des pèlerins sur la terre... »

Puisse notre Rapport contribuer modestement à la glorification de Marie et à la « rénovation » pratique de son culte, par une pieuse recrudescence de pèlerinages bien organisés et bien sanctifiés !

Vu et approuvé : Abbé Joseph GIRAY.

† PAUL-EMILE, *évêque de Grenoble.*

XII

NOTRE DAME DE PONTMAIN

PREUVES DE SON APPARITION. — OPPORTUNITÉ DE SON CULTE

Nous recevions tout récemment un programme de pèlerinage ; et nous y lisions, entre autres choses : « Ceux-là seuls qui ont accompli le pèlerinage de La Salette peuvent redire le pieux intérêt qu'il offre à l'âme chrétienne et les beautés naturelles de son site... Rien ne saurait donner une idée de l'austère poésie de l'immense panorama. »

Mais ce qui émeut par-dessus tout l'âme chrétienne, c'est le souvenir des larmes que la Très Sainte Vierge y a versées. A La Salette, Marie a dit : « Si je veux que mon Fils ne vous abandonne pas, je suis chargée de le prier sans cesse pour vous, qui n'en faites point cas. Si mon peuple ne veut pas se soumettre, je suis forcée de laisser aller le bras de mon Fils. Il est si lourd et si pesant que je ne puis le retenir. »

Ne sommes-nous pas maintenant, en France, en des jours où Marie a laissé aller le bras de son Fils, parce que son peuple n'a pas voulu se soumettre ? Ces jours sont-ils près de finir, et devons-nous voir bientôt se réaliser l'un des sens de la parole de notre Mère du ciel à Pontmain : « Dieu vous exaucera en peu de temps. Mon Fils se laisse toucher ? »

Telle est la question posée par le programme dont je parle. Mais la réponse ? Il n'y en a pas. Voulez-vous, Messieurs, me permettre de vous la donner ? Elle semble d'ailleurs s'imposer d'elle-même. La parole de notre Mère à Pontmain, je suis persuadé que nous la verrons se réaliser à nouveau, quand nous nous déciderons, j'entends quand un grand nombre de Français se décideront à venir prier notre Mère à Pontmain.

Il y a en France trois provinces qui comprennent la dette de reconnaissance due à la douce Reine qui vint nous sauver en 1871 : le Maine, la Bretagne et la Normandie. Deux commencent à lever les yeux vers Pontmain : la Vendée et l'Anjou. Toutes les autres restent profondément indifférentes. Elles sont indifférentes, parce qu'elles ne savent pas. Non, elles ne

savent pas qu'à Pontmain la Sainte Vierge est venue pour la France, qu'à Pontmain la Sainte Vierge a formellement promis de sauver la France sous une seule condition : celle de la prière.

Elles ne savent pas ! Oh ! je voudrais que ce Congrès fût l'aurore d'un véritable et durable culte pour la Mère de Dieu, libératrice de la France à Pontmain ; je voudrais que la date de ce Congrès marquât un commencement de réalisation de la parole du célèbre P. Félix : « Pontmain est le pèlerinage de l'avenir. »

Pour cela donc, nous allons quelques minutes parler de Notre Dame de Pontmain. Il y aurait tant à dire sur la délicatesse d'amour qui se traduit dans chaque détail de son apparition. Ce serait bien doux, mais trop long. Simplement, à ceux qui, d'un amour très vrai, très profond, très désintéressé, aiment la Sainte Vierge, je veux exposer les preuves de l'Apparition de Notre Dame de Pontmain — et l'opportunité de son culte.

I. — Les preuves de l'Apparition

Il y a quelques semaines, dans une réunion intime, notre évêque déjà tant aimé, Mgr Grellier, qui longtemps avant d'être évêque de Laval avait étudié l'Apparition du 17 janvier 1871, s'écriait avec feu : « Peu d'apparitions portent en elles-mêmes les preuves de leur authenticité comme l'Apparition de Pontmain. » Ce cri, nous l'avons d'ailleurs entendu d'autres fois ; il est le cri de la vérité ; le cri qui s'échappe naturellement de quiconque étudie sans parti pris cet événement, où tout fut à la fois si simple et si grandiose, si intime et si public.

C'est un soir de janvier, pendant la guerre terrible. Dans un hameau perdu du Bas-Maine, au fond d'une pauvre grange, deux petits enfants de douze et dix ans, Eugène et Joseph Barbedette, pilent des ajoncs avec leur père. Tout à coup, la porte de la grange s'ouvre ; entre une femme, Jeannette Détais, qui parle au père Barbedette. « Si j'allais voir le temps qu'il fait dehors ! » se dit ingénûment Eugène. Aussitôt dit, aussitôt fait. Le voilà sorti. Mais il s'arrête stupéfait sur le seuil de la grange. Devant lui, dans les airs, au-dessus d'une maison, se tient une belle grande Dame. Sa robe bleue sans ceinture est parsemée d'étoiles. Sur sa tête, une couronne d'or ; au front, un voile noir qui retombe sur les épaules. Eugène reste là interdit, con-

templant cette Dame toute jeune, toute pâle, toute belle, et qui sourit.

Un quart d'heure se passe. Jeannette sort de la grange. — « Jeannette, oh ! Jeannette, s'écrie l'enfant, regardez donc sur la maison en face si vous ne voyez rien. — Non ! rien du tout. » A cette question prononcée d'une voix extraordinairement émue, le père et le petit Joseph s'empressent. « Oh ! oui oui, dit Joseph, je vois une belle grande Dame. » Autour d'eux bientôt la famille s'assemble, étonnée. « C'est peut-être bien la Sainte Vierge qui nous apparaît ! » devine la mère des petits enfants. Les sœurs prévenues accourent, amenant avec elles deux petites filles de onze et neuf ans : Françoise Richer et Jeanne-Marie Lebossé. Les petites ont bien peur : il fait si noir ! Mais on leur a dit que la mère Barbedette a quelque chose de beau à leur montrer. Elles sont d'ailleurs à peine sorties qu'ensemble elles s'écrient : « Oh ! sur la maison là-bas ! qu'est-ce donc que je vois ? » Et quand elles sont devant la grange, bien en face : « C'est une Dame, une belle Dame ! Elle a une belle robe bleue avec des étoiles... »

Puis, les quatre enfants ensemble vont désormais, aux assistants accourus émerveillés mais plutôt incrédules, décrire toutes les phases de l'Apparition : le cintre bleu et les bougies, la banderole et les lettres, le Christ rouge, la tristesse et le sourire de Marie.

Dites, Messieurs, s'ils s'étaient concertés d'avance, ces enfants, pour imaginer cette apparition, eussent-ils été aussi tranquilles ce soir-là, les uns dans leur grange, les autres dans leur école ? Ne les aurait-on pas vus inquiets, préoccupés, allant et venant, cherchant à faire naître l'occasion de se voir ? De fait, rien de tout cela. Ils sont calmes, occupés à leur travail ; pour les en déranger, il faut qu'une occasion se présente ou qu'on aille les chercher. Pareil calme serait bien étrange en des enfants ayant passé leur journée à inventer semblable comédie nocturne.

Et puis, dit Mgr Wicart dans son admirable mandement, « l'apparition imaginée par les enfants ! Mais est-il personne qui ne voie au premier coup d'œil à quelles invraisemblances, pour ne pas dire à quelles impossibilités morales, vient se heurter une semblable supposition ! Il s'agit, ne l'oublions pas, d'enfants de dix à douze ans. Ils sont, au moins trois d'entre eux (et ceci

est tiré du rapport des médecins chargés d'enquêter), ils sont d'une constitution plutôt lymphatique que nerveuse, d'un caractère parfaitement tranquille et peu facile à émouvoir. Tous ont été élevés dans la simplicité qui convient à leur âge et à la modeste condition de leurs familles ; et les facultés de leur âme, l'intelligence, l'imagination, la mémoire, ont reçu à peine le commencement si limité de culture que peut offrir une école primaire de village. Et pourtant, c'est par ces imaginations si jeunes et si peu cultivées qu'aurait été créé ce splendide tableau avec ses aspects changeants, ses phases multiples et si variées, avec cette multitude de circonstances toutes également extraordinaires, se succédant dans un ordre merveilleux, et, par une coïncidence plus merveilleuse encore, répondant (du moins quelques-unes des plus remarquables d'entre elles) au sens des prières chantées par la foule, non sur leur demande, mais sur l'ordre du pasteur de la paroisse et sous la direction des sœurs institutrices ! Et ces enfants, en qui il faudrait bien, en dépit de leur jeunesse, reconnaître un certain degré d'habileté et de prévoyance, auraient osé affronter l'éclat et la solennité d'une épreuve sur la place publique, pour y débiter leur fabuleuse invention, non en société d'un petit nombre de leurs compagnons d'enfance, mais en présence de quiconque voudrait entendre leurs étranges récits ! Et ils auraient pu soutenir leur rôle pendant deux et trois heures, sans que le moindre désaccord, la plus légère hésitation, aucun indice d'aucun genre eût trahi leur imposture ! Ils auraient réussi, au contraire, grâce à l'apparente sincérité d'une joie et d'un enthousiasme menteurs, non seulement à captiver et à retenir comme sous un charme, durant ces longues heures et malgré les rigueurs du froid, les cinquante ou soixante témoins de tout âge et de toute condition qui se pressaient autour d'eux, mais encore à triompher de leurs doutes, de leur méfiance ou de leur incrédulité !

« Ce n'est pas tout d'ailleurs. Si l'on admettait que l'apparition a pu être conçue et naître dans le cerveau de quelqu'un de ces enfants, évidemment il faudrait admettre aussi qu'elle n'en est pas sortie comme d'un seul jet et tout d'une pièce. Cet ensemble de choses si bien coordonnées entre elles ne pourrait être que le fruit de longues et laborieuses combinaisons. L'inventeur et ses complices auraient dû nécessairement se voir, se concerter, régler en commun tous les détails de la mise

en scène, et se pénétrer profondément de tout ce qu'ils seraient convenus de dire et de faire. Or, cette hypothèse d'un concert ou d'une entente préalable tomba d'elle-même devant les preuves que nous allons produire... »

Et Mgr Wicart énumère longuement les preuves fournies par les trois enquêtes canoniques qui précédèrent son jugement. Il serait trop long de les exposer ici. Retenons seulement la conclusion : les quatre enfants n'auraient pas su, n'ont pas pu, n'ont pas voulu inventer pareil drame.

D'ailleurs, comment expliquer cet incident recueilli de la bouche même des spectateurs de l'admirable scène ? A un certain moment de cette mémorable soirée, une mère, attirée par tout ce bruit, curieuse de voir elle aussi ce qui se passait, accourut, portant sur ses bras sa petite fille âgée d'un an et demi. A peine est-elle devant la grange que la petite enfant, levant les yeux du côté de la céleste apparition, se met à battre des mains et à balbutier joyeusement : « Le Jésus ! le Jésus ! » Pauvre petite ! on ne l'accusera point, elle au moins, de s'être concertée avec les autres dans le courant de la journée !

Faut-il rappeler aussi le moment précis où, sur la banderole blanche qui se déroulait aux pieds de la Sainte Vierge, apparurent ces deux mots : « Mon Fils » ? C'est exactement quand on chantait dans l'*Inviolata :* « *O Mater alma Christi carissima !* O Mère bien-aimée du Christ ! » N'était-ce pas la réponse de la Sainte Vierge ?

Quand les enfants épelèrent ensuite : « Mon Fils se laisse », ce ne fut qu'un cri dans toute l'assistance : « C'est impossible, c'est impossible ! Il ne peut pas y avoir se laisse ; il y a se lasse. » Imperturbables, les quatre enfants ne se rétractèrent point : « Non ! non ! il y a un *i*. » Puis : « Ah ! mais, attendez, voilà d'autres lettres : toucher. Mon Fils se laisse toucher. » Où trouver plus de naturel, plus de simplicité, plus de vérité ?

Inébranlables pendant tout le temps que dura le merveilleux événement, les enfants le demeurèrent toujours. Pendant deux ans, des pèlerins de toute classe s'arrogèrent le droit et se donnèrent quelquefois le malin plaisir de vouloir embarrasser les voyants par les questions les plus minutieuses. Les enfants répondaient sans aucune hésitation ni contradiction. Par exemple, pour déterminer la couleur de la robe que portait la Sainte Vierge pendant l'apparition, on les interrogea séparément, en

leur montrant six nuances différentes de bleu. Leur doigt désigna sans hésiter la même nuance. Un jour aussi, poussant ses questions indiscrètes jusqu'à la témérité, un soldat brandit son sabre, menaçant la plus jeune des enfants, si elle maintenait ses affirmations. Jeanne-Marie baissa la tête ; mais, se retournant toute tremblante vers son imprudent interrogateur, elle lui dit : « Vous pouvez me frapper si vous voulez, mais je ne puis vous dire autre chose que ce que j'ai vu. »

Aujourd'hui, des quatre enfants deux sont devenus prêtres, une troisième est servante et la quatrième religieuse de la Sainte-Famille. Et je ne puis pas me rappeler sans une émotion profonde les affirmations si précises, si nettes que M. l'abbé Eugène Barbedette me faisait à moi-même, il y a deux ans, en présence d'une statue de Notre Dame de Pontmain, que je soumettais à son appréciation ; les détails aussi absolument étonnants de précision du R. P. Joseph Barbedette dans des lettres que je possède, écrites il y a une dizaine d'années à un vénérable prêtre, M. le chanoine Barré, curé-archiprêtre de la cathédrale de Laval, qui voulait sculpter une statue de notre Vierge. Si ces Messieurs, dans leur enfance, avaient inventé cette sacrilège comédie, où Notre Seigneur Jésus-Christ et sa Sainte Mère auraient été indignement joués, ils ne tiendraient pas tant aux détails après trente ans écoulés ; et je crois vraiment qu'au jour de leur ordination sacerdotale ils n'auraient pas osé s'approcher si intimement du Dieu de vérité, et boire au calice le sang de ce Christ, dont ils se seraient indignement moqués.

Faut-il d'ailleurs, étant donné l'inépuisable miséricorde de la Très Sainte Vierge, faut-il tant s'étonner que cette bonne Mère soit venue à notre secours aussi ostensiblement ? Il y avait du mal, beaucoup de mal en France ; mais il y avait de si généreux élans, tant d'ardentes supplications ! Il y a tant de merveilleuses coïncidences entre certains faits qui se passèrent ici et là en janvier 1871 et l'Apparition de Pontmain !

C'est le 11 janvier que la formule du Voeu national, rédigée par M. Legentil et le P. Ramière, approuvée par Mgr Pie, imprimée depuis la fin de décembre 1870, c'est le 11 janvier 1871 que cette formule prit son premier essor. La nuit même qui suivit ce jour, à Pontmain, se produisit un phénomène absolument extraordinaire, signe avant-coureur sans doute et an-

nonce de la merveille du 17. « Remontant du côté de la Bretagne jusqu'au zénith, des reflets d'aurore boréale apparurent à l'horizon de Pontmain, comme un immense et merveilleux incendie. Sur cette longue traînée lumineuse, un vaste nuage glissa lentement, nuage tout transparent en ses blancheurs sidérales, étrange, frangé de rouge, avec les formes les plus accidentées, armé, semblait-il, tantôt de mâts, tantôt de clochetons, pareil à quelque vaisseau lancé sur l'océan des airs, ou à quelque cathédrale en route pour des régions inconnues... Tout le monde était sorti pour contempler le céleste phénomène. Sous les impressions sinistres qui remplissaient alors les âmes, chacun y vit avec tremblement je ne sais quel mystérieux présage... » (*Notre-Dame de Pontmain*, par L. Collin.)

A Saint-Brieuc, le 17 janvier, vers cinq heures du soir, la formule d'un vœu à Notre Dame d'Espérance est présentée à Mgr l'Evêque. Celui-ci y met sa signature, puis l'apostille d'une chaleureuse recommandation. A six heures, heure à jamais mémorable, qu'il faut retenir, humblement prosternés aux pieds de la glorieuse Madone, les associés de l'Archiconfrérie de Notre Dame d'Espérance font le vœu, qui sera envoyé à tous les associés et dans tous les diocèses, de lui offrir un étendard qui fera flotter dans les airs l'image de la Madone. « Afin, disent-ils, d'obtenir l'intervention de Notre Dame d'Espérance, et le secours de sa protection contre les fléaux qui nous menacent, nous promettons, lorsque ces grâces auront été accordées, de contribuer selon nos moyens au don d'une bannière offerte comme *ex-voto*. » Le même soir, à la même heure, le 17 janvier, à six heures, la Vierge souriait dans le ciel de Pontmain et nous protégeait contre les pires fléaux.

A Paris, le 17 janvier, lorsque huit heures de la nuit eurent sonné à la grande horloge, un millier de fidèles se pressaient sous les voûtes de Notre-Dame des Victoires. Pliés sous les maux de la patrie, ils assistaient aux prières, plus ardentes ce soir-là, de l'Archiconfrérie. Un prédicateur monta en chaire ; c'était l'abbé L. Amodru. Tout à coup, il s'écrie au milieu de son sermon : « Une pensée se présente à ce moment à l'esprit. Nous allons tous publiquement et solennellement supplier la Très Sainte Vierge de nous venir en aide, et nous ne franchirons pas le seuil de ce saint temple consacré à sa gloire, sans lui avoir non moins solennellement promis de lui offrir un cœur d'argent qui

apprendra aux générations futures qu'aujourd'hui, entre huit et neuf heures du soir, tout un peuple s'est prosterné aux pieds de Notre Dame des Victoires et a été sauvé par elle... » Entre huit et neuf heures de ce soir-là, la Sainte-Vierge souriait dans le ciel de Pontmain et sauvait tout son peuple.

Oui, Elle le sauvait vraiment. Car, si l'on consulte les cahiers de l'état-major allemand, on constate qu'à partir de ce soir-là les troupes prussiennes ne firent plus un pas en avant sur la terre de France. « 17 janvier, y est-il écrit... Le général Schmidt arrêtait alors son mouvement et installait ses troupes en cantonnement derrière la Jouanne. — 18 janvier. La colonne allemande... laissait des postes d'observation... et venait prendre ses quartiers derrière la Vaige. » Ainsi donc, le 17 au soir, vers cinq heures et demie, arrêt des troupes allemandes derrière la Jouanne, et le 18 au matin, retraite. Pourquoi ce mouvement de recul subit, incroyable ? Pourquoi ne pas marcher sur Laval que ne défend aucun fort, et où Chanzy n'a massé que des troupes affaiblies ? Pourquoi ? C'est qu'à Pontmain, le 17 au soir, au milieu des étoiles, paraît la Vierge, forte comme une armée rangée en bataille. A ses pieds se déroule l'inscription dorée : « Mais priez, mes enfants, Dieu vous exaucera en peu de temps. Mon Fils se laisse toucher. » La promesse s'accomplit. En peu de temps, c'est-à-dire dix jours après, l'armistice est signé.

Tous ces faits sont indéniables. Eux aussi rendent gloire à Notre Dame de Pontmain, comme là-bas, près de la grotte aimée, les miracles rendent gloire à Notre Dame de Lourdes.

Même en admettant tout cela, quelques-uns restent encore hésitants. « Il y a, disent-ils, tant de choses étranges dans cette apparition : le costume de la Vierge, robe, voile, diadème ; l'ovale qui l'entoure avec les bougies ; la banderole avec ces lettres tracées une à une... » Etrange tout cela, dites-vous ? Non ! Délicatement affectueux.

Notre douce Mère venait pleurer avec nous : Elle prit au ciel sa robe sans ceinture, et, comme les mères endeuillées dont les enfants étaient morts gelés par le froid ou couchés par l'obus, Elle mit au front son voile noir.

Au-dessus du maître-autel de la petite église de Pontmain il y avait, en 1871, la statue de la Sainte Vierge entourée d'un ovale bleu ; et chaque soir, sur l'autel de Marie, on allumait

quatre bougies. Comprenez-vous dès lors l'affectueuse délicatesse de notre Mère ? Entourée dans le ciel de Pontmain de son ovale bleu avec les quatre bougies, Elle semble nous dire : « Me reconnaissez-vous bien ? »

Dans le clocher de la petite église aussi, la pieuse main du bon curé a placé une vieille statue de Notre Dame pour que là Elle veille sur la paroisse, une vieille statue au diadème étrange. C'est ce diadème que voulut choisir notre Mère, en apparaissant dans le ciel de Pontmain.

Et, enfin, pourquoi s'étonner de la banderole et des lettres tracées une à une? Les petits enfants auxquels notre Mère apparaît n'ont-ils pas l'habitude chaque jour d'épeler au tableau les mots que leur tracent leurs institutrices ?

Oh ! quand on connaît ces faits, ne pas vouloir croire à Pontmain, c'est, il me semble, ne pas vouloir croire à l'amour de Marie pour tous ses enfants, et spécialement pour ses enfants chéris de France ! Nous, du moins, nous y croyons ardemment. Et là, notre foi est éclairée ; autant qu'aucune autre, cette apparition porte en soi des caractères évidents d'authenticité ; notre foi est aimante ; notre cœur nous dit que rien ne paraît extraordinaire à notre Mère du ciel, quand il s'agit pour Elle de nous dire : « Je vous aime ! »

II. — L'Opportunité de son culte

Et maintenant, m'écrierai-je, à Pontmain, à Pontmain ! C'est l'heure plus que jamais de se tourner vers Notre Dame de Pontmain, de tomber à genoux dans sa splendide basilique, d'y conduire les enfants de France, d'y supplier pour notre pauvre pays qui se débat dans une crise atroce. La dévotion à Notre Dame de Pontmain doit être la dévotion de l'heure présente. Pourquoi ? C'est que la Vierge de Pontmain est, par excellence, la Vierge de France ; c'est que la Vierge de Pontmain a apporté le Christ dans lequel notre bien-aimé Pie X veut tout restaurer, — le Christ dont la France a tant besoin.

Presque toujours, dans ses apparitions, la Sainte Vierge a daigné manifester sa maternelle tendresse spécialement pour ses enfants de France sans doute, mais aussi pour ses enfants du monde entier. A la rue du Bac, elle apporte sa médaille miraculeuse, dont la toute-puissante vertu agit sur tout homme,

d'où qu'il soit. A La Salette, quelques-unes des paroles de Marie ont une portée universelle. Lourdes est, par excellence, le pèlerinage mondial. A Pontmain il n'est question que de la France. C'est notre pauvre pays vaincu, agonisant, à deux doigts de sa mort que la Mère de Dieu vient sauver. C'est pour lui qu'Elle nous demande de prier, pour lui qu'Elle nous exaucera en peu de temps, pour lui que son Fils se laisse toucher. C'est manifeste, la Sainte Vierge vient du ciel à Pontmain pour sauver la France.

Mais alors, quand je vois la France souffrant depuis si longtemps d'un mal profond, tenace, épuisant ; quand j'entends de toutes parts des cris de détresse, répétant à satiété que notre pays va aux abîmes, je me demande comment il ne vient pas à la pensée de tous qu'il faut se tourner vers Celle qui daigna, dans les sombres jours, venir exprès du ciel pour libérer la France ; je me demande comment, par esprit de reconnaissance, et puis par désir de salut, il n'y a pas eu encore de pèlerinage national à Pontmain. Sur le Mont des Martyrs, à Paris, s'élève, chère à tous les cœurs français, la Basilique nationale au Sacré Cœur. A Pontmain, dans l'humble vallon, les deux flèches blanches s'élèvent vers le ciel, monument sacré de la tendresse de Marie pour la France ; et dès lors, s'il est en France une basilique de Marie qui mérite ce nom de « nationale », n'est-ce pas, dites-moi, la basilique de Pontmain ? A Pontmain donc, à Pontmain ! Là, nous sourit et nous attend la Vierge de France qui veut nous exaucer en peu de temps.

En montant sur le trône de saint Pierre, notre Saint-Père Pie X disait : « Si l'on nous demande une devise traduisant le fond même de notre âme, nous ne donnerons jamais que celle-ci : Restaurer toutes choses dans le Christ. » Et plus tard, dans l'Encyclique mariale *Ad diem illum*, il disait encore : « Il n'est route ni plus sûre ni plus facile que Marie par où les hommes puissent arriver jusqu'à Jésus-Christ. » En d'autres termes, c'est par la dévotion à Marie qu'on restaurera tout dans le Christ. On dirait vraiment que Notre Dame de Pontmain dictait elle-même ces paroles au saint Pontife. N'est-ce pas Elle, notre Vierge aimée, qui voulut, quelques instants, au-dessus de Pontmain, tenir le Crucifix, nous le montrer, l'incliner vers nous, faire resplendir à nos yeux le mot magique écrit en lettres rouges au-dessus de ce Crucifix : « Jésus-Christ » ? Ne voulait-

elle pas, notre bonne Mère, nous dire de tout restaurer dans le Christ, nous crier : « O mes enfants, tout dans le Christ, tout par le Christ, tout pour le Christ ! » A Pontmain donc, à Pontmain ! Là, nous apprendrons, selon le vœu de Pie X, à tout restaurer dans le Christ.

Enfin, nous vivons en France des jours bien angoissants. Ils sont bien tristes, en ce moment, les enfants de France. Comme Jeanne d'Arc, ils disent partout qu'il y a « grande pitié » en leur patrie, qu'elle est bien malade et peut-être va mourir. Ils voudraient la guérir ; et les prophètes humains sont là, essayant des remèdes, médecins à courte vue, qui restent impuissants devant la grande agonisante. Ah ! c'est qu'ils ne savent pas que la seule maladie dont la France se meurt est la faim, la faim du Christ... Qu'ils écoutent donc les gémissements de leur pays, et à travers les cris de douleur forcée, au milieu des plaintes trop passionnées, ils entendront toujours le même cri déchirant et si douloureusement vrai : « J'ai faim ! J'ai faim de vérité, de justice, de liberté et d'amour ! » Or, la vérité, la justice, la liberté, l'amour, c'est le Christ qui les donne. Car le Christ, c'est la Lumière ; c'est Lui qui juge selon l'infinie sagesse, c'est Lui qui souffrit pour conquérir la liberté des âmes, c'est Lui dont le Cœur ne connut jamais la haine. Et le Christ, il est dans les bras de Notre Dame de Pontmain ; c'est Elle qui le donne. A Pontmain donc, à Pontmain ! pour supplier Notre Dame de donner son Jésus-Christ à la France.

Je termine sur ces quelques idées à peine ébauchées. Puissent ces humbles paroles trouver un écho dans les âmes françaises ! Puisse Notre Dame de Pontmain être par elles plus connue, plus aimée, plus priée !

Oh ! quand je vous vois, Vierge de Pontmain, serrer entre vos mains et montrer à la France votre cher Crucifix, il semble que je vois, dans la nuit de nos tristesses, luire un rayon d'espérance. Faites, oh ! faites que l'on comprenne enfin votre douce Apparition, que l'on sache bien que, malgré les grandes luttes, les généreux dévouements, les paroles superbes, rien de stable ne sera fait tant que votre Christ ne sera pas notre vie et notre idéal. Dites cela, ô Vierge, à ceux qui parlent, à ceux qui se dévouent, à ceux qui luttent ; dites-le à chacun de nous ! Le jour où les Français voudront accourir à vos pieds, et là apprendre à vivre non plus en mondains ou en demi-chrétiens,

mais en disciples vrais et obéissants du Christ Jésus, du Christ qui se dévoua et souffrit jusqu'à la Croix sanglante, ce jour-là nous serons sauvés !...

Notre Dame de Pontmain, faites que ce jour soit bien proche !

E. Bouvet, prêtre,
Chapelain de Notre-Dame de Pontmain.

XIII

PELLEVOISIN

N'est-ce pas un fait admirable que nous soyons rassemblés ici en un Congrès marial, le quatrième depuis six ans ? Et ce fait, si remarquable en lui-même, ne devons-nous pas l'attribuer, au moins en partie, aux grandes manifestations de la Sainte Vierge en France au siècle dernier, et au mouvement de dévotion qu'elles ont provoqué ?

Ces manifestations ! le monde catholique les connaît : elles ont valu à l'âge dernier l'appellation de « siècle de Marie ».

La première est caractérisée par l'invocation en lettres d'or entourant la radieuse vision de Catherine Labouré, et devant se matérialiser sous la forme de la médaille miraculeuse.

Dans la seconde, des paroles mystérieuses, tombées dans le cœur d'un prêtre à l'autel, devaient enfanter l'Archiconfrérie du Cœur Immaculé de Marie pour la conversion des pécheurs, la plus grande association en l'honneur de la Sainte Vierge existant dans le monde entier, exception faite de celle du Mont-Carmel. La Salette, Lourdes et Pontmain nous apportent trois nouveaux chapitres de ce poème du ciel.

Nous arrivons à ce qui, selon la pensée intime de milliers de catholiques, épars dans le monde entier, constitue le dernier mot de l'Evangile marial au XIXe siècle : nous nommons le fait de Pellevoisin.

En 1900, la dévotion relevant de Pellevoisin avait déjà vingt-quatre ans d'existence. C'est, en effet, en 1876 qu'eut lieu, dans le diocèse de Bourges, l'événement connu sous le nom des *Apparitions de Pellevoisin*. Rappelons que cet événement est

constitué essentiellement par les faits suivants : la guérison miraculeuse de la voyante Estelle Faguette, les quinze apparitions dont elle se disait favorisée, et la révélation du scapulaire du Sacré Cœur au cours de la neuvième appartiion.

A cette époque, un prélat, surnommé « l'ange du diocèse », Mgr Charles Amable, prince de la Tour d'Auvergne, siégeait sur le trône archiépiscopal de Bourges. Il se rendait compte de ce qui se passait à Pellevoisin, et ensuite s'en occupait. De sorte que quelques mois plus tard, sous sa direction personnelle, une confrérie en l'honneur de la Sainte Vierge, sous le vocable de la Mère toute Miséricordieuse, fut érigée canoniquement sur le lieu même.

Le sens de ce vocable est important,parce qu'il reproduit des paroles rapportées à l'une des apparitions : « Je suis toute miséricordieuse. » Important aussi le fait que, selon les statuts de la nouvelle confrérie, chaque membre en doit porter le scapulaire du Sacré Cœur révélé dans la neuvième apparition.

Avant d'agir ainsi, Mgr de la Tour d'Auvergne avait consulté Pie IX et les Congrégations romaines chargées d'examiner des sujets de ce genre. Mais son tout premier soin avait été d'ouvrir une enquête concernant le fait lui-même. Sur cinquante-six témoins, cinquante-cinq furent unanimes dans leurs affirmations ; le cinquante-sixième s'abstint de se prononcer, tout en ne contredisant en rien les autres.

Les travaux de la commission terminés, aucun jugement épiscopal ne fut rendu. La raison ? Nous ne la connaissons pas. Nous pouvons toutefois citer celle qui fut rapportée par M. l'abbé Salmon, alors curé de Pellevoisin, comme lui ayant été communiquée par Mgr de la Tour d'Auvergne lui-même. Selon le témoignage de cet ecclésiastique, si renseigné sur l'histoire intime de la dévotion en cause, l'archevêque de Bourges lui aurait dit qu'un jugement canonique, faisant suite à l'enquête, suivrait de trop près la chose jugée.

Quoi qu'il en soit, il est intéressant de nous reporter par la pensée à l'année 1836 pour constater un cas analogue. A cette date, une enquête canonique s'ouvrait à Paris, sur l'ordre de Mgr de Quélen, pour examiner les origines de la médaille dite miraculeuse. Les travaux de la commission s'accomplirent d'une manière pleinement satisfaisante, et pourtant le jugement canonique ne fut pas rendu. Les amis de la dévotion, clergé et

fidèles, ne s'en alarmèrent point, et la médaille miraculeuse se répandit avec plus d'élan que jamais. On laissait agir la magistrale lenteur de Rome. En effet, cinquante ans plus tard, Rome parla. Ce fut pour instituer, en 1897, la fête en l'honneur de la « médaille miraculeuse ».

Moins patients en pareil cas se montrèrent les fervents de Pellevoisin. Vingt-quatre ans seulement s'étaient écoulés, quand ils commencèrent à s'agiter en vue d'obtenir une seconde commission d'enquête. Mais nous ne sommes pas encore là.

Mgr Marshal, succédant à Mgr de la Tour d'Auvergne comme archevêque de Bourges, laissa à la nouvelle dévotion une très grande liberté, liberté de se répandre et de s'affirmer. « Une salutaire liberté », a dit à ce sujet Mgr Servonnet, l'archevêque actuel de Bourges. Et le mot est vrai. Car quoi de plus salutaire à une dévotion qui marche déjà dans la voie qui lui a été tracée par l'autorité ecclésiastique, qu'une liberté généreuse et éclairée ?

Avec l'avènement de Mgr Boyer au trône archiépiscopal de Bourges, s'ouvrit pour Pellevoisin une nouvelle période — période d'espérance et de progrès. A sa demande, le Saint-Siège, en 1896, éleva au rang d'Archiconfrérie la Confrérie établie à Pellevoisin, et, par un autre bref, daté du 15 mars de la même année, il lui accorda dix indulgences plénières par an pendant dix ans, les jours pour le gain de ces indulgences étant laissés au choix de l'archevêque.

Les jours désignés à cet effet par Mgr Boyer étaient des dates anniversaires des apparitions, exception faite des solennités de la Fête-Dieu, du Sacré Cœur et du jour où l'on se revêt pour la première fois du scapulaire.

Par la mort de ce prélat, l'Œuvre de Pellevoisin perdit un puissant appui. L'avènement de son successeur, Mgr Servonnet, en 1897, permettait d'espérer que tout se poursuivrait dans la même voie. Sa Grandeur se rendit au premier pèlerinage annuel qui s'accomplit après son sacre ; et, à l'exemple de ses prédécesseurs, il accorda son approbation à la brochure de M. l'abbé Salmon, contenant l'historique du fait de Pellevoisin.

L'air était encore serein ; mais sous peu un changement allait survenir dans l'état des esprits et l'aspect des choses. Il serait difficile d'en préciser la cause exacte. Toujours est-il que, vers cette époque, des fervents — plutôt des ardents — commen-

çaient à s'agiter dans le but d'obtenir une nouvelle enquête canonique.

Mgr Servonnet se rendit à leurs désirs, et une enquête nouvelle s'ouvrit à Bourges, en 1899. Il n'y eut que deux séances en cette année. A chacune d'elles, les personnes appelées à témoigner étaient des amis attitrés de la cause des apparitions, et par conséquent aucune opposition ne vint de leur part.

Appelée à se prononcer, Mme la comtesse Arthur de La Rochefoucauld répondit : « Mes œuvres parlent pour moi. »

En effet, le couvent des Dominicaïnes qu'elle avait établi sur le lieu même de l'événement, et dont l'exquise petite chapelle, qui n'est autre chose que la chambre des Apparitions, est une œuvre qui parle éloquemment. Tout, dans cette minuscule chapelle, jusqu'à l'ornementation artistique, est un souvenir perpétuel du fait merveilleux qui s'y accomplit, il y a trente ans.

Néanmoins, un mauvais vent soufflait, et la division se mettait dans les esprits. C'est dans ces circonstances que se préparait le voyage à Rome d'Estelle Faguette. La voyante, inconsciemment ou non, allait réaliser ces paroles d'une des apparitions : « *Si le prélat ne pourait t'accorder tes demandes et qu'il s'offre des difficultés, tu irais plus loin.* »

A la demande de Sa Grandeur l'évêque d'Orléans, Léon XIII avait consenti à la recevoir. Elle partit pour Rome en janvier suivant (1900), accompagnée ou plutôt emmenée par une dame, dont la haute vertu et l'autorité morale font foi. Nous nommons Mme la duchesse d'Estissac, décédée récemment. De plus, Estelle Faguette partit, munie des preuves les plus irrécusables de sa parfaite intégrité sous tous les rapports, preuves déposées à plus d'un évêché en France, comme aux pieds du Saint-Père.

La duchesse, qui l'avait connue depuis beaucoup d'années, s'entretint longuement à son sujet avec le Saint-Père. Ensuite, le Pape dit : « Faites entrer Estelle. » Mme d'Estissac la conduisit par la main jusqu'au trône pontifical, en disant : « Voici Estelle, Saint-Père. »

Elle se retira, et l'humble voyante et le Père des fidèles se trouvèrent seuls.

Nous passons sur cette entrevue, déjà consignée dans l'histoire et qui devait être si féconde en résultats, quant au scapulaire du Sacré Cœur relevant de Pellevoisin.

Dix-huit jours plus tard, c'est-à-dire le 17 février, Estelle fut de nouveau reçue en audience par le Saint-Père, et cette fois en présence de Mgr Touchet, de la duchesse d'Estissac et du marquis et de la marquise de Gouvello : « Figlia Stella », lui dit le Pontife, en lui offrant sa main, « je n'ai pas oublié votre scapulaire ; j'en parlerai demain. »

Le scapulaire, ainsi rappelé, fut, deux mois plus tard, approuvé par un Décret romain daté du 4 avril 1900.

Pendant qu'il triomphait à Rome, l'enquête canonique ouverte à Bourges, pour examiner les origines de la dévotion dont il était l'enseigne, mourait ou plutôt s'éteignait, et sans cause apparente.

Quatre ans plus tard, le fait de Pellevoisin est de nouveau associé à un Décret romain. C'est un Décret du Saint-Office du mois d'août 1904 qui parle. Nous y lisons : « Bien que la dévotion du scapulaire du Sacré Cœur de Jésus et l'Inscription parmi les membres de la pieuse Confrérie établie au lieu appelé Pellevoisin, sous le vocable de la Bienheureuse Vierge, Mère de Miséricorde, aient été approuvés, cependant, du fait de cette approbation, il ne résulte aucune approbation, soit directe, soit indirecte, de n'importe quelles apparitions, révélations, grâces de guérison, et autres faits semblables, que, de quelque manière que ce soit, on voudrait rapporter audit scapulaire ou à ladite pieuse Confrérie. »

Paroles pleinement satisfaisantes — précieuses même — pour la dévotion en cause. Ce qui est précieux, c'est le témoignage de la part du Saint-Siège, en langage indubitable, que le scapulaire du Sacré Cœur est canoniquement approuvé, ainsi que l'Archiconfrérie de Pellevoisin. Et, puisque ces deux choses, le scapulaire et l'Archiconfrérie, relèvent directement, et pour ainsi dire immédiatement, du fait de Pellevoisin en 1876, toute la portée de cette affirmation romaine s'impose.

Quant aux autres paroles du Décret, elles ne renseignent que ceux qui ignorent l'attitude habituelle de Rome en ce genre de faits. D'ailleurs le Décret de la Congrégation des Rites du 11 décembre 1878 visant Lourdes, La Salette et la « médaille miraculeuse », nous expliquent parfaitement ce qui en est à ce sujet. Nous y lisons : « Ces apparitions et révélations ne sont ni approuvées ni réprouvées, ni condamnées par le Saint-Siège. Il est seulement permis de les croire pieusement, d'une foi purement humaine. »

Apprécions ces quelques mots d'un point de vue humain, les preuves à l'appui que nous fournit la dévotion dont il s'agit. D'abord, deux archevêques de Bourges l'ont faite leur, et deux Souverains Pontifes l'ont approuvée d'une manière indiscutable par leur action personnelle ; puis, dès son origine elle a été l'objet de dévouement et de prédilection pour un grand nombre de croyants. Et, tandis que des esprits d'élite l'ont visée et défendue, elle a, d'un autre côté, suscité de la haine et de la contradiction. Pour en venir aux preuves, c'est d'abord la guérison merveilleuse d'Estelle Faguette qui s'impose. Nous n'hésitons pas à l'appeler *miraculeuse*, puisqu'elle l'est autant que le sont les faits les plus indiscutables de Lourdes et de La Salette. Mourante la veille, sans poumons, et prête à rendre le dernier soupir, selon le témoignage de la science médicale, elle se lève le lendemain, en possession de poumons intacts et, de plus, en parfaite santé. La guérison ne s'est jamais démentie.

Passons sur le fait brutal de cette guérison, pour arriver aux preuves d'un ordre moral qui, lorsqu'elles abondent dans le même sens, apportent à l'intelligence humaine un témoignage des plus éloquents.

Parmi les premières, à notre avis, est le caractère spécial du *message* ou *mandat* de Pellevoisin, autant par sa forme que par son sens intime. Remarquable par sa simplicité en même temps que par sa profondeur, son esprit de suite et son enseignement, ce message semble plus la conception d'un théologien consommé que celle d'une humble illettrée comme Estelle Faguette.

Nous ne pouvons mieux faire que de rapporter ce que disait à ce sujet Mgr Bauron au Congrès marial de Lyon en 1900 : « Toutes les paroles de la Sainte Vierge sont remarquables et d'une profondeur théologique qui sert de preuve intrinsèque au fait merveilleux de ses manifestations. »

Une autre des preuves morales que nous précisons est la place occupée par Pellevoisin dans le plan divin qui, selon la pensée de milliers de catholiques, semble présider à l'ensemble des apparitions de la Sainte Vierge au XIXe siècle.

Certaines idées dominantes ressortent de cet ensemble — idées qui relient entre elles d'une façon saisissante les diverses manifestations, bien que les personnes qui en sont favorisées soient séparées les unes des autres par le temps et par l'espace. C'est justement cet admirable enchaînement qui nous a engagé

à grouper ces manifestations dans notre *Epopée mariale en France au* XIXe *siècle*.

Arrivons à un genre de faits qui apportent à une dévotion un témoignage puissant : ce sont les grâces qui en découlent. Laissant de côté certains faits matériels, de premier ordre, qui relèvent, avec preuves, du surnaturel, il nous suffit de constater cette abondance de grâces spirituelles — grâces surtout de conversion — qui, dès le commencement, ont été associées à la dévotion à Notre Dame de Pellevoisin et au port de son scapulaire.

Comme *leçon de choses*, nous citons une grâce temporelle que les personnes intéressées n'hésitent pas à attribuer au port du scapulaire du Sacré Cœur révélé à Pellevoisin. Mme Louise Motte, de Tourcoing, voyageait, avec trois de ses enfants, dans un train marchant à toute vitesse. Une portière étant mal fermée, une des petites filles fut précipitée sur la voie. Aussitôt la mère crut entendre en elle-même ces paroles : « Ton enfant porte le scapulaire et toi aussi ; va à son secours. Je te protégerai. » Instantanément elle s'élança dehors, pour tomber sans connaissance auprès de sa fille. Revenant à elle au bout de dix minutes environ, elle se lève, saisit l'enfant qui n'avait subi aucun mal, et la porte dans la cabane du garde-barrière. Et aussitôt, sur la voie d'où elle vient de se relever, elle voit passer un train express.

Un plan divin semble présider à l'ensemble des manifestations de la Sainte Vierge, au siècle passé. Et, parmi les idées maîtresses qui s'en dégagent, une vise la France. En 1830, la novice Catherine Labouré, dans la chapelle de la rue du Bac, entendit ces mots : « Dans le clergé de Paris, il y aura des victimes. Mgr l'Archevêque mourra... Les rues sont pleines de sang...

« Quand cela arrivera-t-il ? » se demanda-t-elle. « En quarante ans », fut la réponse intérieure.

Seize ans plus tard vinrent les menaces prophétiques de La Salette.

Quant à Lourdes, il n'y eut pas d'avertissements plus précis que ces mots : « Pénitence, pénitence, pénitence... »

A Pontmain, les mots écrits sur la banderole blanche ont une portée générale — universelle. — La présence seule de la belle figure aérienne, vue par les quatre enfants, a un sens éminemment patriotique et français. C'était une sentinelle

gardant la patrie — une Mère apportant à ses enfants, dans l'heure de leur suprême détresse, des paroles de réconfort et d'espérance.

A Pellevoisin, écoutons cette plainte : « *Et la France !... Que n'ai-je pas fait pour elle !.... Que d'avertissements ! Et pourtant encore elle refuse d'entendre !* Je ne peux plus retenir mon Fils... La France souffrira. »

En un mot, on peut dire que tout ce qui est exprimé à ce sujet dans les autres apparitions se résume à Pellevoisin, comme dans un refrain d'exquise tendresse.

Les temps par lesquels nous passons ne prêtent-ils pas une saisissante actualité à ces paroles ?

Bernard St-JOHN.

XIV

LES TRADITIONS MARIALES
DES CHANOINES RÉGULIERS DE LATRAN, EN POLOGNE

Si Notre Seigneur Jésus-Christ a comparé, dans l'Evangile, le royaume céleste à un bon maître de maison, *qui profert de thesauro suo nova et vetera*, on pourrait, à juste titre, rapporter cette comparaison aux Congrès qui s'occupent principalement du culte de la Mère de Dieu. Ce culte est aussi ancien que l'Eglise elle-même, mais les nouveaux moyens de le propager et de l'augmenter se multiplient de jour en jour. Son histoire renferme beaucoup d'anciens faits, oubliés, et que les recherches historiques font paraître nouveaux. Les réflexions ci-dessous exprimées nous ont été suggérées par le fait d'avoir trouvé dans les archives de notre maison de nouveaux documents sur le culte de la Sainte Vierge, dans l'Ordre des Chanoines réguliers de Latran. Ils font suite à notre rapport lu, il y a deux ans, au Congrès marial polonais à Léopol et au Congrès international de Rome. Nous les présentons à votre vénérable assemblée.

L'église *Corpus Domini*, dans le faubourg Casimir, à Cracovie,

qui appartient à notre Ordre, dont la fondation remonte au règne du roi polonais Casimir le Grand, au XIVe siècle, possède, outre plusieurs objets d'art très appréciés, des vitraux du moyen âge qui garnissent une grande fenêtre gothique dans le chœur de l'église. D'après l'avis du célèbre connaisseur, le professeur Ladislas Luszczkiewicz, les scènes représentées ne forment pas un ensemble homogène d'événements bibliques; elles proviennent plutôt des offrandes de personnes privées. Les plus dignes de notre attention sont les quatre scènes qui se rapportent au culte de la Sainte Vierge dans le sein de notre nation au XIVe siècle. La première scène, par exemple, représente la Mère de Dieu debout sur le globe terrestre et dont toute la personne est entourée de rayons ; à côté d'elle sont agenouillés plusieurs donateurs, qui recommandent leurs familles à la protection de Marie. Cette première scène peut servir comme une preuve de la foi profonde de nos ancêtres au dogme de l'Immaculée Conception. La seconde scène nous fait voir la Sainte Vierge, dans toute sa personne, environnée d'une auréole, avec l'enfant Jésus dans ses bras. Dans la troisième scène nous voyons le buste de la Sainte Vierge, aussi avec l'enfant Jésus, tandis que la première scène représente l'assomption de la Mère de Dieu, ce qui prouve que nos ancêtres avaient un culte sincère pour le mystère de l'Assomption de la Sainte Vierge.

Ces vitraux attestent le culte des siècles passés pour la Sainte Vierge. Les archives de notre couvent confirment ce témoignage.

Entre autres, nous y trouvons :

Anno 1403, un legs est fait à notre église pour faire chanter l'Antiphone *Salve Regina* pour le repos de l'âme de Pierre Benisz, consul de Casimir.

Anno 1620, Catherine Donat lègue une certaine somme pour faire dire la sainte messe dans la chapelle de l'Annonciation de la Sainte Vierge, le premier jour de chaque mois.

Anno 1628, Sophie Rozycka fait un legs pour faire dire chaque année, le jour de l'anniversaire de sa mort, une sainte messe pour le repos de son âme, dans la chapelle de Notre Dame de Loreto.

Anno 1660, Hedvige Kurozwecka fait legs d'une maison en bois à la Confrérie Littéraire, sous le vocable de l'Annonciation de la Sainte Vierge, près de notre église.

Anno 1664, Martin Golenski, consul de Casimir, ainsi que sa femme Anne, offrent une certaine somme pour faire sonner l'*Angelus* chaque jour à midi. *Ad affectum salutationis Angelicæ inter Christi fideles in honorem Beatissimæ Virginis Mariæ excitandum.*

Anne Karowska, insigne bienfaitrice de notre église, fait un legs pour une sainte messe, appelée *Matura*, chantée chaque samedi dans la chapelle de l'Annonciation.

Anno 1701, André-Alexandre Groszkiewicz, secrétaire du roi, bourgeois de la ville de Casimir, notaire du cardinal Radziejowski, archevêque de Gnesen, fait un legs pour la chapelle de l'Annonciation de la Sainte Vierge.

Certainement, c'est un tableau assez modeste de la dévotion et du culte pour la Sainte Vierge, qui était un trait caractéristique des patriciens de la ville de Casimir, autrefois florissante, et changée depuis en un faubourg de Cracovie. Cependant, à mesure que nous trouverons de nouveaux témoignages du culte de la Sainte Vierge dans les archives de notre couvent, nous ne manquerons pas de les communiquer aux pieux serviteurs de Marie.

Depuis l'an 1408, notre Communauté possède, dans le district de Cracovie, un village appelé « Kamien ». Les habitants de ce village sont très pauvres ; ils labourent ordinairement leurs terres, qui ne sont pas fertiles ; car la couche peu épaisse de l'humus repose sur un sol pierreux. On le voit même d'après le nom de ce village, qui signifie « pierre ». La population se distingue par une dévotion sincère pour la Sainte Vierge, dont l'image se trouve dans la chapelle, à Kamien, et, pour lui témoigner sa reconnaissance pour les consolations obtenues de sa part dans les peines et les soucis quotidiens, elle l'appelle la « Consolatrice des affligés ». Une légende, conservée jusqu'à présent parmi la population de ce village, nous raconte qu'un des prélats de notre couvent voulut transporter cette image de la Sainte Vierge à Cracovie, mais la Sainte Mère de Dieu disparut trois fois pendant ce voyage, pour retourner dans sa chapelle. Il est certain qu'on peut trouver partout un peuple croyant et pieux ; mais, quand on voit chez nous cette multitude d'hommes et de femmes qui se prosternent aux pieds de Marie, ces paysannes qui, les mains et les yeux élevés vers le ciel, la supplient dans une fervente prière, pleine de confiance, ces

enfants contemplant son image dans une extase muette ou chuchotant un *Ave Maria*, une douce consolation se fait sentir même au cœur le plus affligé. Nous devons mentionner encore une pratique pieuse en l'honneur de Marie ; pour la clôture du mois de mai, le peuple chante trois fois : « Que la Sainte Vierge Marie, Consolatrice des affligés, soit louée ! » Ensuite il répète aussi trois fois :

« Saluons, honorons
La Très Sainte Marie,
Qu'elle nous protège et nous préserve
De tous les malheurs.
Saluons-la toujours avec piété.
Pour régner avec elle dans l'éternité !
Oh ! notre Jésus, exaucez-nous !
Ayez pitié de nous ! » (*Trois fois.*)

A l'église de notre Maison canonicale à Cracovie, un tableau du XVIIe siècle représente l'apparition de Notre Dame au vénérable serviteur de Dieu Stanislas Kazimierczyk (Casimirien), chanoine régulier de Latran. La vie détaillée de ce grand serviteur de Marie fut par nous présentée au Congrès de Fribourg. Ce Frère chéri en Notre-Seigneur naquit le 27 septembre 1433, à Casimir, près de Cracovie. Entré dans notre couvent, qui se trouvait alors à Casimir, il y passa trente-trois ans, c'est-à-dire autant que Notre-Seigneur a passé sur la terre ; modeste, il ne cherchait jamais sa propre gloire ; humble, il dissimulait soigneusement ses vertus devant le monde, quoiqu'elles fussent rares et sublimes. Stanislas vivait dans une union continuelle avec Dieu et dans la prière et se distinguait par son esprit de mortification et son travail assidu pour le salut du prochain. Il était aussi un serviteur zélé de la Sainte Vierge, qui lui apparut deux fois : une fois à Skalka (La Rochelle), où il allait très souvent prier, et une autre fois le jour même de sa mort, le 3 mai 1489. Il termina sa vie, si sainte et si dévote, à genoux, au milieu de ses confrères, qui priaient pour lui, les yeux fixés dans le ciel, la figure illuminée par une expression surhumaine de joie et de bonheur, pénétré d'un sentiment profond de reconnaissance pour la grâce insigne qu'il avait obtenue de la Mère de Dieu elle-même. Le tableau que nous venons de mentionner représente l'apparition de Notre Dame à

Stanislas à l'église de Skalka. Le serviteur de Dieu y est agenouillé et plongé en extase; en haut, au milieu des nuages, lui apparaît la Mère de Dieu avec son divin Fils, accompagnée de saint Stanislas, évêque et martyr. Notre communauté est en voie de négociations pour obtenir la béatification de Stanislas ou du moins la confirmation du culte qu'il reçoit chez nous depuis un temps immémoral.

Autrefois, c'étaient les rois et les diètes qui demandaient au Saint-Siège la béatification des serviteurs de Dieu : que les Congrès catholiques les remplacent à présent. C'est pourquoi l'Ordre des Chanoines réguliers de Latran, en Pologne, s'adresse au IVe Congrès international à Einsiedeln, avec la très sincère prière de vouloir bien recommander au Comité exécutif qu'il ne nous refuse pas son appui à Rome, auprès du Saint-Siège, pour obtenir la béatification de Stanislas Casimirien, si nous la demandons un jour, dans un moment propice.

Cracovie, le 2 juillet 1906, fête de la Visitation de la Sainte Vierge.

Dom Augustin BLACHUT,
Professeur à Cracovie.

XV

APERÇU HISTORIQUE
SUR LE SAINT ESCLAVAGE DE MARIE PRÊCHÉ PAR LE B. DE MONTFORT

Le Congrès a bien voulu inscrire à son programme la question du « saint Esclavage de Marie », tel que l'enseigne le bienheureux de Montfort. Ce modeste rapport a pour but de la traiter au point de vue historique. Il est toujours intéressant, en effet, quand on se trouve en présence d'un grand mouvement d'idées, d'en rechercher les origines, d'en étudier les phases et de constater comment, de progrès en progrès, il est arrivé à son plein épanouissement. Nous espérons contribuer ainsi à démontrer par les faits que l'heure est venue où cette dévotion doit être pratiquée universellement, que la volonté de Dieu

est suffisamment expresse sur ce point, et qu'on ne saurait tarder plus longtemps à la promouvoir de toutes ses forces.

Les grands saints ont toujours, dans le plan divin, à remplir un rôle important nettement fixé et facilement reconnaissable. Celui du bienheureux de Montfort fut de tourner entièrement les âmes à Jésus par le moyen de la dévotion à la Sainte Vierge ; il devait préciser et implanter définitivement dans l'église une forme de spiritualité mariale connue avant lui, mais trop vague et pas assez universelle. Pour retracer l'histoire de cette mission providentielle, nous diviserons notre travail en trois grandes parties. Dans la première, nous verrons comment Dieu prépara, depuis de longs siècles, cette dévotion admirable ; dans la seconde, nous constaterons quelle fut proprement l'œuvre de Montfort. Enfin nous assisterons à son développement progressif depuis la mort du Bienheureux.

I. — Avant Montfort

Dans un passage de la *Vraie Dévotion*, le bienheureux de Montfort affirme qu'il tient du ciel même la doctrine et la consécration totale qu'il prêche. Il voulait dire assurément que Dieu lui avait fait comprendre, plus et mieux qu'à tout autre avant lui, combien cette consécration était un acte digne de sa Majesté et utile aux âmes. La preuve en est que le saint missionnaire lui-même, voulant montrer que sa doctrine était d'une sécurité absolue, s'appuie sur l'argument de tradition et, pour démontrer son antiquité, recueille en quelques pages les principaux exemples qu'en avait fourni l'histoire depuis les premiers âges. Nous lui emprunterons ce résumé succinct, nous contentant d'y joindre seulement quelques notes complémentaires.

« Cette dévotion est si ancienne, dit-il, qu'on ne peut en marquer précisément les commencements ; il est cependant certain que, depuis plus de sept cents ans, on en trouve des marques dans l'Eglise. *Saint Odilon*, abbé de Cluny, qui vivait environ l'an 1040, a été l'un des premiers qui l'aient pratiquée *publiquement* en France, comme il est marqué dans sa vie. Le cardinal Pierre Damien rapporte que, l'an 1036, le bienheureux Marin, son frère, se fit esclave de la Sainte Vierge, en présence de son Directeur, d'une manière bien édifiante : car il se mit la

corde au cou, prit la discipline et mit sur l'autel une somme d'argent comme marque de son dévouement et de sa consécration à cette auguste Souveraine. Il continua si fidèlement toute sa vie la pratique de cette dévotion qu'il mérita, à sa mort, d'être visité et consolé par sa bonne Maîtresse et de recevoir de sa bouche les promesses du Paradis. Césarius Bollandus fait mention d'un illustre chevalier, Vautier de Birbac, qui, environ l'an 1300, fit cette consécration de soi-même à la Sainte Vierge. Cette dévotion a été pratiquée par plusieurs particuliers jusqu'au XVIIe siècle, où elle est devenue publique. Le P. Simon de Roias, de l'Ordre de la Trinité, dit de la Rédemption des captifs, prédicateur du roi Philippe III, mit en vogue cette pratique de piété par toute l'Espagne et l'Allemagne ; et, à l'instance de Philippe III, il obtint, de Grégoire XV, de grandes indulgences à ceux qui l'embrasseraient. Le R. P. de Los-Rios, de l'Ordre de Saint-Augustin, s'appliqua avec son intime ami, le P. de Roias, à étendre cette dévotion par ses écrits et par ses paroles dans les mêmes pays ; il composa un gros volume intitulé : *Hierarchia mariana*, dans lequel il traite, avec autant de piété que d'érudition, de l'antiquité, de l'excellence et de la solidité de cette consécration à Marie. Les RR. PP. Théâtins, au siècle dernier, l'établirent dans la Sicile et dans la Savoie ; le R. P. Stanislas Thanicius, de la Compagnie de Jésus, la fit merveilleusement connaître dans la Pologne. Le P. de Los-Rios, dans son livre cité ci-dessus, rapporte les noms des princes, princesses, ducs et cardinaux de différents royaumes, qui ont embrassé cette pratique.

« Le R P. Cornelius à Lapide, aussi recommandable pour sa vertu que pour sa science, ayant reçu commission de plusieurs théologiens d'examiner cette dévotion, lui donna, après l'avoir examinée mûrement, des louanges dignes de sa piété, et plusieurs autres grands personnages suivirent son exemple. Les RR. PP. Jésuites, toujours zélés au service de la Très Sainte Vierge, présentèrent, au nom des congréganistes de Cologne, un petit traité du saint Esclavage au duc Ferdinand de Bavière, pour lors archevêque de Cologne, qui lui donna son approbation et permit de le faire imprimer, exhortant tous les curés et religieux de son diocèse à propager, autant qu'ils le pourraient, cette pieuse pratique. Le cardinal de Bérulle, dont la mémoire est une bénédiction par toute la France, fut un des

plus zélés à l'étendre en France, malgré toutes les calomnies et persécutions des critiques et des libertins : ils l'accusèrent de nouveauté et de superstition ; ils écrivirent et publièrent contre lui un libelle diffamatoire, et ils se servirent, ou plutôt le démon se servit par leur ministère, de mille ruses pour l'empêcher de répandre cette dévotion en France ; mais ce grand et saint homme ne répondit à leurs calomnies que par sa patience, et à leurs objections, contenues dans ce libelle, que par un petit écrit où il les réfute victorieusement, en montrant que cette pratique est fondée sur l'exemple de Jésus-Christ, sur les obligations que nous lui avons et sur les vœux que nous avons faits au saint baptême ; et c'est principalement par cette dernière raison qu'il ferme la bouche à ses adversaires, leur faisant voir que cette consécration à la Sainte Vierge et à Jésus-Christ par ses mains n'est autre chose qu'une parfaite rénovation des vœux et promesses du baptême. Il dit sur cette dévotion plusieurs belles choses qu'on trouvera dans ses ouvrages.

« On peut lire dans le livre de M. Boudon, chanoine de Rouen, les noms des différents Papes qui ont approuvé cette pratique de piété, des théologiens qui l'ont examinée, les persécutions qu'on lui a suscitées et qu'elle a vaincues, et les milliers de personnes qui l'ont embrassée, sans que jamais aucun Pape l'ait condamnée ; et on ne pourrait le faire sans renverser les fondements du christianisme. Il reste donc constant que cette dévotion n'est pas nouvelle, et que, si elle n'est pas commune, c'est qu'elle est trop précieuse pour être goûtée et pratiquée de tout le monde. »

Tel est le résumé historique du saint Esclavage décrit par Montfort, avec la conclusion qui la termine. L'intention du pieux écrivain n'est point d'y relater tous les traits de consécration à Marie qu'il pouvait connaître, car, si l'on voulait relire par le détail l'histoire de la vie des saints, nous en trouverions des exemples jusque dans les premiers temps du christianisme. C'est ainsi qu'à deux reprises on a découvert, dans les ruines de Carthage, des plombs de bulle portant, avec le nom du possesseur, le titre touchant « d'esclave de la Mère de Dieu ».

Le dernier, découvert en 1904, avait appartenu à un nommé Maurice, et on y lisait cette inscription : « Μαυρίκιον δοῦλον τῆς Θεοτόκου. C'était bien là marquer une entière dépendance envers la Très Sainte Vierge ; car le mot « δοῦλος », dans

quelque sens qu'on veuille le prendre, au propre ou au figuré, signifie rigoureusement « esclave ». Et ce plomb de bulle, qu'on veuille le remarquer, remonte au IVe siècle.

Les *Actoa Sanctorum* racontent comment, après la résurrection de son fils par la Sainte Vierge, à la prière de saint Arbogaste, le roi Dagobert se consacra à Elle comme esclave, par un acte public, et le chroniqueur qui relate ce fait ajoute incidemment : « ...suivant une coutume fréquente en ce temps-là ».

Toute une série d'évêques de Cambrai et des diocèses belges avoisinants se firent une gloire de s'intituler *Mancipia Mariæ*.

Les livres cités par Montfort dans son traité, comme *Hierarchia mariana*, *la Triple Couronne de Marie*, par le R. P. Poiré (S. J.), l'ouvrage de M. Boudon, racontent par le menu ce qui est en raccourci dans le Bienheureux, et en citent une infinité d'autres traits. On pourrait, au besoin, s'y référer. Pour nous, dans ce petit travail, nous préférons en venir immédiatement à l'œuvre même de cet homme extraordinaire que Dieu avait choisi pour établir définitivement la Dévotion à la Sainte Vierge par le saint Esclavage.

II. — Œuvre même du bienheureux de Montfort.

Le bienheureux de Montfort, comme il apparaît d'après ce qui précède, avait parfaitement raison de dire que son enseignement n'était pas nouveau dans l'Eglise et de conclure, à cause de cela même, à sa sécurité parfaite. Seule, en effet, l'erreur n'a pas de généalogie dans la société chrétienne, et c'est le signe infaillible de sa fausseté. D'où vient donc qu'habituellement on le regarde comme le fondateur du saint Esclavage ? Comment peut-il, sur ce point, protester lui-même de son initiative inspirée de Dieu ? Voici en effet les paroles que nous lisons dans la *Vraie Dévotion* : « Après tout, je proteste hautement, qu'ayant lu presque tous les livres qui traitent de la dévotion à la Mère de Dieu et ayant conversé familièrement avec les plus saints et les plus savants personnages de ces derniers temps, je n'ai point connu ni appris de pratique envers la Sainte Vierge semblable à celle que je vais dire, qui exige d'une âme plus de sacrifices pour Dieu..., qui soit plus glorieuse pour Lui, plus sanctifiante pour l'âme et plus utile au prochain. »

C'est que Montfort n'avait pas seulement reçu du ciel la

mission de recueillir le précieux héritage des enfants de la Sainte Vierge dans les siècles passés ; son rôle providentiel était encore de l'enrichir, d'en préciser la doctrine, d'éclairer plus vivement des points de vue restés dans l'ombre, de pousser jusqu'au bout les conséquences pratiques, d'unir enfin le tout en un système homogène et vigoureux, capable d'en faire une véritable école de spiritualité. Il suffit d'avoir lu, même superficiellement, une de ses biographies, pour être convaincu que nous n'exagérons pas en lui marquant cette place dans la hiérarchie des saints. Aussi c'est la tâche qu'il ne cessa de poursuivre toute sa vie. Comme lui-même nous l'apprend, il lut d'abord tout ce qui s'était publié sur la Sainte Vierge avant lui ; il conversa avec les plus saints et les plus savants personnages de son temps. Sous ce rapport, la Providence le favorisa singulièrement. A Rennes, dès sa petite enfance, il reçoit la direction des RR. PP. Jésuites, dont lui-même célébrera plus d'une fois dans la suite, avec reconnaissance, l'amour et le zèle envers la Sainte Vierge ; durant ses études cléricales, il se trouva au foyer même de la spiritualité de cette époque, à Saint-Sulpice, où vivait encore le souvenir récent du grand serviteur de Marie, M. Olier. Plus tard, dans ses courses apostoliques et dans ses séjours à Paris, il fut mis en contact avec un grand nombre de personnes absolument dévouées à Dieu et à la Très Sainte Mère. De ces études et de ces relations, il garda, comme on l'a fait remarquer, les teintes des diverses écoles spirituelles qui fleurissaient alors : la dévotion au Verbe incarné, l'esprit de profonde adoration et d'appartenance totale à la personne du Christ qui distinguait l'Oratoire; la vie de Jésus en Marie, objet habituel des méditations de M. Olier ; le caractère affectif de la spiritualité du vénéré Eudes. Aussi toutes les idées éparses dans ces ouvrages, comme dans ceux de M. Boudon, du cardinal de Bérulle, du P. Poiré, et qui concernent la Sainte Vierge, se trouvent-elles dans le petit écrit du P. de Montfort, mais condensées, systématisées, exprimées sous une forme plus claire, plus précise, plus dégagée de mille considérations abstraites, souvent étrangères au sujet, le tout dans un style limpide, alerte et coloré. Il nous découvre d'abord quel est, dans le plan de Dieu concernant la réhabilitation du genre humain, le rôle immense réservé à Marie : « C'est par Elle que le Sauveur s'est donné à nous et, en se donnant, nous a donné toutes grâces. Or,

Jésus est notre modèle ; c'est donc à son exemple, par Marie, que nous approcherons de Lui, comme c'est par Elle qu'Il est Lui-même venu à nous. »

Voulons-nous aller aussi loin dans cette imitation qu'il nous est possible d'aller ? Il est un moyen excellent, supérieur à tout autre, c'est de se consacrer comme Esclave d'amour à la Très Sainte Vierge, de nous donner à elle avec tout ce que nous sommes, d'aliéner entre ses mains tout ce que nous avons d'aliénable pour qu'elle en fasse ce qu'elle voudra,selon son bon plaisir et pour la plus grande gloire de Dieu ; de la sorte, nous serons plus parfaitement, plus intimement à Jésus-Christ ; nous renouvellerons, en pleine connaissance de cause et d'une manière très complète, les vœux de notre saint baptême. — Au reste, nous ne ferions qu'amoindrir l'enseignement du Bienheureux écrivain, si nous voulions entreprendre de le résumer : c'est son traité même qu'il faut lire tout au long,si l'on veut se rendre un compte exact de la solidité théologique qui le distingue à chaque ligne. C'est pourquoi nous le supposerons connu, et nous nous contenterons de quelques remarques.

La consécration prêchée par Montfort vise surtout l'intérieur et réclame un don total de soi-même et de ses biens de tout ordre, surtout spirituels, en tout ce qu'il y a d'aliénable, afin que la Sainte Vierge en dispose comme la propriétaire. Par conséquent, tout acte extérieur de dévotion, comme le port des chaînettes, l'offrande d'une somme d'argent, sont, chez lui, un accessoire utile sans doute, mais nullement nécessaire et ne pouvait absolument pas constituer l'essence de cette pratique. C'est ce caractère intime, de service en esprit et en vérité, qui affranchit la dévotion du saint Esclavage enseignée dans ce livre de toutes les aberrations où tombèrent quelquefois « les Esclaves de Marie » de l'ancienne Congrégation et qui attirèrent, à plus d'une reprise, les condamnations de Rome. Il est vraiment regrettable que quelques auteurs, pleins de science et d'érudition d'ailleurs, n'aient pas su discerner entre dévotion et dévotion, pratiques et pratiques, et aient cherché chicane au Bienheureux pour quelques passages absolument conformes à l'esprit de l'Eglise, pourvu qu'on veuille bien leur laisser le sens qu'ils ont naturellement. Aussi bien, ces passages comme tout le reste ont-ils été couverts par l'approbation que Rome a faite de l'ouvrage au milieu du siècle dernier.

Une seconde remarque facile à constater, c'est que le P. de Montfort doit vraiment être considéré comme le chef de cette école spirituelle qui prend pour grand moyen de sanctification la parfaite dépendance envers la Sainte Vierge, soit parce que, avant lui, cette dévotion était beaucoup plus *vague*, plus *flottante*, plus *extérieure*, plus *particularisée*, soit parce qu'il en est le représentant le plus illustre, soit parce que, seule, la forme de *consécration* préconisée par lui a fait précisément école et prend aujourd'hui un merveilleux épanouissement. Enfin, plus que personne, il consacra sa vie à la propager partout. Il guerroya contre les Jansénistes, mais ce fut pour le Rosaire et le saint Esclavage. Dans toutes ses missions, il n'omit jamais de l'enseigner, et il essaya d'engager dans cette voie tous ceux que Dieu lui envoya au confessionnal. — Mais les deux grands moyens qui lui servirent à perpétuer son œuvre furent surtout la fondation d'ordres religieux et la composition de l'ouvrage que nous avons cité plus haut. C'est pourquoi, depuis la mort du Bienheureux, toute l'histoire de la « Parfaite dévotion à Marie » se trouve perpétuellement mêlée à celle de ces congrégations et surtout à celle de ce petit livre. Ses biographies nous apprennent qu'il était déjà près de la tombe, quand il rassembla les premiers membres de la Compagnie de Marie, et nous savons, par ses propres paroles, que ce fut vers la même époque seulement qu'il put rédiger son *Traité du saint Esclavage*. « Hélas ! s'écrie-t-il, en effet, que le nombre des vrais serviteurs de Marie est restreint ! C'est afin qu'il ne le soit pas tant que j'ai entrepris d'écrire sur le papier ce que j'ai enseigné de vive voix, dans mes missions, depuis de longues années. » C'était dater son livre, car le saint missionnaire mourut à l'âge de 43 ans.

Aux paroles que nous venons de rapporter, le bienheureux de Montfort ajoutait : « Je prévois bien des bêtes frémissantes qui viendront en furie pour déchirer, avec leurs dents diaboliques, ce petit écrit et celui dont le Saint-Esprit s'est servi pour l'écrire ou du moins pour l'ensevelir dans le silence d'un coffre, afin qu'il ne paraisse point ; ils attaqueront même et persécuteront ceux qui le réduiront en pratique. Mais n'importe. Mais tant mieux ! Cette vue m'encourage et me fait espérer un grand succès, c'est-à-dire un grand escadron de braves et vaillants soldats de Jésus et de Marie, de l'un et l'autre sexe, pour combattre le monde, le démon et la nature corrompue, dans les temps périlleux qui vons arriver plus que jamais. »

Le Bienheureux traçait là en abrégé deux siècles d'histoire. Les bêtes frémissantes qu'il mentionne s'attachèrent à lui et à sa famille religieuse jusqu'au milieu du XIXe siècle. Ce furent principalement les Jansénistes. Le saint missionnaire ne put, à cause de leur hostilité, publier lui-même son livre. Ses premiers successeurs ne furent pas plus heureux : il fallait bien que la secte jansénienne s'opposât au culte de la Très Sainte Vierge, puisqu'elle servait de manœuvre à la pseudo-philosophie de ce temps-là.

III. — Depuis la mort du Bienheureux

Mais, si les missionnaires se trouvaient dans l'impossibilité de communiquer au public, par la presse, ce précieux *traité*, au moins avaient-ils la ressource de le prêcher, dans leurs missions, aux peuples qu'ils évangélisaient. Ils n'y faillirent pas un moment : partout, suivant le désir qu'en avait exprimé leur fondateur, ils érigeaient des confréries du saint Esclavage.

L'une des plus florissantes fut celle de La Rochelle, établie en 1740 ; elle comprenait un nombre considérable de confrères et donnait les plus beaux exemples de vertu. Malheureusement, des abus regrettables éveillèrent dans la suite la vigilante attention de Rome, et, par suite de la condamnation des chaînettes, cette confrérie dut disparaître. Comme nous l'avons déjà remarqué, il n'y avait, en ce dernier fait, absolument aucun blâme pour la doctrine du bienheureux Montfort ; car Rome elle-même a, depuis, approuvé tout son livre, même le port des chaînettes tel qu'il est recommandé.

Cependant les membres de la Compagnie de Marie n'avaient pas répandu en France la dévotion de leur Père sans s'attirer, de la part des Jansénistes, des haines violentes. Aussi, quand ils voulurent, en 1773, solliciter l'approbation royale, immédiatement on adressa, contre eux, au roi Louis XV, un mémoire rempli de griefs. Parmi les trois principaux chefs d'accusation, on mettait au premier rang « la prédication du saint Esclavage à la Sainte Vierge ». Louis XV n'obéit pas complètement à ces rancunes jansénniennes, mais il leur céda en grande partie : il approuva les missionnaires, mais seulement en considération de l'Ordre de femmes fondé par Montfort, la Congrégation de la Sagesse, et pour le service de cette communauté ; en même

temps, il limitait à douze leur nombre total. Ne pouvant les faire disparaître, on aurait voulu, au moins, les confiner dans les fonctions d'aumôniers. Heureusement, ils surent se dégager de ces entraves et, en dépit des mesquineries sectaires, continuer à répandre partout, dans leurs missions et retraites, la dévotion à Marie ; ils changèrent seulement, pour éviter les malentendus, le nom d'*Esclavage* en celui de *Vraie Dévotion*. Le livre de Montfort restait toujours manuscrit ; ils réussirent néanmoins à en publier quelques fragments, circonstance providentielle qui devait aider plus tard à reconnaître le manuscrit lui-même.

Les choses en étaient là, quand passa sur la France la tourmente révolutionnaire. Les missionnaires de Saint-Laurent furent traqués comme les autres et se dispersèrent dans les bourgades environnantes. Près de là aussi, au milieu d'un champ de genêts, on pratiqua une excavation, et l'on y déposa les écrits du bienheureux Montfort avec les archives de la Compagnie.

Quand la tempête se calma, la Congrégation se trouva presque morte : elle devait mettre un temps considérable à se ressaisir. En 1820, quand le R. P. Deshayes fut élu Supérieur général, elle ne comptait en tout que cinq missionnaires. Ceux qui avaient caché et rapporté le manuscrit du Fondateur étaient morts et, chose absolument étrange et qu'explique seule la fièvre de cette époque troublée, personne ne savait plus ce qu'il était devenu. La première prédiction du P. de Montfort était donc réalisée dans toute sa force : le silence le plus absolu, le silence d'un coffre pesait sur son petit ouvrage et dura un long demi-siècle. Mais, pendant ce temps de mort, se préparait la résurrection de Pâques.

C'était en 1842, quelques jours avant la fête de l'Assomption. Le R. P. Rautureau, de la Compagnie de Marie, désirant lire quelque ouvrage sur la Sainte Vierge pour un sermon qu'il préparait, s'était rendu à la bibliothèque de la maison-mère, à Saint-Laurent. Il prit, au hasard, dans une caisse contenant des manuscrits d'anciens missionnaires, un vieux livre poudreux. A peine en eut-il lu quelques pages qu'il fut saisi d'une émotion profonde : il avait cru reconnaître certaines expressions familières au Fondateur de la Compagnie ; en toute hâte, il court chez le R. P. Dalin, alors supérieur général, et lui fait part de sa précieuse découverte. Le Supérieur reconnut immé-

diatement l'écriture nette et ferme du bienheureux Montfort ; pour en avoir une preuve indubitable, on confronta le manuscrit avec les fragments qu'on avait publiés autrefois du traité de la *Vraie Dévotion*. On trouva une identité parfaite. Ce fut alors, dans la double famille du grand apôtre vendéen, une allégresse indescriptible, et c'était justice; car aucune relique plus précieuse de leur Père ne pouvait leur être rendue.

Alors aussi commença, pour ce petit livre et la doctrine qu'il contient, la période de gloire entrevue et prédite par son auteur : « Mais n'importe ! Mais tant mieux ! Tout cela m'encourage et me fait espérer un grand succès. » Cette année-là même — 1842 — il en parut, avec l'approbation de Mgr de Luçon, une première édition. Elle était due aux soins du R. P. Grillard, alors occupé activement au procès entamé en cour de Rome pour la canonisation de Montfort. Elle eut un assez beau succès, mais aussi, nous devons le dire, excita, chez plusieurs, de prime abord, une vive défiance. Le R. P. Rozaven (S. J.), tout dévoué à la cause de Montfort, ne put s'empêcher de s'écrier, à la lecture de cet ouvrage : «Mais ce petit écrit, il va retarder, peut-être même empêcher la canonisation du fondateur de la Compagnie de Marie!» Et pourtant on sait combien les Fils de saint Ignace ont toujours été zélés pour le culte de la Sainte Vierge. La cour de Rome elle-même devait hésiter un instant. « Que l'on diffère et que l'on nomme un autre théologien censeur », concluait-elle après les séances du 4 avril 1851 et du 4 janvier 1852. Le Bienheureux, cependant, n'allait pas tarder à reprendre une revanche éclatante : dans les séances du 16 mai 1852 et du 7 mai 1853, il fut démontré, à l'évidence, qu'il n'y avait absolument rien, pas plus dans les écrits que dans les œuvres de Montfort, qui pût offrir le moindre obstacle à la poursuite de sa cause.

Aussitôt, rassurées par la parole de Pierre, les âmes pieuses se jetèrent avidement sur ce petit volume et en firent autour d'elles une active propagande. Quelques savants s'en emparèrent et en firent des traductions et des commentaires, de sorte qu'après quelques années, il avait déjà obtenu une assez large diffusion. En 1856, l'auteur de *Marie dans le plan divin*, M. Auguste Nicolas, écrivait à un Père de la Compagnie de Marie que depuis assez longtemps déjà il connaissait, admirait, goûtait, respirait le traité si exquis du P. de Montfort.

En 1848, le commandant Marceau, si connu par sa conversion merveilleuse et sa vie pénitente, lisait assidûment ce livre et l'emportait avec lui dans ses voyages lointains. Cette même année, à Sydney, le 25 mars, pressé par la grâce qui semblait découler de cette lecture, il se consacra tout entier à la Sainte Vierge, comme un esclave, selon la formule du Bienheureux. Alors et, souvent depuis, on l'entendit exhorter ses amis et connaissances à suivre son exemple. — En 1848 également, une demoiselle *de Beaulieu* (de Nantes) lit le traité, se consacre à la Sainte Vierge et, afin d'obtenir du ciel une diffusion très étendue de cette dévotion, fonde cinq messes à perpétuité. — Quelques années plus tard, c'est M. Heutsch, le vénérable vicaire général de Mgr Dupanloup, qui se consacre de la même manière à la Mère de Dieu.

En Angleterre. — En 1862 paraissait, en Angleterre, une admirable traduction de la *Vraie Dévotion*, due à la plume et au zèle de l'illustre P. Faber. Il faut lire en entier la belle préface dont il fit précéder son édition pour voir tout le cas que faisait du bienheureux de Montfort et de sa destinée dans l'Eglise le grand ascète du XIXe siècle. Quand il publia ce travail, il y avait quinze ans — depuis 1846 — qu'il méditait l'œuvre et l'esprit de cette dévotion ; on comprendra dès lors de quel poids doit être le jugement d'un tel homme, après une telle étude, quand, pour résumer sa pensée, il s'écriait : « Je ne connais pas de plus bel emploi de sa vie que de propager simplement cette dévotion. » Puis encore : « Le P. Montfort a écrit quelques traités spirituels qui ont eu déjà une remarquable influence sur l'Eglise et qui sont appelés à en avoir bientôt une beaucoup plus considérable. » « ...Après quinze années d'étude, il m'est bien permis de dire que ceux qui le prendront pour guide trouveront difficilement un maître plus expérimenté dans les choses de Dieu. »

De nombreuses conversions, en Angleterre, vinrent bientôt montrer au grand Oratorien qu'il avait vu juste; sa traduction imprima, en effet, dans ce pays, un véritable élan vers Montfort et sa doctrine mariale. Une vie du Bienheureux fut publiée par lord Shrewsbury ; plusieurs savants répandirent avec zèle la *Vraie Dévotion*, spécialement le Dr Cruikshank, qui s'y employa pendant plus de trente ans. En 1871, le fameux Dr Pusey, dans son non moins fameux livre ἐιρηνικόν, avait attaqué

très vivement le culte de la Sainte Vierge et en particulier le saint Esclavage. La réponse ne manqua pas ; le Dr Ward, dans la *Revue de Dublin*, le réfuta victorieusement, et cette vive controverse contribua même puissamment à développer cette pratique en Angleterre. — En 1883, l'évêque de Salford, Mgr Herbert Vaughan, connut le traité écrit par Montfort ; aussitôt il se hâta de le recommander à tous les prêtres de son diocèse ; puis, pour rendre cette recommandation efficace et faire passer pratiquement en eux l'esprit du saint Esclavage, il en fit imprimer tout exprès une édition et, au soir de la retraite, fit présent d'un exemplaire à chaque ecclésiastique. Quand il fut, quelques années après, transféré à Westminster et promu au cardinalat, il renouvela les mêmes recommandations aux prêtres de son nouveau diocèse. — En 1892, il écrivait, en tête de la septième édition anglaise, ce souhait bien sacerdotal : « Je voudrais le voir (ce livre) dans les mains de tous les membres du clergé catholique. »

Un autre évêque anglais, Mgr Bagshawe, de Nottingham, voulut encore faire mieux pour la pratique de la consécration à Marie : il institua une congrégation de religieuses, sous le nom de Little Company of Mary. Pour constitutions, il leur donna simplement la deuxième partie du *Traité de la Vraie Dévotion :* pratiques intérieures et extérieures ; pour formule de profession, la consécration même à la Sainte Vierge, telle qu'elle est consignée dans le même traité, de la main du bienheureux Montfort. Telle fut, en résumé, la manière dont la *Vraie Dévotion* pénétra en Angleterre, où, depuis 1887, année de la béatification du serviteur de Marie, elle n'a jamais cessé de prendre de plus en plus d'extension.

En d'autres pays, elle trouva de même quelques ardents prosélytes.

En Hollande. — Dès 1870, un prêtre du diocèse de Harlem, en Hollande, traduisit et fit imprimer, avec la permission de son Ordinaire, le traité français. L'ouvrage parut chez F. C. B. Teu Hagen, à La Haye; il était fort incomplet : un grand nombre de passages, probablement par crainte des protestants, avaient été supprimés; cependant, une année suffit pour en épuiser les exemplaires.

A cette époque, une dame d'Eindhoven (Brabant) reçut, d'une de ses amies, de Bruxelles, un traité en français de la

Vraie Dévotion. Elle en prit connaissance, le goûta et en embrassa la pratique ; bien mieux, elle s'en fit l'apôtre et groupa autour d'elle un certain nombre de personnes pieuses qui s'honorèrent du titre d' « Esclaves de la Mère de Dieu ».

En 1880, les Pères de la Compagnie de Marie, chassés de France, trouvèrent en Hollande, dans le Limbourg, une libre hospitalité. Quel ne fut pas leur étonnement d'y trouver, déjà mise en pratique, la dévotion de leur saint Fondateur! Un vénérable évêque allemand, Mgr Laurent, retiré dans une communauté de la frontière, à Simpelveld, près d'Aix-la-Chapelle, leur communiqua que depuis bien des années il en faisait le centre de sa vie spirituelle et ne se plaignait que d'une chose : de n'avoir entre les mains qu'une mauvaise traduction allemande. Bientôt, à la demande des « Esclaves de Jésus en Marie » d'Eindhoven et de plusieurs ecclésiastiques de marque, le R. P. Kerckoffs, de la Compagnie de Marie, entreprit une traduction absolument conforme au texte original, et, afin de prévenir tout malentendu ou préjugé chez les protestants, il l'enrichit de précieuses notes explicatives. Les RR. PP. Jésuites et Dominicains s'intéressèrent à cette œuvre ; le R. P. de Groot, bien connu en Hollande, écrivit même une préface spécialement pour cette édition. Un grand nombre d'exemplaires s'en répandirent aussitôt dans toutes les directions. Le nombre d'âmes qui furent attirées ainsi au saint Esclavage fut certainement considérable, car, quelques années plus tard, la Confrérie de Marie Reine des Cœurs ayant été érigée pour la propagande de la *Vraie Dévotion*, on épuisa en fort peu de temps plusieurs éditions d'un manuel composé pour la Hollande. — A leur arrivée dans le Hoort-Brabant, en 1903, les Pères de la Compagnie de Marie devaient avoir une nouvelle et heureuse surprise. Des communautés religieuses tout entières vivaient du saint Esclavage « depuis plus de quinze ans ». Certains récits publiés alors dans la revue *le Règne de Jésus par Marie* sont vraiment dignes d'attirer l'attention de quiconque aime à suivre dans les événements l'action de la divine Providence. On y voit comme cette action est douce et forte, comment elle utilise les moindres circonstances pour conduire les âmes consacrées jusqu'à la plus haute perfection. Quand on y lit par exemple — dans les numéros de janvier et d'avril 1904 — la manière dont les Sœurs de Jésus-Marie-Joseph, fondées à

Bois-le-Duc par le P. Wolf (S. J.), connurent le saint Esclavage et en vinrent à se consacrer, au nombre de quatorze cent cinquante, et à se faire inscrire dans la Confrérie de « Marie Reine des Cœurs », on ne peut s'empêcher de s'écrier avec Montfort : « Oui, vraiment! Dieu veut, à présent, que sa sainte Mère soit plus connue, plus aimée que jamais... et cela ne pourra se faire que lorsqu'on pratiquera la dévotion que j'enseigne. »

Nous aurions beaucoup à dire de la «Vraie Dévotion» en Hollande ; car des circonstances particulières et un séjour de cinq ans dans ce pays nous ont permis de constater qu'elle y opère un bien immense. A notre grand regret, nous devons omettre une foule de faits intéressants et nous hâter de voir quel fut, dans d'autres pays, son expansion plus ou moins rapide.

En Pologne. — Dès son apparition, en 1842, le traité du bienheureux Grignion de Montfort fut accueilli avec grande faveur dans la classe supérieure polonaise, capable de le lire dans le texte original. Comment parvint-il sitôt dans un pays si éloigné de son origine ? L'amour des Polonais pour la Vierge peut l'expliquer partiellement; mais il dut se produire un concours de circonstances particulières pour qu'on en ait l'explication totale. Voici ce que nous apprend à ce sujet une noble Polonaise, ardente zélatrice de notre Dévotion, dans une série d'articles qu'elle a donnés au périodique *le Règne de Jésus par Marie :* «Les troubles et les vexations qu'on faisait, à cette époque, subir aux Polonais obligèrent les grandes familles à envoyer leurs enfants chercher au delà des frontières une instruction qu'ils ne pouvaient trouver chez eux. Beaucoup de jeunes demoiselles, particulièrement, se rendirent dans des couvents de France et de Belgique, surtout chez les Dames du Sacré Cœur, établies à Jette, près Bruxelles. Dans ces pieuses maisons, les exilées ornèrent leur esprit des connaissances profanes, mais firent aussi des progrès dans la science du salut. Elles apprirent, des religieuses, à goûter et à pratiquer le *Traité de la Vraie Dévotion ;* puis, leurs études faites, elles emportèrent cet ouvrage dans leur pays natal, pour le répandre parmi leurs parents et leurs amis. — En 1862, la traduction anglaise du R. P. Faber devint un nouveau moyen de propagande. Les RR. PP. Capucins remarquèrent bientôt que, suivant les promesses du bienheureux de Montfort, cette pratique produisait dans les âmes d'immenses fruits de salut. Ils résolurent de l'em-

ployer avec activité ; leurs avis et leur conduite décidèrent beaucoup de fidèles polonais à se consacrer, corps et âme, avec leurs biens temporels et spirituels, à la Mère de Dieu. L'un d'eux, le P. Honoré, qui devait devenir Provincial de Pologne, prononça sur ce sujet les plus beaux sermons et déclara que ce serait là l'instrument qui servirait à Dieu pour réveiller le monde de la léthargie spirituelle où il semble plongé.

« Pendant plus de quarante ans, le livre de Montfort ne fut lu que dans les éditions françaises et anglaises, par les seuls gens instruits. La masse ne le connut que par l'enseignement oral. Pour le rendre populaire, les Pères Capucins songèrent à en faire une traduction : le moment était favorable. Rome, en plaçant Montfort sur les autels (1888), avait, en même temps qu'à son nom, donné à ses ouvrages une notoriété universelle. Aussi, trois ans après (1891), la Pologne possédait, dans sa langue nationale, le *Traité de la Vraie Dévotion*. Il parut à Varsovie, sous ce titre : *De l'offrande de soi-même à Jésus par Marie*. Le traducteur, le R. P. Procope, substituait, au titre du livre français, une désignation marquant mieux le contenu et prêtant d'ailleurs moins à l'équivoque. Il attachait tant de prix à son œuvre vulgarisatrice qu'il eût consenti, comme il le dit dans sa préface, à la destruction de ses nombreux ouvrages de piété, pourvu que son humble traduction se répandît parmi les fidèles. Marie exauça les désirs de son pieux serviteur. La traduction eut deux éditions successives à Varsovie, dans la Pologne russe, en 1891, et une troisième en 1895. — Un autre écrivain, dont nous ignorons le nom, fit imprimer, quelque temps après, à Cracovie, dans la Pologne autrichienne, un second texte polonais, sous le titre ordinairement reçu. Aujourd'hui, des prêtres zélés prêchent très habituellement cette dévotion, pendant le mois de Marie. Dans beaucoup de livres de prières, on imprime la formule de consécration à Jésus par Marie, précédée d'un court résumé du *Traité de la Vraie Dévotion*. Puissent ces industries pieuses et les prédications du clergé généraliser de plus en plus, dans la catholique Pologne, le culte de Marie, Reine des cœurs ! »

On ne peut que s'associer de tout cœur à ce souhait final de celle qui a bien voulu nous fournir ces détails et le dire en le généralisant à tous les pays du monde; car l'avènement de la Mère y sera l'aurore de l'avènement du Fils.

Divers pays. — D'autres peuples, en effet, en ont déjà béné-

ficié. Dès 1853, l'Espagne avait sa traduction. — En 1875, le traité pénétra en Allemagne et en Italie, et on l'y traduisit immédiatement.

France. — Nous ne parlerons pas beaucoup de la France ; il va de soi que nulle part ailleurs le mouvement d'attirance vers Montfort et sa doctrine ne fut plus intense que dans ce pays. Berceau du Bienheureux et de sa double famille religieuse, il devait, le premier, en recueillir les avantages. Au reste, une preuve évidente que là fut toujours le foyer principal du saint Esclavage, c'est que dix-neuf éditions à grand tirage du *Traité de la Vraie Dévotion* ont été épuisées jusqu'aujourd'hui. Les principaux instruments qui l'y répandirent, ainsi que dans les pays lointains, furent les membres de la Compagnie de Marie et de la Congrégation de la Sagesse. Sans éclat et sans ressources, mais simplement et humblement, ils portèrent partout et communiquèrent autour d'eux le précieux trésor que leur avait légué leur saint Fondateur.

Compagnie de Marie. — Nous avons vu que, pendant les premières années du XIXe siècle, le nombre des missionnaires se trouva extrêmement réduit, et qu'ils eurent alors une condition absolument semblable à celle du livre même, dont nous avons raconté l'histoire. Depuis, leur développement a été parallèle à la glorification du bienheureux Montfort et à la diffusion du saint Esclavage. C'est là un fait digne de remarque et qui vérifie à la lettre cette parole que disait, un jour, un religieux de saint François à un groupe de missionnaires : « Vous, mes Révérends Pères, vous vous développerez exactement dans la mesure où vous enseignerez la Sainte Vierge ; car c'est votre raison d'être dans l'Eglise. »

En 1842, la Congrégation occupait seulement trois ou quatre maisons en France ; en 1870, elle en avait huit, et on lui confiait une mission dans l'île d'Haïti. Un peu plus tard, elle fondait, pour se recruter, sur l'invitation de Pie IX, une belle école apostolique. — En 1880, la persécution lui ayant fait prendre pied en Hollande, elle y établit trois maisons : une école apostolique, un noviciat et un scolasticat. De là, elle passait bientôt en Angleterre, en Belgique et au Canada. Après la béatification de Montfort, en 1888, l'ascension se fit encore beaucoup plus rapide, et en quinze ans on vit se tripler le nombre des missionnaires. Jusqu'à ces derniers temps, la Compagnie s'était très

peu occupée de pousser le succès du *Traité de la Vraie Dévotion*. Elle l'avait prêchée de vive voix, mais avait très peu écrit et ne connaissait pas du tout la réclame. — Vers 1890-95, constatant le grand mouvement qui se préparait autour de leur Fondateur et de sa doctrine spirituelle, les missionnaires comprirent que l'heure prédite par le Bienheureux allait sonner, et qu'ils devaient de toute leur force favoriser ce mouvement, sous peine de faillir à leur vocation. Ils se mirent donc résolument à l'œuvre. Après quelques années de tâtonnements et d'essais, ils fondèrent, en 1898, sous les auspices de Mgr l'archevêque d'Ottawa, l'association que nous croyons appelée à recruter le plus de fidèles esclaves à la Sainte Vierge, nous voulons dire la *Confrérie de Marie Reine des Cœurs*, érigée canoniquement dans l'église de Notre-Dame de Lourdes, au Canada. Les statuts visent tous à la pratique du saint Esclavage, et dès son origine le Souverain Pontife Léon XIII, ainsi qu'un grand nombre d'évêques, lui ont accordé de précieuses indulgences. Dès l'année de son érection, elle compta de sept à huit mille membres. Aussi, afin de resserrer plus fortement les liens spirituels qui les unissent, jugea-t-on nécessaire de donner à l'association un organe officiel. A cette fin, le R. P. Lhoumeau organisa une belle revue illustrée où la théologie, les sciences historiques et archéologiques, l'ascétisme, l'hagiographie, la littérature et la musique se donnèrent la main pour implanter dans les cœurs et répandre partout la doctrine de l'Esclavage d'amour. Aussitôt, comme pour la récompenser immédiatement de son zèle et lui montrer qu'elle avait pris la bonne voie, la Sainte Vierge donna à sa Compagnie une extension subite vraiment surprenante. Dans l'espace de deux ans, trois préfectures apostoliques lui furent confiées, l'une en Afrique, entre le Zambèze et les Grands Lacs, l'autre dans l'Amérique du Sud, en Colombie. En même temps, une maison d'études, longtemps souhaitée, se fondait à Rome ; des groupes de missionnaires partaient pour de nouveaux champs d'action, Vancouver, les Etats-Unis, la Suisse, le Danemark et l'Islande, tous emportant avec eux le trésor spirituel de Montfort, et prêts à le donner à toutes les âmes que le Bon Dieu mettrait sur leur route.

En 1901, le R. P. Lhoumeau publiait sur le saint Esclavage un ouvrage de très haute portée, qui obtint les suffrages des plus hautes notabilités théologiques de notre temps ; la plupart

des grandes revues françaises l'ont recommandé très chaleureusement et sans aucune restriction. En réalité, ce livre doit être lu par quiconque veut sérieusement diriger les âmes dans la voie indiquée par Montfort. Il fut imprimé chez Oudin, sous le titre : *La Vie spirituelle à l'Ecole du bienheureux L.-M. Grignion de Montfort.* Il fut vite épuisé, et on en fit une seconde édition. Pour un livre aussi théologique, c'est une vraie fortune, et ce doit être pour tous les fidèles de Marie une vraie consolation de voir que tant d'âmes accourent aujourd'hui se consacrer à cette bonne Mère. Ç'a été, en effet, un spectacle admirable, dans ces dernières années, que celui de l'empressement des foules à se procurer les écrits de Montfort ou les commentaires qu'on en a fait. Le *Traité de la Vraie Dévotion* compte actuellement dix-neuf éditions françaises, sept anglaises, trois hollandaises, deux flamandes, deux allemandes, quatre polonaises, une italienne, une espagnole, une grecque, une russe, une chinoise ; les autres opuscules du Bienheureux ont eu un succès relativement égal. Le *Secret de Marie* compte vingt-deux éditions françaises, trois hollandaises, deux anglaises. Diverses traductions ont aussi été publiées du *Traité de la Divine Sagesse* et de la *Lettre aux amis de la Croix.* Les cantiques n'ont jamais cessé d'avoir du succès, et il est bien peu de recueils aujourd'hui qui n'en contiennent un grand nombre. Au moins une trentaine de biographies du Bienheureux ont raconté ses vertus héroïques et exposé sa parfaite dépendance de la Sainte Vierge. Bien des ouvrages de piété s'inspirent, sans les nommer, de ses écrits. Les revues et les brochures qui, dans ces derniers temps, se sont occupées de lui et de sa spiritualité ne se comptent pas : la *Revue des Pères Jésuites français*, les *Etudes ecclésiastiques*, la *Revue Mariale*, l'*Ami du Clergé*, une foule de *Semaines religieuses* l'ont fait connaître au clergé paroissial. A l'étranger, *De Rozenkraus*, *Moandrogen ter eere van het H. Hart* lui consacrent plusieurs articles intéressants et pratiques.

Congrès de Fribourg. — En 1902, au Congrès marial de Fribourg, la doctrine du saint Esclavage obtint, sinon par le nombre, au moins par l'influence des travaux présentés à son occasion, un véritable rang d'honneur. Trois mémoires y furent lus dans les bureaux particuliers, l'un du R. P. Lhoumeau, le second de M. l'abbé Michelin, prêtre français, un troisième, en langue allemande, de M. Obermeier, du Séminaire de Ratisbonne.

Celui du R. P. Lhoumeau concluait en ces termes : « Pour tous les motifs exposés, on demande au Congrès d'exprimer le vœu que cette dévotion soit propagée et surtout recommandée au clergé et aux instituts religieux. » Appuyé par plus de vingt lettres de cardinaux, d'évêques et de généraux d'Ordres, ce vœu fut adopté et proclamé à la clôture du Congrès par S. A. R. le prince Max de Saxe.

Dans le projet de revue mariale qui fut alors élaboré, on réserva une place à la doctrine du bienheureux Montfort, sous la rubrique « le Règne de Jésus par Marie ». Plusieurs prêtres zélés se proposèrent même de fonder une association sacerdotale selon cet esprit de dépendance totale et de consécration.

M. Obermeier donna de très intéressants détails sur la diffusion du saint Esclavage dans le Tyrol et en Allemagne ; en même temps, il lut au Congrès cette adresse touchante et significative : « Les vingt-deux disciples du bienheureux Montfort, au Séminaire de Ratisbonne, envoient au Congrès l'expression de leurs vœux pour son plein succès. »

En 1903, les Pères de la Compagnie de Marie fondèrent, au Canada, une revue populaire que Mgr d'Ottawa bénit avec effusion et qui compte aujourd'hui plusieurs mille abonnés.

En 1904, au Congrès de Rome, deux rapports des RR. PP. Texier et Gebhard, de la Compagnie de Marie, faisaient adopter des vœux identiques à ceux de Fribourg, et, quelques mois après, Sa Sainteté Pie X daignait, pour honorer la Confrérie de Marie Reine des Cœurs, y donner son inscription personnelle.

Cette même année et la suivante, on poussa très activement la propagande du saint Esclavage : des manuels excellents furent rédigés en plusieurs langues pour l'usage de la Confrérie, et on revisa avec soin le texte des écrits de Montfort antérieurement publiés. C'est ainsi qu'au commencement de 1905 parut, à Rennes, grâce au zèle d'un prêtre ami du bienheureux Montfort, une édition française du *Traité de la Vraie Dévotion*, beaucoup plus exacte que les précédentes. Elle semble devoir obtenir beaucoup de succès, surtout dans les Grands Séminaires, où elle a déjà beaucoup pénétré.

Au mois de décembre 1905, un bel essai fut tenté à Paray-le-Monial pour la propagande populaire de notre dévotion ; on y fonda un journal marial hebdomadaire, dont toutes les colonnes s'inspiraient du bienheureux de Montfort ; malheureuse-

ment, les ressources sur lesquelles s'était appuyé le fondateur et directeur vinrent tout à coup à faire défaut, et il ne put en continuer la publication.

Nous ne devons pas omettre, dans cet aperçu historique, de rendre hommage à l'expansion très grande que le saint Esclavage doit à M. l'abbé Lavallée, prêtre canadien. Depuis une dizaine d'années, il lui a consacré le meilleur de ses forces et de son temps. Non seulement il l'a diffusé dans le Canada, mais, dans ces derniers temps, il s'est occupé de préparer de nouvelles éditions du livre de Montfort dans toutes les principales langues du monde. Le mode de publication de cet ouvrage et des autres écrits du bienheureux de Montfort n'a peut-être pas toujours rempli les conditions de délicatesse désirables, mais nous aimons à croire que le zèle pour la gloire de la Sainte Vierge en est une excuse suffisante.

Nous n'avons pas parlé de l'édition donnée en 1888 par M. le chanoine Didiot, professeur à l'Université catholique de Lille ; c'est à dessein. Nous ne la regardons pas, en effet, comme une œuvre favorable à l'expansion du saint Esclavage ; malgré toute sa science théologique, le savant chanoine n'a pas saisi exactement l'esprit de cette dévotion. C'est pourquoi, à notre grand regret, nous avons dû ne pas le compter dans le mouvement d'expansion qui s'est fait pour elle, dans la seconde moitié du dernier siècle.

Conclusion. — Nous nous étions proposé, dans cette rapide esquisse historique, de retracer brièvement la marche dans le monde de la dévotion du *saint Esclavage de Marie*, prêchée par le bienheureux de Montfort. Bien des détails, faute de temps et de renseignements, nous ont échappé, et ce nous est un grand regret, car nous voudrions voir le plus tôt possible arriver « les temps de la Sainte Vierge », prédits depuis deux siècles par le Bienheureux. Qu'on nous permette, avant de terminer, quelques réflexions à propos des faits qui viennent d'être lus. Et d'abord, quand on les examine de près, avec sincérité, on y constate, au premier coup d'œil, l'ordonnance ordinaire aux œuvres de Dieu : 1° une longue préparation ; 2° une période de souffrances et de douleurs dans laquelle quelques âmes d'élite travaillent, sèment et meurent avant d'avoir vu se lever la moisson ; 3° un temps long et dur comme l'hiver, qui maintient l'œuvre dans le silence et l'obscurité d'autant plus rigoureusement qu'elle

doit être plus solide ; 1° c'est la résurrection et la pleine gloire. C'est ce que l'on remarque dans l'Institution de l'Eglise notamment et, à différents degrés, dans toutes les œuvres de la grâce et de la nature ; c'est aussi ce que l'on observe très exactement dans l'histoire du saint Esclavage.

En second lieu, tous les événements, surtout le sort du *Traité de la Vraie Dévotion*, ont été prédits longtemps à l'avance par le bienheureux Montfort, et ç'a toujours été un singulier étonnement, pour ceux qui se sont occupés quelque peu de lui et de ses œuvres, de constater avec quelle exactitude ces événements se sont réalisés.

Enfin la vogue qu'ont aujourd'hui les traités du serviteur de Dieu ne peut venir que de leur valeur intrinsèque. La Compagnie de Marie, qui, par office, aurait dû les propager, ne fait encore que de s'y mettre, forcée pour ainsi dire par les circonstances, de suivre l'indication providentielle, sous peine de manquer à ses premiers devoirs. Pendant longtemps elle resta si petite que, selon la prédiction du saint fondateur, un enfant pouvait la compter sur ses doigts ; puis, occupée journellement dans les pénibles travaux des missions, elle resta toujours étrangère, comme l'a remarqué finement un de ses membres, à l'art de chauffer un succès. Une preuve évidente, d'ailleurs, de la valeur de ces récits, du saint Esclavage tout particulièrement, c'est la constance des attaques dont ils ont été l'objet. On a été ainsi amené nécessairement à les étudier de très près, à les discuter à fond, enfin à les déclarer, avec l'Eglise, absolument conformes à la doctrine catholique.

Il semble, après cela, qu'aucune hésitation n'est possible. La volonté de Dieu est manifeste ; il faut que chaque chrétien, chaque prêtre surtout, embrasse et propage la dévotion parfaite à la Sainte Vierge selon la méthode du bienheureux de Montfort. Les temps sont arrivés où Dieu veut que sa sainte Mère soit plus connue et plus aimée que jamais. Le Congrès, nous l'espérons, voudra bien le reconnaître et favoriser de tout son pouvoir le mouvement qui se fait autour de cette *belle dévotion. Ut adveniat regnum Dei, adveniat regnum Mariæ.*

Oirschot, Brabant hollandais, 31 juillet 1906.

Désiré LEROUX,

Prêtre de la Compagnie de Marie, Oirschot, Brabant hollandais.

XV

LA DOCTRINE MARIALE DE MONTFORT
ET LES BESOINS DES TEMPS PRESENTS

L'erreur dominante de notre époque est, sans contredit, le naturalisme ou le rationalisme, erreur qui consiste dans la négation du surnaturel sous toutes ses formes. Par définition, le surnaturel est ce qui est au-dessus de la nature, ce qui la dépasse, ce à quoi elle n'a aucun droit de prétendre, ni aucun moyen de parvenir.

A notre époque, le surnaturel est nié radicalement par l'erreur naturaliste ou rationaliste. C'est l'erreur moderne par excellence. Jusqu'au XIXe siècle, on s'était, sans doute, à plusieurs reprises, efforcé de restreindre la sphère du surnaturel ; mais on n'avait pas songé à le nier radicalement, ou, si quelques écrivains isolés avaient eu cette témérité, leur négation était restée sans écho.

Aujourd'hui, le naturalisme déborde de toutes parts et envahit tout : les arts, les lettres, les sciences et la philosophie. Partout s'étale l'orgueil exagéré de la raison humaine.

En vérité, l'intelligence humaine peut concevoir d'elle-même une fierté noble et légitime. Oui, l'homme est grand surtout par les lois de sa nature intellectuelle, par le degré de perfection où son intelligence peut atteindre. Voyez-le exerçant son génie dans toutes les branches de l'activité humaine. Par un art heureux, l'homme s'empare de tous les agents physiques. Il maîtrise l'eau, l'air, le feu, les vapeurs les plus subtiles. L'homme s'élance dans les hautes régions de la métaphysique ; il recherche la nature des êtres, examine leurs rapports et la merveilleuse harmonie qui les enchaîne.

Donc, l'intelligence humaine peut être légitimement fière de sa puissance et de sa beauté. Cette même intelligence devient arrogante et superbe, lorsque, par une étrange aberration, elle prétend renier tout ce qui dépasse la sphère de ses propres conceptions.

Kant a consacré un volume entier, *la Religion dans les limites de la raison*, à défendre la thèse du naturalisme. « La philo-

sophie, dit Emile Saisset, n'a pas de parti pris..., ou plutôt elle en a un, celui de ne rien admettre au monde que sur la foi de l'évidence et de la raison. » (*La Philosophie du Clergé*, p. 9.) — Et ailleurs : « La philosophie suffit à ceux qui veulent voir clair en toutes choses, qui ne veulent pas être dupes, ainsi qu'aux volontés fortement trempées, capables de se déterminer par les seuls conseils de la raison. »

Ernest Renan éprouve une telle répugnance pour le surnaturel, qu'il n'a pas craint d'écrire ces étranges paroles : « Ce qui nous guide dans les difficiles sentiers de la critique, c'est le principe, pour nous incontestable, que le surnaturel est impossible... Nous ne discutons pas sur le surnaturel, parce qu'on ne discute pas sur l'impossible. Par cela seul qu'on admet le surnaturel, on se met en dehors de la raison et de la science. » (*Vie de Jésus*, préface de la 13e édition.)

Le vent du naturalisme souffle avec fureur sur toute la surface de la terre. Le naturalisme comporte des degrés presque à l'infini. Cette erreur contemporaine, qui a atteint son paroxysme d'intensité dans des hommes tels que Kant, Cousin, Saisset, Jules Simon, Renan, Littré et Paul Janet, revêt des nuances variées et souille de son souffle empesté un grand nombre d'âmes chrétiennes.

Au courant impétueux d'un rationalisme envahissant, il faut opposer la digue du surnaturel. Or, la doctrine du bienheureux de Montfort est, par excellence, la doctrine du surnaturel ; conséquemment, elle est la glorieuse contradictoire de l'erreur contemporaine, du rationalisme ou naturalisme.

Le bienheureux de Montfort n'a qu'un but, en effet : montrer le souverain domaine de Dieu sur toutes les créatures, et faire reconnaître pratiquement à tout être créé ce domaine légitime et indiscutable. Montfort est le prédicateur éloquent de l'état d'esclavage où nous sommes vis-à-vis du souverain Maître. « Je dis, écrit le Bienheureux, je dis que nous devons être à Jésus-Christ et le servir non seulement comme des serviteurs mercenaires, mais comme des esclaves d'amour, qui, par l'effet d'une grande charité, se donnent à lui et s'engagent à le servir en qualité d'esclaves, pour l'honneur seul de lui appartenir. » (*Vraie Dévotion.*)

Toutes les créatures, bon gré ou mal gré, sont soumises à Dieu à titre de création et de conservation. A cet égard, notre

esclavage vis-à-vis de Dieu est le plus absolu, le plus radical qui se puisse imaginer. Dieu est l'Etre subsistant par lui-même, indépendant de qui que ce soit, renfermant dans son sein, comme dans un océan infini, la plénitude de l'être et de toute perfection.

Dieu est l'Etre nécessaire et absolu ; l'homme, comme le reste des créatures, est un être défectible et contingent. Dieu, l'Etre subsistant, a versé, dans chaque créature, la dose d'entité qui lui est propre. Par la toute-puissance divine, l'existence nous est conservée, et, si Dieu retirait un seul instant sa main, aussitôt nous retomberions dans le néant. Nous sommes donc, en qualité de créatures, absolument et nécessairement les serviteurs ou esclaves de Dieu, Créateur et Conservateur de tout ce qui existe.

L'esclavage de nature, dont nous venons de parler, est nécessaire ; toutes les créatures sont ainsi esclaves de Dieu. Nous, créatures raisonnables, nous devons nous soumettre à Dieu, à Jésus-Christ, par un esclavage de volonté. L'esclavage de volonté amoureuse procure à Dieu une gloire incomparable. En effet, par ce glorieux esclavage, l'homme fait choix, par-dessus toutes choses, de Dieu, de Celui qui s'appelle, en maints endroits de la Sainte Ecriture, « le Dieu du cœur, *Deus cordis* ». Par l'esclavage de volonté, nous nous donnerons librement à Dieu, à Jésus-Christ, avec tout ce que nous possédons et tout ce que nous pouvons acquérir, sans la moindre réserve, soit dans le temps, soit dans l'éternité.

Il n'y a point ici-bas de dépendance comparable à celle de l'esclave. L'esclave est la chose du maître, *res domini*, et cela non pas un temps, mais pour toujours. Dans l'ordre surnaturel, rien ne se peut imaginer qui nous fasse plus absolument appartenir à Dieu, à Jésus-Christ, que l'esclavage de volonté. Enrôlons-nous donc sous les étendards du Christ en qualité d'esclaves d'amour, irrévocablement consacrés au service d'un si bon Maître.

Afin d'être plus parfaitement l'esclave du Seigneur, la créature doit se faire, suivant la doctrine du bienheureux de Montfort, l'esclave de la Très Sainte Vierge Marie. « La Sainte Vierge, écrit le Bienheureux, est le moyen dont Notre-Seigneur s'est servi pour venir à nous ; c'est aussi le moyen dont nous devons nous servir pour aller à lui. Marie n'est pas comme les autres

créatures, lesquelles, si nous nous y attachions, pourraient plutôt nous éloigner de Dieu que nous en approcher ; la plus forte inclination de Marie est de nous unir à Jésus-Christ, son Fils ; et la plus forte inclination du Fils est qu'on vienne à lui par sa sainte Mère ; et c'est lui faire honneur et plaisir que d'en agir ainsi, comme ce serait faire honneur et plaisir à un roi, si, pour devenir plus parfaitement son sujet et son esclave, on se faisait esclave de la reine. » (*Vraie Dévotion.*)

Au-dessus de Marie est le Christ ; car le Christ est Dieu, égal en toutes choses à son Père, ainsi qu'à l'Esprit vivificateur. Or, le Christ, venu à nous par Marie, est demeuré toujours très parfaitement soumis à cette pure Vierge. Et la gloire perfectionnant la grâce, au ciel, l'auguste Vierge Marie exerce encore sur son Fils Jésus une véritable souveraineté. Cette souveraineté, on le conçoit facilement, s'exerce toujours d'accord avec l'Être divin qui a bien voulu s'y soumettre. Au ciel, vis-à-vis du Christ, un tel empire n'est autre qu'une toute-puissance de supplication : Marie, en effet, est désignée souvent, par les saints docteurs, sous le nom significatif de « Toute-Puissance suppliante » : *Omnipotentia supplex.*

Nul besoin de faire remarquer que la très parfaite soumission de Jésus-Christ à l'égard de sa sainte Mère est la raison et le modèle de notre soumission, de notre esclavage sans réserve vis-à-vis de l'auguste Souveraine.

Par le saint Esclavage à Marie, fidèlement pratiqué, nous serons, de plus en plus, les esclaves de Dieu, de Jésus-Christ. Marie, en effet, est toute pour Jésus. Marie unit intimement à Jésus quiconque vient à elle. Par le saint Esclavage à Marie, nous ferons honneur et plaisir, suivant l'expression du bienheureux de Montfort, à Jésus, le Fils, mille fois béni, de la Très Sainte Vierge.

Avant de terminer, prions Dieu qu'il daigne inspirer à tous les fidèles d'embrasser avec ardeur le doctrine prêchée par le bienheureux de Montfort. Cette consécration à Jésus par Marie les introduira complètement et très parfaitement dans l'ordre surnaturel. Elle leur fera goûter, dès ici-bas, des joies spirituelles que l'homme charnel ne saurait même pas soupçonner. La doctrine du bienheureux de Montfort est un cri de guerre contre le naturalisme, en même temps qu'un triomphe pour l'ordre surnaturel.

Pierre-Marie AUDRAN,
Sup., directeur de l'Académie de Saint-Thomas, Ottawa, Ontario.

XVI

PROPAGANDE EN FRANCE DU CULTE MARIAL
SPECIALEMENT RECOMMANDE PAR LE B. DE MONTFORT

La dévotion mariale, pratiquée selon l'enseignement du bienheureux de Montfort, a, dans la pensée des zélés promoteurs du Congrès d'Einsiedeln, une telle importance à notre époque qu'ils n'ont point hésité à confier à une commission spéciale l'étude des moyens de propagande d'une telle dévotion. Je crois donc entrer dans leurs vues et leur être agréable, en faisant un rapport aussi succinct que complet sur ce qui a été réalisé et ce qu'il reste à faire pour la diffusion du filial Esclavage de Jésus en Marie.

I. — Ce qui a été réalisé

1° Ce qui a été fait, ce sont d'abord les nombreuses retraites et missions couronnées non seulement par le renouvellement des promesses du baptême, mais encore par la parfaite consécration de nombreux fidèles à Jésus par Marie, selon la formule du bienheureux de Montfort, et leur enrôlement dans la Confrérie du Règne de Marie dans les Cœurs ou du *saint Esclavage.*

La grande pratique mariale préconisée par l'illustre fondateur de la Sagesse et de la Compagnie de Marie a eu, depuis quelques années, au service de sa propagande en France, non seulement le zèle des Missionnaires de la Compagnie de Marie dans leurs carêmes, missions et retraites, mais encore celui de nombre de communautés religieuses hospitalières ou enseignantes, à la tête desquelles on me permettra de citer les Filles de la Sagesse. Que de dévoués esclaves de Jésus en Marie n'ont appris le secret de la filiale et totale dépendance sous le joug maternel de Marie que par la conversation avec une religieuse garde-malade ou enseignante! Pour propager le saint Esclavage, des religieuses cloîtrées, elles-mêmes, ont trouvé le moyen de se faire apôtres aux grilles de leur monastère et dans des

lettres aussi lumineuses qu'éloquentes. C'est par centaines, entre autres, qu'une pieuse Visitandine a multiplié les recrues de la Confrérie du Règne de Marie dans les Cœurs ou du saint Esclavage. En dehors de la Compagnie de Marie, je sais aussi d'ardents missionnaires, membres d'autres Congrégations religieuses ou prêtres séculiers, qui ont profité de toutes les circonstances pour donner à la Très Sainte Vierge de pieux esclaves d'amour. On me permettra de citer, entre autres, avec le T. R. P. Giraud, missionnaire de La Salette, et M. l'abbé Georges Bellanger, que la mort nous a enlevés déjà, le T. R. P. Ludovic de Besse, F. M. C., auteur de *Marie révélée à ses enfants*, et M. l'abbé Anizau, des Petits Frères de Saint-Vincent de Paul. Je me plairais à citer aussi le pieux auteur de *Marie et l'Ecole Franciscaine*, s'il avait pu saisir comment le filial Esclavage n'est chez les Enfants de Marie que l'épanouissement parfait de leur filiation spirituelle. Il n'en est pas moins vrai que le bon Frère Mineur a pour conclusion pratique de sa brochure la donation parfaite à Marie de tout ce que nous sommes et de tout ce que nous pouvons, et la vie conforme *à cette donation*. C'est donc, somme toute, la pratique recommandée par le bienheureux de Montfort.

2° Ce qui a été fait encore, ç'a été la propagande par la *presse*, qui a employé à cette fin, dans une mesure trop restreinte sans doute, mais cependant réelle, le livre, les revues, les brochures, le journal.

Et tout d'abord le *livre le plus répandu* et le plus à propager, c'est le *Traité de la Vraie Dévotion* du bienheureux de Montfort lui-même. — La librairie Oudin en est à sa dix-neuvième édition, et, avant ces dix-neuf éditions, il y a eu plusieurs éditions Lecoffre. En même temps que Oudin, Hyacinthe Caillière, éditeur à Rennes, faisait praaître aussi, dans un format de luxe, le même traité, avec préface et commentaires de M. Jules Didiot. Si déplorables qu'aient été ces commentaires, ils n'en ont pas moins fait lire et goûter la doctrine du bienheureux de Montfort.

Cependant, quelque populaires que fussent les diverses éditions de Oudin, le prix de vente relativement élevé et surtout le manque d'une table des matières suffisamment complète nuisaient encore à la diffusion d'un ouvrage si précieux et surtout en rendaient l'abord et l'intelligence difficiles à trop de fidèles. En

conséquence, M. l'abbé J. Barré, directeur du pèlerinage du Calvaire de Pont-Château et fervent disciple du *bienheureux de Montfort*, crut devoir y remédier en préparant une nouvelle édition du précieux traité. Elle a paru au mois de mai dernier et a déjà obtenu quasi tous les suffrages. Désireux sur ce point de renseignements précis, je les demandai à M. l'abbé Barré et j'en reçus la lettre intéressante qui suit :

«...Pour atteindre notre but, il nous fallait d'abord avoir en notre possession une édition du *Traité de la Vraie Dévotion*, à la fois à bon marché et irréprochable. Nous avons fait imprimer le manuscrit du Bienheureux sans y rien modifier, et nous l'avons fait tirer à dix mille exemplaires. Pour en faciliter la lecture et l'intelligence, nous en avons marqué les divisions et subdivisions sous les titres qui leur conviennent. Nous avons eu la consolation d'entendre dire unanimement que notre édition l'emportait de beaucoup sur toutes les autres et que même elle était la seule méritant le titre d'authentique. Nous la cédons au prix de 50 centimes.

« Pour répandre la Vraie Dévotion parmi les fidèles, il nous fallait un manuel qui en fût une explication simple et claire. Ce manuel existait depuis longtemps déjà sous le titre : *Le Règne de Jésus par Marie*. Seulement l'auteur, l'abbé Gabriel Denis, n'avait eu en vue que les élèves des pensionnats tenus par les Filles de la Sagesse. Il a bien voulu nous permettre d'en publier une édition spéciale appropriée à tous les fidèles.

« Ces deux ouvrages en mains, nous nous sommes mis à l'œuvre. Un exemplaire de l'ouvrage du Bienheureux, accompagné d'une lettre, fut envoyé à tous les Supérieurs des Grands Séminaires de France. Le succès dépassa nos espérances. Nous étions à la veille ou au commencement du mois de mai. Le *Traité de la Vraie Dévotion* fut l'objet de la lecture spirituelle dans bon nombre de Séminaires. Il fut goûté. A Rennes, à Luçon, à La Rochelle, à Versailles, à Beauvais, à Soissons, à Bayeux, à Orléans, à Coutances, à Mende, à Saint-Dié, à Saint-Sulpice, à Reims, à Aix, à Vannes, etc., etc., les Séminaristes l'ont entre les mains. Dans un certain nombre de séminaires, tous les élèves ont tenu à se procurer le précieux ouvrage. Prêtres, ils deviendront des apôtres de la Vraie Dévotion. Plusieurs le sont déjà. Des bibliothécaires nous ont priés de leur envoyer un certain nombre d'exemplaires du *Traité de la*

Vraie Dévotion à la Sainte Vierge et du *Règne de Jésus par Marie* en vue des retraites ecclésiastiques. Ils feront de la propagande auprès de MM. les Curés et les engageront à établir, dans leurs paroisses, l'admirable Dévotion enseignée par le bienheureux de Montfort, comme moyen d'y raviver l'esprit de foi.

« Nous avons envoyé aussi le *Traité de la Vraie Dévotion* à plusieurs Supérieurs de Petits Séminaires, qui nous ont assuré leur concours. Ils nous ont demandé immédiatement un certain nombre d'exemplaires. L'un d'eux nous a priés de lui en expédier trois cents. Sur ce point, le manque de loisir nous a obligés à nous limiter ; mais nous continuerons à la prochaine rentrée.

« Dans le désir d'étendre la pratique de la Vraie Dévotion parmi les fidèles, nous avons fait hommage du *Règne de Jésus par Marie* à un certain nombre de curés en leur faisant connaître nos intentions par lettre. Ici, nous ne sommes qu'à notre début, mais déjà nous devons remercier la Sainte Vierge des résultats obtenus. Dans des réunions de choix, ces Messieurs se sont empressés de recommander chaudement le petit ouvrage, et, quelques jours après, ils nous en demandaient trente et quarante exemplaires. Ils s'appliqueront désormais à faire goûter autour d'eux, surtout par leurs Enfants de Marie, la plus belle et la plus fructueuse des dévotions à la Sainte Vierge.

« Dans certaines paroisses, nous avons cru faire mieux en faisant appel à des personnes du monde dont le zèle nous est connu. Là encore, le dévouement de ces pieuses zélatrices a dépassé nos espérances. Les populations de nos campagnes aiment à méditer le *Règne de Jésus par Marie* et à initier les autres à leur bonheur.

« Nous trouvons le concours le plus dévoué dans les religieuses éparses çà et là encore en notre France et surtout dans les Filles de la Sagesse, qui, méditant journellement les ouvrages de leur bienheureux Père, apprécient comme le plus précieux des trésors l'admirable dévotion qu'il leur a léguée en héritage. Le *Règne de Jésus par Marie* est entre les mains de toutes leurs élèves. Presque toutes les Supérieures des autres Congrégations, auxquelles nous avons pu nous adresser jusqu'à ce jour, nous ont promis de faire tout ce qui dépendra d'elles pour

la gloire de la Sainte Vierge ; et leurs promesses n'ont point été vaines.

« Voilà ce que nous avons accompli depuis quelques mois seulement.

« Que reste-t-il à faire ? Il reste à continuer et à achever l'œuvre commencée, à établir dans le monde entier la pratique de la Vraie Dévotion pour faire régner Marie sur tous les cœurs, afin de faire régner Jésus par Elle.

« Grâce au zèle des membres du Congrès, ce but, j'en ai la conviction, sera promptement atteint.

« 1° Il faut s'appliquer par-dessus tout à implanter la *Vraie Dévotion* dans tous les Grands Séminaires. Nous l'avons dit, elle est goûtée dans un bon nombre déjà. Mais dans certains autres, il est pénible de le reconnaître, elle n'est pas comprise. Certains professeurs, certains supérieurs même, sont d'une indifférence complète à ce sujet. Ce sont pourtant des hommes de science et d'une grande piété, mais sur ce point leur science a le malheur d'être trop bornée. Je prie le Congrès d'émettre le vœu qu'on donne une place plus large à la théologie mariale dans les Séminaires. Qu'il est regrettable de voir le prêtre ignorer le rôle de Marie dans la Rédemption et surtout dans la communication de ses fruits !

« La pratique de la Vraie Dévotion dans les Séminaires formera cette génération d'apôtres de Marie annoncée par le bienheureux de Montfort, cette génération d'apôtres, instruments de victoire entre les mains de la Sainte Vierge, dans la grande lutte contre Satan et ses suppôts.

« Ces apôtres de Marie, « ces grands hommes que Marie fera « par ordre du Très-Haut », apprécieront, goûteront la *Vraie Dévotion* et la feront goûter aux peuples, comme ce Supérieur de Grand Séminaire qui nous écrivait : « Le bien que m'a fait la « lecture de cet ouvrage, j'ai à cœur de le procurer maintenant à « nos jeunes gens. »

« 2° Il est bon d'enseigner et de faire goûter la pratique fondamentale de la parfaite Dévotion à la Sainte Vierge dès le Petit Séminaire. Ceux qui sont appelés à continuer la mission de Jésus-Christ devraient vivre dès leur plus tendre enfance dans l'entière dépendance de Marie. Le *Règne de Jésus par Marie* devrait être leur premier manuel de piété. Ceci est compris déjà de plusieurs Supérieurs, mais il faudrait le faire comprendre à tous.

« 3° Il faudrait travailler dès maintenant à généraliser la pratique de la Vraie Dévotion. Elle est déjà adoptée par un certain nombre de congrégations religieuses dont les maisons sont d'admirables foyers de propagande. En première ligne vient, naturellement, la Congrégation de la Sagesse. Il en est d'autres qui déploient pour cette œuvre le plus grand zèle. Mentionnons les religieuses enseignantes de Coutances.

« Mais comment ces religieuses sont-elles parvenues à goûter la Vraie Dévotion à la Sainte Vierge ? Ce sont les articles de l'éminent chanoine Rothe, rédacteur de la *Semaine religieuse de Coutances*, qui leur ont fait connaître la Vraie Dévotion, dont la pratique est devenue leurs délices. Il faut la faire goûter ainsi de toutes les Congrégations religieuses et faire de tous leurs membres autant d'apôtres dévoués.

« 4° Comment y parvenir ? Répandre les revues dont le but est de propager la Vraie Dévotion, le *Règne de Jésus par Marie*, par exemple. Mais cela n'est pas encore assez. Il faut amener les directeurs de toutes les *Semaines religieuses* à imiter M. le chanoine Rothe. Par là, non seulement les religieux et religieuses mais tout le clergé, toutes les personnes pieuses seront atteintes. La *Revue Mariale* est un excellent organe de cette dévotion.

« 5° Il faut — c'est nécessaire — faire entrer dans cette voie MM. les Curés. Ils sont la source de la vie paroissiale ; sans leurs concours, la pratique de la Vraie Dévotion ne se généralisera pas, comme elle doit le faire parmi les fidèles. Il faut qu'eux-mêmes en parlent d'abord dans les réunions particulières d'Enfants de Marie et autres ; ensuite, qu'ils l'enseignent et la fassent pratiquer à tous. Tous les fidèles peuvent pratiquer cette belle Dévotion. C'est l'assertion du bienheureux de Montfort, qui l'enseignait à tous et avec succès. Sans doute, tous ne parviendront pas au même degré ; mais tous en retireront de précieux avantages. A l'œuvre donc ! *Qui Domini est, jungatur mihi !* Tous, prêtres, fidèles, religieux et religieuses, à l'œuvre ! Gagnons des cœurs à Marie, gagnons-lui des apôtres, pour étendre son règne sur le monde et, par elle, faire régner parfaitement Jésus-Christ. »

Ce souhait sera pleinement réalisé ; nous en avons pour garants la *Voix de Marie*, qui, secondant les efforts de la Compagnie de Marie, a, en moins d'un an, propagé plus de deux mille

exemplaires du *Traité de la Vraie Dévotion*, le *Règne de Marie, Reine des Cœurs*, qui, tant qu'il a vécu, a su glisser dans les colonnes de chaque numéro une page éloquente de ce même traité, et tout récemment Mgr de Ligonnès, qui, à la retraite ecclésiastique de Poitiers, donnait aux prêtres de ce diocèse le secret d'avoir toujours une parole éloquente et doctrinale dans la prédication du culte de Marie : « Etudiez, disait-il, les œuvres de saint Bernard et le *Traité de la Vraie Dévotion* du bienheureux de Montfort ; tout est là. »

Pour faciliter l'étude du *Traité de la Vraie Dévotion*, tant au point de vue de la doctrine qu'à celui de l'ascétisme, M. l'abbé Lhoumeau s'était proposé d'en écrire un commentaire qui permît au clergé d'extraire facilement de cette mine d'or les trésors de piété qu'elle contient. La réalisation de ce projet fut un nouvel ouvrage : *La Vie spirituelle à l'Ecole du bienheureux de Montfort*, qui, paru en 1902, a déjà eu une seconde édition, et force l'auteur à en préparer une troisième. Rien d'étonnant, d'ailleurs; car il a mérité les éloges des princes de la théologie contemporaine, et l'on me saura gré, j'en suis sûr, d'en citer quelques passages : « Je pourrais citer maints passages, dit le R. P. Pie de Langogne, A. M. C., où l'exactitude théologique s'élève jusqu'aux conceptions les plus sublimes et les plus réconfortantes pour l'âme. Le bienheureux de Montfort doit être, je suppose, satisfait de son commentateur. » — « On peut juger, continue le R. P. J.-B. Terrien (*Etudes des Pères Jésuites*, 20 octobre 1902), par le résumé que je viens de faire, quelle abondance et quelle rareté de doctrine contient ce livre, soit au point de vue des théories doctrinales, soit à celui des pratiques chrétiennes. Tous ceux qui ont à cœur la gloire et la grande affaire de leur perfectionnement dans le Christ, partageront, en le lisant, le plaisir et l'édification que nous avons retirés de sa lecture. Le style, sauf quelques critiques de détail, en est clair, vivant, incisif, pittoresque. Des comparaisons heureusement choisies et nullement banales viennent fort à propos jeter leur lumière sur ce que les raisonnements peuvent avoir de trop abstrait. Je recommande, en *particulier, les pages vraiment lumineuses que l'auteur a écrites soit pour expliquer la notion du saint Esclavage que préconise Montfort, soit pour le dégager de toute accointance avec certaines pratiques improuvées par l'Eglise.* »

« Vous ne nous avez pas seulement donné un commentaire sur la doctrine du bienheureux apôtre de Marie, écrit à l'auteur le T. R. P. Lépicier, qui occupe la chaire de Dogme à la Propagande; vous avez su en même temps parcourir le vaste champ de la théologie, et y glaner les plus beaux épis pour en former une couronne à l'honneur de notre Reine. C'est ainsi que vous êtes parvenu à éclairer des reflets de la science sacrée l'idéal si grand et si noble de la Mère de Dieu, et à montrer Marie telle que le bienheureux Grignion désirait qu'on la considérât, c'est-à-dire comme le chef-d'œuvre des mains divines et le chemin le plus court et le plus sûr pour aller à Jésus.

« ... Je ne dois pas omettre de vous féliciter pour l'heureux usage que vous avez fait, dans votre livre, des données de la sainte théologie et pour la manière avec laquelle vous avez fait servir à votre sujet les doctrines si profondes et en même temps si vraies de l'Ange de l'Ecole. Certes, ce n'est pas là un moindre mérite, aux jours présents, où l'étude de nos dogmes est mise de côté pour celle de la critique, où le doute cherche à supplanter la conviction dans les choses de la foi. Votre livre est une preuve que la théologie de saint Thomas est plus que jamais nécessaire pour la propagation de notre sainte religion... Je souhaite donc que votre livre soit lu par beaucoup, surtout par ceux qui ont à *cœur de parler dignement de Marie ;* je souhaite aussi que votre exemple trouve des imitateurs, et que le champ de la théologie thomistique, si vaste et si fertile, excite, comme aux beaux jours de la foi, l'ardeur et les efforts de ceux qui soupirent après la venue du Règne de Dieu dans les âmes par la médiation de Marie. »

Le R. P. Billot, S. J., qui continue la chaîne des illustrations de la chaire de Dogme à l'Université grégorienne, ne rend pas, au même écrivain, un moindre témoignage : « Vous nous avez donné un fort bon et fort beau livre, qui ne servira pas seulement la cause du bienheureux de Montfort, mais sera encore un *substantiel aliment pour la piété et la Vraie Dévotion envers la Très Sainte Vierge.* C'est une vraie consolation dans les temps que nous traversons, pleins d'hérésies, d'erreurs, d'idées fausses ou de paroles en l'air, de constater que la race des hommes de tradition n'est pas encore éteinte, et que, Dieu merci, le flambeau de la vraie théologie luit toujours dans notre Eglise de France, si éprouvée et si travaillée par les doctrines dissolvantes du libéralisme, du naturalisme et du rationalisme.

« Merci donc, Monsieur l'abbé, et de tout mon cœur. »

Terminons cette série de citations par un éloge émané de plus haut encore. « Je dois vous assurer, écrit le cardinal Satolli, que j'ai lu votre livre avec grand plaisir et édification. Je me réjouis de voir qu'il a déjà reçu l'approbation et les louanges de personnes haut placées dans l'Eglise et versées dans la doctrine théologique. J'unis bien volontiers mes félicitations aux leurs, et je recommande chaudement la lecture de ce *livre aux jeunes clercs, qui, à notre époque surtout, ont tant besoin* de se nourrir l'esprit par la lecture d'ouvrages d'une doctrine théologique pure et féconde en salutaires enseignements, comme celle que renferme le livre que vous avez eu la bonté de m'adresser. »

Ce faisceau de témoignages éclairés rendus à un livre qui n'a pour but que de justifier la *doctrine intégrale* du bienheureux de Montfort en la commentant, m'a semblé avoir plus de force que maints arguments contre ceux qui, dans la pratique de leur piété filiale envers Marie, ont encore peur, sinon de la réalité, du moins du titre du saint Esclavage. A ce titre, on me pardonnera, j'espère, la longueur des citations. D'ailleurs ne convenait-il pas de rendre justice à un auteur qui a oublié de se la faire lui-même? Ces divers témoignages étaient pierres trop précieuses pour ne pas avoir leur place au frontispice d'un tel ouvrage. Dans son humilité, l'auteur a oublié de les y placer. La gloire de Marie me demandait, ce semble, d'y suppléer dans ce compte rendu, et je ne m'acquitte, par conséquent, que d'un devoir.

D'autres livres de valeur ont encore contribué, sous une forme plus populaire, à propager les pratiques du « parfait, consacré à Jésus par Marie ». Ce sont : *le Règne de Jésus par Marie*, de M. l'abbé Gabriel Denis, qui vient d'être réédité chez Lafolye, à Vannes, après avoir eu, sous un autre format, six ou sept éditions au moins chez Oudin ; — *la Vie d'union avec Marie, Mère de Dieu*, par le P. S.-M. Giraud, missionnaire de La Salette, arrivé au moins à sa septième édition, chez Delhomme et Briguet ; — *le Saint Esclavage de Jésus en Marie*, par M. l'abbé Cabriac, édité par Nouvellet, à Lyon ; — *la Retraite de Marie*, par le R. P. André Prévôt, de la Société des Prêtres du Sacré Cœur, dont près de quinze cents exemplaire sont été vendus aux fidèles depuis 1898 ; — *Marie révélée à ses*

enfants, du R. P. Ludovic de Besse, ouvrage édité, cette année même, chez Desclée, Lefebvre et Cie, muni de l'approbation du Maître du Sacré Palais, le T. R. P. Lepidi, et dont la conclusion générale est ainsi formulée : « Le bienheureux Grignion de Montfort... nous conseille de nous donner totalement à Marie, de manière à devenir son esclave, sa propriété, sa chose. C'est le moyen radical pour devenir son enfant dévoué. » — Cette nomenclature, nécessairement tronquée, malgré ma bonne volonté, se terminera, si vous me le permettez, par où elle a commencé, le *Traité de la Vraie Dévotion*. Ce traité, en effet, avec le *Secret de Marie*, œuvre aussi du bienheureux de Montfort, est devenu, sous l'habile main de M. l'abbé Baraud, qui a divisé la matière en autant de chapitres qu'il y a de jours et confirmé chaque point de doctrine par un exemple emprunté à la vie du bienheureux de Montfort, un *Mois de Marie* plein de fraîcheur et de vie. « Il faut des Mois de Marie pour chaque catégorie d'âmes, disait à l'auteur le T. R. P. Tissot, supérieur des Missionnaires de Saint-François de Sales. Le vôtre offre un aliment *substantiel* et *savoureux* à celles qui désirent sérieusement connaître, aimer et servir l'incomparable Mère du Sauveur. Je vous confesse ingénûment qu'aucune lecture pendant les bénis jours de *mai n'a été mieux goûtée, ni plus fructueuse* dans notre communauté d'Annecy. » Sans nier ni le mérite ni l'ingénieuse idée de l'auteur de ce *Mois de Marie*, nous croyons cependant pouvoir attribuer ce résultat au bienheureux Montfort lui-même. Il a fourni le talent, M. l'abbé Baraud l'a fait valoir ; merci à l'un et à l'autre.

La « vie de totale dépendance vis-à-vis de Marie n'a point eu que les livres pour révéler le secret de sa doctrine et de sa pratique. Quatre revues au moins, à notre connaissance, se sont fait en France un devoir de rompre aux disciples du bienheureux de Montfort le pain, sinon quotidien du moins mensuel, de la doctrine et de l'exemple. J'ai nommé : *l'Ami de la Croix*, organe du pèlerinage du Calvaire de Pont-Château ; *les Echos de la Sainte Famille*, organe, en France, des Ecoles apostoliques de la Compagnie de Marie, le *Règne de Jésus par Marie*, organe de la doctrine spirituelleet des œuvres du bienheureux de Montfort ; enfin la *Revue Mariale*, qui se publie à Lyon. Chacune des quatre revues a de douze à quinze cents abonnés. C'est peu, sans doute, mais, chaque année, le nombre des recrues nou-

velles va grandissant. Le *Règne de Jésus par Marie*, par exemple, a bien, en 1906, cent abonnés de plus qu'en 1905, et cependant, avouons-le, l'ère de la séparation de l'Eglise et de l'Etat, etc., ne favorise guère le recrutement des abonnements. C'est donc uniquement la valeur de la cause qu'il défend qui vaut au *Règne de Jésus par Marie* ce succès relatif. Cette cause est définie dans le titre même que je viens de citer, et, ce titre, il me semble, la revue d'aujourd'hui le mérite aussi bien que la revue des premiers jours. Un rapide coup d'œil jeté successivement sur les quatre premières livraisons (janvier, avril, juillet et octobre 1900) et sur les dernières (avril, mai, juin, juillet 1906) permettra d'en juger.

Janvier 1900 nous disait ce qu'est le « Règne de Jésus par Marie » et, pour l'établir, nous offrait la Confrérie de « Marie Reine des Cœurs » ou du « Saint Esclavage », nouvellement fondée. — Dans cette nouvelle association, avril montrait aux autres congrégations mariales une auxiliaire et non une rivale. « Tout le monde connaît, aujourd'hui, y était-il écrit, l'appareil d'éclairage qu'on nomme bec Auer. Il n'est pas destiné à remplacer les autres appareils d'éclairage déjà existants, ni à leur faire concurrence, mais il s'y adapte, pour les compléter et les perfectionner !... Or, c'est un rôle analogue, autant que les deux choses peuvent se comparer, que remplit la parfaite Dévotion à la Sainte Vierge ou le « Saint Esclavage » vis-à-vis des autres dévotions... » — Juillet présentait, dans le commandant de l'Arche de l'Alliance, Auguste Marceau, un martial exemple de l'esclavage volontaire de Jésus en Marie. — Octobre expliquait comment l'esclave volontaire laisse entre les mains de Marie la valeur de toutes ses actions.

Les quatre dernières livraisons du *Règne de Jésus par Marie*, avril, mai, juin, juillet, sont absolument dans la même tonalité. Avril 1906 arbore dans la dévotion mariale de Montfort une dévotion de combat. — Mai indique au vaillant esclave de Marie le terrain de la lutte, le champ de bataille. Contre ce cri d'orgueil : « Ni Dieu, ni Maître », c'est la reconnaissance des droits souverains de Dieu, la confession de la royauté du Christ, le rétablissement de son règne sur les individus, comme sur les sociétés, la soumission aimante et parfaite aux volontés divines, sous la dépendance de Marie. — Juin nous montre en Marie la Révélatrice du Sacré Cœur et dans Marguerite-Marie

« la fille, la servante, l'esclave de Jésus en Marie pour le temps et pour l'éternité », d'après les propres paroles de la servante de Dieu. Faisant écho à avril 1900, qui montrait, dans l'Esclavage de Jésus en Marie, le couronnement des autres dévotions mariales, il rappelle à un vénérable ecclésiastique « qu'être incliné vers Notre Dame des Victoires, Notre Dame de Lourdes, c'est être sur le chemin qui mène au règne de Marie dans les cœurs ». A son tour, le règne de Marie dans les Cœurs conduit au règne absolu du Sacré Cœur de Jésus. Marguerite-Marie nous en est une preuve éclatante. — Juillet, enfin, dans un article intitulé : « Distinguons le vrai du faux », maintient à « la parfaite consécration de soi-même à Jésus-Christ par Marie » sa note caractéristique, qui est d'être l'acte d'amour de bienveillance le plus généreux envers Jésus-Christ.

C'en est assez pour affirmer que le *Règne de Jésus par Marie* n'a point été infidèle à sa mission, n'a pas dégénéré.

La doctrine mariale de l'apôtre de la Vendée n'a pas trouvé dans le journalisme un moindre appui que dans les revues. L'éloquent orateur du Congrès, le R. P. Coubé, s'écriait naguère, au sujet de saint Paul : « Supposez qu'on lui eût dit un jour : « Paul, Paul, il y a une chaire d'où l'on peut être entendu « non seulement d'une petite synagogue, mais de toute l'Asie « Mineure, de la Syrie, de la Palestine, de l'Egypte, de la Grèce, « de l'Italie. Du haut de cette chaire, tu pourras prêcher ton « Christ, annoncer la Croix, soulever les peuples vers la vérité, « vers la justice. » « Je suis sûr que saint Paul aurait dit : « Où « est-elle, cette chaire, que j'y monte ?... » Cette chaire n'existait pas du temps de saint Paul, mais elle existe aujourd'hui. Elle n'est pas dans les églises. Il y a là une chaire où le curé expose la vérité et réfute l'erreur devant cinq cents pieuses personnes. Mais, au dehors, il y a une chaire où le laïque peut se faire entendre de cent mille ou de cinq cent mille hommes. Cette chaire, c'est le journal. Eh bien, je dis que saint Paul, s'il revenait, y monterait. » En lisant ces lignes, je me suis bien des fois fait cette réflexion : « Si le bienheureux de Montfort, qui tient tant de saint Paul et par son ministère et par son caractère, et par son style même, — j'en ai pour garant sa « Lettre aux amis de la Croix », — revenait, lui aussi, il n'hésiterait pas à se servir de la presse et du journal pour propager ses idées sur le *Règne de Jésus par Marie*. N'est-ce pas lui qui chantait :

Que n'ai-je une voix de tonnerre,
Afin de chanter en tous lieux
Que les plus heureux de la terre
Sont ceux qui la servent le mieux !

Aussi, quand je le vois, pour « semer le Verbe », abaisser son magnifique talent et les choses sublimes qu'il célèbre jusqu'à la chanson, sûr qu'il est, par ce moyen, d'arriver au peuple, je dis hautement : « S'il avait eu le journal sous la main, il s'en serait servi. »

Ce journal s'est offert à ses disciples ; ils ont fait ce qu'aurait fait Montfort. C'est ainsi que M. l'abbé J.-M. Texier n'a pas écrit moins de dix-neuf articles dans la *Voix de Marie* sur la Vraie Dévotion à la Sainte Vierge d'après le P. de Montfort ; c'est ainsi que M. Alphonse Lorain y a pris part à une joûte célèbre désormais dans les annales de ce même journal ; c'est ainsi encore que M. l'abbé Rotier et d'autres pieux écrivains que j'ai cru deviner, sans cependant oser les nommer, y ont développé certaines questions particulières mais connexes encore à la doctrine mariale du grand missionnaire.

Bien plus, un nouveau journal marial fut fondé, le 8 décembre dernier, pour être chaque semaine l'organe populaire du filial Esclavage de Marie. Malheureusement il a déjà sombré. Faut-il accuser son fondateur de n'avoir point suivi le conseil de Notre-Seigneur, et d'avoir, sans les éléments de succès suffisants, entrepris une œuvre condamnée d'avance ? Non, certes, car, à l'heure de la fondation, toutes les ressources étaient assurées. Mais « l'homme propose et Dieu dispose ». Or, la Providence a permis que les plus grandes ressources garanties au fondateur du *Règne de Marie Reine des Cœurs* ne lui aient point été remises. Si donc l'œuvre a péri dès le berceau, ce n'est point faute de prévoyance. Ce n'est point non plus manque ni d'expérience, ni de talent, ni de dévoûment. Nous en avons pour garant la *Croix du Jura*. Elle eut pour fondateur et pour directeur durant ses dix premières années le rédacteur en chef du *Règne de Marie Reine des Cœurs*. Or, voici en quels termes elle saluait l'apparition du *Règne de Marie :* « Le fondateur de ce nouvel organe, après un silence de plusieurs années, reprend sa plume vaillante en l'honneur de Marie. Tous les lecteurs de la *Croix du Jura*, reconnaissants envers M. Alphonse Lorain des services qu'il a rendus ici à la cause catholique, apprendront avec bonheur que l'ardent champion de la Dévotion au Sacré

Cœur de Jésus veut maintenant consacrer son beau talent d'écrivain et les efforts de son zèle à promouvoir le règne de Jésus-Christ dans les âmes, en faisant régner Marie dans les cœurs... La tâche est noble et élevée... Parmi ceux qui jadis furent sous le charme de cette nature d'élite, beaucoup, sans doute, voudront goûter aussi ce journal dédié à notre Mère du ciel. Ils sont sûrs, à l'avance, d'y retrouver, mûries par les épreuves, les qualités solides et brillantes qu'ils ont tant admirées autrefois. » Ce n'est pas, enfin, manque d'opportunité. Autrement comment expliquer les nombreux encouragements épiscopaux donnés à ce petit journal dès son apparition ? De tels encouragements sont toujours donnés avec parcimonie, surtout à l'apparition d'un journal, si beau, si pieux qu'en soit le titre. Aussi, à la lecture des fécilitations et des vœux qui viennent de si haut lieu à l'humble *Règne de Marie*, lui disons-nous : « A demain ! » même en le voyant s'en aller au tombeau... C'est une œuvre qui ressuscitera.

Au journal sont venus s'adjoindre, pour prêter leur concours à l'œuvre de propagande du *Règne de Jésus par Marie*, nombre de *Semaines religieuses* qui récemment encore recommandaient à leurs lecteurs le *Traité de la Vraie Dévotion*. A leur tête, elles nous permettront de mettre, sous ce rapport, les *Semaines religieuses* de Coutances et d'Autun. De la première, l'abbé Barré nous a déjà dit le zèle et le dévoûment à la cause de Montfort. La seconde, le 11 mai 1901, faisait part aux fidèles du diocèse d'Autun de la belle lettre que S. E. le cardinal Perraud écrivait aux Pères de la Compagnie de Marie sur la Confrérie du « Règne de Marie dans les Cœurs ». C'est tout l'article qui accompagnait cette lettre qu'il faudrait citer. Je n'en donnerai qu'un court extrait qui a encore sa valeur : « Dès lors qu'il s'agit de « dévotion », n'a-t-on pas à se tenir sur ses gardes ? N'a-t-on pas à craindre les exagérations, les mièvreries, parfois le ridicule auxquels exposent les tendances particulières et trop peu éclairées de chaque âme ? Il semble même que cet écueil soit plus grand encore lorsqu'il s'agit de la Sainte Vierge, à l'égard de laquelle le culte est souvent plus instinctif que raisonné, plus affaire de sentiment qu'affaire de volonté pensante. — Mais, quand l'Eglise parle, quand un cardinal comme le nôtre « fait des vœux pour l'extension de telle confrérie », la bénit, l'enrichit de précieux privilèges, on se trouve, à coup sûr, devant

quelque chose de sérieux, de grand, qui demande plus que de l'attention, plus que du respect : une adhésion de cœur et d'esprit...

« Dès lors que Marie est tout pour Dieu, tout pour l'homme, dès lors que, selon le P. de Montfort, « Dieu a voulu commencer « et achever ses œuvres par la Très Sainte Vierge... », n'est-il pas apparent que l'abandon, la consécration de l'âme entre ses mains virginales et maternelles soit le plus sûr et le plus court chemin pour arriver au but de l'existence : la sainteté, la vérité ?... »

Celui qui a écrit ces lignes est, si je ne me trompe, M. l'abbé Gonon, auteur d'une brochure de propagande sur la Vraie Dévotion. Cette dernière, épuisée depuis longtemps, nous fait appeler de tous nos vœux une nouvelle édition ; et nous pourrions trouver un éloquent symbole du *Règne de Jésus par Marie* dans les deux dernières promotions de M. l'abbé Gonon. De chapelain de la cathédrale d'Autun qu'il était, lorsqu'il écrivait sa brochure, il est devenu chapelain missionnaire du Sacré Cœur, à Paray-le-Monial.

L'opuscule dont nous venons de parler a eu aussi de nombreux émules dans les divers feuillets de propagande répandus par milliers dans notre France. Qu'il suffise de citer : la Vie d'union à Notre Seigneur par l'union à sa sainte Mère; le Catéchisme du saint Esclavage, du R. P. Froget ; le Feuillet de la Confrérie de Marie Reine des Cœurs ; la Consécration à Notre Dame du Bon Conseil, d'après le bienheureux de Montfort.

De toutes ces œuvres de propagande, quel a été le résultat dans notre France ? Sans hésiter, nous répondons : Conformément aux désirs du bienheureux de Montfort, Marie est plus connue, plus aimée, plus honorée que jamais elle n'a été, et la doctrine mariale de l'apôtre du saint Esclavage n'y est pas étrangère. Nombre de congrégations religieuses ont des groupes d'âmes vouées totalement à Marie, selon la formule de consécration du Bienheureux.

Bien plus, la Confrérie de Marie Reine des Cœurs, fondée au Canada en mars 1899, et connue en France seulement en 1900, a déjà, au sein de la Fille aînée de l'Eglise, près de vingt mille membres, dont les noms sont inscrits sur ses registres.

En cette présente année 1906, le nombre de ses recrues est de treize cent cinquante. C'est un résultat d'autant plus re-

marquable que les missionnaires, enfants de Montfort, n'ayant point demandé l'autorisation, ont dû se disperser, et de ce fait ont beaucoup moins de moyens d'atteindre les foules pour la propagande d'une dévotion si chère à leur Père. — Mais Dieu les récompense de leurs sacrifices en suppléant par d'autres voies à ce qu'ils ne peuvent faire. Qu'ils se consolent, à la vue de ces milliers d'âmes fidèles qui se vouent totalement au service de Marie. Qu'ils se consolent même sous les coups de la persécution. Car celle-ci ne fait que réaliser la promesse de leur bienheureux Fondateur : « Les ennemis de Dieu, disait-il, attaqueront et persécuteront ceux et celles qui liront et réduiront en pratique la dévotion que j'enseigne. — Mais n'importe ! mais tant mieux ! Cette vue m'encourage et me fait espérer un grand succès, c'est-à-dire un grand escadron de braves et vaillants soldats de Jésus et de Marie, de l'un et de l'autre sexe, pour combattre le monde, le diable et la nature corrompue, dans les temps périlleux qui vont arriver plus que jamais ! »

II. — Ce qu'il reste a faire

Que conclure ? En présence du succès que vient de remporter la cause du saint Esclavage au prorata des obstacles qui se sont dressés sous les pas de ses pionniers, ceux-ci vont-ils se reposer ? En face des nouvelles difficultés qui surgissent de toutes parts, vont-ils dire : « Il n'y a plus rien à faire ; Dieu fera le reste ? » Non. *Facienti quod in se est, Deus non denegat gratiam.* Ils se diront encore tous et chacun : « Aide-toi, le ciel t'aidera. »

Mais pour s'aider que faire ? Non contents de pratiquer eux-mêmes cette vie de totale appartenance à Marie, ils continueront de pourvoir à la diffusion en France de la doctrine du bienheureux de Montfort et au recrutement des membres de la Confrérie du Règne de Marie dans les Cœurs.

Dans le premier but, je propose aux membres du Congrès de seconder de tous leurs pouvoirs les motions proposées plus haut par M. l'abbé Barré. A cette fin, daignent les vénérés Supérieurs de nos Grands Séminaires se rendre compte des trésors de doctrine mariale contenus dans le *Traité de la Vraie Dévotion* à la Très Sainte Vierge, en recommander la lecture à leurs subordonnés et tenir à leur disposition, dans la bibliothè-

que du Séminaire, les deux commentaires de ce traité que j'ai déjà cités : *la Vie spirituelle à l'Ecole du bienheureux de Montfort* et le *Tractatus de B.M.V. Matre Dei*, du T. R. P. Lépicier.

Daignent aussi les Supérieurs des Petits Séminaires faire du *Règne de Jésus par Marie* le premier manuel de piété de leurs enfants et leur apprendre, en leur rappelant souvent qu'ils sont sous le regard et la dépendance de Marie, à se respecter dans toutes leurs démarches, à n'avoir que les nobles sentiments, les hautes pensées qui conviennent à un Enfant de Marie.

Puisse aussi le clergé paroissial, source de la vie surnaturelle dans la paroisse, se rappeler la parole de Bossuet : « Dieu, dit-il, ayant voulu nous donner une fois Jésus-Christ par la Sainte Vierge, cet ordre ne se change plus et les dons de Dieu sont sans repentance. Il est et il sera toujours véritable qu'ayant reçu par Elle une fois le principe universel de la grâce, nous en recevions encore par son entremise les diverses applications dans tous les états différents de la vie chrétienne. » Marie, dans la Rédemption, fut l'associée de Jésus-Christ ; elle doit donc être aussi l'associée du prêtre dans la continuation de l'œuvre de Jésus-Christ. Eh bien, elle ne le sera jamais plus que quand Elle aura acquis, par leur entremise, *la gouverne de leurs ouailles*. Soit donc, par leur soin, Marie, Reine des Cœurs, Mère et Maîtresse des volontés, Inspiratrice des œuvres de tous et de chacun de leurs paroissiens. Puissent les pasteurs mettre à profit dans ce but les sages conseils donnés par M. l'abbé Clémens, dans son *Mémoire sur la Diffusion parmi les fidèles et la Parfaite Consécration à Jésus par Marie.*

II. Quant à la Confrérie de Marie Reine des Cœurs ou du saint Esclavage, rappelons-nous le désir que manifesta un jour Marie au vénérable M. Olier. Celui-ci demandait à la Vierge ce qu'il pourrait entreprendre pour lui être agréable : « Préparez-moi des cœurs », répondit-elle. Trouvons-lui donc des cœurs, et, puisque le cœur c'est tout l'homme, propageons la Confrérie de ceux qui se livrent tout entiers aux mains de Marie, eux et leurs œuvres, pour mieux appartenir à Jésus-Christ. Soient donc multipliées les voies suivies par les apôtres de cette pieuse association. Puisque celle-ci n'est en elle-même que l'*auxiliaire* et non la *rivale* des autres pieuses sociétés mariales, qu'elle entre donc dans leur économie comme un moyen d'émulation et un élément de perfection, qu'elle ne fasse point bande à part.

Reconnaissons-le toutefois, ce qui a manqué jusqu'ici dans l'organisation de sa propagande en notre France, ce sont les zélateurs et zélatrices. L'Eglise a mis sur les lèvres de Marie ces paroles de l'Ecriture : « Ceux qui me font connaître auront la vie éternelle. » A plus forte raison auront-ils cet héritage, ceux qui lui gagneront des cœurs. En conséquence, j'ose prier l'éminent Fondateur de la Confrérie, Mgr Duhamel, archevêque d'Ottawa, de bien vouloir demander au Souverain Pontife des faveurs spirituelles spéciales pour les zélateurs et zélatrices de l'œuvre et ne reconnaître désormais ce titre qu'aux membres de la Confrérie qui lui auront procuré, au moins, soixante-douze nouvelles recrues, et seront jugés, toutes informations prises, dignes de le porter. Veuillent les membres du Congrès, dévoués au Règne de Jésus par Marie, appuyer ma demande et me permettre de la transmettre, en leur nom comme au mien, au vénéré Fondateur de la Confrérie. J'apprends à l'instant même que S. Em. le cardinal Respighi vient de fonder, à Rome, une pieuse association du même nom et pour les mêmes fins. Même demande serait donc adressée au Cardinal Vicaire.

Enfin, puisque nombre d'âmes, dans maintes communautés religieuses et dans le siècle, ont passé isolément avec Jésus et Marie le contrat de l'alliance, base des pratiques de la Confrérie du Règne de Marie dans les Cœurs, et se font une joie aussi bien qu'un honneur d'en observer toutes les clauses, qu'il me soit permis de leur renouveler un appel déjà fait. L'union fait la force ; groupons-nous donc, leur dirai-je, libres et filials Esclaves de Jésus en Marie ; groupons-nous pour réaliser un vœu formé par le bienheureux Montfort lui-même : « Il souhaitait de voir ériger en Confrérie l'Esclavage de Jésus en Marie (IIe partie, chap. V, art. I, § 1, page 200, édit. Oudin — I° Pratique extérieure); groupons-nous, afin qu'à la vue de notre nombre, Sa Sainteté Pie X soit touchée et portée à nous combler de nouvelles faveurs, de nouveaux privilèges ; groupons-nous afin qu'à notre exemple maintes âmes hésitantes soumettent sans retour et sans réserve leurs cœurs, leurs volontés, tout ce qui en dépend à la Très Sainte Vierge Marie, pour mieux, sous sa direction, dépendre du Sauveur; groupons-nous, car la force du nombre nous sera, à nous aussi, un encouragement dans la pratique du filial Esclavage. Groupons-nous sous l'étendard de Marie Reine des Cœurs, car si, d'une part, le cœur c'est tout

l'homme, de l'autre, il n'y a de rebelles au Christ-Roi que parmi les hommes.

A Marie donc et, par elle, à son divin Fils la souveraineté sur tous les cœurs! *Ut adveniat regnum Christi, adveniat regnum Mariæ !* Ce n'est qu'alors qu'Elle sera, dans la mesure où elle doit l'être, *Reine de l'Univers.*

Abbé H. RICHARD,
Directeur du « Règne de Jésus par Marie »,
à Saint-Laurent-sur-Sèvre, Vendée.

XVIII

LA VRAIE DÉVOTION

DU B. LOUIS-MARIE GRIGNION DE MONTFORT, EN HOLLANDE

Ce titre me rappelle le grain de sénevé dont il est parlé dans l'Evangile. Sous l'action d'une sève bienfaisante, ce germe caché en terre s'épanouit, monte, se développe et atteint une croissance relativement grande et dans ses feuilles et dans sa ramure. La *Vraie Dévotion*, telle que nous l'enseigne le bienheureux P. de Montfort, connue, en Hollande, d'abord de quelques âmes seulement, a bien eu, elle aussi, comme le grain de sénevé de l'Evangile, sa période de silence et d'oubli. Mais peu à peu, sous l'action toute-puissante du temps et de la grâce, avec le concours providentiel des enfants exilés du vaillant serviteur de Marie, cette dévotion s'est développée, a grandi dans des proportions relativement vastes, et, aujourd'hui, son épanouissement est assez riche pour fournir une matière suffisante à un rapport capable de satisfaire une légitime curiosité et de servir d'encouragement aux efforts de notre zèle.

Malheureusement, les détails sur les progrès de cette dévotion dans les Pays-Bas, et sur les fruits de salut qu'elle a dû produire, sont peu nombreux, et les notes qui pourraient offrir à l'écrivain en quête de renseignements des documents utiles sont bien rares. Je regrette, présentement surtout, que des recherches suivies n'aient pas été faites à ce sujet par ceux qui

étaient en mesure de les faire, et qu'une main jalouse n'ait pas consigné dans un registre, comme dans un précieux cartulaire, le résultat de ces recherches. Mais, si les détails font défaut, nous avons du moins des dates, une chronologie certaine, des chiffres qui, dans leur sécheresse mathématique, nous permettent de compter exactement ceux qui se sont procuré le *Traité de la Vraie Dévotion* et qui se sont fait inscrire dans la *Confrérie de Notre Dame des Cœurs*. Mais n'oublions pas que ces chiffres, déjà riches par eux-mêmes, laissent supposer, sans être téméraire, que plus d'une personne inconnue dut bénéficier de ce développement et mettre plus ou moins en pratique la dévotion recommandée. C'est un fait qu'on se ressent des exemples d'alentour, qu'on les imite et qu'on y puise parfois des redoublements d'émulation et de ferveur. Mais c'est assez insister sur cette hypothèse, quelque plausible qu'elle soit, et j'arrive à des faits positifs et réels, qui peuvent donner à la question qui nous occupe la solution cherchée.

C'est dans un article paru dans le *Règne de Jésus par Marie*, au mois de juillet 1904, et signé : J. Péré, que je trouve les premiers renseignements publiés sur « la Vraie Dévotion » en Hollande. L'auteur de l'article, docteur en philosophie, sans être un élève de l'Ecole des chartes, est cependant, je le sais, un fouilleur habile et un chercheur heureux, comme en font foi quelques-unes de ses découvertes biographiques. Or voici ce qu'il écrivait sur le sujet qui nous occupe (je cite sans commentaire et de confiance, et je recommande ces lignes, fruit de scrupuleuses investigations, à l'attention du lecteur, car elles sont instructives autant qu'intéressantes) : « A peine étions-nous depuis un an dans le sud du Limbourg-Hollandais que nous découvrions, dit-il, dans Mgr Laurent, évêque retiré à Simpelveld, un fervent de la Vraie Dévotion. Ce saint prélat n'en avait eu entre les mains qu'une mauvaise traduction allemande, mais il avait apprécié la substance de doctrine qui s'y trouvait malgré tout. C'est lui-même qui s'en ouvrit à nous, après une ordination, en 1881, chez les Sœurs du « Pauvre Enfant Jésus », où il était aumônier.

« Dès 1870, une traduction du précieux petit livre fut éditée en langue hollandaise, mais encore bien incomplète. Soit difficulté pour traduire, soit même timidité en face des protestants, nombre de passages manquaient, et des plus importants. A

cette époque, une dame d'Eindhoven, en Hollande, reçut, de Bruxelles, un *Traité de la Vraie Dévotion*. Elle en prit connaissance, et, après l'avoir lu, elle se sentit poussée par une force invincible à embrasser cette pratique. Elle en devint même l'apôtre, la fit connaître, et un certain nombre de personnes pieuses imitèrent son exemple : « Depuis que nous connaissons « cette belle dévotion à la Sainte Vierge, écrivait cette dame, « nous l'avons pratiquée fidèlement, et nous sommes heu- « reuses de porter le nom d'esclaves de Jésus en Marie. »

« Douze ans plus tard, on se préoccupa de traduire convenablement le traité du bienheureux Louis-Marie Grignion de Montfort. Il importait de le présenter dans sa composition authentique, tel que Rome l'a examiné et approuvé. Il était désirable aussi que le texte fût accompagné de notes explicatives. C'est le travail qu'entreprit le R. P. Kerckhoffs, alors professeur à l'Ecole apostolique de Sainte-Marie, à Schimmert, aujourd'hui Supérieur de la mission du Danemark. Des Révérends Pères Dominicains et des Jésuites s'intéressèrent à cette œuvre, qui fut menée rapidement à bonne fin. »

C'est en 1893 que parut cette nouvelle traduction en hollandais du *Traité de la Vraie Dévotion*. Cette édition, très soignée pour le fond et la forme, fut imprimée à Nimègue et tirée à deux mille exemplaires. Les chiffres, incontestablement, ont leur force, celle du nombre et des unités, qu'il importe de mettre au service de la vérité quand elle le demande comme preuve numérique. Or, le grand nombre d'exemplaires de la *Vraie Dévotion* qui se répandirent en Hollande dans l'année 1870 et dans celles qui suivirent, les deux mille volumes de l'édition 1893 presque complètement épuisée, sont bien une preuve évidente de la diffusion relativement grande du *Traité de la Vraie Dévotion*, surtout dans ces contrées profondément catholiques du Limbourg et du Brabant. Mais cette diffusion elle-même ne permet-elle pas de supposer, et à bon droit, que bien des personnes et des familles ignorées ont pu connaître l'enseignement du bienheureux P. de Montfort et le mettre plus ou moins en pratique ? Cette affirmation, difficile à contrôler sans doute, mais conséquence assez logique de ce que je viens de dire, me paraît, somme toute, et en bonne critique, profondément vraie, quand on sait que, pendant un an environ, le R. P. Kerckhoffs fut comme le prédicateur attitré de cette

dévotion. C'était en 1901 ; depuis cette époque, je l'avoue avec regret, la propagande a été moins active ; elle n'a pas eu, pour s'étendre, le secours de la parole, mais l'action de la grâce a continué, malgré tout, à attirer des milliers d'âmes à Jésus par Marie. La Confrérie de Marie Reine des Cœurs a été comme l'instrument privilégié, comme l'arme de choix de ces pacifiques conquêtes.

Cette Confrérie, qui a pour objet d'établir le règne de Marie dans les âmes, comme moyen d'y faire régner plus parfaitement Jésus-Christ, et qui consiste dans la consécration plénière de soi-même à Jésus par Marie, fut canoniquement érigée au Canada, le 25 mars 1899, par une lettre pastorale de Mgr Duhamel, archevêque d'Ottawa, qui, quelques mois après, au jour glorieux de ses vingt-cinq ans d'épiscopat, disait que, de toutes les œuvres accomplies pendant ce laps de temps, celle qui lui était le plus agréable était la fondation de la Congrégation de Marie Reine des Cœurs. Cette Confrérie, visiblement bénie de Dieu, qui compte déjà soixante mille agrégés, ayant à leur tête le Souverain Pontife lui-même, Pie X, glorieusement régnant, et qui s'honore de son titre d'Esclave de Marie, commença à se répandre en Hollande au mois de juillet 1900. Elle y fit de rapides progrès, puisque, vers la fin de cette même année, d'après le registre des inscriptions, elle comptait déjà deux mille quatre cents membres. Des communautés entières se firent inscrire, non d'enthousiasme pour une dévotion nouvelle, mais par attrait pour une pratique si féconde en grâces et en fruits de salut. Et, ici, je parle en connaissance de cause, et aucun mot n'est hasardé sans preuve, ayant sous les yeux les chiffres eux-mêmes, qui sont, non des opinions discutables, mais des certitudes.

Le manuel de la Confrérie, traduit en hollandais, est un témoignage incontestable, lui aussi, des progrès de la Vraie Dévotion, et comme une pièce authentique de la vérité de ce que j'affirme.

En effet, deux mille exemplaires de la première édition furent vendus en quelques années, et, en 1905, il fallut faire imprimer une seconde édition, qui, espérons-le, s'écoulera aussi rapidement que la première. Les médailles portent, en exergue : *Tout à Jésus par Marie*, et les certificats d'admission se répandent en proportion des noms inscrits, et la Confrérie compte

actuellement *quatre mille six cents membres.* Chiffres remarquables dans un pays en majeure partie protestant, et qui nous permettent de croire que, là aussi, la *Vraie Dévotion*, aidée de la grâce et de la parole, peut devenir populaire.

Ces chiffres, qui doivent être pris en considération, valent mieux, à eux seuls, que tout ce que nous pourrions dire, et ils sont, sinon de merveilleuses découvertes, du moins de précieux encouragements, et ils cachent, dans leur réalité, de consolantes espérances, qui se résument en ces quelques mots : faire régner Jésus par Marie, « puisque ce règne ne sera qu'une suite nécessaire de la connaissance et du règne de la Très Sainte Vierge ». (*Vraie Dévotion*, p. 8.)

A cet article, je pourrais ajouter comme appendice, à raison même de sa situation géographique, que la Belgique, terre de foi, d'activité et de progrès, est entrée, elle aussi, dans ce riche courant de vie spirituelle, qui entraîne les âmes à Jésus par Marie. Cet heureux mouvement est dû encore, je le sais, à la *Vraie Dévotion*, à l'enseignement que nous a donné le bienheureux P. de Montfort. Cette doctrine, si substantielle, véritable foyer de lumière, a pénétré dans les communautés religieuses, les cloîtres et quelques Grands Séminaires. Celui de Tournai, en particulier, fait bon accueil à cette dévotion ; il l'étudie et la pratique. Puisse-t-il devenir bientôt un centre de rayonnement !

Mais les renseignements et les chiffres nous manquent pour apprécier et mesurer au juste ce développement de bon augure, en Belgique. Pourtant, j'en connais assez pour affirmer que cette pratique a produit déjà, dans certaines âmes, une germination merveilleuse de fleurs et de fruits. Puisse, là encore, le grain de sénevé grandir, et que les oiseaux du ciel, c'est-à-dire les âmes détachées de la terre, viennent en grand nombre y chercher un repos protecteur, et que les serviteurs de Marie, ses fidèles esclaves, de plus en plus nombreux, tout entiers consacrés à cette bonne Mère, chantent avec Montfort :

Je suis tout dans sa dépendance,
Pour mieux dépendre du Sauveur,
Laissant à sa Providence,
Mon corps, mon âme et mon bonheur !

R. Guédon,
Supérieur de l'Institution Sainte-Marie,
à Schimmert, Limbourg-Hollandais.

XIX

LA DÉVOTION A MARIE
D'APRÈS LE B. DE MONTFORT, EN ITALIE ET A ROME

L'œuvre de tout rapporteur doit être fidèle, cela va de soi, brève et claire. Nous désirons que ni l'une ni l'autre de ces qualités ne nous fasse défaut. Voici l'ordre que nous adoptons :

Du « Traité de la Vraie Dévotion ».

De la pratique de la Vraie Dévotion.

I. — Du « Traité de la Vraie Dévotion »

La division de ce paragraphe, essentiellement bibliographique, s'impose d'elle-même. On ne saurait, en effet, considérer l'entrée, pour ainsi dire officielle, de l'œuvre de Montfort en Italie, et ne point parler de sa diffusion dans les différentes provinces de ce pays.

C'est en 1852 que le *Traité de la Vraie Dévotion* fut officiellement connu à Rome. On instruisait alors le procès de béatification du vénérable serviteur de Dieu Louis-Marie Grignion de Montfort. — La Sacrée Congrégation des Rites en examinait les écrits, pour connaître de la doctrine qui s'y trouvait exposée, et juger en dernier ressort s'il ne s'y rencontrait point quelque proposition qui fût un obstacle à des démarches ultérieures.

Le moment, certes, était solennel, l'épreuve décisive : l'enfer joua son dernier atout ; Montfort resta vainqueur.

Ce que n'avaient obtenu l'exagération de faux dévots, la calomnie des Jansénistes, le silence d'un coffre, un simple refus d'approbation l'accordaient au delà de toute espérance : la ruine du saint Esclavage.

Le saint Esclavage, cette doctrine qui mettait en échec la traite des âmes à laquelle se livre sans cesse impudemment l'ennemi de tout bien, Montfort l'avait consignée d'une plume amoureuse et docte dans le *Traité de la Vraie Dévotion.*

Décevoir l'esprit du consulteur qui devait formuler son avis sur cet écrit, telle fut la tactique infernale.

Marie veillait. — Son serviteur fut glorifié. — Sa propre gloire soustraite aux atteintes de son mortel ennemi.

Que se passa-t-il donc de particulier lors de la revision des écrits et particulièrement de notre traité ? C'est un document authentique qui nous l'apprend, la relation même du « promoteur de la foi », Mgr André-Marie Frattini.

Sa charge lui commandait de fournir à la Sacrée Congrégation un rapport sur la doctrine du vénérable serviteur de Dieu, à l'effet de savoir si rien ne s'opposait à ce que la procédure suivît son cours.

L'étude minutieuse des documents, faite par un consulteur à ce désigné, devait procurer les arguments dont le promoteur de la Sainte Foi, plus connu sous le titre moins pompeux «d'avocat du diable », appuierait ses conclusions.

Le *Traité de la Vraie Dévotion* fut examiné en premier lieu. La critique faite, une faiblesse des yeux (épreuve ou punition), d'autres occupations empêchent le censeur de procéder plus avant dans l'étude des autres écrits de Montfort.

Un second censeur est nommé, que le cardinal Seraphini, ponent de la cause, charge de faire à nouveau l'examen du *Traité de la Vraie Dévotion.*

Il était, d'ailleurs, plus à même de juger une pratique qu'il connaissait depuis sa jeunesse et dont il était à même d'apprécier les fruits qu'elle produisait en lui, non moins que dans les autres.

A son avis, les écrits de Montfort ne supportaient point le blâme quant à la doctrine ; en eux, bien peu de chose qui ne méritât les plus grands éloges, à ne considérer même que la forme.

De telles conclusions eussent amplement suffi à définir la cause si le premier consulteur n'eût, on ne sait pourquoi, honoré de ses critiques acerbes chaque page de l'œuvre de Montfort, dont il vante toutefois le zèle et la piété tendre et bien intentionnée.

L'avocat défenseur eut beau jeu de mettre à néant les diatribes de cet adversaire morose.

La Commission cardinalice crut, toutefois, devoir entendre une troisième consultation. D'où nouvelle position sur les écrits.

On y dit en substance que le premier consulteur se montra par trop formaliste ; car, ainsi que le prétendait son confrère, non seulement le but, la fin du pieux auteur ne sauraient être

soupçonnés, mais la doctrine même s'y trouvait exposée selon la foi orthodoxe.

Quelques expressions échappées sans doute à la plume de Montfort, qui (lui-même nous le dit) écrivait sans apprêt, avaient peut-être prêté flanc à la critique — induit en erreur le premier consulteur.

L'avocat défenseur renouvela de nouveau, avec non moins de succès, l'accusation, présentée sous des dehors plus bénins cette fois, et le *nil censura dignum* fut apposé aux écrits de Montfort, et par conséquent au *Traité de la Vraie Dévotion*.

Il n'est pas inutile de faire remarquer que cette note théologique, en quelque sorte, ouvrit à saint Alphonse les portes de l'école et le fit siéger en juge au tribunal de la pénitence ; pourquoi n'aurait-elle pas la même efficace pour notre Père ?

Ce triple examen eut des résultats très appréciables. Il nous rassura pleinement, si tant est que cela fût nécessaire, sur la légitimité, j'allais dire la catholicité, de la doctrine du saint Esclavage.

En second lieu, il n'est pas jusqu'aux illusions du premier consulteur qui ne nous causèrent grand bien ; car la contradiction qu'elles offraient avec le *votum* de son successeur mirent le promoteur dans la quasi nécessité de présenter l'un et l'autre rapport en entier à la Sacrée Congrégation.

Les actes du procès nous donnent donc, exposées en forme syllogistique, toutes les objections qu'il est possible de faire contre la *Vraie Dévotion*, tant au point de vue de la doctrine que de l'exposition.

Dans les mêmes actes se trouvent les réponses qu'on y a faites et que le *nihil obstat* est venu, pour ainsi dire, authentiquer.

Dans le temps que se déroulait à Rome le procès de béatification, la *Vraie Dévotion*, traduite en italien, paraissait à Turin.

Ce fut, sommes-nous porté à le croire, la première édition de ce livre en cette langue. Elle était, en outre, publiée avec la permission de ceux qui possédaient l'original : les Supérieurs généraux des deux Congrégations dont Louis-Marie Grignion de Montfort était le fondateur.

La traduction fut faite sur l'édition française de Luçon. Nous n'en connaissons pas l'auteur, dont le nom se cache sous les initiales C. L.

La préface était celle-là même qui se trouve en tête de l'édition française. Quelques pages surajoutées, avertissant le lecteur de l'autorisation accordée par ceux qui se trouvaient en possession de l'ouvrage, mentionnent les circonstances de sa providentielle découverte.

Aucun exemplaire de cette édition ne nous est encore parvenu. Nous pouvons cependant certifier de son existence, assurer même l'exactitude des particularités que nous venons d'indiquer. L'édition de 1862 nous en fournit des preuves.

Cette édition de Turin, que nous pensons être la première, eut-elle plusieurs tirages ? Nous ne le croyons pas. Toutefois, nous n'oserions le nier catégoriquement jusqu'à plus amples découvertes. Une phrase de la lettre-dédicace qui commence l'édition de Novare nous oblige à suspendre notre jugement. On y parle, en effet, d'éditions précédentes qui furent épuisées et nécessitèrent la reproduction et impression du traité.

Nous sommes redevables de cette nouvelle édition (l'édition de Novare) au zèle d'un curé attaché à l'une des paroisses du diocèse de Novare. Il en fit la dédicace à son évêque.

La préface est celle qui dut se trouver en tête de l'édition de Turin. Nous y lisons, en effet, que le procès des écrits s'introduisait en cour de Rome depuis peu de mois. Or, en 1862, époque de l'impression, tout était terminé. Le deuxième avis de la page 222 en fait foi, car il signale l'imprimatur que l'évêque de Luçon voulut bien accorder à la première édition française, celui délivré par la curie de Turin à l'édition faite dans cette même ville (précisément peu de mois après l'ouverture du procès), enfin le *nil censura dignum* de la Sacrée Congrégation des Rites.

La troisième édition du *Traité de la Vraie Dévotion* parut en 1872, à Milan. Sortie des presses de l'*Osservatore catholico*, cette édition se trouve être l'exacte reproduction de la précédente. Ces trois éditions, distinctes par leur lieu d'origine, ne sauraient être regardées comme différentes. Toutes émanées de la plume du mystérieux C. L., elles ne forment qu'une famille.

Rejetons de l'édition de Turin celle de Novare et de Milan, qui s'intitulent « nouvelle édition », « troisième édition »; sont-elles les seules, c'est le point obscur que le temps éclaircira, nous l'espérons.

Indépendante des éditions précitées, une traduction de la

Vraie Dévotion, en langue italienne, vit le jour à Turin l'an 1886. Sortie de la typographie Salésienne, sans notice ou préface qui vienne renseigner le lecteur sur le livre et l'auteur, cette édition offre d'autres inconvénients fort graves.

Nous serions incomplet, si nous ne citions une édition de propagande (œuvre d'un anonyme) qui, sans préface ni notice quelconque, parut à Foligno.

Il est donc, à notre connaissance, cinq éditions italiennes du *Traité de la Vraie Dévotion*, réparties en trois groupes distincts ; il nous faut dire un mot de leur valeur.

Loin d'être parfaites, elles ont de graves défauts.

Outre celui que le *Règne de Jésus par Marie* reprochait dernièrement aux éditions françaises, à savoir de n'être point fidèles (comment eût-il pu en être autrement ? elles en sont les filles), on est en droit de leur reprocher certains inconvénients qui leur sont propres.

Telles de graves erreurs typographiques qui rendent la phrase inintelligible, offrent des contresens et des nonsens. L'édition salésienne surtout possède une riche collection de coquilles de ce genre.

L'auteur même de cette dernière traduction, ne respectant point le génie de la langue, mit son œuvre en péril d'avorter.

On trouve facilement des raisons pour éluder le sacrifice que Dieu réclame lorsqu'il s'offre à vous sous des dehors choquants.

Il serait donc à souhaiter que l'on fît une bonne édition italienne du *Traité de la Vraie Dévotion*. L'édition française qui vient d'être lancée dans le public pourrait servir à cette œuvre, que tout semble rendre urgente à l'heure actuelle.

L'Italie posséderait ainsi le texte original dans toute sa pureté. Les divisions, que des théologiens possédant à fond la doctrine de Montfort y ont introduites, ne laisseraient pas non plus d'être fort utiles.

Nous avons déjà un exemple dans le *Secret de Marie*, traduit sur l'édition Lhoumeau. Dans cette édition, la pureté du style ne le cède en rien à la fidélité.

Les Pères de la Compagnie de Marie auront à honneur d'élever ce monument à la gloire de leur Mère et Maîtresse.

Nous ne disons rien des trois éditions du *Secret de Marie*, œuvre d'un anonyme, antérieure à celle dont nous venons de faire mention. Elles n'offrent rien de particulier en elles-mêmes,

ou qui n'ait été dit pour ce qui regarde le *Traité de la Vraie Dévotion*.

Des dévots esclaves de la Très Sainte Vierge traduisirent également la méthode pour réciter avec fruit le saint Rosaire. Nous la nommons ici, car c'est la mise en pratique de la *Vraie Dévotion* — pratique dont nous allons maintenant considérer les grandes phrases et manifestations.

II. — De la pratique de la Vraie Dévotion inspirée par le Traité du bienheureux Louis-Marie Grignion de Montfort

C'est à dessein que nous limitons ainsi notre rapport. Ne point le faire, nous entraînerait dans des recherches historiques très intéressantes, il est vrai, mais aussi très complexes. M. Boudon ne fait que nous signaler les succès dus au zèle des RR. PP. Théatins, et, cependant, quelle riche moisson ne récolterions-nous point dans les quelques pages consacrées à ce sujet !

Le premier document que nous possédions sur la pratique de la Vraie Dévotion en Italie, fruit du traité, remonte à 1862. Vingt ans, par conséquent, après sa découverte en France.

C'est une lettre-préface que l'un des curés du diocèse de Novare, promoteur de l'édition faite en cette même ville, adresse à son évêque Mgr Jacques-Philippe Gentile.

Une expérience de plusieurs années dans la direction des âmes, écrit-il, me convainquit pleinement qu'il se trouvait dans ce livre un véritable secret de grâce. Efficace, ce secret attire les âmes ; facile, il les encourage. Sa pratique donne du zèle pour sa propre sanctification et nous tient, pour ainsi dire, dans un continuel acte de foi, d'espérance et de charité pour le divin époux des âmes, Jésus, centre de tout l'univers.

C'est à l'édition de Turin que nous devons ce premier mouvement de propagande. Est-il probable que ce pasteur fût le seul à profiter de la grâce dont l'écrit de Montfort était l'instrument et comme le véhicule ? Assurément non : aussi comptons-nous sur les agréables surprises que nous réserve le temps.

Un autre apôtre de la Vraie Dévotion fut del Vecchis François. Les données historiques que nous possédons sur ce personnage permettent d'assurer qu'il eut en main l'édition de Turin (1852).

Prêtre habitué de la gentille paroisse de Lovère, qui se mire dans les eaux paisibles du lac d'Iseo, il prêcha la Vraie Dévotion à ses pénitents et tout d'abord aux Clarisses, dont il était l'aumônier. On connaît le nom de plusieurs esclaves de Jésus en Marie, conquêtes de ce saint prêtre.

C'est de lui que les Clarisses tiennent le double exemplaire de l'édition faite à Novare, puis à Milan et dont il a été question plus haut.

L'apostolat de del Vecchis s'étend de 1859 à 1875. Il s'exerça, tout d'abord, à titre de confesseur extraordinaire, puis ordinaire des Clarisses, enfin comme chapelain attitré de l'église publique attenante au monastère.

Telle fut la semence qui donna, vingt ans plus tard, les fruits les plus abondants.

Une série d'événements vraiment providentiels et dont on étudie activement la trame fit parvenir quelques-uns de ces exemplaires de la *Vraie Dévotion* entre les mains d'âmes d'élite.

C'est ainsi que se rattachent aux exhortations du saint prêtre les conquêtes dont la Compagnie de Marie, la Congrégation des Filles de la Sagesse et la Confrérie de Marie Reine des Cœurs se sont enrichies. La Lombardie et le Piémont voient chaque jour grossir les rangs de ceux qui se dévouent, corps et âme, au très noble Esclavage de la Mère de Dieu.

Au fur et à mesure que le mouvement devient plus intense, il prend également plus d'extension. Nous sommes donc obligés maintenant de préciser quelque peu la marche de plus en plus alerte de la pratique de la Vraie Dévotion.

Il est impossible dès maintenant de nombrer une à une les âmes pieuses qui composent le patrimoine spécial de la Très Sainte Vierge sur toute l'étendue de la péninsule.

Qu'il nous suffise donc d'indiquer les différents milieux ecclésiastiques et religieux qui tiennent à honneur d'être appelés les esclaves de la Très Sainte Vierge et de vivre comme tels.

Nous y trouvons double avantage : celui de mentionner, sans aucun doute, la portion choisie de la cour mariale et de compter le nombre des zélateurs qui ont reçu d'office la mission de propager le saint Esclavage.

Citons, en première ligne, le Séminaire français, dont les élèves ne dédaignent point d'appartenir à la Congrégation de

la Très Sainte Vierge. Les membres de cette pieuse association ont des réunions ordinaires mensuelles, extraordinaires aux jours de fêtes. Les petites instructions que l'on y fait n'ont d'autre but que d'exciter le jeune séminariste à professer une appartenance totale à la Très Sainte Vierge, selon l'esprit de la Vraie Dévotion. Car telle est la lumière qui les conduit dans la recherche de Jésus.

On sait que les séminaristes français font le catéchisme à bon nombre de petits Romains. Force leur est donc de communiquer à ceux-ci l'amour vrai, doctrinal et pour cela sincère qu'ils puisèrent à l'étude de Montfort.

Les Révérends Pères de la Congrégation du Saint-Esprit, directeurs zélés du Séminaire dont nous venons de parler, pratiquent eux-mêmes ce secret de sainteté, dont ils constatent chaque jour l'efficacité auprès de leurs jeunes gens. Les liens spéciaux qui les rattachent à Montfort, au point de constituer une sorte d'affinité entre les deux Congrégations, seraient d'ailleurs capables de leur faire aimer Marie Reine des Cœurs.

Une autre Congrégation française, dont le zèle se déploie également à Rome, les Filles de Saint-Vincent de Paul, connaît goûte et pratique la Vraie Dévotion. Plusieurs Supérieurs se sont déjà distingués par le zèle qu'ils ont déployé pour implanter, faire croître et fructifier l'arbre de vie.

L'élan de s'est point refroidi, et, de nos jours encore, les jeunes gens sont conduits à leur Mère, pour qu'elle-même les prépare au sacerdoce, les fasse croître en Jésus-Christ et les conduise à la plénitude de son âge.

Les religieuses ne restent point en dehors de ce mouvement marial. — La Société des Filles du Cœur de Jésus avait, en effet, reçu de son admirable fondatrice cet esprit de sacrifice qui lui est propre. Mais, de par sa volonté expresse, c'est par Marie, avec Marie, en Marie que se devait immoler toute vraie Fille du Cœur de Jésus.

On juge dès lors facilement l'enthousiasme avec lequel ces pieuses filles, établies à Rome, reçurent connaissance du *Traité de la Vraie Dévotion*. C'était, en effet, l'exposé théorique et pratique de l'esprit qui les devait animer dans leurs actes d'adoration réparatrice.

Les Sœurs de la Petite Compagnie de Marie, de fondation anglaise, sont un fruit de la Vraie Dévotion. C'est la Vraie Dé-

votion, en quelque sorte, qui les fit naître ; c'est donc elle, on le comprend aisément, qui les fait vivre. Leur Supérieure générale et fondatrice emploie toutes les forces que lui laisse un continuel état de souffrance à la propagation du saint Esclavage. Les vœux qui s'émettent dans cette Congrégation sont précédés de la formule de la consécration dont se servent les esclaves de Jésus en Marie. Le cardinal Parrocchi, de sainte mémoire, leur obtint qu'une indulgence fût attachée à la récitation de cette consécration.

Viennent enfin les Fils et les Filles de Montfort. Tous savent comment leur vie n'est qu'une vie d'esclave. — Cette pensée les saisit au réveil, les accompagne dans chacune de leurs actions, et c'est en esclaves reconnaissants, dévoués, qu'ils se livrent au repos sur le sein de leur Mère.

Brûlant du zèle dont Montfort se sentit embrasé, ses Fils et ses Filles, chacun dans sa sphère, s'emploient à gagner à Marie de nouveaux serviteurs.

La Compagnie de Marie possède, en Italie, deux maisons. Elle en a une à Rome, l'autre à San Giorgio, dans le Montferrat. L'un et l'autre poste sont un foyer de diffusion pour la Vraie Dévotion.

Quant aux Filles de la Sagesse, outre les deux établissements qu'elles possèdent dans la ville des Papes, leur situation est des plus florissantes dans le reste de la péninsule. L'Italie septentrionale les compte nombreuses : Turin, San Giorgio, Gênes, San Remo, etc., etc... Partout elles inculquent, nous en sommes sûrs, l'esprit de Montfort : aux enfants qu'elles forment, aux malades qu'elles s'efforcent de soulager, aux moribonds qu'elles assistent.

Faire maintenant la nomenclature de ceux qui s'adonnent privément et de tout cœur à la pratique du saint Esclavage, cela, on le comprend facilement, nous est impossible. Prélats et cardinaux, théologiens, séculiers et réguliers la célèbrent à l'envi. De leur part on ne peut alléguer l'engouement, l'attrait de la nouveauté. Non. Mais la sûreté des principes mis en œuvre par le bienheureux de Montfort, la vigueur de ses conclusions, furent les seuls facteurs de ce succès.

Un exemple entre mille. Le cardinal Vivès y Tuto, de l'Ordre des Capucins, assuma la charge délicate d'assister Léon XIII à ses derniers moments.

Où prit-il les motifs que le Pontife, si dévoué à la Vierge du Rosaire, avait d'espérer et d'aimer ? Chez Montfort, dans le *Traité de la Vraie Dévotion.* « Très Saint Père, recommandez-vous au bienheureux de Montfort, que votre sainteté a daigné béatifier. A son exemple, priez Marie d'être votre *supplément.* » Marie notre supplément, n'est-ce pas là toute la pratique de la Vraie Dévotion ? — Or, telles furent les aspirations qui conduisirent au seuil de l'éternité ce pape plein d'œuvres et de jours.

Après Léon XIII, c'est Pie X, déclarant que, dans sa première encyclique, il avait eu l'intention de faire allusion au *Traité de la Vraie Dévotion*, allusion si frappante qu'elle n'avait échappé à personne, mais que l'on n'aurait osé croire (tant elle donnait d'appui à notre spiritualité) voulue du grand Pontife, s'il ne l'eût déclaré lui-même.

Ce n'est point, d'ailleurs, la seule marque de bienveillance dont Sa Sainteté daigna nous honorer. Inscrit au nombre des confrères du Règne de Marie Reine dans les Cœurs, il témoigna faire grand cas des avantages spirituels qu'il pourrait en retirer et ne put s'empêcher de bénir avec effusion « ses nouveaux confrères et fils ».

Appuyée de tels exemples, la Confrérie de Marie Reine des Cœurs se développa sans crainte dans le centre de la catholicité. C'est donc en grand nombre que se comptent les associés.

Nous ne citerons que ceux vivant en communauté.

C'est tout d'abord le Collège de la Propagande, qui voit chaque année grossir le nombre de ceux qui sont enrôlés sous l'étendard de Marie. Un zélateur dévoué est l'âme de cette vie mariale très intense. Près de retourner en Syrie, son pays natal, espérons qu'il laissera un successeur digne de lui. De la sorte, on n'aurait point à regretter l'extinction, même momentanée, de ce foyer de piété mariale. C'est, hélas! ce qui arriva dans un autre collège, où, espérons-le, Marie reprendra bientôt tous ses droits.

Nous devons faire une mention toute spéciale du Collège Léonin. La Confrérie de Marie Reine des Cœurs s'y développe au grand jour. L'esprit, d'ailleurs, en est très goûté des jeunes séminaristes italiens, hôtes de ce collège. — Les exercices du samedi ont pour but d'infuser, aux membres inscrits dans la Confrérie, l'esprit de la Vraie Dévotion. C'est, d'ailleurs, aux meilleures sources qu'ils en vont puiser la matière. J'ai nommé le

livre de M. Lhoumeau, *la Vie spirituelle à l'Ecole du bienheureux de Montfort.*

Les jeunes prêtres sortis de ce séminaire font connaître à leurs ouailles une dévotion dont ils ont été à même d'apprécier pratiquement la haute valeur morale. C'est ainsi que dans de nombreux centres a retenti la voix de ces nouveaux apôtres. A l'un d'entre eux, le Séminaire de Fano doit son dévouement à Marie Reine des Cœurs. Enfin, Pise réclame le *fac-simile* du groupe de Marie Reine des Cœurs, désirant en faire l'ornement principal d'une église dédiée à la Madone.

Voilà bien des centres d'action, dira-t-on ; les unifier serait augmenter leurs forces, assurer leurs succès. Le besoin d'établir, à Rome même, un centre pour la Confrérie de Marie Reine des Cœurs se faisait sentir impérieusement.

Nous sommes donc heureux de pouvoir apprendre aux congressistes que ce vœu, conclusion nécessaire du rapport dont on vient d'entendre la lecture, a déjà reçu sa réalisation.

La pratique du saint Esclavage sous forme de Confrérie ou pieuse Union vient d'être érigée canoniquement par S. Em. le cardinal Respighi, vicaire de Sa Sainteté, dans la chapelle de Marie Reine des Cœurs, dont les Pères de la Compagnie de Marie sont les chapelains.

Une seule chose nous reste donc à faire : prier et faire prier pour la prospérité d'une œuvre destinée à faire tant de bien, d'une œuvre qui, secondée, peut combler les désirs ardents que tous les Souverains Pontifes font, depuis les tristes événements de 1870, pour la préservation de la foi, dans leur grande et bonne ville de Rome, et dans la péninsule tout entière.

Deo gratias et Mariæ.

L.-M.-Maurice Dières Monplaisir,
Esclave de Jésus en Marie.

XX

NOTRE DAME DE PELLEVOISIN EN ESPAGNE

Trois années nous séparent des jours d'angoisses où, *proscrits*, nous sommes venus frapper à la porte de l'étranger. Assis, maintenant, au seuil de la catholique Espagne, nous sentons l'espérance renaître en nos âmes ; nous avons entendu l'écho de la parole du Calvaire : « Fils, voilà votre Mère » ; Reine et Maîtresse de tout ce qui est à moi, elle sera votre ressource dans les jours mauvais. La réalisation de ces promesses divines ne s'est point fait attendre. A mesure que la dispensatrice de tout bien répandait sur nous les trésors de son Fils, elle nous inspirait, chaque jour davantage, le désir de propager les gloires et de dire les saintes prodigalités du Cœur de Jésus par ses mains. L'heure nous semblait venue de publier, nous aussi, les merveilles de Pellevoisin; de rappeler les apparitions faites en 1876, par l'auguste Mère de Dieu, à une humble servante miraculeusement guérie, et de faire connaître le scapulaire du Sacré Cœur, tel que l'Eglise, par l'organe du Pontife romain, l'a approuvé le 4 avril 1900 ; à savoir : sur une étoffe blanche, d'*un côté* un Sacré Cœur rouge, d'où s'échappent des flammes ardentes, surmonté d'une croix, entouré d'une couronne d'épines et entr'ouvert d'une lance, et de l'autre la Vierge, dans son auréole de gloire, les bras tendus et les mains ruisselantes d'une pluie de grâces.

Nous n'avons pas tardé à trouver, sur notre chemin, des âmes avides de s'attacher au Fils et à la Mère par des liens nouveaux. De combien de grâces a été suivie leur entrée dans l'Archiconfrérie de Notre Dame de Pellevoisin ? C'est le secret du Maître, qui, en silence, comble ses serviteurs. Ce que le ciel laisse paraître de ses faveurs est bien peu, si on le compare à des dons que l'œil de l'homme ne saisit pas. Qu'il nous soit du moins permis de publier ce que nous avons vu.

Signalons, d'abord, les grâces obtenues par une petite communauté composée de quatre religieuses, venues de la région landaise, où leur Congrégation se vouait à l'enseignement primaire et aux œuvres multiples de miséricorde corporelle. En-

trées dans la petite capitale du Guipuscoa, bientôt remplie des victimes de la persécution religieuse, elles n'avaient au soleil qu'une place limitée. Ouvrir une humble maison de famille, c'était leur seul moyen d'existence. Encore, sur l'œuvre naissante, voyait-on planer l'incertitude du lendemain. La santé de la Supérieure, qui était l'âme de cette fondation, parut, un instant, compromise. Au dehors, il fallait compter avec l'indifférence du public pour tout ce qui est inconnu; en France, bon nombre d'amis blâmaient l'entreprise : c'était — disait-on — « une œuvre mort-née ». Mais, à peine arrivées en Espagne, ces pieuses filles s'étaient revêtues du scapulaire de Notre Dame de Pellevoisin. Tout allait changer de face. Conseillées, encouragées par une grande chrétienne dont le dévouement leur avait été acquis dès la première heure, elles purent se fixer bientôt en un domicile confortable et spacieux, où le grand public allait affluer, de hauts fonctionnaires et des prélats eux-mêmes.

Mais pourrions-nous taire d'autres grâces obtenues par la Mère de miséricorde ? Depuis le jour de leur exil, ces pauvres Sœurs avaient été privées, quatorze mois durant, de la joie d'offrir à Jésus Hostie une demeure sous leur toit ; et l'église paroissiale était loin. Elles ont maintenant une gracieuse chapelle ; le Roi du ciel est là sur son trône, entouré de splendeurs. Chaque jour, les hôtes et les voisins de la petite Communauté peuvent assister à l'auguste sacrifice des autels; souvent un prêtre zélé vient rompre le pain de la parole aux âmes affamées de la recevoir, et enfin la connaissance de la langue espagnole permet à ces religieuses d'étendre leur sphère d'action et de répandre autour d'elles, avec une intensité nouvelle, la bonne odeur de Jésus. Grâces en soient rendues au Sacré Cœur et à Notre Dame de Pellevoisin!

Il est des faveurs qu'une reconnaissance personnelle nous interdit de céler, et dont nous sommes les témoins journaliers. Vers la même époque, une autre Communauté qui appartient à la Congrégation enseignante du très saint Rosaire est venue, elle aussi, chercher asile au milieu du peuple espagnol. Ces religieuses y avaient trouvé un sympathique accueil ; mais, dépourvues de ressources, réduites au strict indispensable, pour ne pas faiblir, elles se remettaient souvent en mémoire la parole de la *Vierge d'Avila* : « Thérèse et un ducat, ce n'est rien ; mais Thérèse, un ducat et Jésus, c'est tout. » Et, de fait, Jésus

était avec ces dignes Filles de saint Dominique. Que pouvaient-elles craindre ? Pour elles, comme pour les premiers colons venus d'outre-Rhin sur les côtes de la Hollande, « le premier miracle *avait* été de vivre », malgré vents et marées ; le second fut de s'agrandir et de pouvoir donner, à la jeunesse qui les avait suivies, des cours spacieuses inondées de soleil et de verdure. Ce n'était là que le prélude des gâteries du ciel. Pressées de s'établir et n'ayant pas l'embarras du choix, ces religieuses avaient dû s'installer dans un faubourg de la ville ; elles y vécurent entourées de respect par la population tout entière ; mais l'œuvre si délicate de l'éducation, le besoin de se faire connaître appelaient un changement de maison. Au centre de la ville, sur une pente où se terminent les dernières terrasses des monts Cantabres, elles ont trouvé une charmante villa qui domine les flots tourmentés de la mer de Biscaye : vrai nid du Paradis d'où les *oisillons* prennent, çà et là, leur vol vers la montagne ou la plaine. Mais est-ce qu'un génie invisible n'avait pas veillé sur cette œuvre encore au berceau ? — Au début de la fondation, toutes ensemble, maîtresses et élèves, avaient demandé à recevoir le scapulaire de Notre Dame de Pellevoisin, à faire partie de cette Archiconfrérie et à se faire inscrire dans la Garde d'honneur du Sacré Cœur. En présence de toutes ces mains suppliantes, le Cœur de Jésus avait sollicité son bras, et d'ailleurs qu'aurait-il opposé à l'irrésistible appel de celle qui lui disait aux noces de Cana : « *Vinum non habent* » ?

Toutefois, si la Providence, tendre mère, se plaît souvent à préparer, comme au soir de la pêche miraculeuse, le dîner des siens, elle ne prodigue jamais le pain du corps que pour mieux atteindre et saisir l'âme immortelle, destinée à grandir pour une vie sans fin ; et, pour mystérieux que soit le travail de la grâce, ici, il se laisse entrevoir dans la piété, le bon esprit, le labeur dont ces chères enfants donnent à leurs maîtresses un témoignage constant.

Pourrions-nous taire une autre preuve éclatante de la protection de Notre Dame de Pellevoisin ? — Il y a quelque temps, plusieurs de ces jeunes filles devaient subir un examen que les circonstances actuelles rendaient particulièrement difficile. Mais la Mère de miséricorde veillait sur le sort de ces enfants. De brillants succès couronnèrent les efforts du plus grand nombre d'entre elles.

Pour l'éducateur religieux, le souci du jour présent s'augmente sans cesse des inquiétudes du lendemain. Que sera, pour ces jeunes âmes que le monde guette, le lendemain de la pension ? Toutes nos prières tendent à obtenir à leur inexpérience lumière et force pour éviter les pièges et résister aux coups de l'ennemi qui voit en elles une proie facile. Eh bien, grâces en soient mille fois rendues au Sacré Cœur par Notre Dame de Pellevoisin ! depuis deux ans, toutes celles de ces jeunes personnes qui, au terme de leurs études, ont dû quitter leur cher couvent, revêtues du scapulaire de Notre Dame de Pellevoisin comme d'une égide, ont subi sans faiblir le choc d'un monde, adversaire inlassable du Christ et de la Vierge Marie : *Dominare tu et Filius tuus.*

Si décoloré que soit un pareil compte rendu des munificences de Jésus et de Marie, nous ne saurions le terminer sans traduire encore des faits qui se rattachent à d'autres personnes, vouées, elles aussi, à ces divins Cœurs. Notre prolixité aura pour excuse et pour encouragement la bienveillance et aussi la piété des lecteurs avides de glorifier le Fils par la Mère.

Signalons, d'abord, l'assistance visible que Notre Dame accorde à un foyer chrétien, voué depuis longtemps au Sacré Cœur et zélé propagateur de l'Association à la Garde d'honneur. Dès que cette famille a connu le scapulaire de Notre Dame de Pellevoisin, elle s'est empressée de le recevoir ; à ce nouveau gage de dévotion, la Vierge fidèle a répondu par des faveurs inespérées.

Une autre marque non moins touchante de cette assistance, c'est l'appui visiblement accordé à une jeune personne dont la persévérance courait, au milieu des siens, un péril extrême. — « Les ennemis de l'homme, dit la Sainte Ecriture, sont dans sa maison. » Mais là encore veillait « la Mère de Bon Conseil ». Soutenue par elle, non seulement cette enfant est sortie victorieuse des premières épreuves qui menaçaient sa foi, mais elle a pu ramener au devoir de la vie chrétienne ceux qui depuis longtemps s'en étaient affranchis. Le scapulaire de Notre Dame de Pellevoisin est désormais en honneur dans cette famille.

A peine ce scapulaire avait-il paru ici, aux yeux de quelques Espagnols, qu'il trouvait *de leur part* un accueil enthousiaste. — Vous en serez peu surpris, Monseigneur ; vous connaissez la tendre dévotion de ce peuple pour la « *Purissima, sine pecado concibida* ». Ce qui est moins connu, c'est la récompense que

le ciel tiendrait en réserve pour ce fidèle serviteur du culte en Marie. Un apôtre de l'Immaculée Conception, Mgr Claret y Clara, ancien archevêque de Cuba, où il avait prédit, plus de « trente ans à l'avance, la guerre hispano-américaine, grand aumônier de la cour, avait dû s'éloigner de l'Espagne en 1868, lorsque la Révolution avait précipité du trône la reine Isabelle ». Entouré de l'auréole du thaumaturge et du prophète, il mourait, deux ans après, au monastère de Fontfroide ; tel, six siècles auparavant, saint Malachie, archevêque d'Irlande, venait à Clairvaux expirer doucement, entre les bras de saint Bernard, mais, avant de rendre sa belle âme à Dieu, affirmait savoir, par une révélation particulière, que «l'auguste Mère de Dieu, en reconnaissance de la dévotion que les Espagnols témoignaient à ses prérogatives de Vierge Immaculée, avait obtenu de son Fils la promesse que ce peuple ne perdrait jamais le bienfait de la foi chrétienne ».

Laissez-moi, Vénéré Seigneur, terminer ces pages, déjà bien longues, par un rapide souvenir donné à des faits plus récents. Qui pourrait oublier les tristes événements auxquels je fais allusion et qui, l'an dernier, à Paris, et, cette année même, à Madrid, ont marqué la journée du 31 mai — jour de larmes et de sang que l'on voudrait effacer de l'histoire ? — Mais élevons plus haut les yeux et reconnaissons ici l'intervention du ciel en faveur de notre Souverain bien-aimé. — Ce jour, qui clôture le beau mois de la Vierge, l'Archiconfrérie de Notre Dame du Sacré Cœur, qui, en Espagne, a son siège principal à Barcelone, célèbre la fête de cette Protectrice des causes difficiles, Notre Dame du Sacré Cœur. Cette dévotion n'est-elle pas la même que celle de Pellevoisin ? A la différence des noms et des dates de naissance, c'est toujours l'honneur rendu à la Mère miséricordieuse, la Mère ouvrant ses bras à ses fils adoptifs pour les offrir à Jésus, « son Fils premier né ». Or, depuis bien des années déjà, l'auguste Souverain d'Espagne a été consacré aux Cœurs de Jésus et de Marie. Un jour, la grande Reine, qui, pour cet enfant, a épuisé toute la sollicitude d'une mère constamment guidée par les lumières de l'Evangile, vint, avec toute sa famille, jeune encore, dans l'église de Saint-André, à Madrid, où est érigée l'Archiconfrérie du Sacré Cœur. On pressent bien ce qu'elle y venait faire. A ses yeux, le plus ferme appui de sa Maison, c'était bien ce divin Cœur qui demandait, il y a deux

siècles, à figurer sur l'étendard du fils de saint Louis. Et, consacrant elle-même au Sacré Cœur ce royal enfant, elle obtenait pour lui, nous n'en doutons pas, une grâce de force et de préservation.

Et n'est-ce pas pour ratifier cet acte, solennel et touchant à la fois, que, l'année dernière, Alphonse XIII est venu, à Lourdes, affirmer sa foi religieuse, sa confiance en la Mère toute-puissante sur le Cœur du Fils de Dieu ? Prosterné dans la poussière, aux pieds de la roche Massabielle, il s'est souvenu que son nom était écrit dans les Cœurs de Jésus et de Marie.

F. Déchoux,
Saint-Sébastien.

XXI

MARIE, SALUT DE L'AFRIQUE

« Je vous révère, ô Maîtresse du monde, Vierge des vierges ! » C'est par ces paroles que nous saluons Marie dans l'office de l'Immaculée Conception. Oui, c'est à la Maîtresse du monde, à la Reine des cieux que les fidèles enfants de l'Eglise catholique rendent le tribut de louange qui lui est dû, et que les Peaux-Rouges du Nord de l'Amérique et les Japonais et Chinois de l'extrême Orient s'adressent avec confiance. Mais qu'en est-il du règne de Marie au continent noir, où Satan continue d'avoir son trône depuis tant de siècles ? Est-elle la Maîtresse et l'Auxiliatrice dans ce pays, qui gît encore dans les ténèbres et l'ombre de la mort ? Nous n'en doutons pas ? Marie a reçu le pouvoir d'écraser la tête du dragon infernal et de détruire le règne de Satan dans *tous* les cœurs, dans le cœur des Blancs comme dans celui des pauvres Noirs ignorants ! Nulle part, la puissance mystérieuse de Marie sur le cœur des enfants des hommes ne se révèle plus visible, et nulle part elle ne paraît plus imposante, en sa qualité de Reine et de Maîtresse du monde, que précisément en Afrique. Contraste merveilleux ! là où la femme semble dégradée jusqu'au niveau de la bête de

somme, c'est là que Marie paraît, « belle comme la lune et radieuse comme le soleil », et sa lumière éclaire les ténèbres de la barbarie et du paganisme.

Les Pères Blancs, missionnaires de l'*Ouganda*, nous racontent que, dès que le Noir a reçu dans son cœur les premières notions de notre sainte religion, il invoque la protection de Marie, comme poussé par une force supérieure. L'amour pour Marie s'empare de son cœur, et bientôt lui devient un vrai besoin. Lorsque le Baganda, l'indigène du territoire des Grands Lacs, a appris à faire le signe de la croix, il jette bien loin de lui ses amulettes et demande à recevoir une médaille de la Sainte Vierge. Une païenne sait-elle dire l'*Ave Maria*, elle se soucie moins de ses colliers de perles et de ses bracelets d'ivoire que de l'effigie de Marie, qui est dorénavant sa parure préférée. Avec un respect religieux, ils conservent les rosaires et les médailles, et déjà les catéchumènes se munissent de l'image de Marie qui dissipe toutes les erreurs. Leur vénération envers la Sainte Vierge augmente à mesure que le moment du baptême s'approche. Tous les jours avant et après l'instruction religieuse, ils se rendent à la chapelle, aux pieds de la statue de Marie Immaculée que les missionnaires érigent le plus tôt possible dans chaque station. Les uns y courent, les autres les suivent en groupes et en chantant les prières qu'ils viennent d'apprendre. Arrivés à la chapelle, ils se jettent à genoux, disent le *Pater* et l'*Ave* et exposent à la Reine des cieux tous leurs besoins, sur tous les tons, en les répétant et criant à tue-tête, ce qui n'est guère agréable aux oreilles européennes, mais ce qui est une prière irrésistible au cœur de Marie.

La même vénération que le catéchumène témoigne à la médaille de la Vierge, le néophyte la porte à son chapelet. Lorsqu'il a l'espoir de recevoir le baptême, le catéchumène s'en va ramasser les baies d'un buisson de forêt, et il les attache avec les fibres flexibles d'un roseau. Dès que l'eau du baptême a coulé sur son front, il prend le chapelet au cou et le porte dorénavant comme un insigne d'honneur. Du premier ministre jusqu'au dernier esclave, tous le portent avec le même orgueil, comme le soldat sa croix d'honneur.

Un autre missionnaire des Pères Blancs de l'Ouganda écrit : « De nos quinze cents chrétiens, je n'en connais pas un seul qui ne dise chaque jour le chapelet. « — Mon Père », me disait un

jour l'un d'eux, « depuis votre dernière visite j'ai oublié deux « fois de dire le chapelet, mais, durant la nuit, je m'en souvins et « je me suis levé pour réparer ma négligence. »

Les progrès toujours croissants de notre sainte religion en Afrique doivent certainement être attribués en grande partie à la récitation fervente du chapelet par les nègres convertis. — Il n'est donc pas étonnant que les missionnaires réclament toujours des chapelets, malgré que des milliers soient envoyés tous les ans en Afrique. Le nègre qui a la chance de recevoir un chapelet d'Europe s'estime trois fois plus heureux, et si on laisse au Baganda le choix entre un habit neuf et un grand chapelet, il choisit sans faute le dernier, même lorsqu'il n'a que quelques haillons pour se couvrir.

L'approche des fêtes de la Vierge et des mois qui lui sont consacrés provoque toujours un nouvel élan de l'amour ardent et de la vénération qu'ils portent à la Reine du ciel, et pour les missionnires c'est le moment des plus abondantes récoltes d'âmes. Du Niger, de la Côte d'Or, du Dahomey, du Zambèze, de toutes parts, viennent des rapports sur les solennités émouvantes en l'honneur de Marie, surtout au jour de la fête de l'Immaculée Conception, de sorte que nos pays européens n'ont qu'à les envier. On s'y prépare par une neuvaine. Le R. P. H. B., missionnaire de la Société de Lyon et ancien préfet apostolique du Dahomey, écrit à ce sujet : « *A Ouida, à Porto-Novo*, pendant ces neuf jours, l'église est toujours trop petite pour contenir la foule. Chaque soir, illumination. Le tout est laissé à l'initiative et au goût des indigènes. Pour cela, ils abattent des quantités de bananiers, dont le tronc, haut de plusieurs mètres, est tendre comme la tige d'un poireau. Ils plantent ces tiges où ils peuvent et dans l'ordre qu'ils veulent. Des papaies, petits melons, sont coupées en deux par le milieu, débarrassées de leur pulpe, remplies d'huile de palme : ajoutez-y une mèche, fixez la papaie aux bananiers au moyen d'un petit bois, et vous aurez un lampion nouveau style. L'Européen témoin pour la première fois de ces fêtes est surpris, émerveillé, le missionnaire heureux. La papaie, du reste, est un fruit très recherché, et chaque pied de bananier vaut plus d'un franc, ce qui représente un capital important pour les Noirs. » — Cela prouve au moins que la dévotion à Marie porte le nègre à la générosité et à l'esprit de sacrifice. Pour Marie, il se prive du plus nécessaire

— Citons encore un missionnaire des *Grands Lacs* : « Lorsqu'on donne au plus pauvre enfant une belle coquille cauri — qui a la valeur d'une monnaie dans ce pays — on est sûr de la trouver le même soir sur l'autel de la Vierge. Entre mille, voici un fait qui démontre leur tendre amour pour Marie : lorsqu'il s'agissait de recueillir les moyens pour construire une chapelle en briques, je trouvai 40.000 cauris dans notre tronc (ce qui représente à peu près 200 francs), somme énorme, vu la pauvreté de ces nègres. »

Mais, à l'occasion, ces néophytes savent se sacrifier encore davantage. L'amour de Dieu et de la Vierge avait à peine pris racine au *Nyanza*, lorsque la persécution des musulmans contre les chrétiens y éclata. « Nous sommes chrétiens », confessaient les néophytes devant le cruel Mwanga ; « nous sommes prêts à t'obéir en tout ce qui n'est pas contre les commandements de Dieu, mais tu ne saurais nous détourner par aucun martyre de la foi en Dieu et de l'amour envers la Sainte Vierge. » Et, en effet, leur foi résista aux promesses, aux menaces et aux tortures les plus cruelles, et ces vaillants confesseurs méritèrent la palme du martyre dans les flammes du bûcher qui les consuma. Quel exemple pour notre monde de foi si faible !

L'occasion du martyre ne se présente pas partout ; mais les missionnaires constatent partout que la dévotion à Marie pénètre et ennoblit toute la vie de ces pauvres noirs. Dans le danger, leur première pensée est pour Marie ; ils se réfugient auprès d'Elle comme l'enfant auprès de sa mère. Lorsque, au temps de la guerre, les hommes se rendent au combat, alors les femmes et les enfants vont à la chapelle et ne cessent de réciter le rosaire pour implorer la protection de Marie pour les combattants. Le catéchiste qui prépare la voie au missionnaire remet son entreprise entre les mains de Marie, afin qu'Elle touche les cœurs de ses auditeurs ; chaque succès, chaque joie, ils l'attribuent à Marie. Ils préfèrent l'image de Marie à toutes les autres, et ils la portent gravée dans leur cœur.

Aussi les missionnaires d'Afrique ont consacré à Marie des pays entiers et l'en ont proclamée la Reine et la Maîtresse par des actes solennels. — C'est ainsi qu'à La Salette, en 1868, Mgr Comboni, l'apôtre des nègres de l'Afrique Centrale, consacra les peuples de son immense vicariat à Marie, en présence de l'Archevêque de Chaldée, du Délégué apostolique des

Deux Siciles, du Supérieur des missionnaires de La Salette et de la foule des pèlerins.

Onze années plus tard, les Pères Blancs de Lavigerie consacrèrent à Marie toutes leurs missions de l'Ouganda. Lorsqu'en 1879, sur l'ordre de Léon XIII, ils se rendirent dans l'intérieur de l'Afrique, aux pays des Bagandas, ils y rencontrèrent des obstacles insurmontables de la part des musulmans, des marchands d'esclaves et des pasteurs protestants. Lorsque tous leurs efforts pour gagner les Bagandas au catholicisme semblèrent infructueux, ils se souvinrent alors de la recommandation instante que leur avait faite leur vénéré fondateur, le cardinal Lavigerie, au moment du départ, en leur disant : « *Dans toutes vos peines, implorez la protection de Marie Immaculée, car c'est elle qui anéantit toute hérésie et tout mal !* » Et les missionnaires résolurent de mettre la nouvelle mission si menacée sous la protection toute particulière de Marie, et, lorsque le Supérieur, après la sainte messe, eût lu à haute voix la solennelle consécration, tous les missionnaires signèrent cet acte en témoignage de leur intention, et ils le conservèrent sous les pieds de la statue de Marie Immaculée.

En 1891, l'Etat du Congo fut aussi spécialement consacré à l'Immaculée Conception par un bref de Rome, et la fête de l'Assomption fut fixée comme fête patronale. Le Roi des Belges remercia le Pape de sa sollicitude et promit de favoriser de tout son pouvoir les missions catholiques et la dévotion à la Sainte Vierge au Congo belge.

Avec permission spéciale de Rome, il a été permis aux nègres de l'Afrique Centrale d'ajouter à la Litanie de la Sainte Vierge l'invocation : « *Ia sultanat el Sudân, salli leadjlena !* » c'est-à-dire : « Reine des Noirs, priez pour nous ! »

Oui, Marie est la Souveraine du monde, la Reine de l'univers et par là même la Reine des Noirs! Puisse-t-elle intercéder pour les pauvres nègres, afin que tous ils Lui rendent hommage comme à leur Reine et, par Elle, à son Fils, à qui tout seul revient honneur, louange et gloire dans tous les siècles des siècles ! O Marie ! veuillez intercéder pour les pauvres Noirs qui ne vous connaissent pas encore, et qu'on s'efforce, dans toute l'Afrique, d'arracher à une hérésie qui nie votre puissance et votre haute dignité ! Veuillez intercéder pour les missionnaires qui se confient en Vous et bénissez leurs travaux et leurs

labeurs ! O Reine des Noirs! daignez prier pour nous aussi et ouvrir les yeux à ceux qui vous vénèrent ici dans nos pays civilisés, afin qu'ils comprennent quelle joie ils procureront à votre cœur maternel en coopérant à la conversion de l'Afrique par les secours qu'ils prêteront à vos missionnaires, et afin que l'amour que vous portent vos enfants les pousse à cette coopération, puisqu'il n'y a que la vraie foi qui puisse écraser la tête de Satan, la foi catholique romaine qui vous invoque comme la Porte du ciel et la Récomciliatrice entre Dieu et les homnes!

Qu'aucun serviteur de Marie ne dise : Rien ne presse ; la conversion de l'Afrique ne me regarde pas ! Enfants de Marie ! c'est à vous de procurer le règne, la souveraineté de Marie en Afrique, sinon elle sera répudiée du règne de son amour, non pas par l'ignorance, mais par l'hérésie à laquelle les nègres vont tomber en butte.

Mais comment pourrez-vous faire cela ?

Il existe une Société récente qui, en complétant l'action d'autres associations plus anciennes qui s'occupent de la propagation de la foi dans les pays des infidèles, se réjouit d'avoir pris une part toute spéciale à l'extension du culte de Marie dans le continent noir et d'avoir obtenu des fruits abondants. C'est la Société de Saint-Pierre-Claver.

De 1894 jusqu'aujourd hui, elle a contribué par des sommes considérables à l'érection d'au moins quinze églises ou chapelles en l'honneur de Marie, entre autres : l'église de l'Immaculée-Conception à Assuan, dans la mission des Fils du Sacré Cœur ; l'église de l'Immaculée à Ouida, au Dahomey, évangélisé par les missionnaires de Lyon ; l'église Sainte-Marie, à Daressalaam, mission des Bénédictins ; la chapelle de Notre Dame de Namur à Kisantu, au Congo, en ce moment en construction ; de même l'église de l'Immaculée à Ikassa, vicariat du Cameroun confié aux Palestins, et combien d'autres.

Par les soins de ladite Société, *des centaines d'enfants nègres* ont été rachetés de l'esclavage et ont reçu au baptême le nom de Marie ; à peu près *soixante grandes statues* de la Sainte Vierge ont été envoyées en Afrique et entretiennent la dévotion des Noirs envers Marie ; plus de *vingt mille scapulaires* et *cinquante mille chapelets* ont été expédiés aux missionnaires pour satisfaire à leurs demandes incessantes.

Et, puisque l'argent est *le premier facteur* dont le mission-

naire a besoin pour aplanir la voie au christianisme, et puisque les ministres hérétiques qui tâchent de séparer le culte de la Vierge du culte de Dieu ont *dix fois plus d'argent* à leur disposition, l'œuvre en question s'est surtout efforcée de procurer aux missionnaires ce nerf de la guerre à la gloire de Dieu et de la divine Mère, et elle a déjà recueilli plus d'*un million de francs* qu'elle a distribués entre toutes les missions catholiques de l'Afrique, sans tenir compte des nationalités.

Car peu importe à cette Société catholique et universelle si le Noir est baptisé par un missionnaire français, anglais ou allemand, pourvu qu'il soit baptisé. Il s'agit pour elle de l'*âme* des Noirs, et non des nations, et encore moins des gouvernements.

La Société de Saint-Pierre-Claver, approuvée par le Saint-Siège et placée sous la dépendance de la Sacrée Congrégation de la Propagande, a son centre à Rome, via Olmata, 16. Elle a des succursales en Autriche, en Allemagne, en France, en Suisse et en Italie. Cette auxiliaire des missionnaires africains atteint son but en aidant de loin *toutes* les Missions en Afrique selon leurs besoins particuliers, en éveillant l'intérêt pour elles par la parole et la plume, leur procurant des secours pécuniaires, des prières et des vocations.

Le moyen principal dont se sert la Société est une propagande active, soit en organisant des conférences, des réunions, etc., soit en rédigeant et publiant des bulletins et des opuscules en diverses langues, comme l'*Echo de l'Afrique*, qui paraît en six langues et est tiré à quarante mille exemplaires. Un institut religieux de femmes, les Dames de Saint-Pierre-Claver, forme la base de la Société; malgré ses dix ans seulement d'existence, ses constitutions ont déjà reçu de Rome la première approbation. Ces auxiliatrices des missions consacrent toute leur vie et tous leurs travaux au salut des Noirs de l'Afrique. Elles ne se rendent pas elles-mêmes en Afrique, mais elles aident les prêtres missionnaires qui s'y trouvent en leur procurant une partie de ce dont ils ont besoin. Elles travaillent à la rédemption du continent noir, mais dans l'obscurité et dans la retraite, à l'exemple de Marie, leur Mère.

Les Dames de Saint-Pierre-Claver sont aidées dans leur action par de pieux associés externes et par des zélateurs et des zélatrices. Divers imprimés donnent sur cette organisation tous

les éclaircissements désirables, et on peut se les procurer par nos succursales de Paris (VIe, 31, rue d'Assas) et Zoug (Suisse), Oswaldsg, 15.

Notre Saint-Père Pie X daigna adresser, il y a deux ans, à cette Société un magnifique bref par lequel il déclare saint Pierre Claver notre protecteur et patron et nous met sous la protection spéciale de la Mère du Bon Conseil. Les membres de cette Société sont donc des filles de Marie à un titre spécial. Le Saint-Père espère, comme il le dit dans ce bref, que la Mère du Bon Conseil daignera regarder avec complaisance les travaux des Dames de Saint-Pierre-Claver, leur inspirer ses bons conseils et diriger chacune de leurs œuvres au profit et à la prospérité de toutes les saintes entreprises en faveur de l'Afrique.

Oh ! que Marie conseille tous ceux qui entendront ces paroles à s'intéresser à cette œuvre du salut des âmes et à coopérer à la diffusion de son culte en Afrique, soit en se dévouant entièrement à la Société de Saint-Pierre-Claver, soit en y participant en qualité de zélateur ou de zélatrices moyennant une cotisation de 2 francs par an, soit encore en s'abonnant au bulletin *l'Echo d'Afrique* (abonnement annuel 1 fr. 50).

Nous avons entendu hier que nous ne devons pas faire de sentiment dans ce Congrès, mais bien nous mettre à l'action. J'applaudis de grand cœur à ce programme. Enfants de Marie, filles de Marie, qui entendez dans votre cœur une voix — celle de Marie — qui vous engage à travailler au salut des âmes, oh! unissez-vous à nous, venez travailler avec nous ! Notre petit Institut vous offre un vaste champ d'action. La moisson est grande, mais le nombre des ouvrières est bien petit. Je vous dis ce que feu le cardinal Lavigerie disait à ses fils spirituels, les Pères Blancs : Travaillons, mes enfants, travaillons ! Nous aurons toute l'éternité pour nous reposer.

Les missionnaires combattent sur le champ de bataille, dans les plaines brûlantes de l'Afrique, contre Satan et ses œuvres ; ils portent haut la bannière de Marie. Ils voudraient, avec tous les dévots serviteurs de Marie, que, d'un bout de l'Afrique à l'autre, on entende le cri : Marie, Souveraine du monde et Reine des Noirs, nous vous saluons ! Mais que d'obstacles rencontrent-ils ! Que de Noirs ne connaissent pas encore Marie, qui seule a le pouvoir de détruire le règne de Satan dans leurs cœurs ! D'autres, induits en erreur, la considèrent comme une

mère ordinaire et apprennent à outrager celle qu'ils seraient capables d'aimer tendrement.

O catholiques d'Europe, aidons par nos aumônes, par nos prières, par notre dévouement personnel la conquête et l'affermissement du règne de Marie en Afrique !

Et Marie nous en bénira.

Marie-Thérèse LEDÓCHOWSKA,
Directrice générale de la Société de Saint-Pierre-Claver pour les missions d'Afrique, via dell'Olmata, 16, *Rome.*

XXII

L'ŒUVRE DU ROSAIRE AU BRÉSIL

I. — PRÉAMBULE

a) *But de ce travail.* — Déjà nous aurions voulu présenter un travail sur l'œuvre du Rosaire au Brésil au Congrès marial tenu à Rome en 1904. Nous aurions ainsi fait connaître notre pays au point de vue religieux et surtout son amour pour la Sainte Vierge. Il y aurait eu aussi intérêt à montrer les œuvres de zèle venant se greffer sur le Rosaire pour produire les résultats les plus consolants.

Ce que nous n'avons pas pu réaliser alors, nous sommes heureux de pouvoir le faire aujourd'hui. Puisse-t-il en revenir quelque gloire à Notre Dame du Rosaire et à notre beau pays.

b) *Plan du travail.* — Nous parlerons successivement des deux principales associations du Rosaire et de la Garde d'honneur à Notre Dame du Rosaire, et des œuvres pieuses qu'elles ont produites. Enfin, nous dirons un mot du *Mensageiro*, qui est l'organe officiel de ces œuvres, et de l'église de Saint-Dominique, qui en est le centre.

II. — DE LA CONFRÉRIE DU ROSAIRE.

a) *Le Rosaire patrimoine de l'Ordre de Saint-Dominique.* — Le Rosaire est une dévotion essentiellement dominicaine; car son fondateur et son premier propagateur a été, suivant l'ex-

pression de notre célèbre Frei Luiz de Souza, saint Dominique. Il est pour cet Ordre un glorieux patrimoine que l'Eglise lui a souvent reconnu par l'organe de ses Pontifes. De son côté, l'Ordre a mis un zèle admirable à le répandre, s'en faisant une arme magnifique contre le mal.

b) *Diffusion du Rosaire au Brésil.* — Il ne faut donc pas s'étonner si nos Pères, dès leur arrivée au Brésil, — il y aura bientôt vingt-cinq ans, — s'efforcèrent de répandre la grande dévotion de leur Ordre. Dans leurs nombreuses missions, ils la prêchaient constamment. Ils commençaient leurs cérémonies par la récitation solennelle du chapelet et ne se retiraient pas sans faire une procession du Rosaire, à laquelle ils donnaient la plus grande solennité. Et cela s'observe encore.

Le terrain était, du reste, magnifiquement préparé pour recevoir la belle semence du Rosaire, qui, comme partout, est ici la dévotion la plus populaire. Il y a cependant une particularité à noter, c'est que, dans tout le pays, à côté de l'église paroissiale, s'élève une église dédiée à Notre Dame du Rosaire, dans les grandes villes comme dans les moindres villages. Il existe à peu près partout des Confréries du Rosaire, qui, à vrai dire, ne sont pas, la plupart du temps, la Confrérie de Saint-Dominique, de Saint-Pie-V et de Léon-XIII, mais n'en attestent pas moins l'amour de nos fidèles au Rosaire. Les mères de famille se plaisent aussi à mettre un chapelet au cou de leurs enfants. Des personnes plus âgées et des vieillards, surtout parmi le peuple, le portent aussi avec beaucoup de dévotion. Il existe encore un grand nombre de familles où l'on récite le Rosaire tous les jours. Voilà le sol où nos Pères jetèrent, avec leur foi apostolique, le grain du Rosaire. Le résultat a été considérable. Car, dans leurs courses évangéliques, ils ont reçu à la Confrérie plus de cent mille fidèles, comme le prouvent les livres de ce couvent. De leur côté, les autres maisons de la Mission en ont reçu beaucoup.

b) *Erection de la Confrérie.* — Mais l'érection de la Confrérie dans les paroisses n'a pas pu avoir le développement nécessaire, pour des motifs particuliers au Brésil. D'abord, les distances ne permettaient guère de grouper ainsi les fidèles et de les réunir pour les exercices de la Confrérie. En second lieu, il y avait, de la part du clergé, une défiance fondée contre les Confréries en général, parce que, ayant perdu leur esprit religieux,

composées quelquefois de francs-maçons, elles avaient été plutôt un obstacle qu'un appui à l'épanouissement de la vie religieuse.

Au Rio Grande do Sul cependant, un zélé prêtre avait pu faire, si notre mémoire ne nous trompe, plus de quarante érections. Nous-mêmes avons fait les plus grands efforts depuis quelques années — depuis 1898 seulement — pour en ériger quelques-unes ; nous avons atteint le chiffre de vingt. Il s'est fait un courant dans ce sens, et nous espérons être plus heureux dans l'avenir.

c) *Pouvoirs du Rosaire.* — Dans ces dernières années, nous avons reçu du R^me^ Père général de notre Ordre des pouvoirs du Rosaire, que nous avons fait parvenir aux prêtres du clergé séculier et du clergé régulier. Nous en avons transmis, de la sorte, près de soixante. Ce nombre aurait été bien plus considérable, si nous avions pu, dès le début, satisfaire toutes les demandes qui nous étaient faites. A l'avenir, nous serons mieux pourvus sur ce point.

III. — Du Rosaire perpétuel ou Garde d'honneur a Notre Dame du Rosaire

a) *Commencement de l'Œuvre.* — Mais le Rosaire Perpétuel était destiné à prendre des développements plus considérables parmi nous. Cette belle association, qui, avec une organisation à la fois simple et complète, a pour but d'honorer Notre Dame du Rosaire d'un culte particulier, fut fondée ici en 1884 ou 1885. Ses premiers pas furent lents, bien que fermes. Les fidèles prenaient les heures de garde avec beaucoup d'enthousiasme. Les prêtres nous demandèrent vite des explications. Bientôt la nouvelle œuvre put s'établir dans quelques localités.

b) *Le Messager du Rosaire.* — Au mois de mai 1898, le T. R. P. Hyacinthe Lacomme, vicaire provincial de la Mission, fonda le *Messager*, petite revue mensuelle, qui n'avait d'autre but que de faire connaître le Rosaire et d'en être comme l'organe officiel.

Au fait, c'est au *Messager* qu'est dû, en partie, le développement qu'a pris le Rosaire Perpétuel. Il a aussi répandu l'œuvre des Catéchistes volontaires, dont nous parlerons en son lieu.

Aussi bien, allons-nous nous en servir pour montrer la marche qu'ont suivie ces œuvres dans leurs constants progrès.

c) *Diffusion du Rosaire.* — Donc, d'après le *Messager*, voici les premières localités qui reçurent le Rosaire Perpétuel ou Garde d'honneur du Rosaire : Ribeirao Pretro, Uberaba, Bahia, Goyaz et Franca. Déjà, en août 1899, nous voyons que, dans cette dernière ville, on trouvait deux divisions complètes et en Goyaz quinze sections. Sur la fin de cette même année, nous constatons un commencement d'organisation à Santa Rita de Cassia et à Mogy-Mirim. En février de l'année suivante, nous trouverons dans le *Messager* les noms de Rio de Janeiro, Bello-Horizonte, Batataes, Porto Nacional, Pindamonhangaba, Sao Simao et Patrocinio do Sapucahy. En avril, ceux de Cravindos et Serrinha.

d) *Retraites et Œuvres des Pauvres.* — Le mois de mai nous apporte l'heureuse nouvelle d'une première retraite prêchée aux associés de Ribeirao Preto. Il y est parlé aussi d'une prochaine à Franca et à Uberaba. Un autre fait important est rapporté dans ce même numéro : c'est le projet que forment les associés de Ribeirao Preto de se charger de fournir aux pauvres de la ville des aliments, des habits et des remèdes, sans négliger leurs besoins spirituels.

Voici, en juin, les nouveaux centres de Corumba et de Jardinopolis et, en août, ceux d'Entre Rios et de Verissimo.

e) *Catéchismes volontaires du Rosaire Perpétuel.* — On le voit, la semence jetée çà et là grandit, et déjà l'on peut en palper les premiers fruits. L'œuvre qui devait faire la gloire du Rosaire Perpétuel apparaît maintenant. Ce sont les catéchismes volontaires, qui naissent à Franca. Nous y reviendrons. Il était nécessaire de marquer ici leur place chronologique.

f) *Plus grande expansion du Rosaire.* — Les retraites, les œuvres des pauvres et des catéchistes volontaires, tels sont les éléments qui vont permettre au Rosaire Perpétuel de s'attirer les applaudissements du clergé et des fidèles. La diffusion va se faire tout naturellement : il n'est pas nécessaire que nous entrions dans le détail ; disons seulement la date de la fondation des divers centres.

En 1901, nous lisons pour la première fois — toujours dans le *Messager* — les noms suivants : Pedregulho, Ituverava, Abbadia do born Successo, Jacarehy, Canoas, Uberabinha.

Caçapava, Jundiahy, Serra Azul, Rifaina, Desemboque, Guaratinguetá, Sao Bento do Sapucahy, Piracicaba, Casa Branca, Sao Gonçalo et Braz et Santa Ephygenia à Sao Paulo, Sertaosinho, Villa Bomfim, Fructal, Juiz de Fora, Sant' Anna dos Olhos d'Agua, Tieté et Nuporanga.

En 1902, ceux de : Espirito Santo ao Pinhal, Sao Joao de Bôa Vista, Taubaté, Mogy-Guassu, Ouro Fino et Conceiçao do Araguaya.

En 1903, ceux de : Campinas, Conquista, Consolaçao à Sao Paulo, Santa Rita de Passa Quatro, Sacramento, Campos, Vargem Grande, Mococa et peut-être Patos.

En 1904, ceux de : Sant' Anna de Patos, Sao Francisco do Engenho Velho à Rio de Janeiro, Araxa, Bomfim, Santos, Statiba e Bebedouro. Cette même année est remarquable par la fête que le centre d'Uberaba célébra à la prison, par la messe et la communion des détenus.

L'année dernière, l'Association fut établie dans l'église de S. Joao Baptista à Rio, à Sao José dos Campos, à Mar d'Espanha, à Pedro Grande, à Cajuru et à Sao Pedro d'Alcantara.

Enfin, cette année, nous avons eu le plaisir de fonder, entre autres centres, ceux de Mattao et Monte Alto.

g) *Etat actuel du Rosaire Perpétuel.* — Nous venons de rapporter les phases principales qu'a suivies le Rosaire Perpétuel jusqu'ici. Il est vrai que certains de ces centres n'ont pas pu continuer. C'est le plus petit nombre. Voici le mouvement de l'Œuvre à l'heure présente : soixante-cinq centres avec dix-huit cents zélateurs ou chefs de section et quarante-trois mille associés.

Ajoutons à cela les résultats obtenus par nos Pères de Goyaz, qui ont fondé une division dont la régularité est proverbiale.

h) *Comment nous propageons le Rosaire Perpétuel.* — Nous profitons des nombreuses occasions que nous fournit le ministère de la prédication. Souvent aussi, nous sommes appelés spécialement dans ce but par les curés. Quelquefois, c'est le *Messager* qui se charge de le répandre. Divers centres sont nés de l'initiative personnelle de quelques chrétiens zélés.

i) *De la visite des centres.* — Invités par les prêtres, directeurs locaux de l'Œuvre, nous visitons de temps en temps les centres, presque d'année en année. Nous prêchons alors la retraite aux associés, nous préparons les enfants des catéchismes volon-

taires à la première communion, et nous aidons le clergé à faire la fête du Rosaire, qui revêt chaque année un caractère plus imposant.

Ces visites nous permettent de conserver et de cultiver davantage cette union particulière qui doit exister entre les confrères du Rosaire et l'Ordre de Saint-Dominique. Elles nous donnent également l'occasion de corriger les imperfections qui auraient pu se glisser dans l'organisation du Rosaire Perpétuel, de stimuler la piété des associés, de fonder les Œuvres de zèle, d'organiser l'enseignement du catéchisme, en un mot de redonner à l'Association un peu de vigueur.

j) *Organisation particulière du Rosaire Perpétuel parmi nous.* — Sans sortir de l'esprit du Rosaire Perpétuel, nous avons adopté ici une organisation un peu différente de celle que nous avons vue ailleurs. Nous n'organisons pas la division ici avec des éléments pris un peu partout et qui souvent ne se connaissent pas. Nous la formons, au contraire, dans la paroisse, et avec des chefs et des associés de l'endroit ou du voisinage. M. le curé en est le directeur local. Quelquefois nous donnons à l'Œuvre un conseil, avec son président, son trésorier et son secrétaire, choisis parmi les personnes les plus zélées de l'Association. Une fois par mois, en général le premier dimanche qui est consacré au Rosaire, on fait une réunion plénière de tous les chefs de section et des associés qui veulent y paraître. C'est le directeur local qui la préside ou, à son défaut, le président, ou même le secrétaire.

La direction centrale, qui est établie ici, correspond avec le directeur local, le président, et avec tous ceux qui veulent bien s'adresser à elle pour tout ce qui concerne la marche de l'Œuvre.

k) *Avantages de cette organisation.* — Avec cette organisation, le Rosaire a une vie propre, presque indépendante, dans chaque paroisse. Il se suffit à lui-même pour sa conservation et son développement, surtout s'il est soutenu par un prêtre zélé ou par des conseils prudents et actifs. Par ses réunions et par sa direction, il contribue puissamment à la piété. Il se prête aussi très bien aux œuvres de zèle, comme sont les catéchismes volontaires, le mariage de ceux qui vivent mal, la conversion des personnes éloignées des sacrements ; la diffusion des bonnes lectures, le préservation de la jeunesse, etc. De fait, il constitue une véritable armée d'âmes qui sans cesse implorent le secours de

la Très Sainte Vierge, et à l'occasion savent faire les sacrifices nécessaires pour la gloire de Dieu. S'il le faut, à un signe du directeur local, les chefs des divisions se meuvent et mettent en mouvement les chefs des sections. Et ceux-ci, à leur tour, donnent le branle aux associés. De la sorte, en un clin d'œil, on a sur pied des centaines de fidèles disposés à tous les sacrifices. N'y a-t-il pas là une belle organisation ?

l) *Préparation des cœurs d'élite.* — Si, par son organisation, le Rosaire Perpétuel se prête si bien à l'établissement et à la conservation des œuvres de zèle, présentement si nécessaires en tous lieux, par sa nature il prépare les cœurs vaillants et généreux dont elles ont besoin.

Les exemples de Notre-Seigneur et de sa sainte Mère, que le Rosaire met sans cesse sous les yeux des associés, produisent, en effet, cet admirable résultat, comme le prouve l'expérience. Ici, un homme qui ne connaissait pas bien sa religion sait aujourd'hui méditer les mystères du Rosaire et se sanctifier par la pratique de la vertu ; là, une jeune fille faible et sans ressources se dévoue aux pauvres de sa localité et fait si bien que les plus indifférents ne peuvent retenir leur admiration. Cet autre se fait catéchiste volontaire et consacre à cette œuvre toutes ses forces. Il y en a qui entrent dans la vie religieuse. Enfin, partout où se pratique avec ferveur la dévotion du Rosaire, suivant les prescriptions du Rosaire Perpétuel, l'on voit la vertu renaître et les bonnes œuvres fleurir. Nous pourrions retracer ici la biographie de quelques confrères défunts. Certes il y aurait de quoi admirer ; mais cela dépasserait les bornes de ce travail.

m) *Fruits paroissiaux du Rosaire Perpétuel.* — Il était naturel qu'ayant transformé les cœurs et soutenant les œuvres de zèle, le Rosaire fit sentir son heureuse influence sur les paroisses. C'est ce qui est arrivé, à la grande joie des curés.

Dans certains endroits, on n'a obtenu la fréquentation des sacrements qu'au moyen du Rosaire. Dans un petit village où le prêtre ne pouvait aller qu'une fois par mois nous avons détruit le protestantisme qui s'y était glissé. Nous avons contribué à rendre le mois du Rosaire plus général. Il n'est pas exagéré de dire que même certaines paroisses qui n'ont pas notre Association en ont profité, parce que son exemple a été fécond.

n) *Approbation de l'Eglise et bon accueil des fidèles.* — Le

Rosaire Perpétuel n'était pas encore connu comme aujourd'hui, et déjà l'épiscopat en saluait avec bonheur l'apparition. En dehors de l'approbation canonique du Gouverneur de ce diocèse, nous enregistrâmes alors des lettres de félicitations de Mgr Jeronymo Thomé da Silva, archevêque de Bahia et Primat du Brésil, de Mgr Joaquim Arcoverde, archevêque de Rio-de-Janeiro et aujourd'hui cardinal de la Sainte Eglise ; de Mgr José de Camargo Barros, évêque de Corytiba, aujourd'hui transféré à Sao Paulo ; de Mgr Carlos d'Amour, évêque de Cuyaba, de Mgr Joao Nery, évêque d'Espirito Santo, en ce moment de Pouso Alegre, et de Mgr José Lourenço de Aguiar, mort depuis, évêque de Amazonas. Les encouragements de l'épiscopat ont continué.

Le 11 novembre 1900, nous fûmes honorés d'une bénédiction spéciale du Saint-Père.

Nous ne dirons rien du clergé paroissial. Les curés les plus zélés, dès qu'ils ont connu l'Œuvre avec tous ses fruits, ont voulu l'avoir dans leurs paroisses. Beaucoup d'entre eux en ont recueilli des fruits admirables.

Nous avons la plus grande confiance en l'avenir, car nous espérons que Dieu continuera de bénir nos efforts.

Puisse le Rosaire être bientôt connu partout, dans notre beau pays, si bien préparé pour le recevoir !

IV. — Œuvres de zèle du Rosaire Perpétuel

a) — Elles sont le fruit naturel du Rosaire au Brésil. Nous l'avons dit, le Rosaire a contribué à faire naître dans les cœurs les vertus chrétiennes et a suscité des actes de zèle réellement remarquables. Il était donc naturel qu'il entreprît des œuvres charitables, avec l'autorisation et avec l'appui de ses directeurs. Enumérons les principales.

b) *Les œuvres des pauvres.* — La première œuvre que fonda le Rosaire Perpétuel est une œuvre pour les pauvres. Elle naquit à Riberão Preto, comme nous l'avons dit, en 1899. Les chefs de section sollicitaient des aumônes des personnes riches et en distribuaient le résultat aux nécessiteux. C'était tantôt des aliments, tantôt des habits, ou même des remèdes, et souvent le domicile. Déjà, en 1901, le Rosaire avait dépensé en argent près de 2.000 francs, ce qui représente une somme con-

sidérable pour des personnes généralement peu fortunées et qui n'obtiennent rien qu'au prix de grands sacrifices. En 1903, l'Œuvre soutenait encore dix pauvres.

Une œuvre à peu près semblable fut établie à Caçapava.

A Santa Rosa, on créa l'Œuvre des pauvres. Bien que modeste, elle était suffisante, vu l'exiguïté de l'endroit, pour soulager bien des misères.

c) *Secours aux prisonniers.* — Nous devons mentionner aussi des fêtes à la prison que le centre de Batatães fut le premier à célébrer ; mais il fut bientôt suivi de celui d'Ubéraba et d'autres.

Ubéraba fait régulièrement, depuis trois ans, cette touchante cérémonie. On avertit à temps les prisonniers. On entend les confessions de ceux qui le désirent, et c'est toujours le plus grand nombre. On fixe le jour pour une messe célébrée par un haut personnage ecclésiastique. Le peuple se rend en foule à la prison. Une fois l'acte religieux terminé, on fait une large distribution d'habits aux détenus. Enfin des dames et des jeunes filles de la Société, les chefs de section du Rosaire, leur servent un repas. Il est impossible de se figurer le bonheur qu'éprouvent alors ces malheureux, et l'édification qui en résulte pour les fidèles.

d) *Œuvres spirituelles.* — Les œuvres de zèle dont nous venons de parler peuvent être fondées par quelques centres du Rosaire Perpétuel. Mais elles réclament des dépenses que l'on ne peut exiger de tous les centres, parce que les associés sont souvent surchargés d'œuvres de ce genre. Au reste, il existe partout des hôpitaux, qui, s'ils ne soulagent pas toutes les infortunes, font cependant quelque chose, et même on peut dire beaucoup. Il est enfin à remarquer que la charité individuelle est grande parmi nous.

Aussi, sans laisser complètement de côté la charité matérielle, le Rosaire Perpétuel devait se porter de préférence, et avec un profit considérable, vers les œuvres spirituelles. Ici, il faudrait des pages et des pages pour dire ce qui a été fait. Mais il s'agit souvent d'actes intimes qui échappent aux yeux de l'observateur le plus avisé : conversions, bons conseils, mariages nécessaires. La plus touchante de ces œuvres est celle dont nous allons parler.

V. — Des Catéchismes volontaires du Rosaire Perpétuel

a) *L'œuvre la plus importante du Rosaire Perpétuel.* — Parmi les œuvres du Rosaire, celle des catéchismes volontaires était destinée à prendre des développements plus considérables. Elle devait attirer les plus grandes sympathies au Rosaire Perpétuel. Elle a produit des résultats magnifiques. Comme nous le disions, elle naquit à Franca, après une retraite des confrères en 1900.

b) *Rapide diffusion.* — Elle se répandit vite parmi les centres du Rosaire. Voici à peu près dans quel ordre : Cravinhos, Riberâo Preto, Sao Simao, Jardinopolis, Batataes, Megy Mirim, Caçapava, Sertaosinho, Santa Rosa, Casa Branca, Uberaba, S. Joâo de Boa Vista, Campinas, Nuporanga, Espirito Santo do Pinhal, Piracicaba, Serrinha, Serra Azul, Sâo Bento de Sapucahy, Goyaz, Bebedouro, Jaboticabal, Mattâo, Monte Alto, etc.

c) *Résultats obtenus.* — Dans le court espace de six ans, nous avons célébré à peu près cinquante premières communions, auxquelles ont pris part quatre mille cent soixante-trois enfants. Cela représente, par an, plus de huit premières communions, avec près de huit cents enfants.

d) *Comment sont obtenus ces résultats.* — Ce n'est pas sans travail ni sans sacrifices que nous obtenons ces beaux résultats. Voici comment nous nous y prenons. C'est à l'occasion de la réunion mensuelle du Rosaire Perpétuel que l'on détermine les personnes qui devront s'occuper de l'Œuvre dont nous parlons. Quelquefois, elles s'offrent spontanément ; souvent c'est le directeur qui les propose. On règle ensuite l'organisation spéciale qu'il convient d'adopter, en tenant compte des nécessités et des ressources des paroisses. Ici, le catéchisme est enseigné seulement à l'église paroissiale ; là, dans les autres églises et chapelles aussi ; ailleurs, les catéchistes enseignent dans leur propre maison et puis conduisent leurs élèves à l'église aux jours marqués, peu avant la première communion. Il y a aussi des catéchistes à la campagne. On peut nommer, parmi ceux qui exercent cet office, un directeur ; mais l'âme de tout ce travail doit être le curé de la paroisse, qui est également le directeur local du Rosaire Perpétuel.

Les membres du Rosaire qui ne se sentent pas de goût ou n'ont pas le temps d'enseigner contribuent au bon résultat de

l'Œuvre, soit en envoyant des enfants à ceux qui font ce travail, soit en leur offrant des aumônes pour les dépenses nécessaires, ou bien encore en les entourant de leur prestige moral.

De cette façon, comme l'Association du Rosaire est toujours nombreuse, on obtient un grand nombre d'enfants, que l'on ne verrait jamais, les uns parce qu'ils sont laissés à eux-mêmes par leurs parents et ne reçoivent aucune instruction ni religieuse, ni morale, les autres parce qu'ils fuient le prêtre, qu'ils ne connaissent pas bien. Il y en a qui sont en cela victimes de leur misère. Le Rosaire Perpétuel leur fait donc un bien immense, et seule une association de ce genre pouvait le leur faire.

e) *La première communion.* — Longtemps à l'avance, pour que les catéchistes puissent prévenir tous leurs élèves et les préparer avec plus de soin, l'on marque le jour de la première communion, qui est toujours précédée d'une petite retraite. L'on donne à la première communion toute la solennité possible. Après la cérémonie, les personnes dévouées, ou même l'Association du Rosaire, offrent un petit déjeuner aux enfants. C'est une petite dépense, bien compensée par la joie des élèves et qui a bien son utilité, car beaucoup demeurent fort loin et ne peuvent sans peine revenir à jeun à leurs maisons. Il y a plus : nous fournissons même des souliers, des habits, des guirlandes à ceux qui sont vraiment pauvres, afin qu'ils puissent se présenter convenablement vêtus.

f) *Renoncement nécessaire.* — Ah ! ce n'est pas sans un grand esprit de zèle et sans d'énormes sacrifices que l'on peut faire un travail de ce genre. Que de difficultés ne faut-il pas vaincre, pour réunir ces enfants souvent indisciplinés! Que de contradictions ne faut-il pas supporter, pour vaincre l'indifférence de certains pères de famille! Que de patience pour enseigner les prières à ces enfants sans instruction et légers! Qui dira les heures que l'on sacrifie!... heures peut-être bien précieuses pour certains catéchistes qui sont pauvres, mais ils savent faire des sacrifices.

g) *Nécessité d'une bonne direction.* — Pour le soutien d'une œuvre de ce genre, il faut avoir sous la main des âmes généreuses ; ce n'est pas assez. On peut dire que, de tous les éléments requis, il n'en est pas de plus indispensable qu'une bonne direction. Il faut beaucoup de savoir-faire. Les cœurs dévoués ne manqueront pas. Encore est-il nécessaire que l'on sache les susciter et les mettre à l'œuvre.

h) *Utilité des catéchismes volontaires du Rosaire Perpétuel.* — Sur l'utilité de nos catéchismes, ce que nous avons dit est suffisant pour engendrer la conviction. Ajoutons seulement qu'ils remplissent une lacune créée par l'école laïque. Ils sont aussi une barrière contre les efforts de l'impiété et de l'hérésie, qui veulent s'emparer de l'enfance.

i) *Nos catéchismes et l'autorité ecclésiastique.* — Une œuvre de cette importance devait naturellement appeler l'attention de ceux qui dirigent les destinées de l'Eglise. Plusieurs prêtres zélés ont voulu l'avoir dans leurs paroisses. Il en est même qui n'ont demandé le Rosaire Perpétuel que pour avoir nos catéchismes. Rien ne peut retenir leur joie, aux beaux jours des premières communions, quand ils peuvent voir le fruit de leurs efforts.

Et que dirons-nous des applaudissements des évêques qui ont cette œuvre dans leurs diocèses ? Notre vertueux prélat, Mgr Eduardo Duarte Silva, la recommande dans sa pastorale sur les catéchismes. Et, au moment des premières communions, que Sa Grandeur a bien voulu présider, il a fait les éloges les plus flatteurs des dames catéchistes.

Mgr Antonio Alvarenga, mort évêque de S. Paulo, où nous avons le plus grand nombre de nos centres, nous encourageait avec une touchante bienveillance.

L'évêque actuel de ce diocèse, Mgr José de Camargo Barros, dont l'activité est si fructueuse pour ses administrés de Corytiba, où il était évêque, accompagnait déjà les pas de l'Œuvre du Rosaire dans son futur diocèse et voyait avec un particulier plaisir le travail des catéchistes volontaires. A peine entré dans son nouveau diocèse, Sa Grandeur a organisé définitivement cette œuvre et sur de plus larges bases.

j) *L'Œuvre des catéchismes volontaires et l'Encyclique :* Acerbo Nimis. — Mais ce qui nous remplit l'âme d'une sainte allégresse, c'est de voir que le Rosaire, comme s'il avait deviné les nécessités de l'Eglise, avait commencé ce que notre Saint-Père le Pape a depuis prescrit par une Encyclique déjà célèbre. Changez le nom et vous aurez une *Congrégation qui enseigne la Doctrine chrétienne. Les curés trouvent en elle des aides laïques qui se consacrent à ce ministère autant par zèle pour la gloire de Dieu que pour gagner les saintes indulgences, si abondamment accordées par les Pontifes romains.*

Aussi, à la lecture de cette Encyclique, nous éprouvâmes la plus grande consolation qu'il soit possible d'imaginer. C'était comme la consécration de notre Œuvre et de tous nos efforts. Voilà pourquoi nous avons continué depuis avec une ardeur toute nouvelle.

VI. — Le « Messager du Saint Rosaire »

Comme nous l'avons dit en passant, le *Messager* a contribué énormément au progrès et à la prospérité de toutes ces œuvres. Il date à peine de mai 1898. Il fut reçu avec bonheur par l'épiscopat, à cause du but qu'il se proposait à une époque où vivait encore le Pape du Rosaire, Léon XIII : faire connaître la belle dévotion du Rosaire et les institutions qui s'y rattachent. Nous avons rappelé ailleurs les lettres qui nous furent envoyées alors par quelques-uns de nos éminents prélats. Nous avons parlé aussi de la bénédiction du Saint-Père.

Bénie de Dieu et soutenue par l'autorité ecclésiastique, notre petite revue se répandit rapidement. Aujourd'hui, elle est lue dans les plus prospères Etats du Brésil et a près de six mille abonnés.

Malgré les difficultés pécuniaires, nous avons maintenu l'abonnement primitif, qui est de 2 milreis, tout en y introduisant des améliorations considérables. Au début, elle n'avait que huit pages. Elle en a aujourd'hui seize et de temps à autre trente-deux. Depuis le mois de mai, nous y avons ajouté une couverture ornée d'un dessin artistique.

Chaque numéro contient : 1° le calendrier, avec l'indication des fêtes et des indulgences du Rosaire ; 2° des méditations pour la récitation du Rosaire de l'heure de Garde ; 3° des articles de fond sur la piété et les œuvres de zèle ; 4° des traits édifiants ; 5° des explications doctrinales ; 6° le mouvement du Rosaire parmi nous ; 7° les noms de nos défunts ; 8° les bienfaits de Notre Dame du Rosaire, etc., etc.

Nous savons que les Associés lisent en général le *Messager* avec le plus grand amour, quelques-uns même à genoux, à l'église, sans doute pour montrer le prix qu'ils y attachent et leur piété filiale envers la Très Sainte Vierge. Nous savons qu'il a été pour beaucoup un instrument de salut. Aussi l'aimons-nous beaucoup et faisons-nous tous les sacrifices nécessaires pour qu'il puisse prospérer.

VII. — L'Eglise de Saint-Dominique

Nous devons nécessairement dire un mot de l'église de Saint-Dominique, qui est comme un centre ou un foyer d'où la piété se répandra au loin par le moyen de la dévotion du Rosaire, toujours mieux connue et pratiquée avec plus de ferveur. L'Association du Rosaire Perpétuel a ici son centre principal et sa direction générale.

L'église de Saint-Dominique est la première que l'Ordre construisit au Brésil. Sa construction fut décidée en 1893. Nos Pères se mirent tout de suite à l'œuvre pour ramasser les matériaux. La première pierre fut bénite le 16 janvier 1899. Enfin le 2 octobre 1904, après bien des travaux et des sacrifices, nous pûmes faire l'inauguration provisoire. Ce furent des fêtes magnifiques, auxquelles prirent part de nombreux pèlerins, venus des villes voisines. Elles furent honorées de la présence de trois évêques.

Gothique, vaste, bien que non terminée, l'église de Saint-Dominique est une des plus belles du pays. On y fait régulièrement le service religieux. Le peuple qui la fréquente se tient avec le plus grand respect.

Dans l'un des bras latéraux — car l'église a la forme d'une croix — se trouve l'autel du Rosaire. La Confrérie y a été érigée. Là est placée la Très Sainte Vierge donnant le Rosaire à saint Dominique. Elle est comme sur un trône, où elle reçoit les vœux et les hommages de ses enfants. Cet autel est à la charge du centre du Rosaire Perpétuel établi dans cette ville. Il est toujours bien tenu, orné avec goût. On y fait des cérémonies qui sont très suivies.

Disons, en passant, que l'Association du Rosaire Perpétuel de la ville est une des plus florissantes que nous connaissions. Les hommes, les dames et les demoiselles qui en font partie sont d'une piété, d'un zèle et d'un dévouement fort remarquables. Ils ont fait des prodiges pour l'enseignement du catéchisme et pour l'Œuvre des prisonniers.

Quand aurons-nous le bonheur de voir cette église achevée ? Nos ressources sont restreintes. Nous espérons cependant que ce sera bientôt.

VIII. — Conclusion

Notre petit travail est fini. Nous l'offrons aux âmes qui professent une particulière dévotion à la Sainte Vierge et en particulier aux amis du Rosaire. Nous n'avons pas besoin de recommander notre Œuvre. Les faits que nous avons rapportés en diront mieux la valeur. Les chiffres ont aussi leur éloquence.

Nous ne pouvons pas cependant terminer sans dire notre reconnaissance à la Très Sainte Vierge, qui a daigné faire à l'Ordre le don si précieux du Rosaire, ce talisman par lequel se sont opérées tant de merveilles. Quelle soit à jamais bénie et nous conserve sa protection maternelle !

Nous devons aussi reconnaître qu'une œuvre de ce genre ne peut grandir ni se répandre sans l'appui du clergé, ni sans l'accueil favorable des fidèles, deux choses qui ne lui ont jamais manqué, Dieu merci. Nous leur en sommes très reconnaissants.

Ubéraba, juin 1906.

R. P. Hyacinthe de Lacomme.

XXIII

LE CULTE DE SAINT JOSEPH

HISTOIRE DE SON DEVELOPPEMENT[1]

Utque... tempus affuit, quo sol refulsit, qui prius erat in nubilo, accensus est ignis magnus, ita ut omnes mirarentur. (2 Machab. I, 22.)

Ces paroles, dites, jadis, du feu sacré dérobé par les prêtres

---

(1) Sources : *Lhimmen aus Maria Laach* 1890, XXXVIII, 2, 3.
Mgr Ricard : *Saint Joseph, sa vie et son culte ;* Lille, 1892.
Nilles Nicol S. J. : *Kalendarium manuale utriusque ecclesiæ, orientalis et occidentalis ;* Œnip. 1879-1881.
Encyklopedya Koscielna X. Nowodworskiego : art. Jozef sw. (Encyclopédie ecclésiastique publiée par Mgr Nowodworski ; article intitulé : Saint Joseph).
Mgr Bilcsewzki : *Archeologia chrrescijanska* (Archéologie chrétienne).
Ribera : *Lycie sw. Teresy od Jezusa* (Vie de la sainte Thérèse de Jésus).
O. Waleryan Mrowinski S. J. : *Miesiac Marzec, posurecony czci sw. Jozefa* (Le mois de mars consacré au culte de saint Joseph).
Hergenroether : *Historya Koscielna* (Histoire de l'Eglise).
Beringer-Arndt : *Odpusty* (Les Indulgences).
Heimbucher : *Die Orden und Kongregationen cer kathol. Kirche ;* Paderborn, 1896.

d'Israël et retrouvé, sous le règne du roi Néhémie, après le retour de l'esclavage à Babylone, peuvent être appliquées aussi à la réapparition et à l'extension du culte de saint Joseph. Au moment propice, ce culte s'était développé dans toute sa beauté,... et le monde s'aperçut, avec étonnement, qu'il avait presque oublié pendant tant de siècles le Charpentier de Nazareth.

La Providence divine attendit longtemps pour nous dévoiler la figure de ce saint, enveloppée dans les ténèbres du passé. C'était le moment le plus dangereux pour l'Eglise ; humainement parlant, il semblait que les éléments révolutionnaires affolés dussent engloutir la barque de saint Pierre et son pilote. L'Eglise, obéissant à une inspiration du Saint-Esprit, s'était mise sous la protection de saint Joseph, en le proclamant son patron et en recommandant aux fidèles de lui témoigner un culte spécial.

Ce n'était pas sans cause que le culte de saint Joseph était moins développé dans les siècles passés.

Saint Joseph, nous le savons, est compté au nombre des saints de l'Ancien Testament ; car il est mort avant la passion de Notre-Seigneur et entré aux enfers. Or, le culte des saints de l'Ancien Testament était plutôt négligé dans l'Eglise catholique. Aux premiers siècles de notre ère, l'Eglise vénérait, avant tous les autres, les martyrs dont elle possédait les reliques. Et les reliques de saint Joseph manquaient absolument. D'ailleurs, comme disent saint Bernardin de Sienne et Isidore de Isolanès, les fêtes de Noël et de l'Epiphanie étant aussi en l'honneur de la Sainte Vierge et de saint Joseph, il était superflu de célébrer encore une fête particulière.

Il ne faut pas oublier, d'autre part, que, dans les temps où les hérésies contre la divinité de Jésus-Christ se succédaient alternativement l'une après l'autre, l'Eglise n'osait pas introduire un culte public de saint Joseph comme père adoptif et tuteur de Notre Seigneur Jésus-Christ, de peur que les fidèles, trop peu instruits et affermis dans leur nouvelle religion, ne conçussent quelques doutes sur la divinité même de Notre Sauveur. *Dicere enim quod purus homo vocitetur Pater Dei et illi tamquam superior exstiterit, hoc non erat prædicandum, nisi multum in fide fundatis.* (Trombelli, *Mariæ Stæ Vita dissert.*, X Quæst. 6, cap. 5.)

L'Eglise avait encore à lutter avec les hérésies, quand elle fut menacée d'un autre danger. Les migrations des peuples détruisaient de fond en comble les chrétientés nouvellement fondées. Il importait plus de les ressusciter, de porter la Bonne Nouvelle aux sauvages et aux barbares, et de les attirer au sein de l'Eglise, que de s'occuper du développement du culte de différents saints.

Le moyen âge, époque de lutte continuelle de l'empire avec l'Eglise, des croisades, des combats et du désarroi général, n'était pas non plus favorable à la propagation du culte du charpentier de Nazareth.

Jetons un coup d'œil sur l'histoire de différentes Eglises et sur les œuvres des écrivains ecclésiastiques des premiers siècles de notre ère. Nous y trouverons peut-être quelques traces du culte de saint Joseph.

Rien ne s'effectue rapidement dans l'Eglise catholique ; la proclamation de chaque dogme, l'inauguration de chaque fête, la promulgation de chaque loi ont besoin d'une période préparatoire, plus ou moins longue. Ce fut aussi le cas du culte de saint Joseph.

Le premier hommage lui fut rendu par les Evangélistes. Les plus anciens écrivains suivirent cet exemple. Nous trouvons dans leurs œuvres des expressions pleines d'admiration et d'enthousiasme pour les vertus de ce Juste, ainsi que pour sa dignité de Père adoptif de notre Sauveur. C'était la pierre fondamentale de l'édifice, qui devait s'élever peu à peu.

Les écrits de ces hommes célèbres ont exercé une grande influence, sinon sur la société, du moins sur les particuliers et sur les différentes Eglises.

Au VIIe siècle, les vestiges du culte de saint Joseph deviennent de plus en plus distincts, surtout en Orient. Un certain évêque franc, Arnulf, de retour de la Palestine, en 1690, racontait à Adam, abbé de Hy, qu'il avait entendu plusieurs disputes sur l'emplacement de la tombe du saint Patriarche et d'une église, construite à Nazareth en l'honneur de saint Joseph, au-dessus de la maison qui avait servi d'abri à notre divin Sauveur.

En Egypte, les légendes sur la vie du saint se multipliaient de plus en plus ; la plus célèbre portait le titre d'*Histoire de Joseph le charpentier*, et on la lisait dans les églises pendant les grandes fêtes. De là, elles se sont propagées dans tout

l'Orient. Le *Proto Evangelium* de Jacques le Mineur a sans doute contribué à leur formation.

Au IXe siècle, la fête de saint Joseph était généralement célébrée par les Orientaux. On ne peut pas préciser positivement l'époque où elle fut instituée et proclamée. On la célébrait le dimanche avant et le dimanche après la fête de Noël. « *Tam Davidis quom Josephi Sponsi Virginis commemorationem a Græcis peragi Jacobus Dominicis ante et post Nativitatem Domini.* » (Assom. *Kalend. Eccl. univ. Menaies Græc.*, tome V.) Le dimanche après la fête de Noël, on récitait l'office de saint Joseph, composé par Joseph l'Hymnographe. Dans les *Acta Sanctorum* des Bollandistes, nous lisons ce qui suit : « *Pene inducimur in suspicionem, quod Joseph, ille, qui in aliis omnibus vetustissimis exemplaribus et in multis quidem solus nominatur ad Kalendas Aprilis, noster hic sanctissimus Patriarcha est, qui in Antiochena Ecclesia cultum habuerit antiquissimum.* »

Cette fête se trouve aussi dans d'autres calendriers et martyrologes de l'Eglise orientale au IXe et au Xe siècle, comme, par exemple, dans le Calendrier copte, au 20 juillet, « fête de Joseph le charpentier ». Le même jour, on célébrait dans beaucoup d'églises, en Italie, la commémoration de la mort du saint.

Dans le *Mnemologium Basilianum* du Xe siècle, nous trouvons au 25 décembre l' « époux et gardien de la Vierge », ὁ μνηστὴς καὶ φύλαξ τῆς παρθένου, en forme d'une commémoraison, tandis que, le premier dimanche après Noël, on y célébrait une fête en souvenir de la fuite en Egypte.

On peut en conclure qu'au IXe et au Xe siècle, le culte du saint patriarche était déjà connu dans l'Orient.

Tournons maintenant nos regards vers l'Occident. Nous n'y trouverons ni les apocryphes orientaux, ni les pieuses légendes égyptiennes, dont la propagation en Occident fut interdite par le décret du pape Gélase. Il n'y était pas question des *Hymnes* de Joseph l'Hymnographe, ami de Fotius, parce qu'elles furent publiées au moment de la lutte la plus acharnée entre les Eglises orientale et occidentale. D'ailleurs, les troubles causés par les migrations des peuples tournaient l'attention de l'Eglise vers une autre direction. C'est pourquoi, à l'âge d'or de la littérature ecclésiastique, si favorable au culte de saint Joseph, succéda une assez longue période d'indifférence. S'il reste des vestiges de ce culte, on les trouve dans le domaine de l'art.

Dans les catacombes du IIIe siècle, on rencontre souvent saint Joseph à côté de Notre Seigneur Jésus-Christ et de la Sainte Vierge. Il n'a pas, dans ces tableaux, le principal rôle, mais plutôt un rôle historique, en rapport avec l'événement qui y est représenté. Du Ve siècle il reste un magnifique tableau en mosaïque, dans la basilique Santa Maria Maggiore, à Rome. La ville de Ravenne possède une sculpture en ivoire, du VIIe siècle, qui représente la fuite en Egypte ; un ange y conduit l'âne, et saint Joseph soutient la Sainte Vierge. Au loin, on voit le saint assoupi et au-dessus de lui un ange qui, élevant la main droite, semble lui expliquer les desseins de Dieu. Un relief se trouve sur le sarcophage à Puy, avec cette différence, que la partie principale représente les épousailles du saint avec la Sainte Vierge.

Au moyen âge, le culte de saint Joseph se manifeste de plus en plus, grâce à un grand nombre de dévots, comme saint Bernard de Clairvaux, sainte Gertrude, sainte Marguerite de Cortone, Marguerite de Citta di Castello, dominicaine, et Henri Eko, qui, à sa mort, en 1413, légua toute sa fortune à la cathédrale de Chartres sous la condition d'y célébrer chaque année un office solennel en l'honneur de saint Joseph. Il nomma son exécuteur testamentaire le célèbre secrétaire de l'Académie de Paris, Jean Gerson, un des plus zélés dévots de saint Joseph, qui avait déjà écrit un poème en douze chants, intitulé : *Josephina*. Le contenu de ce poème était emprunté au *Proto-Evangelium*, de Jacques le Mineur. Le testament de son ami fut pour lui un stimulant nouveau. En 1413, Gerson envoya un « appel » à presque toutes les églises de France, pour les encourager au culte général de saint Joseph. Dans le même but, il pria le prince de Bourges de l'aider de son influence dans l'exécution de ses projets.

Le 8 septembre 1416, il prononça un discours au concile de Constance, en présence des évêques de toutes les contrées de l'Europe, et demanda l'institution de la fête de saint Joseph pour toute l'Eglise catholique.

Quoique le concile de Constance n'eût pas approuvé la proposition de Gerson, son discours ne manqua pas de produire un certain effet. Ses partisans, par leur parole et leurs écrits, propagèrent le culte du saint. Citons : saint Bernardin de Sienne, saint Jean de Capistran, saint Vincent Ferrier, le bienheureux

Jean d'Avila, saint Pierre d'Alcantara, saint François de Sales, Bossuet, saint Alphonse de Liguori, et surtout sainte Thérèse, réformatrice de l'Ordre du Mont-Carmel.

Sainte Thérèse de Jésus introduisit ce culte chez les Carmes. Cette grande sainte, encouragée elle-même par son divin Sauveur pendant une de ses nombreuses extases, visait à l'enraciner profondément parmi ses sœurs et ses frères en religion. Elle mit sous la protection de saint Joseph plusieurs couvents, qu'elle venait de fonder. Les Franciscains résolurent, au Chapitre de 1399, de célébrer dans toutes leurs communautés la fête de saint Joseph comme « duplex », en récitant l'office avec neuf leçons. Deux siècles plus tard, ils portèrent leur humble requête au Pape Paul III, et lui demandèrent la permission de célébrer encore une seconde fête en l'honneur de ce saint, celle de ses Epousailles avec la Sainte Vierge. Elle ne fut approuvée que plus tard, par le pape Benoît XIII, en 1725. En 1621, les Carmes proclamèrent le saint Patriarche patron de leur Ordre, et, en 1680, ils obtinrent la fête du Patronage de saint Joseph. A l'exemple des Carmes, les Augustins se mirent à célébrer cette fête en 1700, et ils ajoutèrent, en outre, à l'office semi-duplex une commémoraison. Dans le Missel des Dominicains de 1721, la fête de saint Joseph a son octave.

L'exemple des religieux trouva des imitateurs dans les autres rangs de la société. Les communautés religieuses, sous le vocable de saint Joseph, se multiplièrent ; les rois et les princes mirent leurs couronnes et leurs pays sous sa protection. La première Congrégation de femmes sous le vocable de ce saint fut instituée à Avignon, et les Bollandistes considèrent le Pape Grégoire XI comme son fondateur. Une seconde Congrégation fut établie en 1487, à Pérouse, par Bernardin de Feltre; une troisième en 1620 à Rome, par Paul de Molle ; elle était vouée à l'éducation de jeunes prêtres et à l'évangélisation gratuite du peuple. En 1638, fut fondée la communauté des Sœurs de Saint-Joseph, destinée à l'éducation de jeunes filles et dont les membres se sont bientôt répandus dans toute la France. De 1643, date la fondation de la communauté des Hospitantes de Saint-Joseph à La Flèche, dans l'Anjou, et de 1660, celle des Missionnaires de Saint-Joseph, à Châlons. En 1825, Dom Dujarrie fonda la Congrégation des Sœurs de Saint-Joseph à Cluny, qui a pour but l'éducation de la jeunesse, le soin des

malades et la consolation des prisonniers. En 1860 fut fondée, à Vérone, la communauté des Frères de la Corde de Saint-Joseph. En Belgique, on trouve les Fils de saint Joseph et beaucoup d'autres communautés, confiées à sa protection, qui ont un caractère plus ou moins religieux.

Les Lazaristes vénèrent ce grand saint comme Patron spécial de leur noviciat. La marque extérieure la plus récente du culte de saint Joseph est son scapulaire, distribué par les Révérends Pères Capucins.

Parmi les familles régnantes, la maison impériale des Habsbourg se distingue par sa dévotion à saint Joseph. En 1655, l'empereur Ferdinand III proclama saint Joseph Patron de la Bohême, sous le vocable de « Conservateur de la paix ». Vingt ans plus tard, Léopold Ier mit sous sa protection tous les pays qui faisaient partie du domaine de sa couronne. Cet acte solennel fut célébré pendant huit jours à Vienne, avec une grande magnificence. Ensuite, il fit le vœu de faire élever deux statues à ce saint, l'une en argent, dans quelque église, et l'autre en marbre sur une place publique de sa capitale, si le Bon Dieu accordait à son épouse un fils, futur successeur du trône. Trois ans plus tard, la prière fut exaucée. Léopold Ier tint compte de son vœu et fit donner à son fils le nom de Joseph. Il demanda aussi au Pape Clément XI la permission de célébrer dans son empire la fête du Patronage de saint Joseph. A l'exemple de Léopold Ier, Charles II, roi d'Espagne, et Isabelle-Eugénie des Pays-Bas mirent aussi leurs Etats sous la garde de ce grand Protecteur. Ferdinand III, prince de Toscane, rétablit, en 1817, l'Ordre de saint Joseph, institué en 1514, et devint lui-même le chef de cet ordre. Les catholiques seuls pouvaient y prétendre. L'insigne avait la forme d'une croix ou d'une étoile, avec l'image de saint Joseph au milieu, tenant dans une main un bâton et dans l'autre un lis. Au-dessous, on lisait d'un côté cette inscription : *Similis ubique*, et de l'autre côté : « A saint Joseph Ferdinand ». Malheureusement, cet ordre fut aboli par le roi Victor-Emmanuel. En Pologne, le culte de saint Joseph ne fut pas négligé. En 1715, la ville de Cracovie, avec la permission du Pape Clément XI, proclama saint Joseph son Protecteur. Cet acte fut accompli par Mgr Casimir Zubienski, évêque de Cracovie. La statue de saint Joseph fut portée en procession de l'église de Notre-Dame à celledes Carmes-Déchaussés.

Sous la puissante protection de ce grand saint se trouvent placées presque toutes les Missions catholiques, surtout celles du Canada, du Paraguay et de la Chine. En 1678, le Pape Innocent XI proclama le Père adoptif de Notre-Seigneur Patron des missionnaires chinois.

Le nombre des sanctuaires suit les progrès de la dévotion. La première mention d'une église en Occident sous le vocable de notre Patriarche date de l'an 1129 ; car nous lisons : *Anno* 1129 *extitisse Bononiæ in via Galeriæ ecclesiam in honorem sancti Josephi dicatam.* A Pérouse, une petite église sous le même vocable fut construite en 1487, par Bernardin de Feltre, et une autre à Paris en 1613, par la reine Marie de Médicis.

En même temps, les Pères Jésuites élevèrent une magnifique église à Lyon. Nous ne devons pas passer sous silence les églises de Saint-Joseph à Utrecht, à Cologne, à Milan, etc. Au siècle dernier, le nombre de ses sanctuaires se multiplia en Europe, et dans toutes les contrées que les missionnaires ont pu parcourir. Aujourd'hui, il n'y a presque pas de diocèses et de villes chrétiennes qui ne possèdent une église, un autel ou une statue du saint Patriarche. Il n'est pas de maison sans son image.

Je termine par quelques réflexions sur la question des reliques et des images miraculeuses de ce grand saint. J'ai fait remarquer, au commencement de ce travail, que, dans les premiers siècles de notre ère, les reliques de saint Joseph manquaient absolument. Plusieurs siècles plus tard, nous trouvons quelques preuves de leur existence. Il est difficile de dire si c'étaient de véritables reliques, ou si l'ardente foi, la crédulité et la naïveté du moyen âge les faisaient passer pour telles. Nous n'avons pas de raisons suffisantes pour mettre en doute leur authenticité. Elles furent l'objet d'une véritable vénération de la part des fidèles. La première d'entre elles fut trouvée à Bologne, en 1141, à l'église de Saint-Etienne, dans le cercueil de l'évêque saint Pierre. Certains évêques prétendent que ce saint l'apporta lui-même de Constantinople en 430. Cependant, nous ajoutons plutôt foi à la version des Bollandistes, qui affirment que ces reliques datent du Xe siècle et que les Bénédictins les enfermèrent dans une bière pour les préserver du pillage des Hongrois. Une autre relique fut apportée de la Terre Sainte par le roi saint Louis, en 1254, accompagné de Joinville. C'était une corde, employée jadis par saint Joseph comme ceinture. On déposa

la châsse qui renfermait cette ceinture à l'église du collège de Saint-Laurent. Cette châsse portait l'inscription suivante : *Hic est cingulus, quo cingebatur Joseph, Sponsus Mariæ.* On sait aussi que la ville de Pérouse possède l'anneau nuptial de saint Joseph.

Parmi les nombreuses images miraculeuses de ce saint, trois surtout méritent une mention spéciale. L'une d'elles se trouve en France, dans les environs de la ville de Laval, où elle est connue sous le nom de « saint Joseph dans les champs ». Les murs de la chapelle qui la renferme sont tout couverts d'*ex-voto.* La seconde, qui représente la Sainte Famille, existe dans notre pays natal, à l'église du collège de Kalisz, en Pologne. Après avoir été reconnue par le Chapitre du Vatican comme miraculeuse, cette image fut couronnée en 1796, avec la permission du Pape Pie VI. Dans son ouvrage intitulé : *Swiety Jozef cudami slynacyw Kaliszu* (saint Joseph célèbre par ses miracles, à Kalisz), le chanoine Klossowski cite plus de six cents miracles accomplis dans l'espace de cinquante ans, attestés par serments et approuvés par la hiérarchie ecclésiastique. Enfin, l'église de Saint-Joseph à Cracovie possède l'image miraculeuse que le Pape Urbain VIII donna à l'évêque de Cracovie, Mgr Jacques Zadrik.

Non seulement quelques serviteurs de Dieu et des Ordres religieux, mais aussi des rois et des princes ont demandé aux Papes la permission de célébrer la fête de saint Joseph, ou celle de son Patronage. Sixte IV, en 1480, proclama la fête de saint Joseph « simplex » pour tout l'univers. Elle dépendait de la bonne volonté de chaque église; car les unes la célébraient comme *duplex majus*, les autres comme *semi-duplex*, et beaucoup ne la célébraient point. Les missels en fournissent la preuve. Celui de 1487 cite la fête comme *duplex majus;* le missel de 1519 pour la Norvège et la ville de Wurtzbourg la passe sous silence ; les missels de Paris et de Strasbourg prescrivent une messe votive. La même remarque s'applique aux bréviaires. Le plus bel office de ce temps-là fut imprimé dans le bréviaire de 1507 et dans celui des Carmes de 1509, dont les leçons sont empruntées aux écrits de Pierre d'Aillys, et les hymnes composées par le célèbre poète religieux Baptiste de Mantoue.

Après Sixte IV, la fête de saint Joseph fut approuvée par Grégoire XV et Urbain VIII. Clément XI acquiesça au désir de

Léopold Ier, exprimé à son prédécesseur Innocent XI, en plaçant le nom de saint Joseph dans les litanies de tous les saints, après celui de Jean-Baptiste. Après son avènement au siège de saint Pierre, Pie IX, en 1847, étendit la fête du Patronage de saint Joseph à tout l'univers, accorda plusieurs indulgences à la dévotion du mois de mars, consacré à saint Joseph, et approuva sa Confrérie. Le couronnement de tous ces actes fut la proclamation de saint Joseph Patron de l'Eglise, au concile du Vatican, le 8 décembre 1870, faite en présence des évêques de tous les pays. Ainsi furent réalisées les paroles d'Isidore de Isolanès, prononcées trois cents ans auparavant : *Josephus Patronus militantis Ecclesiæ.* Pie IX éleva aussi la fête de saint Joseph au rang de première classe sans octave, à cause du Carême. Léon XIII recommanda toujours aux fidèles de mettre leur confiance d'abord dans la protection puissante de Marie et ensuite dans celle de saint Joseph et prescrivit de réciter une prière durant le mois d'octobre, après le Rosaire.

Saint Joseph est le Patron de différents Etats, l'avocat des causes difficiles.

Il est imploré avec amour et confiance par les familles catholiques, les ouvriers et les artisans, les menuisiers et les charpentiers. Il est le protecteur de la chasteté. C'est à lui qu'on demande la grâce d'une bonne mort.

Tel est le tableau du culte de saint Joseph, qui a atteint son apogée au concile du Vatican. Celui qui a sauvé jadis l'Enfant Jésus garde aujourd'hui l'Eglise universelle.

Léopol, le 14 mai 1906, fête du Patronage de Saint-Joseph.

Abbé Jean Deregowski.

TROISIEME PARTIE

ŒUVRES MARIALES DE PIÉTÉ & DE ZÈLE

I

LES TROIS AVE MARIA ET LA VIE CHRÉTIENNE

Il est certain que la vie chrétienne, bien comprise et bien pratiquée, doit être le but principal de tous nos efforts, parce qu'elle est le vrai but de notre vie mortelle et le seul moyen, en définitive, d'arriver au terme suprême, le ciel.

Elle est la mise en pratique de cette réponse du catéchisme : « Dieu m'a créé pour le connaître, l'aimer, le servir et, par ce moyen, obtenir la vie éternelle. »

La vie chrétienne consiste donc essentiellement dans la connaissance, l'amour et le service de Dieu, ou, ce qui revient au même, dans la pratique des trois vertus théologales : la Foi, l'Espérance, la Charité, ainsi que des principales vertus morales, et, enfin, dans l'observance des commandements de Dieu et de l'Eglise.

Pour tout dire d'un mot, la vraie vie chrétienne exige l'exemption du péché mortel, et, par suite, la vie de la grâce. Pas de vie chrétienne en dehors de là, parce que, en dehors de là, c'est la désobéissance à la loi de Dieu et la mort de l'âme.

Malheureusement, même parmi les chrétiens pratiquants, beaucoup n'ont pas la première et la plus essentielle des conditions, l'état de grâce. Ils méritent ce reproche que le Seigneur adresse, dans l'Apocalypse, à l'ange de l'église de Sarde : « Vous

avez le nom et l'apparence d'un être vivant, mais, en réalité, vous êtes mort : *Nomen habes quod vivas, et mortuus es.* »

Certes, l'homme, même chrétien, n'est pas impeccable, et nous avons tous à dire notre *mea culpa ;* mais au moins devons-nous faire tous nos efforts pour vivre habituellement dans la grâce et l'amitié de Dieu, en prenant les moyens les plus sûrs et reconnus efficaces.

Ces moyens, nous les connaissons ; ce sont : la fuite des occasions, la fréquentation des sacrements, la prière et, particulièrement, la prière à la Très Sainte Vierge.

Je n'étonnerai personne en disant que la prière est le premier et le plus nécessaire des moyens de persévérance et de vie chrétienne, parce que les autres, sans celui-ci, seraient à peu près inutiles, ou, plutôt, on ne les emploierait même pas. Aussi saint Alphonse de Liguori, que l'on pourrait, à bon droit, appeler le docteur de la Prière, a-t-il composé sur ce sujet tout un beau traité, intitulé : *Le grand moyen de la Prière.*

Mais, si la prière, en général, est nécessaire pour la vie chrétienne, puisque c'est par elle, de règle ordinaire, que nous obtenons toutes les grâces dont nous avons besoin, nous devons dire la même chose, spécialement, de la prière à la Très Sainte Vierge, la Mère de Dieu et la nôtre, qui est, en effet, moralement nécessaire pour conserver ou recouvrer la vie de la grâce et vivre en bon chrétien. La raison en est que, de par la volonté de Dieu, Marie est « la Mère de la divine grâce : *Mater divinæ gratiæ* », c'est-à-dire la trésorière et la dispensatrice des grâces célestes. « Telle est la volonté de Dieu, dit saint Irénée, que nous recevions tout par les mains de Marie. »

Or, pour recevoir, il faut demander, *petite et accipietis ;* demander à Dieu, sans doute, auteur de tout don parfait, mais *par Marie*, en nous adressant à elle comme à notre Médiatrice nécessaire auprès de Dieu, qui ne veut rien nous accorder que par son intermédiaire. De telle sorte que, plus nous prierons la Très Sainte Vierge, plus nous mériterons ses faveurs et plus nous recevrons ses grâces, pour mener une vie vraiment chrétienne. Et, si nous la prions ainsi avec persévérance, jusqu'à la fin de notre vie, alors, sans témérité, nous pouvons et nous devons espérer qu'après avoir vécu en bons chrétiens nous mourrons, de même, en bons chrétiens, et que, par suite, nous serons sauvés. Faut-il répéter, ici, cette parole mémorable de

saint Alphonse de Liguori, écho, en cela, de toute l'Eglise : « Le dévot serviteur de Marie ne périra jamais. »

Mais quelles prières adresser à la Reine du ciel et de la terre pour mériter ses bonnes grâces ? Disons, d'abord, d'une manière générale, que toutes les prières bien faites, en son honneur, et approuvées par l'Eglise, sont bonnes et excellentes, capables de mériter sa protection, pendant la vie et à l'heure de la mort.

Néanmoins, il en est une qui dépasse toutes les autres en excellence et en efficacité : c'est celle qui a été inspirée par le Saint-Esprit lui-même, je veux dire l'*Ave Maria*, et, par suite, les différentes pratiques dont il fait partie essentielle. Nommons, en premier lieu, le Saint Rosaire, qui, bien récité, avec la méditation des mystères, est certainement la prière la plus agréable à Marie et la plus efficace pour la vie chrétienne. Heureux ceux qui le récitent avec piété et persévérance !

Comme le dit le bienheureux de Montfort, dans son admirable cantique sur *le Triomphe de l'Ave Maria :*

« Qui s'y rendra fidèle
Vivra parfaitement,
Montera sûrement
Dans la gloire éternelle... »

Malheureusement, dans le monde, c'est le très petit nombre qui récite le Rosaire *avec persévérance*, parce que la plupart des chrétiens le trouvent trop long pour leur dévotion. Aussi, peu relativement seraient sauvés, s'il n'y avait pas, pour la multitude, d'autres pratiques plus faciles et plus à la portée de tous.

Voilà pourquoi la Vierge toute miséricordieuse, dans son amour pour nos âmes, nous a donné un autre moyen, une autre pratique très efficace, et en même temps facile et à la portée de tous. Cette planche de salut, ce « petit Rosaire », comme on l'a appelé avec raison, c'est la pieuse et salutaire pratique des Trois *Ave Maria*.

Au moment où nous composions ce petit travail, nous avons reçu, d'une de ces admirables Petites Sœurs de Saint-François qui se consacrent surtout au soulagement des pauvres, une lettre, dont nous extrayons ce court et instructif passage :

« A Laval, mon Révérend Père, nous ne soignons que les ouvriers : et c'est dans ce milieu qu'il nous est plus facile de répandre la dévotion aux Trois *Ave Maria*. De longues prières

font peur à ces pauvres gens, et il est rare qu'ils refusent de promettre, pour obtenir le ciel, la récitation des trois *Ave*. Les uns les récitent par dévotion, et les autres promettent de les dire en souvenir des soins que nous leur avons donnés. »

Voilà qui prouve, mieux que tous les discours, l'opportunité de notre sainte dévotion.

Je ne vous en referai pas l'historique ; je vous rappellerai seulement, en quelques mots, que la Très Sainte Vierge elle-même l'a révélée authentiquement et enseignée à une grande sainte contemplative, sainte Mechtilde, comme le moyen par excellence, choisi par elle, d'obtenir une bonne mort et, conséquemment, une vie chrétienne, puisque, d'ordinaire, on meurt comme on a vécu.

Cette pratique consiste essentiellement à réciter trois *Ave Maria* tous les jours, matin et soir, en l'honneur des trois privilèges ou attributs accordés à la Vierge Immaculée par chacune des trois Personnes adorables : la Puissance par le Père, la Sagesse par le Fils, la Miséricorde par le Saint-Esprit. Pour gagner les indulgences, il faut ajouter, après les trois *Ave Maria*, cette invocation : « Marie, ma bonne Mère, préservez-moi, aujourd'hui, du péché mortel », ou cette autre, plus compliquée et qui doit être récitée après chacun des trois *Ave Maria :* « Par votre Immaculée Conception, ô Marie, purifiez mon corps et sanctifiez mon âme ! »

Si ce moyen vous semblait, comme à certains *intellectuels*, disproportionné avec le but à atteindre, prenez-vous-en à la Bienheureuse Vierge, qui a fait de telles promesses, ou plutôt à Dieu même, qui lui a donné ce pouvoir. N'est-ce pas, d'ailleurs, la conduite habituelle du Seigneur, d'opérer les plus grandes merveilles avec les moyens qui paraissent les plus simples et les plus disproportionnés ?

Il y a des raisons particulières à l'efficacité de cette sainte pratique. La première est, sans doute, qu'elle est souverainement agréable à notre divine Mère, en raison des trois grands privilèges qui la mettent en contact continuel avec les trois Personnes divines et la rapprochent le plus de l'adorable Trinité, par la communication de ses attributs.

D'ailleurs, les plus grands saints ont proclamé cette efficacité, notamment saint Antoine de Padoue, saint Léonard de Port-Maurice et le grand Docteur saint Alphonse de Liguori,

dont l'autorité, en pareille matière, ne saurait être contestée. « Ne nous lassons jamais, disait-il à ses prêtres, d'inspirer à tous, aux dévots et aux pécheurs, la dévotion à la divine Marie, *particulièrement* en se recommandant à la Bienheureuse Vierge, le matin et le soir, par trois *Ave Maria*, afin qu'elle les préserve du péché mortel. »

Qui ne connaît cette autre parole de saint Léonard de Port-Maurice : « Oh ! quelle sainte pratique de piété ! C'est un moyen très efficace d'assurer votre salut. »

Si, maintenant, nous consultons l'expérience, nous dirons que les personnes qui récitent fidèlement et pieusement les trois *Ave Maria*, le matin et le soir, et non pas une fois en passant, ou bien ne tardent pas à se convertir, si elles vivent en état de péché mortel, ou bien font des progrès sensibles dans la vertu, si elles sont déjà dans la grâce de Dieu. Les unes et les autres finissent par une mort édifiante et chrétienne, ainsi que nous l'avons constaté bien des fois, et, tout dernièrement encore, pour un cas particulier dont nous avons été témoin et où la grâce de Dieu s'est manifestée d'une façon extraordinaire, au moment de la mort, en faveur d'un homme qui récitait fidèlement ses trois *Ave Maria* depuis plusieurs années.

Un ancien magistrat nous écrivait encore tout récemment : « Oui, les trois *Ave*, récités chaque jour par moi, dès l'âge de neuf ans, ont dirigé mon âme vers le ciel. Je veux que tous mes enfants connaissent et répandent cette dévotion. »

Du reste, quotidiennement il se produit des miracles de la grâce semblables, par les Trois *Ave Maria*, sans parler des grâces multiples de préservation, de perfection et de vocation, qui ne peuvent se compter, tant elles sont nombreuses. Presque tous les jours, et souvent plusieurs fois par jour, nous recevons des attestations analogues. Notre revue, *le Propagateur des Trois Ave Maria*, peut à peine suffire à enregistrer toutes celles qui nous sont communiquées, sans parler des autres. Aussi ne faut-il pas s'étonner si notre sainte dévotion a pris, de nos jours, une extension qui semble tenir du prodige et qui est seulement, croyons-nous, l'expression de la volonté de Dieu : *Vox populi, vox Dei.*

D'ailleurs, comme cela a été résolu et adopté dans les précédents Congrès, cette pratique est appelée à devenir *universelle*, parmi les chrétiens, en raison même de son efficacité et

de son importance capitale pour la vie chrétienne et la bonne mort. Voilà pourquoi tous les chrétiens, sans exception, « les dévots et les pécheurs », comme parle saint Alphonse, devraient l'adopter et la pratiquer fidèlement jusqu'à la mort.

Elle n'est donc pas le propre d'une confrérie ou d'une association quelconque ; elle doit être l'apanage de toutes les confréries et associations chrétiennes, ou plutôt de la grande confrérie du christianisme. Mais elle s'impose, plus particulièrement, aux Enfants de Marie et aux Mères chrétiennes.

Quant aux enfants, il n'est pas de pratique qui leur convienne mieux, qu'ils aiment autant et qui leur fasse plus de bien, quand ils y sont régulièrement fidèles. Nous en savons quelque chose, surtout depuis que nous avons fondé un *Petit Propagateur des Trois Ave Maria*, spécial pour les enfants ; il n'est pas encore à la fin de sa première année et compte déjà près de six mille petits abonnés.

Tout cela est beau, direz-vous : mais ce n'est pas assez et ne sera jamais assez, tant qu'il y aura des enfants et des grandes personnes qui ne réciteront pas leurs trois *Ave Maria* tous les jours.

Voilà pourquoi, qu'on nous permette de le dire en passant, toutes les revues religieuses devraient la recommander avec instance. Les publications mariales, surtout, devraient insister souvent sur ce point, et parler aussi fréquemment des Trois *Ave Maria* que du Saint-Rosaire, des scapulaires et autres saintes dévotions en l'honneur de notre divine Mère.

Ce n'est nullement notre avis personnel que nous donnons ici. Saint Alphonse de Liguori voulait même que l'on commençât par recommander, *tout d'abord*, les Trois *Ave Maria*. « Ce doit être, écrit-il dans ses *Gloires de Marie*, la première pratique de l'*Ave Maria*. » Avec celle-ci, les autres viendront facilement, tandis que beaucoup ne feront jamais rien pour la Sainte Vierge, s'ils ne récitent, en premier lieu, leurs trois *Ave Maria*.

Et, puisque nous parlons, ici, de vie chrétienne et de persévérance, nous ferons remarquer que, pour persévérer ainsi habituellement dans la grâce de Dieu, il ne suffit pas de prier la Très Sainte Vierge une fois en passant, ou quelquefois par semaine ; c'est tous les jours que l'on doit implorer son assistance, parce que, chaque jour, nous avons besoin de sa puissante protection pour éviter le péché.

Or, quelle pratique plus opportune que celle des Trois *Ave Maria*, qui doit être accomplie régulièrement, le matin et le soir, pour obtenir la grâce d'être préservé du péché mortel, pendant le jour et pendant la nuit ? On peut être excusé de ne pas réciter son rosaire ou son chapelet tous les jours, bien qu'on devrait s'en faire une loi ; il suffit même, pour être de la grande confrérie du Rosaire, de le réciter une fois dans la semaine, tandis que les Trois *Ave Maria* demandent à être récités chaque jour, et même à deux reprises différentes. C'est la nature de cette dévotion, et c'est, en même temps, ce qui explique, en partie, sa force et son efficacité, tant pour mener une vie chrétienne que pour obtenir la grâce de la persévérance finale, qui en est le prix et la grande récompense.

Avant de terminer, qu'on nous permette encore de citer le témoignage, basé sur l'expérience, d'un missionnaire Capucin, au Brésil (1). Il est tiré d'une lettre récente, dont nous extrayons ces lignes, qui confirment entièrement notre thèse : « Vous savez déjà, nous écrivait ce missionnaire, que, dans cette vaste région de Rio Grande, du Brésil, confiée à nos soins, la salutaire pratique des Trois *Ave Maria* se propage de plus en plus et produit des fruits toujours plus nombreux. Rapide amélioration des mœurs, rupture avec les occasions du péché, retour à la fréquentation des sacrements, tout cela, ici, comme partout, se constate chez ceux qui ont pris la sainte habitude de réciter, matin et soir, les Trois *Ave Maria*. Entre tous ces effets, je me permets d'en mentionner un, en particulier, c'est l'augmentation de piété et d'amour solide envers Marie. On vous a peut-être objecté, maintes fois, que la pratique des Trois *Ave* est une de ces dévotions très secondaires, voire superflues, qui pullulent chez certaines âmes dévotes, plus soucieuses de l'accessoire que du principal. Or, trois ans d'étude et d'expérience suivie m'ont fait constater précisément le contraire. Outre les effets ci-dessus mentionnés, qui font partie, à n'en pas douter, du *principal* de la vie chrétienne, la fidélité à réciter, matin et soir, les Trois *Ave Maria* produit une augmentation de véritable amour envers la Très Sainte Vierge. Et n'est-ce rien que d'avoir la vraie piété envers Celle qui est la dispensatrice des

(1) Le R. P. Fidèle, Capucin, de la province de Savoie, auteur d'un rapport très remarqué au Congrès marial de Fribourg.

grâces et la mère de la persévérance ? Ici, les chrétiens qui ont adopté la salutaire pratique, surtout parmi la jeunesse des deux sexes, sont très fidèles à la communion mensuelle et à leurs autres devoirs religieux, et cela en dépit des mauvais exemples dont ils sont souvent entourés et des nombreuses séductions bien capables de les faire naufrager. »

Après un tel témoignage, il nous semble que tout le monde devrait admettre avec nous que les Trois *Ave Maria* ne sont pas une pratique quelconque de dévotion envers la Reine du ciel, mais bien plutôt *une pratique de vie chrétienne*, en même temps qu'une des dévotions les plus chères au Cœur de notre divine Mère.

Pour toutes ces raisons, nous proposons le vœu *que tous les chrétiens adoptent cette dévotion et que toutes les revues chrétiennes et mariales la recommandent avec instance, à l'instar des autres grandes dévotions envers notre bonne et divine Mère.*

Fr. Jean-Baptiste,
De l'Ordre des Frères Mineurs Capucins,
Directeur du « Propagateur des Trois Ave Maria »,
à Blois, 14, rue Pierre-de-Blois.

II

LES TROIS AVE ET LA SAINTE COMMUNION

Voilà un titre qui paraîtra étrange, au premier abord, à ceux qui connaissent seulement de nom la salutaire dévotion des trois *Ave Maria*, mais qui semblera tout naturel à ses fidèles observateurs.

Quel rapport peut bien exister entre ces deux pratiques, l'une minime en apparence, l'autre excellente et parfaite ? Il y a, toute proportion gardée, le même rapport qu'entre Marie et Jésus, qu'entre le chemin qui conduit à un terme et ce terme lui-même, car Marie est la voie qui mène à Jésus, et à Jésus-Hostie.

Dans un autre rapport sur *les Trois Ave Maria et la Vie chré-*

tienne, nous croyons avoir démontré que les Trois *Ave Maria*, bien récités, sont, en réalité, un moyen efficace de mener une vie vraiment chrétienne. Or, pas de vie chrétienne sans communion plus ou moins fréquente; la pieuse pratique des Trois *Ave Maria*, fidèlement observée, doit donc nécessairement conduire à la sainte communion.

En effet, on le verra dans la suite : 1° les Trois *Ave Maria*, fidèlement et pieusement récités, portent à communier plus souvent ; 2° ils disposent à recevoir la sainte Eucharistie en de meilleures dispositions ; 3° par suite, ils font retirer plus de fruits de la sainte communion.

Avant d'aller plus loin, il importe de rappeler, aussi brièvement que possible, l'origine, la nature et l'efficacité de cette sainte pratique des Trois *Ave Maria*, qui, bien qu'un peu connue, ne l'est pas assez, alors qu'elle devrait être universelle parmi les chrétiens. On oublie trop qu'elle n'est pas une dévotion quelconque envers la Très Sainte Vierge, mais bien plutôt une des dévotions mariales les plus anciennes, les plus vénérables et aussi les plus efficaces.

Elle a été révélée authentiquement, par la Reine du ciel, à la grande contemplative sainte Mechtilde, ainsi qu'on peut le voir dans son *Livre de la Grâce spéciale* (1), avec promesse de la bonne mort et, conséquemment, du bonheur du ciel, si elle y était fidèle tous les jours. Cette sainte vivait dans la seconde moitié du XIIIe siècle, de 1241 à 1298.

Le nombre *trois* a été désigné par la Bienheureuse Vierge elle-même, pour honorer spécialement les trois grands privilèges ou attributs qui lui ont été conférés par chacune des trois Personnes divines : la Puissance par le Père, la Sagesse par le Fils, la Miséricorde par le Saint-Esprit. De telle sorte que, par cette sainte pratique, la divine Marie nous apparaît comme l'ostensoir de l'adorable Trinité ou, mieux, comme une Trinité créée, aussi ressemblante que possible à son divin Archétype.

Il est de la nature de cette pratique qu'elle soit accomplie tous les jours, parce que tel a été le désir exprimé par la Vierge Immaculée, et que, pour bien faire, nous devons lui demander, tous les jours, la plus grande de toutes les grâces, celle de la persévérance ou d'une bonne mort.

---

(1) 1re partie, chap. XLVII.

Bien que, à la rigueur, il suffise, *strictement*, de les réciter, une fois chaque jour, à l'effet d'obtenir la bonne mort, suivant la promesse de la Vierge toute miséricordieuse, il est plus parfait et beaucoup plus avantageux de les réciter, au moins deux fois, spécialement le matin et le soir.

Ainsi, les saints l'ont recommandée, particulièrement saint Léonard de Port-Maurice et saint Alphonse de Liguori, en y ajoutant, soit comme intention, soit comme formule, cette invocation : « Marie, ma bonne Mère, préservez-moi aujourd'hui du péché mortel ; *Mater mea, libera me hodie a peccato mortali* », ou une autre invocation analogue. Mais c'est cette dernière qui est le plus souvent recommandée à la généralité des fidèles et qui fait partie intégrante de la pieuse pratique des trois *Ave Maria*. Ainsi, encore, les Souverains Pontifes l'ont approuvée et enrichie de faveurs spirituelles : Léon XIII, d'une indulgence de deux cents jours, Sa Sainteté Pie X, de la bénédiction apostolique, pour ceux qui y sont régulièrement fidèles.

Il y a bien une autre formule, indulgenciée par Pie X, à l'occasion des fêtes jubilaires du dogme de l'Immaculée Conception. D'après cette formule, après chacun des trois *Ave Maria*, on doit réciter l'invocation : « Par votre Immaculée Conception, ô Marie, purifiez mon corps et sanctifiez mon âme ; *Per Immaculatam Conceptionem tuam, ô Maria, redde purum corpus meum et sanctam animam meam.* » Mais celle-ci est plus compliquée pour le commun des fidèles et convient davantage aux personnes dévotes et religieuses, auxquelles elle était tout spécialement recommandée par saint Alphonse.

Quoi qu'il en soit, les deux formules sont également bonnes et reviennent à peu près au même ; le principal est d'adopter l'une ou l'autre, d'y être constamment fidèle, le matin et le soir, et de s'en acquitter avec toute la piété possible. Saint Léonard de Port-Maurice et saint Alphonse de Liguori voudraient même qu'on récitât ces trois *Ave Maria* « prosternés, la face contre terre », ce qu'ils ne recommandent que pour cette sainte pratique, afin, sans doute, de mieux honorer la Vierge sans tache et d'attirer avec plus d'abondance ses faveurs, pour le temps de la vie et l'heure de la mort. Cela montre encore l'importance qu'ils attachaient à cette sainte dévotion.

Pour revenir à notre sujet, nous affirmons donc que ces trois

Ave Maria, ainsi pieusement et fidèlement récités, portent ceux qui s'en acquittent à *communier plus souvent.*

Il nous suffirait, pour le démontrer, d'en appeler à l'expérience des confesseurs et missionnaires qui ont beaucoup recommandé cette pratique. Ils seraient unanimes à déclarer que bien des âmes, d'abord tièdes et négligentes dans le service de Dieu, négligentes surtout à s'approcher de la Table sainte, sont devenues insensiblement, et quelquefois tout d'un coup, ferventes et avides de la sainte communion, à partir du jour où elles ont adopté et pratiqué fidèlement et pieusement la salutaire dévotion des Trois *Ave Maria.* Pour nous, comme missionnaire, nous l'avons constaté bien des fois, et depuis que nous la propageons, surtout, par la voie de la presse, nous avons reçu beaucoup de témoignages à ce sujet, émanant tant de prêtres, religieux et religieuses que de personnes du monde elles-mêmes (1).

Cela, du reste, se comprend sans peine ; Marie étant la voie qui conduit à Jésus, il est impossible de prier tous les jours cette divine Mère, sans qu'elle nous conduise elle-même à son divin Fils.

De plus, par notre sainte dévotion, on demande très spécialement, à la Vierge très pure, d'être préservé de tout péché mortel ; mais Notre-Seigneur, dans la sainte communion, peut seul nous donner la force nécessaire pour cela ; la divine Marie obtiendra donc, tout d'abord, la grâce de communier plus souvent, aussi souvent qu'il le faut, pour éviter le maudit péché mortel.

Nous ne voulons pas dire que les Trois *Ave Maria* ont seuls, parmi les bonnes dévotions à la Sainte Vierge, cette efficacité particulière ; non, encore une fois, car nous ne sommes pas exclusif, mais nous constatons qu'ils l'ont à un degré peu commun.

Nous ne prétendons pas, non plus, que les dévots des Trois *Ave Maria* s'adonneront tous à la communion fréquente ; non,

(1) Ce rapport était déjà composé lorsque nous avons reçu d'un missionnaire capucin, au Brésil, le R. P. Fidèle, une relation dont nous extrayons ces quelques lignes : « Ici, les chrétiens qui ont adopté la salutaire pratique, surtout parmi la jeunesse des deux sexes, sont très fidèles à la communion mensuelle et à leurs autres devoirs religieux, et cela en dépit des mauvais exemples dont ils sont souvent entourés et des nombreuses séductions bien capables de les faire naufrager. »

pas davantage ; car cela dépend beaucoup de la manière dont ils s'en acquittent.

Nous voulons dire seulement que ceux qui récitent régulièrement et bien pieusement leurs trois *Ave Maria* du matin et du soir, et non pas une fois par jour, sont portés à communier plus souvent qu'ils ne le feraient s'ils ne les disaient pas. Et cela suffit à notre thèse.

Un fait tout récent est venu la corroborer.

Un missionnaire Capucin nous avait demandé feuilles et images des Trois *Ave Maria*, pour établir cette dévotion dans la paroisse qu'il évangélisait. Il ne tarda pas à en recueillir les fruits. « Un jeune homme, nous écrivait-il dans la suite, se mourait de la tuberculose. Après plusieurs visites amicales, je lui parle de la communion pascale : « Pas cette année... » me répond-il. Sa mère revient à la charge; il la rebute durement. Sur ces entrefaites, m'arrive votre précieux envoi. Je donne feuilles et images à la Sœur garde-malade. Elle en fait part à notre moribond ; il lit les notices avec attention, met l'image sous son oreiller et promet à la Sœur de dire les trois *Ave*. Il commence le soir même, les répète le lendemain matin.

« Je me présente alors de nouveau, je cause de choses et autres, et, après une longue visite, sans que j'eusse fait allusion à la confession, j'allais me retirer : « Ah ! mais non ! me dit-il, « attendez un peu... ; je voudrais... me confesser ! »

« Le lendemain, il recevait pieusement le saint viatique.

« Gloire à Notre Dame ! »

Il nous semble donc bien prouvé que les trois *Ave Maria* portent à communier plus souvent.

En second lieu, nous affirmons encore que les trois *Ave*, bien récités, préparent l'âme à *communier en de meilleures dispositions*.

Parmi ces dispositions, il en est de nécessaires et d'autres convenables.

La plus nécessaire de toutes est l'état de grâce ; malheureusement, il importe de le dire, un trop grand nombre de chrétiens qui s'approchent des sacrements, une ou plusieurs fois par an, ou même plus ou moins fréquemment, le font indignement, soit pour avoir caché quelque péché grave en confession, soit pour vivre habituellement dans le péché, et en se confessant sans contrition ni ferme propos.

Or, appuyé sur l'expérience de saints, comme saint Léonard de Port-Maurice et saint Alphonse de Liguori, sur celle de nombreux confesseurs et missionnaires, comme sur notre expérience personnelle, nous croyons pouvoir affirmer qu'une des pratiques les plus efficaces pour amener les âmes sacrilèges à réparer leurs mauvaises confessions et à renoncer à leur vie habituelle de péchés, c'est la sainte et salutaire dévotion des Trois *Ave Maria*, religieusement observée, tous les jours. Ici, les exemples abondent, et nous en avons cité un certain nombre dans notre livre *la Dévotion aux Trois Ave Maria*, ainsi que dans notre revue mensuelle *le Propagateur des Trois Ave Maria* (1).

Grâce à Dieu, c'est le petit nombre, bien que trop grand, qui abuse ainsi, parmi les chrétiens, du plus saint des sacrements. Beaucoup d'autres, tout en se confessant assez bien pour ne pas communier indignement, s'approchent néanmoins de la Table sainte avec des dispositions très imparfaites. Aussi en retirent-ils peu de fruits.

Eh bien ! que ces âmes, elles aussi, récitent pieusement leurs Trois *Ave Maria* tous les jours, avec cette invocation, le matin : « Marie, ma bonne Mère, préservez-moi du péché mortel pendans ce jour », et le soir : « Marie, ma bonne Mère, préservez-moi du péché mortel pendant cette nuit » ; et ces âmes tièdes obtiendront bientôt des grâces de choix ; elles éprouveront une plus grande horreur du péché, l'éviteront avec plus de soin, et, par suite, se disposeront mieux à s'approcher de la divine Eucharistie.

Il en sera de même des personnes qui mènent déjà une vie pieuse et régulière, mais encore très imparfaite, comme beaucoup l'ont éprouvé.

Une de nos pieuses zélatrices nous écrivait naguère, naïvement : « Quand je distingue, dans l'église, pendant la messe, mes associées des Trois *Ave Maria*, devenues si pieuses, si ferventes depuis qu'elles reçoivent le *Propagateur*, j'en suis émue, jusqu'aux larmes, d'attendrissement, et j'en bénis notre divine Mère. »

Par une conséquence nécessaire, les âmes, étant mieux disposées, *communieront avec plus de fruit ;* cela pourrait donc se passer de démonstration.

---

(1) 14, rue Pierre-de-Blois, à Blois (Loir-et-Cher).

Disons, cependant, que mieux les trois *Ave Maria* seront récités, plus parfaites seront les dispositions que l'on apportera à la sainte communion, et plus, par conséquent, les fruits seront abondants.

C'est encore un fait d'expérience. Beaucoup d'âmes qui, tout d'abord, menaient une vie plus ou moins chrétienne, ont fini, après avoir adopté notre sainte pratique, par s'adonner à la piété et à la communion fréquente. Beaucoup d'enfants, de jeunes gens et de jeunes filles en ont ressenti les salutaires effets, spécialement pour recouvrer ou conserver la vertu si délicate de pureté, qui est encore un des effets très particuliers de notre belle et sainte dévotion.

Mais Jésus est l'amant des âmes pures ; aussi ne faut-il pas s'étonner s'il les attire vers Lui, dans le jardin fermé de la vie religieuse, car « il se plaît parmi les lis ». Dire le nombre d'âmes qui doivent leur vocation ecclésiastique ou religieuse aux Trois *Ave Maria* serait impossible ; on ne le connaîtra qu'au ciel. Qu'il nous suffise de déclarer que, pour notre part, nous avons rencontré et connu beaucoup de religieux et de religieuses qui nous ont affirmé devoir *uniquement* leur vocation à leur fidélité aux trois *Ave Maria* quotidiens.

Nous pourrions en dire autant des personnes qui conservent la virginité dans le monde, ou qui pratiquent la chasteté conjugale, conformément à la loi de Dieu, ce qui est trop rare, de nos jours.

Or, si les Trois *Ave Maria* obtiennent ces résultats merveilleux, sans parler des autres, c'est que, en plus de leur efficacité propre, ils conduisent leurs fidèles observateurs à Jésus-Eucharistie, source de toute sainteté et de toute pureté.

Afin donc, suivant le désir de Sa Sainteté Pie X, de promouvoir de plus en plus, parmi les fidèles, la communion fréquente et même quotidienne, adoptons pour nous-mêmes et propageons de plus en plus la sainte et salutaire pratique des Trois *Ave Maria*, car « Marie est la voie qui mène à Jésus, *ad Jesum per Mariam* ».

Tel est le *vœu* que nous formons et que nous proposons à ce vénérable Congrès.

Fr. Jean-Baptiste, O. M. C.,
Directeur du « Propagateur des Trois Ave Maria »,
14, *rue Pierre-de-Blois, Blois (Loir-et-Cher).*

III

MARIE, FILLE, SŒUR, ÉPOUSE ET MÈRE PAR EXCELLENCE

Fille de Dieu, comme la première et la plus éminente de ses créatures, elle est aussi fille des hommes, fille des plus chères pensées d'Adam, des Patriarches et du peuple de Dieu. Il est à peine besoin de dire qu'elle fut la douce, simple et innocente petite fille de saint Joachim et de sainte Anne. Prenant l'humanité en général, on peut dire que Marie est sa fille, le fruit de ses besoins, de ses aspirations et de ses amours : et, comme ces choses sont de tous les siècles, cette relation mystérieuse entre l'humanité et Marie persévère toujours. L'instinct de cette relation a fait que, dans tous les temps, on s'est attaché avec une indicible prédilection à l'idée de la jeunesse de Marie, dans la première fleur de sa délicatesse virginale. Et cet instinct n'est point trompeur; car il est d'accord avec de divines prédilections. Si nos tendresses et nos espérances se reportent, avec une sorte de respectueuse passion, sur l'humble fille de Nazareth, c'est simplement que nous faisons partie de cette vieille Eglise qui a commencé avec les temps, et qui tressaille toujours d'une espérance intarissable, en contemplant sa fille, la douce et pure fiancée de l'Agneau, dans l'éternelle splendeur de son innocence.

Marie est aussi notre sœur : Reine des cieux et fille des rois, elle ne dédaigne point d'appeler les hommes ses frères, et n'a pas voulu que rien d'humain lui fût étranger, si ce n'est le péché. Elle nous a tellement traités en frères, qu'elle n'a rien voulu pour elle seule, pas même Jésus ; mais elle a offert à tous sa table mystique : « Venez, mes amis », nous dit-elle par la bouche d'un prophète, « buvez le vin que je vous ai préparé; enivrez-vous, mes bien-aimés. » Entre elle et nous, nul commandement : tout se fait par insinuation et par tendresse de cœur. Le caractère de son culte, c'est la dévotion, plutôt que l'autorité. Son culte a répandu dans le monde la tendresse pour les faibles, et le respect pour la femme, qui est esclave

partout où elle ne trouve pas un autel à Marie pour s'abriter ; Marie est tellement sœur et source de tout ce qui est fraternel qu'elle a fait descendre sur nous tous la divine fraternité de Jésus. Jésus est notre frère; mais ce n'est guère qu'en nous glissant sous le manteau de Marie, ou plutôt dans son cœur, que nos âmes peuvent se prévaloir de ce titre et, comme dans le cantique, échanger librement avec lui les expressions de « frère et de sœur ».

Les liens qui attachent l'époux à l'épouse sont encore plus étroits que ceux de la fraternité. Or Marie est réellement la plus amante, la plus fiancée, la grande épouse. On nous dit qu'elle est l'Epouse du Père, parce qu'elle est la Mère du Fils; l'Epouse du Fils, parce que c'est en elle que le Verbe a épousé notre humanité, devenant avec elle une même chair ; l'Epouse du Saint-Esprit, parce que c'est par lui seul qu'elle a conçu. Malgré cela, ou plutôt à cause de cela, nous ne craindrons pas de la nommer encore la Fiancée de notre misère, la Bien-Aimée de nos pauvres cœurs, l'Epouse de l'humanité; car nous avons vu que saint Joseph est le représentant d'un amour universel. Elle est si belle et si pure, que tout cœur qui a su pénétrer jusqu'à sa connaissance ne s'appartient plus. Marie l'a captivé et se l'est attaché par des liens qui doivent être indissolubles. Ce cœur l'attend dans sa misère, désirant être délivré de l'opprobre de sa stérilité. Il n'aspire qu'au séjour céleste de sa fiancée et convoite sa dot de puissance et de richesse. Il s'efforce de plaire et de ressembler à la beauté qui le captive. Marie, de son côté, s'attache à nous, comme si elle n'avait point d'autre famille, comme si elle avait besoin de notre faiblesse, comme si notre misère avait captivé son cœur. Elle descend dans la maison de notre âme et y établit sa demeure : elle nous y sert par amour ; elle n'est plus à elle, mais à nous ; l'Epouse de notre indigence, l'Epouse de ce qu'il y a de pur, de beau, de saint et de divin en nous, l'Epouse du Père, du Fils et du Saint-Esprit, qu'elle introduit dans nos âmes, pour nous rendre triplement les objets de son amour.

Il est touchant de lire les détails de la jeunesse de saint Bernardin de Sienne, de saint Edmond, et de quelques autres qui furent inspirés de prendre la Sainte Vierge pour leur céleste fiancée. Le premier avait une parente qui lui tenait lieu de mère, et qui avait fini par s'inquiéter de certaines sorties régu-

lières, et de certaines allusions à une « amante plus belle et plus noble que toutes les filles de Sienne ». Pressé de questions, il finit par lui dire : « Puisque vous le voulez, ma mère, je vous découvrirai le secret de mon cœur, que je n'aurais découvert à nul autre. Je suis épris d'amour pour la Sainte Vierge Marie, Mère de Dieu, que j'ai toujours aimée, que je désire voir de toutes les forces de mon âme ; que je me suis fiancée comme une très chaste épouse, et en qui j'ai mis toute mon espérance : c'est elle que j'aime souverainement, elle que je cherche, elle que je voudrais contempler sans cesse, avec le respect qui lui est dû ; mais, comme je ne puis l'obtenir en ce monde, j'ai résolu dans mon cœur de visiter chaque jour son image. Et voilà celle que j'aime ! »

Sans doute, il faut être saint pour tenir un pareil langage : cependant, nous pouvons trouver très excellemment, dans l'amour de Marie, une des fins les plus glorieuses des noces terrestres, qui est de faire, dans les affections créées, un digne apprentissage de l'amour divin. D'autre part, ce nom d'épouse de nos cœurs n'est pas plus extraordinaire que la plupart des autres titres que nous lui donnons. Seulement, il est moins familier, moins à la portée de notre grossièreté ; le nom de mère nous met plus à l'aise, en nous plaçant dans les termes d'infériorité filiale envers celle qui nous aime avec une tendresse si maternelle. Ce nom a toujours été cher à l'Eglise ; et l'instinct des âmes pieuses l'a toujours choisi avec délices. Mère de Dieu et des hommes, disent les Saints Pères ; et Mère des hommes, parce qu'elle est Mère de Dieu. Par la chair, dit saint Augustin, elle est la Mère de Jésus-Christ ; et, selon l'Esprit, elle est la Mère de tous les hommes. C'est qu'il y a, dit un grand orateur, « fécondité de la nature et fécondité de la charité. Cette double fécondité que nous voyons dans les créatures est émanée de celle de Dieu, de qui toute paternité prend son origine. La nature de Dieu est féconde, et lui donne son Fils naturel, qu'il engendre dans l'éternité. La charité de Dieu est féconde, et lui donne des fils adoptifs ; c'est de là que nous sommes nés avec tous les enfants de l'adoption. Marie participe à la fécondité naturelle de Dieu, engendrant son propre Fils, et à la fécondité de la charité, en engendrant aussi les fidèles ». L'ancienne Sion était étonnée de ses enfantements. Qui m'a engendré ce grand nombre d'enfants ? s'écriait-elle. A-t-on jamais vu rien de sembla-

ble, qu'un même sein contienne tout un peuple ? Mais la Sainte Vierge, dont les conceptions viennent de l'Esprit Saint, peut dire à tous, et avec plus de vérité, ce que disait saint Paul aux Galates. « Mes petits enfants que j'enfante de nouveau, jusqu'à ce que le Christ soit formé en vous. »

C'est sur la Croix et debout sur le Calvaire que l'acte sommaire de cette maternité s'est accompli. C'est là que notre nouvelle Eve, la mère de tous les vivants, préservée de toute peine dans un premier enfantement, nous a mis au jour avec d'inexprimables douleurs.

Mais la maternité est un acte qui se continue : notre Mère, selon l'expression de saint Ambroise, donne à tous le lait de sa tendresse, à tous la laine de son divin Agneau, pour couvrir leur nudité. « C'est au lait de ses mamelles, dit le vénérable M. Olier, que Jésus appelle toute l'Eglise : c'est là où il désire qu'aillent ses enfants pour être faits participants du pur amour et de la belle dilection. C'est en son sein où l'on cueille les fruits de la sainte honnêteté, comme dit l'Ecriture ; en un mot, c'est en elle que Jésus réside comme source de vie ; car il la met en société de la vie qu'il a reçue de son Père pour abreuver et nourrir l'Eglise, qui est cette fille unique que ce Père adorable a engendrée en Marie, en engendrant son Fils. C'est ce qui est exprimé par ces paroles du prophète : *Homo et Homo natus est in ea :* L'homme et l'homme est né en la Très Sainte Vierge. L'homme et l'homme, c'est-à-dire Jésus-Christ et son Eglise, parce que, Jésus-Christ naissant dans les entrailles de sa Mère, toute l'Eglise y est née en même temps avec lui : car Notre-Seigneur, recevant en soi la plénitude de la vie du Père, a reçu en même temps la vie suffisante et nécessaire pour vivifier tous ses membres, et Dieu le Père, communiquant continuellement à son Fils cette vie divine, est toujours en lui, toujours versant la nourriture de l'Eglise avec la sienne. Et comme Jésus-Christ, uni intimement à sa divine Mère, reçoit la vie pour soi et pour toute l'Eglise, il se trouve que la Très Sainte Vierge, participant de cette vie divine, devient aussi en son Fils Jésus-Christ la Mère nourrice de l'Eglise. Ainsi, par une dépendance très absolue, Dieu le Père attache tous ses enfants à ce sein admirable, à ce sein très aimable ; et l'Eglise se sent tous les jours infiniment heureuse que le sang et la substance de Jésus-Christ se changent en lait pour elle dans les mamelles de la Très Sainte Vierge.

« Il faut donc que nous allions sucer ce lait, ce sang et cette substance divine avec amour et avec joie, reconnnaissant que Dieu nous y assujettit et que l'Eglise nous y appelle. Bienheureuse l'âme qui ne voit plus que Jésus et Marie, qui ne converse plus qu'avec Jésus et Marie, qui n'a plus de joie et de désir en ce monde que de savoir des nouvelles de Marie en Jésus, et de Jésus en Marie. C'est un moyen merveilleux que Dieu nous présente pour l'occupation sainte de notre vie pendant le séjour fâcheux des temps présents. » (*Lettres spirituelles.*)

Nous n'avons rien pu retrancher de cette longue citation ; nous n'avons non plus aucun éclaircissement à y ajouter. La miraculeuse faveur faite à saint Bernard, lorsque la Sainte Vierge lui donna de son lait, n'est qu'un symbole gracieux de ce qui se fait pour tous les chrétiens : seulement, pour le saint Docteur, le symbole avait une intention marquée, une signification spéciale, que l'on comprend parfaitement si l'on connaît sa vie et ses écrits. Rappelons-nous aussi qu'il existe des relations mystérieuses entre la communion eucharistique et notre titre d'enfants de la Sainte Vierge. A ne considérer le mystère que dans sa notion la plus simple, dès que le divin Sauveur est en nous, et nous en lui, la divine Mère ne peut manquer de le voir en nous, de reconnaître en nous le corps et le sang qu'elle lui a donnés. Ce n'est point elle qui séparera ce que son Fils a uni ; et, dès lors, elle nous prendra comme un tout avec lui, pour nous confondre dans son unique amour.

J. Guyot,
au Carmel à Saintes (*Charente-Inf.*).

IV

VICTIMES VOLONTAIRES

Lorsque les deux villes infâmes de Sodome et Gomorrhe eurent lassé la patience du Seigneur, Dieu se résolut à les exterminer. Son serviteur Abraham intercéda pour les coupables et obtint leur pardon, à la condition extrême qu'il se trouverait cinq justes dans leurs murs. Hélas ! ils n'y étaient pas, et le feu du ciel dévora les malheureuses cités.

Si la France souffre aujourd'hui, n'est-ce point que le bien ne suffit plus à contrebalancer le poids du mal devant la justice divine ? N'est-ce point que les vrais justes sont rares ?

N'est-ce point que notre foi n'est plus qu'une foi morte ?

N'est-ce point que les catholiques se sont laissé entraîner dans le luxe et les jouissances ?

N'est-ce point que nous avons oublié de porter nos regards vers le ciel et que nous nous sommes trop attachés à la terre ?

N'est-ce point que nous ne sommes pas les vrais disciples d'un Dieu crucifié ?

Hélas ! ce n'est que trop vrai.

Ne désespérons pas néanmoins. Jésus a des âmes qui lui sont attachées, et qu'il en soit béni ! Le nombre des victimes volontaires deviendra assez grand pour sauver la France à l'heure du suprême danger. Ames filles de la Mère toute miséricordieuse, elles auront puisé dans le cœur de Marie le courage et la confiance qui triomphent de tout, même de la justice divine.

I. — Qu'est-ce qu'une victime volontaire ?

La définition des victimes volontaires se trouve complète et leur rôle est merveilleusement indiqué dans ces mots du *Stabat :*

Fac me cruce inebriari : Faites que je m'enivre de la Croix. »

On connaît les phénomènes de l'ivresse et les suites qu'elle entraîne : l'homme ivre devient fou et perd jusqu'à la notion de l'existence. L'ivresse de la Croix, la folie de la Croix, doit produire dans les âmes des effets analogues : nous devons boire le calice jusqu'à la lie, perdre le souvenir de tout, de nos désirs, de nos pensées, de notre vie même, dans la contemplation du Calvaire. S'enivrer de la Croix, c'est gémir avec Marie des gémissements de Jésus ; — c'est s'attrister de ses tristesses et souffrir de ses douleurs ; — c'est s'enflammer d'amour pour le Sauveur et ressentir toute la violence de sa passion ; — c'est imprimer dans son cœur les plaies du divin Crucifié ; — c'est s'abreuver du sang qui découle de la Croix ; — c'est devenir fou de la folie de la Croix.

Une des pratiques journalières consistera à relire et à méditer le *Stabat Mater*, afin d'y apprendre, à l'école de Marie, la science de la Croix et de participer à son douloureux sacrifice en même temps qu'aux consolations qu'elle donnait au Cœur de Jésus.

II. — But des victimes

On éprouve une bien douce émotion à repasser la scène si touchante de l'Annonciation. L'ange expose à Marie les projets de la divine Providence et lui fait entrevoir, avec toutes les grandeurs de sa mission, l'étendue du sacrifice à accepter. « Je suis la servante du Seigneur », répond tout humblement la Vierge.

Il y a dans cette simple parole, semble-t-il, toute une vie d'immolation, toute l'histoire d'un long martyre, tout un abîme d'amour et de miséricorde, dans la perspective lointaine d'un Calvaire ensanglanté.

Victimes volontaires, votre programme est simple, c'est le sacrifice de Marie à demander, à accepter en vous, c'est un *Fiat* à prononcer. Souffrir avec Marie toute une vie d'immolation pour aider à l'accomplissement des miséricordes divines et à la gloire de Dieu, telle est notre fin. Jésus nous demande : « Voulez-vous que je vous immole avec moi ? » Et nous répondons : « Comme il vous plaira, Seigneur. »

N'est-ce pas aussi un sujet de méditation que la venue de Marie au Temple pour s'y purifier et y présenter Jésus ? Siméon, soulevant les voiles de l'avenir, découvre à la divine Mère la passion de celui qu'il prend aujourd'hui petit enfant dans ses bras, et lui annonce qu'un glaive de douleur transpercera son âme.

O sublime vision d'une Mère comme Marie, entrevoyant les horreurs du Calvaire, les orgies des apostats, les crimes des hommes à travers les siècles, et acceptant tout avec un divin héroïsme, souffrant de toute l'étendue de son amour meurtri, pardonnant avec Jésus et répétant à sa façon le pardon du Sauveur : « Je suis toute miséricordieuse ! »

Ames altérées d'amour, assoiffées de sacrifice, est-il pour vous un modèle plus beau que celui de cette Mère ? Voyez-la sur le chemin de la Passion : d'un seul mot, d'une prière, d'un signe, elle pourrait obtenir l'écrasement des bourreaux de son Fils et la délivrance de Jésus ; elle n'en fait rien, elle souffre, elle pardonne, elle prie et elle répare : « Je suis venue particulièrement, dira-t-elle plus tard, pour la conversion des pécheurs. »

Souffrir et pardonner, prier et réparer, voilà toute la vie

d'immolation, dont il faut étudier les secrets dans le silence du tabernacle, la tête amoureusement penchée sur le cœur de Jésus, anéanti plus qu'au Calvaire encore, dans le divin sacrement de son amour.

III. — Souffrir et pardonner

La souffrance, il n'est guère besoin de le dire, est le partage de notre humanité depuis la chute du premier homme. La souffrance, de ce chef, est une punition ou tout au moins une épreuve, puisqu'elle est la privation d'un bien auquel nous pouvions aspirer et qui nous est refusé.

Mais, si nous la considérons à d'autres points de vue, si nous la contemplons voulue, sanctifiée, épousée par Jésus-Christ comme moyen de rédemption, élevée par lui jusqu'aux confins de la divinité, j'ose dire que, généreusement acceptée en union avec le Sauveur, la souffrance est une grâce de Dieu, une récompense, un sujet de joie et le réel bonheur sur la terre. La première expression en fut dans le *sitio* du Calvaire : « Il me faut un baptême de sang, avait dit le Sauveur, et comme j'ai l'âme angoissée jusqu'à ce qu'il s'accomplisse ! » Cette parole aura des échos dans le Cœur de Marie, qui recevra ce baptême, dans les larmes du repentir de saint Pierre, dans saint Paul appelant sur lui le travail de la mort pour être avec le Christ, dans la pensée de sainte Thérèse : « Ou souffrir ou mourir » ; dans la demande de la vierge de Pazzi : « Non, pas mourir, mais souffrir ! »

Souffrir ! mot sublime d'un état surhumain, dont rien ne saurait donner l'idée vraie, sans un coup d'œil sur le crucifix. Souffrir ! terme qui embrasse tout l'infini de la divinité uni à la nature humaine brisée, anéantie, broyée, victime d'amour, par la haine, la rage, la plus cruelle barbarie et le plus hideux raffinement ; qui rappelle un incomparable mélange de douleur et de calme, de justice apaisée et de miséricorde, de grandeur et de néant, d'offense et de pardon, de puissance et d'abaissement.

Souffrir ! tel fut le grand mobile de la venue de Jésus sur la terre; tel doit être le nôtre, âmes généreuses que Dieu veut attirer à lui.

IV. — Prière et réparation

Un des grands devoirs de toute âme chrétienne, mais qui incombe plus immédiatement à la victime volontaire, c'est la prière. Nous n'en dirons qu'un mot.

« Il faut toujours prier et ne jamais cesser. Veillez, et priez pour ne point succomber à la tentation », a dit notre bon Maître. La prière nous est intimement nécessaire, parce qu'elle élève notre âme à Dieu en l'arrachant aux affaires et aux préoccupations de ce monde, parce qu'elle est un moyen de converser avec Dieu, d'épancher notre cœur dans le sien et d'en obtenir les grâces qui nous sont nécessaires.

Prière vocale ou oraison mentale nous sont également indispensables pour la nourriture de notre âme. Jésus Hostie vécut dans une continuelle oraison ; à nous de nous joindre au bon Maître et de prier avec lui, pour que le nom de Dieu soit sanctifié, pour que son règne arrive, pour que sa volonté soit faite sur terre comme au ciel. Prions pour obtenir la charité, l'amour de Dieu et du prochain ; prions pour que Dieu protège l'Eglise, son chef auguste et nos évêques ; prions pour que les prêtres comprennent de plus en plus la dignité de leur sacerdoce ; prions pour que les chrétiens s'attachent davantage à Jésus-Christ ; prions pour la conversion des impies, des hérétiques et des infidèles ; prions selon toute l'étendue des mérites de Jésus, en priant avec lui et par lui ; prions pour que nos âmes, dégagées de tout lien, de toute affection terrestre, soient données en qualité d'hosties partout où il y aura un cœur à convertir et une âme à sauver.

V. — Réparation

Notre main tremble en écrivant ce chapitre qu'il nous reste à traiter, et que Jésus seul ou Marie pourrait nous expliquer. Oh ! que du moins ces deux grandes Victimes nous bénissent et nous inspirent; car nous n'avons d'autre but que d'inviter les âmes généreuses à se faire leurs imitatrices et leurs compagnes.

Nous n'avons pas trouvé de meilleure et plus courte définition de la Réparation que ces simples paroles de l'apôtre :

« *Communicantes passionibus* : Communier aux souffrances de Jésus. »

Nous avons parlé ailleurs de l'ivresse de la Croix et esquissé le but des victimes ; on voudra bien nous pardonner des redites qui expliqueront mieux notre pensée.

L'ivresse de la Croix, nous la trouverons dans cette communion aux souffrances de Jésus ; son sang y remplacera le vin qui enivre, et son cœur sera la coupe où nous tremperons nos lèvres. Cette communion mystique nous représente une participation telle aux souffrances du Maître que nous cessions d'être en nous pour nous identifier à lui, que ses douleurs deviennent le jour et la nuit notre vraie nourriture, qu'enfin nous retracions en nous toute sa passion et toute sa mort.

Or, qu'est venu faire Jésus sur la terre, sur la croix ? Réparer. Si donc nous voulons reproduire Jésus en nous, il faut qu'aussi nous réparions. Notre divin Modèle est venu réparer les outrages commis envers son Père par la faute d'Adam et les péchés des hommes, réparer les dommages causés à notre âme par la malice du péché, rétablir le traité d'alliance conclu à la création entre Dieu et l'homme, rendre l'espérance du ciel aux créatures déchues ; et c'est ce qu'il annonça du haut de la croix par le cri de suprême réparation : « *Consummatum est !* »

Mais, comme le dit saint Paul, il manque quelque chose à la passion du Christ, si nous ne souffrons pas avec lui : il y faut notre coopération ou, mieux, notre coadhésion, notre coparticipation, notre communion. Nous la donnerons, chères victimes, autant qu'il est en nous, par nos réparations ardentes et continuelles. C'était le désir exprimé par Léon XIII aux évêques de France, quand il demandait que l'on s'efforçât d'apaiser la Majesté divine par une humble prière, par des pénitences volontaires et par l'offrande de soi-même. Aussi bien le Sauveur lui-même avait-il dit à la bienheureuse de Paray : « Je cherche une victime pour mon cœur, laquelle veuille se sacrifier à l'accomplissement de mes desseins. »

La Réparation ! Pour une simple injure, la folie des hommes cherche une réparation dans le sang, et pour une bagatelle politique les princes cherchent vengeance dans la vie de malheureux soldats.

Hésiterions-nous à donner notre vie, quand il s'agit de réparer les outrages faits à notre Dieu, à notre Père ? à nous déclarer

la guerre pour trouver dans nos souffrances les moyens de satisfaire à la justice de Dieu ? Non, n'est-il pas vrai ? Et c'est ce désir d'expier qui nous a mis aux lèvres ce mot : Victimes, et au cœur cette pensée : Réparation.

Et comment réparerons-nous ?

Il faut que nous nous effacions au point de pouvoir dire avec saint Paul : « Ce n'est plus moi qui vis ; c'est Jésus-Christ qui vit en moi. » Notre âme doit être la croix où s'immole Jésus, et notre cœur le tabernacle où repose l'Hostie sainte.

Et pour qui réparerons-nous ?

« Nous sommes un sacerdoce royal », a dit l'apôtre. En vertu de ce sacerdoce, nous nous offrirons en victimes unies à Jésus, nous nous offrirons à Lui-même, et par Lui à la Trinité sainte, pour les prêtres apostats, pour ceux qui blessent et outragent le plus violemment le Sacré Cœur, malheureux fruits gâtés qui tombent de l'arbre de l'Eglise et engendrent autour d'eux la corruption. Pour les mauvais prêtres et pour les âmes qu'ils perdent, nous nous offrons à vous, Jésus, et nous vous offrons votre sainte Eucharistie. Sauvez ces âmes, en nous immolant avec vous !

En vertu de ce même sacerdoce, qui nous unit à Jésus par Marie, nous nous offrons, Seigneur, pour les prêtres qui méconnaissent ou négligent leur auguste mission et leur céleste dignité. Pour eux qui oublient de s'immoler avec Jésus pour les pécheurs, pour eux dont les mains ne sont pas assez pures ni les lèvres assez chastes, laissons couler nos larmes et dirigeons à cette fin, comme sainte Thérèse, nos prières et notre immolation, bien persuadés que, plus nous serons victimes, plus ils seront prêtres.

Nous réparerons pour les communions sacrilèges, cruelles blessures faites à Jésus, pour les communions tièdes, qui privent le Sauveur d'autant de marques d'amour, pour les profanations de toutes sortes, pour les impiétés, pour les mépris et les indifférences, pour les irrévérences ; nous épuiserons en sacrifices volontaires les revendications de Jésus outragé dans l'auguste mystère et dans ses temples.

Nous réparerons pour tous les crimes de la terre cachés ou publics, pour toutes les profanations du dimanche, pour l'inobservance des lois de l'Eglise, pour les blasphèmes et les outrages proférés contre notre sainte religion, pour tout ce qui offense

Dieu, pour tout ce qui le prive des hommages qui lui sont dus.

Et, pour donner à notre immolation une valeur infinie, nous la ferons entre les mains de Marie et par elle à Jésus et avec Jésus. Avec le divin Maître et par lui, nous joindrons notre offrande à l'Hostie du tabernacle, renouvelant autant qu'il est en nous et aussi souvent que possible l'auguste sacrifice de l'autel, nous immolant avec Jésus, à tout instant, sur tous les autels de la terre, derrière les voiles du tabernacle, dans l'anéantissement du Dieu de l'Eucharistie.

VII. — Règles de conduite

Comme rien n'est plus agréable à Dieu que le saint sacrifice de la messe et la participation aux augustes mystères, les victimes volontaires, après leur méditation, assisteront à une ou plusieurs messes à l'intention de ceux qui oublient le devoir dominical.

Elles feront chaque jour la sainte communion et une demi-heure d'actions de grâces.

Elles feront aussi souvent que possible, mais toujours au moins le vendredi, le chemin de la croix, en baisant la terre à chaque station.

Elles ne porteront que des vêtements simples et de couleur sombre, jamais de bijoux, si ce n'est une médaille de la Sainte Vierge bien apparente.

Elles feront en sorte d'entrer dans une Congrégation de la Sainte Vierge et dans le Tiers-Ordre de saint François.

Elles fuiront absolument toutes les fêtes mondaines et supprimeront toutes les visites inutiles.

Elles seront simples et frugales dans leur nourriture.

Enfin elles se confesseront tous les huit jours.

Il leur est conseillé de faire l'acte héroïque, en faveur des âmes du purgatoire.

La pratique du saint Rosaire leur est tout particulièrement recommandée comme une arme puissante contre le démon et une source de bénédictions.

Enfin, elles se feront un devoir chaque matin de renouveler le sacrifice de leur vie pour la gloire de Dieu, le triomphe de l'Eglise et le salut de la France, et dans le cours de la journée,

autant qu'elles y penseront, de s'offrir en holocauste à ces mêmes intentions.

Il reste bien entendu, pour les victimes vivant dans le monde, que, si elles ont à remplir les devoirs d'état qui les empêchent de se soumettre aux règles que nous venons de tracer, elles offriront chaque privation de leurs pieux désirs à Jésus, à titre de renoncement à leur propre volonté.

J. Guyot,
Au Carmel, à Saintes (Charente-Inférieure).

V

MONTFORT CHANTRE DE LA DOCTRINE CHRÉTIENNE ET SPECIALEMENT DE LA MARIALOGIE

Lisez la vie du bienheureux de Montfort, vous remarquerez vite le zèle qu'il apportait, comme écolier, séminariste ou missionnaire, à catéchiser les pauvres et les petits. Enfants du peuple, soldats, valets étaient invités à ces réunions très simples, si instructives toutefois et si touchantes que des prêtres qui s'y rendaient en revenaient émerveillés et émus jusqu'aux larmes.

Jeter dans tous les cœurs, même les plus frustes, la bonne semence, c'était fort bien; mais comment l'y conserver ? N'était-il pas à craindre que les auditeurs incultes ne saisissent pas, dans tous les détails, l'enseignement donné, ou qu'ils n'en oubliassent une bonne partie au milieu de leurs soucis matériels ? Assurément, et le prédicateur eût peut-être été sage de publier un résumé de ses leçons. Mais, au XVIIe siècle ou au XVIIIe commençant, on n'abusait pas de l'imprimerie. Bossuet lui-même n'avait édité que trois ouvrages, six oraisons funèbres et le sermon sur l'Unité de l'Eglise (1682). Le bienheureux de Montfort laissait manuscrit son *Traité de la Vraie Dévotion ;* à plus forte raison ne devait-il pas songer à faire imprimer ses entretiens familiers. Tout le monde, d'ailleurs, aurait-il pu les lire ? Ne voulant pas, cependant, les exposer à se perdre bientôt, le saint missionnaire résolut de leur donner une suite et un sup-

plément. Avec sa connaissance de la nature humaine et son bon sens pratique, il fit ce que recommandait le R. P. Bouchage, Rédemptoriste, au Congrès de Fribourg (1902) ; il prit le chant comme auxiliaire et lui confia la charge que remplit tout vrai catéchiste : faire *retenir, comprendre et pratiquer* la doctrine fraîchement expliquée. Dans ce but, le poète-apôtre rima pour les simples les grandes vérités, les principales vertus et les mystères de la religion. La Sainte Vierge y eut sa part, sa bonne part, la principale après Notre-Seigneur. Trente-cinq cantiques, plus de cinq mille vers, composèrent, à l'usage des illettrés, une véritable Marialogie, un exposé facile, clair, pieux, pratique de la vie, du rôle, de la puissance, de la gloire de Marie. C'est là que nous puiserons quelques exemples, puisque le Congrès a pour fin de glorifier la Reine du ciel, et que Montfort y a sa place comme parfait serviteur de cette aimable Princesse ; mais toutes les autres pièces sur le Sacré Cœur, le Saint Sacrement, la Croix, etc... possèdent les mêmes qualités.

Que la forme poétique soit la plus apte à se conserver dans la mémoire, c'est une vérité d'expérience très ancienne. Remontez à l'origine de la poésie, vous voyez le but didactique paraître presque aussitôt que le lyrique ; dans les vieilles rapsodies et les gestes antiques, l'intention de rappeler les faits eux-mêmes, avec toutes leurs circonstances, est aussi visible que le désir d'exprimer les sentiments dont ils ont été l'origine. Pourquoi Moïse, dans un livre en prose, la *Genèse*, a-t-il donné un tour poétique au passage (I, 27) qui raconte la formation de l'homme et de la femme, s'il n'a pas voulu le graver plus avant dans la mémoire et le cœur des Juifs ? Pourquoi Lamech s'est-il servi du parallélisme (IV, 23) pour raconter à ses femmes le meurtre qu'il avait commis, sinon pour leur faire mieux comprendre et retenir combien il était terrible dans ses colères ? Pourquoi, dans l'*Exode* (XV), le *Deutéronome* (XXXII), les livres de Josué (X, XII) et les *Juges* (V, XV, XVI), les derniers conseils, les encouragements et les menaces de Moïse, les faits importants, comme l'arrêt du soleil à Gabaon, les triomphes de Débora et de Samson, sont-ils consignés en vers, si le peuple n'a pas dû les savoir plus vite et pour plus longtemps ?

Ce qu'ont fait les écrivains sacrés de l'Ancien Testament pour populariser les plus fameuses interventions de Dieu, les écrivains de l'antiquité profane pour célébrer les exploits des

héros et des bienfaiteurs de l'humanité, l'Eglise l'a continué dès son origine. Elle emprunta les psaumes d'Israël, mais elle y ajouta d'autres compositions; autrement, saint Paul aurait-il écrit aux Colossiens (III, 16) : « Instruisez-vous, avertissez-vous en chantant des hymnes, des psaumes et des cantiques spirituels ? » La liturgie la plus ancienne enseigne par le chant aux fidèles les dispositions qu'ils devaient avoir dans les grandes solennités ; et, durant les offices religieux, pour être mieux comprise, elle choisit la forme la moins savante : elle adopta la prosodie populaire, elle abandonna la versification métrique pour la syntonique ; elle laissa les règles de quantité familières aux seuls esprits cultivés, pour l'accent que tout le monde connaissait, l'assonance et le rythme que tout le monde sentait. C'était placer les nouvelles œuvres auprès des poésies savantes, dans la même condition que nos cantiques naïfs vis-à-vis des pièces parnassiennes ; mais l'instruction et l'édification du peuple valaient bien ce sacrifice à la haute littérature. Aussi les hymnographes les plus lettrés — depuis saint Ambroise jusqu'à Adam de Saint-Victor — ont presque toujours délaissé la lyre classique pour chanter non moins agréablement, mais sur un ton plus modeste et plus commun. La poésie populaire est incomparablement plus aisée à retenir que n'importe quelle autre forme. Faites un essai, si vous n'êtes déjà convaincu. Apprenez ou donnez à apprendre par cœur un passage de César, de Cicéron, d'Horace et une des premières hymnes du Bréviaire. A longueur égale, l'hymne sera sue d'abord, puis Horace, puis Cicéron, surtout s'il s'agit d'un morceau rythmé, comme la Définition de la loi naturelle (*Pro Milone*), et enfin César. Renouvelez l'expérience avec des textes français ; prenez Racine, Hugo, Bossuet, Voltaire ; c'est la prose pétillante de ce dernier qui vous coûtera le plus d'efforts, de même que les alexandrins richement rimés et aux coupes sans cesse différentes de Victor Hugo vous demanderont plus de temps que les vers majestueux, calmes, simples, parfois un peu monotones, de Racine. L'explication est facile à donner. Plus une phrase est divisée symétriquement, plus ses parties se balancent uniformément et semblent ramener la pensée sur elle-même, plus elle renferme de consonances pareilles qui retentissent à intervalles égaux, et plus aussi le jeu de la mémoire est sollicité. Un son en rappelle un semblable, même diversement articulé : clémence, con-

fiance, puissance, etc., comme un visage en évoque d'autres, qui offrent avec lui de vagues rapports. Remarquez, à ce propos et dans la prose, l'allure géométrique et mesurée, les répétitions fréquentes qu'emploient les orateurs qui apprennent par cœur leurs discours, Bourdaloue et Massillon, par exemple. Les mêmes mots redits plusieurs fois, les arrêts semblablement placés paraissent autant de jalons pour guider les souvenirs. Ceci explique encore pourquoi les petits enfants chantent en cadence les syllabes qu'ils commencent à épeler, et les néophytes africains, chinois, indiens, les prières et les leçons qu'ils étudient.

Montfort a-t-il considéré théoriquement toutes ces raisons? Nous l'ignorons. Mais, pratiquement, il en a tenu compte. Dans ses cantiques spirituels, il a mis une doctrine riche sous une forme très claire, en vers fort simples, sur des rimes souvent assez communes : Marie, vie... ; glorieux, cieux... ; belle, fidèle... ; maîtresse, princesse. Quoiqu'il n'ait en rien sacrifié à la virtuosité et à l'impeccable correction du langage, on aurait tort de considérer ses cantiques comme de la prose rimée : certains sont vraiment très beaux à tout point de vue. Beaucoup ont un rythme compliqué, mais ce n'est pas un obstacle pour qui les apprend. La musique est ici l'aide principale ; si la mélodie est connue, les vers, quelque variés qu'ils soient, arrivent naturellement. Comme Montfort choisissait toujours des airs en vogue, il était sûr qu'on retiendrait aussi aisément les morceaux uniformes, tels que : *J'aime ardemment Marie*, ou *Je mets ma confiance*, et les plus libres comme *O Vierge très fidèle*, ou *A mon secours*.

Si les cantiques du saint Missionnaire sont faciles à retenir, ils présentent également un résumé très compréhensible et très exact des instructions catéchistiques. Quand on a la tâche délicate de révéler à de jeunes intelligences les mystères de notre foi, on sait combien il est nécessaire de redire souvent, et sous plusieurs formes, une même vérité ; comme il importe de l'illustrer par des comparaisons pittoresques et par des exemples usuels pour qu'elle pénètre enfin dans ces têtes, encore incapables d'abstraction et d'une longue attention. Le bienheureux de Montfort a compris toute l'énergie du mot catéchiser : ἀνηχεῖν = faire résonner comme l'écho, et il répète ses instructions sous des mots avec une marche différente.

Voyez comme il dépeint la gloire de Marie :

Puissante Mère du Seigneur,
Qui partagez sa gloire,
Par quel chant, de votre splendeur,
Consacrer la mémoire ?...

Mais votre Fils, le Roi des cieux,
De sa main vous couronne,
Et nul éclat plus merveilleux
Que celui qu'il vous donne.

Quel est le poids, quel est le prix
De votre diadème ?
Les anges mêmes sont surpris
De sa beauté suprême !

(*Couronnement de Marie.*)

Dans ce jour, Dieu fait une fête
A la Reine de sa cour ;
Les anges tour à tour,
De roses couronnent sa tête !

Après Dieu son règne est suprême,
Dans la céleste cité ;
La Sainte Trinité,
Sur son front, met le diadème.

Sa lumière est plus éclatante
Que celle des Chérubins ;
Le feu des Séraphins
Souffle une flamme moins ardente.

(*N.-D. des Anges.*)

Dans ces deux tableaux, les détails sont presque les mêmes, non disposés toutefois semblablement ; les voici maintenant, ramassés en deux vers :

Je vous salue, incomparable Reine,
Dont la beauté ravit les immortels.

(*Salve Regina.*)

Montfort n'est jamais embarrassé non plus pour trouver des rapprochements ou multiplier des comparaisons. Celles-ci sont à la portée de tous, d'un usage courant, exprimées bonnement, quelquefois avec une hardiesse qui effraie nos oreilles, moins chastes mais plus chatouilleuses que celles de nos ancêtres. Pour nous exciter à vénérer Marie, le Bienheureux nous cite Dieu comme modèle ; pour exprimer les différents rapports de la Vierge avec Jésus, il rappelle l'arbre de vie et son fruit, l'aurore et le plein soleil ; pour représenter la bonté, la tendresse, la force, la puissance de sa céleste patronne, il la nomme une claire fontaine, une arche, une ville de refuge ; il en fait une princesse, une trésorière, une reine, une mère ; il la montre nous tenant à ses mamelles, nous abreuvant de son lait, nous réchauffant de son amour, nous couvrant de ses vertus. Est-ce que les habitants des campagnes, instruits de ces images, ne devaient pas, avec leur nature positive et leur penchant à l'observation, songer à Marie et à ses prérogatives, quand ils voyaient un arbre chargé de fruits, un beau lever de soleil, une source limpide, une tour imposante ; quand ils rencontraient une jeune mère et son nourrisson ; quand ils recevaient la visite

d'une bienfaisante châtelaine, d'un pitoyable intendant, qui leur remettait leur fermage ou patientait quelques mois de plus ?

Faciles à retenir et à comprendre, les cantiques de Montfort sont aussi très pratiques. Comme les pathétiques exhortations d'un bon catéchiste, ils éveillent les meilleurs sentiments, poussent aux plus parfaites résolutions, préviennent les difficultés, chassent les prétextes et les objections.

Le chant, naturellement, aide beaucoup à l'action. Les soldats chargent ou montent à l'assaut aux accents de refrains patriotiques ; les révoltés défendent leurs barricades en redisant des couplets sanguinaires ; les chrétiens défendent leurs églises, et les martyrs de Compiègne, Valenciennes, Nantes, Quentin montent sur l'échafaud avec des cantiques sur les lèvres. Dans une procession ou une mission, rien n'est plus efficace que les chants à l'unisson, donc très simples, pour attirer, grouper et retenir le monde. Moitié par amour-propre, moitié par complaisance, des hommes indifférents ou timides foulent aux pieds le respect humain et tiennent à faire entendre, sinon admirer, leur voix. Les femmes ne veulent pas être en arrière, et tous les fidèles se trouvent ainsi groupés. Ils s'excitent et s'édifient les uns les autres, et, après avoir chanté, d'abord par plaisir ou par bienveillance, ils le font ensuite par conviction et piété. Telle cette protestante de la Nouvelle-Zélande dont on parlait à Fribourg. Amenée par la musique, elle avait été retenue par la foi dans le véritable troupeau du Christ. Les cantiques appris à l'église demeurent dans la mémoire comme les chansons profanes entendues ici et là ; ils reviennent de temps en temps : quand on s'habille, quand on travaille, quand on voyage, même quand on s'ennuie, et le Bon Dieu, qui ne néglige aucune occasion de nous faire du bien, permet qu'ils excitent les sentiments les plus opportuns. On est tenté, par exemple, et tout à coup on se rappelle une strophe qui excite au courage ou à la confiance ; on est affligé, et voilà qu'on trouve dans un ou deux vers un motif de consolation; on doute, et un refrain nous apporte un trait de lumière.

Tous ces secours se trouvent dans les cantiques de Montfort, comme ils étaient dans ses instructions. Qu'on nous passe quelques citations empruntées encore aux prières consacrées à

Marie. Prenons le *Zélé dévot à la Vierge.* Le poète allèche d'abord ses auditeurs :

Chrétiens, voulez-vous être heureux ?
Servez fidèlement Marie ;...
C'est une mère de bonté,
Personne n'en est rebuté...

Il faut voir en elle une source très sûre de consolation :

Chrétiens, êtes-vous affligés ?
Recourez à son assistance,
Et vous en serez soulagés,
Même contre toute espérance.

Il la présente encore comme une protectrice invincible :

Etes-vous tentés du démon
Et sur le bord du précipice ?
Vous vaincrez la tentation,
L'ayant pour votre protectrice.

Il chasse par elle le désespoir ou la dureté :

Accourez, pécheurs endurcis,
Pour la prier, sans défiance,
De vous obtenir de son Fils,
Le repentir et l'indulgence...

Faut-il détruire les préjugés que colportaient les pamphlets jansénistes et repousser les attaques dirigées contre les pratiques des PP. Barry et Poiré ou de M. Boudon ? Vous avez deux couplets, entre autres, dans le *Véritable dévot à Marie :*

I

Loin de moi l'hérétique,
L'inconstant scrupuleux,
L'esprit fort, le critique
Et le présomptueux.

C'est Jésus qu'on révère
Dans l'honneur qu'on lui rend ;
Car l'honneur de la Mère
Rejaillit sur l'Enfant.

II

Je l'invoque sans cesse (Marie),
Je l'imite en tout lieu,
Je l'aime avec tendresse,
Mais toujours après Dieu.

Le culte de latrie
N'est dû qu'au Créateur,
Mais, après Dieu, Marie
Mérite tout honneur.

Faut-il condamner ceux qui mettent leur confiance en quelques prières mal dites, ou en quelques marques de dévotion, mais qui ne veulent pas changer de vie ? prenez *le Triomphe de l'Ave :*

Cette prière dite
Bien attentivement,
Et bien dévotement,
Est un grand mérite.

Mais dite à la légère,
A la hâte, en courant,
C'est un mal, fort souvent,
Plutôt qu'une prière.

Lisez le cantique *A Notre Dame de Consolation :*

Aimez, louez, récitez,
Méditez mon Rosaire ;
Sans respect humain, portez
Mon petit Scapulaire ;

Mais sans autre intention
Que d'imiter ma vie,
Autrement ce n'est qu'illusion,
Ce n'est qu'hypocrisie.

Méprisez les vanités
Et les choses du monde ;
Eloignez-vous des périls
Et des sources de crimes...

Venez, venez en ce lieu,
J'y suis votre modèle,
Je veux vous unir à Dieu,
Restez sous ma tutelle...

Toutes les qualités d'un bon catéchisme : simplicité, clarté, onction, se trouvent dans le cantique du *Dévot esclave* : « Que mon âme chante et publie... » et nous avons entendu des personnes, pas théologiennes et pas savantes du tout, qui, en expliquant la dévotion qu'elles avaient pour Marie et les fruits qu'elles en retiraient, étaient tout heureuses et toutes fières de citer telle ou telle strophe : « Je suis tout sous sa dépendance... Pour calmer Jésus en colère... Quand mon âme se sent troublée... Je suis tout en elle et par elle... » Elles avaient trouvé la formule qui, d'ordinaire les encourageait et, dans le moment rendait le mieux leurs sentiments.

Nous souhaitons que ces quelques considérations montrent l'efficacité des cantiques bien faits, non seulement pour entretenir l'attention, mais pour instruire, toucher, soutenir. Nous formons le vœu qu'on les emploie le plus possible pour continuer au dehors et graver dans les âmes les leçons du catéchisme. Nous demandons qu'on les apprenne aux enfants qui se préparent à la première communion ; aux jeunes gens et aux jeunes filles qui appartiennent aux congrégations de la Sainte Vierge ; aux membres des Sociétés de persévérance, et (pourquoi pas?) aux mères chrétiennes et à leurs maris dans le Tiers-Ordre ou les différentes confréries. Mais, nous supplions de choisir des cantiques simples, substantiels et pieux, et, puisque ceux du bienheureux de Montfort, tant en l'honneur de la Sainte Vierge que sur les autres sujets, sont solides, agréables, nombreux, variés et les plus populaires, ce sont eux que nous recommandons principalement à la préférence des pasteurs.

Par ses poésies, le saint Missionnaire continuera à édifier la

terre ; par ses prières, il procurera l'efficacité à ses prédications posthumes. Il contribuera à implanter et développer dans les cœurs les plus belles dévotions catholiques. Il verra se réaliser pour lui la parole que l'Eglise applique aux docteurs : *Collaudabunt multi sapientiam ejus, et usque in sæculum non delebitur.* (Eccl. XXXIX.)

Ch.-M. Thioly,
Professeur de Rhétorique à l'Institution Sainte-Marie, à Schimmert, Limbourg-Hollandais.

VI

LES PROGRÈS DE LA DÉVOTION A MARIE
ET LE MOIS DE MARIE D'APRÈS LE B. DE MONTFORT

C'est en Vendée, dans ce pays célèbre par la foi guerrière de ses ancêtres, que Dieu mit au cœur d'un prêtre la pensée de répandre la dévotion à la sainte Mère de Dieu, à l'aide des écrits du bienheureux de Montfort, surtout de son *Traité de la Vraie Dévotion à la Sainte Vierge.*

Voyant avec peine que ces excellents écrits, approuvés par Rome, n'étaient pas assez connus des fidèles, il pensa que le moyen de les propager était d'en distribuer la lecture dans un *Mois de Marie*, puisqu'aussi bien, c'est encore sous cette forme que se répandent davantage les livres de dévotion envers la Sainte Vierge.

Faire connaître à la fois les vertus, la puissance de la bienheureuse Mère de Jésus et les vertus de son grand serviteur, le P. Montfort, surtout propager la dévotion et la consécration par l'esclavage en Jésus par Marie, tel fut le but qu'a poursuivi et en partie réalisé l'auteur, en composant ce petit *Mois de Marie*, d'après le bienheureux Montfort.

Ce livre, pour chaque jour du mois, contient des lectures extraites du *Traité de la Vraie Dévotion*, ou du *Secret de Marie*, doù sont éliminés certains détails et redites, pour rendre la pensée plus concise. Les pages les plus ardentes et les plus précieuses

de ces deux opuscules, classées avec méthode, sont insérées ainsi, et chaque jour suivies de deux traits d'histoire, pour servir deux années de suite sans être répétés, l'un tiré de la *Vie du bienheureux Montfort*, d'après l'abbé Vauvert, l'autre de la *Vie des Saints ;* pour conclure, une formule concrète, inspirée de M. Ollier, dont la doctrine sur la Sainte Vierge a tant d'analogie avec celle du bienheureux, réduit en pratique les idées principales de chaque lecture.

Ces lectures aboutissent à faire, le dernier jour du mois, la *Consécration à Jésus par Marie*, selon la méthode du P. Montfort.

Tels sont le corps et l'âme, la partie matérielle et la partie spirituelle de ce petit volume, que l'auteur, en 1892, a livré au hasard de la publicité.

Certes, son succès ne fut pas comparable à celui de ces publications mondaines, qui flattent les passions, sont enlevées par milliers en quelques jours. Non ! l'œuvre de Dieu par Marie et Montfort s'est faite lentement, mais sûrement, et le succès est venu à l'heure marquée par la bonté divine. En peu d'années, presque sans annonces, ni réclames, six éditions ont été faites, dont deux en langues étrangères et à l'insu de l'auteur.

Les témoignages d'estime pour cet opuscule sont venus de divers côtés : de France, d'Algérie, d'Italie et jusque de l'Extrême Orient, du royaume d'Annam.

En France, pour ne citer que les principaux, nous rappellerons deux lettres, écrites à M. Baraud, par le vénéré P. Tissot, supérieur des Missionnaires de Saint-François-de-Sales d'Annecy, où le savant et pieux supérieur affirme que, de tous les livres de piété et d'exercices pour le Mois de Marie lus et médités par ses novices, *aucun ne leur a fait plus de bien que ce petit volume.*

D'Algérie, c'est un curé de notre colonie qui écrit en ces termes, pour féliciter l'auteur : « La plupart des nouveaux livres de piété de nos jours sont comme ces petits gâteaux, qui amusent et flattent le goût au détriment de la santé spirituelle, mais ne nourrissent pas vraiment la dévotion. Tandis qu'au contraire, votre *Mois*, petit par le format, mais grand par la doctrine, est comme un pain substantiel qui nourrit et fortifie véritablement l'âme, l'établissant dans une solide dévotion à la Sainte Vierge. Il a un mérite rare, et j'en fais mes délices ! merci de me l'avoir envoyé ! »

De l'Italie, nous rapporterons un fait intéressant, qui explique la publication de ce livre en langue italienne.

En 1895, M. l'abbé Baraud parcourant un numéro de la *Civilta catolica*, ne fut pas peu surpris d'y lire l'annonce qui suit : *Mese di Maria, d'all'Abb. Baraud, Como.*

A n'en pas douter, c'était là son *Mois de Marie*, extrait des œuvres du bienheureux Montfort, qu'un éditeur peu scrupuleux s'était approprié, au mépris des lois internationales sur la presse. M. Baraud voulut réclamer, mais à qui s'adresser ?

Il se souvint alors que, chaque année, une supérieure d'un pensionnat de jeunes filles d'Italie lui demandait une ou deux douzaines de son opuscule en français. Or, la religieuse Ursuline, sœur Thérésa, habitait cette contrée. Il lui écrit aussitôt, pour s'informer si elle a connaissance de la publication de l'édition italienne de son livre et de l'éditeur.

Après quinze jours d'attente, une lettre de sœur Thérésa lui apprend que l'auteur de la traduction du *Mois de Marie* est un vieux prêtre italien, du Lac de Côme, renommé par sa dévotion extraordinaire à Marie. Elle était allée le trouver, lui avait donné lecture de la lettre où M. Baraud menaçait de poursuites l'auteur de l'édition italienne, en violation de ses droits de propriété.

Le bon vieillard, pris de peur, s'excusa près de la religieuse, se mit à fondre en larmes, suppliant sœur Thérésa de lui obtenir son pardon, puisqu'il n'était coupable que d'un excès de dévotion à la Sainte Vierge. Puis, il raconta qu'un exemplaire français du *Mois de Marie* lui étant tombé sous les yeux, il en lut les premières pages, et fut, tout à coup, tellement charmé par la nouveauté et la beauté de la doctrine du bienheureux Montfort sur la Sainte Vierge, que, pour la répandre en Italie, il s'était mis à traduire ce livre, sans s'occuper des lois sur la presse, que, du reste, il ignorait complètement. Il avait fait tirer son travail à cinq cents exemplaires, qu'il offrait à M. Baraud pour arrêter toutes poursuites.

La bonne Supérieure avouait que, touchée par les larmes et la pureté d'intention du vénérable prêtre, elle avait également pleuré et promis d'arranger l'affaire avec l'auteur du livre. Mis au courant de ces détails, M. Baraud se hâta d'écrire que, puisque tous deux travaillaient au même but, pour le même Maître et la même Maîtresse, l'affaire était terminée, mais que,

pour pénitence satisfactoire, le prêtre italien lui adresserait un petit colis postal de six ou sept exemplaires au lieu de cinq cents.

Nous aurions également à parler de l'édition faite en Annam. Mais ce récit nous entraînerait trop loin. Disons seulement que, M. Baraud étant en relation avec un missionnaire, depuis vingt-six ans en cette contrée, le P. Hamon, originaire de Bretagne, il lui avait envoyé son petit livre, pour le faire connaître aux missions d'Extrême Orient. Le P. Hamon, captivé, à son tour, par la doctrine contenue en ce volume, se mit à faire une traduction du *Mois de Marie* en langue annamite, et aujourd'hui, prêtres et fidèles de ces lointaines missions connaissent et pratiquent la *Consécration à Jésus par Marie*, selon la méthode du bienheureux Montfort.

Terminons ce rapport par le fait suivant : c'est la vocation religieuse d'un maître d'école alsacien, amenée par la lecture de ce *Mois de Marie*. Ce religieux est, aujourd'hui, à la maison des Pères de la Compagnie de Marie, à Schimmert, en Hollande.

Voici le récit qu'il nous a donné :

« Ce fut tout à fait par hasard que le petit livre *Mois de Marie*, de M. Baraud, curé de La Caillère (Vendée), me tomba entre les mains. En rendant visite à une personne pieuse, j'eus le bonheur de le recevoir d'elle en cadeau. Elle-même l'avait reçu de Paris, croyant n'y voir qu'un de ces petits bouquins de piété qui font fureur.

« Celui-ci était bien plus modeste. Elle ne se doutait pas qu'il renfermait une doctrine si précieuse sur la Sainte Vierge. Moi-même, je n'apportai d'abord aucune attention particulière à ce fait que la divine Providence m'avait ménagé avec tant de soin.

« Mais c'est là que m'attendait la grâce.

« Après avoir lu les premières pages, je commençai par ouvrir les yeux, piqué de curiosité et séduit par la sublimité de cette doctrine. Ce fut pour moi une véritable découverte, tellement je me trouvais heureux et charmé par cette dévotion à la Reine du ciel. Désormais ce petit livre ne me quitta plus : je le portai toujours sur moi ; il prit même la place de l'*Imitation*. Bientôt, je le sus presque tout entier par cœur. Que de fois la lecture de ses pages m'a réconforté et obtenu des faveurs auxquelles je ne m'attendais pas du tout !

« Ayant eu déjà la pensée de quitter le monde, il me fut d'un grand secours pour m'y décider et trouver ma vocation. Il me mit d'abord en communication avec quelques Pères de la Compagnie de Marie, qui me procurèrent la *Vie du bienheureux Père Montfort*, dont la lecture me décida aussi à faire les démarches nécessaires pour entrer dans la Compagnie de Marie. J'aspirai de toute mon âme à me faire l'*esclave* de la Vierge Immaculée, et je ne crus pouvoir mieux satisfaire à ce désir qu'en entrant dans une Compagnie où cette dévotion se pratiquait ouvertement. »

Ce récit, trop abrégé par la modestie de l'auteur, est incomplet ; nous pourrions l'allonger considérablement. Nous ajouterons seulement les lignes suivantes :

Après avoir lu et médité souvent ce *Mois de Marie*, car une simple lecture ne suffit pas toujours pour comprendre la doctrine du Bienheureux, le maître d'école d'Alsace était entré chez les Pères Franciscains, qui ont une maison en Hollande, non loin de celle des anciens Pères de Saint-Laurent-sur-Sèvre (Vendée), enfants du P. Montfort. Il resta deux ans et demi dans cette Congrégation, puis, ayant connu, par le moyen de notre *Mois de Marie* et de la *Vie du Bienheureux*, la Congrégation des missionnaires, il entra chez ces derniers, où il est fervent religieux.

A. Baraud, *prêtre*,
19, *rue Boileau, à La Roche-sur-Yon, Vendée.*

VII

CONFRÉRIE DE MARIE REINE DES CŒURS AU CANADA

I. — Fondation.

Le Canada doit à ses premiers colons sa grande foi et sa dévotion à Marie. Ce double trésor était le plus clair de leur bien. Ils nous l'ont légué en mourant, et, Dieu soit béni ! le Canada a fait valoir cet héritage de piété ! Aucun peuple n'honore et ne

prie mieux la Vierge Immaculée. Depuis quelques années surtout, se dessine un mouvement extraodinaire vers Marie, dû, en grande partie, à la diffusion de la doctrine du bienheureux de Montfort. L'honneur en vient, pour une grande part, à un prêtre du diocèse de Sherbrooke, M. l'abbé Lavallée. Il a ouvert la voie, pour ainsi dire, aux apôtres de la Reine des Cœurs.

Le diocèse d'Ottawa appartient, plus que tout autre, à cette dévotion. Son premier évêque, ses premiers missionnaires, les éducateurs de son clergé ont été les Oblats de Marie Immaculée. Aussi ont-ils imprimé à la population catholique leur caractère spécial de piété envers la Sainte Vierge ; car il sera toujours vrai de dire : *Tels maîtres, tels élèves.* « *Trahe nos, Virgo Immaculata : Attirez-nous à votre suite, Vierge Immaculée.* » C'est la devise de ce diocèse, marquant sa consécration et le programme de ses pasteurs. A cette église, élevée dès son berceau dans la dévotion à Marie, Dieu donna, en Mgr Duhamel, un chef bien assorti, formé à cette tendre et virginale piété dès son enfance. Dieu l'avait choisi pour réaliser le vœu d'un saint et ériger la Confrérie de Marie Reine des Cœurs.

Le 25 mars 1899, en la fête de l'Annonciation, S. G. Mgr Duhamel publiait un mandement admirable de doctrine et de piété. Il y disait : « Désireux du Règne de Marie, pour hâter « l'arrivée du Règne de Jésus, dans toute sa plénitude, nous « serions heureux de voir de plus en plus mise en pratique cette « dévotion, aussi efficace que solide. Et, sûr qu'une Confrérie « aidera beaucoup à l'obtention de ce but, nous avons l'inten- « tion de fonder, et nous fondons, dès aujourd'hui, cette Con- « frérie, si ardemment désirée par le bienheureux de Montfort. « Puisse cette œuvre réaliser nos vœux et nos espérances, en « encourageant, par les avantages qui y sont attachés, à étu- « dier la doctrine et à embrasser les pratiques de ce Bienheu- « reux envers la Très Sainte Vierge. »

La hiérarchie catholique fit partout bon accueil à la nouvelle Confrérie et à la dévotion qu'elle avait pour but de répandre. Plusieurs cardinaux et évêques nous envoyèrent leur approbation en termes élogieux et accordèrent des indulgences aux différentes pratiques. Ici encore, le Canada ne devait pas rester en retard. Plusieurs membres de l'Episcopat, des ordres religieux tout entiers demandèrent comme une faveur de s'enrôler dans la Confrérie de Marie Reine des Cœurs. Citons, en passant,

les noms de Mgr Grandin, évêque de Saint-Albert ; de son coadjuteur, Mgr Legall ; de Mgr Larocque, évêque de Sherbrooke ; de Mgr Langevin, archevêque de Saint-Boniface.

II. — Statuts

Pour le but, pratiques, conditions, avantages et fêtes, voir le billet d'admission.

III. — Progrès

Fondée en 1899, la nouvelle Confrérie, sous son gracieux vocable, fit de rapides progrès. Les missionnaires de la Compagnie de Marie envoyèrent, à travers tout le Canada, et dans bon nombre de diocèses des Etats-Unis, des circulaires, pour faire connaître la dévotion du saint Esclavage, prêchée par le bienheureux de Montfort ; ils allèrent la prêcher, dans les paroisses, du haut de la chaire, et, en quelques années, ils eurent la joie et la consolation de voir figurer sur les registres les noms de plus de quatre-vingt-neuf mille associés. L'année du Jubilé de l'Immaculée Conception, à la suite d'une audience privée du Supérieur général de la Compagnie de Marie avec le Saint-Père Pie X, le Pape glorieusement régnant voulut bien se faire inscrire lui-même dans la Confrérie. Les enfants de Montfort profitèrent de cette faveur et de cette haute approbation du Saint-Siège pour répandre la Confrérie avec plus de zèle encore. Dans toutes les paroisses de villes ou de campagnes où ils furent appelés pour exercer le saint ministère, ils firent un chaleureux appel au peuple canadien, et eurent la consolation de voir partout leur invitation bien accueillie, et, dans ces trois dernières années, au Canada seul, il y a eu plus de six mille nouveaux associés.

Joseph Kalen, C. M.,
Directeur de la Confrérie de Marie Reine des Cœurs, à Ottawa, Canada.

VIII

MESSAGER DE MARIE REINE DES CŒURS

Le 1er avril 1904, cinq ans après la fondation de la Confrérie de Marie Reine des Cœurs, paraissait enfin, au Canada, une petite revue mensuelle, dans le but de vulgariser et de propager, parmi le peuple, la parfaite dévotion à Marie, enseignée par le bienheureux de Montfort. Quel autre nom pouvait-on donner à la nouvelle publication que celui de *Messager de Marie Reine des Cœurs ?* La Revue paraissait sous le haut patronage de S. G. Mgr Duhamel, archevêque d'Ottawa et fondateur de la Confrérie, et sous les auspices de S. Exc. Mgr Sbaretti, délégué apostolique en Canada. Nous reproduisons ici les lettres d'encouragement adressées au directeur du *Messager* par les deux éminents prélats.

Lettre de Mgr l'Archevêque d'Ottawa au Rév. Père Directeur du Messager.

« Archevêché d'Ottawa, 28 février 1904.

« Mon Révérend Père,

« Nous regardons comme une des plus grandes grâces de notre épiscopat la merveilleuse extension de la dévotion à la Très Sainte Vierge, telle que l'a enseignée le fondateur de la Compagnie de Marie, le bienheureux Louis-Marie Grignion de Montfort. Nous en bénissons la divine Providence. Nous en témoignons aussi notre reconnaissance à cette Congrégation, toujours si dévouée aux meilleurs intérêts catholiques, pour le généreux concours qu'elle nous a prêté. Procurer le règne de Marie, et par elle celui de Jésus, tel est le but spécial que votre Compagnie propose à ses membres ; et c'est bien ce qui nous a déterminé à appeler à différents postes, dans ce diocèse, ses dévoués missionnaires.

« Après avoir érigé, le 25 mars 1899, *la Confrérie de Marie Reine des Cœurs*, nous l'avions confiée au zèle des missionnaires de votre Congrégation, leur donnant la mission de la propager. Quelle joie pour nous de constater les progrès accomplis en

cinq ans ! Les associés, répandus par toute la terre, se comptent déjà par cent mille.

« Mais il faudrait que tout catholique adulte pratiquât la vraie dévotion à Marie, c'est-à-dire, comme la définissait le bienheureux de Montfort, le saint Esclavage de Jésus en Marie. Comment arriver à ce résultat, qui semblera à plusieurs tout à fait irréalisable ?

« Une importante revue, publiée en France par vos Pères, sous ce titre : *Le Règne de Jésus par Marie*, a obtenu en Europe un succès qui permet de croire à la réalisation des plus grandes espérances.

« Nous ne voyons pas de moyen plus efficace pour entretenir et développer l'œuvre de la Confrérie, en Canada, que la création d'une petite revue, appropriée à notre pays.

« Pour ce motif, nous avons fait appel à votre Congrégation. Notre projet a été accueilli, je devrais plutôt dire applaudi, et voilà que vous nous annoncez, Révérend Père, que vos dignes supérieurs vous ont chargé de publier cette revue et que vous vous mettez à l'œuvre de tout cœur. La Reine des Cœurs vous obtiendra la bénédiction du succès. Nous-mêmes, nous ferons tout en notre pouvoir pour vous seconder ; car cette œuvre nous est chère entre toutes. Nous en attendons pour les âmes les fruits les plus abondants. Aussi, nous recommandons instamment à la bienveillance du clergé et des fidèles votre très louable entreprise. Ce sera pour nous une douce satisfaction de constater, au cours de nos visites pastorales, que partout la lecture de votre *petite* revue, comme vous aimez à l'appeler, entretient et augmente la dévotion à Marie Reine des Cœurs. Cette dévotion, nous voudrions la voir se répandre partout, et elle se répandra d'un bout du monde à l'autre, à mesure qu'elle sera bien comprise : elle répond si bien au besoin de tout cœur catholique qui aime sincèrement notre bonne Mère du Ciel !

« Nous avons confiance que nos prêtres vous accorderont secours et pleine liberté pour la propagande de votre revue et son organisation dans leurs paroisses. Ils vous aideront bien volontiers à trouver des personnes dévouées, qui se consacreront à la diffusion de cette revue.

« Allez donc, Révérend Père, en notre nom, avec la foi qui n'hésite pas et la grande ardeur que votre bienheureux Père vous a laissée en héritage ; allez à notre peuple comme notre

envoyé ; faites-lui connaître et aimer la Vierge Immaculée, patronne de ce diocèse ; aidez-nous à faire accepter par tous les fidèles cette belle devise : « Tout à Jésus par Marie, Reine des « Cœurs. »

« Nous appelons sur vous, sur l'œuvre que vous entreprenez avec une bonne volonté qui est certainement agréable à Jésus et à Marie, et sur tous ceux qui vous aideront à la faire réussir, les faveurs célestes.

« Je demeure, Révérend Père, votre dévoué serviteur.

« † J. THOMAS, *archevêque d'Ottawa.* »

Lettre de Son Excellence le Délégué apostolique au Canada au Rév. Père Directeur du Messager.

« Délégation apostolique, Ottawa, 11 avril 1904.

« MON RÉVÉREND PÈRE,

« C'est avec un grand plaisir que j'ai reçu et lu le premier numéro du *Messager de Marie Reine des Cœurs.*

« Je vous félicite bien sincèrement du projet que vous avez formé de publier une Revue exclusivement consacrée à promouvoir, parmi les fidèles, la dévotion à la Très Sainte Vierge.

« Tout ce qui tend à faire connaître davantage et à étendre le culte de l'auguste Mère de Dieu m'est particulièrement cher ; car, dès ma plus tendre enfance, j'appris à l'aimer comme un fils.

« En même temps qu'elle est Mère de Dieu, Marie est aussi notre Mère. C'est son Fils lui-même qui, au moment d'expirer, nous désigna pour ses enfants en la personne de saint Jean. Et ce nom de Mère résume à lui seul toutes les bontés, toutes les tendresses, toutes les miséricordes. Elle est la toute-puissance suppliante, qui n'use de son pouvoir auprès de son divin Fils que pour nous attirer plus sûrement à lui. Plus que personne, elle a connu, aimé, imité Jésus-Christ ; plus que personne, par conséquent, elle peut nous le faire connaître et nous le faire aimer. Dieu a voulu qu'elle fût le canal par lequel nous viennent toutes les grâces ; et, de la sorte, celle qui a donné une fois Jésus-Christ au monde, continue sans cesse à le produire et à le faire croître dans les âmes des fidèles.

« Dès son origine, l'Eglise canadienne a été consacrée, d'une manière toute particulière, à la Très Sainte Vierge. On peut dire qu'elle est née et qu'elle a grandi sous sa protection. C'est

donc un devoir plus spécial, pour tous les catholiques de ce pays, d'avoir en elle la plus entière et la plus filiale confiance. C'est là comme un dépôt précieux, comme une tradition de famille, à laquelle ils doivent toujours rester fidèles. Ce sera aussi, pour eux, une sauvegarde, en même temps qu'un gage de prospérité spirituelle et temporelle pour l'avenir.

« Il appartenait aux enfants du grand serviteur de Marie, Grignion de Montfort, de se faire d'une manière spéciale, dans ce diocèse et dans tout le Canada catholique, les apôtres de cette belle dévotion.

« Je suis convaincu que votre *Messager* sera bien accueilli partout et fera naître, dans un grand nombre d'âmes, un désir plus vif de connaître, d'aimer, d'imiter de plus en plus la Très Sainte Vierge. Vous aurez ainsi bien mérité de l'Eglise et de la patrie.

« Je vous bénis, mon Révérend Père, ainsi que votre œuvre et vos abonnés, et vous prie de me croire, etc...

« ✝ DONAT, *archevêque d'Ephèse, délégué apostolique.* »

Mgr Bruchési, archevêque de Montréal, ne tarda pas à unir ses encouragements à ceux de Son Excellence le Délégué et à ceux de Mgr Duhamel. D'autres évêques aussi daignèrent s'inscrire parmi les abonnés de la jeune Revue.

Les lettres que l'on vient de lire disent suffisamment quel but se propose le *Messager de Marie Reine des Cœurs*. Nous ne reviendront pas là-dessus. Disons simplement que le *Messager* canadien est le pendant de la Revue *le Règne de Jésus par Marie*, publiée en France. Le *Messager*, comme le *Règne*, s'attache à faire mieux comprendre et goûter la douce maternité de Marie et notre enfance spirituelle à son égard, ainsi que son aimable royauté sur les cœurs et notre esclavage d'amour. Rien de ce qui intéresse le culte de Marie n'est oublié, mais les rédacteurs s'attachent de préférence à faire adopter des lecteurs cette forme plus parfaite de la dévotion envers Marie que l'on est convenu d'appeler le saint Eselavage de Jésus en Marie.

Vu le grand nombre de revues religieuses répandues au Canada, le nombre des abonnés vint assez lentement d'abord, e les ressources faisaient quelque peu défaut. Mais rien ne saurait décourager ceux qui travaillent pour la gloire de la Reine des cieux. Les rédacteurs ne reculèrent devant aucun sacri-

fice. Ils multiplièrent — comme c'est, du reste, le genre en Canada — les gravures, augmentèrent le nombre de pages, de vingt-quatre à trente-deux, et bientôt de trente-deux à quarante-huit, et, grâce à une propagande savamment organisée, ils eurent la joie de compter au delà de trois mille, non plus lecteurs, mais abonnés, dès la fin de la deuxième année. Après deux ans d'existence, le tirage mensuel du *Messager de Marie Reine des Cœurs* était de trois mille cinq cents exemplaires.

Nous avons commencé par aller, de paroisse en paroisse, prêcher le *Messager de Marie Reine des Cœurs* du haut de la chaire. Présentement encore, à chaque fois que les missionnaires de la Compagnie de Marie sont appelés dans une paroisse pour l'exercice du saint ministère, ils ne manquent pas de recommander le *Messager*. Mais notre plus précieuse ressource est le dévouement de nos zélatrices. Dans toutes les paroisses, nous choisissons parmi les Enfants de Marie ou les Dames de Sainte-Anne, ou les membres de la ligue du Sacré Cœur, une ou deux personnes influentes, à qui nous envoyons quelques numéros et à qui nous confions une liste. Réussissent-elles à nous trouver dix abonnés, nous leur donnons droit à un abonnement gratuit et à certains avantages spirituels, puis nous leur envoyons un superbe diplôme. Ce sont les zélatrices qui correspondent avec nous pour l'envoi du montant des abonnements. (Pour faire recommander à nos lecteurs les intentions de nos abonnés, nous avons quatre pages, tous les mois, intitulées : « Grâces demandées, faveurs obtenues, amis défunts », et là, par ordre alphabétique de paroisse, nous recommandons les différentes intentions pour lesquelles l'on nous demande de prier.) Quand vient l'époque du renouvellement des abonnements, c'est encore aux zélatrices que nous avons recours pour recueillir les cotisations. A toutes celles qui nous envoient des listes, nous adressons une prime, sous forme d'encouragement. Jusqu'ici, nous avons perdu fort peu d'anciens abonnés, et, Marie aidant, le *Messager de Marie Reine des Cœurs* fait chaque jour de nouvelles conquêtes. Puisse-t-il contribuer à implanter dans notre chère population canadienne l'esclavage d'amour et hâter le règne parfait de Jésus par Marie !

Joseph KALEN, C. M.,
Directeur du « Règne de Marie dans les Cœurs »
Ottawa, Canada.

IX

LES CHAPELAINS DE MARIE

Un Jésuite, missionnaire au Canada dans le XVIIe siècle, le P. Chaumonot, célèbre par son ardente et filiale dévotion envers la Très Sainte Vierge, écrivait au vénérable P. Eudes, fondateur des Eudistes : « M. Forcapel vous dira de bouche le déplaisir que j'ai de ce que tant de personnes reçoivent, au Saint-Sacrement, Notre-Seigneur, avec les dons immenses qu'il porte avec lui, sans en témoigner à Marie, qui nous l'a donné, le moindre sentiment de reconnaissance. Or, pour remédier, ou en quelque façon pour suppléer à cette ingratitude, j'aurais un grand désir d'apprendre qu'il y eût une association de *Chapelains de Notre Dame*, je veux dire qu'il y eût quantité de bons prêtres qui fissent un compromis de ne dire jamais aucune messe sans avoir, entre autres intentions, celle d'honorer la bienheureuse Vierge, et d'offrir à Dieu, par ses mains, son adorable Fils, afin qu'en qualité d'hostie il montât à son Père, par l'entremise de la même personne par laquelle il est descendu vers nous en se faisant homme.

« Je ne voudrais pas que cette dévotion se bornât à former seulement cette intention, mais je souhaiterais, de plus, qu'avant et après la messe ou la communion, on fît la plus honorable mention de la bienheureuse Vierge qu'on pourrait ; par exemple, que, le soir qui précède la communion, on la conjurât de prendre possession de notre cœur, afin de le préparer à recevoir son Fils, et après la messe de communion, qu'on la remerciât de nous avoir donné un si amoureux pasteur de nos âmes... »

Cette idée du P. Chaumonot, il me semble que le temps est venu de la reprendre et de l'exploiter. Déjà, dans un petit travail intitulé : *Chapelains de Marie, héritage à recueillir*, j'ai essayé de prouver que la dévotion à la Sainte Vierge était le patrimoine particulier du prêtre et devait lui procurer les avantages les plus précieux. Vivre dans l'intimité de Marie, comme saint Jean, prier avec elle, étudier sa vie, ses états, ses vertus, offrir avec elle et pour elle le saint sacrifice de la messe, devenir

son intermédiaire auprès des âmes, quelle source de joies ravissantes, de grâces exceptionnelles ! Quelle assurance de voir se féconder le ministère sacerdotal, quand la main de la Vierge est là pour le bénir !

Aujourd'hui, une raison spéciale nous presse d'établir l'œuvre que rêvait le missionnaire canadien ; c'est le grand mouvement de l'Esprit Saint qui pousse les âmes à se faire esclaves de la Mère de Dieu. Pour seconder ce mouvement, pour répandre dans le monde entier cette belle dévotion envers la Sainte Vierge, il faut le concours de la tribu sacerdotale. C'est la première pensée que nous essaierons de mettre en lumière. Nous verrons ensuite que les efforts des prêtres seront moins efficaces et moins durables s'ils sont isolés, et nous conclurons à la nécessité d'une association sacerdotale. Enfin, une troisième question se posera : Comment organiser l'association des Chapelains de Marie ?

I. *Il faut que le saint Esclavage soit répandu par les prêtres.* — La première raison est que Dieu se montre toujours très respectueux de la hiérarchie qu'il a établie. Il a statué que la grâce, la doctrine, les sacrements et jusqu'au corps de son propre Fils seraient transmis aux fidèles par le moyen des prêtres. Il ne peut donc faire exception pour la dévotion à la Sainte Vierge. D'ailleurs, l'Evangile est là pour nous attester que ce fut un prêtre qui, au pied de la croix, reçut l'héritage le plus précieux du Cœur divin, pour le communiquer à l'Eglise, c'est-à-dire l'amour de Marie. « Voilà votre Mère », dit-il à Jean, et en même temps il réalisait en lui les effets de sa parole créatrice, en lui donnant un cœur d'enfant pour la Vierge, en lui infusant les propres sentiments que lui-même avait toujours professés pour la plus aimable des Mères. C'est donc par saint Jean, prêtre de la nouvelle Loi, que la dévotion mariale s'est transmise du Cœur de Jésus dans les âmes des fidèles.

Cet ordre, établi au Calvaire, ne change plus. La théologie mariale est toujours enseignée, expliquée, propagée par le ministère des Pasteurs. Souverains Pontifes, évêques, prêtres séculiers et réguliers n'ont cessé de regarder comme un devoir de leur charge d'étudier Marie et de la faire connaître. Plus est grande leur piété, plus ils mettent d'ardeur à remplir cette noble mission. Aussi voit-on la dévotion à la Sainte Vierge fleurir et prospérer là où se trouvent de bons prêtres. Il est

vrai que l'Esprit Saint est libre d'agir directement sur les âmes, pour les porter à l'amour de sa divine Epouse, mais il n'est pas moins vrai que, la plupart du temps, il se sert des ministres de l'autel pour obtenir ce résultat. Quand vous voyez de bonnes âmes bien dévotes à la Mère de Dieu, quand une paroisse se fait remarquer par un grand zèle à l'honorer et à la servir, vous pouvez affirmer, sans crainte de vous tromper, que tout cela est dû aux efforts d'un prêtre de Marie.

Ce qui vient d'être dit de la dévotion en général doit s'entendre également de la Vraie Dévotion à la Sainte Vierge, du saint Esclavage. Venue jusqu'à ces derniers temps par le canal des saints Pères et des Docteurs, propagée au XVIIe siècle par une pléiade de bons prêtres, formulée d'une façon plus populaire et plus attrayante par le bienheureux de Montfort, cette pratique ne se répandra, ne pénétrera dans tous les rangs de la société que par le commun effort des prêtres.

Pourquoi ? D'abord parce que le prêtre est toujours, comme le dit l'apôtre saint Paul, le modèle des fidèles. Le peuple chrétien se défie généralement de toute dévotion que n'embrassent pas et ne recommandent pas ses chefs spirituels. Au contraire, il se sent porté à imiter leurs exemples. Il est toujours vrai de dire, avec l'Evangile, qu'il faut commencer par faire avant d'enseigner : « *Cœpit facere et docere.* »

Ensuite, le ministère ecclésiastique a une efficacité que n'aurait pas le zèle des laïques les plus fervents, pour propager et implanter cette dévotion. Les prêtres ont grâce d'état, en vertu de leur ordination, pour prêcher toute doctrine révélée, qu'il s'agisse de Notre-Seigneur, de la Sainte Vierge ou des autres saints.

Le champ d'action du prêtre est très étendu. Quels beaux résultats peut obtenir un curé ou un vicaire dans une paroisse, un aumônier dans un couvent, une maison d'éducation ou un établissement charitable, un missionnaire dans les nombreux pays qu'il parcourt ! *A fortiori*, si c'est un évêque qui prend à cœur de se faire l'apôtre du saint Esclavage, comme Mgr Duhamel, archevêque d'Ottawa, au Canada ! Grâce à ce zélé prélat, la Vraie Dévotion a conquis tout son diocèse, où il n'est pas une paroisse qui ne soit consacrée à Marie Reine des cœurs, ou qui, du moins, ne possède des esclaves de cette divine Mère.

Partout où cette belle pratique s'est établie et a poussé de

fortes racines, il faut voir la main du prêtre. Les missionnaires de la Compagnie de Marie, suivant les traces de leur Père, le bienheureux de Montfort, s'en sont faits les champions dans les contrées que la Providence leur donne à évangéliser. Beaucoup d'excellents prêtres, dans les deux mondes, tant religieux que séculiers, ont travaillé ardemment à la faire connaître et aimer ; et si l'on constate aujourd'hui un élan plus prononcé que jamais vers cette forme de dévotion, il faut y voir la résultante de leurs efforts. Je pourrais citer certaines paroisses d'Italie où Marie possède de beaux groupes d'esclaves très fervents, qu'a su lui conquérir le zèle d'un curé ou d'un jeune vicaire.

Mais ce qui nécessite surtout l'intervention du prêtre, ce sont les difficultés que présente parfois la pratique de cette dévotion. Très souvent il suffit d'un mot pour les dissiper, mais ce mot il faut encore le dire. Il y a d'autres fois des objections plus sérieuses, grossies encore par l'imagination et aussi par la perfidie de Satan, qui redoute tout ce qui touche au culte de Marie. C'est le devoir du prêtre de les résoudre et de ramener la lumière dans l'âme. A lui d'expliquer la doctrine, d'en montrer les beautés, d'en faire ressortir les avantages. Mais le besoin de son secours devient plus manifeste lorsqu'il s'agit d'encourager, d'exciter les âmes, de les relever quand elles s'abattent, de les relancer continuellement dans cette voie du saint Esclavage, qui est une voie de renoncement, de sacrifice, de mort à soi-même. Pour empêcher les fidèles de se décourager et de tout abandonner et aussi pour permettre à la Vraie Dévotion de produire ses fruits, par une pratique constante et persévérante, il faut une main ferme et délicate, une voix autorisée, un cœur paternel qui console et dilate. Seul le prêtre réalise ces desiderata.

II. *Nécessité d'une association sacerdotale pour répandre la Vraie Dévotion.* — Après avoir essayé de prouver que c'est au prêtre à planter et à faire grandir partout l'*arbre de vie*, comme le bienheureux de Montfort appelle la Vraie Dévotion, il est plus facile de démontrer que rien de sérieux et de durable ne se fera sans une association sacerdotale. Ici, comme partout, il faut invoquer le vieil adage : *l'union fait la force !* Les efforts isolés n'aboutissent qu'à des résultats partiels et peu solides ; les efforts combinés d'une multitude d'ouvriers évangéliques, ardents et inlassables, produisent le bien sur une grande échelle

et l'enracinent fortement. Les prêtres, d'ailleurs, ont besoin de l'exemple et des conseils de leurs confrères, pour persévérer dans leur entreprise. En voyant leurs travaux frappés d'une stérilité apparente, ils seraient tentés de tout laisser, s'ils ne savaient que leurs voisins sont passés par les mêmes vicissitudes, s'ils n'entendaient une voix amie leur dire : « Courage et patience ! Le succès ne couronne que la persévérance. Semez dans les larmes, et vous moissonnerez dans la joie. »

Rien n'est fécond en bons effets comme une société bien organisée, dont les membres, unis entre eux, concourent au même but ; où l'unité de direction emploie et fait converger toutes les bonnes volontés vers la fin. C'est ce qui fait la force des congrégations religieuses ; les hommes changent, mais les traditions restent et le même idéal est toujours poursuivi.

L'association procurerait aux prêtres des explications sur la Vraie Dévotion, qui leur sont nécessaires comme aux simples fidèles. Souvent le temps leur manque pour étudier la doctrine mariale et préparer à leurs ouailles des instructions spéciales. Les confrères leur viennent en aide, soit de vive voix, soit par des articles de revues ou des lettres, etc... On s'instruit mutuellement, on éclaire ses difficultés, on met quelque point en lumière.

Les pasteurs viennent-ils à se relâcher ou à s'endormir ? Soudain, ils sont réveillés par l'arrivée d'un périodique, par la visite d'un confrère plus fervent, par le récit des travaux de la société. La vue d'une paroisse bien cultivée fera naître le remords dans l'âme du curé négligent. Puis, avec le temps, on pourrait instituer des retraites spéciales, dont le but serait d'entretenir le feu sacré.

Un avantage des associations, c'est la communication des prières et des bonnes œuvres, qui profitent à tous et à chacun. Tout ce patrimoine, mis en commun, attire la bienveillance de la Sainte Vierge et procure aux membres des grâces actuelles nombreuses, qui les protègent contre toute défaillance et les stimulent dans la voie du bien.

Il n'est pas inutile non plus, pour un prêtre esclave de Marie, de savoir qu'il y a, aux environs de sa paroisse, des confrères qui cultivent la même Dévotion. Il peut compter sur eux, à un moment donné, pour un sermon et même des exercices spirituels à donner aux paroissiens consacrés à la Très Sainte Vierge.

Le bienheureux de Montfort a prédit que le grand règne de Jésus sera une conséquence du règne de Marie. Le démon et ses suppôts ne seront vaincus parfaitement que par une armée de vaillants esclaves de sa toute-puissante Ennemie. Mais qui ne voit que, dans cette armée, les prêtres doivent former l'état-major et diriger les mouvements des troupes ? Autour de Marie, générale des armées de Dieu, comme l'appelle le Bienheureux, il faut des officiers dévoués et obéissants ; et seuls peuvent avoir ce grade ceux qui l'ont reçu dans l'Eglise et par leur ordination sacerdotale.

Avec quelle joie la divine Mère accueillerait une société de prêtres qui n'existerait que pour la servir et lui gagner des cœurs ! Avec quel amour elle recevrait les hommages de ces pieux courtisans, qui viennent lui offrir les mêmes sentiments et ne respirent que sa gloire ! Comme Jésus, Marie se trouve au milieu de ceux qui se rassemblent en son Nom, ne fussent-ils que deux ou trois. Mais quand ce sont des prêtres, les meilleurs amis de son Fils et ses enfants privilégiés à elle, alors elle se montre à leur égard d'une libéralité et d'une bonté sans égale.

III. *Organisation de la Société.* — Quel nom lui donner ? Il semble que nul ne convient mieux que celui de *Chapelains de Marie ;* d'abord, parce que de pieux auteurs l'ont attribué à saint Jean, modèle de tous les serviteurs de la Sainte Vierge et surtout des prêtres ; ensuite, parce qu'il a été porté par de saints personnages, par exemple M. Olier, qui l'avait reçu de la divine Maîtresse elle-même. Nous avons vu que le P. Chaumonot voulait l'étendre à toute une catégorie. A coup sûr, il exprime fort bien la nature des relations nouvelles qui s'établissent entre les prêtres et Marie. A l'exemple de saint Jean, ils estimeront avoir reçu l'ordination surtout pour l'honorer et la faire honorer, et ils lui consacreront tout leur ministère sacerdotal.

Aux Chapelains de Marie, il ne faudrait pas imposer des obligations trop nombreuses et trop compliquées, car ils ont déjà assez de devoirs par ailleurs.

L'important, c'est de pratiquer la Vraie Dévotion pour en bénéficier et faire bénéficier les autres. Elle serait le lien des associés et comme le grand ressort de l'œuvre.

Naturellement, les chapelains la pratiqueraient spécialement dans leurs fonctions sacerdotales.

Ils en feraient une étude sérieuse et constante, dans le *Traité de la Vraie Dévotion* et ses commentaires, dans les théologies mariales et dans les revues *ad hoc*... Mais la meilleure science est la science *expérimentale*, qui s'acquiert par la réflexion, la prière et la pratique persévérante.

Ils s'engageraient à la répandre où ils le pourraient, en chaire, au confessionnal, au catéchisme, dans les patronages, dans les visites aux malades, avec discrétion et selon le degré de capacité de leurs auditeurs. Pour la propagande, ils pourraient se servir d'opuscules, tracts, images, journaux, revues, etc... Il ne faut pas se contenter de frapper un grand coup de temps en temps, mais il faut aller lentement et sûrement, et attendre que la graine ait le temps de germer et de porter des fruits.

Il serait bon que les associés écrivissent de temps à autre au directeur de l'Œuvre, pour lui exposer leur état personnel au point de vue de la Vraie Dévotion et l'état de la paroisse — une ou plusieurs fois par an.

Ils pourraient dire la messe le samedi, au moins le premier samedi, aux intentions de la Sainte Vierge, si leurs ressources le leur permettaient, et alors ils en avertiraient la paroisse. Au moins, ils s'uniraient toujours spécialement à Marie pendant le saint Sacrifice, la priant de présenter à Dieu la divine Victime et d'appliquer aux intéressés les fruits de son sang. Ils lui donneraient à elle-même toute la part qu'ils pourraient de l'auguste Sacrifice.

Ils remercieraient souvent Marie de nous avoir donné Jésus dans l'Incarnation et dans l'Eucharistie.

Ils feraient, comme en certaines villes d'Italie, *la cour* à leur gracieuse Souveraine, c'est-à-dire qu'ils lui feraient une visite spéciale à son autel, après leur visite au Saint-Sacrement. Ils pourraient y inviter leurs paroissiens, pour réciter ensemble le chapelet ou autre prière et chanter quelque cantique. Cela se ferait particulièrement le samedi et aux fêtes de la Vierge.

Tous les matins, ils se consacreraient *privatim*, avec leur paroisse ou leurs œuvres, à Marie Reine des Cœurs. Ils feraient *publiquement* cet acte, à certains jours solennels, par exemple : l'*Annonciation* et l'*Immaculée Conception*.

Ils s'engageraient à célébrer toutes ses fêtes avec plus de solennité, à orner son autel. Ils auraient une image de la Sainte Vierge, propre à la Société, dans l'église et dans leur chambre,

Il serait bon de recueillir quelques aumônes, pour des honoraires de messe, pour la propagande de rosaires, images, médailles, etc...

On tâcherait d'introduire la Société dans les séminaires, pour enrôler les jeunes gens, surtout ceux qui sont sur le point de recevoir les Ordres sacrés.

Peut-être y a-t-il d'autres articles à ajouter. Les membres du Congrès voudront bien donner leur avis sur ce point. Mais, par ce qu'on a vu, on peut constater que l'association n'imposerait pas de lourdes obligations, et demanderait seulement à ses membres de remplir plus parfaitement, en union avec Marie et pour son honneur, toutes les fonctions de leur ministère. Il suffit de jeter un coup d'œil sur le présent rapport pour se convaincre que l'on requiert surtout une pratique intérieure, mais combien féconde et consolante !

En terminant, nous appelons l'attention et la bienveillance du Congrès sur l'œuvre des Chapelains de Marie. A première vue, elle paraît opportune et semble destinée à aider merveilleusement la diffusion de la belle et sanctifiante Dévotion prêchée par le bienheureux de Montfort.

Mais nous devons avouer que nos vues sont très courtes, et que nous n'avons pas le don de pénétrer les secrets de Dieu. Qu'il daigne lui-même manifester sa volonté, et donner la bénédiction à notre projet, s'il est selon son bon plaisir. Ce qui nous est permis, c'est de supplier notre divine Souveraine de se choisir de nombreux escadrons de bons prêtres, fiers de se ranger sous sa bannière et de combattre ses ennemis, réalisant ainsi l'ardent désir du bienheureux de Montfort, qui disait : « Que tous les bons prêtres qui sont répandus dans le monde chrétien, soit qu'ils soient actuellement dans le combat, ou qu'ils se soient retirés de la mêlée dans les déserts et les solitudes, que ces bons prêtres viennent et se joignent à nous, *vis unita fit fortior*, afin que nous fassions, sous l'étendard de la Croix, une armée bien rangée en bataille et bien réglée, pour attaquer de concert les ennemis de Dieu, qui ont déjà sonné l'alarme.»

Comme le Bienheureux sourirait du haut du ciel à une association qui s'appliquerait à reproduire ce qu'il a fait lui-même par rapport à Marie ! On peut, sans crainte d'être contredit, affirmer que personne au monde ne serait plus sympathique que lui aux *Chapelains de Notre Dame.*

J.-M. Texier, C. M.

X

LES CONGRÉGATIONS DE LA SAINTE VIERGE

Les Enfants de Marie ont pour fête patronale l'Immaculée Conception.

Voici quelques idées sur un moyen particulièrement efficace pour sauver et fortifier, en France, la foi, grandement menacée par une persécution savante, que Julien l'Apostat n'aurait pas désavouée.

La *piété filiale envers Marie* et le *travail de perfection chrétienne* sont les deux principes intérieurs des Congrégations de la Sainte Vierge. Ajoutez-y le principe extérieur de l'*Association*, c'est-à-dire de la mise en commun des efforts individuels, et vous aurez un merveilleux instrument de vie catholique et d'apostolat.

Il serait superflu d'énumérer les ressources que fournit l'association sur tous les terrains de l'activité humaine. Rien d'important ne se fait plus que par association ; l'action individuelle est presque toujours condamnée à l'impuissance, tandis que l'association décuple et centuple l'énergie de chacun de ses membres par la force de cohésion. J'attire l'attention sur la manière dont se forment les associations religieuses.

Comment a pris naissance cette Eglise catholique, répandue dans tout l'univers et embrassant près de trois cents millions de fidèles ? Par le groupement d'une petite élite de douze hommes autour de son divin Fondateur.

Comment ont pris naissance les églises particulières de l'Orient et de l'Occident, qui réunissent aujourd'hui des milliers et des milliers d'âmes sous la houlette de leur pasteur ? Par la formation d'un petit noyau de païens, convertis à la voix d'un apôtre.

Comment ont pris naissance ces Ordres religieux, dont les murs, depuis des siècles, ont donné asile contre les orages du monde à une multitude innombrable d'âmes pures ou pénitentes, et nourri toutes les vertus contemplatives et apostoliques ? Par la subordination volontaire de quelques disciples

fervents sous le gouvernement d'un homme de Dieu, autour duquel ils formaient une petite famille spirituelle.

Comment telle paroisse, d'impie ou indifférente qu'elle était naguère, est-elle devenue un modèle pour tout le pays d'alentour ? Ecoutez-en l'histoire : elle est authentique. « Un jour, elle reçoit un pasteur, un prêtre, animé d'un ardent zèle des âmes. Après avoir constaté avec douleur le misérable état où sont tombés ses paroissiens, il ne se dit point comme d'autres : « Il n'y a rien à faire de ces gens-là. » Il se jure à lui-même et jure à Dieu de les gagner, coûte que coûte, devrait-il y laisser sa vie. Il commence par prier. Il tâche d'être un saint, un saint aimable, serviable, désintéressé. Il finit par trouver une pauvre fille de bonne volonté, puis une seconde, puis une troisième, qu'il groupe. A leur tour, elles prient, elles se perfectionnent dans le bien ; elles agissent d'abord en silence, par le bon exemple, ensuite par la bonne parole et la charité. D'autres viennent voir, peut-être comme Nicodème dans la nuit. Peu à peu le petit troupeau grossit, prend place dans l'opinion et l'estime publique. Quelques attaques injustes, quelques épreuves vaillamment supportées achèvent de le consacrer. Désormais il peut s'affirmer au grand jour avec son organisation, son but franchement catholique, sa bannière, où brillera, sans crainte d'insulte, le nom de Jésus ou de Marie. Dans un an ou deux, en suivant les mêmes étapes, en passant peut-être par la forme préliminaire du patronage, s'établira une association toute semblable de jeunes gens. Avec le temps, les mères de famille d'une part, les hommes d'autre part, voudront aussi avoir leur *Congrégation*. La paroisse est sauvée. »

Et ce qui s'est fait là en petit, peut se faire ailleurs en grand, par la même méthode, modifiée au besoin selon les circonstances. Demandez à tels curés de ville comment ils sont parvenus à organiser dans leurs paroisses des associations catholiques de jeunes gens, d'hommes, de femmes, qui sont le rempart de la foi et de la morale, le centre naturel de toutes les bonnes œuvres et l'honneur de la religion. Ils ont commencé modestement ; ils ont travaillé patiemment ; ils ont compté sur Dieu, et Dieu a béni leur labeur. *Ego plantavi ; Apollo rigavit ; Deus incrementum dedit.*

Pour en faire autant partout, que faut-il ? — Du zèle et une confiance inlassable dans le secours d'en haut, imploré

par la prière et mérité par une vie sans reproche : c'est-à-dire d'un seul mot, un cœur de prêtre. Si les trente-six mille paroisses de France comptaient chacune un cœur pareil, le catholicisme n'aurait rien à craindre de la persécution qui se déchaîne : il en sortirait triomphant et plus vivace que jamais.

Dans notre malheureux pays, la foi est en ce moment comme paralysée, d'un côté par la rage sectaire et toute-puissante d'un gouvernement de francs-maçons, de l'autre par la peur et le respect humain. Vouloir, dans une situation pareille, agir sur des foules, sur le grand nombre, serait se heurter inutilement la tête contre un bloc de marbre ou de granit. Il faut se résigner à jeter en terre le grain de sénevé et le cultiver avec patience, pour qu'il devienne peu à peu l'arbre où viennent se reposer les oiseaux du ciel ; il faut s'appliquer de toutes ses forces à préparer le levain qui remuera et transformera toute la pâte ; il faut, parlant sans figure, *agir énergiquement sur un petit nombre, sur une élite*, pour atteindre finalement la masse du peuple. Ce premier point est d'une importance capitale.

***

On dira, et je l'ai entendu répéter souvent : « Mais cette élite de jeunes gens et d'hommes qui doivent régénérer la France, ce précieux levain qui doit changer la pâte lourde en pain nourrissant, ils existent, ils fonctionnent ! Voyez nos patronages, nos cercles d'étude nos Sociétés d'économie sociale, nos conférences de Saint-Vincent de Paul, nos Comités d'œuvres de toute nature... » Dieu me garde de prononcer un mot de blâme contre l'institution de ces œuvres, que j'admire, que je regarde comme absolument indispensables et que j'ai même quelque peu pratiquées. Mais je suis à cette place pour dire ce que je crois la vérité.

Dans les pays qui avoisinent la France, les mêmes œuvres fleurissent avec une vigueur incomparable, parce qu'elles sont pénétrées d'un esprit de foi qui ne connaît ni le respect humain, ni la frivolité, ni les considérations étrangères au but religieux de l'institution. Chez nous, hélas ! dans les patronages, on s'amuse trop ; dans les cercles d'étude et les conférences, on parle trop ; dans les Comités, on fait trop de politique ; dans les œuvres de charité, on se borne trop à l'aumône matérielle : l'esprit de foi, s'il n'est pas absent, ne tient pas toujours la place

dominante, et souvent la place qu'il occupe ne suffit pas à faire de leurs membres des apôtres.

Or, la France a besoin d'apôtres pour lutter contre l'apostolat satanique : car Satan, à l'heure actuelle, est maître chez nous. Je n'ai pas à l'apprendre. Mais il y a quelqu'un à qui Dieu lui-même a conféré le privilège unique et souverain d'écraser la tête de Satan : c'est la Vierge Immaculée. C'est elle qui nous sauvera, si nous le voulons, par ses Congrégations bien comprises et bien pratiquées.

Il est un fait certain, c'est que nombre de prêtres, et des meilleurs, ne comprennent pas bien les Congrégations de la Sainte Vierge. Pour beaucoup, elles sont une simple affaire de dévotion à l'usage des âmes déjà pieuses, qui aiment à prier, à chanter les louanges de la Sainte Vierge, à entendre parler d'elle, mais qui ne se croient tenues par leur titre de congréganistes à aucune obligation nouvelle. L'acte solennel par lequel les congréganistes se consacrent pour la vie au service de la Reine du Ciel n'a pas plus d'importance pour eux qu'une de ces offrandes pieuses qui se prononcent, à certaines cérémonies, devant une statue de Marie (au nom de l'assistance). C'est là une grande erreur, qui enlève à la Congrégation de la Sainte Vierge la majeure partie de sa signification et de son efficacité.

Qu'est-ce que Marie pour nous tous, prêtres et simples chrétiens ? Ecoutez la réponse du Pape Benoît XIV dans sa *Bulle d'or*, adressée à la Compagnie de Jésus en faveur des Congrégations mariales :

« Le Dieu tout-puissant, après avoir choisi entre mille cette Bienheureuse Vierge et l'avoir élevée à l'ineffable dignité de Mère de Dieu, l'a comblée de ses grâces plus abondamment qu'aucune autre de ses créatures et distinguée parmi toutes les œuvres de ses mains, en la couronnant de la gloire la plus éclatante. Aussi l'Eglise a toujours fait profession de lui rendre les hommages les plus dévoués comme à la Mère de Notre-Seigneur et Rédempteur et à la Reine du Ciel et de la terre, et de lui témoigner les sentiments d'une piété toute filiale, comme à la Mère très aimante que lui légua par ses dernières paroles son Epoux expirant. »

Nous avons là le premier motif de la dévotion à Marie : motif d'amour, parce qu'elle est toute belle et toute bonne. Voici le second : motif de confiance, parce qu'elle est toute-puissante :

« C'est encore en l'assistance de Marie que, dans toutes les calamités publiques et dans les tempêtes de tout genre, excitées par la haine des esprits infernaux, l'Eglise a coutume de se réfugier comme dans un port très assuré de salut, confessant que, par la vertu de cette puissante Reine, dans le monde entier, les hérésies ont été défaites et abattues. Elle est, en effet, cette Esther pleine de grâce et de beauté, si chère au souverain Roi des rois que, pour le salut de son peuple, il semble, non pas avoir partagé avec elle sa royauté, mais lui avoir communiqué sa suprême puissance ; elle est cette vaillante Judith, à qui le Dieu d'Israël a donné de remporter la victoire sur tous les ennemis de son peuple. C'est en elle que l'Eglise, d'après le sentiment unanime des Pères, invite ses enfants à mettre leur confiance dans toutes leurs nécessités et tous leurs périls, comme étant auprès de Jésus, Fils unique de Dieu et le sien, l'avocate toujours prête à plaider notre cause. »

« C'est pourquoi, conclut le Pape, les fils de saint Ignace de Loyola, par une pensée pleine de sagesse, déjà réalisée en beaucoup d'endroits, partout où ils cultivent la jeunesse chrétienne, ont pris à cœur de l'enrôler dans de pieuses confréries ou congrégations de la Très Sainte Vierge, Mère de Dieu, et, lui persuadant de se consacrer au service de Celle que l'Esprit Saint appelle la Mère du pur amour, de la crainte de Dieu et de la vraie sagesse, l'aident à marcher vers le sommet de la perfection chrétienne et la conduisent au terme de l'éternel salut. Grâce à cette louable institution, où la ferveur de chaque réunion particulière est soutenue par de sages et pieux règlements, appropriés à la condition de ses membres, et soigneusement entretenue par le zèle éclairé d'un directeur spécial, on ne saurait croire quelle salutaire influence s'est répandue sur tous les rangs de la société. »

Après avoir énuméré les heureux effets de préservation, de conversion et de haute perfection produits dans l'univers entier par les Congrégations de la Sainte Vierge depuis leur fondation au Collège Romain, Benoît XIV ajoute :

« Tous ces résultats montrent clairement combien ont été sagement inspirés les Pontifes Romains, en entourant de leur faveur apostolique l'œuvre des Congrégations de la Très Sainte Vierge et en comblant ses directeurs et ses membres de privilèges extraordinaires pour l'encourager et la promouvoir. »

Ce que Benoît XIV proclamait, il y a cent cinquante ans, a été renouvelé de nos jours, en des termes non moins énergiques, par nos grands Pontifes Pie IX, Léon XIII, et tout récemment par Pie X. Marie est toujours la Vierge qui excite notre admiration, la Mère qui appelle notre amour, la Reine qui mérite notre confiance. Rien ne traduit mieux ce triple sentiment que l'acte de consécration par lequel le congréganiste se donne à la Sainte Vierge.

On a comparé cet acte, dans sa forme traditionnelle, à l'hommage-lige qui, dans les temps féodaux, intervenait entre les vassaux et les suzerains. Le congréganiste aussi, en prenant la Reine du Ciel pour sa dame, sa patronne et son avocate (*te in dominam, patronam et advocatam eligo*), devient son vassal ou son *homme*. Il portera l'emblème béni de sa suzeraine, la fera honorer partout, l'honorera lui-même par toute sa conduite, la servira en tous ses commandements ou ses désirs, combattra vaillamment pour elle, pour toutes les causes qu'elle fera siennes, pour les âmes qu'elle aime, pour l'Eglise qu'elle protège, pour le règne de son divin Fils sur la terre par toutes les œuvres de la charité. Le champ de bataille qui s'ouvre ainsi au dévouement chrétien du vassal, du chevalier de Marie, est vaste : il est sans limite, comme son dévouement lui-même.

N'allez pas croire que, pour accomplir les généreuses obligations de ce contrat chevaleresque, il suffise d'un de ces entraînements soudains que produit parfois l'enthousiasme juvénile. La lutte au dehors veut être précédée de la lutte au dedans ; pour être fort contre l'ennemi, il faut d'abord être maître de soi ; pour être apôtre, il faut être pur ; il faut savoir prier et souffrir ; il faut savoir donner sans compter et se donner soi-même sans réserve égoïste. Tel est le travail de perfection que Marie est en droit de demander à l'amour de ses congréganistes, en échange de l'amour maternel et de la protection royale qu'elle leur accordera.

Car le contrat dont il s'agit est bilatéral : il ne lie pas seulement le vassal, mais aussi la suzeraine. Le congréganiste s'oblige à imiter par amour les vertus de Marie : Marie s'oblige par bonté à user de son pouvoir auprès de Dieu, pour aider la volonté généreuse de son serviteur. Et l'Eglise intervient, dans la personne d'un directeur nommément délégué en son nom, pour sceller devant l'autel le pacte réciproque.

Voilà comment il faut comprendre la Congrégation de la Sainte Virege, si l'on veut en avoir une idée juste et complète. Elevée à cette hauteur, dira-t-on encore qu'il n'y a là qu'une simple dévotion, bonne pour les âmes jeunes ou tendres ?... Ah ! oui, par un côté sans doute, l'amour du congréganiste, jeune ou vieux, pour Marie comporte une infinie tendresse et une douceur infinie : l'amour d'un fils pour sa mère n'est-il pas de tous les âges, et l'amour pour une mère qui est en même temps la Mère d'un Dieu peut-il avoir une mesure ?... Mais la dévotion du congréaniste est avant tout essentiellement généreuse, faite pour tous les cœurs d'homme et pour les temps de lutte comme le nôtre. En voici une preuve récente :

« La Congrégation des Jeunes Négociants d'Aix-la-Chapelle, composée de deux cents membres, à célébré ses noces d'or, en présence du cardinal Fischer et d'une foule de notabilités, avec un éclat extraordinaire et un véritable enthousiasme. D'éloquents discours ont fait ressortir la grande influence qu'elle a exercée, durant ces cinquante ans, sur la vie catholique et sociale de la cité de Charlemagne et de tout le Rheinland, où elle a inauguré la fondation de plusieurs autres Congrégations, qui comptent chacune des milliers d'hommes. Elle s'est intéressée à toutes les œuvres de piété et de charité : conférences religieuses, retraites annuelles, denier de Saint-Pierre, missions étrangères, bibliothèques populaires catholiques, conférences scientifiques populaires, auxquelles elle a donné un premier élan qui s'est communiqué à plus de soixante-dix villes allemandes, écoles de dimanche, où les congréganistes enseignent aux petits pauvres la lecture, l'écriture et le calcul, etc., etc. Elle a pris également une part très active au mouvement qui a produit les Unions commerciales. Un orateur a pu dire qu'elle repose sur une pensée éminemment sociale, charitable et organisatrice, et que son grand mérite a été de former des hommes complets, fournissant « un contingent notable à la vaillante troupe qui a si glorieusement servi dans les luttes politico-religieuses et dans les développements politico-sociaux des dernières années ».

***

III. Ce sont là des résultats merveilleux et la preuve sans réplique de l'efficacité persévérante des Congrégations de la

Très Sainte Vierge. Pourquoi ne les verrions-nous pas se renouveler dans notre pays ? Ils y ont fleuri autrefois, durant les deux siècles où la Compagnie de Jésus, encouragée par les Papes et les évêques, protégée par les rois très chrétiens, instruisait la meilleure partie de la nation et pouvait librement exercer le privilège qu'elle possédait d'établir et de diriger les Congrégations. Durant les cinquante dernières années, entre deux exils et malgré des entraves de tout genre, elle n'a pas laissé rouiller entre ses mains l'arme puissante que Dieu et Marie lui ont confiée, il y a trois siècles. Dans ses trente collèges français, elle n'a cessé de cultiver avec amour les anciennes vertus des congréganistes ; hors de ses collèges, elle a contribué pour beaucoup à la direction de la jeunesse des écoles supérieures, des patronages, des cercles catholiques, et les récentes discussions de notre triste Parlement ont mis en magnifique lumière le talent et la foi de plusieurs de ses anciens élèves.

En ce moment, des lois fatales ont condamné les religieux, Jésuites et autres, à une impuissance qui leur est mille fois plus pénible que les souffrances matérielles de la dispersion. Mais ils restent prêts, l'arme au pied et le sac au dos, les regards anxieusement tournés vers la patrie, et, au premier appel des chefs, ils se jetteront de nouveau dans la mêlée, tout disposés à mettre en commun avec le clergé séculier leurs efforts et leur dévouement pour la victoire finale de Dieu sur Satan.

Dieu me garde de revendiquer pour mes seuls confrères les qualités nécessaires aux directeurs d'une Congrégation de la Sainte Vierge. L'esprit de Dieu souffle où il veut, et la Compagnie de Jésus ne prétend au monopole ni de la science des âmes ni du dévouement apostolique. Cependant, c'est un fait historique indubitable que la Congrégation de la Très Sainte Vierge a été son œuvre. Cette œuvre, elle a eu le temps de la pratiquer sous toutes ses formes les plus variées ; elle l'a fait avec des succès incontestables dans tous les rangs de la société : elle y a compté des Papes et des princes, des évêques et des prêtres, des adolescents et des hommes faits, des riches et des pauvres, par centaines de milliers. Elle connaît parfaitement son œuvre, ses moyens pratiques et ses meilleurs procédés ; elle lui a donné des règles, dont elle a jalou-

sement conservé le texte et l'esprit. Ces règles, interprétées d'après son expérience trois fois séculaire et des traditions non interrompues, assurent le succès d'une Congrégation ; si l'on s'en écarte notablement, on risque de s'égarer et d'échouer.

Si l'on veut faire porter aux Congrégations de la Sainte Vierge tous leurs fruits et accomplir par leur moyen une œuvre sérieuse, le plus sage est d'adopter pour code de direction les règles et les traditions qui ont été de tout temps en usage dans la Compagnie de Jésus, leur fondatrice, avec les modifications locales et autres qu'elle accepte elle-même.

Le programme du Congrès d'Einsiedeln, entre autres résolutions pratiques, porte celle d'une Union fédérative des Congrégations de la Sainte Vierge. Dans le même ordre d'idées, au Congrès marial de Fribourg, Mgr Marini et Mgr Guyot ont préconisé l'union de tous les pays chrétiens dans l'amour de la Mère de Dieu.

M. le professeur Sickenberger, de son côté, a exprimé au Sodalentag de 1902 la conviction que les Congrégations de la Sainte Vierge reverront leurs anciennes gloires, si elles agissent de concert dans le monde entier. Mais, pour que cette union si désirable puisse devenir effective, elle doit se faire préalablement sur les principes et sur les méthodes ; sinon comme on l'a vu cette année même en France dans un Congrès de l'*Enseignement libre*, chaque directeur se retranche dans ses idées personnelles, et un mouvement général devient impossible.

En conséquence, je soumets la résolution qui suit aux directeurs de Congrégations :

« Pour obtenir l'unité indispensable dans l'organisation et la direction des Congrégations de la Sainte Vierge, comme préliminaire de l'union fédérative de ces Congrégations dans un même pays et dans tous les pays entre eux, il sera formé un *Comité supérieur d'étude*. Il prendra pour base les règles générales, données aux anciennes Congrégations par la Compagnie de Jésus avec l'approbation des Souverains Pontifes, et, tenant compte des circonstances particulières de personnes, de temps et de lieu, *rédigera* un *projet de directoire théorique et pratique*. Discuté et accepté par un Congrès spécial des directeurs de Congrégations dans chaque pays, ce direc-

toire pourra devenir le *Code universel des Congrégations mariales.* »

En attendant, chaque Congrégation doit avoir un abonnement à la *Revue Mariale*, qui leur servira de lien et d'organe.

R. P. Brucker, S. J.

XI

LES ENFANTS DÉVOUÉS A MARIE

Il existe, dans le monde, une petite société charmante, qui englobe le tiers de l'humanité, mais à laquelle on ne pense guère. Elle est si modeste, si humble ! — humble comme Jésus au berceau. Et, cependant, combien n'est-elle pas sympathique et intéressante ! Nous voulons parler des enfants, ces anges de la terre. Nous voudrions que le plus grand nombre de ces petits fussent voués à la Vierge Marie, Reine de l'innocence.

Puisque tout le reste est corrompu sur la terre — la divine Mère nous l'a insinué à la Salette — consacrons-lui, au moins, la petite portion du monde encore sans souillure. C'est la Vierge Mère elle-même qui réclame les humbles et les petits : « *Si quis est parvulus, veniat ad me.* » (Prov. IX, 4.)

L'enfance, cette fleur du foyer, aimable et aimée de tous, mais si délicate aussi. l'enfance doit être mise tout d'abord à l'abri d'un souffle empesté, sorti de l'enfer, et que nous respirons tous, malgré nous, dans le monde. Ce souffle distille le mensonge, le mépris de la religion, le scepticisme, le désespoir et l'impureté. Et il poursuit l'enfance sans trêve ni merci. Défions-nous de la franc-maçonnerie ! Ce colosse dégoûtant, et qui ose tout, s'est posé en antagoniste irréductible des vertus et des joies si simples du jeune enfant. Elle commence par dessécher son cœur et son âme. Elle ne réussit que trop vite à le dépouiller ensuite de la candeur, qui faisait sa noble couronne et sa plus enviable parure.

Beaucoup de mères, même chrétiennes, sont insuffisantes à protéger la vertu de leurs enfants. Le fait crève les yeux. Il ne

faut pas compter sur elles, à moins qu'elles ne se soient mises, avec leurs enfants, sous l'égide de la Vierge. Si les enfants sont consacrés à Marie, le Dragon infernal et ses suppôts de la terre auront moins d'audace contre eux. Ils seront forcés de les respecter.

Il appartient surtout aux parents de vouer les enfants. Plusieurs bonnes mères ne manquent pas de consacrer à Marie leur fruit, avant même de lui avoir donné le jour. Déjà elles l'appellent Marie, et le font inscrire sous ce nom, sur un registre; pratique en usage, dans le Tiers-Ordre de Marie, depuis plus de soixante ans. D'autres mères consacrent l'enfant au jour de sa naissance et demandent qu'un prêtre le bénisse, à l'autel de Marie, tout de suite après son baptême. Plus tard, l'enfant fera ses premiers pas sur les marches de cet autel. Les premiers mots qu'entendront ses oreilles et que balbutieront ses petites lèvres seront les doux noms de Jésus et de Marie.

Ces bonnes mères *promettent* — c'est leur propre expression, d'une justesse admirable, — elles promettent leur enfant à la Sainte Vierge, jusqu'à sept ans, jusqu'à la première communion, jusqu'à la majorité. Elles le promettent *pour* un pèlerinage célèbre, exécutable s'il parvient à tel âge fixé. Nous demandions, ces jours-ci, à deux enfants, déjà grands, qui fréquentent le sanctuaire à l'ombre duquel nous passons notre vie : « Combien de fois êtes-vous venus à Notre-Dame ? — J'ai quinze ans, répondit la jeune fille, c'est la trentième fois que je viens. — Et moi, reprit son frère, c'est mon vingt-sixième pèlerinage ; j'ai treize ans. Maman nous a promis à Notre Dame, deux fois par an, dès notre naissance. » D'un pèlerinage à l'autre, ces enfants *promis* laissent ordinairement un objet sous le regard de la Madone, comme pour lui dire : « Marie, ne nous oubliez pas! » C'est leur chapelet, leur cordon, une médaille qu'ils ont portée sur eux.

Mais ce qui nous paraît le plus admirable, c'est que la consécration d'un enfant fait quelquefois l'objet d'un vœu formel, par lequel sa mère s'engage volontairement en conscience. Elle fait vœu de prier tous les jours la Sainte Vierge pour lui, et de lui faire porter continuellement un cordon bénit. Ce cordon est le signe sensible, considéré comme essentiel, du vœu qui a été fait. Dans plusieurs provinces de France, il se vend, dans les magasins, de ces cordons fort élégants, que les mamans les

plus coquettes ne dédaignent pas de placer ostensiblement à la ceinture de leurs fillettes.

En beaucoup d'endroits, c'est un usage tout à fait passé dans les mœurs, de vouer les enfants aux couleurs de la Vierge. Ces couleurs, le bleu et le blanc, sont symboliques, mais elles sont réelles aussi. M. de Lamartine a retrouvé, dans l'Orient, où tout semble immobile, le costume de Marie dans celui des femmes de Nazareth. Elles portent, dit l'illustre voyageur, une longue tunique bleu de ciel, serrée par une ceinture blanche, dont les bouts traînent à terre; les plis renflés d'une tunique blanche retombent gracieusement sur la tunique bleue. M. de Lamartine fait remonter ce costume au temps d'Abraham. Les Annonciades de Gênes, au XVIe siècle, portaient le costume de la Sainte Vierge, c'est-à-dire « blanc dessous et céleste dessus, afin qu'un tel habit causât une perpétuelle mémoire d'icelle. Les pantoufles sont également couvertes de cuir céleste ». A Lourdes, la Sainte Vierge portait un costume blanc et une ceinture bleue.

De nos jours, aussi bien dans les villes que dans les campagnes, on voit des petits garçons jusqu'à sept ans, et même plus tard, des jeunes filles, jusqu'à douze, quinze et vingt ans, qui n'ont jamais porté un fil qui ne fût blanc ou bleu. Nous en connaissons qui ont coiffé sainte Catherine depuis longtemps (!) et qui continuent à ne porter sur elles que les deux couleurs virginales, continuant volontairement le vœu fait autrefois par leurs mères. Il faut reconnaître que ces couleurs sont un préservatif contre les mauvaises mœurs, à l'instar du vêtement religieux.

Les conséquences du vœu dépendent exclusivement de la personne qui le fait. Il peut être irrévocable jusqu'à l'époque fixée ; il peut être révocable dans certains cas, par exemple en cas de deuil. L'enfant peut être voué aux couleurs avec restriction ou sans restriction. Il peut être voué avec les couleurs de la Vierge, ou sans les couleurs. Cette question n'intéresse que la conscience de la mère, qui n'est tenue qu'à ce qu'elle a promis par vœu. Innombrables sont les faits qui témoignent combien ce vœu porte bonheur aux enfants et même à leurs mères.

La coutume de vouer les enfants à la Vierge est ancienne. Les hagiographes nous assurent que le bienheureux François de

Poradas, dominicain, fut voué par sa mère dès sa naissance, en 1644. Saint Gaëtan, fondateur des Théatins, né en 1480, et saint Albert de Messine, de deux siècles plus ancien, ont eu la même faveur. Saint Simon Stock, au XIIe siècle, fut voué à Marie dès le sein de sa mère. On raconte que la consécration de saint Félix de Valois, par sa mère, Eléonore de Champagne, fut l'occasion d'une cérémonie imposante, à l'abbaye de Clervault. Saint Bernard, présent, aurait lu le saint Evangile sur la mère et sur le petit enfant qu'elle portait dans ses bras. Saint Etienne le Jeune, martyr à Constantinople, au VIIIe siècle, fut l'enfant du miracle. Sa mère l'avait obtenu par une protection évidente de la Sainte Vierge, à qui elle l'avait demandé plusieurs années, et à qui elle avait promis de le vouer, avant même de l'avoir conçu. Dès que l'enfant fut baptisé, elle le porta elle-même à l'église des Blaquernes, à Constantinople, et le voua à Marie, devant une de ses images.

La pieuse coutume ne serait-elle pas contemporaine de l'Evangile ? Nous croyons fermement que, du vivant de Notre-Seigneur, les mères qui voulaient obtenir quelques faveurs spéciales pour leurs enfants les confiaient facilement à Marie, pour que Marie les présentât à Jésus. Il serait aisé de démontrer, par l'Evangile, la convenance de cette opinion.

Vouer un enfant à la Sainte Vierge, n'est pas autre chose que le consacrer à Dieu, par l'entremise de la divine Mère. Or, avant la venue de Marie sur la terre, les mères consacraient déjà — mais directement — leurs enfants au Seigneur. Il y avait, dans l'enceinte du Temple, un cloître réservé aux vierges consacrées. Onze siècles avant Jésus-Christ, Samuel fut voué par sa mère, avant sa naissance. Il fut conduit par elle, près du Grand-Prêtre, au tabernacle de Silo, lorsqu'il n'avait encore que trois ans. Les Nazaréens étaient consacrés à Dieu dès leur naissance.

Nous sommes donc loin de présenter au Congrès une dévotion nouvelle, puisqu'on en trouve des traces depuis plus de trente siècles ! Nous voudrions seulement que le bienveillant intermédiaire du comité permanent des Congrès marials nous soit assuré pour obtenir de l'autorité suprême de l'Eglise :

1° Une formule de bénédiction spéciale à la circonstance, et qui serait insérée au Rituel Romain, en faveur de la femme qui apporte à l'Eglise son enfant voué à la Sainte Vierge. Il fau-

drait également une formule particulière de bénédiction pour le cordon. Tout prêtre, sans exception, serait autorisé à donner ces bénédictions ;

2° Des faveurs spirituelles pour la Confrérie, dès qu'elle sera instituée.

— Nous voudrions, en effet, voir s'établir cette confrérie des enfants voués à Marie, confrérie dont le centre serait à l'autel de Marie-Enfant, dans l'antique chapelle de Notre-Dame de Grâce, à Rochefort-du-Gard. Les statuts de la confrérie seront excessivement simples et larges. Nous n'attendons, pour les rédiger et en solliciter l'approbation canonique, que les encouragements du Congrès.

En attendant, nous conjurons toutes les personnes présentes de répandre autour d'elles la pieuse pratique. A la Reine des Anges, donnons tous les petits enfants, afin de les préserver de tout mal et de sauver leur innocence. En faveur des enfants voués, de cette légion plus angélique qu'humaine, qui sait si le Bon Dieu ne ferait pas miséricorde à la terre, encore une fois !

F. Piel de Churcheville,
Religieux Mariste, Chapelain de N.-D. de Grâce à Rochefort-du-Gard (Gard).

XII

ASSOCIATION DE DAMES ET DE JEUNES FILLES
SOUS LE TITRE DE L'IMMACULEE CONCEPTION
POUR LA PROTECTION DE L'INNOCENCE DES ENFANTS

Le peuple, leurré par de vains espoirs, séduit par de mensongères promesses, se livre entièrement à la franc-maçonnerie, en laissant cette dernière maîtresse de l'âme de ses enfants. Une mère chrétienne ne peut être que profondément attristée, en constatant l'abandon auquel sont livrées tant de jeunes âmes.

L'école laïque sème, aujourd'hui, autant d'erreurs et de vices que l'école congréganiste semait, hier, de vérités et de vertus.

A cette école, il faut donc, de toute nécessité, opposer une institution nouvelle : il faut créer des patronages.

L'œuvre des patronages est, en ce moment, la plus importante, puisqu'elle s'occupe de l'innocence de l'enfance. C'est par l'enfant que le monde continue sa marche à travers les siècles ; c'est donc sur l'enfant que doit se reporter toute la sollicitude chrétienne ; c'est son âme qu'il faut former, pour la donner tout entière à Dieu. Pour cela, dans les plus grandes villes comme dans les plus petits villages, les âmes de bonne volonté doivent se montrer, se rencontrer sur le même terrain et faire tous leurs efforts pour lutter contre l'ennemi, qui menace la foi et la morale.

Les dames, surtout les jeunes filles, doivent employer tous leurs loisirs à cette œuvre ; elles doivent chercher des auxiliaires dignes de cette sainte mission et s'attacher de tout cœur à l'âme de ces enfants.

Ne m'occupant que des patronages de jeunes filles, je vais dire les moyens pratiques que l'on peut employer pour le succès de cette cause. Ces moyens peuvent varier, dans le plus ou moins de réunions que l'on donnera aux enfants, mais ils seront les mêmes quant au fond.

En ville, où l'on vit beaucoup chez soi, les réunions quotidiennes, moins utiles, peuvent être remplacées par celles du jeudi et du dimanche. A cet effet, l'assistance à la messe le dimanche sera sérieusement recommandée, et je dirai même surveillée par les dames de l'association. Ne pourraient-elles pas s'astreindre, à tour de rôle, à accompagner elles-mêmes les enfants ? Il suffirait de les réunir au patronage, avant l'heure des offices. Une courte, mais intéressante explication du saint sacrifice pourrait leur faire comprendre l'importance de cette obligation, et les aider à mieux assister à la sainte messe. Des jetons de présence seraient distribués, afin de récompenser celles qui n'auraient jamais manqué, à moins d'impossibilité absolue.

L'après-midi, avant ou après les vêpres, les Dames patronnesses surveilleront scrupuleusement les jeux. L'ennui devra être banni de ces réunions, et, si parfois des «nous ne savons que faire » sont exprimés, il faudra, coûte que coûte, remettre de l'entrain, dût-on se mêler soi-même aux jeux.

Mais, comme, même au jeu, l'enfant se fatigue, on le reposera

en l'intéressant par des histoires pieuses, à la portée de son âge, et on ne le laissera pas partir sans lui avoir recommandé d'être sage en famille, à l'école et dans la rue.

Un patronage pouvant se composer d'enfants de tous âges, les Dames patronnesses s'entendront pour prendre chacune un groupe d'enfants du même âge. Il y aurait donc jeux et histoires pour les petites ; jeux, histoire sainte et petits traits pour les grandes.

Je ne parle pas du catéchisme ; il s'impose à celles des enfants qui ne le suivent pas régulièrement à la paroisse ou qui sont en retard, faute de mémoire. C'est particulièrement sur elles que l'on devra veiller à l'époque de la première communion.

La première communion est, malheureusement, de nos jours, dans la plupart des familles, considérée comme une cérémonie profane. On réunit parents et amis ; on fait des toilettes ; on entretient l'enfant du costume qu'elle portera ce jour-là ou le lendemain, et l'âme, que les parents eux-mêmes devraient orner en l'exerçant à pratiquer les vertus chrétiennes, cette âme est oubliée. C'est sans doute une préparation de ce genre — combien triste, hélas ! — qui a précédé tout dernièrement la première communion d'une fillette du peuple, fréquentant l'école laïque, qui, revenant pour la première fois de sa vie de la sainte Table, disait à sa mère : « Mon voile va-t-il bien ainsi ? »

Le jeudi, jour de grande liberté pour l'enfance, mais aussi jour de tentations bien grandes, il faut faire en sorte de réunir très régulièrement ces petites âmes, l'après-midi de ce jour. Si je ne craignais pas de trop exiger, soit des dames surveillantes, soit des enfants, je proposerais de consacrer à ces jeunes âmes quelques heures de la matinée.

Je me permets de noter, ici, l'emploi de l'après-midi du jeudi au patronage dont je fais partie. Ce patronage, fondé il y a quatre ans, le jour même du départ des religieuses, et placé immédiatement sous le vocable de l'Immaculée Conception, est fréquenté par toutes les enfants du village : deux seulement font exception (on comprend facilement qu'un instituteur et un buraliste craignent de se compromettre en envoyant leur fille à de soi-disant congréganistes). Un ouvroir y est établi pour toutes les enfants allant en classe. Très exactement, elles arrivent à une heure, et chacune — je ne parle pas des bébés de

trois ans et moins encore qui nous sont amenés par les sœurs aînées ou par les parents, parce que le patronage est un lieu de sûreté et de tranquillité pour eux, mais de celles qui, dès cinq ans, peuvent passablement travailler — chacune donc a, suivant son âge, un petit ouvrage. On commence par le tricot, et c'est plaisir que de regarder ces petits doigts, déjà habiles, travailler la laine rouge, qui, petit à petit, prend la forme d'une mitaine, en prévision du froid. Les moyennes ourlent des mouchoirs, apprennent à marquer sur canevas, puis sur toile, et enfin, arrivées à l'âge des aînées, on pense à leur trousseau. Et quel bonheur pour elles, que d'apporter à leur mère, après de longs jeudis, une bonne chemise! « J'ai déjà, me disait l'autre jour une des plus grandes de l'ouvroir, deux douzaines et plus de mouchoirs et quatre chemises. Je soigne bien tout ce que je fais dans l'armoire de ma mère. »

Une promenade, variant de durée suivant la longueur des jours, précède la récitation du chapelet à la paroisse, qui complète si bien cette bonne demi-journée.

Si donc les ressources de l'endroit permettent l'établissement de l'ouvroir, je conseille très fortement aux Dames de l'association ce genre d'occupation pour le jeudi.

A la campagne, où l'enfant, livré souvent à lui-même, passe son temps hors de chez lui, a besoin d'une surveillance plus maternelle, plus suivie, plus régulière, il serait donc bon que les Dames de l'association donnassent libre cours à leur zèle et à leur dévouement, en réunissant chaque jour, dès la sortie de l'école du matin, les enfants du catéchisme ; il n'y a, pour cela, qu'à s'entendre avec le curé de la paroisse pour les jours et heures du catéchisme. La surveillance étant beaucoup plus facile à la campagne, puisque tout le monde se connaît, on obtient généralement plus et mieux ; il suffit d'intéresser parents et enfants : parents par la fondation de l'ouvroir ; enfants par l'appât de jeux de toutes sortes, par les surprises d'un arbre de Noël ; par, de temps à autre, un petit goûter.

Si la préservation de l'innocence de l'enfance est chose tellement importante, pourquoi la protection de l'adolescence ne serait-elle pas d'une aussi grande importance ? Je crois bien ne pas sortir du cadre en insistant sur ce dernier point.

A quinze ans, on ne joue plus à la poupée ou au ménage ; ce sera par des distractions toutes différentes qu'on retiendra ces

enfants, devenues jeunes filles : lectures intéressantes, répétitions de chant ; promenades, excursions, pèlerinage au sanctuaire le plus rapproché de l'endroit, ou petit voyage chaque année. Mais, pour le déplacement le plus petit, il faut malheureusement de l'argent : on peut alors demander une cotisation, par exemple : 20 à 25 centimes tous les dimanches. A cet âge, toutes travaillent, toutes peuvent donc verser cette minime somme à la caisse de l'association.

Il importe d'être très zélée pour faire partie de l'Œuvre des patronages, car la tâche devient parfois difficile; mais on ne doit pas se décourager, si tout d'abord le résultat ne correspond pas à la peine. La bonne semence n'est jamais perdue ; elle lèvera un jour; il s'agit de bien cultiver le terrain, et de graver dans le cœur de ces enfants un profond amour de la Sainte Vierge. La bonne Mère du ciel, qui garde jalousement l'âme de ceux qui lui sont confiés, déversera dans leur âme ses grâces les plus précieuses et les plus abondantes.

Je conseille donc en premier lieu de mettre à la tête du patronage une personne respectable en âge, dont la vue seule inspirerait aux enfants des sentiments de crainte et d'obéissance ; en second lieu, d'établir un règlement simple, mais bien compris, qui obligerait les Dames de l'association à donner des heures et des jours fixes à leurs réunions et obligerait également les enfants à s'y rendre régulièrement, et, en troisième lieu, à commencer toutes les réunions, même les réunions qui ne doivent avoir pour objet que des amusements et des distractions pour les enfants et les jeunes filles, par une prière, une invocation à Marie.

Marie BALAZARD.

XIII

LIGUE RÉPARATRICE DES BLASPHÈMES
CONTRE LA SAINTE VIERGE

Ce n'est pas de l'amour et de la vénération des Corses pour la Reine des anges que je veux vous entretenir ; cet amour, cette vénération, ils les ont toujours professés avec orgueil ; malgré les efforts tentés par les ennemis de Dieu et de l'Eglise pour les déraciner de leurs cœurs, ils sont heureux de les conserver intacts.

Je ne veux pas vous faire l'historique de leurs vénérés sanctuaires ni de leurs modestes églises, élevés à la gloire de la Mère de Dieu.

Je ne vous entretiendrai pas de la grande confiance des enfants de Cyrnos à Marie, ni de l'acte, à jamais mémorable, par lequel la nation corse, dans un des moments les plus sombres de son histoire, recourut à la protection de Marie Immaculée et se consacra solennellement à cette Vierge sans tache, cent trente ans avant la définition dogmatique, et plaça l'image de cette bonne Mère sur ses étendards. Je parle d'une petite œuvre que plusieurs connaissent peut-être, mais que beaucoup ignorent encore. Elle a surgi de la Corse, terre classique de la liberté et de la dévotion à Marie.

Il s'agit de la Ligue réparatrice des blasphèmes contre la Très Sainte Vierge. En voici le but, l'organisation et l'état présent.

***

Le saint Nom de Marie, comme celui de Jésus, a été choisi par Dieu Lui-même et apporté du ciel par les anges. Il n'y en a point, après celui du Sauveur, qui soit plus vénérable ; invoqué avec ferveur, il devient la plus courte, mais la plus efficace des prières. Le bienheureux Henri Suso ne pouvait le prononcer sans être suffoqué par les larmes. Saint Gérard, évêque et martyr en Hongrie, exigea que, dans tout ce royaume, ce

nom fît courber tous les fronts en signe de soumission. Le Nom de Marie, disent les saints, est le signe de la vie et la respiration de l'âme, le clef du ciel, la terreur des démons, la forteresse de ceux qui combattent, le gardien de la chasteté.

Ce nom de Marie, Mère de Jésus-Christ, notre Mère à tous, ce nom si beau, si saint, si digne de notre respect et de nos louanges, est profané... Dans chaque pays, dans chaque ville, dans chaque hameau, à tout instant, partout où l'on passe, on entend proférer contre la Très Sainte Vierge des blasphèmes qui font pâlir d'épouvante ; et, ce qui est pis, on rencontre même, et très souvent encore, des gens qui se font un honneur et une gloire de blasphémer et qui, si vous osez relever leur faute, vous en veulent et se mettent à vociférer, avec plus de force, toute espèce de sarcasmes contre cette tendre et affectueuse Mère. Nulle femme n'est traitée comme la Mère de Dieu... On lui donne des noms si laids, si grossiers, qu'on n'oserait les donner à personne. Dans certaines contrées, le blasphème contre la Très Sainte Vierge est en permanence dans la bouche des hommes. Il est tellement passé en habitude qu'il est devenu d'un usage courant, même chez les enfants. Le nom mille fois béni de Marie, qui fait tressaillir l'âme d'une sainte allégresse et épanouir le cœur, comme une fleur au souffle matinal d'une brise embaumée, ce nom, que de grands génies ont chanté et que des âmes pieuses ne se lassent jamais d'invoquer avec foi et amour, est avili, méprisé, non seulement par des protestants, mais aussi — oh ! honte — par des catholiques. Marie, notre tendre Mère, n'est plus aimée, son saint Nom n'est plus respecté. A l'époque où nous vivons, le père de famille ne sait plus réprimander, le marchand ne sait plus vendre, le propriétaire ne sait plus donner des ordres, en un mot, on ne sait plus parler, plus ouvrir la bouche, sans proférer d'horribles blasphèmes, sans profaner le nom de Marie.

C'est pour réparer tous ces abominables blasphèmes que les hérétiques et hélas! beaucoup de mauvais catholiques lancent contre la Mère de Dieu que la Ligue a été fondée .

C'est le 2 août 1895, dans une petite ville de la Corse, très dévote à Marie, — l'Ile-Rousse, — que cette œuvre de réparation prit naissance. Elle a été inspirée à un jeune homme du Tiers-Ordre de Saint-François, tandis qu'il était en prière devant une relique de la Sainte Vierge, que les Rév. Pères Fran-

ciscains de cette ville avaient exposée dans leur chapelle, à la vénération des fidèles.

Cette Ligue est accueillie avec joie par les habitants de l'Ile-Rousse ; le général de Paoli, un dévot serviteur de Marie, est le fondateur de la ville.

Chacun veut donner son nom, chacun promet de ne plus blasphémer. L'œuvre ne tarde pas à être connue dans les paroisses environnantes. Voyant l'empressement que mettent les âmes à s'y faire enrôler, le T. R. Père François-Marie Paolini, Postulateur général des causes des saints de l'Ordre séraphique, Supérieur du couvent de l'Ile-Rousse, demande à l'autorité diocésaine son approbation. Mgr Ollivieri, en tournée pastorale, charge son vicaire général, le chanoine Saliceti, de répondre au vénéré religieux qu'il approuve et bénit de grand cœur l'œuvre naissante. On fait un grand tirage des statuts approuvés. On les distribue dans presque toutes les paroisses de la Corse. Le journal *la Croix de la Corse* ne se contente pas de publier les statuts, il consacre de longs articles à la louange de l'œuvre. La *Nacelle de Saint-François*, le *Petit Bastiais* et le *Sillon de la Corse* la recommandent à leurs lecteurs et en relatent les progrès. A Zilia, village de 600 habitants, 500 y adhèrent et promettent de ne jamais blasphémer.

La Ligue réparatrice ne tarde pas à être connue en France, grâce à de vaillants catholiques, qui s'en font les propagateurs. Des lettres d'adhésion affluent de tous les diocèses. Ce sont des prélats, des magistrats, des comtes, des marquis, de vénérables prêtres, des religieux éminents, de bons ouvriers, d'excellentes dames qui nous écrivent des lettres, qui sont et resteront le plus beau monument d'éloges élevé à la gloire de cette œuvre.

A Lille (Nord), grâce au zèle d'une Enfant de Marie, l'œuvre compte plus de mille adhérents. Parmi les noms que cette âme dévouée à notre œuvre nous a envoyés, nous relevons ceux de divers magistrats, professeurs et ecclésiastiques distingués. Un monsieur très connu dans le monde des bonnes œuvres, à Paris, nous a donné son adhésion et communiqué la révélation suivante, qui vient à l'appui de notre œuvre et qui se trouve dans la *Cité mystique*, de Marie d'Agréda (2e vol.) : « Dans cette partie de la Vie de la Très Sainte Vierge, Marie d'Agréda parle d'un ange, par lequel Dieu vengera singulièrement et

d'une manière formidable les injures qu'on aura faites à sa Très Sainte Mère. Car, dit-elle, la Très Sainte Trinité s'étant engagée d'honneur à élever cette Reine du ciel au-dessus de toutes les créatures humaines et angéliques et de la donner au monde comme un miroir de la divinité, Dieu prendra un soin particulier de venger les blasphèmes et toutes les injures qu'on aura commises contre Elle. »

A l'heure actuelle, la Ligue compte plus d'un million d'adhérents. Le rapport que nous avons présenté au Congrès mondial de la Très Sainte Vierge à Rome a donné à l'œuvre une plus grande extension dans le monde. Des journaux et revues catholiques s'en sont faits spontanément l'écho ; des lettres d'adhésion nous arrivent non seulement de la France, mais de la Belgique, de la Suisse, de l'Alsace, de l'Italie, de l'Egypte, de l'Océanie, etc.

Plusieurs éditions des statuts ont été épuisées. Une âme dévote, sensible aux outrages faits à la Mère de Dieu, vient, avec notre autorisation, de traduire et de publier, par milliers, les bulletins de la Ligue en flamand, afin de mieux propager l'œuvre dans sa contrée, où la langue française n'est guère connue.

Il nous reste à bénir la Providence de cet empressement des âmes à réparer les injures faites, de tout temps, à la Très Sainte Vierge. L'approbation du Saint-Père et la concession d'indulgences rendront cette œuvre universelle.

La Ligue avait son siège dans la chapelle des Frères Mineurs de l'Ile-Rousse. C'était dans ce temple béni qu'elle avait été inspirée ; c'était aussi grâce au dévouement du Supérieur de cette communauté qu'elle avait reçu l'approbation de l'autorité ecclésiastique. Mais, après l'expulsion des religieux et la fermeture de leurs chapelles, l'œuvre n'eut plus de siège stable. Elle végétait, comme une fleur coupée, dans un verre d'eau ; à notre demande, M. le chanoine Desanti, vicaire capitulaire, évêque de la Corse, lui donna un siège digne d'elle. Il la transféra, à la joie de tous, dans le sanctuaire de Notre-Dame des Grâces de Lavasina. Ce sanctuaire est le plus vénéré de l'Ile, le plus cher aux enfants de Cyrnos.

Prions pour la conversion des blasphémateurs et pour la diffusion de la Ligue, qui n'est, en somme, qu'une bien infime réparation des outrages faits à la Mère de Dieu.

Réparons par des oraisons jaculatoires les grossiers blas-

phèmes que nous entendons prononcer. Faisons connaître cette œuvre autour de nous. Enrôlons-y nos amis, et Marie, du haut du ciel, nous bénira.

O Nom de Marie, connu dans toutes les langues, Nom plein de douceur et d'espérance, tout-puissant dans le ciel et les enfers, Nom qu'on n'invoque jamais en vain, soyez béni, mieux respecté !

But

Article premier. — Cette Ligue a pour but de réparer les blasphèmes que les mauvais catholiques et les protestants lancent contre la Très Sainte Vierge.

Conditions d'admission

Art. 2. — Tout catholique et à tout âge peut être reçu dans la Ligue réparatrice des blasphèmes contre la Très Sainte Vierge Marie. Les seules conditions à remplir sont les suivantes :

1° S'engager, sans obligation de conscience, à réciter chaque jour *trois Ave Maria,* en réparation des blasphèmes proférés contre la Vierge Immaculée ;

2° Faire inscrire ses nom et prénoms sur le registre de la Ligue, dont le siège est à Lavasina.

Fêtes

Art. 3. — La fête principale de l'Œuvre est fixée au deuxième dimanche de septembre, jour consacré par l'Eglise à honorer le saint Nom de Marie. Les fêtes secondaires sont fixées : au 2 août, Notre Dame des Anges, jour où prit naissance cette Ligue ; au 8 septembre, solennité de Notre Dame des Grâces de Lavasina; au 29 septembre, fête de saint Michel archange, protecteur de l'Œuvre, et au 8 décembre, jour consacré à honorer l'Immaculée Conception de la Très sainte Vierge.

Conseils spirituels

Art. 4. — On conseille à tous ceux qui font partie de cette Ligue réparatrice les pratiques suivantes :

1° Propager cette œuvre de réparation, à la gloire de la Vierge Immaculée ;

2° Ne jamais proférer de blasphèmes ;

3° Quand on le peut aisément, empêcher les autres de blasphémer et faire en sorte que les blasphémateurs se corrigent ;

4° Prier fréquemment pour la conversion des blasphémateurs et pour que notre bonne Mère du ciel soit mieux connue et mieux aimée des hommes ;

5° Quand on entend quelqu'un blasphémer, dire, au moins dans son cœur : « Vive Jésus ! Vive Marie ! » ou bien une autre oraison jaculatoire, en hommage de réparation ;

6° Communier, à toutes ces fins, le premier samedi du mois et aux fêtes de la Ligue ;

7° Pour réparer les injures adressées à la Mère de Dieu, réciter quelquefois, et surtout après la communion, la prière suivante :

Prière réparatrice

O Marie, Mère de Dieu et des hommes, je me prosterne humblement à vos pieds avec foi, amour et dévotion, pour vous offrir mes hommages et toute ma reconnaissance, en réparation des outrages que les hérétiques ont inventés contre votre gloire et votre pureté immaculée et des blasphèmes que les catholiques, ceux-là mêmes qui se disent vos enfants, ont l'audace de proférer contre vous !

Pardon, bonne Mère, pardon ! pour tous ces noms de mépris, pour tous ces grossiers blasphèmes qu'ils osent lancer contre vous, car ils ne savent pas ce qu'ils font. Les insensés! ils ont oublié que vous êtes leur mère et qu'ils sont vos enfants. Que je serais heureux, Vierge Sainte, s'il m'était donné de vous faire aimer, respecter et vénérer par tous les hommes !

Recevez, ô Vierge Immaculée, cet acte de réparation, que je vous fais du plus profond de mon âme et bénissez, bonne Mère, votre enfant, pour le temps et pour l'éternité. *Amen.*

Oraison jaculatoire

Loué, aimé et respecté soit partout et toujours votre très saint Nom, ô Marie !

Vu et approuvé :

Ajaccio, le 17 mai 1901. Saliceti, *vicaire capitulaire.*

J'adhère de tout cœur à cette belle et sainte Ligue, et fais des vœux ardents pour qu'elle se propage de plus en plus.

Ajaccio, le 12 juillet 1905. J.-B. Desanti, *vic. capit.*

Ignace-Martin Padovani.

Ile-Rousse (Corse), le 16 juillet 1906, fête de Notre Dame du Mont-Carmel.

XIV

ARCHICONFRÉRIE DU CŒUR AGONISANT DE JÉSUS ET DE NOTRE DAME DES DOULEURS

I. — Origines. Débuts

En 1848, un homme de prière, le Père Lyonnard, de la Compagnie de Jésus, plein d'amour pour Dieu et plein de compassion pour les âmes qui se perdent en si grand nombre, résolut de leur venir en aide, surtout au redoutable moment de la mort.

Il composa la petite prière si pieuse : « O très miséricordieux Jésus, vous qui brûlez d'un si ardent amour pour les âmes, je vous en conjure par l'agonie de votre très saint Cœur et par les douleurs de votre Mère Immaculée, purifiez dans votre sang tous les pécheurs de la terre qui sont maintenant à l'agonie et qui aujourd'hui même doivent mourir! Ainsi soit-il.

« Cœur agonisant de Jésus, ayez pitié des mourants.

« Cœur compatissant de Marie, priez pour les affligés. »

La pensée fut bénie aussitôt, ainsi que la prière, par le T. R. P. Roothaan, Général de la Compagnie de Jésus, qui prit l'habitude de la réciter trois fois par jour. Son successeur, le T. R. P. Bekx, fit de même.

Pie IX, dès le 2 février 1850, approuva la prière et l'enrichit d'indulgences.

Le premier groupe fut à Brives, près le Puy, une réunion d'enfants présidée par une Béate, Sœur de campagne : ce fut la première association fondée par le Père Lyonnard, et comme le grain de sénevé, qui devait prendre un grand développement.

La Providence mit le Père Lyonnard en relations avec un certain nombre d'âmes dignes de le comprendre. Plusieurs évêques du Midi de la France accueillirent l'œuvre avec bienveillance et érigèrent les premières Confréries.

En 1859, une pieuse veuve de Lyon, Mme Trapadoux, alors supérieure des Dames du Calvaire de la même ville, fonda, de

concert avec le Père Lyonnard, l'Institut des Religieuses du Cœur agonisant de Jésus et du Cœur compatissant de Marie.

La pensée vint alors de placer le centre de cette dévotion à Jérusalem, au lieu même de l'Agonie du Sauveur, et Mgr Valerga, alors Patriarche, érigea la Confrérie le 14 juin 1864.

Enfin, le 23 août 1867, Pie IX la constitua en Archiconfrérie, avec tous les privilèges ordinaires et pour le monde entier.

De nouvelles indulgences et faveurs ont été accordées par Pie IX, le 19 mars 1876, et par Léon XIII, le 8 juin 1897 et le 6 septembre 1901.

Beaucoup d'évêques, dans toutes les parties du monde, ont approuvé des Confréries et, par conséquent, l'Œuvre elle-même.

Voir, pour plus de détail, le *Manuel de l'Archiconfrérie :* la dernière édition a été publiée à Angers (France), en 1903.

Le Directeur général est donc le Patriarche de Jérusalem.

Le Vice-Directeur : d'abord le Père Lyonnard, mort le 9 janvier 1887 ; après lui le Père Boué, mort à 85 ans, le 21 août 1898 ; enfin le Père Augustin Larousse, qui exerce encore cette charge ; tous appartiennent à la Compagnie de Jésus.

II. — Principe doctrinal

Il n'est autre que l'efficacité même de la prière. Comment secourir ces 140.000 mourants de chaque jour, ces 51 millions de mourants de l'année, dont les deux tiers sont des non-chrétiens, dont le dernier tiers comprend, entre tous les mauvais catholiques, les schismatiques et hérétiques ?

Evidemment, il n'y a pas d'autres ressources que les moyens surnaturels : prière, saint sacrifice de la messe, sacrifices personnels.

Comment donner à ces moyens surnaturels une efficacité plus grande encore ? En les unissant aux douleurs, prières et désirs du Cœur de Notre-Seigneur au moment même de son Agonie, et de la Sainte Vierge au pied de la croix ; l'un et l'autre dans le plus fort et le plus amer de la lutte pour le salut des âmes, de ces mêmes âmes qu'Ils ont vues du Calvaire, qu'Ils voient, qu'Ils veulent sauver ; mais à condition de rencontrer un instrument, un moyen humain pour faire pénétrer la grâce qui sauvera.

Comment assurer à ces moyens surnaturels la persévérance

et une force encore augmentée ? Par l'association en Confréries ? La prière de plusieurs obtient plus, et l'homme associé oublie moins ce qu'il a promis.

III. — Fin. Moyens. Fonctionnement

1° *La fin est double.* — La première est de remplir, à l'égard du Cœur de Jésus dans son agonie et du Cœur de sa très sainte Mère, intimement associé à ses douleurs, le devoir de la compassion, de la réparation, de l'honneur. C'est donc, avant tout, une dévotion envers le Sacré Cœur et envers la Sainte Vierge.

Devoir de les aider, de ne pas laisser stériles ces douleurs de l'agonie portées au dernier point par la vue de cette âme qui va être jugée, qui est coupable, qui ne prie pas, qui n'a peut-être pas su prier ni penser à son salut, et dont la perte est une douleur et comme un déshonneur, comme une bataille perdue par le Sauveur et par sa Mère, associée à la Rédemption.

La fin secondaire est le salut de ces mêmes âmes, d'autant plus exposées que l'époque se fait plus païenne, la vie plus indifférente, le sacerdoce plus entravé, l'éducation plus mauvaise.

Nul apostolat n'est plus nécessaire, plus opportun, plus cher à Jésus et à Marie.

On y joint aussi la consolation des affligés.

Voir le *Manuel*, page 17.

2° *Moyens.* — On l'a déjà dit, ce sont des moyens entièrement surnaturels : la prière, la sainte messe.

Ajoutons : le soin des malades recommandé à tous les associés ; assister les mourants, quand on le peut, et leur faire donner les sacrements en temps opportun.

3° *Fonctionnement.* — Là où on le veut bien, les associés se groupent en Confréries, canoniquement érigées par l'Ordinaire et affiliées par le Directeur général. C'est évidemment ce qu'il y a de mieux à faire pour assurer l'avenir. La Confrérie a ses réunions, son conseil, ses messes, etc.

Chaque Confrérie une fois affiliée a sa vie propre, selon le droit commun, et fonctionne librement, pourvu qu'elle reste dans le sens général de l'Œuvre.

Quand une Confrérie ne peut pas être érigée, un zélateur ou zélatrice, autorisé par le Vice-Directeur général, propage l'Œuvre, inscrit les associés, en forme, si on le peut, une ou plusieurs

trentaines, de manière que chaque jour du mois il y ait prières, sainte messe entendue, communion, etc...

IV. — Progrès. Etat actuel

Le progrès a été assez lent, à cause du manque de publicité.

Il n'y a encore que 185 Confréries régulièrement affiliées, et presque toutes en Europe.

Quant au nombre des associés, il est impossible de le dire. Les Confréries correspondent peu avec le centre, c'est-à-dire avec le Sous-Directeur général et avec le couvent, d'abord à Mende, puis à Lyon et enfin en Belgique, à Woluwe-Saint-Pierre, qui, depuis 1901, est le « centre secondaire de l'Œuvre », et centre très actif, car on lui doit presque toute la propagande. Quelques Confréries, mieux connues, atteignent des chiffres d'associés de 15.000, 20.000 et plus.

La Confrérie du Couvent, à laquelle on adresse, en général, les noms, quand il n'y a pas de Confrérie plus à portée, avait inscrit 128.250 noms à la fin de 1905.

Elle en a inscrit plus de 30.000 dans les sept premiers mois de 1906.

Un Bulletin a été créé en 1898. D'abord annuel, il paraît maintenant deux fois par an. Et, bien qu'il soit encore peu connu et peu répandu, on peut penser qu'une partie du développement de l'Œuvre dans ces dernières années lui est dû.

V. — Rapports intimes avec la dévotion aux Saints Cœurs de Jésus et de Marie

Ils ont été exposés plus haut, au chapitre III.

L'Œuvre s'attache notamment à la dévotion à la Sainte Vierge en ce qu'elle a pour fin première d'honorer, après les douleurs du Cœur de Jésus, celles de Marie, compatissant au pied de la Croix et associée par le Sauveur à la rédemption du monde et aux douleurs qui en ont été le prix.

VI. — Conclusion

Il semble que cette Œuvre, qui cherche à assurer le salut des mourants en leur obtenant la grâce pour le dernier moment de leur vie, est de première importance ; qu'elle doit être chère à Notre-Seigneur et à sa Sainte Mère ; qu'elle est appelée à faire, en outre, le plus grand bien à ses associés, à qui elle rappelle

nécessairement leur propre éternité ; que les prêtres pourraient trouver en elle un puissant secours surnaturel pour l'assistance des mourants.

Plaise donc au Congrès de la louer, de la recommander aux évêques et au clergé, de la signaler, s'il le juge convenable, à la bienveillance et à la bénédiction du Saint-Siège.

Un évêque pourrait, s'il le jugeait utile, désigner, dans son diocèse, un prêtre promoteur, à qui le Directeur général donnerait volontiers les pouvoirs dont il aurait besoin.

R. P. Larousse,
Monastère de Woluwe,
Saint-Pierre, 22, avenue Verte (Belgique).

XV

LE SANCTUAIRE DE NOTRE DAME LIBÉRATRICE
A LA CHAPELLE-MONTLIGEON (ORNE)

a) *Opportunité.* — Le Congrès s'intéresse aux moyens *pratiques* de favoriser les pèlerinages aux sanctuaires de Marie.

Le premier moyen, c'est de connaître *tel* sanctuaire de la Vierge et les *œuvres* qui y sont annexées. Or, au sanctuaire de Notre Dame Libératrice *des âmes les plus délaissées du Purgatoire, à La Chapelle-Montligeon* (Orne-France), des œuvres extrêmement fécondes et un pèlerinage plein d'avenir sont *providentiellement* établis.

Le pèlerinage et l'œuvre sont relativement récents, mais les *résultats* spirituels, sociaux et matériels obtenus jusqu'ici garantissent sa *vitalité* future.

b) *Le sanctuaire de Notre-Dame de Montligeon est un sanctuaire de travail (bienfait social).* — 1° D'abord, *au sanctuaire* lui-même, à l'église nouvelle, à la basilique future, que l'on *érige* en ce moment et dont tous admirent les belles proportions.

2° Au siège même de l'Œuvre expiatoire, qui *occupe* une vingtaine de secrétaires et interprètes, travaillant, à l'ombre

même du sanctuaire en construction, à tout ce qui intéresse le soulagement des âmes du Purgatoire.

3° A l'*imprimerie*, très importante, de l'Œuvre, où *cent* à *cent vingt ouvriers* et *ouvrières* sont respectivement employés à la propagande des bons livres et brochures se rapportant principalement aux bienfaits de *Marie* Libératrice des âmes qui souffrent.

4° Dans les domaines et les propriétés foncières exploitées au profit de l'Œuvre et du *sanctuaire*, où des équipes d'ouvriers, sagement commandés et disciplinés, trouvent une occupation saine et convenablement rémunératrice.

5° En deux communautés religieuses qui fleurissent à l'ombre du sanctuaire, comme *auxiliaires* de l'Œuvre et *pourvoyeuses* des besoins des malades.

Résumé. — A Montligeon, *sous l'égide de Marie*, aimée et servie par tous, petits et grands, ouvriers et ouvrières prennent leur plaisir au travail régulier et sanctifiant qui leur est assigné.

c) *Notre-Dame de Montligeon est avant tout un sanctuaire libérateur pour les âmes délaissées du Purgatoire.* — En 1903, des messes *pro defunctis* ont été célébrées, soit à l'*église*, soit par les soins vigilants de l'Œuvre, au nombre de 227.402. En 1904, 213.632. En 1905, mêmes proportions mathématiques.

Soit une moyenne de 200.000 messes offertes, *par les mains de Marie Libératrice*, pour le bien de l'*Eglise souffrante*. Or, on sait que la sainte messe est la plus excellente prière en faveur des saintes âmes qui expient leurs péchés.

Ajouter les *services funèbres* (environ dix par semaine), les prières spéciales, les intentions recommandées chaque jour *pro vivis et defunctis*, et l'on aura une faible idée de l'*influence libératrice* qui s'exerce au sanctuaire de *Notre Dame de Montligeon*.

Le programme *initial* à réaliser au sanctuaire, étant de sept messes par semaine pour les âmes délaissées du Purgatoire et de trois par mois pour les prêtres délaissés, dépasse ainsi plus de *cinq cents fois* les premières espérances : tant la Sainte Vierge semble prendre à cœur l'Œuvre abritée en son très sympathique sanctuaire !

d) *Le sanctuaire de Montligeon est un secours pour les prêtres privés d'intentions de messes.* — Aux prêtres de tous les pays, *légitimement approuvés*, l'œuvre établie à l'ombre du sanctuaire de Notre Dame de Montligeon fournit abondamment des in-

tentions de messes. Avantage précieux, qui stimule le *zèle* des prêtres en faveur de la *charité* pour les âmes du Purgatoire, qui les invite à travailler à l'extension de l'Œuvre pour en recevoir les bienfaits de tout genre, leur procure, en ces *temps malheureux*, quelques ressources, et leur rend, déclarent-ils eux-mêmes, les plus grands services.

e) *Le sanctuaire de Notre Dame de Montligeon est un sanctuaire* CONSOLATEUR, *où se donnent rendez-vous les plus beaux et les plus vivaces sentiments de l'âme humaine* (*psychologie*). — Une correspondance de *deux à trois cents lettres* et plus vient tous les jours répandre aux pieds de Marie Libératrice les douleurs et les larmes arrachées par la mort dans les familles, y chercher la *consolation*, y perpétuer le religieux *souvenir* des morts, y puiser quelques espérances, quelques conseils, etc...

f) *Le sanctuaire de Montligeon est un immense et universel foyer de religion et de* FILIALE PIÉTÉ ENVERS MARIE. — Une statistique suffit pour le montrer. 1° Chaque année, environ *trois cent cinquante mille chapelets* sont bénits et enrichis des indulgences *des Croisiers*, du Rosaire, etc.

2° Chaque soir, des centaines de recommandations sont faites à la Sainte Vierge, et aussi dans les autres *prières en commun*.

3° Des livres de toutes sortes sur la Sainte Vierge, édités à l'imprimerie, font connaître notre bonne Mère et raniment sa dévotion parmi les fidèles.

g) *Le sanctuaire de Montligeon est le* CENTRE *d'une admirable et perpétuelle solidarité et*, SOUS LES AUSPICES DE MARIE, *réalise merveilleusement l'*IDÉAL DE LA CHARITÉ *et de la communion des saints*. — 1° « Voilà la véritable fraternité », dit un correspondant épris de la splendeur de l'*œuvre mariale* des âmes délaissées du Purgatoire, cette fraternité qui, dépassant les limites de cette vie, se préoccupe, pour les secourir, de ceux qui nous ont précédés dans la vie et expient encore leurs fautes (*union de l'Eglise militante et de l'Eglise souffrante*). »

2° Un cercle de jeunes gens, une *mutualité* solidement organisée, unissent aux intérêts spirituels les intérêts matériels des ouvriers, devenus volontiers les instruments de l'œuvre libératrice de Notre Dame de Montligeon.

3° Environ *quinze millions d'associés*, dont vingt mille zélateurs ou zélatrices, joignent ensemble leurs cotisations, leurs

suffrages, leurs prières, etc., et habitent incessamment en esprit et en affection le sanctuaire dédié à la Rédemptrice des âmes délaissées. *Cor unum et anima una !*

4° Organiser, disait M. Goyau dans *la Quinzaine*, une croisade de prières pour les *petits du Purgatoire*, en combinant avec cette pieuse et salutaire pensée l'esprit de justice et de charité qui, par le travail, adoucit le sort des *petits et des humbles de la terre*, voilà qui a une saveur *moderne !*

Voilà ce qu'a su accomplir le cœur bon, paternel et vaillamment sacerdotal de *Mgr Buguet*, protonotaire apostolique, *directeur général* et *fondateur* de l'Œuvre expiatoire de Montligeon.

h) *Le sanctuaire de Notre Dame de Montligeon est un sanctuaire et le siège fécond d'une œuvre en lesquels le ciel et la terre ont uni leurs complaisances.* — 1° La Providence y maintient miraculeusement sa protection.

2° La Vierge semble sourire à l'érection de la *magnifique* église que l'on est en train d'achever pour son honneur et qui se dresse comme un *monument* de sa maternelle bonté à l'égard des souffrants de ce monde et de l'autre.

3° Le ciel, dirait-on, y recrute joyeusement les élus délivrés des flammes expiatoires.

4° Le Purgatoire adoucit complaisamment ses rigueurs, eu égard aux suffrages envoyés *aux pieds de Marie* dans le sanctuaire de Montligeon.

5° Les fidèles de tous les pays s'y intéressent, en tournant du côté de Montligeon leurs supplications et leurs espoirs. Or, *Vox populi, vox Dei ;* la voix des fidèles, c'est aussi la voix de Marie, qui met ses complaisances là où ses enfants malheureux l'attirent par leurs supplications.

6° *Les Papes Léon XIII et Pie X* n'ont cessé d'apporter la plus vive et la plus touchante sollicitude à l'Œuvre qui grandit étonnamment sous le nom de Notre Dame de Montligeon.

7° *Les Evêques* ont loué, approuvé, favorisé cette belle œuvre ; *les prêtres* y sont très attachés et y trouvent de grands avantages.

i) *Le sanctuaire de Notre Dame de Montligeon est et sera de plus en plus un foyer d'*UNITÉ CATHOLIQUE. — Tout se groupe autour de ce sanctuaire pour le faire connaître et y vénérer Marie : *le Bulletin de l'Œuvre*, organe des associés, est tiré à une

trentaine de mille exemplaires ; *les titres* et *images d'agrégation* sont incessamment réclamés comme preuves de l'affiliation des intéressés ; *des millions de brochures* répandent à tous les coins du globe l'esprit, les moyens de l'œuvre : une *vingtaine de mille exemplaires* sont d'ailleurs rédigés en six langues étrangères.

RÉSUMÉ

Montligeon est : un sanctuaire libérateur pour les âmes du Purgatoire ; un centre de pèlerinage très opportun ; un centre de travail et de bienfaisance sociale ; un secours pour les prêtres dénués de ressources ; une œuvre parfaitement en rapport avec les plus tendres et les plus nobles aspirations de l'âme humaine ; un admirable foyer de piété envers Marie ; l'idéal de la communion des saints ; l'objet de la complaisance du ciel et de la terre ; un vaste centre d'unité catholique.

Gloire et honneur à Jésus-Christ par Notre Dame de Montligeon !

Abbé A. PITEL,
Chapelain.

XVI

LA DÉVOTION A SAINT JOACHIM

Dans la ville de Pampelune, en Espagne, vivait jadis (1618), au couvent des Carmes Déchaussés, un bon Frère laïque, appelé Jean de Saint-Joachim. Ce fervent religieux, très dévot à saint Joachim et à sainte Anne, priant un jour dans le chœur de l'église du couvent, aperçut une immense clarté, qui semblait sortir d'un tableau placé au-dessus du maître-autel. Cette image représentait la Très Sainte Vierge enfant, saint Joachim et sainte Anne (1).

Le bon Frère Jean fut un moment tout interdit à la vue de

(1) Ce fait prodigieux est signalé par plusieurs historiens, spécialement par le R. P. Bartholomé, de Santa Maria, Carme déchaussé, professeur de Théologie, dans son livre intitulé : *Devocion al excelso Patriarca S. Joaquin.* — Le Fr. Jean de saint Joachim a été déclaré vénérable.

ce prodige. Mais, revenu bientôt de son étonnement, il remarqua que cette lumière étrange avait des éclats différents. Un rayon très lumineux sortait du visage de Marie; un autre rayon moins éclatant illuminait les traits de sainte Anne ; enfin une clarté à peine visible apparaissait sur le visage de saint Joachim. Notre saint religieux, émerveillé, ne comprenait point la raison de ces différences.

Aussitôt, recourant à la prière, il conjura le Seigneur de lui donner l'explication de cette vision mystérieuse.

Le divin Maître, touché par les supplications de son serviteur, daigna exaucer ses désirs : « La dévotion à ma Mère, dit le Sauveur, est devenue, pour la plus douce joie de mon Cœur, une lumière éclatante dans mon Eglise. La dévotion à sainte Anne augmente de jour en jour et compte déjà de nombreux clients. Quant à saint Joachim, bien qu'il soit très illustre et très puissant, sa dévotion est à peine connue par les chrétiens. »

Ces paroles enflammèrent de zèle le cœur du Fr. Jean ; il se fit l'apôtre de la dévotion à saint Joachim. En retour, le saint Patriarche le combla de faveurs signalées durant sa vie, et à sa mort il vint lui-même recevoir son dernier soupir.

Ce trait, des plus authentiques, mérite d'être signalé aux fervents serviteurs de Marie, réunis au Congrès d'Einsiedeln.

En effet, la dévotion à la Très Sainte Vierge, semblable au soleil, illumine la sainte Eglise tout entière. Partout Marie est connue, aimée, glorifiée. Dans les pays les plus reculés, les missionnaires ont porté cette salutaire dévotion, et c'est grâce à la Sainte Vierge que le règne de Notre Seigneur Jésus-Christ s'établit au milieu des peuples les plus sauvages. Chaque jour, ce brillant Soleil répand un nouvel éclat ; car chaque jour, et cette illustre assemblée le proclame hautement, les vrais serviteurs de Marie rivalisent de zèle pour augmenter le culte de l'incomparable Mère de Dieu.

La dévotion à sainte Anne est aussi très répandue. Sainte Anne de Jérusalem, sainte Anne d'Auray, sainte Anne de Beaupré, au Canada, sainte Anne d'Apt et bien d'autres pèlerinages fameux sont autant de foyers ardents qui propagent leur douce et puissante chaleur dans tous les cœurs chrétiens. C'est à sainte Anne que recourt le marin ballotté par les flots en furie; c'est à sainte Anne que les mères confient leurs petits enfants; c'est à sainte Anne qu'on demande l'amour de Jésus, de Marie et

tant d'autres bienfaits. Oui, certes, la dévotion à sainte Anne est une lumière grandissante au sein de l'Eglise catholique.

Quant à saint Joachim, son culte est trop négligé. Sans doute, depuis quelque temps, la dévotion à cet illustre Patriarche s'est sensiblement développée. Sa fête, élevée par S. S. Léon XIII au rite double de seconde classe, se célèbre partout avec piété. A Rome, la magnifique église qui porte son nom est un hymne à sa louange. Que d'honneurs il reçoit à Jérusalem, dans l'église du Saint-Sépulcre, où il repose, à Cologne, où l'on conserve encore une partie de ses reliques, à Bologne, au Canada, en Espagne !... Il faut que ce saint Patriarche soit plus connu encore, que sa dévotion se répande davantage, et que partout il soit invoqué et glorifié ; la Reine des cieux, dont il est le Père, ne le mérite-t-elle pas ? « Si vous voulez plaire à Marie, répétait saint Alphonse de Liguori, aimez ses glorieux parents, Joachim et Anne ! »

Pour recommander et répandre la dévotion à saint Joachim, S. S. Pie X accordait, le 28 mai de cette année, trois cents jours d'indulgence à la prière suivante : *O Joachim sancte, Conjux Annæ, Pater almæ Virginis, hic famulis confer salutis opem :* « O saint Joachim, époux de sainte Anne, père de l'auguste Vierge, procurez en ce moment à vos serviteurs la grâce du salut ! »

Vœu. — *A l'occasion du Congrès marial d'Einsiedeln, nous prions très humblement cette illustre assemblée d'acclamer le père de l'Immaculée, et, se rappelant le vœu émis* (1) *au Congrès marial de Rome* (1904), *qu'elle veuille bien demander à tous les Enfants de Marie d'unir dans leur piété filiale les noms bénis de saint Joseph, de sainte Anne et de saint Joachim.*

Joseph-Marie Masquilier,
Rédemptoriste, en résidence à Saint-Joachim, Rome.

Monseigneur,

Au Congrès eucharistique de Lourdes (1899), un membre de l'assemblée demanda que les séances du Congrès fussent ou-

(1) Vœu du Congrès de Rome : « Considérant que les grandeurs de Marie sont le plus beau titre de gloire de ses glorieux Parents et de son virginal Epoux, le Congrès de Rome souhaite qu'à une augmentation de dévotion envers la Vierge Immaculée, réponde aussi une augmentation de dévotion envers saint Joseph, *saint Joachim* et sainte Anne. »

vertes par cette invocation : « Cœur eucharistique de Jésus, ayez pitié de nous ! » Ce vœu fut accueilli avec empressement.

Le Directeur de l'Archiconfrérie du Cœur eucharistique vient, aujourd'hui, prier humblement Votre Grandeur de vouloir bien ouvrir ou terminer les séances du Congrès marial d'Einsiedeln par l'oraison jaculatoire suivante, indulgenciée de deux cents jours par S. S. Pie X (Bref du 19 décembre 1904) :

« *Adorons, remercions, supplions et consolons, avec Marie Immaculée, le très sacré et très aimé Cœur eucharistique de Jésus.* »

J.-M. Masquilier, S. † R.,
Directeur de l'Archiconfrérie du Cœur Eucharistique de Jésus, Eglise Saint-Joachim, Rome.

XVII

NOTICE SUR L'ORDRE DE CHEVALERIE
DE LA MILICE DE SAINT MICHEL

A la réunion antimaçonnique de Trente, on a reconnu la nécessité d'opposer à la franc-maçonnerie une organisation sérieuse qui pût la combattre avec efficacité.

Cette organisation existait déjà à Avranches, près du mont Saint-Michel (Manche), avec notre Ordre de chevalerie destiné à combattre la milice de Satan par tous les moyens, dans toute la chrétienté, et à se mettre au service du Saint-Siège, du Saint Sépulcre, des missions, des pèlerinages. Il entend ressusciter l'esprit de foi, d'abnégation, de sacrifice de l'ancienne chevalerie, dont il reprendra la mission sociale de préservation, de protection, de défense.

Nous espérons, par conséquent, être bien accueillis de tous les gouvernements conservateurs, intéressés à voir se propager les principes sur lesquels reposent les nations, et être autorisés à fonder des établissements agricoles, des hôtelleries d'autrefois, des collèges, etc., ou à établir des résidences ; nous irons dans les missions, pour y aider les missionnaires de nos res-

sources et les protéger, pour y fonder des postes destinés à devenir des centres d'évangélisation et par suite des centres d'agglomération et des paroisses. Nous serons toujours à la disposition du Saint-Siège, pour tous les actes de dévouement qu'il aura le droit de nous demander.

Nous serons une force répandue partout, avec laquelle devra compter désormais la franc-maçonnerie; mais nous serons aussi une grande famille, qui se soutiendra dans toutes les circonstances de la vie et qui adoptera les orphelins ; ainsi ceux qui briseront leur épée ou mettront fin à leur carrière pour n'avoir pas à obéir à des lois iniques, ne seront pas exposés à mourir de faim avec leur famille.

L'Ordre de Chevalerie a été prédit pour la fin des temps, à plusieurs siècles de distance, par saint François de Paule. Et le ciel l'a favorisé dès l'origine de prodiges surnaturels, dont il n'est pas opportun de parler encore.

Il remonte, à proprement parler, au 9 novembre 1884, ayant pris pour programme une Déclaration de principes, lancée à cette date dans une réunion publique. Cette Déclaration, soumise à S. S. Léon XIII, a provoqué l'Encyclique sur la constitution chrétienne des Etats, publiée un an après, jour pour jour, le 9 novembre 1885.

Il a combattu sans cesse par la presse pour l'Eglise et la société chrétienne ; il a été le premier à attaquer la démocratie chrétienne, qu'il a poursuivie jusqu'à la Sacrée Congrégation de l'Index ; il inaugurait ainsi cette campagne qui devait particulièrement atteindre cette erreur sociale si funeste. En appelant l'attention du Saint-Siège sur cette question, il n'a peut-être pas été étranger à la publication des trois dernières Encycliques qui ont si bien couronné la vie de Léon XIII.

L'Ordre de Chevalerie fait appel aux catholiques militants de toute la chrétienté, de façon à former une section par nation ; c'est ainsi que nous avons une section romaine avec *La Vera Roma* pour siège et pour organe.

Il y a deux catégories de membres : les membres actifs et les membres sédentaires, qui appuient l'Ordre de leurs prières, de leur influence, de leur fortune s'ils le peuvent ; qui se préoccupent, dans leur localité, de la défense de l'ordre social, car les excès de l'anarchie judaïco-maçonnique menacent toutes les nations ; ils s'imprègnent de l'esprit chevaleresque de l'Ordre,

donnent, en toutes circonstances, le meilleur exemple, répandent la bonne doctrine de toutes les façons et deviennent, pour toutes les œuvres, les auxiliaires du clergé, qu'ils protègent au besoin.

Les membres actifs répondent à l'appel qui peut leur être fait pour la défense de la société chrétienne ou sont répartis, selon les besoins du service, dans les établissements de l'Ordre. Ils passent dans la seconde catégorie quand ils le désirent et réciproquement.

Il suffit d'être un bon chrétien et d'obéir au Pape pour être admis ; le candidat doit être présenté au Conseil suprême par deux membres, qui deviennent ses parrains, après y avoir été autorisés par leurs chefs respectifs. Il peut être milicien, écuyer ou chevalier, selon le degré d'instruction et d'éducation et les services rendus à la société chrétienne, et arriver aux différents grades si les conditions de mérite et de capacité exigées sont remplies.

Les membres de l'Ordre de Chevalerie, quand même ils ne seraient que deux dans une localité, doivent se réunir une fois par semaine, pour aviser aux moyens d'accroître son influence, de se recruter, de se fortifier, avec le concours de l'aumônier, dans les bonnes dispositions de piété et d'abnégation qui leur sont demandées, d'examiner ce qui peut être fait en vue des intérêts religieux. Leur réunion doit commencer et se terminer par la prière.

Les conseils de section ont les mêmes devoirs ; de plus, ils dirigent, sous la direction du Lieutenant général, les membres de l'Ordre qui sont de leur ressort.

Les dames et les demoiselles sont accueillies avec reconnaissance comme Dames hospitalières de Saint-Michel ; elles portent la médaille de l'Ordre ; si elles se dévouent généreusement aux intérêts de l'Ordre, ou si elles ont rendu des services signalés aux œuvres, ou si elles ont vaillamment confessé leur foi comme à l'époque des inventaires, le grade de chevalier leur est conféré à titre exceptionnel. Elles se réunissent ainsi qu'il est dit ci-dessus.

Les membres du clergé régulier et du clergé séculier sont admis aux différents grades avec la charge correspondante d'aumônier.

Les membres de l'Ordre de Chevalerie suivent la règle du

Tiers-Ordre de Saint-François-d'Assises, en attendant qu'ils deviennent tertiaires ; ils s'unissent dans l'assiduité à la messe, la fréquentation des sacrements, surtout aux jours de fête et le premier vendredi de chaque mois, dans la récitation de douze *Pater*, *Ave*, *Gloria* et des litanies de saint Michel, avec invocations au Sacré Cœur de Jésus, à Marie Immaculée, à saint Joseph.

L'Ordre honore particulièrement la Semaine Sainte et prend le deuil. Il a pour fête patronale principale la fête du Sacré Cœur de Jésus et pour fêtes patronales secondaires la fête de l'Assomption de la Très Sainte Vierge et la fête de saint Michel.

La croix de l'Ordre est une croix fleurdelisée à quatre branches ; elle est en émail rouge, les fleurs de lis en or ; au centre de la croix, un médaillon sur fond blanc formé par deux épines entrelacées en émail vert et renfermant un Sacré Cœur en émail rouge ; la flamme et les rayons du cœur couleur de feu ; les épines entourant le cœur en émail vert ; au verso de la croix, un médaillon sur fond blanc représentant l'archange saint Michel en costume de chevalier du moyen âge, armé d'une épée flamboyante à la main droite, prêt à frapper Lucifer à ses pieds, arborant de la main gauche l'étendard du Sacré Cœur avec cette devise : *Quis ut Deus ?* Entre les deux médaillons prend naissance, au milieu de la croix, un soleil en or ; la croix est surmontée d'une couronne royale en or ; elle est suspendue aux couleurs de l'Ordre, ruban blanc avec lisérés rouges.

L'étendard est un drapeau en soie blanche, frangée d'or, avec une fleur de lis aux quatre coins de chaque côté ; au recto, le Sacré Cœur de Jésus avec flammes formant soleil, avec cette inscription : *Cor Jesu Sacratissimum, miserere nobis ;* au verso, saint Michel. En haut du drapeau, cette inscription : *Ordre de Chevalerie de la milice de saint Michel.*

Nous sommes, en réalité, l'Ordre de Chevalerie du Sacré Cœur, sous le commandement de saint Michel, qui en est le Grand Maître.

LE CHEVALIER DE DEMUIN.
Château de la Fougeraye, à Gript, par Beauvoir-sur-Niort, Deux-Sèvres.

XVIII

LES CONGRÈS MARIALS NATIONAUX ET LOCAUX
ELEMENTS DE L'ORGANISATION DES CONGRÈS MARIALS INTERNATIONAUX

La quatrième année de notre siècle était comme un tableau vivant des paroles prophétiques du *Magnificat*. On ne sait vraiment si, depuis le commencement de l'Eglise, il y eut une année où, sur toute la surface de la terre, de l'Orient à l'Occident, on eût adressé à Marie plus de ferventes prières, accompli plus de bonnes œuvres et plus discuté sur les preuves de sa protection dans le passé et sur les moyens de l'assurer à l'avenir. Les initiateurs du projet de consacrer cette année à la Mère de Dieu (et parmi eux le *Circolo della Immacolata della Gioventu di Roma*, connu par ses mérites) ont reçu la récompense de voir leur idée réalisée. On mit en pratique, à Rome, une des résolutions du Congrès de Fribourg. Il y eut dans tous les pays une série de Congrès nationaux ou locaux : à Linz en Autriche (le 28 et le 29 mai) ; à Dunkerque en France (le 1er juin) ; à Namur en Belgique (le 12 et le 13 juillet) ; à Ischia en Italie (les 5, 6 et 7 septembre) ; à Léopol en Pologne (le 28 et le 29 septembre) ; à Morelia en Mexique (au mois d'octobre), et à Cagliari en Sardaigne (le 14 et le 15 décembre). Ajoutons-y les assemblées générales des Congrégations de Marie, l'assemblée des Congrégations italiennes à Rome (le 7 septembre), celle des Congrégations polonaises à Léopol (le 30 septembre), et celle des Congrégations espagnoles-américaines à Barcelone (le 22 et le 26 novembre), et les assemblées locales ou Académies littéraires et artistiques. Il est impossible de les énumérer, mais toutes étaient animées par la pensée de Pie X : *Ut auspice Virgine Immaculata... quam plurimi qui misere a Jesu Christo sejuncti sunt, ad eum revertantur atque in christiano populo virtutum amor pietatisque ardor refloreat* (1). C'était une nouvelle confir-

(1) L'Encyclique *Ad diem illum*, du 11 février 1904.

mation des paroles prophétiques : *Beatam me dicent omnes generationes.*

Nous venons d'appeler ces Congrès particuliers « les auxiliaires et le complément des Congrès internationaux ». Nous voudrions prouver que leur arrangement est un élément très important dans l'organisation des Congrès internationaux. Comme exemple, je prends le premier Congrès polonais marial à Léopol, auquel j'ai assisté.

Le plan d'études de chaque Congrès ne doit pas être fait séparément, d'une manière exclusive, comme si ce Congrès était le premier, mais il doit continuer l'œuvre des assemblées précédentes.

« Les travaux des Congrès marials auront d'autant plus de valeur et d'intérêt qu'ils se feront suite et se compléteront. Dans les Congrès antérieurs, on a commencé des séries d'études, et il importe fort de les achever. » Cette remarque se rapporte aussi bien aux Congrès internationaux qu'aux Congrès particuliers (auxquels appartiennent non seulement les Congrès nationaux, mais aussi les Congrès diocésains ou locaux), bien que la sphère d'action de ces deux sortes de Congrès soit différente. Le but des Congrès internationaux est d'instruire tous ceux qui y prennent part sur les plus importantes manifestations du culte de la Sainte Vierge dans les divers pays, et sur les marques les plus célèbres de sa protection, et de discuter les questions qui intéressent l'univers catholique ou du moins la plupart des contrées représentées. Les Congrès particuliers doivent étudier l'histoire du culte des nations ou des contrées particulières, et délibérer sur les moyens d'entretenir et d'augmenter la dévotion *en faisant exécuter les résolutions des Congrès internationaux.* Ils doivent traiter aussi toutes les affaires se rattachant au culte marial et qui sont d'un intérêt local et tenir compte des circonstances de lieu et de temps. Pour rendre claire ma pensée, j'ose emprunter une comparaison au droit canon, qui ne sera pas déplacée devant des auditeurs versés dans tous les détails de l'organisation ecclésiastique. Le rôle des Congrès marials particuliers par rapport aux Congrès internationaux est semblable à celui des synodes diocésains par rapport aux synodes provinciaux : les uns et les autres ont la même raison d'être et sont très utiles. Un Congrès particulier peut traiter une affaire qui mérite d'être délibérée dans le Congrès

international. Pour beaucoup de ses membres, il devra remplacer le Congrès international : faute de temps, d'argent, de santé ou de la connaissance de langues étrangères, ils ne se rendront pas au Congrès international.

Ces considérations n'étaient pas inconnues à ceux qui composaient le plan des travaux du Congrès de Léopol. Il fut l'exécution très exacte de la résolution du Congrès de Fribourg : « On fêta solennellement le cinquantenaire de la définition de l'Immaculée Conception », et beaucoup de rapports furent consacrés aux mêmes questions traitées à Lyon et à Fribourg. Parmi les résolutions de ce Congrès, sept ne sont que la répétition et la mise en pratique des résolutions des Congrès internationaux précédents de Lyon et de Fribourg.

Commençons par les pratiques pieuses.

Dom Augustin Blachut, qui appartient au nombre des rapporteurs ordinaires dans les Congrès marials, parlait du « privilège de Pie IX pour la Pologne ». Ce Pape accorda à son Benjamin, la Pologne et les Polonais, des indulgences pour la récitation de l'*Angelus*, plus nombreuses et plus faciles à obtenir, à condition d'ajouter trois fois : *Requiem æternam dona eis, Domine, et lux perpetua luceat eis.* En engageant ses auditeurs à profiter de cette grâce et à réciter souvent l'*Angelus*, le rapporteur ne fit que mettre en pratique une des résolutions du Congrès de Fribourg.

Après tant d'encouragements si éloquents à la récitation du Rosaire que nous avons entendus à Lyon et à Fribourg, le Congrès de Léopol ne pouvait se passer sans un rapport sur cette question, terminé par la résolution de propager cette dévotion parmi les jeunes gens lettrés aussi bien que parmi les artisans. On fit aussi, à ce propos, une mention honorable de l'ouvrage de Mgr Gay : *L'Explication des mystères du très saint Rosaire*, dont la traduction en polonais est due à la plume infatigable de feu Mgr de Kossowski. Ceux de vous qui ont pris part au Congrès de Lyon ou à celui de Fribourg se rappellent encore sans doute la résolution formulée par M. Barjeaud de s'adresser au Saint-Siège pour obtenir qu'on ajoutât aux litanies de Lorette cette innovation : *Regina purgatorii.* Le Congrès de Léopol ne fut pas indifférent à ce vœu, appuyé par tant de prélats : il se joignit à eux, et dans ce but il présenta sa requête par l'intermédiaire du Comité du Congrès mondial à Rome.

Une résolution qui exige un travail assidu et une grande érudition est le XIIIe vœu du Congrès de Lyon, de rédiger un inventaire le plus complet possible des œuvres d'art ou de poésie en l'honneur de Notre Dame. La Pologne est peut-être la première à réaliser ce désir pour ce qui concerne la poésie. Elle fit davantage. Presque la moitié du second volume des *Actes du Congrès de Léopol* contient la « Bibliographie de la Mariologie polonaise, depuis l'invention de l'imprimerie jusqu'à 1902 », composée par M. Guillaume Bruchnalski, professeur à l'Université de Léopol. Elle est divisée, selon la matière, en quarante-sept sections, dont chacune énumère les différents ouvrages d'après l'ordre chronologique et alphabétique. Nous avons aussi, dans les *Actes du Congrès de Léopol*, trois rapports écrits selon le désir du Congrès de Lyon. Ainsi M. Joseph Tretiak, professeur à l'Université de Cracovie, démontra, dans son ouvrage intitulé : *La Sainte Vierge dans la poésie polonaise*, qu'à la multitude des titres donnés à Notre Dame par les différentes nations en particulier, et le monde chrétien en général, on peut ajouter celui de « Reine de la poésie polonaise ». M. l'abbé Joseph Surzynski, qui a rendu de grands services à la musique sacrée, nous donna la caractéristique de l'hommage rendu à la Sainte Vierge par les musiciens polonais, tandis que l'un de nos ingénieurs, M. Jean de Zubrzycki, écrivit, à l'occasion de notre Congrès, une dissertation très savante sur l'*Architecture en Pologne au service du culte de Notre Dame*. Il est aussi à propos de mentionner qu'une des idées les plus belles et les plus justes était celle d'organiser à Léopol, pendant le Congrès, une Académie littéraire et artistique, composée de deux parties : d'un concert instrumental et vocal, pendant lequel on exécutait exclusivement les œuvres des compositeurs polonais en l'honneur de Notre Dame, et d'une série de tableaux vivants qui rappelaient la dévotion à la Sainte Vierge dans l'histoire de la Pologne. Ces tableaux étaient entremêlés de la déclamation des œuvres de nos poètes en l'honneur de Marie. L'organisation de telles Académies à l'occasion des Congrès serait d'une grande utilité et offre un vif attrait à ceux qui y prennent part.

Voilà comment le Congrès de Léopol fit suite aux deux Congrès précédents internationaux.

Son second but fut d'examiner plusieurs questions qui se rapportent au culte de Notre Dame. Elles sont d'une grande

importance pour notre nation ; elles intéressent aussi les autres Etats.

L'organisation de notre Congrès était l'œuvre des Congrégations de Marie. Ayant accepté le rôle de Chevaliers de Marie en Pologne, elles ont une certaine part à l'action sociale chrétienne; elles furent la principale cause que beaucoup de rapports traitèrent de la manière dont le culte de la Mère de Dieu et les œuvres créées en son honneur peuvent contribuer au meilleur accomplissement des devoirs sociaux. Elles expliquaient leur but et les différents problèmes de l'action sociale chrétienne. La discussion se terminait par des résolutions pratiques. Je mentionne les plus importantes.

L'action bienfaisante des Congrégations de Marie et leur influence salutaire sur les esprits cultivés déterminèrent le Congrès à les favoriser et à fonder de nouvelles Congrégations parmi les instituteurs des écoles publiques, d'enseignement secondaire et commercial. C'est l'adaptation aux besoins locaux d'un vœu formulé à Fribourg. Après avoir engagé tous les membres du Congrès à l'action sociale, basée sur les principes énumérés dans le *Motu Proprio* de Pie X, l'assemblée décida que l'école pour les enfants catholiques doit être catholique, c'est-à-dire organisée d'une telle façon que tous les sujets soient enseignés par des instituteurs catholiques, selon les préceptes de la loi et de la morale catholique. Il faut veiller avec soin sur la jeunesse catholique élevée dans les écoles publiques, pour préserver la foi et les mœurs mises en péril par les publications illustrées, très souvent indécentes. La société doit redoubler de vigilance pour sauver tant d'enfants pauvres de la misère matérielle et morale.

La sanctification du dimanche et des jours de fête et la Ligue antiduelliste eurent des rapports qui provoquèrent de longues discussions et se terminèrent par des résolutions conformes à l'esprit catholique. La presse catholique reçut aussi des avis salutaires. Le Congrès l'encouragea à combattre les livres contraires à la foi et à l'ordre social, à l'aide d'ouvrages et de bulletins animés d'un esprit catholique et national et par le développement du mouvement scientifique et surtout de l'apologétique. On recommanda aussi à la presse journalière de donner à ses lecteurs des nouvelles plus détaillées sur tout ce qui concerne le Saint-Siège et les intérêts de l'Eglise en Pologne et à l'étranger.

Dans l'exécution de ces résolutions, les Congrégations de Marie et leurs membres doivent donner le bon exemple.

Les organisateurs du Congrès de Léopol désiraient, comme l'assemblée présente, répondre aux besoins actuels, selon l'avis du T. S. P. Pie X. Un des prélats présents au Congrès (Mgr Pelczar, évêque de Przemysl), après avoir parlé des bienfaits dont la Mère de Dieu combla la nation polonaise, ajouta : « Elle versa dans les cœurs de Vicaires de Jésus-Christ un tel amour pour ce Job des nations, que les Papes prenaient vaillamment son parti, et que l'un d'eux, Pie IX, recevant un drapeau avec l'image de Notre Dame de Czestochowa, récita à haute voix la prière suivante : *Salve, Regina, Mater Misericordiæ, spes nostra et spes Poloniæ, salve !* » Ces paroles expriment la confiance du Pape de l'Immaculée Conception en Notre Dame et son amour pour la nation polonaise. C'est pourquoi l'éminent orateur proposa aux assistants d'adresser une requête au Saint-Siège, pour lui demander la béatification de Pie IX. A ces mots, tout le monde se leva, et des acclamations frénétiques furent la réponse. Ainsi le Congrès polonais renouvela la décision du Congrès belge de Namur. Les journaux nous ont annoncé qu'un procès pour la cause de Pie IX devait être commencé au printemps de cette année au Vicariat de Rome; mais, comme il est sans doute bien loin de son terme, il serait à propos que notre assemblée présentât aussi son humble supplique.

Le nombre des rapports envoyés à Léopol était assez considérable : il y en avait quatre-vingt-douze, sans compter les discours des réunions solennelles. Tous ces travaux se rapportent aux différentes questions de la mariologie ; imprimés, ils forment trois volumes du même format que les *Actes des Congrès de Lyon et de Fribourg*. A ce sujet, on a suivi un conseil très raisonnable, donné au Congrès de Fribourg (1) : les *Actes des Congrès marials* seront publiés dans le même format. La plupart de ces ouvrages sont l'œuvre de laïcs, et, dans le chiffre total des membres du Congrès, le clergé ne formait que la minorité ! Quelqu'un me demandera, peut-être : Qu'est-ce qu'on peut conclure de cette observation ? Est-ce que le clergé ne doit pas prendre part aux Congrès, ou tout au plus jouer un

(1) Cf. *Compte rendu du Congrès Marial à Fribourg*, t. II, p. 521.

rôle passif? — Non, car, sans la participation du clergé, le Congrès aurait un caractère douteux. Pourrait-il s'appeler « catholique »? — Un Congrès catholique composé des seuls membres du clergé prouve que la société séculière ne s'y intéresse que très peu, n'en comprend pas assez la portée et ne se rend pas compte de son importance. Le Congrès polonais donnait l'impression de l'union de toutes les classes ; ce résultat est le fruit de la prière. Qu'il nous soit permis d'exprimer notre très vive reconnaissance à la rédaction de la *Voix de Marie*, qui n'a pas cessé pendant plusieurs mois de recommander notre Congrès aux prières de ses nombreux lecteurs.

Il est temps de finir ; mais voici encore une réflexion.

Un des rapports lus au Congrès de Léopol exposa d'une manière très intéressante et détaillée le culte de Notre Dame dans le rite grec-ruthénien. Après le partage de la Pologne, une partie des Uniates tomba sous la domination russe et fut victime d'une persécution implacable. Aussi, dans le courant du XIXe siècle, l'Union des Ruthènes avec l'Eglise perdit, du moins au point de vue matériel, le fruit de son travail de deux cents ans. Elle perdit tout ce qu'elle avait gagné depuis le Concile de Florence. On lui arracha tous les diocèses avec plus de dix millions de fidèles, et les images miraculeuses de Marie, couronnées par le Chapitre du Vatican, passèrent aux mains des schismatiques.

Dans ces durs moments, les cœurs des Uniates s'enflammèrent d'amour pour la Très Sainte Vierge. En un moment de grande détresse, quand le dernier diocèse uniate de Chelm était déjà presque aboli et dépourvu de sa cathédrale et de son image miraculeuse, la sainte Mère de Dieu apparut aux pauvres persécutés, réfugiés dans les forêts, et les consola. Elle promit qu'ils verraient encore le triomphe de leur foi. Le récit fut fait au Congrès de Léopol, par un curé qui venait de la contrée où cette apparition avait eu lieu ; en l'écoutant, les auditeurs, au nombre desquels j'étais, se demandaient : « Quand est-ce que cette promesse sera réalisée ? » Ce moment semble encore être bien éloigné. Mais *cor regis in manu Domini* (Prov. XXI, 1), et ces paroles de l'Ecriture Sainte que Léon XIII avait citées, en parlant de l'empereur russe, dans son Encyclique aux évêques polonais, devaient se réaliser bientôt contre tout espoir. Sept mois et deux jours plus tard, le 30 avril 1905, le tsar publia son manifeste de tolérance, permettant aux Uniates de confesser

franchement et ouvertement cette foi pour la défense de laquelle eux seuls en Europe, au XIXe siècle, devaient verser leur sang et sacrifier leur vie. Ce même décret renfermait aussi plusieurs concessions en faveur des catholiques du rite latin.

Voilà une nouvelle preuve de la protection de Marie, et une nouvelle récompense de la confiance en son secours. Ce n'est pas sans raison qu'un cantique polonais nous dit :

Celui qui Te sert ne périra jamais,
Tu le protégeras contre la malice de Satan.

Je propose deux résolutions pratiques à l'assemblée mariale :

I. Le Congrès marial international d'Einsiedeln adresse au Saint-Siège une très humble prière en faveur de la béatification du Pape Pie IX, de sainte mémoire.

II. Le Congrès marial international d'Einsiedeln exprime le vœu que l'on rende compte dans les Congrès internationaux des délibérations et des résolutions des Congrès particuliers, tenus dans le courant des deux dernières années.

Marien DE BARTYNOWSKI,
Cracovie.

XIX

EN FAVEUR DU CULTE DE SAINT JOSEPH

Le culte de saint Joseph existait déjà dans l'Eglise avant sainte Thérèse ; mais tout le monde sait que la grande réformatrice du Carmel lui a donné un éclat et un essor qu'il ne connaissait pas. Fidèles aux exhortations de leur Mère, les fils et les filles de sainte Thérèse ont propagé partout, dans l'ancien et le nouveau monde, ce culte béni. Le clergé séculier, aussi bien que le clergé régulier, a suivi le mouvement. Les Papes l'ont encouragé et enrichi d'indulgences. Merveilleux furent ses progrès au XVIIe et au XVIIIe siècle. Un moment comprimé par les glaces du jansénisme et les folies de la Révolution française, il reprit bientôt sa marche ascendante, pour ne plus s'ar-

rêter, nous l'espérons. Aujourd'hui, on ne trouve plus une église ou une chapelle où saint Joseph n'ait une image, une statue, ou même un autel, qui lui soit consacré. On érige des confréries en son honneur, on institue des congrégations sous son nom ; durant un mois entier on invoque son patronage.

Et cependant saint Joseph ne jouit pas encore du culte qui lui est dû, parce que sa place, dans le plan divin, et sa prééminence sur tous les autres saints, la Très Sainte Vierge exceptée, ne sont pas suffisamment connues et reconnues.

Dans le plan de la rédemption, saint Joseph occupe une place à part, après Marie et avec elle ; car son ministère, à l'exclusion de tout autre, appartient à l'ordre de l'union hypostatique, tandis que les autres n'appartiennent qu'à l'ordre de la grâce.

Le mariage virginal de Marie et de Joseph était, dans le plan divin, une condition requise et une disposition prochaine à l'exécution par le Saint-Esprit du mystère de l'Incarnation. C'est pourquoi saint Thomas dit que « ce mariage était spécialement ordonné par Dieu, pour l'avènement et l'éducation du Verbe Incarné : *Hoc matrimonium ad hoc specialiter ordinatum est, ut Proles illa susciperetur in eo et educaretur.* » D'où le saint docteur conclut que ce mariage réalise toutes les conditions d'un mariage parfait. Toute la raison du ministère de saint Joseph a été le fait même de l'Incarnation, laquelle était tout entière ordonnée au mystère de la Rédemption.

Tous les autres ministères, celui de saint Jean-Baptiste, comme celui des apôtres, supposent l'Incarnation déjà réalisée. Aussi ces ministères auraient-ils pu être identiquement les mêmes, si le Verbe, au lieu de s'incarner dans le sein d'une vierge mariée, avait créé et s'était uni une nature humaine parfaite comme celle d'Adam. Dans ce cas, le ministère de Marie et de Joseph regarde directement l'Incarnation en elle-même, tandis que les ministères de saint Jean-Baptiste et des apôtres ne concernent que le bien des âmes, fruit de l'Incarnation.

Telle est la place de saint Joseph, dans le plan de la Rédemption, la première, après Marie et avec elle.

***

En 1866, *le Divoto di S. Giuseppe*, publié à Modène, se fit le dromoteur d'un heureux mouvement de presse dont le but était

d'obtenir du Souverain Pontife, pour saint Joseph, de nouveaux honneurs liturgiques. La pétition, répandue dans plusieurs villes d'Italie, se couvrit bientôt de cent cinquante mille signatures. Evêques, prêtres et fidèles suppliaient Pie IX de glorifier saint Joseph.

On demandait : 1° que le culte de suprême dulie fût décerné à saint Joseph ; 2° que la fête du Patronage fût élevée au rite double de première classe avec octave ; 3° que le nom du saint Patriarche fût inscrit après celui de la Très Sainte Vierge, dans le *Confiteor* et dans trois oraisons de la messe ; 4° enfin, que, dans le culte public de l'Eglise, tout spécialement dans les litanies, le nom de saint Joseph fût invoqué avant celui de saint Jean-Baptiste.

Le concile du Vatican allait s'ouvrir. Les promoteurs du *Postulatum* crurent que leur prière serait plus facilement exaucée, si elle avait l'approbation des Pères du Concile. Et, modifiant un peu la première rédaction, voici la pièce qu'ils soumirent à leur signature :

« A l'effet que le Concile œcuménique du Vatican décerne, dans la sainte liturgie, les honneurs qui sont dus au bienheureux époux de Marie saint Joseph :

POSTULATUM

« Tout le monde sait que, par une disposition singulière de la divine Providence, saint Joseph a été élu pour être l'époux de Marie et le père du Verbe Incarné, père, non par génération charnelle, mais par la charité, par l'adoption et par les droits du mariage. Et il a été si bien père, que, en vingt endroits, les saints Evangiles et la bienheureuse Vierge elle-même n'hésitent pas à lui donner ce titre ; et Jésus-Christ, aux jours de sa vie mortelle, n'a pas dédaigné de lui obéir comme le plus humble des fils.

« Les cardinaux, archevêques et évêques soussignés, pesant sérieusement ces témoignages évangéliques et considérant les ardents désirs du peuple chrétien, qui souhaite de voir saint Joseph honoré d'un culte public, égal, en quelque façon, à ses mérites, supplient instamment le saint Concile du Vatican qu'il lui plaise condescendre à tant et de si vifs désirs, en décrétant ce qui suit :

« 1° Qu'à saint Joseph, *d'autant plus élevé au-dessus de toutes les créatures, comme père de* Jésus-Christ, *qu'il a reçu un nom*

plus excellent, la Congrégation des Rites décerne, dans le culte public de l'Eglise et dans la sainte liturgie, la première place après la Très Sainte Vierge, avant tous les autres bienheureux habitants du ciel ;

« 2° Que saint Joseph, à qui Dieu confia la garde de la Sainte Famille, soit proclamé premier patron de l'Eglise universelle. »

Ce *Postulatum* fut signé par 38 cardinaux, parmi lesquels les présidents du Concile, et par 218 archevêques et évêques.

Si l'on était surpris de la disproportion entre le nombre des signataires et celui des membres de l'assemblée — 38 cardinaux, sur 42 présents au Concile, et seulement 218 évêques, sur plus de 600, — il faut savoir que le *Postulatum* fut présenté aux Pères trop tard, quelques jours à peine avant la suspension du Concile. Les promoteurs comptaient sur de nombreuses sessions ; ils ne se pressèrent pas. Naturellement, ils commencèrent par le Sacré Collège, dont ils reçurent le suffrage moralement unanime. Ils s'adressèrent ensuite aux évêques ; mais, au moment où la pétition se couvrait de signatures, le Concile fut brusquement interrompu ; impossible de recevoir le vote de ceux qui désiraient le donner.

Cependant, Pie IX voulut faire quelque chose dans le sens de la pétition ; il aurait fait plus, sans doute, si tous les évêques avaient eu le temps de signer et si la question eût été proposée conciliairement. Le 8 décembre 1870, il déclara saint Joseph patron de l'Eglise universelle et éleva sa fête au rite double de première classe.

Le culte public et officiel de saint Joseph avait fait un grand pas ; mais on était encore loin de ce qu'on pouvait espérer.

***

Dans son encyclique *Quanquam pluries*, Léon XIII lui a donné un plus grand essor ; il a posé le principe de la suprême glorification de saint Joseph. « Certes, dit-il, la dignité de la Mère de Dieu est si sublime, qu'il ne peut y avoir rien de plus grand. Toutefois, puisque Joseph a été uni par le lien conjugal à la bienheureuse Vierge, *il n'est pas douteux qu'il n'ait approché plus que personne de cette suréminente dignité.* » — « Joseph l'emporte sur tous par son éminente dignité, en ce qu'il a été, par la volonté divine, le gardien du Fils de Dieu et son père aux yeux des hommes. D'où il résultait naturellement que le Verbe

de Dieu fut humblement soumis à Joseph, qu'il lui obéit, qu'il lui rendit tous les devoirs que les enfants doivent rendre à leurs parents. »

Quelles magnifiques paroles ! Les Pères du Vatican demandaient « qu'à saint Joseph fût décerné, dans le culte public et dans la sainte liturgie, la première place après la Très Sainte Vierge ». Les promoteurs du *Divoto di S. Giuseppe* demandaient, en outre, que le nom de saint Joseph fût inscrit au *Confiteor* et dans trois oraisons de la messe. — Tout le monde voit ce qu'il y a de glorieux pour saint Joseph dans cette double pétition. Tant qu'elle n'aura pas été exaucée, son culte sera incomplet ; nous pourrons espérer et demander davantage. — Aujourd'hui, ce n'est là, semble-t-il, que l'application des principes posés par Pie IX et, plus récemment, par Léon XIII. Si saint Joseph est patron de l'Eglise universelle, il convient qu'il soit honoré le premier dans le culte public ; il convient également qu'il soit invoqué tous les jours dans la prière quotidienne, par excellence, au saint sacrifice de la messe. Si saint Joseph est le plus rapproché de Marie, s'il l'emporte par sa dignité sur tous les bienheureux, il convient que son culte soit le premier après celui de Marie, au-dessus de tout autre culte. C'est la conclusion que tirait Léon XIII lui-même, dans un bref adressé à l'épiscopat espagnol : « Il n'y a pas d'hommage dont saint Joseph ne soit digne, *nullo non est obsequio prosequendus.* » Il est donc bien digne aussi d'être invoqué à la messe.

***

Un prêtre français, M. l'abbé Mariani, docteur en théologie, a entrepris de défendre et de faire approuver ces deux pétitions par le Saint-Siège. A cet effet, il a composé plusieurs ouvrages latins et français, dans lesquels on peut dire qu'il a accumulé les arguments en leur faveur. Il a déjà recueilli un grand nombre de signatures épiscopales (six cents évêques ont signé), et il se propose de poursuivre ses travaux, jusqu'à ce que soient réalisés les vœux de tous les dévots de saint Joseph.

***

En terminant, nous rappellerons un fait merveilleux qui semble une approbation céleste des deux pétitions dont nous avons parlé. Dans la *Vie du T. R. P. Jandel, Général des Dominicains*, nous lisons ce qui suit (ch. IV, p. 460) :

« Le P. Lataste, fondateur d'une belle œuvre, sous le nom de Béthanie, était malade. Le P. Jandel dit à un abbé, tertiaire et grand ami de Béthanie : « Le P. Lataste mourra. — Quoi donc ! reprit l'abbé, il est fort et encore jeune. — Il mourra, vous dis-je. Ecoutez. Un jour, je reçus de lui une lettre à l'adresse du Saint-Père. Je la portai au Pape, qui la lut devant moi, et, en la lisant, Pie IX laissa échapper cette exclamation : « Ah ! ah ! le bon saint religieux ! il sera bientôt exaucé. » — Continuant à lire, Pie IX poursuivit : « Ah ! ceci, c'est bien difficile. » — Je désirai savoir de quoi il s'agissait, et le Pape me dit : « Ce « bon religieux fait le sacrifice de sa vie pour obtenir que saint « Joseph soit déclaré patron de l'Eglise universelle et que son « nom soit inséré au canon de la messe. Ce dernier point est « bien difficile ; mais, avant peu de temps, saint Joseph sera « donné pour patron à l'Eglise. Nous avons reçu plus de cinq « cents lettres, Nous demandant de déclarer saint Joseph pa- « tron de l'Eglise ; mais le P. Lataste, seul, a offert sa vie. » « J'ai donc raison de présumer, conclut le P. Jandel, que le « P. Lataste nous quittera. » Il mourut, en effet, le 10 mars 1869 (premier jour de la neuvaine préparatoire à la fête de saint Joseph). Le 8 décembre 1870, saint Joseph était déclaré patron de l'Eglise universelle. Il est à croire que le sacrifice du P. Lataste a été accepté aussi pour l'autre pétition, que nous verrons réalisée, nous l'espérons, dans un avenir prochain. »

Nous engageons donc tous les Congressistes à solliciter instamment du Cœur de Jésus, par l'intercession de Marie, l'heureux succès des deux pétitions en question.

Il est vrai, toutes les deux présentent des difficultés, non pas en elles-mêmes, car elles sont très solidement fondées, mais dans leur apparente nouveauté. La glorification de saint Joseph n'en sera que plus éclatante.

Donc, prions beaucoup à cette intention : ce sera une excellente manière de témoigner notre dévotion au saint Patriarche et d'attirer sur nous ses plus riches bénédictions.

MARIANI, *prêtre*,
du *Messager du Sacré Cœur*.

XX

CHANTS D'ÉGLISE

HYMNES, SÉQUENCES ET ANTIENNES MARIALES

A ma Mère du Ciel,
Hommage de vénération, de gratitude
et de tendresse filiale. *J. M.*

1

Ave Maria

Je te salue, ô Vierge, ô Reine éblouissante
D'une blancheur de lis, d'un éclat de soleil ;
Ton doux nom à lui seul, Marie, ô Mère aimante,
Est un chant sans pareil.

Gracieuse et bénie entre toutes les femmes,
Le Seigneur est en toi ; réponds à son dessein
Par ton humble *Fiat :* le Sauveur de nos âmes
Est le fruit de ton sein...

Jésus fruit de ton sein ! Tel jaillit de l'étoile
Le rayon sans qu'une ombre altère sa clarté ;
Tel mon Jésus béni, sans qu'une vapeur voile
Ta blanche pureté.

Sainte Mère de Dieu, ma tout aimable Mère,
Intercède pour moi, pour nous pauvres pécheurs,
Maintenant et surtout à notre dernière heure ;
Règne sur tous les cœurs.

2

Ave Maris stella

Entends notre salut, quand notre cœur s'épanche
A tes pieds confiant, Mère de l'Eternel,
Etoile de la mer, ô Vierge toute blanche,
Porte d'or, clef du ciel.

Vierge, ressouviens-toi de l'*Ave* de l'Archange
Au chant de nos *Ave ;* réponds à nos souhaits :
Echangeant le nom d'Eve en un nom de louange,
Fixe-nous dans la paix.

Délivre les captifs de leurs pesantes chaînes,
Des mortels aveuglés daigne éclairer les yeux,
Dissipe tous les maux, éteins toutes les haines,
Et comble tous nos vœux.

Montre-toi notre Mère, ô Vierge incomparable ;
Si le Fils du Très Haut daigna se faire tien,
C'est pour que tu sois nôtre, à jamais secourable
A l'univers chrétien.

O Vierge singulière, à nulle autre pareille,
Mère sans détriment pour ta virginité,
Rends-nous pieux et doux, et d'un œil jaloux veille
Sur notre pureté.

D'embûches, de périls notre vie est semée :
Ecarte tout écueil de notre droit chemin,
Pour qu'en Jésus un jour notre âme reposée
Goûte un bonheur sans fin.

Louange et gloire à Vous, Trinité bienfaisante,
Dieu Père, Dieu le Fils, divin Esprit d'amour !
Aux sources de la vie à jamais débordantes,
Abreuvez-nous un jour.

3

MAGNIFICAT

Mon âme, ivre d'amour et de reconnaissance,
Au comble de la joie, exalte le Seigneur,
Et mon esprit ravi tressaille d'espérance
En Jésus, mon Sauveur.

Il abaisse les yeux sur son humble servante,
Et voici que j'entends tous les siècles futurs
Entonner à mon nom, d'une voix éclatante,
Les hymnes les plus purs.

Des œuvres du Très Haut me voici la merveille
En grâces, en beauté ; son amour infini
M'éclaire d'un reflet de gloire sans pareille...
Que son nom soit béni !

Sa royale clémence éclate d'âge en âge
Sur ceux qui, le craignant et défendant leur cœur
Contre les vains appâts, portent en eux le gage
De l'éternel bonheur.

De son bras tout-puissant, Il réduit en poussière
Les potentats hautains à ses pieds foudroyés,
Et fait étinceler de gloire et de lumière
Les fronts humiliés.

Sur les riches repus sa colère déborde ;
Aux assoiffés de paix Il réserve son ciel ;
Il s'est ressouvenu de sa miséricorde
En faveur d'Israël.

Il en fit le serment solennel à nos pères,
A son fils Abraham, à sa postérité ;
Et les peuples en chœur, par leurs chants séculaires,
Célèbrent sa bonté.

4

MEMORARE

Souvenez-vous, douce Vierge Marie,
Qu'en remontant aux plus lointains des jours,
Nul n'eut recours à Vous, Mère chérie,
Sans vous trouver à ses cris attendrie,
Et sans vous voir voler à son secours.

Animé donc et plein de confiance,
Auprès de vous j'ai hâte d'accourir,
O Vierge Mère, ô Reine de clémence!
A vos genoux, tressaillant d'espérance,
Pécheur confus, entendez-moi gémir !

Mère du Verbe, exaucez ma prière :
Elle est d'un fils ; ne la méprisez pas

D'un fils ingrat, du sein de sa poussière,
Vous témoignant sa confiance entière,
Protégez-le jusqu'au seuil du trépas !

5

SUB TUUM PRÆSIDIUM

Nous nous réfugions à l'abri de tes ailes ;
Sainte Mère de Dieu, daigne nous protéger ;
Accours, vole vers nous, quand notre voix t'appelle
A l'heure du danger.

Créature bénie entre toutes les femmes,
O Vierge glorieuse — aux cimes de la paix ;
Des périls infinis qui menacent nos âmes
Sauve-nous à jamais !

6

ALMA REDEMPTORIS MATER

Salut, du Rédempteur ô virginale Mère,
Du paradis de Dieu royale porte d'or ;
Etoile de la mer, dont la douce lumière
Nous guide jusqu'au port.

Viens en aide à ton peuple au fond de la vallée,
Pour qu'il puisse gravir les sentiers de l'honneur,
O toi que la nature exalte émerveillée,
Mère du Créateur !

Au son de nos *Ave* redits avec l'Archange,
Vierge avant, Vierge après l'enfantement divin,
Délivre-nous, pécheurs, de la honteuse fange
Et des malheurs sans fin.

7

AVE REGINA CŒLORUM

Salut, Reine des cieux ; salut, Reine des Anges ;
Salut, tige d'honneur ; salut, porte du ciel ;
C'est de toi qu'au milieu des vices et des fanges
Luit le jour éternel.

Surabonde de joie, ô Reine glorieuse,
Qui surpasses le ciel et la terre en splendeur ;
Salut, et dote-nous, ô Vierge radieuse,
Des grâces du Sauveur.

8

REGINA CŒLI LÆTARE

Reine du paradis, tressaille d'allégresse,
Alléluia ! Jésus, le doux fruit de ton sein,
Est sorti du tombeau fidèle à sa promesse...
Gloire au Verbe divin !

Gloire à Lui, gloire à toi, royale Vierge Mère !
Vois pour t'offrir leurs vœux se donner rendez-vous,
Empressés, confiants, tes enfants de la terre...
Intercède pour nous !

Alléluia ! Du sein de ton céleste empire,
Accueille avec faveur nos *Ave Maria*...
Vive le Christ Jésus ! Vierge, daigne sourire
A nos alléluia !

9

SALVE, REGINA

Gloire et salut à toi, ma céleste Princesse,
Mère dont tout mortel a connu la bonté,
Ma divine douceur, mon espoir, mon ivresse,
Idéale beauté !

Angoissé, gémissant, pleurant, je t'en conjure,
Du sein de mon exil, je soupire vers toi :
Prends en pitié mon sort, ô Vierge toute pure,
Et penche-toi vers moi.

Plus je suis criminel, plus ma cause est ingrate,
Plus j'ose la remettre en tes royales mains ;
Mes cris ne seront pas, ô divine Avocate,
Inexaucés et vains.

Ces regards maternels pleins de miséricorde,
Abaisse-les sur moi : j'y lirai mon pardon ;
De l'ineffable amour qui de ton cœur déborde
Je réclame le don.

Ah ! parfais donc ton œuvre, et, quand l'heure dernière
Aura sonné pour moi, montre-moi dans ton ciel
Ton fruit béni : Jésus, rayonnant de lumière
Sur ton sein maternel.

Sois-moi clémente et douce ici-bas, ô ma Mère !
Sois ma force et ma paix, féconde mon labeur,
Et fais-moi partager, au soir de ma carrière,
Ton éternel bonheur.

10

Angelus

L'Archange député par l'Auteur de la vie
A rempli son message, et le Verbe divin,
Conçu du Saint-Esprit au *Fiat* de Marie,
S'incarne dans son sein.

« Me voici du Très Haut la joyeuse servante,
M'offrant à tressaillir des émois maternels,
Prête à servir toujours, aussi pure qu'aimante,
Les desseins éternels. »

Et le Verbe de Dieu dans ses chastes entrailles
S'est fait chair... O prodige ! ineffable bonté !
Ciel et terre ravis, chantez ses épousailles
Avec l'humanité !

11

Tota pulchra es

La grâce sur tes traits, ô Marie, étincelle ;
O Vierge toute belle,
La tache originelle
N'imprima pas sur toi son sceau profanateur ;
Jérusalem te chante en des transports d'ivresse,

N'es-tu pas d'Israël la gloire et l'allégresse,
Et de ton peuple élu la royale Maîtresse,
L'Avocate sauvant la cause du pécheur ?

D'un cœur reconnaissant et d'une lèvre ardente,
O Vierge très prudente,
O Mère très clémente,
Prosternés à tes pieds et baisant tes genoux,
Nous exaltons ton nom, ô divine Marie !
Obtiens-nous de Jésus le salut et la vie ;
Il exauce toujours quand ta voix le supplie :
Plaide en notre faveur, intercède pour nous,
O Marie !

12

INVIOLATA

Fleur jamais déflorée et source toujours pure,
Plus blanche que le lis, claire comme un cristal,
Idéale beauté sans tache et sans souillure,
Mère au cœur virginal !

Je te vois resplendir, ô porte étincelante
Du paradis de Dieu, d'un lustre sans pareil ;
Telle à mes yeux ravis éclate éblouissante
La clarté du soleil.

Blanche Mère du Christ, plus blanche que l'ivoire,
Dont la blancheur s'allie à la Maternité,
Glorieuse et bénie, amour, honneur et gloire,
Vierge, à ta pureté !

Des splendeurs de ton trône, accueille nos louanges ;
Jamais assez de chants, de lumières, de fleurs
A l'honneur de ton nom, Souveraine des anges !...
Daigne agréer nos cœurs.

Ces cœurs, nous les plaçons, confiants, sous la garde
De ton aimable cœur : c'est notre seul trésor ;
Sois à jamais aussi la douce sauvegarde
Des temples de nos corps.

Ce qu'il y a d'ardeur, d'espérance en nos âmes,
Nous l'exprimons en cris émus, attendrissants ;

Ah ! réponds, ô Marie, par tes bienfaits aux flammes
De nos appels brûlants !

Il suffit d'un accent, divine charmeresse,
De cette auguste voix, plus douce que le miel,
Qui du cœur du Très Haut te fait l'enchanteresse,
Pour nous ouvrir le ciel.

Reine de pureté, cet accent extatique
Qui ravit à jamais l'oreille du Seigneur —
Sois bénie à jamais ! — a retenti magique :
Je lui dois mon bonheur !

13

SALVE MATER MISERICORDIÆ

O Marie !
Salut, Mère de grâce et de miséricorde ;
Salut, Mère de joie et Mère de bonté ;
Salut, Mère de Dieu, toi dont le cœur déborde
D'ardente charité !
O Marie !

Salut, ô Vierge, honneur de la nature humaine,
Vierge dont l'excellence éclate à tous les yeux ;
O Vierge incomparable, auguste Souveraine,
Qui règnes dans les cieux !
O Marie !

Salut, ô bienheureuse et douce Vierge Mère ;
Car, la splendeur du Père et son Verbe divin,
Le grand Dieu qui gouverne et le ciel et la terre,
S'est fait chair dans ton sein !
O Marie !

Par le Père éternel toute belle créée,
Mère du Fils de Dieu qui t'a comblée en Roi,
Et par l'Esprit d'amour chastement fécondée :
Tout est prodige en Toi,
O Marie !

Dieu n'a jamais produit un chef-d'œuvre semblable ;
Sur son humble servante abaissant son regard,

Il daigna l'épouser... épouse tout aimable,
Te faire un être à part !
O Marie !

Tous les chrétiens voudraient emprunter à l'archange
L'accent que de sa harpe il sut faire jaillir ;
Ils ont vu sur leur lèvre ouverte à la louange
L'hommage défaillir !
O Marie !

Mère, sois ici-bas le plus doux de nos charmes ;
Vierge, sois notre joie ; et le jour où la mort
Marquera pour nous tous le terme de nos larmes,
Au ciel, de tes enfants daigne fixer le sort,
O Marie !

14

Stabat Mater

Aux pieds de la croix, de douleur broyée,
La Mère du Christ pendu, se mourant,
Contemplait debout, dans les pleurs noyée,
Son Fils expirant.

Elle gémissait, l'héroïque amante ;
Son cœur magnanime était torturé ;
D'un glaive acéré son âme saignante
Etait déchiré.

Oh ! quelle amertume et quelle tristesse
Je lis dans les yeux de la Vierge en pleurs !
Nul n'a ressenti ni telle détresse
Ni pires douleurs.

La Vierge, témoin du cruel martyre
Qu'endure son Fils, pâlit et gémit ;
Quel génie humain saurait jamais dire
Ce qu'elle frémit !

Qui n'éprouverait d'extrêmes alarmes,
La voyant en proie à de tels tourments !
Qui n'écouterait inondé de larmes
Ses plaintifs accents !

A voir abîmée une telle Mère
Dans un tel chagrin, qui n'attendrirait
Un pareil malheur et quel cœur de pierre
Ne se briserait !

C'est pour expier nos ingratitudes
Que son divin Fils est crucifié ;
Il est flagellé par nos turpitudes,
Par nos coups broyé.

La Vierge le voit, douce et pure flamme,
De ses derniers feux brûlant, s'éteignant,
Bénir ses bourreaux, à Dieu rendre l'âme
Sur le bois sanglant.

O toi, d'amour fort source jaillissante,
Ah ! fais que mon âme, en voyant pâtir
Ton cher Fils Jésus, soit compatissante
Et sache souffrir !

Pour le Crucifix que mon cœur s'enflamme !
A ton doux contact, ardent, consumé,
Qu'il soit tout amour, tout transport, tout flamme
Pour mon Bien-Aimé !

Grave fortement, ô ma sainte Mère,
Dans ce cœur navré l'amer souvenir
Des clous transperçant, à l'heure dernière,
Le divin Martyr.

Je m'offre à porter à moitié tes peines,
A les adoucir en les partageant ;
Ce ne sont point là les promesses vaines
D'un cœur inconstant.

Jusques au déclin de ma triste vie,
En mon âme en deuil, je compatirai
A tes durs tourments, ô Vierge Marie,
Et je pleurerai...

Aux pieds de la croix comme toi victime,
A Jésus mourant, oh! je veux m'unir ;
Je veux d'amour pur, viril, magnanime
Vivre et puis mourir.

Fais qu'inconsolé par ton infortune,
Emu d'une ardente et tendre pitié,
Je traîne accablé ma vie importune
Par tes maux broyé.

Fais qu'à tout jamais mon âme, asservie
Au joug du Seigneur, partage son sort,
Souffrant de ses maux, vivant de sa vie,
Mourant de sa mort.

Fais qu'endolori par les meurtrissures
De ton Fils aux mains des bourreaux livré,
Du sang de ses plaies et de ses blessures
Je sois enivré !

Vierge, sauve-moi des flammes brûlantes,
Châtiment sans fin de l'iniquité,
Lorsqu'éclateront les foudres grondantes
Du Juge irrité.

Que la croix du Christ soit ma sauvegarde
En ce jour d'effroi, d'épouvantement ;
Que la mort d'un Dieu me sauve et me garde
D'un vain tremblement !

Quand mon corps sera réduit en poussière,
Abreuve mon âme aux flots de clarté
De ta propre gloire et de ta lumière
Pour l'éternité !

15

HYMNE DES MATINES DES FÊTES DE LA VIERGE

Quem terra pontus.

Dans le sein de Marie, anéanti, j'adore
Le Seigneur que les cieux, les terres et les mers
Honorent à l'envi, qui commande à l'aurore
Et régit l'univers.

Dans les très chastes flancs d'une enfant virginale,
J'admire, fécondé par le divin Amour,
Celui que tout : soleil, lune, aube matinale,
Célèbre nuit et jour.

Bienheureuse Marie, ô virginale Mère,
Celui qui d'un seul doigt supporte terre et ciel
S'est fait une urne d'or, une arche de lumière
De ton sein maternel.

Bienheureuse, à la voix de l'archange féconde,
Par le souffle embrasé de l'Esprit Créateur,
Elle donne la vie au Désiré du monde,
Au Verbe Rédempteur.

Jésus né dans le temps de la Vierge immortelle,
A vous, à Dieu le Père, à votre Esprit divin,
Trinité trois fois sainte, à vous gloire éternelle
Dans les siècles sans fin !

16

HYMNE DES LAUDES DES FÊTES DE LA VIERGE

O gloriosa virginum.

Vierge éclatante au ciel d'un lustre incomparable,
Ton Créateur, ému d'un transport filial,
Goûte à boire ton lait une ivresse ineffable
Sur ton sein lilial.

Ce qu'hélas ! nous ravit notre première mère,
Par le fruit de ton sein, Vierge, nous fut rendu ;
Nous recouvrons, soustraits aux deuils de cette terre,
Le paradis perdu.

Elle est du jour divin l'aube resplendissante,
De la cour du Très Haut le seuil étincelant ;
Peuples, chantez la vie en elle débordante
D'un hymne triomphant.

Jésus, né dans le temps de la Vierge immortelle,
A vous, à Dieu le Père, à votre Esprit divin,
Trinité trois fois sainte, à vous gloire éternelle,
Dans les siècles sans fin !

17

HYMNE DES MATINES DES FÊTES DE LA MATERNITÉ

Cœlo Redemptor prætulit.

Le Seigneur a fait choix du pur sein de Marie
De préférence au trône étoilé de son ciel,
Quand, laissant les splendeurs de l'éternelle vie,
Il prit un corps mortel.

Cette Vierge enfanta le Sauveur adorable
Qui, pour nous départir tous les biens à la fois,
Daigna mourir pour nous d'une mort effroyable,
Sur une horrible croix.

Qu'un radieux espoir dissipe les alarmes
De notre cœur, hélas ! dans le deuil abîmé ;
Car elle daigne offrir nos prières, nos larmes
A son Fils bien-aimé.

Celui-ci tend l'oreille à la voix de sa Mère
Et sourit à ses vœux ; Espoir du naufragé,
Aimons à l'invoquer surtout d'un cœur sincère,
A l'heure du danger.

Jésus, né dans le temps de la Vierge immortelle,
A vous, à Dieu le Père, à votre Esprit divin,
Trinité trois fois sainte, à vous gloire éternelle
Dans les siècles sans fin !

18

HYMNE DES LAUDES DES FÊTES DE LA MATERNITÉ

Te Mater alma numinis.

Chaste Mère de Dieu, contemple tes fidèles
Prosternés à tes pieds, craintifs mais confiants ;
Des pièges du démon, à l'abri de tes ailes,
Préserve tes enfants.

C'est pour être, avec Lui, l'auguste Rédemptrice
Du genre humain perdu par nos premiers aïeux,

Que de toi le Très Haut, céleste protectrice,
Fit un choix glorieux.

Abaisse donc des yeux de tendre bienveillance
Sur les enfants d'Adam déchus de leur grandeur ;
D'un mot, d'une prière apaise la vengeance
De notre doux Sauveur.

Jésus, né dans le temps de la Vierge immortelle,
A vous, à Dieu le Père, à votre Esprit divin,
Trinité trois fois sainte, à vous gloire éternelle
Dans les siècles sans fin !

19

Hymne des premières vêpres de la fête de la Pureté de la Très Sainte Vierge

Præclara custos virginum.

Des vierges du Seigneur insigne protectrice,
Chaste Mère du Christ, vestibule du ciel,
Notre espoir, des mortels l'auguste bienfaitrice,
Leur brillant arc-en-ciel ;

Beau Lis immaculé, Colombe blanche et pure,
O Tige que couronne une immortelle fleur,
L'infaillible remède à l'humaine blessure,
Mère du Rédempteur ;

Tour défiant l'assaut des ennemis perfides,
Etoile jusqu'au port éclairant tous nos pas,
Déjouant du démon les ruses homicides
Jusqu'à notre trépas,

Dissipe de l'erreur les brumes et les ombres,
Ecarte tout péril de notre droit chemin,
A travers la forêt, au milieu des nuits sombres,
Conduis-nous par la main.

Jésus, né dans le temps de la Vierge immortelle,
A vous, à Dieu le Père, à votre Esprit divin,
Trinité trois fois sainte, à vous gloire éternelle
Dans les siècles sans fin !

20

HYMNE DES MATINES DE LA FÊTE DE LA PURETÉ
DE LA TRÈS SAINTE VIERGE

O stella Jacob fulgida.

Etoile de Jacob à nos yeux scintillante,
Aurore éblouissante à l'égal du soleil,
Parmi les mondes d'or splendide et rayonnante
D'un lustre sans pareil,

De leurs manteaux de neige avec grâce parées,
Les phalanges des saints te célèbrent au ciel,
Et les vierges en chœur te chantent enflammées
Un cantique éternel.

Je salue à tes pieds cette cour triomphale,
Offrant leurs lis mêlés aux parfums de leur cœur ;
Mais de ton chaste sein la blancheur virginale
Surpasse leur blancheur.

Nos cantiques à nous sont d'indignes louanges,
Mais aux célestes chœurs nous unissons nos chants ;
Qu'ils montent jusqu'à Toi ; daigne, Reine des anges,
Sourire à tes enfants.

Jésus, né dans le temps de la Vierge immortelle,
A vous, à Dieu le Père, à votre Esprit divin,
Trinité trois fois sainte, à vous gloire éternelle
Dans les siècles sans fin !

21

HYMNE DES PREMIÈRES VÊPRES
DE LA FÊTE DE NOTRE DAME DES SEPT DOULEURS

O quot undis lacrymarum.

Abîmée et noyée en quels torrents de larmes,
En proie à quel tourment, joint à quelles alarmes,
Mourante de douleur,
Unie à la Victime expirée au Calvaire,

Livide sous ses yeux, l'auguste Vierge Mère
La presse sur son cœur !

Elle couvre de pleurs, broyée, inconsolable,
Ce cher et tendre Fils, cette Face adorable ;
Ces traits défigurés,
Son doux côté, sa bouche et sa blanche poitrine,
Ses mains, ses pieds sanglants et sa tête divine,
Ses membres déchirés.

Cent fois et mille fois, de son étreinte ardente,
Elle enlace, accablée, embrasée, haletante,
Le corps de son Jésus ;
Elle compte et recompte, incomparable Mère,
Ses blessures d'amour, et se fond tout entière
En baisers éperdus.

Nous te supplions donc, par tes vives tendresses,
Par ton horrible deuil, par toutes les détresses
Qui désolent ton cœur,
Par ces larmes à flots arrosant les blessures
De ton aimable Fils, en nos âmes impures
Déverse ta douleur.

A Dieu le Père, au Fils, en tout égal au Père,
A l'Esprit, inondé de la même lumière
De toute éternité,
Honneur à tout jamais par nos chants de victoire !
Dans les siècles sans fin, amour, louange et gloire,
Joie et félicité !

22

Hymne des matines de la Fête de Notre Dame des Sept Douleurs

Jam toto subitus vesper.

L'éclat du jour pâlit ; la nuit se fait soudaine ;
Du Christ mourant en croix le soleil prend le deuil,
Recouvrant la sanglante et lamentable scène
D'un lugubre linceul.

Tu contemplais debout, ô Mère, un tel supplice,
Et tout ton être, hélas ! meurtri se déchirait,

Tandis que, gémissant sur sa croix rédemptrice,
Ton Jésus expirait.

Il était là pendu, ses blessures béantes,
Et blémi sous les coups, ton cher Fils adoré ;
Ah ! de quelles douleurs vives et pénétrantes
Ton cœur fut torturé !

Hélas ! crachats, soufflets, épines et blessures,
Vinaigre, fiel et clous, lance te transperçant,
Soif d'amour, flots de sang, quel excès de tortures
Pour ce cœur tout aimant !

Or nul ne vit prodige à celui-ci semblable,
Nul ne vit ici-bas plus généreux martyr :
La Vierge, sous le coup d'un deuil inexprimable,
Mourante sans mourir !

A la Trinité sainte, honneur, gloire, allégresse,
Demandons-lui la force et l'intrépidité
De l'héroïque Vierge ; aux heures de détresse,
Sa magnanimité.

23

HYMNE DES LAUDES
DE LA FÊTE DE NOTRE DAME DES SEPT DOULEURS

Summæ Deus clementiæ.

Dieu de souveraine clémence,
Gravez en nous le souvenir
De l'incomparable souffrance,
De l'amère compatissance
Et de l'héroïque endurance
Eclatant dans l'amour martyr.

Que les pleurs dont la Vierge Mère
Offrit le précieux tribut
Pour effacer notre misère
Et pour laver la terre entière
De sa boue et de sa poussière,
Nous soient un gage de salut !

Que du Sauveur les cinq blessures
Enflamment notre charité ;
Que de la Vierge les tortures
Et les sanglantes meurtrissures
Soient pour nous tous des sources pures
D'éternelle félicité !

A vous, gloire et vie immortelle,
O Jésus, mort d'amour pour nous !
Pour votre bonté paternelle,
A vous, Dieu Père, amour fidèle !
Divin Esprit, flamme éternelle,
Dans tous les siècles gloire à vous !

24

Premières vêpres de la fête de Notre Dame Auxiliatrice

Sæpe dum Christi.

Que de fois au secours de son peuple fidèle,
Haletant sous les coups, menacé de périr,
La Vierge, des splendeurs de sa gloire immortelle,
S'empresse d'accourir !

C'est là ce qu'ont redit nos antiques annales,
Les ex-voto de gloire et d'amour appendus
Aux murs des temples saints, les fêtes mariales,
Tant d'hommages rendus !

Mais voici qu'à l'honneur de la Vierge Marie,
Pour de nouveaux bienfaits il faut d'autres concerts,
Réjouissant, des flots de leur douce harmonie,
La Ville et l'univers.

O jour d'immense joie, à jamais mémorable,
Où le peuple romain, de son Pasteur en deuil,
Lui fit, à son retour d'un exil lamentable,
Un triomphal accueil!

Vierges, tendres enfants dont la grâce étincelle,
Peuple et clergé, de joie et d'amour tressaillants,
Célébrez à l'envi de la Vierge immortelle
Les bienfaits éclatants !

Vierge, Mère du Christ, à tous les anciens gages
De votre tendre amour, par un gage nouveau,
Que Pie aimé du Christ, dans les saints pâturages,
Mène tout son troupeau !

Puissions-nous vous bénir, unis aux chœurs des anges,
De la bouche et du cœur, de nos chants immortels,
Auguste Trinité, célébrant vos louanges
Aux siècles éternels !

25

VÊPRES DE LA FÊTE DE NOTRE DAME DES TABLES

Festæ dum redeunt.

Vierge Mère, au retour des fêtes de lumière,
A l'honneur de ton nom, auprès de tes enfants,
Te voici souriante ; à ton doux Fils, ô Mère,
Offre nos vœux ardents !

La très noble cité dédiée à ta gloire
Te vit toujours joyeuse à son aide accourir,
Et, dans ses temples saints, de ta bonté notoire
Brille le souvenir.

Quel n'est pas ton crédit, ô Vierge ! A tes prières,
Que de fois le fléau, vaincu, fut refoulé !
Et le ciel épancha ses ondes salutaires
Sur un sol désolé !

Tu nous relèves tous, malades, misérables ;
Sauvés grâces à Toi, tes fiers concitoyens
Scellèrent avec toi, sur le marbre des Tables,
Leurs antiques liens.

Vois ton peuple à genoux, douce Vierge féconde !
Ah ! ramène à la foi les captifs de l'erreur ;
Enfante-nous au Christ, ô Toi qui mis au monde
Pour nous le Rédempteur !

Gloire au Père éternel te choisissant pour Mère
De son aimable Fils ; gloire au Verbe divin
Né de Toi ; gloire encore à l'Esprit de lumière
Qui féconda ton sein !

26

MATINES DE L'APPARITION DE NOTRE DAME DE LOURDES

Te dicimus præconio.

Nous te louons avec les anges,
Mère sans tache du Sauveur ;
Daigne sourire à nos louanges,
Et nous octroyer ses faveurs.

Postérité d'Adam coupable,
La race humaine est infectée ;
Mais de notre sort misérable
Nous te chantons, Vierge exemptée.

Sous tes pieds tu foules la tête
De l'affreux dragon infernal ;
De toi seule l'univers fête
Le commencement virginal.

O gloire de la race humaine,
Qui d'Eve ôtas le déshonneur,
Accours vers nous, auguste Reine,
Préserve-nous de tout malheur!

De l'ennemi de notre race
Rends tous les efforts impuissants ;
Et que, soutenus par ta grâce,
Nous soyons toujours triomphants !

A vous, né de la Vierge Mère,
Jésus, à vous Père, Esprit Saint,
Louange au ciel et sur la terre,
Amour dans les siècles sans fin !

27

LAUDES DE L'APPARITION DE NOTRE DAME DE LOURDES

Aurora cœli prævia.

Du soleil de justice aurore avant-courrière,
Au milieu de la nuit ton peuple confiant,
Messagère de grâce, Reine de lumière,
T'invoque suppliant.

Lorsque passe soudain l'arche de l'alliance,
Le torrent qui poursuit son cours impétueux
Entraînant, ruinant tout, suspend en ta présence
Ses flots tumultueux.

Sur Toi, je vois perler une blanche rosée,
Tandis qu'autour de Toi tout est sec, désolé ;
Seule, je te salue intacte, fleur rosée,
Sur un sol tout brûlé.

Le serpent infernal sur la nature entière
Vomit sa bave impure et son venin fatal,
Tu l'écrases soudain, foulant sa tête altière
Sous ton pied virginal.

Reine de la victoire, ô ma Mère chérie,
Prête l'oreille aux vœux, aux cris de tes enfants ;
Des assauts que l'enfer leur livre avec furie,
Qu'ils sortent triomphants !

A Jésus, né dans le temps de la Vierge immortelle,
A vous, à Dieu le Père, à votre Esprit divin,
Trinité trois fois sainte, à vous, gloire éternelle
Dans les siècles sans fin !

28

HYMNE DES DEUXIÈMES VÊPRES DE NOTRE DAME DE LOURDES

Omnis expertem maculæ Mariam.

Le prince des pasteurs proclame immaculée
La Reine des élus, la Mère du Sauveur ;
Et la terre, à sa voix, éclate émerveillée
En hymnes de bonheur.

Mais voici qu'Elle-même, affable et souriante,
A la timide enfant de son cœur apparaît,
Et de sa propre voix confirme à la voyante
Le solennel décret.

O grotte merveilleuse, ô roche vénérée
D'où jaillit un torrent de grâce triomphal,
Par l'aspect de Marie à jamais illustrée
D'un lustre sans égal !

Là les foules à flots se portent frémissantes
De tous les points du globe à la grotte accourant,
Implorant de la Vierge de Lourdes, confiantes,
Le secours tout-puissant.

Aux flots des pèlerins, la Vierge souveraine
Répond par ses bienfaits, exauçant tous les vœux ;
Délivrés de leurs maux vers leur terre lointaine,
Ils retournent joyeux.

Daigne jeter sur nous, ô notre bonne Mère,
Un regard de pitié ; comble de tes bontés,
Prompte à les arracher aux périls de la terre,
Tes enfants attristés!

A tout jamais honneur et gloire à Dieu le Père,
Honneur et gloire au Fils, à vous Esprit divin,
Louange, honneur et gloire au ciel et sur la terre
Dans les siècles sans fin !

29

MYSTÈRES JOYEUX, HYMNE DES PREMIÈRES VÊPRES

Cœlestis aulæ nuntius.

Voici que, député vers la Vierge immortelle,
L'Archange la salue, et des divins secrets
Lui dévoile la trame ; elle adhère, fidèle,
Aux éternels décrets.

Au salut de la Vierge, Elisabeth, émue,
Répond prophétisant son glorieux destin ;
Dans le sein maternel, Jean tressaille et salue
Le Rédempteur divin.

Dans les siècles sans fin, engendré par le Père,
Le Fils de Dieu s'offrant à subir notre sort,
Incarné dans le sein virginal d'une Mère,
Naît sujet à la mort.

Lui, frêle et tendre enfant, s'immole dans le temple,
Divin législateur se soumet à la loi,
Se rachète à vil prix pour nous servir d'exemple,
Lui, Rédempteur et Roi !

Celui qu'elle pleurait perdu, folle de joie,
La Vierge le retrouve admirable Docteur,
Ravissant les docteurs et leur prêchant la voie
De l'éternel bonheur !

30

MYSTÈRES DOULOUREUX, HYMNE DES MATINES

In monte Olivis consito.

Au mont des Oliviers, le front dans la poussière,
Le Sauveur prie, a peur, défaille, est désolé ;
Et, tandis que son sang ruisselle jusqu'à terre,
Il est inconsolé.

A peine est-Il trahi par le baiser perfide
Du criminel Judas, que les fouets sanglants
Font voler en lambeaux, ô rage déicide !
Ses membres pantelants.

Ils s'amusent du Christ ; d'épines enlacées
Ils font une couronne à son front virginal,
Et jettent sur son corps quelques loques souillées
Pour tout manteau royal !

Sous le pesant fardeau d'une croix accablante,
Jésus tombe et retombe, épuisé, tout meurtri
Par les coups déchargés sur sa chair innocente,
Par les crachats flétri !

A son affreux gibet cloué, douce Victime,
Entre deux scélérats, oublieux de ses maux,
Il bénit, les couvrant de son pardon sublime,
Ses malheureux bourreaux.

31

MYSTÈRES GLORIEUX, HYMNE DES LAUDES

Jam morte victor obruta.

Triomphant de la mort, le Rédempteur s'élance,
Ayant brisé nos fers, de gloire rayonnant ;
Sur nos têtes Il ouvre avec magnificence
Son ciel étincelant.

Il apparaît, Il parle en ami débonnaire
Pour attester à tous qu'Il est ressuscité.
Puis Il s'élève et monte à la droite du Père
A jamais exalté.

Tandis qu'un souffle ardent ébranle le Cénacle,
Je vois, illuminés par des globes de feu,
Les amis du Sauveur, et sur eux, ô miracle !
Planer l'esprit de Dieu.

Elle fait ses adieux, la Vierge, à notre terre...
Que vois-je ? Elle s'élève et monte jusqu'au ciel.
Qu'entends-je ? Elle est fêtée en vierge, en reine, en mère,
D'un chœur universel.

Sur son front virginal éclatent douze étoiles,
Son trône resplendit de gloire à tous les yeux.
A nous de mériter de l'admirer sans voiles
Dans la splendeur des cieux !

32

HYMNE DES DEUXIÈMES VÊPRES

Te gestientem gaudiis.

A Toi, Mère de Dieu, tressaillante de joie ;
A Toi, frappée au sein du glaive des douleurs ;
A Toi, dont l'auréole à tous les yeux flamboie,
L'hommage de nos cœurs !

Salut, Mère de Dieu, savourant les ivresses
D'engendrer, de porter, d'enfanter l'Eternel,
De l'offrir, retrouvé, de couvrir de caresses
Ce doux Emmanuel.

Mère, salut à Toi, souffrant de l'Agonie
De Jésus, recueillant son sang et ses soupirs,
Saignante de ses plaies, portant sa croix bénie,
O Reine des Martyrs.

Reine, salut à Toi, jouissant des victoires,
Des triomphes du Christ, tout ardente des feux
Du divin Paraclet, associée aux gloires
De Jésus dans les cieux !

Accourez, nations, cueillez, fraîches écloses,
Les roses du Rosaire ; et la nuit et le jour,
A la Mère de Dieu, tressez avec ces roses
Des couronnes d'amour !

33

HYMNE DES VÊPRES DE LA FÊTE DE NOTRE DAME DES VICTOIRES OU DE L'IMMACULÉ CŒUR DE MARIE, REFUGE DES PÉCHEURS

Quid nunc in tenebris.

Pourquoi t'égares-tu dans les dédales sombres
De l'erreur et du vice, infidèle cité ?
Lève la tête au ciel ! Vois luire, au sein des ombres,
L'Astre ami te guidant à sa pure clarté !

Voici que sur son trône, auguste Souveraine,
La Vierge de son Fils désarme le courroux,
Et, dilatant son cœur à la misère humaine,
L'ouvre comme un asile ineffablement doux.

Reine, elle exerce au ciel une immense puissance ;
Mère, elle est un trésor de tendre charité.
Et nul pécheur, objet de sa compatissance,
Ne sera par son Fils méconnu, rejeté.

O Reine, près du Christ assise radieuse,
Exauce-nous du haut de ton trône éternel :
Tu peux tout sur ton Fils, ô Vierge glorieuse :
Tes enfants font appel à ton cœur maternel !

Abats les orgueilleux, Vierge toute-puissante ;
Eclaire, Astre brillant, les cœurs enténébrés ;
Délivre les pécheurs de leur chaîne pesante ;
Réchauffe sur ton sein les pauvres égarés !

Gloire au Père, daignant te choisir sur la terre
Pour Mère de son Fils, de faveurs t'inonder !
Gloire au Verbe incréé, né de toi, Vierge Mère !
Gloire à l'Esprit d'amour qui vint te féconder !

34

HYMNE DES MATINES

O singularis femina.

O femme vraiment singulière,
Unique au monde vierge et mère,
O clef du salut éternel
Nous ouvrant les parvis du ciel,

Vois-nous en proie à nos alarmes,
Rends ton Fils sensible à nos larmes;
Que, par nos crimes outragé,
Par ton amour Il soit vengé !

De nos cœurs dissipe les haines ;
A tes pieds fais tomber nos chaînes ,
Et sauve-nous de la rigueur
Du Juge au jour de sa fureur.

Aux ténèbres soustrais nos âmes,
Afin qu'embrasés de tes flammes,
A notre néfaste torpeur
Succède une vaillante ardeur.

A tes enfants, ô Mère aimante,
Ouvre ton cœur, Toi débordante
Des grâces du Christ ; donne-leur
D'éviter l'éternel malheur.

Mère de grâce et d'espérance,
O douce Reine de clémence,
Accours à l'heure de la mort
Pour nous conduire tous au port.

A Toi, de la Vierge immortelle
Né dans le temps, gloire éternelle !
Jésus, Dieu Père, Esprit divin,
Gloire à vous aux siècles sans fin !

35

HYMNE DES LAUDES

Audi precor (Saint Bernard).

O bonne Dame, entends les pleurs,
Les soupirs des pauvres pécheurs ;
Dans l'ardente miséricorde
Dont ton cœur maternel déborde,
Daigne nous réconcilier
Avec ton Fils, nous gracier.

Que grâce à Toi cette prière
Des pauvres pécheurs de la terre
Emeuve le Dieu de bonté !
Que, pressé par sa charité,
Devenu Juge redoutable,
Il ne soit pas inexorable !

Dès le plus tendre âge inclinés
Aux pires maux, infortunés,
Des bas fonds de notre misère
Nous crions vers Toi, Vierge Mère,
Dont l'inviolable pudeur
Fait le diadème d'honneur.

A tous les égarés pardonne,
Sois-nous compatissante et bonne ;
Sur nous avec amour veillant,
Rends-nous ton Jésus bienveillant,
Et que d'une grâce plénière
Il couvre notre dette entière !

Sois-nous tout bien, toute douceur,
Notre compagne et notre sœur ;
Et qu'à célébrer tes louanges,
Unis aux chœurs ardents des anges,
Nous mettions, la nuit et le jour,
Tout notre zèle et notre amour !

Bénie entre toutes les femmes,
Daigne bénir toutes les âmes,
Bénissant le sein lilial
Dont jadis le lait virginal
Nourrit Celui qui rassasie
Tous les miséreux de la vie.

Honneur et bénédiction
Par toute la Création
Au Seigneur, Père de lumière,
A la Vierge des vierges, Mère !
Et qu'à tout jamais notre cœur
Boive à sa source le bonheur !

36

Hymne des vêpres de la Sainte Famille

O lux beata cœlitum.

Lumière des élus, doux espoir de la terre,
O Jésus, aussitôt apparu parmi nous,
Accueilli par le pur sourire de ta Mère,
La Vierge Immaculée et de son chaste époux ;

Vierge pleine de grâce, ô divine Marie,
Qui seule peux presser sur ton sein lilial
Ton fruit béni Jésus et l'allaiter, ravie,
Le couvrant de baisers, de ton lait virginal ;

Et toi, saint partiarche, à qui fut confiée
La garde de Marie et du divin Enfant,
Appelé par Jésus, ô fortune enviée,
Mon père ! D'un tel fils, père si caressant !

Vous, issus de Jessé, dont la tige immortelle
Porta du genre humain le salut éternel,
Sauvez à tout jamais votre peuple fidèle,
Accouru suppliant au pied de vos autels.

Tandis qu'à son déclin l'astre du jour éclaire
Les objets pâlissant à ses faibles lueurs,
Prosternés à vos pieds, le front dans la poussière,
Nous vous offrons joyeux et nos vœux et nos cœurs.

Ah ! puissent les vertus et les grâces sublimes
Dont resplendit jadis votre foyer béni
Fleurir à nos foyers, et chrétiens magnanimes
Puissions-nous mériter votre amour infini !

37

Hymne des matines de la fête de la Sainte Famille

Sacra jam splendent.

Dans nos temples sacrés les lumières scintillent ;
Les guirlandes de fleurs courent sur les autels ;
Dans les encensoirs d'or les grains d'encens pétillent,
Dont le parfum s'élève aux parvis éternels.

Nous complairons-nous donc à célébrer les gloires
Du divin Nouveau-Né, les exploits valeureux
De la race choisie et les noms des victoires
Du prophète David et de tous ses aïeux ?

Nous aimons mieux chanter l'humble et pure chaumière
De Nazareth, où vit obscur le Roi des rois,
Du Christ humilié, la discrète lumière
Illuminant le ciel et la terre à la fois.

Après avoir souffert sur la terre étrangère
De l'exil le plus dur, du sort le plus cruel,
Sous la garde d'un ange à la main de sa Mère,
Le voici de retour au foyer paternel.

Là, tandis que s'écoule obscure sa jeunesse,
Le Fils de Dieu s'exerce au modeste métier
De l'artisan Joseph, appliquant sa sagesse
Au noble et dur labeur de l'humble charpentier.

« Avant que, se dit-il, sur le monde rebelle
Mon pur sang coule à flots de mon amour divin,

Comme gage offrons-lui la sueur qui ruisselle
De tout mon corps sacré pour guérir son destin. »

Près de son tendre Fils, je vois la Vierge Mère
Souriante s'asseoir ; près de son chaste Epoux,
Je la vois partageant son labeur, sa misère,
Heureuse d'alléger son sort rendu plus doux.

Oh ! pour avoir connu les épreuves pénibles
De notre triste ciel, daignez nous secourir
Aux heures de détresse, et montrez-vous sensibles
A nos maux, sous leur poids en nous voyant gémir !

Quant au luxe effréné qui nargue l'indigence,
Otez-le de nos yeux ; inspirez-en l'horreur ;
Dans l'égalité d'âme et la modeste aisance,
Montrez aux yeux de tous le gage du bonheur.

A toi, Jésus uni, dans la gloire du Père,
A ton Esprit d'amour, exemplaire divin
Eclairant notre route à ta douce lumière,
A toi gloire et vertu dans les siècles sans fin !

38

Hymne des laudes de la fête de la Sainte Famille

O gente felix hospita.

O Nazareth, auguste et sacré sanctuaire,
Où vécurent, unis par les plus doux liens,
Ces trois hôtes bénis du ciel et de la terre,
Les soleils de l'Eglise et ses premiers soutiens.

L'astre royal du jour, dont la lumière dore
De ses mille rayons les terres et les mers,
N'a jamais éclairé, du couchant à l'aurore,
D'aussi gracieux toit dans l'immense univers.

Vers ce foyer où règne une ivresse infinie,
Les anges du Seigneur prennent leur vol joyeux
Et fêtent de leurs chants la Trinité bénie,
Joie et ravissement de tous les bienheureux.

Avec quel zèle saint, quel art et quelle adresse
Jésus aide au labeur du père nourricier!
Et qui saurait nous dire avec quelle allégresse
La Vierge vaque à l'œuvre, à son humble chantier!

Quelle part prend Joseph à la sollicitude
De la Vierge Marie en cet heureux séjour,
Où Jésus de tous deux fait la béatitude
En les enveloppant de son divin amour!

C'est à qui chérira leur Jésus davantage,
Il est le point de mire et le doux confluent
De leur tendresse ; et Lui, penché sur leur ouvrage,
Sait les récompenser en Dieu, royalement.

Puisse l'amour divin unir ainsi nos vies
Par des nœuds dont la force égale la douceur,
De nos foyers chrétiens éloigner les envies,
Dissiper tout ferment de ruine et de malheur!

Jésus, né dans le temps de la Vierge immortelle,
A Vous, à Dieu le Père,à votre Esprit divin,
Trinité trois fois sainte, à vous gloire éternelle,
Au sein du paradis, dans les siècles sans fin!

39

LITANIES DE LA TRÈS SAINTE VIERGE

AIR : Mère de Dieu, quelle magnificence
Orne aujourd'hui ton aimable séjour.

Pitié, Seigneur, ô Trinité, Dieu Père,
Dieu Fils, et vous, aimable Esprit d'amour,
Nous voici tous, le front dans la poussière,
Accordez-nous votre divin secours!

Refrain :
Sainte Marie,
Priez pour nous,
Mère chérie,
Intercédez pour nous.

Sainte Marie engendrant Dieu lui-même,
Porte-étendard de la virginité —
Mère du Christ — de la grâce suprême,
Mère au profit du monde racheté.

Mère très pure et jamais violée,
Dont le cristal ne fut jamais terni,
Mère admirable, aimable, immaculée,
Mère au conseil toujours sûr et béni.

Du Créateur, du Sauveur Vierge Mère,
Vierge prudente et digne des concerts,
Des chants d'amour, des transports de la terre
A ton honneur éclatent dans les airs.

Vierge puissante et clémente et fidèle,
De la justice éblouissant miroir,
Trône portant la sagesse éternelle,
De notre joie et source et réservoir.

Vase d'honneur insigne et symbolique,
Plein des parfums de la dévotion,
Tour de David, belle rose mystique,
Fleur et rubis de la création.

Jardin fermé, maison d'or, tour d'ivoire,
Arche portant l'espoir du genre humain,
Du paradis l'ornement et la gloire,
Porte du ciel, étoile du matin.

Salut de l'âme en proie à la souffrance,
Refuge aimé des pécheurs repentants,
Des affligés la joie et l'espérance,
Céleste appui des chrétiens suppliants.

Reine du ciel qu'en leurs hymnes de fête
Chantent en chœur, tout enflammés d'amour,
Anges de Dieu, patriarches, prophètes,
Princes, sénat de la céleste cour.

Saints confesseurs auréolés de gloire,
Vierges du Christ au parfum lilial,
Martyrs goûtant le fruit de leur victoire,
Du roi des rois cortège triomphal,

Reine bénie au ciel et sur la terre,
Reine soustraite aux maux originels,
Reine des cœurs, Reine du saint Rosaire,
Accueillez-nous dans vos bras maternels.

Agneau de Dieu, par la vertu féconde
Des flots très purs de votre sang divin,
Purifiez la souillure du monde
Et dans le sang lavez le genre humain.

Sainte Marie,
Priez pour nous,
Mère chérie,
Intercédez pour nous.

Irénée MAURI,
Chanoine honoraire de Montpellier et de Grenoble,
Curé-doyen de Saint-Jean de Pézenas.

CONCLUSION

Pouvons-nous clore ce gros volume sans manifester nos remerciements aux divers auteurs qui en ont fourni la matière, aux membres de l'épiscopat qui ont honoré le Congrès de leur adhésion, de leur présence, de leur parole, de leurs lumières, de leur piété ?

Notre reconnaissance remonte d'abord au Souverain Pontife, au bien-aimé Pie X, dont les conseils ont été l'âme de tous nos travaux. Elle s'adresse à Mgr Fidèle Battaglia, évêque de Coire, qui a présidé les cérémonies ; à Mgr Déruaz, évêque de Lausanne et Genève, dont la haute influence et les sages avis ont réglé et dirigé le programme des fêtes ; au Prince abbé de Notre-Dame des Ermites, qui a mis tant de bonne grâce à prêter et à orner la basilique et le monastère ; à la municipalité, qui a déployé tant d'ardeur et de goût dans le pavoisement de la ville, la décoration des rues et des places et la réception des étrangers.

Puisse ce livre perpétuer leur mémoire et aussi le souvenir des cinq magnifiques journées qui furent consacrées à la gloire de Marie !

Quelques noms méritent une mention spéciale. Dès le début, Mgr Kleiser, protonotaire apostolique, fut le promoteur du Congrès et le principal agent de toute la section de langue allemande. Mgr Guyot, avec lequel il avait déjà travaillé à Fribourg en 1902, fut son auxiliaire dans l'élaboration des sujets à étudier.

Le prince Max de Saxe, professeur à l'Université catholique de Fribourg, nous a édifiés par sa piété, son éloquence, son vaste savoir et sa complaisance à condescendre à nos demandes.

Pour ce qui nous concerne personnellement, dans l'accomplissement de notre tâche, souvent écrasante, nous avons eu trois auxiliaires précieux, dignes d'éloge et de récompense.

M. l'abbé Rotier, de Blois, a préparé les notes qui ont servi à l'historique du Congrès ; M. l'abbé Croisier a organisé la partie matérielle et artistique des fêtes ; c'est à sa diligence que l'on doit le bon ordre qui a régné partout.

Enfin, Mgr Currat, protonotaire apostolique et chancelier de l'évêché de Lausanne et Fribourg, a été l'inspirateur de la plupart de nos démarches et des mesures qui ont assuré à l'Œuvre un succès si éclatant. Nous tenons à lui laisser un témoignage public de l'estime particulière que nous faisons de son jugement, de ses habitudes de conciliation, de sa modestie et de son habileté à ramener tout au point, sans blesser personne. Que la douce Vierge lui accorde, même ici-bas, le prix de son amabilité et de son zèle !

Tous les bons esprits qui ont été mêlés au mouvement des Congrès se rendent facilement compte des immenses résultats qui en découlent pour le progrès des études ecclésiastiques, l'organisation des œuvres, l'entraînement des pèlerinages et la vie sociale du catholicisme.

La crise religieuse que traverse la France ne nous permet guère de riants espoirs. Quand reverrons-nous des fêtes pareilles à celles d'Einsiedeln ? Cependant, nous n'hésitons pas à formuler le vœu que la prochaine assemblée mariale se tienne à Reims et s'applique à refaire l'âme populaire de la France dans la foi de nos aïeux.

La diffusion de la presse mariale a été l'un des désirs que le Souverain Pontife a manifestés aux promoteurs du Congrès. Les membres les plus influents se sont occupés de lui donner une réalisation pratique et nous ont désigné à cette fin.

A la suite de leurs instances et avec l'assentiment de nos supérieurs, nous avons créé la *Revue Mariale.*

Elle paraît chaque samedi, format in-4° de 16 pages à 2 colonnes. L'abonnement est de 5 francs pour la France, de 7 francs pour les pays étrangers.

En trois mois, la *Revue Mariale* a recruté mille abonnés. Leur nombre augmente chaque jour. Nous avons la douce satisfaction de recevoir de nos lecteurs les plus chaudes félicitations.

Notre œuvre est donc bonne. Elle continue et prolonge sous une autre forme les études du Congrès ; elle en propage les idées. Elle en assure les résultats. La Sainte Vierge la favorise et le Souverain Pontife l'a bénie.

P. Bauron,
Secrétaire général.

TABLE DES MATIÈRES

pages

DÉDICACE 1

COMPTE RENDU

CHAPITRE PREMIER

ANNONCE ET PROGRAMME DU CONGRÈS MARIAL

Son but. — Lettre des promoteurs. — Lettre de Mgr l'Evêque de Coire. — Programme d'études. — Lettre au Saint-Père. — Approbation de Mgr Déruaz, évêque de Genève et Lausanne. — Réponse du cardinal Merry-del-Val. — Bref autographe de Pie X. — Réflexions de Mgr Guyot. — Nomination du secrétaire général, Mgr P. Bauron, protonotaire apostolique. — Formation de la commission exécutive. — Avis importants. — Programme des fêtes. — Horaire des séances et cérémonies 3

CHAPITRE II

LE LIEU DU CONGRÈS

Les adhésions épiscopales. — Les pèlerinages. — Vue d'Einsiedeln. — L'aspect de la ville. — La Basilique. — La Santa Casa. — Les orgues. — Le service des messes. — La pénitencerie. — La communauté 22

CHAPITRE III

LA TENUE DU CONGRÈS

L'ouverture du Congrès. — L'Assemblée. — La salle des Princes. — Allocution du Président. — Discours du Prince Abbé. — Exhortation de Mgr Deruaz. — Le Salut. — La Bénédiction des couronnes. — Illumination de la ville 34

CHAPITRE IV

JOURNÉE DU SAMEDI 18 AOUT

Office du matin. — Séance plénière. — Personnages. — Discours du Secrétaire général. — Lecture des rapports. — Discours de Mgr Kulinski, évêque de Kielce. — Lettre du Cardinal Coullié. — Le *Salve Regina*. — Discours de Mgr Saint-Clair 45

CHAPITRE V

JOURNÉE DU DIMANCHE 19 AOUT

Offices du matin. — La messe pontificale. — Les séances. — La procession. — Le discours de M. l'abbé Coubé. — Les illuminations. — Le feu d'artifice 82

CHAPITRE VI

JOURNÉES DES LUNDI 20 ET MARDI 21 AOUT

Les diverses sections. — Le Sodalentag. — La proclamation des vœux. — La musique au Congrès 103

CHAPITRE VII

CLOTURE DU CONGRÈS

La cérémonie de clôture. — Le discours de M. le chanoine Delmont. — La procession. — La soirée. — Les résultats du Congrès 127

RAPPORTS PRÉSENTÉS

AU CONGRÈS MARIAL INTERNATIONAL D'EINSIELDELN

PREMIERE PARTIE

SUJETS DOGMATIQUES

I. Notre-Dame de l'Assomption et l'épreuve de la France : Pieraccini, chanoine, docteur en théologie, curé de Nissa, par Muro (Corse) 151

II. La Royauté universelle de Marie : Marquise d'Auray de Saint-Pois, auteur de : *Allons au ciel* 157

III. Marie Gardienne de l'Eglise : E. Guillaumont, miss. ap. du clergé d'Avignon 167

IV. Marie Reine du Purgatoire : P.-J. Barjeaud, curé d'Auriac (Dordogne) 172
V. L'esprit d'adoration et de réparation en union avec Marie : Hedwige Comte, tertiaire, institutrice à Fribourg (Suisse) 178
VI. Notre Dame de Cana : P. Bauron, protonotaire apostolique..... 185
VII. Marie Immaculée dans la tempête actuelle : Docteur Huguet, curé d'Espiens (diocèse d'Agen) 190
VIII. La dévotion du Saint Esclavage au point de vue dogmatique : H.-M. Gebhard, docteur en théologie, prof. de dogme au Scolasticat d'Oirschott (Hollande) 214
IX. La Vraie Dévotion et la morale : Joseph Péré, Oirschott (Hollande) 234
X. Le simple fidèle et la parfaite dévotion à Marie : Henri Richard, prêtre, directeur du *Règne de Jésus*, à Saint-Laurent-sur-Sèvre (Vendée) 247
XI. Raisons du titre : Esclavage de la Sainte Vierge : Jh Kalen, C. M., directeur, au Canada, du *Règne de Marie dans les cœurs*. 252
XII. La dévotion mariale du bienheureux de Montfort ; Secret de la dévotion au Sacré Cœur : Abbé Ferd. David, aumônier à Sonnemyl, par Praraman (Suisse) 255
XIII. De la diffusion parmi les fidèles de la Parfaite consécration à Jésus par Marie : Henri Clément. prêtre, à Saint-Laurent-sur-Sèvre (Vendée) 269
XIV. La dévotion de l'Esclavage d'amour et son caractère providentiel à notre époque : Blanc, chanoine et aumônier des Dominicaines de Béthanie, à Viry-Châtillon (Seine-et-Oise) 289
XV. Le Saint Esclavage de Marie et la dévotion au Sacré Cœur : M. L. Michelin. aumônier de la Visitation de Mâeon..... 298
XVI. La part de Marie dans la rénovation des promesses du Baptême : Henri Richard, directeur du *Règne de Jésus par Marie*, à Saint-Laurent-sur-Sèvre (Vendée) 314
XVII. Une arme merveilleuse de combat : P. Guédon, supérieur de l'Institution Sainte-Marie, à Schimmert, Limbourg Hollandais. 342
XVIII. *Regina Cœli :* docteur Clino Crosta, chanoine de la cathédrale de Côme 353

DEUXIEME PARTIE

SUJETS HISTORIQUES

I. Divers objets de l'Ancien Testament considérés comme types de Marie dans les liturgies orientales : Max, prince de Saxe, professeur à l'Université catholique de Fribourg 364
II. La Sainte Vierge et l'Eglise syriaque : Max, prince de Saxe, professeur à l'Université catholique pe Fribourg 389

III. La Sainte Vierge et l'Eglise arménienne : Max, prince de Saxe, professeur à l'Université catholique de Fribourg..... 440

IV. Marie et Constantinople : Max, prince de Saxe, professeur à l'Université catholique de Fribourg..... 459

V. Marie et la Russie : Max, prince de Saxe, professeur à l'Université catholique de Fribourg..... 510

VI. La Sainte Maison de Lorette et les objections actuelles : Chanoine Duroisel, curé-doyen de Sancoins (Cher)..... 523

VII. Un trimestre de découvertes mariales : R. P. Delattre, des Pères Blancs de Carthage..... 535

VIII. Marie d'Agréda et la *Cité mystique :* Bernard St-John, 27, avenue du Château, Bellevue (Seine-et-Oise)..... 546

IX. Le pèlerinage de Notre-Dame du Laus : R. P. Albert, chanoine, miss. apost., curé de N.-D. du Laus..... 551

X. La Salette : Abbé Joseph Giray..... 561

XI. Notre Dame de la Salette au Congrès marial d'Einsieldeln (Sanctuaires de Marie ; avantages d'une fédération ; développement des pèlerinages et moyens de les sanctifier ; préparation d'un Guide marial aux différents sanctuaires ; création d'agences pour faciliter ces pèlerinages ; fixation des statuts) : Abbé Joseph Giray..... 567

XII. Notre Dame de Pontmain : E. Bouvet, chapelain de Notre-Dame de Pontmain..... 577

XIII. Pellevoisin : Bernard St-John..... 588

XIV. Les traditions mariales des chanoines réguliers de Latran, en Pologne : Dom Augustin Blachut, professeur à Cracovie..... 595

XV. Aperçu historique sur le Saint Esclavage de Marie, prêché par le B. de Montfort : Désiré Leroux, C. M., Oirschott, Brabant Hollandais..... 599

XVI. La doctrine mariale de Montfort et les besoins des temps présents : Pierre-Marie Audran, supér. de l'Académie de Saint-Thomas, Ottawa, Ontario (Canada)..... 621

XVII. Propagande en France du culte marial, spécialement recommandé par le B. de Montfort : Abbé H. Richard, directeur du *Règne de Jésus*, à Saint-Laurent-sur-Sèvre (Vendée)..... 625

XVIII. La Vraie Dévotion du B. Grignion de Montfort en Hollande : R. Guédon, sup. de l'Institut Sainte-Marie, à Schimmert, Limbourg Hollandais..... 643

XIX. La dévotion à Marie d'après le B. de Montfort en Italie et à Rome : L.-M. Maurice Dières Monplaisir, esclave de Jésus en Marie..... 648

XX. Notre Dame de Pellevoisin en Espagne : F. Déchoux, à Saint-Sébastien..... 659

XXI. Marie salut de l'Afrique : Marie-Thérèse Ledóchowska, directrice de la Société de Saint-Pierre-Claver pour les Missions d'Afrique, via dell'Olmata, 16, Rome..... 664

XXII. L'Œuvre du Rosaire au Brésil : R. P. Hyacinthe de Lacomme. 672

XXIII. Le culte de saint Joseph ; histoire de son développement : Abbé Jean Deregowski..... 686

TROISIEME PARTIE

ŒUVRES MARIALES DE PIÉTÉ ET DE ZÈLE

I. Les Trois *Ave Maria* et la vie chrétienne : Fr. Jean-Baptiste, de l'Ordre des Frères Mineurs Capucins, directeur du *Propagateur des Trois Ave Maria,* à Blois 696

II. Les Trois *Ave* et la Sainte Communion : Fr. Jean-Baptiste, O. M. C., directeur du *Propagateur des Trois Ave Maria,* à Blois, 14, rue Pierre-de-Blois 703

III. Marie fille, sœur, épouse et mère par excellence : J. Guyot, au Carmel de Saintes (Charente-Inférieure)..... 710

IV. Victimes volontaires : J. Guyot, au Carmel, à Saintes (Charente-Inférieure)..... 714

V. Montfort chantre de la doctrine chrétienne et spécialement de la Marialogie : Ch.-M. Thiolly, professeur de rhétorique à l'Institution Sainte-Marie à Schimmert, Limbourg Hollandais..... 722

VI. Les progrès de la dévotion à Marie et le mois de Marie d'après le B. de Montfort : A. Baraud, prêtre, 19, rue Boileau, La Roche-sur-Yon (Vendée) 730

VII. Confrérie de Marie Reine des cœurs au Canada : Joseph Kalen, C. M., directeur de la Confrérie de Marie Reine des cœurs, à Ottawa (Canada)..... 734

VIII. *Messager de Marie Reine des Cœurs* : Joseph Kalen, C. M., directeur du Règne de Marie dans les cœurs, à Ottawa (Canada).. 737

IX. Les Chapelains de Marie : J.-M. Texier, C. M..... 742

X. Les Congrégations de la Sainte Vierge : R. P. Brucker, S. J.... 750

XI. Les enfants dévoués à Marie : F. Piel de Churcheville, religieux Mariste, chapelain de N.-D. de Grâce, à Rochefort-du-Gard (Gard)..... 759

XII. Association de dames et de jeunes filles sous le titre de l'Immaculée Conception pour la protection de l'innocence des enfants : Marie Balazard..... 763

XIII. Ligue réparatrice des blasphèmes contre la Sainte Vierge : Ignace-Martin Padovani, Ile-Rousse (Corse)..... 768

XIV. Archiconfrérie du Cœur agonisant de Jésus et de Notre Dame des Douleurs : R. P. Larousse, monastère de Woluwe, Saint-Pierre (Belgique) 774
XV. Le sanctuaire de Notre Dame Libératrice à la Chapelle Montligeon (Orne) : Abbé A. Pitel, chapelain 778
XVI. La dévotion à saint Joachim : J.-M. Masquillier, S. R., directeur de l'Archiconfrérie du Cœur eucharistique de Jésus, église Saint-Joachim, Rome 782
XVII. Notice sur l'ordre de Chevalerie de la Milice de Saint-Michel : Le chevalier de Demuin, château de la Fougeraye, à Gript, par Beauvoir-sur-Niort (Deux-Sèvres) 785
XVIII. Les Congrès marials nationaux et locaux; éléments de l'organisation des Congrès marials internationaux : Marien de Bartynowski, Cracovie 789
XIX. En faveur du culte de saint Joseph : Mariani, prêtre, du *Messager du Sacré Cœur* 796
XX. Chants d'église : hymnes, séquences et antiennes mariales : chanoine Mauri, curé, archiprêtre de Saint-Jean de Pezenas 802
Conclusion 835

DESSINS ET GRAVURES

I. Vue du monastère et de la ville d'Einsieldeln 25
II. Hémicycle, monastère et basilique d'Einsieldeln 28
III. Armoiries du monastère d'Einsieldeln 29
IV. Hommage de la Maison Benziger au Congrès 34
V. Armoiries de Mgr Fidèle Battaglia, évêque de Coire 36
VI. Armoiries du Prince Abbé de Notre-Dame des Ermites 38
VII. Les couronnes offertes par les Français 42
VIII. Notre Dame des Ermites et l'enfant Jésus 56
IX. La Vierge miraculeuse de Baloukli, à Constantinople 493

FIN

2097-4

Lyon — Imp. J. PONCET, rue Fr.-Dauphin, 18

Congrés marial international. BQT
1002
.C5
v.3-